



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III C. 48

next —

Barney

OEUVRES

DE

A. DE VIGNY.

OEUVRES
DE
A. DE VIGNY.



Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDRIE.

—
1837



SERVITUDE
ET
GRANDEUR
MILITAIRES.

A. DE VIGNY.

1

SOUVENIRS

DE

SERVITUDE MILITAIRE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

POURQUOI J'AI RASSEMBLÉ CES SOUVENIRS.

S'il est vrai, selon le poète catholique, qu'il n'y ait pas de plus grande peine que de se rappeler un temps heureux, dans la misère, il est aussi vrai que l'âme trouve quelque bonheur à se rappeler, dans un moment de calme et de liberté, les temps de peine ou d'esclavage. Cette mélancolique émotion me fait jeter en arrière un triste regard sur quelques années de ma vie, quoique ces années soient bien proches de celle-ci, et que cette vie ne soit pas bien longue encore.

Je ne puis m'empêcher de dire combien j'ai vu de souffrances peu connues et courageusement portées par une race d'hommes toujours dédaignée ou honorée outre mesure, selon que les nations la trouvent inutile ou nécessaire.

Cependant ce sentiment ne me porte pas seul à cet écrit, et j'espère qu'il pourra servir à montrer quelquefois, par des détails de mœurs observés de mes yeux, ce qui nous reste encore d'arriéré et de barbare dans l'organisation toute moderne de nos armées permanentes, où l'homme de guerre est isolé du citoyen, où il est malheureux et féroce,

parce qu'il sent sa condition mauvaise et absurde. Il est triste que tout se modifie au milieu de nous, et que la destinée des armées soit la seule immobile. La loi chrétienne a changé une fois les usages féroces de la guerre; mais les conséquences des nouvelles mœurs qu'elle introduisit n'ont pas été poussées assez loin sur ce point. Avant elle, le vaincu était massacré ou esclave pour la vie, les villes prises saccagées, les habitants chassés et dispersés; aussi, chaque État épouvanté se tenait-il constamment prêt à des mesures désespérées, et la défense était aussi féroce que l'attaque. A présent les villes conquises n'ont à craindre que de payer des contributions. Ainsi la guerre s'est civilisée, mais non les armées; car non-seulement la routine de nos coutumes leur a conservé tout ce qu'il y avait de mauvais en elles, mais l'ambition ou les terreurs des gouvernements ont accru le mal, en les séparant chaque jour du pays, et en leur faisant une servitude plus oisive et plus grossière que jamais. Je crois peu aux bienfaits des subites organisations; mais je conçois ceux des améliorations successives. Quand l'attention générale est attirée sur une blessure, la guérison tarde peu. Cette guérison sans doute est un problème difficile à résoudre pour le législateur, mais il n'en était que plus

nécessaire de le poser. Je le fais ici, et si notre époque n'est pas destinée à en avoir la solution, du moins ce vœu aura reçu de moi sa forme, et les difficultés en seront peut-être diminuées. On ne peut trop hâter l'époque où les armées seront plus identifiées à la Nation, si elle doit acheminer au temps où les armées et la guerre ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales, événement qui, depuis longtemps, devrait être accompli.

Je n'ai nul dessein d'intéresser à moi-même, et ces souvenirs seront plutôt les mémoires des autres que les miens; mais j'ai été assez vivement et assez longtemps blessé des étrangetés de la vie des armées pour en pouvoir parler. Ce n'est que pour constater ce triste droit que je dis quelques mots sur moi. J'appartiens à cette génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons. Aussi dans ces modestes tableaux d'une partie obscure de ma vie, je ne veux paraître que ce que je fus, spectateur plus qu'acteur, à mon grand regret. Les événements que je cherchais ne vinrent pas aussi grands qu'il me les eût fallu. Qu'y faire? On n'est pas toujours maître de jouer le rôle qu'on eût aimé, et l'habit ne nous vient pas toujours au temps où nous le porterions le mieux. Au moment où j'écris, un homme de vingt ans de service n'a pas vu une bataille rangée. J'ai peu d'aventures à raconter; mais j'en ai entendu beaucoup. Je ferai donc parler les autres plus que moi-même, hors quand je serai forcé de m'appeler comme témoin. Je m'y suis toujours senti quelque répugnance, en étant empêché par une certaine pudeur, au moment de me mettre en scène. Quand cela m'arrivera, du moins puis-je attester qu'en ces endroits je serai vrai. Quand on parle de soi, la meilleure muse est la Franchise. Je ne saurais me parer de bonne grâce de la plume des paons; toute belle qu'elle est, je crois que chacun doit lui préférer la sienne. Je ne me sens pas assez de modestie, je l'avoue, pour croire gagner beaucoup en prenant quelque chose de l'allure d'un autre, et en posant dans une attitude grandiose, artistement choisie, et péniblement conservée aux dépens des bonnes inclinations naturelles et d'un penchant inné que nous avons tous vers la vérité. Je ne sais si de nos jours il ne s'est pas fait quelque abus de cette littéraire singerie, et il me semble que la moue de Bonaparte et celle de Byron ont fait grimacer bien des figures innocentes.

La vie est trop courte pour que nous en perdions une part précieuse à nous contrefaire. Encore si

l'on avait affaire à un peuple grossier et facile à duper! mais le nôtre a l'œil si prompt et si fin qu'il reconnaît sur-le-champ à quel modèle vous empruntez ce mot ou ce geste, cette parole ou cette démarche favorite, ou seulement telle coiffure ou tel habit. Il souffle tout d'abord sur la barbe de votre masque, et prend en mépris votre vrai visage dont, sans cela, il eût peut-être pris en amitié les traits naturels.

Je ferai donc peu le guerrier, ayant peu vu la guerre; mais j'ai droit de parler des mâles coutumes de l'armée, où les fatigues et les ennuis ne me furent point épargnés, et qui trempèrent mon âme dans une patience à toute épreuve en lui faisant rejeter ses forces dans le recueillement solitaire et l'étude. Je pourrai faire voir aussi ce qu'il y a d'attachant dans la vie sauvage des armes, toute pénible qu'elle est, y étant demeuré si longtemps, entre l'écho et le rêve des batailles. C'eût été là assurément quatorze ans perdus si je n'y eusse exercé une observation attentive et persévérante, qui faisait son profit de tout pour l'avenir. Je dois même à la vie de l'armée des vues de la nature humaine que jamais je n'eusse pu rechercher autrement que sous l'habit militaire. Il y a des scènes que l'on ne trouve qu'à travers des dégoûts qui seraient vraiment intolérables, si on n'était forcé de les tolérer.

J'aimai toujours à écouter, et quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, et, sur ses genoux, je trouvai la guerre assise à côté de moi; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés, suspendus, en Beauce, dans un vieux château. Je vis dans la noblesse une grande famille de soldats héréditaires, et je ne pensai plus qu'à m'élever à la taille d'un soldat.

Mon père racontait ses longues guerres avec l'observation profonde d'un philosophe et la grâce d'un homme de cour. Par lui, je connais intimement Louis XV et le grand Frédéric; je n'affirmerais pas que je n'aie pas vécu de leur temps, familier comme je le fus avec eux par tant de récits de la guerre de sept ans.

Il avait pour Frédéric II cette admiration éclairée qui voit les hautes facultés sans s'en étonner outre mesure. Il me frappa tout d'abord l'esprit de cette vue, me disant aussi comment trop d'enthousiasme pour cet illustre ennemi avait été un tort des officiers de son temps; qu'ils étaient à demi vaincus par là, quand Frédéric s'avancait grandir par l'exaltation française; que les divisions successives des trois puissances entre elles et des généraux

français entre eux l'avaient servi dans la fortune éclatante de ses armes; mais que sa grandeur avait été surtout de se connaître parfaitement, d'apprécier à leur juste valeur les éléments de son élévation, et de faire, avec la modestie d'un sage, les honneurs de sa victoire. Il paraissait quelquefois penser que l'Europe l'avait ménagé. Mon père avait vu de près ce roi philosophe, sur le champ de bataille de Clostercamp et de Crefelt, où son frère, l'aîné de mes sept oncles, avait été emporté d'un boulet de canon; il avait été souvent reçu par le roi sous la tente prussienne avec une grâce et une politesse toute française, et l'avait entendu parler de Voltaire et jouer de la flûte après une bataille gagnée. Je m'étends ici, presque malgré moi, parce que ce fut le premier grand homme dont me fut tracé ainsi, en famille, le portrait d'après nature, et parce que mon admiration pour lui fut le premier symptôme de mon inutile amour des armes, la cause première d'une des plus complètes déceptions de ma vie. Ce portrait est brillant encore, dans ma mémoire, des plus vives couleurs, et le portrait physique autant qu'e l'autre. Son chapeau avancé sur un front poudré, son dos voûté à cheval, ses grands yeux, sa bouche moqueuse et sévère, sa canne d'invalidé faite en béquille, rien ne m'était étranger, et, au sortir de ces récits, je ne vis qu'avec humeur Bonaparte prendre chapeau, tabatière et gestes pareils; il me parut d'abord plagiaire, et qui sait si, en ce point, ce grand homme ne le fut pas quelque peu? qui saura peser ce qu'il entre du comédien dans tout homme public toujours en vue? Frédéric II n'était-il pas le premier type du grand capitaine tacticien moderne, du roi philosophe et organisateur? C'étaient là les premières idées qui s'agitaient dans mon esprit, et j'assistais à d'autres temps racontés avec une vérité toute remplie de saines leçons. J'entends encore mon père tout irrité des divisions du prince de Soubise et de M. de Clermont, j'entends encore ses grandes indignations contre les intrigues de l'OEil-de-Bœuf, qui faisaient que les généraux français s'abandonnaient tour à tour sur le champ de bataille, préférant la défaite de l'armée au triomphe d'un rival; je l'entends tout ému de ses antiques amitiés pour M. de Chevert et pour M. d'Assas, avec qui il était au camp la nuit de sa mort. Les yeux qui les avaient vus mirent leur image dans les miens, et aussi celle de bien des personnages célèbres morts longtemps avant ma naissance. Les récits de famille ont cela de bon, qu'ils se gravent plus fortement dans la mémoire que les narrations écrites; ils sont vivants comme le conteur vénéré, et ils allongent notre vie en arrière comme l'imagination qui devine peut l'allonger en avant dans l'avenir.

Je ne sais si un jour j'écrirai pour moi-même tous les détails intimes de ma vie, mais je ne veux parler ici que d'une des préoccupations de mon âme. Quelquefois, l'esprit tourmenté du passé et attendant peu de chose de l'avenir, on cède trop aisément à la tentation d'amuser quelques désœuvrés des secrets de sa famille et des mystères de son cœur. Je conçois que quelques écrivains se soient plu à faire pénétrer tous les regards dans l'intérieur de leur vie et même de leur conscience, l'ouvrant et le laissant surprendre par la lumière, tout en désordre et comme encombré de familiers souvenirs et des fautes les plus chéries. Il y a des œuvres telles parmi les plus beaux livres de notre langue, et qui nous resteront comme ces beaux portraits de lui-même que Raphaël ne cessait de faire. Mais ceux qui se sont représentés ainsi, soit avec un voile, soit à visage découvert, en ont eu le droit, et je ne pense pas que l'on puisse faire ses confessions à voix haute, avant d'être assez vieux, assez illustre ou assez repentant, pour intéresser toute une nation à ses péchés. Jusque-là, on ne peut guère prétendre qu'à lui être utile par ses idées ou par ses actions.

Vers la fin de l'Empire, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des mattres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants.

Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*! Lorsqu'un de nos frères, sorti, depuis quelques mois, du collège, reprenait en uniforme de hussard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des mattres. Les mattres même ne cessaient de nous lire les bulletins de la grande armée, et nos cris de : Vive l'Empereur ! interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'étude à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues.

Il me prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes; passion d'autant plus malheureuse, que c'était le temps précisément où, comme je l'ai dit, la France commençait à s'en guérir. Mais l'orage grondait encore, et ni mes études sévères, rudes, forcées et trop précoces, ni le bruit du grand monde où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe.

Bien souvent j'ai souri de pitié sur moi-même,

en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe, et combien il faut de temps pour l'user. La satiété même ne parvint qu'à me faire désobéir à celle-ci, non à la détruire en moi, et ce livre même me prouve que je prends plaisir encore à la caresser, et que je ne serais pas éloigné d'une rechute. Tant les impressions d'enfance sont profondes, et tant s'était bien gravée sur nos cœurs la marque brûlante de l'aigle romaine!

Ce ne fut que très-tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise, et que j'avais porté dans une vie tout active, une nature toute contemplative. Mais j'avais suivi la pente de cette génération de l'Empire, née avec le siècle, et de laquelle je suis.

La guerre nous semblait si bien l'état naturel de notre pays, que, lorsque échappés des classes, nous nous jetâmes dans l'armée, selon le cours accoutumé de notre torrent, nous ne pûmes croire au calme durable de la paix. Il nous parut que nous ne risquions rien, en faisant semblant de nous reposer, et que l'immobilité n'était pas un mal sérieux en France. Cette impression nous dura autant qu'a duré la Restauration. Chaque année apportait l'espoir d'une guerre, et nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous trainâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ-de-Mars, et épuisant dans des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie.

Accablé d'un ennui que je n'attendais pas dans cette vie si vivement désirée, ce fut alors pour moi une nécessité que de me dérober, dans les nuits, au tumulte fatigant et vain des journées militaires : de ces nuits, où j'agrandis en silence ce que j'avais reçu de savoir de nos études tumultueuses et publiques, sortirent mes poèmes et mes livres; de ces journées, il me reste ces souvenirs dont je rassemble ici, autour d'une idée, les traits principaux. Car, ne comptant pour la gloire des armes ni sur le présent, ni sur l'avenir, je la cherchais dans les souvenirs de mes compagnons. Le peu qui m'est advenu ne servira que de cadre à ces tableaux de la vie militaire et des mœurs de nos armées, dont tous les traits ne sont pas connus.

CHAPITRE II.

SUR LE CARACTÈRE GÉNÉRAL DES ARMÉES.

L'Armée est une nation dans la Nation; c'est un vice de nos temps. Dans l'antiquité, il en était

autrement : tout citoyen était guerrier, et tout guerrier était citoyen; les hommes de l'Armée ne se faisaient point un autre visage que les hommes de la cité. La crainte des dieux et des lois, la fidélité à la patrie, l'austérité des mœurs, et, chose étrange! l'amour de la paix et de l'ordre, se trouvaient dans les camps plus que dans les villes, parce que c'était l'élite de la Nation qui les habitait. La paix avait des travaux plus rudes que la guerre pour ces armées intelligentes. Par elles la terre de la patrie était couverte de monuments ou sillonnée de larges routes, et le ciment romain des aqueducs était pétri, ainsi que Rome elle-même, des mains qui la défendaient. Le repos des soldats était fécond autant que celui des nôtres est stérile et nuisible. Les citoyens n'avaient ni admiration pour leur valeur, ni mépris pour leur oisiveté, parce que le même sang circulait sans cesse des veines de la Nation dans les veines de l'Armée.

Dans le moyen âge et au delà, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, l'Armée tenait encore à la Nation, sinon par tous ses soldats, du moins par tous leurs chefs, parce que le soldat était l'homme du noble, levé par lui sur sa terre, amené à sa suite à l'armée, et ne relevant que de lui; or, son seigneur était propriétaire et vivait dans les entrailles mêmes de la mère-patrie. Soumis à l'influence toute populaire du prêtre, il ne fit autre chose, durant le moyen âge, que de se dévouer corps et biens au pays; souvent en lutte contre la couronne, et sans cesse révolté contre une hiérarchie de pouvoirs qui eût amené trop d'abaissement dans l'obéissance, et par conséquent d'humiliation dans la profession des armes. Le régiment appartenait au colonel, la compagnie au capitaine, et l'un et l'autre savaient fort bien emmener leurs hommes, quand leur conscience, comme citoyens, n'était pas d'accord avec les ordres qu'ils recevaient comme hommes de guerre. Cette indépendance de l'Armée dura en France jusqu'à M. de Louvois, qui, le premier, la soumit aux bureaux et la remit, pieds et poings liés, dans la main du Pouvoir souverain. Il n'y éprouva pas peu de résistance, et les derniers défenseurs de la Liberté généreuse des hommes de guerre furent ces rudes et francs gentilshommes qui ne voulaient amener leur famille de soldats à l'Armée, que pour aller en guerre. Quoiqu'ils n'eussent pas passé l'année à enseigner l'éternel maniement d'armes à des automates, je vois qu'eux et leurs soldats se tiraient assez bien d'affaire sur les champs de bataille de Turenne. Ils haïssaient particulièrement l'uniforme, qui donne à tous le même aspect, et soumet les esprits à l'habit et non à l'homme. Ils se plaisaient à se vêtir de rouge, les jours de combat, pour être mieux

vus des leurs, et mieux visés de l'ennemi; et j'aime à rappeler, sur la foi de Mirabeau, ce vieux marquis de Coëtquen, qui, plutôt que de paraître en uniforme à la revue du roi, se fit casser par lui à la tête de son régiment : — Heureusement, Sire, que les morceaux me restent, dit-il après. C'était quelque chose que de répondre ainsi à Louis XIV. Je n'ignore pas les mille défauts de l'organisation qui expirait alors, mais je dis qu'elle avait cela de meilleur que la nôtre, de laisser plus librement luire et flamber le feu national et guerrier de la France. Cette sorte d'Armée était une armure très-forte et très-complète dont la Patrie couvrait le Pouvoir souverain, mais dont toutes les pièces pouvaient se détacher d'elles-mêmes, l'une après l'autre, si le Pouvoir s'en servait contre elle.

La destinée d'une armée moderne est tout autre que celle-là, et la centralisation des Pouvoirs l'a faite ce qu'elle est. C'est un corps séparé du grand corps de la nation, et qui semble le corps d'un enfant, tant il marche en arrière pour l'intelligence, et tant il lui est défendu de grandir. L'armée moderne, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie. Elle se sent comme honteuse d'elle-même, et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle est; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'État : ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas.

L'homme soldé, le Soldat, est un pauvre glorieux, victime et bourreau, bouc émissaire, journallement sacrifié à son peuple et pour son peuple, qui se joue de lui; c'est un martyr féroce et humble tout ensemble, que se rejettent le Pouvoir et la Nation toujours en désaccord.

Que de fois, lorsqu'il m'a fallu prendre une part obscure, mais active, dans nos troubles civils, j'ai senti ma conscience s'indigner de cette condition inférieure et cruelle! Que de fois j'ai comparé cette existence à celle du gladiateur! Le peuple est le César indifférent, le Claude ricaneur auquel les soldats disent sans cesse en défilant : *Ceux qui vont mourir te saluent.*

Que quelques ouvriers, devenus plus misérables à mesure que s'accroissent leur travail et leur industrie, viennent à s'ameuter contre leur chef d'atelier, ou qu'un fabricant ait la fantaisie d'ajouter, cette année, quelques cent mille francs à son revenu; ou seulement qu'une *bonne ville*, jalouse de Paris, veuille avoir aussi ses trois journées de fusillade; on crie au secours de part et d'autre. Le gouvernement, quel qu'il soit, répond, avec assez de bon sens : *La loi ne me permet pas de juger entre vous, tout le monde a raison; moi, je n'ai à vous envoyer que mes gladiateurs, qui vous tueront et que vous tuerez.* En effet, ils vont, ils tuent, et

sont tués. La paix revient, on s'embrasse, on se complimente, et les chasseurs de lièvres se félicitent de leur adresse dans le tir à l'officier et au soldat. Tout calcul fait, reste une simple soustraction de quelques morts; mais les soldats n'y sont pas portés en nombre, ils ne comptent pas. On s'en inquiète peu. Il est convenu que ceux qui meurent sous l'uniforme n'ont ni père ni mère, ni femme ni amie à faire mourir dans les larmes. C'est un sang anonyme.

Quelquefois (chose fréquente aujourd'hui), les deux partis séparés s'unissent pour accabler de haine et de malédictions les malheureux qui ont été condamnés à les vaincre.

Aussi le sentiment qui dominera ce livre sera-t-il celui qui me l'a fait commencer, le désir de détourner de la tête du Soldat cette malédiction que le citoyen est souvent prêt à lui donner, et d'appeler sur l'Armée le pardon de la Nation. Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement; après le Poète, c'est le Soldat; ce n'est pas sa faute s'il est condamné à un état d'ilote.

L'Armée est aveugle et muette. Elle frappe devant elle, du lieu où on la met. Elle ne veut rien et agit par ressort. C'est une grande chose que l'on ment et qui tue; mais c'est aussi une chose qui souffre.

C'est pour cela que j'ai toujours parlé d'elle avec un attendrissement involontaire. Nous voici jetés dans ces temps sévères où les villes de France deviennent tour à tour des champs de bataille, et, depuis peu, nous avons beaucoup à pardonner aux hommes qui tuent.

En regardant de près la vie de ces troupes armées que, chaque jour, pousseront sur nous tous les Pouvoirs qui se succéderont, nous trouverons bien, il est vrai, que, comme je l'ai dit, l'existence du Soldat est (après la peine de mort) la trace la plus douloureuse de barbarie qui subsiste parmi les hommes, mais aussi que rien n'est plus digne de l'intérêt et de l'amour de la Nation que cette famille sacrifiée qui lui donne quelquefois tant de gloire.

CHAPITRE III.

DE LA SERVITUDE DU SOLDAT ET DE SON CARACTÈRE INDIVIDUEL.

Les mots de notre langage familier ont quelquefois une parfaite justesse de sens. C'est bien servir en effet, qu'obéir et commander dans une armée. Il faut gémir de cette servitude, mais il est juste

d'admirer ces esclaves. Tous acceptent leur destinée avec toutes ses conséquences, et en France, surtout, on prend avec une extrême promptitude les qualités exigées par l'état militaire. Toute cette activité que nous avons, se fond tout à coup, pour faire place à je ne sais quoi de morne et de consterné.

La vie est triste, monotone, régulière. Les heures sonnées par le tambour sont aussi sourdes et aussi sombres que lui. La démarche et l'aspect sont uniformes comme l'habit. La vivacité de la jeunesse et la lenteur de l'âge mûr finissent par prendre la même allure, et c'est celle de l'arme. L'arme où l'on sert est le moule où l'on jette son caractère, où il se change et se refond pour prendre une forme générale imprimée pour toujours. L'homme s'efface sous le soldat.

La servitude militaire est lourde et inflexible comme le masque de fer du prisonnier sans nom, et donne à tout homme de guerre une figure uniforme et froide.

Aussi, au seul aspect d'un corps d'armée, on s'aperçoit que l'ennui et le mécontentement sont les traits généraux du visage militaire. La fatigue y ajoute ses rides, le soleil ses teintes jaunes, et une vieillesse anticipée sillonne des figures de trente ans. Cependant une idée commune à tous a souvent donné à cette réunion d'hommes sérieux un grand caractère de majesté, et cette idée est l'*Abnégation*. L'abnégation du guerrier est une croix plus lourde que celle du martyr. Il faut l'avoir portée longtemps pour en savoir la grandeur et le poids.

Il faut bien que le sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il a tant de beauté dans des hommes simples qui, souvent, n'ont pas la pensée de leur mérite et le secret de leur vie. C'est lui qui fait que de cette vie de gêne et d'ennuis il sort, comme par miracle, un caractère factice, mais généreux, dont les traits sont grands et bons comme ceux des médailles antiques.

L'abnégation complète de soi-même, dont je viens de parler, l'attente continuelle et indifférente de la mort, la renonciation entière à la liberté de penser et d'agir, les lenteurs imposées à une ambition bornée, et l'impossibilité d'accumuler des richesses, produisent des vertus plus rares dans les classes libres et actives.

En général, le caractère militaire est simple, bon, patient, et l'on y trouve quelque chose d'enfantin, parce que la vie des régiments tient un peu de la vie des collèges. Les traits de rudesse et de tristesse qui l'obscurcissent lui sont imprimés par l'ennui, mais surtout par une position toujours fautive vis-à-vis de la nation, et par la comédie nécessaire de l'autorité.

L'autorité absolue qu'exerce un homme le contraint à une perpétuelle réserve. Il ne peut déridier son front devant ses inférieurs, sans leur laisser prendre une familiarité qui porte atteinte à son pouvoir. Il se retranche l'abandon et la causerie amicale, de peur qu'on ne prenne acte contre lui de quelque aveu de la vie, ou de quelque faiblesse qui serait de mauvais exemple. J'ai connu des officiers qui s'enfermaient dans un silence de trapiste, et dont la bouche sérieuse ne soulevait jamais la moustache que pour laisser passage à un commandement. Sous l'Empire, cette contenance était presque toujours celle des officiers supérieurs et des généraux. L'exemple en avait été donné par le maître; la coutume sévèrement conservée et à propos, car, à la considération nécessaire d'éloigner la familiarité, se joignait encore le besoin qu'avait leur vieille expérience de conserver sa dignité aux yeux d'une jeunesse plus instruite qu'elle, envoyée sans cesse par les écoles militaires, et arrivant toute bardée de chiffres, avec une assurance de lauréat, que le silence seul pouvait tenir en bride.

Je n'ai jamais aimé l'espèce des jeunes officiers, même lorsque j'en faisais partie. Un secret instinct de la vérité m'avertissait qu'en toute chose la théorie n'est rien auprès de la pratique, et le grave et silencieux sourire des vieux capitaines me tenait en garde contre toute cette pauvre science qui s'apprend en quelques jours de lecture. Dans les régiments où j'ai servi j'aimais à écouter ces vieux officiers dont le dos voûté avait encore l'attitude d'un dos de soldat, chargé d'un sac plein d'habits et d'une giberne pleine de cartouches. Ils me faisaient de vieilles histoires d'Égypte, d'Italie et de Russie, qui m'en apprenaient plus sur la guerre que l'ordonnance de 1789, les règlements de service et les interminables instructions, à commencer par celles du grand Frédéric à ses généraux. Je trouvais au contraire quelque chose de fastidieux dans la fatuité confiante, désœuvrée et ignorante des jeunes officiers de cette époque, fumeurs et joueurs éternels, attentifs seulement à la rigueur de leur tenue, savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard. Leur conversation n'avait rien de plus caractérisé que celle de tous les jeunes gens ordinaires du grand monde; seulement les banalités y étaient un peu plus grossières. Pour tirer quelque parti de ce qui m'entourait, je ne perdais nulle occasion d'écouter, et le plus habituellement j'attendais les heures de promenades régulières, où les anciens officiers aiment à se communiquer leurs souvenirs. Ils n'étaient pas fâchés de leur côté d'écrire dans ma mémoire les histoires particulières de leur vie, et, trouvant en moi une patience égale

à la leur et un silence aussi sérieux, ils se montrèrent toujours prêts à s'ouvrir à moi. Nous marchions souvent le soir dans les champs, ou dans les bois qui environnaient les garnisons, ou sur le bord de la mer, et la vue générale de la nature ou le moindre accident de terrain leur donnait des souvenirs inépuisables : c'était une bataille navale, une retraite célèbre, une embuscade fatale, un combat d'infanterie, un siège, et partout des regrets d'un temps de dangers, du respect pour la mémoire de tel grand général, une reconnaissance naïve pour tel nom obscur qu'ils croyaient illustre ; et, au milieu de tout cela, une touchante simplicité de cœur, qui remplissait le mien d'une sorte de vénération pour ce mâle caractère, forgé dans de continuelles adversités, et dans les doutes d'une position fautive et mauvaise.

J'ai le don, souvent douloureux, d'une mémoire que le temps n'altère jamais ; ma vie entière, avec toutes ses journées, m'est présente comme un tableau ineffaçable. Les traits ne se confondent jamais ; les couleurs ne pâlissent point. Quelques-unes sont noires, et ne perdent rien de leur énergie qui m'afflige. Quelques fleurs s'y trouvent aussi, dont les corolles sont aussi fraîches qu'au jour qui les fit épanouir, surtout lorsque une larme involontaire tombe sur elles de mes yeux, et leur donne un plus vif éclat.

La conversation la plus inutile de ma vie m'est

toujours présente à l'instant où je l'évoque, et j'aurais trop à dire si je voulais faire de ces récits qui n'ont pour eux que le mérite d'une vérité naïve ; mais, rempli d'une amicale pitié pour la misère des armées, je choisirai dans mes souvenirs ceux qui se présentent à moi comme un vêtement assez décent, et d'une forme digne d'envelopper une pensée choisie, et de montrer combien de situations contraires aux développements du caractère et de l'intelligence, dérivent de la servitude grossière et des mœurs arriérées des armées permanentes.

Leur couronne est une couronne d'épines, et, parmi ses pointes, je ne pense pas qu'il en soit de plus douloureuse que celle de l'obéissance passive. Ce sera la première aussi dont je ferai sentir l'aiguillon. J'en parlerai d'abord, parce qu'elle me fournit le premier exemple des nécessités cruelles de l'Armée, en suivant l'ordre de mes années. Quand je remonte à mes plus lointains souvenirs, je trouve dans mon enfance militaire une anecdote qui m'est présente à la mémoire, et, telle qu'elle me fut racontée, je la redirai, sans chercher, mais sans éviter, dans aucun de mes récits, les traits minutieux de la vie ou du caractère militaire, qui, l'un et l'autre, je ne saurais trop le redire, sont en retard sur l'esprit général et la marche de la Nation, et sont par conséquent toujours empreints d'une certaine puérilité.

LAURETTE

OU

LE CACHET ROUGE.

CHAPITRE IV.

DE LA RENCONTRE QUE JE FIS UN JOUR SUR LA GRANDE ROUTE.

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tous temps. Au mois de mars 1815, je passai sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau, un casque noir, des pistolets et un grand sabre ; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune ! — La Maison du roi, en 1814, avait été remplie d'enfants et de vieillards ; l'Empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII ; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges tout à l'horizon

au nord ; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort ; je le pressai pour rejoindre mon escadron ; il partit au grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or ; j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très-fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval qui pataugeaient dans les ornières. Le pavé de la route manqua ; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites, en dehors, d'une croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre, en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation ; elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête ; je fis comme lui : je me mis à penser, et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien, mais cela ne m'occupa pas longtemps ; j'étais certain que mon escadron était là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du devoir, et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaiement portées par des têtes si blondes ou si blanches, comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine, et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense, que l'ABNÉGATION.

Je me demandais si l'abnégation de soi-même n'était pas un sentiment né avec nous ; ce que c'était que ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains, comme une chose lourde et importune ; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier, de toutes parts, les familles et les peuples en de puissants faisceaux, mais je ne voyais nulle part aussi complète et aussi redoutable que dans les armées la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées. Je voyais partout la résistance possible et usitée, le citoyen ayant, en tous lieux, une obéissance clairvoyante et intelligente, qui examine et peut s'arrêter. Je voyais même la tendre soumission

de la femme finir où le mal commence à lui être ordonné, et la loi prendre sa défense ; mais l'obéissance militaire, passive et active en même temps, recevant l'ordre et l'exécutant, frappant, les yeux fermés, comme le destin antique ! Je suivais dans ses conséquences possibles cette abnégation du soldat, sans retour, sans conditions, et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres.

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite, sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon, comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait, et quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir, c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi, dans la direction de Lille, et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet qui s'allongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme, et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérais que c'était la voiture d'une cantinière, et considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

À une centaine de pas, je vins à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu ; un petit mulet qui les tirait était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci, mais bon, comme à l'armée il y en a tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma, en passant de l'autre côté de son mulet dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit

rouge, et il remit son fusil dans la charrette en disant :

— Ah ! c'est différent, je vous prenais pour un de ces lapins qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte ?

— Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu.

Il avait à son cou une noix de coco, très-bien sculptée, arrangée en flacon, avec un goulot d'argent, et dont il semblait tirer un peu de vanité. Il me la passa et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir ; je lui rendis le coco.

— A la santé du roi, dit-il en buvant ; il m'a fait officier de la Légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après, c'est mon devoir.

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet en disant que nous n'avions pas de temps à perdre, et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardais toujours sans questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscretion assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire, durant un quart de lieue environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son pauvre petit mulet qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai aussi et je tâchai d'exprimer l'eau qui remplissait mes bottes à l'écuyère comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.

— Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds, dit-il.

— Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées, lui dis-je.

— Bah ! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée ; c'est quelque chose que d'être seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là dedans ?

— Non, lui dis-je.

— C'est une femme.

Je dis : Ah ! — sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement, au pas. Il me suivit.

— Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien cher, reprit-il, ni le mulet non plus ; mais c'est tout ce qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un *ruban de queue* un peu long.

Je lui offris de monter mon cheval quand il serait fatigué ; et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son équipage dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup, et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant :

— Eh bien, vous êtes un bon enfant, quoique dans les Rouges.

Je sentis dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre Compagnies-Rouges, combien de préventions haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers.

— Cependant, ajouta-t-il, je n'accepterai pas votre offre, vu que je ne sais pas monter à cheval, et que ce n'est pas mon affaire à moi.

— Mais, commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.

— Bah ! une fois par an, à l'inspection, et encore, sur un cheval de louage. Moi j'ai toujours été marin, et depuis fantassin, je ne connais pas l'équitation.

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s'attendant à une question, et comme il ne venait pas un mot, il poursuivit :

— Vous n'êtes pas curieux, par exemple ! cela devrait vous étonner ce que je dis là.

— Je m'étonne bien peu, dis-je.

— Oh ! cependant si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions.

— Eh bien, repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas ? cela vous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons.

Le bon chef de bataillon s'apprêta solennellement à parler avec un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le shako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule que donne le soldat à son sac pour le hausser et alléger un moment son poids ; c'est une habitude du soldat, qui, lorsqu'il devient officier, devient un tic. Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.

CHAPITRE V.

HISTOIRE DU CACHET ROUGE.

— Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest ; j'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes ; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aimait mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la Révolution j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capi-

taine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi! se trouvait tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustier que je pourrai vous dire plus tard : on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté* qui restait des cent quatre-vingt-treize que la frégate *la Décade* avait pris à bord quelques jours avant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement; et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du vingt-sept au vingt-huitième de longitude, c'est-à-dire, près de passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue, et fermée de si près que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux; mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre, sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis, vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être si proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais; quand on le fermait, c'était mon sofa et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table, alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou et brillant comme un bijou; un vrai miroir! oh! c'était une jolie petite chambre. Et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commençait cette fois assez agréablement, si ce n'était... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me dit qu'il en avait dix-neuf. Beau garçon, quoique un peu pâle, et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion

mieux que bien des anciens n'auraient fait : vous allez voir. Il tenait sa petite femme sous le bras; elle était fraîche et gaie comme un enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis :

— Eh bien ! mes enfants, vous venez faire visite au vieux capitaine; c'est gentil à vous. Je vous emmène un peu loin; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit; mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre. Si vous vouliez m'aider un peu ?

Ça faisait vraiment de bons petits enfants. Le petit mari prit le marteau et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais; et elle me disait : *A droite ! à gauche ! capitaine !* tout en riant, parce que le tangage faisait balloter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : *A droite ! à gauche ! capitaine !* Elle se moquait de moi. — Ah ! je dis, petite méchante, je vous ferai gronder par votre mari, allez. — Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa; ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur et je me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça. Ils se trouvaient bien partout; ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dînaient avec moi; mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau ? Je les portais de l'autre côté de la mer, comme j'aurais porté deux oiseaux de paradis.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c'est-à-dire sur mon lit, et quand je voulais, il m'aidait à faire *mon point* : il le sut bientôt faire aussi bien que

moi; j'en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis :

— Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille, comme nous voilà ? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes joliment délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur je vous le dis ; mais moi qui suis une vieille peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie ; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses ; et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner l'œil, comme on dit poliment.

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai ; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux, toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux : il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule ; son chignon s'était défait, comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson ; ces cheveux-là, si vous les aviez vus, c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps et elle pleurant, cela m'impacienta.

— Eh bien ! ça vous va-t-il ? leur dis-je, à la fin.

— Mais..., mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari ; mais c'est que..., vous ne pouvez pas vivre avec des déportés, et.... il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais pas ce que vous avez fait pour être déporté, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocents. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas, il ne faut pas vous y attendre ; je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral, ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoique un peu poudrée, comme ça se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions parce que nous sommes jeunes ; nous avons l'air heureux, parce que nous nous aimons, mais j'ai de vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure.

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— C'était bien là ce que je devais dire au capitaine ? n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose ?

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas à moi.

— Allons ! allons ! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire.

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

— D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous autres ; et la lettre !

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux, quand elle me dit cela.

— Pardieu ! je n'y pensais plus, moi, dis-je. Ah ! par exemple, voilà une belle affaire ! Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. — Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé la grande coquine de lettre !

Je regardai vite ma carte marine, et quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

— C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance, dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite, que j'avais tout à fait oublié cela.

Eh bien ! monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge comme les traits d'un visage au milieu du feu.

— Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête ? leur dis-je pour les amuser.

— Oh ! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

— Bah ! bah ! dit son mari, en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure ; cela ressemble au billet de *faire part* d'un mariage. Venez vous

reposer, venez; pourquoi cette lettre vous occupez-elle?

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens, en les humant comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup... cela me mit de mauvaise humeur; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure, ni la chienne de lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du *Cap Vert*. Le *Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie, près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil; la mer la couvrait en deux, et devenait toute blanche comme une nappe de neige, couverte de petits diamants. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite, mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait, avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir, par le grand panneau, dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait. Elle était en chemise : je voyais d'en haut ses épaules nues, ses petits pieds nus, et ses grands cheveux blonds tout épars. Je pensai à me retirer, mais je me dis : Bah ! un vieux soldat, qu'est-ce que ça fait ? Et je restai à voir.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux et les baisait sans faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant, avec l'air d'aller au paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa, et s'étendit la première dans son hamac, où il la jeta sans rien dire, comme on couche un enfant dans une balan-

çoire. Il faisait une chaleur étouffante : elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire, et paraissait déjà commencer à s'endormir. Ses petits pieds blancs étaient croisés et élevés au niveau de sa tête, et tout son corps enveloppé de sa longue chemise blanche. C'était un amour, quoi !

— Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil ? Il est bien tard, sais-tu ?

Il restait toujours le front sur ses mains sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit :

— Eh ! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi, il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle; je voudrais n'arriver jamais.

Il la regarda en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez pas vous figurer.

— Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il; cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret ! dit-elle avec un air bien peiné; moi, du regret de t'avoir suivi, mon ami ! Crois-tu que pour t'avoir appartenu si peu je t'aie moins aimé ? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans ? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guiane ? N'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant ? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir si vous mourez.

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému, et je dis :

— Bonne petite femme, va !

Le jeune homme se mit à soupirer en frappant du pied et en baisant une jolie main et un bras nu qu'elle lui tendait :

— Oh ! Laurette, ma Laurette ! disait-il, quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêterait seul et je partais tout seul, je ne puis me pardonner.

Alors la belle petite pencha hors du hamac ses deux beaux bras blancs, nus jusqu'aux épaules, et

lui caressa le front, les cheveux et les yeux, en lui prenant la tête comme pour l'emporter et la cacher dans sa poitrine. Elle sourit comme une enfant, et lui dit une quantité de petites choses de femme, comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait, en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux :

— Est-ce que ce n'est pas bien mieux, d'avoir avec toi une femme qui t'aime, dis, mon ami ? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne ; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de Paul et Virginie, n'est-ce pas ? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte ; tiens, regarde mes bras ; — tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi ; je sais très-bien broder, d'ailleurs ; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses ? Je donnerai des leçons de dessin, et de musique si l'on veut aussi ; et si on y sait lire, tu écriras, toi.

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

— Écrire ! — criait-il : — écrire !

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

— Ah ! écrire ! pourquoi ai-je jamais su écrire ! Écrire ! mais c'est le métier d'un fou !... — J'ai cru à leur liberté de la presse ! — Où avais-je l'esprit ? — Eh ! pourquoi faire ? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent ; ne servant à rien qu'à nous faire persécuter ! Moi, encore passe ; mais toi, bel ange, devenue femme depuis quatre jours à peine ! Qu'avais-tu fait ? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point, de me suivre ici ? Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite ? Et où tu vas, le sais-tu ? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs... Et pour moi ! tout cela, pour moi !

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac, et moi d'en haut je vis qu'elle pleurait ; mais lui d'en bas ne voyait pas son visage ; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant déjà, pour lui donner de la gaieté.

— Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats ; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi ?

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

— Ma foi, moi, j'avais encore un écu, mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

— Ah, bah ! qu'est-ce que ça fait ? dit-elle, en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes ; on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien ; et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamant que ma mère m'a données ? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas ? Quand tu voudras nous les vendrons. D'ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

— Peut-être, dit-il ; qui sait ?

— N'est-ce pas ! reprit sa petite femme : tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut pas.

Elle avait dit ça si bien ! m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri, et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste. Ils commencèrent encore à s'embrasser ; je frappai du pied vivement sur le pont pour les faire finir.

Je leur criai :

— Eh ! dites donc, mes petits amis ! on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît.

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant une pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon.

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragailardi. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé, et me les recommandait : je ne m'expliquais pas bien pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que je n'ai jamais comprises, moi ; mais enfin je croyais cela, et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure ; il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela je remis mon habit dessus ; elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais ; mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on

dit, et le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 1^o de latitude nord, au 27^o de longitude. Je mis le nez sur le pont : la mer était lisse comme une jatte d'huile ; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite : J'aurai le temps de te lire, va ! en regardant de travers du côté de la lettre. — J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là : j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. — Eh bien, mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis : C'est par trop fort ! et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce, et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière. — Après avoir lu, je me frottai les yeux croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière ; je la relus encore ; je recommençai en la prenant par la dernière ligne, et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis ; j'avais un certain tremblement sur la peau du visage, je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains : je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela ; mais ce fut l'affaire d'un moment, je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie que je ne voulais pas m'approcher d'elle : elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au coude, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusa à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter les goëmons, plantes marines semblables à des grappes de raisin, et qui flottent sur les eaux des Tropiques.

— Viens donc voir les raisins ! viens donc vite, criait-elle ! et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde ; elle le prit violemment par le bras et lui dit :

— Oh ! n'y va pas, il est tout pâle.

Cela se pouvait bien ; il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard ; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvai amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil : je lui pris le bras ; j'étouffais : ma foi, ma parole d'honneur, j'étouffais.

— Ah ça ! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont-là comme cinq morceaux de roi ? il paraît qu'ils vous en veulent fièrement ! C'est drôle !

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon !) et me dit :

— O mon Dieu ! capitaine, pas grand'chose, allez : trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible ! dis-je.

— O mon Dieu si ! Les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 13 fructidor et conduit à la Force ; jugé le 16 et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle ! dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles ; car cette lettre que vous savez me donne l'ordre de vous fusiller.

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme, et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris :

— Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est fort triste ; car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser : l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, parafé, scellé ; il n'y manque rien.

Il me salua très-poliment en rougissant :

— Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume ; je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh ! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ; pauvre petite femme !

Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

— Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvons-nous ? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas ? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas ? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très-

délicate; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour; il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai? Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. Ma pauvre Laurette, voyez comme elle est belle!

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya, et je me mis à froncer le sourcil; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir; mais je n'y tenais plus : — Enfin, suffit, lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler, et dépêchons-nous.

Je lui serrai la main en ami, et comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier :

— Ah ça! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille; ça me regarde.

— Ah! c'est différent, dit-il, je ne savais pas; cela vaut mieux en effet. D'ailleurs les adieux! les adieux, cela affaiblit.

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée de main, et je le laissai aller. Oh! c'était dur pour moi tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret; car ils se promenèrent, bras dessus bras dessous, pendant un quart d'heure, et ils revinrent, au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler, de peur de détourner ses idées; il reprit en se frappant la poitrine :

— Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux, et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers, et je dis à l'un d'eux :

— Allons, un canot à la mer. Puisque à présent

nous sommes des bourreaux. Vous y mettez cette femme, et vous l'emmènerez au large, jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier! car ce n'était que cela enfin! Il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme... oh! c'était affreux à voir!... s'agenouiller devant sa Laurette et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux?

Je criai comme un fou : — Séparez-les, nous sommes tous des scélérats. — Séparez-les.... La pauvre République est un corps mort! Directeurs, directoire, c'en est la vermine! Je quitte la mer! Je ne crains pas tous vos avocats; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait. Ah! je me souciais bien d'eux en effet! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins! Oh! je l'aurais fait; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez.... Je m'en souciais bien... une vie comme la mienne.... Ah! bien oui! pauvre vie.... va...!

Et la voix du commandant s'éteignit peu à peu et devint aussi incertaine que ses paroles, et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil, dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et entr'ouvrit violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même et qu'il fallait me résoudre à questionner.

— Je comprends bien, lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle, on prenne son métier en horreur.

— Oh! le métier, êtes-vous fou? me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur.

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment pour arranger mon étrier, et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car, au bout d'un quart d'heure environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon porte-manteau, à quoi je lui répondis simplement que, n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup.

— Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai vu, dis-je, qu'au Panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

— Vous ne savez pas par conséquent ce que c'est que le bossoir ?

— Je ne m'en doute pas, dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme on le fait placer là ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

— Ah ! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer.

Il ne répondit pas et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment ; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même ; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

— Ces embarcations tiennent six hommes. Ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh ! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire ! on n'oublie pas une chose pareille !... Ah ! quel temps il fait ! — Quel diable m'a poussé à raconter ça ! quand je raconte cela je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon. — Ah ! quel temps il fait ! — Mon manteau est traversé.

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette ! — La pauvre femme ! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde ! l'officier fut assez sot pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout pré-

voir. Moi, je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu à la fois. Et, ma foi ! du canot, elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire ; moi, je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entend. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longtemps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face, en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite ! Idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi, qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la* : je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer, avec mon grade, dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine parce que j'y avais jeté du sang innocent ; je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisis folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

— Ah ! mon Dieu, si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous, tenez ! attendez. — Ho ! ho ! la mule.

CHAPITRE VI.

COMMENT JE CONTINuai MA ROUTE.

Et il arrêta son pauvre mulet qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps, il souleva la toile cirée de sa petite charrette, comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur, admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds, tout plats. Je ne vis, en vérité, que ces deux yeux qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge, ses joues creuses et blanches avaient des pommelles bleuâtres, elle était accroupie au milieu de la

paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla longtemps, me sourit un peu, et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main droite battrait sa main gauche.

— Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là, me dit le chef de bataillon; demain, ce sera peut-être un autre jeu qui durera longtemps. C'est drôle, hein ?

En même temps, il se mit à replacer la toile cirée de son shako, que la pluie avait un peu dérangée.

— Pauvre Laurette ! dis-je, tu as perdu pour toujours, va.

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main, elle me donna la sienne machinalement, et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamants, je pensai que c'étaient encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier je n'en aurais pas fait l'observation au vieux commandant, mais comme il me suivait des yeux et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil :

— Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas ? Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion, mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant. Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste, elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et en vérité je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée, tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez ! — Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée, et moi, étant chef de bataillon, avec une bonne paye, ma pension de la Légion d'honneur et le mois Napoléon, dont la solde était double, dans le temps, j'étais tout à fait au courant de mon affaire, et elle ne me gênait pas. Au contraire, ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7^{me} léger.

Alors il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule, comme il eût fait à son petit mulet.

— Eh bien ! ma fille, dis donc ; parle donc un peu au lieutenant qui est là ; voyons, un petit signe de tête.

Elle se remit à ses dominos.

— Oh ! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais. Les fous, ça n'est jamais malade, c'est commode de ce côté-là. A la Bérésina et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête. — Allons, ma fille, joue toujours ; va, ne t'inquiète pas de nous, fais ta volonté, va, Laurette.

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée, elle la porta timidement à ses lèvres et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser, et je tournai bride violemment.

— Voulons-nous continuer notre marche, commandant ? lui dis-je, la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune.

Le commandant râcla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes, ensuite il monta sur le marchepied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait. Il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive, après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule, et dit : En route, mauvaise troupe. — Et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement, le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin ; une sorte de lumière terne, un pâle soleil, tout mouillé, s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas. Nous retombâmes dans un grand silence.

Je regardais mon vieux commandant, il marchait à grands pas, avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus, et que mon cheval même commençait à baisser la tête. Ce brave homme ôtait de temps à autre son shako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches d'où tombait la pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit. Il ne s'était fait ni meilleur ni plus mauvais qu'il n'était. Il n'avait pas daigné se dessiner. Il ne pensait pas à lui-même, et, au bout d'un quart d'heure, il entama, sur le même ton, une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna, où il avait formé son bataillon en carré, contre je ne sais quelle cavalerie. Je ne l'écoutai pas, quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité du fantassin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite. La boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtâmes au pied d'un arbre mort, le seul arbre du chemin. Il donna d'abord ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval. Ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son

enfant. Je l'entendais qui disait : Allons, ma fille, mets cette redingote sur tes pieds, et tâche de dormir. — Allons, c'est bien ! elle n'a pas une goutte de pluie. — Ah, diable ! elle a cassé ma montre, que je lui avais laissée au cou ! — Oh ! ma pauvre montre d'argent ! — Allons, c'est égal ; mon enfant, tâche de dormir. Voilà le beau temps qui va venir bientôt. — C'est drôle ! elle a toujours la fièvre ; les folles sont comme ça. Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant.

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assîmes sous les roues, à l'abri de l'éternelle ondée, partageant un petit pain à lui et un à moi ; mauvais souper.

— Je suis fâché que nous n'ayons que ça, dit-il ; mais ça vaut mieux que du cheval cuit sous la cendre avec de la poudre dessus, en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut bien que je lui donne ce que j'ai de mieux ; vous voyez que je la mets toujours à part. Elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre. Je suis vieux, et elle a l'air de croire que je suis son père ; malgré cela, elle m'étranglerait si je voulais l'embrasser seulement sur le front. L'éducation leur laisse toujours quelque chose, à ce qu'il paraît, car je ne l'ai jamais vue oublier de se cacher comme une religieuse. — C'est drôle, hein ?

Comme il parlait d'elle de cette manière, nous l'entendîmes soupirer et dire : *Otez ce plomb ! ôtez-moi ce plomb.* Je me levai, il me fit rasseoir.

— Restez, restez, me dit-il, ce n'est rien ; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit, et cela avec beaucoup de douceur.

Je me tus, en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que, de 1797 à 1815, où nous étions, dix-huit années s'étaient ainsi passées pour cet homme. — Je demeurai longtemps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien, je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut tout étonné.

— Vous êtes un digne homme, lui dis-je. Il me répondit :

— Eh ! pourquoi donc ? Est-ce à cause de cette pauvre femme ?... Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. Il y a longtemps que j'ai fait abnégation.

Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour, nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle, ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était

en confusion, c'était le moment d'une alerte. Les habitants commençaient à retirer les drapeaux blancs des fenêtres, et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons. Les tambours battaient la générale, les trompettes sonnaient à cheval, par ordre de M. le duc de Berry. Les longues charrettes picardes portant les Cent-Suisses et leurs bagages, les canons des Gardes du corps courant aux remparts, les voitures des princes, les escadrons des Compagnies-rouges, se formant, encombraient la ville. La vue des gendarmes du roi et des mousquetaires me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma compagnie, et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitants. A mon grand regret, c'était pour toujours que je les perdais.

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien ; je la plaçai dès lors très-haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là, et capable de cette abnégation de soi-même entière et insouciant. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée, ce n'est qu'en elle, et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie, que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni remords de l'obéissance ni honte de la pauvreté, simples de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays et insouciant de la leur propre, s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité, et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils payent de leur sang.

J'ignorai longtemps ce qu'était devenu ce pauvre chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour cependant, au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine d'infanterie de ligne, à qui je le décrivis, en attendant la parade, me dit :

— Eh ! pardieu, mon cher, je l'ai connu, le pauvre diable ! C'était un brave homme, il a été *descendu* par un boulet à Waterloo. Il avait en effet laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous menâmes à l'hôpital d'Amiens, en allant à l'armée de la Loire, et qui y mourut, furieuse, au bout de trois jours.

— Je le crois bien, dis-je, elle n'avait plus son père nourricier !

— A bah ! père ! qu'est-ce que vous dites donc ? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux.

— Je dis qu'on bat le rappel, repris-je, en sortant. — Et moi aussi j'ai fait abnégation.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

SUR LA RESPONSABILITÉ.

Je me souviens encore de la consternation que cette histoire jeta dans mon âme ; ce fut peut-être là le principe de ma lente guérison pour cette maladie de l'enthousiasme militaire. Je me sentis tout à coup humilié de courir des chances de crime, et de me trouver à la main un sabre d'esclave au lieu d'une épée de chevalier. Bien d'autres faits pareils vinrent à ma connaissance, qui flétrissaient à mes yeux cette noble espèce d'hommes que je n'aurais voulu voir consacrée qu'à la défense de la patrie. Ainsi, à l'époque de la terreur, il arriva qu'un autre capitaine de vaisseau reçut, comme toute la marine, l'ordre monstrueux du comité de salut public de fusiller les prisonniers de guerre ; il eut le malheur de prendre un bâtiment anglais, et le malheur plus grand d'obéir à l'ordre du gouvernement. Revenu à terre, il rendit compte de sa honteuse exécution, se retira du service, et mourut de chagrin en peu de temps. Ce capitaine commandait la *Boudeuse*, frégate qui la première fit le tour du monde sous les ordres de M. de Bougainville. Ce grand navigateur en pleura, pour l'honneur de son vieux vaisseau.

Ne viendra-t-elle jamais la loi qui, dans de telles occurrences, mettra d'accord le devoir et la conscience ? La voix publique a-t-elle tort quand elle s'élève d'âge en âge pour absoudre et honorer la désobéissance du vicomte d'Orte, qui répondit à Charles IX lui ordonnant d'étendre à Dax la Saint-Barthélemy parisienne :

« Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre ; je n'ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, et pas un bourreau. »

Et s'il eut raison de refuser l'obéissance, comment vivons-nous sous des lois que nous trouvons raisonnables de donner la mort à qui refuserait cette même obéissance aveugle ? Nous admirons le libre arbitre et nous le tuons ; l'absurde ne peut régner ainsi longtemps. Il faudra bien que l'on en

viennne à régler les circonstances où la délibération sera permise à l'homme armé, et jusqu'à quel rang sera laissée libre l'intelligence, et avec elle l'exercice de la conscience et de la justice... Il faudra bien un jour sortir de là.

Je ne me dissimule point que c'est là une question d'une extrême difficulté et qui touche à la base même de toute discipline. Loin de vouloir affaiblir cette discipline, je pense qu'elle a besoin d'être corroborée sur beaucoup de points parmi nous, et que, devant l'ennemi, les lois ne peuvent être trop draconiennes. Quand l'armée tourne sa poitrine de fer du côté de l'étranger, qu'elle marche et agisse comme un seul homme, cela doit être ; mais lorsqu'elle s'est retournée et qu'elle n'a plus devant elle que la mère-patrie, il est bon qu'alors, du moins, elle trouve des lois prévoyantes qui lui permettent d'avoir des entrailles filiales. Il est à souhaiter aussi que des limites immuables soient posées une fois pour toujours à ces ordres absolus donnés aux armées par le souverain Pouvoir, si souvent tombé en indignes mains, dans notre histoire. Qu'il ne soit jamais possible à quelques aventuriers parvenus à la dictature, de transformer en assassins quatre cent mille hommes d'honneur, par une loi d'un jour comme leur règne.

Souvent, il est vrai, je vis, dans les coutumes du service, que grâce peut-être à l'incurie française et à la facile bonhomie de notre caractère, comme compensation et tout à côté de cette misère de la Servitude militaire, il régnait dans les armées une sorte de liberté d'esprit qui adoucissait l'humiliation de l'obéissance passive ; et, remarquant dans tout homme de guerre quelque chose d'ouvert et de noblement dégagé, je pensai que cela venait d'une âme reposée et soulagée du poids énorme de la responsabilité. J'étais fort enfant alors, et j'éprouvai peu à peu que ce sentiment allégeait ma conscience : il me sembla voir dans chaque général en chef une sorte de Moïse, qui devait seul rendre ses terribles comptes à Dieu, après avoir dit aux fils de Lévi : « Passez et repassez au travers du camp ; que chacun tue son frère, son fils, son ami et celui qui lui est le plus proche. »

Et il y eut vingt-trois mille hommes de tués, dit l'Exode, C. xxxii, v. 27; car je savais la Bible par cœur, et ce livre et moi étions tellement inséparables que dans les plus longues marches il me suivait toujours. On voit quelle fut la première consolation qu'il me donna. Je pensai qu'il faudrait que j'eusse bien du malheur pour qu'un de mes Moïses galonnés d'or m'ordonnât de tuer toute ma famille, et en effet cela ne m'arriva pas, comme je l'avais fort sagement conjecturé. Je pensais aussi que quand même régnerait sur la terre l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre, et quand lui-même serait chargé de régulariser cette liberté et cette égalité universelle, il lui faudrait pour cette œuvre quelques régiments de lévites à qui il pût dire de ceindre l'épée, et à qui leur soumission attirerait la bénédiction du Seigneur. Je cherchais ainsi à capituler avec les monstrueuses résignations de l'*obéissance passive*, en considérant à quelle source divine elle remontait et comme tout ordre social semblait appuyé sur l'obéissance; mais il me fallut bien des raisonnements et des paradoxes pour parvenir à lui faire prendre quelque place dans mon âme. J'aimais fort à l'infliger, mais peu à la subir; je la trouvais admirablement sage sous mes pieds, mais absurde sur ma tête. J'ai vu depuis bien des hommes raisonner ainsi, qui n'avaient pas l'excuse que j'avais alors : j'étais un lévite de seize ans.

Je n'avais pas alors étendu mes regards sur la patrie entière de notre France, et sur cette autre patrie qui l'entoure, l'Europe, et de là sur la patrie de l'humanité, le globe, qui devient heureusement plus petit chaque jour, resserré dans la main de la civilisation. Je ne pensais pas combien le cœur de l'homme de guerre serait plus léger encore dans sa poitrine, s'il sentait en lui deux hommes, dont l'un obéirait à l'autre; s'il savait qu'après son rôle tout rigoureux dans la guerre, il aurait droit à un rôle tout bienfaisant et non moins glorieux dans la paix; si, à un grade déterminé, il avait des droits d'élections; si, après avoir été longtemps muet dans les camps, il avait sa voix dans la cité; s'il était exécuteur, dans l'une, des lois qu'il aurait faites dans l'autre, et si, pour voiler le sang de l'épée, il avait la toge. Or, il n'est pas impossible que tout cela n'advienne un jour.

Nous sommes vraiment sans pitié de vouloir qu'un homme soit assez fort pour répondre lui seul de cette nation armée qu'on lui met dans la main. C'est une chose nuisible aux gouvernements même, car l'organisation actuelle, qui suspend ainsi à un seul doigt toute cette chaîne électrique de l'obéissance passive, peut, dans tel cas donné, rendre par trop simple le renversement total d'un État. Telle

révolution, à demi formée et recrutée, n'aurait qu'à gagner un ministre de la guerre pour se compléter entièrement. Tout le reste suivrait nécessairement, d'après nos lois, sans que nul anneau se pût soustraire à la commotion donnée d'en haut.

Non, j'en atteste les soulèvements de conscience de tout homme qui a vu couler ou fait couler le sang de ses concitoyens; ce n'est pas assez d'une seule tête pour porter un poids aussi lourd que celui de tant de meurtres, ce ne serait pas trop d'autant de têtes qu'il y a de combattants. Pour être responsables de la loi de sang qu'elles exécutent, il serait juste qu'elles l'eussent au moins bien comprise. Mais les institutions meilleures, réclamées ici, ne seront elles-mêmes que très-passagères; car, encore une fois, les armées et la guerre n'auront qu'un temps; car, malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit *divine*; il n'est point vrai que *la terre soit avide de sang*. La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées.

Ce n'est pas, du reste, dans la première jeunesse, toute donnée à l'action, que j'aurais pu me demander s'il n'y avait pas des pays modernes où l'homme de la guerre fût le même que l'homme de la paix, et non un homme séparé de la famille et placé comme son ennemi. Je n'examinais pas ce qu'il nous serait bon de prendre aux anciens sur ce point; beaucoup de projets d'une organisation plus sensée des armées ont été enfantés inutilement. Bien loin d'en mettre aucun à exécution, ou seulement en lumière, il est probable que le Pouvoir, quel qu'il soit, s'en éloignera toujours de plus en plus, ayant intérêt à s'entourer de gladiateurs dans la lutte sans cesse menaçante; cependant l'idée se fera jour et prendra sa forme, comme fait tôt ou tard toute idée nécessaire.

Dans l'état actuel, que de bons sentiments à conserver, qui pourraient s'élever encore par le sentiment d'une plus haute dignité personnelle! j'en ai recueilli bien des exemples dans ma mémoire; j'avais autour de moi, prêts à me les fournir, d'innombrables amis intimes, si gaiement résignés à leur insouciance soumission, si libres d'esprit dans l'esclavage de leur corps, que cette insouciance me gagna un moment comme eux, et avec elle, ce calme parfait du soldat et de l'officier, calme qui est précisément celui du cheval mesurant noblement son allure entre la bride et l'éperon et fier de n'être nullement responsable. Qu'il me soit donc permis de donner, dans la simple histoire d'un brave homme et d'une famille de soldat, que

je ne fis qu'entrevoir, un exemple, plus doux que le premier, de ces longues résignations de toute la vie, pleine d'honnêteté, de pudeur et de bonhomie, très-communes dans notre armée, et dont la vue repose l'âme quand on vit en même temps, comme je le faisais, dans un monde élégant, d'où l'on descend avec plaisir pour étudier des mœurs plus naïves, tout arriérées qu'elles sont.

Telle qu'elle est, l'armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité; on y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées : les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'armée, tel fils de grand seigneur ne soupçonnerait pas comment un soldat vit, grandit, s'engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie.

Cette simplicité de mœurs, cette pauvreté insouciant et joyeuse de tant de jeunes gens, cette vigoureuse et saine existence, sans fausse politesse ni fausse sensibilité, cette allure mâle donnée à tout, cette uniformité de sentiments imprimés par la discipline, sont des liens d'habitude grossiers, mais difficiles à rompre, et qui ne manquent pas d'un certain charme inconnu aux autres professions. J'ai vu des officiers prendre cette existence en passion au point de ne pouvoir la quitter quelque temps sans ennui, même pour retrouver les plus élégantes et les plus chères coutumes de leur vie. Les régiments sont des couvents d'hommes, mais des couvents nomades; partout ils portent leurs usages empreints de gravité, de silence, de retenue, et cette scrupuleuse exactitude à remplir le vœu sévère de l'obéissance.

Le caractère de ces reclus est indélébile comme celui des moines, et jamais je n'ai revu l'uniforme d'un de mes régiments sans un battement de cœur.

LA

VEILLÉE DE VINCENNES.

CHAPITRE II.

LES SCRUPULES D'HONNEUR D'UN SOLDAT.

Un soir de l'été de 1819, je me promenais à Vincennes dans l'intérieur de la forteresse où j'étais en garnison, avec Timoléon d'Arc***, lieutenant de la garde comme moi; nous avions fait, selon l'habitude, la promenade au polygone, assisté à l'étude du tir à ricochet, écouté et raconté paisiblement des histoires de guerre, discuté sur l'école polytechnique, sur sa formation, son utilité, ses défauts, et sur les hommes au teint jaune qu'avait fait pousser ce territoire géométrique. La couleur pâle de l'école, Timoléon l'avait aussi sur le front. Ceux qui l'ont connu se rappelleront, comme moi, sa figure régulière et un peu amaigrie, ses grands yeux noirs et les sourcils arqués qui les couvraient, et le sérieux si doux et si rarement troublé de son visage spartiate; il était fort préoccupé ce soir-là de notre conversation très-

longue sur le système des probabilités de Laplace. Je me souviens qu'il tenait sous le bras ce livre que nous avions en grande estime, et dont il était souvent tourmenté.

La nuit tombait, ou plutôt s'épanouissait; une belle nuit d'août. Je regardais avec plaisir la chapelle construite par saint Louis, et cette couronne de tours moussues et à demi ruinées qui servait alors de parure à Vincennes; le donjon s'élevait au-dessus d'elles comme un roi au milieu de ses gardes. Les petits croissants de la chapelle brillaient parmi les premières étoiles, au bout de leurs longues flèches. L'odeur fraîche et suave du bois nous parvenait par-dessus les remparts, et il n'y avait pas jusqu'au gazon des batteries qui n'exhalât une haleine de soir d'été. Nous nous assîmes sur un grand canon de Louis XIV, et nous regardâmes en silence quelques jeunes soldats qui essayaient leur force en soulevant tour à tour une bombe au bout du bras, tandis que les autres rentraient lentement et passaient le pont-levis deux par deux ou

quatre par quatre, avec toute la paresse du désouvenement militaire. Les cours étaient remplies des caissons de l'artillerie, ouverts et chargés de poudre, préparés pour la revue du lendemain. A notre côté, près de la porte du bois, un vieil adjudant d'artillerie ouvrait et refermait, souvent avec inquiétude, la porte très-légère d'une petite tour, poudrière et arsenal, appartenant à l'artillerie à pied, et remplie de barils de poudre, d'armes et de munitions de guerre. Il nous salua en passant. C'était un homme d'une taille élevée, mais un peu voûtée. Ses cheveux étaient rares et blancs, sa moustache blanche et épaisse, son air ouvert, robuste et frais encore, heureux, doux et sage. Il tenait trois grands registres à la main, et y vérifiait de longues colonnes de chiffres. Nous lui demandâmes pourquoi il travaillait si tard, contre la coutume. Il nous répondit avec le ton de respect et de calme des vieux soldats, que c'était le lendemain un jour d'inspection générale à cinq heures du matin; qu'il était responsable des poudres, et qu'il ne cessait de les examiner et de recommencer vingt fois ses comptes pour être à l'abri du plus léger reproche de négligence; qu'il avait voulu aussi profiter des dernières lueurs du jour, parce que la consigne était sévère et défendait d'entrer la nuit dans la poudrière avec un flambeau ou même une lanterne sourde; qu'il était désolé de n'avoir pas eu le temps de tout voir, et qu'il lui restait encore quelques obus à examiner; qu'il voudrait bien pouvoir revenir dans la nuit; et il regardait avec un peu d'impatience le grenadier que l'on posait en faction à la porte et qui devait l'empêcher d'y rentrer.

Après nous avoir donné ces détails, il se mit à genoux et regarda sous la porte s'il n'y restait pas une traînée de poudre. Il craignait que les éperons ou les fers de bottes des officiers ne vinssent à y mettre le feu le lendemain.

— Ce n'est pas cela qui m'occupe le plus, dit-il en se relevant, mais ce sont mes registres; et il les regardait avec regret.

— Vous êtes trop scrupuleux, dit Timoléon.

— Ah! mon lieutenant, quand on est dans la garde, on ne peut pas l'être trop sur son honneur. Un de nos maréchaux des logis s'est brûlé la cervelle lundi dernier pour avoir été mis à la salle de police. Moi je dois donner l'exemple aux sous-officiers. Depuis que je sers dans la garde je n'ai pas eu un reproche de mes chefs, et une punition me rendrait bien malheureux.

Il est vrai que ces braves soldats, pris dans l'armée parmi l'élite de l'élite, se croyaient déshonorés pour la plus légère faute.

— Allez, vous êtes tous les puritains de l'hon-

neur, lui dis-je en lui frappant sur l'épaule.

Il salua et se retira vers la caserne où était son logement; puis, avec une innocence de mœurs particulière à l'honnête race des soldats, il revint apportant du chenevis, dans le creux de ses mains, à une poule qui élevait ses douze poussins sous le vieux canon de bronze où nous étions assis.

C'était bien la plus charmante poule que j'aie connue de ma vie; elle était toute blanche, sans une seule tache, et ce brave homme, avec ses gros doigts mutilés à Marengo et à Austerlitz, lui avait collé sur la tête une petite aigrette rouge, et sur la poitrine un petit collier d'argent avec une plaque à son chiffre. La bonne poule en était fière et reconnaissante à la fois. Elle savait que les sentinelles la faisaient toujours respecter, et elle n'avait peur de personne, pas même d'un petit cochon de lait et d'une chouette qu'on avait logés auprès d'elle sous le canon voisin. La belle poule faisait le bonheur des canonniers, elle recevait de nous tous des miettes de pain et du sucre tant que nous étions en uniforme; mais elle avait horreur de l'habit bourgeois, et ne nous reconnaissant plus sous ce déguisement, elle s'enfuyait avec sa famille sous le canon de Louis XIV. Magnifique canon sur lequel était gravé l'éternel soleil avec son *nec pluribus impar*, et l'*ultima ratio Regum*. Et il logeait une poule là-dessous!

Le bon adjudant nous parla d'elle en fort bons termes. Elle fournissait des œufs à lui et à sa fille avec une générosité sans pareille; et il l'aimait tant qu'il n'avait pas eu le courage de tuer un seul de ses poulets de peur de l'affliger. Comme il racontait ses bonnes mœurs, les tambours et les trompettes battirent et sonnèrent à la fois l'appel du soir. On allait lever les ponts, et les concierges en faisaient déjà résonner les chaînes. Nous n'étions pas de service, et nous sortîmes par la porte du bois. Timoléon, qui n'avait cessé de faire des angles sur le sable avec le bout de son épée, s'était levé du canon en regrettant ses triangles comme moi je regrettais ma poule blanche et mon adjudant.

Nous tournâmes à gauche en suivant les remparts; et, passant ainsi devant le tertre de gazon élevé au duc d'Enghien sur son corps fusillé et sur sa tête écrasée par un pavé, nous côtoyâmes les fossés en y regardant le petit chemin blanc qu'il avait suivi pour arriver à cette fosse.

Il y a deux sortes d'hommes qui peuvent très-bien se promener ensemble cinq heures de suite sans se parler: ce sont les prisonniers et les officiers. Condamnés à se voir toujours, quand ils sont tous réunis, chacun est seul. Nous allions en silence, les bras derrière le dos. Je remarquai que Timoléon tournait et retournait sans cesse une

lettre au clair de la lune; c'était une petite lettre de forme longue : j'en connaissais la figure et l'auteur féminin, et j'étais accoutumé à le voir rêver tout un jour sur cette petite écriture fine et élégante. Aussi nous étions arrivés au village en face le château, nous avions monté l'escalier de notre petite maison blanche, nous allions nous séparer sur le carré de nos appartements voisins, que je n'avais pas dit une parole. Là seulement, il me dit tout à coup :

— Elle veut absolument que je donne ma démission : qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dis-je, qu'elle est belle comme un ange, parce que je l'ai vue; je pense que vous l'aimez comme un fou, parce que je vous vois depuis deux ans tel que ce soir; je pense que vous avez une assez belle fortune, à en juger par vos chevaux et votre train; je pense que vous avez fait assez vos preuves pour vous retirer, et qu'en temps de paix ce n'est pas un grand sacrifice; mais je pense aussi à une seule chose....

— Laquelle, dit-il en souriant assez amèrement, parce qu'il devinait.

— C'est qu'elle est mariée, dis-je plus gravement; vous le savez mieux que moi, mon pauvre ami.

— C'est vrai, dit-il, pas d'avenir.

— Et le service sert à vous faire oublier cela quelquefois, ajoutai-je.

— Peut-être, dit-il; mais il n'est pas probable que mon étoile change à l'armée. Remarquez, dans ma vie, que jamais je n'ai rien fait de bien qui ne restât inconnu ou mal interprété.

— Vous liriez Laplace toutes les nuits, dis-je, que vous n'y trouveriez pas de remède à cela.

Et je m'enfermai chez moi pour écrire un poème sur le Masque de fer, poème que j'appelai : LA PRISON.

CHAPITRE III.

SUR L'AMOUR DU DANGER.

L'isolement ne saurait être trop complet pour les hommes que je ne sais quel démon poursuit par les illusions de poésie. Le silence était profond et l'ombre épaisse sur les tours du vieux Vincennes. La garnison dormait depuis neuf heures du soir. Tous les feux s'étaient éteints à six heures par ordre des tambours. On n'entendait que la voix des sentinelles placées sur le rempart et s'envoyant et répétant, l'une après l'autre, leur cri long et mélancolique : *Sentinelle, prenez garde à vous!* Les corbeaux des tours répondaient plus tristement encore, et, ne s'y croyant plus en sûreté, s'envolaient plus

haut jusqu'au donjon. Rien ne pouvait plus me troubler, et pourtant quelque chose me troublait, qui n'était ni bruit ni lumière. Je voulais et ne pouvais pas écrire. Je sentais quelque chose dans ma pensée, comme une tache dans une émeraude; c'était l'idée que quelqu'un auprès de moi veillait aussi, et veillait sans consolation, profondément tourmenté. Cela me gênait. J'étais sûr qu'il avait besoin de se confier, et j'avais fui brusquement sa confiance par désir de me livrer à mes idées favorites. J'en étais puni maintenant par le trouble de ces idées mêmes. Elles ne volaient pas librement et largement, et il me semblait que leurs ailes étaient appesanties, mouillées peut-être par une larme secrète d'un ami délaissé.

Je me levai de mon fauteuil. J'ouvris la fenêtre, et je me mis à respirer l'air embaumé de la nuit. Une odeur de forêt venait à moi, par-dessus les murs, un peu mêlée d'une faible odeur de poudre; cela me rappela ce volcan sur lequel vivaient et dormaient trois mille hommes dans une sécurité parfaite. J'aperçus sur la grande muraille du fort, séparé du village par un chemin de quarante pas tout au plus, une lueur projetée par la lampe de mon jeune voisin, son ombre passait et repassait sur la muraille, et je vis à ses épaulettes qu'il n'avait pas même songé à se coucher. Il était minuit. Je sortis brusquement de ma chambre et j'entrai chez lui. Il ne fut nullement étonné de me voir, et me dit tout de suite que s'il était encore debout c'était pour finir une lecture de Xénophon qui l'intéressait fort. Mais comme il n'y avait pas un seul livre d'ouvert dans sa chambre, et qu'il tenait encore à la main son petit billet de femme, je ne fus pas sa dupe; mais j'en eus l'air. Nous nous mîmes à la fenêtre, et je lui dis, essayant d'approcher par degrés mes idées des siennes :

— Je travaillais aussi de mon côté, et je cherchais à me rendre compte de cette sorte d'aimant qu'il y a pour nous dans l'acier d'une épée. C'est une attraction irrésistible qui nous retient au service malgré nous, et fait que nous attendons toujours un événement ou une guerre. Je ne sais pas (et je venais vous en parler) s'il ne serait pas vrai de dire et d'écrire qu'il y a dans les armées une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie; une passion qui ne tient ni de l'amour de la gloire, ni de l'ambition; c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence, enfin c'est L'AMOUR DU DANGER !

— C'est vrai, me dit Timoléon. Je poursuivis :

— Que serait-ce donc qui soutiendrait le marin sur la mer ? qui le consolerait dans cet ennui d'un homme qui ne voit que des hommes ? Il part, et dit adieu à la terre ; adieu au sourire des femmes, adieu à leur amour ; adieu aux amitiés choisies et aux tendres habitudes de la vie ; adieu aux bons vieux parents ; adieu à la belle nature des campagnes , aux arbres, aux gazons, aux fleurs qui sentent bon, aux rochers sombres, aux bois mélancoliques pleins d'animaux silencieux et sauvages ; adieu aux grandes villes, au travail perpétuel des arts, à l'agitation sublime de toutes les pensées dans l'oisiveté de la vie, aux relations élégantes, mystérieuses et passionnées du monde ; il dit adieu à tout, et part. Il va trouver trois ennemis, l'eau, l'air et l'homme, et toutes les minutes de sa vie vont en avoir un à combattre. Cette magnifique inquiétude le délivre de l'ennui. Il vit dans une perpétuelle victoire ; c'en est une que de passer seulement sur l'Océan, et de ne pas s'engloutir en sombrant ; c'en est une que d'aller où il veut, et de s'enfoncer dans les bras du vent contraire ; c'en est une que de courir devant l'orage, et de s'en faire suivre comme d'un valet ; c'en est une que d'y dormir et d'y établir son cabinet d'étude. Il se couche, avec le sentiment de sa royauté, sur le dos de l'Océan comme saint Jérôme sur son lion, et jouit de la solitude, qui est aussi son épouse.

— C'est grand, dit Timoléon ; et je remarquai qu'il posait la lettre sur une table.

— Et c'est l'amour du danger qui le nourrit, qui fait que jamais il n'est un moment désœuvré, qu'il se sent en lutte, et qu'il a un but. C'est la lutte qu'il nous faut toujours ; si nous étions en campagne, vous ne souffririez pas tant.

— Qui sait ? dit-il.

— Vous êtes aussi heureux que vous pouvez l'être ; vous ne pouvez pas avancer dans votre bonheur. Ce bonheur-là est une impasse véritable.

— Trop vrai ! trop vrai ! l'entendis-je murmurer.

— Vous ne pouvez pas empêcher qu'elle n'ait un jeune mari et un enfant ; et vous ne pouvez pas conquérir plus de liberté que vous n'en avez : voilà votre supplice, à vous !

Il me serra la main. Et toujours mentir ! dit-il.

— Croyez-vous que nous ayons la guerre ?

— Je n'en crois pas un mot, répondis-je.

— Si je pouvais seulement savoir si elle est au bal ce soir ! Je lui avais bien défendu d'y aller.

— Je ne me serais pas aperçu, sans ce que vous me dites là, qu'il est minuit, lui dis-je ; vous n'avez pas besoin d'Austerlitz, mon ami, vous êtes assez occupé ; vous pouvez dissimuler et mentir encore pendant plusieurs années. Bonsoir.

CHAPITRE IV.

LE CONCERT DE FAMILLE.

Comme j'allais me retirer, je m'arrêtai, la main sur la clef de sa porte, écoutant avec étonnement une musique assez rapprochée et venue du château même. Entendue de la fenêtre, elle nous sembla formée de deux voix d'homme, d'une voix de femme et d'un piano. C'était pour moi une douce surprise à cette heure de la nuit. Je proposai à mon camarade de l'aller écouter de plus près. Le petit pont-levis, parallèle au grand et destiné à laisser passer le gouverneur et les officiers pendant une partie de la nuit, était ouvert encore. Nous rentrâmes dans le fort, et en rôdant par les cours, nous fûmes guidés par le son jusque sous des fenêtres ouvertes que je reconnus pour celles du bon vieux adjudant d'artillerie.

Ces grandes fenêtres étaient au rez-de-chaussée, et nous arrêtant en face, nous découvrîmes jusqu'au fond de l'appartement la simple famille de cet honnête soldat.

Il y avait, au fond de la chambre, un petit piano de bois d'acajou, garni de vieux ornements de cuivre. L'adjudant (tout âgé et tout simple qu'il nous avait paru d'abord) était assis devant le clavier, et jouait une suite d'accords, d'accompagnements et de modulations simples, mais harmonieusement unies entre elles. Il tenait les yeux élevés au ciel, et n'avait point de musique devant lui, sa bouche était entr'ouverte avec délices sous l'épaisseur de ses longues moustaches blanches. Sa fille, debout à sa droite, allait chanter, ou venait de s'interrompre ; car elle regardait avec inquiétude, la bouche entr'ouverte encore, comme lui. A sa gauche, un jeune sous-officier d'artillerie légère de la garde, vêtu de l'uniforme sévère de ce beau corps, regardait cette jeune personne comme s'il n'eût pas cessé de l'écouter.

Rien de si calme que leurs poses, rien de si décent que leur maintien, rien de si heureux que leurs visages. Le rayon qui tombait d'en haut sur ces trois fronts, n'y éclairait pas une expression soucieuse ; et le doigt de Dieu n'y avait écrit que bonté, amour et pudeur.

Le froissement de nos épées sur le mur les avertit que nous étions là. Le brave homme nous vit, et son front chauve en rougit de surprise et je pense aussi de satisfaction. Il se leva avec empressement, et prenant un des trois chandeliers qui l'éclairaient, vint nous ouvrir et nous fit asseoir. Nous le priâmes de continuer son concert de famille, et avec une simplicité noble, sans s'excuser et sans demander indulgence, il dit à ses enfants :

— Où en étions-nous ?

Et les trois voix s'élevèrent en chœur avec une indécidable harmonie.

Timoléon écoutait et restait sans mouvement ; pour moi, cachant ma tête et mes yeux, je me mis à rêver avec un attendrissement qui, je ne sais pourquoi, était douloureux. Ce qu'ils chantaient emportait mon âme dans des régions de larmes et de mélancoliques félicités, et, poursuivi peut-être par l'importune idée de mes travaux du soir, je changeais en mobiles images les mobiles modulations des voix. Ce qu'ils chantaient était un de ces chœurs écossais, une de ces anciennes mélodies des Bardes, que chante encore l'écho sonore des Orcades. Pour moi ce chœur mélancolique s'élevait lentement et s'évaporait tout à coup comme les brouillards des montagnes d'Ossian ; ces brouillards qui se forment sur l'écume mousseuse des torrents de l'Arven, s'épaississent lentement et semblent se gonfler et se grossir, en moulant, d'une foule innombrable de fantômes tourmentés et tordus par les vents. Ce sont des guerriers qui rêvent toujours, le casque appuyé sur la tête, et dont les larmes et le sang tombent goutte à goutte dans les eaux noires des rochers ; ce sont des beautés pâles dont les cheveux s'allongent en arrière, comme les rayons d'une lointaine comète, et se fondent dans le sein humide de la lune ; elles passent vite, et leurs pieds s'évanouissent enveloppés dans les plis vaporeux de leurs robes blanches ; elles n'ont pas d'ailes et volent. Elles volent en tenant des harpes, elles volent les yeux baissés et la bouche entr'ouverte avec innocence ; elles jettent un cri en passant, et se perdent, en montant, dans la douce lumière qui les appelle. Ce sont des navires aériens qui semblent se heurter contre des rives sombres et se plonger dans des flots épais ; les montagnes se penchent pour les pleurer, et les dogues noirs élèvent leurs têtes difformes et hurlent longuement, en regardant le disque qui tremble au ciel, tandis que la mer secoue les colonnes blanches des Orcades qui sont rangées comme les tuyaux d'un orgue immense, et répandent, sur l'Océan, une harmonie déchirante et mille fois prolongée dans la caverne où les vagues sont enfermées.

La musique se traduisait ainsi en sombres images dans mon âme, bien jeune encore, ouverte à toutes les sympathies et comme amoureuse de ses douleurs fictives.

C'était d'ailleurs revenir à la pensée de celui qui avait inventé ces chants tristes et puissants, que de les sentir de la sorte. La famille heureuse éprouvait elle-même la forte émotion qu'elle donnait, et une vibration profonde faisait quelquefois trembler les trois voix.

Le chant cessa, et un long silence lui succéda. La jeune personne, comme fatiguée, s'était appuyée sur l'épaule de son père ; sa taille était élevée et un peu ployée comme par faiblesse, elle était mince et paraissait avoir grandi trop vite, et sa poitrine un peu amaigrie en paraissait affectée. Elle baisait le front chauve, large et ridé de son père, et abandonnait sa main au jeune sous-officier qui la pressait sur ses lèvres.

Comme je me serais bien gardé, par amour-propre, d'avouer tout haut mes rêveries intérieures, je me contentai de dire froidement :

— Que le ciel accorde de longs jours et toutes sortes de bénédictions à ceux qui ont le don de traduire la musique littéralement ! Je ne puis trop admirer un homme qui trouve à une symphonie le défaut d'être trop cartésienne, et à une autre de pencher vers le système de Spinoza ; qui se récrie sur le panthéisme d'un trio et l'utilité d'une ouverture à l'amélioration de la classe la plus nombreuse. Si j'avais le bonheur de savoir comme quoi un bémol de plus à la clef peut rendre un quatuor de flûtes et de bassons plus partisan du directoire que du consulat et de l'empire, je ne parlerais plus, je chanterais éternellement ; je foulerais aux pieds des mots et des phrases qui ne sont bons tout au plus que pour une centaine de départements, tandis que j'aurais le bonheur de dire mes idées fort clairement à tout l'univers avec mes sept notes. Mais dépourvu de cette science comme je suis, ma conversation musicale serait si bornée que mon seul parti à prendre est de vous dire, en langue vulgaire, la satisfaction que me cause surtout votre vue et le spectacle de l'accord plein de simplicité et de bonhomie qui règne dans votre famille. C'est au point que ce qui me plaît le plus dans votre petit concert, c'est le plaisir que vous y prenez : vos âmes me semblent plus belles encore que la plus belle musique que le ciel ait jamais entendue monter à lui, de notre misérable terre, toujours gémissante.

Je tendais la main avec effusion à ce bon père, et il la serra avec l'expression d'une reconnaissance grave. Ce n'était qu'un vieux soldat, mais il y avait dans son langage et ses manières je ne sais quoi de l'ancien bon ton du monde. La suite me l'expliqua.

— Voici, mon lieutenant, me dit-il, la vie que nous menons ici. Nous nous reposons en chantant, ma fille, moi et mon gendre futur.

Il regardait en même temps ces beaux jeunes gens avec une tendresse toute rayonnante de bonheur.

— Voici, ajouta-t-il, d'un air plus grave, en nous montrant un petit portrait, la mère de ma fille.

Nous regardâmes la muraille blanchie de plâtre de la modeste chambre, et nous y vîmes en effet une miniature qui représentait la plus gracieuse, la plus fraîche petite paysanne que jamais Greuze ait douée de grands yeux bleus et de bouche en forme de cerise.

— Ce fut une bien grande dame qui eut autrefois la bonté de faire ce portrait-là, me dit l'adjudant, et c'est une histoire curieuse que celle de la dot de ma pauvre petite femme.

Et à nos premières prières de raconter son mariage, il nous parla ainsi, autour de trois verres d'absinthe verte qu'il eut soin de nous offrir préablement et cérémonieusement.

CHAPITRE V.

HISTOIRE DE L'ADJUDANT.

LES ENFANTS DE MONTREUIL ET LE TAILLEUR DE PIERRES.

Vous saurez, mon lieutenant, que j'ai été élevé au village de Montreuil par monsieur le curé de Montreuil lui-même. Il m'avait fait apprendre quelques notes du plain-chant dans le plus heureux temps de ma vie; le temps où j'étais enfant de chœur, où j'avais de grosses joues fraîches et rebondies, que tout le monde tapait en passant, une voix claire, des cheveux blonds poudrés, une blouse et des sabots. Je ne me regarde pas souvent, mais je m'imagine que je ne ressemble plus guère à cela. J'étais fait ainsi pourtant, et je ne pouvais me résoudre à quitter une sorte de clavecin aigre et discord, que le vieux curé avait chez lui. Je l'accordais avec assez de justesse d'oreille, et le bon père, qui, autrefois, avait été renommé à Notre-Dame pour chanter et enseigner le faux-bourdon, me faisait apprendre un vieux solfège. Quand il était content, il me pinçait les joues à me les rendre bleues, et me disait : Tiens, Mathurin, tu n'es que le fils d'un paysan et d'une paysanne, mais si tu sais bien ton catéchisme et ton solfège, et que tu renonces à jouer avec le fusil rouillé de la maison, on pourra faire de toi un maître de musique. Va toujours. — Cela me donnait bon courage, et je frappais de tous mes poings sur les deux pauvres claviers dont les dièzes étaient presque tous muets.

Il y avait des heures où j'avais la permission de me promener et de courir; mais ma récréation la plus douce était d'aller m'asseoir au bout du parc de Montreuil, et de manger mon pain avec les maçons et les ouvriers qui construisaient, sur l'avenue

de Versailles, à cent pas de la barrière, un petit pavillon de musique, par ordre de la reine.

C'était un lieu charmant, que vous pourrez voir à droite de la route de Versailles, en arrivant. Tout à l'extrémité du parc de Montreuil, au milieu d'une pelouse de gazon, entourée de grands arbres, si vous distinguez un pavillon qui ressemble à une mosquée et à une bonbonnière, c'est cela que j'allais regarder bâtir.

Je prenais par la main une petite fille de mon âge, qui s'appelait Pierrette, que monsieur le curé faisait chanter aussi, parce qu'elle avait une jolie voix. Elle emportait une grande tartine que lui donnait la bonne du curé, qui était sa mère, et nous allions regarder bâtir la petite maison que faisait faire la reine pour la donner à Madame.

Pierrette et moi, nous avions environ treize ans. Elle était déjà si belle, qu'on l'arrêtait sur son chemin pour lui faire compliment, et que j'ai vu de belles dames descendre de carrosse pour lui parler et l'embrasser! Quand elle avait un fourreau rouge relevé dans ses poches, et bien serré de la ceinture, on voyait bien ce que sa beauté serait un jour. Elle n'y pensait pas, et elle m'aimait comme son frère.

Nous sortions toujours en nous tenant par la main depuis notre petite enfance, et cette habitude était si bien prise, que de ma vie je ne lui donnai le bras. Notre coutume d'aller visiter les ouvriers nous fit faire la connaissance d'un jeune tailleur de pierres, plus âgé que nous de huit ou dix ans. Il nous faisait asseoir sur un moellon, ou par terre à côté de lui, et quand il avait une grande pierre à scier, Pierrette jetait de l'eau sur la scie, et j'en prenais l'extrémité pour l'aider; aussi ce fut mon meilleur ami dans ce monde. Il était d'un caractère très-paisible, très-doux, et quelquefois un peu gai, mais pas souvent. Il avait fait une petite chanson sur les pierres qu'il taillait, et sur ce qu'elles étaient plus dures que le cœur de Pierrette, et il jouait en cent façons, sur ces mots de Pierre, de Pierrette, de Pierrerie, de Pierrier, de Pierrot, et cela nous faisait beaucoup rire tous trois. C'était un grand garçon, grandissant encore, tout pâle et dégingandé, avec de longs bras et de grandes jambes, et qui, quelquefois, avait l'air de ne pas penser à ce qu'il faisait. Il aimait son métier, disait-il, parce qu'il pouvait gagner sa journée en conscience, ayant songé à autre chose jusqu'au coucher du soleil. Son père, architecte, s'était si bien ruiné, je ne sais comment, qu'il fallait que le fils reprît son état par le commencement, et il s'y était fort paisiblement résigné. Lorsqu'il taillait un gros bloc, ou le sciait en long, il commençait toujours une petite chanson dans

laquelle il y avait toute une historiette qu'il bâtissait à mesure qu'il allait, en vingt ou trente couplets plus ou moins.

Quelquefois il me disait de me promener devant lui avec Pierrette, et il nous faisait chanter ensemble, nous apprenant à chanter en partie; ensuite il s'amusait à me faire mettre à genoux devant Pierrette, la main sur mon cœur, et il faisait les paroles d'une petite scène qu'il nous fallait redire après lui. Cela ne l'empêchait pas de bien connaître son état, car il ne fut pas un an sans devenir maître maçon. Il avait à nourrir, avec son équerre et son marteau, sa pauvre mère et deux petits frères qui venaient le regarder travailler quelquefois avec nous. Quand il voyait autour de lui tout son petit monde, cela lui donnait du courage et de la gaieté. Nous l'appelions Michel; mais pour vous dire tout de suite la vérité, il s'appelait Michel-Jean Sédaine.

CHAPITRE VI.

UN SOUPIR.

— Hélas! dis-je, voilà un poète bien à sa place.

La jeune personne et le sous-officier se regardèrent, comme affligés de voir interrompre leur bon père; mais le digne adjudant reprit la suite de son histoire, après avoir relevé de chaque côté la cravate noire qu'il portait, doublée d'une cravate blanche, attachée militairement.

CHAPITRE VII.

LA DAME ROSE.

C'est une chose qui me paraît bien certaine, mes chers enfants, dit-il, en se tournant du côté de sa fille, que le soin que la Providence a daigné prendre de composer ma vie comme elle l'a été. Dans les orages sans nombre qui l'ont agitée, je puis dire, en face de toute la terre, que je n'ai jamais manqué de me fier à Dieu et d'en attendre du secours, après m'être aidé de toutes mes forces. Aussi, vous dis-je, en marchant sur les flots agités, je n'ai pas mérité d'être appelé : *Homme de peu de foi*, comme le fut l'apôtre, et quand mon pied s'enfonçait, je levais les yeux, et j'étais relevé.

(Ici je regardai Timoléon. — Il vaut mieux que nous, dis-je tout bas.) — Il poursuivit :

— Monsieur le curé de Montreuil m'aimait beaucoup, j'étais traité par lui avec une amitié si paternelle, que j'avais oublié entièrement que j'étais né, comme il ne cessait de me le rappeler, d'un pauvre

paysan et d'une pauvre paysanne, enlevés, presque en même temps, de la petite vérole, et que je n'avais même pas vus. A seize ans, j'étais sauvage et sot, mais je savais un peu de latin, beaucoup de musique, et, dans toute sorte de travaux de jardinage, on me trouvait assez adroit. Ma vie était fort douce et fort heureuse, parce que Pierrette était toujours là, et que je la regardais toujours en travaillant, sans lui parler beaucoup cependant.

Un jour que je taillais les branches d'un des hêtres du parc, et que je liais un petit fagot, Pierrette me dit :

— Oh! Mathurin, j'ai peur. Voilà deux jolies dames qui viennent devers nous par le bout de l'allée. Comment allons-nous faire?

Je regardai, et, en effet, je vis deux jeunes femmes qui marchaient vite sur les feuilles sèches, et ne se donnaient pas le bras. Il y en avait une un peu plus grande que l'autre, vêtue d'une petite robe de soie rose. Elle courait presque en marchant, et l'autre, tout en l'accompagnant, marchait presque en arrière. Par instinct, je fus saisi d'effroi comme un pauvre petit paysan que j'étais, et je dis à Pierrette :

— Sauvons-nous!

Mais, bah! nous n'eûmes pas le temps, et ce qui redoubla ma peur, ce fut de voir la dame rose faire signe à Pierrette qui devint toute rouge et n'osa pas bouger, et me prit bien vite la main pour se raffermir. Moi, j'étais mon bonnet et je m'adossai contre l'arbre, tout saisi.

Quand la dame rose fut tout à fait arrivée sur nous, elle alla tout droit à Pierrette, et sans façon, elle lui prit le menton, pour la montrer à l'autre dame, en disant :

— Eh! je vous le disais bien; c'est tout mon costume de laitière pour jeudi. — La jolie petite fille que voilà! Mon enfant, tu donneras tous tes habits, comme les voici, aux gens qui viendront te les demander de ma part, n'est-ce pas? je t'enverrai les miens en échange.

— Oh! madame, dit Pierrette, en reculant.

L'autre jeune dame se mit à sourire d'un air fin, tendre et mélancolique, dont l'expression touchante est ineffaçable pour moi. Elle s'avança, la tête penchée, et prenant doucement le bras nu de Pierrette, elle lui dit de s'approcher, et qu'il fallait que tout le monde fût la volonté de cette dame-là.

— Ne va pas t'aviser de rien changer à ton costume, ma belle petite, reprit la dame rose, en la menaçant d'une petite canne de jonc à pomme d'or, qu'elle tenait à la main. Voilà un grand garçon qui sera soldat, et je vous marierai.

Elle était si belle que je me souviens de la tentation incroyable que j'eus de me mettre à genoux;

vous en rirez et j'en ai ri souvent depuis en moi-même; mais si vous l'aviez vue vous auriez compris ce que je dis. Elle avait l'air d'une petite fée bien bonne.

Elle parlait vite et gaiement, et en donnant une petite tape sur la joue de Pierrette, elle nous laissa là tous deux tout interdits et tout imbéciles, ne sachant que faire; et nous vîmes les deux dames suivre l'allée dû côté de Montreuil et s'enfoncer dans le parc derrière le petit bois.

Alors nous nous regardâmes, et, en nous tenant toujours par la main, nous rentrâmes chez monsieur le curé; nous ne disions rien, mais nous étions bien contents.

Pierrette était toute rouge, et moi je baissais la tête. Il nous demanda ce que nous avions, je lui dis d'un grand sérieux :

— Monsieur le curé, je veux être soldat.

Il pensa en tomber à la renverse, lui qui m'avait appris le solfège !

— Comment, mon cher enfant, reprit-il, tu veux me quitter ! Ah ! mon Dieu ! Pierrette, qu'est-ce qu'on lui a donc fait, qu'il veut être soldat ? Est-ce que tu me m'aimes plus, Mathurin ? est-ce que tu n'aimes plus Pierrette non plus ? Qu'est-ce que nous t'avons donc fait, dis ? et que vas-tu faire de la belle éducation que je t'ai donnée ? C'était bien du temps perdu assurément. Mais réponds donc, méchant sujet ! ajoutait-il en me secouant le bras.

Je me grattais la tête, et je disais toujours en regardant mes sabots :

— Je veux être soldat.

La mère de Pierrette apporta un grand verre d'eau froide à monsieur le curé, parce qu'il était devenu tout rouge, et elle se mit à pleurer.

Pierrette pleurait aussi et n'osait rien dire; mais elle n'était pas fâchée contre moi, parce qu'elle savait bien que c'était pour l'épouser que je voulais partir.

Dans ce moment-là deux grands laquais poudrés entrèrent avec une femme de chambre qui avait l'air d'une grande dame, et ils demandèrent si la petite avait préparé les hardes que la reine et madame la princesse de Lamballe lui avaient demandées.

Le pauvre curé se leva si troublé qu'il ne put se tenir une minute debout, et Pierrette et sa mère tremblèrent si fort qu'elles n'osèrent pas ouvrir une cassette qu'on leur envoyait en échange du fourreau et du bavolet, et elles allèrent à la toilette à peu près comme on va se faire fusiller.

Seul avec moi, le curé me demanda ce qui s'était passé, et je le lui dis comme je vous l'ai conté, mais un peu plus brièvement.

— Et c'est pour cela que tu veux partir, mon fils ? me dit-il, en me prenant les deux mains; mais songe donc que la plus grande dame de l'Europe n'a parlé ainsi à un petit paysan comme toi que par distraction, et ne sait seulement pas ce qu'elle t'a dit. Si on lui racontait que tu as pris cela pour un ordre ou pour un horoscope, elle dirait que tu es un grand benêt, et que tu peux être jardinier toute la vie, que cela lui est égal. Ce que tu gagnes, en jardinant, et ce que tu gagnerais, en enseignant la musique vocale, t'appartiendrait, mon ami; au lieu que ce que tu gagneras dans un régiment ne t'appartiendra pas, et tu auras mille occasions de le dépenser en plaisirs défendus par la religion et la morale; tu perdras tous les bons principes que je t'ai donnés, et tu me forceras à rougir de toi. Tu reviendras (si tu reviens) avec un autre caractère que celui que tu as reçu en naissant. Tu étais doux, modeste, docile ; tu seras rude, impudent et tapageur. La petite Pierrette ne se soumettra certainement pas à être la femme d'un mauvais garnement, et sa mère l'en empêcherait quand elle le voudrait, et moi que pourrai-je faire pour toi, si tu oublies tout à fait la Providence ? Tu l'oublieras, vois-tu, la Providence, je t'assure que tu finiras par là.

Je demeurai les yeux fixés sur mes sabots et les sourcils froncés, en faisant la moue, et je dis, en me grattant la tête :

— C'est égal, je veux être soldat.

Le bon curé n'y tint pas, et ouvrant la porte toute grande, il me montra le grand chemin avec tristesse. — Je compris sa pantomime et je sortis. J'en aurais fait autant à sa place, assurément. Mais, je le pense à présent, et ce jour-là je ne le pensais pas. Je mis mon bonnet de coton sur l'oreille droite, je relevai le collet de ma blouse, je pris mon bâton, et je m'en allai tout droit à un petit cabaret, sur l'avenue de Versailles, sans dire adieu à personne.

CHAPITRE VIII.

LA POSITION DU PREMIER RANG.

Dans ce petit cabaret je trouvai trois braves dont les chapeaux étaient galonnés d'or, l'uniforme blanc, les revers roses, les moustaches cirées de noir, les cheveux tout poudrés à frimas, et qui parlaient aussi vite que des vendeurs d'orviétan. Ces trois braves étaient d'honnêtes racoleurs. Ils me dirent que je n'avais qu'à m'asseoir à table avec eux, pour avoir une idée juste du bonheur parfait que l'on goûtait éternellement dans le Royal-Auvergne. Ils me firent manger du poulet, du che-

vreuil et des perdreaux, boire du vin de Bordeaux et de Champagne, et du café excellent; ils me jurèrent sur leur honneur que, dans le Royal-Auvergne, je n'en aurais jamais d'autre.

Je vis bien depuis qu'ils avaient dit vrai.

Ils me jurèrent aussi, car ils juraient infiniment, que l'on jouissait de la plus douce liberté dans le Royal-Auvergne, que les soldats y étaient incomparablement plus heureux que les capitaines des autres corps; qu'on y jouissait d'une société fort agréable en hommes et en belles dames, et qu'on y faisait beaucoup de musique, et surtout qu'on y appréciait fort ceux qui jouaient du *piano*. Cette dernière circonstance me décida.

Le lendemain j'avais donc l'honneur d'être soldat au Royal-Auvergne. C'était un assez beau corps, il est vrai; mais je ne voyais plus ni Pierrette, ni monsieur le curé. Je demandai du poulet à dîner, et l'on me donna à manger cet agréable mélange de pommes de terre, de mouton et de pain, qui se nommait, se nomme et sans doute se nommera toujours : *la ratatouille*. On me fit apprendre la position du soldat sans armes avec une perfection si grande que je servis de modèle depuis au dessinateur qui fit les planches de l'ordonnance de 1791, ordonnance qui, vous le savez, mon lieutenant, est un chef-d'œuvre de précision. On m'apprit l'école du soldat et l'école du peloton de manière à exécuter les charges en douze temps, les charges précipitées et les charges à volonté, en comptant ou sans compter les mouvements, aussi parfaitement que le plus roide des caporaux du roi de Prusse, Frédéric le Grand, dont les vieux se souvenaient encore avec l'attendrissement de gens qui aiment ceux qui les battent. On me fit l'honneur de me promettre que, si je me comportais bien, je finirais par être admis dans la première compagnie des grenadiers. — J'eus bientôt une queue poudrée qui tombait sur ma veste blanche assez noblement; mais je ne voyais plus jamais ni Pierrette, ni sa mère, ni monsieur le curé de Montreuil, et je ne faisais point de musique.

Un beau jour, comme j'étais consigné à la caserne même où nous voici, pour avoir fait trois fautes dans le maniement d'armes, on me plaça dans la position des feux du premier rang, un genou sur le pavé, ayant en face de moi un soleil éblouissant et superbe que j'étais forcé de coucher en joue, dans une immobilité parfaite, jusqu'à ce que la fatigue me fit ployer les bras à la saignée, et j'étais encouragé à soutenir mon arme par la présence d'un honnête caporal qui, de temps en temps, soulevait ma baïonnette avec sa crosse quand elle s'abaissait : c'était une petite punition de l'invention de M. de Saint-Germain.

Il y avait vingt minutes que je m'appliquais à atteindre le plus haut degré de pétrification possible, dans cette attitude, lorsque je vis, au bout de mon fusil, la figure douce et paisible de mon bon ami Michel, le tailleur de pierres.

— Tu viens bien à propos, mon ami, lui dis-je, et tu me rendrais un grand service si tu voulais bien, sans qu'on s'en aperçût, mettre un moment ta canne sous ma baïonnette. Mes bras s'en trouveraient mieux, et ta canne ne s'en trouverait pas plus mal.

— Ah! Mathurin, mon ami, me dit-il, te voilà bien puni d'avoir quitté Montreuil; tu n'as plus les conseils et les lectures du bon curé, et tu vas oublier tout à fait cette musique que tu aimais tant, et celle de la parade ne la vaudra certainement pas.

— C'est égal, dis-je en élevant le bout du canon de mon fusil, et le dégageant de sa canne, par orgueil; c'est égal, on a son idée.

— Tu ne cultiveras plus les espaliers et les belles pêches de Montreuil avec ta Pierrette, qui est bien aussi fraîche qu'elles, et dont la lèvre porte aussi comme elles un petit duvet.

— C'est égal, dis-je encore, j'ai mon idée.

— Tu passeras bien longtemps à genoux, à tirer sur rien, avec une pierre de bois, avant d'être seulement caporal.

— C'est égal, dis-je encore, si j'avance lentement, toujours est-il vrai que j'avancerai; tout vient à point à qui sait attendre, comme on dit, et quand je serai sergent je serai quelque chose, et j'épouserai Pierrette. Un sergent c'est un seigneur, et à tout seigneur, tout honneur.

Michel soupira.

— Ah! Mathurin! Mathurin! me dit-il, tu n'es pas sage, et tu as trop d'orgueil et d'ambition, mon ami; n'aimerais-tu pas mieux être remplacé, si quelqu'un payait pour toi, et venir épouser ta petite Pierrette?

— Michel! Michel! lui dis-je, tu t'es beaucoup gâté dans le monde, je ne sais pas ce que tu y fais, et tu ne m'as plus l'air d'y être maçon, puisqu'au lieu d'une veste tu as un habit noir de taffetas; mais tu ne m'aurais pas dit ça dans le temps où tu répétais toujours : Il faut faire son sort soi-même. — Moi, je ne veux pas l'épouser avec l'argent des autres, et je fais moi-même mon sort, comme tu vois. — D'ailleurs c'est la reine qui m'a mis ça dans la tête, et la reine ne peut pas se tromper en jugeant ce qui est bien à faire. Elle a dit elle-même : Il sera soldat et je les marierai; elle n'a pas dit : Il reviendra après avoir été soldat.

— Mais, me dit Michel, si par hasard la reine te voulait donner de quoi l'épouser, le prendrais-tu?

— Non, Michel, je ne prendrais pas son argent, si par impossible elle le voulait.

— Et si Pierrette gagnait elle-même sa dot? reprit-il.

— Oui, Michel, je l'épouserais tout de suite, dis-je.

Ce bon garçon avait l'air tout attendri.

— Eh bien! reprit-il, je dirai cela à la reine.

— Est-ce que tu es fou, lui dis-je, ou domestique dans sa maison?

— Ni l'un, ni l'autre, Mathurin, quoique je ne taille plus la pierre.

— Que tailles-tu donc? dis-je.

— Hé! je taille des pièces, du papier et des plumes.

— Bah! dis-je, est-il possible?

— Oui, mon enfant, je fais de petites pièces toutes simples, et bien aisées à comprendre. Je te ferai voir tout ça.

En effet, dit Timoléon, en interrompant l'adjudant, les ouvrages de ce bon Sédaine ne sont pas construits sur des questions bien difficiles; on n'y trouve aucune synthèse sur le fini et l'infini, sur les causes finales, l'association des idées et l'identité personnelle; on n'y tue pas des rois et des reines par le poison ou l'échafaud; ça ne s'appelle pas de noms sonores environnés de leur traduction philosophique; mais ça se nomme *Blaise*, l'*Agneau perdu*, le *Déserteur*; ou bien le *Jardinier et son Seigneur*, la *Gageure imprévue*: ce sont des gens tout simples, qui parlent vrai, qui sont *philosophes sans le savoir*, comme Sédaine lui-même, que je trouve plus grand qu'on ne l'a fait.

Je ne répondis pas.

L'adjudant reprit.

— Eh bien! tant mieux! dis-je, j'aime autant te voir travailler ça que tes pierres de taille.

— Ah! ce que je bâtissais valait mieux que ce que je construis à présent. Ça ne passait pas de mode, et ça restait plus longtemps debout. Mais en tombant ça pouvait écraser quelqu'un, au lieu qu'à présent, quand ça tombe, ça n'écrase personne.

— C'est égal, je suis toujours bien aise, dis-je.

C'est-à-dire, aurais-je dit, car le caporal vint donner un si terrible coup de crosse dans la canne de mon ami Michel, qu'il l'envoya là-bas; tenez, là-bas, près de la poudrière.

En même temps il ordonna six jours de salle de police pour le factionnaire qui avait laissé entrer un bourgeois.

Sédaine comprit bien qu'il fallait s'en aller; il ramassa paisiblement sa canne, et, en sortant du côté du bois, il me dit :

— Je t'assure, Mathurin, que je conterai tout ceci à la reine.

CHAPITRE IX.

UNE SÉANCE.

Ma petite Pierrette était une belle fille d'un caractère décidé, calme et honnête. Elle ne se déconcertait pas trop facilement, et depuis qu'elle avait parlé à la reine, elle ne se laissait plus aisément faire la leçon; elle savait bien dire à M. le curé et à sa bonne qu'elle voulait épouser Mathurin, et elle se levait la nuit pour travailler à son trousseau, tout comme si je n'avais pas été mis à la porte pour longtemps, sinon pour toute ma vie.

Un jour (c'était le lundi de Pâques, elle s'en était toujours souvenue la pauvre Pierrette, et me l'a raconté souvent); un jour donc qu'elle était assise devant la porte de monsieur le curé, travaillant et chantant comme si de rien n'était, elle vit arriver vite vite un beau carrosse dont les six chevaux trottaient dans l'avenue, d'un train merveilleux, montés par deux petits postillons poudrés et roses, très-jolis et si petits qu'on ne voyait de loin que leurs grosses bottes à l'écuyère. Ils portaient de gros bouquets à leur jabot, et les chevaux portaient aussi de gros bouquets sur l'oreille.

Ne voilà-t-il pas que l'écuyer qui courait devant les chevaux s'arrêta précisément devant la porte de monsieur le curé, où la voiture eut la bonté de s'arrêter aussi et daigna s'ouvrir toute grande. Il n'y avait personne dedans. Comme Pierrette regardait avec de grands yeux, l'écuyer ôta son chapeau très-poliment et la pria de vouloir bien monter en carrosse.

Vous croyez peut-être que Pierrette fit des façons? Point du tout; elle avait trop de bon sens pour cela. Elle ôta simplement ses deux sabots, qu'elle laissa sur le pas de la porte, mit ses souliers à boucles d'argent, ploya proprement son ouvrage et monta dans le carrosse en s'appuyant sur le bras du valet de pied, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie, parce que, depuis qu'elle avait changé de robe avec la reine, elle ne doutait plus de rien.

Elle m'a dit souvent qu'elle avait eu deux grandes frayeurs dans la voiture : la première, parce qu'on allait si vite que les arbres de l'avenue de Montreuil lui paraissaient courir comme des fous l'un après l'autre; la seconde, parce qu'il lui semblait qu'en s'asseyant sur les coussins blancs du carrosse, elle y laisserait une tache bleue et jaune de la couleur de son jupon. Elle le releva dans ses poches et se tint toute droite au bord du coussin, nullement tourmentée de son aventure et devinant bien qu'en pareille circonstance, il est bon de faire

ce que tout le monde veut, franchement et sans hésiter.

D'après ce sentiment juste de sa position, que lui donnait une nature heureuse, douce et disposée au bien et au vrai en toute chose, elle se laissa parfaitement donner le bras par l'écuyer et conduire à Trianon, dans les appartements dorés, où seulement elle eut soin de marcher sur la pointe du pied, par égard pour les parquets de bois de citron et de bois des Indes qu'elle craignait de rayer avec ses clous.

Quand elle entra dans la dernière chambre, elle entendit un petit rire joyeux de deux voix très-douces, ce qui l'intimida bien un peu et lui fit battre le cœur assez vivement; mais, en entrant, elle se trouva rassurée tout de suite, ce n'était que son amie la reine.

Madame de Lamballe était avec elle, mais assise dans une embrasure de fenêtre et établie devant un pupitre de peintre en miniature. Sur le tapis vert du pupitre, un ivoire tout préparé, près de l'ivoire des pinceaux, près des pinceaux un verre d'eau.

— Ah! la voilà! dit la reine, d'un air de fête; et elle courut lui prendre les deux mains.

— Comme elle est fraîche, comme elle est jolie! Le joli petit modèle que cela fait pour vous. Allons, ne la manquez pas, madame de Lamballe! — Mets-toi là, mon enfant.

Et la belle Marie-Antoinette la fit asseoir de force sur une chaise. Pierrette était tout à fait interdite, et sa chaise si haute que ses petits pieds pendaient et se balançaient.

— Mais, voyez donc, comme elle se tient bien, continuait la reine, elle ne se fait pas dire deux fois ce qu'on veut; je gage qu'elle a de l'esprit. Tiens-toi droite, mon enfant, et écoute-moi. Il va venir deux messieurs ici. Que tu les connaisses ou non, cela ne fait rien et cela ne te regarde pas. Tu feras tout ce qu'ils te diront de faire. Je sais que tu chantes, tu chanteras. Quand ils te diront d'entrer et de sortir, d'aller et de venir, tu entreras, tu sortiras, tu iras, tu viendras bien exactement, entends-tu? Tout cela c'est pour ton bien. Madame et moi nous les aiderons à l'enseigner quelque chose que je sais bien, et nous ne te demandons pour nos peines que de poser tous les jours une heure devant madame; cela ne t'afflige pas trop fort, n'est-ce pas?

Pierrette ne répondait qu'en rougissant et en pâlisant à chaque parole, mais elle était si contente qu'elle aurait voulu embrasser la petite reine comme sa camarade.

Comme elle posait, les yeux tournés vers la porte, elle vit entrer deux hommes, l'un gros et l'autre

grand. Quand elle vit le grand, elle ne put s'empêcher de crier : Tiens! c'est...

Mais elle se mordit le doigt pour se faire taire.

— Eh bien! comment la trouvez-vous, messieurs, dit la reine, me suis-je trompée?

— N'est-ce pas que c'est *Rose* même? dit Sédaïne.

— Une seule note, madame, dit le plus gros des deux, et je saurai si c'est la *Rose* de Monsigny, comme elle est celle de Sédaïne.

— Voyons, ma petite, répétez cette gamme, ajouta Grétry en chantant *ut, ré, mi, fa, sol*.

Pierrette la répéta.

— Elle a une voix divine, madame, dit-il.

La reine frappa des mains et sauta.

— Elle gagnera sa dot, dit-elle.

CHAPITRE X.

UNE BELLE SOIRÉE.

Ici l'honnête adjudant goûta un peu de son petit verre d'absinthe, en nous engageant à l'imiter, et, après avoir essuyé sa moustache blanche avec un mouchoir rouge et l'avoir tournée un instant dans ses gros doigts, il poursuivit ainsi :

— Si je savais faire des surprises, mon lieutenant, comme on en fait dans les livres, et faire attendre la fin d'une histoire en tenant la dragée haute aux auditeurs, et puis la leur faire goûter du bout des lèvres, et puis la relever, et puis la donner tout entière à manger, je trouverais une manière nouvelle de vous dire la suite de ceci; mais je vais de fil en aiguille, tout simplement, comme a été ma vie de jour en jour, et je vous dirai que depuis le jour où mon pauvre Michel était venu me voir ici à Vincennes, et m'avait trouvé dans la position du premier rang, je maigris d'une manière ridicule, parce que je n'entendis plus parler de notre petite famille de Montreuil, et que je vins à penser que Pierrette m'avait oublié tout à fait. Le régiment d'Auvergne était à Orléans depuis trois mois, et le mal du pays commençait à m'y prendre. Je jaunissais à vue d'œil et je ne pouvais plus soutenir mon fusil. Mes camarades commençaient à me prendre en grand mépris, comme on prend ici toute maladie, vous le savez.

Il y en avait qui me dédaignaient parce qu'ils me croyaient très-malade, d'autres parce qu'ils soutenaient que je faisais semblant de l'être, et, dans ce dernier cas, il ne me restait d'autre parti que de mourir pour prouver que je disais vrai; ne pouvant pas me rétablir tout à coup ni être assez mal pour me coucher, fâcheuse position...

Un jour un officier de ma compagnie vint me trouver et me dit :

— Mathurin, toi qui sais lire, lis un peu cela.

Et il me conduisit sur la place de Jeanne d'Arc, place qui m'est chère, où je lus une grande affiche de spectacle sur laquelle on avait imprimé ceci.

PAR ORDRE.

« Lundi prochain, représentation extraordinaire »
 » d'IRENE, pièce nouvelle de M. DE VOLTAIRE, et de
 » ROSE ET COLAS, par M. SÉDAINE, musique de
 » M. MONSIGNY, au bénéfice de mademoiselle Co-
 » lombe, célèbre cantatrice de la Comédie Italienne,
 » laquelle paraîtra dans la seconde pièce. SA MA-
 » JESTÉ LA REINE a daigné promettre qu'elle honore-
 » rait le spectacle de sa présence. »

— Eh bien ! dis-je, mon capitaine, qu'est-ce que cela peut me faire, ça ?

— Tu es un bon sujet, me dit-il, tu es beau garçon, je te ferai poudrer et friser pour te donner un peu meilleur air, et tu seras placé en faction à la porte de la loge de la reine.

Ce qui fut dit fut fait. L'heure du spectacle venue, me voilà dans le corridor, en grande tenue du régiment d'Auvergne, sur un tapis bleu, au milieu des guirlandes de fleurs en festons, qu'on avait disposées partout, et des lis épanouis sur chaque marche des escaliers du théâtre. Le directeur courait de tous côtés avec un air tout joyeux et agité. C'était un petit homme gros, court et rouge, vêtu d'un habit de soie bleu de ciel, avec un jabot florissant et faisant la roue. Il s'agitait en tous sens et ne cessait de se mettre à la fenêtre en disant :

— Ceci est la livrée de madame la duchesse de Montmorency; ceci le coureur de M. le duc de Lauzun; M. le prince de Guéménée vient d'arriver; M. de Lambesc vient après. Vous avez vu ? vous savez ? qu'elle est bonne la reine ! que la reine est bonne !

Il passait et repassait effaré, cherchant Grétry, et le rencontra nez à nez dans le corridor, précisément en face de moi.

— Dites-moi, monsieur Grétry, mon cher monsieur Grétry, dites-moi, je vous en supplie, s'il ne m'est pas possible de parler à cette célèbre cantatrice que vous m'amenez. Certainement il n'est pas permis à un ignare et non-lettré comme moi, d'élever le plus léger doute de son talent, mais encore voudrais-je bien apprendre de vous s'il n'y a pas à craindre que la reine ne soit mécontente. On n'a pas répété.

— Hé, hé ! répondit Grétry d'un air de persiflage, il m'est difficile de vous répondre là-dessus, mon

cher monsieur; ce que je puis vous assurer, c'est que vous ne la verrez pas. Une actrice comme celle-là, monsieur, c'est un enfant gâté. Mais vous la verrez quand elle entrera en scène. D'ailleurs quand ce serait une autre que mademoiselle Colombe, qu'est-ce que cela vous fait ?

— Comment, monsieur, moi, directeur du théâtre d'Orléans, je n'aurais pas le droit.....? reprit-il en se gonflant les joues.

— Aucun droit, mon brave directeur, dit Grétry. Eh ! comment se fait-il que vous doutiez un moment d'un talent dont Sédaïne et moi avons répondu ? poursuivit-il avec plus de sérieux.

Je fus bien aise d'entendre ce nom cité avec autorité, et je prêtai plus d'attention.

Le directeur, en homme qui savait son métier, voulait profiter de la circonstance.

— Mais on me compte donc pour rien ? disait-il ; mais de quoi ai-je l'air ? J'ai prêté mon théâtre avec un plaisir infini, trop heureux de voir l'auguste princesse qui...

— A propos, dit Grétry, vous savez que je suis chargé de vous annoncer que ce soir la reine vous fera remettre une somme égale à la moitié de la recette générale ?

Le directeur saluait avec une indignation profonde, en reculant toujours, ce qui prouvait le plaisir que lui faisait cette nouvelle.

— Fi donc ! monsieur, fi donc ! je ne parle pas de cela, malgré le respect avec lequel je recevrai cette faveur ; mais vous ne m'avez rien fait espérer qui vint de votre génie et...

— Vous savez aussi qu'il est question de vous pour diriger la Comédie Italienne à Paris.

— Ah ! M. Grétry...

— On ne parle que de votre mérite à la cour ; tout le monde vous y aime beaucoup, et c'est pour cela que la reine a voulu voir votre théâtre. Un directeur est l'âme de tout ; de lui vient le génie des auteurs, celui des compositeurs, des acteurs, des décorateurs, des dessinateurs, des allumeurs, et des balayeurs ; c'est le principe et la fin de tout ; la reine le sait bien. Vous avez triplé vos places, j'espère ?

— Mieux que cela, monsieur Grétry, elles sont à un louis ; je ne pouvais pas manquer de respect à la cour au point de les mettre à moins.

En ce moment même tout retentit d'un grand bruit de chevaux et de grands cris de joie, et la reine entra si vite, que j'eus à peine le temps de présenter les armes, ainsi que la sentinelle placée devant moi. De beaux seigneurs parfumés la suivaient, et une jeune femme, que je reconnus pour celle qui l'accompagnait à Montreuil.

Le spectacle commença tout de suite. Le Kain et

cinq autres acteurs de la Comédie Française étaient venus jouer la tragédie d'*Irène*, et je m'aperçus que cette tragédie allait toujours son train, parce que la reine parlait et riait tout le temps qu'elle dura. On n'applaudissait pas, par respect pour elle, comme c'est l'usage encore, je crois, à la cour. Mais quand vint l'opéra-comique elle ne dit plus rien, et personne ne souffla dans sa loge.

Tout d'un coup j'entendis une grande voix de femme qui s'élevait de la scène et qui me remua les entrailles; je tremblai, et je fus forcé de m'appuyer sur mon fusil. Il n'y avait qu'une voix comme celle-là dans le monde; une voix venant du cœur et résonnant dans la poitrine comme une harpe; une voix de passion.

J'écoutai, en appliquant mon oreille contre la porte, et, à travers le rideau de gaze de la petite lucarne de la loge, j'entrevis les comédiens et la pièce qu'ils jouaient; il y avait une petite personne qui chantait :

Il était un oiseau gris
Comme un' souris,
Qui, pour loger ses petits,
Fit un p'tit
Nid.

Et disait à son amant :

Aimez, aimez-moi, mon p'tit roi !

Et, comme il était assis sur la fenêtre, elle avait peur que son père endormi ne se réveillât et ne vît Colas, et elle changeait le refrain de sa chanson, et elle disait :

Ah ! r'montez vos jambes, car on les voit.

J'eus un frisson extraordinaire par tout le corps quand je vis à quel point cette Rose ressemblait à Pierrette; c'était sa taille, c'était son même habit, son trousseau rouge et bleu, son jupon blanc, son petit air délibéré et naïf, sa jambe si bien faite, et ses petits souliers à boucles d'argent, avec ses bas rouges et bleus.

Mon Dieu, me disais-je, comme il faut que ces actrices soient habiles pour prendre ainsi tout de suite l'air des autres ! Voilà cette fameuse mademoiselle Colombe, qui loge dans un bel hôtel, qui est venue ici en poste, qui a plusieurs laquais, et qui va dans Paris vêtue comme une duchesse; et elle ressemble autant que cela à Pierrette! mais on voit bien tout de même que ce n'est pas elle. Ma pauvre Pierrette ne chantait pas si bien, quoique sa voix soit au moins aussi jolie.

Je ne pouvais pas cependant cesser de regarder

à travers la glace, et j'y restai jusqu'au moment où l'on me poussa brusquement la porte sur le visage. La reine avait trop chaud, et voulait que sa loge fût ouverte. J'entendis sa voix; elle parlait vite et haut.

— Je suis bien contente, le roi s'amusera bien de notre aventure. Monsieur le premier gentil-homme de la chambre peut dire à mademoiselle Colombe qu'elle ne se repentira pas de m'avoir laissé faire les honneurs de son nom. — Oh! que cela m'amuse !

— Ma chère princesse, disait-elle à madame de Lamballe, nous avons attrapé tout le monde ici... Tout ce qui est là fait une bonne action sans s'en douter. Voilà ceux de la bonne ville d'Orléans enchantés de la grande cantatrice, et toute la cour qui voudrait l'applaudir. Oui, oui, applaudissons.

En même temps elle donna le signal des applaudissements, et toute la salle, ayant les mains déchaînées, ne laissa plus passer un mot de *Rose*, sans l'applaudir à tout rompre. La charmante reine était ravie.

— C'est ici, dit-elle à M. de Biron, qu'il y a trois mille amoureux, mais ils le sont de Rose et non de moi, cette fois.

La pièce finissait, et les femmes en étaient à jeter leurs bouquets sur Rose.

— Et le véritable amoureux, où est-il donc ? dit la reine à M. le baron de Lauzun. Il sortit de la loge et fit signe à mon capitaine qui rôdait dans le corridor.

Le tremblement me reprit, je sentais qu'il allait m'arriver quelque chose, sans oser le prévoir ou le comprendre, ou seulement y penser.

Mon capitaine salua profondément et parla bas à M. de Lauzun. La Reine me regarda; je m'appuyai sur le mur pour ne pas tomber. On montait l'escalier, et je vis Michel Sédaine, suivi de Grétry et du directeur, important et sot; ils conduisaient Pierrette, la vraie Pierrette, ma Pierrette à moi, ma sœur, ma femme, ma Pierrette de Montreuil.

Le directeur cria de loin : Voici une belle soirée de dix-huit mille francs !

La reine se retourna, et, parlant hors de sa loge d'un air tout à la fois plein de franche gaieté et d'une bienfaisante finesse, elle prit la main de Pierrette.

— Viens, mon enfant, dit-elle, il n'y a pas d'autre état qui fasse gagner sa dot en une heure de temps sans péché. Je reconduirai demain mon élève à monsieur le curé de Montreuil, qui nous absoudra toutes les deux, j'espère. Il te pardonnera bien d'avoir joué la comédie une fois dans ta vie, c'est le moins que puisse faire une femme honnête.

Ensuite elle me salua. Me saluer, moi qui étais plus d'à moitié mort, quelle cruauté!

— J'espère, dit-elle, que M. Mathurin voudra bien accepter à présent la fortune de Pierrette; je n'y ajoute rien, et elle l'a gagnée elle-même.

CHAPITRE XI.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ADJUDANT.

Ici le bon adjudant se leva pour prendre le portrait qu'il nous fit passer encore une fois de main en main.

— La voilà, disait-il, dans le même costume, ce bavolet et ce mouchoir au cou; la voilà telle que voulut bien la peindre madame la princesse de Lamballe. C'est ta mère, mon enfant, disait-il à la belle personne qu'il avait près de lui et qu'il fit asseoir sur son genou; elle ne joua plus la comédie, car elle ne put jamais savoir que ce rôle de *Rose et Colas*, enseigné par la reine.

Il était ému. Sa vieille moustache blanche tremblait un peu, et il y avait une larme dessus.

— Voilà une enfant qui a tué sa pauvre mère en naissant, ajouta-t-il; il faut bien l'aimer pour lui pardonner cela; mais enfin tout ne nous est pas donné à la fois. Ça aurait été trop apparemment pour moi, puisque la Providence ne l'a pas voulu. J'ai roulé depuis avec les canons de la République et de l'Empire, et je peux dire que, de Marengo à la Moscowa, j'ai vu de bien belles affaires; mais je n'ai pas eu de plus beau jour dans ma vie que celui que je vous ai raconté là. Celui où je suis entré dans la garde royale a été aussi un des meilleurs. J'ai repris avec tant de joie la cocarde blanche que j'avais dans Royal-Auvergne, et aussi, mon lieutenant, je tiens à faire mon devoir, comme vous l'avez vu. Je crois que je mourrais de honte si demain à l'inspection il me manquait une gargousse seulement; et je crois qu'on a pris un baril, au dernier exercice à feu, pour les cartouches de l'infanterie. J'aurais presque envie d'y aller voir, si ce n'était la défense d'y entrer avec des lumières.

Nous le priâmes de se reposer et de rester avec ses enfants qui le détournèrent de son projet, et, en achevant son petit verre, il nous dit encore quelques traits indifférents de sa vie; il n'avait pas eu d'avancement parce qu'il avait toujours trop aimé les corps d'élite et s'était trop attaché à son régiment. Canonnier de la garde des consuls, sergent dans la garde impériale, lui avaient toujours paru de plus hauts grades qu'officier de la ligne. J'ai vu beaucoup de *grognaards* pareils. Au reste, tout ce qu'un soldat peut avoir de dignités, il l'a-

vait : fusil *d'honneur* à capucines d'argent, croix d'honneur pensionnée, et surtout beaux et nobles états de service, où la colonne des actions d'éclat était pleine. C'était ce qu'il ne racontait pas.

Il était deux heures du matin. Nous fîmes cesser la veillée en nous levant et en serrant cordialement la main de ce brave homme, et nous le laissâmes heureux des émotions de sa vie, qu'il avait renouvelées dans son âme honnête et bonne.

— Combien de fois, dis-je, ce vieux soldat vaut-il mieux, avec sa résignation, que nous autres, jeunes officiers, avec nos ambitions folles! Cela nous donna à penser.

— Oui, je crois bien, continuai-je, en passant le petit pont qui fut levé après nous; je crois que ce qu'il y a de plus pur dans nos temps c'est l'âme d'un soldat pareil, scrupuleux sur son honneur et le croyant souillé pour la moindre tache d'indiscipline ou de négligence; sans ambition, sans vanité, sans luxe, toujours esclave et toujours fier et content de sa Servitude, n'ayant de cher dans sa vie qu'un souvenir de reconnaissance.

— Et croyant que la Providence a les yeux sur lui! me dit Timoléon, d'un air profondément frappé et me quittant pour se retirer chez lui.

CHAPITRE XII.

LE RÉVEIL.

Il y avait une heure que je dormais; il était quatre heures du matin, c'était le 17 août, je ne l'ai pas oublié. Tout à coup mes deux fenêtres s'ouvrirent à la fois, et toutes leurs vitres cassées tombèrent dans ma chambre avec un petit bruit argentin fort joli à entendre. J'ouvris les yeux et je vis une fumée blanche qui entra doucement chez moi, et venait jusqu'à mon lit en formant mille couronnes. Je me mis à la considérer avec des yeux un peu surpris, et je la reconnus aussi vite à sa couleur qu'à son odeur. Je courus à la fenêtre. Le jour commençait à poindre, et éclairait de leurs tendres tout ce vieux château immobile et silencieux encore, et qui semblait dans la stupeur du premier coup qu'il venait de recevoir. Je n'y vis rien remuer. Seulement le vieux grenadier placé sur le rempart et enfermé là au verrou, selon l'usage, se promenait très-vite, l'arme au bras, en regardant quelque chose du côté des cours. Il allait comme un lion dans sa cage.

Tout se taisant encore, je commençais à croire qu'un essai d'armes fait dans les fossés avait été cause de cette commotion, lorsqu'une explosion plus violente se fit entendre. Je vis naître en même

temps un soleil qui n'était pas celui du ciel, et qui se levait sur la dernière tour du côté du bois. Ses rayons étaient rouges, et à l'extrémité de chacun d'eux il y avait un obus qui éclatait ; devant eux un brouillard de poudre. Cette fois le donjon, les casernes, les tours, les remparts, le village et le bois tremblèrent et parurent glisser de gauche à droite, et revenir comme un tiroir ouvert et refermé sur-le-champ. Je compris en ce moment les tremblements de terre. Un cliquetis pareil à celui que feraient toutes les porcelaines de Sèvres jetées par la fenêtre, me fit parfaitement comprendre que, de tous les vitraux de la chapelle, de toutes les glaces du château, de toutes les vitres des casernes et du bourg, il ne restait pas un morceau de verre attaché au mastic. La fumée blanche se dissipa en petites couronnes.

— La poudre est très-bonne quand elle fait des couronnes comme celles-là, me dit Timoléon en entrant tout habillé et armé dans ma chambre.

— Il me semble, dis-je, que nous sautons.

— Je ne dis pas le contraire, me répondit-il froidement. Il n'y a rien à faire jusqu'à présent.

En trois minutes je fus, comme lui, habillé et armé, et nous regardâmes en silence le silencieux château.

Tout d'un coup, vingt tambours battirent la générale ; les murailles sortaient de leur stupeur et de leur impassibilité, et appelaient à leur secours. Les bras du pont-levis commencèrent à s'abaisser lentement, et descendirent leurs pesantes chaînes sur l'autre bord du fossé ; c'était pour faire entrer les officiers et sortir les habitants. Nous courûmes à la herse : elle s'ouvrait pour recevoir les forts et rejeter les faibles.

Un singulier spectacle nous frappa : toutes les femmes se pressaient à la porte, et en même temps tous les chevaux de la garnison. Par un juste instinct du danger, ils avaient rompu leurs licols à l'écurie ou renversé leurs cavaliers, et attendaient, en piaffant, que la campagne leur fût ouverte. Ils couraient par les cours à travers les troupeaux de femmes, hennissant avec épouvante, la crinière hérissée, les narines ouvertes, les yeux rouges, se dressant debout contre les murs, respirant la poudre avec horreur, et cachant dans le sable leurs naseaux brûlés.

Une jeune et belle personne, roulée dans les draps de son lit, suivie de sa mère à demi vêtue, et portée par un soldat, sortit la première, et toute la foule suivit. Dans ce moment cela me parut une précaution bien inutile, la terre n'était sûre qu'à six lieues de là.

Nous entrâmes en courant, ainsi que tous les officiers logés dans le bourg. La première chose

qui me frappa fut la contenance calme de nos vieux grenadiers de la garde, placés au poste d'entrée. L'arme au pied, appuyés sur cette arme, ils regardaient du côté de la poudrière en connaisseurs, mais sans dire un mot ni quitter l'attitude prescrite, la main sur la bretelle du fusil. Mon ami Ernest d'Hanache les commandait ; il nous salua avec le sourire à la Henri IV qui lui était naturel ; je lui donnai la main. Il ne devait perdre la vie que dans la dernière Vendée, où il vint de mourir noblement. Tous ceux que je nomme dans ces souvenirs encore récents sont déjà morts.

En courant, je heurtai quelque chose qui faillit me faire tomber : c'était un pied humain. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter à le regarder.

— Voilà comme ton pied sera tout à l'heure, me dit un officier en passant et en riant de tout son cœur.

Rien n'indiquait que ce pied eût jamais été chaussé. Il était comme embaumé et conservé à la manière des momies ; brisé à deux pouces au-dessus de la cheville, comme les pieds de statues en étude dans les ateliers ; poli, veiné comme du marbre noir et n'ayant de rose que les ongles. Je n'avais pas le temps de le dessiner, je continuai ma course jusqu'à la dernière cour, devant les casernes.

Là nous attendaient nos soldats. Dans leur première surprise ils avaient cru le château attaqué ; ils s'étaient jetés du lit au râtelier d'armes et s'étaient réunis dans la cour, la plupart en chemise avec leur fusil au bras. Presque tous avaient les pieds ensanglantés et coupés par le verre brisé. Ils restaient muets et sans action devant un ennemi qui n'était pas un homme, et virent avec joie arriver leurs officiers.

Pour nous, ce fut au cratère même du volcan que nous courûmes. Il fumait encore, et une troisième éruption était imminente.

La petite tour de la poudrière était éventrée, et par ses flancs ouverts on voyait une lente fumée s'élever en tournant.

Toute la poudre de la tourelle était-elle brûlée ; en restait-il assez pour nous enlever tous ? C'était la question. Mais il y en avait une autre qui n'était pas incertaine, c'est que tous les caissons de l'artillerie, chargés et entr'ouverts dans la cour voisine, sauteraient si une étincelle y arrivait, et que le donjon, renfermant quatre cent milliers de poudre à canon, Vincennes, son bois, sa ville, sa campagne, et une partie du faubourg Saint-Antoine devaient faire jaillir ensemble les pierres, les branches, la terre, les toits et les têtes humaines les mieux attachées.

Le meilleur auxiliaire que puisse trouver la discipline c'est le danger. Quand tous sont exposés,

chacun se tait et se cramponne au premier homme qui donne un ordre ou un exemple salutaire.

Le premier qui se jeta sur les caissons fut Timoléon. Son air sérieux et contenu n'abandonnait pas son visage; mais, avec une agilité qui me surprit, il se précipita sur une roue près de s'enflammer. A défaut d'eau il l'éteignit en l'étouffant avec son habit, ses mains, sa poitrine qu'il y appuyait. On le crut d'abord perdu; mais, en l'aidant, nous trouvâmes la roue noircie et éteinte, son habit brûlé, sa main gauche un peu poudrée de noir; du reste, toute sa personne intacte et tranquille. En un moment tous les caissons furent arrachés de la cour dangereuse et conduits hors du fort, dans la plaine du polygone. Chaque canonnier, chaque soldat, chaque officier s'attelait, tirait, roulait, poussait les redoutables chariots, des mains, des pieds, des épaules et du front.

Les pompes inondèrent la petite poudrière par la noire ouverture de sa poitrine; elle était fendue de tous les côtés; elle se balança deux fois en avant et en arrière, puis ouvrit ses flancs comme l'écorce d'un grand arbre, et, tombant à la renverse, découvrit une sorte de four noir et fumant où rien n'avait forme reconnaissable; où toute arme, tout projectile était réduit en poussière rougeâtre et grise, délayée dans une eau bouillonnante, sorte de lave où le sang, le fer et le feu s'étaient confondus en un mortier vivant, et qui s'écoula dans les cours en brûlant l'herbe sur son passage. C'était la fin du danger; restait à se reconnaître et à se compter.

— On a dû entendre cela de Paris, me dit Timoléon en me serrant la main; je vais lui écrire pour la rassurer. Il n'y a plus rien à faire ici.

Il ne parla plus à personne, et retourna dans notre petite maison blanche, aux volets verts, comme s'il fût revenu de la chasse.

CHAPITRE XIII.

UN DESSIN AU CRAYON.

Quand les périls sont passés, on les mesure et on les trouve grands. On s'étonne de sa fortune; on pâlit de la peur qu'on aurait pu avoir; on s'applaudit de ne s'être laissé surprendre à nulle faiblesse, et l'on sent une sorte d'effroi réfléchi et calculé auquel on n'avait pas songé dans l'action.

La poudre fait des prodiges incalculables, comme ceux de la foudre.

L'explosion avait fait des miracles, non pas de force, mais d'adresse. Elle paraissait avoir mesuré ses coups et choisi son but. Elle avait joué avec

nous; elle nous avait dit : J'enlèverai celui-ci, mais non ceux-là qui sont auprès. Elle avait arraché de terre une arcade de pierres de taille, et l'avait envoyée tout entière, avec sa forme, sur le gazon, dans les champs, se coucher comme une ruine noircie par le temps. Elle avait enfoncé trois bombes à six pieds sous terre, broyé des pavés sous des boulets, brisé un canon de bronze par le milieu, jeté dans toutes les chambres toutes les fenêtres et toutes les portes, enlevé sur les toits les volets de la grande poudrière, sans un grain de sa poudre; elle avait roulé dix grosses bornes de pierre comme les pions d'un échiquier renversé; elle avait cassé les chaînes de fer qui les liaient, comme on casse des fils de soie, et en avait tordu les anneaux comme on tord le chanvre; elle avait labouré sa cour avec les affûts brisés, et incrusté dans les pierres les pyramides de boulets, et, sous le canon le plus prochain de la poudrière détruite, elle avait laissé vivre la poule blanche que nous avions remarquée la veille. Quand cette pauvre poule sortit paisiblement de son lit avec ses petits, les cris de joie de nos bons soldats l'accueillirent comme une ancienne amie, et ils se mirent à la caresser avec l'insouciance des enfants.

Elle tournait en coquetant, rassemblant ses petits et portant toujours son aigrette rouge et son collier d'argent. Elle avait l'air d'attendre le matre qui lui donnait à manger, et courait tout effarée entre nos jambes, entourée de ses poussins. En la suivant nous arrivâmes à quelque chose d'horrible.

Au pied de la chapelle étaient couchées la tête et la poitrine du pauvre adjudant, sans corps et sans bras. Le pied que j'avais heurté avec mon pied, en arrivant, c'était le sien. Ce malheureux, sans doute, n'avait pas résisté au désir de visiter encore ses barils de poudre et de compter ses obus, et, soit le fer de ses bottes, soit un caillou roulé, quelque chose, quelque mouvement avait tout enflammé.

Comme la pierre d'une fronde, sa tête avait été lancée avec sa poitrine sur le mur de l'église, à soixante pieds d'élévation, et la poudre, dont ce buste effroyable était imprégné, avait gravé sa forme en traits durables sur la muraille au pied de laquelle il retomba. Nous le contemplâmes longtemps, et personne ne dit un mot de commisération. Peut-être parce que le plaindre eût été se prendre soi-même en pitié pour avoir couru le même danger. Le chirurgien-major, seulement, dit : — Il n'a pas souffert.

Pour moi, il me sembla qu'il souffrait encore; mais malgré cela, moitié par une curiosité invincible, moitié par bravade d'officier, je le dessinaï.

Les choses se passent ainsi dans une société d'où la sensibilité est retranchée. C'est un des côtés mauvais du métier des armes, que cet excès de force où l'on prétend toujours guinder son caractère. On s'exerce à durcir son cœur, on se cache de la pitié, de peur qu'elle ne ressemble à la faiblesse, on se fait effort pour dissimuler le sentiment divin de la compassion, sans songer qu'à force d'enfermer un bon sentiment on étouffe le prisonnier.

Je me sentis en ce moment très-haïssable. Mon jeune cœur était gonflé du chagrin de cette mort, et je continuais pourtant, avec une tranquillité obstinée, le dessin que j'ai conservé et qui tantôt m'a donné des remords de l'avoir fait, tantôt m'a rappelé le récit que je viens d'écrire et la vie modeste de ce brave soldat.

Cette noble tête n'était plus qu'un objet d'horreur, une sorte de tête de Méduse, sa couleur était celle du marbre noir. Les cheveux hérissés, les sourcils relevés vers le haut du front, les yeux fermés, la bouche béante comme jetant un grand cri. On voyait sculpté sur ce buste noir l'épouvante des flammes subitement sorties de terre. On sentait qu'il avait eu le temps de cet effroi aussi rapide que la poudre, et peut-être le temps d'une incalculable souffrance.

— A-t-il eu le temps de penser à la Providence? me dit la voix paisible de Timoléon d'Arc*** qui, par-dessus mon épaule, me regardait dessiner, avec un lorgnon.

En même temps un joyeux soldat, frais, rose et blond, se baissa pour prendre à ce tronc enfumé sa cravate de soie noire :

— Elle est encore bien bonne, dit-il.

C'était un honnête garçon de ma compagnie, nommé Muguet, qui avait deux chevrons sur le bras, point de scrupules, ni de mélancolie, et *au demeurant le meilleur fils du monde*. Cela rompit nos idées.

Un grand fracas de chevaux nous vint enfin distraire. C'était le roi. Louis XVIII venait en calèche remercier sa garde de lui avoir conservé ses vieux soldats et son vieux château. Il considéra longtemps l'étrange lithographie de la muraille. Toutes les troupes étaient en bataille. Il éleva sa voix forte et claire pour demander au chef de bataillon quels officiers ou quels soldats s'étaient distingués.

— Tout le monde a fait son devoir, Sire! répondit simplement M. de Fontanges, le plus chevaleresque et le plus aimable officier que j'aie connu, l'homme du monde qui m'a le mieux donné l'idée de ce que pouvaient être dans leurs manières le duc de Lauzun et le chevalier de Grammont.

Là-dessus, au lieu de croix d'honneur, le roi ne tira de sa calèche que des rouleaux d'or qu'il donna à distribuer, pour les soldats, et, traversant Vincennes, sortit par la porte du bois.

Les rangs étaient rompus; l'explosion oubliée; personne ne songea à être mécontent et ne crut avoir mieux mérité qu'un autre. Au fait, c'était un équipage sauvant son navire pour se sauver lui-même, voilà tout. Cependant j'ai vu depuis de moindres bravoures se faire mieux valoir.

Je pensai à la famille du pauvre adjudant. Mais j'y pensai seul. En général, quand les princes passent quelque part, ils passent trop vite.



SOUVENIRS

DE

GRANDEUR MILITAIRE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Que de fois nous vîmes ainsi finir par des accidents obscurs de modestes existences qui auraient été soutenues et nourries par la gloire collective de l'Empire ! Notre armée avait recueilli les invalides de la grande armée, et ils mouraient dans nos bras, en nous laissant le souvenir de leurs caractères primitifs et singuliers. Ces hommes nous paraissaient les restes d'une race gigantesque qui s'éteignait homme par homme et pour toujours. Nous aimions ce qu'il y avait de bon et d'honnête dans leurs mœurs ; mais notre génération plus studieuse ne pouvait s'empêcher de surprendre parfois en eux quelque chose de puéril et d'un peu arriéré que l'oisiveté de la paix faisait ressortir à nos yeux. L'armée nous semblait un corps sans mouvement. Nous étouffions enfermés dans le ventre de ce cheval de bois qui ne s'ouvrait jamais dans aucune Troie. Vous vous en souvenez, vous, mes compagnons, nous ne cessions d'étudier les commentaires de César, Turenne et Frédéric II, et nous lisions sans cesse la vie de ces généraux de la République, si purement épris de la gloire ; ces héros candides et pauvres comme Marceau, Desaix et Kléber, jeu-

nes gens de vertu antique ; et après avoir examiné leurs manœuvres de guerre et leurs campagnes, nous tombions dans une amère tristesse en mesurant notre destinée à la leur et en calculant que leur élévation était devenue telle parce qu'ils avaient mis le pied, tout d'abord, et à vingt ans, sur le haut de cette échelle de grades dont chaque degré nous coûtait huit ans à gravir. Vous que j'ai tant vus souffrir des langueurs et des dégoûts de la Servitude militaire, c'est pour vous surtout que j'écris ce livre. Aussi, à côté de ces souvenirs où j'ai montré quelques traits de ce qu'il y a de bon et d'honnête dans les armées, mais où j'ai détaillé quelques-unes des petites pénibles de cette vie, je veux placer les souvenirs qui peuvent relever nos fronts par la recherche et la considération de ses grandeurs.

La Grandeur guerrière, ou la beauté de la vie des armes, me semble être de deux sortes. Il y a celle du commandement et celle de l'obéissance. L'une tout extérieure, active, brillante, fière, égoïste, capricieuse, sera, de jour en jour, plus rare et moins désirée, à mesure que la civilisation deviendra plus pacifique ; l'autre tout intérieure, passive, obscure, modeste, dévouée, persévérante, sera chaque jour plus honorée, car aujourd'hui que

dépérit l'esprit des conquêtes, tout ce qu'un caractère élevé peut apporter de grand dans le métier des armes me paraît être moins encore dans la gloire de combattre, que dans l'honneur de souffrir en silence et d'accomplir, avec constance, des devoirs souvent odieux.

Si le mois de juillet 1830 eut ses héros, il eut en vous ses martyrs, ô mes braves compagnons ! — Vous voilà tous à présent séparés et dispersés. Beaucoup parmi vous se sont retirés en silence, après l'orage, sous le toit de leur famille; quelque pauvre qu'il fût, beaucoup l'ont préféré à l'ombre d'un autre drapeau que le leur. D'autres ont voulu chercher leurs fleurs de lis dans les bruyères de la Vendée, et les ont encore une fois arrosées de leur sang; d'autres sont allés mourir pour des rois étrangers; d'autres, encore saignants des blessures des trois jours, n'ont point résisté aux tentations de

l'épée. Ils l'ont reprise pour la France et lui ont encore conquis des citadelles. Partout même habitude de se donner corps et âme, même besoin de se dévouer, même désir de se porter et d'exercer quelque part l'art de bien souffrir et de bien mourir. Mais partout se sont trouvés à plaindre ceux qui n'ont pas eu à combattre là où ils se trouvaient jetés. Le combat est la vie de l'armée. Où il commence, le rêve devient réalité, la science devient gloire, et la Servitude service. La guerre console par son éclat des peines inouïes que la léthargie de la paix cause aux esclaves de l'armée; mais, je le répète, ce n'est pas dans les combats que sont ses plus pures grandeurs. Je parlerai de vous souvent aux autres, mais je veux une fois, avant de fermer ce livre, vous parler de vous-mêmes et d'une vie et d'une mort qui eurent à mes yeux un grand caractère de force et de candeur.

LA VIE ET LA MORT

DU

CAPITAINE RENAUD,

OU

LA CANNE DE JONC.

CHAPITRE II.

UNE NUIT MÉMORABLE.

La nuit du 27 juillet 1830 fut silencieuse et solennelle. Son souvenir est, pour moi, plus présent que celui de quelques tableaux plus terribles, que la destinée m'a jetés sous les yeux. — Le calme de la terre et de la mer devant l'ouragan n'a pas plus de majesté que n'en avait celui de Paris devant la révolution. Les boulevards étaient déserts. Je marchais seul, après minuit, dans toute leur longueur, regardant et écoutant avidement. Le ciel pur étendait sur le sol la blanche lueur de ses étoiles, mais

les maisons étaient éteintes, closes et comme mortes. Tous les réverbères des rues étaient brisés. Quelques groupes d'ouvriers s'assemblaient encore, près des arbres, écoutant un orateur mystérieux qui leur glissait des paroles secrètes à voix basse. Puis ils se séparaient en courant, et se jetaient dans des rues étroites et noires. Ils se collaient contre de petites portes d'allées qui s'ouvraient comme des trappes et se refermaient sur eux. Alors rien ne remuait plus, et la ville semblait n'avoir que des habitants morts et des maisons pestiférées.

On rencontrait, de distance en distance, une masse sombre, inerte, que l'on ne reconnaissait qu'en la touchant; c'était un bataillon de la garde, debout, sans mouvement, sans voix. Plus loin, une

batterie d'artillerie surmontée de ses mèches allumées, comme de deux étoiles.

On passait impunément devant ces corps imposants et sombres, on tournait autour d'eux, on s'en allait, on revenait sans en recevoir une question, une injure, un mot. Ils étaient inoffensifs; sans colère, sans haine; ils étaient résignés et ils attendaient.

Comme j'approchais de l'un des bataillons les plus nombreux, un officier s'avança vers moi, avec une extrême politesse, et me demanda si les flammes que l'on voyait au loin éclairer la porte Saint-Denis ne venaient point d'un incendie; il allait se porter en avant avec sa compagnie, pour s'en assurer. Je lui dis qu'elles sortaient de quelques grands arbres que faisaient abattre et brûler des marchands, profitant du trouble pour détruire ces vieux ormes qui cachaient leurs boutiques. Alors s'asseyant sur l'un des bancs de pierre du boulevard, il se mit à faire des lignes et des ronds sur le sable avec une canne de jonc. Ce fut à quoi je le reconnus, tandis qu'il me reconnaissait à mon visage; comme je restais debout devant lui, il me serra la main et me pria de m'asseoir à son côté.

Le capitaine Renaud était un homme d'un sens droit et sévère et d'un esprit très-cultivé, comme la garde en renfermait beaucoup à cette époque. Son caractère et ses habitudes nous étaient forts connus, et ceux qui liront ces souvenirs sauront bien sur quel visage sérieux ils doivent placer son nom de guerre, donné par les soldats, adopté par les officiers et reçu indifféremment par l'homme. Comme les vieilles familles, les vieux régiments, conservés intacts par la paix, prennent des coutumes familières et inventent des noms caractéristiques pour leurs enfants. Une ancienne blessure à la jambe droite motivait cette habitude du capitaine de s'appuyer toujours sur cette *canne de jonc*, dont la pomme était assez singulière et attirait l'attention de tous ceux qui la voyaient pour la première fois. Il la gardait partout et presque toujours à la main. Il n'y avait, du reste, nulle affectation dans cette habitude, ses manières étaient trop simples et sérieuses. Cependant on sentait que cela lui tenait au cœur. Il était fort honoré dans la garde. Sans ambition et ne voulant être que ce qu'il était, capitaine de grenadiers, il lisait toujours, ne parlait que le moins possible et par monosyllabes. — Très-grand, très-pâle, et de visage mélancolique, il avait sur le front, entre les sourcils, une petite cicatrice assez profonde qui souvent, de bleuâtre qu'elle était, devenait noire, et quelquefois donnait un air farouche à son visage habituellement froid et paisible.

Les soldats l'avaient en grande amitié; et surtout,

dans la campagne d'Espagne, on avait remarqué la joie avec laquelle ils partaient quand les détachements étaient commandés par la *Canne-de-Jonc*. C'était bien véritablement la *Canne-de-Jonc* qui les commandait; car le capitaine Renaud ne mettait jamais l'épée à la main, même lorsque, à la tête des tirailleurs, il approchait assez l'ennemi pour courir le hasard de se prendre corps à corps avec lui.

Ce n'était pas seulement un homme expérimenté dans la guerre, il avait encore une connaissance si vraie des plus grandes affaires politiques de l'Europe sous l'Empire, que l'on ne savait comment se l'expliquer, et tantôt on l'attribuait à de profondes études, tantôt à de hautes relations fort anciennes et que sa réserve perpétuelle empêchait de connaître.

Du reste, le caractère dominant des hommes d'aujourd'hui c'est cette réserve même, et celui-ci ne faisait que porter à l'extrême ce trait général. A présent une apparence de froide politesse couvre à la fois caractère et actions. Aussi je n'estime pas que beaucoup puissent se reconnaître aux portraits effarés que l'on fait de nous. L'affectation est ridicule en France plus que partout ailleurs, et c'est pour cela, sans doute, que loin d'étaler sur ses traits et dans son langage l'excès de force que donnent les passions, chacun s'étudie à renfermer en soi les émotions violentes, les chagrins profonds ou les élans involontaires. Je ne pense point que la civilisation ait tout énervé, je vois qu'elle à tout masqué. J'avoue que c'est un bien, et j'aime le caractère contenu de notre époque. Dans cette froideur apparente il y a de la pudeur, et les sentiments vrais en ont besoin. Il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines. Nous avons déjà perdu beaucoup d'amis, dont la mémoire vit entre nous; vous vous le rappelez, ô mes chers compagnons d'armes : les uns sont morts par la guerre, les autres par le duel, d'autres par le suicide; tous hommes d'honneur et de ferme caractère, de passions fortes et cependant d'apparence simple, froide et réservée. L'ambition, l'amour, le jeu, la haine, la jalousie, les travaillaient sourdement, mais ils ne parlaient qu'à peine et détournaient tout propos trop direct et prêt à toucher le point saignant de leur cœur. On ne les voyait jamais cherchant à se faire remarquer dans les salons par une tragique attitude; et si quelque jeune femme, au sortir d'une lecture de roman, les eût vus tout soumis et comme disciplinés aux saluts en usage et aux simples causeries à voix basse, elle les eût pris en mépris; et pourtant ils ont vécu et sont morts, vous le savez, en hommes aussi forts que la nature en produisit jamais. Les Caton et les

Brutus ne s'en tirèrent pas mieux, tout porteurs de toges qu'ils étaient. Nos passions ont autant d'énergie qu'en aucun temps, mais ce n'est qu'à la trace de leurs fatigues que le regard d'un ami peut les reconnaître. Les dehors, les propos, les manières ont une certaine mesure de dignité froide qui est commune à tous, et dont ne s'affranchissent que quelques enfants qui se veulent grandir et faire voir à toute force. A présent la loi des mœurs c'est la convenance.

Il n'y a pas de profession où la froideur des formes du langage et des habitudes contraste plus vivement avec l'activité de la vie que la profession des armes. On y pousse loin la haine de l'exagération, et l'on dédaigne le langage d'un homme qui cherche à outrer ce qu'il sent ou attendrir sur ce qu'il souffre. Je le savais, et je me préparais à quitter brusquement le capitaine Renaud, lorsqu'il me prit le bras et me retint.

— Avez-vous vu ce matin la manœuvre des Suisses? me dit-il; c'était assez curieux. Ils ont fait le *feu de chaussée en avançant*, avec une précision parfaite. Depuis que je sers je n'en avais pas vu faire l'application; c'est une manœuvre de parade et d'Opéra; mais, dans les rues d'une grande ville, elle peut avoir son prix, pourvu que les sections de droite et de gauche se forment vite en avant du peloton qui vient de faire feu.

En même temps il continuait à tracer des lignes sur la terre avec le bout de sa canne; ensuite il se leva lentement; et comme il marchait le long du boulevard avec l'intention de s'éloigner du groupe des officiers et des soldats, je le suivis, et il continua de me parler avec une sorte d'exaltation nerveuse et comme involontaire qui me captiva et que je n'aurais jamais attendue de lui qui était ce qu'on est convenu d'appeler un homme froid.

Il commença par une très-simple demande, en prenant un bouton de mon habit :

— Me pardonneriez-vous, me dit-il, de vous prier de m'envoyer votre hausse-col de la garde royale, si vous l'avez conservé. J'ai laissé le mien chez moi, et je ne puis l'envoyer chercher ni y aller moi-même, parce qu'on nous tue dans les rues comme des chiens enragés; mais depuis trois ou quatre ans que vous avez quitté l'armée, peut-être ne l'avez-vous plus? J'avais aussi donné ma démission il y a quinze jours, car j'ai une grande lassitude de l'armée; mais avant-hier, quand j'ai vu les ordonnances, j'ai dit : on va prendre les armes. J'ai fait un paquet de mon uniforme, de mes épaulettes et de mon bonnet à poil, et j'ai été à la caserne retrouver ces braves gens-là qu'on va faire tuer dans tous les coins et qui certainement auraient pensé, au fond du cœur, que je les quit-

tais mal et dans un moment de crise; c'eût été contre l'honneur, n'est-il pas vrai, entièrement contre l'honneur?

— Avez-vous prévu les ordonnances, dis-je, lors de votre démission?

— Ma foi! non, je ne les ai même pas lues encore.

— Eh bien! que vous reprochiez-vous?

— Rien que l'apparence, et je n'ai pas voulu que l'apparence même fût contre moi.

— Voilà, dis-je, qui est admirable.

— Admirable! admirable! dit le capitaine Renaud en marchant plus vite, c'est le mot actuel; quel mot puéril! Je déteste l'admiration, c'est le principe de trop de mauvaises actions. On la donne à trop bon marché à présent, et à tout le monde. Nous devons bien nous garder d'admirer légèrement.

L'admiration est corrompue et corruptrice. On doit bien faire pour soi-même et non pour le bruit. D'ailleurs j'ai là-dessus mes idées, finit-il brusquement, et il allait me quitter.

— Il y a quelque chose d'aussi beau qu'un grand homme, c'est un homme d'honneur, lui dis-je.

Il me prit la main avec affection. — C'est une opinion qui nous est commune, me dit-il vivement, je l'ai mise en action toute ma vie, mais il m'en a coûté cher. Cela n'est pas si facile que l'on croit.

Ici le sous-lieutenant de sa compagnie vint lui demander un cigare. Il en tira plusieurs de sa poche et les lui donna, sans parler; les officiers se mirent à fumer en marchant de long en large, dans un silence et un calme que le souvenir des circonstances présentes n'interrompait pas. Aucun ne daignant parler des dangers du jour ni de son devoir, et connaissant à fond l'un et l'autre.

Le capitaine Renaud revint à moi. — Il fait beau, dit-il, en me montrant le ciel avec sa canne de jonc : je ne sais quand je cesserai de voir tous les soirs les mêmes étoiles; il m'est arrivé une fois de m'imaginer que je verrais celles de la mer du Sud, mais j'étais destiné à ne pas changer d'hémisphère. — N'importe! le temps est superbe, les Parisiens dorment ou font semblant. Aucun de nous n'a mangé ni bu depuis vingt-quatre heures, cela rend les idées très-nettes. Je me souviens qu'un jour, en allant en Espagne, vous m'avez demandé la cause de mon peu d'avancement; je n'eus pas le temps de vous la conter, mais ce soir je me sens la tentation de revenir sur ma vie, que je repassais dans ma mémoire. Vous aimez les récits, je m'en souviens, et, dans votre vie retirée, vous aimerez à vous souvenir de nous. — Si vous voulez vous

asseoir sur ce parapet du boulevard avec moi, nous y causerons fort tranquillement, car on me paraît avoir cessé pour cette fois de nous ajuster par les fenêtres et les soupisoux de cave. — Je ne vous dirai que quelques époques de mon histoire, et je ne ferai que suivre mon caprice. J'ai beaucoup vu et beaucoup lu, mais je crois bien que je ne saurais pas écrire. Ce n'est pas mon état, Dieu merci ! et je n'ai jamais essayé. — Mais, par exemple, je sais vivre, et j'ai vécu comme j'en avais pris la résolution (dès que j'ai eu le courage de la prendre), et, en vérité, c'est quelque chose. — Asseyons-nous.

Je le suivis lentement, et nous traversâmes le bataillon pour passer à la gauche de ses beaux grenadiers. Ils étaient debout gravement, le menton appuyé sur le canon de leurs fusils. Quelques jeunes gens s'étaient assis sur leurs sacs, plus fatigués de la journée que les autres. Tous se taisaient et s'occupaient froidement de réparer leur tenue et de la rendre plus correcte. Rien n'annonçait l'inquiétude ou le mécontentement. Ils étaient à leurs rangs, comme après un jour de revue, attendant les ordres.

Quand nous fûmes assis, notre vieux camarade prit la parole, et, à sa manière, me raconta trois grandes époques qui me donnèrent le sens de sa vie et m'expliquèrent la bizarrerie de ses habitudes et ce qu'il y avait de sombre dans son caractère. Rien de ce qu'il m'a dit ne s'est effacé de ma mémoire, et je le répéterai presque mot pour mot.

CHAPITRE III.

MALTE.

Je ne suis rien, dit-il d'abord, et c'est, à présent, un bonheur pour moi que de penser cela ; mais si j'étais quelque chose, je pourrais dire comme Louis XIV, *j'ai trop aimé la guerre*. — Que voulez-vous, Bonaparte m'avait grisé dès l'enfance comme les autres, et sa gloire me montait à la tête si violemment que je n'avais plus de place dans le cerveau pour une autre idée. Mon père, vieil officier supérieur toujours dans les camps, m'était tout à fait inconnu, quand un jour il lui prit fantaisie de me conduire en Égypte avec lui. J'avais douze ans, et je me souviens encore de ce temps comme si j'y étais, des sentiments de toute l'armée et de ceux qui prenaient déjà possession de mon âme. Deux esprits enflaient les voiles de nos vaisseaux, l'esprit de gloire et l'esprit de piraterie. Mon père n'écoutait pas plus le second que le vent nord-est qui nous emportait ; mais le

premier bourdonnait si fort à mes oreilles qu'il me rendit sourd pendant longtemps à tous les bruits du monde, hors à la musique de Charles XII, le canon. Le canon me semblait la voix de Bonaparte ; et tout enfant que j'étais, quand il grondait, je devenais rouge de plaisir, je sautais de joie, je lui battais des mains, je lui répondais par de grands cris. Ces premières émotions préparèrent l'enthousiasme exagéré qui fut le but et la folie de ma vie. Une rencontre mémorable pour moi décida cette sorte d'admiration fatale, cette adoration insensée à laquelle je voulus trop sacrifier.

La flotte venait d'appareiller depuis le 30 floréal an VI. Je passais le jour et la nuit sur le pont à me pénétrer du bonheur de voir la grande mer bleue et nos vaisseaux. Je comptai cent bâtiments et je ne pus tout compter. Notre ligne militaire avait une lieue d'étendue, et le demi-cercle que formait le convoi en avait au moins six. Je ne disais rien. Je regardai passer la Corse tout près de nous, traînant la Sardaigne à sa suite, et bientôt arriva la Sicile à notre gauche. Car *la Junon*, qui portait mon père et moi, était destinée à éclairer la route et à former l'avant-garde avec trois autres frégates. Mon père me tenait la main et me montra l'Etna tout fumant et des rochers que je n'oublierai point ; c'était la Favanière, et le mont Erix. Marsala, l'ancienne Lilybée, passait à travers ses vapeurs, et je pris ses maisons blanches pour des colombes perchées sur un nuage ; et un matin, c'était..., oui, c'était le 24 prairial, je vis, au lever du jour, arriver devant moi un tableau qui m'éblouit pour vingt ans.

Malte était debout avec ses forts, ses canons à fleur d'eau, ses longues murailles luisantes au soleil comme des marbres nouvellement polis, et sa fourmilière de galères toutes minces courant sur de longues rames rouges. Cent quatre-vingt-quatorze bâtiments français l'enveloppaient de leurs grandes voiles et de leurs pavillons bleus, rouges et blancs que l'on hissait, en ce moment, à tous les mâts, tandis que l'étendard de la religion s'abaissait lentement sur le *Gozo* et le fort Saint-Elme ; c'était la dernière croix militante qui tombait. Alors la flotte tira cinq cents coups de canon.

Le vaisseau *l'Orient* était en face seul à l'écart, grand et immobile. Devant lui vinrent passer lentement et l'un après l'autre tous les bâtiments de guerre, et je vis de loin Desaix saluer Bonaparte. Nous montâmes près de lui à bord de *l'Orient*. Enfin, pour la première fois, je le vis.

Il était debout près du bord, causant avec Casa-Bianca, capitaine de vaisseau (pauvre *Orient* !), et il jouait avec les cheveux d'un enfant de dix ans, le fils du capitaine. Je fus jaloux de cet enfant

sur-le-champ, et le cœur me bondit en voyant qu'il touchait le sabre du général. Mon père s'avança vers Bonaparte et lui parla longtemps. Je ne voyais pas encore son visage. Tout d'un coup il se retourna et me regarda; je frémis de tout mon corps à la vue de ce front jaune et entouré de longs cheveux pendants et comme sortant de la mer tout mouillés; de ces grands yeux gris, de ces joues maigres et de cette lèvre rentrée sur un menton aigu. Il venait de parler de moi, car il disait : « Écoute, mon brave, puisque tu le veux tu viendras en Égypte, et le général Vaubois restera bien ici sans toi avec ses quatre milles hommes; mais je n'aime pas qu'on emmène ses enfants; je ne l'ai permis qu'à Casa-Bianca, et j'ai eu tort. Tu vas renvoyer celui-ci en France; je veux qu'il soit fort en mathématiques, et s'il t'arrive quelque chose là-bas, je te réponds de lui, moi; je m'en charge, et j'en ferai un bon soldat. » En même temps il se baissa et, me prenant sous le bras, m'éleva jusqu'à sa bouche et me baisa le front. La tête me tourna, je sentis qu'il était mon maître et qu'il enlevait mon âme à mon père, que du reste je connaissais à peine parce qu'il vivait à l'armée éternellement. Je crus éprouver l'effroi de Moïse berger voyant Dieu dans le buisson. Bonaparte m'avait soulevé libre, et quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont, ils y laissèrent un esclave de plus.

La veille je me serais jeté dans la mer si l'on m'eût enlevé à l'armée; mais je me laissai emmener quand on voulut. Je quittai mon père avec indifférence, et c'était pour toujours! Mais nous sommes si mauvais dès l'enfance, et, hommes ou enfants, si peu de chose nous prend et nous enlève aux bons sentiments naturels! Mon père n'était plus mon maître, parce que j'avais vu le sien, et que de celui-là seul me semblait émaner toute autorité de la terre. — O rêves d'autorité et d'esclavage! O pensées corruptrices du pouvoir, bonnes à séduire les enfants! Faux enthousiasmes! poisons subtils, quel antidote pourra-t-on jamais trouver contre vous? — J'étais étourdi, enivré; je voulais travailler, et je travaillai à en devenir fou. Je calculai nuit et jour, et je pris l'habit, le savoir et, sur mon visage, la couleur jaune de l'école. De temps en temps le canon m'interrompait, et cette voix du demi-dieu m'apprenait la conquête de l'Égypte, Marengo, le 18 brumaire, l'Empire.... et l'Empereur me tint parole. — Quant à mon père, je ne savais plus ce qu'il était devenu, lorsqu'un jour m'arriva cette lettre que voici.

Je la porte toujours dans ce vieux portefeuille, autrefois rouge, et je la relis souvent pour bien me convaincre de l'inutilité des avis que donne

une génération à celle qui la suit, et réfléchir sur l'absurde entêtement de mes illusions.

Ici le capitaine ouvrant son uniforme, tira de sa poitrine, son mouchoir premièrement, puis un petit portefeuille qu'il ouvrit avec soin, et nous entrâmes dans un café encore éclairé où il me lut ces fragments de lettre, qui me sont restés entre les mains, on saura bientôt comment.

CHAPITRE IV.

SIMPLE LETTRE.

A bord du vaisseau anglais le *Cullogen*,
devant Rochefort, 1804.

Sent to France, with admiral Collingwood's permission.

« Il est inutile, mon enfant, que tu saches comment t'arrivera cette lettre et par quels moyens j'ai pu apprendre ta conduite et ta position actuelle. Qu'il te suffise d'apprendre que je suis content de toi, mais que je ne te reverrai sans doute jamais. Il est probable que cela t'inquiète peu. Tu n'as connu ton père que dans l'âge où la mémoire n'est pas née encore et où le cœur n'est pas encore éclos. Il s'ouvre plus tard en nous qu'on ne le pense généralement, et c'est de quoi je me suis souvent étonné; mais qu'y faire? — Tu n'es pas plus mauvais qu'un autre, ce me semble. Il faut bien que je m'en contente. Tout ce que j'ai à te dire, c'est que je suis prisonnier des Anglais depuis le 14 thermidor an VI (ou le 2 août 1798, vieux style, qui, dit-on, redevient à la mode aujourd'hui). J'étais allé à bord de l'*Orient* pour tâcher de persuader à ce brave Brueys d'appareiller pour Corfou. Bonaparte m'avait déjà envoyé son pauvre aide de camp Julien, qui eut la sottise de se laisser enlever par les Arabes. Moi, j'arrivai, mais assez inutilement, Brueys était entêté comme une mule. Il disait qu'on allait trouver la passe d'Alexandrie pour faire entrer ses vaisseaux, mais il ajouta quelques mots assez fiers qui me firent bien voir qu'au fond il était un peu jaloux de l'armée de terre. — Nous prend-on pour des *passeurs d'eau*? me dit-il, et croit-on que nous ayons peur des Anglais? — Il aurait mieux valu pour la France qu'il en eût peur. Mais s'il a fait des fautes, il les a glorieusement expiées. Et je puis dire que j'expie ennuyeusement celle que je fis de rester à son bord quand on l'attaqua. Brueys fut d'abord blessé à la tête et à la main. Il continua le combat jusqu'au moment où un boulet lui arracha les entrailles. Il se fit mettre dans un sac de son et mourut sur son banc de quart. Nous vîmes claire-

ment que nous allions sauter vers les dix heures du soir. Ce qui restait de l'équipage descendit dans les chaloupes et se sauva, excepté Casa-Bianca. Il demeura le dernier, bien entendu ; mais son fils, un beau garçon, que tu as entrevu, je crois, vint me trouver et me dit : « Citoyen, qu'est-ce que l'honneur veut que je fasse ? » — Pauvre petit. Il avait dix ans, je crois, et cela parlait d'honneur dans un tel moment ! je le pris sur mes genoux dans le canot et je l'empêchai de voir sauter son père avec le pauvre *Orient* qui s'éparpilla en l'air comme une gerbe de feu. Nous ne sautâmes pas, nous, mais nous fûmes pris, ce qui est bien plus douloureux, et je vins à Douvres, sous la garde d'un brave capitaine anglais nommé Collingwood, qui commande à présent le *Culloden*. C'est un galant homme s'il en fut, qui, depuis 1761 qu'il sert dans la marine, n'a quitté la mer que pendant deux années, pour se marier. Ses enfants, dont il parle sans cesse, ne le connaissent pas, et sa femme ne connaît guère que par ses lettres son beau caractère. Mais je sens bien que la douleur de cette défaite d'Aboukir a abrégé mes jours, qui n'ont été que trop longs, puisque j'ai vu un tel désastre et la mort de mes glorieux amis. Mon grand âge a touché tout le monde ici ; et, comme le climat de l'Angleterre m'a fait tousser beaucoup et a renouvelé toutes mes blessures au point de me priver entièrement de l'usage d'un bras, le bon capitaine Collingwood a demandé et obtenu pour moi (ce qu'il n'aurait pu obtenir pour lui-même à qui la terre était défendue) la grâce d'être transféré en Sicile, sous un soleil plus chaud et un ciel plus pur. Je crois bien que j'y vais finir ; car soixante-dix-huit ans, sept blessures, des chagrins profonds et la captivité sont des maladies incurables. Je n'avais à te laisser que mon épée, pauvre enfant ; à présent je n'ai même plus cela, car un prisonnier n'a pas d'épée. Mais j'ai au moins un conseil à te donner, c'est de te défier de ton enthousiasme pour les hommes qui parviennent vite, et surtout pour Bonaparte. Tel que je te connais, tu serais un Séide, et il faut se garantir du *Séidisme* quand on est Français, c'est-à-dire très-susceptible d'être atteint de ce mal contagieux. C'est une chose merveilleuse que la quantité de petits et de grands tyrans qu'il a produits. Nous aimons les fanfarones à un point extrême, et nous nous donnons à eux de si bon cœur que nous ne tardons pas à nous en mordre les doigts ensuite. La source de ce défaut est un grand besoin d'action et une grande paresse de réflexion. Il s'ensuit que nous aimons infiniment mieux nous donner corps et âme à celui qui se charge de penser pour nous et d'être responsable. Quitte à rire après, de nous et de lui.

» Bonaparte est un bon enfant, mais il est vraiment par trop charlatan. Je crains qu'il ne devienne fondateur, parmi nous, d'un nouveau genre de jonglerie ; nous en avons bien assez en France. Le charlatanisme est insolent et corrupteur, et il a donné de tels exemples dans notre siècle et a mené si grand bruit du tambour et de la baguette sur la place publique, qu'il s'est glissé dans toute profession, et qu'il n'y a si petit homme qu'il n'ait gonflé. — Le nombre est incalculable des grenouilles qui crèvent. Je désire bien vivement que mon fils n'en soit pas.

» Je suis bien aise qu'il m'ait tenu parole en se chargeant de toi, comme il dit, mais ne t'y fie pas trop. Quand nous étions en Égypte, voici ce qui se passa à un certain dîner, et ce que je veux te dire afin que tu y penses souvent.

» Le 1^{er} vendémiaire an VII, étant au Caire, Bonaparte, membre de l'Institut, ordonna une fête civique pour l'anniversaire de l'établissement de la République. La garnison d'Alexandrie célébra la fête autour de la colonne de Pompée, sur laquelle on planta le drapeau tricolore ; l'aiguille de Cléopâtre fut illuminée assez mal ; et les troupes de la Haute-Égypte célébrèrent la fête le mieux qu'elles purent entre les pylônes, les colonnes, les cariatides de Thèbes, sur les genoux du colosse de Memnon, aux pieds des figures de Tâma et Châma. Le premier corps d'armée fit au Caire ses manœuvres, ses courses et ses feux d'artifice. Le général en chef avait invité à dîner tout l'état-major, les ordonnateurs, les savants, le kiaya du pacha, l'émir, les membres du divan et les agas, autour d'une table de cinq cents couverts, dressée dans la salle basse de la maison qu'il occupait sur la place d'El-Bequier ; le bonnet de la liberté et le croissant s'entrelaçaient amoureusement ; les couleurs turques et françaises formaient un berceau et un tapis fort agréables sur lesquels se mariaient le Koran et la Table des Droits de l'Homme. Après que les convives eurent bien mangé avec leurs doigts des poulets et du riz assaisonnés de safran, des pastèques et des fruits, Bonaparte, qui ne disait rien, jeta un coup d'œil très-prompt sur eux tous. Le bon Kléber, qui était couché à côté de lui, parce qu'il ne pouvait pas ployer à la turque ses longues jambes, donna un grand coup de coude à Abdallah-Menou son voisin, et lui dit avec son accent demi-allemand :

« — Tiens ! voilà Ali-Bonaparte qui va nous faire une des siennes.

» Il l'appelait comme cela, parce que, à la fête de Mahomet, le général s'était amusé à prendre le costume oriental, et qu'au moment où il s'était déclaré protecteur de toutes les religions, on lui avait

pompeusement décerné le nom de gendre du prophète et on l'avait nommé Ali-Bonaparte.

« Kléber n'avait pas fini de parler et passait encore sa main dans ses grands cheveux blonds, que le petit Bonaparte était déjà debout; et, approchant son verre de son menton maigre et de sa grosse cravate, il dit d'une voix brève, claire et saccadée :

« — Buons à l'an trois cent de la République française !

« Kléber se mit à rire dans l'épaule de Menou, au point de lui faire verser son verre sur un vieil aga, et Bonaparte les regarda tous deux de travers, en fronçant le sourcil.

« Certainement, mon enfant, il avait raison, parce que, en présence d'un général en chef, un général de division ne doit pas se tenir indécemment, fut-ce un gaillard comme Kléber; mais eux, ils n'avaient pas tout à fait tort non plus, puisque Bonaparte, à l'heure qu'il est, s'appelle l'Empereur et que tu es son page. »

En effet, dit le capitaine Renaud en reprenant la lettre de mes mains, je venais d'être nommé page de l'Empereur en 1804. — Ah ! la terrible année que celle-là ! de quels événements elle était chargée quand elle nous arriva, et comme je l'aurais considérée avec attention, si j'avais su alors considérer quelque chose ! Mais je n'avais pas d'yeux pour voir, pas d'oreilles pour entendre autre chose que les actions de l'Empereur, la voix de l'Empereur, les gestes de l'Empereur, les pas de l'Empereur. Son approche m'enivrait, sa présence me magnétisait. La gloire d'être attaché à cet homme me semblait la plus grande chose qui fût au monde, et jamais un amant n'a senti l'ascendance de sa maîtresse avec des émotions plus vives et plus écrasantes que celles que sa vue me donnait chaque jour. — L'admiration d'un chef militaire devient une passion, un fanatisme, une frénésie qui font de nous des esclaves, des furieux, des aveugles. — Cette pauvre lettre que je viens de vous donner à lire ne tint dans mon esprit que la place de ce que les écoliers nomment un *sermon*, et je ne sentis que le soulagement impie des enfants qui se trouvent délivrés de l'autorité naturelle et se croient libres parce qu'ils ont choisi la chaîne que l'entraînement général leur a fait river à leur cou. Mais un reste de bons sentiments natifs me fit conserver cette écriture sacrée, et son autorité sur moi a grandi à mesure que diminuaient mes rêves d'héroïque sujétion. Elle est restée toujours sur mon cœur et elle a fini par y jeter des racines invisibles, aussitôt que le bon sens a dégagé ma vue des nuages qui la couvraient alors. Je n'ai

pu m'empêcher, cette nuit, de la relire avec vous, et je me prends en pitié en considérant combien a été lente la courbe que mes idées ont suivie pour revenir à la base la plus solide et la plus simple de la conduite d'un homme. Vous verrez à combien peu elle se réduit; mais en vérité, monsieur, je pense que cela suffit à la vie d'un honnête homme, et il m'a fallu bien du temps pour arriver à trouver la source de la véritable grandeur qu'il peut y avoir dans la profession presque barbare des armes.

Ici le capitaine Renaud fut interrompu par un vieux sergent de grenadiers qui vint se placer à la porte du café, portant son arme en sous-officier et tirant une lettre écrite sur papier gris, placée dans la bretelle de son fusil. Le capitaine se leva paisiblement et ouvrit l'ordre qu'il recevait.

— Dites à Béjaud de copier cela sur le livre d'ordres, dit-il au sergent.

— Le sergent-major n'est pas revenu de l'arsenal, dit le sous-officier, d'une voix douce comme celle d'une jeune fille, et baissant les yeux, sans même daigner dire comment son camarade avait été tué.

— Le fourrier le remplacera, dit le capitaine sans rien demander, et il signa son ordre sur le dos du sergent, qui lui servit de pupitre.

Il toussa un peu, et reprit avec tranquillité.

CHAPITRE V.

LE DIALOGUE INCONNU.

— La lettre de mon pauvre père, et sa mort que j'appris peu de temps après, produisirent en moi, tout enivré que j'étais et tout étourdi du bruit de mes éperons, une impression assez forte pour donner un grand ébranlement à mon ardeur aveugle, et je commençai à examiner de plus près et avec plus de calme ce qu'il y avait de surnaturel dans l'éclat qui m'enivrait. Je me demandai, pour la première fois, en quoi consistait l'ascendant que nous laissons prendre sur nous aux hommes d'action revêtus d'un pouvoir absolu, et j'osai tenter quelques efforts intérieurs pour tracer des bornes, dans ma pensée, à cette donation volontaire de tant d'hommes à un homme. Cette première secousse me fit entr'ouvrir la paupière, et j'eus l'audace de regarder en face l'aigle éblouissant qui m'avait enlevé, tout enfant, et dont les ongles me pressaient les reins.

Je ne tardai pas à trouver des occasions de l'exa-

miner de plus près, et d'épier l'esprit du grand homme, dans les actes obscurs de sa vie privée.

On avait osé créer des pages, comme je vous l'ai dit, mais nous portions l'uniforme d'officiers, en attendant la livrée verte à culottes rouges que nous devions prendre au sacre. Nous servions d'écuyers, de secrétaires et d'aides de camp jusque-là, selon la volonté du maître, qui prenait ce qu'il trouvait sous sa main. Déjà il se plaisait à peupler ses antichambres; et comme le besoin de dominer le suivait partout, il ne pouvait s'empêcher de l'exercer dans les plus petites choses et tourmentait autour de lui ceux qui l'entouraient, par l'infatigable manquement d'une volonté toujours présente. Il s'amusait de ma timidité; il jouait avec mes terreurs et mon respect. — Quelquefois il m'appelait brusquement, et me voyant entrer pâle et balbutiant, il s'amusait à me faire parler longtemps pour voir mes étonnements troubler mes idées. Quelquefois, tandis que j'écrivais sous sa dictée, il me tirait l'oreille tout d'un coup, à sa manière, et me faisait une question imprévue sur quelque vulgaire connaissance, comme la géographie ou l'algèbre, me posant le plus facile problème d'enfant; il me semblait alors que la foudre tombait sur ma tête. Je savais mille fois ce qu'il demandait, j'en savais plus qu'il ne le croyait, j'en savais même souvent plus que lui, mais son œil me paralysait. Lorsqu'il était hors de la chambre, je pouvais respirer, le sang commençait à circuler dans mes veines, la mémoire me revenait et avec elle une honte inexprimable; la rage me prenait, j'écrivais ce que j'aurais dû lui répondre; puis je me roulais sur le tapis, je pleurais, j'avais envie de me tuer.

— « Quoi ! me disais-je, il y a donc des têtes assez fortes pour être sûres de tout et n'hésiter devant personne ? Des hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose, et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir, clef qu'on ne cesse de chercher, est dans leur poche, et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infaillibles ? » — Je sentais pourtant que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : « Il ment ! Son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté, dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement ! Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-dessous. Et que voit-il ? un pauvre ignorant comme nous tous, et sous tout cela, la créature faible ! » — Cependant je ne savais comment voir le fond de cette âme déguisée. Le pouvoir et la gloire le défendaient sur tous les points, je tournais autour sans réussir à y rien surpren-

dre, et ce porc-épic toujours armé se roulait devant moi, n'offrant de tous côtés que des pointes acérées. — Un jour pourtant, le hasard, notre maître à tous, les entr'ouvrit, et, à travers ces piques et ces dards, fit pénétrer une lumière d'un moment. — Un jour, ce fut peut-être le seul de sa vie, il rencontra plus fort que lui et recula un instant devant un ascendant plus grand que le sien. — J'en fus témoin, et me sentis vengé. — Voici comment cela m'arriva :

Nous étions à Fontainebleau. Le Pape venait d'arriver. L'Empereur l'avait attendu impatiemment pour le sacre, et l'avait reçu en voiture, montant de chaque côté, au même instant, avec une étiquette en apparence négligée, mais profondément calculée de manière à ne céder ni prendre le pas, ruse italienne. Il revenait au château, tout y était en rumeur; j'avais laissé plusieurs officiers dans la chambre qui précédait celle de l'Empereur, et j'étais resté seul dans la sienne. — Je considérais une longue table qui portait, au lieu de marbre, des mosaïques romaines, et que surchargeait un amas énorme de placets. J'avais vu souvent Bonaparte rentrer et leur faire subir une étrange épreuve. Il ne les prenait ni par ordre, ni au hasard; mais quand leur nombre l'irritait, il passait sa main sur la table, de gauche à droite et de droite à gauche, comme un faucheur, et les dispersait jusqu'à ce qu'il en eût réduit le nombre à cinq ou six qu'il ouvrait. Cette sorte de jeu dédaigneux m'avait ému singulièrement. Tous ces papiers de deuil et de détresse repoussés et jetés sur le parquet, enlevés comme par un vent de colère, ces implorations inutiles des veuves et des orphelins n'ayant pour chances de secours que la manière dont les feuilles volantes étaient balayées par le chapeau consulaire; toutes ces feuilles gémissantes, mouillées par des larmes de famille, traînant au hasard sous ses bottes et sur lesquelles il marchait comme sur ses morts du champ de bataille, me représentaient la destinée présente de la France comme une loterie sinistre, et, toute grande qu'était la main indifférente et rude qui tirait les lots, je pensais qu'il n'était pas juste de livrer ainsi au caprice de ses coups de poing tant de fortunes obscures qui eussent été peut-être un jour aussi grandes que la sienne, si un point d'appui leur eût été donné. Je sentis mon cœur battre contre Bonaparte et se révolter, mais honteusement, mais en cœur d'esclave qu'il était. Je considérais ces lettres abandonnées, des cris de douleur inentendus s'élevaient de leurs plis profanés; et les prenant pour les lire, les rejetant ensuite, moi-même, je me faisais juge entre ces malheureux et le maître qu'ils s'étaient donné, et qui allait aujourd'hui s'asseoir plus solidement que

jamais sur leurs têtes. Je tenais dans ma main l'une de ces pétitions méprisées, lorsque le bruit des tambours qui battaient *aux champs* m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, vous savez que de même que l'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actions les unes sur les autres. Quand il entra à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes, qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois j'entendis ses talons résonner en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermée heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

L'Empereur était fort agité; il marcha seul dans la chambre comme quelqu'un qui attend avec impatience, et fit en un instant trois fois sa longueur, puis s'avança vers la fenêtre et se mit à y tambouriner une marche avec les ongles. Une voiture roula encore dans la cour, il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois comme impatient de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur, puis alla brusquement à la porte et l'ouvrit au Pape.

Pie VII entra seul, Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui, avec une promptitude de géolier. Je sentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers entre de telles gens. Cependant je restais sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le Pape était d'une taille élevée; il avait un visage allongé, jaune, souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux, sa bouche était entrouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très-spirituelle et très-vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait, négligemment sur ses épaules courbées, un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement, avec la démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, et attendait ce que lui allait dire l'autre Italien.

Ah! monsieur, quelle scène! quelle scène! je la vois encore. — Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère, et si

son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur éclata. — Bonaparte n'était pas alors ce que vous l'avez vu depuis; il n'avait point ce ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un *type*, selon le langage actuel, et qui a laissé de lui, à la foule, je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfants et le laissera peut-être un jour fabuleux et impossible comme l'informe Polichinelle. — Il n'était point ainsi alors, monsieur, mais nerveux et souple, mais lesté, vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques moments, recherché dans ses manières; sa poitrine plate et rentrée entre les épaules, et tel encore que je l'avais vu à Malte, le visage mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre quand le Pape fut entré; il se mit à rôder autour du fauteuil comme un chasseur prudent; et s'arrêtant tout à coup en face de lui dans l'attitude roide et immobile d'un caporal, il reprit une suite de la conversation commencée dans leur voiture, interrompue par l'arrivée, et qu'il lui tardait de reprendre.

— Je vous le répète, Saint Père, je ne suis point un esprit fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que, malgré mes vieux républicains, j'irai à la messe.

Il jeta ces derniers mots brusquement au Pape, comme un coup d'encensoir lancé au visage, et s'arrêta pour en attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. — Le Pape baissa les yeux et posa ses deux mains sur les têtes d'aigle qui formaient les bras de son fauteuil. Il parut, par cette attitude de statue romaine, qu'il disait clairement : Je me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre.

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis, au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était content ni de lui-même ni de son adversaire et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler de suite, en marchant circulairement et jetant à la dérobée des regards perçants dans les glaces de l'appartement où se réfléchissait la figure grave du saint-père, et le regardant en profil quand il passait près de lui, mais jamais en face, de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

— Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur

le cœur, Saint Père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez un air de martyr devant moi; vous êtes là comme résigné, comme offrant au ciel vos douleurs. Mais en vérité ce n'est pas là votre situation, vous n'êtes pas prisonnier, par Dieu! vous êtes libre comme l'air.

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face. Il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère despotique à qui, comme à tous les esprits de même nature, il ne suffisait pas de se faire obéir s'il n'était obéi avec l'air d'avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

— Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes parfaitement libre; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route est ouverte, personne ne vous retient.

Le Pape soupira et leva sa main droite et ses yeux au ciel sans répondre; ensuite il laissa retomber très-lentement son front ridé et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son col.

Bonaparte continua à parler en tournoyant plus lentement. Sa voix devint douce et son sourire plein de grâce.

— Saint Père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais, en vérité, que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu Pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très-affligé. Votre Sainteté fut, je crois, obligée de revenir, par mer, à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes.

Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné; mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête, presque imperceptible, et demeura comme plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du grand fauteuil du Pape. — Je tressaillis, parce qu'en venant chercher ce siège, il avait effleuré de son épauvette le rideau de l'alcôve où j'étais caché.

— Ce fut, en vérité, continua-t-il, comme catholique que cela m'affligea. Je n'ai jamais eu le temps d'étudier beaucoup la théologie, moi, mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Eglise; elle a une vitalité prodigieuse, Saint Père. Voltaire vous a bien un peu entamés, mais je ne l'aime pas, et je vais lâcher sur lui un vieil oratorien défroqué. Vous serez content, allez. Tenez, nous pourrions, si vous vouliez, faire bien des choses de l'avenir.

Ici il prit un air d'innocence et de jeunesse très-caressant.

— Moi, je ne sais pas, j'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris, pour toujours. Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries si vous vouliez. Vous y trouverez déjà votre chambre de Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *Padre*, que c'est là la vraie capitale du monde? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez; d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne croit. — Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Eglise comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau; nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et les fermerais; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme Notre-Seigneur a dit : Je suis venu avec l'épée, je garderais l'épée, moi; je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes.

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

Le Pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans mouvement comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, après un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible :

— *Comediante!*

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit; une de ses colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse, mais il allait droit et ferme, en long et en large, brusquement, frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit; les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre; il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose; mes cheveux me firent mal et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le Pape, il ne remua pas, seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout à coup.

— Comédien! moi! Ah! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants. — Comédien! — Ah! vous n'êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent! Mon théâtre, c'est le monde; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur; pour comédiens j'ai vous tous, Papes, Rois, Peuples! et le fil par lequel je vous remue

c'est la peur! — Comédien! Ah! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler. *Signor Chiaramonti*, savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé si je le voulais, vous et votre tiare; la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant.

Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du Pape, s'il vous plait? — Comédien! Ah! messieurs, vous prenez vite pied chez nous! Vous êtes de mauvaise humeur parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes? — Mais on ne me pipe pas ainsi. — C'est moi qui vous tiens dans mes doigts, c'est moi qui vous porte du midi au nord, comme des marionnettes; c'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose, parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter, et vous n'avez pas l'esprit de voir cela, et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas. — Mais non! Il faut tout vous dire! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos robes de femme? — Mais sachez bien qu'elles ne m'imposent nullement, et que, si vous continuez, vous! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand vizir; je la déchirerai d'un coup d'épée.

Il se tut. Je n'osais pas respirer. J'avancai la tête, n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le pauvre vieillard était mort d'effroi. Le même calme dans l'attitude; le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel, et après avoir encore jeté un profond soupir, il sourit avec amertume et dit :

— *Tragédien!*

Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit, sur la table, un vase en porcelaine de Sèvres, où le château Saint-Ange et le Capitole étaient peints, et le jetant sur les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds, puis tout d'un coup s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable.

Je fus soulagé. Je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnements du sang. Il devint triste, sa voix fut sourde et mélancolique, et dès sa première parole, je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

— Malheureuse vie! dit-il d'abord. — Puis il rêva, déchira le bord de son chapeau, sans parler pendant une minute encore et reprit, se parlant à lui seul, au réveil.

— C'est vrai! Tragédien ou Comédien. —

Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis longtemps et pour toujours. Quelle fatigue! Quelle petitesse! Poser! toujours poser! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte. — Les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de noms. Être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi! — Et après ce tout, s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort. — Car, en vérité, poursuivit-il en se croisant les jambes et se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. — Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. — Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. — Moi, il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu, par exemple. Je vous parle à cœur ouvert. J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs, j'en fais un tous les matins et un tous les soirs; j'ai une imagination infatigable, mais je n'aurais pas le temps d'en remplir deux que je serais usé de corps et d'âme; car notre pauvre lampe ne brûle pas longtemps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux, mais il serait plus beau, et une unité majestueuse régnerait sur lui. — Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que notre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théories. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi, pour m'agrandir si je réussis et me rapetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts, ils abondent en France. Je les fais taire de mon vivant, mais après il faudra voir. — N'importe, mon affaire est de réussir et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en action, moi, et tous les jours.

Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant; il était naturel et vrai dans ce moment-là, il ne songeait point à se dessiner comme il fit depuis dans ses dialogues de Sainte-Hélène; il ne songeait point à s'idéaliser et ne composait point son personnage de manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques, il était lui, lui-même mis au dehors. — Il revint près du saint-père qui n'avait pas fait un mouvement, et marcha devant lui. Là, s'enflammant, riant

à moitié avec ironie, il débita ceci, à peu près, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout, à la fois, sans étude.

— La naissance est tout, dit-il; ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi! ils font le diable. Que voulez-vous? Il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet de canon. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi. — Les uns se contentent de peu, les autres n'ont jamais assez. — Qu'y faire? Chacun mange selon son appétit; moi, j'avais grand'faim! — Tenez, Saint Père, à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes, et au lieu d'elles, j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules. Tout cela est placé à présent, assez convenablement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allons la couronner à la barbe de Raguideau, son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et l'épée. Il n'avait, ma foi! pas tort. — Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela? Est-ce à moi? — Costume! costume d'acteur! Je vais l'endosser pour une heure et j'en aurai assez. Ensuite je reprendrai mon petit habit d'officier et je monterai à cheval. — Toujours à cheval; toute la vie à cheval! — Je ne serai pas assis un jour sans courir le risque d'être jeté à bas du fauteuil. Est-ce donc bien à envier? Hein?

Je vous le dis, Saint Père, il n'y a au monde que deux classes d'hommes : ceux qui ont et ceux qui gagnent.

Les premiers se couchent, et les autres se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans, Cromwell et Jean-Jacques; si vous aviez donné à l'un une ferme, et à l'autre douze cents francs et sa servante, ils n'auraient ni prêché, ni commandé, ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases, moi je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. — A trente-cinq ans j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent : Victoires. — Il faut bien qu'on me paye mon ouvrage. Et le payer d'un trône, ce n'est pas trop cher. — D'ailleurs je travaillerai toujours. Vous en verrez bien d'autres. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis et élu. Élu, comme vous, Saint Père, et tiré de la foule. Sur ce point nous pouvons nous donner la main.

Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et

brusque vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du Christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, d'un côté de sa bouche, un mouvement rapide qui ressemblait à un sourire de triomphe. — En ce moment, cette nature toute-puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses pièges misérables, et ses noirceurs de roué. Je vis qu'il n'avait rien voulu de son prisonnier et que c'était une joie tacite qu'il s'était donnée de n'avoir pas faibli dans ce tête-à-tête, et, s'étant laissé surprendre à l'émotion de la colère, de faire fléchir le captif sous l'émotion de la fatigue, de la crainte, et de toutes les faiblesses qui amènent un attendrissement inexplicable sur la paupière d'un vieillard. — Il avait voulu avoir le dernier, et sortit, sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le Pape, et je ne le crois pas.

CHAPITRE VI.

UN HOMME DE MER.

Sitôt que l'Empereur fut sorti de l'appartement, deux ecclésiastiques vinrent auprès du saint-père, et l'emmenèrent en le soutenant sous chaque bras, atterré, ému et tremblant.

Je demeurai, jusqu'à la nuit, dans l'alcôve d'où j'avais écouté cet entretien. Mes idées étaient confondues, et la terreur de cette scène n'était pas ce qui les dominait. J'étais accablé de ce que j'avais vu, et sachant à présent à quels calculs mauvais l'ambition toute personnelle pouvait faire descendre le génie, je haïssais cette passion qui venait de flétrir, sous mes yeux, le plus brillant des dominateurs, celui qui donnera peut-être son nom au

siècle pour l'avoir arrêté dix ans dans sa marche. — Je sentis que c'était folie de se dévouer à un homme, puisque l'autorité despotique ne peut manquer de rendre mauvais nos faibles cœurs; mais je ne savais à quelle idée me donner désormais. Je vous l'ai dit, j'avais dix-huit ans alors, et je n'avais encore en moi qu'un instinct vague du vrai, du bon et du beau, mais assez obstiné pour m'attacher sans cesse à cette recherche. C'est la seule chose que j'estime en moi.

Je jugeai qu'il était de mon devoir de me taire sur ce que j'avais vu; mais j'eus bien lieu de croire que l'on s'était aperçu de ma disparition momentanée de la suite de l'Empereur, car voici ce qui m'arriva. Je ne remarquai dans les manières du maître aucun changement à mon égard. Seulement, je passai peu de jours près de lui; et l'étude attentive que j'avais voulu faire de son caractère fut brusquement arrêtée. Je reçus un matin l'ordre de partir sur-le-champ pour le camp de Boulogne, et, à mon arrivée, l'ordre de m'embarquer sur un des bateaux plats que l'on essayait en mer.

Je partis avec moins de peine que je ne m'y fusse attendu si l'on m'eût annoncé ce voyage avant la scène de Fontainebleau. Je respirai en m'éloignant de ce vieux château et de sa forêt, et à ce soulagement involontaire je sentis que mon *séidisme* était mordu au cœur. Je fus attristé d'abord de cette première découverte, et je tremblais pour l'éblouissante illusion qui faisait pour moi un devoir de mon dévouement aveugle. Le grand égoïste s'était montré à nu devant moi, mais à mesure que je m'éloignai de lui je commençai à le contempler dans ses œuvres et il reprit encore sur moi, par cette vue, une partie du magique ascendant par lequel il avait fasciné le monde. — Cependant ce fut plutôt l'idée gigantesque de la guerre, qui désormais m'apparut, que celle de l'homme qui la représentait d'une si redoutable façon, et je sentis à cette grande vue un enivrement insensé redoubler en moi pour la gloire des combats, m'étourdissant sur le maître qui les ordonnait, et regardant avec orgueil le travail perpétuel des hommes qui ne me parurent tous que ses humbles ouvriers.

Le tableau était homérique en effet et bon à prendre des écoliers par l'étourdissement des actions multipliées. Quelque chose de faux s'y démelait pourtant et se montrait vaguement à moi, mais sans netteté encore, et je sentais le besoin d'une vue meilleure que la mienne, qui me fit découvrir le fond de tout cela. Je venais d'apprendre à mesurer le capitaine, il me fallait sonder la guerre. — Voici quel nouvel événement me donna cette seconde leçon. Car j'ai reçu trois rudes en-

seignements dans ma vie, et je vous les raconte après les avoir médités tous les jours. Leurs secousses me furent violentes et la dernière acheva de renverser l'idole de mon âme.

L'apparente démonstration de conquête et de débarquement en Angleterre, l'évocation des souvenirs de Guillaume le Conquérant; la découverte du camp de César, à Boulogne; le rassemblement subit de neuf cents bâtiments dans ce port, sous la protection d'une flotte de cinq cents voiles, toujours annoncée; l'établissement des camps de Dunkerque et d'Ostende, de Calais, de Montreuil, et de Saint-Omer, sous les ordres de quatre maréchaux; le trône militaire d'où tombèrent les premières étoiles de la Légion d'honneur; les revues, les fêtes, les attaques partielles; tout cet éclat réduit, selon le langage géométrique, à sa plus simple expression, eut trois buts : inquiéter l'Angleterre, assoupir l'Europe, concentrer et enthousiasmer l'armée.

Ces trois points dépassés, Bonaparte laissa tomber, pièce à pièce, la machine artificielle qu'il avait fait jouer à Boulogne. Quand j'y arrivai, elle jouait à vide, comme celle de Marly. Les généraux y faisaient encore les faux mouvements d'une ardeur simulée dont ils n'avaient pas la conscience. On continuait à jeter encore à la mer quelques malheureux bateaux dédaignés par les Anglais et coulés par eux de temps à autre. Je reçus un commandement sur l'une de ces embarcations, dès le lendemain de mon arrivée.

Ce jour-là, il y avait en mer une seule frégate anglaise. Elle courait des bordées, avec une majestueuse lenteur, elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait, elle se mirait, elle glissait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne. Le misérable bateau plat de nouvelle et mauvaise invention s'était risqué fort avant quatre autres bâtiments pareils; et nous étions tout fiers de notre audace, lancés ainsi depuis le matin, lorsque nous découvrimmes tout à coup les paisibles jeux de la frégate. Ils nous eussent sans doute paru fort gracieux et poétiques vus de la terre ferme, ou seulement si elle se fût amusée à prendre ses ébats entre l'Angleterre et nous, mais c'était au contraire, entre nous et la France. La côte de Boulogne était à plus d'une lieue. Cela nous rendit pensifs. Nous fîmes force de nos mauvaises voiles et de nos plus mauvaises rames, et pendant que nous nous démenions, la paisible frégate continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables autour de nous, faisant le manège et changeant de main comme un cheval bien dressé, et dessinant des *s* et des *z* sur l'eau, de la façon la plus aimable.

ble. Nous remarquâmes qu'elle eut la bonté de nous laisser passer plusieurs fois devant elle sans tirer un coup de canon, et même tout d'un coup elle les retira tous dans l'intérieur et ferma tous ses sabords. Je crus d'abord que c'était une manœuvre toute pacifique, et je ne comprenais rien à cette politesse. — Mais un gros vieux marin me donna un coup de coude, et me dit : Voilà qui va mal. En effet, après nous avoir laissé bien courir devant elle, comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles et sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula et passa joyeusement pardessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers, desquels je fus, moi dixième, sur deux cents hommes que nous étions au départ. La belle frégate se nommait *la Naiade*, et pour ne pas perdre l'habitude française des jeux de mots, vous pensez bien que nous ne manquâmes jamais de l'appeler depuis : *la Noyade*.

J'avais pris un bain si violent que l'on était sur le point de me rejeter comme mort dans la mer, quand un officier qui visitait mon portefeuille y trouva la lettre de mon père que vous venez de lire, et la signature de lord Collingwood. Il me fit donner des soins plus attentifs, on me trouva quelques signes de vie, et quand je repris connaissance, ce fut, non à bord de la gracieuse *Naiade*, mais sur *la Victoire* (*the Victory*). Je demandai qui commandait cet autre navire. On me répondit laconiquement : lord Collingwood. Je crus qu'il était fils de celui qui avait connu mon père; mais quand on me conduisit à lui, je fus détrompé. C'était le même homme.

Je ne pus contenir ma surprise quand il me dit, avec une bonté toute paternelle, qu'il ne s'attendait pas à être le gardien du fils après l'avoir été du père, mais qu'il espérait qu'il ne s'en trouverait pas plus mal; qu'il avait assisté aux derniers moments de ce vieillard, et qu'en apprenant mon nom il avait voulu m'avoir à son bord; il me parlait le meilleur français avec une douceur mélancolique dont l'expression ne m'est jamais sortie de la mémoire. Il m'offrit de rester à son bord, sur parole de ne faire aucune tentative d'évasion. J'en donnai ma parole d'honneur, sans hésiter, à la manière des jeunes gens de dix-huit ans, et, me trouvant beaucoup mieux à bord de *la Victoire* que sur quelque ponton, étonné de ne rien voir qui justifiait les préventions qu'on nous donnait contre les Anglais, je fis connaissance, assez facilement, avec les officiers du bâtiment, que mon ignorance de la mer et de leur langue amusait beaucoup, et qui se divertirent à me faire connaître l'une et

l'autre, avec une politesse d'autant plus grande, que leur amiral me traitait comme son fils. Cependant une grande tristesse me prenait quand je voyais de loin les côtes blanches de la Normandie, et je me retirais pour ne pas pleurer. Je résistais à l'envie que j'en avais, parce que j'étais jeune et courageux; mais ensuite, dès que ma volonté ne surveillait plus mon cœur, dès que j'étais couché et endormi, les larmes sortaient de mes yeux malgré moi et trempaient mes joues et la toile de mon lit au point de me réveiller.

Un soir surtout, il y avait eu une prise nouvelle d'un brick français; je l'avais vu périr de loin, sans que l'on pût sauver un seul homme de l'équipage, et, malgré la gravité et la retenue des officiers, il m'avait bien fallu entendre les cris et les hurras des matelots qui voyaient avec joie l'expédition s'évanouir et la mer engloutir goutte à goutte cette avalanche qui menaçait d'écraser leur patrie. Je m'étais retiré et caché tout le jour dans le réduit que lord Collingwood m'avait fait donner près de son appartement, comme pour mieux déclarer sa protection, et, quand la nuit fut venue, je montai seul sur le pont. J'avais senti l'ennemi autour de moi plus que jamais, et je me mis à réfléchir sur ma destinée si tôt arrêtée, avec une amertume plus grande. Il y avait un mois déjà que j'étais prisonnier de guerre, et l'amiral Collingwood, qui, en public, me traitait avec tant de bienveillance, ne m'avait parlé qu'un instant en particulier, le premier jour de mon arrivée à son bord; il était bon, mais froid, et, dans ses manières, ainsi que dans celles des officiers anglais, il y avait un point où tous les épanchements s'arrêtaient, et où la politesse compassée se présentait comme une barrière sur tous les chemins. C'est à cela que se fait sentir la vie en pays étranger. J'y pensais avec une sorte de terreur en considérant l'abjection qui pouvait durer jusqu'à la fin de la guerre, et je voyais comme inévitable le sacrifice de ma jeunesse, anéantie dans la honteuse inutilité du prisonnier. La frégate marchait rapidement, toutes voiles dehors, et je ne la sentais pas aller. J'avais appuyé mes deux mains à un câble et mon front sur mes deux mains, et, ainsi penché, je regardais dans l'eau de la mer. Ses profondeurs vertes et sombres me donnaient une sorte de vertige, et le silence de la nuit n'était interrompu que par des cris anglais. J'espérai un moment que le navire m'emportait bien loin de la France, et que je ne verrais plus, le lendemain, ces côtes droites et blanches, coupées dans la bonne terre chérie de mon pauvre pays. — Je pensais que je serais ainsi délivré du désir perpétuel que me donnait cette vue, et que je n'aurais pas, du moins, ce supplice de ne pouvoir même songer à m'échap-

per sans déshonneur, supplice de Tantale, où une soif avide de la patrie devait me dévorer pour longtemps. J'étais accablé de ma solitude et je souhaitais une prochaine occasion de me faire tuer. Je rêvais à composer ma mort habilement et à la manière grande et grave des anciens. J'imaginais une fin héroïque et digne de celles qui avaient été le sujet de tant de conversations de pages et d'enfants guerriers, l'objet de tant d'envie parmi mes compagnons. J'étais dans ces rêves qui, à dix-huit ans, ressemblent plutôt à une continuation d'action et de combat qu'à une sérieuse méditation, lorsque je me sentis doucement tirer par le bras, et, en me retournant, je vis, debout derrière moi, le bon amiral Collingwood.

Il avait à la main sa lunette de nuit et il était vêtu de son grand uniforme avec la rigide tenue anglaise. Il me mit une main sur l'épaule d'une façon paternelle, et je remarquai un air de mélancolie profonde dans ses grands yeux noirs et sur son front. Ses cheveux blancs, à demi poudrés, tombaient assez négligemment sur ses oreilles, et il y avait, à travers le calme inaltérable de sa voix et de ses manières, un fond de tristesse qui me frappa ce soir-là surtout et me donna pour lui, tout d'abord, plus de respect et d'attention.

— Vous êtes déjà triste, mon enfant, me dit-il. J'ai quelques petites choses à vous dire; voulez-vous causer un peu avec moi?

Je balbutiai quelques paroles vagues de reconnaissance et de politesse qui n'avaient pas le sens commun probablement, car il ne les écouta pas, et s'assit sur un banc, me tenant une main. J'étais debout devant lui.

— Vous n'êtes prisonnier que depuis un mois, reprit-il, et je le suis depuis trente-trois ans. Oui, mon ami, je suis prisonnier de la mer, elle me garde de tous côtés, toujours des flots et des flots; je ne vois qu'eux, je n'entends qu'eux. Mes cheveux ont blanchi sous leur écume, et mon dos s'est un peu voûté déjà sous leur humidité. J'ai passé si peu de temps en Angleterre que je ne la connais que par la carte. La patrie est un être idéal que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur, à mesure que je lui deviens plus nécessaire. C'est le sort commun et c'est même ce que nous devons le plus souhaiter que d'avoir de telles chaînes, mais elles sont quelquefois bien lourdes.

Il s'interrompit un instant, et nous nous tûmes tous deux, car je n'aurais pas osé dire un mot, voyant bien qu'il allait poursuivre.

— J'ai bien réfléchi, me dit-il, et je me suis interrogé sur mon devoir quand je vous ai eu à mon bord. J'aurais pu vous laisser conduire en Angle-

terre, mais vous auriez pu y tomber dans une misère dont je vous garantirai toujours, et dans un désespoir dont j'espère aussi vous sauver; j'avais pour votre père une amitié bien vraie, et je lui en donnerai ici une preuve; s'il me voit, il sera content de moi, n'est-ce pas?

L'amiral se tut encore et me serra la main. Il s'avança même dans la nuit et me regarda attentivement pour voir ce que j'éprouvais à mesure qu'il me parlait. Mais j'étais trop interdit pour lui répondre. Il poursuivit plus rapidement.

— J'ai déjà écrit à l'amirauté pour qu'au premier échange vous fussiez renvoyé en France. Mais cela pourra être long, ajouta-t-il, je ne vous le cache pas; car, outre que Bonaparte s'y prête mal, on nous fait peu de prisonniers. — En attendant, je veux vous dire que je vous verrais avec plaisir étudier la langue de vos ennemis, vous voyez que nous savons la vôtre. Si vous voulez, nous travaillerons ensemble et je vous prêterai Shakespeare et le capitaine Cook. — Ne vous affligez pas, vous serez libre avant moi, car, si l'Empereur ne fait la paix, j'en ai pour toute ma vie.

Ce ton de bonté, par lequel il s'associait à moi et nous faisait camarades, dans sa prison flottante, me fit de la peine pour lui; je sentis que, dans cette vie sacrifiée et isolée, il avait besoin de faire du bien pour se consoler secrètement de la rudesse de sa mission toujours guerroyante.

— Milord, lui dis-je, avant de m'enseigner les mots d'une langue nouvelle, apprenez-moi les pensées par lesquelles vous êtes parvenu à ce calme parfait, à cette égalité d'âme qui ressemble à du bonheur, et qui cache un éternel ennui... Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais je crains que cette vertu ne soit qu'une dissimulation perpétuelle.

— Vous vous trompez grandement, dit-il; le sentiment du Devoir finit par dominer tellement l'esprit, qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution. J'ai éprouvé, plus que tout homme peut-être, à quel point il est facile d'arriver à s'oublier complètement. Mais on ne peut dépouiller l'homme tout entier, et il y a des choses qui tiennent plus au cœur que l'on ne voudrait.

Là, il s'interrompit et prit sa longue lunette. Il la plaça sur mon épaule pour observer une lumière lointaine qui glissait à l'horizon, et, sachant à l'instant au mouvement ce que c'était : — Bateaux pêcheurs, — dit-il, et il se plaça près de moi, assis sur le bord du navire. Je voyais qu'il avait depuis longtemps quelque chose à me dire qu'il n'abordait pas.

— Vous ne me parlez jamais de votre père, me

dit-il tout à coup, je suis étonné que vous ne m'interrogiez pas sur lui, sur ce qu'il a souffert, sur ce qu'il a dit, sur ses volontés.

Et comme la nuit était très-claire, je vis encore que j'étais attentivement observé par ses grands yeux noirs.

— Je craignais d'être indiscret, dis-je avec embarras.....

Il me serra le bras, comme pour m'empêcher de parler davantage.

— Ce n'est pas cela, dit-il, *my child*, ce n'est pas cela.

Et il secouait la tête avec doute et bonté.

— J'ai trouvé peu d'occasions de vous parler, milord.

— Encore moins, interrompit-il; vous m'auriez parlé de cela tous les jours, si vous l'aviez voulu.

Je remarquai de l'agitation et un peu de reproche dans son accent. C'était là ce qui lui tenait au cœur. Je m'avisai encore d'une autre sottise réponse pour me justifier; car rien ne rend aussi niais que les mauvaises excuses.

— Milord, lui dis-je, le sentiment humiliant de la captivité absorbe plus que vous ne pouvez croire.

— Et je me souviens que je crus prendre en disant cela un air de dignité et une contenance de Régulus propres à lui en imposer.

— Ah! pauvre garçon! pauvre enfant! — *poor boy!* me dit-il, vous n'êtes pas dans le vrai. Vous ne descendez pas en vous-même. Cherchez bien, et vous trouverez une indifférence dont vous n'êtes pas comptable, mais bien la destinée militaire de votre pauvre père.

Il avait ouvert le chemin à la vérité, je la laissai partir.

— Il est certain, dis-je, que je ne connaissais pas mon père, je l'ai à peine vu à Malte, une fois.

— Voilà le vrai! cria-t-il. Voilà le cruel! mon ami! mes deux filles diront un jour comme cela. Elles diront : *Nous ne connaissons pas notre père!* Sarah et Mary diront cela! et cependant je les aime avec un cœur ardent et tendre, je les élève de loin, je les surveille de mon vaisseau, je leur écris tous les jours, je dirige leurs lectures, leurs travaux, je leur envoie des idées et des sentiments, je reçois en échange leurs confidences d'enfants; je les gronde, je m'apaise, je me réconcilie avec elles; je sais tout ce qu'elles font! je sais quel jour elles ont été au temple avec de trop belles robes. Je donne à leur mère de continuelles instructions pour elles. Je prévois d'avance qui les aimera, qui les demandera, qui les épousera; leurs maris seront mes fils; j'en fais des femmes pieuses et simples, on ne peut pas être plus père que je ne le suis.... Eh bien!

tout cela n'est rien, parce qu'elles ne me voient pas.

Il dit ces derniers mots d'une voix émue au fond de laquelle on sentait des larmes... Après un moment de silence, il continua :

— Oui, Sarah ne s'est jamais assise sur mes genoux que lorsqu'elle avait deux ans, et je n'ai tenu Mary dans mes bras que lorsque ses yeux n'étaient pas ouverts encore. Oui, il est juste que vous ayez été indifférent pour votre père et qu'elles le deviennent un jour pour moi. On n'aime pas un invisible. — Qu'est-ce pour elles que leur père? une lettre de chaque jour. — Un conseil plus ou moins froid. — On n'aime pas un conseil, on aime un être, — et un être qu'on ne voit jamais n'est pas, on ne l'aime pas, — et quand il est mort, il n'est pas plus absent qu'il n'était déjà, et on ne le pleure pas.

Il étouffait et il s'arrêta. — Ne voulant pas aller plus loin dans ce sentiment de douleur, devant un étranger, il s'éloigna, il se promena quelque temps et marcha sur le pont de long en large. Je fus d'abord très-touché de cette vue, et ce fut un remords qu'il me donna de n'avoir pas assez senti ce que vaut un père, et je dus à cette soirée la première émotion bonne, naturelle, sainte, que mon cœur ait éprouvée. A ces regrets profonds, à cette tristesse insurmontable au milieu du plus brillant éclat militaire, je compris tout ce que j'avais perdu en ne connaissant pas l'amour du foyer qui pouvait laisser, dans un grand cœur, de si cuisants regrets; je compris tout ce qu'il y avait de factice dans notre éducation barbare et brutale, dans notre besoin insatiable d'action étourdissante; je vis, comme par une révélation soudaine du cœur, qu'il y avait une vie adorable et regrettable dont j'avais été arraché violemment, une vie véritable d'amour paternel, en échange de laquelle on nous faisait une vie fausse, toute composée de haines et de toutes sortes de vanités puériles; je compris qu'il n'y avait qu'une chose plus belle que la famille et à laquelle on pût saintement l'immoler : c'était l'autre famille, la patrie. Et tandis que le vieux brave, s'éloignant de moi, pleurait parce qu'il était bon, je mis ma tête dans mes deux mains, et je pleurai de ce que j'avais été jusque-là si mauvais.

Après quelques minutes, l'amiral revint à moi : — J'ai à vous dire, reprit-il d'un ton plus ferme, que nous ne tarderons pas à nous rapprocher de la France. Je suis une éternelle sentinelle placée devant vos ports. Je n'ai qu'un mot à ajouter, et j'ai voulu que ce fût seul à seul : souvenez-vous que vous êtes ici sur votre parole, et que je ne vous surveillerai point; mais, mon enfant, plus le temps passera, plus l'épreuve sera forte. Vous êtes bien jeune encore; si la tentation devient trop grande

pour que votre courage y résiste, venez me trouver, quand vous craindrez de succomber, et ne vous cachez pas de moi, je vous sauverai d'une action déshonorante que, par malheur pour leurs noms, quelques officiers ont commise. Souvenez-vous qu'il est permis de rompre une chaîne de galérien, si l'on peut, mais non une parole d'honneur. — Et il me quitta sur ces derniers mots en me serrant la main.

Je ne sais si vous avez remarqué, en vivant, monsieur, que les révolutions qui s'accomplissent dans notre âme dépendent souvent d'une journée, d'une heure, d'une conversation mémorable et imprévue qui nous ébranle et jette en nous comme des germes tout nouveaux qui croissent lentement, dont le reste de nos actions est seulement la conséquence et le naturel développement. Telles furent pour moi la matinée de Fontainebleau et la nuit du vaisseau anglais. L'amiral Collingwood me laissa en proie à un combat nouveau. Ce qui n'était en moi qu'un ennui profond de la captivité et une immense et juvénile impatience d'agir, devint un besoin effréné de la Patrie; à voir quelle douleur minait à la longue un homme toujours séparé de la terre maternelle, je me sentis une grande hâte de connaître et d'adorer la mienne; je m'inventai des biens passionnés qui ne m'attendaient pas en effet, je m'imaginai une famille et me mis à rêver à des parents que j'avais à peine connus et que je me reprochai de n'avoir pas assez chéris, tandis qu'habitué à me compter pour rien, ils vivaient dans leur froideur et leur égoïsme, parfaitement indifférents à mon existence abandonnée et manquée. Ainsi le bien même tourna au mal en moi; ainsi le sage conseil que le brave amiral avait cru devoir me donner, il me l'avait apporté tout entouré d'une émotion qui lui était propre et qui parlait plus haut que lui; sa voix troublée m'avait plus touché que la sagesse de ses paroles; et tandis qu'il croyait resserrer ma chaîne, il avait excité plus vivement en moi le désir effréné de la rompre. — Il en est ainsi presque toujours de tous les conseils écrits ou parlés. L'expérience seule et le raisonnement qui sort de nos propres réflexions, peuvent nous instruire. Voyez, vous qui vous en mêlez, l'inutilité des belles-lettres. A quoi servez-vous? qui convertissez-vous? et de qui êtes-vous jamais compris, s'il vous plaît? Vous faites presque toujours réussir la cause contraire à celle que vous plaidez. Regardez, il y en a un qui fait de Clarisse le plus beau poème épique possible sur la vertu de la femme; — qu'arrive-t-il? on prend le contre-pied et l'on se passionne pour Lovelace qu'elle écrase pourtant de sa splendeur virginale que le viol même n'a pas ternie; pour Lovelace qui se traîne en vain à ge-

noux, pour implorer la grâce de sa victime sainte, et ne peut fléchir cette âme que la chute de son corps n'a pu souiller. Tout tourne mal dans les enseignements. Vous ne servez à rien qu'à remuer des vices qui, fiers de ce que vous les peignez, viennent se mirer dans votre tableau et se trouver beaux. — Il est vrai que cela vous est égal; mais mon simple et bon Collingwood m'avait pris vraiment en amitié, et ma conduite ne lui était pas indifférente. Aussi trouva-t-il d'abord beaucoup de plaisir à me voir livré à des études sérieuses et constantes. Dans ma retenue habituelle et mon silence il trouvait aussi quelque chose qui sympathisait avec la gravité anglaise, et il prit l'habitude de s'ouvrir à moi dans mainte occasion et de me confier des affaires qui n'étaient pas sans importance. Au bout de quelque temps on me considéra comme son secrétaire et son parent, et je parlais assez bien l'anglais pour ne plus paraître trop étranger.

Cependant c'était une vie cruelle que je menais, et je trouvais bien longues les journées mélancoliques de la mer. Nous ne cessâmes, durant des années entières, de rôder autour de la France, et sans cesse je voyais se dessiner à l'horizon les côtes de cette terre que Grotius a nommée : — le plus beau royaume après celui du ciel; — puis nous retournions à la mer, et il n'y avait plus autour de moi, pendant des mois entiers, que des brouillards et des montagnes d'eau. Quand un navire passait près de nous ou loin de nous, c'est qu'il était anglais; aucun autre n'avait permission de se livrer au vent, et l'Océan n'entendait plus une parole qui ne fût anglaise. Les Anglais mêmes en étaient attristés et se plaignaient qu'à présent l'Océan fût devenu un désert où ils se rencontraient éternellement, et l'Europe une forteresse qui leur était fermée. — Quelquefois ma prison de bois s'avancait si près de la terre, que je pouvais distinguer des hommes et des enfants qui marchaient sur le rivage. Alors le cœur me battait violemment, et une rage intérieure me dévorait avec tant de violence, que j'allais me cacher à fond de cale, pour ne pas succomber au désir de me jeter à la nage; mais quand je revenais auprès de l'infatigable Collingwood, j'avais honte de mes faiblesses d'enfant, je ne pouvais me lasser d'admirer comment à une tristesse si profonde il unissait un courage si agissant. Cet homme, qui, depuis quarante ans, ne connaissait que la guerre et la mer, ne cessait jamais de s'appliquer à leur étude comme à une science inépuisable. Quand un navire était las, il en montait un autre comme un cavalier impitoyable; il les usait et les tuait sous lui. Il en fatigua sept avec moi. Il passait les nuits, tout habillé, assis sur ses canons, ne

cessant de calculer l'art de tenir son navire immobile, en sentinelle, au même point de la mer, sans être à l'ancre, à travers les vents et les orages; exerçait sans cesse ses équipages et veillait sur eux et pour eux; cet homme riche n'avait joui d'aucune richesse; et tandis qu'on le nommait pair d'Angleterre, il aimait sa soupière d'étain comme un matelot: puis redescendu chez lui, il redevenait père de famille et écrivait à ses filles de ne pas devenir de belles dames, de lire, non des romans, mais l'histoire, des voyages, des essais et Shakespeare tant qu'il leur plairait (*as often as they please*); il écrivait: — Nous avons combattu le jour de la naissance de ma petite Sarah, — après la bataille de Trafalgar que j'eus la douleur de lui voir gagner, et dont il avait tracé le plan avec son ami Nelson à qui il succéda. — Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grâce à l'Angleterre; mais l'inexorable lui répondait: *Restez en mer*, et lui envoyait une dignité, ou une médaille d'or par chaque belle action; sa poitrine en était surchargée. Il écrivait encore: « Depuis que j'ai quitté mon pays, je n'ai pas passé *dix jours* dans un port, mes yeux s'affaiblissent; quand je pourrai voir mes enfants, la mer m'aura rendu aveugle. Je gémis de ce que sur tant d'officiers il est si difficile de me trouver un remplaçant supérieur en habileté. » L'Angleterre répondait: *Vous resterez en mer, toujours en mer*. Et il y resta jusqu'à sa mort.

Cette vie romaine m'en imposait et me touchait lorsque je l'avais contemplée un jour seulement; je me prenais en grand mépris, moi qui n'étais rien comme citoyen, rien comme père, ni comme fils, ni comme frère, ni homme de famille, ni homme public, de me plaindre quand celui-là ne se plaignait pas. Il ne s'était laissé deviner qu'une fois malgré lui, et moi, enfant inutile, moi fourni d'entre les fourmis, que foulait aux pieds le sultan de la France, je me reprochais mon désir secret de retourner me livrer au hasard de ses caprices et de redevenir un des grains de cette poussière qu'il pétrissait dans le sang. — La vue de ce vrai citoyen dévoué, non comme je l'avais été, à un homme, mais à la Patrie et au devoir, mé fut une heureuse rencontre; car j'appris, à cette école sévère, quelle est la véritable grandeur que nous devons désormais chercher dans les armes, et combien, lorsqu'elle est ainsi comprise, elle élève notre profession au-dessus de toutes les autres, et peut laisser digne d'admiration la mémoire de quelques-uns de nous, quel que soit l'avenir de la guerre et des armées. Jamais aucun homme ne posséda, à un plus haut degré, cette paix intérieure qui naît du sentiment du Devoir sacré, et la modeste inson-

ciance d'un soldat à qui importe peu que son nom soit célébré, pourvu que la chose publique prospère. Je lui vis écrire un jour: — « Maintenir l'indépendance de mon pays est la première volonté de ma vie, et j'aime mieux que mon corps soit ajouté au rempart de la Patrie que traîné dans une pompe inutile, à travers une foule oisive. — Ma vie et mes forces sont dues à l'Angleterre. — Ne parlez pas de ma blessure dernière, on croirait que je me glorifie de mes dangers. » — Sa tristesse était profonde, mais pleine de grandeur; elle n'empêchait pas son activité perpétuelle, et il me donna la mesure de ce que doit être l'homme de guerre intelligent, exerçant, non en ambitieux, mais en artiste, *l'art de la guerre*, tout en le jugeant de haut et en le méprisant maintes fois, comme ce Montécuculi qui, Turenne étant tué, se retira, ne daignant plus engager la partie contre un joueur ordinaire. Mais j'étais trop jeune encore pour comprendre tous les mérites de ce caractère, et ce qui me saisit le plus, fut l'ambition de tenir, dans mon pays, un rang pareil au sien. Lorsque je voyais les rois du Midi lui demander sa protection, et Napoléon même s'émouvoir de l'espoir que Collingwood était dans les mers de l'Inde, j'en venais jusqu'à appeler de tous mes vœux l'occasion de m'échapper, et je poussai la hâte de l'ambition que je nourrissais toujours, jusqu'à être près de manquer à ma parole. Oui, j'en vins jusque-là.

Un jour, le vaisseau *l'Océan* qui nous portait, vint relâcher à Gibraltar. Je descendis à terre avec l'amiral, et en me promenant seul par la ville, je rencontrai un officier du 7^{me} de hussards, qui avait été fait prisonnier dans la campagne d'Espagne, et conduit à Gibraltar avec quatre de ses camarades. Ils avaient la ville pour prison, mais ils y étaient surveillés de près. J'avais connu cet officier en France. Nous nous retrouvâmes avec plaisir, dans une situation à peu près semblable. Il y avait si longtemps qu'un Français ne m'avait parlé français, que je le trouvai éloquent, quoiqu'il fût parfaitement sot, et, au bout d'un quart d'heure, nous nous ouvrîmes l'un à l'autre sur notre position. Il me dit tout de suite franchement qu'il allait se sauver avec ses camarades; qu'ils avaient trouvé une occasion excellente, et qu'il ne se le ferait pas dire deux fois pour les suivre. Il m'engagea fort à en faire autant. Je lui répondis qu'ils étaient bien heureux d'être gardé, mais que moi, qui ne l'étais pas, je ne pouvais pas me sauver sans déshonneur, et que lui, ses compagnons et moi n'étions point dans le même cas. Cela lui parut trop subtil.

— Ma foi! je ne suis pas casuiste, me dit-il, et si tu veux, je t'envoierai à un évêque qui t'en dira son opinion. Mais à ta place je partirais. Je ne vois

que deux choses, être libre et ne pas l'être. Sais-tu bien que ton avancement est perdu depuis plus de cinq ans que tu traînes dans ce sabot anglais ? Les lieutenants du même temps que toi sont déjà colonels.

Là-dessus ses compagnons survinrent et m'entraînèrent dans une maison d'assez mauvaise mine, où ils buvaient du vin de Xérès, et là ils me citèrent tant de capitaines devenus généraux, et de sous-lieutenants vice-rois, que la tête m'en tourna, et je leur promis de me retrouver, le surlendemain à minuit, dans le même lieu. Un petit canot devait nous y prendre, loué à d'honnêtes contrebandiers qui nous conduiraient à bord d'un vaisseau français, chargé de mener des blessés de notre armée à Toulon. L'invention me parut admirable, et mes bons compagnons m'ayant fait boire force rasades pour calmer les murmures de ma conscience, terminèrent leurs discours par un argument victorieux, jurant sur leur tête qu'on pourrait avoir, à la rigueur, quelques égards pour un honnête homme qui vous avait bien traité, mais que tout les confirmait dans la certitude qu'un Anglais n'était pas un homme.

Je revins assez pensif à bord de *l'Océan*, et lorsque j'eus dormi et que je vis clair dans ma position en m'éveillant, je me demandai si mes compatriotes ne s'étaient point moqués de moi. Cependant le désir de la liberté et une ambition toujours poignante et excitée depuis mon enfance me poussaient à l'évasion, malgré la honte que j'éprouvais de fausser mon serment. Je passai un jour entier près de l'amiral, sans oser le regarder en face, et je m'étudiai à le trouver petit. — Je parlai tout haut à table, avec arrogance, de la grandeur de Napoléon, je m'exaltai, je vantai son génie universel, qui devinait les lois en faisant les codes, et l'avenir en faisant des événements. J'appuyai avec insolence sur la supériorité de ce génie, comparée au médiocre talent des hommes de tactique et de manœuvre. J'espérais être contredit; mais, contre mon attente, je trouvai dans les officiers anglais plus d'admiration encore pour l'Empereur, que je ne pouvais en montrer pour leur implacable ennemi. Lord Collingwood surtout, sortant de son silence triste et de ses méditations continuelles, le loua dans des termes si justes, si énergiques, si précis, faisant considérer, à la fois, à ses officiers, la grandeur des prévisions de l'Empereur, la promptitude magique de son exécution, la fermeté de ses ordres, la certitude de son jugement, sa pénétration dans les négociations, sa justesse d'idées dans les conseils, sa grandeur dans les batailles, son calme dans les dangers, sa constance dans la préparation des entreprises, sa fierté dans l'attitude

donnée à la France, et enfin toutes les qualités qui composent le grand homme; que je me demandai ce que l'histoire pourrait jamais ajouter à cet éloge, et je fus atterré, parce que j'avais cherché à m'irriter contre lui, espérant lui entendre proférer des accusations injustes.

J'aurais voulu, méchamment, le mettre dans son tort, et qu'un mot inconsidéré ou insultant de sa part servît de justification à la déloyauté que je méditais. Mais il semblait qu'il prît à tâche, au contraire, de redoubler de bontés, et son empressement faisant supposer aux autres que j'avais quelque nouveau chagrin dont il était juste de me consoler, ils furent tous pour moi plus attentifs et plus indulgents que jamais. J'en pris de l'humeur et je quittai la table.

L'amiral me conduisit encore à Gibraltar le lendemain, pour mon malheur. Nous devions y passer huit jours. — Le soir de l'évasion arriva. — Ma tête bouillonnait et je délibérais toujours. Je me donnais de spécieux motifs et je m'étourdissais sur leur fausseté; il se livrait en moi un combat violent; mais tandis que mon âme se tordait et se roulait sur elle-même, mon corps, comme s'il eût été arbitre entre l'ambition et l'honneur, suivait, à lui tout seul, le chemin de la fuite. J'avais fait, sans m'en apercevoir moi-même, un paquet de mes hardes, et j'allais me rendre, de la maison de Gibraltar où nous étions, à celle du rendez-vous, lorsque tout à coup je m'arrêtai, et je sentis que cela était impossible. — Il y a dans les actions honteuses quelque chose d'empoisonné qui se fait sentir aux lèvres d'un homme de cœur sitôt qu'il touche les bords du vase de perdition. Il ne peut même pas y goûter sans être prêt à en mourir. — Quand je vis ce que j'allais faire et que j'allais manquer à ma parole, il me prit une telle épouvante que je crus que j'étais devenu fou. Je courus sur le rivage et m'enfuis de la maison fatale comme d'un hôpital de pestiférés, sans oser me retourner pour la regarder. — Je me jetai à la nage et j'abordai, dans la nuit, *l'Océan*, notre vaisseau, ma flottante prison. J'y montai avec emportement, me cramponnant à ses câbles; et quand je fus arrivé sur le pont, je saisis le grand mât, je m'y attachai avec passion, comme à un asile qui me garantissait du déshonneur, et, au même instant, le sentiment de la grandeur de mon sacrifice me déchirant le cœur, je tombai à genoux, et, appuyant mon front sur les cercles de fer du grand mât, je me mis à fondre en larmes comme un enfant. — Le capitaine de *l'Océan*, me voyant dans cet état, me crut ou fit semblant de me croire malade, et me fit porter dans ma chambre. Je le suppliai, à grands cris, de mettre une sentinelle à ma porte pour m'empêcher de

sortir. On m'enferma et je respirai, délivré enfin du supplice d'être mon propre geôlier. Le lendemain, au jour, je me vis en pleine mer, et je jouis d'un peu plus de calme, en perdant de vue la terre, objet de toute tentation malheureuse dans ma situation. — J'y pensais avec plus de résignation lorsque ma petite porte s'ouvrit, et le bon amiral entra seul.

— Je viens vous dire adieu, commença-t-il d'un air moins grave que de coutume, vous partez pour la France demain matin.

— Oh ! mon Dieu, est-ce pour m'éprouver que vous m'annoncez cela, milord ?

— Ce serait un jeu bien cruel, mon enfant, reprit-il ; j'ai déjà eu envers vous un assez grand tort. J'aurais dû vous laisser en prison dans le Northumberland, en pleine terre, et vous rendre votre parole. Vous auriez pu conspirer sans remords contre vos gardiens, et user d'adresse, sans scrupule, pour vous échapper. Vous avez souffert davantage ayant plus de liberté, mais, grâce à Dieu ! vous avez résisté hier à une occasion qui vous déshonorait. — C'eût été échouer au port, car depuis quinze jours je négociais votre échange que l'amiral Rosily vient de conclure. — J'ai tremblé pour vous hier, car je savais le projet de vos camarades. Je les ai laissés s'échapper à cause de vous, dans la crainte qu'en les arrêtant on ne vous arrêtât. Et comment aurions-nous fait pour cacher cela ? Vous étiez perdu, mon enfant, et, croyez-moi, mal reçu des vieux braves de Napoléon. Ils ont le droit d'être difficiles en honneur.

J'étais si troublé que je ne savais comment le remercier ; il vit mon embarras, et, se hâtant de couper les mauvaises phrases par lesquelles j'essayais de balbutier que je le regrettais :

— Allons, allons, me dit-il, pas de ce que nous appelons *french compliments* : nous sommes contents l'un de l'autre, voilà tout ; et vous avez, je crois, un proverbe qui dit : *Il n'y a pas de belle prison*. — Laissez-moi mourir dans la mienne, mon ami ; je m'y suis accoutumé, moi, il l'a bien fallu. Mais cela ne durera plus bien longtemps ; je sens mes jambes trembler sous moi et s'amaigrir. Pour la quatrième fois, j'ai demandé le repos à lord Mulgrave, et il m'a encore refusé ; il m'écrit qu'il ne sait comment me remplacer. Quand je serai mort il faudra bien qu'il trouve quelqu'un cependant, et il ne ferait pas mal de prendre ses précautions. — Je vais rester en sentinelle dans la Méditerranée ; mais vous, *my child*, ne perdez pas de temps. Il y a là un *sloop* qui doit vous conduire. Je n'ai qu'une chose à vous recommander, c'est de vous dévouer à un principe plutôt qu'à un homme. L'amour de votre Patrie en est un assez

grand pour remplir tout un cœur et occuper toute une intelligence.

— Hélas ! dis-je, milord, il y a des temps où l'on ne peut pas aisément savoir ce que veut la Patrie. Je vais le demander à la mienne.

Nous nous dîmes encore une fois adieu, et, le cœur serré, je quittai ce digne homme, dont j'appris la mort peu de temps après. — Il mourut en pleine mer, comme il avait vécu durant quarante-neuf ans, sans se plaindre ni se glorifier et sans avoir revu ses deux filles ; seul et sombre comme un de ces vieux dogues d'Ossian qui gardent éternellement les côtes de l'Angleterre dans les flots et les brouillards.

J'avais appris, à son école, tout ce que les exils de la guerre peuvent faire souffrir et tout ce que le sentiment du Devoir peut dompter dans une grande âme ; bien pénétré de cet exemple et devenu plus grave par mes souffrances et le spectacle des siennes, je vins à Paris me présenter, avec l'expérience de ma prison, au maître tout-puissant que j'avais quitté.

CHAPITRE VII.

RÉCEPTION.

Ici le capitaine Renaud s'étant interrompu, je regardai l'heure à ma montre. Il était deux heures après minuit. Il se leva et nous marchâmes au milieu des grenadiers. Un silence profond régnait partout. Beaucoup s'étaient assis sur leurs sacs et s'y étaient endormis. Nous nous plaçâmes à quelques pas de là, sur le parapet, et il continua son récit après avoir rallumé son cigare à la pipe d'un soldat. Il n'y avait pas une maison qui donnât signe de vie.

Dès que je fus arrivé à Paris, je voulus voir l'Empereur. J'en eus occasion au spectacle de la cour, où me conduisit un de mes anciens camarades, devenu colonel. C'était là-bas, aux Tuileries. Nous nous plaçâmes dans une petite loge, en face de la loge impériale, et nous attendîmes. Il n'y avait encore dans la salle que les rois. Chacun d'eux, assis dans une loge, aux premières, avait autour de lui sa cour, et devant lui, aux galeries, ses aides de camp et ses généraux familiers. Les rois de Westphalie, de Saxe et de Wurtemberg, tous les princes de la confédération du Rhin, étaient placés au même rang. Près d'eux, debout, parlant haut et vite, Murat, roi de Naples, secouant ses

cheveux noirs bouclés, comme une crinière, et jetant des regards de lion. Plus haut, le roi d'Espagne, et seul, à l'écart, l'ambassadeur de Russie, le prince Kourakin, chargé d'épaulettes de diamants. Au parterre, la foule des généraux, des ducs, des princes, des colonels et des sénateurs. Partout en haut. Les bras nus et les épaules découvertes, des femmes de la cour.

La loge que surmontait l'aigle était vide encore; nous la regardions sans cesse. Après peu de temps les rois se levèrent et se tinrent debout. L'Empereur entra seul dans sa loge, marchant vite; se jeta vite sur son fauteuil et lorgna en face de lui, puis se souvint que la salle entière était debout et attendait un regard, secoua la tête deux fois, brusquement et de mauvaise grâce, se retourna vite et laissa les reines et les rois s'asseoir. Ses chambellans, habillés de rouge, étaient debout, derrière lui. Il leur parlait sans les regarder, et, de temps à autre, étendait la main pour recevoir une bolte d'or que l'un d'eux lui donnait et reprenait. Crescentini chantait *les Horaces*, avec une voix de séraphin qui sortait d'un visage étique et ridé. L'orchestre était doux et faible, par ordre de l'Empereur, voulant peut-être, comme les Lacédémoniens, être apaisé plutôt qu'excité par la musique. Il lorgna devant lui, et très-souvent de mon côté. Je reconnus ses grands yeux d'un gris vert, mais je n'aimai pas la graisse jaune qui avait englouti ses traits sévères. Il posa sa main gauche sur son œil gauche, pour mieux voir, selon sa coutume; je sentis qu'il m'avait reconnu. Il se retourna brusquement, ne regarda que la scène, et sortit bientôt. J'étais déjà sur son passage. Il marchait vite dans le corridor, et ses jambes grasses, serrées dans des bas de soie blancs, sa taille gonflée, sous son habit vert, me le rendaient presque méconnaissable. Il s'arrêta court devant moi, et parlant au colonel qui me présentait, au lieu de m'adresser directement la parole :

— Pourquoi ne l'ai-je vu nulle part encore, lieutenant?

— Il était prisonnier depuis 1804.

— Pourquoi ne s'est-il pas échappé?

— J'étais sur parole, dis-je à demi voix.

— Je n'aime pas les prisonniers, dit-il; on se fait tuer. — Il me tourna le dos. Nous restâmes immobiles en haie, et, quand toute sa suite eut défilé :

— Mon cher, me dit le colonel, tu vois bien que tu es un imbécile, tu as perdu ton avancement, et on ne t'en sait pas plus de gré.

CHAPITRE VIII.

LE CORPS DE GARDE RUSSE.

— Est-il possible? dis-je en frappant du pied. Quand j'entends de pareils récits, je m'applaudis de ce que l'officier est mort en moi depuis plusieurs années. Il n'y reste plus que l'écrivain solitaire et indépendant qui regarde ce que va devenir sa liberté et ne veut pas la défendre contre ses anciens amis.

Et je crus trouver dans le capitaine Renaud des traces d'indignation, au souvenir de ce qu'il me racontait; mais il souriait avec douceur et d'un air content.

— C'était tout simple, reprit-il. Ce colonel était le plus brave homme du monde; mais il y a des gens qui sont, comme dit le mot célèbre, des *fanfarons de crime* et de dureté. Il voulait me maltraiter parce que l'Empereur en avait donné l'exemple. Grosse flatterie de corps de garde.

Mais quel bonheur ce fut pour moi! — Dès ce jour, je commençai à m'estimer intérieurement, à avoir confiance en moi, à sentir mon caractère s'épurer, se former, se compléter, s'affermir. Dès ce jour, je vis clairement que les événements ne sont rien, que l'homme intérieur est tout, je me plaçai bien au-dessus de mes juges. Enfin je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur elle, de considérer les jugements publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, les réputations de bulletin, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât.

J'allai vite à la guerre me plonger dans les rangs inconnus, l'infanterie de ligne, l'infanterie de bataille, où les paysans de l'armée se faisaient faucher par mille à la fois, aussi pareils, aussi égaux que les blés d'une grasse prairie de la Beauce. — Je me cachai là comme un chartreux dans son cloître; et du fond de cette foule armée, marchant à pied comme les soldats, portant un sac et mangeant leur pain, je fis les grandes guerres de l'Empire tant que l'Empire fut debout. — Ah! si vous saviez comme je me sentis à l'aise dans ces fatigues inouïes! Comme j'aimais cette obscurité et quelles joies sauvages me donnèrent les grandes batailles! La beauté de la guerre est au milieu des soldats, dans la vie du camp, dans la houe des marches et du bivac. Je me vengeais de Bonaparte en servant la patrie, sans rien tenir de Napoléon, et quand il passait devant mon régiment, je me cachais de crainte d'une faveur. L'expérience m'avait fait mesurer les dignités et le pouvoir à leur juste valeur; je n'aspirais plus à rien qu'à prendre de chaque

conquête de nos armes la part d'orgueil qui devait me revenir selon mon propre sentiment; je voulais être citoyen, où il était encore permis de l'être, et à ma manière. Tantôt mes services étaient inaperçus, tantôt élevés au-dessus de leur mérite, et moi je ne cessais de les tenir dans l'ombre de tout mon pouvoir, redoutant surtout que mon nom fût trop prononcé. La foule était si grande de ceux qui suivaient une marche contraire, que l'obscurité me fut aisée, et je n'étais encore que lieutenant de la Garde Impériale en 1814, quand je reçus au front cette blessure que vous voyez et qui, ce soir, me fait souffrir plus qu'à l'ordinaire.

Ici le capitaine Renaud passa plusieurs fois la main sur son front, et, comme il semblait vouloir se taire, je le pressai de poursuivre, avec assez d'instance pour qu'il cédât.

Il appuya sa tête sur la pomme de sa canne de jonc.

— Voilà qui est singulier, dit-il, je n'ai jamais raconté tout cela, et ce soir j'en ai envie. — Bah ! n'importe ! j'aime à m'y laisser aller avec un ancien camarade. Ce sera pour vous un objet de réflexions sérieuses quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Il me semble que cela n'en est pas indigne. Vous me croirez bien faible ou bien fou ; mais c'est égal. Jusqu'à l'événement, assez ordinaire pour d'autres, que je vais vous dire et dont je recule le récit malgré moi, parce qu'il me fait mal, mon amour de la gloire des armes était devenu sage, grave, dévoué et parfaitement pur, comme est le sentiment simple et unique du Devoir ; mais, à dater de ce jour-là, d'autres idées vinrent assombrir encore ma vie.

C'était en 1814 ; c'était le commencement de l'année et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'Empire et l'Empereur, et où la France regardait le combat avec découragement. Soissons venait de se rendre au Prussien Bulow. Les armées de Silésie et du Nord y avaient fait leur jonction. Macdonald avait quitté Troyes et abandonné le bassin de l'Yonne, pour établir sa ligne de défense de Nogent à Montereau, avec trente mille hommes.

Nous devions attaquer Reims que l'Empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu la veille un officier supérieur qui conduisait des prisonniers. Les Russes l'avaient surpris et tué dans la nuit précédente, et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel, qui était ce qu'on nomme un *dur à cuire*, voulut prendre sa revanche. Nous étions près d'Épernay et nous tournions les hauteurs qui l'environnent. Le soir venait, et, après avoir occupé le jour entier à nous refaire, nous passions près

d'un joli château blanc à tourelles, nommé Bour-sault, lorsque le colonel m'appela. Il m'emmena à part, pendant qu'on formait les faisceaux, et me dit de sa vieille voix enrouée :

— Vous voyez bien là haut une grange, sur cette colline coupée à pic ; là où se promène ce grand niaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque ?

— Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

— Eh bien ! vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier et qui occupe le plus l'Empereur, pour le quart d'heure. Il dit que c'est la clef de Reims, et ça pourrait bien être. En tous cas, nous allons jouer un tour à Woronsow. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette.

Il prit et m'offrit une prise de tabac, et, jetant le reste peu à peu, comme je fais là, il me dit, en prononçant un mot à chaque grain semé au vent :

— Vous sentez bien que je serai par-là derrière vous, avec ma colonne. — Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez six pièces qu'ils ont placées là... Vous les tournerez du côté de Reims... A onze heures... onze heures et demie... la position sera à nous. Et nous dormirons jusqu'à trois heures pour nous reposer un peu... de la petite affaire de Craonne, qui n'était pas, comme on dit, piquée des vers.

— Ça suffit, lui dis-je, et je m'en allai, avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelque temps avec mes sergents, en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit et le fusil caché sous la capote, car, quelque chose qu'on fasse, comme vous voyez ce soir, la baïonnette se voit toujours, et, quoiqu'il fût autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiai pas. J'avais bien observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés. — Il y en a encore là, dans les rangs, deux qui y étaient et s'en souviennent bien. — Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était im-

mobile, l'arme au pied, et le menton sur son fusil, le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant baïonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et, prenant mon sabre, caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible ! la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris, à peine poussés, étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre; un vieux officier, un homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva debout comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa !

Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressément frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraisées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de formes candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa

figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

— Était-ce là un ennemi ? m'écriai-je. — Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme, s'émut et tressaillit en moi, je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches; je sentis la blessure de mon front et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté, et je ne vis qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches.

En ce moment, le colonel entra suivi de la colonne dont j'entendis le pas et les armes.

— Bravo ! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

— Regardez cela, dis-je, quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

— Eh ! sacrédié ! mon cher, que voulez-vous, c'est le métier.

— C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai, et sa petite main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc, qui tomba sur ma main comme s'il me l'eût donnée. Je la pris, je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur.

Je sortis à la hâte de cet antre qui puait le sang, et quand je me trouvai au grand air, j'eus la force d'essuyer mon front rouge et mouillé. Mes grenadiers étaient à leurs rangs, chacun essuyait froidement sa baïonnette dans le gazon et raffermissait sa pierre à feu dans la batterie. Mon sergent-major, suivi du fourrier, marchait devant les rangs, tenant sa liste à la main et la lisant à la lueur d'un bont de chandelle planté dans le canon de son fusil comme dans un flambeau; il faisait paisiblement l'appel. Je m'appuyai, assis contre un arbre, et le chirurgien-major vint me bader le front. Une large pluie de mars tombait sur ma tête et me faisait quelque bien. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir :

— Je suis las de la guerre, dis-je au chirurgien.

— Et moi aussi, dit une voix grave que je connaissais.

Je soulevai le bandage de mes sourcils et je vis, non pas Napoléon empereur, mais Bonaparte soldat. Il était seul, triste, à pied, devant moi, ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords; il

sentait ses derniers jours venus et regardait, autour de lui, ses derniers soldats.

Il me considérait attentivement. — Je t'ai vu quelque part, dit-il, grognard ?

A ce dernier mot, je sentis qu'il ne me disait là qu'une phrase banale, je savais que j'avais vieilli de visage plus que d'années, et que fatigues, moustaches et blessures me déguisaient assez.

— Je vous ai vu partout, sans être vu, répondis-je.

— Veux-tu de l'avancement ?

Je dis : — Il est bien tard.

Il croisa les bras un moment sans répondre, puis :

— Tu as raison, va, dans trois jours, toi et moi, nous quitterons le service.

Il me tourna le dos et remonta sur son cheval tenu à quelques pas. En ce moment notre tête de colonne avait attaqué et l'on nous lançait des obus. Il en tomba un devant le front de ma compagnie et quelques hommes se jetèrent en arrière, par un premier mouvement dont ils eurent honte. Bonaparte s'avança seul sur l'obus qui brûlait et fumait devant son cheval et lui fit flairer cette fumée. Tout se tut et resta sans mouvement; l'obus éclata et n'atteignit personne. Les grenadiers sentirent la leçon terrible qu'il leur donnait, moi j'y sentis, de plus, quelque chose qui tenait du désespoir. La France lui manquait, et il avait douté un instant de ses vieux braves. Je me trouvai trop vengé et lui trop puni de ses fautes, par un si grand abandon. Je me levai avec effort, et, m'approchant de lui, je pris et serrai la main qu'il tendait à plusieurs d'entre nous. Il ne me reconnut point, mais ce fut pour moi une réconciliation tacite du plus obscur et du plus illustre des hommes de notre siècle. — On battit la charge, et le lendemain au jour, Reims fut repris par nous. Mais quelques jours après, Paris l'était par d'autres.

Le capitaine Renaud se tut longtemps après ce récit, et demeura la tête baissée sans que je voulusse interrompre sa rêverie. Je considérais ce brave homme avec vénération, et j'avais suivi attentivement, tandis qu'il avait parlé, les transformations lentes de cette âme bonne et simple, toujours repoussée dans ses donations expansives d'elle-même, toujours écrasée par un ascendant invincible, mais parvenue à trouver le repos dans le plus humble et le plus austère Devoir. — Sa vie inconnue me paraissait un spectacle intérieur aussi beau que la vie éclatante de quelque homme d'action que ce fût. — Chaque vague de la mer ajoute

un voile blanchâtre aux beautés d'une perle, chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite, chaque flocon d'écume qui se balance sur elle, lui laisse une teinte mystérieuse à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut deviner un rayon intérieur qui part de son cœur; c'était tout à fait ainsi que s'était formé ce caractère dans de vastes bouleversements et au fond des plus sombres et perpétuelles épreuves. Je savais que jusqu'à la mort de l'Empereur, il avait regardé comme un devoir de ne point servir, respectant, malgré toutes les instances de ses amis, ce qu'il nommait les convenances, et, depuis, affranchi du lien de son ancienne promesse à un maître qui ne le connaissait plus, il était revenu commander, dans la Garde Royale, les restes de sa vieille garde, et comme il ne parlait jamais de lui-même, on n'avait point pensé à lui et il n'avait pas eu d'avancement. — Il s'en souciait peu et il avait coutume de dire qu'à moins d'être général à vingt-cinq ans, âge où l'on peut mettre en œuvre son imagination, il valait mieux demeurer simple capitaine pour vivre avec les soldats en père de la famille, en prieur du couvent.

— Tenez, me dit-il, après ce moment de repos, regardez notre vieux grenadier Poirier, avec ses yeux sombres et louches, sa tête chauve et ses coups de sabre sur la joue, lui que les maréchaux de France s'arrêtent à admirer quand il leur présente les armes à la porte du roi, voyez Beccaria avec son profil de vétéran romain, Fréchou avec sa moustache blanche, voyez tout ce premier rang décoré, dont les bras portent trois chevrons! qu'auraient-ils dit, ces vieux moines de la vieille armée, qui ne voulurent jamais être autre chose que grenadiers, si je leur avais manqué ce matin, moi qui les commandais encore il y a quinze jours ? — Si j'avais pris depuis plusieurs années des habitudes de foyer et de repos, ou un autre état, c'eût été différent, mais ici, je n'ai en vérité que le mérite qu'ils ont. D'ailleurs voyez comme tout est calme ce soir à Paris, calme comme l'air, ajouta-t-il en se levant ainsi que moi. Voici le jour qui va venir; on ne recommencera pas sans doute à casser les lanternes, et demain nous rentrerons au quartier. Moi, dans quelques jours je serai probablement retiré dans un petit coin de terre que j'ai quelque part en France, où il y a une petite tourelle dans laquelle j'achèverai d'étudier Polybe, Turenne, Folard et Vauban, pour m'amuser. Presque tous mes camarades ont été tués à la grande armée, ou sont morts depuis, il y a longtemps que je ne cause plus avec personne; et vous savez par quel chemin je suis arrivé à haïr la guerre, tout en la faisant avec énergie.

Là-dessus, il me secoua vivement la main et me quitta en me demandant encore le hausse-col qui lui manquait, si le mien n'était pas trop rouillé, et si je le trouvais chez moi. Puis il me rappela et me dit :

— Tenez, comme il n'est pas entièrement impossible que l'on fasse encore feu sur nous de quelque fenêtre, gardez-moi, je vous prie, ce portefeuille plein de vieilles lettres qui m'intéressent, moi seul, et que vous brûleriez si nous ne nous retrouvions plus.

Il nous est venu plusieurs de nos anciens camarades, et nous les avons priés de se retirer chez eux. — Nous ne faisons point la guerre civile, nous. Nous sommes calmes comme des pompiers dont le devoir est d'éteindre l'incendie. On s'expliquera ensuite, cela ne nous regarde pas.

Et il me quitta en souriant.

CHAPITRE IX.

UNE BILLE.

Quinze jours après cette conversation que la révolution même ne m'avait point fait oublier, je réfléchissais seul à l'Héroïsme modeste et au Désintéressement, si rares tous les deux ! Je tâchais d'oublier le sang pur qui venait de couler, et je relisais dans l'histoire d'Amérique, comment, en 1783, l'armée anglo-américaine, toute victorieuse, ayant posé les armes et délivré la Patrie, fut prête à se révolter contre le congrès qui, trop pauvre pour lui payer sa solde, s'appropriait à la licencier; Washington, généralissime et vainqueur, n'avait qu'un mot à dire ou un signe de tête à faire pour être Dictateur, il fit ce que lui seul avait le pouvoir d'accomplir, il licencia l'armée et donna sa démission. — J'avais posé le livre et je comparais cette grandeur sereine à nos ambitions inquiètes. J'étais triste et me rappelais toutes les âmes guerrières et pures, sans faux éclat et sans charlatanisme, qui n'ont aimé le pouvoir et le commandement que pour le bien public, l'ont gardé sans orgueil et n'ont su ni le tourner contre la Patrie, ni le convertir en or; je songeais à tous les hommes qui ont fait la guerre avec l'intelligence de ce qu'elle vaut; je pensais au bon Collingwood, si résigné, et enfin à l'obscur capitaine Renaud; lorsque je vis entrer un homme de haute taille, vêtu d'une longue capote bleue en assez mauvais état. A ses moustaches blanches, aux cicatrices de son visage cuivré, je reconnus un des grenadiers de sa compagnie; je lui demandai s'il était vivant encore, et l'émotion de ce brave homme me fit voir qu'il était arrivé malheur. Il

s'assit, s'essuya le front, et quand il se fut remis, après quelques soins et un peu de temps, il me dit ce qui était arrivé.

Pendant les deux jours du 28 et du 29 juillet, le capitaine Renaud n'avait fait autre chose que marcher, en colonne, le long des rues, à la tête de ses grenadiers; il se plaçait devant la première section de sa colonne, et allait paisiblement au milieu d'une grêle de pierres et des coups de fusil qui partaient des cafés, des balcons et des fenêtres. Quand il s'arrêtait, c'était pour faire serrer les rangs ouverts par ceux qui tombaient, et pour regarder si ses guides de gauche se tenaient à leurs distances et à leurs chefs de file. Il n'avait pas tiré son épée et marchait la canne à la main. Ses ordres lui étaient d'abord parvenus exactement; mais soit que les aides de camp fussent tués en route, soit que l'état-major ne les eût pas envoyés, il fut laissé, dans la nuit du 28 au 29, sur la place de la Bastille, sans autre instruction que de se retirer sur Saint-Cloud en détruisant les barricades sur son chemin. Ce qu'il fit sans tirer un coup de fusil. Arrivé au pont d'Iéna, il s'arrêta et fit faire l'appel de sa compagnie. Il lui manquait moins de monde qu'à toutes celles de la Garde qui avaient été détachées, et ses hommes étaient aussi moins fatigués. Il avait eu l'art de les faire reposer à propos et à l'ombre, dans ces brûlantes journées, et de leur trouver, dans les casernes abandonnées, la nourriture que refusaient les maisons ennemies; la contenance de sa colonne était telle, qu'il avait trouvé déserte chaque barricade et n'avait eu que la peine de la faire démolir.

Il était donc debout, à la tête du pont d'Iéna, couvert de poussière, et secouant ses pieds; il regardait, vers la barrière, si rien ne gênait la sortie de son détachement, et désignait des éclaireurs pour envoyer en avant. Il n'y avait personne dans le Champ de Mars, que deux maçons qui paraissaient dormir, couchés sur le ventre, et un petit garçon d'environ quatorze ans, qui marchait pieds nus et jouait des castagnettes avec deux morceaux de faïence cassée. Il les raclait de temps en temps sur le parapet du pont, et vint ainsi, en jouant, jusques à la borne où se tenait Renaud. Le capitaine montrait en ce moment les hauteurs de Passy avec sa canne. L'enfant s'approcha de lui, le regardant avec de grands yeux étonnés et tirant de sa veste un pistolet d'arçon, il le prit des deux mains et le dirigea vers la poitrine du capitaine. Celui-ci détourna le coup avec sa canne, et l'enfant ayant fait feu, la balle porta dans le haut de la cuisse. Le capitaine tomba assis, sans dire mot, et regarda avec pitié ce singulier ennemi. Il vit ce jeune garçon qui tenait toujours son arme des deux mains,

et demeurait tout effrayé de ce qu'il avait fait. Les grenadiers étaient en ce moment appuyés tristement sur leurs fusils; ils ne daignèrent pas faire un geste contre ce petit drôle. Les uns soulevèrent leur capitaine, les autres se contentèrent de tenir cet enfant par le bras et de l'amener à celui qu'il avait blessé. Il se mit à fondre en larmes, et quand il vit le sang couler à flots de la blessure de l'officier, sur son pantalon blanc, effrayé de cette boucherie, il s'évanouit. On emporta en même temps l'homme et l'enfant dans une petite maison proche de Passy où tous deux étaient encore. La colonne, conduite par le lieutenant, avait poursuivi sa route pour Saint-Cloud, et quatre grenadiers, après avoir quitté leurs uniformes, étaient restés dans cette maison hospitalière, à soigner leur vieux commandant. L'un (celui qui me parlait) avait pris de l'ouvrage comme ouvrier armurier à Paris, d'autres comme maîtres d'armes, et apportant leur journée au capitaine, ils l'avaient empêché de manquer de soins jusqu'à ce jour. On l'avait amputé, mais la fièvre était ardente et mauvaise, et comme il craignait un redoublement dangereux, il m'envoyait chercher. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je partis sur-le-champ avec le digne soldat qui m'avait raconté ces détails les yeux humides et la voix tremblante, mais sans murmure, sans injure, sans accusation. Répétant seulement : C'est un grand malheur pour nous.

Le blessé avait été porté chez une petite marchande qui était veuve et qui vivait seule dans une petite boutique, dans une rue écartée du village, avec des enfants en bas âge. Elle n'avait pas eu la crainte, un seul moment, de se compromettre, et personne n'avait eu l'idée de l'inquiéter à ce sujet. Les voisins, au contraire, s'étaient empressés de l'aider dans les soins qu'elle prenait du malade. Les officiers de santé qu'on avait appelés ne l'ayant pas jugé transportable, après l'opération, elle l'avait gardé, et souvent elle avait passé la nuit près de son lit. Lorsque j'entrai, elle vint au-devant de moi, avec un air de reconnaissance et de timidité qui me firent peine. Je sentis combien d'embarras à la fois elle avait cachés par bonté naturelle et par bienfaisance. Elle était fort pâle, et ses yeux étaient rougis et fatigués. Elle allait et venait vers une arrière-boutique fort étroite que j'apercevais de la porte, et je vis, à sa précipitation, qu'elle arrangeait la petite chambre du blessé et mettait une sorte de coquetterie à ce qu'un étranger la trouvât convenable. — Aussi, j'eus soin de ne pas marcher vite, et je lui donnai tout le temps dont elle eut besoin. — Voyez, monsieur, il a bien souffert, allez ! me dit-elle en ouvrant la porte.

Le capitaine Renaud était assis sur un petit lit

à rideaux de serge, placé dans un coin de la chambre, et plusieurs traversins soutenaient son corps. Il était d'une maigreur de squelette, et les pommettes des joues d'un rouge ardent; la blessure de son front était noire. Je vis qu'il n'irait pas loin, et son sourire me le dit aussi. Il me tendit la main et me fit signe de m'asseoir. Il y avait à sa droite un jeune garçon qui tenait un verre d'eau gommée et le remuait avec la cuiller. Il se leva et m'apporta sa chaise. Renaud le prit, de son lit, par le bout de l'oreille, et me dit doucement, d'une voix affaiblie :

— Tenez, mon cher, je vous présente mon vainqueur.

Je haussai les épaules, et le pauvre enfant baissa les yeux en rougissant, — je vis une grosse larme rouler sur sa joue.

— Allons ! allons ! dit le capitaine en passant la main dans ses cheveux. Ce n'est pas sa faute. Pauvre garçon ! Il avait rencontré deux hommes qui lui avaient fait boire de l'eau-de-vie, et l'avaient payé, et l'avaient envoyé me tirer son coup de pistolet. Il a fait cela comme il aurait jeté une bille au coin de la borne. — N'est-ce pas, Jean ?

Et Jean se mit à trembler et prit une expression de douleur si déchirante qu'elle me toucha. Je le regardai de plus près; c'était un fort bel enfant.

— C'était bien une bille aussi, me dit la jeune marchande. Voyez, monsieur. — Et elle me montra une petite bille d'agate, grosse comme les plus fortes balles de plomb, et avec laquelle on avait chargé le pistolet de calibre qui était là.

— Il n'en faut pas plus que ça pour retrancher une jambe d'un capitaine, me dit Renaud.

— Vous ne devez pas le faire parler beaucoup, me dit timidement la marchande.

Renaud ne l'écoutait pas :

— Oui, mon cher, il ne me reste pas assez de jambe pour y faire tenir une jambe de bois.

Je lui serrais la main sans répondre; humilié de voir que, pour tuer un homme qui avait tant vu et tant souffert, dont la poitrine était bronzée par vingt campagnes et dix blessures, éprouvée à la glace et au feu, passée à la baïonnette et à la lance, il n'avait fallu que le soubresaut d'une de ces grenouilles des ruisseaux de Paris qu'on nomme *gamins*.

Renaud répondit à ma pensée. Il pencha sa joue sur le traversin et, me serrant la main :

— Nous étions en guerre, me dit-il, il n'est pas plus assassin que je ne le fus à Reims, moi. Quand j'ai tué l'enfant russe, j'étais peut-être aussi un assassin ? — Dans la grande guerre d'Espagne, les hommes qui poignardaient nos sentinelles ne se croyaient pas des assassins, et, étant en guerre, ils

ne l'étaient peut-être pas. Les catholiques et les huguenots s'assassinaient-ils ou non? — De combien d'assassinats se compose une grande bataille? — Voilà un des points où notre raison se perd et ne sait que dire. — C'est la guerre qui a tort et non pas nous. Je vous assure que ce petit bonhomme est fort doux et fort gentil, il lit et écrit déjà très-bien. C'est un enfant trouvé. Il était apprenti menuisier. — Il n'a pas quitté ma chambre depuis quinze jours, et il m'aime beaucoup, ce pauvre garçon. Il annonce des dispositions pour le calcul; on peut en faire quelque chose.

Comme il parlait plus péniblement, et s'approchait de mon oreille, je me penchai, et il me donna un petit papier plié qu'il me pria de parcourir. J'entrevis un court testament par lequel il laissait une sorte de métairie misérable qu'il avait, à la pauvre marchande qui l'avait recueilli, et, après elle, à Jean qu'elle devait faire élever, sous condition qu'il ne serait jamais militaire; il stipulait la somme de son remplacement, et donnait ce petit bout de terre pour asile à ses quatre vieux grenadiers. Il chargeait de tout cela un notaire de sa province. Quand j'eus le papier dans les mains, il parut plus tranquille et prêt à s'assoupir. Puis il tressaillit, et, rouvrant les yeux, il me pria de prendre et de garder sa canne de jonc. — Ensuite, il s'assoupit encore. Son vieux soldat secoua la tête et lui prit une main. Je pris l'autre que je sentis glacée. Il dit qu'il avait froid aux pieds, et Jean coucha et appuya sa petite poitrine d'enfant sur le lit pour le réchauffer. Alors le capitaine Renaud commença à tâter ses draps avec les mains, disant qu'il ne les sentait plus, ce qui est un signe fatal. Sa voix était caverneuse. Il porta péniblement une main à son front, regarda Jean attentivement et dit encore :

— C'est singulier ! — Cet enfant-là ressemble à l'enfant russe ! Ensuite, il ferma les yeux, et me serrant la main avec une présence d'esprit renaissante :

— Voyez-vous ! me dit-il, voilà le cerveau qui se prend, c'est la fin.

Son regard était différent et plus calme. Nous comprîmes cette lutte d'un esprit ferme qui se jugeait, contre la douleur qui l'égarait, et ce spectacle, sur un grabat misérable, était pour moi plein d'une majesté solennelle. Il rougit de nouveau et dit très-haut :

— Ils avaient quatorze ans... — Tous deux... — Qui sait si...

Ensuite, il tressaillit, il pâlit, et me regarda tranquillement et avec attendrissement :

— Dites-moi !... ne pourriez-vous me fermer la bouche ? Je crains de parler... on s'affaiblit... Je voudrais ne plus parler... J'ai soif.

On lui donna quelques cuillerées, et il dit :

— J'ai fait mon devoir. Cette idée-là fait du bien.

Et il ajouta :

— Si le pays se trouve mieux de tout ce qui s'est fait, nous n'avons rien à dire, mais vous verrez...

Ensuite, il s'assoupit et dormit une demi-heure environ. Après ce temps, une femme vint à la porte timidement, et fit signe que le chirurgien était là; je sortis sur la pointe du pied pour lui parler, et, comme j'entrais avec lui dans le petit jardin, m'étant arrêté auprès d'un puits pour l'interroger, nous entendîmes un grand cri. Nous courûmes et nous vîmes un drap sur la tête de cet honnête homme qui n'était plus...

CHAPITRE X.

CONCLUSION.

L'époque qui m'a laissé ces souvenirs épars est close aujourd'hui. Son cercle s'ouvrit en 1814, par la bataille de Paris, et se ferma par les trois jours de Paris en 1830. C'était le temps où, comme je l'ai dit, l'armée de l'Empire venait expirer dans le sein d'une armée naissante alors, et mûre aujourd'hui. Après avoir, sous plusieurs formes, expliqué la nature et plaint la condition du Poète dans notre société, j'ai voulu montrer ici celles du Soldat, autre Paria moderne.

Je voudrais que ce livre fût pour lui ce qu'était, pour un soldat romain, un autel à la Petite Fortune.

Je me suis plu à ces récits, parce que je mets au-dessus de tous les dévouements celui qui ne cherche pas à être regardé. Les plus illustres sacrifices ont quelque chose en eux qui prétend à l'illustration et que l'on ne peut s'empêcher d'y voir malgré soi-même. On voudrait en vain les dépouiller de ce caractère qui vit en eux et fait comme leur force et leur soutien, c'est l'os de leurs chairs et la moelle de leurs os. Il y avait peut-être quelque chose du combat et du spectacle qui fortifiait les martyrs; le rôle était si grand dans cette scène, qu'il pouvait doubler l'énergie de la sainte victime. Deux idées soutenaient ses bras, de chaque côté, la canonisation de la terre et la béatification du ciel. Que ces immolations antiques à une conviction sainte soient adorées pour toujours; mais ne méritent-ils pas d'être aimés, quand nous les devinons, ces dévouements ignorés qui ne cherchent pas même à se faire voir de ceux qui en sont l'objet; ces sacrifices modestes, silen-

cieux, sombres, abandonnés, sans espoir de nulle couronne humaine ou divine? — Ces muettes résignations dont les exemples, plus multipliés qu'on ne le croit, ont en eux un mérite si puissant, que je ne sais nulle vertu qui leur soit comparable.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai essayé de tourner les regards de l'armée vers cette *GRANDEUR PASSIVE*, qui repose toute dans *l'abnégation et la résignation*. Jamais elle ne peut être comparable en éclat à la grandeur de l'action où se développent largement d'énergiques facultés; mais elle sera longtemps la seule à laquelle puisse prétendre l'homme armé, car il est armé presque inutilement aujourd'hui. Les grandeurs éblouissantes des conquérants sont peut-être éteintes pour toujours. Leur éclat passé s'affaiblit, je le répète, à mesure que s'accroît, dans les esprits, le dédain de la guerre, et, dans les cœurs, le dégoût de ses cruautés froides. Les armées permanentes embarrassent leurs maîtres. Chaque souverain regarde son armée tristement; ce colosse assis à ses pieds, immobile et muet, le gêne et l'épouvante; il n'en sait que faire et craint qu'il ne se tourne contre lui. Il le voit dévoré d'ardeur et ne pouvant se mouvoir. Le besoin d'une circulation impossible ne cesse de tourmenter le sang de ce grand corps; ce sang qui ne se répand pas et bouillonne sans cesse. De temps à autre, des bruits de grandes guerres s'élèvent et grondent comme un tonnerre éloigné; mais ces nuages impuissants s'évanouissent, ces trombes se perdent en grains de sables, en traités, en protocoles, que sais-je? — La philosophie a heureusement rapetissé la Guerre, les négociations la remplacent, la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions.

Mais en attendant que le monde, encore enfant, se délivre de ce jouet féroce, en attendant cet accomplissement bien lent, qui me semble infailliable, le Soldat, l'homme des armées, a besoin d'être consolé de la rigueur de sa condition. Il sent que la patrie, qui l'aimait à cause des gloires dont il la couronnait, commence à le dédaigner pour son oisiveté, ou le haïr à cause des guerres civiles dans lesquelles on l'emploie à frapper sa mère. Ce gladiateur, qui n'a plus même les applaudissements du cirque, a besoin de prendre confiance en lui-même, et nous avons besoin de le plaindre pour lui rendre justice, parce que, je l'ai dit, il est aveugle et muet; jeté où l'on veut qu'il aille, et, en combattant aujourd'hui telle cocarde, il se demande s'il ne la mettra pas demain à son chapeau.

Quelle idée le soutiendra, si ce n'est celle du Devoir et de la parole jurée? Et dans les incertitudes de sa route, dans ses scrupules et ses repentirs pesants, quel sentiment doit l'enflammer et

peut l'exalter dans nos jours de froideur et de découragement?

Que nous reste-t-il de sacré?

Dans le naufrage universel des croyances, quels débris où se puissent rattacher encore les mains généreuses? Hors l'amour du *bien-être* et du luxe d'un jour, rien ne se voit à la surface de l'abîme. On croirait que l'égoïsme a tout submergé; ceux même qui cherchent à sauver les âmes et qui plongent avec courage se sentent prêts à être engloutis. Les chefs des partis politiques prennent aujourd'hui le Catholicisme comme un mot d'ordre et un drapeau; mais quelle foi ont-ils dans ses merveilles et comment suivent-ils sa loi dans leur vie? — Les artistes le mettent en lumière comme une précieuse médaille, et se plongent dans ses dogmes comme dans une source épique de poésie; mais combien y en a-t-il qui se mettent à genoux dans l'église qu'ils décorent? Beaucoup de philosophes embrassent sa cause et la plaident, comme des avocats généreux celle d'un client pauvre et délaissé; leurs écrits et leurs paroles aiment à s'empreindre de ses couleurs et de ses formes, leurs livres aiment à s'orner de ses dorures gothiques, leur travail entier se plait à faire serpenter, autour de la croix, le labyrinthe habile de leurs arguments; mais il est rare que cette croix soit à leur côté dans la solitude. Les hommes de guerre combattent et meurent sans presque se souvenir de Dieu. Notre siècle sait qu'il est ainsi et voudrait être autrement et ne le peut pas. Il se considère d'un œil morne, et aucun autre n'a mieux senti combien est malheureux un siècle qui se voit.

A ces signes funestes, quelques étrangers nous ont cru tombés dans un état semblable à celui du Bas-Empire; et des hommes graves se sont demandé si le caractère national n'allait pas se perdre pour toujours. Mais ceux qui ont su nous voir de plus près, ont remarqué ce caractère de mâle détermination qui survit en nous à tout ce que le frottement des sophismes a usé déplorablement. Les actions viriles n'ont rien perdu, en France, de leur vigueur antique. Une prompte résolution gouverne des sacrifices aussi grands, aussi entiers que jamais. Plus froidement calculés, les combats s'exécutent avec une violence savante. La moindre pensée produit des actes aussi grands que, jadis, la foi la plus fervente. Parmi nous, les croyances sont faibles, mais l'homme est fort. Chaque fléau trouve cent Belzunces. La jeunesse actuelle ne cesse de défier la mort par devoir ou par caprice, avec un sourire de Spartiate, sourire d'autant plus brave, que tous ne croient pas au festin des dieux.

Oui, j'ai cru apercevoir sur cette sombre mer un point qui m'a paru solide. Je l'ai vu d'abord

avec incertitude, et, dans le premier moment, je n'y ai pas cru. J'ai craint de l'examiner et j'ai longtemps détourné de lui mes yeux. Ensuite, parce que j'étais tourmenté du souvenir de cette première vue, je suis revenu malgré moi à ce point visible, mais incertain. Je l'ai approché, j'en ai fait le tour, j'ai vu sous lui et au-dessus de lui, j'y ai posé la main, je l'ai trouvé assez fort pour servir d'appui dans la tourmente, et j'ai été rassuré.

Ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une pensée confuse, c'est un sentiment né avec nous et dans nous, indépendant des temps, des lieux, et même des religions, un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté, qui n'a trouvé que dans les temps modernes un nom digne de lui, mais qui déjà produisait de sublimes grandeurs dans l'antiquité, et la fécondait comme ces beaux fleuves qui, dans leur source et leurs premiers détours, n'ont pas encore d'appellation. Cette foi, qui me semble rester à tous encore et régner en souveraine dans les armées, est celle de l'honneur.

Je ne vois point qu'elle se soit affaiblie et que rien l'ait usée. Ce n'est point une idole, c'est, pour la plupart des hommes, un dieu, et un dieu autour duquel bien des dieux supérieurs sont tombés. La chute de tous leurs temples n'a pas ébranlé sa statue.

Une vitalité indéfinissable anime cette vertu bizarre, orgueilleuse, qui se tient debout au milieu de tous nos vices, s'accordant même avec eux au point de s'accroître de leur énergie. Tandis que toutes les vertus semblent descendre du ciel pour nous donner la main et nous élever, celle-ci paraît venir de nous-même et tendre à monter jusqu'au ciel. C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort; c'est la vertu de la vie.

Telle qu'elle est, son culte, interprété de manières diverses, est toujours incontesté. C'est une religion mâle, sans symbole et sans images, sans dogme et sans cérémonies, dont les lois ne sont écrites nulle part; — et comment se fait-il que tous les hommes aient le sentiment de sa sérieuse puissance? Les hommes actuels, les hommes de l'heure où j'écris, sont sceptiques et ironiques pour toute chose, hors pour elle. Chacun devient grave lorsque son nom est prononcé. — Ceci n'est point théorie, mais observation. — L'homme, au nom d'honneur, sent remuer quelque chose en lui qui est comme une part de lui-même, et cette secousse réveille toutes les forces de son orgueil et de son énergie primitive. Une fermeté invincible le soutient contre tous et contre lui-même à cette pensée de veiller sur ce tabernacle pur, qui est dans

sa poitrine comme un second cœur où siégerait un dieu. De là lui viennent des consolations intérieures d'autant plus belles qu'il en ignore la source et la raison véritables; de là aussi des révélations soudaines du vrai, du beau, du juste; de là une lumière qui va devant lui.

L'Honneur c'est la Conscience, mais la Conscience exaltée. — C'est le respect de soi-même et de la beauté de la vie, porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente. Je ne vois, il est vrai, nulle unité dans son principe, et toutes les fois que l'on a entrepris de le définir, on s'est perdu dans les termes; mais je ne vois pas qu'on ait été plus précis dans la définition de Dieu. Cela prouve-t-il contre une existence que l'on sent universellement? C'est peut-être là son plus grand mérite, d'être si puissant et toujours beau, quelle que soit sa source!... Tantôt il porte l'homme à ne pas survivre à un affront, tantôt à le soutenir avec un éclat et une grandeur qui le réparent et en effacent la souillure. D'autres fois il sait cacher ensemble l'injure et l'expiation. En d'autres temps il invente de grandes entreprises, des luttes magnifiques et persévérantes, des sacrifices inouïs lentement accomplis et plus beaux par leur patience et leur obscurité que les élans d'un enthousiasme subit ou d'une violente indignation; il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais; il a des tolérances merveilleuses, de délicates bontés, des indulgences divines et de sublimes pardons. Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.

L'Honneur, c'est la Pudeur Virile.

La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable?

Pesez ce que vaut, parmi nous, cette expression populaire, universelle, décisive et simple cependant : — Donner sa parole d'Honneur.

Voilà que la parole humaine cesse d'être l'expression des idées seulement, elle devient la parole par excellence, la parole sacrée entre toutes les paroles, comme si elle était née avec le premier mot qu'ait dit la langue de l'homme; et comme si, après elle, il n'y avait plus un mot digne d'être prononcé, elle devient la promesse de l'homme à l'homme, bénie par tous les peuples; elle devient le serment même, parce que vous y ajoutez le mot d'honneur.

Dès lors, chacun a sa parole et s'y attache comme à sa vie. Le joueur a la sienne et l'estime sa crée, et la garde; dans le désordre des passions, elle est donnée, reçue, et, toute profane qu'elle est, on la tient saintement. Cette parole est belle

partout, et partout consacrée. Ce principe, que l'on peut croire inné, auquel rien n'oblige que l'assentiment intérieur de tous, n'est-il pas surtout d'une souveraine beauté lorsqu'il est exercé par l'homme de guerre?

La parole, qui trop souvent n'est qu'un mot pour l'homme de haute politique, devient un fait terrible pour l'homme d'armes; ce que l'un dit légèrement ou avec perfidie, l'autre l'écrit sur la poussière avec son sang, et c'est pour cela qu'il est honoré de tous par-dessus tous, et que beaucoup doivent baisser les yeux devant lui.

Puisse, dans ses nouvelles phases, la plus pure des religions ne pas tenter de nier ou d'étouffer ce sentiment de l'Honneur qui veille en nous, comme une dernière lampe dans un temple dévasté; qu'elle se l'approprie plutôt, et qu'elle l'unisse à ses splen-

deurs, en la posant, comme une lueur de plus, sur son autel qu'elle veut rajeunir. C'est là une œuvre divine à faire. — Pour moi, frappé de ce signe heureux, je n'ai voulu et ne pouvais faire qu'une œuvre bien humble et tout humaine, et constater simplement ce que j'ai cru voir de vivant encore en nous. — Gardons-nous de dire, de ce dieu antique de l'Honneur, que c'est un faux dieu, car la pierre de son autel est peut-être celle du Dieu inconnu. L'aimant magique de cette pierre attire et attache les cœurs d'acier, les cœurs des forts. — Dites si cela n'est pas, vous, mes braves compagnons, vous à qui j'ai fait ces récits, ô nouvelle légion Thébaine, vous dont la tête se fit écraser sur cette pierre du serment; dites-le, vous tous, saints et martyrs de la religion de l'Honneur!

20 août 1835.



CINQ-MARS,

ou

UNE CONJURATION SOUS LOUIS XIII.

Le roi en étoit tacitement le chef, le grand écuyer Cinq-Mars en étoit l'âme, le nom dont on se servoit étoit celui du duc d'Orléans, frère unique du roi, et leur conseil étoit le duc de Bouillon... La reine sut l'entreprise et les noms des conjurés...

MOTTEVILLE, Mémoires d'Anne d'Autriche.

Qui trompe-t-on donc ici?

Barbier de Séville.

CINQ-MARS.

CHAPITRE PREMIER.

LES ADIEUX.

Fare thee well, and if for ever,
Still for ever fare thee well.

LEAD BRAUN.

Adieu, et si c'est pour toujours, pour
toujours encore adieu...

Connaissez-vous cette partie de la France que l'on a surnommée son jardin? ce pays où l'on respire un air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve? Si vous avez traversé dans les mois d'été la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer entre les deux rives celle où vous choisiriez votre demeure pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsque l'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes, ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée : tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industriels. Rien ne leur a été inutile; il semble que dans leur amour

d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par les oiseaux hideux de la nuit? Non; au bruit de vos chevaux, la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux, blanchi sous la poussière de la grande route; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds; c'est que le rocher même est habité, des familles de vigneron respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement durant le jour; l'encens de leur foyer semble retourner à cette mère qui l'alimente. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi; leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis, leurs cheveux châtons sont encore longs et arrondis autour des oreilles, comme les statues de pierre de nos vieux rois; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.

Mais la rive gauche de la Loire se montre plus sérieuse dans ses aspects : ici c'est Chambord que

l'on aperçoit de loin, et qui, avec ses dômes bleus et ses petites coupoles, ressemble à une grande ville de l'Orient ; là c'est Chanteloup suspendant au milieu de l'air son élégante pagode. Après eux cependant un bâtiment plus simple attire les yeux du voyageur par sa position magnifique et sa masse imposante, c'est le château de Chaumont. Construit sur la colline la plus élevée du rivage, il encadre ce large sommet avec ses hautes murailles et ses énormes tours ; de hauts clochers d'ardoise les élèvent aux yeux et donnent à tout l'édifice cet air de couvent, cette forme religieuse de tous nos vieux châteaux, qui imprime un caractère plus grave aux paysages de la plupart de nos provinces. Des arbres noirs et touffus entourent de tous côtés cet ancien manoir, et de loin ressemblent à ces plumes qui environnaient le chapeau du roi Henri ; un joli village s'étend au pied du mont, sur le bord de la rivière, et l'on dirait que ses maisons blanches sortent du sable doré ; il est lié au château qui le protège, par un étroit sentier qui circule dans le rocher ; une chapelle est au milieu de la colline ; les seigneurs descendaient et les villageois montaient à son autel, terrain d'égalité placé comme une ville neutre entre la misère et la grandeur qui se sont fait trop souvent la guerre.

Ce fut là que, dans une matinée du mois de juin 1639, la cloche du château ayant sonné à midi, selon l'usage, le dîner de la famille qui l'habitait, il se passa dans cette antique demeure des choses qui n'étaient pas habituelles. Les nombreux domestiques remarquèrent qu'en disant la prière du matin à toute la maison assemblée, la maréchale d'Effiat avait parlé d'une voix moins assurée et les larmes dans les yeux, qu'elle avait paru vêtue d'un deuil plus austère que de coutume. Les gens de la maison et les Italiens de la duchesse de Mantoue qui s'était alors retirée momentanément à Chaumont, virent avec surprise des préparatifs de départ se faire tout à coup. Le vieux domestique du maréchal d'Effiat, mort depuis six mois, avait repris ses larges bottes qu'il avait juré précédemment d'abandonner pour toujours. Ce brave homme, nommé Grandchamp, avait suivi partout le chef de la famille dans les guerres et dans ses travaux de finances ; il avait été son écuyer dans les unes, et son secrétaire dans les autres ; il était revenu d'Allemagne, depuis peu de temps, apprendre à la mère et aux enfants les détails de la mort du maréchal, dont il avait reçu les derniers soupirs à Luzzelstein ; c'était un de ces fidèles serviteurs dont les modèles sont devenus trop rares en France, qui souffrent des malheurs de la famille et se réjouissent de ses joies, désirent qu'il se forme des mariages pour avoir à élever de jeunes maitresses, grondent les en-

fants et quelquefois les pères, s'exposent à la mort pour eux, les servent sans gages dans les révolutions, travaillent pour les nourrir, et dans les temps prospères, les suivent partout et disent : Voilà nos vignes, en revenant au château. Il avait une figure sévère très-remarquable. Un teint fort cuivré, des cheveux gris-argentés, et dont quelques mèches encore noires comme ses sourcils épais, lui donnaient un air dur au premier aspect ; mais un regard pacifique adoucissait cette première impression. Cependant le son de sa voix était rude. Il s'occupait beaucoup ce jour-là de hâter le dîner, et commandant à tous les gens du château, vêtus de noir comme lui :

— Allons, disait-il, dépêchez-vous de servir, pendant que Germain, Louis et Étienne vont seller leurs chevaux ; M. Henri et nous, il faut que nous soyons loin d'ici à huit heures du soir. Et vous, messieurs les Italiens, avez-vous averti votre princesse ? Je gage qu'elle est allée lire avec ses dames au bout du parc ou sur les bords de l'eau. Elle arrive toujours après le premier service pour faire lever tout le monde de table.

— Ah ! mon cher Grandchamp, dit à voix basse une jeune femme de chambre qui passait et s'arrêta, ne faites pas songer à la duchesse, elle est bien triste, et je crois qu'elle restera dans son appartement. Santa Maria ! je vous plains de voyager aujourd'hui ! partir un vendredi, le 13 du mois, et le jour de saint Gervais et saint Protas, le jour de deux martyrs ! J'ai dit mon chapelet toute la matinée pour M. de Cinq-Mars ; mais, en vérité, je n'ai pu m'empêcher de songer à tout ce que je vous dis ; ma maitresse y pense aussi bien que moi, toute grande dame qu'elle est ; ainsi n'ayez pas l'air d'en rire.

En disant cela, la jeune Italienne se glissa comme un oiseau à travers la grande salle à manger, et disparut dans un corridor, effrayée de voir les grandes portes du salon ouvrir leurs doubles battants.

Grandchamp s'était à peine aperçu de ce qu'elle avait dit, et semblait ne s'occuper que des apprêts du dîner ; il remplissait les devoirs importants de maitre d'hôtel, et jetait le regard le plus sévère sur les domestiques pour voir s'ils étaient tous à leur poste, se plaçant lui-même derrière la chaise du fils aîné de la maison, lorsque tous les habitants du château entrèrent successivement dans la salle ; onze personnes, hommes et femmes, se placèrent à table. La maréchale avait passé la dernière, donnant le bras à un beau vieillard vêtu magnifiquement, qu'elle fit asseoir à sa gauche. Elle s'assit dans un grand fauteuil doré, au milieu de la table, dont la forme était un carré long. Un autre siège un peu plus orné était à sa droite, mais resta vide.

Le jeune marquis d'Effiat, placé en face de sa mère, devait l'aider à faire les honneurs; il n'avait pas plus de vingt ans, et son visage était assez insignifiant; beaucoup de gravité et des manières distinguées annonçaient pourtant un naturel sociable, mais rien de plus. Sa jeune sœur de quatorze ans, deux gentilshommes de la province, trois jeunes seigneurs italiens de la suite de Marie de Gonzague (duchesse de Mantoue), une demoiselle de compagnie, gouvernante de la jeune fille du maréchal, et un abbé du voisinage, vieux et fort sourd, composaient l'assemblée. Une place à la gauche du fils aîné restait vacante encore.

La maréchale, avant de s'asseoir, fit le signe de la croix, et dit le bénédicité à voix haute : tout le monde y répondit en faisant le signe entier, ou sur la poitrine seulement. Cet usage s'est conservé en France, dans beaucoup de familles, jusqu'à la révolution de 1789. Quelques-unes l'ont encore, mais plus en province qu'à Paris, et non sans quelque embarras et quelque phrase préliminaire sur le bon temps, accompagnée d'un sourire d'excuse, quand il se présente un étranger : car il est trop vrai que le bien a aussi sa rougeur.

La maréchale était une femme d'une taille imposante, dont les yeux grands et bleus étaient d'une beauté remarquable. Elle ne paraissait pas avoir atteint encore quarante-cinq ans; mais, abattue par le chagrin, elle marchait avec lenteur et ne parlait qu'avec peine, fermant les yeux et laissant tomber sa tête sur sa poitrine pendant un moment, lorsqu'elle avait été forcée d'élever la voix. Alors sa main appuyée sur son sein montrait qu'elle y ressentait une vive douleur. Aussi vit-elle avec satisfaction que le personnage placé à sa gauche, s'emparant, sans en être prié par personne, du dé de la conversation, le tint avec un sang-froid imperturbable pendant tout le repas. C'était le vieux maréchal de Bassompierre; il avait conservé, sous ses cheveux blancs, un air de vivacité et de jeunesse fort étrange à voir; ses manières nobles et polies avaient quelque chose d'une galanterie surannée comme son costume, car il portait la fraise d'Henri IV et les manches tailladées à la manière du dernier règne, ridicule impardonnable aux yeux des *beaux* de la cour. Cela ne nous paraîtrait pas plus singulier qu'autre chose à présent, mais il est convenu que dans chaque siècle on rira de l'habit de son père; et je ne vois guère que les Orientaux qui ne soient pas attaqués de ce mal.

L'un des gentilshommes italiens avait à peine fait une question au maréchal sur ce qu'il pensait de la manière dont le cardinal traitait la fille du duc de Mantoue, que celui-ci s'écria dans son langage familier :

— Eh! corbieu, monsieur, à qui parlez-vous? Puis-je rien comprendre à ce régime nouveau sous lequel vit la France? Nous autres vieux compagnons d'armes du feu roi, nous entendons mal la langue que parle la cour nouvelle, et elle ne sait plus la nôtre. Que dis-je? on n'en parle aucune dans ce triste pays, car tout le monde s'y tait à présent devant le cardinal; cet orgueilleux petit vassal nous regarde comme de vieux portraits de famille, et de temps en temps il en retranche la tête, mais la devise y reste toujours, heureusement. N'est-il pas vrai, mon cher Puy-Laurens?

Ce convive était à peu près du même âge que le maréchal, mais plus grave et plus circonspect que lui; il répondit quelques mots vagues, et fit un signe à son contemporain pour lui faire remarquer l'émotion désagréable qu'il avait fait éprouver à la maîtresse de la maison, en lui rappelant la mort récente de son mari et en parlant ainsi du ministre son ami; mais ce fut en vain, car Bassompierre, content du signe de demi-approbation, vida d'un trait un fort grand verre de vin, remède qu'il vante dans ses Mémoires comme parfait contre la peste et la réserve, et se penchant en arrière pour en recevoir un autre de son écuyer, s'établit plus carrément que jamais sur sa chaise et dans ses idées favorites :

— Oui, nous sommes tous de trop ici : je le dis l'autre jour à mon cher duc de Guise, qu'ils ont ruiné. On compte les minutes qui nous restent à vivre, et l'on secoue notre sablier pour le hâter. Quand ce ministre voit dans un coin trois ou quatre de nos grandes figures qui ne quittaient pas les côtés du feu roi, il sent bien qu'il ne peut pas mouvoir ces statues de fer, et qu'il y fallait la main du grand homme; il passe vite et n'ose pas se mêler à nous qui ne le craignons pas. Il croit toujours que nous conspirons; et à l'heure qu'il est, on dit qu'il est question de me mettre à la Bastille.

— Eh! M. le maréchal, qu'attendez-vous pour partir? dit l'Italien; je ne vois que la Flandre qui vous puisse être un abri.

— Ah! monsieur, vous ne me connaissez guère; au lieu de fuir, j'ai été trouver le roi avant son départ, et lui ai dit que c'était afin que l'on n'eût pas la peine de me chercher, et que si je savais où il veut m'envoyer, j'irais moi-même sans qu'on m'y menât. Il a été aussi bon que je m'y attendais, et m'a dit : Comment, vieil ami, aurais-tu la pensée que je le voulusse faire? Tu sais bien que je t'aime.

— Ah! mon cher maréchal, je vous fais compliment, dit M^{me} d'Effiat d'une voix douce, je reconnais la bonté de Sa Majesté à ce mot-là; il se souvient de la tendresse que le roi son père avait pour vous; il me semble même qu'il vous a accordé tout ce

que vous vouliez pour les vôtres, ajouta-t-elle avec insinuation, pour le remettre dans la voie de l'éloge, et le tirer du mécontentement qu'il avait entamé si hautement.

— Certes, madame, reprit-il, personne ne sait mieux reconnaître ses vertus que François de Bassompierre; je lui serai fidèle jusqu'à la fin, parce que je me suis donné corps et biens à son père dans un bal, et je jure que, de mon consentement du moins, personne de ma famille ne manquera à son devoir envers le roi de France. Quoique les *Bestein* soient étrangers et Lorrains, mordieu! une poignée de main d'Henri IV nous a conquis pour toujours; ma plus grande douleur a été de voir mon frère mourir au service de l'Espagne, et je viens d'écrire à mon neveu que je le déshériterais s'il passait à l'Empereur, comme le bruit en a couru.

Un des gentilshommes, qui n'avait encore rien dit, et que l'on pouvait remarquer à la profusion d'ordres et de rubans qu'il avait sur la poitrine, s'inclina, en disant que c'était ainsi que tout sujet fidèle devait parler.

— Pardieu, M. de Launay, vous vous trompez fort, dit le maréchal, en qui revint le souvenir de ses ancêtres; les gens de notre sang sont sujets par le cœur; car Dieu nous a fait naître tout aussi bien seigneurs de nos terres que le roi l'est des siennes. Quand je suis venu en France, c'était pour me promener, et suivi de mes gentilshommes et de mes pages. Je m'aperçois que, plus nous allons, plus on perd cette idée, et surtout à la cour. Mais voilà un jeune homme qui arrive bien à propos pour m'entendre....

La porte s'ouvrit en effet, et l'on vit entrer un jeune homme d'une assez belle taille; il était pâle, ses cheveux étaient bruns, ses yeux noirs, son air triste et insouciant : c'était Henri d'Effiat, marquis de CINQ-MARS (nom tiré d'une terre de sa famille); son costume et son manteau court étaient noirs; un collet de dentelles tombait de son cou jusqu'au milieu de sa poitrine; de petites bottes fortes, très-évasées, et ses éperons, faisaient assez de bruit sur les dalles du salon pour qu'on l'entendît venir de loin. Il marcha droit à la maréchale d'Effiat en la saluant profondément, et lui baisa la main. — Eh bien! Henri, lui dit-elle, vos chevaux sont-ils prêts? A quelle heure partez-vous? — Après le dîner, sur-le-champ, madame, si vous permettez, dit-il à sa mère avec le cérémonieux respect du temps; et, passant derrière elle, il fut saluer M. de Bassompierre avant de s'asseoir à la gauche de son frère aîné.

— Eh bien! dit le maréchal, tout en dînant de fort bon appétit, vous allez partir, mon enfant; vous allez à la cour, c'est un terrain glissant au-

jourd'hui. Je regrette pour vous qu'il ne soit pas resté ce qu'il était. La cour autrefois n'était autre chose que le salon du roi où il recevait ses amis naturels; les nobles des grandes maisons, ses pairs, qui lui faisaient visite, pour lui montrer leur dévouement et leur amitié, jouaient leur argent avec lui, et l'accompagnaient dans ses parties de plaisir, mais ne recevaient rien de lui que la permission de conduire leurs vassaux se faire casser la tête avec eux pour son service. Les honneurs que recevait un homme de qualité ne l'enrichissaient guère, car il les payait de sa bourse; j'ai vendu une terre à chaque grade que j'ai reçu; le titre de colonel général des Suisses m'a coûté quatre cent mille écus, et le baptême du roi actuel me fit acheter un habit de cent mille francs.

— Ah! pour le coup, vous conviendrez, dit en riant la maîtresse de la maison, que rien ne vous y forçait; nous avons entendu parler de la magnificence de votre habit de perles, mais je serais très-fâchée qu'il fût encore de mode d'en porter de pareils.

— Ah! madame la marquise, soyez tranquille, ce temps de magnificence ne reviendra plus. Nous faisons des folies, sans doute, mais elles prouvaient notre indépendance; il est clair qu'alors on n'eût pas enlevé au roi des serviteurs que l'amour seul attachait à lui et dont les couronnes de duc ou de marquis avaient autant de diamants que sa couronne fermée. Il est visible aussi que l'ambition ne pouvait s'emparer de toutes les classes, puisque de semblables dépenses ne pouvaient sortir que des mains riches, et que l'or ne vient que des mines; les grandes maisons que l'on détruit avec tant d'acharnement n'étaient point ambitieuses, et souvent, ne voulant aucun emploi du gouvernement, tenaient leur place à la cour par leur propre poids, existaient de leur propre être, et disaient comme l'une d'elles : *Prince ne daigne; Rohan je suis*. Il en était de même de toute famille noble à qui sa noblesse suffisait, et que le roi relevait lui-même en écrivant à l'un de mes amis : *L'argent n'est pas chose commune entre gentilshommes comme vous et moi*.

— Mais, M. le maréchal, interrompit froidement et avec beaucoup de politesse de Launay qui peut-être avait dessein de l'échauffer, cette indépendance a produit aussi bien des guerres civiles et des révoltes comme celle de M. de Montmorency.

— Corbieu! monsieur, je ne puis entendre parler ainsi, dit le fougueux maréchal en sautant sur son fauteuil. Ces révoltes et ces guerres, monsieur, n'étaient rien aux lois fondamentales de l'État, et ne pouvaient pas plus renverser le trône que ne le ferait un duel. De tous ces grands chefs de parti,

il n'en est pas un qui n'eût mis sa victoire aux pieds du roi s'il eût réussi, sachant bien que tous les autres seigneurs aussi grands que lui l'eussent abandonné ennemi du souverain légitime. Nul ne s'est armé que contre une faction et non contre l'autorité souveraine, et, cet accident détruit, tout fut rentré dans l'ordre. Mais qu'avez-vous fait en nous écrasant ? Vous avez cassé les bras du trône, et ne mettez rien à la place. Oui, je n'en doute plus à présent, le cardinal-duc accomplira son dessein en entier, la grande noblesse quittera et perdra ses terres, et cessant d'être la grande propriété, cessera d'être une puissance ; la cour n'est déjà plus qu'un palais où l'on sollicite, elle deviendra plus tard une antichambre, quand elle ne se composera plus que des gens de la suite du roi ; les grands noms commenceront par ennoblir des charges viles ; mais par une terrible réaction, ces charges finiront par avilir les grands noms. Étrangère à ses foyers, la noblesse ne sera plus rien que par les emplois qu'elle aura reçus, et si les peuples sur lesquels elle n'aura plus d'influence veulent se révolter.....

— Que vous êtes sinistre aujourd'hui ! maréchal ! interrompit la marquise. J'espère que ni moi ni mes enfants ne verront ces temps-là. Je ne reconnais plus votre caractère enjoué à toute cette politique, je m'attendais à vous entendre donner des conseils à mon fils. Eh bien ! Henri, qu'avez-vous donc ? vous êtes bien distrait.

Cinq-Mars, les yeux attachés sur la grande croisée de la salle à manger, regardait avec tristesse le magnifique paysage qu'il avait sous les yeux. Le soleil était dans toute sa splendeur, et colorait les sables de la Loire, les arbres et les gazons, d'or et d'émeraude, le ciel était d'azur, les flots d'un jaune transparent, les îles d'un vert plein d'éclat ; derrière leurs îlôts arrondies, on voyait s'élever les grandes voiles latines des bateaux marchands, comme une flotte en embuscade. O nature, nature, se disait-il, belle nature, adieu ! Bientôt mon cœur ne sera plus assez simple pour te sentir, et tu ne plairas plus qu'à mes yeux ; il est déjà brûlé par une passion profonde, et le récit des intérêts des hommes y jette un trouble inconnu ; il faut donc entrer dans ce labyrinthe, je m'y perdrai peut-être ; mais pour Marie...

Se réveillant alors au mot de sa mère et craignant de montrer un regret trop enfantin de son beau pays, et de sa famille : Je songeais, madame, à la route que je vais prendre pour aller à Perpignan, et aussi à celle qui me ramènera chez vous.

— N'oubliez pas de prendre celle de Poitiers et d'aller à Loudun voir votre ancien gouverneur, notre bon abbé Quillet ; il vous donnera d'utiles

conseils sur la cour, il est fort bien avec le duc de Bouillon, et d'ailleurs, quand il ne vous serait pas très-nécessaire, c'est une marque de déférence que vous lui devez bien.

— C'est donc au siège de Perpignan que vous vous rendez, mon ami, reprit le vieux maréchal qui commençait à trouver qu'il était resté bien longtemps dans le silence. Ah ! c'est bien heureux pour vous. Peste ! un siège ! c'est un joli début, j'aurais donné bien des choses pour en faire un avec le feu roi, à mon arrivée à sa cour ; j'aurais mieux aimé m'y faire arracher les entrailles du ventre qu'à un tournoi, comme je fis. Mais on était en paix, je fus obligé d'aller faire le coup de pistolet contre les Turcs avec le Rosworm des Hongrois, pour ne pas affliger ma famille par mon désaveu. Du reste, je souhaite que Sa Majesté vous reçoive d'une manière aussi aimable que son père me reçut. Certes, le roi est brave et bon ; mais on l'a habitué malheureusement à cette froide étiquette espagnole qui arrête tous les mouvements du cœur ; il contient lui-même et les autres par cet abord immobile et cet aspect de glace ; pour moi, j'avoue que j'attends toujours l'instant du dégel, mais en vain. Nous étions accoutumés à d'autres manières, par ce spirituel et simple Henri, et nous avions du moins la liberté de lui dire que nous l'aimions.

Cinq-Mars, les yeux fixés sur ceux de Bassompierre comme pour se contraindre lui-même à faire attention à ses discours, lui demanda quelle était la manière de parler du feu roi.

— Vive et franche, dit-il ; quelque temps après mon arrivée en France, je jouais avec lui et la duchesse de Beaufort à Fontainebleau, car il voulait, disait-il, me gagner mes pièces d'or et mes belles portugaises, et me demanda ce qui m'avait fait venir dans ce pays. Ma foi, sire, lui dis-je franchement, je n'y suis point venu à dessein de m'embarquer à votre service, mais bien pour passer quelque temps à votre cour, et de là à celle d'Espagne ; mais vous m'avez tellement charmé que, sans aller plus loin, si vous voulez de mon service, je m'y voue jusqu'à la mort. Alors il m'embrassa et m'assura que je n'eusse pu trouver un meilleur maître, qui m'aimât plus..... Hélas ! je l'ai bien éprouvé..... et moi je lui ai tout sacrifié, jusqu'à mon amour, et j'aurais fait plus encore, s'il se pouvait faire plus que de renoncer à M^{lle} de Montmorency.

Le bon maréchal avait les yeux attendris ; mais le jeune marquis d'Effiat et les Italiens se regardant, ne purent s'empêcher de sourire, en pensant qu'alors la princesse de Condé n'était rien moins que jeune et jolie. Cinq-Mars s'aperçut de ces

signes d'intelligence, et rit aussi, mais d'un rire amer. Est-il donc vrai, se disait-il, que les passions puissent avoir la destinée des modes, et que peu d'années puissent frapper du même ridicule un habit et un amour ? Heureux celui qui ne survit pas à sa jeunesse, à ses illusions, et qui emporte dans la tombe tout son trésor !

Mais rompant encore avec effort le cours mélancolique de ses idées, et voulant que le bon maréchal ne lût rien de déplaisant sur le visage de ses hôtes :

— On parlait donc alors avec beaucoup de liberté au roi Henri, dit-il ; peut-être aussi au commencement de son règne avait-il besoin d'établir ce ton-là ; mais lorsqu'il fut le maître, changea-t-il ?

— Jamais, non jamais, notre grand roi ne cessa d'être le même jusqu'au dernier jour ; il ne rougissait pas d'être un homme, et parlait à des hommes avec force et sensibilité. Eh ! mon Dieu ! je le vois encore embrassant le duc de Guise en carrosse le jour même de sa mort ; il m'avait fait une de ses spirituelles plaisanteries, et le duc lui dit : Vous êtes à mon gré un des plus agréables hommes du monde, et notre destin portait que nous fussions l'un à l'autre ; car si vous n'eussiez été qu'un homme ordinaire, je vous aurais pris à mon service, à quelque prix que c'eût été ; mais puisque Dieu vous a fait naitre un grand roi, il fallait bien que je fusse à vous. Ah ! grand homme, tu l'avais bien dit, s'écria Bassompierre les larmes aux yeux, et peut-être un peu animé par les fréquentes rasades qu'il se versait : *Quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez ce que je valais.*

Pendant cette sortie, les différents personnages de la table avaient pris des attitudes diverses, selon leurs rôles dans les affaires publiques. L'un des Italiens affectait de causer et de rire tout bas avec la jeune fille de la maréchale, l'autre prenait soin du vieux abbé sourd, qui, mettant une main derrière son oreille pour mieux entendre, était le seul qui eût l'air attentif ; Cinq-Mars avait repris sa distraction mélancolique après avoir lancé le maréchal, comme on regarde ailleurs après avoir jeté une balle à la paume, jusqu'à ce qu'elle revienne ; son frère aîné faisait les honneurs de la table avec le même calme ; Puy-Laurens regardait avec soin la maîtresse de la maison, il était tout au duc d'Orléans et craignait le cardinal ; pour la maréchale, elle avait l'air affligé et inquiet ; souvent des mots rudes lui avaient rappelé ou la mort de son mari ou le départ de son fils ; plus souvent encore

elle avait craint pour Bassompierre lui-même qu'il ne se compromît, et l'avait poussé plusieurs fois en regardant M. de Launay qu'elle connaissait peu, et qu'elle avait quelques raisons de croire dévoué au premier ministre ; mais, avec un homme de ce caractère, de tels avertissements étaient inutiles : il eut l'air de n'y point faire attention, et, au contraire, écrasant ce gentilhomme de ses regards hardis et du son de sa voix, il affecta de se tourner vers lui et de lui adresser tout son discours. Pour celui-ci, il prit un air d'indifférence et de politesse consentante qu'il ne quitta pas jusqu'au moment où les deux battants étant ouverts, on annonça ¹ *Mademoiselle la duchesse de Mantoue.*

Les propos que nous venons de transcrire longuement furent pourtant assez rapides, et le dîner n'était pas à la moitié quand l'arrivée de Marie de Gonzague fit lever tout le monde. Elle était petite, mais fort bien faite, et quoique ses yeux et ses cheveux fussent très-noirs, sa fraîcheur était éblouissante comme la beauté de sa peau. La maréchale fit le geste de se lever pour son rang et l'embrassa sur le front pour sa bonté et son bel âge.

— Nous vous avons attendue longtemps aujourd'hui, chère Marie, lui dit-elle, en la plaçant près d'elle, vous me restez heureusement pour remplacer un de mes enfants qui part.

La jeune duchesse rougit et baissa la tête et les yeux pour qu'on ne vît pas leur rougeur, et dit d'une voix timide : « Madame, il le faut bien, » puisque vous remplacez ma mère auprès de » moi. » Et un regard fit pâlir Cinq-Mars à l'autre bout de la table.

Cette arrivée changea la conversation, elle cessa d'être générale, et chacun parla bas à son voisin. Le maréchal seul continuait à dire quelques mots de la magnificence de l'ancienne cour, et de ses guerres en Turquie, et des tournois, et de l'avarice de la cour nouvelle ; mais, à son grand regret, personne ne relevait ses paroles, et on allait se lever de table lorsque l'horloge ayant sonné deux heures, cinq chevaux, dont un n'était pas monté, parurent dans la grande cour, quatre domestiques en manteaux et bien armés les montaient, et le vieux Grandchamp tenait en main celui de son jeune maître, qui était noir et très-vif.

— Ah ! ah ! s'écria Bassompierre, voilà notre cheval de bataille tout sellé et bridé ; allons, jeune homme, il faut dire comme notre vieux Marot :

¹ On donnait alors aux demoiselles les titres de leurs familles dans les grandes maisons. Voyez *Mémoires de Bassompierre*. Il y parle souvent de mademoiselle la duchesse de Rohan, etc.

Adieu la cour, adieu les dames !
Adieu les filles et les femmes !
Adieu vous dy pour quelque temps ;
Adieu vos plaisants passe-temps ;

Adieu le bal, adieu la dance,
Adieu mesure, adieu cadance,
Tabourins, hautbois, violons,
Puisqu'à la guerre nous allons.

Ces vieux vers et l'air du maréchal faisaient rire toute la table, hormis trois personnes.

— Jésus-Dieu ! il me semble, continua-t-il, que je n'ai que dix-sept ans comme lui ; il va nous revenir tout brodé, madame, il faut laisser son fauteuil vacant.

Ici tout à coup la maréchale pâlit, sortit de table en fondant en larmes, et tout le monde se leva avec elle : elle ne put que faire deux pas et retomba assise sur un autre fauteuil. Ses fils et sa fille et la jeune duchesse l'entourèrent avec une vive inquiétude, et démêlèrent parmi des étouffements et des pleurs qu'elle voulait retenir : Pardon !.... mes amis.... c'est une folie.... un enfantillage.... mais je suis si faible à présent, que je n'en ai pas été maîtresse. Nous étions treize à table ; et c'est vous qui en avez été cause, ma chère duchesse. Mais c'est bien mal à moi de montrer tant de faiblesse devant lui. Adieu, mon enfant, donnez-moi votre front à baiser, et que Dieu vous conduise. Soyez digne de votre nom et de votre père.

Puis, comme a dit Homère, *riant sous les pleurs*, elle se leva en le poussant et disant : Allons, que je vous voie à cheval, bel écuyer !

Le silencieux voyageur baisa la main de sa mère et la salua ensuite profondément, il s'inclina aussi devant la duchesse sans lever les yeux, puis embrassant son frère aîné, serrant la main au maréchal et baisant le front de sa jeune sœur presque à la fois, il sortit, et dans un instant fut à cheval. Tout le monde se mit aux fenêtres qui donnaient sur la cour, excepté madame d'Effiat, encore assise et souffrante.

— Il part au galop. C'est bon signe, dit en riant le maréchal.

— Ah ! Dieu ! cria la jeune princesse en se retirant de la croisée.

— Qu'est-ce donc ? dit la mère.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit M. de Launay, le cheval de M. votre fils s'est abattu sous la porte, mais il l'a bientôt relevé de la main : tenez le voilà qui salue de la route.

— Encore un présage funeste ! dit la marquise en se retirant dans ses appartements.

Chacun l'imita en se taisant ou en parlant bas.

La journée fut triste et le souper silencieux au château de Chaumont.

Quand vinrent dix heures du soir, le vieux maréchal, conduit par son valet de chambre, se retira dans la tour du nord, voisine de la porte et opposée

à la rivière. La chaleur était extrême, il ouvrit la fenêtre ; et s'enveloppant d'une vaste robe de soie, plaça un flambeau pesant sur une table, et voulut rester seul. Sa croisée donnait sur la plaine, que la lune dans son dernier quartier n'éclairait que d'une lumière incertaine ; le ciel se chargeait de nuages épais, et tout disposait à la mélancolie. Quoique Bassompierre n'eût rien de rêveur dans le caractère, la tournure qu'avait prise la conversation du dîner lui revint à la mémoire, et il se mit à repasser en lui-même toute sa vie ; les tristes changements que le nouveau règne y avait apportés, règne qui semblait avoir soufflé sur lui un vent d'infortune ; la mort d'une sœur chérie, les désordres de l'héritier de son nom, les pertes de ses terres et de sa faveur, la fin récente de son ami le maréchal d'Effiat dont il occupait la chambre : toutes ces pensées lui arrachèrent un soupir involontaire ; il se mit à la fenêtre pour respirer.

En ce moment il crut entendre du côté du bois la marche d'une troupe de chevaux, mais le vent qui vint à augmenter le dissuada de cette première pensée, et tout bruit cessant tout à coup, il l'oublia. Il regarda encore quelque temps tous les feux du château s'éteignant successivement, après avoir serpenté dans les ogives des escaliers et rôdé dans les cours et les écuries ; retombant ensuite sur son grand fauteuil de tapisserie, le coude appuyé sur la table, il se livra profondément à ses réflexions, et bientôt après, tirant de son sein un médaillon qu'il y cachait suspendu à un ruban noir : Viens, mon bon et vieux maître, dit-il, viens causer avec moi comme tu fis si souvent ; viens, grand roi, oublier ta cour pour le rire d'un ami véritable, viens, grand homme, me consulter sur l'ambitieuse Autriche ; viens, inconstant chevalier, me parler de la bonhomie de ton amour et de la bonne foi de ton infidélité ; viens, héroïque soldat, me crier encore que je t'offusque au combat ; ah ! que ne l'ai-je fait dans Paris ! que n'ai-je reçu ta blessure ! Avec ton sang le monde a perdu les bienfaits de ton règne interrompu.

Les larmes du maréchal troublaient la glace du large médaillon, et il les effaçait par de respectueux baisers, quand sa porte ouverte brusquement le fit sauter sur son épée.

— Qui va là ? cria-t-il dans sa surprise. Elle fut bien plus grande quand il reconnut M. de Launay, qui, le chapeau à la main, s'avança jusqu'à lui, et lui dit avec embarras :

— M. le maréchal, c'est le cœur navré de douleur que je me vois forcé de vous dire que le roi m'a commandé de vous arrêter. Un carrosse vous attend à la grille, avec trente mousquetaires de M. le cardinal-duc.

Bassompierre ne s'était pas levé et avait encore le médaillon dans sa main gauche et l'épée dans l'autre main ; il la tendit dédaigneusement à cet homme et lui dit :

— Monsieur, je sais que j'ai vécu trop longtemps, et c'est à quoi je pensais ; c'est au nom de ce grand Henri que je remets paisiblement cette épée à son fils. Suivez-moi.

Il accompagna ces mots d'un regard si ferme, que de Launay fut atterré, et le suivit en baissant la tête, comme si lui-même eût été arrêté par le noble vieillard, qui, saisissant un flambeau, sortit de la cour et trouva tout ouvert par des gardes à cheval qui avaient effrayé les gens du château, au nom du roi, et ordonné le silence. Le carrosse était préparé et partit rapidement, suivi de beaucoup de chevaux. Le maréchal, assis à côté de M. de Launay, commençait à s'endormir bercé par le mouvement de la voiture, lorsqu'une voix forte cria au cocher : *Arrête!* et comme il poursuivait, un coup de pistolet partit. Les chevaux s'arrêtèrent. Je déclare, monsieur, que ceci se fait sans ma participation, dit Bassompierre; puis, mettant la tête à la portière, il vit qu'il se trouvait dans un petit bois et un chemin trop étroit pour que les chevaux pussent passer à droite ou à gauche de la voiture, avantage très-grand pour les agresseurs, puisque les mousquetaires ne pouvaient avancer; il cherchait à voir ce qui se passait, lorsqu'un cavalier, ayant à la main une longue épée dont il parait les coups que lui portait un garde, s'approcha de la portière en criant : *Venez, venez, M. le maréchal.*

— Eh quoi ! c'est vous, étourdi d'Henri qui faites de ces escapades ? Messieurs, messieurs, laissez-le, c'est un enfant.

Et de Launay ayant crié aux mousquetaires de le quitter, on eut le temps de se reconnaître.

— Et comment diable êtes-vous ici ? reprit Bassompierre, je vous croyais à Tours, et même bien plus loin si vous aviez fait votre devoir, et vous voilà revenu pour faire une folie !

— Ce n'était point pour vous que je revenais seul ici, c'est pour une affaire secrète, dit Cinq-Mars plus bas ; mais, comme je pense bien qu'on vous mène à la Bastille, je suis sûr que vous n'en direz rien, c'est le temple de la discrétion. — Cependant, si vous aviez voulu, continuait-il très-haut, je vous aurais délivré de ces messieurs dans ce bois où un cheval ne pouvait remuer ; à présent il n'est plus temps. Un paysan m'avait appris l'insulte faite à nous plus qu'à vous, par cet enlèvement dans la maison de mon père.

— C'est par ordre du roi, mon enfant, et nous devons respecter ses volontés ; gardez cette ardeur pour son service, je vous en remercie cependant

de bon cœur ; touchez là, et laissez-moi continuer ce joli voyage.

De Launay ajouta : Il m'est permis d'ailleurs de vous dire, M. de Cinq-Mars, que je suis chargé par le roi même d'assurer M. le maréchal qu'il est fort affligé de ceci, mais que c'est de peur qu'on ne le porte à mal faire qu'il le prie de demeurer quelques jours à la Bastille¹.

Bassompierre reprit en riant très-haut : Vous voyez, mon ami, comment on met les jeunes gens en tutelle : ainsi, prenez garde à vous.

— Eh bien ! soit, partez donc, dit Henri, je ne ferai plus le chevalier errant pour les gens malgré eux. Et rentrant dans le bois pendant que la voiture repartait au grand trot, il prit par des sentiers détournés le chemin du château.

Ce fut au pied de la tour de l'ouest qu'il s'arrêta. Il était seul, et ne descendit point de cheval, mais s'approchant du mur de manière à y coller sa botte, il souleva laalousie d'une fenêtre du rez-de-chaussée, faite en forme de herse, comme on en voit encore dans quelques vieux bâtiments.

Il était alors plus de minuit, et la lune s'était cachée. Tout autre que le maître de la maison n'eût jamais su trouver son chemin par une obscurité si grande. Les tours et les toits ne formaient qu'une masse noire qui se détachait à peine sur le ciel un peu plus transparent ; aucune lumière ne brillait dans toute la maison rendormie. Cinq-Mars, caché sous un chapeau à larges bords et un grand manteau, attendait avec anxiété.

Qu'attendait-il ? qu'était-il revenu chercher ? un mot d'une voix qui se fit entendre très-bas derrière la croisée :

— Est-ce vous, M. de Cinq-Mars ?

— Hélas ! qui serait-ce ? qui reviendrait comme un malfaiteur toucher la maison paternelle sans y entrer et sans dire encore adieu à sa mère ? qui reviendrait pour se plaindre du présent sans rien attendre de l'avenir, si ce n'était moi ?

La voix douce se troubla, et il fut aisé d'entendre que des pleurs accompagnaient sa réponse :

— Hélas ! Henri, de quoi vous plaignez-vous ? n'ai-je pas fait plus, et bien plus que je ne devais ? Est-ce ma faute si mon malheur a voulu qu'un prince souverain fût mon père ? peut-on choisir son berceau ? et dit-on : Je n'aurai bergère ? Vous savez bien quelle est toute l'infortune d'une princesse : on lui ôte son cœur en naissant, toute la terre est avertie de son âge, un traité la cède comme une ville, et elle ne peut jamais pleurer. Depuis que je vous connais, que n'ai-je pas fait pour me rapprocher du bonheur et m'éloigner des trônes ?

¹ Il y resta douze ans.

Depuis deux ans j'ai lutté en vain contre ma mauvaise fortune qui me sépare de vous, et contre vous qui me détournez de mes devoirs. Vous le savez bien, j'ai désiré que l'on me crût morte; que dis-je? j'ai presque souhaité des révolutions! J'aurais peut-être béni le coup qui m'eût ôté mon rang, comme j'ai remercié Dieu lorsque mon père fut renversé; mais la cour s'étonne, la reine me demande, nos rêves sont évanouis; Henri, notre sommeil a été trop long; réveillons-nous avec courage. Ne songez plus à ces deux belles années: oubliez tout, pour ne vous souvenir que de notre grande résolution; n'ayez qu'une seule pensée, soyez ambitieux par... ambitieux pour moi....

— Faut-il donc oublier tout, ô Marie? dit Cinq-Mars avec douceur...

Elle hésita...

— Oui, tout ce que j'ai oublié moi-même, reprit-elle. Puis un instant après elle continua avec vivacité.

— Oui, oubliez nos jours heureux, nos longues soirées, et même les promenades de l'étang et du bois; mais souvenez-vous de l'avenir; partez. Votre père était maréchal, soyez plus, connétable; prince. Partez, vous êtes jeune, noble, riche, brave, aimé....

— Pour toujours? dit Henri.

— Pour la vie et l'éternité.

Cinq-Mars tressaillit, et tendant la main, s'écria: Eh bien! j'en jure par la Vierge dont vous portez le nom, vous serez à moi, Marie, ou ma tête tombera sur l'échafaud.

— O ciel, que dites-vous? s'écria-t-elle en prenant sa main avec une main blanche qui sortit de la fenêtre. Non, vos efforts ne seront jamais coupables, jurez-le-moi, vous n'oublierez jamais que le roi de France est votre maître, aimez-le plus que tout, après celle pourtant qui vous sacrifiera tout et vous attendra en souffrant. Prenez cette petite croix d'or; mettez-la sur votre cœur, elle a reçu beaucoup de mes larmes. Songez que si jamais vous étiez coupable envers le roi, j'en verserais de bien plus amères. Donnez-moi cette bague que je vois à votre doigt; ô Dieu! ma main et la vôtre sont toutes rouges de sang.

— Qu'importe! il n'a pas coulé pour vous; n'avez-vous rien entendu il y a une heure?

— Non; mais à présent n'entendez-vous rien vous-même?

— Non, Marie, si ce n'est un oiseau de nuit sur la tour.

— On a parlé près de nous, j'en suis sûre; mais d'où vient donc ce sang? dites vite, et partez.

— Oui, je pars, voici un nuage qui nous rend la nuit; adieu, ange céleste, je vous invoquerai.

L'amour a versé l'ambition dans mon cœur comme un poison brûlant; oui, je le sens pour la première fois, l'ambition peut être ennoblie par son but. Adieu, je vais accomplir ma destinée.

— Adieu! mais songez à la mienne.

— Peuvent-elles se séparer?

— Jamais! s'écria Marie, que par la mort.

— Je crains plus encore l'absence, dit Cinq-Mars.

— Adieu! je tremble; adieu! dit la voix chérie, et la fenêtre s'abaissa lentement sur les deux mains encore unies.

Cependant le cheval noir ne cessait de piaffer et de s'agiter en hennissant; son maître, inquiet, lui permit de partir au galop, et bientôt ils furent rendus dans la ville de Tours que les clochers de Saint-Gratien annonçaient de loin.

Le vieux Grandchamp, non sans murmurer, avait attendu son jeune seigneur, et gronda de voir qu'il ne voulait pas se coucher. Toute l'escorte partit, et cinq jours après entra dans la vieille cité de Loudun en Poitou, silencieusement et sans événement.

CHAPITRE II.

LA RUE.

Combien faut-il de sots pour former un public?

Le Tour de la Faveur.

Je m'avançais d'un pas pénible et mal assuré vers le but de ce convoi tragique.

CH. MORDA, *Smorra.*

Ce règne, dont nous voulons peindre quelques années, règne de faiblesse qui fut comme une éclipse de la couronne entre les splendeurs de Henri IV et de Louis le Grand, afflige les yeux qui le contemplent, par quelques souillures sanglantes. Elles ne furent pas toutes l'œuvre d'un homme, de grands corps y prirent part. Il est triste de voir que dans ce siècle, encore désordonné, le clergé, pareil à une grande nation, eût sa populace comme il avait sa noblesse, ses ignorants et ses criminels comme ses savants et vertueux prélats. Depuis ce temps, ce qui lui restait de barbarie fut poli par le long règne de Louis XIV, et ce qu'il eut de corruption fut lavé dans le sang des martyrs qu'il offrit à la révolution. Ainsi, par une destinée toute particulière, perfectionné par la monarchie et la république, adouci par l'une, châtié par l'autre, il nous est arrivé ce qu'il est aujourd'hui, austère et rarement vicieux.

Nous avons éprouvé le besoin de nous arrêter un moment à cette pensée avant d'entrer dans le récit

des faits que nous offre l'histoire de ces temps, et malgré cette consolante et juste observation, nous n'avons pu nous empêcher d'écarter des détails trop odieux, en gémissant encore sur ce qui reste de coupables actions, comme, en racontant la vie d'un vieillard vertueux, on pleure sur les emportements de sa jeunesse passionnée ou les penchants corrompus de son âge mûr.

Lorsque la cavalcade entra dans les rues étroites de Loudun, un bruit étrange s'y faisait entendre, elles étaient remplies d'une foule immense ; les cloches de l'église et du couvent sonnaient de manière à faire croire à un incendie, et tout le monde, sans faire nulle attention aux voyageurs, se pressait vers un grand bâtiment attenant à l'église. Il était facile de distinguer sur les physionomies des traces d'impressions fort différentes et souvent opposées entre elles. Des groupes et des attroupements nombreux se formaient, le bruit des conversations y cessait tout à coup, et l'on n'y entendait plus qu'une voix qui semblait exhorter ou lire, puis des cris furieux mêlés de quelques exclamations pieuses s'élevaient de tous côtés, le groupe se dissipait, et l'on voyait que l'orateur était un capucin ou un récollet, qui, tenant à la main un crucifix de bois, montrait à la foule le grand bâtiment vers lequel elle se dirigeait. *Jésus, Maria*, s'écriait une vieille femme, qui aurait jamais cru que le malin esprit eût choisi notre bonne ville pour demeurer !

— Et que les bonnes Ursulines eussent été possédées ! disait l'autre.

— On dit que le démon qui agite la supérieure se nomme *Légion*, disait une troisième.

— Que dites-vous, ma chère ? interrompait une religieuse ; il y en a sept dans son pauvre corps, auquel sans doute elle avait attaché trop de soin à cause de sa grande beauté ; à présent il est le réceptacle de l'enfer ; M. le prieur des Carmes, dans l'exorcisme d'hier, a fait sortir de sa bouche le démon *Ezasas*, et le révérend père Lactance a chassé aussi le démon *Beherit*. Mais les cinq autres n'ont pas voulu partir, et quand les saints exorcistes, que Dieu soutienne, les ont sommés en latin de se retirer, ils ont dit qu'ils ne le feraient pas qu'ils n'eussent prouvé leur puissance dont les huguenots et les hérétiques ont l'air de douter, et le démon *Elimi*, qui est le plus méchant, comme vous savez, a prétendu qu'aujourd'hui il enlèverait la calotte de M. de Laubardemont, et la tiendrait suspendue en l'air pendant un *Miserere*.

— Ah ! sainte Vierge ! reprenait la première, je tremble déjà de tout mon corps. Et quand je pense que j'ai été plusieurs fois demander des messes à ce magicien d'Urbain !

— Et moi, dit une jeune fille en se signant, moi qui me suis confessée à lui il y a dix mois, j'aurais sûrement été possédée sans la relique de sainte Geneviève que j'avais heureusement sous ma robe et...

— Et sans reproche, Martine, interrompit une grosse marchande, vous étiez restée assez longtemps pour cela seule avec le beau sorcier.

— Eh bien ! la belle, il y a maintenant un mois que vous seriez dépossédée, dit un jeune soldat qui vint se mêler au groupe en fumant sa pipe.

La jeune fille rougit, et ramena sur sa jolie figure le capuchon de sa pelisse noire. Les vieilles femmes jetèrent un regard de mépris sur le soldat, et comme elles se trouvaient alors près de la porte d'entrée encore fermée, elles reprirent leur conversation avec plus de chaleur que jamais, voyant qu'elles étaient sûres d'entrer les premières, et s'asseyant sur les bornes et les bancs de pierre, se préparèrent par leurs récits au bonheur qu'elles allaient goûter en étant spectatrices de quelque chose d'étrange, d'une apparition, ou au moins d'un supplice.

— Est-il vrai, ma tante, dit la jeune Martine à la plus vieille, que vous ayez entendu parler les démons ?

— Vrai comme je vous vois, et tous les assistants en peuvent dire autant, ma nièce ; c'est pour que votre âme soit édifiée que je vous ai fait venir avec moi aujourd'hui, ajouta-t-elle, et vous connaîtrez véritablement la puissance de l'esprit malin.

— Quelle voix a-t-il, ma chère tante ? continua la jeune fille, charmée de réveiller une conversation qui détournait d'elle les idées de ceux qui l'entouraient.

— Il n'a pas d'autre voix que la voix même de la supérieure, à qui Notre-Dame fasse grâce ; cette pauvre jeune femme, je l'ai entendue hier bien longtemps, cela faisait peine de la voir se déchirer le sein, et tourner ses pieds et ses bras en dehors et les réunir tout à coup derrière son dos. Quand le saint père Lactance est arrivé, et a prononcé le nom d'Urbain Grandier, l'écume est sortie de sa bouche, et elle a parlé latin comme si elle lisait la Bible. Aussi je n'ai pas bien compris, et je n'ai retenu que *Urbanus, magicus rosas diabolica* ; ce qui voulait dire que le magicien Urbain l'avait ensorcelée avec des roses que le diable lui avait données, et il est sorti de ses oreilles et de son cou des roses couleur de flamme qui sentaient le soufre, au point que M. le lieutenant criminel a crié que chacun ferait bien de fermer ses narines et ses yeux, parce que les démons allaient sortir.

— Voyez-vous cela ! crièrent d'une voix glapissante et d'un air de triomphe toutes les femmes

assemblées, en se tournant du côté de la foule, et particulièrement vers un groupe d'hommes habillés en noir, parmi lesquels se trouvait le jeune soldat qui les avait apostrophés en passant.

— Voilà encore ces vieilles folles qui se croient au sabbat, dit-il, et qui font plus de bruit que lorsqu'elles y arrivent à cheval sur un manche à balai.

— Jeune homme, jeune homme, dit un bourgeois d'un air triste, ne faites pas de ces plaisanteries en plein air, le vent deviendrait de flamme pour vous, par le temps qu'il fait.

— Ma foi, je me moque bien de tous ces exorcistes, moi, reprit le soldat; je m'appelle Grand-ferré, et il n'y en a pas beaucoup qui aient un goupillon comme le mien.

Et prenant la poignée de son sabre d'une main, il retroussa de l'autre sa moustache blonde, et regarda autour de lui en fronçant le sourcil; mais comme il n'aperçut dans la foule aucun regard qui cherchât à braver le sien, il partit lentement en avançant le pied gauche le premier, et se promena dans les rues étroites et noires avec cette insouciance parfaite d'un militaire qui débute, et un mépris profond pour tout ce qui ne porte pas son habit.

Cependant huit ou dix habitants raisonnables de cette petite ville se promenaient ensemble et en silence à travers la foule agitée, ils semblaient consternés de cette étonnante et soudaine rumeur, et s'interrogeaient du regard à chaque nouveau spectacle de folie qui frappait leurs yeux. Ce mécontentement muet attristait les hommes du peuple et les nombreux paysans venus de leurs campagnes, qui tous cherchaient leur opinion dans les regards des propriétaires, leurs patrons pour la plupart; ils voyaient que quelque chose de fâcheux se préparait, et avaient recours au seul remède que puisse prendre le sujet ignorant et trompé, la résignation et l'immobilité.

Néanmoins le paysan de France a dans le caractère certaine naïveté moqueuse dont il se sert avec ses égaux souvent, et toujours avec ses supérieurs. Il fait des questions embarrassantes pour le pouvoir, comme le sont celles de l'enfance pour l'âge mûr, il se rapetisse à l'infini pour que celui qu'il interroge se trouve embarrassé de sa propre élévation, il redouble de gaucherie dans ses manières et de grossièreté dans ses expressions, pour mieux voiler le but secret de sa pensée: tout prend, malgré lui cependant, quelque chose d'insidieux et d'effrayant qui le trahit, et son sourire sardonique et la pesanteur affectée avec laquelle il s'appuie sur son long bâton, indiquent trop à quelles espérances il se livre, et quel est le soutien sur lequel il compte.

L'un des plus âgés s'avança suivi de dix ou douze jeunes paysans, ses fils et neveux; ils portaient tous le grand chapeau et cette blouse bleue, ancien habit des Gaulois, que le peuple français met encore sur tous ses autres vêtements, et qui convient si bien à son climat pluvieux et à ses laborieux usages. Quand il fut à portée des personnages dont nous avons parlé, il ôta son chapeau, et toute sa famille en fit autant: on vit alors sa figure brune et son front nu et ridé, couronné de cheveux blancs fort longs; ses épaules étaient voûtées par l'âge et le travail. Il fut accueilli avec un air de satisfaction, et presque de respect, par un homme très-grave du groupe noir, qui, sans se découvrir, lui tendit la main.

— Eh bien, bon père Guillaume Leroux, lui dit-il, vous aussi vous quittez notre ferme de la Chénaie pour la ville, quand ce n'est pas jour de marché? c'est comme si vos bons bœufs se déteraient pour aller à la chasse aux étourneaux, et abandonnaient le labourage pour voir forcer un pauvre lièvre.

— Ma foi, M. le comte du Lude, reprit le fermier, quelquefois le lièvre se vient jeter devant eux; il m'est avis qu'on veut nous jouer, et nous venons voir un peu comment.

— Brisons là, mon ami, reprit le comte; voici M. Fournier l'avocat, qui ne vous trompera pas, car il s'est démis de sa charge de procureur du roi hier au soir, et dorénavant son éloquence ne servira plus qu'à sa noble pensée; vous l'entendrez peut-être aujourd'hui, mais je le crains autant pour lui que je le souhaite pour l'accusé.

— N'importe, monsieur, la vérité est une passion pour moi, dit Fournier.

C'était un jeune homme d'une extrême pâleur, mais dont le visage était plein de noblesse et d'expression; ses cheveux blonds, ses yeux bleus très-clairs, sa maigreur et sa taille mince lui donnaient d'abord un air plus jeune qu'il n'était, mais son visage pensif et passionné annonçait beaucoup de supériorité, et cette maturité précoce de l'âme que donnent l'étude et l'énergie naturelle. Il portait un habit et un manteau noirs assez courts, à la mode du temps, et, sous son bras gauche, un rouleau de papier qu'en parlant il prenait et serrait convulsivement de la main droite, comme un guerrier en colère saisit le pommeau de son épée. On eût dit qu'il voulait le dérouler et en faire sortir la foudre sur ceux qu'il poursuivait de ses regards indignés. C'étaient trois capucins et un récollet qui passaient dans la foule.

— Père Guillaume, poursuivit M. du Lude, pourquoi n'avez-vous amené que vos enfants mâles avec vous? et pourquoi ces bâtons?

— Ma foi, monsieur, c'est que je n'aimerais pas que mes filles apprissent à danser comme les religieuses, et puis, par le temps qui court, les garçons savent mieux se remuer que les femmes.

— Ne nous *remuons* pas, mon vieux ami, croyez-moi, dit le comte; rangez-vous tous plutôt pour voir la procession qui vient à nous, et souvenez-vous que vous avez soixante et dix ans.

— Ah! ah! dit le vieux père, tout en faisant ranger ses douze enfants comme des soldats, j'ai fait la guerre avec le feu roi Henri, je sais jouer du pistolet tout aussi bien que le faisaient les *ligueurs*; et il branla la tête et s'assit sur une borne, son bâton noueux entre les jambes, ses mains croisées dessus et son menton à barbe blanche par-dessus ses mains. Là il ferma à demi les yeux comme s'il se livrait tout entier à ses souvenirs d'enfance.

On voyait avec étonnement son habit rayé comme du temps du roi béarnais, et sa ressemblance avec ce prince dans les derniers temps de sa vie, quoique ses cheveux eussent été privés par le poignard de cette blancheur que ceux du paysan avaient paisiblement acquise. Mais un grand bruit de cloches attira l'attention vers l'extrémité de la grande rue de Loudun.

On voyait venir de loin une procession dont la bannière et les piques s'élevaient au-dessus de la foule qui s'ouvrit en silence pour examiner cet appareil à moitié ridicule et à moitié sinistre.

Des archers, à barbe pointue, portant de larges chapeaux à plumes, marchaient d'abord sur deux rangs, avec de longues hallebardes, puis se partageant en deux files de chaque côté de la rue, renfermaient dans cette double ligne deux lignes pareilles de pénitents gris; du moins donnerons-nous ce nom, connu dans quelques provinces du midi de la France, à des hommes revêtus d'une longue robe de cette couleur, qui leur couvre entièrement la tête, en forme de capuchon, et dont le masque de la même étoffe se termine en pointe sous le menton, comme une longue barbe, et n'a que trois trous pour les yeux et le nez. On voit encore de nos jours quelques enterrements suivis et honorés par des costumes semblables, surtout dans les Pyrénées. Les pénitents de Loudun avaient des cierges énormes à la main, et leur marche lente et leurs yeux qui semblaient flamboyants sous le masque, leur donnaient un air de fantôme qui attristait involontairement.

Les murmures en sens divers commencèrent dans le peuple.

— Il y a bien des coquins cachés sous ce masque, dit un bourgeois.

— Et dont la figure est plus laide encore que lui, reprit un jeune homme.

— Ils me font peur, s'écriait une jeune femme.

— Je ne crains que pour ma bourse, répondit un passant.

— Ah! Jésus! voilà donc nos saints frères de la Pénitence, disait une vieille en écartant sa mante noire. Voyez-vous quelle bannière ils portent? quel bonheur qu'elle soit avec nous! certainement elle nous sauvera: voyez-vous dessus le diable dans les flammes, et un moine qui lui attache une chaîne au cou? Voici actuellement les juges qui viennent: ah! les honnêtes gens! Voyez leurs robes rouges, comme elles sont belles! Ah! sainte Vierge! qu'on les a bien choisis!

— Ce sont les ennemis personnels du curé, dit tout bas le comte du Lude à l'avocat Fournier, qui prit une note.

— Les reconnaissez-vous bien tous? continua la vieille, en distribuant des coups de poing à ses voisines, et en pinçant le bras de ses voisins jusqu'au sang pour exciter leur attention: voici ce bon M. Mignon qui parle tout bas à MM. les conseillers au présidial de Poitiers; que Dieu répande sa sainte bénédiction sur eux.

— C'est Roatin, Richard et Chevalier, qui voulaient le faire destituer il y a un an, continua à demi voix M. du Lude au jeune avocat qui écrivait toujours sous son manteau, entouré et caché par le groupe noir des bourgeois.

— Ah! voyez, voyez; rangez-vous donc: voici M. Barré, le curé de Saint-Jacques de Chinon, dit la vieille.

— C'est un saint, dit une autre.

— C'est un hypocrite, dit une voix d'homme.

— Voyez comme le jeûne l'a rendu maigre.

— Comme les remords le rendent pâle.

— C'est lui qui fait fuir les diables.

— C'est lui qui les souffle.

Ce dialogue fut interrompu par un cri général: Qu'elle est belle!

La supérieure des Ursulines s'avancait suivie de toutes ses religieuses; son voile blanc était relevé. Pour que le peuple pût voir les traits des possédés, on avait voulu que cela fût ainsi pour elle et six autres sœurs. Rien ne la distinguait dans son costume qu'un immense rosaire à grains noirs tombant de son cou à ses pieds, et se terminant par une croix d'or; mais la blancheur éclatante de son visage, que relevait encore la couleur brune de son capuchon, attirait d'abord tous les regards; ses yeux noirs semblaient porter l'empreinte d'une profonde et brûlante passion; ils étaient couverts par les arcs parfaits de deux sourcils que la nature avait dessinés avec autant de soin que les Circassiennes en mettent à les arrondir avec le pinceau, mais un léger pli entre eux deux révélait une agitation forte

et habituelle dans les pensées. Cependant elle affectait un grand calme dans tous ses mouvements et tout son être, ses pas étaient lents et cadencés, ses deux belles mains étaient réunies, aussi blanches et aussi immobiles que celles des statues de marbre qui prient éternellement sur les tombeaux.

— Oh ! remarquez-vous, ma tante, dit la jeune Martine, sœur Agnès et sœur Claire qui pleurent auprès d'elle ?

— Ma nièce, elles se désolent d'être la proie du démon.

— Ou se repentent, dit la même voix d'homme, d'avoir joué le ciel.

Cependant un silence profond s'établit partout, et nul mouvement n'agita le peuple ; il sembla glacé tout à coup par quelque enchantement, lorsqu'à la suite des religieuses parut, au milieu de quatre pénitents qui le tenaient enchaîné, le curé de l'église de Sainte-Croix, revêtu de la robe du pasteur ; la noblesse de son visage était remarquable, et rien n'égalait la douceur de ses traits ; sans affecter un calme insultant, il regardait avec bonté, et semblait chercher à droite et à gauche s'il ne rencontrerait pas le regard attendri d'un ami ; il le rencontra, il le reconnut, et ce dernier bonheur d'un homme qui voit approcher son heure dernière ne lui fut pas refusé ; il entendit même quelques sanglots ; il vit des bras s'étendre vers lui, et quelques-uns n'étaient pas sans armes ; mais il ne répondit à aucun signe, il baissa les yeux, ne voulant pas perdre ceux qui l'aimaient, et leur communiquer par un coup d'œil la contagion de l'infortune. C'était Urbain Grandier.

Tout à coup la procession s'arrêta à un signe du dernier homme qui la suivait et qui semblait commander à tous. Il était grand, sec, pâle, revêtu d'une longue robe noire, la tête couverte d'une calotte de même couleur ; il avait la figure d'un Basile avec le regard d'un Néron. Il fit signe aux gardes de l'entourer, voyant avec effroi que le groupe noir dont nous avons parlé, et les paysans, se seraient de près pour l'écouter ; les chanoines et les capucins se placèrent près de lui, et il prononça d'une voix glapissante ce singulier arrêt :

— « Nous, sieur de Laubardemont, maître des requêtes, étant envoyé et subdélégué, revêtu du pouvoir discrétionnaire, relativement au procès du magicien *Urbain Grandier*, pour le juger sur tous les chefs d'accusation, assisté des révérends pères Mignon, chanoine, *Barré*, curé de Saint-Jacques de Chinon, du père Lactance et de tous les juges appelés à juger icelui magicien, avons préalablement décrété ce qui suit : *Primo*, la prétendue assemblée des propriétaires nobles ou bourgeois de la ville et des terres environnantes est cassée, comme

tendant à une sédition populaire ; ses actes seront déclarés nuls, et sa prétendue lettre au roi contre nous, juges, interceptée et brûlée en place publique, comme calomniant les bonnes sœurs Ursulines et les révérends pères et juges. *Secundo*, il sera défendu de dire publiquement ou en particulier que les susdites religieuses ne sont point possédées du malin esprit, et de douter du pouvoir des exorcistes, à peine de vingt mille livres d'amende, et punition corporelle.

» Les baillifs et échevins s'y conformeront. Ce 18 juin de l'an de grâce 1639. »

A peine eut-il fini cette lecture, qu'un bruit discordant de trompettes partit avant la dernière syllabe de ses paroles, et couvrit, quoique imparfaitement, les murmures qui le poursuivaient ; il pressa la marche de la procession qui entra précipitamment dans le grand bâtiment qui tenait à l'église, ancien couvent dont les étages étaient tous tombés en ruine, et qui ne formaient plus qu'une seule et immense salle propre à l'usage qu'on en voulait faire. Laubardemont ne se crut en sûreté que lorsqu'il y fut entré, et qu'il entendit les lourdes et doubles portes se refermer en criant sur la foule qui hurlait encore.

CHAPITRE III.

LE BON PRÊTRE.

L'homme de paix me parla ainsi.

Le Pionire Savoyard.

A présent que la procession diabolique est entrée dans la salle de son spectacle, et tandis qu'elle arrange sa sanglante représentation, voyons ce qu'avait fait Cinq-Mars au milieu des spectateurs en émoi. Il était naturellement doué de beaucoup de tact, et sentit qu'il ne parviendrait pas facilement à son but de trouver l'abbé Quillet dans un moment où la fermentation des esprits était à son comble. Il resta donc à cheval avec ses quatre domestiques dans une petite rue fort obscure qui donnait dans la grande, et d'où il put voir facilement tout ce qui s'était passé. Personne ne fit d'abord attention à lui ; mais lorsque la curiosité publique n'eut pas d'autre aliment, il devint le but de tous les regards. Fatigués de tant de scènes, les habitants le voyaient avec assez de mécontentement et se demandaient à demi voix si c'était encore un exorciseur qui leur arrivait ; quelques paysans même commençaient à trouver qu'il embarrassait la rue avec ses cinq chevaux : il sentit qu'il était temps de prendre son parti, et choisissant sans hésiter

les gens les mieux mis, comme ferait chacun à sa place, il s'avança avec sa suite et le chapeau à la main vers le groupe noir dont nous avons parlé, et s'adressant au personnage qui lui parut le plus distingué : « Monsieur, dit-il, où pourrai-je voir M. l'abbé Quillet? »

A ce nom, tout le monde le regarda avec un air d'effroi comme s'il eût prononcé celui de Lucifer. Cependant personne n'en eut l'air offensé, il sembla au contraire que cette demande fût naitre sur lui une opinion favorable dans les esprits. Du reste, le hasard l'avait bien servi dans son choix. Le comte du Lude s'approcha de son cheval, en le saluant : « Mettez pied à terre, monsieur, lui dit-il, et je vous pourrai donner sur son compte d'utiles renseignements. »

Après avoir parlé fort bas, tous deux se quittèrent avec la cérémonieuse politesse du temps. Cinq-Mars remonta sur son cheval gris, et passant dans plusieurs petites rues, fut bientôt hors de la foule avec sa suite.

Que je suis heureux, se disait-il, chemin faisant, je vais voir du moins un instant ce bon et doux abbé qui m'a élevé; je me rappelle encore ses traits, son air calme et sa voix pleine de bonté.

Comme il pensait tout ceci avec attendrissement, il se trouva dans une petite rue fort noire qu'on lui avait indiquée; elle était si étroite, que les genouillères de ses bottes touchaient aux deux murs; il trouva au bout une maison de bois à un seul étage, et, dans son empressement, frappa à coups redoublés.

Qui va là? cria une voix furieuse, et presque aussitôt la porte s'ouvrant laissa voir un petit homme gros, court, et tout rouge, portant une calotte noire, une immense fraise blanche, des bottes à l'écuyère qui engloutissaient ses petites jambes dans leurs énormes tuyaux, et deux pistolets d'arçon à sa main.

— Je vendrai chèrement ma vie, cria-t-il, et....

— Doucement, l'abbé, doucement, lui dit son élève en lui prenant le bras, ce sont vos amis.

— Ah! mon pauvre enfant, c'est vous, dit le bon homme, laissant tomber ses pistolets que ramassa avec précaution un domestique armé aussi jusqu'aux dents. Eh! que venez-vous faire ici? L'abomination y est venue, et j'attends la nuit pour partir; entrez vite, mon ami, vous et vos gens; je vous ai pris pour des archers de Laubardemont, et, ma foi, j'allais sortir un peu de mon caractère. Vous voyez ces chevaux, je vais en Italie rejoindre notre ami le duc de Bouillon. Jean, Jean, fermez vite la grande porte par-dessus ces braves domestiques, et recommandez-leur de ne pas faire trop

de bruit, quoiqu'il n'y ait pas d'habitation près de celle-ci.

Grandchamp obéit à l'intrépide petit abbé, qui embrassa quatre fois Cinq-Mars en s'élevant sur la pointe de ses bottes pour atteindre le milieu de sa poitrine. Il le conduisit bien vite dans une étroite chambre qui semblait un grenier abandonné, et s'asseyant avec lui sur une malle de cuir noir, il lui dit avec chaleur :

— Eh! mon enfant, où allez-vous? A quoi pensez madame la maréchale de vous laisser venir ici? Ne voyez-vous pas bien tout ce qui se fait contre un malheureux qu'il faut perdre? Ah! bon Dieu! était-ce là le premier spectacle que mon cher élève devait avoir sous les yeux? Ah ciel! quand vous voilà à cet âge charmant où l'amitié, les tendres affections, la douce confiance devaient vous entourer, quand tout devait vous donner une bonne opinion de notre espèce, à votre entrée dans le monde! Quel malheur! ah, mon Dieu! pourquoi êtes-vous venu?

Quand le bon abbé eut ainsi gémi en serrant affectueusement les deux mains du jeune voyageur dans ses mains rouges et ridées, son élève eut enfin le temps de lui dire :

— Mais ne devinez-vous pas, mon cher abbé, que c'est parce que vous étiez à Loudun que j'y suis venu? Quant à ces spectacles dont vous parlez, ils ne m'ont paru que ridicules, et je vous jure que je n'en aime pas moins l'espèce humaine, dont vos vertus et vos bonnes leçons m'ont donné une excellente idée, et parce que cinq ou six folles.....

— Ne perdons pas de temps; je vous dirai cette folie, je vous l'expliquerai. Mais répondez, où allez-vous? que faites-vous?

— Je vais à Perpignan, où le cardinal-duc doit me présenter au roi.

Ici le bon et vif abbé se leva de sa malle, et marchant, ou plutôt courant de long en large dans la chambre en frappant du pied, le cardinal! le cardinal! répéta-t-il, en étouffant, devenant tout rouge et les larmes dans les yeux; pauvre enfant! ils vont te perdre! Ah! mon Dieu! quel rôle veulent-ils lui faire jouer là! que lui veulent-ils? Ah! qui vous gardera, mon ami, dans ce pays dangereux? dit-il, en se rassoyant et reprenant les deux mains de son élève dans les siennes, avec une sollicitude paternelle et cherchant à lire dans ses regards.

— Mais, je ne sais trop, dit Cinq-Mars, en regardant au plafond; je pense que ce sera le cardinal de Richelieu, qui était l'ami de mon père.

— Ah! mon cher Henri! vous me faites trembler, mon enfant, il vous perdra si vous n'êtes pas

son instrument docile. Ah ! que ne puis-je aller avec vous ! Pourquoi faut-il que j'aie montré une tête de vingt ans dans cette malheureuse affaire !... hélas ! non, je vous serais dangereux ; au contraire, il faut que je me cache. Mais vous aurez M. de Thou près de vous, mon fils, n'est-ce pas ? dit-il en cherchant à se calmer ; c'est votre ami d'enfance, un peu plus âgé que vous ; écoutez-le, mon enfant, c'est un sage jeune homme, il a réfléchi, il a des idées à lui.

— Oh ! oui, mon cher abbé, comptez sur mon tendre attachement pour lui, je n'ai pas cessé de l'aimer.....

— Mais vous avez sûrement cessé de lui écrire, n'est-ce pas ? reprit en souriant un peu le bon abbé.

— Je vous demande pardon, mon bon abbé, je lui ai écrit une fois, et hier, pour lui annoncer que le cardinal m'appelle à la cour.

— Quoi ! lui-même a voulu vous avoir !

Alors Cinq-Mars montra la lettre du ministre à sa mère, et peu à peu son ancien gouverneur se calma et s'adoucit.

— Allons, allons, disait-il tout bas, allons, ce n'est pas mal, cela promet, capitaine aux gardes, à vingt ans, ce n'est pas mal. Et il sourit.

Et le jeune homme, transporté de voir ce sourire qui s'accordait enfin avec tous les siens, sauta au cou de l'abbé, et l'embrassa comme s'il se fût emparé dans ce baiser de tout un avenir de plaisir, de gloire et d'amour.

Cependant, se dégageant avec peine de cette chaude embrassade, le bon abbé reprit sa promenade et ses réflexions. Il toussait souvent et branlait la tête, et Cinq-Mars, sans oser reprendre la conversation, le suivait des yeux, et devenait triste en le voyant redevenu sérieux.

Le vieillard se rassit enfin et commença d'un ton grave le discours suivant :

— Mon ami, mon enfant, je me suis livré en père à vos espérances ; je dois pourtant vous dire, et ce n'est point pour vous affliger, qu'elles me semblent excessives et peu naturelles ; si le cardinal n'avait pour but que de témoigner à votre famille de l'attachement et de la reconnaissance, il n'irait pas si loin dans ses faveurs ; mais il est probable qu'il a jeté les yeux sur vous ; d'après ce qu'on lui aura dit, vous lui semblez propre à jouer tel ou tel rôle impossible à deviner, et dont il aura tracé l'emploi dans le repli le plus profond de sa pensée, il veut vous y élever, vous y dresser, passez-moi cette expression en faveur de sa justesse, et pensez-y sérieusement, quand le temps en viendra. Mais n'importe, je crois qu'au point où en sont les choses, vous ferez bien de suivre cette

veine ; c'est ainsi que de grandes fortunes ont commencé, il s'agit seulement de ne point se laisser aveugler et gouverner. Tâchez que les faveurs ne vous étourdissent pas, mon pauvre enfant, et que l'élévation ne vous fasse pas tourner la tête ; ne vous effarouchez pas, c'est arrivé à de plus vieux que vous. Écrivez-moi souvent, ainsi qu'à votre mère ; voyez M. de Thou, et nous tâcherons de vous bien conseiller. En attendant, mon fils, ayez la bonté de fermer cette fenêtre d'où il me vient bien du vent sur la tête, et je vais vous conter ce qui s'est passé ici.

Henri, espérant que la partie morale du discours était finie, et ne voyant plus dans la seconde qu'un récit, ferma vite la vieille fenêtre tapissée de toiles d'araignée, et revint à sa place sans parler.

— A présent que j'y réfléchis mieux, je pense qu'il ne vous sera peut-être pas inutile d'avoir passé par ici, quoique ce soit une triste expérience que vous y deviez trouver ; mais elle suppléera à ce que je ne vous ai pas dit autrefois de la perversité des hommes ; j'espère d'ailleurs que la fin ne sera pas sanglante, et que la lettre que nous avons écrite au roi aura le temps d'arriver.

— J'ai entendu dire qu'elle était interceptée, dit Cinq-Mars.

— C'en est fait, alors, dit l'abbé Quillet, le curé est perdu. Mais écoutez-moi bien.

A Dieu ne plaise, mon enfant, que ce soit moi, votre ancien instituteur, qui veuille attaquer mon propre ouvrage et porter atteinte à votre foi. Conservez-la toujours et partout, cette foi simple dont votre noble famille vous a donné l'exemple, que nos pères avaient plus encore que nous-mêmes, et dont les plus grands capitaines de nos temps ne rougissent pas. En portant votre épée, souvenez-vous qu'elle est à Dieu. Mais aussi lorsque vous serez au milieu des hommes, tâchez de ne pas vous laisser tromper par l'hypocrite ; il vous entourera, vous prendra, mon fils, par le côté vulnérable de votre cœur naïf, en parlant à votre religion ; et témoin des extravagances de son zèle affecté, vous vous croirez tiède auprès de lui, vous croirez que votre conscience parle contre vous-même, mais ce ne sera point sa voix que vous entendrez. Quels cris elle jetterait ! combien elle serait plus soulevée contre vous si vous aviez contribué à perdre l'innocence en appelant contre elle le ciel même en faux témoignage !

— O mon père ! est-ce possible ? dit Henri d'Effiat en joignant les mains.

— Que trop véritable, continua l'abbé ; vous en avez vu l'exécution en partie ce matin ; Dieu veuille que vous ne soyez pas témoin d'horreurs plus grandes. Mais écoutez bien : quelque chose que vous

voyiez se passer, quelque crime que l'on ose commettre, je vous en conjure, au nom de votre mère et de tout ce qui vous est cher, ne prononcez pas une parole, ne faites pas un geste qui manifeste une opinion quelconque sur cet événement. Je connais votre caractère ardent, vous le tenez du maréchal votre père, modérez-le, ou vous êtes perdu; ces petites colères du sang procurent peu de satisfaction et attirent de grands revers; je vous y ai vu trop enclin; si vous saviez combien le calme donne de supériorité sur les hommes! Les anciens l'avaient empreint sur le front de la Divinité comme son plus bel attribut, puisqu'il montre qu'elle est supérieure à nos craintes et à nos espérances, à nos plaisirs et à nos peines. Restez donc impassible dans les scènes que vous allez voir, mon cher enfant, mais voyez-les, il le faut; assistez à ce jugement funeste; pour moi, je vais subir les conséquences de ma sottise d'écolier. La voici, elle vous montrera qu'avec une tête chauve on peut être encore enfant comme sous vos beaux cheveux châtains.

Ici l'abbé Quillet lui prit la tête dans ses deux mains, et continua ainsi :

— J'ai été curieux de voir les diables des Ursulines, tout comme un autre, mon cher fils, et sachant qu'ils s'annonçaient pour parler toutes les langues, j'ai eu l'imprudence de quitter le latin et de leur faire quelques questions en grec; la supérieure est fort jolie, mais elle n'a pas pu répondre dans cette langue. Le médecin Duncan a fait tout haut l'observation qu'il était surprenant que le démon qui n'ignorait rien fit des barbarismes et des solécismes, et ne pût répondre en grec. La jeune supérieure, qui était alors sur son lit de parade, se tourna du côté du mur pour pleurer, et dit tout bas au père Barré : « Monsieur, je n'y tiens plus; » je le répétais tout haut, et je mis en fureur tous les exorcistes : ils s'écrièrent que je devais savoir qu'il y avait des démons plus ignorants que des paysans, et dirent que pour leur puissance et leur force physique nous n'en pouvions douter, puisque les esprits nommés « Grésil des Trônes, Aman des Puissances et Asmodée » avaient promis d'enlever la calotte de M. de Laubardemont. Ils s'y préparaient, quand le chirurgien Duncan, qui est homme savant et probe, mais assez moqueur, s'avisait de tirer un fil qu'il découvrait attaché à une colonne comme un cordon de sonnette et retombant fort près du maître des requêtes; cette fois on l'appela huguenot, et je crois que si le maréchal de Brézé n'était son protecteur, il s'en tirerait mal. M. le comte du Lude s'est avancé alors avec son sang-froid ordinaire, et a prié les exorcistes d'agir devant lui. Le père Lac-

tance, ce capucin dont la figure est si noire et le regard si dur, s'est chargé de la sœur Agnès et de la sœur Claire; il a élevé ses deux mains, les regardant comme le serpent regarderait deux colombes, et a crié d'une voix terrible : *Quis te misit, diable?* et les deux filles ont dit parfaitement ensemble : *Urbanus*. Il allait continuer quand M. du Lude, tirant d'un air de componction une petite boîte d'or, a dit qu'il tenait là une relique, laissée par ses ancêtres, et que, ne doutant pas de la possession, il voulait l'éprouver. Le père Lactance ravi s'est saisi de la boîte, et à peine en a-t-il touché le front des deux filles qu'elles ont fait des sauts prodigieux, se tordant les pieds et les mains; Lactance hurlait ses exorcismes, Barré se jetait à genoux avec toutes les vieilles femmes, Mignon et les juges applaudissaient, Laubardemont, impassible, faisait (sans être foudroyé) le signe de la croix. Quand M. du Lude reprenant sa boîte, les religieuses sont restées paisibles : — Je ne crois pas, a dit fièrement Lactance, que vous doutiez de la vérité de vos reliques?

— Pas plus que de celle de la possession, a répondu M. du Lude, en ouvrant sa boîte; elle était vide.

— Messieurs, vous vous moquez de nous, a dit Lactance.

J'étais indigné de ces momeries et lui dis :

— Oui, monsieur, comme vous vous moquez de Dieu et des hommes. C'est pour cela que vous me voyez, mon cher ami, des bottes de sept lieues, si lourdes et si grosses, qui me font mal aux pieds, et de longs pistolets, car notre ami Laubardemont m'a décrété de prise de corps, et je ne veux point le lui laisser saisir, tout vieux qu'il est.

— Mais, s'écria Cinq-Mars, est-il donc si puissant?

— Plus qu'on ne le croit et qu'on ne le peut croire; je sais que l'abbesse possédée est sa nièce, et qu'il est muni d'un arrêt du conseil qui lui ordonne de juger sans s'arrêter à tous les appels interjetés au parlement, à qui le cardinal interdit connaissance de la cause d'Urbain Grandier.

— Et enfin quels sont ses torts? dit le jeune homme déjà puissamment intéressé.

— Ceux d'une âme forte et d'un génie supérieur, une volonté inflexible qui a irrité la puissance contre lui, et une passion profonde qui a entraîné son cœur et lui a fait commettre le seul péché mortel que je croie pouvoir lui être reproché; mais ce n'a été qu'en violant le secret de ses papiers, qu'en les arrachant à Jeanne d'Estièvre, sa mère, octogénaire, qu'on a su et publié son amour pour la belle Madeleine de Brou; cette jeune demoiselle avait refusé de se marier et voulait prendre le voile.

Puisse-t-il lui avoir caché le spectacle d'aujourd'hui ! L'éloquence de Grandier et sa beauté angélique ont souvent exalté des femmes qui venaient de loin pour l'entendre parler, j'en ai vu s'évanouir durant ses sermons, d'autres s'écrier que c'était un ange et toucher ses vêtements et baiser ses mains lorsqu'il descendait de la chaire. Il est certain que si ce n'est sa beauté, rien n'égale la sublimité de ses discours, toujours inspirés ; le miel pur des Évangiles s'unissait sur ses lèvres à la flamme étincelante des prophéties, et l'on sentait au son de sa voix un cœur tout plein d'une sainte pitié pour les maux de l'homme et tout gonflé de larmes prêtes à couler sur nous.

Le bon prêtre s'interrompt, parce que lui-même avait des pleurs dans la voix et dans les yeux, sa figure ronde et naturellement gaie était plus touchante qu'une autre dans cet état, car la tristesse semblait ne pouvoir l'atteindre. Cinq-Mars, toujours plus ému, lui serra la main sans rien dire, de crainte de l'interrompre. L'abbé tira un mouchoir rouge, s'essuya les yeux, se moucha et reprit :

— Cette effrayante attaque de tous les ennemis d'Urbain est la seconde ; il avait déjà été accusé d'avoir ensorcelé les religieuses, et examiné par de saints prélats, par des magistrats éclairés, par des médecins instruits qui l'avaient absous, et qui tous indignés avaient imposé silence à ces démons de fabrique humaine. Le bon et pieux archevêque de Bordeaux se contenta de choisir lui-même les examinateurs de ces prétendus exorcistes, et son ordonnance fit fuir ces prophètes et taire leur enfer. Mais humiliés par la publicité des débats, honteux de voir Grandier bien accueilli de notre bon roi, lorsqu'il fut se jeter à ses pieds à Paris, ils ont compris que, s'il triomphait, ils étaient perdus et regardés comme des imposteurs ; déjà le couvent des Ursulines ne semblait plus être qu'un théâtre d'indignes comédies ; les religieuses, des actrices déhontées ; plus de cent personnes acharnées contre le curé s'étaient compromises dans l'espoir de le perdre ; leur conjuration, loin de se dissoudre, a repris des forces par son premier échec : voici les moyens que ces ennemis implacables ont mis en usage.

Connaissiez-vous un homme appelé l'Éminence grise ? Ce capucin redouté que le cardinal emploie à tout, consulte souvent et méprise toujours ; c'est à lui que les capucins de Loudun se sont adressés ; une femme de ce pays et du petit peuple, nommée Hamon, ayant eu le bonheur de plaire à la reine, quand elle passa dans ce pays, cette princesse l'attacha à son service. Vous savez quelle haine sépare sa cour de celle du cardinal, vous savez qu'Anne

d'Autriche et M. de Richelieu se sont quelque temps disputé la faveur du roi, et que, de ces deux soleils, la France ne savait jamais le soir lequel se lèverait le lendemain. Dans un moment d'éclipse du cardinal, une satire parut, sortie du système planétaire de la reine, elle avait pour titre : « La cordonnère de la reine-mère ; » elle était basement écrite et conçue, mais renfermant des choses si injurieuses sur la naissance et la personne du cardinal, que les ennemis de ce ministre s'en emparèrent et lui donnèrent une vogue qui l'irrita. On y révélait, dit-on, beaucoup d'intrigues et de mystères qu'il croyait impénétrables ; il lut cet ouvrage anonyme et voulut en savoir l'auteur. Ce fut dans ce temps même que les capucins de cette petite ville écrivirent au père Joseph qu'une correspondance continuelle entre Grandier et la Hamon ne leur laissait aucun doute qu'il ne fût l'auteur de cette diatribe. En vain avait-il publié précédemment des livres religieux de prières et méditations dont le style seul devait l'absoudre d'avoir mis la main à un libelle écrit dans le langage des halles : le cardinal, dès longtemps prévenu contre Urbain, n'a voulu voir que lui de coupable ; on lui a rappelé que lorsqu'il n'était encore que prieur de Coussay, Grandier lui disputa le pas, le prit même sur lui ; je suis bien trompé si ce pas ne met son pied dans la tombe.....

Un triste sourire accompagna ce mot sur les lèvres du bon abbé.

— Quoi ! vous croyez que cela ira jusqu'à la mort ?

— Oui, mon enfant, oui, jusqu'à la mort ; déjà on a enlevé toutes les pièces et les sentences d'absolution qui pouvaient lui servir de défense, malgré l'opposition de sa pauvre mère qui les conservait comme la permission de vivre donnée à son fils. Déjà on a affecté de regarder un ouvrage contre le célibat des prêtres, trouvé dans ses papiers, comme destiné à propager le schisme. Il est bien coupable sans doute, et l'amour qui l'a dicté, quelque pur qu'il puisse être, est une faute énorme dans l'homme qui est consacré à Dieu seul ; mais ce pauvre prêtre était loin de vouloir encourager l'hérésie, et c'était, dit-on, pour apaiser les remords de M^{lle} de Brou qu'il l'avait composé. On a si bien vu que ses fautes véritables ne suffisaient pas pour le faire mourir, qu'on a réveillé l'accusation de sorcellerie assoupie depuis longtemps, et que, feignant d'y croire, le cardinal a établi dans cette ville un tribunal nouveau, et enfin mis à sa tête Laubardemont ; c'est un signe de mort. Ah ! fasse le ciel que vous ne connaissiez jamais ce que la corruption des gouvernements appelle *coups d'État* !

En ce moment un cri horrible retentit au delà

d'un petit mur de la cour; l'abbé effrayé se leva, Cinq-Mars en fit autant.

— C'est un cri de femme, dit le vieillard.

— Qu'il est déchirant! dit le jeune homme. Qu'est-ce? cria-t-il à ses gens qui étaient tous sortis dans la cour.

Ils répondirent qu'on n'entendait plus rien.

— C'est bon, c'est bon, cria l'abbé, ne faites plus de bruit. Il referma la fenêtre et mit les deux mains sur ses yeux.

— Ah! quel cri, mon enfant, dit-il (et il était fort pâle), quel cri! il m'a percé l'âme: c'est quelque malheur. Ah! mon Dieu! il m'a tout troublé, je ne puis continuer à vous parler. Faut-il que je l'aie entendu quand je vous parlais de votre destinée! Mon cher enfant, que Dieu vous bénisse: mettez-vous à genoux.

Cinq-Mars fit ce qu'il voulait, et fut averti par un baiser sur ses cheveux que le vieillard l'avait béni, et le relevait en disant:

— Allez vite, mon ami, l'heure s'avance; on pourrait vous trouver avec moi, partez; laissez vos gens et vos chevaux ici, enveloppez-vous dans un manteau et partez. J'ai beaucoup à écrire avant l'heure où l'obscurité me permettra de prendre la route d'Italie.

Ils s'embrassèrent une autre fois en se promettant des lettres, et Henri s'éloigna. L'abbé, le suivant encore des yeux par la fenêtre, lui cria: Soyez bien sage, quelque chose qui arrive! Et lui envoya encore une fois sa bénédiction paternelle, en disant: Pauvre enfant!

CHAPITRE IV.

LE PROCÈS.

Quand le ciel, les hommes, les démons,
quand tous devraient crier honte sur moi, je
parlerai.

SHAKESPEARE, *Othello*.

Malgré l'usage des séances secrètes, alors mis en vigueur par Richelieu, les juges du curé de Loudun avaient voulu que la salle fût ouverte au peuple, et ne tardèrent pas à s'en repentir; mais d'abord ils crurent en avoir assez imposé à la multitude par leurs jongleries qui durèrent près de six mois; ils étaient tous intéressés à la perte d'Urbain Grandier, mais voulaient que l'indignation du pays sanctionnât en quelque sorte l'arrêt de mort qu'ils préparaient, et qu'ils avaient ordre de porter, comme l'avait dit le bon abbé à son élève.

Laubardemont était une espèce d'oiseau de proie que le cardinal envoyait toujours quand sa vengeance voulait un agent sûr et prompt, et en cette occasion il justifia le choix qu'on avait fait de sa personne. Il ne fit qu'une faute, celle de permettre la séance publique, contre l'usage; il avait l'intention d'intimider et d'effrayer: il effraya, mais fit horreur.

La foule que nous avons laissée à la porte, y était restée deux heures pendant qu'un bruit sourd de marteaux annonçait que l'on achevait dans l'intérieur de la grande salle des préparatifs inconnus et faits à la hâte. Des archers firent tourner péniblement sur leurs gonds les lourdes portes de la rue, et le peuple avide s'y précipita. Le jeune Cinq-Mars fut jeté dans l'intérieur avec le second flot, et placé derrière un pilier fort lourd de ce bâtiment; il y resta pour voir sans être vu. Il remarqua avec déplaisir que le groupe noir des bourgeois était près de lui; mais les grandes portes, en se refermant, laissèrent toute la partie du local où était le peuple dans une telle obscurité qu'on n'eût pu le reconnaître. Quoique l'on ne fût qu'au milieu du jour, des flambeaux éclairaient la salle, mais étaient presque tous placés à l'extrémité où s'élevait l'estrade des juges, rangés derrière une table fort longue; les fauteuils, les tables, les degrés, tout était couvert de drap noir et jetait sur les figures de livides reflets. Un banc réservé à l'accusé était placé sur la gauche, et sur le crêpe qui le couvrait on avait brodé en relief des flammes d'or, pour figurer la cause de l'accusation. Le prévenu y était assis, entouré d'archers, et toujours les mains attachées par des chaînes que deux moines tenaient avec une frayeur simulée, affectant de s'écarter au plus léger de ses mouvements, comme s'ils eussent tenu en laisse un tigre ou un loup enragé, ou que la flamme eût dû s'attacher à leurs vêtements. Ils empêchaient aussi avec soin que le peuple ne pût voir sa figure.

Le visage impassible de M. de Laubardemont paraissait dominer les juges de son choix; plus grand qu'eux presque de toute la tête, il était placé sur un siège plus élevé que les leurs; chacun de ses regards ternes et inquiets leur envoyait un ordre. Il était vêtu d'une longue et large robe rouge, une calotte noire couvrait ses cheveux; il semblait occupé à débrouiller des papiers qu'il faisait passer aux juges et circuler dans leurs mains. Les accusateurs, tous ecclésiastiques, siégeaient à droite des juges; c'est en frémissant que nous le disons, ils étaient revêtus d'aubes et d'étoles; on distinguait le père Lactance à la simplicité de son habit de capucin, à sa tonsure et à la rudesse de ses traits. Dans une tribune était caché l'évêque de Poitiers,

d'autres tribunes étaient pleines de femmes voilées. Aux pieds des juges, une foule ignoble de femmes et d'hommes, de la lie du peuple, s'agitait derrière six jeunes religieuses des Ursulines dégoûtées de les approcher ; c'étaient les témoins.

Le reste de la salle était plein d'une foule immense, sombre, silencieuse, suspendue aux corniches, aux portes, aux poutres, et pleine d'une terreur qui en donnait aux juges, car elle venait de l'intérêt pour l'accusé. Des archers nombreux, armés de longues piques, encadraient ce lugubre tableau d'une manière digne de lui.

Au geste du président on fit retirer les témoins, auxquels un huissier ouvrit une porte étroite. On remarqua la supérieure des Ursulines qui, en passant devant M. Laubardemont, s'avança et dit assez haut : Vous m'avez trompée, monsieur. Il demeura impassible : elle sortit.

Un silence profond régnait dans l'assemblée.

Se levant avec gravité, mais avec un trouble visible, un des juges, nommé Houmain, lieutenant criminel d'Orléans, lut une espèce de mise en accusation, d'une voix très-basse et si enrouée, qu'il était impossible d'en saisir aucune parole. Cependant il se faisait entendre lorsque ce qu'il avait à lire devait frapper l'esprit du peuple. Il divisa les preuves du procès en deux sortes : les unes résultant des dépositions de soixante-douze témoins, les autres et les plus certaines, des exorcismes des révérends pères ici présents, s'écria-t-il, en faisant le signe de la croix.

Les pères Lactance, Barré et Mignon s'inclinèrent profondément en répétant aussi le signe sacré. — Oui, messeigneurs, dit-il, s'adressant aux juges, on a reconnu et déposé devant vous ce bouquet de roses blanches et ce manuscrit signé du sang du magicien, copie du pacte qu'il avait fait avec Lucifer et qu'il était forcé de porter sur lui pour conserver sa puissance. On lit encore avec horreur ces paroles écrites au bas du parchemin : *La minute est aux enfers dans le cabinet de Lucifer.*

Un éclat de rire, qui semblait sortir d'une poitrine forte, s'entendit dans la foule. Le président rougit et fit signe à des archers qui essayèrent en vain de trouver le perturbateur. Le rapporteur continua :

— Les démons ont été forcés de déclarer leurs noms par la bouche de leurs victimes ; ces noms et leurs faits sont déposés sur cette table ; ils s'appellent Astaroth, de l'ordre des Séraphins ; Easas, Celsus, Acaos, Cédron, Asmodée, de l'ordre des Trônes ; Alex, Zabulon, Cham, Uriel et Achas, des Principautés, etc., etc., car le nombre en était infini. Quant à leurs actions, qui de nous n'en fut témoin ?

Un long murmure sortit de l'assemblée, on imposa silence ; quelques haliebardes s'avancèrent, tout se tut.

— Nous avons vu avec douleur la jeune et respectable supérieure des Ursulines déchirer son sein de ses propres mains et se rouler dans la pousière ; les autres sœurs Agnès, Claire, etc., sortirent de la modestie de leur sexe par des gestes passionnés ou des rires immodérés. Lorsque des impies ont voulu douter de la présence des démons, et que nous-mêmes nous avons senti notre conviction ébranlée, parce qu'ils refusaient de s'expliquer devant des inconnus, soit en grec, soit en arabe, les révérends pères nous ont raffermis en daignant nous expliquer que la malice des mauvais esprits étant extrême, il n'était pas surprenant qu'ils eussent feint cette ignorance pour être moins pressés de questions ; qu'ils avaient même fait dans leurs réponses quelques barbarismes, solécismes et autres fautes pour qu'on les méprisât et que par dédain les saints docteurs les laissassent en repos, et que leur haine était si forte que sur le point de faire un de leurs tours miraculeux, ils avaient fait suspendre une corde au plancher pour faire accuser de supercherie des personnages aussi révérends, tandis qu'il a été affirmé sous serment, par des personnes respectables, que jamais il n'y eut de corde en cet endroit.

Mais, messieurs, tandis que le ciel s'expliquait ainsi miraculeusement par ses saints interprètes, une autre lumière nous est venue tout à l'heure ; à l'instant même où les juges étaient plongés dans leurs profondes méditations, un grand cri a été entendu près de la salle du conseil ; et nous étant transportés sur les lieux, nous avons trouvé le corps d'une jeune demoiselle d'une haute naissance ; elle venait de rendre le dernier soupir dans la voie publique, entre les mains du révérend père Mignon, chanoine ; et nous avons su de ce même père, ici présent, et de plusieurs autres personnages graves, que soupçonnant cette demoiselle d'être possédée, à cause du bruit qui s'était répandu dès longtemps de l'admiration d'Urbain Grandier pour elle, il eut l'heureuse idée de l'éprouver, et lui dit tout à coup en l'abordant : *Grandier vient d'être mis à mort* ; sur quoi elle ne poussa qu'un seul grand cri, et tomba morte, privée par le démon du temps nécessaire pour les secours de notre sainte mère l'Église catholique.

Un murmure d'indignation s'éleva dans la foule où le mot *d'assassin* fut prononcé ; les huissiers imposèrent silence à haute voix, mais le rapporteur le rétablit en reprenant la parole, ou plutôt la curiosité générale triompha.

— Chose infâme ! messeigneurs, continua-t-il,

cherchant à s'affermir par des exclamations, on a trouvé sur elle cet ouvrage écrit de la main d'Urbain Grandier. Et il tira de ses papiers un livre couvert en parchemin.

— Ciel ! s'écria Urbain de son banc.

— Prenez garde, s'écrièrent les juges aux archers qui l'entouraient.

— Le démon va sans doute se manifester, dit le père Lactance d'une voix sinistre; resserrez ses liens. On obéit.

Le lieutenant criminel continua : Elle se nommait Madeleine de Brou, âgée de dix-neuf ans.

— Ciel ! ô ciel ! c'en est trop ! s'écria l'accusé tombant évanoui sur le parquet.

L'assemblée s'émut en sens divers; il y eut un moment de tumulte : Le malheureux ! il l'aimait, disaient les uns; une demoiselle si bonne ! disaient les femmes; la pitié commençait à gagner. On jeta de l'eau froide sur Grandier sans le faire sortir, et on l'attacha sur la banquette. Le rapporteur continua :

— Il nous est enjoint de lire le début de ce livre à la cour. Et il lut ce qui suit :

« C'est pour toi, douce et belle Madeleine, c'est pour mettre en repos ta conscience troublée, que j'ai peint dans un livre une seule pensée de mon âme. Elles sont toutes à toi, fille céleste, parce qu'elles y retournent comme au but de toute mon existence; mais cette pensée que je t'envoie comme une fleur, vient de toi, n'existe que par toi et retourne à toi seule.

« Ne sois pas triste parce que tu m'aimes; ne sois pas affligée parce que je t'adore. Les anges du ciel, que font-ils ? et les âmes des bienheureux, que leur est-il promis ? sommes-nous moins purs que les anges ? nos âmes sont-elles moins détachées de la terre qu'après la mort ? O Madeleine ! qu'y a-t-il en nous dont le regard du Seigneur s'indigne ? Est-ce lorsque nous prions ensemble, et que le front prosterné dans la poussière devant ses autels, nous demandons une mort prochaine qui nous vienne saisir durant la jeunesse et l'amour ? Est-ce au temps où rêvant seuls sous les arbres funèbres du cimetière, nous cherchions une double tombe, souriant à notre mort et pleurant sur notre vie ? Serait-ce lorsque tu viens t'agenouiller devant moi-même au tribunal de la pénitence, et que parlant en présence de Dieu, tu ne peux rien trouver de mal à me révéler, tant j'ai soutenu ton âme dans les régions pures du ciel ? Qui pourrait donc offenser notre Créateur ? peut-être, oui, peut-être seulement, je le crois, quelque esprit du ciel aura pu m'envier ma félicité, lorsqu'au jour de Pâques je te vis prosternée devant moi, épurée par de longues austérités du

« peu de souillure qu'avait pu laisser en toi la tache originelle; que tu étais belle ! ton regard cherchait ton Dieu dans le ciel, et ma main tremblante l'apporta sur tes lèvres pures que jamais lèvre humaine n'osa effleurer; être angélique, j'étais seul à partager les secrets du Seigneur, le secret de la pureté de ton âme; je t'unissais à ton Créateur qui venait de descendre aussi dans mon sein. Hymen ineffable dont l'Éternel fut le prêtre lui-même, vous étiez seul permis entre la Vierge et le Pasteur; la seule volupté de chacun de nous fut de voir une éternité de bonheur commencer pour l'autre, de respirer ensemble les parfums du ciel, de prêter déjà l'oreille à ses concerts, et d'être sûrs que nos âmes dévoilées à Dieu seul et à nous étaient dignes de l'adorer ensemble.

« Quel scrupule pèse encore sur la tienne, ô ma sœur ? Ne crois-tu pas que j'aie rendu un culte trop grand à ta vertu ? crains-tu qu'une si pure admiration ne m'ait détourné de celle du Seigneur ?... »

Houmain en était là quand la porte par laquelle étaient sortis les témoins s'ouvrit tout à coup. Les juges inquiets se parlèrent à l'oreille. Laubardemont incertain fit signe aux pères pour savoir si c'était quelque scène exécutée par leur ordre; mais étant placés à quelque distance de lui, et surpris eux-mêmes, ils ne purent lui faire entendre que ce n'étaient point eux qui avaient préparé cette interruption. D'ailleurs, avant que leurs regards eussent été échangés, l'on vit, à la grande stupéfaction de l'assemblée, trois femmes en chemise, pieds nus, la corde au cou, un cierge à la main, s'avancer jusqu'au milieu de l'estrade. C'était la supérieure suivie des sœurs Agnès et Claire, toutes deux pleuraient; la supérieure était fort pâle, mais son port était assuré et ses yeux fixes et hardis; elle se mit à genoux; ses compagnes l'imitèrent; tout fut si troublé que personne ne songea à l'arrêter, et d'une voix claire et ferme elle prononça ces mots qui retentirent dans tous les coins de la salle :

— Au nom de la très-sainte Trinité, moi, Jeanne de Belfiel, fille du baron de Cose, moi, supérieure indigne du couvent des Ursulines de Loudun, je demande pardon à Dieu et aux hommes du crime que j'ai commis en accusant l'innocent Urbain Grandier. Ma possession était fausse, mes paroles suggérées, le remords m'accable...

— Bravo ! s'écrièrent les tribunes et le peuple en frappant des mains; les juges se levèrent; les archers incertains regardèrent le président; il frémit de tout son corps, mais resta immobile.

— Que chacun se taise, dit-il d'une voix aigre : archers, faites votre devoir.

Cet homme se sentait soutenu par une main si

puissante que rien ne l'effrayait, car la pensée du ciel ne lui était jamais venue.

— Mes pères, que pensez-vous ? dit-il en faisant signe aux moines.

— Que le démon veut sauver son ami..... *Ob-mutesce, Satanas !* s'écria le père Lactance d'une voix terrible, ayant l'air d'exorciser encore la supérieure.

Jamais le feu mis à la poudre ne produisit un effet plus prompt que celui de ce seul mot. Jeanne de Belfiel se leva subitement, elle se leva dans toute sa beauté de vingt ans que sa nudité terrible augmentait encore ; on eût dit une âme échappée de l'enfer, apparaissant à son séducteur ; elle promena ses yeux noirs sur les moines. Lactance baissa les siens ; elle fit deux pas vers lui avec ses pieds nus dont les talons firent retentir fortement l'échafaudage, son cierge semblait dans sa main le glaive de l'ange.

— Taisez-vous, imposteur, dit-elle avec énergie, le démon qui m'a possédée, c'est vous ; vous m'avez trompée, il ne devait pas être jugé ; d'aujourd'hui seulement je sais qu'il l'est ; d'aujourd'hui, j'entrevois sa mort, je parlerai.

— Femme, le démon vous égare.

— Dites que le repentir m'éclaire ! Filles aussi malheureuses que moi, levez-vous ; n'est-il pas innocent ?

— Nous le jurons, dirent encore à genoux les deux jeunes sœurs laies en fondant en larmes, parce qu'elles n'étaient pas animées par une résolution aussi forte que celle de la supérieure. Agnès même eut à peine dit ce mot que se tournant du côté du peuple : Secourez-moi, s'écria-t-elle, ils me puniront, ils me feront mourir ! Et entraînant sa compagne, elle se jeta dans la foule, qui les accueillit avec amour ; mille voix leur jurèrent protection, des imprécations s'élevèrent, les hommes agitèrent leurs bâtons contre terre ; on n'osa pas empêcher le peuple de les faire sortir de bras en bras jusqu'à la rue.

Pendant cette nouvelle scène, les juges interdits chuchotaient ; Laubardemont regardait les archers et leur indiquait les points où leur surveillance devait se porter ; souvent il montra du doigt le groupe noir. Les accusateurs regardèrent à la tribune de l'évêque de Poitiers, mais ils ne trouvèrent aucune expression sur sa figure apathique. C'était un de ces vieillards dont la mort s'empare dix ans avant que le mouvement ne cesse tout à fait en eux ; sa vue semblait voilée par un demi-sommeil ; sa bouche béante ruminait quelques paroles vagues et habituelles de pitié qui n'avaient aucun sens ; il lui était resté assez d'intelligence pour distinguer le plus fort parmi les hommes et

lui obéir, ne songeant même pas un moment à quel prix. Il avait donc signé la sentence des docteurs de Sorbonne qui déclaraient les religieuses possédées, sans même en tirer la conséquence de la mort d'Urbain ; le reste lui semblait une cérémonie plus ou moins longue à laquelle il ne prêtait aucune attention, accoutumé qu'il était à les voir et à vivre au milieu d'elles, en étant même une partie et un meuble indispensable. Il ne donna donc aucun signe de vie en cette occasion, mais conserva seulement un air parfaitement noble et nul.

Cependant le père Lactance ayant eu un moment pour se remettre de sa vive attaque, se tourna vers le président et dit :

— Voici une preuve bien claire que le ciel nous envoie sur la possession, car jamais madame la supérieure n'avait oublié la modestie et la sévérité de son ordre.

— Que tout l'univers n'est-il ici pour me voir ! dit Jeanne de Belfiel toujours aussi ferme. Je ne puis être assez humiliée sur la terre ; et le ciel me repoussera, car j'ai été votre complice.

La sueur ruisselait sur le front de Laubardemont. Cependant essayant de se remettre : Quel conte absurde ! et qui vous y força donc, ma sœur ?

La voix de la jeune fille devint sépulcrale, elle en réunit toutes les forces, appuya la main sur son cœur comme si elle eût voulu l'arracher, et regardant Urbain Grandier, elle répondit : L'amour,

L'assemblée frémit : Urbain qui depuis son évauouissement était resté la tête baissée et comme mort, leva lentement les yeux sur elle et revint entièrement à la vie pour subir une douleur nouvelle. La jeune pénitente continua :

— Oui, l'amour qu'il a repoussé, qu'il n'a jamais connu tout entier, que j'avais respiré dans ses discours, que mes yeux avaient puisé dans ses regards célestes, que ses conseils même ont accru. Oui, Urbain est pur comme l'ange, mais bon comme l'homme qui a aimé ; je ne le savais pas, qu'il eût aimé ! C'est vous, dit-elle alors plus vivement, montrant Lactance, Barré et Mignon, et quittant l'accent de la passion pour celui de l'indignation, c'est vous qui m'avez appris qu'il aimait, vous qui ce matin m'avez trop cruellement vengée en tuant ma rivale par un mot. Hélas ! je ne voulais que les séparer. C'était un crime, mais je suis Italienne par ma mère ; je brûlais, j'étais jalouse, vous me promettiez de voir Urbain, de l'avoir pour ami, et de le voir tous les jours..... Elle se tut, puis criant : Peuple, il est innocent ! martyr, pardonne-moi, j'embrasse tes pieds ! elle tomba aux pieds d'Urbain, et versa enfin des torrents de larmes.

Urbain éleva ses mains liées étroitement, et lui donnant sa bénédiction, dit d'une voix douce, mais faible :

— Allez, ma sœur, je vous pardonne au nom de celui que je verrai bientôt; je vous l'avais dit autrefois, et vous le voyez à présent, les passions font bien du mal quand on ne cherche pas à les tourner vers le ciel.

La rougeur monta pour la seconde fois sur le front de Laubardemont : Malheureux, dit-il, osez-vous prononcer les paroles de l'Église ?

— Je n'ai pas quitté son sein, dit Urbain.

— Qu'on emporte cette fille, dit le président.

Quand les archers voulurent obéir, ils s'aperçurent qu'elle avait serré avec tant de force la corde suspendue à son cou, qu'elle était rouge et presque sans vie. L'effroi fit sortir toutes les femmes de l'assemblée, plusieurs furent emportées évanouies; mais la salle n'en fut pas moins pleine, les rangs se serraient, et les hommes de la rue débordaient dans l'intérieur.

Les juges épouvantés se levèrent, et le président essaya de faire vider la salle, mais le peuple se couvrant demeura dans une effrayante immobilité; les archers n'étaient plus assez nombreux, il fallut céder, et Laubardemont, d'une voix troublée, dit que le conseil allait se retirer pour une demi-heure. Il leva la séance, le public sombre demeura debout.

CHAPITRE V.

LE MARTYRE.

La torture Interroge, et la douleur répond.

RAYNOUARD, Les Templiers.

L'intérêt non suspendu de ce demi-procès, son appareil et ses interruptions, tout avait tenu l'esprit public si attentif que nulle conversation particulière n'avait pu s'engager; quelques cris avaient été jetés, mais simultanément, mais sans que nul spectateur se doutât des impressions de son voisin, ou cherchât même à les deviner ou à communiquer les siennes. Cependant lorsque le public fut abandonné à lui-même, il se fit comme une explosion de paroles bruyantes. On distinguait plusieurs voix, dans ce chaos, qui dominaient le bruit général comme un chant de trompettes domine la basse continue d'un orchestre.

Il y avait encore à cette époque assez de simplicité primitive dans les gens du peuple pour qu'ils fussent persuadés par les mystérieuses fables des agents qui les travaillaient, au point de n'oser

porter un jugement d'après l'évidence, et la plupart attendirent avec effroi la rentrée des juges, se disant à demi voix ces mots prononcés avec un certain air de mystère et d'importance qui sont ordinairement le cachet de la sottise craintive. — On ne sait qu'en penser, monsieur! — Vraiment, madame, voilà des choses extraordinaires qui se passent! — Nous vivons dans un temps bien singulier! — Je me serais bien douté d'une partie de tout ceci; mais, ma foi, je n'aurais pas prononcé, et je ne le ferais pas encore! — Qui vivra, verra! etc., discours idiots de la foule, qui ne servent qu'à montrer qu'elle est au premier qui la saisira fortement. Ceci était la basse continue, mais du côté du groupe noir on entendait d'autres choses : — Nous laisserons-nous faire ainsi? quoi! pousser l'audace jusqu'à brûler notre lettre au roi! si le roi le savait! — Les barbares, les imposteurs! avec quelle adresse leur complot est formé! le meurtre s'accomplira-t-il sous nos yeux? aurons-nous peur de ces archers? — Non, non, non. C'étaient les trompettes et le dessus de ce bruyant orchestre.

On remarquait le jeune avocat qui, monté sur un banc, commença par déchirer en mille pièces un cahier de papier; ensuite élevant la voix : Oui, s'écria-t-il, je déchire et je jette au vent le plaidoyer que j'avais préparé en faveur de l'accusé; on a supprimé les débats, il ne m'est pas permis de parler pour lui; je ne peux parler qu'à vous, peuple, et je m'en applaudis; vous avez vu ces juges infâmes? lequel peut encore entendre la vérité? lequel est digne d'écouter l'homme de bien? lequel osera soutenir son regard? que dis-je? ils la connaissent tout entière la vérité, ils la portent dans leur sein coupable, elle ronge leur cœur comme un serpent; ils tremblent dans leur repaire où ils dévorent sans doute leur victime. Ils tremblent, parce qu'ils ont entendu les cris de trois femmes abusées. Ah! qu'allais-je faire? j'allais parler pour Urbain Grandier! quelle éloquence eût égalé celle de ces infortunées, quelles paroles vous eussent fait mieux voir son innocence? le ciel s'est armé pour lui en les appelant au repentir et au dévouement, le ciel achèvera son ouvrage.

— *Vade retrò, Satanas*, prononcèrent des voix entendues par une fenêtre assez élevée.

Fournier s'interrompit un moment : Entendez-vous, reprit-il, ces voix qui parodient le langage divin; je suis bien trompé, ou ces instruments d'un pouvoir infernal préparent par ce chant quelque nouveau maléfice.

— Mais, s'écrièrent tous ceux qui l'entouraient, guidez-nous, que ferons-nous? qu'ont-ils fait de lui?

— Restez ici, soyez immobiles, soyez silencieux,

répondit le jeune avocat; l'inertie d'un peuple est toute-puissante, c'est là sa sagesse, c'est là sa force. Regardez en silence, et vous ferez trembler.

— Ils n'oseront pas sans doute reparaitre, dit le comte du Lude.

— Je voudrais bien revoir ce grand coquin rouge, dit Grandferré qui n'avait rien perdu de tout ce qu'il avait vu.

— Et ce bon monsieur le curé, murmura le vieux père Guillaume Leroux en regardant tous ses enfants irrités, qui se parlaient bas en mesurant et comptant les archers. Ils se moquaient même de leur habit et commençaient à les montrer au doigt.

Cinq-Mars, toujours adossé au pilier derrière lequel il s'était placé d'abord, toujours enveloppé dans son manteau noir, dévorait des yeux tout ce qui se passait, ne perdait pas un mot de ce qu'on disait, et remplissait son cœur de fiel et d'amertume; de violents desirs de meurtre et de vengeance, une envie indéterminée de frapper le saisissaient malgré lui; c'est la première impression que produise le mal sur l'âme d'un jeune homme, plus tard la tristesse remplace la colère, plus tard c'est l'indifférence et le mépris, plus tard encore une admiration calculée pour les grands scélérats qui ont réussi; mais c'est lorsque des deux éléments de l'homme, la boue l'emporte sur l'âme.

Cependant, à droite de la salle, et près de l'estrade élevée pour les juges, un groupe de femmes semblait fort occupé à considérer un enfant d'environ huit ans, qui s'était avisé de monter sur une corniche, à l'aide des bras de sa sœur, Martine, que nous avons vue plaisantée à toute outrance par le jeune soldat Grandferré. Cet enfant, n'ayant plus rien à voir après la sortie du tribunal, s'était élevé, à l'aide des pieds et des mains, jusqu'à une petite lucarne qui laissait passer une lumière très-faible, et qu'il pensa renfermer un nid d'hirondelle ou quelque autre trésor de son âge; mais quand il se fut bien établi les deux pieds sur la corniche du mur, et les mains attachées aux barreaux d'une ancienne chasse de saint Jérôme, il eût voulu être bien loin et cria :

— Oh! ma sœur, ma sœur; donne-moi la main pour descendre.

— Qu'est-ce que tu vois donc? s'écria Martine.

— Oh! je n'ose pas le dire, mais je veux descendre. Et il se mit à pleurer.

— Reste, reste, dirent toutes les femmes; reste, mon enfant, n'aie pas peur, et dis-nous bien tout ce que tu vois.

— Eh bien! c'est qu'on a couché le curé entre deux grandes planches qui lui serrent les jambes, et il y a des cordes autour des planches.

— Ah! c'est la question, dit un homme de la ville; regarde bien, mon ami, que vois-tu encore?

L'enfant rassuré se remit à la lucarne avec plus de confiance, et retirant sa tête, il reprit :

— Je ne vois plus le curé, parce que tous les juges sont autour de lui à le regarder, et que leurs grandes robes m'empêchent de voir. Il y a aussi des capucins qui se penchent pour lui parler tout bas.

La curiosité assembla plus de monde au pied du jeune garçon, et chacun fit silence, attendant avec anxiété sa première parole, comme si la vie de tout le monde en eût dépendu.

— Je vois, reprit-il, le bourreau qui enfonce quatre morceaux de bois entre les cordes, après que les capucins ont béni les marteaux et les clous.... Ah! mon Dieu! ma sœur, comme ils ont l'air fâchés contre lui, parce qu'il ne parle pas.... Maman, maman, donne-moi la main, je veux descendre.

Au lieu de sa mère, l'enfant en se retournant ne vit plus que des visages mâles qui le regardaient avec une avidité triste, et lui faisaient signe de continuer. Il n'osa pas descendre, et se remit à la fenêtre en tremblant.

— Oh! je vois le père Lactance et le père Barré qui enfonce eux-mêmes d'autres morceaux de bois qui lui serrent les jambes; oh! comme il est pâle! il a l'air de prier Dieu; mais voilà sa tête qui tombe en arrière comme s'il mourait. Ah! ôtez-moi de là...

Et il tomba dans les bras du jeune avocat, de M. du Lude et de Cinq-Mars qui s'étaient approchés pour le soutenir.

— *Deus stetit in synagoga Deorum : in medio autem Deus dijudicat...*

Chantèrent des voix fortes et nasillardes qui sortaient de cette petite fenêtre; elles continuèrent longtemps un plain-chant de psaumes entrecoupé par des coups de marteaux; ouvrage infernal qui marquait la mesure des chants célestes. On aurait pu se croire près de l'ancre d'un forgeron; mais les coups étaient sourds et faisait bien sentir que l'enclume était le corps d'un homme.

— Silence, dit Fournier, il parle; les chants et les coups s'interrompent.

Une faible voix en effet dit lentement : O mes pères! adoucissez la rigueur de vos tourments, car vous réduirez mon âme au désespoir, et je chercherais à me donner la mort.

Ici partit et s'élança jusqu'aux voûtes l'explosion des cris du peuple; les hommes furieux se jettent sur l'estrade et l'emportent d'assaut sur les archers étonnés et hésitants; la foule sans armes les pousse, les presse, les étouffe contre les murs, et tient leurs

bras sans mouvement; ses flots se précipitent sur les portes qui conduisent à la chambre de la question, et les faisant crier sous leur poids, menacent de les enfoncer; l'injure retentit par mille voix formidables, et va épouvanter les juges au dehors.

— Ils sont partis, ils l'ont emporté, s'écrie un homme.

Tout s'arrête aussitôt, et changeant de direction, la foule s'enfuit de ce lieu détestable, et s'écoule rapidement dans les rues. Une singulière confusion y régnait.

La nuit était venue pendant la longue séance, et des torrents de pluie tombaient du ciel. L'obscurité était effrayante; les cris des femmes glissant sur le pavé ou repoussées par les chevaux des gardes, les cris sourds et simultanés des hommes rassemblés et furieux, le tintement continu des cloches qui annonçaient le supplice avec les coups répétés de l'agonie, les roulements d'un tonnerre lointain, tout s'unissait pour le désordre; si l'oreille était étonnée, les yeux ne l'étaient pas moins; quelques torches funèbres allumées au coin des rues, et jetant une lumière capricieuse, montraient des gens armés et à cheval qui passaient au galop en écrasant la foule; ils couraient se réunir sur la place de Saint-Pierre; des tuiles les frappaient quelquefois dans leur passage, mais ne pouvant atteindre le coupable éloigné, tombaient sur le voisin innocent. La confusion était extrême, et devint plus grande encore lorsque, débouchant par toutes les rues sur cette place nommée Saint-Pierre-le-Marché, le peuple la trouva barricadée de tous côtés et remplie de gardes à cheval et d'archers. Des charrettes liées aux bornes des rues en fermaient toutes les issues, et des sentinelles armées d'arquebuses étaient auprès. Sur le milieu de la place s'élevait un bûcher composé de poutres énormes posées les unes sur les autres de manière à former un carré parfait, un bois plus blanc et plus léger le recouvrait, un immense poteau s'élevait du centre de cet échafaud. Un homme vêtu de rouge et tenant une torche baissée était debout près de cette sorte de mât, qui s'apercevait de loin. Un réchaud énorme, recouvert de tôle, à cause de la pluie, était à ses pieds.

A ce spectacle la terreur ramena partout un profond silence pendant un instant; on n'entendit plus que le bruit de la pluie qui tombait par torrents, et du tonnerre qui s'approchait.

Cependant Cinq-Mars, accompagné de messieurs du Lude et Fournier et tous les personnages les plus importants, s'était mis à l'abri de l'orage sous le péristyle de l'église de Sainte-Croix, élevé sur vingt degrés de pierre; le bûcher était en face, et

de cette hauteur on pouvait voir la place dans toute son étendue; elle était entièrement vide, et l'eau seule des larges ruisseaux la traversait, mais toutes les fenêtres des maisons s'éclairaient peu à peu et faisaient ressortir en noir les têtes d'hommes et de femmes qui se pressaient aux balcons. Le jeune d'Effiat contemplait avec tristesse ce menaçant appareil; élevé dans des sentiments d'honneur, et bien loin de toutes ces noires pensées que la haine et l'ambition peuvent faire naître dans le cœur de l'homme, il ne comprenait pas que tant de mal pût être fait sans quelque motif puissant et secret; l'audace d'une telle condamnation lui sembla si incroyable que sa cruauté même commençait à la justifier à ses yeux; une secrète horreur se glissa dans son âme, la même qui faisait taire le peuple; il oublia presque l'intérêt que le malheureux Urbain lui avait inspiré, pour chercher s'il n'était pas possible que quelque intelligence secrète avec l'enfer eût justement provoqué de si excessives rigueurs; et les révélations publiques des religieuses, et les récits de son respectable gouverneur, s'affaiblirent dans sa mémoire; tant le succès est puissant, même aux yeux des êtres distingués, tant la force en impose à l'homme, malgré la voix de sa conscience! Le jeune voyageur se demandait déjà s'il n'était pas probable que la torture eût arraché quelque monstrueux aveu à l'accusé, lorsque l'obscurité dans laquelle était l'église cessa tout à coup; ses deux grandes portes s'ouvrirent, et à la lueur d'un nombre infini de flambeaux, parurent tous les juges et les ecclésiastiques entourés de gardes; au milieu d'eux s'avancait Urbain, soutenu ou plutôt porté par six hommes vêtus en pénitents noirs, car ses jambes unies et entourées de bandages ensanglantés semblaient rompues et incapables de le soutenir. Il y avait tout au plus deux heures que Cinq-Mars ne l'avait vu, et cependant il eut peine à reconnaître la figure qu'il avait remarquée à l'audience; toute couleur, tout embonpoint en avait disparu; une pâleur mortelle couvrait une peau jaune et luisante comme l'ivoire; le sang paraissait avoir quitté toutes ses veines; il ne restait de vie que dans ses yeux noirs qui semblaient être devenus deux fois plus grands, et qu'il promenait autour de lui; ses cheveux bruns étaient épars sur son cou et sur une chemise blanche qui le couvrait tout entier; cette sorte de robe à larges manches avait une teinte jaunâtre et portait avec elle une odeur de soufre; une longue et forte corde entourait son cou et tombait sur son sein. Il ressemblait à un fantôme, mais à celui d'un martyr.

Urbain s'arrêta, ou plutôt fut arrêté sur le péristyle de l'église; le capucin Lactance lui plaça dans la main droite et y soutint une torche ardente, et

lui dit avec une dureté inflexible : Fais amende honorable, et demande pardon à Dieu, au roi et à la justice de ton crime de magie.

Le malheureux éleva la voix avec peine, et dit, les yeux au ciel :

Au nom du Dieu vivant, je t'ajourne à trois ans, Laubardemont, juge prévaricateur ! on a éloigné mon confesseur, et j'ai été réduit à verser mes fautes dans le sein de Dieu même, car mes ennemis m'entourent. J'en atteste ce Dieu de miséricorde, je n'ai jamais été magicien ; je n'ai connu de mystères que ceux de la religion catholique, apostolique et romaine dans laquelle je meurs ; j'ai beaucoup péché contre moi, mais jamais contre Dieu et Notre Seigneur.....

— N'achève pas, s'écria le capucin, affectant de lui fermer la bouche avant qu'il ne prononçât le nom du Sauveur ; misérable endurci, retourne au démon qui t'a envoyé.

Il fit signe à quatre prêtres, qui, s'approchant avec des goupillons à la main, exorcisèrent l'air que le magicien respirait, la terre qu'il touchait et le bois qui devait le brûler. Pendant cette cérémonie, le lieutenant criminel lut à la hâte l'arrêt que l'on trouve encore dans les pièces de ce procès, en date du 18 août 1639, *déclarant Urbain Grandier dument atteint et convaincu du crime de magie, maléfice, possession, es personnes d'aucunes religieuses Ursulines de Loudun et autres, séculiers, etc.*

Le lecteur ébloui par un éclair s'arrêta un instant, et se tournant du côté de M. de Laubardemont, lui demanda si, vu le temps qu'il faisait, l'exécution ne pouvait pas être remise au lendemain ; celui-ci répondit :

— L'arrêt porte exécution dans les vingt-quatre heures : ne craignez point ce peuple incrédule, il va être convaincu.

Tous les personnages les plus considérables et beaucoup d'étrangers étaient sous le péristyle et s'avancèrent, Cinq-Mars parmi eux.

— Le magicien n'a jamais pu prononcer le nom du Sauveur et repousse son image.

Lactance sortit en ce moment du milieu des pénitents, ayant dans sa main un énorme crucifix de fer qu'il semblait tenir avec précaution et respect ; il l'approcha des lèvres du patient, qui effectivement se jeta en arrière, et réunissant toutes ses forces, fit un geste du bras qui le fit tomber des mains du capucin.

— Vous le voyez, s'écria celui-ci, il a renversé le crucifix.

Un murmure s'éleva dont le sens était incertain : Profanation ! s'écrièrent les prêtres.

On s'avança vers le bûcher.

Cependant Cinq-Mars, se glissant derrière un pilier, avait tout observé d'un œil avide ; il vit avec étonnement que le crucifix en tombant sur les degrés, plus exposés à la pluie que la plate-forme, avait fumé et produit le bruit du plomb fondu jeté dans l'eau. Pendant que l'attention publique se portait ailleurs, il s'avança et y porta une main qu'il sentit vivement brûlée. Saisi d'indignation, et de toute la fureur d'un cœur loyal, il prend le crucifix avec les plis de son manteau, s'avance vers Laubardemont, et le frappant au front :

— Scélérat, s'écrie-t-il, porte la marque de ce fer rougi.

La foule entend ce mot et se précipite.

— Arrêtez cet insensé, dit en vain l'indigne magistrat.

Il était saisi lui-même par des mains d'hommes qui criaient : Justice, justice, au nom du roi !

— Nous sommes perdus, dit Lactance ; au bûcher, au bûcher !

Les pénitents traînent Urbain vers la place, tandis que les juges et les archers rentrent dans l'église et se débattent contre les citoyens furieux ; le bourreau, sans avoir le temps d'attacher la victime, se hâte de la coucher sur le bois et d'y mettre la flamme. Mais la pluie tombait par torrents, et chaque poutre à peine enflammée s'éteignait en fumant. En vain Lactance et les autres chanoines eux-mêmes excitaient le foyer, rien ne pouvait vaincre l'eau qui tombait du ciel.

Cependant le tumulte qui avait lieu au péristyle de l'église s'était étendu tout autour de la place. Le cri de *justice* se répétait et circulait avec le récit de ce qui s'était découvert ; deux barricades avaient été forcées, et malgré trois coups de fusil, les archers étaient repoussés peu à peu vers le centre de la place. En vain faisaient-ils bondir leurs chevaux dans la foule, elle les pressait de ses flots croissants. Une demi-heure se passa dans cette lutte où la garde reculait toujours vers le bûcher qu'elle cachait en se resserrant.

— Avançons, avançons, disait un homme, nous le délivrerons ; ne frappez pas les soldats, mais qu'ils reculent : voyez-vous, Dieu ne veut pas qu'il meure. Le bûcher s'éteint ; amis, encore un effort. — Bien. — Renversez ce cheval. — Pousser, précipitez-vous.

La garde était rompue et renversée de toutes parts, le peuple se jette en hurlant sur le bûcher, mais aucune lumière n'y brillait plus, tout avait disparu, même le bourreau ; on arrache, on disperse les planches ; l'une d'elles brûlait encore, et sa lueur fit voir, sous un amas de cendre et de boue sanglante, une main noircie, préservée du feu par un énorme bracelet de fer et une chaîne ; une

femme eut le courage de l'ouvrir ; les doigts seraient une petite croix d'ivoire et une image de sainte Madeleine.

— Voilà ses restes, dit-elle en pleurant.

— Dites les reliques du martyr, répondit un homme.

CHAPITRE VI.

LE SONGE.

Nous sommes au printemps, et nos bois sont déserts,
Et le printemps n'a pas, ramenant ses concerts,
Réveillé les oiseaux endormis sous les branches;
L'aubépine est en deuil, et les faibles pervenches
De leurs boutons flétris s'échappent sans couleurs;
Les vergers languissants altérés de chaleurs,
Au lieu de nous donner des fleurs et de l'ombrage,
Balancent des rameaux dépourvus de feuillage,
Il semble que l'hiver ne quitte pas les cieux.

JULIEN LEROUX, *Maria*.

Cependant Cinq-Mars, au milieu de la mêlée que son emportement avait provoquée, s'était senti saisir le bras gauche par une main aussi dure que le fer, qui, le tirant de la foule jusqu'au bas des degrés, le jeta derrière le mur de l'église et lui fit voir la figure noire du vieux Grandchamp qui dit d'une voix brusque : Monsieur, ce n'était rien que d'attaquer trente mousquetaires dans un bois à Chaumont, parce que nous étions près de vous sans que vous l'ayez su, et que d'ailleurs vous aviez affaire à des gens d'honneur ; mais ici c'est différent. Voici vos chevaux et vos gens au bout de la rue, je vous prie de monter à cheval et de sortir de la ville, ou bien de me renvoyer chez madame la maréchale, parce que je suis responsable de vos bras et de vos jambes, que vous exposez bien lestement.

Cinq-Mars, quoique un peu étourdi de cette manière brusque de rendre service, ne fut pas fâché de sortir d'affaire ainsi, ayant eu le temps de réfléchir au désagrément qu'il y aurait d'être reconnu pour ce qu'il était, après avoir frappé le chef de l'autorité judiciaire et l'agent du cardinal même qui allait le présenter au roi. Il remarqua aussi qu'il s'était rassemblé autour de lui une foule de gens de la lie du peuple, parmi lesquels il rougissait de se trouver. Il suivit donc sans raisonner son vieux domestique, et trouva en effet les trois autres qui l'attendaient. Malgré la pluie et le vent, il monta à cheval et fut bientôt sur la grande route avec son escorte, ayant pris le galop pour ne pas être poursuivi.

A peine sorti de Loudun, le sable du chemin sillonné par de profondes ornières que l'eau remplissait entièrement, le força de ralentir son pas. La pluie continuait à tomber par torrents, et son

manteau était presque traversé. Il en sentit un plus épais recouvrir ses épaules ; c'était encore son vieux valet de chambre qui l'approchait et lui donnait ces soins maternels.

— Eh bien, Grandchamp, à présent que nous voilà hors de cette bagarre, dis-moi donc comment tu t'es trouvé là, dit Cinq-Mars, quand je t'avais ordonné de rester chez l'abbé ?

— Parbleu, monsieur, répondit d'un air grondeur le vieux serviteur, croyez-vous que je vous obéisse plus qu'à M. le maréchal ! Quand feu mon maître me disait de rester dans sa tente et qu'il me voyait derrière lui dans la fumée du canon, il ne se plaignait pas, parce qu'il avait un cheval de rechange quand le sien était tué, et il ne me grondait qu'à la réflexion. Il est vrai que, pendant quarante ans que je l'ai servi, je ne lui ai jamais rien vu faire de semblable à ce que vous avez fait depuis quinze jours que je suis à vous. Ah ! ajouta-t-il en soupirant, nous allons bien, et si cela continue, je suis destiné à en voir de belles, à ce qu'il paraît.

— Mais sais-tu, Grandchamp, que ces coquins avaient fait rougir le crucifix, et qu'il n'y a pas d'honnête homme qui ne se fût mis en fureur comme moi ?

— Excepté M. le maréchal votre père, qui n'aurait point fait ce que vous avez fait, monsieur.

— Et qu'aurait-il donc fait ?

— Il aurait laissé brûler le curé par les autres curés très-tranquillement, et il m'aurait dit : Grandchamp, aie soin que mes chevaux aient de l'avoine et qu'on ne la retire pas ; ou bien, Grandchamp, prends bien garde que la pluie ne fasse rouiller mon épée dans le fourreau, et ne mouille l'amorce de mes pistolets ; car M. le maréchal pensait à tout et ne se mêlait jamais de ce qui ne le regardait pas ; c'était son grand principe, et comme il était, Dieu merci, aussi bon soldat que général, il avait toujours soin de ses armes, comme le premier lansquenet venu, et il n'aurait pas été seul contre trente jeunes gaillards avec une petite épée de bal.

Cinq-Mars sentait fort bien les pesantes épi-grammes du bonhomme et craignait qu'il ne l'eût suivi plus loin que le bois de Chaumont, mais il ne voulait pas le savoir, de peur d'avoir des explications à donner, ou un mensonge à faire, ou le silence à ordonner, ce qui eût été un aveu et une confidence. Il prit le parti de piquer son cheval et de passer devant son vieux domestique, mais celui-ci n'avait pas fini, et au lieu de marcher à la droite de son maître, il revint à gauche et continua la conversation.

— Croyez-vous, monsieur, par exemple, que je me permette de vous laisser aller où vous voulez sans vous suivre ? Non, monsieur, j'ai trop avant

dans l'âme le respect que je dois à madame la marquise, pour me mettre dans le cas de m'entendre dire : Grandchamp, mon fils a été tué d'une balle ou d'un coup d'épée; pourquoi n'étiez-vous pas devant lui ? ou bien : Il a reçu un coup de stylet d'un Italien, parce qu'il allait la nuit sous la fenêtre d'une grande princesse; pourquoi n'avez-vous pas arrêté l'assassin ? Cela serait fort désagréable pour moi, monsieur, et jamais on n'a rien eu de ce genre à me reprocher. Une fois, M. le maréchal me prêta à son neveu, M. le comte, pour faire une campagne dans les Pays-Bas, parce que je sais l'espagnol : eh bien ! je m'en suis tiré avec honneur, comme je fais toujours. Quand M. le comte reçut son boulet dans le bas-ventre, je ramenai moi seul ses chevaux, ses mulets, sa tente et tout son équipage sans qu'il manquât un mouchoir, monsieur, et je puis vous jurer que les chevaux étaient aussi bien pensés et harnachés en rentrant à Chaumont que si M. le comte eût été prêt à partir pour la chasse : aussi n'ai-je reçu que des compliments et des choses agréables de toute la famille, comme j'aime à m'en entendre dire.

— C'est très-bien, mon ami, dit Henri d'Effiat, je te donnerai peut-être un jour des chevaux à ramener, mais en attendant, prends donc cette grande bourse d'or que j'ai pensé perdre deux ou trois fois, et tu payeras pour moi partout; cela m'ennuie tant !...

— M. le maréchal ne faisait pas cela, monsieur. Comme il avait été surintendant des finances, il comptait son argent de sa main, et je crois que vos terres ne seraient pas en si bon état et que vous n'auriez pas tant d'or à compter vous-même, s'il eût fait autrement; ayez donc la bonté de garder votre bourse dont vous ne savez sûrement pas le contenu exactement.

— Ma foi non !

Grandchamp fit entendre un profond soupir à cette exclamation dédaigneuse de son maître. — Ah ! M. le marquis ! M. le marquis ! Quand je pense que le grand roi Henri, devant mes yeux, mit dans sa poche ses gants de chamois parce que la pluie les gâtait ; quand je pense que M. de Rosny lui refusait de l'argent lorsqu'il en avait trop dépensé ; quand je pense....

— Quand tu penses, tu es bien ennuyeux, mon ami, interrompit son maître, et tu ferais mieux de me dire ce que c'est que cette figure noire qui me semble marcher dans la boue derrière nous.

— Je crois bien que c'est quelque pauvre paysanne qui veut demander l'aumône; elle peut nous suivre aisément, car nous n'allons pas vite avec ce sable où s'enfoncent les chevaux jusqu'aux jarrets. Nous irons peut-être aux Landes un jour, mon-

sieur, et vous verrez alors un pays tout comme celui-ci, des sables et de grands sapins tout noirs; c'est un cimetière continu à droite et à gauche de la route, et en voici un petit échantillon. Tenez, à présent que la pluie a cessé et que l'on y voit un peu, regardez toutes ces bruyères et cette grande plaine sans un village ni une maison; je ne sais pas trop où nous passerons la nuit : mais si monsieur me croit, nous couperons des branches d'arbres et nous bivaquerons; vous verrez comme je sais faire une baraque avec un peu de terre : on a chaud là-dessous comme dans un bon lit.

— J'aime mieux continuer jusqu'à cette lumière que j'aperçois à l'horizon, dit Cinq-Mars, car je me sens, je crois, un peu de fièvre, et j'ai soif. Mais va-t'en derrière, je veux marcher seul; rejoins les autres, et suis-moi.

Grandchamp obéit, et se consola en donnant à Germain, Louis et Étienne des leçons sur la manière de reconnaître le terrain la nuit.

Cependant son jeune maître était accablé de fatigue. Les émotions violentes de la journée avaient remué profondément son âme, et ce long voyage à cheval, ces deux derniers jours presque sans nourriture, à cause des événements précipités, la chaleur du soleil, le froid glacial de la nuit, tout contribuait à augmenter son malaise, à briser son corps délicat. Pendant trois heures il marcha en silence devant ses gens, sans que la lumière qu'il avait vue à l'horizon parût s'approcher : il finit par ne la plus suivre des yeux, et sa tête devenue plus pesante tomba sur sa poitrine; il abandonna les rênes à son cheval fatigué, qui suivit de lui-même la grande route, et croisant les bras, il se laissa bercer par le mouvement monotone de son compagnon de voyage qui buttait souvent contre de gros cailloux jetés par les chemins. La pluie avait cessé ainsi que les voix des domestiques dont les chevaux suivaient à la file celui de leur maître. Ce jeune homme s'abandonna librement à l'amertume de ses pensées; il se demanda si le but éclatant de ses espérances ne le fuirait pas dans l'avenir et de jour en jour, comme cette lumière phosphorique le fuyait dans l'horizon de pas en pas. Était-il probable que cette jeune princesse, rappelée presque de force à la cour galante d'Anne d'Autriche, refusât toujours les mains, peut-être royales, qui lui seraient offertes ? Quelle apparence qu'elle se résignât à renoncer au trône pour attendre qu'un caprice de la fortune vînt réaliser des espérances romanesques, et saisir un adolescent presque dans les derniers rangs de l'armée pour le porter à une telle élévation avant que l'âge de l'amour ne fût passé ? Qui l'assurait que les vœux mêmes de Marie de Gonzague eussent été bien sincères ? —

Hélas! se disait-il, peut-être est-elle parvenue à s'étourdir elle-même sur ses propres sentiments; la solitude de la campagne avait préparé son âme à recevoir des impressions profondes; j'ai paru, elle a cru que j'étais celui qu'elle avait rêvé, notre âge et mon amour ont fait le reste. Mais lorsqu'à la cour elle aura mieux appris, par l'intimité de la reine, à contempler de bien haut les grandeurs auxquelles j'aspire, et que je ne vois encore que de bien bas; quand elle se verra tout à coup en possession de tout son avenir et qu'elle mesurera d'un coup d'œil plus sûr le chemin qu'il me faut faire; quand elle entendra autour d'elle prononcer des serments semblables aux miens par des voix qui n'auraient qu'un mot à dire pour me perdre et détruire celui qu'elle attend pour mari, pour seigneur, ah! insensé que j'ai été! elle verra toute sa folie, et s'irritera de la mienne.

C'était ainsi que le plus grand malheur de l'amour, le doute, commençait à déchirer son cœur malade; il sentait son sang brûlé se porter à sa tête et l'appesantir; souvent il tombait sur le cou de son cheval ralenti, et un demi-sommeil accablait ses yeux; les sapins noirs qui bordaient la route lui paraissaient de gigantesques cadavres qui passaient à ses côtés; il vit ou crut voir la même femme vêtue de noir qu'il avait montrée à Grandchamp, s'approcher de lui jusqu'à toucher les crins de son cheval, tirer son manteau et s'enfuir en ricanant; le sable de la route lui parut une rivière qui coulait sous lui en remontant vers sa source; cette vue bizarre éblouit ses yeux affaiblis, il les ferma, et s'endormit sur son cheval.

Bientôt il se sentit arrêté; mais le froid l'avait saisi: il entrevit des paysans, des flambeaux, une mesure, une grande chambre où on le transportait, un vaste lit dont Grandchamp fermait les lourds rideaux, et se rendormit étourdi par la fièvre qui bourdonnait à ses oreilles.

Des songes, plus rapides que les grains de pousière chassés par le vent, tourbillonnaient sous son front; il ne pouvait les arrêter et s'agitait sur sa couche. Urbain Grandier torturé, sa mère en larmes, son gouverneur armé, Bassompierre chargé de chaînes, passaient en lui faisant un signe d'adieu; il porta la main sur sa tête en dormant, et fixa le rêve qui sembla se développer sous ses yeux comme un tableau de sable mouvant.

Une place publique couverte d'un peuple étranger, un peuple du Nord qui jetait des cris de joie, mais des cris sauvages, une haie de gardes, de soldats farouches, ceux-ci étaient Français.

— Viens avec moi, dit d'une voix douce Marie de Gonzague en lui prenant la main. Vois-tu? j'ai un diadème; voici ton trône; viens avec moi.

Et elle l'entraînait, et le peuple criait toujours. Il marcha, il marcha longtemps.

— Pourquoi donc êtes-vous triste, si vous êtes reine? disait-il en tremblant. — Mais elle était pâle et sourit sans parler. Elle monta, et s'élança sur des degrés, sur un trône et s'assit: Monte, disait-elle en tirant sa main avec force.

Mais ses pieds faisaient crouler toujours de lourdes solives, et il ne pouvait monter.

— Rends grâce à l'amour, reprit-elle.

Et la main, plus forte, le souleva jusqu'en haut. Le peuple cria.

Il s'inclinait pour baiser cette main secourable, cette main adorée.... c'était celle du bourreau!

— O ciel! cria Cinq-Mars en poussant un profond soupir, et il ouvrit les yeux; une lampe vacillante éclairait la chambre délabrée de l'auberge; il referma sa paupière, car il avait vu assise sur son lit une femme, une religieuse, si jeune! si belle! il crut rêver encore, mais elle serrait fortement sa main. Il rouvrit ses yeux brûlants et les fixa sur cette femme.

— O Jeanne de Belfiel, est-ce vous? La pluie a mouillé votre voile et vos cheveux noirs: que faites-vous ici, malheureuse femme?

— Tais-toi, ne réveille pas mon Urbain, il est dans la chambre voisine qui dort avec moi. Oui, ma tête est mouillée, et mes pieds, regarde-les; mes pieds étaient si blancs autrefois! Vois comme la boue les a souillés! Mais j'ai fait un vœu, je ne les laverai que chez le roi, quand il m'aura donné la grâce d'Urbain. Je vais à l'armée pour le trouver; je lui parlerai comme Grandier m'a appris à parler, et il lui pardonnera; mais écoute, je lui demanderai aussi ta grâce; car j'ai lu sur ton visage que tu es condamné à mort. Pauvre enfant! tu es bien jeune pour mourir, tes cheveux bouclés sont beaux; mais cependant tu es condamné, car tu as sur le front une ligne qui ne trompe jamais. L'homme que tu as frappé te tuera. Tu t'es trop servi de la croix, c'est là ce qui te porte malheur; tu as frappé avec elle, tu la portes au cou avec des cheveux.... Ne cache pas ta tête sous tes draps; j'aurais-je dit quelque chose qui t'afflige? ou bien est-ce que vous aimez, jeune homme? Ah! soyez tranquille, je ne dirai pas tout cela à votre amie: je suis folle, mais je suis bonne, bien bonne, et il y a trois jours encore que j'étais bien belle. Est-elle belle aussi? Oh! comme elle pleurera un jour! ah! si elle peut pleurer, elle sera bien heureuse.

Et Jeanne se mit tout à coup à réciter l'office des morts d'une voix monotone, avec une volubilité incroyable, toujours assise sur le lit, et tournant dans ses doigts les grains d'un long rosaire.

Tout à coup la porte s'ouvre; elle regarde, et

s'enfuit par une entrée pratiquée dans une cloison.
— Que diable est-ce que ceci ? Est-ce un lutin ou un ange qui dit la messe des morts sur vous, monsieur ? Et vous voilà sous vos draps comme dans un linceul.

C'était la grosse voix de Grandchamp, qui fut si étonné, qu'il laissa tomber un verre de limonade qu'il apportait. Voyant que son maître ne lui répondait pas, il s'effraya encore plus, et souleva les couvertures ; il était fort rouge, et semblait dormir ; mais son vieux domestique jugea que le sang, lui portant à la tête, l'avait presque suffoqué, et s'emparant d'un vase plein d'eau froide, le lui versa tout entier sur le front. Ce remède militaire manque rarement son effet, et Cinq-Mars revint à lui en sautant.

— Ah ! c'est toi, Grandchamp ! Quels rêves affreux je viens de faire !

— Peste, monsieur, vos rêves sont fort jolis au contraire, j'ai vu la queue du dernier : vous choisissez très-bien.

— Qu'est-ce que tu dis, vieux fou ?

— Je ne suis pas fou, monsieur, j'ai de bons yeux, et j'ai vu ce que j'ai vu. Mais certainement étant malade comme vous l'êtes, M. le maréchal ne....

— Tu radotes, mon cher ; donne-moi à boire, car la soif me dévore. O ciel ! quelle nuit ! je vois encore toutes ces femmes !

— Toutes ces femmes, monsieur ? et combien y en a-t-il donc ici ?

— Je te parle d'un rêve, imbécile ! Quand tu resteras là immobile au lieu de me donner à boire....

— Cela suffit, monsieur, je vais demander d'autre limonade.

Et, s'avançant à la porte, il cria du haut de l'escalier : Eh ! Germain ! Étienne ! Louis !

L'aubergiste répondit d'en bas : On y va, monsieur ; on y va ; c'est qu'ils viennent de m'aider à courir après la folle.

— Quelle folle ? dit Cinq-Mars s'avançant hors de son lit.

L'aubergiste entra, et, ôtant son bonnet de coton, dit avec respect :

— Ce n'est rien, M. le marquis ; c'est une folle qui est arrivée ici à pied cette nuit, et qu'on avait fait coucher près de cette chambre ; mais elle vient de s'échapper, on n'a pas pu la rattraper.

— Comment ? dit Cinq-Mars, comme revenant à lui et passant la main sur ses yeux. Je n'ai donc pas rêvé ? Et ma mère, où est-elle ? Et le maréchal, et.... Ah ! c'est un songe affreux ! Sortez tous.

En même temps il se retourna du côté du mur, et ramena encore les couvertures sur sa tête.

L'aubergiste, interdit, frappa trois fois de suite sur son front avec le bout du doigt en regardant Grandchamp, comme pour lui demander si son maître était aussi en délire.

Celui-ci lui fit signe de sortir en silence ; et, pour veiller pendant le reste de la nuit près de Cinq-Mars profondément endormi, il s'assit seul dans un grand fauteuil de tapisserie, en exprimant des citrons dans un verre d'eau, avec un air aussi grave et aussi sévère qu'Archimède calculant les flammes de ses miroirs.

CHAPITRE VII.

LE CABINET.

Les hommes ont rarement le courage d'être tout à fait bons ou tout à fait méchants.

MACHIAVEL.

Ne cherchez point ailleurs un arbitre suprême.

COMTE G. DE POSE.

Laissons notre jeune voyageur endormi. Bientôt il va suivre en paix une grande et belle route. Puisque nous avons la liberté de promener nos yeux sur tous les points de la carte, arrêtons-les sur la ville de Narbonne.

Voyez la Méditerranée, qui étend, non loin de là, ses flots bleuâtres sur des rives sablonneuses. Pénétrez dans cette cité semblable à celle d'Athènes ; mais pour y trouver celui qui y règne, suivez cette rue inégale et obscure, montez les degrés du vieux archevêché, et entrons dans la première et la plus grande des salles.

Elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogive, dont la partie supérieure seulement avait conservé des vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde énorme la remplissait dans toute sa largeur du côté de la grande cheminée ; autour de cette table, couverte d'un tapis bariolé et chargée de papiers et de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes debout rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres reliés en noir ne remplissaient pas tout entière, et marchaient avec précaution sur le tapis dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies, on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et une voix grêle qui dictait en s'interrompant pour tousser. Elle sortait

d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu, allumé en dépit des chaleurs de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant sur eux quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné; un croissant de plumes y soutient les reins; si la tête se penche, elle trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siège déborde tellement les coudes qu'il est permis de croire que les prévoyants tapisseries de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fût du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y trouvait et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs, des yeux grands et doux, une figure pâle et effilée à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du siècle de Louis XIII. Une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcés d'avouer que le docteur Lavater regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une *royale*, ornement alors à la mode, et qui ressemble assez à une virgule par sa forme. Ce vieillard avait sur sa tête une calotte rouge et était enveloppé dans une vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée, et n'était rien moins que Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

Il avait très-près de lui, autour de la plus petite table dont il a été question, quatre jeunes gens de quinze à vingt ans : ils étaient pages ou domestiques, selon l'expression du temps, qui signifiait alors familier, ami de la maison. Cet usage était un reste de patronage féodal demeuré dans nos mœurs. Les cadets gentilshommes des plus hautes familles recevaient des *gages* des grands seigneurs, et leur étaient dévoués en toute circonstance, allant appeler en duel le premier venu au moindre désir de leur patron. Les pages dont nous parlons rédigeaient des lettres dont le cardinal leur avait dit la substance, et après un coup d'œil du maître, les passaient aux secrétaires qui les mettaient au net. Le vieux duc, de son côté, écrivait sur son genou des notes secrètes sur de petits papiers qu'il glissait dans presque tous les paquets avant de les fermer de sa propre main.

Il y avait quelques instants qu'il écrivait, lorsqu'il aperçut, dans une glace placée en face de lui, le plus jeune de ses pages traçant quelques lignes interrompues sur un petit papier d'une taille fort inférieure à celle du papier ministériel; il se hâta

d'y mettre quelques mots, puis le glissait rapidement sous la grande feuille qu'il était chargé de remplir à son grand regret; mais placé derrière le cardinal, il espérait que sa difficulté à se retourner l'empêcherait de s'apercevoir du petit manège qu'il semblait exercer avec assez d'habitude. Tout à coup Richelieu, lui adressant la parole sèchement, lui dit : Venez ici, monsieur Olivier.

Ces deux mots furent un coup de foudre pour ce pauvre enfant qui paraissait n'avoir pas seize ans. Il se leva pourtant très-vite et vint se placer debout devant le ministre, les bras pendants et la tête baissée.

Les autres pages et les secrétaires ne remuèrent pas plus que des soldats lorsque l'un d'eux tombe frappé d'une balle, tant ils étaient accoutumés à ces sortes d'appels. Celui-ci pourtant s'annonçait d'une manière plus vive que les autres.

— Qu'écrivez-vous là ?

— Monseigneur... ce que Votre Éminence me dicte.

— Quoi ?

— Monseigneur..... la lettre à D. Juan de Bragance.

— Point de détours, monsieur, vous faites autre chose.

— Monseigneur, dit alors le page, les larmes aux yeux, c'était un billet à une de mes cousines.

— Voyons-le.

Alors un tremblement universel l'agita, et il fut obligé de s'appuyer sur la cheminée, en disant à demi voix : C'est impossible.

— M. le vicomte Olivier d'Entraigues, dit le ministre sans marquer la moindre émotion, vous n'êtes plus à mon service. Et le page sortit; il savait qu'il n'y avait pas à répliquer; il glissa son billet dans sa poche, et ouvrant la porte à deux battants, justement assez pour qu'il y eût place pour lui, il s'y glissa comme un oiseau qui s'échappe de sa cage.

Le ministre continua les notes qu'il traçait sur son genou.

Les secrétaires redoublaient de silence et d'ardeur, lorsque la porte, s'ouvrant rapidement de chaque côté, on vit paraître debout, entre les deux battants, un capucin qui, s'inclinant les bras croisés sur la poitrine, semblait attendre l'aumône ou l'ordre de se retirer. Il avait un teint rembruni, profondément sillonné par la petite vérole, des yeux assez doux, mais un peu louches et toujours couverts par des sourcils qui se joignaient au milieu du front; une bouche dont le sourire était rusé, malfaisant et sinistre; une barbe plate et rousse à l'extrémité, et le costume de l'ordre de Saint-

François dans toute son horreur, avec des sandales et des pieds nus qui paraissaient fort indignes de s'essuyer sur un tapis.

Tel qu'il était, ce personnage parut faire une grande sensation dans toute la salle ; car, sans achever la phrase, la ligne ou le mot commencé, chaque écrivain se leva et sortit par la porte où il se tenait toujours debout, les uns le saluant en passant, les autres détournant la tête ; les jeunes pages se bouchant le nez, mais par derrière lui, car ils paraissaient en avoir peur en secret. Lorsque tout le monde eut défilé, il entra enfin, faisant une profonde révérence, parce que la porte était encore ouverte, mais sitôt qu'elle fut fermée, marchant sans cérémonie, il vint s'asseoir auprès du cardinal qui, l'ayant reconnu au mouvement qui se faisait, lui fit une inclination de tête sèche et silencieuse, le regardant fixement comme pour attendre une nouvelle, et ne pouvant s'empêcher de froncer le sourcil, comme à l'aspect d'une araignée ou de quelque autre animal désagréable.

Le cardinal n'avait pu résister à ce mouvement de déplaisir, parce qu'il se sentait obligé, par la présence de son agent, à rentrer dans ces conversations profondes et pénibles dont il s'était reposé, pendant quelques jours, dans un pays dont l'air pur lui était favorable, et dont le calme avait un peu ralenti les douleurs de sa maladie. Elle s'était changée en une fièvre lente, mais ses intervalles étaient assez longs pour qu'il pût oublier pendant son absence qu'elle devait revenir. Donnant donc un peu de repos à son imagination jusqu'alors infatigable, il attendait sans impatience, pour la première fois de ses jours peut-être, le retour des courriers qu'il avait fait partir dans toutes les directions, comme les rayons d'un soleil qui donnait seul la vie et le mouvement à la France. Il ne s'attendait pas à la visite qu'il recevait alors, et la vue d'un de ces hommes qu'il *trempe dans le crime*, selon sa propre expression, lui rendit toutes les inquiétudes habituelles de sa vie plus présentes, sans dissiper entièrement le nuage de mélancolie qui venait d'obscurcir ses pensées.

Le commencement de sa conversation fut empreint de la couleur sombre de ses dernières rêveries ; mais bientôt il en sortit plus vif et plus fort que jamais, quand la vigueur de son esprit rentra forcément dans le monde réel.

Son confident, voyant qu'il devait rompre le silence le premier, le fit ainsi assez brusquement.

— Eh bien ! monseigneur, à quoi pensez-vous ?

— Hélas ! Joseph ! à quoi devons-nous penser tous tant que nous sommes, sinon à notre bonheur futur dans une vie meilleure que celle-ci ? Je songe, depuis plusieurs jours, que les intérêts humains

m'ont trop détourné de cette unique pensée, et je me repens d'avoir employé quelques instants de loisir à des ouvrages profanes tels que mes tragédies d'*Europe* et de *Mirame*, malgré la gloire que j'en ai tirée déjà parmi nos plus beaux esprits, gloire qui se répandra dans l'avenir.

Le P. Joseph, plein des choses qu'il avait à dire, fut d'abord surpris de ce début, mais il connaissait trop son maître pour en rien témoigner, et sachant bien par où il le ramènerait à d'autres idées, il entra dans les siennes sans hésiter.

— Le mérite en est pourtant bien grand, dit-il avec un air de regret, et la France gémit de ce que ces œuvres immortelles ne sont pas suivies de productions semblables.

— Oui, mon cher Joseph, c'est en vain que des hommes tels que Boisrobert, Claveret, Colletet, Corneille, et surtout le célèbre Mairet, ont proclamé ces tragédies les plus belles de toutes celles que les temps présents et passés ont vu représenter, je me les reproche, je vous jure, comme un vrai péché mortel, et je ne m'occupe dans mes heures de repos que de ma *Méthode des controverses*, et du livre sur la *Perfection du chrétien*. Je songe que j'ai cinquante ans et une maladie qui ne pardonne guère.

— Ce sont des calculs que vos ennemis font aussi exactement que Votre Éminence, dit le Père à qui cette conversation commençait à donner de l'humeur, et qui voulait en sortir au plus vite.

Le rouge monta au visage du cardinal.

— Je le sais, je le sais bien, dit-il, je connais toute leur noirceur, et je m'attends à tout ; mais qu'y a-t-il donc de nouveau ?

— Nous étions convenus déjà, monseigneur, de remplacer mademoiselle d'Hautefort ; nous l'avons éloignée comme mademoiselle de la Fayette, c'est fort bien, mais sa place n'est pas remplie, et le roi...

— Eh bien ?

— Le roi a des idées qu'il n'avait pas eues encore.

— Vraiment ? et qui ne viennent pas de moi ? Voilà qui va bien, dit le ministre avec ironie.

— Aussi, monseigneur, pourquoi laisser six jours entiers la place de favori vacante ? Ce n'est pas prudent, permettez que je le dise.

— Il a des idées, des idées, répétait Richelieu avec une sorte d'effroi, et lesquelles ?

— Il a parlé de rappeler la reine-mère, dit le capucin à voix basse, de la rappeler de Cologne.

— Marie de Médicis, s'écria le cardinal en frappant sur les bras de son fauteuil avec ses deux mains. Non, par le Dieu vivant ! elle ne rentrera pas sur le sol de France, d'où je l'ai chassée pied

par pied ! L'Angleterre n'a pas osé la garder exilée par moi, la Hollande a craint de crouler sous elle, et mon royaume la recevrait ! Non, non, cette idée n'a pu lui venir par lui-même. Rappeler mon ennemie, rappeler sa mère, quelle perfidie ! non, il n'aurait jamais osé y penser...

Puis après avoir rêvé un instant, il ajouta en fixant un regard pénétrant et encore plein du feu de sa colère, sur le P. Joseph :

— Mais... dans quels termes a-t-il exprimé ce désir ? dites-moi les mots précis.

— Il a dit assez publiquement et en présence de Monsieur : Je sens bien que l'un des premiers devoirs d'un chrétien est d'être bon fils, et je ne résisterai pas longtemps aux murmures de ma conscience.

— Chrétien, conscience ? ce ne sont pas ses expressions ; c'est le P. Caussin, c'est son confesseur qui me trahit, s'écria le cardinal. Perfide jésuite ! je t'ai pardonné ton intrigue de la Fayette ; mais je ne te passerai pas tes conseils secrets. Je ferai chasser ce confesseur, Joseph ; il est ennemi de l'État, je le vois bien. Mais aussi, j'ai agi avec négligence depuis quelques jours ; je n'ai pas assez hâté l'arrivée de ce petit d'Effiat, qui réussira sans doute : il est bien fait et spirituel, dit-on. Ah ! quelle faute ! je mériterais une bonne disgrâce moi-même. Laisser près du roi ce renard de jésuite, sans lui avoir donné mes instructions secrètes, sans avoir un otage, un gage de sa fidélité à mes ordres ! quel oubli ! Joseph, prenez une plume, et écrivez vite ceci pour l'autre confesseur, que nous choisirons mieux. Je pense au P. Sirmond...

Le P. Joseph se mit devant la grande table, prêt à écrire, et le cardinal lui dicta ces devoirs de nouvelle nature, que, peu de temps après, il osa faire remettre au roi, qui les reçut, les respecta, et les apprit par cœur comme les commandements de l'Église. Ils nous sont demeurés comme un monument effrayant de l'empire qu'un homme peut arracher à force de temps, d'intrigues et d'audace.

I. Un prince doit avoir un premier ministre, et ce premier ministre trois qualités : 1^o qu'il n'ait pas d'autre passion que son prince ; 2^o qu'il soit habile et fidèle ; 3^o qu'il soit ecclésiastique.

II. Un prince doit parfaitement aimer son premier ministre.

III. Ne doit jamais changer son premier ministre.

IV. Doit lui dire toutes choses.

V. Lui donner libre accès près de sa personne.

VI. Lui donner une souveraine autorité sur le peuple.

VII. De grands honneurs et de grands biens.

VIII. Un prince n'a pas de plus riche trésor que son premier ministre.

IX. Un prince ne doit pas ajouter foi à ce qu'on dit contre son premier ministre, ni se plaire à en entendre médire.

X. Un prince doit révéler à son premier ministre tout ce qu'on a dit contre lui, *quand même on aurait exigé du prince qu'il garderait le secret.*

XI. Un prince doit non-seulement préférer le bien de son État, mais son premier ministre à tous ses parents.

Tels étaient les commandements du dieu de la France, moins étonnants encore que la terrible naïveté qui lui fait léguer lui-même ces ordres à la postérité, comme si elle aussi devait croire en lui.

Tandis qu'il dictait son instruction, en la lisant sur un petit papier écrit de sa main, une tristesse profonde paraissait s'emparer de lui à chaque mot, et lorsqu'il fut au bout, il tomba au fond de son fauteuil, les bras croisés et la tête penchée sur son estomac.

Le P. Joseph, interrompant son écriture, se leva, et allait lui demander s'il se trouvait mal, lorsqu'il entendit sortir du fond de sa poitrine ces paroles lugubres et mémorables :

— Quel ennui profond ! quelles interminables inquiétudes ! Si l'ambitieux me voyait, il fuirait dans un désert. Qu'est-ce que ma puissance ? un misérable reflet du pouvoir royal ; et que de travaux pour fixer sur mon étoile ce rayon qui flotte sans cesse ! Depuis vingt ans je le tente inutilement. Je ne comprends rien à cet homme ! Il n'ose pas me fuir, mais on me l'enlève, il me glisse entre les doigts.... Que de choses j'aurais pu faire avec ses droits héréditaires, si je les avais eus ! Mais employer tant de calculs à se tenir en équilibre ! Que reste-t-il de génie pour les entreprises ? J'ai l'Europe dans ma main, et je suis suspendu à un cheveu qui tremble. Qu'ai-je à faire de porter mes regards sur les cartes du monde, si tous mes intérêts sont renfermés dans son étroit cabinet ? Ses six pieds d'espace me donnent plus de peine à gouverner que toute la terre. Voilà donc ce qu'est un premier ministre ! Enviez-moi mes gardes, à présent.

Ses traits étaient décomposés de manière à faire craindre quelque accident ; et il lui prit une toux violente et longue, qui finit par un léger crachement de sang. Il vit que le P. Joseph, effrayé, allait saisir une clochette d'or posée sur la table ; et, se levant tout à coup avec la vivacité d'un jeune homme, il l'arrêta et lui dit :

— Ce n'est rien, Joseph, je me laisse quelquefois aller au découragement. Mais ces moments sont courts et j'en sors plus fort qu'avant. Pour ma santé, je sais parfaitement où j'en suis : mais il ne s'agit pas de cela. Qu'avez-vous fait à Paris ? Je suis content de voir le roi arrivé dans le Béarn comme

je le voulais : nous le veillerons mieux. Que lui avez-vous montré pour le faire partir ?

— Une bataille à Perpignan.

— Allons, ce n'est pas mal. Eh bien, nous pouvons la lui arranger : autant vaut cette occupation qu'une autre à présent. Mais la jeune reine, la jeune reine, que dit-elle ?

— Elle est encore furieuse contre vous. Sa correspondance découverte ; l'interrogatoire que vous lui fîtes subir.....

— Bah ! un madrigal et un moment de soumission lui feront oublier que je l'ai séparée de sa Maison d'Autriche et du pays de son Buckingham. Mais que fait-elle ?

— D'autres intrigues avec Monsieur. Mais comme toutes ses confidentes sont à nous, en voici les rapports jour par jour.

— Je ne me donnerai pas la peine de les lire ; tant que le duc de Bouillon sera en Italie, je ne crains rien de là ; elle peut rêver de petites conjurations avec Gaston au coin du feu ; il s'en tient toujours aux aimables intentions qu'il a quelquefois, et n'exécute bien que ses sorties du royaume ; il en est à la troisième, je lui procurerai la quatrième quand il voudra ; il ne vaut pas le coup de pistolet que tu fis donner au comte de Seissons. Ce pauvre comte n'avait cependant guère plus d'énergie.

Ici le cardinal, se rasseyant dans son fauteuil, se mit à rire assez gaïement pour un homme d'État.

— Je rirai toute ma vie de leur expédition d'Alpiens. Ils me tenaient là tous les deux. Chacun avait bien cinq cents gentilshommes autour de lui, armés jusqu'aux dents, et tout prêts à m'expédier comme Concini ; mais le grand Vitry n'était pas là ; ils m'ont laissé parler une heure fort tranquillement avec eux de la chasse et de la Fête-Dieu, et ni l'un ni l'autre n'a osé faire un signe à tous ces coupe-jarrets. Nous avons su depuis, par Chavigny, qu'ils attendaient depuis deux mois cet heureux moment. Pour moi, en vérité, je ne remarquai rien du tout, si ce n'est ce petit brigand d'abbé de Gondy qui rôdait autour de moi, et avait l'air de cacher quelque chose dans sa manche ; ce fut ce qui me fit monter en carrosse.

— A propos, monseigneur, la reine le veut faire coadjuteur absolument.

— Elle est folle, il la perdra si elle s'y attache, c'est un mousquetaire manqué, un diable en soutane ; lisez son histoire de Fiesque, vous l'y verrez lui-même. Il ne sera rien tant que je vivrai.

— Eh ! quoi ! vous jugez si bien, et vous faites venir un autre ambitieux de son âge ?

— Quelle différence ? Ce sera une poupée, mon

ami, une vraie poupée que ce jeune Cinq-Mars ; il ne pensera qu'à sa fraise et à ses aiguillettes ; sa jolie tournure m'en répond ; et je sais qu'il est doux et faible ; je l'ai préféré pour cela à son frère aîné, il fera ce que nous voudrons.

— Ah ! monseigneur, dit le Père d'un air de doute, je ne me suis jamais fié aux gens dont les formes sont si calmes, la flamme intérieure en est plus dangereuse. Souvenez-vous du maréchal d'Effiat, son père.

— Mais encore une fois, c'est un enfant, et je l'élèverai, au lieu que le Gondy est déjà un factieux accompli, un audacieux que rien n'arrête ; il a osé me disputer madame de la Meilleraie, concevez-vous cela ? est-ce croyable ? à moi ! Un petit prestolet qui n'a d'autre mérite qu'un mince babil assez vif et un air cavalier. Heureusement que le mari a pris soin lui-même de l'éloigner.

Le P. Joseph, qui n'aimait pas mieux son maître lorsqu'il parlait de ses bonnes fortunes que de ses vers, fit une grimace qu'il voulait rendre fine, et qui ne fut que laide et gauche ; il s'imagina que l'expression de sa bouche tordue comme celle d'un singe voudrait dire : *Ah ! qui peut résister à monseigneur !* Mais monseigneur y lut : *Je suis un cuistre qui ne sais rien du grand monde*, et sans transition, il dit tout à coup en prenant sur la table une lettre de dépêches :

— Le duc de Rohan est mort, c'est une bonne nouvelle, voilà les Huguenots perdus. Il a eu bien du bonheur, je l'avais fait condamner par le parlement de Toulouse à être tiré à quatre chevaux, et il meurt tranquillement sur le champ de Rhinfeld. Mais qu'importe ; le résultat est le même. Voilà encore une grande tête par terre ! Comme elles ont tombé depuis celle de Montmorency ! Je n'en vois plus guère qui ne s'inclinent devant moi. Nous avons déjà à peu près puni toutes nos dupes de Versailles ; certes, on n'a rien à me reprocher, j'exerce contre eux la loi du talion, et je les traite comme ils ont voulu me faire traiter au conseil de la reine-mère ; le vieux radoteur de Bassompierre en sera quitte pour la prison perpétuelle, ainsi que l'assassin maréchal de Vitry, car ils n'avaient voté que cette peine pour moi. Quant au Marillac qui conseilla la mort, je la lui réserve au premier faux pas, et te recommande, Joseph, de me le rappeler ; il faut être juste avec tout le monde. Reste donc encore debout ce duc de Bouillon à qui son Sédan donne de l'orgueil, mais je le lui ferai bien rendre. C'est une chose merveilleuse que leur aveuglement ! ils se croient tous libres de conspirer, et ne voient pas qu'ils ne font que voltiger au bout des fils que je tiens d'une main, et que j'allonge quelquefois pour leur donner de l'air et de l'espace. Et pour la

mort de leur cher duc, les Huguenots ont-ils bien crié comme un seul homme ?

— Moins que pour l'affaire de Loudun qui s'est pourtant terminée heureusement.

— Quoi, *heureusement* ? j'espère que Grandier est mort ?

— Oui, c'est ce que je voulais dire. Votre Éminence doit être satisfaite, tout a été fini dans les-vingt-quatre heures ; on n'y pense plus. Seulement Laubardemont a fait une petite étourderie qui était de rendre la séance publique, ce qui a causé un peu de tumulte ; mais nous avons les signalements des perturbateurs que l'on suit.

— C'est bien, c'est très-bien. Urbain était un homme trop supérieur pour le laisser là ; il tournait au protestantisme ; je parierais qu'il aurait fini par abjurer ; son ouvrage contre le célibat des prêtres me l'a fait conjecturer, et dans le doute, retiens ceci, Joseph, il vaut toujours mieux couper l'arbre avant que le fruit ne soit poussé. Ces Huguenots, vois-tu, sont une vraie république dans l'État. Si une fois ils avaient la majorité en France, la monarchie serait perdue, ils établiraient quelque gouvernement populaire qui pourrait être durable.

— Et quelles peines profondes ils causent tous les jours à Notre saint-père le pape ! dit Joseph.

— Ah ! interrompit le cardinal, je te vois venir, tu veux me rappeler son entêtement à ne pas te donner le chapeau. Sois tranquille, j'en parlerai aujourd'hui au nouvel ambassadeur que nous envoyons. Le maréchal d'Estrées obtiendra en arrivant ce qui traîne depuis deux ans que nous t'avons nommé au cardinalat ; je commence aussi à trouver que la pourpre t'irait bien, car les taches de sang ne s'y voient pas.

Et tous deux se mirent à rire, l'un comme un maître qui accable de tout son mépris le sicaire qu'il paye, l'autre comme un esclave résigné à toutes les humiliations par lesquelles on s'élève.

Le rire qu'avait excité la sanglante plaisanterie du vieux ministre durait encore, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, et un page annonça plusieurs courriers qui arrivaient à la fois de divers points ; le P. Joseph se leva, et se plaçant debout, le dos appuyé contre un mur, comme une momie égyptienne, ne laissa plus paraître sur son visage qu'une stupide contemplation. Douze messagers entrèrent successivement, revêtus de déguisements divers : l'un semblait un soldat suisse, un autre un vivandier, un troisième un maître maçon ; on les faisait entrer dans le palais par un escalier et un corridor secret, et ils sortaient du cabinet par une porte opposée à celle qui les introduisait, sans pouvoir se rencontrer et se communiquer rien de

leurs dépêches. Chacun d'eux déposait un paquet de papiers roulés ou ployés sur la grande table, parlait un instant au cardinal dans l'embrasure d'une croisée, et partait. Richelieu s'était levé brusquement dès l'entrée du premier messager, et attentif à tout faire par lui-même, il les reçut tous, les écouta et referma de sa main, sur eux, la porte de sortie. Il fit signe au P. Joseph, quand le dernier fut parti, et, sans parler, tous deux ouvrirent ou plutôt arrachèrent les paquets de dépêches, et se dirent en deux mots le sujet des lettres :

— Le duc de Weimar poursuit ses avantages, le duc Charles est battu ; l'esprit de notre général est assez bon, voici de bons propos qu'il a tenus à dîner. Je suis content.

— Monseigneur, le vicomte de Turenne a repris les places de Lorraine, voici ses conversations particulières...

— Ah ! passez, passez cela, elles ne peuvent pas être dangereuses. Ce sera toujours un bon et honnête homme, ne se mêlant point de politique ; pourvu qu'on lui donne une petite armée à disposer comme une partie d'échecs, il est content, n'importe contre qui ; nous serons toujours fort bons amis.

— Voici le long parlement qui dure encore en Angleterre. Les communes poursuivent leur projet, voici des massacres en Irlande..... Le comte de Strafford est condamné à mort.

— A mort ! quelle horreur !

— Je lis. Sa Majesté Charles I^{er} n'a pas eu le courage de signer l'arrêt, mais elle a désigné quatre commissaires.....

— Roi faible ! je t'abandonne. Tu n'auras plus notre argent. Tombe, puisque tu es ingrat..... O malheureux Wentworth !

Et une larme parut aux yeux de Richelieu ; ce même homme qui venait de jouer avec la vie de tant d'autres, pleura un ministre abandonné de son prince. Le rapport de cette situation à la sienne l'avait frappé, c'était lui-même qu'il pleurait dans cet étranger. Il cessa de lire à haute voix les dépêches qu'il ouvrait, et son confident l'imita. Il parcourut avec une scrupuleuse attention tous les rapports détaillés des actions les plus minutieuses et les plus secrètes de tout personnage un peu important ; rapports qu'il faisait toujours joindre à ses nouvelles par ses habiles espions. On les attachait aux dépêches du roi, qui devaient toutes lui passer par les mains, et être soigneusement reployées pour arriver au prince, épurées et telles qu'il voulait les lui faire lire. Les notes particulières furent toutes brûlées avec soin par le Père, quand le cardinal en eut pris connaissance, et celui-ci cependant

ne paraissait point satisfait ; il se promenait fort vite, en long et en large, dans l'appartement, avec des gestes d'inquiétude, lorsque la porte s'ouvrit. Et un treizième courrier entra. Celui-ci avait l'air d'un enfant de quatorze ans à peine ; il tenait sous le bras un paquet cacheté de noir pour le roi, et ne donna au cardinal qu'un petit billet sur lequel un regard dérobé de Joseph ne put entrevoir que quatre mots. Le duc tressaillit, le déchira en mille pièces, et se courbant à l'oreille de l'enfant, lui parla assez longtemps sans réponse ; tout ce que Joseph entendit fut en le faisant sortir de la salle : *Fais-y bien attention, pas avant douze heures d'ici.*

Pendant cet aparté du cardinal, Joseph s'était occupé à soustraire de sa vue un nombre infini de libelles qui venaient de Flandre et d'Allemagne, et que le ministre voulait voir, quelque amers qu'ils fussent pour lui. Il affectait à cet égard une philosophie qu'il était loin d'avoir ; et pour faire illusion à ceux qui l'entouraient, il feignait de trouver que ses ennemis n'avaient pas tout à fait tort, et de rire de leurs plaisanteries ; cependant ceux qui avaient une connaissance plus approfondie de son caractère, démêlaient une rage profonde sous cette apparente modération, et savaient qu'il n'était satisfait que lorsqu'il avait fait condamner, par le parlement, le livre ennemi à être brûlé en place de Grève, comme *injurieux au roi en la personne de son ministre, l'illustrissime cardinal*, comme on le voit dans les arrêts du temps, et que son seul regret était que l'auteur ne fût pas à la place de l'ouvrage : satisfaction qu'il se donnait quand il le pouvait, comme il fit pour Urbain Grandier.

C'était son orgueil colossal qu'il vengeait ainsi sans se l'avouer à lui-même, et travaillant longtemps, un an quelquefois, à se persuader que l'intérêt de l'État y était engagé. Ingénieux à rattacher ses affaires particulières à celles de la France, il s'était convaincu lui-même qu'elle saignait des blessures qu'il recevait. Joseph, très-attentif à ne pas provoquer sa mauvaise humeur dans ce moment, mit à part et déroba un livre intitulé : *Mystères politiques du cardinal de la Rochelle* ; un autre attribué à un moine de Munich, dont le titre était : *Questions quolibétiques, ajustées au temps présent, et Impiété sanglante du dieu Mars* ; l'honnête avocat Aubery, qui nous a transmis une des plus fidèles histoires de l'Éminentissime cardinal, est transporté de fureur au seul titre du premier de ces livres, et s'écrie que le *grand ministre eut bien sujet de se glorifier que ses ennemis, inspirés contre leur gré du même enthousiasme qui a fait rendre des oracles à l'ânesse de Balaam, à Caïphe et autres qui semblaient plus indignes du don de prophétie, l'appelaient à bon titre cardinal de la*

Rochelle, puisqu'il avait, trois ans après leurs écrits, réduit cette ville ; de même que Scipion a été surnommé l'Africain pour avoir subjugué cette province. Peu s'en fallut que le P. Joseph, qui était nécessairement dans les mêmes idées, n'exprimât dans les mêmes termes son indignation, car il se rappelait avec douleur la part de ridicule qu'il avait prise dans le siège de la Rochelle, qui, tout en n'étant pas une *province* comme l'Afrique, s'était permis de résister à l'Éminentissime cardinal, quoique le P. Joseph eût voulu faire passer les trou-pes par un égout, se piquant d'être assez habile dans l'art des sièges. Cependant il se contenta et eut encore le temps de cacher le libelle moqueur dans la poche de sa robe brune, avant que le ministre eût congédié son jeune courrier, et fût revenu de la porte à la table.

— Le départ, Joseph, le départ, dit-il ; ouvre les portes à toute cette cour qui m'assiège, et allons trouver le roi qui m'attend à Perpignan ; je le tiens cette fois pour toujours.

Le capucin se retira, et bientôt les pages, ouvrant les doubles portes dorées, annoncèrent successivement les plus grands seigneurs de cette époque, qui avaient obtenu la permission du roi de le quitter pour venir saluer le ministre ; quelques-uns même, sous prétexte de maladie ou d'affaire de service, étaient partis à la dérobée pour ne pas être les derniers dans son antichambre, et le triste monarque s'était trouvé presque tout seul, comme les autres rois ne se voient d'ordinaire qu'à leur lit de mort ; mais il semblait que le trône fût sa couche funèbre aux yeux de la cour, son règne une continuelle agonie, et son ministre un successeur menaçant.

Deux pages des meilleures maisons de France se tenaient près de la porte où des huissiers annonçaient chaque personnage qui, dans le salon précédent, avait trouvé le P. Joseph. Le cardinal, toujours assis dans son grand fauteuil, restait immobile pour le commun des courtisans, faisait une inclination de tête aux plus distingués, et pour les princes seulement s'aidait de ses deux bras pour se soulever légèrement ; chaque courtisan allait le saluer profondément, et, se tenant debout devant lui près de la cheminée, attendait qu'il lui adressât la parole ; ensuite, selon le signe du cardinal, continuait à faire le tour du salon pour sortir par la même porte où l'on entrait, restait un moment à saluer le P. Joseph qui singeait son maître, et que l'on avait pour cela nommé l'Éminence grise, et sortait enfin du palais, ou bien se rangeait debout derrière le fauteuil, si le ministre l'y engageait, ce qui était une marque de la plus grande faveur.



Il laissa passer d'abord quelques personnages insignifiants et beaucoup de mérites inutiles, et n'arrêta cette procession qu'au maréchal d'Estrées qui, partant pour l'ambassade de Rome, venait lui faire ses adieux : tout ce qui suivait cessa d'avancer. Ce mouvement avertit, dans le salon précèdent, qu'une conversation plus longue s'engageait, et le P. Joseph, paraissant, échangea avec le cardinal un regard qui voulait dire d'une part : Souvenez-vous de la promesse que vous venez de me faire; de l'autre : Soyez tranquille. En même temps l'adroit capucin fit voir à son maître qu'il tenait sous le bras une de ses victimes qu'il préparait à être un docile instrument; c'était un jeune gentilhomme qui portait un manteau vert très-court, et une veste de même couleur, un pantalon rouge, fort serré, avec de brillantes jarrettières d'or dessous, habit des pages de Monsieur. Le P. Joseph lui parlait bien en secret, mais point dans le sens du cardinal; il ne pensait qu'à être son égal, et se préparait d'autres intelligences en cas de défection de la part du premier ministre.

— Dites à Monsieur qu'il ne se fie pas aux apparences, et qu'il n'a point de plus fidèle serviteur que moi. Le cardinal commence à baisser, et je crois de ma conscience d'avertir de ses fautes celui qui pourrait hériter du pouvoir royal pendant la minorité. Pour donner à votre grand prince une preuve de ma bonne foi, dites-lui qu'on veut faire arrêter Puy-Laurens qui est à lui, et qu'il le fasse cacher, ou bien le cardinal le mettra aussi à la Bastille. — Tandis que le serviteur trahissait ainsi son maître, le maître ne restait pas en arrière, et trahissait le serviteur. Son amour-propre et un reste de respect pour les choses de l'Eglise le faisaient souffrir à l'idée de voir le méprisable agent couvert du même chapeau qui était une couronne pour lui, et assis aussi haut que lui-même, à cela près de l'emploi passager de ministre. Parlant donc à demi voix au maréchal d'Estrées :

— Il n'est pas nécessaire, lui dit-il, de persécuter plus longtemps Urbain VIII en faveur de ce capucin que vous voyez là-bas, c'est bien assez que Sa Majesté ait daigné le nommer au cardinalat; nous concevons les répugnances de Sa Sainteté à couvrir ce mendiant de la pourpre romaine.

Puis, passant de cette idée aux choses générales. — Je ne sais vraiment pas ce qui peut refroidir le saint-père à notre égard; qu'avons-nous fait qui ne fût pour la gloire de notre sainte mère l'Eglise catholique? J'ai dit moi-même la première messe à la Rochelle, et vous le voyez par vos yeux, M. le maréchal, notre habit est partout, et même dans vos armées; le cardinal de la Valette

vient de commander glorieusement dans le Palatinat.

— Et vient de faire une très-belle retraite, dit le maréchal appuyant légèrement sur le mot de *retraite*.

Le ministre continua sans faire attention à ce petit mot de jalousie du métier, et en élevant la voix :

— Dieu a montré qu'il ne dédaignait pas d'envoyer l'esprit de victoire à ses lévites, car le duc de Weimar n'aida pas plus puissamment à la conquête de la Lorraine que ce pieux cardinal, et jamais une armée navale ne fut mieux commandée que par notre archevêque de Bordeaux, à la Rochelle.

On savait que dans ce moment le ministre était assez aigri contre ce prélat, dont la hauteur était telle et les impertinences si fréquentes, qu'il avait eu deux affaires assez désagréables dans Bordeaux. Il y avait quatre ans, le duc d'Épernon, alors gouverneur de la Guyenne, suivi de tous ses gentils-hommes et de ses troupes, le rencontrant au milieu de son clergé dans une procession, l'appela insolent, et lui donna deux coups de canne très-vigoureux, sur quoi l'archevêque l'excommunia; et tout récemment encore, malgré cette leçon, il avait eu une querelle avec le maréchal de Vitry dont il avait reçu *vingts coups de canne ou de bâton, comme il vous plaira*, écrivait le cardinal-duc au cardinal de la Valette, *et je crois qu'il veut remplir la France d'excommuniés*. En effet, il excommunia encore le bâton du maréchal, se souvenant qu'autrefois le pape avait forcé le duc d'Épernon à lui demander pardon; mais Vitry, qui avait fait assassiner le maréchal d'Ancre, était trop bien en cour pour cela, et l'archevêque fut battu, et de plus grondé par le ministre.

M. d'Estrées pensa donc avec assez de tact qu'il pouvait y avoir un peu d'ironie dans la manière dont le cardinal vantait les talents guerriers et maritimes de l'archevêque, et lui répondit avec un sang-froid inaltérable.

— En effet, monseigneur, personne ne peut dire que ce soit sur mer qu'il ait été battu.

Son Éminence ne put s'empêcher de sourire; mais, voyant que l'impression électrique de ce sourire en avait fait naître d'autres dans la salle, et des chuchotements et des conjectures, il reprit toute sa gravité sur-le-champ, et prenant le bras familièrement au maréchal.

— Allons, allons, M. l'ambassadeur, dit-il, vous avez la répartie bonne. Avez-vous je ne craindrai pas le cardinal Albornos et tous les Borgia du monde, ni tous les efforts de leur Espagne près du saint-père.

Puis élevant la voix et regardant tout autour de lui comme pour s'adresser au salon silencieux et captivé :

— J'espère, continua-t-il, qu'on ne nous persécutera plus comme l'on fit autrefois pour avoir fait une juste alliance avec l'un des plus grands hommes de nos temps; mais Gustave-Adolphe est mort, le roi catholique n'aura plus de prétexte pour solliciter l'excommunication du roi très-chrétien. N'êtes-vous pas de mon avis, mon cher seigneur ? dit-il en s'adressant au cardinal de la Valette qui s'approchait, et n'avait heureusement rien entendu sur son compte. M. d'Estrées, restez près de notre fauteuil, nous avons encore bien des choses à vous dire, et vous n'êtes pas de trop dans toutes nos conversations, car nous n'avons point de secrets : notre politique est franche et toute au grand jour; l'intérêt de Sa Majesté et de l'État, voilà tout.

Le maréchal fit un profond salut, se rangea derrière le siège du ministre, et laissa sa place au cardinal de la Valette qui, ne cessant de se prosterner, et de flatter et de jurer dévouement et totale obéissance au cardinal comme pour expier la roideur de son père le duc d'Épernon, n'eut aussi de lui que quelques mots vagues et une conversation distraite et sans intérêt, pendant laquelle il ne cessait de regarder à la porte quelle personne lui succédait. Il eut même le chagrin de se voir interrompu brusquement par le ministre, qui s'écria au moment le plus flatteur de ses discours mielleux :

— Ah ! c'est donc vous enfin, mon cher Fabert ! qu'il me tardait de vous voir pour vous parler du siège. Le général salua d'un air brusque et assez gauchement le cardinal généralissime, et lui présenta les officiers venus du camp avec lui; il parla quelque temps des opérations du siège, et le cardinal semblait lui faire en quelque sorte la cour pour le préparer à recevoir ses ordres plus tard sur le champ de bataille même; il parla aux officiers qui le suivaient, les appelant par leurs noms et leur faisant des questions sur le camp.

Ils se rangèrent tous pour laisser approcher le duc d'Angoulême; ce Valois, après avoir lutté contre Henri IV, se prosternait devant Richelieu; il sollicitait un commandement, qu'il n'avait eu qu'en troisième au siège de la Rochelle. A sa suite parut le jeune Mazarin, toujours souple et insinuant, mais déjà confiant dans sa fortune.

Le duc d'Halluin vint après eux : le cardinal interrompit les compliments qu'il leur adressait pour lui dire à haute voix : M. le duc, je vous annonce avec plaisir que le roi a créé en votre faveur un office de maréchal de France, vous signerez Schomberg, n'est-il pas vrai ? A Leucate, délivrée par vous, on le pense ainsi. Mais pardon, voici M. de

Montauron qui a sans doute quelque chose d'important à me dire.

— O mon Dieu non, monseigneur, je voulais seulement vous dire que ce pauvre jeune homme que vous avez daigné regarder comme à votre service, meurt de faim.

— Ah ! comment dans ce moment-ci me parlez-vous de choses semblables ? Votre petit Corneille ne veut rien faire de bon; nous n'avons vu que le Cid et les Horaces encore; qu'il travaille, qu'il travaille, on sait qu'il est à moi, c'est désagréable pour moi-même. Cependant, puisque vous vous y intéressez, je lui ferai une pension de cinq cents écus sur ma cassette.

Et le trésorier de l'épargne se retira charmé de la libéralité du ministre, et fut chez lui recevoir avec assez de bonté la dédicace de Cinna où le grand Corneille compare son âme à celle d'Auguste, et le remercie d'avoir fait l'aumône à *quelques muses*.

Le cardinal, troublé par cette importunité, se leva en disant que la matinée s'avancait et qu'il était temps de partir pour aller trouver le roi.

En cet instant même, et comme les plus grands seigneurs s'approchaient pour l'aider à marcher, un homme en robe de maître des requêtes s'avança vers lui, en saluant avec un sourire avantageux et confiant, qui étonna tous les gens habitués au grand monde; il semblait dire : *Nous avons des affaires secrètes ensemble, vous allez voir comme il sera bien pour moi, je suis chez moi dans son cabinet*; sa manière lourde et gauche trahissait pourtant un être très-inférieur, c'était Laubardemont.

Richelieu fronça le sourcil en le voyant en face de lui, et lança un regard de feu à Joseph, puis se tournant vers ceux qui l'entouraient, dit avec un rire amer :

— Est-ce qu'il y a quelque criminel autour de nous ?

Puis lui tournant le dos, le cardinal le laissa plus rouge que sa robe, et précédé de la foule des personnages qui devaient l'escorter en voiture ou à cheval, descendit le grand escalier de l'archevêché.

Tout le peuple de Narbonne et ses autorités regardèrent avec stupéfaction ce départ royal.

Le cardinal seul entra dans une ample et spacieuse litière de forme carrée, dans laquelle il devait voyager jusqu'à Perpignan, ses infirmités ne lui permettant ni d'aller en voiture ni de faire toute cette route à cheval; cette sorte de chambre nomade renfermait un lit, une table et une petite chaise pour un page qui devait écrire ou lui faire la lecture. Cette machine, couverte de damas couleur de pourpre, fut portée par dix-huit hommes

qui, de lieue en lieue, se relevaient; ils étaient choisis dans ses gardes et ne faisaient ce service d'honneur que la tête nue, quelle que fût la chaleur ou la pluie. Le duc d'Angoulême, les maréchaux de Schomberg et d'Estrées, Fabert et d'autres dignitaires, étaient à cheval à ses portières; on distinguait le cardinal de la Valette et Mazarin parmi les plus empressés, ainsi que Chavigny et le maréchal de Vitry qui cherchait à éviter la Bastille dont il était menacé, disait-on.

Deux carrosses suivaient pour les secrétaires du cardinal, ses médecins et son confesseur; huit voitures à quatre chevaux pour ses gentilshommes, et vingt-quatre mulets pour ses bagages; deux cents mousquetaires à pied l'escortaient de très-près; sa compagnie de gens d'armes de la garde et ses cheveau-légers, tous gentilshommes, marchaient devant et derrière ce cortège sur de magnifiques chevaux.

Ce fut dans cet équipage que le premier ministre se rendit en peu de jours à Perpignan; la dimension de la litière obligea plusieurs fois de faire élargir des chemins et abattre les murailles de quelques *villes ou villages* où elle ne pouvait entrer, *en sorte*, disent les auteurs des manuscrits du temps, tout pleins d'une sincère admiration pour ce luxe, *en sorte qu'il semblait un conquérant qui entre par la brèche*. Nous avons cherché en vain avec beaucoup de soin quelque manuscrit des propriétaires ou habitants des maisons qui s'ouvraient à son passage, où la même admiration fût témoignée, et nous avouons ne l'avoir pu trouver.

CHAPITRE VIII.

L'ENTREVUE.

Mon génie étonné tremble devant le sien.
BRITANNICUS.

Le pompeux cortège du cardinal s'était arrêté à l'entrée du camp; toutes les troupes sous les armes étaient rangées dans le plus bel ordre, et ce fut au bruit du canon et de la musique successive de chaque régiment que la litière traversa une longue haie de cavalerie et d'infanterie, formée depuis la première tente jusqu'à celle du ministre, disposée à quelque distance du quartier royal, et que la pourpre dont elle était couverte faisait reconnaître de loin. Chaque chef de corps obtint un signe ou un mot du cardinal qui, enfin rendu sous sa tente, congédia sa suite, s'y enferma, attendant l'heure de se présenter chez le roi. Mais, avant lui, chaque personnage de son escorte s'y était porté individuellement, et sans entrer dans la demeure royale,

tous attendaient sous de longues galeries couvertes de coustil rayé et disposées comme des avenues qui conduisaient chez le prince. Les courtisans s'y rencontraient, et se promenant par groupes, se saluaient et se présentaient la main ou se regardaient avec hauteur, selon leurs intérêts ou les seigneurs auxquels ils appartenaient. D'autres chuchotaient longtemps et donnaient des signes d'étonnement, de plaisir ou de mauvaise humeur qui montraient que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer. Un singulier dialogue, entre mille autres, s'éleva dans un coin de la galerie principale.

— Puis-je savoir, M. l'abbé, pourquoi vous me regardez d'une manière si assurée?

— Parbleu, M. de Launay, c'est que je suis curieux de voir ce que vous allez faire. Tout le monde abandonne votre ministre, depuis votre voyage en Touraine; vous n'y pensez pas, allez donc causer un moment avec les gens de Monsieur ou de la reine, vous êtes en retard de dix minutes sur la montre du cardinal de la Valette qui vient de toucher la main à Rochepot et à tous les gentilshommes du feu comte de Soissons que je pleurerai toute ma vie.

— Voilà qui est bien, M. de Gondi, je vous entends assez, c'est un appel que vous me faites l'honneur de m'adresser.

— Oui, M. le comte, reprit le jeune abbé en saluant avec toute la gravité du temps; je cherchais l'occasion de vous appeler au nom de M. d'Attichi, mon ami, avec qui vous eûtes quelque chose à Paris.

— M. l'abbé, je suis à vos ordres; je vais chercher mes seconds, cherchez les vôtres.

— Ce sera à cheval, avec l'épée et le pistolet; n'est-il pas vrai? ajouta Gondi avec le même air dont on arrangerait une partie de campagne et époussetant la manche de sa soutane avec le doigt.

— Si tel est votre bon plaisir, reprit l'autre. Et ils se séparèrent pour un instant en se saluant avec une grande politesse et de profondes révérences.

Une foule brillante de jeunes gentilshommes passait et repassait autour d'eux dans la galerie. Ils s'y mêlèrent pour chercher leurs amis. Toute l'élégance des costumes du temps était déployée par la cour dans cette matinée; les petits manteaux de toutes les couleurs, en velours ou en satin, brodés d'or ou d'argent, et des croix de Saint-Michel et du Saint-Esprit, les fraises, les plumes nombreuses des chapeaux, les aiguillettes d'or, les chaînes qui suspendaient de longues épées, tout brillait, tout étincelait, moins encore que le feu des regards de cette jeunesse guerrière, que ses

propos vifs, ses rires spirituels et éclatants. Au milieu de cette assemblée passaient lentement des personnages graves et des grands seigneurs suivis de leurs nombreux gentilshommes.

Le petit abbé de Gondi, qui avait la vue très-basse, se promenait parmi la foule, fronçant les sourcils, fermant à demi les yeux pour mieux voir, et relevant sa moustache, car les ecclésiastiques en portaient alors. Il regardait chacun sous le nez pour reconnaître ses amis, et s'arrêta enfin à un jeune homme d'une fort grande taille, vêtu de noir de la tête aux pieds, et dont l'épée même était d'acier bronzé fort noir. Il causait avec un capitaine des gardes lorsque l'abbé de Gondi le tira à part.

— M. de Thou, lui dit-il, j'aurai besoin de vous pour second dans une heure, à cheval, avec l'épée et le pistolet, si vous voulez me faire cet honneur...

— Monsieur, vous savez que je suis des vôtres tout à fait et à tout venant. Où nous trouverons-nous ?

— Devant le bastion espagnol, s'il vous plait.

— Pardon si je retourne à une conversation qui m'intéressait beaucoup ; je serai exact au rendez-vous.

Et de Thou le quitta pour retourner à son capitaine. Il avait dit tout ceci avec une voix fort douce, le plus inaltérable sang-froid, et même quelque chose de distrait.

Le petit abbé lui serra la main avec une vive satisfaction, et continua sa recherche.

Il ne lui fut pas si facile de conclure le marché avec les jeunes seigneurs auxquels il s'adressa ; car ils le connaissaient mieux que de Thou, et du plus loin qu'ils le voyaient venir, cherchaient à l'éviter ou riaient de lui-même avec lui, et ne s'engageaient point à le servir.

— Eh ! l'abbé, vous voilà encore à chercher ; je gage que c'est un second qu'il vous faut, dit le duc de Beaufort.

— Et moi je parie, ajouta M. de la Rochefoucauld, que c'est contre quelqu'un du cardinal-duc.

— Vous avez raison tous deux, messieurs ; mais depuis quand riez-vous des affaires d'honneur ?

— Dieu m'en garde, reprit M. de Beaufort ; des hommes d'épée comme nous sommes, vénèrent toujours tierce, quarte et octave, mais quant aux plis de la soutane je n'y connais rien.

— Pardieu, monsieur, vous savez bien qu'elle ne m'embarrasse point le poignet, et je le prouverai à qui voudra. Je ne cherche du reste qu'à jeter ce froc aux orties.

— C'est donc pour le déchirer que vous vous battez si souvent, dit la Rochefoucauld, mais rappelez-vous, mon cher abbé, que vous êtes dessous.

Gondi tourna le dos en regardant à une pendule et ne voulant pas perdre plus de temps à de mauvaises plaisanteries ; mais il n'eut pas plus de succès ailleurs, car ayant abordé deux gentilshommes de la jeune reine qu'il supposait mécontents du cardinal, et heureux par conséquent de se mesurer avec ses créatures, l'un d'eux lui dit fort gravement :

— M. de Gondi, vous savez ce qui vient de se passer, le roi a dit tout haut : Que notre impérieux cardinal le veuille ou non, la veuve de Henri le Grand ne sera pas plus longtemps exilée. *Impérieux !* M. l'abbé, sentez-vous cela ? Le roi n'avait encore rien dit d'aussi fort contre lui. *Impérieux !* c'est une disgrâce complète. Vraiment personne n'osera plus lui parler, il va quitter la cour aujourd'hui certainement.

— On m'a dit cela, monsieur ; mais j'ai une affaire...

— C'est heureux pour vous qu'il arrêta tout court dans votre carrière.

— Une affaire d'honneur...

— Au lieu que Mazarin est pour vous...

— Mais, voulez-vous ou non m'écouter ?...

— Ah ! s'il est pour vous ! vos aventures ne peuvent lui sortir de la tête, votre beau duel avec M. de Coutenan, et la jolie petite épinglière, il en a même parlé au roi. Allons, adieu, cher abbé, nous sommes fort pressés ; adieu, adieu... Et reprenant le bras de son ami, le jeune persifleur, sans écouter un mot de plus, marcha vite dans la galerie et se perdit dans la multitude des passants.

Le pauvre abbé restait donc fort mortifié de ne pouvoir trouver qu'un second, et regardait tristement s'écouler l'heure et la foule, lorsqu'il aperçut un jeune gentilhomme qui lui était inconnu, assis près d'une table et appuyé sur son coude, d'un air mélancolique ; il portait des habits de deuil qui n'indiquaient aucun attachement particulier à une grande maison, ou à un corps, et paraissant attendre sans impatience le moment d'entrer chez le roi, il regardait d'un air insouciant ceux qui l'entouraient, et semblait ne les pas voir et n'en connaître aucun.

Gondi, jetant les yeux sur lui, l'aborda sans hésiter :

— Ma foi, monsieur, lui dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais une partie d'escrime ne peut jamais déplaire à un homme comme il faut, et si vous voulez être mon second, dans un quart d'heure, nous serons sur le pré. Je suis Paul de

Gondi, et j'ai appelé M. de Launay, qui est au cardinal, mais fort galant homme d'ailleurs.

L'inconnu, sans être étonné de cette apostrophe, lui répondit sans changer d'attitude : Et quels sont ses seconds ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais que vous importe qui le servira ? On n'en est pas plus mal avec ses amis pour leur avoir donné un petit coup de pointe.

L'étranger sourit nonchalamment, resta un instant à passer sa main dans ses longs cheveux châtain, et lui dit enfin avec indolence et regardant à une grosse montre ronde, suspendue à sa ceinture :

— Au fait, monsieur, comme je n'ai rien de mieux à faire, et que je n'ai pas d'amis ici, je vous suis ; j'aime autant faire cela qu'autre chose.

Et prenant sur la table son large chapeau à plumes noires, il partit lentement, suivant le martial abbé, qui allait vite devant lui, et revenait le hâter, comme un enfant qui court devant son père, ou un jeune carlin qui va et revient vingt fois avant d'arriver au bout d'une allée.

Cependant, deux huissiers vêtus des livrées royales ouvrirent les grands rideaux qui séparaient la galerie de la tente du roi, et le silence s'établit partout. On commença à entrer successivement et avec lenteur dans la demeure passagère du prince. Il reçut avec grâce toute sa cour, et c'était lui-même qui le premier s'offrait à la vue de chaque personne introduite.

Devant une très-petite table, entourée de fauteuils dorés, était debout le roi Louis XIII, environné des grands officiers de la couronne ; son costume était fort élégant : une sorte de veste de couleur chamois avec les manches ouvertes et ornées d'aiguillettes et de rubans bleus le couvrait jusqu'à la ceinture. Un pantalon large et flottant, comme ceux des Turcs de nos jours, ne tombait qu'aux genoux, et son étoffe jaune et rayée de rouge était ornée en bas de rubans bleus. Ses bottes à l'écuyère, ne s'élevant guère à plus de trois pouces au-dessus de la cheville du pied, étaient doublées d'une telle profusion de dentelles, et si larges qu'elles semblaient les porter comme un vase porte des fleurs. Un petit manteau de velours bleu, où la croix du Saint-Esprit était brodée, couvrait le bras gauche du roi, appuyé sur le pommeau de son épée.

Il avait la tête découverte, et l'on voyait parfaitement sa figure pâle et noble éclairée par le soleil que le haut de la tente laissait pénétrer. La petite barbe pointue que l'on portait alors augmentait encore la maigreur de son visage, mais en accroissait aussi l'expression mélancolique ; à son front

élevé, à son profil antique, à son nez aquilin, on reconnaissait un prince de la grande race des Bourbons ; il avait tout de ses ancêtres, hormis la force du regard : ses yeux semblaient rougis par des larmes et voilés par un sommeil perpétuel, et l'incertitude de sa vue lui donnait l'air un peu égaré.

Il affecta en ce moment d'appeler autour de lui et d'écouter avec attention les plus grands ennemis du cardinal qu'il attendait à chaque minute, et se balançant un peu d'un pied sur l'autre, habitude héréditaire de sa famille, parlait avec assez de vitesse, mais s'interrompant pour faire un signe de tête gracieux, ou un geste de la main à ceux qui passaient devant lui en le saluant profondément.

Il y avait deux heures que l'on passait ainsi devant le roi, sans que le cardinal eût paru ; toute la cour était accumulée et serrée derrière le prince et dans les galeries tendues qui se prolongeaient derrière sa tente ; déjà un intervalle de temps plus long commençait à séparer les noms des courtisans que l'on annonçait.

— Ne verrons-nous pas notre cousin le cardinal ? dit le roi, en se retournant et regardant Montresor, gentilhomme de Monsieur, comme pour l'encourager à répondre.

— Sire, on le croit fort malade en cet instant, repartit celui-ci.

— Et je ne vois pourtant que Votre Majesté qui le puisse guérir, dit le duc de Beaufort.

— Nous ne guérissons que les écrouelles, dit le roi, et les maux du cardinal sont toujours si mystérieux que nous avouons n'y rien connaître.

Le prince s'essayait ainsi de loin à braver son ministre, prenant des forces dans la plaisanterie pour rompre mieux son jour insupportable, mais si difficile à soulever. Il croyait presque y avoir réussi, et soutenu par l'air de joie de tout ce qui l'environnait, il s'applaudissait déjà intérieurement d'avoir su prendre l'empire suprême, et jouissait en ce moment de toute la force qu'il se croyait. Un trouble involontaire au fond du cœur lui disait bien que, cette heure passée, tout le fardeau de l'État allait retomber sur lui seul ; mais il parlait pour s'étourdir sur cette pensée importune ; et se dissimulant le sentiment intime qu'il avait de son impuissance à régner, il ne laissait plus flotter son imagination que sur le résultat des entreprises, se contraignant ainsi lui-même à oublier les pénibles chemins qui peuvent y conduire. Des phrases rapides se succédaient sur ses lèvres.

— Nous allons bientôt prendre Perpignan, disait-il de loin à Fabert.

Eh bien ! cardinal, la Lorraine est à nous, ajou-

tail-il pour la Valette; puis touchant le bras de Mazarin :

— Il n'est pas si difficile que l'on croit de mener tout un royaume, n'est-ce pas ?

L'Italien, qui n'avait pas autant de confiance que le commun des courtisans dans la disgrâce du cardinal, répondit sans se compromettre :

— Ah ! sire, les derniers succès de Votre Majesté, au dedans et au dehors, prouvent assez combien elle est habile à choisir ses instruments et à les diriger, et....

Mais le duc de Beaufort, l'interrompant avec cette confiance, cette voix élevée et cet air qui lui mérita par la suite le surnom d'*important*, s'écria tout du haut de sa tête :

— Pardieu, sire, il ne faut que le vouloir ; une nation se mène comme un cheval avec l'éperon et la bride, et nous sommes tous bons cavaliers, on n'a qu'à prendre parmi nous tous. Cette belle sortie du fat n'eut pas le temps de faire son effet, car deux huissiers à la fois crièrent : Son Éminence.

Le roi rougit involontairement comme surpris en flagrant délit. Mais bientôt, se raffermissant, il prit un air de hauteur résolue qui n'échappa point au ministre.

Celui-ci, revêtu de toute la pompe du costume de cardinal, appuyé sur deux jeunes pages et suivi de son capitaine des gardes et de plus de cinq cents gentilshommes attachés à sa maison, s'avança vers le roi lentement, et s'arrêtant à chaque pas comme éprouvant des souffrances qui l'y forçaient, mais en effet pour observer les physionomies qu'il avait en face. Un coup d'œil lui suffit.

Sa suite resta à l'entrée de la tente royale, et de tous ceux qui la remplissaient, pas un n'eut l'assurance de le saluer ou de jeter un regard sur lui ; la Valette même feignait d'être fort occupé d'une conversation avec Mon trésor, et le roi, qui voulait le mal recevoir, affecta de le saluer légèrement et de continuer un aparté à voix basse avec le duc de Beaufort.

Le cardinal fut donc forcé, après le premier salut, de s'arrêter et de passer du côté de la foule des courtisans, comme s'il eût voulu s'y confondre, mais son dessein était de les éprouver de plus près ; ils reculèrent tous comme à l'aspect d'un lépreux ; le seul Fabert s'avança vers lui avec l'air franc et brusque qui lui était habituel, et employant dans son langage les expressions de son métier :

— Eh bien ! monseigneur, vous faites une brèche au milieu d'eux comme un coup de canon, je vous en demande pardon pour eux.

— Et vous tenez ferme devant moi comme devant l'ennemi, dit le duc, vous n'en serez pas fâché par la suite, mon cher Fabert.

Mazarin s'approcha aussi, mais avec précaution, du cardinal, et, donnant à ses traits mobiles l'expression d'une tristesse profonde, lui fit cinq ou six révérences fort basses en tournant le dos au groupe du roi, de sorte que l'on pouvait les prendre de là pour ces saluts froids et précipités que l'on fait à quelqu'un dont on veut se défaire, et du côté du duc pour des marques de respect, mais d'une discrète et silencieuse douleur.

Le ministre, toujours calme, sourit avec dédain, et prenant ce regard fixe et cet air de grandeur qui paraissait en lui dans les dangers imminents, il s'appuya de nouveau sur ses pages, et sans attendre un mot ou un regard de son souverain, prit tout à coup son parti et marcha directement vers lui en traversant la tente dans toute sa longueur. Personne ne l'avait perdu de vue, tout en le faisant paraître, et tout se tint, ceux même qui parlaient au roi ; tous les courtisans se penchèrent en avant pour voir et écouter.

Louis XIII étonné se retourna, et la présence d'esprit lui manquant totalement, il demeura immobile et attendit avec un regard glacé qui était sa seule force, force d'inertie très-grande dans un prince.

Le cardinal, arrivé près du monarque, ne s'inclina pas, mais sans changer d'attitude, les yeux baissés et les deux mains posées sur l'épaule des deux enfants à demi courbés, il dit :

— Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'accorder enfin une retraite après laquelle je soupire depuis longtemps. Ma santé chancelle ; je sens que ma vie est bientôt achevée ; l'éternité s'approche pour moi, et avant de rendre compte au Roi éternel, je vais le faire au roi passager. Il y a dix-huit ans, sire, que vous m'avez remis entre les mains un royaume faible et divisé ; je vous le rends uni et puissant. Vos ennemis sont abattus et humiliés. Mon œuvre est accomplie. Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer à Cîteaux où je suis abbé général, pour y finir mes jours dans la prière et la méditation.

Le roi, choqué de quelques expressions hantaines de ces paroles, ne donna aucun des signes de faiblesse qu'attendait le cardinal et qu'il lui avait vus toutes les fois qu'il l'avait menacé de quitter les affaires. Au contraire, se sentant observé par toute sa cour, il le regarda en roi, et dit froidement :

— Nous vous remercions donc de vos services, M. le cardinal, et nous vous souhaitons le repos que vous demandez.

Richelieu fut ému au fond, mais d'un sentiment de colère qui ne laissa nulle trace sur ses traits. Voilà bien cette froideur, se dit-il en lui-même,

avec laquelle tu laissas mourir Montmorency; mais tu ne m'échapperas pas ainsi. Il reprit la parole en s'inclinant :

— La seule récompense que je demande de mes services est que Votre Majesté daigne accepter de moi en pur don le palais-cardinal, élevé de mes deniers dans Paris.

Le roi étonné fit un signe de tête consentant : un murmure de surprise agita un moment la cour attentive.

— Je me jette aussi aux pieds de Votre Majesté pour qu'elle veuille m'accorder la révocation d'une rigueur que j'ai provoquée (je l'avoue publiquement), et que je regardai peut-être comme trop utile au repos de l'État. Oui, quand j'étais de ce monde, j'oubliais trop mes plus anciens sentiments de respect et d'attachement pour le bien général. A présent que je jouis déjà des lumières de la solitude, je vois que j'ai eu tort et je me repens.

L'attention redoubla, et l'inquiétude du roi devint visible.

— Oui, il est une personne, sire, que j'ai toujours aimée, malgré ses torts envers vous, et l'éloignement que les affaires du royaume me forcèrent à lui montrer; une personne à qui j'ai dû beaucoup et qui vous doit être chère, malgré ses entreprises à main armée contre vous-même; une personne enfin que je vous supplie de rappeler de l'exil, je veux dire la reine Marie de Médicis, votre mère.

Le roi laissa échapper un cri involontaire, tant il était loin de s'attendre à ce nom. Une agitation tout à coup réprimée parut sur toutes les physionomies. On attendit en silence les paroles royales. Louis XIII regarda longtemps son vieux ministre sans parler, et ce regard décida du destin de la France. Il se rappela en un moment tous les services infatigables de Richelieu, son dévouement sans bornes, sa surprenante capacité, et il s'étonna d'avoir voulu s'en séparer; il se sentit profondément attendri à cette demande qui allait chercher sa colère au fond de son cœur pour l'en arracher, et lui faisait tomber des mains la seule arme qu'il eût contre son ancien serviteur; l'amour filial amena le pardon sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux; heureux d'accorder ce qu'il désirait le plus au monde, il tendit la main au duc avec toute la noblesse et la bonté d'un Bourbon. Le cardinal s'inclina, la baisant avec respect; et son cœur, qui aurait dû se briser de repentir, ne se remplit que de la joie d'un orgueilleux triomphe.

Le prince touché, lui abandonnant sa main, se retourna avec grâce vers sa cour, et dit d'une voix très-émue :

— Nous nous trompons souvent, messieurs, et

surtout pour connaître un aussi grand politique que celui-ci; il ne nous quittera jamais, j'espère, puisqu'il a un cœur aussi bon que sa tête.

Aussitôt le cardinal de la Valette s'empara du bas du manteau du roi pour le baiser avec l'ardeur d'un amant, et le jeune Mazarin en fit presque autant au duc de Richelieu lui-même, prenant un visage rayonnant de joie et d'attendrissement, avec l'admirable souplesse italienne. Deux flots d'adulateurs fondirent, l'un sur le roi, l'autre sur le ministre; le premier groupe, non moins adroit que le second, quoique moins direct, n'adressait au prince que les remerciements que pouvait attendre le ministre, et brûlait aux pieds de l'un l'encens qu'il destinait à l'autre. Pour Richelieu, tout en faisant un signe de tête à droite et donnant un sourire à gauche, il fit deux pas et se plaça debout à la droite du roi, comme à sa place naturelle. Un étranger en entrant eût plutôt pensé que le roi était à sa gauche. Le maréchal d'Estrées et tous les ambassadeurs, le duc d'Angoulême, le duc d'Halluin (Schomberg), le maréchal de Châtillon et tous les grands officiers de l'armée et de la couronne l'entouraient, et chacun d'eux attendait impatiemment que le compliment des autres fût achevé pour apporter le sien, craignant qu'on ne s'emparât du madrigal flatteur qu'il venait d'improviser, ou de la formule d'adulation qu'il inventait. Pour Fabert, il s'était retiré dans un coin de la tente, et ne semblait pas avoir fait grande attention à toute cette scène. Il causait avec Montrésor et les gentilshommes de Monsieur, tous ennemis jurés du cardinal; parce que, hors de la foule qu'il fuyait, il n'avait trouvé qu'eux à qui parler. Cette conduite eût été d'une extrême maladresse dans tout autre moins connu, mais on savait que tout en vivant au milieu de la cour il ignorait toujours ses intrigues, et on disait qu'il revenait d'une bataille gagnée comme le cheval du roi de la chasse, laissant les chiens caresser leur maître et se partager la curée, sans chercher à rappeler la part qu'il avait au triomphe.

L'orage semblait donc entièrement apaisé, et aux agitations violentes de la matinée, succédait un calme fort doux; un murmure respectueux interrompu par des rires agréables, et l'éclat des protestations d'attachement étaient tout ce qu'on entendait dans la tente. La voix du cardinal s'élevait de temps à autre pour s'écrier : Cette pauvre reine! nous allons donc la revoir; je n'aurais jamais osé espérer ce bonheur avant de mourir. Le roi l'écoutait avec confiance et ne cherchait pas à cacher sa satisfaction : C'est vraiment une idée qui lui est venue d'en haut, disait-il; ce bon cardinal, contre lequel on m'avait tant fâché, ne songeait qu'à l'u-

nion de ma famille; depuis la naissance du Dauphin, je n'ai pas goûté de plus vive satisfaction qu'en ce moment. La protection de la Sainte Vierge est visible pour le royaume.

En ce moment un capitaine des gardes vint parler à l'oreille du prince.

— Un courrier de Cologne? dit le roi; qu'il m'attende dans mon cabinet.

Puis, n'y tenant pas : J'y vais, j'y vais, dit-il. Et il entra seul dans une petite tente carrée attenante à la grande; on y vit un jeune courrier tenant un portefeuille noir, et les rideaux s'abaissèrent sur le roi.

Le cardinal, resté seul maître de la cour, en concentrant toutes les adorations; mais on s'aperçut qu'il ne les recevait plus avec la même présence d'esprit; il demanda plusieurs fois quelle heure il était, et témoigna un trouble qui n'était pas joué; ses regards durs et inquiets se tournaient vers le cabinet. Il s'ouvrit tout à coup; le roi reparut seul, et s'arrêta à l'entrée. Il était plus pâle qu'à l'ordinaire, et tremblant de tout son corps, il tenait à la main une large lettre couverte de cinq cachets noirs.

— Messieurs, dit-il avec une voix haute, mais entrecoupée, la reine-mère vient de mourir à Cologne, et je n'ai peut-être pas été le premier à l'apprendre, ajouta-t-il en jetant un regard sévère sur le cardinal impassible. Mais Dieu sait tout. Dans une heure, à cheval, et l'attaque des lignes. Messieurs les maréchaux, suivez-moi; et il tourna le dos brusquement, et rentra dans son cabinet avec eux.

La cour se retira après le ministre qui, sans donner un signe de tristesse ou de dépit, sortit aussi gravement qu'il était entré, mais en vainqueur.

CHAPITRE IX.

LE SIÈGE.

*J'aime les forts tourmentés aux abords difficiles,
Le glaive nu des chefs guidant les rangs dociles,
La vedette perdue en un bois isolé,
Et les vieux bataillons qui passent dans les villes
Avec un drapeau mutilé.*

VICTOR HUGO.

Il est des moments dans la vie où l'on souhaite avec ardeur les fortes commotions pour se tirer des petites douleurs, des époques où l'âme, semblable au lion de la fable, et fatiguée des atteintes continues de l'insecte, souhaite un plus fort ennemi, et appelle les dangers de toute la puissance de son désir. Cinq-Mars se trouvait dans cette disposition

d'esprit, qui naît toujours d'une sensibilité malade des organes, et d'une perpétuelle agitation du cœur. Las de retourner sans cesse en lui-même les combinaisons d'événements qu'il souhaitait et celles qu'il avait à redouter, las d'appliquer à ces probabilités tout ce que sa tête avait de force pour les calculs, d'appeler à son secours tout ce que son éducation lui avait fait apprendre de la vie des hommes illustres pour l'appliquer à sa situation présente; accablé de ses regrets, de ses songes, des prédictions, des chimères, des craintes et de tout ce monde imaginaire dans lequel il avait vécu pendant son voyage solitaire, il respira en se trouvant jeté dans un monde réel presque aussi bruyant, et le sentiment de deux dangers véritables rendit à son sang la circulation, et la jeunesse à tout son être.

Depuis la scène nocturne de son auberge près de Loudun, il n'avait pu reprendre assez d'empire sur son esprit pour s'occuper d'autre chose que de ses chères et douloureuses pensées, et une sorte de consommation s'emparait déjà de lui, lorsque heureusement il arriva au camp de Perpignan, et heureusement encore eut occasion d'accepter la proposition de l'abbé de Gondi, car on a sans doute reconnu Cinq-Mars dans la personne de ce jeune étranger en deuil, si insouciant et si mélancolique, que le duelliste en soutane avait pris pour témoin.

Il avait fait établir sa tente comme volontaire, dans la rue du camp assignée aux jeunes seigneurs qui devaient être présentés au roi et servir comme aides de camp des généraux; il s'y rendit promptement, fut bientôt armé, à cheval et cuirassé selon la coutume qui subsistait encore alors, et partit seul pour le bastion espagnol, lieu du rendez-vous. Il s'y trouva le premier et reconnut qu'un petit champ de gazon caché par les ouvrages de la place assiégée avait été fort bien choisi par le petit abbé pour ses projets homicides; car, outre que personne n'eût soupçonné des officiers d'aller se battre sous la ville même qu'ils attaquaient, le corps du bastion les séparait du camp français, et devait les voiler comme un immense paravent. Il était bon de prendre ces précautions, car il n'en coûtait pas moins que la tête alors pour s'être donné la satisfaction de risquer son corps.

En attendant ses amis et ses adversaires, Cinq-Mars eut le temps d'examiner le côté du sud de Perpignan devant lequel il se trouvait. Il avait entendu dire que ce n'était pas ces ouvrages que l'on attaquerait, et cherchait en vain à se rendre compte de ces projets. Entre cette face méridionale de la ville et les montagnes de l'Albère et le col du Perthus, on aurait pu tracer des lignes d'attaques, et des redoutes contre le point accessible. Mais pas

un soldat de l'armée n'y était placé, toutes les forces semblaient dirigées sur le nord de Perpignan, du côté le plus difficile, contre un fort de brique nommé le Castillet, qui surmonte la porte de Notre-Dame. Il vit qu'un terrain en apparence marécageux, mais très-solide, conduisait jusqu'au pied du bastion espagnol; que ce poste était gardé avec toute la négligence castillane, et ne pouvait avoir cependant de force que par ses défenseurs, car ses créneaux et ses meurtrières étaient ruinés et garnis de quatre pièces de canon d'un énorme calibre, encaissées dans du gazon, et par là rendues immobiles et impossibles à diriger contre une troupe qui se précipiterait rapidement au pied du mur.

Il était aisé de voir que ces énormes pièces avaient ôté aux assiégeants l'idée d'attaquer ce point, et aux assiégés celle d'y multiplier les moyens de défense. Aussi, d'un côté les postes avancés et les vedettes étaient fort éloignés; de l'autre, les sentinelles étaient rares et mal soutenues. Un jeune Espagnol, tenant une longue escopette avec sa fourche suspendue à son côté, et la mèche fumante dans la main droite, se promenait nonchalamment sur le rempart, et s'arrêta à considérer Cinq-Mars qui faisait à cheval le tour des fossés et du marais.

— Senor caballero, lui dit-il, est-ce que vous voulez prendre le bastion à vous seul et à cheval, comme don Quixote Quixada de la Mancha?

Et en même temps il détacha la fourche ferrée qu'il avait au côté, la planta en terre, et y appuyait le bout de son escopette pour ajuster, lorsqu'un grave Espagnol plus âgé, enveloppé dans un sale manteau brun, lui dit dans sa langue :

— Ambrosio de Demonio, ne sais-tu pas bien qu'il est défendu de perdre la poudre inutilement jusqu'aux sorties ou aux attaques, pour avoir le plaisir de tuer un enfant qui ne vaut pas ta mèche? C'est ici même que Charles-Quint a jeté et noyé dans le fossé la sentinelle endormie. Fais ton devoir, ou je l'imiterai.

Ambrosio remit son fusil sur son épaule, son bâton fourchu à son côté, et reprit sa promenade sur le rempart.

Cinq-Mars avait été fort peu ému de ce geste menaçant, et s'était contenté d'élever les rênes de son cheval et de lui approcher les éperons, sachant que d'un saut de ce léger animal, il serait transporté derrière un petit mur d'une cabane qui s'élevait dans le champ où il se trouvait, et serait à l'abri du fusil espagnol, avant que l'opération de la fourche et de la mèche fût terminée. Il savait d'ailleurs qu'une convention tacite des deux armées empêchait que les tirailleurs ne fissent feu sur les sentinelles, ce qui eût été regardé comme un assassinat de chaque côté. Il fallait même que le

soldat qui s'était disposé ainsi à l'attaque fût dans l'ignorance des consignes pour l'avoir fait. Le jeune d'Effiat ne fit donc aucun mouvement apparent; et lorsque le factionnaire reprit sa promenade sur le rempart, il reprit la sienne sur le gazon, et aperçut bientôt cinq cavaliers qui se dirigeaient vers lui. Les deux premiers, qui arrivèrent au plus grand galop, ne le saluèrent pas; mais, s'arrêtant presque sur lui, se jetèrent à terre, et il se trouva dans les bras du conseiller de Thou qui le serrait tendrement, tandis que le petit abbé de Gondi, riant de tout son cœur, s'écriait :

— Voici encore un Oreste qui retrouve son Pilade, et au moment d'immoler un coquin qui n'est pas de la famille du Roi des rois, je vous assure.

— Eh! quoi! c'est vous, cher Cinq-Mars, s'écriait de Thou. Quoi! sans que j'aie su votre arrivée au camp! Oui, c'est bien vous, je vous reconnais, quoique vous soyez plus pâle. Avez-vous été malade, cher ami? Je vous ai écrit bien souvent; car notre amitié d'enfance m'est demeurée bien avant dans le cœur.

— Et moi, répondait Henri d'Effiat, j'ai été bien coupable envers vous; mais je vous conterai tout ce qui m'étourdissait; je pourrai vous en parler, et j'avais honte de vous l'écrire. Mais que vous êtes bon! Votre amitié ne s'est point lassée.

— Je vous connaissais trop bien, reprenait de Thou; je savais qu'il ne pouvait y avoir d'orgueil entre nous, et que mon âme avait un écho dans la vôtre.

Avec ces paroles ils s'embrassaient, les yeux humides de ces larmes douces que l'on verse si rarement dans la vie, et dont il semble cependant que le cœur soit toujours chargé, tant elles font de bien en coulant.

Cet instant fut court; et pendant ce peu de mots, Gondi n'avait cessé de les tirer par leur manteau, en disant :

— A cheval, à cheval, messieurs! Eh! pardieu, vous aurez le temps de vous embrasser, si vous êtes si tendres; mais ne vous faites pas arrêter, et songeons à en finir bien vite avec nos bons amis qui arrivent. Nous sommes dans une vilaine position, avec ces trois gaillards-là en face, les archers pas loin d'ici, et les Espagnols là-haut; il faut tenir tête à trois feux.

Il parlait encore, lorsque de Launay, se trouvant à soixante pas de là avec ses seconds, choisit dans ses amis, plutôt que parmi les partisans du cardinal, *embarqua* son cheval au petit galop, selon les termes du manège, et avec toute la précision des leçons qu'on y reçoit, s'avança de très-bonne grâce vers ses jeunes adversaires, et les salua gravement :

— Messieurs, dit-il, je crois que nous ferons bien de nous choisir, et de prendre du champ, car il est question d'attaquer les lignes, il faut que je sois à mon poste.

— Nous sommes prêts, monsieur, dit Cinq-Mars; et quant à nous choisir, je serai bien aise de me trouver en face de vous; car je n'ai point oublié le maréchal de Bassompierre et le bois de Chaumont; vous savez mon avis sur votre insolente visite chez ma mère.

— Vous êtes jeune, monsieur; j'ai rempli chez madame votre mère les devoirs d'homme du monde; chez le maréchal, ceux de capitaine des gardes, et ici ceux de gentilhomme avec M. l'abbé qui m'a appelé, et ensuite j'aurai cet honneur avec vous.

— Si je vous le permets, dit l'abbé déjà à cheval.

Ils prirent soixante pas de champ, et c'était tout ce qu'offrait d'étendue le pré qui les renfermait; l'abbé de Gondî fut placé entre de Thou et son ami qui se trouvait le plus rapproché des remparts, où deux officiers espagnols et une vingtaine de soldats se placèrent comme au balcon pour voir ce duel de six personnes, spectacle qui leur était assez habituel. Ils donnaient les mêmes signes de joie qu'à leurs combats de taureaux, et riaient de ce rire sauvage et amer que leur physionomie tient du sang arabe.

A un signe de Gondî, les six chevaux partirent au galop et se rencontrèrent, sans se heurter, au milieu de l'arène; à l'instant six coups de pistolet s'entendirent presque ensemble, et la fumée couvrit les combattants.

Quand elle se dissipa, on ne vit, des six cavaliers et des six chevaux, que trois hommes et trois animaux en bon état. Cinq-Mars était à cheval, donnant la main à son adversaire aussi calme que lui; à l'autre extrémité, de Thou s'approchait du sien dont il avait tué le cheval, et l'aidait à se relever; pour Gondî et de Launay, on ne les voyait plus ni l'un ni l'autre. Cinq-Mars, les cherchant avec inquiétude, aperçut en avant le cheval de l'abbé, qui sautait et caracolait, traînant à sa suite le futur cardinal, qui avait le pied pris dans l'étrier, et jurait comme s'il n'eût jamais étudié autre chose que le langage des camps; il avait le nez et les mains tout en sang de sa chute et de ses efforts pour s'accrocher au gazon, et voyait avec assez d'humeur son cheval, que son pied chatouillait bien malgré lui, se diriger vers le fossé rempli d'eau qui entourait le bastion, lorsque heureusement Cinq-Mars, passant entre le bord du marécage et lui, le saisit par la bride et l'arrêta.

— Eh bien ! mon cher abbé, je vois que vous n'êtes pas bien malade, car vous parlez énergiquement.

— Par la corbîen, criait Gondî en se débarbouillant de la terre qu'il avait dans les yeux, pour tirer un coup de pistolet à la figure de ce géant il a bien fallu me pencher en avant et m'élever sur l'étrier, aussi ai-je un peu perdu l'équilibre, mais je crois qu'il est par terre aussi.

— Vous ne vous trompez guère, monsieur, dit de Thou qui arriva; voilà son cheval qui nage dans le fossé avec son maître, dont la cervelle est emportée; il faut songer à nous évader.

— Nous évader ! c'est assez difficile, messieurs, dit l'adversaire de Cinq-Mars survenant; voici le coup de canon, signal de l'attaque; je ne croyais pas qu'il partît sitôt : si nous retournons, nous rencontrerons les Suisses et les Lansquenets qui sont en bataille sur ce point.

— M. de Fontrailles a raison, dit de Thou; mais si nous ne retournons pas, voici des Espagnols qui courent aux armes, et nous feront siffler des balles sur la tête.

— Eh bien ! tenons conseil, dit Gondî; appelez donc M. de Montrésor qui s'occupe inutilement de rechercher le corps de ce pauvre Launay. Vous ne l'avez pas blessé, M. de Thou ?

— Non, M. l'abbé, tout le monde n'a pas la main si heureuse que la vôtre, dit amèrement Montrésor qui venait boitant un peu à cause de sa chute, nous n'aurons pas le temps de continuer avec l'épée.

— Quant à continuer, je n'en suis pas, messieurs, dit Fontrailles; M. de Cinq-Mars en a agi trop noblement avec moi; mon pistolet avait fait long feu, et, ma foi, le sien s'est appuyé sur ma joue, j'en sens encore le froid; il a en la bonté de l'ôter et de tirer en l'air; je ne l'oublierai jamais, et je suis à lui à la vie et à la mort.

— Il ne s'agit pas de cela, messieurs, interrompit Cinq-Mars; voici une balle qui m'a sifflé à l'oreille; l'attaque est commencée de toutes parts, et nous sommes enveloppés par les amis et les ennemis.

En effet la canonnade était générale, la citadelle, la ville et l'armée étaient couvertes de fumée; le bastion seul, qui leur faisait face, n'était pas attaqué; et ses gardes semblaient moins se préparer à le défendre qu'à examiner le sort des autres fortifications.

— Je crois que l'ennemi a fait une sortie, dit Montrésor, car la fumée a cessé dans la plaine, et je vois des masses de cavalerie qui chargent pendant que le canon de la place les protège.

— Messieurs, dit Cinq-Mars qui n'avait cessé d'observer les murailles, nous pourrions prendre un parti; ce serait d'entrer dans ce bastion mal gardé.

— C'est très-bien dit, monsieur, dit Fontrailles,

mais nous ne sommes que cinq contre trente au moins, et nous voilà bien découverts et faciles à compter.

— Ma foi, l'idée n'est pas mauvaise ! dit Gondi, il vaut mieux être fusillé là-haut que pendu là-bas si l'on vient à nous trouver, car ils doivent déjà s'être aperçus que Launay manque à sa compagnie, et toute la cour sait notre affaire.

— Parbleu, messieurs, dit Montrésor, voilà du secours qui nous vient.

Une troupe nombreuse à cheval, mais fort en désordre, arrivait sur eux au plus grand galop ; des habits rouges les faisaient voir de loin ; ils semblaient avoir pour but de s'arrêter dans le champ même où se trouvaient nos duellistes embarrassés, car à peine les premiers chevaux y furent-ils que les cris de *halte !* se répétèrent et se prolongèrent par la voix des chefs mêlés à leurs cavaliers.

— Allons au-devant d'eux, ce sont les gens d'armes de la garde du roi, dit Fontrailles, je les reconnais à leurs cocardes noires. Je vois aussi beaucoup de cheveu-légers avec eux ; mêlons-nous à leur désordre, car je crois qu'ils sont *ramenés*.

Ce mot est un terme honnête qui voulait dire et signifie encore *en déroute* dans la langue militaire. Tous les cinq s'avancèrent vers cette troupe vive et bruyante, et virent que cette conjecture était très-juste. Mais au lieu de la consternation qu'on pourrait attendre en pareil cas, ils ne trouvèrent qu'une gaieté jeune et bruyante, et n'entendirent que des éclats de rire dans ces deux compagnies.

— Ah ! pardieu, Cahuzac, disait l'un, ton cheval courait mieux que le mien ; je crois que tu l'as exercé aux chasses du roi.

— C'est pour que nous soyons plus tôt ralliés que tu es arrivé le premier ici, répondait l'autre.

— Je crois que le marquis de Coislin est fou de nous faire charger quatre cents contre huit régiments espagnols !

— Ah ! ah ! ah ! Locmaria, votre panache est bien arrangé ! il a l'air d'un saule pleureur. Si nous suivons celui-là, ce sera à l'enterrement.

— Eh ! messieurs, je vous l'ai dit d'avance, répondait d'assez mauvaise humeur ce jeune officier, j'étais sûr que ce capucin de Joseph, qui se mêle de tout, se trompait en nous disant de charger de la part du cardinal. Mais auriez-vous été contents si ceux qui ont l'honneur de vous commander avaient refusé la charge ?

— Non, non, non, répondirent tous ces jeunes gens en reprenant rapidement leurs rangs.

— J'ai dit, reprit le vieux marquis de Coislin qui, avec ses cheveux blancs, avait encore le feu de la jeunesse dans les yeux, que si on vous or-

donnait de monter à l'assaut à cheval, vous le feriez.

— Bravo ! bravo ! crièrent tous les gens d'armes en battant des mains.

— Eh bien ! M. le marquis, dit Cinq-Mars en s'approchant, voici l'occasion d'exécuter ce que vous avez promis ; je ne suis qu'un simple volontaire, mais il y a déjà un instant que ces messieurs et moi examinons ce bastion, et je crois qu'on en pourrait venir à bout.

— Monsieur, au préalable, il faudrait sonder le gué pour...

En ce moment, une balle, partie du rempart même dont on parlait, vint casser la tête au cheval du vieux capitaine.

— Locmaria, de Mouy, prenez le commandement, et l'assaut, l'assaut ! crièrent les deux compagnies nobles, le croyant mort.

— Un moment, un moment, messieurs, dit le vieux Coislin en se relevant, je vous y conduirai, s'il vous plait ; guidez-nous, M. le volontaire, car les Espagnols nous invitent à ce bal, et il faut répondre poliment.

À peine le vieillard fut-il sur un autre cheval, que lui amenait un de ses gens, et eut-il tiré son épée, que, sans attendre son commandement, toute cette ardente jeunesse, précédée par Cinq-Mars et ses amis, dont les chevaux étaient poussés en avant par les escadrons, se jeta dans le marais où, à son grand étonnement et à celui des Espagnols qui comptaient trop sur sa profondeur, les chevaux ne s'enfoncèrent que jusqu'au jarret, et, malgré une décharge à mitraille des deux plus grosses pièces, tous arrivèrent pêle-mêle sur un petit terrain de gazon, au pied des remparts à demi ruinés. Dans l'ardeur du passage, Cinq-Mars et Fontrailles, avec le jeune Locmaria, lancèrent leurs chevaux sur le rempart même ; mais une vive fusillade tua et renversa ces trois animaux qui roulèrent avec leurs maitres.

— Pied à terre, messieurs, cria le vieux Coislin, le pistolet et l'épée, et en avant, abandonnez vos chevaux.

Tous obéirent rapidement, et vinrent se jeter en foule à la brèche.

Cependant de Thou, que son sang-froid ne quittait jamais non plus que son amitié, n'avait pas perdu de vue son jeune Henri, et l'avait reçu dans ses bras, lorsque son cheval était tombé. Il le remit debout, lui rendit son épée échappée, et lui dit avec le plus grand calme, malgré les balles qui pleuvaient de tout côté :

— Mon ami, ne suis-je pas bien ridicule au milieu de toute cette bagarre, avec mon habit de conseiller au parlement ?

— Parbleu, dit Montrésor, qui s'avancait, voici l'abbé qui vous justifie bien.

En effet, le petit Gondi, repoussant des coudes les cheval-légers, criait de toutes ses forces : Trois duels et un assaut ! J'espère que j'y perdrai ma soutane enfin !

Et, en disant ces mots, il frappait d'estoc et de taille sur un grand Espagnol.

La défense ne fut pas longue. Les soldats castillans ne tinrent pas longtemps contre les officiers français, et pas un d'eux n'eut le temps ni la hardiesse de recharger son arme.

— Messieurs, nous raconterons cela à nos matresses, à Paris, s'écria Locmaria en jetant son chapeau en l'air, et Cinq-Mars, de Thou, Coislin, de Mouy, Londigny, officiers des compagnies rouges, et tous ces jeunes gentilshommes, l'épée dans la main droite, le pistolet dans la gauche, se heurtant, se poussant et se faisant autant de mal à eux-mêmes qu'à l'ennemi par leur empressement, débordèrent enfin sur la plate-forme du bastion, comme l'eau versée d'un vase dont l'entrée est trop étroite jaillit par torrents au dehors.

Dédaignant de s'occuper même des soldats vaincus qui se jetaient à leurs genoux, ils les laissèrent errer dans le fort sans même les désarmer, et se mirent à courir dans leur conquête comme des écoliers en vacance, riant de tout leur cœur comme après une partie de plaisir.

Un officier espagnol, enveloppé dans son manteau brun, les regardait d'un air sombre.

— Quels démons sont-ce là, Ambrosio ? disait-il à un soldat. Je ne les ai pas connus autrefois en France. Si Louis XIII a toute une armée ainsi composée, il est bien bon de ne pas conquérir l'Europe.

— Oh ! je ne les crois pas bien nombreux ; il faut que ce soit un corps de pauvres aventuriers qui n'ont rien à perdre, et tout à gagner par le pillage.

— Tu as raison, dit l'officier, je vais tâcher d'en séduire un pour m'échapper.

Et, s'approchant avec lenteur, il aborda un jeune cheval-léger, d'environ dix-huit ans, qui était à l'écart, assis sur le parapet ; il avait le teint blanc et rose d'une jeune fille ; sa main délicate tenait un mouchoir brodé dont il essuyait son front et ses cheveux d'un blond d'argent ; il regardait l'heure à une grosse montre ronde couverte de rubis enchâssés, et suspendue à sa ceinture par un nœud de rubans.

L'Espagnol étonné s'arrêta. S'il ne l'eût vu renverser ses soldats, il ne l'aurait cru capable que de chanter une romance, couché sur un lit de repos. Mais prévenu par les idées d'Ambrosio, il songea qu'il se pouvait qu'il eût volé ces objets de luxe au

pillage des appartements d'une femme, et l'abordant brusquement, lui dit :

— *Hombre !* je suis officier ; veux-tu me rendre la liberté et me faire revoir mon pays ?

Le jeune Français le regarda avec l'air doux de son âge, et songeant à sa propre famille, lui dit :

— Monsieur, je vais vous présenter au marquis de Coislin, qui vous accordera sans doute ce que vous demandez ; votre famille est-elle de Castille ou d'Aragon ?

— Ton Coislin demandera une autre permission encore, et me fera attendre une année ; je te donnerai quatre mille ducats, si tu me fais évader.

Cette figure douce, ces traits enfantins se couvrirent de la pourpre de la fureur ; ces yeux bleus lancèrent des éclairs, et en disant : De l'argent, à moi ? va-t'en, imbécile...

Le jeune homme donna sur la joue de l'Espagnol un bruyant soufflet. Celui-ci, sans hésiter, tira un long poignard de sa poitrine, et saisissant le bras du Français, crut le lui plonger facilement dans le cœur ; mais lesté et vigoureux, l'adolescent lui prit lui-même le bras droit, et l'élevant avec force au-dessus de sa tête, le ramena avec le fer sur celle de l'Espagnol frémissant de rage.

— Eh ! eh ! eh ! doucement, Olivier ! Olivier ! crièrent de toutes parts ses camarades accourant : il y a assez d'Espagnols par terre.

Et ils désarmèrent l'officier ennemi. Que ferons-nous de cet enragé ? disait l'un.

— Je n'en voudrais pas pour valet de chambre, répondait l'autre.

— Il mérite d'être pendu, disait un troisième ; mais, ma foi, messieurs, nous ne savons pas pendre ; envoyons-le à ce bataillon de Suisses qui passe dans la plaine. Et cet homme sombre et calme, s'enveloppant de nouveau dans son manteau, se mit en marche de lui-même, suivi d'Ambrosio, pour aller joindre le bataillon, poussé par les épaules et hâté par cinq ou six de ces jeunes fous.

Cependant la première troupe d'assiégeants, étonnée de son succès, l'avait suivi jusqu'au bout. Cinq-Mars, conseillé par le vieux Coislin, avait fait le tour du bastion, et ils virent tous deux avec chagrin qu'il était entièrement séparé de la ville et que leur avantage ne pouvait se poursuivre. Ils revinrent donc sur la plate-forme, lentement et en causant, rejoindre de Thou et l'abbé de Gondi, qu'ils trouvèrent riant avec les jeunes cheval-légers.

— Nous avons avec nous la religion et la justice, messieurs ; nous ne pouvions pas manquer de triompher.

— Comment donc ? mais c'est qu'elles ont frappé aussi fort que nous.

Ils se turent à l'approche de Cinq-Mars, et restèrent un instant à chuchoter et à se demander son nom; puis tous l'entourèrent et lui prirent la main avec transport.

— Messieurs, vous avez raison, dit leur vieux capitaine, c'est, comme disaient nos pères, *le mieux faisant de la journée*. C'est un volontaire qui doit être présenté aujourd'hui au roi par le cardinal.

— Par le cardinal! nous le présenterons nous-mêmes; ah! qu'il ne soit pas *cardinaliste*¹, il est trop brave garçon pour cela, disaient avec vivacité tous ces jeunes gens.

— Monsieur, je vous en dégoûterai bien, moi, dit Olivier d'Entraigues en s'approchant, car j'ai été son page, et je le connais parfaitement. Servez plutôt dans les compagnies rouges; allez, vous aurez de bons camarades.

Le vieux marquis évita l'embarras de la réponse à Cinq-Mars en faisant sonner les trompettes pour rallier ses brillantes compagnies. Le canon avait cessé de se faire entendre, et un garde était venu l'avertir que le roi et le cardinal parcouraient la ligne pour voir les résultats de la journée; il fit passer tous les chevaux par la brèche, ce qui fut assez long, et ranger les deux compagnies à cheval en bataille dans un lieu où il semblait impossible qu'une autre trompe que l'infanterie eût jamais pu pénétrer.

CHAPITRE X.

LES RÉCOMPENSES.

La Mort.

Ah! comme du butin ces guerriers trop jaloux
Courent bride abattue au-devant de mes coups!
Agitez tous leurs sens d'une rage insoumise,
Tambour, fifre, trompette, ôtez-leur la pensée!

N. LAMARTINE, *Panhypocrisiade*.

« Pour assouvir le premier emportement du chagrin royal, avait dit Richelieu, pour ouvrir une source d'émotions qui détourne de la douleur cette âme incertaine, que cette ville soit assiégée, j'y consens; que Louis parte; je lui permets de frapper quelques pauvres soldats des coups qu'il voudrait et n'ose me donner. Que sa colère timide s'éteigne dans ce sang obscur, je le veux. Mais ce caprice de gloire ne dérangera pas mes immuables desseins; cette ville ne tombera pas encore, elle ne sera française pour toujours que dans deux ans; elle viendra dans mes filets seulement au jour marqué

¹ La France et l'armée étaient divisées en royalistes et cardinalistes.

dans ma pensée. Tonnez, bombes et canons; méditez vos opérations, savants capitaines; précipitez-vous, jeunes guerriers; je ferai taire votre bruit, évanouir vos projets, avorter vos efforts; tout finira par une vaine fumée, et je vais vous conduire pour vous égarer. »

Ces pensées et de bien plus profondes encore roulaient sous la tête chauve du vieux cardinal, avant l'attaque dont on vient de voir une partie. Il s'était placé à cheval, au nord de la ville, sur une des montagnes de Salces; de ce point il pouvait voir la plaine du Roussillon devant lui, s'inclinant jusqu'à la Méditerranée; Perpignan, avec ses remparts de brique, ses bastions, sa citadelle et son clocher, y formait une masse ovale et sombre sur des prés larges et verdoyants; et les vastes montagnes l'enveloppaient avec la vallée comme un arc immense courbé du nord au sud, tandis que, prolongeant sa ligne blanchâtre à l'orient, la mer semblait en être la corde argentée. À sa droite s'élevait ce mont immense que l'on appelle le Canigou, dont les flancs épanchent deux rivières dans la plaine; la ligne française s'étendait jusqu'au pied de cette barrière de l'occident. Une foule de généraux et de grands seigneurs se tenaient à cheval derrière le ministre, mais à vingt pas de distance et dans un silence profond. Il avait commencé par suivre au plus petit pas la ligne d'opérations, et ensuite était revenu se placer immobile sur cette hauteur d'où son œil et sa pensée planaient sur les destinées des assiégeants et des assiégés. L'armée avait les yeux sur lui, et de tous points on pouvait le voir. Chaque homme portant les armes le regardait comme son chef immédiat et attendait son geste pour agir. Dès longtemps la France était ployée à son joug, et l'admiration avait exclu de toutes ses actions le ridicule auquel un autre eût été quelquefois soumis. Ici, par exemple, il ne vint à l'esprit d'aucun homme de sourire ou même de s'étonner que la cuirasse revêtît un prêtre, et la sévérité de son caractère et de son aspect réprima toute idée de rapprochements ironiques ou de conjectures injurieuses. Ce jour-là le cardinal parut revêtu d'un costume entièrement guerrier; c'était un habit couleur de feuille morte, brodé en or, une cuirasse de couleur d'eau, l'épée au côté, des pistolets à l'arçon de sa selle, et un chapeau à plumes, mais qu'il mettait rarement sur sa tête où il conservait toujours la calotte rouge. Deux pages étaient derrière lui; l'un portait ses gantelets, l'autre son casque, et le capitaine de ses gardes était à son côté.

Comme le roi l'avait nouvellement nommé généralissime de ses troupes, c'était à lui que les généraux envoyaient demander des ordres; mais

lui, connaissant trop bien les secrets motifs de la colère actuelle de son maître, affecta de renvoyer à ce prince tous ceux qui voulaient avoir une décision de sa bouche; il arriva ce qu'il avait prévu, car il réglait et calculait les mouvements de ce cœur comme ceux d'une horloge, et aurait pu dire avec exactitude par quelles sensations il avait passé. Louis XIII vint se placer à ses côtés, mais il y vint comme vient l'élève adolescent forcé de reconnaître que son maître a raison. Son air était hautain et mécontent; ses paroles étaient brusques et sèches. Le cardinal demeura impassible. Il fut remarquable que le roi employait, en le consultant, les paroles du commandement, conciliant ainsi sa faiblesse et son pouvoir, son irrésolution et sa fierté, son impéritie et ses prétentions, tandis que son ministre lui dictait ses lois avec le ton de la plus profonde obéissance.

— Je veux que l'on attaque bientôt, cardinal, dit le prince en arrivant, c'est-à-dire, ajouta-t-il avec un air d'insouciance, lorsque tous vos préparatifs seront faits et à l'heure dont vous serez convenu avec nos maréchaux.

— Sire, si j'osais dire ma pensée, je voudrais que Votre Majesté eût pour agréable d'attaquer dans un quart d'heure, car, la montre en main, il suffit de ce temps pour faire avancer la troisième ligne.

— Oui, oui, c'est bon, M. le cardinal, je le pensais aussi, je vais donner mes ordres moi-même, je veux faire tout moi-même. Schomberg, Schomberg, dans un quart d'heure je veux entendre le canon du signal, je le veux.

En partant pour commander la droite de l'armée, Schomberg ordonna, et le signal fut donné.

Les batteries, disposées depuis longtemps par le maréchal de la Meilleraie, commencèrent à battre en brèche, mais mollement, parce que les artilleurs sentaient qu'on les avait dirigés sur deux points inexpugnables, et qu'avec leur expérience, et surtout ce sens droit et cette vue prompte du soldat français, chacun d'eux aurait pu indiquer la place qu'il eût fallu choisir.

Le roi fut frappé de la lenteur des feux.

— La Meilleraie, dit-il avec impatience, voici des batteries qui ne vont pas; vos canonniers dorment.

Le maréchal, les mestres de camp d'artillerie étaient présents, mais aucun ne répondit une syllabe. Ils avaient jeté les yeux sur le cardinal qui demeurait immobile comme une statue équestre, et ils l'imitèrent. Il eût fallu répondre que la faute n'était pas aux soldats, mais à celui qui avait ordonné cette fausse disposition des batteries, et c'était Richelieu lui-même qui, feignant de les croire

plus utiles où elles se trouvaient, avait fait taire les observations des chefs.

Le roi fut étonné de ce silence, et craignant d'avoir commis par cette question quelque erreur grossière dans l'art militaire, rougit légèrement, et se rapprochant du groupe des princes qui l'accompagnaient, leur dit pour prendre contenance :

— D'Angoulême, Beaufort, c'est bien ennuyeux, n'est-il pas vrai ? Nous restons là comme des momies.

Charles de Valois s'approcha, et dit :

— Il me semble, sire, que l'on n'a pas employé ici les machines de l'ingénieur Pompée-Targon.

— Parbleu, dit le duc de Beaufort en regardant fixement Richelieu, c'est que nous aimions beaucoup mieux prendre la Rochelle que Perpignan, dans le temps où vint cet Italien. Ici, pas une machine préparée, pas une mine, un pétard sous ces murailles, et le maréchal de la Meilleraie m'a dit ce matin qu'il avait proposé d'en faire approcher pour ouvrir une tranchée. Ce n'était ni le Castillet, ni ces six grands bastions de l'enveloppe, ni la demi-lune qu'il fallait attaquer. Si nous allons ce train, le grand bras de pierre de la citadelle nous montrera le poing longtemps encore.

Le cardinal, toujours immobile, ne dit pas une seule parole, il fit seulement signe à Fabert de s'approcher; celui-ci sortit du groupe qui le suivait, et rangea son cheval derrière celui de Richelieu, près du capitaine de ses gardes.

Le duc de la Rochefoucauld, s'approchant du roi, prit la parole :

— Je crois, sire, que notre peu d'action à ouvrir la brèche donne de l'insolence à ces gens-là, car voici une sortie nombreuse qui se dirige justement vers Votre Majesté; les régiments de Biron et de Ponts se déploient en faisant leurs feux.

— Eh bien ! dit le roi, tirant son épée, chargeons-les, et faisons rentrer ces coquins chez eux; lancez la cavalerie avec moi, d'Angoulême. Où est-elle, cardinal ?

— Derrière cette colline, sire, sont en colonne six régiments de dragons et les carabins de la Roque; vous voyez en bas mes gens d'armes et mes cheval-légers dont je supplie Votre Majesté de se servir, car ceux de sa garde sont égarés en avant par le marquis de Coislin, toujours trop zélé. Joseph, va lui dire de revenir.

Il parla bas au capucin qui l'avait accompagné affublé d'un habit militaire qu'il portait gauchement, et qui, aussitôt, s'avança dans la plaine.

Cependant des colonnes serrées de la vieille infanterie espagnole sortaient de la porte Notre-Dame, comme une forêt mouvante et sombre, tandis que, par une autre porte, une cavalerie

pesante sortait aussi et se rangeait dans la plaine. L'armée française en bataille au pied de la colline du roi, sur des forts de gazon et derrière des redoutes et des fascines, vit avec effroi les gens d'armes et les cheveu-légers pressés entre ces deux corps dix fois supérieurs en nombre.

— Sonnez donc la charge ! cria Louis XIII, ou mon vieux Coislin est perdu.

Et il descendit la colline avec toute sa suite aussi ardente que lui, mais, avant qu'il fût au bas et à la tête de ses mousquetaires, les deux compagnies avaient pris leur parti; lancées avec la rapidité de la foudre et au cri de *vive le roi*, elles fondirent sur la longue colonne de la cavalerie ennemie comme deux vautours sur les flancs d'un serpent, et, faisant une large et sanglante trouée, passèrent au travers pour aller se rallier derrière le bastion espagnol, comme nous l'avons vu, et laissèrent les cavaliers si étonnés qu'ils ne songèrent qu'à se reformer, et non à les poursuivre.

L'armée battit des mains; le roi étonné s'arrêta, il regarda autour de lui, et vit dans tous les yeux le brûlant désir de l'attaque; toute la valeur de sa race étincela dans les siens, il resta encore une seconde comme en suspens, écoutant avec ivresse le bruit du canon, respirant et savourant l'odeur de la poudre, il semblait reprendre une autre vie et redevenir Bourbon; tous ceux qui le virent alors se crurent commandés par un autre homme, lorsqu'élevant son épée et ses yeux vers le soleil éclatant, il s'écria :

— Suivez-moi ! braves amis ! c'est ici que je suis roi de France !

Sa cavalerie, se déployant, partit avec une ardeur qui dévorait l'espace, et, soulevant des flots de poussière du sol qu'elle faisait trembler, fut dans un instant mêlée à la cavalerie espagnole, engloutie comme elle dans un nuage immense et mobile.

— A présent, c'est à présent, s'écria de sa hauteur le cardinal avec une voix tonnante; qu'on arrache ces batteries à leur position inutile. Fabert, donnez vos ordres; qu'elles soient toutes dirigées sur cette audacieuse sortie; renversez cette infanterie qui va lentement envelopper le roi. Courez, volez, sauvez le roi.

Aussitôt cette suite, auparavant inébranlable, s'agite en tous sens, les généraux donnent leurs ordres, les aides de camp disparaissent et fondent dans la plaine où, franchissant les fossés, les barrières et les palissades, ils arrivent à leur but presque aussi promptement que la pensée qui les dirige et que le regard qui les suit. Tout à coup les éclairs lents et interrompus qui brillaient sur les batteries découragées deviennent une flamme immense et continuelle, ne laissant pas de place

à la fumée qui s'élève jusqu'au ciel en formant un nombre infini de couronnes légères et flottantes; les volées du canon qui semblaient de lointains et faibles échos, se changent en un tonnerre formidable dont les coups sont aussi rapides que ceux du tambour battant la charge; tandis que, de trois points opposés, les rayons larges et rouges des bouches à feu descendent sur les sombres colonnes qui sortaient de la ville assiégée.

Cependant Richelieu, sans changer de place, mais l'œil ardent et le geste impératif, ne cessait de multiplier les ordres en jetant sur ceux qui les recevaient un regard qui leur faisait entrevoir un arrêt de mort s'ils n'obéissaient pas assez vite.

— Le roi a culbuté cette cavalerie, mais les fantassins résistent encore; nos batteries n'ont fait que tuer et n'ont pas vaincu. Trois régiments d'infanterie en avant, sur-le-champ, Gassion, la Meilleraie et Lesdiguières, qu'on prenne les colonnes par le flanc. Portez l'ordre au reste de l'armée de ne plus attaquer, et de rester sans mouvement sur toute la ligne. Un papier, que j'écrive moi-même à Schomberg.

Un page mit pied à terre et s'avança tenant un crayon et du papier. Le ministre, soutenu par quatre hommes de sa suite, descendit de cheval péniblement et en jetant quelques cris involontaires que lui arrachaient ses douleurs; mais il les dompta et s'assit sur l'affût d'un canon; le page présenta son épaule comme pupitre, en s'inclinant, et le cardinal écrivit à la hâte cet ordre que les manuscrits contemporains nous ont transmis, et que pourront imiter les diplomates de nos jours qui sont plus jaloux, à ce qu'il semble, de se tenir parfaitement en équilibre sur la limite de deux opinions et de deux pensées, que de chercher ces combinaisons qui tranchent les destinées du monde, trouvant le génie trop grossier et trop clair pour prendre sa marche.

— « M. le maréchal, ne hasardez rien et méditez bien avant d'attaquer. Quand on vous mande que le roi désire que vous ne hasardiez rien, ce n'est pas que Sa Majesté vous défende absolument de combattre, mais son intention n'est pas que vous donniez un combat général, si ce n'était avec une notable espérance de gain pour l'avantage qu'une favorable situation vous pourrait donner; la responsabilité du combat devant naturellement retomber sur vous. »

Tous ses ordres donnés, le vieux ministre, toujours assis sur l'affût, appuyant ses deux bras sur la lumière du canon, et son menton sur ses bras, dans l'attitude de l'homme qui ajuste et pointe une pièce, continua en silence et en repos à regarder le combat du roi, comme un vieux loup qui, ras-

sasié de victimes et engourdi par l'âge, contemple dans la plaine le ravage du lion sur un troupeau de bœufs qu'il n'oserait attaquer ; de temps en temps son œil se ranime, l'odeur du sang lui donne de la joie, et, pour n'en pas perdre le goût, il passe une langue ardente sur sa mâchoire démantelée.

Ce jour-là il fut remarqué par ses serviteurs (c'étaient à peu près tous ceux qui l'approchaient), que, depuis son lever jusqu'à la nuit, il ne prit aucune nourriture, et tendit tellement toute l'application de son âme sur les événements nécessaires à conduire, qu'il triompha des douleurs de son corps, et sembla les avoir détruites à force de les oublier. C'était cette puissance d'attention et cette présence continuelle de l'esprit qui le haussaient presque jusqu'au génie. Il l'aurait atteint s'il ne lui eût manqué l'élévation native de l'âme et la sensibilité généreuse du cœur.

Tout s'accomplit sur le champ de bataille comme il l'avait voulu, et sa fortune du cabinet le suivit près du canon. Louis XIII prit d'une main avide la victoire que lui faisait son ministre, et y ajouta seulement cette part de grandeur que la bravoure d'un homme apporte dans un triomphe.

Le canon avait cessé de frapper lorsque les colonnes de l'infanterie furent rejetées brisées dans Perpignan ; le reste avait eu le même sort, et l'on ne vit plus dans la plaine que les escadrons étincelants du roi qui le suivaient en se reformant.

Il revenait au pas et contemplait avec satisfaction le champ de bataille entièrement nettoyé d'ennemis ; il passa fièrement sous le feu même des pièces espagnoles qui, soit par maladresse, soit par une secrète convention avec le premier ministre, soit par pudeur de tuer un roi de France, ne lui envoyèrent que quelques boulets qui, passant à dix pieds sur sa tête, vinrent expirer devant les lignes du camp et ajouter à sa juste réputation de bravoure.

Cependant à chaque pas qu'il faisait vers la butte où l'attendait Richelieu, sa physionomie changeait d'aspect et se décomposait visiblement ; il perdait cette rougeur du combat, et la noble sueur du triomphe tarissait sur son front. A mesure qu'il s'approchait, sa pâleur accoutumée s'emparait de ses traits comme ayant droit de siéger seule sur une tête royale ; son regard perdait ses flammes passagères, et enfin, lorsqu'il l'eut joint, une mélancolie profonde avait entièrement glacé son visage. Il retrouva le cardinal comme il l'avait laissé ; remonté à cheval, celui-ci, toujours froidement respectueux, s'inclina, et, après quelques mots de compliments, se plaça près de Louis pour suivre les lignes et voir les résultats de la journée ; tandis que les princes et les grands seigneurs, marchant

devant et derrière à quelque distance, formaient comme un nuage autour d'eux.

L'habile ministre eut soin de ne rien dire et de ne faire aucun geste qui pût donner le soupçon qu'il eût eu la moindre part aux événements de la journée, et il fut remarquable que de tous ceux qui vinrent rendre compte, il n'y en eut pas un qui ne semblât deviner sa pensée et ne sût éviter de compromettre sa puissance occulte par une obéissance démonstrative. Tout fut rapporté au roi. Le cardinal traversa donc, à côté de ce prince, la droite du camp, qu'il n'avait pas eue sous les yeux de la hauteur où il s'était placé, et vit avec satisfaction que Schomberg, qui le connaissait bien, avait agi précisément comme le maître avait écrit, ne compromettant que quelques troupes légères et combattant assez pour ne pas encourir de reproches d'inaction, et pas assez pour obtenir un résultat quelconque. Cette conduite charma le ministre et ne déplut point au roi dont l'amour-propre caressait l'idée d'avoir vaincu seul dans la journée. Il voulut même se persuader et faire croire que tous les efforts de Schomberg avaient été infructueux, et lui dit qu'il ne lui en voulait pas, qu'il venait d'éprouver par lui-même qu'il avait en face des ennemis moins méprisables qu'on ne l'avait cru d'abord.

— Pour vous prouver que vous n'avez fait que gagner à nos yeux, ajouta-t-il, nous vous nommons chevalier de nos ordres, et nous vous donnons les grandes et petites entrées près de notre personne.

Le cardinal lui serra la main affectueusement en passant, et le maréchal, étonné de ce déluge de faveurs, suivit le prince, la tête baissée comme un coupable, ayant besoin, pour s'en consoler, de se rappeler toutes les actions d'éclat qu'il avait faites durant sa carrière et qui étaient demeurées dans l'oubli, leur attribuant mentalement ces récompenses non méritées, pour se réconcilier avec sa conscience.

Le roi était prêt à revenir sur ses pas, quand le duc de Beaufort, le nez au vent et l'air étonné, s'écria :

— Mais, sire, ai-je encore du feu dans les yeux, ou suis-je devenu fou d'un coup de soleil ? Il me semble que je vois sur ce bastion des cavaliers en habits rouges qui ressemblent furieusement à vos cheveu-légers que nous avons crus morts.

Le cardinal fronça le sourcil.

— C'est impossible, monsieur, dit-il, l'imprudence de M. Coislin a perdu les gens d'armes de Sa Majesté et eux ; c'est pourquoi j'osais dire au roi tout à l'heure que si l'on supprimait ces corps inutiles, il pourrait en résulter de grands avantages, militairement parlant.

— Pardieu, Votre Éminence me pardonnera, reprit le duc de Beaufort; mais je ne me trompe point, et en voici sept ou huit à pied qui poussent devant eux des prisonniers.

— Eh bien ! allons donc visiter ce point, dit le roi avec nonchalance; si j'y retrouve mon vieux Coislin, j'en serai bien aise.

Il fallut suivre.

Ce fut avec de grandes précautions que les chevaux du roi et de sa suite passèrent à travers les marais et les débris, mais avec un grand étonnement qu'on aperçut en haut les deux compagnies rouges en bataille comme en un jour de parade.

— Vive Dieu ! cria Louis XIII, je crois qu'il n'en manque pas un. Eh bien, marquis, vous tenez parole, vous prenez des murailles à cheval.

— Je crois que ce point a été mal choisi, dit Richelieu d'un air de dédain; il n'avance en rien la prise de Perpignan et a dû coûter du monde.

— Ma foi, vous avez raison, dit le roi (adressant pour la première fois la parole au cardinal avec un air moins sec, depuis l'entrevue qui suivit la nouvelle de la mort de la reine), je regrette le sang qu'il a fallu verser ici.

— Il n'y a eu, sire, que deux de nos jeunes gens blessés à cette attaque, dit le vieux Coislin, et nous y avons gagné de nouveaux compagnons d'armes dans les volontaires qui nous ont guidés.

— Qui sont-ils ? dit le prince.

— Trois d'entre eux se sont retirés modestement, sire; mais le plus jeune que vous voyez était le premier à l'assaut, et m'en a donné l'idée. Les deux compagnies réclament l'honneur de le présenter à Votre Majesté.

Cinq-Mars, à cheval derrière le vieux capitaine, ôta son chapeau, et découvrit sa jeune et pâle figure, ses grands yeux noirs et ses longs cheveux bruns.

— Voilà des traits qui me rappellent quelqu'un, dit le roi; qu'en dites-vous, cardinal ?

Celui-ci avait déjà lancé un coup d'œil pénétrant sur le nouveau venu, et dit :

— Je me trompe fort ou ce jeune homme est...

— Henri d'Effiat, dit à voix haute le volontaire en s'inclinant.

— Comment donc ? sire, c'est lui-même que j'avais annoncé à Votre Majesté, et qui devait lui être présenté de ma main; le second fils du maréchal.

— Ah ! dit Louis XIII avec vivacité, j'aime à le voir présenté par ce bastion. Il y a bonne grâce, mon enfant, à l'être ainsi quand on porte le nom de notre vieil ami. Vous allez nous suivre au camp, où nous avons beaucoup à vous dire; mais que

vois-je ? vous ici, monsieur de Thou; qui êtes-vous venu juger ?

— Je crois, sire, répondit Coislin, qu'il a plutôt condamné à mort quelques Espagnols, car il est entré le second dans la place.

— Je n'ai frappé personne, monsieur, interrompit de Thou en rougissant; ce n'est point mon métier, et je l'évite partout; ici je n'ai aucun mérite, j'accompagnais M. de Cinq-Mars, mon ami.

— Nous aimons votre modestie autant que cette bravoure; et nous n'oublierons pas ce trait. Cardinal, n'y a-t-il pas quelque présidence vacante ?

Richelieu n'aimait pas de Thou, et comme ses haines avaient toujours une source mystérieuse, on en cherchait la cause vainement; elle se dévoila par un mot cruel qui lui échappa. Ce motif d'inimitié était une phrase des Histoires du président de Thou, père de celui-ci, où il flétrit aux yeux de la postérité un grand-oncle du cardinal, moine d'abord, puis apostat et souillé de tous les vices humains.

Richelieu, se penchant à l'oreille de Joseph, lui dit : Tu vois bien cet homme, c'est lui dont le père a mis mon nom dans son histoire; eh bien, je mettrai le sien dans la mienne. En effet, il l'inscrivit plus tard avec du sang. En ce moment, pour éviter de répondre au roi, il feignit de n'avoir pas entendu sa question et d'appuyer sur le mérite de Cinq-Mars et le désir qu'il avait de le voir placé à sa cour.

— Je vous ai promis d'avance de le faire capitaine dans mes gardes, dit le prince; faites-le nommer dès demain. Je veux le connaître davantage, et je lui réserve mieux que cela par la suite s'il me plaît. Retirons-nous; le soleil est couché, et nous sommes loin de notre armée. Dites à mes deux bonnes compagnies de nous suivre.

Le ministre, après avoir fait donner cet ordre, dont il eut soin de supprimer l'éloge, se mit à la droite du roi, et toute l'escorte quitta le bastion confié à la garde des Suisses, pour retourner au camp.

Les deux compagnies rouges défilèrent lentement par la trouée qu'elles avaient faites avec tant de promptitude; leur contenance était grave et silencieuse.

Cinq-Mars s'approcha de son ami :

— Voici des héros bien mal récompensés, lui dit-il; pas une faveur, pas une question flatteuse !

— En revanche, répondit le simple de Thou, moi qui vins ici un peu malgré moi, je reçois des compliments. Voilà les cours et la vie; mais le vrai juge est en haut, que l'on n'aveugle pas.

— Cela ne nous empêchera pas de nous faire tuer demain s'il le faut, dit le jeune Olivier en riant.

CHAPITRE XI.

LES MÉPRISES.

Quand vint le tour de Saint-Guilin,
 Il jeta trois dés sur la table,
 Ensuite il regarda le diable,
 Et lui dit d'un air très-malin :
 Jouons donc cette vieille femme !
 Qui de nous deux aura son âme ?

ANCIENNE LÉGENDE.

Pour paraître devant le roi, Cinq-Mars avait été forcé de monter le cheval de l'un des chevaux-légers blessés dans l'affaire, ayant perdu le sien au pied du rempart. Pendant l'espace de temps assez long qu'exigea la sortie des deux compagnies, il se sentit frapper sur l'épaule et vit en se retournant le vieux Grandchamp tenant en main un cheval gris fort beau.

— Monsieur le marquis veut-il bien monter un cheval qui lui appartienne ? dit-il. Je lui ai mis la selle et la housse de velours brodée en or qui était restée dans le fossé. Hélas ! mon Dieu ! quand je pense qu'un Espagnol aurait fort bien pu la prendre, ou même un Français, car dans ce temps-ci il y a tant de gens qui prennent tout ce qu'ils trouvent, comme leur appartenant ! et puis d'ailleurs, comme dit le proverbe : Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. Ils auraient pu prendre aussi, quand j'y pense, ces quatre cents écus en or que monsieur le marquis, soit dit sans reproche, avait oubliés dans les fontes de ses pistolets. Et les pistolets, quels pistolets ! Je les avais achetés en Allemagne, et les voici encore aussi bons et avec une détente aussi parfaite que dans ce temps-là. C'était bien assez d'avoir fait tuer le pauvre petit cheval noir qui était né en Angleterre, aussi vrai que je le suis à Tours en Touraine, fallait-il encore exposer des objets précieux à passer à l'ennemi ?

Tout en faisant ses doléances, ce brave homme achevait de seller le cheval gris ; la colonne était longue à défilé, et ralentissant ses mouvements, il fit une attention scrupuleuse à la longueur des sangles et aux ardillons de chaque boucle de la selle, se donnant par là le temps de continuer ses discours.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, si je suis un peu long, c'est que je me suis foulé tant soit peu le bras, en relevant M. de Thou, qui lui-même relevait M. le marquis pendant la grande culbute.

— Comment ! tu es venu là, vieux fou ? dit Cinq-Mars, ce n'est pas ton métier ; je t'ai dit de rester au camp.

— Oh ! quant à ce qui est de rester au camp, c'est différent, je ne sais pas rester là, et quand il se tire un coup de mousquet, je serais malade si je n'en voyais pas la lumière. Pour mon métier, c'est bien le mien d'avoir soin de vos chevaux, et vous êtes dessus, monsieur. Croyez-vous que, si je l'avais pu, je n'aurais pas sauvé les jours de cette pauvre petite bête noire qui est là-bas dans le fossé ? Ah ! comme je l'aimais ! monsieur, un cheval qui a gagné trois prix de course dans sa vie ! Quand j'y pense, cette vie a été beaucoup trop courte pour ceux qui savaient l'aimer comme moi. Il ne se laissait donner l'avoine que par son Grandchamp, et il me caressait avec sa tête, dans ce moment-là ; et la preuve c'est le bout de l'oreille gauche qu'il m'a emporté un jour, ce pauvre ami, mais ce n'était pas qu'il voulût faire du mal, au contraire. Il faisait voir comme il hennissait de colère quand un autre l'approchait ; il a cassé la jambe à Jean à cause de cela, ce bon animal, je l'aimais tant ! Aussi quand il est tombé, je le soutenais d'une main, et je soutenais M. de Locmaria de l'autre. J'ai bien cru d'abord que lui et ce monsieur allaient se relever, mais malheureusement il n'y en a qu'un qui soit revenu en vie, et c'était celui que je connaissais le moins. Vous avez l'air de rire de ce que je dis sur votre cheval, monsieur, mais vous oubliez qu'en temps de guerre le cheval est l'âme du cavalier ; oui, monsieur, son âme. Car, qui est-ce qui épouvante l'infanterie ? c'est le cheval ! Ce n'est certainement pas l'homme qui, une fois lancé, n'y fait guère plus qu'une botte de foin. Qui est-ce qui fait bien des actions qu'on admire ? c'est encore le cheval ! Et quelquefois son maître voudrait être bien loin qu'il se trouve malgré lui victorieux et récompensé, tandis que le pauvre animal n'y gagne que des coups. Qui est-ce qui gagne des paris à la course ? c'est le cheval ! qui ne soupe guère mieux qu'à l'ordinaire, tandis que son maître met l'or dans sa poche et est envié de ses amis et considéré de tous les seigneurs comme s'il avait couru lui-même. Qui est-ce qui chasse le chevreuil et qui n'en met pas un pauvre petit morceau sous sa dent ? c'est encore le cheval ! tandis qu'il arrive quelquefois qu'on le mange lui-même, ce pauvre animal ; et dans une campagne avec M. le maréchal, il m'est arrivé... Mais qu'avez-vous donc, M. le marquis ? Vous pâlissez...

— Serre-moi la jambe avec quelque chose, un mouchoir, une courroie, ou ce que tu voudras, car j'y sens une douleur brûlante ; je ne sais ce que c'est.

— Votre botte est coupée, monsieur, et ce pourrait bien être quelque balle ; mais le plomb est ami de l'homme.

— Il me fait cependant bien mal !

— Ah ! *qui aime bien châtie bien*, monsieur ; ah ! le plomb ! il ne faut pas dire du mal du plomb ; qui est-ce qui... ?

Tout en s'occupant de lier la jambe de Cinq-Mars au-dessous du genou, le bonhomme allait commencer l'apologie du plomb, aussi sottement qu'il avait fait celle du cheval, quand il fut forcé, ainsi que son maître, de prêter l'oreille à une dispute vive et bruyante entre plusieurs soldats suisses, restés très-près d'eux après le départ de toutes les troupes ; ils se parlaient en gesticulant beaucoup, et semblaient s'occuper de deux hommes que l'on voyait au milieu de trente soldats environ.

D'Effiat, tendant toujours son pied à son domestique et appuyé sur la selle de son cheval, chercha, en écoutant attentivement, à comprendre leurs paroles ; mais il ignorait absolument l'allemand, et ne put rien deviner de leur querelle ; Grandchamp tenait toujours sa botte, écoutait aussi très-sérieusement, et tout à coup se mit à rire de tout son cœur, se tenant les côtés, ce qu'on ne lui avait jamais vu faire.

— Ah ! ah ! ah ! monsieur, voilà deux sergents qui se disputent pour savoir lequel on doit pendre des deux Espagnols qui sont là : car vos camarades rouges ne se sont pas donné la peine de le dire ; l'un de ces Suisses prétend que c'est l'officier, l'autre assure que c'est le soldat, et voilà un troisième qui vient de les mettre d'accord.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit de les pendre tous les deux.

— Doucement, doucement ! s'écria Cinq-Mars en faisant des efforts pour marcher ; mais il ne put s'appuyer sur sa jambe.

— Mets-moi à cheval, Grandchamp.

— Monsieur, vous n'y pensez pas ; votre blessure.....

— Fais ce que je te dis, et montes-y toi-même ensuite.

Le vieux domestique, tout en grondant, obéit et courut, d'après un autre ordre très-absolu, arrêter les Suisses, déjà dans la plaine, prêts à suspendre leurs prisonniers à un arbre, ou plutôt à les laisser s'y attacher ; car l'officier, avec le sang-froid de son énergique nation, avait passé lui-même autour de son cou le nœud coulant d'une corde, et montait, sans en être prié, à une petite échelle appliquée à l'arbre, pour y nouer l'autre bout. Le soldat, avec le même calme insouciant, regardait les Suisses se disputer autour de lui, et tenait l'échelle.

Cinq-Mars arriva à temps pour les sauver, se nomma au bas-officier suisse, et prenant Grandchamp pour interprète, dit que ces deux prison-

niers étaient à lui, et qu'il allait les faire conduire à sa tente, qu'il était capitaine aux gardes, et s'en rendait responsable. L'Allemand, toujours discipliné, n'osa répliquer ; il n'y eut de résistance que de la part du prisonnier. L'officier, encore en haut de l'échelle, se retourna, et parlant de là comme d'une chaire, dit avec un rire sardonique :

— Je voudrais bien savoir ce que tu viens faire ici ? Qui t'a dit que j'aime à vivre ?

— Je ne m'en informe pas, dit Cinq-Mars, peu m'importe ce que vous deviendrez après, je veux dans ce moment empêcher un acte qui me paraît injuste et cruel. Tuez-vous ensuite si vous voulez.

— C'est bien dit, reprit l'Espagnol farouche, tu me plais, toi. J'ai cru d'abord que tu venais faire le généreux, pour me forcer d'être reconnaissant, ce que je déteste. Eh bien ! je consens à descendre, mais je te haïrai autant qu'avant, parce que tu es Français ; je t'en prévienne, et je ne te remercierai pas, car tu ne fais que t'acquitter envers moi : c'est moi-même qui t'ai empêché ce matin d'être tué par ce jeune soldat quand il te mit en joue, et il n'a jamais manqué un isard dans les montagnes de Léon.

— Soit, dit Cinq-Mars ; descendez.

Il entra dans son caractère d'être toujours avec les autres tel qu'ils se montraient dans leurs relations avec lui, et cette rudesse le rendit de fer.

— Voilà un fier gaillard, monsieur, dit Grandchamp ; à votre place certainement M. le maréchal l'aurait laissé sur son échelle. Allons, Louis, Étienne, Germain, venez garder les prisonniers de monsieur, et les conduire ! voilà une jolie acquisition que nous faisons là ; si cela nous porte bonheur, j'en serai bien étonné.

Cinq-Mars, souffrant un peu du mouvement de son cheval, se mit en marche assez lentement pour ne pas dépasser ces hommes à pied, il suivit de loin la colonne des compagnies qui s'éloignaient à la suite du roi, et songeait à ce que ce prince pouvait lui vouloir dire. Un rayon d'espoir lui fit voir l'image de Marie de Mantoue dans l'éloignement, et il eut un instant de calme dans les pensées. Mais tout son avenir était dans ce seul mot : *Plaire au roi*. Il se mit à réfléchir à tout ce qu'il a d'amer.

En ce moment, il vit arriver son ami de Thou qui, inquiet de ce qu'il était resté en arrière, le cherchait dans la plaine, et accourait pour le secourir s'il l'eût fallu.

— Il est tard, mon ami, la nuit approche, vous vous êtes arrêté bien longtemps, j'ai craint pour vous. Qui amenez-vous donc ? Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Le roi va vous demander bientôt.

Telles étaient les questions rapides du jeune conseiller, que l'inquiétude avait fait sortir de

son calme accoutumé, ce que n'avait pu faire le combat.

— J'étais un peu blessé, j'amène un prisonnier, et je songeais au roi. Que peut-il me vouloir, mon ami ? Que faut-il faire s'il veut m'approcher du trône ? Il faudra plaire. A cette idée, vous l'avouerez-je, je suis tenté de fuir, et j'espère que je n'aurai pas l'honneur fatal de vivre près de lui. Plaire ! que ce mot est humiliant ! Obéir ne l'est pas autant. Un soldat s'expose à mourir, et tout est dit. Mais que de souplesse, de sacrifices de son caractère, que de compositions avec sa conscience, que de dégradations de sa pensée, dans la destinée d'un courtisan ! Ah ! de Thou ! mon cher de Thou ! je ne suis pas fait pour la cour, je le sens, quoique je ne l'aie vue qu'un instant ; j'ai quelque chose de sauvage au fond du cœur que l'éducation n'a poli qu'à la surface. De loin, je me suis cru propre à vivre dans ce monde tout-puissant, je l'ai même souhaité, guidé par un projet bien cheri de mon cœur, mais je recule au premier pas ; la vue du cardinal m'a fait frémir ; le souvenir du dernier de ses crimes auquel j'assistais m'a empêché de lui parler ; il me fait horreur ; je ne le pourrai jamais. La faveur du roi a aussi je ne sais quoi qui m'épouvante, comme si elle devait m'être funeste.

— Je suis heureux de vous voir cet effroi : il vous sera salutaire peut-être, reprit de Thou en cheminant. Vous allez entrer en contact et en commerce avec la puissance, vous ne la sentirez pas, vous allez la toucher ; vous verrez ce qu'elle est, et par quelle main la foudre est portée. Hélas ! fasse le ciel qu'elle ne vous brûle pas ! Vous assisterez peut-être à ces conseils où se règle la destinée des nations ; vous verrez, vous ferez naître ces caprices d'où sortent les guerres sanglantes, les conquêtes et les traités ; vous tiendrez dans votre main la goutte d'eau qui enfante les torrents. C'est d'en haut que l'on apprécie bien les choses humaines, mon ami ; il faut avoir passé sur les points élevés pour connaître la petitesse de celles que nous voyons grandes.

— Eh ! si j'en étais là, j'y gagnerais du moins cette leçon dont vous parlez, mon ami ; mais ce cardinal, cet homme auquel il me faut avoir une obligation, cet homme que je connais trop par son œuvre, que sera-t-il pour moi ?

— Un ami, un protecteur sans doute, répondit de Thou.

— Plutôt la mort mille fois que son amitié ! j'ai tout son être, et jusqu'à son nom même, en haine ; il verse le sang des hommes avec la croix du Rédempteur.

— Quelles horreurs dites-vous, mon cher ? Vous

vous perdrez, si vous montrez au roi ces sentiments pour le cardinal.

— N'importe ; au milieu de ces sentiers tortueux, j'en veux prendre un nouveau, la ligne droite. Ma pensée entière, la pensée de l'homme juste, se dévoilera aux regards du roi même, s'il l'interroge, dût-elle me coûter la tête. Je l'ai vu enfin ce roi, que l'on m'avait peint si faible ; je l'ai vu, et son aspect m'a touché le cœur malgré moi ; certes, il est bien malheureux, mais il ne peut être cruel, il entendrait la vérité...

— Oui, mais il n'oserait la faire triompher, répondit le sage de Thou. Garantisiez-vous de cette chaleur du cœur qui vous entraîne souvent par des mouvements subits et bien dangereux. N'attaquez pas un colosse tel que Richelieu sans l'avoir mesuré.

— Vous voilà comme mon gouverneur, l'abbé Quillet ! mon cher et prudent ami, vous ne me connaissez ni l'un ni l'autre, vous ne savez pas combien je suis las de moi-même, et jusqu'où j'ai jeté mes regards. Il me faut monter ou mourir.

— Quoi ! déjà ambitieux ! s'écria de Thou avec une extrême surprise.

Son ami inclina la tête sur ses mains, en abandonnant les rênes de son cheval, et ne répondit pas.

— Quoi ! cette égoïste passion de l'âge mûr s'est emparée de vous, à vingt ans, Henri ! L'ambition est la plus triste des espérances.

— Et cependant elle me possède à présent tout entier ; je ne vis que par elle, tout mon cœur en est pénétré.

— Ah ! Cinq-Mars, je ne vous reconnais plus ; que vous étiez différent autrefois ! Je ne vous le cache pas, vous me semblez bien déchu ; dans ces promenades de notre enfance, où la vie et surtout la mort de Socrate faisaient couler de nos yeux des larmes d'admiration et d'envie ; lorsque, nous élevant jusqu'à l'idéal de la plus haute vertu, nous désirions pour nous dans l'avenir ces malheurs illustres, ces infortunes sublimes qui font les grands hommes ; quand nous composions pour nous des occasions imaginaires de sacrifices et de dévouement ; si la voix d'un homme eût prononcé entre nous deux, tout à coup, le mot seul d'ambition, nous aurions cru toucher un serpent...

De Thou parlait avec la chaleur de l'enthousiasme et du reproche. Cinq-Mars continuait à marcher sans rien répondre, et la tête dans ses mains ; après un instant de silence, il les ôta et laissa voir des yeux pleins de généreuses larmes ; il serra fortement la main de son ami, et lui dit avec un accent pénétrant :

— Monsieur de Thou, vous m'avez rappelé les

plus belles pensées de ma première jeunesse ; croyez que je ne suis pas déchu ; mais un secret espoir me dévore, que je ne puis confier à vous-même ; je méprise autant que vous l'ambition qui parattra me posséder, la terre entière le croira, mais que m'importe la terre ! Pour vous, noble ami, promettez-moi que vous ne cesserez pas de m'estimer, quelque chose que vous me voyiez faire. Je jure par ce ciel que mes pensées sont pures comme lui.

— Eh bien, dit de Thou, je jure par lui que je vous en crois aveuglement ; vous me rendez la vie !

Ils se serraient encore la main avec effusion de cœur, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés presque devant la tente du roi.

Le jour était entièrement tombé, mais on aurait pu croire qu'un jour plus doux se levait, car la lune sortait de la mer dans toute sa splendeur ; le ciel transparent du midi ne se chargeait d'aucun nuage et semblait un voile d'un bleu pâle semé de paillettes argentées ; l'air encore enflammé n'était agité que par le rare passage de quelques brises de la Méditerranée, et tous les bruits avaient cessé sur la terre. L'armée fatiguée reposait sous les tentes dont les feux marquaient la ligne, et la ville assiégée semblait accablée du même sommeil ; on ne voyait sur ses remparts que le bout des armes des sentinelles qui brillaient aux clartés de la lune, ou le feu errant des rondes de nuit ; on n'entendait que quelques cris sombres et prolongés de ces gardes qui s'avertissaient de ne pas dormir.

C'était seulement autour du roi que tout veillait, mais à une assez grande distance de lui. Ce prince avait fait éloigner toute sa suite, il se promenait seul devant sa tente, et, s'arrêtant quelquefois à contempler la beauté du ciel, paraissait plongé dans une mélancolique méditation. Personne n'osait l'interrompre, et ce qui restait de seigneurs dans le quartier royal s'était approché du cardinal qui, à vingt pas du roi, était assis sur un petit tertre de gazon façonné en banc par les soldats ; là, il essayait son front pâle ; fatigué des soucis du jour et du poids inaccoutumé d'une armure, il congédiait par quelques mots précipités, mais toujours attentifs et polis, ceux qui venaient le saluer en se retirant ; il n'avait déjà plus, près de lui, que Joseph, qui causait avec Laubardemont. Le cardinal regardait du côté du roi, si, avant de rentrer, ce prince ne lui parlerait pas, lorsque le bruit des chevaux de Cinq-Mars se fit entendre ; les gardes du cardinal le questionnèrent et le laissèrent s'avancer sans suite, et seulement avec de Thou.

— Vous êtes arrivé trop tard, jeune homme, pour parler au roi, dit d'une voix aigre le cardinal-duc ; on ne fait pas attendre Sa Majesté.

Les deux amis allaient se retirer, lorsque la voix même de Louis XIII se fit entendre. Ce prince était dans ce moment dans une de ces fausses positions qui firent le malheur de sa vie entière. Irrité profondément contre son ministre, mais ne se dissimulant pas qu'il lui devait le succès de la journée, ayant d'ailleurs besoin de lui annoncer son intention de quitter l'armée et de suspendre le siège de Perpignan, il était combattu entre le désir de lui parler et la crainte de faiblir dans son mécontentement ; de son côté le ministre n'osait adresser la parole le premier, incertain sur les pensées qui roulaient dans la tête de son maître, et craignant de mal prendre son temps, mais ne pouvant non plus se décider à se retirer ; tous deux se trouvaient précisément dans la situation de deux amants brouillés qui voudraient avoir une explication ; lorsque le roi saisit avec joie la première occasion d'en sortir. Le hasard fut fatal au ministre ; voilà à quoi tiennent ces destinées qu'on appelle grandes.

— N'est-ce pas M. de Cinq-Mars ? dit le roi d'une voix haute ; qu'il vienne, je l'attends.

Le jeune d'Effiat s'approcha à cheval, et à quelques pas du roi voulut mettre pied à terre, mais à peine sa jambe eut-elle touché le gazon qu'il tomba à genoux.

— Pardon, sire, dit-il, je crois que je suis blessé. Et le sang sortit violemment de sa botte.

De Thou l'avait vu tomber et s'était approché pour le soutenir ; Richelieu saisit cette occasion de s'avancer aussi avec un empressement simulé.

— Otez ce spectacle des yeux du roi, s'écria-t-il ; vous voyez bien que ce jeune homme se meurt.

— Point du tout, dit Louis le soutenant lui-même, un roi de France sait voir mourir, et n'a point peur du sang qui coule pour lui ; ce jeune homme m'intéresse, qu'on le fasse porter près de ma tente, et qu'il ait auprès de lui mes médecins ; si sa blessure n'est pas grave, il viendra avec moi à Paris, car le siège est suspendu, M. le cardinal ; j'en ai vu assez, d'autres affaires m'appellent au centre du royaume ; je vous laisserai ici commander en mon absence, c'est ce que je voulais vous dire.

A ces mots le roi entra brusquement dans sa tente, précédé par ses pages et ses officiers tenant des flambeaux.

Le pavillon royal était fermé, Cinq-Mars emporté par de Thou et ses gens, que le duc de Richelieu, immobile et stupéfait, regardait encore la place où cette scène s'était passée ; il semblait frappé de la foudre, et incapable de voir ou d'entendre ceux qui l'observaient.

Laubardemont, encore effrayé de sa mauvaise

réception de la veille, n'osait lui dire un mot, et Joseph avait peine à reconnaître en lui son ancien maître; il sentit un moment le regret de s'être donné à lui, et crut que son étoile pâlisait; mais, songeant qu'il était hal de tous les hommes et n'avait de ressource qu'en Richelieu, il le saisit par le bras, et, le secouant fortement, lui dit à demi voix, mais avec rudesse:

— Allons donc, monseigneur; vous êtes une poule mouillée; venez avec nous. Et, comme s'il l'eût soutenu par le coude, mais en effet l'entraînant malgré lui, aidé de Laubardemont, il le fit rentrer dans sa tente comme un maître d'école fait coucher un écolier pour lequel il redoute le brouillard du soir. Ce vieillard prématuré suivit lentement les volontés de ses deux acolytes, et la pourpre du pavillon retomba sur lui.

CHAPITRE XII.

LA VEILLÉE.

*Et l'enfant (mais pourquoi tromper ces cœurs novices?)
Se rappelle en tremblant ces récits fabuleux,
Qu'aux lueurs de la lampe, au vague effroi propices,
Le soir, près des foyers, racontent les nourrices.*

H. DE LAROCHE. *Le Roi des Aulnes.*

A peine le cardinal fut-il dans sa tente, qu'il tomba, encore armé et cuirassé, dans un grand fauteuil, et là, portant son mouchoir sur sa bouche et le regard fixe, il demeura dans cette attitude, laissant ses deux noirs confidents chercher si la méditation ou l'anéantissement l'y retenaient. Il était mortellement pâle, et une sueur froide ruisselait sur son front. En l'essayant avec un mouvement brusque, il jeta en arrière sa calotte rouge, seul signe ecclésiastique qui lui restât, et retomba la bouche sur ses mains. Le capucin d'un côté, le sombre magistrat de l'autre, le considéraient en silence, et semblaient, avec leurs habits noirs et bruns, le prêtre et le notaire d'un mourant.

Le religieux, tirant du fond de sa poitrine une voix qui semblait plus propre à dire l'office des morts qu'à donner des consolations, parla cependant le premier :

— Si monseigneur veut se souvenir de mes conseils donnés à Narbonne, il conviendra que j'avais un juste pressentiment des chagrins que lui causerait un jour ce jeune homme.

Le maître des requêtes reprit : J'ai su par le vieil abbé sourd qui était à dîner chez la maréchale d'Effiat, et qui a tout entendu, que ce jeune Cinq-Mars montrait plus d'énergie qu'on ne l'i-

maginait, et qu'il tenta de délivrer le maréchal de Bassompierre. J'ai encore le rapport détaillé du sourd qui a très-bien joué son rôle; l'éminentissime cardinal doit en être assez satisfait.

— J'ai dit à monseigneur, recommença Joseph, car ces deux séides farouches alternaient leurs discours comme les pasteurs de Virgile; j'ai dit qu'il serait bon de se défaire de ce petit d'Effiat, et que je m'en chargerais, si tel était son bon plaisir; il serait facile de le perdre dans l'esprit du roi.

— Il serait plus sûr de le faire mourir de sa blessure, reprit Laubardemont, si Son Éminence avait la bonté de m'en donner l'ordre; je connais intimement le médecin en second qui m'a guéri d'un coup au front, et qui le soigne. C'est un homme prudent, tout dévoué à monseigneur le cardinal-duc, et dont le brelan a un peu dérangé les affaires.

— Je crois, repartit Joseph avec un air de modestie mêlé d'un peu d'aigreur, que, si Son Éminence avait quelqu'un à employer à ce projet utile, ce serait plutôt son négociateur habituel, qui a eu quelques succès autrefois.

— Je crois pouvoir en énumérer quelques-uns assez marquants, reprit Laubardemont, et très-nouveaux, dont la difficulté était grande.

— Ah! sans doute, dit le père avec un demi-salut et un air de considération et de politesse, votre mission la plus hardie et la plus habile fut le jugement d'Urbain Grandier, le magicien. Mais, avec l'aide de Dieu, on peut faire d'aussi bonnes et fortes choses. Il n'est pas sans quelque mérite, par exemple, ajouta-t-il en baissant les yeux comme une jeune fille, d'extirper vigoureusement une branche royale de Bourbon.

— Il n'était pas bien difficile, reprit avec amertume le maître des requêtes, de choisir un soldat aux gardes pour tuer le comte de Soissons; mais présider, juger....

— Et exécuter soi-même, interrompit le capucin échauffé, est moins difficile certainement que d'élever un homme, dès l'enfance, dans la pensée d'accomplir de grandes choses avec discrétion, et de supporter, s'il le fallait, toutes les tortures pour l'amour du ciel, plutôt que de révéler le nom de ceux qui l'ont armé de leur justice, ou de mourir courageusement sur le corps de celui qu'on a frappé, comme l'a fait celui que j'envoyai; il ne jeta pas un cri au coup d'épée de Riquemont, l'écuyer du prince; il finit comme un saint, c'était mon élève.

— Autre chose est d'ordonner ou de courir des dangers.

— Et n'en ai-je pas couru au siège de la Rochelle?

— D'être noyé dans un égout, sans doute? dit Laubardemont.

— Et vous, dit Joseph, vos périls ont-ils été de vous prendre les doigts dans les instruments de torture? et tout cela parce que l'abbesse des Ursulines est votre nièce.

— C'était bon pour vos frères de Saint-François qui tenaient les marteaux; mais moi, je fus frappé au front par ce même Cinq-Mars qui guidait une populace effrénée.

— En êtes-vous bien sûr? s'écria Joseph charmé; osa-t-il bien aller ainsi contre les ordres du roi? La joie qu'il avait de cette découverte lui faisant oublier sa colère.

— Impertinents! s'écria le cardinal rompant tout à coup le silence, et ôtant de ses lèvres son mouchoir taché de sang, je punirais votre sanglante dispute, si elle ne m'avait appris bien des secrets d'infamie de votre part. On a dépassé mes ordres; je ne voulais point de torture, Laubardemont; c'est votre seconde faute; vous me ferez haïr pour rien, c'était inutile. Mais vous, Joseph, ne négligez pas les détails de cette émeute où fut Cinq-Mars; cela peut servir par la suite.

— J'ai tous les noms et signalements, dit avec empressement le juge secret, inclinant jusqu'au fauteuil sa grande taille et son visage olivâtre et maigre, que sillonnait un rire servile.

— C'est bon, c'est bon, dit le ministre le reposant; il ne s'agit pas encore de cela. Vous, Joseph, soyez à Paris avant ce jeune présomptueux qui va être favori, j'en suis certain; devenez son ami, tirez-en parti pour moi, ou perdez-le; qu'il me serve ou qu'il tombe. Mais surtout envoyez-moi des gens sûrs, et tous les jours, pour me rendre compte verbalement; jamais d'écrits à l'avenir. Je suis très-mécontent de vous, Joseph; quel misérable courrier avez-vous choisi pour venir de Cologne? Il ne m'a pas su comprendre; il a vu le roi trop tôt, et nous voilà encore avec une disgrâce à combattre. Vous avez manqué me perdre entièrement. Vous allez voir ce qu'on va faire à Paris; on ne tardera pas à y faire une conjuration contre moi, mais ce sera la dernière. Je reste ici pour les laisser tous plus libres d'agir. Sortez tous deux, et envoyez-moi mon valet de chambre dans deux heures seulement, je veux être seul.

On entendait encore le pas de ces deux hommes, et Richelieu, les yeux attachés sur l'entrée de sa tente, semblait les poursuivre de ses regards irrités.

— Misérables! s'écria-t-il lorsqu'il fut seul, allez encore accomplir quelques œuvres secrètes, et ensuite je vous briserai vous-mêmes, ressorts impurs de mon pouvoir. Bientôt le roi succombera sous la

lente maladie qui le consume; je serai régent alors, je serai roi de France moi-même, je n'aurai plus à redouter les caprices de sa faiblesse; je détruirai sans retour les races orgueilleuses de ce pays; j'y passerai un niveau terrible et la baguette de Tarquin, je serai seul sur eux tous, l'Europe tremblera, je....

Ici le goût du sang qui remplissait de nouveau sa bouche le força d'y porter son mouchoir.

— Ah! que dis-je! Malheureux que je suis! Me voilà frappé à mort; je me dissous, mon sang s'écoule, et mon esprit veut travailler encore! Pourquoi? pour qui? est-ce pour la gloire? c'est un mot vide. Est-ce pour les hommes? je les méprise. Pour qui donc, puisque je vais mourir avant deux, avant trois ans peut-être? Est-ce pour Dieu? quel nom!... je n'ai pas marché avec lui, il a tout vu...

Ici il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et ses yeux y rencontrèrent la grande croix d'or qu'il portait au cou; il ne put s'empêcher de se jeter en arrière jusqu'au fond du fauteuil, mais elle le suivait; il la prit, et la considérant avec des regards fixes et dévorants: Signe terrible! dit-il tout bas, tu me poursuis! Vous retrouverai-je encore ailleurs.... Divinité et... supplice?... que suis-je? qu'ai-je fait?...

Pour la première fois une terreur singulière et inconnue le pénétra; il trembla, glacé et brûlé par un frisson invincible, il n'osait lever les yeux de crainte de rencontrer quelque vision effroyable; il n'osait appeler de peur d'entendre le son de sa propre voix; il demeura profondément enfoncé dans la méditation de l'éternité si terrible pour lui, et il murmura cette sorte de prière:

— Grand Dieu! si tu m'entends, juge-moi donc, mais ne m'isole pas pour me juger. Regarde-moi entouré des hommes de mon siècle, regarde l'ouvrage immense que j'avais entrepris: fallait-il moins qu'un énorme levier pour remuer ces masses? et si ce levier écrase en tombant quelques misérables inutiles, suis-je bien coupable? Je semblerai méchant aux hommes; mais toi, juge suprême, me verras-tu ainsi? Non; tu sais que c'est le pouvoir sans bornes qui rend la créature coupable envers la créature, ce n'est pas Armand de Richelieu qui fait périr, c'est le premier ministre. Ce n'est pas pour ses injures personnelles, c'est pour suivre un système.....; mais un système....., qu'est-ce que ce mot? M'était-il permis de jouer ainsi avec les hommes, et de les regarder comme des nombres pour accomplir une pensée fautive peut-être? Je renverse l'entourage du trône. Si sans le savoir je sapais ses fondements et hâtais sa chute! Oui, mon pouvoir d'emprunt m'a séduit. O dédale! ô faiblesse de la pensée humaine! Simple foi, pourquoi ai-je

quitté ta voie?..... pourquoi ne suis-je pas seulement simple prêtre? Si j'osais rompre avec l'homme et me donner à Dieu! l'échelle de Jacob descendrait encore dans mes songes.

En ce moment son oreille fut frappée d'un grand bruit qui se faisait au dehors; des rires de soldats, des huées féroces et des juréments se mêlaient aux paroles assez longtemps soutenues d'une voix faible et claire; on eût dit le chant d'un ange entrecoupé par des rires de démons. Il se leva et ouvrit une sorte de fenêtre en toile, pratiquée sur un des côtés de sa tente carrée. Un singulier spectacle se présentait à sa vue; il resta quelques instants à le contempler, attentif aux discours qui se tenaient.

— Écoute, écoute, la Valeur, disait un soldat à un autre, la voilà qui recommence à parler et à chanter; fais-la placer au milieu du cercle, entre nous et le feu.

— Tu ne sais pas, tu ne sais pas? disait un autre, voici Grandferré qui dit qu'il la connaît!

— Oui, je te dis que je la connais, et, par Saint-Pierre de Loudun, je jurerais que je l'ai vue dans mon village quand j'étais en congé, et c'était à une affaire où il faisait chaud, mais dont on ne parle pas, surtout à un cardinaliste comme toi.

— Eh! pourquoi n'en parle-t-on pas, grand nigaud? reprit un vieux soldat en relevant sa moustache.

— On n'en parle pas parce que cela brûle la langue, entends-tu cela?

— Non, je ne l'entends pas.

— Eh bien! ni moi non plus, mais ce sont des bourgeois qui me l'ont dit.

ICI un éclat de rire général l'interrompit.

— Ah! ah! est-il bête! disait l'un; il écoute ce que disent les bourgeois.

— Ah! bien, si tu les écoutes bavarder, tu as du temps à perdre, reprenait un autre.

— Tu ne sais donc pas ce que disait ma mère? blanc-bec! reprenait gravement le plus vieux, en baissant les yeux d'un air farouche et solennel pour se faire écouter.

— Eh! comment veux-tu que je le sache, la Pipe? ta mère devait être morte de vieillesse avant que mon grand-père ne fût au monde.

— Eh bien! blanc-bec, je vais te le dire. Tu sauras d'abord que ma mère était une respectable Bobémienne, aussi attachée au régiment des carabins de la Roque, que mon chien *Canon* que voilà; elle portait l'eau-de-vie à son cou dans un baril, et la buvait mieux que le premier de chez nous; elle avait eu quatorze époux, tous militaires, et morts sur le champ de bataille.

— Voilà ce qui s'appelle une femme! interrompirent les soldats pleins de respect.

— Et jamais de sa vie elle ne parla à un bourgeois, si ce n'est pour lui dire, en arrivant aux logements : Allume-moi ma chandelle, et fais chauffer ma soupe.

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle disait, ta mère? dit Grandferré.

— Si tu es si pressé, tu ne le sauras pas, blanc-bec; elle disait habituellement dans sa conversation : *Un soldat vaut mieux qu'un chien, mais un chien vaut mieux qu'un bourgeois.*

— Bravo! bravo! c'est bien dit, crièrent les soldats pleins d'enthousiasme à ces belles paroles.

— Et ça n'empêche pas, dit Grandferré, que les bourgeois qui m'ont dit que ça brûlait la langue avaient raison; d'ailleurs ce n'étaient pas tout à fait des bourgeois, car ils avaient des épées, et ils étaient fâchés de ce qu'on brûlait un curé, et moi aussi.

— Eh! qu'est-ce que cela te faisait qu'on brûlât ton curé, grand innocent (reprit un sergent de bataille appuyé sur la fourche de son arquebuse), après lui un autre; tu aurais pu prendre à sa place un de nos généraux, qui sont tous curés à présent; moi qui suis royaliste, je le dis franchement.

— Taisez-vous donc, cria la Pipe; laissez parler cette fille. Ce sont tous ces chiens de royalistes qui viennent nous déranger, quand nous nous amusons.

— Qu'est-ce que tu dis? reprit Grandferré; sais-tu seulement ce que c'est que d'être royaliste, toi?

— Oui, dit la Pipe, je vous connais bien tous; allez, vous êtes pour les anciens soi-disant princes de la paix, avec les croquants, contre le cardinal et la gabelle; là, ai-je raison ou non?

— Eh bien, non, vieux bas-rouge; un royaliste est celui qui est pour un roi; voilà ce que c'est. Et comme mon père était valet des émerillons du roi, je suis pour le roi; voilà. Et je n'aime pas les bas-rouges, c'est tout simple.

— Ah! tu m'appelles bas-rouge, reprit le vieux soldat; tu m'en feras raison demain matin. Si tu avais fait la guerre dans la Valteline, tu ne parlerais pas comme ça. Et si tu avais vu l'Éminence se promener sur sa digue de la Rochelle, avec le vieux marquis de Spinola, pendant qu'on lui envoyait des volées de canon, tu ne dirais rien des bas-rouges : entends-tu?

— Allons, amusons-nous, au lieu de nous quereller, dirent les autres soldats.

Les braves qui discouaient ainsi étaient debout autour d'un grand feu qui les éclairait plus que la lune, toute belle qu'elle était; et au milieu d'eux

se trouvait le sujet de leur attroupement et de leurs cris. Le cardinal distingua une jeune femme vêtue de noir et couverte d'un long voile blanc; ses pieds étaient nus; une corde grossière serrait sa taille élégante; un long rosaire tombait de son cou presque jusqu'aux pieds, ses mains délicates et blanches comme l'ivoire en agitaient les grains et les faisaient tourner rapidement sous ses doigts. Les soldats, avec une joie barbare, s'amusaient à préparer de petits charbons sur son chemin pour brûler ses pieds nus; le plus vieux prit la mèche fumante de son arquebuse, et, l'approchant du bas de sa robe, lui dit d'une voix rauque :

— Allons, folle, recommence-nous ton histoire, ou bien je te remplirai de poudre, et je te ferai sauter comme une mine; prends-y garde, parce que j'ai déjà joué ce tour-là à d'autres que toi dans les vieilles guerres des Huguenots; allons, chante.

La jeune femme, les regardant avec gravité, ne répondit rien et baissa son voile.

— Tu t'y prends mal, dit Grandferré avec un rire bachique; tu vas la faire pleurer, tu ne sais pas le beau langage de la cour; je vais lui parler, moi. Et lui prenant le menton :

— Mon petit cœur, lui dit-il, si tu voulais, ma mignonne, recommencer la jolie petite historiette que tu racontais tout à l'heure à ces messieurs, je te prierais de voyager avec moi sur le fleuve de Tendre, comme disent les grandes dames de Paris, et de prendre un verre d'eau-de-vie avec ton chevalier fidèle, qui t'a rencontrée autrefois à Loudun quand tu jouais la comédie pour faire brûler un pauvre diable!...

La jeune femme croisa ses bras, et, regardant autour d'elle d'un air impérieux, s'écria :

— Retirez-vous, au nom du Dieu des armées; retirez-vous, hommes impurs; il n'y a rien de commun entre nous. Je n'entends pas votre langue, et vous n'entendriez pas la mienne. Allez vendre votre sang aux princes de la terre à tant d'oboles par jour, et laissez-moi accomplir ma mission. Conduisez-moi vers le cardinal.....

Un rire grossier l'interrompit.

— Crois-tu, dit un carabin de Maurevert, que Son Éminence le généralissime te reçoive chez lui avec tes pieds nus? va les laver!

— Le Seigneur a dit : Jérusalem, lève ta robe et passe les fleuves, répondit-elle les bras toujours en croix. Que l'on me conduise chez le cardinal!

Richelieu cria d'une voix forte :

— Qu'on m'amène cette femme, et qu'on la laisse en repos.

Tout se tut; on la conduisit au ministre. Pourquoi, dit-elle en le voyant, m'amener devant un

homme armé? On la laissa seule devant lui, sans répondre.

Le cardinal avait l'air soupçonneux en la regardant.

— Madame, dit-il, que faites-vous au camp à cette heure, et, si votre esprit n'est pas égaré, pourquoi ces pieds nus?

— C'est un vœu, c'est un vœu, répondit la jeune religieuse avec un air d'impatience, en s'asseyant près de lui brusquement; j'ai fait aussi celui de ne pas manger que je n'aie rencontré l'homme que je cherche.

— Ma sœur, dit le cardinal étonné et radouci, en s'approchant pour l'observer, Dieu n'exige pas de telles rigueurs dans un corps faible, et surtout à votre âge, car vous me semblez fort jeune.

— Jeune? Oh! oui, j'étais bien jeune il y a peu de jours encore; mais depuis j'ai passé deux existences au moins, tant j'ai pensé et souffert : regardez mon visage.

Et elle découvrit une figure parfaitement belle; des yeux noirs très-réguliers y donnaient la vie, mais sans eux on aurait cru que ces traits étaient ceux d'un fantôme, tant elle était pâle; ses lèvres étaient violettes et tremblaient; un grand frisson faisait entendre le choc de ses dents.

— Vous êtes malade, ma sœur, dit le ministre ému, en lui prenant la main qu'il sentit brûlante; une sorte d'habitude d'interroger sa santé et celle des autres lui fit toucher le pouls sur son bras amaigri, il sentit les artères soulevées par les battements d'une fièvre effrayante.

— Mais, continua-t-il avec plus d'intérêt, vous vous êtes tuée avec des rigueurs plus grandes que les forces humaines; je les ai toujours blâmées, et surtout dans un âge tendre. Qui a donc pu vous y porter? Est-ce pour me le confier que vous êtes venue? Parlez avec calme, et soyez sûre d'être secourue.

— Se confier aux hommes! reprit la jeune femme, oh! non, jamais. Ils m'ont tous trompée, je ne me confierais à personne, pas même à M. de Cinq-Mars qui cependant doit bientôt mourir.

— Comment? dit Richelieu en fronçant le sourcil, mais avec un rire amer; comment, vous connaissez ce jeune homme? Est-ce lui qui a fait vos malheurs?

— Oh! non, il est bien bon, et il déteste les méchants, c'est ce qui le perdra. D'ailleurs, dit-elle en prenant tout à coup un air dur et sauvage, les hommes sont faibles, et il y a des choses que les femmes doivent accomplir. Quand il ne s'est plus trouvé de vaillants dans Israël, Débora s'est levée.

— Eh! comment savez-vous toutes ces belles

choses? continua le cardinal, en lui tenant toujours la main.

— Oh! cela, je ne puis vous l'expliquer, reprit, avec un air de naïveté touchante et une voix très-douce, la jeune religieuse, vous ne me comprendriez pas, c'est le démon qui m'a tout appris, et qui m'a perdue.

— Eh! mon enfant, c'est toujours lui qui nous perd; mais il nous instruit du mal, dit Richelieu avec un air de protection paternelle et d'une pitié croissante. Quelles ont été vos fautes? dites-les-moi, je peux beaucoup.

— Ah! dit-elle d'un air de doute, vous pouvez beaucoup sur des guerriers, sur des hommes braves et généreux; sous votre cuirasse doit battre un noble cœur; vous êtes un vieux général qui ne savez rien des ruses du crime.

Richelieu sourit, cette méprise le flattait.

— Je vous ai entendue demander le cardinal; que lui voulez-vous enfin? Qu'êtes-vous venue chercher?

La religieuse se recueillit, et mit un doigt sur son front.

— Je ne m'en souviens plus, dit-elle, vous m'avez trop parlé..... J'ai perdu cette idée, c'était pourtant une grande idée..... C'est pour elle que je me suis condamnée à la faim qui me tue, il faut que je l'accomplisse, ou je vais mourir avant. Ah! dit-elle en portant la main sous sa robe, dans son sein, où elle parut prendre quelque chose, la voilà, cette idée.....

Elle rougit tout à coup, et ses yeux s'ouvrirent extraordinairement; elle continua en se penchant à l'oreille du cardinal.

— Je vais vous la dire, écoutez : Urbain Grandier, mon amant Urbain, m'a dit, cette nuit, que c'était Richelieu qui l'avait fait périr; j'ai pris un couteau dans une auberge, et je viens ici pour le tuer, dites-moi où il est.

Le cardinal, effrayé et surpris, recula d'horreur. Il n'osait appeler ses gardes, craignant les cris de cette femme et ses accusations; et cependant un emportement de cette folie pouvait lui devenir fatal.

— Cette histoire affreuse me poursuivra donc partout! s'écria-t-il en la regardant fixement, cherchant dans son esprit le parti qu'il devait prendre.

Ils demeurèrent en silence l'un en face de l'autre dans la même attitude, comme deux lutteurs qui se contemplent avant de s'attaquer, ou comme le chien d'arrêt et sa victime, pétrifiés par la puissance du regard.

Cependant Laubardemont et Joseph étaient sortis ensemble, et, avant de se séparer, se parlèrent un moment devant la tente du cardinal, parce

qu'ils avaient besoin de se tromper mutuellement; leur haine venait de prendre des forces dans leur querelle, et chacun avait résolu de perdre son rival près du maître. Le juge commença le dialogue, que chacun d'eux avait préparé en se prenant le bras, comme d'un seul et même mouvement:

— Ah! révérend père, que vous m'avez affligé, en ayant l'air de prendre en mauvaise part quelques légères plaisanteries que je vous ai faites tout à l'heure!

— Eh! mon Dieu, non! cher seigneur, je suis bien loin de là. La charité, où serait la charité? J'ai quelquefois une sainte chaleur dans le propos, pour ce qui est du bien de l'État et de monseigneur, à qui je suis tout dévoué.

— Ah! qui le sait mieux que moi, révérend père? mais vous me rendez justice, vous savez aussi combien je le suis à l'éminentissime cardinal-duc auquel je dois tout. Hélas! je n'ai mis que trop de zèle à le servir, puisqu'il me le reproche.

— Rassurez-vous, dit Joseph, il ne vous en veut pas, je le connais bien, il conçoit qu'on fasse quelque chose pour sa famille; il est fort bon parent aussi.

— Oui! c'est cela, reprit Laubardemont, voilà mon affaire à moi; ma nièce était perdue tout à fait avec son couvent, si Urbain eût triomphé, vous sentez cela comme moi; d'autant plus qu'elle ne nous avait pas bien compris, et qu'elle a fait l'enfant quand il a fallu paraitre.

— Est-il possible? En pleine audience! Ce que vous me dites là me fâche véritablement pour vous! Que cela dut être pénible!

— Plus que vous ne l'imaginez! Elle oubliait tout ce qu'on lui disait dans la possession, faisait mille fautes de latin que nous avons raccommoquées comme nous avons pu, et même elle a été cause d'une scène désagréable le jour du procès, fort désagréable pour moi et pour les juges; un événement, des cris. Ah! je vous jure que je l'aurais bien chapitrée, si je n'eusse été forcé de quitter précipitamment cette petite ville de Loudun. Mais, voyez-vous, il est tout simple que j'y tienne, c'est ma plus proche parente; car mon fils a mal tourné, on ne sait ce qu'il est devenu depuis quatre ans. La pauvre petite Jeanne de Belfiel; je ne l'avais faite religieuse, et puis abbesse, que pour conserver tout à ce mauvais sujet-là. Si j'avais prévu sa conduite, je l'aurais réservée pour le monde.

— On la dit d'une fort grande beauté, reprit Joseph; c'est un don très-précieux pour une famille; on aurait pu la présenter à la cour et le roi... Ah! ah!... M^{lle} de la Fayette... Eh!... eh!... M^{lle} d'Hautefort... vous entendez... il serait même possible encore d'y penser...

— Ah ! que je vous reconnais bien là... monseigneur, car nous savons qu'on vous a nommé au cardinalat ; que vous êtes bon de vous souvenir du plus dévoué de vos amis !...

Laubardemont parlait encore à Joseph, lorsqu'ils se trouvèrent au bout de la rue du camp qui conduisait au quartier des volontaires.

— Que Dieu vous protège et sa sainte Mère, pendant mon absence ! dit Joseph s'arrêtant ; je vais partir demain pour Paris, et comme j'aurai affaire plus d'une fois à ce petit Cinq-Mars, je vais le voir d'avance et savoir des nouvelles de sa blessure.

— Si l'on m'avait écouté, dit Laubardemont, à l'heure qu'il est vous n'auriez pas cette peine.

— Hélas, vous avez bien raison ! répondit Joseph avec un soupir profond et levant les yeux au ciel ; mais le cardinal n'est plus le même homme, il n'accueille pas les bonnes idées, il nous perdra s'il se conduit ainsi.

Et, faisant une profonde révérence au juge, le capucin entra dans le chemin qu'il lui avait montré.

Laubardemont le suivit quelque temps des yeux, et, quand il fut bien sûr de la route qu'il avait prise, il revint ou plutôt courut jusqu'à la tente du ministre : Le cardinal l'éloigne, s'était-il dit, donc il s'en dégoûte. Je sais des secrets qui peuvent le perdre ; j'ajouterai qu'il est allé faire sa cour au futur favori, je remplacerai ce moine dans la faveur du ministre. L'instant est propice, il est minuit ; il doit encore rester seul pendant une heure et demi. Courons.

Il arrive à la tente des gardes qui précède le pavillon.

— Monseigneur reçoit quelqu'un, dit le capitaine hésitant, on ne peut entrer.

— N'importe, vous m'avez vu sortir il y a une heure ; il se passe des choses dont je dois rendre compte.

— Entrez, Laubardemont, cria le ministre, entrez vite et seul. Il entra. Le cardinal, toujours assis, tenait les deux mains d'une religieuse dans une des siennes, et de l'autre fit signe de garder le silence à son agent stupéfait, qui resta sans mouvement, ne voyant pas encore le visage de cette femme ; elle parlait avec volubilité, et les choses étranges qu'elle disait contrastaient horriblement avec la douceur de sa voix ; Richelieu semblait ému.

— Oui, je le frapperai avec un couteau ; c'est un couteau que le démon Béhérith m'a donné à l'auberge ; mais c'est le clou de Sisara. Il a un manche d'ivoire, voyez-vous, et j'ai beaucoup pleuré dessus. N'est-ce pas singulier, mon bon général ?...

Je le retournerai dans la gorge de celui qui a tué mon ami, comme il m'a dit lui-même de le faire, et ensuite je brûlerai le corps, c'est la peine du talion, la peine que Dieu a permise à Adam... Vous avez l'air étonné, mon brave général... mais vous le seriez bien plus si je vous disais sa chanson... la chanson qu'il m'a chantée encore hier au soir, quand il est venu me voir à l'heure du bûcher, vous savez bien ?... l'heure où il pleut, l'heure où mes amis commencent à brûler comme à présent ; il m'a dit : Ils sont bien trompés les magistrats, les magistrats rouges... j'ai onze démons à mes ordres, et je reviens te voir quand la cloche sonne... sous un dais de velours pourpré, avec des torches, des torches de résine qui nous éclairent, ah ! c'est de toute beauté ! voilà, voilà ce qu'il chante ! Et, sur l'air du *De profundis*, elle chanta elle-même :

Je vais être prince d'Enfer,
Mon sceptre est un marteau de fer ;
Ce sapin brûlant est mon trône,
Et ma robe est de soufre jaune ;
Mais je veux t'épouser demain,
Viens, Jeanne, donne-moi la main.

N'est-ce pas singulier, mon bon général ? et moi je lui réponds tous les soirs ; écoutez bien ceci, oh ! écoutez bien...

Le juge a parlé dans la nuit,
Et dans la tombe on me conduit ;
Pourtant j'étais ta fiancée,
Viens... la pluie est longue et glacée,
Mais tu ne dormiras pas seul,
Je te prêterai mon linceul.

Ensuite il parle, et parle comme les esprits et comme les prophètes. Il dit : Malheur ! malheur à celui qui a versé le sang ! Les juges de la terre sont-ils des dieux ? Non, ce sont des hommes qui vieillissent et souffrent, et cependant ils osent dire à haute voix : Faites mourir cet homme ! — La peine de mort ! La peine de mort ! Qui a donné à l'homme le droit de l'exercer sur l'homme ? Est-ce le nombre deux ?... Un seul serait assassin, vois-tu ? Mais compte bien, un, deux, trois... Voilà qu'ils sont sages et justes, ces scélérats graves et stipendiés ! O crime ! L'horreur du ciel ! Si tu les voyais d'en haut, comme moi, Jeanne, combien tu serais plus pâle encore ! La chair détruire la chair ! elle qui vit de sang faire couler le sang ! froidement et sans colère ! comme Dieu qui a créé.

Les cris que jetait la malheureuse fille en disant rapidement ces paroles épouvantèrent Richelieu et Laubardemont au point de les tenir immobiles

longtemps encore. Cependant le délire et la fièvre l'emportaient toujours.

— Les juges ont-ils frémi, m'a dit Urbain Grandier; frémissent-ils de se tromper? On agite la mort du juste.— La question!— On serre ses membres avec des cordes pour le faire parler, sa peau se coupe, s'arrache et se déroule comme un parchemin, ses nerfs sont à nu, rouges et luisants, ses os crient, la moelle en jaillit.... Mais les juges dorment. Ils rêvent de fleurs et de printemps. Que la grand'salle est chaude! dit l'un en s'éveillant, cet homme n'a point voulu parler! Est-ce que la torture est finie? Et miséricordieux enfin, il accorde la mort. La mort! la seule crainte des vivants! la mort! le monde inconnu! il y jette avant lui une âme furieuse qui l'attendra. Oh! ne l'a-t-il jamais vu, le tableau vengeur? Ne l'a-t-il jamais vu avant son sommeil, le prévaricateur écorché?

Déjà affaibli par la fièvre, la fatigue et le chagrin, le cardinal, saisi d'horreur et de pitié, s'écria:

— Ah! pour l'amour de Dieu, finissons cette affreuse scène; emmenez cette femme, elle est folle!

L'insensée se retourna, et jetant tout à coup de grands cris:

— Ah! le juge, le juge, le juge..... dit-elle en reconnaissant Laubardemont.

Celui-ci, joignant les mains et s'humiliant devant le ministre, disait avec effroi:

— Hélas! monseigneur, pardonnez-moi, c'est manie que j'ai perdu la raison; j'ignorais ce malheur-là, sans quoi elle serait enfermée depuis longtemps. Jeanne, Jeanne.... allons, madame, à genoux; demandez pardon à monseigneur le cardinal-duc...

— C'est Richelieu! cria-t-elle, et l'étonnement sembla entièrement paralyser cette jeune et malheureuse beauté; la rougeur qui l'avait animée d'abord fit place à une mortelle pâleur, ses cris à un silence immobile, ses regards égarés à une fixité effroyable de ses grands yeux qui suivaient constamment le ministre attristé.

— Emmenez vite cette malheureuse enfant, dit celui-ci hors de lui-même; elle est mourante et moi aussi; tant d'horreurs me poursuivent depuis cette condamnation, que je crois que tout l'enfer se déchaîne contre moi.

Il se leva en parlant. Jeanne de Belfiel, toujours silencieuse et stupéfaite, les yeux hagards, la bouche ouverte, la tête penchée en avant, était restée sous le coup de sa double surprise qui semblait avoir éteint le reste de sa raison et de ses forces. Au mouvement du cardinal elle frémit de se voir entre lui et Laubardemont, regarda tour à tour l'un et l'autre, laissa échapper de sa main le couteau qu'elle tenait, et se retira lentement vers la

sortie de la tente, se couvrant tout entière de son voile, et tournant avec terreur ses yeux égarés derrière elle, sur son oncle qui la suivait, comme une brebis épouvantée qui sent déjà sur son dos l'haleine brûlante du loup prêt à la saisir.

Ils sortirent tous deux ainsi, et, à peine en plein air, le juge furieux se saisit des mains de sa victime, les lia par un mouchoir et l'entraîna facilement, car elle ne poussa pas un cri, pas un soupir, mais suivit, la tête toujours baissée sur son sein, et comme plongée dans un profond somnambulisme.

CHAPITRE XIII.

L'ESPAGNOL.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche nos besoins au fond de notre cœur,
Il nous épargne la pudeur
De les lui découvrir nous-mêmes.

LA FONTAINE.

Cependant une scène d'une autre nature se passait sous la tente de Cinq-Mars; les paroles du roi, premier baume de ses blessures, avaient été suivies des soins empressés des chirurgiens de la cour; une balle morte, facilement extraite, avait causé seule son accident: le voyage lui était permis, tout était prêt pour l'accomplir. Le malade avait reçu jusqu'à minuit des visites amicales et intéressées; dans les premières furent celles du petit Gondi et de Fontrailles, qui se disposaient aussi à quitter Perpignan, pour Paris; l'ancien page Olivier d'Entraigues s'était joint à eux pour complimenter l'heureux volontaire que le roi semblait avoir distingué; la froideur habituelle du prince envers tout ce qui l'entourait ayant fait regarder, à tous ceux qui en furent instruits, le peu de mots qu'il avait dits comme des signes assurés d'une haute faveur, tous étaient venus le féliciter.

Enfin il était seul, sur son lit de camp; de Thou, près de lui, tenait sa main, et Grandchamp, à ses pieds, grondait encore de toutes les visites qui avaient fatigué son maître blessé, et prêt à partir pour un long voyage. Pour Cinq-Mars, il goûtait enfin un de ces instants de calme et d'espoir qui viennent en quelque sorte rafraîchir l'âme en même temps que le sang; la main qu'il ne donnait pas à son ami pressait en secret la croix d'or attachée sur son cœur, en attendant la main adorée qui l'avait donnée, et qu'il allait bientôt presser elle-même. Il n'écoutait qu'avec le regard et le sourire les conseils du jeune magistrat, et rêvait au but de son voyage qui était aussi le but de sa vie.

Le grave de Thou lui disait d'une voix calme et douce :

— Je vous suivrai bientôt à Paris. Je suis heureux plus que vous-même de voir le roi vous y mener avec lui ; c'est un commencement d'amitié qu'il faut ménager, vous avez raison. J'ai réfléchi bien profondément aux causes secrètes de votre ambition, et je crois avoir deviné votre cœur. Oui, ce sentiment d'amour pour la France, qui le faisait battre dans votre première jeunesse, a dû y prendre des forces plus grandes ; vous voulez approcher le roi pour servir votre pays, pour mettre en action ces songes dorés de nos premiers ans. Certes, la pensée est vaste et digne de vous ! Je vous admire, je m'incline ! Aborder le monarque avec le dévouement chevaleresque de nos pères, avec un cœur plein de candeur, et prêt à tous les sacrifices, recevoir les confidences de son âme, verser dans la sienne celles de ses sujets, adoucir les chagrins du roi en lui apprenant la confiance de son peuple en lui, fermer les plaies du peuple en les découvrant à son maître, et, par l'entremise de votre faveur, rétablir ainsi ce commerce d'amour du père aux enfants, qui fut interrompu pendant dix-huit ans par un homme au cœur de marbre ; s'exposer pour cette noble entreprise à toutes les horreurs de sa vengeance ; et bien plus encore, braver les calomnies perfides qui poursuivent le favori jusque sur les marches du trône : ce songe était digne de vous. Poursuivez, mon ami, ne soyez jamais découragé ; parlez hautement au roi du mérite et des malheurs de ses plus illustres amis que l'on écrase ; dites-lui sans crainte que sa vieille noblesse n'a jamais conspiré contre lui ; et que, depuis le jeune Montmorency jusqu'à cet aimable comte de Soissons, tous avaient combattu le ministre, et jamais le monarque ; dites-lui que les vieilles races de France sont nées avec sa race, qu'en les frappant il remue toute la nation, et que, s'il les éteint, la sienne en souffrira, qu'elle demeurera seule exposée au souffle du temps et des événements, comme un vieux chêne frissonne et s'ébranle aux vents de la plaine, lorsque l'on a renversé la forêt qui l'entoure et le soutient. — Oui, s'écria de Thou en s'animant, ce but est noble et beau, marchez dans votre route d'un pas inébranlable, chassez même cette honte secrète, cette pudeur qu'une âme noble éprouve avant de se décider à flatter, à faire ce que le monde appelle *sa cour*. Hélas ! les rois sont accoutumés à ces paroles continuelles de fausse admiration pour eux ; considérez-les comme une langue nouvelle qu'il faut apprendre, langue bien étrangère à vos lèvres jusqu'ici, mais que l'on peut parler noblement, croyez-moi, et qui saurait exprimer de belles et généreuses pensées.

Pendant le discours enflammé de son ami, Cinq-Mars ne put se défendre d'une rougeur subite, et il tourna son visage sur l'oreiller, du côté de la tente et de manière à ne pas être vu. De Thou s'arrêta.

— Qu'avez-vous, Henri ? vous ne me répondez pas ; me serais-je trompé ?

Cinq-Mars soupira profondément et se tut encore.

— Votre cœur n'est-il plus ému de ces idées que je croyais devoir le transporter ?

Le blessé regarda son ami avec moins de trouble, et lui dit :

— Je croyais, cher de Thou, que vous ne deviez plus m'interroger, et que vous vouliez avoir une aveugle confiance en moi. Quel mauvais génie vous pousse donc à vouloir sonder ainsi mon âme ? Je ne suis pas étranger à ces idées qui vous possèdent. Qui vous dit que je ne les aie pas conçues ? Qui vous dit que je n'aie pas formé la ferme résolution de les pousser plus loin dans l'action que vous n'osez le faire même dans les paroles ? L'amour de la France, la haine vertueuse de l'ambitieux cruel qui l'opprime et brise ses antiques mœurs avec la hache du bourreau, la ferme croyance que la vertu peut être aussi habile que le crime, voilà mes dieux, les mêmes que les vôtres. Mais, quand vous voyez un homme à genoux dans une église, lui demandez-vous quel saint ou quel ange protège et reçoit sa prière ? Que vous importe, pourvu qu'il prie au pied des autels que vous adorez, pourvu qu'il y tombe martyr s'il le faut ? Eh ! lorsque nos pères s'acheminaient pieds nus vers le saint Sépulcre, un bourdon à la main, s'informait-on du vœu secret qui les conduisait à la Terre-Sainte ? Ils frappaient ; ils mouraient, et les hommes et Dieu même peut-être n'en demandaient pas plus ; le pieux capitaine qui les guidait ne faisait point dépouiller leurs corps pour voir si la croix rouge et le cilice ne cachaient pas quelque autre signe mystérieux ; et, dans le ciel sans doute, ils n'étaient pas jugés avec plus de rigueur pour avoir aidé la force de leurs résolutions sur la terre par quelque espoir permis au chrétien, quelque seconde et secrète pensée, plus humaine et plus proche du cœur mortel.

De Thou sourit et rougit légèrement en baissant les yeux.

— Mon ami, reprit-il avec gravité, cette agitation peut vous faire mal ; ne continuons pas sur ce sujet, ne mêlons pas Dieu et le ciel dans nos discours, parce que cela n'est pas bien, et mettez vos draps sur votre épaule, parce qu'il fait froid cette nuit. Je vous promets, ajouta-t-il en recouvrant son jeune malade avec un soin maternel, je vous

promets de ne plus vous mettre en colère par mes conseils....

— Ah! s'écria Cinq-Mars malgré la défense de parler, moi, je vous jure par cette croix d'or que vous voyez, et par sainte Marie, de mourir plutôt que de renoncer à ce plan même que vous avez tracé le premier; vous serez peut-être un jour forcé de me prier de m'arrêter; mais il ne sera plus temps.

— C'est bon, c'est bon, dormez, répéta le conseiller; si vous ne vous arrêtez pas, alors je continuerai avec vous, quelque part que cela me conduise.

Et prenant dans sa poche un livre d'heures, il se mit à le lire attentivement; un instant après il regarda Cinq-Mars qui ne dormait pas encore, il fit signe à Grandchamp de changer la lampe de place pour la vue du malade, mais ce soin nouveau ne réussit pas mieux; celui-ci, les yeux toujours ouverts, s'agitait sur sa couche étroite.

— Allons, vous n'êtes pas calme, dit de Thou en souriant, je vais faire quelque lecture pieuse qui vous remette l'esprit en repos. Ah! mon ami, c'est là qu'il est le repos véritable! c'est dans ce livre consolateur, car ouvrez-le où vous voudrez, et toujours vous y verrez d'un côté l'homme dans le seul état qui convienne à sa faiblesse, la prière et l'incertitude de sa destinée, et, de l'autre, Dieu lui parlant lui-même de ses infirmités : quel magnifique et céleste spectacle! quel lien sublime entre le ciel et la terre! la vie, la mort et l'éternité sont là : ouvrez-le au hasard.

— Ah! oui, dit Cinq-Mars, se levant encore avec une vivacité qui avait quelque chose d'enfantin, je le veux bien, laissez-moi l'ouvrir; vous savez la vieille superstition de notre pays? Quand on ouvre un livre de messe avec une épée, la première page que l'on trouve à gauche est la destinée de celui qui la lit, et le premier qui entre quand il a fini doit influencer puissamment sur l'avenir du lecteur.

— Quel enfantillage! mais je le veux bien. Voici votre épée; prenez la pointe..... voyons.....

— Laissez-moi lire moi-même, dit Cinq-Mars, prenant du bord de son lit un côté du livre; le vieux Grandchamp avança gravement sa figure basanée et ses cheveux gris sur le pied du lit pour écouter. Son maître lut,.... s'interrompit à la première phrase, mais avec un sourire un peu forcé peut-être, poursuivit jusqu'au bout :

I. Or c'était dans la cité de Médiolanum qu'ils comparurent.

II. Le grand prêtre leur dit : Inclinez-vous, et adorez les dieux.

III. Et le peuple était silencieux, regardant

leurs visages qui parurent comme les visages des anges.

IV. Mais Gervais, prenant la main de Protais, s'écria, levant les yeux au ciel, et tout rempli du Saint-Esprit :

V. O mon frère, je vois le Fils de l'Homme qui nous sourit, laisse-moi mourir le premier.

VI. Car si je voyais ton sang, je craindrais de verser des larmes indignes du Seigneur notre Dieu.

VII. Or Protais lui répondit ces paroles :

VIII. Mon frère, il est juste que je périsse après toi, car j'ai plus d'années et des forces plus grandes pour te voir souffrir.

IX. Mais les sénateurs et le peuple grinçaient des dents contre eux.

X. Et les soldats les ayant frappés, leurs têtes tombèrent ensemble sur la même pierre.

XI. Or, c'est en ce lieu même que le bienheureux saint Ambroise trouva la cendre des deux martyrs qui rendit la vue à un aveugle.

— Eh bien! dit Cinq-Mars, en regardant son ami, lorsqu'il eut fini, que répondez-vous à cela?

— La volonté de Dieu soit faite, mais nous ne devons pas la sonder.

— Ni reculer dans nos desseins pour un jeu d'enfant, reprit d'Effiat avec impatience, et s'enveloppant d'un manteau jeté sur lui; souvenez-vous des vers que nous récitons autrefois : *Justum et tenacem propositi virum*,.... ces mots de fer se sont imprimés dans ma tête. Oui, que l'univers s'écroule autour de moi, ses débris m'emporteront inébranlable.

— Ne comparons pas les pensées de l'homme à celles du ciel, et soumettons-nous, dit de Thou gravement.

— Amen, dit le vieux Grandchamp, dont les yeux s'étaient remplis de larmes qu'il essuyait brusquement.

— De quoi te mêles-tu, vieux soldat? tu pleures? dit son maître.

— Amen, dit à la porte de la tente une voix nasillarde.

— Parbleu, monsieur, faites plutôt cette question à l'Éminence grise qui vient chez vous, répondit le fidèle serviteur, en montrant Joseph qui s'avancait les bras croisés, en saluant d'un air caressant.

— Ah! ce sera donc lui, murmura Cinq-Mars.

— Je viens peut-être mal à propos, dit Joseph doucement.

— Fort à propos, peut-être, dit Henri d'Effiat en souriant avec un regard à de Thou; qui peut vous amener ici, mon père, à une heure du matin? ce doit être quelque bonne œuvre.

Joseph se vit mal accueilli, et, comme il ne marchait jamais sans avoir au fond de l'âme cinq ou six reproches à se faire vis-à-vis des gens qu'il abordait, et autant de ressources dans l'esprit pour se tirer d'affaire, il crut ici que l'on avait découvert le but de sa visite, et sentit que ce n'était pas le moment de la mauvaise humeur qu'il fallait prendre pour préparer l'amitié. S'asseyant donc assez froidement près du lit :

— Je viens, dit-il, monsieur, vous parler de la part du cardinal généralissime, des deux prisonniers espagnols que vous avez faits ; il désire avoir des renseignements sur eux le plus promptement possible ; je dois les voir et les interroger, mais je ne comptais pas vous trouver veillant encore ; je voulais seulement les recevoir de vos gens.

Après un échange de politesses contraintes, on fit entrer dans la tente les deux prisonniers que Cinq-Mars avait presque oubliés. Ils parurent, l'un jeune et montrant à découvert une physionomie vive et un peu sauvage, c'était le soldat ; l'autre, cachant sa taille sous un manteau brun, et ses traits sombres, mais ambigus dans leur expression, sous l'ombre de son chapeau à larges bords qu'il n'ôta pas, c'était l'officier ; il parla seul et le premier :

— Pourquoi me faites-vous quitter ma paille et mon sommeil ? est-ce pour me délivrer ou me pendre ?

— Ni l'un ni l'autre, dit Joseph.

— Qu'ai-je à faire avec toi, homme à longue barbe ? je ne t'ai pas vu à la brèche.

Il fallut quelque temps, d'après cet exorde aimable, pour faire comprendre à l'étranger les droits qu'avait un capucin à l'interroger.

— Eh bien ! dit-il, enfin que veux-tu ?

— Je veux savoir votre nom et votre pays.

— Je ne dis pas mon nom, et, quant à mon pays, j'ai l'air d'un Espagnol, mais je ne le suis peut-être pas ; car un Espagnol ne l'est jamais.

Le père Joseph, se retournant vers les deux amis, dit : Je suis bien trompé, ou j'ai entendu ce son de voix quelque part : cet homme parle français sans accent ; mais il me semble qu'il veut nous donner des énigmes comme dans l'Orient.

— L'Orient ? C'est cela, dit le prisonnier, un Espagnol est un homme de l'Orient, c'est un Turc catholique ; son sang languit ou bouillonne, il est paresseux ou infatigable ; l'indolence le rend esclave, l'ardeur cruel ; immobile dans son ignorance, ingénieux dans sa superstition, il ne veut qu'un livre religieux, qu'un maître tyrannique ; il obéit à la loi du bûcher, il commande par celle du poignard, et s'endort le soir dans sa misère sanglante, cuvant le fanatisme et rêvant le crime. Qui est-ce

là, messieurs ? Est-ce l'Espagnol ou le Turc ? Devinez. Ah ! ah ! vous avez l'air de trouver que j'ai de l'esprit, parce que je rencontre un rapport. Vraiment, messieurs, vous me faites bien de l'honneur, et cependant l'idée pourrait se pousser plus loin, si l'on voulait ; si je passais à l'ordre physique, par exemple, ne pourrais-je pas vous dire : Cet homme a les traits graves et allongés, l'œil noir et coupé en amande, les sourcils durs, la bouche triste et mobile, les joues basanées, maigres et ridées ; sa tête est rasée, et il la couvre d'un mouchoir noué en turban ; il passe un jour entier couché ou debout sous un soleil brûlant, sans mouvement, sans parole, fumant un tabac qui l'enivre ? Est-ce un Turc ou un Espagnol ? Êtes-vous contents, messieurs ? Vraiment vous en avez l'air, vous riez, et de quoi riez-vous ? Moi qui vous ai présenté cette seule idée, je n'ai pas ri ; voyez, mon visage est triste. Ah ! c'est peut-être parce que le sombre prisonnier est devenu tout à coup bavard, et parle vite ? Ah ! ce n'est rien, ce n'est rien, je pourrais vous en dire d'autres, et vous rendre quelques services, mes braves amis. Si je me jetais dans les anecdotes, par exemple, si je vous disais que je connais un prêtre qui avait ordonné la mort de quelques hérétiques avant de dire la messe, et qui, furieux d'être interrompu à l'autel durant le saint sacrifice, cria à ceux qui lui demandaient ses ordres : Tuez tout, tuez tout ! ririez-vous bien tous, messieurs ? Non, pas tous ; monsieur que voilà, par exemple, mordrait sa lèvre et sa barbe. Oh ! il est vrai qu'il pourrait répondre qu'il a fait sagement, et qu'on avait tort d'interrompre sa pure prière. Mais si j'ajoutais qu'il s'est caché pendant une heure derrière la toile de votre tente, M. de Cinq-Mars, pour vous écouter parler, et qu'il est venu pour vous faire quelque perfidie, et non pour moi, que dirait-il ?..... Maintenant, messieurs, êtes-vous contents ? Puis-je me retirer après cette parade ?

Le prisonnier avait débité tout ceci avec la rapidité d'un vendeur d'orviétan, et avec une voix si haute que Joseph en fut tout étourdi. Il se leva indigné à la fin, et s'adressant à Cinq-Mars :

— Comment souffrez-vous, monsieur, lui dit-il, qu'un prisonnier, qui doit être pendu, vous parle ainsi ?

L'Espagnol, sans daigner s'occuper de lui davantage, se pencha vers d'Effiat, et lui dit à l'oreille :

— Je ne vous importe guère, donnez-moi ma liberté ; j'ai déjà pu la prendre, mais je ne l'ai pas voulu sans votre consentement ; donnez-la-moi, ou faites-moi tuer.

— Partez, si vous le pouvez, lui répondit Cinq-

Mars, je vous jure que j'en serai fort aise. Et il fit dire à ses gens de se retirer avec le soldat qu'il voulut garder à son service.

Ce fut l'affaire d'un moment, il ne restait plus dans la tente que les deux amis, Joseph décontenancé, et l'Espagnol, lorsque celui-ci ôtant son chapeau, montra une figure française, mais féroce; il riait, et semblait respirer plus d'air dans sa large poitrine.

— Oui, je suis Français, dit-il à Joseph, mais je hais la France, parce qu'elle a donné le jour à mon père qui est un monstre, et à moi qui le suis devenu, et qui l'ai frappé une fois; je hais ses habitants parce qu'ils m'ont volé toute ma fortune au jeu, et que je les ai volés et tués depuis; j'ai été deux ans Espagnol pour faire mourir plus de Français, mais, à présent, je hais encore plus l'Espagne; on ne saura jamais pourquoi. Adieu, je vais vivre sans nation désormais, tous les hommes sont mes ennemis. Continue, Joseph, et tu me vaudras bientôt; oui, tu m'as vu autrefois, continua-t-il en le poussant violemment par la poitrine, et le renversant....., je suis Jacques de Laubardemont, fils de ton digne ami.

A ces mots, sortant brusquement de la tente, il disparut comme une apparition s'évanouirait. De Thou et les laquais, accourus à l'entrée, le virent s'élancer en deux bonds par-dessus un soldat surpris et désarmé, et courir vers les montagnes avec la vitesse d'un cerf, malgré plusieurs coups de mousquets inutiles. Joseph profita du désordre pour s'évader, en balbutiant quelques mots de politesse, et laissa les deux amis riant de son aventure et de son désappointement, comme deux écoliers riraient d'avoir vu tomber les lunettes de leur pédagogue; et s'apprêtant enfin à chercher un sommeil dont ils avaient besoin l'un et l'autre, et qu'ils trouvèrent bientôt, le blessé dans son lit, et le jeune conseiller dans son fauteuil.

Pour le capucin, il s'acheminait vers sa tente, méditant comment il tirerait parti de tout ceci, pour la meilleure vengeance possible, lorsqu'il rencontra Laubardemont traînant par ses mains liées la jeune insensée. Ils se racontèrent leurs mutuelles et horribles aventures.

Joseph n'eut pas peu de plaisir à retourner le poignard dans la plaie de son cœur, en lui apprenant le sort de son fils :

— Vous n'êtes pas précisément heureux dans votre intérieur, ajouta-t-il, je vous conseille de faire enfermer votre nièce, et pendre votre héritier, si par bonheur vous le retrouvez.

Laubardemont rit affreusement : — Quant à cette petite imbécile que voilà, je vais la donner à un ancien juge secret, à présent contrebandier

dans les Pyrénées à Oloron; il la fera ce qu'il voudra, servante dans sa *posada*, par exemple; je m'en soucie peu, pourvu que monseigneur ne puisse jamais en entendre parler.

Jeanne de Belfiel, la tête baissée, ne donna aucun signe d'intelligence, toute lueur de raison était éteinte en elle; un seul mot lui était resté sur les lèvres, elle le prononçait continuellement : Le juge, dit-elle tout bas; et elle se tut.

Son oncle et Joseph la chargèrent à peu près comme un sac de blé sur un des chevaux qu'amènèrent deux domestiques; Laubardemont monta un, et se disposa à sortir du camp, voulant s'enfoncer dans les montagnes avant le jour.

— Bon voyage! dit-il à Joseph, faites bien vos affaires à Paris, je vous recommande Oreste et Pilade.

— Bon voyage! répondit celui-ci, je vous recommande Cassandre et OEdipe.

— Oh! il n'a ni tué son père, ni épousé sa mère...

— Mais il est en bon chemin pour ces gentillesses.

— Adieu, mon révérend père!

— Adieu, mon vénérable ami!

Dirent-ils tout haut; mais tout bas :

— Adieu, assassin à robe grise! je retrouverai l'oreille du cardinal en ton absence.

— Adieu, scélérat à robe rouge, va détruire toi-même ta famille maudite; achève de répandre ton sang dans les autres, ce qui en restera en toi je m'en charge... Je pars à présent. Voilà une nuit bien remplie!

CHAPITRE XIV.

L'ÉMEUTE.

Le danger, sire, est pressant et universel, et au delà de tous les calculs de la prudence humaine.

MIRABEAU. Adresse au roi.

« Que d'une vitesse égale à celle de la pensée, la scène vole sur une aile imaginaire, s'écrie l'immortel Shakespeare avec le chœur de l'une de ses tragédies, figurez-vous le roi sur l'Océan, suivi de sa belle flotte, voyez-le, suivez-le. Avec ce poétique mouvement, il traverse le temps et l'espace, et transporte à son gré l'assemblée attentive dans les lieux de ses sublimes scènes. Nous allons user des mêmes droits sans avoir le même génie; nous ne voulons pas nous asseoir plus que lui sur le trépied des unités, et jetant les yeux sur Paris et sur le vieux et noir palais du Louvre, nous passerons tout à coup l'espace de deux cents lieues et le temps de deux années.

Deux années ! que de changements elles peuvent apporter sur le front des hommes, dans leurs familles, et surtout dans cette grande famille si troublée des nations, dont un jour brise les alliances, dont une naissance apaise les guerres, dont une mort détruit la paix ! Nos yeux ont vu des rois rentrer dans leur demeure un jour de printemps, ce jour-là même un vaisseau partit pour une traversée de deux ans ; le navigateur revint ; ils étaient sur leur trône ; rien ne semblait s'être passé dans son absence, et pourtant Dieu leur avait ôté cent jours de règne.

Mais rien n'était changé pour la France en 1642, époque à laquelle nous passons, si ce n'était ses craintes et ses espérances. L'avenir seul avait changé d'aspect. Avant de revoir nos personnages, il importe de contempler, en grand, l'état du royaume.

La puissante unité de la monarchie était plus imposante encore par le malheur des États voisins ; les révoltes de l'Angleterre et celles de l'Espagne et du Portugal faisaient admirer d'autant plus le calme dont jouissait la France ; Strafford et Olivarès, renversés ou ébranlés, grandissaient l'immuable Richelieu.

Six armées formidables, reposées sur leurs armes triomphantes, servaient de rempart au royaume : celles du nord, liguées avec la Suède, avaient fait fuir les Impériaux, poursuivis encore par l'ombre de Gustave-Adolphe ; celles qui regardaient l'Italie, recevaient dans le Piémont les clefs des villes qu'avait défendues le prince Thomas ; et celles qui redoublaient la chaîne des Pyrénées, soutenaient la Catalogne révoltée, et frémissaient encore devant Perpignan qu'il ne leur était pas permis de prendre. L'intérieur n'était pas heureux, mais tranquille. Un invisible génie semblait avoir maintenu ce calme ; car le roi, mortellement malade, languissait à Saint-Germain près d'un jeune favori, et le cardinal, disait-on, se mourait à Narbonne. Cependant quelques morts trahissaient sa vie, et de loin en loin des hommes tombaient comme frappés par un souffle empoisonné et rappelaient la puissance invisible.

Saint-Preuil, l'un des ennemis de Richelieu, venait de porter sa *tête de fer*¹ sur l'échafaud, sans honte ni peur, comme il le dit en y montant.

Cependant la France semblait gouvernée par elle-même ; car le prince et le ministre étaient séparés depuis longtemps ; et, de ces deux malades qui se haïssaient mutuellement, l'un n'avait jamais tenu les rênes de son État, l'autre n'y faisait

plus sentir sa main, on ne l'entendait plus nommer dans les actes publics, il ne paraissait plus dans le gouvernement, il s'effaçait partout ; il dormait comme l'araignée au centre de ses filets.

S'il s'était passé quelques événements et quelques révolutions durant ces deux années, ce devait donc être dans les cœurs : ce devait être quelques-uns de ces changements occultes, d'où naissent, dans les monarchies sans base, des bouleversements effroyables et de longues et sanglantes dissensions.

Pour en être éclaircis, portons nos yeux sur le vieux et noir bâtiment du Louvre inachevé, et prêtons l'oreille aux propos de ceux qui l'habitent et qui l'environnent.

On était au mois de décembre ; un hiver rigoureux avait attristé Paris, où la misère et l'inquiétude du peuple étaient extrêmes ; cependant sa curiosité l'aiguillonnait encore, et il était avide des spectacles que lui donnait la cour. Sa pauvreté lui était moins pesante, lorsqu'il contemplait les agitations de la richesse ; ses larmes, moins amères à la vue des combats de la puissance, et le sang des grands qui arrosait ses rues et semblait alors le seul digne d'être répandu, lui faisait bénir son obscurité. Déjà quelques scènes tumultueuses, quelques assassinats éclatants avaient fait sentir l'affaiblissement du monarque ; l'absence et la fin prochaine du ministre, et comme une sorte de prologue à la sanglante comédie de la Fronde, venaient aiguïser la malice et même allumer les passions des Parisiens. Ce désordre ne leur déplaisait pas ; indifférents aux causes des querelles, fort abstraites pour eux, ils ne l'étaient point aux individus, et commençaient déjà à prendre les chefs de parti en affection ou en haine ; non à cause de l'intérêt qu'ils leur supposaient pour le bien-être de leur classe, mais tout simplement parce qu'ils plaisaient ou déplaisaient comme des acteurs.

Une nuit surtout, des coups de pistolet et de fusil avaient été entendus fréquemment dans la Cité ; les patrouilles nombreuses des Suisses et des gardes du corps venaient même d'être attaquées et de rencontrer quelques barricades dans les rues tortueuses de l'île Notre-Dame ; des charrettes enchaînées aux bornes et couvertes de tonneaux avaient empêché les cavaliers d'y pénétrer, et quelques coups de mousquet avaient blessé des chevaux et des hommes. Cependant la ville dormait encore, excepté le quartier qui environnait le Louvre, habité dans ce moment par la reine et Monsieur, due d'Orléans. Là tout annonçait une expédition nocturne d'une nature très-grave.

Il était deux heures du matin, il gelait, et l'ombre était épaisse, lorsqu'un nombreux rassemble-

¹ Ce nom lui fut donné pour sa valeur et un caractère trop ferme qui fut son crime.

ment s'arrêta sur le quai, à peine pavé alors, près de la tour de Nesle, élevée devant le château, sur le terrain sablé qui descendait en pente jusqu'à la Seine. Deux cents hommes, à peu près, semblaient composer cet attroupement, ils étaient enveloppés de grands manteaux relevés par le fourreau des longues épées à l'espagnole qu'ils portaient. Se promenant sans ordre en long et en large, ils semblaient attendre les événements, plutôt que les chercher. Beaucoup d'entre eux s'assirent, les bras croisés, sur les pierres éparses du parapet commencé ; ils observaient le plus grand silence. Après quelques minutes cependant, un homme, qui paraissait sortir d'une porte voûtée du Louvre, s'approcha lentement avec une lanterne sourde, dont il portait des rayons au visage de chaque individu, et qu'il souffla, ayant démelé celui qu'il cherchait entre tous : il lui parla de cette façon à demi voix en lui serrant la main :

— Eh bien ! Olivier, que vous a dit M. le Grand ? Cela va-t-il bien ?

— Oui, oui, je l'ai vu hier à Saint-Germain ; le vieux chat est bien malade à Narbonne, il va s'en aller *ad patres*, mais il faut mener nos affaires rondement, car ce n'est pas la première fois qu'il fait l'engourdi. Avez-vous du monde pour ce soir, mon cher Fontrailles ?

— Soyez tranquille ! Montrésor va venir avec une centaine de gentilshommes de MONSEUR ; vous le reconnaîtrez, il sera déguisé en maître maçon, une règle à la main. Mais n'oubliez pas surtout les mots d'ordres : les savez-vous bien tous, vous et vos amis ?

— Oui, tous, excepté l'abbé de Gondî, qui n'est pas arrivé encore ; mais, Dieu me pardonne, je crois que le voilà lui-même. Qui diable l'aurait reconnu ?

En effet, un petit homme sans soutane, habillé en soldat des gardes françaises, et portant de très-noires et fausses moustaches, se glissa entre eux. Il sautait d'un pied sur l'autre avec un air de joie, et se frottait les mains.

— Vive Dieu ! tout va bien, mon ami Fiesque ne faisait pas mieux ! Et se levant sur la pointe du pied pour frapper sur l'épaule d'Olivier : Savez-vous que pour un homme qui sort presque de page, vous ne vous conduisez pas mal, sir Olivier d'Entragues ? Vous serez dans nos hommes illustres, si nous trouvons un Plutarque. Tout est bien organisé, vous arrivez à point, ni plus tôt ni plus tard, comme un vrai chef de parti. Fontrailles, ce

jeune homme ira loin, je vous le prédîs. Mais dépêchons-nous, il vous viendra dans deux heures des paroissiens de mon oncle l'archevêque de Paris ; je les ai bien échauffés, et ils crieront : *Vive Monsieur ! vive la régente ! et plus de cardinal*, comme des enragés. Ce sont de bonnes dévotes, toutes à moi, qui leur ont monté la tête. Le roi est fort mal. Oh ! tout va bien, très-bien ! Je viens de Saint-Germain ; j'ai vu l'ami Cinq-Mars, il est bon, très-bon, toujours ferme comme un roc. Ah ! voilà ce que j'appelle un homme ! Comme il les a joués avec son air mélancolique et insouciant ! Il est le maître de la cour à présent. C'est fini, le roi va, dit-on, le faire duc et pair ; il en est fortement question, mais il hésite encore ; il faut décider cela par notre mouvement de ce soir : *le vœu du peuple !* il faut faire *le vœu du peuple* absolument, nous allons le faire entendre. Ce sera la mort de Richelieu, savez-vous ? Sur tout c'est la haine pour lui qui doit dominer dans les cris, car c'est là l'essentiel. Cela décidera enfin notre Gaston qui flotte toujours, n'est-ce pas ?

— Eh ! que peut-il faire autre chose ? dit Fontrailles ; s'il prenait une résolution aujourd'hui en notre faveur, ce serait bien fâcheux.

— Eh ! pourquoi ?

— Parce que nous serions bien sûrs que demain au jour il serait contre.

— N'importe, reprit l'abbé, la reine a de la tête.

— Et du cœur aussi, dit Olivier ; cela me donne de l'espoir pour Cinq-Mars, qui me semble avoir osé faire le boudeur quelquefois en la regardant.

— Enfant que vous êtes ! que vous connaissez encore mal la cour ! Rien ne peut le soutenir que la main du roi, qui l'aime comme son fils ; et, pour la reine, si son cœur bat, c'est de souvenir et non d'avenir. Mais il ne s'agit pas de ces fadaïses-là : dites-moi, mon cher, êtes-vous bien sûr de votre jeune avocat que je vois rôder là ? Pense-t-il bien ?

— Parfaitement, c'est un excellent royaliste ; il jetterait le cardinal à la rivière tout à l'heure ; d'ailleurs, c'est Fournier de Loudun, c'est tout dire.

— Bien, bien, voilà comme nous les aimons. Mais garde à vous, messieurs, on vient de la rue Saint-Honoré. Qui va là ? crièrent les premiers de la troupe à des hommes qui venaient ; royalistes ou cardinalistes ?

— Gaston et le Grand, répondirent tout bas les nouveaux venus.

— C'est Montrésor et les gens de MONSEUR, dit Fontrailles ; nous pourrions bientôt commencer.

— Oui, par la corbleu ! dit l'arrivant ; car les cardinalistes vont passer à trois heures, on nous en a instruits tout à l'heure.

¹ On nommait ainsi par abréviation le grand écuyer Cinq-Mars. Ce nom reviendra souvent dans le cours du récit.

— Où vont-ils ? dit Fontrailles.

— Ils sont plus de deux cents pour conduire M. de Chavigny, qui va voir le vieux chat à Narbonne, dit-on ; ils ont cru plus sûr de longer le Louvre.

— Eh bien ! nous allons leur faire patte de velours, dit l'abbé.

Comme il achevait, un bruit de carrosses et de chevaux se fit entendre. Plusieurs hommes à manteaux roulèrent une énorme pierre au milieu du pavé. Les premiers cavaliers passèrent rapidement à travers la foule et le pistolet à la main, se doutant bien de quelque chose, mais le postillon qui guidait les quatre chevaux de la première voiture s'embarrassa dans la pierre et s'abattit.

— Quel est donc ce carrosse qui écrase les piétons ? crièrent à la fois tous les hommes à manteaux. C'est bien tyrannique ! ce ne peut être qu'un ami du cardinal de la Rochelle¹.

— C'est quelqu'un qui ne craint pas les amis du petit le Grand, cria une voix à la portière ouverte, d'où un homme s'élança sur un cheval.

— Rangez ces cardinalistes jusque dans la rivière, dit une voix aigre et perçante.

Ce fut le signal des coups de pistolet qui s'échangèrent avec fureur de chaque côté, et qui prêtèrent une lumière à cette scène tumultueuse et sombre ; le cliquetis des épées et le piétinement des chevaux n'empêchaient pas de distinguer les cris, d'un côté : A bas le ministre ! vive le roi ! vive Monsieur et monsieur le Grand ! à bas les *bas-rouges* ! de l'autre : Vive son Éminence ! vive le grand cardinal ! mort aux factieux, vive le roi ! car le nom du roi présidait à toutes les haines comme à toutes les affections à cette étrange époque.

Cependant les hommes à pied avaient réussi à placer les deux carrosses en travers du quai, de manière à s'en faire un rempart contre les chevaux de Chavigny, et de là, entre les roues, par les portières et sous les ressorts, les accablaient de coups de pistolet et en avaient démonté plusieurs ; le tumulte était affreux, lorsque les portes du Louvre s'ouvrirent tout à coup, et deux escadrons de gardes du corps sortirent au trot ; la plupart avaient des torches à la main pour éclairer ceux qu'ils allaient attaquer, et eux-mêmes. La scène changea. A mesure que les gardes arrivaient à l'un des hommes à pied, on voyait cet homme s'arrêter, ôter son chapeau, se faire reconnaître et se nommer, et le garde se retirait, quelquefois en saluant, d'autres fois en lui serrant la main. Ce secours aux

carrosses de Chavigny fut donc à peu près inutile, et ne servit qu'à augmenter la confusion. Les gardes du corps, comme pour l'acquit de leur conscience, parcouraient la foule des duellistes en disant mollement : Allons, messieurs, de la modération.

Mais, lorsque deux gentilshommes avaient bien engagé le fer et se trouvaient bien acharnés, le garde, qui les voyait, s'arrêtait pour juger les coups, et quelquefois même favorisait celui qu'il pensait être de son opinion ; car ce corps, comme toute la France, avait ses royalistes et ses cardinalistes.

Les fenêtres du Louvre s'éclairaient peu à peu, et l'on y voyait beaucoup de têtes de femmes derrière les petits carreaux en losange, attentives à contempler le combat.

De nombreuses patrouilles de Suisses sortirent avec des flambeaux ; on distinguait ces soldats à leur étrange uniforme. Ils portaient le bras droit rayé de bleu et de rouge et le bas de soie de leur jambe droite était rouge ; le côté gauche rayé de bleu, rouge et blanc, et le bas blanc et rouge. On avait espéré sans doute, au château royal, que cette troupe étrangère pourrait dissiper l'attroupement, mais on se trompa. Ces impassibles soldats, suivant froidement, exactement et sans les dépasser, les ordres qu'on leur avait donnés, circulèrent avec symétrie entre les groupes armés qu'ils divisaient un moment, vinrent se réunir devant la grille avec une précision parfaite, et rentrèrent en ordre comme à la manœuvre, sans s'informer si les ennemis à travers lesquels ils avaient passé s'étaient rejoints ou non.

Mais le bruit, un moment apaisé, redevint général à force d'explications particulières. On entendait partout des appels, des injures et des imprécations ; il ne semblait pas que rien pût faire cesser ce combat que la destruction de l'un des deux partis, lorsque des cris ou plutôt des hurlements affreux, vinrent mettre le comble au tumulte. L'abbé de Gondî, alors occupé à tirer un cavalier par son manteau pour le faire tomber, s'écria : « Voilà mes gens ! Fontrailles, vous allez en voir de belles ; voyez, voyez déjà comme cela court : c'est charmant, vraiment ! » Et il lâcha prise et monta sur une pierre pour considérer les manœuvres de ses troupes, croisant les bras avec l'importance d'un général d'armée. Le jour commençait à poindre, et l'on vit que, du bout de l'île Saint-Louis, accourait en effet une foule d'hommes, de femmes et d'enfants de la lie du peuple, poussant au ciel et vers le Louvre d'étranges vociférations. Des filles portaient de longues épées, des enfants traînaient d'immenses hallebardes, et des piques damasquinées du temps

¹ Dans le long siège de cette ville, on donna ce nom à Richelieu pour tourner en ridicule son obstination à cerner cette place jugée imprenable.

de la Ligue; des vieilles en haillons tiraient après elles, avec des cordes, des charrettes pleines d'anciennes armes rouillées et rompues; des ouvriers de tous les métiers, ivres pour la plupart, les suivaient avec des bâtons, des fourches, des lances, des pelles, des torches, des pieux, des crocs, des leviers, des sabres et des broches aiguës; ils chantaient et hurlaient tour à tour, contrefaisant avec des rires atroces les miaulements du chat, et portant comme un drapeau un de ces animaux pendu au bout d'une perche et enveloppé dans un lambeau rouge, figurant ainsi le cardinal, dont le goût pour les chats était connu généralement. Des crieurs publics couraient, tout rouges et haletants, semer sur les ruisseaux et les pavés, coller sur les parapets, les bornes, les murs des maisons et du palais même, de longues histoires satiriques en petits vers, faites sur les personnages du temps; des garçons bouchers et des marmitons, portant de larges coutelas, battaient la charge sur des chaudrons et traînaient dans la boue un porc nouvellement égorgé, coiffé de la calotte rouge d'un enfant de chœur. De jeunes et vigoureux drôles, vêtus en femmes et enluminés d'un grossier vermillon, criaient d'une voix forcée: « Nous sommes des mères de famille ruinées par Richelieu; mort au cardinal! » Ils portaient dans leurs bras des nourrissons de paille qu'ils faisaient le geste de jeter à la rivière, et les y jetaient en effet.

Lorsque cette dégoûtante cohue eut inondé les quais de ses milliers d'individus infernaux, elle produisit un effet étrange sur les combattants, et tout à fait contraire à ce qu'en attendait leur patron. Les ennemis de chaque faction abaissèrent leurs armes et se séparèrent. Ceux de *Monsieur* et de Cinq-Mars furent révoltés de se voir secourus par de tels auxiliaires, et, aidant eux-mêmes les gentilshommes du cardinal à remonter à cheval et en voiture, leurs valets à y porter les blessés, donnèrent des rendez-vous particuliers à leurs adversaires, pour vider leur querelle sur un terrain plus secret et plus digne d'eux. Rougissant de la supériorité du nombre et des ignobles troupes qu'ils semblaient commander, entrevoyant peut-être pour la première fois les funestes conséquences de leurs jeux politiques, et voyant quel était le limon qu'ils venaient de remuer, ils se divisèrent pour se retirer, enfonçant leurs larges chapeaux sur leurs yeux, jetant leurs manteaux sur leurs épaules, et redoutant le jour.

— Vous avez tout dérangé, mon cher abbé, avec cette canaille, dit Fontrailles en frappant du pied, à Gondi qui se trouvait assez interdit; votre bonhomme d'oncle a là de jolis paroissiens!

— Ce n'est point ma faute, reprit cependant

Gondi d'un ton mutin; c'est que ces idiots sont arrivés une heure trop tard; s'ils fussent venus à la nuit, on ne les aurait pas vus, ce qui les gêne un peu, à dire le vrai (car j'avoue que le grand jour leur fait tort), et on n'aurait entendu que la voix du peuple: *Vox populi, vox Dei*. D'ailleurs il n'y a pas tant de mal; ils vont nous donner, par leur foule, les moyens de nous évader sans être reconnus, et, au bout du compte, notre tâche est finie; nous ne voulions pas la mort du pêcheur; Chavigny et les siens sont de braves gens que j'aime beaucoup; s'il n'est qu'un peu blessé, tant mieux. Adieu, je vais voir M. de Bouillon qui arrive d'Italie.

— Olivier, dit Fontrailles, partez donc pour Saint-Germain, avec Fournier et Ambrosio; je vais rendre compte à *Monsieur*, avec Montrésor.

Tout se sépara, et le dégoût fit sur ces gens bien élevés ce que la force n'avait pu faire.

Ainsi se termina cette échauffourée qui semblait pouvoir enfanter de grands malheurs; personne n'y fut tué; les cavaliers, avec quelques égratignures de plus, et quelques-uns avec leur bourse de moins, à leur grande surprise, reprirent leur route près des carrosses par des rues détournées; les autres s'évadèrent un à un, à travers la populace qu'ils avaient soulevée. Les misérables qui la composaient, dénués de chefs de troupe, restèrent encore deux heures à pousser les mêmes cris, jusqu'à ce que leur vin fût cuvé, et que le froid éteignît ensemble le feu de leur sang et de leur faux enthousiasme. On voyait aux fenêtres des maisons du quai et de la Cité, et le long des murs, le sage et véritable peuple de Paris, regardant d'un air triste et dans un morne silence ces préludes de désordre; tandis que le corps des marchands, vêtu de noir, précédé de ses échevins et de ses prévôts, s'acheminait lentement et courageusement, à travers la populace, vers le *Palais de Justice* où devait s'assembler le parlement, pour lui porter plainte de ces effrayantes scènes nocturnes.

Cependant les appartements de Gaston d'Orléans étaient dans une grande rumeur. Ce prince occupait alors l'aile du Louvre, parallèle aux Tuileries, et ses fenêtres donnaient d'un côté sur la cour, de l'autre sur un amas de petites maisons et de rues étroites qui couvraient la place presque en entier. Il s'était levé précipitamment, réveillé en sursaut par le bruit des armes à feu, avait jeté ses pieds dans de larges mules carrées à hauts talons, et, enveloppé dans une vaste robe de chambre de soie couverte de dessins d'or brodés en relief, se promenait en long et en large dans sa chambre à coucher, envoyant de minute en minute un laquais nouveau pour demander ce qui se passait, et s'écriant qu'on courût chercher l'abbé de la Rivière,

son conseil accoutumé; mais par malheur il était alors sorti de Paris. A chaque coup de pistolet ce prince timide courait aux fenêtres, sans rien voir autre chose que quelques flambeaux que l'on portait en courant; on avait beau lui dire que les cris qu'il entendait étaient en sa faveur, il ne cessait de se promener par les appartements dans le plus grand désordre, ses longs cheveux noirs épars et ses yeux bleus ouverts et agrandis par l'inquiétude et l'effroi; il était à moitié nu lorsque Montrésor et Fontrailles arrivèrent enfin, et le trouvèrent se frappant la poitrine en répétant mille fois : *Mea culpa, mea culpa*.

— Eh bien! arrivez donc! leur cria-t-il de loin, courant au-devant d'eux; arrivez donc enfin! que se passe-t-il, que fait-on là? quels sont ces assassins, quels sont ces cris?

— On crie : VIVE MONSIEUR!

Gaston, sans faire semblant d'entendre, et tenant un instant la porte de sa chambre ouverte pour que sa voix pénétrât jusque dans les galeries où étaient les gens de sa maison, continua en criant de toute sa force et en gesticulant :

— Je ne sais rien de tout ceci, je n'ai rien autorisé, je ne veux rien entendre, je ne veux rien savoir; je n'entrerai jamais dans aucun projet; ce sont des factieux qui font tout ce bruit, ne m'en parlez pas si vous voulez être bien vus ici; je ne suis l'ennemi de personne, je déteste de telles scènes.....

Fontrailles, qui savait à quel homme il avait affaire, ne répondit rien et entra avec son ami, mais sans se presser, afin que MONSIEUR eût le temps de jeter son premier feu, et, quand tout fut dit et la porte fermée avec soin, il prit la parole :

— Monseigneur, dit-il, nous venons vous demander mille pardons de l'impertinence de ce peuple qui ne cesse de crier qu'il veut la mort de votre ennemi, et qu'il voudrait même vous voir régent, si nous avions le malheur de perdre Sa Majesté; oui, le peuple est toujours libre dans ses propos, mais il était si nombreux que tous nos efforts n'ont pu le contenir, il exprimait ses vœux les plus chers; c'était le cri du cœur dans toute sa vérité, c'était une explosion d'amour que la froide raison n'a pu réprimer, et qui sortait de toutes les règles.

— Mais enfin que s'est-il passé? reprit Gaston un peu calmé; qu'ont-ils fait depuis quatre heures que je les entends?

— Cet amour, continua froidement Montrésor, comme M. de Fontrailles a l'honneur de vous le dire, sortait tellement des règles et des bornes, qu'il nous a entraînés nous-mêmes, et nous nous sommes sentis saisir de cet enthousiasme qui nous transporte toujours au nom seul de *Monsieur*, et

qui nous a portés à des choses que nous n'avions pas préméditées...

— Mais enfin qu'avez-vous fait?... reprit le prince.

— Ces choses, reprit Fontrailles, dont M. de Montrésor a l'honneur de parler à MONSIEUR, sont précisément de celles que je prévoyais ici même hier au soir, quand j'eus l'honneur de l'entretenir...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit Gaston; vous ne pourrez pas dire que j'aie rien ordonné ni autorisé; je ne me mêle de rien, je n'entends rien au gouvernement...

— Je conviens, poursuivit Fontrailles, que Votre Altesse n'a rien ordonné, mais elle m'a permis de lui dire que je prévoyais que cette nuit serait troublée vers les deux heures, et j'espérais que son étonnement serait moins grand.

Le prince se remettant peu à peu, et voyant qu'il n'effrayait pas les deux champions, ayant d'ailleurs dans sa conscience, et lisant dans leurs yeux le souvenir du consentement qu'il leur avait donné la veille, s'assit sur le bord de son lit, croisa les bras, et, les regardant d'un air de juge, leur dit encore avec une voix imposante :

— Mais enfin qu'avez-vous donc fait?

— Eh! presque rien, monseigneur, dit Fontrailles; le hasard nous a fait rencontrer dans la foule quelques-uns de nos amis qui avaient eu querelle avec le cocher de M. de Chavigny qui les écrasait, et il s'en est suivi quelques propos un peu vifs, quelques petits gestes un peu brusques, quelques égratignures qui ont fait rebrousser chemin au carrosse, et voilà tout.

— Absolument tout, répéta Montrésor...

— Comment, tout! s'écria Gaston très-ému et sautant dans la chambre; et n'est-ce donc rien que d'arrêter la voiture d'un ami du cardinal-duc? Je n'aime point les scènes, je vous l'ai déjà dit; je ne hais point le cardinal; c'est un grand politique certainement, un très-grand politique; vous me compromettez horriblement; on sait que Montrésor est à moi; si on l'a reconnu, on dira que je l'ai envoyé...

— Le hasard, répondit Montrésor, m'a fait trouver cet habit du peuple que MONSIEUR peut voir sous mon manteau, et que j'ai préféré à tout autre par ce motif.

Gaston respira...

— Vous êtes bien sûr qu'on ne vous a pas reconnu? dit-il; c'est que vous sentez, mon cher ami, combien ce serait pénible..... convenez - en vous-même...

— Si j'en suis sûr, ô ciel! s'écria le gentilhomme du prince; je donnerais ma tête et ma part du paradis, que personne n'a vu mes traits et ne m'a appelé par mon nom.

— Eh bien, continua Gaston, se rasseyant sur son lit et prenant un air plus calme et même où brillait une légère satisfaction, contez-moi donc un peu ce qui s'est passé.

Fontrailles se chargea du récit où, comme l'on pense, le peuple jouait un grand rôle et les gens de *Monsieur* aucun, et, dans sa péroraison, il ajouta, entrant dans les détails : On a pu voir de vos fenêtres même, monseigneur, de respectables mères de famille, poussées par le désespoir, jeter leurs enfants dans la Seine, en maudissant Richelieu.

— Ah! c'est épouvantable! s'écria le prince, indigné ou feignant de l'être et de croire à ces excès. Il est donc bien vrai qu'il est détesté si généralement! mais il faut convenir qu'il le mérite! Quoi! son ambition et son avarice ont réduit là ces bons habitants de Paris que j'aime tant!

— Oui, monseigneur, reprit l'orateur, et ici ce n'est pas Paris seulement, c'est la France entière qui vous supplie avec nous de vous décider à la délivrer de ce tyran; tout est prêt, il ne faut qu'un signe de votre tête auguste pour anéantir ce pygmée qui a tenté l'abaissement de la maison royale elle-même.

— Hélas! Dieu m'est témoin que je lui pardonne cette injure, reprit Gaston en levant les yeux, mais je ne puis entendre plus longtemps les cris du peuple; oui, j'irai à son secours...

— Ah! nous tombons à vos genoux, s'écria Montrésor s'inclinant.

— C'est-à-dire, reprit le prince en reculant, autant que ma dignité ne sera pas compromise, et que l'on ne verra nulle part mon nom.

— Eh! c'est justement lui que nous voudrions, s'écria Fontrailles, un peu plus à son aise. Tenez, monseigneur, il y a déjà quelques noms à mettre à la suite du vôtre, et qui ne craignent pas de s'inscrire; je vous les dirai sur-le-champ si vous voulez...

— Mais, mais... dit le duc d'Orléans avec un peu d'effroi, savez-vous que c'est une conjuration que vous me proposez là tout simplement?...

— Fi donc! fi donc! monseigneur, des gens d'honneur comme nous! une conjuration! ah! du tout, une ligue, tout au plus, un petit accord pour donner la direction au vœu unanime de la nation et de la cour; voilà tout.

— Mais, mais cela n'est pas clair, car enfin cette affaire ne serait ni générale ni publique, donc ce serait une conjuration; vous n'avoueriez pas que vous en êtes.

— Moi? monseigneur, pardonnez-moi, à toute la terre, puisque tout le royaume en est déjà, et je suis du royaume. Eh! qui ne mettrait son nom

après celui de MM. de Bouillon et de Cinq-Mars?...

— Après, peut-être, mais avant, dit Gaston en fixant ses regards sur Fontrailles, et plus finement qu'il ne s'y attendait...

Celui-ci sembla hésiter un moment...

— Eh bien! que ferait *Monsieur*, si je lui disais des noms après lesquels il pût mettre le sien?

— Ah! ah! voilà qui est plaisant, reprit le prince en riant; savez-vous qu'au-dessus du mien il n'y en a pas beaucoup; je n'en vois qu'un.

— Enfin, s'il y en a un, monseigneur nous promet-il de signer celui de Gaston au-dessous?

— Ah! parbleu, de tout mon cœur, je ne risque rien, car je ne vois que le roi, qui n'est sûrement pas de la partie.

— Eh bien! à dater de ce moment, permettez, dit Montrésor, que nous vous prenions au mot, et veuillez bien consentir à présent à deux choses seulement, voir M. de Bouillon chez la reine, et M. le grand écuyer chez le roi.

— Tope! dit *Monsieur* gaiement et frappant l'épaule de Montrésor, j'irai dès aujourd'hui à la toilette de ma belle-sœur, et je prierai mon frère de venir courre un cerf, à Chambord, avec moi.

Les deux amis n'en demandaient pas plus, et furent surpris eux-mêmes de leur ouvrage; jamais ils n'avaient vu tant de résolution à leur chef. Aussi, de peur de le mettre sur une voie qui pût le détourner de la route qu'il venait de prendre, ils se hâtèrent de jeter la conversation sur d'autres sujets, et se retirèrent charmés, en laissant pour derniers mots dans son oreille qu'ils comptaient sur ses dernières promesses.

CHAPITRE XV.

L'ALCOVE.

Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes.

CHATEAUBRIAND.

Tandis qu'un prince était ainsi rassuré avec peine par ceux qui l'entouraient, et leur laissait voir un effroi qui pouvait être contagieux pour eux, une princesse, plus exposée aux accidents, plus isolée par l'indifférence de son mari, plus faible par sa nature et par la timidité qui vient de l'absence du bonheur, donnait de son côté l'exemple du courage le plus calme et de la plus pieuse résignation, et raffermissait sa suite effrayée : c'était la reine. A peine endormie depuis une heure, elle avait entendu des cris aigus derrière les portes et les épaisses tapisseries de sa chambre. Elle ordonna à ses femmes de faire entrer, et la duchesse de Chevreuse,

en chemise et enveloppée dans un grand manteau, vint tomber presque évanouie au pied de son lit, suivie de quatre femmes d'atours et de femmes de chambre. Ses pieds délicats étaient nus, et ils saignaient, parce qu'elle s'était blessée en courant; elle criait, en pleurant comme un enfant, qu'un coup de pistolet avait brisé ses volets et ses carreaux, et l'avait blessée; qu'elle suppliait la reine de la renvoyer en exil, où elle se trouvait plus tranquille que dans un pays où l'on voulait l'assassiner, parce qu'elle était l'amie de Sa Majesté. Elle avait ses cheveux dans un grand désordre et tombant jusqu'à ses pieds; c'était sa principale beauté, et la jeune reine pensa qu'il y avait dans cette toilette moins de hasard qu'on ne l'eût pu croire.

— Eh! ma chère, qu'arrive-t-il donc? lui dit-elle avec assez de sang-froid; vous avez l'air de Madeleine, mais dans sa jeunesse, avant le repentir. Il est probable que si l'on en veut à quelqu'un ici, c'est à moi; tranquillisez-vous.

— Non, madame, sauvez-moi, protégez-moi; c'est ce Richelieu qui me poursuit, j'en suis certaine.

Le bruit des pistolets qui s'entendit alors plus distinctement convainquit la reine que les terreurs de madame de Chevreuse n'étaient pas vaines.

— Venez m'habiller, madame de Motteville, cria-t-elle. Mais celle-ci avait perdu la tête entièrement, et ouvrant un de ces immenses coffres d'ébène, qui servaient d'armoires alors, en tirait une cassette de diamants de la princesse pour la sauver, et ne l'écoutait pas. Les autres femmes avaient vu sur une fenêtre la lueur des torches, et s'imaginant que le feu était au palais, précipitaient les bijoux, les dentelles, les vases d'or, et jusqu'aux porcelaines, dans des draps qu'elles voulaient jeter ensuite par la fenêtre. En même temps survint madame de Guimené, un peu plus habillée que la duchesse de Chevreuse, mais ayant pris la chose plus au tragique encore; l'effroi qu'elle avait en donna un peu à la reine, à cause du caractère cérémonieux et paisible qu'on lui connaissait. Elle entra sans saluer, pâle comme un spectre, et dit avec volubilité :

— Madame, il est temps de nous confesser; on attaque le Louvre, et tout le peuple arrive de la Cité, m'a-t-on dit.

La stupeur fit taire et rendit immobile toute la chambre.

— Nous allons mourir! cria la duchesse de Chevreuse toujours à genoux. Ah! mon Dieu! que ne suis-je restée en Angleterre! Oui, confessons-nous; je me confesse hautement : J'ai aimé..., j'ai beaucoup aimé..., j'ai été aimée de...

— C'est bon, c'est bon, dit la reine, je ne me

charge pas d'entendre jusqu'à la fin; ce ne serait peut-être pas le moindre de mes dangers, dont vous ne vous occupez guère.

Le sang-froid d'Anne d'Autriche et cette seconde réponse sévère rendirent pourtant un peu de calme à cette belle personne, qui se releva confuse, et s'aperçut du désordre de sa toilette qu'elle alla réparer le mieux qu'elle put dans un cabinet voisin.

— Dona Stephanía, dit la reine à une de ses femmes, la seule Espagnole qu'elle eût conservée auprès d'elle, allez chercher le capitaine des gardes; il est temps que je voie des hommes enfin, et que j'entende quelque chose de raisonnable.

Elle dit ceci en espagnol, et le mystère de cet ordre, dans une langue que ces dames ne comprenaient pas, fit rentrer le bon sens dans la chambre.

La camériste disait son chapelet; mais elle se leva du coin de l'alcôve où elle s'était réfugiée, et sortit en courant pour obéir à sa maîtresse.

Cependant les signes de la révolte et les symptômes de la terreur devenaient plus distincts audessous et dans l'intérieur. On entendait, dans la grande cour du Louvre, le piétinement des chevaux de la garde, les commandements des chefs; le roulement des carrosses de la reine, qu'on attelait pour fuir s'il le fallait; le bruit des chaînes de fer que l'on traînait sur le pavé pour former des barricades en cas d'attaque; les pas précipités, le choc des armes, des troupes d'hommes qui couraient dans les corridors; les cris sourds et confus du peuple qui s'élevaient et s'éteignaient, s'éloignaient et se rapprochaient comme le bruit des vagues et des vents.

La porte s'ouvrit encore, et cette fois ce fut pour introduire un charmant personnage....

— Je vous attendais, chère Marie, dit la reine, tendant les bras à la duchesse de Mantoue; vous avez eu plus de bravoure que nous toutes, vous venez assez parée pour être vue de toute la cour.

— Je ne m'étais pas couchée, heureusement, répondit la jeune princesse de Gonzague en baissant les yeux, j'ai vu tout ce peuple par mes fenêtres. O madame, madame, fuyez; je vous supplie de vous sauver par les escaliers secrets, et de nous permettre de rester à votre place; on pourra prendre l'une de nous pour la reine, et, ajouta-t-elle en versant une larme, je viens d'entendre des cris de mort. Sauvez-vous, madame; je n'ai pas de trône à perdre; vous êtes fille, femme et mère de rois, sauvez-vous, et laissez-nous ici.

— Vous avez à perdre plus que moi, mon amie, en beauté, en jeunesse, et, j'espère, en bonheur. dit la reine avec un sourire gracieux et lui donnant sa belle main à baiser; restez dans mon alcôve,

je le veux bien, mais nous y serons deux. Le seul service que j'accepte de vous, belle enfant, c'est de m'apporter ici dans mon lit cette petite cassette d'or que ma pauvre Motteville a laissée par terre, et qui contient ce que j'ai de plus précieux.

Puis en la recevant, elle ajouta à l'oreille de Marie : S'il m'arrive quelque malheur, jure-moi que tu la prendras pour la jeter dans la Seine.

— Je vous obéirai, madame, comme à ma bienfaitrice et comme à ma seconde mère, dit-elle en pleurant.

Cependant le bruit du combat redoublait sur les quais, et les vitraux de la chambre réfléchissaient souvent la lueur des coups de feu dont on entendait l'explosion. Le capitaine des gardes et celui des Suisses firent demander des ordres par dona Stephanía.

— Je leur permets d'entrer, dit la princesse. Rangez-vous de ce côté, mesdames; je suis homme dans ce moment, et je dois l'être. Puis, soulevant les rideaux de son lit, elle continua en s'adressant aux deux officiers :

— Messieurs, souvenez-vous d'abord que vous répondez sur votre tête de la vie des princes mes enfants; vous le savez, M. de Guitaut.

— Je couche en travers de leur porte, madame; mais ce mouvement ne menace ni eux ni Votre Majesté.

— C'est bien, ne pensez à moi qu'après eux, interrompit la reine, et protégez indistinctement tous ceux que l'on menace. Vous m'entendez aussi vous, M. de Bassompierre, vous êtes gentilhomme; oubliez que votre oncle est encore à la Bastille, et faites votre devoir près des petits-fils du feu roi son ami.

C'était un jeune homme d'un visage franc et ouvert : Votre Majesté, dit-il avec un léger accent allemand, peut voir que je n'oublie que ma famille, et non la sienne. Et il montra sa main gauche où il manquait deux doigts qui venaient d'être coupés.

— J'ai encore une autre main, dit-il en saluant et se retirant avec Guitaut.

La reine émue se leva aussitôt, et malgré les prières de la princesse de Guimené, les pleurs de Marie de Gonzague et les cris de madame de Chevreuse, voulut se mettre à la fenêtre, et l'entr'ouvrit, appuyée sur l'épaule de la duchesse de Mantoue.

— Qu'entends-je? dit-elle; en effet on crie : Vive le roi!... Vive la reine!...

Le peuple, croyant la reconnaître, redouble de cris en ce moment, et l'on entendit : A bas le cardinal! Vive M. le Grand!

Marie tressaillit.

— Qu'avez-vous? lui dit la reine en l'observant; mais comme elle ne répondait pas, et tremblait de tout son corps, cette bonne et douce princesse ne parut pas s'en apercevoir, et, prêtant la plus grande attention aux cris du peuple et à ses mouvements, elle exagéra même une inquiétude qu'elle n'avait plus depuis le premier nom arrivé à son oreille. Une heure après, lorsqu'on vint lui dire que la foule n'attendait qu'un geste de sa main pour se retirer, elle le donna gracieusement et avec un air de satisfaction, mais bien loin d'être complète, car le fond de son cœur était troublé par bien des choses, et surtout par le pressentiment de la régence. Plus elle se penchait hors de la fenêtre pour se montrer, plus elle voyait les scènes révoltantes que le jour naissant n'éclairait que trop : l'effroi rentrait dans son cœur à mesure qu'il lui devenait plus nécessaire de paraître calme et confiante, et son âme s'attristait de l'enjouement de ses paroles et de son visage. Exposée à tous ces regards, elle se sentait femme, et frémissait en voyant ce peuple qu'elle aurait peut-être bientôt à gouverner, et qui savait déjà demander la mort de quelqu'un, et appeler ses reines.

Elle salua donc.

Cent cinquante ans après, ce salut a été répété par une autre princesse, comme elle née du sang d'Autriche, et reine de France. La monarchie, sans base, telle que Richelieu l'avait faite, naquit et mourut entre ces deux comparutions.

Enfin la princesse fit refermer ses fenêtres, et se hâta de congédier sa suite timide. Les épais rideaux retombèrent sur les vitres bariolées, et la chambre ne fut plus éclairée par un jour qui lui était odieux; de gros flambeaux de cire blanche brûlaient dans des candélabres en forme de bras d'or, qui sortaient des tapisseries encadrées et fleurdelisées dont le mur était garni. Elle voulut rester seule avec Marie de Mantoue, et, rentrée avec elle dans l'enceinte que formait la balustrade royale, elle tomba assise sur son lit, fatiguée de son courage et de ses sourires, et se mit à fondre en larmes, le front appuyé contre son oreiller. Marie, à genoux, sur le marchepied de velours, tenait l'une de ses mains dans les siennes, et, sans oser parler la première, y appuyait sa tête en tremblant; car jamais on n'avait vu une larme dans les yeux de la reine.

Elles restèrent ainsi pendant quelques minutes. Après quoi la princesse, se soulevant péniblement, lui parla ainsi :

— Ne t'afflige pas, mon enfant, laisse-moi pleurer; cela fait tant de bien quand on règne! Si tu pries Dieu pour moi, demande-lui qu'il me donne la force de ne pas haïr l'ennemi qui me poursuit

partout, et qui perdra la famille royale de France et la monarchie par son ambition démesurée; je le reconnais encore dans ce qui vient de se passer, je le vois dans ces tumultueuses révoltes.

— Eh quoi! madame, n'est-il pas à Narbonne, car c'est le cardinal dont vous parlez sans doute? et n'avez-vous pas entendu que ces cris étaient pour vous et contre lui?

— Oui, mon amie, il est à trois cents lieues de nous, mais son génie fatal veille à cette porte. Si ces cris ont été jetés, c'est qu'il les a permis; si ces hommes se sont assemblés, c'est qu'ils n'ont pas atteint l'heure qu'il a marquée pour les perdre. Crois-moi, je le connais, et j'ai payé cher la science de cette âme perverse; il m'en a coûté toute la puissance de mon rang, les plaisirs de mon âge, les affections de ma famille, et jusqu'au cœur de mon mari; il m'a isolée du monde entier; il m'enferme à présent dans une barrière d'honneurs et de respects; et naguère il a osé, au scandale de la France entière, me mettre en accusation moi-même; on a visité mes papiers, on m'a interrogée; on m'a fait signer que j'étais coupable et demander pardon au roi d'une faute que j'ignorais; enfin j'ai dû au dévouement et à la prison, peut-être éternelle, d'un fidèle domestique¹, la conservation de cette cassette que tu as sauvée. Je vois dans tes regards que tu me crois trop effrayée; mais ne t'y trompe pas, comme toute la cour le fait à présent, ma chère fille; sois sûre que cet homme est partout, et qu'il sait jusqu'à nos pensées.

— Quoi! madame, saurait-il tout ce qu'ont crié ces gens sous vos fenêtres, et les noms de ceux qui les envoient?

— Oui, sans doute, il le sait d'avance ou le prévoit; il le permet, il l'autorise, pour me compromettre aux yeux du roi, et le tenir éternellement séparé de moi; il veut achever de m'humilier.

— Mais cependant le roi ne l'aime plus depuis deux ans; c'est un autre qu'il aime.

La reine sourit; elle contempla quelque temps en silence les traits naïfs et purs de la belle Marie et son regard plein de candeur qui se levait sur elle languissamment; elle écarta les boucles noires qui voilaient ce beau front, et parut reposer ses yeux et son âme en voyant cette innocence ravissante, exprimée sur un visage si beau; elle baisa sa joue, et reprit :

— Tu ne soupçonnes pas, pauvre ange, une triste vérité; c'est que le roi n'aime personne, et que ceux qui paraissent le plus en faveur sont les

plus près d'être abandonnés par lui, et jetés à celui qui engloitit et dévore tout.

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous?

— Sais-tu combien il en a perdu? poursuivit la reine d'une voix plus basse, et regardant ses yeux comme pour y lire toute sa pensée et y faire entendre la sienne; sais-tu la fin de ses favoris? t'a-t-on conté l'exil de Baradas, celui de Saint-Simon, le couvent de la Fayette, la honte de d'Hautefort, la mort de Chalais? Tous ont tombé devant un ordre de Richelieu à son maître, et sans cette faveur que tu prends pour de l'amitié, leur vie eût été paisible; mais elle est mortelle; c'est un poison. Tiens, vois cette tapisserie qui représente Sémélé; les favoris de Louis XIII ressemblent à cette femme; son attachement dévore comme ce feu qui l'éblouit et la brûle.

Mais la jeune duchesse n'était plus en état d'entendre la reine; elle continuait de fixer sur elle de grands yeux noirs qu'un voile de larmes obscurcissait; ses mains tremblaient dans celles d'Anne d'Autriche, et une agitation convulsive faisait frémir ses lèvres.

— Je suis bien cruelle, n'est-ce pas, Marie? poursuivit la reine avec une voix d'une douceur extrême, et en la caressant comme un enfant dont on veut tirer un aveu; oh! oui! sans doute, je suis bien méchante! notre cœur est bien gros! vous n'en pouvez plus, mon enfant; allons, parlez-moi; où en êtes-vous avec Cinq-Mars?

A ce mot, la douleur se fit un passage, et, toujours à genoux aux pieds de la reine, Marie versa à son tour, sur le sein de cette bonne princesse, un déluge de pleurs, avec des sanglots enfantins et des mouvements si violents dans sa tête et ses belles épaules, qu'il semblait que son cœur dût se briser. La reine attendit longtemps la fin de ce premier mouvement en la berçant dans ses bras comme pour apaiser sa douleur, et répétant souvent : Ma fille! allons, ma fille! ne t'afflige pas ainsi.

— Ah! madame, s'écria-t-elle, je suis bien coupable envers vous; mais je n'ai pas compté sur ce cœur-là; j'ai eu bien tort, j'en serai peut-être bien punie! Mais hélas! comment aurais-je osé vous parler, madame! Ce n'était pas d'ouvrir mon âme qui m'était difficile; c'était de vous avouer que j'avais besoin d'y faire lire.

La reine réfléchit un moment comme pour rentrer en elle-même, en mettant son doigt sur ses lèvres.

— Vous avez raison, reprit-elle ensuite; vous avez bien raison, Marie, c'est toujours le premier mot qu'il est difficile de nous dire, et cela nous perd souvent; mais il le faut, et sans cette étiquette on serait bien près de manquer de dignité. Ah! qu'il

¹ Il se nommait Laporte. Ni la crainte des supplices, ni l'espoir de l'or du cardinal ne lui arrachèrent un mot des secrets de la reine.

est difficile de régner ! Aujourd'hui voilà que je veux descendre dans votre cœur, et j'arrive trop tard pour vous faire du bien.

Marie de Mantoue baissa la tête sans répondre.

— Faut-il vous encourager à parler ? reprit la reine ; faut-il vous rappeler que je vous ai presque adoptée comme ma fille aînée ; qu'après avoir cherché à vous faire épouser le frère du roi, je vous préparais le trône de Pologne ? faut-il plus, Marie ? Oui, il faut plus ; je le ferai pour toi : si ensuite tu ne me fais pas connaître tout ton cœur, je t'ai mal jugée. Ouvre de ta main cette cassette d'or, voici la clef ; ouvre-la hardiment, ne tremble pas comme moi.

La duchesse de Mantoue obéit en hésitant, et vit dans ce petit coffre ciselé un couteau d'une forme grossière, dont la poignée était de fer et la lame très-rouillée ; il était posé sur quelques lettres ployées avec soin, sur lesquelles était le nom de Buckingham. Elle voulut les soulever, Anne d'Autriche l'arrêta :

— Ne cherche pas autre chose, lui dit-elle ; c'est là tout le trésor de la reine.... C'en est un ; car c'est le sang d'un homme qui ne vit plus, mais qui a vécu pour moi : il était le plus beau, le plus brave, le plus illustre des grands de l'Europe ; il se couvrit des diamants de la couronne d'Angleterre pour me plaire ; il fit naître une guerre sanglante, et arma des flottes, qu'il commanda lui-même, pour le bonheur de combattre une fois celui qui était mon mari ; il traversa les mers pour cueillir une fleur sur laquelle j'avais marché, et courut le risque de la mort pour baiser et tremper de larmes les pieds de ce lit en présence de deux femmes de ma cour. Dirai-je plus ? Oui, je te le dis à toi, je l'ai aimé, je l'aime encore dans le passé plus qu'on ne peut aimer d'amour. Eh bien ! il ne l'a jamais su, jamais deviné : ce visage, ces yeux ont été de marbre pour lui, tandis que mon cœur brûlait et se brisait de douleur ; mais j'étais reine de France.

Ici Anne d'Autriche serra fortement le bras de Marie.

— Ose te plaindre à présent, continua-t-elle, si tu n'as pas pu me parler d'amour, et ose te taire quand je viens de te dire de telles choses.

— Ah ! oui, madame, j'oserai vous confier ma douleur, puisque vous êtes pour moi...

— Une amie, une femme, interrompit la reine ; j'ai été femme par mon effroi qui t'a fait savoir un secret inconnu au monde entier ; j'ai été femme, tu le vois, par un amour qui survit à l'être aimé... Parle, parle-moi, il est temps...

— Il n'est plus temps, au contraire, reprit Marie avec un sourire forcé ; M. de Cinq-Mars et moi sommes unis pour toujours.

— Pour toujours ! s'écria la reine ; y pensez-vous ? et votre rang, votre nom, votre avenir, tout est-il perdu ? Réservez-vous ce désespoir à votre frère le duc de Réthel et à tous les Gonzague ?

— Depuis plus de quatre ans j'y pense et j'y suis résolue, et depuis dix jours nous sommes fiancés...

— Fiancés ! s'écria la reine, en frappant ses mains ; on vous a trompée, Marie. Qui l'edt osé sans l'ordre du roi ? c'est une intrigue que je veux savoir ; je suis sûre qu'on vous a entraînée et trompée.

Marie se recueillit un moment, et dit :

— Rien ne fut plus simple, madame, que notre attachement. J'habitais, vous le savez, le vieux château de Chaumont, chez la maréchale d'Effiat, mère de M. de Cinq-Mars.

Je m'y étais retirée pour pleurer mon père, et bientôt il arriva qu'il eut lui-même à regretter le sien. Dans cette nombreuse famille affligée, je ne vis que sa douleur qui fût aussi profonde que la mienne ; tout ce qu'il disait je l'avais déjà pensé, et lorsque nous vinmes à nous parler de nos peines, nous les trouvâmes toutes semblables ! Comme j'avais été la première malheureuse, je me connaissais mieux en tristesse, et j'essayais de le consoler en lui disant ce que j'avais souffert, de sorte qu'en me plaignant il s'oubliait. Ce fut le commencement de notre amour qui, vous le voyez, naquit presque entre deux tombeaux.

— Dieu veuille, ma chère, qu'il ait une fin heureuse, dit la reine.

— Je l'espère, madame, puisque vous priez pour moi, poursuivit Marie ; d'ailleurs tout me sourit à présent, mais alors j'étais bien malheureuse. La nouvelle arriva un jour au château que le cardinal appelait M. de Cinq-Mars à l'armée ; il me sembla que l'on m'enlevait encore une fois l'un des miens, et pourtant nous étions étrangers. Mais M. de Bassompierre ne cessait de parler de batailles et de mort ; je me retirais chaque soir toute troublée et je pleurais dans la nuit. Je crus d'abord que mes larmes coulaient encore pour le passé, mais je m'aperçus que c'était pour l'avenir, et je sentis bien que ce ne pouvaient plus être les mêmes pleurs, puisque je désirais les cacher.

Quelque temps se passa dans l'attente de ce départ ; je le voyais tous les jours, et je le plaignais de partir, parce qu'il me disait à chaque instant qu'il aurait voulu vivre éternellement comme dans ce temps-là, dans son pays et avec nous. Il fut ainsi sans ambition jusqu'au jour de son départ, parce qu'il ne savait pas s'il était... Je n'ose dire à Votre Majesté.

Marie, rougissant, baissait des yeux humides en souriant...

— Allons ! dit la reine, s'il était aimé, n'est-ce pas ?

— Et le soir, madame, il partit ambitieux.

— On s'en est aperçu en effet. Mais enfin il partit, dit Anne d'Autriche soulagée d'un peu d'inquiétude. Mais il est revenu depuis deux ans, et vous l'avez vu ?...

— Rarement, madame, dit la jeune duchesse avec un peu de fierté, et toujours dans une église et en présence d'un prêtre, devant qui j'ai promis de n'être qu'à M. de Cinq-Mars.

— Est-ce bien là un mariage ? a-t-on bien osé le faire ? Je m'en informerai. Mais, bon Dieu ! que de fautes ! que de fautes ! mon enfant, dans ce peu de mots que j'entends ! Laisse-moi y rêver.

Et se parlant tout haut à elle-même, la reine poursuivait, les yeux et la tête baissés, dans l'attitude de la réflexion :

— Les reproches sont inutiles et cruels si le mal est fait ; le passé n'est plus à nous, pensons au reste du temps. Cinq-Mars est bien par lui-même, brave, spirituel, profond même dans ses idées ; je l'ai observé, il a fait en deux ans bien du chemin, et je vois que c'était pour Marie.... Il se conduit bien ; il est digne, oui, il est digne d'elle à mes yeux ; mais à ceux de l'Europe, non. Il faut qu'il s'élève davantage encore ; la princesse de Mantoue ne peut pas avoir épousé moins qu'un prince. Il faudrait qu'il le fût. Pour moi, je n'y peux rien ; je ne suis point la reine, je suis la femme négligée du roi. Il n'y a que le cardinal, l'éternel cardinal, ... et il est son ennemi, et peut-être cette émeute...

— Hélas ! c'est le commencement de la guerre entre eux. Je l'ai trop vu tout à l'heure.

— Il est donc perdu ! s'écria la reine en embrassant Marie. Pardon, mon enfant, je te déchire le cœur, mais nous devons tout voir et tout dire aujourd'hui ; oui, il est perdu s'il ne renverse lui-même ce méchant homme ; car le roi n'y renoncera pas ; la force seule....

— Il le renversera, madame ; il le fera si vous l'aidez. Vous êtes comme la divinité de la France ; oh ! je vous en conjure ! protégez l'ange contre le démon ; c'est votre cause, celle de votre royale famille, celle de toute votre nation....

La reine sourit.

— C'est ta cause surtout, ma fille, n'est-il pas vrai ? et c'est comme telle que je l'embrasserai de tout mon pouvoir ; il n'est pas grand, je te l'ai dit, mais tel qu'il est, je te le prête tout entier ; pourvu cependant que cet *ange* ne descende pas jusqu'à des péchés mortels, ajouta-t-elle avec un regard plein de finesse ; j'ai entendu prononcer son nom cette nuit par des voix bien indignes de lui.

— Oh ! madame ! je jurerais qu'il n'en savait rien.

— Ah ! mon enfant, ne parlons pas d'affaires d'État, tu n'es pas bien savante encore ; laisse-moi dormir un peu, si je le puis, avant l'heure de ma toilette ; j'ai les yeux bien brûlants, et toi aussi peut-être.

En disant ces mots, l'aimable reine pencha sa tête sur son oreiller qui couvrait la cassette, et bientôt Marie la vit s'endormir à force de fatigue. Elle se leva alors, et, s'asseyant sur un grand fauteuil de tapisserie à grands bras et de forme carrée, joignit les mains sur ses genoux, et se mit à rêver à sa situation douloureuse : consolée par l'aspect de sa douce protectrice, elle reportait souvent ses yeux sur elle pour surveiller son sommeil, et lui envoyait en secret toutes les bénédictions que l'amour prodigue toujours à ceux qui le protègent ; baisant quelquefois les boucles de ses cheveux blonds, comme si, par ce baiser, elle eût dû lui glisser dans l'âme toutes les pensées favorables à sa pensée continuelle.

Le sommeil de la reine se prolongeait, et Marie pensait et pleurait. Cependant elle se souvint qu'à dix heures elle devait paraître à la toilette royale devant toute la cour ; elle voulut cesser de réfléchir pour arrêter ses larmes, et prit un gros volume in-folio, placé sur une table marquetée d'émail et de médaillons : c'était *l'Astrée*, de M. d'Urfé, ouvrage de *belle galanterie*, adoré des belles prudes de la cour. L'esprit naïf, mais juste, de Marie, ne put entrer dans ces amours pastorales ; elle était trop simple pour comprendre les bergers du Lignon, trop spirituelle pour se plaire à leurs discours, et trop passionnée pour sentir leur tendresse. Cependant la grande vogue de ce roman lui en imposait tellement, qu'elle voulut se forcer à y prendre intérêt, et s'accusant intérieurement chaque fois qu'elle éprouvait l'ennui qu'exhalaien les pages de son livre, elle le parcourait avec impatience pour trouver ce qui devait lui plaire et la transporter : une gravure l'arrêta ; elle représentait la bergère *Astrée* avec des talons hauts, un corset et un immense *vertugadin*, s'élevant sur la pointe du pied pour regarder passer dans le fleuve le tendre *Céladon*, qui se noyait du désespoir d'avoir été reçu un peu froidement dans la matinée. Sans se rendre compte des motifs de son dégoût et des faussetés accumulées de ce tableau, elle chercha, en faisant rouler les pages sous son pouce, un mot qui fixât son attention ; elle vit celui de *druide*. Ah ! voilà un grand caractère, se dit-elle ; je vais voir sans doute un de ces mystérieux sacrificateurs dont la Bretagne, m'a-t-on dit, conserve encore les pierres levées ; mais je le verrai sacrifiant des hommes : ce sera un spectacle d'horreur ; cependant lisons.

En se disant cela, Marie lut avec répugnance, en

fronçant le sourcil, et presque en tremblant, ce qui suit¹ :

— « Le druide Adamas appela délicatement les bergers Pimandre, Ligdamont, et Clidamant arrivé tout nouvellement de Calais. Cette aventure ne peut finir, leur dit-il, que par extrémité d'amour. L'esprit, lorsqu'il aime, se transforme en l'objet aimé ; c'est pour figurer ceci que mes enchantements agréables vous font voir dans cette fontaine la nymphe Sylvie que vous aimez tous trois. Le grand prêtre Amasis va venir de Montbrison, et vous expliquera la délicatesse de cette idée. Allez donc, gentils bergers ; si vos désirs sont bien réglés, ils ne vous causeront point de tourments ; et s'ils ne le sont pas, vous en serez punis par des évènements semblables à ceux de Céladon et de la bergère Galatée, que le volage Hercule abandonna dans les montagnes d'Auvergne, et qui donna son nom au tendre pays des Gaules ; ou bien encore vous serez lapidés par les bergères du Lignon, comme le fut le farouche Amidor. La grande nymphe de cet antre a fait un enchantement..... »

L'enchantement de la *grande nymphe* fut complet sur la princesse, qui eut à peine assez de force pour chercher d'une main défaillante, vers la fin du livre, que le druide Adamas était une *ingénieuse allégorie*, figurant le lieutenant général de *Montbrison, de la famille des Papon* ; ses yeux fatigués se fermèrent, et le gros livre glissa sur sa robe jusqu'au coussin de velours où s'appuyaient ses pieds, et où reposèrent mollement la belle Astrée et le galant Céladon, moins immobiles que Marie de Mantoue, vaincue par eux et profondément endormie.

CHAPITRE XVI.

LA CONFUSION.

SAINT JACQUES MAJOR.

Esse point moy ?

SAINT JEHAN.

Ou moy aussi ?

SAINT PIERRE.

Esse moy qui suis icy assés ?

SAINT ANDRÉ.

Esse moy ?

SAINT SIMON.

Suls-je point celuy ?

SAINT JUDE.

Esse point moy ?

SAINT THOMAS.

Ou moy aussi ?

(ANCIEN MYSTÈRE.)

Pendant cette même matinée, dont nous avons vu les effets divers chez Gaston d'Orléans et chez

¹ Lisez l'Astrée (s'il est possible).

la reine, le calme et le silence de l'étude régnaient dans un cabinet modeste d'une grande maison voisine du Palais de Justice. Une lampe de cuivre d'une forme gothique y luttait avec le jour naissant, et jetait sa lumière rougeâtre sur un amas de papiers et de livres qui couvraient une grande table ; elle éclairait le buste de l'Hospital, celui de Montaigne, du président de Thou, l'historien, et du roi Louis XIII ; une cheminée assez haute pour qu'un homme pût y entrer, et même s'y asseoir, était remplie par un grand feu brûlant sur d'énormes chenets de fer. Sur l'un de ces chenets était appuyé le pied du studieux de Thou, qui, déjà levé, examinait avec attention les œuvres nouvelles de Descartes et de Grotius ; il écrivait sur son genou ses notes sur ces livres de philosophie et de politique qui faisaient alors le sujet de toutes les conversations ; mais en ce moment les *Méditations métaphysiques* absorbaient toute son attention, le philosophe de la Touraine enchantait le jeune conseiller ; souvent, dans son enthousiasme, il frappait sur le livre en jetant des cris d'admiration ; quelquefois il prenait une sphère placée près de lui, et, la tournant longtemps sous ses doigts, s'enfonçait dans les plus profondes rêveries de la science ; puis, conduit par leur profondeur à une élévation plus grande, se jetait à genoux tout à coup devant le crucifix placé sur la cheminée, parce que, aux bornes de l'esprit humain, il avait rencontré Dieu. En d'autres instants, il s'enfonçait dans les bras de son grand fauteuil de manière à être presque assis sur le dos, et, mettant ses deux mains sur ses yeux, suivait dans sa tête la trace des raisonnements de René Descartes, depuis cette idée de la première méditation :

— « Supposons que nous sommes endormis, et que toutes ces particularités, savoir : que nous ouvrons les yeux, remuons la tête, étendons le bras, ne sont que de fausses illusions..... »

Jusqu'à cette sublime conclusion de la troisième :

— « Il ne reste à dire qu'une chose : c'est que, semblable à l'idée de soi-même, celle de Dieu est née et produite avec moi dès lors que j'ai été créé. Et, certes, on ne doit pas trouver étrange que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée pour être comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage. »

Ces pensées occupaient entièrement l'âme du jeune conseiller, lorsqu'un grand bruit se fit entendre sous ses fenêtres ; il crut que le feu d'une maison excitait ces cris prolongés, et se hâta de regarder vers l'aile du bâtiment occupée par sa mère et ses sœurs, mais tout y paraissait dormir, et les cheminées ne laissaient même échapper aucune

fumée qui attestât le réveil des habitants; il en bénit le ciel, et, courant à une autre fenêtre, il vit le peuple dont nous connaissons les exploits, se presser vers les rues étroites qui mènent au quai. Après voir examiné cette cohue de femmes et d'enfants, l'enseigne ridicule qui les guidait et les grossiers travestissements des hommes : « C'est quelque fête populaire ou quelque comédie du carnaval, » se dit-il; et, après s'être placé de nouveau au coin de son feu, il prit un grand almanach sur la table, et se mit à chercher avec beaucoup de soin quel saint on fêtait ce jour-là. Il regarda la colonne du mois de décembre, et, trouvant au quatrième jour de ce mois le nom de *sainte Barbe*, il se rappela qu'il venait de voir passer des espèces de petits canons et caissons, et parfaitement satisfait de l'explication qu'il se donnait à lui-même, se hâta de chasser l'idée qui venait de le distraire, et se renfonça dans sa douce étude, se levant seulement quelquefois pour aller prendre un livre aux rayons de sa bibliothèque, et, après y avoir lu une phrase, une ligne, ou seulement un mot, le jetait près de lui sur sa table ou sur le parquet, encombré ainsi de papiers qu'il se gardait de mettre à leur place de crainte de rompre le fil de ses rêveries.

Tout à coup on annonça, en ouvrant brusquement sa porte, un nom qu'il avait distingué parmi tous ceux du barreau, et un homme que ses relations dans la magistrature lui avaient fait connaître particulièrement.

— Eh! par quel hasard, à cinq heures du matin, vois-je entrer M. Fournier? s'écria-t-il; a-t-il quelques malheureux à défendre, quelque famille à nourrir des fruits de son talent? a-t-il quelque erreur à détruire parmi nous, quelque vertu à réveiller dans nos cœurs? car ce sont là de ses œuvres accoutumées. Vous venez peut-être m'apprendre quelque nouvelle humiliation de notre parlement; hélas! les chambres secrètes de l'Arse-nal sont plus puissantes que l'antique magistrature contemporaine de Clovis; le parlement s'est mis à genoux; tout est perdu, à moins qu'il ne se rem-plisse tout à coup d'hommes semblables à vous.

— Monsieur, je ne mérite pas vos éloges, dit l'avocat en entrant accompagné d'un homme grave et âgé, enveloppé comme lui d'un grand manteau, je mérite au contraire tout votre blâme, et j'en suis presque au repentir, ainsi que M. le comte du Lude que voici. Nous venons vous demander asile pour la journée.

— Asile! et contre qui? dit de Thou en les fai-sant asseoir.

— Contre le plus bas peuple de Paris qui nous veut pour chefs et que nous fuyons; il est odieux :

la vue, l'odorat, l'ouïe et le contact surtout sont par trop blessés, dit M. du Lude avec une gravité comique : c'est trop fort!

— Ah! ah! vous dites donc que c'est trop fort? dit de Thou fort étonné, mais ne voulant pas en faire semblant.

— Oui, reprit l'avocat, vraiment, entre nous, M. le Grand va trop loin.

— Oui, il pousse trop vite les choses; il fera avorter nos projets, ajouta son compagnon.

— Ah! vous dites donc qu'il va trop loin, ré-pondit, en se frottant le menton, de Thou, tou-jours plus surpris.

Il y avait trois mois que son ami Cinq-Mars ne l'était venu voir, et lui, sans s'en inquiéter beau-coup, le sachant à Saint-Germain fort en faveur et ne quittant pas le roi, était très-reculé pour les nouvelles de la cour. Livré à ses graves études, il ne savait jamais les événements publics que lors-qu'on l'y obligeait à force de bruit; il n'était au courant de la vie qu'à la dernière extrémité, et donnait souvent un spectacle assez divertissant à ses amis intimes par ses étonnements naïfs, d'au-tant plus que, par un petit amour-propre mondain, il voulait avoir l'air de s'entendre aux choses publiques, et tentait de cacher la surprise qu'il éprouvait à chaque nouvelle. Cette fois il était encore dans ce cas, et à cet amour-propre se joi-gnait celui de l'amitié; il ne voulait pas laisser croire que Cinq-Mars y eût manqué à son égard, et, pour l'honneur même de son ami, voulait pa-rattre instruit de ses projets.

— Vous savez bien où nous en sommes, conti-nua l'avocat....

— Oui, sans doute; poursuivez.

— Lié comme vous l'êtes avec lui, vous n'igno-rez pas que tout s'organise depuis un an....

— Certainement.... tout s'organise.... mais allez toujours....

— Vous conviendrez avec nous, monsieur, que M. le Grand est dans son tort...

— Ah! ah! c'est selon; mais expliquez-vous, je verrai...

— Eh bien! vous savez de quoi on était con-venu à la dernière conférence dont il vous a rendu compte?... 4

— Ah! c'est-à-dire,... pardonnez-moi, je vois bien à peu près, mais remettez-moi sur la voie...

— C'est inutile; vous n'avez pas oublié sans doute ce que lui-même nous recommanda chez Marion de Lorme.

— De n'ajouter personne à notre liste, dit M. du Lude.

— Ah! oui, oui, j'entends, dit de Thou; cela me semble raisonnable, fort raisonnable, en vérité!

— Eh bien ! poursuivit Fournier, c'est lui-même qui a enfreint cette convention ; car, ce matin, outre les drôles que ce furet d'abbé de Gondi nous a amenés, on a vu je ne sais quel vagabond *capitan* qui, pendant la nuit, frappait à coups d'épée et de poignard des gentilshommes des deux partis, en criant à tue-tête : A moi d'Aubijoux, tu m'as gagné trois mille ducats, voilà trois coups d'épée. A moi, la Chapelle ! j'aurai dix gouttes de sang en échange de mes dix pistoles. Et je l'ai vu de mes yeux attaquer ces messieurs et plusieurs autres encore des deux partis, assez loyalement, il est vrai, car il ne les frappait qu'en face et bien en garde, mais avec beaucoup de bonheur et une impartialité révoltante.

— Oui, monsieur, et j'allais lui en dire mon avis, reprit du Lude, quand je l'ai vu s'évader dans la foule comme un écureuil, et riant beaucoup avec quelques inconnus à figures basanées ; je ne doute pas cependant que M. de Cinq-Mars ne l'ait envoyé, car il donnait des ordres à cet Ambrosio, que vous devez connaître, ce prisonnier espagnol, ce vaurien qu'il a pris pour domestique. Ma foi, je suis dégoûté de cela, et je vous prie de le dire à M. le grand écuyer, en ami ; je ne suis point fait pour être confondu avec cette canaille.

— Ceci, monsieur, reprit Fournier, est fort différent de l'affaire de Loudun. Le peuple ne fit que se soulever, sans se révolter réellement ; dans ce pays c'était la partie saine et estimable de la population, indignée d'un assassinat, et non animée par le vin et l'argent. C'était un cri jeté contre un bourreau, cri dont on pouvait être l'organe honorablement, et non pas ces hurlements de l'hypocrisie factieuse et d'un amas de gens sans aveu, sortis de la boue de Paris et vomis par ses égouts. J'avoue que je suis aussi très-las de ce que je vois, et je suis venu pour vous prier d'en parler à M. le Grand.

De Thou était fort embarrassé pendant ces deux discours, et cherchait en vain à comprendre ce que Cinq-Mars pouvait avoir à démêler avec le peuple, qui lui avait semblé se réjouir ; d'un autre côté, il persistait à ne pas vouloir faire l'aveu de son ignorance ; elle était totale cependant, car la dernière fois qu'il avait vu son ami, il ne parlait que des chevaux et des écuries du roi, de la chasse au faucon et de l'importance du grand veneur dans les affaires de l'État, ce qui ne semblait pas annoncer de vastes projets où le peuple pût entrer. Enfin, il se hasarda timidement à leur dire :

— Messieurs, je vous promets de faire votre commission ; en attendant, je vous offre ma table, et des lits pour le temps que vous voudrez ; mais, pour vous dire mon avis dans cette occasion, cela

m'est fort difficile. Ah ça ! dites-moi un peu, on n'a donc pas fêté la Sainte-Barbe ce matin ?

— La Sainte-Barbe ! dit Fournier.

— La Sainte-Barbe ! dit du Lude.

— Oui, oui, on a brûlé de la poudre ; c'est ce que veut dire M. de Thou, reprit le premier en riant. Ah ! c'est fort drôle ! fort drôle ! Oui, effectivement, je crois que c'est aujourd'hui la Sainte-Barbe.

Cette fois, de Thou fut confondu de leur étonnement, et réduit au silence ; pour eux, voyant qu'ils ne s'entendaient pas avec lui, ils prirent le parti de se taire de même.

Ils se taisaient encore, lorsque la porte s'ouvrit à l'ancien gouverneur de Cinq-Mars, l'abbé Quillet, qui entra en boitant un peu ; il avait l'air fort soucieux, et n'avait rien conservé de son ancienne gaieté dans son air et ses propos ; seulement son regard était vif, et sa parole très-brusque.

— Pardon, pardon, mon cher de Thou, si je vous trouble sitôt dans vos occupations ; c'est étonnant, n'est-ce pas, de la part d'un goutteux ? Ah ! c'est que le temps s'avance, il y a deux ans je ne boitais pas ; j'étais, au contraire, fort ingambe, lors de mon voyage d'Italie : il est vrai que la peur donne des jambes.

En disant cela, il se jeta au fond d'une croisée, et, faisant signe à de Thou d'y venir lui parler, il continua tout bas :

— Que je vous dise, mon ami, à vous qui êtes dans leurs secrets ! je les ai fiancés, il y a quinze jours, comme ils vous l'ont raconté.

— Oui, vraiment ? dit le pauvre de Thou, tombant, de Charybde en Scylla, dans un autre étonnement.

— Allons, faites donc le surpris ! vous savez bien qui, continua l'abbé ; mais, ma foi, je crains d'avoir eu trop de complaisance pour eux, quoique ces deux enfants soient vraiment intéressants par leur amour ; j'ai peur de lui plus que d'elle ; je crois qu'il fait des sottises, d'après l'émeute de ce matin. Nous devrions nous consulter là-dessus.

— Mais, dit de Thou très-gravement, je ne sais pas, d'honneur ! ce que vous voulez dire ! Qui est-ce qui fait des sottises ?

— Allons donc, mon cher, voulez-vous faire encore le mystérieux avec moi ? C'est injurieux, dit le bonhomme commençant à se fâcher.

— Non, vraiment. Mais qui avez-vous fiancé ?

— Encore ? fi donc ! monsieur.

— Mais quelle est cette émeute de ce matin ?

— Vous vous jouez de moi ! Je sors, dit l'abbé en se levant.

— Je vous jure que je ne comprends rien à tout ce qu'on me dit aujourd'hui. Est-ce M. de Cinq-Mars ?

— A la bonne heure, monsieur, vous me traitez en cardinaliste; eh bien! quittons-nous, dit l'abbé Quillet furieux. Et il reprit sa canne à béquille, et sortit très-vite sans écouter de Thou, qui le poursuivit jusqu'à sa voiture en cherchant à l'apaiser, mais sans y réussir, parce qu'il n'osait nommer son ami sur l'escalier devant ses gens et ne pouvait s'expliquer. Il eut le déplaisir de voir s'en aller son vieux abbé encore tout en colère, et lui cria : A demain, pendant que le cocher partait, et sans qu'il y répondît.

Il lui fut utile cependant d'être descendu jusqu'au bas des degrés de sa maison, car il vit des groupes hideux de gens du peuple qui revenaient du Louvre, et fut à même alors de mieux juger l'importance de leur mouvement dans la matinée; il entendit des voix grossières crier comme en triomphe :

— Elle a paru, tout de même, la petite reine!

— Vive le bon duc de Bouillon qui nous arrive!

— Il a cent mille hommes avec lui qui viennent en radeau sur la Seine. Le vieux cardinal la Rochelle est mort. — Vive le roi! vive M. le Grand!

Les cris redoublèrent à l'arrivée d'une voiture à quatre chevaux, dont les gens portaient la livrée du roi, et qui s'arrêta devant la porte du conseiller. Il reconnut l'équipage de Cinq-Mars, auquel Ambrosio descendit ouvrir les grands rideaux, comme les avaient les carrosses de cette époque. Le peuple s'était jeté entre le marchepied et les premiers degrés de la porte, de sorte qu'il lui fallut de véritables efforts pour descendre et se débarrasser des femmes de la halle qui voulaient l'embrasser, en criant :

— Te voilà donc, mon cœur, mon petit ami! Tu arrives donc, mon mignon! Voyez comme il est joli, c't' amour, avec sa grande collerette! Ça n' vaut-i pas mieux que c't' autre avec sa moustache blanche? Viens, mon fils, apporte-nous du bon vin comme ce matin.

Henri d'Efflat serra la main, en rougissant, à son ami, qui se hâta de faire fermer ses portes.

— Cette faveur populaire est un calice qu'il faut boire, dit-il en entrant...

— Il me semble, répondit gravement de Thou, que vous le buvez jusqu'à la lie.

— Je vous expliquerai ce bruit, répondit Cinq-Mars un peu embarrassé. A présent, si vous m'aimez, habillez-vous pour m'accompagner à la toilette de la reine.

— Je vous ai promis bien de l'aveuglement, dit le conseiller; cependant il ne peut se prolonger plus longtemps, en bonne foi...

— Encore une fois, je vous parlerai longuement

en revenant de chez la reine; mais dépêchez-vous; il est dix heures bientôt.

— J'y vais donc avec vous, dit de Thou en le faisant entrer dans son cabinet où se trouvaient le comte du Lude et Fournier, et il passa lui-même dans un autre appartement.

CHAPITRE XVII.

LA TOILETTE.

Qu'il est doux d'être belle alors qu'on est aimée !

DELPIERRE GAY.

La voiture du grand écuyer roulait rapidement vers le Louvre, lorsque, fermant les rideaux dont elle était garnie, il prit la main de son ami, et lui dit avec émotion :

— Cher de Thou, j'ai gardé de grands secrets sur mon cœur, et croyez qu'ils y ont été bien pesants; mais deux craintes m'ont forcé au silence, celle de vos dangers, et le dirai-je? celle de vos conseils.

— Vous savez cependant bien, dit de Thou, que je méprise les premiers, et je pensais que vous ne méprisiez pas les autres.

— Non, mais je les redoutais, je les crains encore; je ne veux point être arrêté. Ne parlez pas, mon ami, pas un mot, je vous en conjure, avant d'avoir entendu et vu ce qui va se passer. Je vous ramène chez vous en sortant du Louvre; là, je vous écoute, et je pars pour continuer mon ouvrage; car rien ne m'ébranlera, je vous en avertis; je l'ai dit à ces messieurs chez vous tout à l'heure.

Cinq-Mars n'avait rien dans son accent de la rudesse que supposeraient ces paroles : sa voix était caressante, son regard doux, amical et affectueux, son air tranquille et déterminé dès longtemps; rien n'annonçait le moindre effort sur soi-même. De Thou le remarqua et en gémit.

— Hélas! dit-il en descendant de sa voiture avec lui, et il le suivit en soupirant dans le grand escalier du Louvre.

Lorsqu'ils entrèrent chez la reine, annoncés par des huissiers vêtus de noir et portant une verge d'ébène, elle était assise à sa toilette. C'était une sorte de table d'un bois noir, plaquée d'écaillé, de nacre et de cuivre incrustés, et formant une infinité de dessins d'assez mauvais goût, mais qui donnaient à tous les meubles un air de grandeur qu'on y admire encore; un miroir arrondi par le haut, et que les femmes du monde trouveraient aujourd'hui petit et mesquin, était seulement posé au milieu de la table. Des bijoux et des colliers épars la

couvraient. Anne d'Autriche, assise devant, et placée sur un grand fauteuil de velours cramoisi à longues franges d'or, restait immobile et grave comme sur un trône, tandis que dona Stephanía et madame de Motteville donnaient de chaque côté quelques coups de peigne fort légers comme pour achever la coiffure de la reine, qui était cependant en fort bon état, et déjà entremêlée de perles tressées avec ses cheveux blonds. Sa longue chevelure avait des reflets d'une beauté singulière, qui annonçaient qu'elle devait avoir au toucher la finesse et la douceur de la soie. Le jour tombait sans voile sur son front; il ne devait point redouter cet éclat, et en jetait un presque égal par sa surprenante blancheur qu'elle se plaisait à faire briller ainsi; ses yeux bleus mêlés de vert étaient grands et réguliers; et sa bouche, très-franche, avait cette lèvre inférieure des princesses d'Autriche, un peu avancée et fendue légèrement en forme de cerise, que l'on peut remarquer encore dans tous les portraits de cette époque. Il semble que leurs peintres aient pris à tâche d'imiter la bouche de la reine, pour plaire peut-être aux femmes de sa suite, dont la prétention devait être de lui ressembler. Les vêtements noirs adoptés alors par la cour, et dont la forme fut même fixée par un édit, relevaient encore l'ivoire de ses bras découverts jusqu'au coude, et ornés d'une profusion de dentelles qui sortaient de ses larges manches. De grosses perles pendaient à ses oreilles et se balançaient au-dessus de sa ceinture. Tel était l'aspect de la reine en ce moment. A ses pieds, sur deux coussins de velours, un enfant de quatre ans jouait avec un petit canon qu'il brisait : c'était le Dauphin, depuis Louis XIV. La duchesse Marie de Mantoue était assise à sa droite sur un tabouret; la princesse de Guimené, la duchesse de Chevreuse et mademoiselle de Montbazon, mesdemoiselles de Guise, de Rohan et de Vendôme, toutes belles ou brillantes de jeunesse, étaient placées derrière elle, et debout. Dans l'embrasure d'une croisée, MONSIEUR, le chapeau sous le bras, causait à voix basse avec un homme d'une taille élevée, assez gros, rouge de visage et l'œil fixe et hardi : c'était le duc de Bouillon. Un officier, d'environ vingt-cinq ans, d'une tournure svelte et d'une figure agréable, venait de remettre plusieurs papiers au prince; le duc de Bouillon paraissait les lui expliquer.

De Thou, attentif à surveiller tout ce qui touchait son ami, et tremblant en secret que sa destinée ne fût confiée à un être moins digne qu'il ne l'eût désiré, examina la princesse Marie avec cette attention scrupuleuse, cet œil scrutateur d'une mère sur la jeune personne qu'elle choisirait pour compagne de son fils, car il pensait qu'elle n'était pas

étrangère aux entreprises de Cinq-Mars. Il vit avec mécontentement que sa parure, extrêmement brillante, semblait lui donner plus de vanité que cela n'eût dû être pour elle et dans un tel moment. Elle ne cessait de replacer sur son front et d'entremêler avec ses boucles de cheveux les rubis qui paraient sa tête et n'égalaien pas l'éclat et les couleurs animées de son teint; elle regardait souvent Cinq-Mars, mais c'était plutôt le regard de la coquette que celui de l'amour, et souvent ses yeux étaient attirés vers les glaces de la toilette où elle veillait à la symétrie de sa beauté. Ces observations du conseiller commencèrent à lui persuader qu'il s'était trompé, en faisant tomber ses soupçons sur elle, surtout quand il vit qu'elle semblait éprouver quelque plaisir à s'asseoir près de la reine, tandis que les duchesses étaient debout derrière elle, et qu'elle les regardait souvent avec hauteur. — « Dans ce cœur de dix-neuf ans, se dit-il, l'amour serait seul, et aujourd'hui surtout; ce n'est pas elle. »

La reine fit un signe de tête presque imperceptible aux deux amis lorsqu'ils eurent salué, et toutes les femmes, excepté Marie de Gonzague, sortirent de l'appartement sans parler, avec de profondes révérences, comme si c'eût été convenu d'avance; alors la princesse, retournant son fauteuil elle-même, dit à MONSIEUR :

— Mon frère, je vous prie de vouloir bien venir vous asseoir près de moi. Nous allons nous consulter sur ce que je vous ai dit; la princesse Marie ne sera point de trop, je l'ai priée de rester. Nous n'aurons aucune interruption à redouter d'ailleurs.

La reine semblait plus libre dans ses manières et dans son langage; et, ne gardant plus sa sévère et cérémonieuse immobilité, elle fit aux autres assistants un geste qui les invitait à s'approcher d'elle.

Gaston d'Orléans, un peu inquiet de ce début solennel, vint nonchalamment s'asseoir à sa droite, et dit avec un demi-sourire et un air négligent, jouant avec sa fraise et la chaîne du Saint-Esprit pendante à son cou :

— Je pense bien, madame, que nous ne fatiguerons pas les oreilles d'une si jeune personne par une longue conférence; elle aimerait mieux entendre parler de danses et de mariage, d'un électeur ou du roi de Pologne, par exemple.

Marie prit un air dédaigneux; Cinq-Mars fronça le sourcil.

— Pardonnez-moi, répondit la reine en la regardant, je vous assure que la politique du moment l'intéresse beaucoup. Ne cherchez pas à nous échapper, mon frère, ajouta-t-elle en souriant, je vous tiens aujourd'hui ! C'est bien la moindre chose que nous écoutions M. de Bouillon.

Celui-ci s'approcha, tenant par la main le jeune officier dont nous avons parlé.

— Je dois d'abord, dit-il, présenter à Votre Majesté le baron de Beauvau, qui arrive d'Espagne.

— D'Espagne, dit la reine avec émotion; il y a du courage à cela. Vous avez vu ma famille?

— Il vous en parlera, ainsi que du comte d'Olivarès. Quant au courage, ce n'est pas la première fois qu'il en montre; vous savez qu'il commandait les cuirassiers du comte de Soissons.

— Comment! si jeune, monsieur, vous aimez bien les guerres politiques!

— Au contraire, j'en demande pardon à Votre Majesté, répondit-il, car je servais avec les *princes de la Paix*.

Anne d'Autriche se rappela le nom qu'avaient pris les vainqueurs de la Marfée, et sourit. Le duc de Bouillon, saisissant le moment d'entamer la grande question qu'il avait en vue, quitta Cinq-Mars auquel il venait de donner la main avec une grande effusion d'amitié, et s'approchant avec lui de la reine : — Il est miraculeux, madame, lui dit-il, que cette époque fasse encore jaillir de son sein quelques grands caractères, comme ceux-ci; et il montra le grand écuyer, le jeune Beauvau et de Thou : ce n'est qu'en eux que nous pouvons espérer désormais : ils sont à présent bien rares, car le grand niveleur a passé sur la France une longue faux.

— Est-ce du Temps que vous voulez parler, dit la reine, ou d'un personnage réel?

— Trop réel, trop vivant, trop longtemps vivant, madame, répondit le duc plus animé; cette ambition démesurée, cet égoïsme colossal ne peuvent plus se supporter. Tout ce qui porte un grand cœur s'indigne de ce joug, et dans ce moment, plus que jamais, on entrevoit toutes les infortunes de l'avenir. Il faut le dire, madame; oui, ce n'est plus le temps des ménagements : la maladie du roi est très-grave, le moment de penser et de résoudre est arrivé, car le temps d'agir n'est pas loin.

Le ton sévère et brusque de M. de Bouillon ne surprit pas Anne d'Autriche; mais elle l'avait toujours trouvé plus calme, et fut un peu émue de l'inquiétude qu'il témoignait; aussi quittant le ton de la plaisanterie qu'elle avait d'abord voulu prendre :

— Eh bien! quoi? que craignez-vous, et que voulez-vous faire?

— Je ne crains rien pour moi, madame, car l'armée d'Italie ou Sedan me mettront toujours à l'abri; mais je crains tout pour vous-même, et peut-être pour les princes vos fils.

— Pour mes enfants, M. le duc, pour les fils de France? L'entendez-vous, mon frère? l'entendez-vous, et vous ne paraissiez pas étonné?

La reine était fort agitée en parlant.

— Non, madame, dit Gaston d'Orléans, fort paisiblement; vous savez que je suis accoutumé à toutes les persécutions; je m'attends à tout de la part de cet homme; il est le maître, il faut se résigner....

— Il est le maître! reprit la reine; et de qui tient-il son pouvoir, si ce n'est du roi, et après le roi, quelle main le soutiendra, s'il vous plaît? qui l'empêchera de retomber dans son néant? sera-ce vous, ou moi?

— Ce sera lui-même, interrompit M. de Bouillon, car il veut se faire nommer régent! et je sais qu'à l'heure qu'il est, il médite de vous enlever vos enfants, et demande au roi que leur garde lui soit confiée.

— Me les enlever! s'écria la mère, saisissant involontairement le Dauphin et le prenant dans ses bras.

L'enfant, debout entre les genoux de la reine, regarda les hommes qui l'entouraient avec une gravité singulière à cet âge, et voyant sa mère tout en larmes, mit la main sur la petite épée qu'il portait.

— Ah! monseigneur, dit le duc de Bouillon en se baissant à demi pour lui adresser ce qu'il voulait faire entendre à la princesse, ce n'est pas contre nous qu'il faut tirer votre épée, mais contre celui qui déracine votre trône; il vous prépare une grande puissance, sans doute; vous aurez un sceptre absolu; mais il a rompu le faisceau d'armes qui le soutenait. Ce faisceau là, c'était votre vieille noblesse qu'il a décimée. Quand vous serez roi, vous serez un grand roi, j'en ai le pressentiment; mais vous n'aurez que des sujets et point d'amis, car l'amitié n'est que dans l'indépendance et une sorte d'égalité qui naît de la force. Vos ancêtres avaient leurs *pairs*, et vous n'aurez pas les vôtres. Que Dieu vous soutienne alors, monseigneur! car les hommes ne le pourront pas ainsi sans les institutions. Soyez grand, mais, surtout, qu'après vous, grand homme, il en vienne toujours d'aussi forts; car, en cet état de choses, si l'un d'eux trébuche, toute la monarchie s'écroulera.

Le duc de Bouillon avait une chaleur d'expression et une assurance qui captivaient toujours ceux qui l'entendaient : sa valeur, son coup d'œil dans les combats, la profondeur de ses vues politiques, sa connaissance des affaires d'Europe, son caractère réfléchi et décidé tout à la fois, le rendaient l'un des hommes les plus capables et les plus imposants de son temps, le seul même que redoutât

réellement le cardinal-duc. La reine l'écoutait toujours avec confiance, et lui laissait prendre une sorte d'empire sur elle. Cette fois elle fut plus fortement émue que jamais.

— Ah ! plutôt à Dieu, s'écria-t-elle, que mon fils eût l'âme ouverte à vos discours et le bras assez fort pour en profiter ! jusque-là pourtant j'entendrai, j'agirai pour lui ; c'est moi qui dois être et c'est moi qui serai régente ; je n'abandonnerai ce droit qu'avec la vie : s'il faut faire une guerre, nous la ferons, car je veux tout, excepté la honte et l'effroi de livrer le futur Louis XIV à ce sujet couronné. Oui, dit-elle en rougissant et serrant fortement le bras du jeune Dauphin ; oui, mon frère, et vous, messieurs, conseillez-moi : parlez, où en sommes-nous ? Faut-il que je parte ? dites-le ouvertement. Comme femme, comme épouse, j'étais prête à pleurer, tant ma situation était douloureuse ; mais à présent, voyez, comme mère je ne pleure pas ; je suis prête à vous donner des ordres s'il le faut.

Jamais Anne d'Autriche n'avait paru si belle qu'en ce moment, et cet enthousiasme qui paraissait en elle électrisa tous les assistants, qui ne demandaient qu'un mot de sa bouche pour parler. Le duc de Bouillon jeta un regard rapide sur Monsieur, qui se décida à prendre la parole.

— Ma foi, dit-il d'un air assez délibéré, si vous donnez des ordres, ma sœur, je veux être votre capitaine des gardes, sur mon honneur, car je suis las aussi des tourments que m'a causés ce misérable, qui ose encore me poursuivre pour rompre mon mariage, et tient toujours mes amis à la Bastille, ou les fait assassiner de temps en temps ; et d'ailleurs, je suis indigné, dit-il en se reprenant et baissant les yeux d'un air plus solennel, je suis indigné de la misère du peuple.

— Mon frère, reprit vivement la princesse, je vous prends au mot, car il faut faire ainsi avec vous, et j'espère qu'à nous deux nous serons assez forts ; faites seulement comme le comte de Soissons, et ensuite survivez à votre victoire ; rangez-vous avec moi comme vous fîtes avec M. de Montmorency, mais sautez le fossé.

Gaston sentit l'épigramme ; il se rappela son trait trop connu, lorsque l'infortuné révolté de Castelnau franchit presque seul un large fossé et trouva de l'autre côté dix-sept blessures, la prison et la mort, à la vue de Monsieur, immobile comme son armée. Dans la rapidité de la prononciation de la reine, il n'eut pas le temps d'examiner si elle avait employé cette expression proverbialement ou avec intention ; mais dans tous les cas, il prit le parti de ne pas la relever, et en fut empêché par elle-même, qui reprit en regardant Cinq-Mars :

— Mais, avant tout, pas de terreur panique, sachons bien où nous en sommes. M. le Grand, vous quittez le roi, avons-nous de telles craintes ?

D'Effiat n'avait pas cessé d'observer Marie de Mantoue, dont la physionomie expressive peignait pour lui toutes ses idées plus rapidement et aussi sûrement que la parole ; il y lut le désir de l'entendre parler, l'intention de faire décider le prince et la reine ; un mouvement d'impatience de son pied lui donna l'ordre d'en finir et de régler enfin toute la conjuration. Son front devint pâle et plus pensif ; il se recueillit un moment, car il sentait que là étaient toutes ses destinées. De Thou le regarda et frémit, parce qu'il le connaissait ; il eût voulu lui dire un mot, un seul mot ; mais Cinq-Mars avait déjà relevé sa tête, et parla ainsi :

— Je ne crois point, madame, que le roi soit aussi malade qu'on vous l'a pu dire ; Dieu nous conservera longtemps encore ce prince, je l'espère, j'en suis certain même. Il souffre, il est vrai, il souffre beaucoup ; mais son âme surtout est malade, et d'un mal que rien ne peut guérir, d'un mal que l'on ne souhaiterait pas à son plus grand ennemi, et qui le ferait plaindre de tout l'univers si on le connaissait. Cependant la fin de ses malheurs, je veux dire de sa vie, ne lui sera pas donnée encore de longtemps. Sa langueur est toute morale ; il se fait dans son cœur une grande révolution ; il voudrait l'accomplir et ne le peut pas : il a senti depuis longues années s'amasser en lui les germes d'une juste haine contre un homme auquel il croit devoir de la reconnaissance, et c'est ce combat intérieur entre sa bonté et sa colère qui le dévore. Chaque année qui s'est écoulée a déposé à ses pieds, d'un côté les travaux de cet homme, et de l'autre ses crimes. Voici qu'aujourd'hui ceux-ci l'emportent dans la balance ; le roi le voit et s'indigne : il veut le punir ; mais tout à coup il s'arrête et le pleure d'avance. Si vous pouviez le contempler ainsi, madame, il vous ferait pitié. Je l'ai vu saisir la plume qui devait tracer son exil, la noircir d'une main hardie, s'en servir, pourquoi ? Pour le féliciter par une lettre. Alors il s'applaudit de sa bonté comme chrétien ; il se maudit comme juge souverain ; il se méprise comme roi ; il cherche un refuge dans la prière et se plonge dans les méditations de l'avenir ; mais il se lève épouvanté, parce qu'il a entrevu les flammes que mérite cet homme, et que personne ne sait aussi bien que lui les secrets de sa damnation. Il faut l'entendre en cet instant s'accuser d'une coupable faiblesse, et s'écrier qu'il sera puni lui-même de n'avoir pas su le punir. On dirait quelquefois qu'il y a des ombres qui lui ordonnent de frapper, car son bras se lève en dormant. Enfin, madame, l'orage gronde

dans son cœur, mais ne brûle que lui; la foudre n'en peut pas sortir.

— Eh bien! qu'on la fasse donc éclater! s'écria le duc de Bouillon.

— Celui qui la touchera peut en mourir, dit **MONSIEUR**.

— Mais quel beau dévouement! reprit la reine.

— Que je l'admirerais! dit Marie à demi voix.

— Ce sera moi, reprit Cinq-Mars.

— Ce sera nous, dit M. de Thou à son oreille.

Le jeune Beauvau s'était rapproché du duc de Bouillon.

— Monsieur, lui dit-il, oubliez-vous la suite?

— Non, pardieu! je ne l'oublie pas, répondit tout bas celui-ci; et s'adressant à la reine : Acceptez, madame, l'offre de M. le Grand; il est à portée de décider le roi plus que vous et nous; mais tenez-vous prête à tout, car le cardinal est trop habile pour s'endormir. Je ne crois point à sa maladie; je ne crois point à son silence et à son immobilité qu'il veut nous persuader depuis deux ans; je ne croirais point à sa mort même, que je n'eusse porté sa tête dans la mer, comme celle du géant de l'Arioste. Attendez-vous à tout; hâtons-nous sur toutes choses. J'ai fait montrer mes plans à **MONSIEUR** tout à l'heure; je vais vous en faire l'abrégé : je vous offre Sedan, madame, pour vous et messeigneurs vos fils. L'armée d'Italie est à moi; je la fais rentrer s'il le faut. M. le grand écuyer est maître de la moitié du camp de Perpignan; tous les vieux huguenots de la Rochelle et du Midi sont prêts au premier signe à le venir trouver : tout est organisé depuis un an, par mes soins, en cas d'événement.

— Je n'hésite point, dit la reine, à me mettre dans vos mains pour sauver mes enfants s'il arrivait quelque malheur au roi. Mais dans ce plan général vous oubliez Paris.

— Il est à nous par tous les points : le peuple par l'archevêque, sans qu'il s'en doute, et par M. de Beaufort qui est son roi; les troupes par vos gardes et ceux de **MONSIEUR**, qui commandera tout s'il le veut bien.

— Moi! moi! oh! cela ne se peut pas absolument; je n'ai pas assez de monde, et il me faut une retraite plus forte que Sedan, dit Gaston.

— Mais elle suffit à la reine, reprit M. de Bouillon.

— Ah! cela peut bien être; mais ma sœur ne risque pas autant qu'un homme qui tire l'épée. Savez-vous que c'est très-hardi ce que nous faisons-là?

— Quoi! même ayant le roi pour nous? dit Anne d'Autriche.

— Oui, madame, oui, on ne sait pas combien

cela peut durer; il faut prendre ses sûretés, et je ne fais rien sans le traité avec l'Espagne.

— Ne faites donc rien, dit la reine en rougisant, car, certes, je n'en entendrai jamais parler.

— Ah! madame, ce serait pourtant plus sage, et **MONSIEUR** a raison, dit le duc de Bouillon, car le comte-duc de San-Lucar nous offre dix-sept mille hommes de vieilles troupes et cinq cent mille écus comptants.

— Quoi! dit la reine étonnée, on a osé aller jusque-là sans mon consentement! Déjà des accords avec l'étranger!

— L'étranger! ma sœur, devions-nous supposer qu'une princesse d'Espagne se servirait de ce mot? répondit Gaston.

Anne d'Autriche se leva en prenant le Dauphin par la main, et s'appuyant sur Marie :

— Oui, **MONSIEUR**, dit-elle, je suis Espagnole; mais je suis petite-fille de Charles-Quint, et je sais que la patrie d'une reine est autour de son trône.

Je vous quitte, messieurs, poursuivez sans moi, je ne sais plus rien désormais.

Elle fit quelques pas pour sortir, et voyant Marie tremblante et inondée de larmes, elle revint : Je vous promets cependant solennellement un inviolable secret, mais rien de plus.

Tous furent un peu déconcertés, hormis le duc de Bouillon, qui, ne voulant rien perdre de ses avantages, lui dit en s'inclinant avec respect :

— Nous sommes reconnaissants de cette promesse, madame, et nous n'en voulons pas plus, persuadés qu'après le succès vous serez tout à fait des nôtres.

Ne voulant plus s'engager dans une guerre de mots, la reine salua un peu moins sèchement et sortit avec Marie, qui laissa tomber sur Cinq-Mars un de ces regards qui renferment à la fois toutes les émotions de l'âme. Il crut lire dans ses beaux yeux le dévouement éternel et malheureux d'une femme donnée pour toujours, et il sentit que s'il avait jamais eu la pensée de reculer dans son entreprise, il se serait regardé comme le dernier des hommes. Sitôt qu'on cessa de voir les deux princesses :

— Là, là, là, je vous l'avais bien dit, Bouillon, vous fâchez la reine, dit **MONSIEUR**; vous avez été trop loin aussi. On ne m'accusera pas certainement d'avoir faibli ce matin; j'ai montré, au contraire, plus de résolution que je n'aurais dû.

— Je suis plein de joie et de reconnaissance pour Sa Majesté, répondit celui-ci d'un air triomphant; nous voilà sûrs de l'avenir. Qu'allez-vous faire à présent, M. de Cinq-Mars?

— Je vous l'ai dit, monsieur, je ne recule ja-

mais; quelles qu'en puissent être les suites pour moi, je verrai le roi; je m'exposerai à tout pour arracher ses ordres.

— Et le traité d'Espagne?

— Oui, je le.....

— De Thou saisit le bras de Cinq-Mars, et, s'avançant tout à coup, dit d'un air solennel :

— Nous avons décidé que ce serait après l'entrevue avec le roi qu'on le signerait; car si la juste sévérité de Sa Majesté envers le cardinal vous en dispense, il vaut mieux, avons-nous pensé, ne pas s'exposer à la découverte d'un si dangereux traité.

M. de Bouillon fronça le sourcil.

— Si je ne connaissais M. de Thou, dit-il, je prendrais ceci pour une défaite; mais de sa part...

— Monsieur, reprit le conseiller, je crois pouvoir m'engager sur l'honneur à faire ce que fera M. le Grand; nous sommes inséparables.

Cinq-Mars regarda son ami, et s'étonna de voir sur sa figure douce l'expression d'un sombre désespoir; il en fut si frappé, qu'il n'eut pas la force de le contredire.

— Il a raison, messieurs, dit-il seulement avec un sourire froid, mais gracieux, le roi nous épargnera peut-être bien des choses; on est très-fort avec lui. Du reste, monseigneur, et vous, M. le duc, ajouta-t-il avec une inébranlable fermeté, ne craignez pas que jamais je recule; j'ai brûlé tous les ponts derrière moi : il faut que je marche en avant, la puissance du cardinal tombera, ou ce sera ma tête.

— C'est singulier! fort singulier! dit Monsieur, je remarque que tout le monde ici est bien plus avancé que je ne le croyais dans la conjuration.

— Point du tout, Monsieur, dit le duc de Bouillon, on n'a préparé que ce que vous voudrez accepter. Remarquez qu'il n'y a rien d'écrit, et que vous n'avez qu'à parler pour que rien n'existe et n'ait existé : selon votre ordre, tout ceci sera un rêve ou un volcan.

— Allons, allons, je suis content, puisqu'il en est ainsi, dit Gaston; occupons-nous de choses plus agréables. Grâce à Dieu, nous avons un peu de temps devant nous : moi j'avoue que je voudrais que tout fût déjà fini; je ne suis point né pour les émotions violentes, cela prend sur ma santé, ajouta-t-il, s'emparant du bras de M. de Beauvau : dites-nous plutôt si les Espagnoles sont toujours jolies, jeune homme. On vous dit fort galant. Tu dieu! je suis sûr qu'on a parlé de vous là-bas. On dit que les femmes portent des vertugadins énormes! Eh bien! je n'en suis pas ennemi du tout. En vérité, cela fait paraître le pied plus petit et plus joli; je suis sûr que la femme de don Louis de Haro n'est pas plus belle que M^{me} de Guimené, n'est-il

pas vrai? Allons, soyez franc, on m'a dit qu'elle avait l'air d'une religieuse. Ah!... vous ne répondez pas, vous êtes embarrassé... elle vous a donné dans l'œil... Eh bien! parlons des usages : le roi a un nain charmant, n'est-ce pas? on le met dans un pâté. Qu'il est heureux le roi d'Espagne! je n'en ai jamais pu trouver un comme cela. Et la reine, on la sert à genoux toujours, n'est-il pas vrai? oh! c'est un bon usage; nous l'avons perdu; c'est malheureux, plus malheureux qu'on ne croit.

Gaston d'Orléans eut le courage de parler sur ce ton près d'une demi-heure de suite à ce jeune homme dont le caractère sérieux ne s'accommodait point de cette conversation, et qui, tout rempli encore de l'importance de la scène dont il venait d'être témoin, et des grands intérêts qu'on avait traités, ne répondit rien à ce flux de paroles oiseuses; il regardait le duc de Bouillon d'un air étonné, comme pour lui demander si c'était bien là cet homme que l'on allait mettre à la tête de la plus audacieuse entreprise conçue depuis longtemps, tandis que le prince, sans vouloir s'apercevoir qu'il restait sans réponses, les faisait lui-même souvent, et parlait avec volubilité, en se promenant, et l'entraînant avec lui dans la chambre. Il craignait que l'un des assistants ne s'avisât de renouer la conversation terrible du traité, mais aucun n'en était tenté, sinon le duc de Bouillon, qui cependant garda le silence de la mauvaise humeur. Pour Cinq-Mars, il fut entraîné par de Thou, qui lui fit faire sa retraite à l'abri de ce bavardage, sans que Monsieur eût l'air de l'avoir vu sortir.

CHAPITRE XVIII.

LE SECRET.

Et prononcés ensemble, à l'amitié fidèle
Nos deux noms fraternels serviront de modèle.

A. SOUMET, *Clytemnestre*.

De Thou était chez lui avec son ami; les portes de sa chambre refermées avec soin, et l'ordre donné de ne recevoir personne et de l'excuser auprès des deux réfugiés, s'il les laissait sortir sans les revoir; et les deux amis ne s'étaient encore adressé aucune parole.

Le conseiller était tombé dans son fauteuil et méditait profondément. Cinq-Mars, assis dans la cheminée haute, attendait d'un air sérieux et triste la fin de ce silence, lorsque de Thou, le regardant fixement et croisant les bras, lui dit d'une voix creuse et sombre :

— Voilà donc où vous en êtes venu! voilà donc les conséquences de votre ambition! Vous allez

faire exiler, peut-être tuer un homme, et introduire en France une armée étrangère; je vais donc vous voir assassin et traître à votre patrie! Par quels chemins êtes-vous arrivé jusque-là, par quels degrés êtes-vous descendu si bas?

— Un autre que vous ne me parlerait pas ainsi deux fois, dit froidement Cinq-Mars, mais je vous connais, et j'aime cette explication; je la voulais, et je l'ai provoquée. Vous serez aujourd'hui mon âme tout entière, je le veux. J'avais eu d'abord une autre pensée, une pensée meilleure peut-être, plus digne de notre amitié, plus digne de l'amitié; l'amitié! qui est la seconde chose de la terre.

Il élevait les yeux au ciel en parlant, comme s'il y eût cherché cette divinité.

— Oui, cela eût mieux valu. Je voulais ne vous rien dire; c'était une tâche pénible, mais jusqu'ici j'y avais réussi. Je voulais tout conduire sans vous, et ne vous montrer cette œuvre qu'achevée; je voulais vous tenir toujours hors du cercle de mes dangers; vous avouerai-je ma faiblesse? j'ai craint de mourir mal jugé par vous, si j'ai à mourir à présent : je supporte bien l'idée de la malédiction du monde, mais non celle de la vôtre; c'est ce qui m'a décidé à vous avouer tout.

— Quoi! et sans cette pensée vous auriez eu le courage de vous cacher toujours de moi! Ah! cher Henri, que vous avais-je fait pour prendre ce soin de mes jours? Par quelle faute avais-je mérité de vous survivre si vous mouriez! Vous avez eu la force de me tromper durant deux années entières; vous ne m'avez présenté de votre vie que ses fleurs; vous n'êtes entré dans ma solitude qu'avec un visage riant et chaque fois paré d'une faveur nouvelle! ah! il fallait que ce fût bien coupable ou bien vertueux!

— Ne voyez dans mon âme que ce qu'elle renferme. Oui, je vous ai trompé, mais c'était la seule joie paisible que j'eusse au monde. Pardonnez-moi d'avoir dérobé ces moments à ma destinée, hélas! si brillante. J'étais heureux du bonheur que vous me supposiez; je faisais le vôtre avec ce songe, et je ne suis coupable qu'aujourd'hui en venant le détruire et me montrer tel que j'étais. Écoutez-moi, je ne serai pas long; c'est toujours une histoire bien simple que celle d'un cœur passionné. Autrefois, je m'en souviens, c'était sous la tente, lorsque je fus blessé, mon secret fut près de m'échapper; c'eût été un bonheur peut-être. Cependant que m'auraient servi des conseils? je ne les aurais pas suivis; enfin, c'est Marie de Gonzague que j'aime.

— Quoi, celle qui va être reine de Pologne!

— Si elle est reine, ce ne peut être qu'après ma mort. Mais écoutez : c'est pour elle que je fus courtisan, pour elle que j'ai presque régné en France,

et c'est pour elle que je vais succomber, et peut-être mourir.

— Mourir! succomber! quand je vous reprochais votre triomphe! quand je pleurais sur la tristesse de votre victoire!

— Ah! que vous me connaissez mal si vous croyez que je sois dupe de la fortune quand elle me sourit; si vous croyez que je n'aie pas vu jusqu'au fond de mon destin! je lutte contre lui, mais il est le plus fort, je le sens; j'ai entrepris une tâche au-dessus des forces humaines, je succomberai.

— Eh! ne pouvez-vous vous arrêter? A quoi sert l'esprit dans les affaires du monde?

— A rien; si ce n'est pourtant à se perdre avec connaissance de cause; à tomber au jour qu'on avait prévu. Je ne puis reculer enfin. Lorsqu'on a en face un ennemi tel que Richelieu, il faut le renverser ou en être écrasé. Je vais frapper demain le dernier coup; ne m'y suis-je pas engagé devant vous tout à l'heure?

— Et c'est cet engagement même que je voulais combattre. Quelle confiance avez-vous dans ceux à qui vous livrez ainsi votre vie? N'avez-vous pas lu leurs pensées secrètes?

— Je les connais toutes; j'ai lu leur espérance à travers leur feinte colère; je sais qu'ils tremblent en menaçant; je sais qu'ils sont déjà prêts à faire leur paix en me donnant pour gage; mais c'est à moi de les soutenir et de décider le roi : il le faut, car Marie est ma fiancée, et ma mort est écrite à Narbonne.

C'est volontairement, c'est avec connaissance de tout mon sort que je me suis placé ainsi entre l'échafaud et le bonheur suprême. Il me faut l'arracher des mains de la fortune, ou mourir. Je goûte en ce moment le plaisir d'avoir rompu toute incertitude; eh quoi! vous ne rougissez pas de m'avoir cru ambitieux par un vil égoïsme comme ce cardinal; ambitieux, par le puéril désir d'un pouvoir qui n'est jamais satisfait; je le suis ambitieux, mais parce que j'aime. Oui, j'aime, et tout est dans ce mot. Mais je vous accuse à tort : vous avez embelli mes intentions secrètes, vous m'avez prêté de nobles desseins (je m'en souviens), de hautes conceptions politiques; elles sont belles, elles sont vastes, sans doute; mais, vous le dirai-je? ces vagues projets du perfectionnement des sociétés corrompues me semblent ramper encore bien loin au-dessous du dévouement de l'amour. Quand l'âme vibre tout entière pleine de cette unique pensée, elle n'a plus de place à donner aux plus beaux calculs des intérêts généraux, car les hauteurs même de la terre sont au-dessous du ciel.

De Thou baissa la tête.

— Que vous répondre? dit-il. Je ne vous comprends pas; vous raisonnez le désordre, vous pesez la flamme, vous calculez l'erreur.

— Oui, reprit Cinq-Mars, loin de détruire mes forces, ce feu intérieur les a développées; vous l'avez dit, j'ai tout calculé; une marche lente m'a conduit au but que je suis près d'atteindre. Marie me tenait par la main, aurais-je reculé? Devant un monde je ne l'aurais pas fait. Tout était bien jusqu'ici; mais une barrière invisible m'arrête : il faut la rompre cette barrière; c'est Richelieu. Je l'ai entrepris tout à l'heure devant vous, mais peut-être me suis-je trop hâté : je le crois à présent. Qu'il se réjouisse; il m'attendait. Sans doute, il a prévu que ce serait le plus jeune qui manquerait de patience; s'il en est ainsi, il a bien joué. Cependant, sans l'amour qui m'a précipité, j'aurais été plus fort que lui, quoique vertueux.

Ici, un changement presque subit se fit sur les traits de Cinq-Mars; il rougit et pâlit deux fois, et les veines de son front s'élevaient, comme des lignes bleues tracées par une main invisible.

— Oui, ajouta-t-il en se levant et tordant ses mains avec une force qui annonçait un violent désespoir concentré dans son cœur, tous les supplices dont l'amour peut torturer ses victimes, je les porte dans mon sein. Cette jeune enfant timide, pour laquelle je remuerai des empires, pour laquelle j'ai tout subi, jusqu'à la faveur d'un prince (et qui peut-être n'a pas senti tout ce que j'ai fait pour elle), ne peut encore être à moi. Elle m'appartient devant Dieu, et je lui suis étranger; que dis-je! il faut que j'entende discuter chaque jour devant moi lequel des trônes de l'Europe lui conviendra le mieux, dans des conversations où je ne peux même élever la voix pour avoir une opinion, tant on est loin de me mettre sur les rangs, et dans lesquelles on dédaigne pour elle les princes de sang royal qui marchent encore devant moi. Il faut que je me cache comme un coupable pour entendre à travers des grilles la voix de celle qui est ma femme, il faut qu'en public je m'incline devant elle! son mari dans l'ombre, son serviteur au grand jour! C'en est trop, je ne puis vivre ainsi : il faut faire le dernier pas, qu'il m'élève ou me précipite.

— Et pour votre bonheur personnel, vous voulez renverser un État!

— Le bonheur de l'État s'accorde avec le mien. Je le fais en passant, si je détruis le tyran du roi. L'horreur que m'inspire cet homme est passée dans mon sang. Autrefois, en venant le trouver, je rencontrais sur mes pas son plus grand crime; il est le génie du mal pour le malheureux roi : je le conjurerai. J'aurais pu devenir celui du bien pour Louis XIII; c'était une des pensées de Marie, sa

pensée la plus chère. Mais je crois que je ne triompherai pas dans l'âme tourmentée du prince.

— Sur quoi comptez-vous donc? dit de Thou.

— Sur un coup de dé. Si sa volonté peut cette fois durer quelques heures, j'ai gagné; c'est un dernier calcul auquel est suspendue ma destinée.

— Et celle de votre Marie!

— L'avez-vous cru, dit impétueusement Cinq-Mars. Non, non, s'il m'abandonne, je signe le traité d'Espagne et la guerre.

— Ah! quelle horreur! dit le conseiller; quelle guerre! une guerre civile!

— Oui, un crime, reprit froidement Cinq-Mars; eh! vous ai-je prié d'y prendre part?

— Cruel! ingrat, reprit son ami, pouvez-vous me parler ainsi? Ne savez-vous pas, ne vous ai-je pas prouvé que l'amitié tenait dans mon cœur la place de toutes les passions? Puis-je survivre non-seulement à votre mort, mais même au moindre de vos malheurs? Cependant laissez-moi vous fléchir et vous empêcher de frapper la France. O mon ami! mon seul ami! je vous en conjure à genoux, ne soyons pas ainsi parricides, n'assassinons pas notre patrie! je dis nous, car jamais je ne me séparerai de vos actions; conservez-moi l'estime de moi-même, pour laquelle j'ai tant travaillé; ne souillez pas ma vie et ma mort que je vous ai vouées.

De Thou était tombé aux genoux de son ami, et celui-ci, n'ayant plus la force de conserver sa froideur affectée, se jeta dans ses bras en le relevant, et, le serrant contre sa poitrine, lui dit d'une voix étouffée :

— Eh! pourquoi m'aimer autant, aussi! Qu'avez-vous fait, ami? Pourquoi m'aimer! vous qui êtes sage, pur et vertueux; vous que n'égarent pas une passion insensée et le désir de la vengeance; vous dont l'âme est nourrie seulement de religion et de science, pourquoi m'aimer? Que vous a donné mon amitié, que des inquiétudes et des peines? Faut-il à présent qu'elle fasse peser des dangers sur vous? séparez-vous de moi, nous ne sommes plus de la même nature; vous le voyez, les cours m'ont corrompu : je n'ai plus de candeur, je n'ai plus de bonté; je médite le malheur d'un homme, je sais tromper un ami. Oubliez-moi, dédaignez-moi, je ne vaudrais plus une de vos pensées, comment serais-je digne de vos périls?

— En me jurant de ne pas trahir le roi et la France, reprit de Thou. Savez-vous qu'il y va de partager votre patrie? savez-vous que si vous livrez nos places fortes, on ne vous les rendra jamais? savez-vous que votre nom sera l'horreur de la postérité? savez-vous que les mères françaises le maudiront, quand elles seront forcées d'enseigner à

leurs enfants une langue étrangère ? le savez-vous ? Venez.

Et il l'entraîna vers le buste de Louis XIII.

— Jurez devant lui (et il est votre ami aussi !), jurez de ne jamais signer cet infâme traité.

Cinq-Mars baissa les yeux ; et, avec une inébranlable ténacité, répondit quoique en rougissant :

— Je vous l'ai dit, si l'on m'y force, je signerai.

De Thou pâlit et quitta sa main : il fit deux tours dans sa chambre, les bras croisés, dans une inexprimable angoisse. Enfin, il s'avança solennellement vers le buste de son père, et ouvrit un grand livre placé au pied ; il y chercha une page déjà marquée, et lut tout haut :

— « Je pense donc que M. de Lignebœuf fut justement condamné à mort par le parlement de Rouen, pour n'avoir pas révélé la conjuration de Catteville contre l'État. »

Puis gardant le livre avec respect ouvert dans sa main, et contemplant l'image du président de Thou, dont il tenait les Mémoires :

— Oui, mon père, continua-t-il, vous aviez bien pensé ; je vais être criminel, je vais mériter la mort ; mais puis-je faire autrement ? Je ne dénoncerai pas ce traître, parce que ce serait aussi trahir, et qu'il est mon ami, et, de plus, malheureux.

Puis, s'avancant vers Cinq-Mars, et lui prenant de nouveau la main :

— Je fais beaucoup pour vous en cela, lui dit-il ; mais n'attendez rien de plus de ma part si vous signez ce traité.

Cinq-Mars était ému jusqu'au fond du cœur de cette scène, parce qu'il sentait tout ce que devait souffrir son ami en le repoussant ; il prit cependant encore sur lui d'arrêter une larme qui s'échappait de ses yeux, et répondit en l'embrassant :

— Ah ! de Thou, je vous trouve toujours aussi parfait ; oui, vous me rendez service en vous éloignant de moi, car si votre sort eût été lié au mien, je n'aurais pas osé disposer de ma vie, et j'aurais hésité à la sacrifier s'il le faut.

CHAPITRE XIX.

LA PARTIE DE CHASSE.

On a bien des grâces à rendre à son étoile quand on peut quitter les hommes sans être obligé de leur faire du mal et de se déclarer leur ennemi.

Ce. NODIN. *Jean Stagar.*

Cependant la maladie du roi jetait la France dans un trouble que ressentent toujours les États mal affermis, aux approches de la mort des princes. Quoi-

que Richelieu fût le centre de la monarchie, il ne régnait pourtant qu'au nom de Louis XIII, et comme enveloppé de l'éclat de ce nom qu'il avait agrandi. Tout absolu qu'il était sur son maître, il le craignait néanmoins, et cette crainte rassurait la nation contre ses désirs ambitieux dont le roi même était l'immuable barrière. Mais ce prince mort, que ferait l'impérieux ministre, où s'arrêterait cet homme qui avait tant osé ? Accoutumé à manier le sceptre, qui l'empêcherait de le porter toujours, et d'inscrire son nom seul au bas des lois que seul il avait dictées ? Ces terreurs agitaient tous les esprits. Le peuple cherchait en vain sur toute la surface du royaume ces colosses au pied desquels il avait coutume de se mettre à l'abri dans les orages politiques, il ne voyait plus que leurs tombeaux récents ; les parlements étaient muets, et l'on sentait que rien ne s'opposerait au monstrueux accroissement de ce pouvoir usurpateur. Personne n'était déçu complètement par les souffrances affectées du ministre ; nul n'était touché de cette hypocrite agonie qui avait trop souvent trompé l'espoir public, et l'éloignement n'empêchait pas de sentir peser partout le doigt de l'effrayant parvenu.

L'amour du peuple se réveillait aussi pour le fils d'Henri IV ; on courait dans les églises, on priait, et même on pleurait beaucoup. Les princes malheureux sont toujours aimés. La mélancolie de Louis et sa douleur mystérieuse intéressaient toute la France, et, vivant encore, on le regrettait déjà, comme si chacun eût désiré de recevoir la confiance de ses peines, avant qu'il n'emportât avec lui le grand secret de ce que souffrent ces hommes placés si haut qu'ils ne voient dans leur avenir que leur tombe.

Le roi, voulant rassurer la nation entière, fit annoncer le rétablissement momentané de sa santé, et voulut que la cour se préparât à une grande partie de chasse donnée à Chambord, domaine royal, où son frère le duc d'Orléans le priait de revenir.

Ce beau séjour était la retraite favorite du roi, sans doute parce que, en harmonie avec sa personne, il unissait comme elle la grandeur à la tristesse. Souvent il y passait des mois entiers sans voir qui que ce fût, lisant et relisant sans cesse des papiers mystérieux, écrivant des choses inconnues, qu'il enfermait dans un coffre de fer dont lui seul avait le secret. Il se plaisait quelquefois à n'être servi que par un seul domestique, à s'oublier ainsi lui-même par l'absence de sa suite, et à vivre pendant plusieurs jours comme un homme pauvre ou comme un citoyen exilé, aimant à se figurer la misère ou la persécution, pour respirer de la royauté.

Un autre jour, changeant tout à coup de pensée, il voulait être dans une solitude plus absolue, et, lorsqu'il avait interdit son approche à tout être humain, revêtu de l'habit d'un moine, il courait s'enfermer dans la chapelle voûtée, et, relisant la vie de Charles-Quint, il se croyait à Saint-Just, et chantait sur lui-même cette messe de la mort qui la fit venir autrefois sur la tête de l'empereur espagnol. Mais, au milieu de ces chants et de ces méditations même, son faible esprit était poursuivi et distrait par des images contraires. Jamais le monde et la vie ne lui avaient paru plus beaux que dans la solitude et près de la tombe. Entre ses yeux et les pages qu'il s'efforçait de lire, passaient de brillants cortèges, des armées victorieuses, des peuples transportés d'amour; il se voyait puissant, combattant, triomphateur, adoré, et si un rayon du soleil échappé des vitraux venait à tomber sur lui, se levant tout à coup du pied de l'autel, il se sentait emporté par une soif du jour ou du grand air, qui l'arrachait de ces lieux sombres et étouffés; mais revenu à la vie, il y retrouvait le dégoût et l'ennui, car les premiers hommes qu'il rencontrait lui rappelaient sa puissance par leurs respects. C'était alors qu'il croyait à l'amitié et l'appelait à ses côtés; mais à peine était-il sûr de sa possession véritable, qu'un grand scrupule s'emparait tout à coup de son âme : c'était celui d'un attachement trop fort pour la créature, qui le détournait de l'adoration divine, ou plus souvent encore le repoussait secret de s'éloigner trop des affaires d'État; l'objet de son affection momentanée lui semblait alors un être despotique, dont la puissance l'arrachait à ses devoirs; il se créait une chaîne imaginaire, et se plaignait intérieurement d'être opprimé; mais, pour le malheur de ses favoris, il n'avait pas la force de manifester contre eux ses ressentiments par une colère qui les eût avertis, et, continuant à les caresser, il attirait par cette contrainte le feu secret de son cœur et le poussait jusqu'à la haine; il y avait des moments où il était capable de tout contre eux.

Cinq-Mars connaissait parfaitement la faiblesse de son esprit, qui ne pouvait se tenir ferme dans aucune ligne, et la faiblesse de son cœur, qui ne pouvait ni aimer ni haïr complètement; aussi sa position, enviable de la France entière, et l'objet de la jalousie même du grand ministre, était-elle si chancelante et si douloureuse, que, sans son amour pour Marie, il eût brisé sa chaîne d'or avec plus de joie qu'un forçat n'en ressent dans son cœur, lorsqu'il voit tomber le dernier anneau qu'il a limé pendant deux années avec un ressort d'acier caché dans sa bouche. Cette impatience d'en finir avec le sort qu'il voyait de si près hâta l'explosion de

cette mine patiemment creusée, comme il l'avait avoué à son ami; mais sa situation était alors celle d'un être qui, placé à côté du livre de vie, verrait tout le jour y passer la main qui doit tracer sa damnation ou son salut. Il partit avec Louis XIII pour Chambord, décidé à choisir la première occasion favorable à son dessein. Elle se présenta.

Le matin même du jour fixé pour la chasse, le roi lui fit dire qu'il l'attendait à l'escalier du Lis; il ne sera peut-être pas inutile de parler de cette étonnante construction.

A quatre lieues de Blois, à une lieue de la Loire, dans une petite vallée fort basse; entre des marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on rencontre tout à coup un château royal, ou plutôt magique. On dirait que, contraint par quelque lampe merveilleuse, un génie de l'Orient l'a enlevé pendant une des mille nuits, et l'a dérobé au pays du soleil, pour le cacher dans ceux du brouillard, avec les amours d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor; mais à ces dômes bleus, à ces élégants minarets, arrondis sur de larges murs ou élancés dans l'air, à ces longues terrasses qui dominent les bois, à ces flèches légères que le vent balance, à ces croissants entrelacés partout sur les colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad ou de Cachemire, si les murs noircis, leur tapis de mousse et de lierre, et la couleur pâle et mélancolique du ciel n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie qui éleva ces bâtiments, mais il vint d'Italie et se nomma le Primatice; ce fut bien un beau prince dont les amours s'y cachèrent, mais il était roi, et se nommait François I^{er}. Sa salamandre y jette ses flammes partout; elle étincelle mille fois sur les voûtes, comme feraient les étoiles d'un ciel; elle soutient les chapiteaux avec sa couronne ardente; elle colore les vitraux de ses feux; elle serpente avec les escaliers secrets, et, partout, semble dévorer de ses regards flamboyants les triples croissants d'une Diane mystérieuse, deux fois déesse et deux fois adorée dans ce bois voluptueux.

Mais la base de cet étrange monument est comme lui pleine d'élégance et de mystère : c'est un double escalier qui s'élève en deux spirales, entrelacées depuis les fondements les plus lointains de l'édifice, jusqu'au-dessus des plus hauts clochers, et se termine par une lanterne ou cabinet à jour, couronné d'une fleur de lis colossale, aperçue de bien loin; deux hommes peuvent y monter ensemble sans se voir.

Cet escalier lui seul semble un petit temple isolé; comme nos églises, il est soutenu et protégé par les arcades de ses ailes minces, transparentes, et pour ainsi dire brodées à jour. On croirait que la

pierre docile s'est ployée sous le doigt de l'architecte; elle paraît, si l'on peut le dire, pétrie selon les caprices de son imagination. On conçoit à peine comment les plans en furent tracés, et dans quels termes les ordres furent expliqués aux ouvriers; cela semble une pensée fugitive, une rêverie brillante, qui aurait pris tout à coup un corps durable, un songe réalisé.

Cinq-Mars montait lentement les larges degrés qui devaient le conduire auprès du roi, et s'arrêtait plus longtemps sur chaque marche à mesure qu'il approchait, soit dégoût d'aborder ce prince dont il avait à écouter les plaintes nouvelles tous les jours, soit pour rêver à ce qu'il allait faire, lorsque le son d'une guitare vint frapper son oreille. Il reconnut l'instrument chéri de Louis et sa voix triste, faible et tremblante, qui se prolongeait sous les voûtes; il semblait essayer l'une de ces romances qu'il composait lui-même, et répétait souvent d'une main hésitante un refrain imparfait. On distinguait mal les paroles, et il n'arrivait à l'oreille que quelques mots *d'abandon, d'ennui du monde et de belle flamme.*

Le jeune favori haussa les épaules en écoutant :

— Quel nouveau chagrin te domine? dit-il; voyons, lisons encore une fois dans ce cœur glacé qui croit désirer quelque chose.

Il entra dans l'étroit cabinet.

Vêtu de noir, à demi couché sur une chaise longue, et les coudes appuyés sur des oreillers, le prince touchait languissamment les cordes de sa guitare; il cessa de fredonner en apercevant le grand écuyer, et, levant ses grands yeux sur lui d'un air de reproche, balança longtemps sa tête avant de parler, puis d'un ton larmoyant et un peu emphatique :

— Qu'ai-je appris, Cinq-Mars, lui dit-il, qu'ai-je appris de votre conduite! Que vous me faites de peine en oubliant tous mes conseils! Vous avez noué une coupable intrigue; était-ce de vous que je devais attendre de pareilles choses! vous dont la piété, dont la vertu m'avaient tant attaché!

Plein de la pensée de ses projets politiques, Cinq-Mars se vit découvert et ne put se défendre d'un moment de trouble; mais parfaitement maître de lui-même, il répondit sans hésiter :

— Oui, sire, et j'allais vous le déclarer, je suis accoutumé à vous ouvrir mon âme.

— Me le déclarer! s'écria Louis XIII en rougissant et pâlisant comme sous les frissons de la fièvre, vous auriez osé souiller mes oreilles de ces affreuses confidences, et vous êtes si calme en parlant de vos désordres! Allez, vous mériteriez d'être condamné aux galères comme un Rondin; c'est un crime de lèse-majesté que vous avez commis par

votre manque de foi vis-à-vis de moi. J'aimerais mieux que vous fussiez faux-monnayeur comme le marquis de Coucy, ou à la tête des Croquants, que de faire ce que vous avez fait; vous déshonorez votre famille et la mémoire du général votre père.

Cinq-Mars, se voyant perdu, fit la meilleure contenance qu'il put, et dit avec un air résigné :

— Eh bien! sire, envoyez-moi donc juger et mettre à mort, mais épargnez-moi vos reproches.

— Vous moquez-vous de moi, petit hobereau de province? reprit Louis; je sais très-bien que vous n'avez point encouru la peine de mort devant les hommes, mais c'est au tribunal de Dieu, monsieur, que vous serez jugé.

— Ma foi, sire, reprit l'impétueux jeune homme que l'injure avait choqué, que ne me laissez-vous retourner dans ma province que vous méprisez tant, comme j'en ai été tenté cent fois! je vais y aller, je ne puis supporter la vie que je mène près de vous; un ange n'y tiendrait pas. Encore une fois, faites-moi juger si je suis coupable, ou laissez-moi me cacher en Touraine. C'est vous qui m'avez perdu en m'attachant à votre personne; si vous m'avez fait concevoir des espérances trop grandes, que vous renversiez ensuite, est-ce ma faute à moi? Eh! pourquoi m'avez-vous fait grand écuyer, si je ne devais pas aller plus loin? Enfin, suis-je votre ami ou non? et, si je le suis, ne puis-je pas être duc, pair, et même connétable aussi bien que M. de Luynes, que vous avez tant aimé parce qu'il vous a dressé des faucons? Pourquoi ne suis-je pas admis au conseil? J'y parlerais aussi bien que toutes nos vieilles têtes à collerettes; j'ai des idées neuves et un meilleur bras pour vous servir. C'est votre cardinal qui vous a empêché de m'y appeler, et c'est parce qu'il vous éloigne de moi que je le déteste, continua Cinq-Mars, en montrant le poing comme si Richelieu eût été devant lui; oui, je le tuerais de ma main s'il le fallait.

D'Effiat avait les yeux enflammés de colère, frappait du pied en parlant, et tourna le dos au roi comme un enfant qui boude, s'appuyant contre l'une des petites colonnes de la lanterne.

Louis, qui reculait devant toute résolution, et que l'irréparable épouvantait toujours, lui prit la main.

O faiblesses du pouvoir! caprices du cœur humain! c'était par ces emportements enfantins, par ces défauts de l'âge, que ce jeune homme gouvernait un roi de France à l'égal du premier politique du temps. Ce prince croyait, et, avec quelque apparence de raison, qu'un caractère si emporté devait être sincère, et ses colères même ne le fauchaient pas. Celle-ci d'ailleurs ne portait pas sur ses

reproches véritables, et il lui pardonnait de haïr le cardinal. L'idée même de la jalousie de son favori contre le ministre lui plaisait, parce qu'elle supposait de l'attachement, et qu'il ne craignait que son indifférence. Cinq-Mars le savait et avait voulu s'échapper par là, préparant ainsi le roi à considérer tout ce qu'il avait fait comme un jeu d'enfant, et comme la conséquence de son amitié pour lui; mais le danger n'était pas si grand; il respira quand le prince lui dit :

— Il ne s'agit point du cardinal, et je ne l'aime pas plus que vous; mais c'est votre conduite scandaleuse que je vous reproche, et que j'aurai bien de la peine à vous pardonner. Quoi! monsieur, j'apprends qu'au lieu de vous livrer aux exercices de piété auxquels je vous ai habitué, quand je vous crois au *Salut* ou à l'*Angélus*, vous partez de Saint-Germain, et vous allez passer une partie de la nuit, chez qui! oserai-je le dire sans péché? chez une femme perdue de réputation, qui ne peut avoir avec vous que des relations pernicieuses au salut de votre âme, et qui reçoit chez elle des esprits forts, Marion de Lorme, enfin! Qu'avez-vous à répondre? Parlez.

Laissant sa main dans celle du roi, mais toujours appuyé contre la colonne, Cinq-Mars répondit :

— Est-on donc si coupable de quitter des occupations graves pour d'autres plus graves encore? Si je vais chez Marion de Lorme, c'est pour entendre la conversation des savants qui s'y rassemblent. Rien n'est plus innocent que cette assemblée : on y fait des lectures qui se prolongent quelquefois dans la nuit, il est vrai, mais qui ne peuvent qu'élever l'âme, bien loin de la corrompre. D'ailleurs, vous ne m'avez jamais ordonné de vous rendre compte de tout; il y a longtemps que je vous l'aurais dit si vous l'aviez voulu.

— Ah! Cinq-Mars, Cinq-Mars, où est la confiance? N'en sentez-vous pas le besoin? C'est la première condition d'une amitié parfaite, comme doit être la nôtre, comme celle qu'il faut à mon cœur.

La voix de Louis était plus affectueuse, et le favori, le regardant par-dessus l'épaule, prit un air moins irrité, mais seulement ennuyé et résigné à l'écouter.

— Que de fois vous m'avez trompé! poursuivit le roi; puis-je me fier à vous? ne sont-ce pas des galants et des damerets que vous voyez chez cette femme? N'y va-t-il pas d'autres courtisanes?

— Eh mon Dieu! non, sire; j'y vais souvent avec un de mes amis, un gentilhomme de Touraine, nommé René Descartes.

— Descartes? Je connais ce nom-là; oui, c'est

un officier qui se distingua au siège de la Rochelle, et qui se mêle d'écrire; il a une bonne réputation de piété, mais il est lié avec Desbarreaux qui est un esprit fort. Je suis sûr que vous trouvez là beaucoup de gens qui ne sont point bonne compagnie pour vous; beaucoup de jeunes gens sans famille, sans naissance. Voyons, dites-moi, qui y avez-vous vu la dernière fois?

— Mon Dieu! je me rappelle à peine leurs noms, dit Cinq-Mars en cherchant, les yeux en l'air; quelquefois je ne les demande pas... C'était d'abord un certain monsieur, monsieur... Groot, ou Grotius, un Hollandais.

— Je sais cela, un ami de Barneveldt; je lui fais une pension. Je l'aimais assez, mais le card... mais on m'a dit qu'il était religieux exalté....

— J'y vis aussi un Anglais, nommé John Milton; c'est un jeune homme qui vient d'Italie, et retourne à Londres, il ne parle presque pas.

— Inconnu, parfaitement inconnu; mais je suis sûr que c'est encore quelque religieux; et les Français, qui étaient-ils?

— Ce jeune homme qui a fait la *Cinna*, et qu'on a refusé trois fois à l'*Académie éminente*; il était fâché que du Ryer y fût à sa place. Il s'appelle Corneille...

— Eh bien! dit le roi, en croisant les bras, et le regardant d'un air de triomphe et de reproche, je vous le demande, quels sont ces gens-là! Est-ce dans un pareil cercle que l'on devrait vous voir?

Cinq-Mars fut interdit à cette observation dont souffrait son amour-propre, et dit en s'approchant du roi :

— Vous avez bien raison, sire; mais pour passer une heure ou deux à entendre d'assez bonnes choses, cela ne peut pas faire de tort; d'ailleurs, il y va des hommes de la cour, tels que le duc de Bouillon, M. d'Aubijoux, le comte de Brien, le cardinal de la Valette, MM. de Montrésor, Fontrailles; et des hommes illustres dans les sciences, comme Mairet, Colletet, Desmarets, auteur de l'*Ariane*; Faret, Doujat, Charpentier, qui a écrit la belle *Cyropédie*; Giry, Besons et Baro, continuateur de l'*Astrée*, tous académiciens.

— Ah! à la bonne heure, voilà des hommes d'un vrai mérite, reprit Louis; à cela il n'y a rien à dire, on ne peut que gagner. Ce sont des réputations faites, des hommes de poids. Ça, raccommodez-nous, touchez là, enfant, je vous permettrai d'y aller quelquefois, mais ne me trompez plus, vous voyez que je sais tout. Regardez ceci.

En disant ces mots, le roi tira d'un coffre de fer, placé contre le mur, d'énormes cahiers de papiers barbouillés d'une écriture très-fine. Sur l'un était

écrit *Baradas*, sur l'autre *d'Hautefort*, sur un troisième *La Fayette*, et, enfin, *Cinq-Mars*. Il s'arrêta à celui-là, et poursuivit :

— Voyez combien de fois vous m'avez trompé ! Ce sont des fautes continuelles dont j'ai tenu registre moi-même depuis deux ans que je vous connais ; j'ai écrit, jour par jour, toutes mes conversations. Asseyez-vous.

Cinq-Mars s'assit en soupirant, et eut la patience d'écouter, pendant deux longues heures, un abrégé de ce que son maître avait eu la patience d'écrire pendant deux années ; il mit plusieurs fois sa main devant sa bouche durant la lecture, ce que nous ferions tous certainement, s'il fallait rapporter ces dialogues que l'on trouva parfaitement en ordre à la mort du roi, à côté de son testament. Nous dirons seulement qu'il finit ainsi :

— Enfin, voici ce que vous avez fait le 7 décembre, il y a trois jours : je vous parlais du vol de l'émerillon et des connaissances de vénerie qui vous manquent ; je vous disais, d'après *la Chasse royale*, ouvrage du roi Charles IX, qu'après que le veneur a accoutumé son chien à suivre une bête, il doit penser qu'il a envie de retourner au bois, et qu'il ne faut ni le tancer ni le frapper, pour qu'il donne bien dans le trait ; et que, pour apprendre à un chien à bien se rabattre, il ne faut laisser passer ni couler de faux-fuyants, ni nulles sentes, sans y mettre le nez.

Voilà ce que vous m'avez répondu (et d'un ton d'humeur, remarquez bien cela) : Ma foi, sire, donnez-moi plutôt des régiments à conduire que des oiseaux et des chiens. Je suis sûr qu'on se moquerait de vous et de moi, si on savait de quoi nous nous occupons. Et le 8.... attendez, oui, le 8, tandis que nous chantions Vêpres ensemble dans ma chambre, vous avez jeté votre livre dans le feu avec colère, ce qui est une impiété, et ensuite vous m'avez dit que vous l'aviez laissé tomber : péché, péché mortel : voyez, j'ai écrit dessous : *mensonge*, souligné. On ne me trompe jamais, je vous le disais bien.

— Mais, sire....

— Un moment, un moment ; le soir vous avez dit du cardinal qu'il avait fait brûler un homme injustement et par haine personnelle.

— Et je le répète, et je le soutiens, et je le prouverai, sire ; c'est le plus grand crime de cet homme que vous hésitez à disgracier et qui vous rend malheureux ; j'ai tout vu, tout entendu moi-même à Loudun. Urbain Grandier fut assassiné plutôt que jugé ; tenez, sire, puisque vous avez là ces mémoires de votre main, relisez toutes les preuves que je vous en donnai alors.

Louis, cherchant la page indiquée et remontant

au voyage de Perpignan à Paris, lut tout ce récit avec attention en s'écriant :

— Quelles horreurs ! Comment avais-je oublié tout cela ? Cet homme me fascine, c'est certain. Tu es mon véritable ami, Cinq-Mars. Quelles horreurs ! mon règne en sera taché. Il a empêché les lettres de toute la noblesse et de tous les notables du pays d'arriver à moi. Brûler, brûler vivant ! sans preuves ! par vengeance ! Un homme, un peuple ont invoqué mon nom inutilement, une famille le maudit à présent ! Ah ! que les rois sont malheureux !

Le prince, en finissant, jeta ses papiers et pleura.

— Ah ! sire ! elles sont bien belles les larmes que vous versez ! s'écria Cinq-Mars avec une sincère admiration : que toute la France n'est-elle ici avec moi ! elle s'étonnerait à ce spectacle qu'elle aurait peine à croire.

— S'étonnerait ! la France ne me connaît donc pas ?

— Non, sire, dit d'Effiat avec franchise, personne ne vous connaît, et moi-même je vous accuse souvent de froideur et d'une indifférence générale comme tout le monde.

— De froideur ! quand je meurs de chagrin ; de froideur ! quand je me suis immolé à leurs intérêts ! Ingrate nation ! je lui ai tout sacrifié, jusqu'à l'orgueil, jusqu'au bonheur de la guider moi-même, parce que j'ai craint pour elle ma vie chancelante ; j'ai donné mon sceptre à porter à un homme que je hais, parce que j'ai cru sa main plus forte que la mienne ; j'ai supporté le mal qu'il me faisait à moi-même, en songeant qu'il faisait du bien à mes peuples ; j'ai dévoré mes larmes pour tarir les leurs ; et je vois que mon sacrifice a été plus grand même que je ne le croyais, car ils ne l'ont pas aperçu ; ils m'ont cru incapable, parce que j'étais timide, et sans forces, parce que je me méfiais des miennes ; mais n'importe ! Dieu me voit et me connaît.

— Ah ! sire, montrez-vous à la France tel que vous êtes ; reprenez votre pouvoir usurpé, elle fera par amour pour vous ce que la crainte n'arrachait pas d'elle ; revenez à la vie, remontez sur le trône.

— Non, non, ma vie s'achève, Cinq-Mars, je ne suis plus capable des travaux du pouvoir suprême.

— Ah ! sire, cette persuasion seule vous ôte vos forces. Il est temps enfin que l'on cesse de confondre le pouvoir avec le crime, et d'appeler leur union génie. Que votre voix s'élève pour annoncer à la terre que le règne de la vertu va commencer avec votre règne, et dès lors ces ennemis que le vice a tant de peine à réduire, tomberont devant un mot sorti de votre cœur. On n'a pas encore calculé tout ce que la bonne foi d'un roi de France peut faire

de son peuple; ce peuple que l'imagination et la chaleur de l'âme entraînent si vite vers tout ce qui est beau, et que tous les genres de dévouement trouvent prêt. Le roi votre père nous conduisait par un sourire; que ne ferait pas de nous une de vos larmes! il ne s'agit que de nous parler.

Pendant ce discours, le roi surpris rougit souvent, toussa et donna des signes d'un grand embarras, comme toutes les fois qu'on voulait arracher de lui une décision; il sentait aussi l'approche d'une conversation d'un ordre trop élevé dans laquelle la timidité de son esprit l'empêchait de se hasarder; et mettant souvent la main sur sa poitrine en fronçant le sourcil, comme ressentant une vive douleur, il essaya de se retirer par la maladie de la gêne de répondre; mais soit emportement, soit résolution de jouer le dernier coup, Cinq-Mars poursuivit sans se troubler avec une solennité qui imposait à Louis. Celui-ci, forcé dans ses derniers retranchements, lui dit enfin :

— Mais, Cinq-Mars, comment se défaire d'un ministre qui depuis dix-huit ans m'a entouré de ses créatures?

— Il n'est pas si puissant, reprit le grand écuyer, et ses amis seront ses plus cruels adversaires, si vous faites un signe de tête. Toute l'ancienne ligue des *princes de la Paix* existe encore, sire, et ce n'est que le respect dû au choix de Votre Majesté qui l'empêche d'éclater.

— Ah! bon Dieu, tu peux leur dire qu'ils ne s'arrêtent point pour moi; je ne les gêne point, ce n'est pas moi qu'on accusera d'être cardinaliste. Si mon frère veut me donner les moyens de remplacer Richelieu, ce sera de tout mon cœur.

— Je crois, sire, qu'il vous parlera aujourd'hui de M. le duc de Bouillon; tous les royalistes le demandent.

— Je ne le hais point, dit le roi en arrangeant l'oreiller de son fauteuil, je ne le hais point du tout, quoique un peu factieux. Nous sommes parents; sais-tu qu'il descend de saint Louis de père en fils, par Charlotte de Bourbon, fille du duc de Montpensier? sais-tu que sept princesses du sang sont entrées dans sa maison, et que huit de la sienne, dont l'une a été reine, ont été mariées à des princes du sang? Oh! je ne le hais point du tout; je n'ai jamais dit cela, jamais.

— Eh bien! sire, dit Cinq-Mars avec confiance, *Monsieur* et lui vous expliqueront, pendant la chasse, comment tout est préparé, quels sont les hommes que l'on pourra mettre à la place de ses créatures; quels sont les maîtres de camp et les colonels sur lesquels on peut compter contre Fabert et tous les cardinalistes de Perpignan. Vous verrez que le ministre a bien peu de monde à lui.

La reine, *Monsieur*, la noblesse et les parlements sont de notre parti; et c'est une affaire faite dès que Votre Majesté ne s'oppose plus. On a proposé de faire disparaître Richelieu comme le maréchal d'Ancre qui le méritait moins que lui.

— Comme Concini? dit le roi. Oh! non, il ne le faut pas..... je ne le peux vraiment pas..... Il est prêtre et cardinal, nous serions excommuniés. Mais s'il y a une autre manière, je le veux bien; tu peux en parler à tes amis, j'y songerai de mon côté.

Une fois ce mot jeté, Louis s'abandonna à son ressentiment, comme s'il venait de le satisfaire, et comme si le coup eût déjà été porté. Cinq-Mars en fut fâché, parce qu'il craignait que sa colère, se répandant ainsi, ne fût pas de longue durée; cependant il crut à ses dernières paroles, surtout lorsque, après des plaintes interminables, Louis ajouta :

— Enfin, croirais-tu que depuis deux ans que je pleure ma mère, depuis ce jour où il me joua si cruellement devant toute ma cour, en me demandant son rappel quand il savait sa mort; depuis ce jour, je ne puis obtenir qu'on la fasse inhumer en France avec mes pères; il a exilé jusqu'à sa cendre!

En ce moment Cinq-Mars crut entendre du bruit sur l'escalier, le roi rougit un peu.

— Va-t'en, dit-il, va vite te préparer pour la chasse, tu seras à cheval près de mon carrosse; va vite, je le veux, va.

Et il poussa lui-même Cinq-Mars vers l'escalier et vers l'entrée qui l'avait introduit.

Le favori sortit, mais le trouble de son maître ne lui était point échappé.

Il descendait lentement et en cherchait la cause en lui-même, lorsqu'il crut entendre le bruit de deux pieds qui montaient la double partie de l'escalier à vis, tandis qu'il descendait l'autre : il s'arrêta, on s'arrêta, il remonta, il lui sembla qu'on descendait; il savait qu'on ne pouvait rien voir entre les jours de l'architecture, et se décida à sortir, impatient de ce jeu, mais très-inquiet. Il eût voulu pouvoir se tenir à la porte d'entrée pour voir qui paraîtrait. Mais à peine eut-il soulevé la tapisserie qui donnait sur la salle des gardes, qu'une foule de courtisans qui l'attendait l'entoura et l'obligea de s'éloigner pour donner les ordres de sa charge ou recevoir des respects, des confidences, des sollicitations, des présentations, des recommandations, des embrassades, et ce torrent de relations graduelles qui entourent un favori, et pour lesquelles il faut une attention présente et toujours soutenue, car une distraction peut causer de grands malheurs. Il oublia ainsi à peu près cette petite

circonstance qui pouvait n'être qu'imaginaire; et se livrant aux douceurs d'une sorte d'apothéose continuelle, monta à cheval dans la grande cour, servi par de nobles pages et entouré des plus brillants gentilshommes.

Bientôt MONSIEUR arriva suivi des siens, et une heure ne s'était pas écoulée que le roi parut, pâle, languissant, et appuyé sur quatre hommes. Cinq-Mars, mettant pied à terre, l'aida à monter dans une sorte de petite voiture fort basse que l'on appelait *brouette*, et dont Louis XIII conduisait lui-même les deux chevaux très-dociles et très-paisibles. Les piqueurs à pied aux portières tenaient les chiens en laisse, et au bruit du cor, des centaines de jeunes gens montèrent à cheval, et tout partit pour le rendez-vous de chasse.

C'était à une ferme nommée l'Ormage que le roi l'avait fixé, et toute la cour, accoutumée à ses usages, se répandit dans les allées du parc, tandis que le roi suivait lentement un sentier isolé, ayant à sa portière le grand écuyer et quatre personnages auquel il avait fait signe de s'approcher.

L'aspect de cette partie de plaisir était sinistre; l'approche de l'hiver avait fait tomber presque toutes les feuilles des grands chênes du parc, et les branches noires se détachaient sur un ciel gris, comme les branches des candélabres funèbres; un léger brouillard semblait annoncer une pluie prochaine; à travers le bois éclairci et les tristes rameaux, on voyait passer lentement les pesants carrosses de la cour, remplis de femmes vêtues de noir uniformément¹ et condamnées à attendre le résultat d'une chasse qu'elles ne voyaient pas; les meutes donnaient *des voix* éloignées, et le cor se faisait entendre quelquefois comme un soupir; un vent froid et piquant obligeait à se couvrir, et quelques femmes, mettant sur leur visage un voile ou un masque de velours noir, pour se préserver de l'air que n'arrêtaient pas les rideaux de leurs carrosses (car ils n'avaient point de glaces encore), semblaient porter le costume que nous appelons *domino*. Tout était languissant et triste. Seulement quelques groupes de jeunes gens, emportés par la chasse, traversaient, comme le vent, l'extrémité d'une allée en jetant des cris ou donnant du cor; puis tout retombait dans le silence, comme après la fusée du feu d'artifice le ciel paraît plus sombre.

Dans un sentier parallèle à celui que suivait lentement le roi, s'étaient réunis quelques courtisans enveloppés dans leurs manteaux; paraissant s'occuper fort peu du chevreuil, ils mar-

chaient à cheval à la hauteur de la brouette du roi, et ne la perdaient pas de vue. Ils parlaient à demi voix.

— C'est bien, Fontrailles, c'est bien; victoire! Le roi lui prend le bras à tout moment. Voyez-vous comme il lui sourit; voilà M. le Grand qui descend de cheval et monte sur le siège à côté de lui. Allons, allons, le vieux matois est perdu cette fois.

— Ah! ce n'est rien encore que cela; n'avez-vous pas vu comme le roi a touché la main à MONSIEUR? Il vous a fait signe, Montrésor; Gondi, regardez donc.

— Eh! regardez! c'est bien aisé à dire, mais je n'y vois pas avec mes yeux, moi, je n'ai que ceux de la foi et les vôtres. Eh bien? qu'est-ce qu'ils font? je voudrais bien ne pas avoir la vue si basse. Racontez-moi cela, qu'est-ce qu'ils font?

Montrésor reprit :

— Voici le roi qui se penche à l'oreille du duc de Bouillon et qui lui parle... il parle encore, il gesticule, il ne cesse pas. Oh! il va être ministre.

— Il sera ministre, dit Fontrailles.

— Il sera ministre, dit le comte du Lude.

— Ah! ce n'est pas douteux, reprit Montrésor.

— J'espère que celui-là me donnera un régiment, et j'épouserai ma cousine, s'écria Olivier d'Entraigues d'un ton de page.

L'abbé de Gondi, en ricanant et regardant au ciel, se mit à chanter sur un air de chasse :

Les étourneaux ont le vent bon :

Ton, ton, ton, ton, tontaine, ton, ton.

Je crois, messieurs, que vous voyez plus trouble que moi, ou qu'il se fait des miracles dans l'an de grâce 1642, car M. de Bouillon n'est pas plus près d'être ministre que moi, quand le roi l'embrasserait. Il a de grandes qualités; mais il ne parviendra pas, parce qu'il est tout d'une pièce; cependant j'en fais grand cas pour sa vaste et sotte ville de Sedan; c'est un foyer, c'est un bon foyer pour nous.

Montrésor et les autres étaient trop attentifs à tous les gestes du prince pour répondre, et ils continuèrent :

— Voilà M. le Grand qui prend les rênes des chevaux et qui conduit.

L'abbé reprit sur le même air :

Si vous conduisez ma brouette,

Ne versez pas, beau postillon,

Ton, ton, ton, ton, tontaine, ton, ton.

— Ah! l'abbé, vos chansons me rendront fou,

¹ Un édit de 1650 avait déterminé le costume de la cour. Il était simple et noir.

dit Fontrailles, vous avez donc des airs pour tous les événements de la vie ?

— Je vous fournirai aussi des événements qui iront sur tous les airs, reprit Gondi.

— Ma foi, l'air de ceux-ci me platt, répondit Fontrailles plus bas ; je ne serai pas obligé par MONSIEUR de porter à Madrid son diable de traité, et je n'en suis pas fâché, c'est une commission assez scabreuse ; les Pyrénées ne se passent point si facilement qu'il le croit, et le cardinal est sur la route.

— Ha ! ha ! ha ! s'écria Montrésor.

— Ha ! ha ! dit Olivier.

— Eh bien, quoi, ha ! ha ! dit Gondi ; qu'avez-vous donc découvert de si beau ?

— Ma foi, pour le coup, le roi a touché la main de MONSIEUR ; Dieu soit loué ! Messieurs, nous voilà défaits du cardinal : le vieux sanglier est forcé. Qui se chargera de l'expédier ? Il faut le jeter dans la mer.

— C'est trop beau pour lui, dit Olivier, il faut le juger.

— Certainement, dit l'abbé ; comment donc ! nous ne manquerons pas de chefs d'accusation contre un insolent qui a osé congédier un page, n'est-il pas vrai ? Puis, arrêtant son cheval et laissant marcher Olivier et Montrésor, il se pencha du côté de M. du Lude, qui parlait à deux personnages plus sérieux, et dit :

— En vérité, je suis tenté de mettre mon valet de chambre aussi dans le secret ; on n'a jamais vu traiter une conjuration aussi légèrement. Les grandes entreprises veulent du mystère ; celle-ci serait admirable si on s'en donnait la peine. Notre partie est plus belle qu'aucune que j'aie lue dans l'histoire ; il y aurait là de quoi renverser trois royaumes si on voulait, et les étourderies gâteront tout. C'est vraiment dommage ; j'en aurais un regret mortel. Par goût, je suis porté à ces sortes d'affaires, et je me suis attaché de cœur à celle-ci, qui a de la grandeur, vraiment on ne peut pas le nier. N'est-ce pas, d'Aubijoux ? n'est-il pas vrai, Montmort ?

Pendant ces discours, plusieurs grands et pesants carrosses à six et quatre chevaux suivaient la même allée à deux cents pas de ces messieurs, les rideaux étaient ouverts du côté gauche pour voir le roi. Dans le premier était la reine ; elle était seule dans le fond, vêtue de noir, et voilée. Sur le devant était la maréchale d'Effiat, et aux pieds de la reine était placée la princesse Marie. Assise de côté, sur un tabouret, sa robe et ses pieds sortaient de la voiture et étaient appuyés sur un marchepied doré, car il n'y avait point de portières, comme nous l'avons déjà dit. Elle cherchait à voir aussi, à travers les arbres, les gestes du roi, et se penchait

souvent, importunée du passage continu des chevaux du prince Palatin et de sa suite.

Ce prince du Nord était envoyé par le roi de Pologne pour négocier de grandes affaires, en apparence, mais, au fond, pour préparer la duchesse de Mantoue à épouser le vieux roi Uladislas VI ; et il déployait à la cour de France tout le luxe de la sienne, appelée alors *barbare* et *scythe* à Paris, et justifiait ces noms par des costumes étranges et orientaux. Le Palatin de Posnanie était fort beau, et portait, ainsi que les gens de sa suite, une barbe longue et épaisse, la tête rasée à la turque, et couverte d'un bonnet fourré, une veste courte et enrichie de diamants et de rubis ; son cheval était peint en rouge et chargé de plumes. Tel était l'aspect des Polonais que notre dix-septième siècle appelait asiatiques dans la ville que le dix-neuvième, naissant encore, vient de voir deux fois occupée par les Moscovites européens. C'est de quoi faire frémir, lorsqu'on voit avec quelle vitesse le temps mûrit un peuple.

Marie de Gonzague était importunée des saluts profonds et des grâces orientales de cet étranger et de sa suite. Toutes les fois qu'il passait devant elle, il se croyait obligé de lui adresser un compliment à moitié français, où il mêlait gauchement quelques mots d'espérance et de royauté. Elle ne trouva d'autre moyen de s'en défaire que de porter plusieurs fois son mouchoir à son nez, en disant assez haut à la reine :

— En vérité, madame, ces messieurs ont une odeur sur eux qui fait mal au cœur.

— Il faudra bien raffermir votre cœur cependant, et vous accoutumer à eux, répondit Anne d'Autriche un peu sèchement.

Puis tout à coup craignant de l'avoir affligée :

— Vous vous y accoutumerez comme nous, continua-t-elle avec gaieté ; et vous savez qu'en fait d'odeurs je suis fort difficile. M. Mazarin m'a dit l'autre jour que ma punition en purgatoire serait d'en respirer de mauvaises, et de coucher dans des draps de toile de Hollande.

Malgré quelques mots enjoués, la reine fut cependant fort grave, et retomba dans le silence. S'enfonçant dans son carrosse, enveloppée de sa mante, et ne prenant en apparence aucun intérêt à tout ce qui se passait autour d'elle, elle se laissait aller au balancement de la voiture. Marie, toujours occupée du roi, parlait à demi voix à la maréchale d'Effiat ; toutes deux cherchaient à se donner des espérances qu'elles n'avaient pas, et se trompaient par amitié.

— Madame, je vous félicite, M. le Grand est assis près du roi ; jamais on n'a été si loin, disait Marie.

Puis elle se taisait longtemps, et la voiture roulait tristement sur des feuilles mortes et desséchées.

— Oui, je le vois avec une grande joie; le roi est si bon! répondit la maréchale.

Et elle soupirait profondément.

Un long et morne silence succéda encore; toutes deux se regardèrent et se trouvèrent mutuellement les yeux en larmes. Elles n'osèrent plus se parler, et Marie, baissant la tête, ne vit plus que la terre brune et humide qui fuyait sous les roues. Une triste rêverie occupait son âme, et quoiqu'elle eût sous les yeux le spectacle de la première cour de l'Europe aux pieds de celui qu'elle aimait, tout lui faisait peur, et de noirs pressentiments la troublaient involontairement.

Tout à coup un cheval passa devant elle comme le vent; elle leva les yeux, et eut le temps de voir le visage de Cinq-Mars. Il ne la regardait pas; il était pâle comme un cadavre, et ses yeux se cachaient sous ses sourcils froncés et l'ombre de son chapeau abaissé. Elle le suivit du regard en tremblant; elle le vit s'arrêter au milieu du groupe des cavaliers qui précédaient les voitures, et qui le reçurent le chapeau bas. Un moment après, il s'enfonça dans un taillis avec l'un d'entre eux, la regarda de loin, et la suivit des yeux jusqu'à ce que la voiture fût passée; puis il lui sembla qu'il donnait à cet homme un rouleau de papiers, en disparaissant dans le bois. Le brouillard qui tombait l'empêcha de le voir plus loin. C'était une de ces brumes si fréquentes aux bords de la Loire. Le soleil parut d'abord comme une petite lune sanglante, enveloppée d'un linceul déchiré, et se cacha, en une demi-heure, sous un voile si épais que Marie distinguait à peine les premiers chevaux du carrosse, et que les hommes qui passaient à quelques pas lui semblaient des ombres grisâtres. Cette vapeur glacée devint une pluie pénétrante et en même temps un nuage d'une odeur fétide. La reine la fit asseoir près d'elle, et voulut rentrer; on retourna vers Chambord en silence et au pas. Bientôt on entendit les cors qui sonnaient le retour et rappelaient les meutes égarées; des chasseurs passaient rapidement près de la voiture, cherchant leur chemin dans le brouillard, et s'appelant à haute voix. Marie ne voyait souvent que la tête d'un cheval ou un corps sombre sortant de la triste vapeur des bois, et cherchait en vain à distinguer quelques paroles. Cependant son cœur battit; on appelait M. de Cinq-Mars : *le roi demande M. le Grand*, répétait-on; *où peut être allé M. le grand écuyer*? Une voix dit en passant près d'elle : *il s'est perdu tout à l'heure*. Et ces paroles bien simples la firent frissonner, car son esprit affligé leur donnait un sens terrible. Cette pensée la suivit

jusqu'au château et dans ses appartements où elle courut s'enfermer. Bientôt elle entendit le bruit de la rentrée du roi et de Monsieur; puis, dans la forêt, quelques coups de fusil dont on ne voyait pas la lumière. Elle regardait en vain aux étroits vitraux; ils semblaient tendus au dehors d'un drap blanc qui ôtait le jour.

Cependant, à l'extrémité de la forêt, vers Montfrault, s'étaient égarés deux cavaliers, fatigués de chercher la route du château dans la monotone similitude des arbres et des sentiers; ils allaient s'arrêter près d'un étang, lorsque huit ou dix hommes environ, sortant des taillis, se jetèrent sur eux, et, avant qu'ils eussent le temps de s'armer, se pendirent à leurs jambes, à leurs bras et à la bride de leurs chevaux, de manière à les tenir immobiles. En même temps une voix rauque partant du brouillard cria :

— Êtes-vous royalistes ou cardinalistes? Criez : Vive le Grand! ou vous êtes morts.

— Vils coquins, répondit le premier cavalier en cherchant à ouvrir les fontes de ses pistolets, je vous ferai pendre pour abuser de mon nom.

— Dios! es el Senor, cria la même voix.

Aussitôt tous ces hommes lâchèrent leur proie et s'enfuirent dans le bois; un éclat de rire sauvage retentit, et un homme seul s'approcha de Cinq-Mars.

— *Amigo*, ne me reconnaissez-vous pas? C'est une plaisanterie de Jacques, le capitaine espagnol.

Fontrailles se rapprocha, et dit tout bas au grand écuyer :

— Monsieur, voilà un gaillard entreprenant; je vous conseille de l'employer, il ne faut rien négliger.

— Écoutez-moi, reprit Jacques de Laubarde-mont, et parlons vite. Je ne suis pas un faiseur de phrases comme mon père, moi. Je me souviens que vous m'avez rendu quelques bons offices, et dernièrement encore vous m'avez été utile, comme vous l'êtes toujours, sans le savoir; car j'ai un peu réparé ma fortune dans vos petites émeutes. Si vous voulez, je puis vous rendre un important service; je commande quelques braves.

— Quel service? dit Cinq-Mars; nous verrons.

— Je commence par un avis. Ce matin, pendant que vous descendiez de chez le roi, par un côté de l'escalier, le P. Joseph y montait par l'autre.

— O ciel! voilà donc le secret de son changement subit et inexplicable! Se peut-il? un roi de France! et il nous a laissés lui confier tous nos secrets!

— Eh bien! voilà tout? vous ne me dites rien? Vous savez que j'ai une vieille affaire à démêler avec le capucin.

— Que m'importe? Et il baissa la tête, absorbé dans une rêverie profonde.

— Cela vous importe beaucoup, puisque, si vous dites un mot, je vous déferai de lui avant trente-six heures d'ici, quoiqu'il soit à présent bien près de Paris. Nous pourrions y ajouter le cardinal, si on le voulait.

— Laissez-moi; je ne veux point de poignards, dit Cinq-Mars.

— Ah! oui, je vous comprends, reprit Jacques; vous avez raison : vous aimez mieux qu'on le dépêche à coups d'épée. C'est juste; il en vaut la peine, on doit cela au rang. Il convient mieux que ce soient des grands seigneurs qui s'en chargent, et que celui qui l'expédiera soit en passe d'être maréchal. Moi je suis sans prétention; il ne faut pas avoir trop d'orgueil, quelque mérite qu'on puisse avoir dans sa profession : je ne dois pas toucher au cardinal, c'est un morceau de roi.

— Ni à d'autres, dit le grand écuyer.

— Ah! laissez-nous le capucin, reprit en insistant le capitaine Jacques.

— Si vous refusez cette offre, vous avez tort, reprit Fontrailles; on n'en fait pas d'autres tous les jours. Vitry a commencé sur Concini, et on l'a fait maréchal. Nous voyons des gens fort bien en cour, qui ont tué leurs ennemis de leur propre main dans les rues de Paris, et vous hésitez à vous défaire d'un misérable! Richelieu a bien ses coquins, il faut que vous ayez les vôtres; je ne conçois pas vos scrupules.

— Ne le tourmentez pas, lui dit Jacques brusquement; je connais cela, j'ai pensé comme lui étant enfant, avant de raisonner. Je n'aurais pas tué seulement un moine; mais je vais lui parler, moi.

Puis se tournant du côté de Cinq-Mars :

— Écoutez, quand on conspire, c'est qu'on veut la mort ou tout au moins la perte de quelqu'un... Hein?

Et il fit une pause.

— Or, dans ce cas-là, on est brouillé avec le bon Dieu, et d'accord avec le diable. Hein?

Secundo, comme on dit à la Sorbonne, il n'en coûte pas plus, quand on est damné, de l'être pour beaucoup que pour un peu. Hein?

Ergo, il est indifférent d'en tuer mille ou d'en tuer un. Je vous défie de répondre à cela.

— On ne peut pas mieux dire, docteur en estoc, répondit Fontrailles en riant à demi, et je vois que vous seriez un bon compagnon de voyage. Je vous mène avec moi en Espagne, si vous voulez.

— Je sais bien que vous y allez porter le traité, reprit Jacques, et je vous conduirai dans les Pyrénées par des chemins inconnus aux hommes; mais je n'en aurai pas moins un chagrin mortel de n'a-

voir pas tordu le cou, avant de partir, à ce vieux bouc que nous laissons en arrière, comme un cavalier au milieu d'un jeu d'échecs. Encore une fois, monseigneur, continua-t-il d'un air de componction, en s'adressant de nouveau à Cinq-Mars, si vous avez de la religion, ne vous y refusez plus, et souvenez-vous des paroles de nos pères théologiens, Hurtado de Mendoza et Sanchez, qui ont prouvé qu'on peut tuer en cachette son ennemi, puisque l'on évite par ce moyen deux péchés : celui d'exposer sa vie, et de se battre en duel. C'est d'après ce grand principe consolateur que j'ai toujours agi.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit encore Cinq-Mars d'une voix étouffée par la fureur ; je pense à d'autres choses.

— A quoi de plus important? dit Fontrailles; cela peut être d'un grand poids dans la balance de nos destins.

— Je cherche combien y pèse le cœur d'un roi, reprit Cinq-Mars.

— Vous m'épouvantez moi-même, répondit le gentilhomme; nous n'en demandons pas tant.

— Je n'en dis pas tant non plus que vous croyez, monsieur, continua d'Effiat d'une voix sévère; ils se plaignent quand un sujet les trahit : c'est à quoi je songe. Eh bien! la guerre! la guerre! Guerres civiles, guerres étrangères, que vos fureurs s'allument! puisque je tiens la flamme, je vais l'attacher aux mines. Périssent l'État! périssent vingt royaumes! s'il le faut; il ne doit pas arriver des malheurs ordinaires, lorsque le roi trahit le sujet. Écoutez-moi!

Et il emmena Fontrailles à quelques pas.

— Je ne vous avais chargé que de préparer notre retraite et nos secours en cas d'abandon de la part du roi. Tout à l'heure je l'avais pressenti à cause de ses amitiés forcées, et je m'étais décidé à vous faire partir parce qu'il a fini sa conversation par nous annoncer son départ pour Perpignan. Je craignais Narbonne; je vois à présent qu'il y va se rendre comme prisonnier au cardinal. Partez, et partez sur-le-champ. J'ajoute aux lettres que je vous ai données le traité que voici; il est sous des noms supposés, mais voici la contre-lettre; elle est signée de *Monsieur*, du duc de Bouillon et de moi. Le comte-duc d'Oliverès ne désire que cela. Voici encore des *blancs* du duc d'Orléans que vous remplirez comme vous le voudrez. Partez, dans un mois je vous attends à Perpignan, et je ferai ouvrir Sedan aux dix-sept mille Espagnols sortis de la Flandre.

Puis marchant vers l'aventurier, qui l'attendait.

— Pour vous, mon brave, puisque vous voulez faire le *capitan*, je vous charge d'escorter ce gen-

tilhomme jusqu'à Madrid; vous en serez récompensé largement.

Jacques, frisant sa moustache, lui répondit :

— Vous n'êtes pas dégoûté en m'employant ! Vous faites preuve de tact et de bon goût. Savez-vous que la grande reine Christine de Suède m'a fait demander, et voulait m'avoir près d'elle en qualité d'homme de confiance ? Elle a été élevée au son du canon par le *Lion du Nord*, Gustave-Adolphe, son père. Elle aime l'odeur de la poudre et les hommes courageux, mais je n'ai pas voulu la servir parce qu'elle est huguenote, et que j'ai de certains principes, moi, dont je ne m'écarte pas. Ainsi, par exemple, je vous jure ici, par saint Jacques, de faire passer monsieur par les ports des Pyrénées à Oléron aussi sûrement que dans ces bois, et de le défendre contre le diable s'il le faut, ainsi que vos papiers que nous vous rapporterons sans une tache ni une déchirure. Pour les récompenses, je n'en veux point ; je les trouve toujours dans l'action même. D'ailleurs je ne reçois jamais d'argent, car je suis gentilhomme. Les Laubardemont sont très-anciens et très-bons.

— Adieu donc, noble homme, dit Cinq-Mars, partez.

Après avoir serré la main à Fontrailles, il s'enfonça en gémissant dans les bois pour retourner au château de Chambord.

CHAPITRE XX.

LA LECTURE.

Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains... ces rois qui n'ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement.

F. DE LA MARNAT.

A peu de temps de là, un soir, au coin de la Place royale, près d'une petite maison assez jolie, on vit s'arrêter beaucoup de carrosses, et s'ouvrir souvent une petite porte où l'on montait par trois degrés de pierre. Les voisins se mirent plusieurs fois à leur fenêtre pour se plaindre du bruit qui se faisait encore à sept heures de la nuit, malgré la crainte des voleurs, et les gens du guet s'étonnèrent et s'arrêtèrent souvent, ne se retirant que

lorsqu'ils voyaient auprès de chaque voiture dix ou douze valets de pied armés de bâtons et portant des torches. Un jeune gentilhomme, suivi de trois laquais, entra en demandant mademoiselle de Lorme; il portait une longue rapière, ornée de rubans roses; d'énormes nœuds de la même couleur, placés sur ses souliers à talon haut, cachaient presque entièrement ses pieds qu'il tournait fort en dehors selon la mode. Il retroussait souvent une petite moustache frisée, et peignait, avant d'entrer, sa barbe légère et pointue. Ce ne fut qu'un cri lorsqu'on l'annonça.

— Enfin le voilà donc! s'écria une voix jeune et éclatante; il s'est bien fait attendre cet aimable Desbarreaux. Allons, vite un siège, placez-vous près de cette table, et lisez.

Celle qui parlait était une femme de vingt-quatre ans environ, grande, belle, malgré des cheveux noirs très-crêpus et un teint olivâtre. Elle avait dans les manières quelque chose de mâle qu'elle semblait tenir de son cercle, composé d'hommes uniquement; elle leur prenait le bras assez brusquement en parlant avec une liberté qu'elle leur communiquait. Ses propos étaient animés plutôt qu'enjoués; souvent ils excitaient le rire autour d'elle, mais c'était à force d'esprit qu'elle faisait de la gaieté (si l'on peut s'exprimer ainsi); car sa figure, toute passionnée qu'elle était, semblait incapable de se ployer au sourire, et ses yeux grands et bleus, sous des cheveux de jais, lui donnaient d'abord un aspect étrange.

Desbarreaux lui baisa la main d'un air galant et cavalier, puis il fit avec elle, en lui parlant toujours, le tour d'un salon assez grand où étaient assemblés trente personnages à peu près; les uns assis sur de grands fauteuils, les autres debout sous la voûte de l'immense cheminée, d'autres causant dans l'embrasure des croisées, sous de larges tapisseries. Les uns étaient des hommes obscurs, fort illustres à présent; les autres, des hommes illustres, fort obscurs pour nous, postérité. Ainsi, parmi eux il salua profondément MM. d'Aubijoux, de Brion, de Montmort, et d'autres gentilshommes très-brillants, qui se trouvaient là pour juger; serra la main tendrement et avec estime à MM. de Montereul, de Sirmond, de Malleville, Baro, Gombauld, et d'autres savants, presque tous appelés grands hommes dans les annales de l'Académie dont ils étaient fondateurs, et nommée elle-même alors tantôt *l'Académie des Beaux-Esprits*, tantôt *l'Académie Éminente*. Mais M. Desbarreaux fit à peine un signe de tête protecteur au jeune Corneille, qui parlait dans un coin avec un étranger et un adolescent qu'il présentait à la maîtresse de la maison sous le nom de M. Poquelin, fils du valet

de chambre tapissier du roi. L'un était Molière, et l'autre Milton¹.

Avant la lecture que l'on attendait du jeune sybarite, une grande contestation s'éleva entre lui et d'autres poètes ou prosateurs du temps ; ils parlaient entre eux, avec beaucoup de facilité, échangeant de vives répliques, un langage inconcevable pour un honnête homme qui fut tombé tout à coup parmi eux sans être initié ; se serrant vivement la main avec d'affectueux compliments et des allusions sans nombre à leurs ouvrages.

— Ah ! vous voilà donc, illustre Baro, s'écriait le nouveau venu ; j'ai lu votre dernier sixain. Ah ! quel sixain ! comme il est poussé dans le galant et le tendre !

— Que dites-vous du Tendre, interrompit Marion de Lorme. Avez-vous jamais connu ce pays ? Vous vous êtes arrêté au village de Grand-Esprit et à celui de Jolis-Vers, mais vous n'avez pas été plus loin. Si M. le gouverneur de Notre-Dame de la Garde veut nous montrer sa nouvelle carte, je vous dirai où vous en êtes.

Scudéry se leva d'un air fanfaron et pédantesque, et, déroulant sur la table une sorte de carte géographique, ornée de rubans bleus, il démontra lui-même les lignes d'encre rose qu'il y avait tracées.

— Voici le plus beau morceau de la *Clélie*, dit-il ; on trouve généralement cette carte fort galante, mais ce n'est qu'un simple enjurement de l'esprit, pour plaire à notre petite *cabale* littéraire. Cependant, comme il y a d'étranges personnes par le monde, j'appréhende que tous ceux qui la verront n'aient pas l'esprit assez bien tourné pour l'entendre. Ceci est le chemin que l'on doit suivre pour aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre* ; et remarquez, messieurs, que comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie, Cumes sur la mer Tyrrhène, on dira *Tendre-sur-Inclination*, *Tendre-sur-Estime*, et *Tendre-sur-Reconnaissance*. Il faudra commencer par habiter les villages de *Grand-Cœur*, *Générosité*, *Exactitude*, *Petits-Soins*.

— Ah ! que c'est joli, interrompait Desbarreaux. En effet, voyez, le village y est marqué : voici *Petits-Soins*, *Billet-Galant*, puis *Billet-Doux* !...

— Oh ! c'est du dernier ingénieux, criaient Vaugelas, Colletet et tous les autres.

— Et remarquez, poursuivait l'auteur enflé de ce succès, qu'il faut passer par *Complaisance* et *Sensibilité*, et si l'on ne prend cette route, on court risque de s'égarer jusqu'à *Tièdeur*, *Oubli*, et l'on tombe dans le lac d'*Indifférence*.

¹ Milton passa en cette année même à Paris, en retournant d'Italie en Angleterre. (V. *Toland's life of Milton*.)

— Délicieux ! délicieux ! galant au suprême ! s'écriaient tous les auditeurs. On n'a pas plus de génie !

— Eh bien ! madame, reprenait Scudéry, je le déclare chez vous : cet ouvrage, imprimé sous mon nom, est de ma sœur ; c'est elle qui a traduit Sapho d'une manière si agréable. Et, sans en être prié, il déclama d'un ton emphatique des vers qui finissaient par ceux-ci :

L'amour est un mal agréable¹
Dont mon cœur ne saurait guérir :
Mais quand il serait guérissable,
Il est bien plus doux d'en mourir.

— Comment ! cette Grecque avait tant d'esprit que cela ! Je ne puis le croire, s'écria Marion de Lorme ; combien M^{lle} de Scudéry lui est supérieure ! Cette idée lui appartient : qu'elle les mette dans *Clélie*, je vous en prie, ces vers charmants ; que cela figurera bien dans cette histoire romaine !

— A merveille ! c'est parfait, dirent tous les savants : Horace, Arunce et l'aimable Porsenna sont des amants si galants !

Ils étaient tous penchés sur la carte de Tendre, et leurs doigts se croisaient et se heurtaient en suivant tous les détours des fleuves amoureux. Le jeune Poquelin osa élever une voix timide et son regard mélancolique et fin, et leur dit :

— A quoi cela sert-il ? est-ce à donner du bonheur ou du plaisir ? Monsieur ne me semble pas bien heureux, et je ne me sens pas bien gai.

Il n'obtint pour réponse que des regards de dédain, et se consola en méditant les *Précieuses ridicules*.

Desbarreaux se préparait à lire un sonnet pieux qu'il s'accusait d'avoir fait dans sa maladie ; il paraissait honteux d'avoir songé un moment à Dieu en voyant le tonnerre, et rougissait de cette faiblesse ; la maîtresse de la maison l'arrêta :

— Il n'est pas temps encore de dire vos beaux vers, vous seriez interrompu ; nous attendons M. le grand écuyer et d'autres gentilshommes ; ce serait un meurtre que de laisser parler un grand esprit pendant ce bruit et ces dérangements ; mais voici un jeune Anglais qui vient de voyager en Italie et retourne à Londres. On m'a dit qu'il composait un poème, je ne sais lequel ; il va nous en dire quelques vers. Beaucoup de ces messieurs de la Compagnie Éminente savent l'anglais ; et pour les autres, il a fait traduire par un ancien secrétaire du duc de Buckingham les passages qu'il nous lira, et en voici des copies en français sur cette table.

¹ Lisez la *Clélie*, tome I.

En parlant ainsi, elle les prit et les distribua à tous ses érudits. On s'assit, et l'on fit silence. Il fallut quelque temps pour décider le jeune étranger à parler et à quitter l'embrasure de la croisée où il semblait s'entendre fort bien avec Corneille. Il s'avança enfin jusqu'au fauteuil placé près de la table; il semblait d'une santé faible, et tomba sur ce siège plutôt qu'il ne s'y assit. Il appuya son coude sur la table, et de sa main couvrit ses yeux grands et beaux, mais à demi fermés et rougis par des veilles ou des larmes. Il dit ses fragments de mémoire, ses auditeurs défiants le regardaient d'un air de hauteur ou du moins de protection; d'autres parcouraient nonchalamment la traduction de ses vers.

Sa voix, d'abord étouffée, s'épura par le cours même de son harmonieux récit; le souffle de l'inspiration poétique l'enleva bientôt à lui-même, et son regard élevé au ciel devint sublime comme celui du jeune évangéliste qu'inventa Raphaël, car la lumière s'y réfléchissait encore. Il annonça dans ses vers la première désobéissance de l'homme, et invoqua l'Esprit-Saint qui préfère à tous les temples un cœur simple et pur, qui sait tout, et qui assistait à la naissance du temps.

Un profond silence accueillit ce début, et un léger murmure, après la dernière pensée. Il n'entendait pas, il ne voyait qu'à travers un nuage, il était dans le monde de sa création, il poursuivait.

Il dit l'esprit infernal attaché dans un feu vengeur par des chaînes de diamant; le temps partageant neuf fois le jour et la nuit aux mortels, pendant sa chute; l'obscurité visible des prisons éternelles et l'océan flamboyant où flottaient les anges déchus; sa voix tonnante commença le discours du prince des démons : Es-tu, disait-il, es-tu celui qu'entourait une lumière éblouissante dans les royaumes fortunés du jour? Oh! combien tu es déchû!... Viens avec moi... Eh! qu'importe ce champ de nos célestes batailles? tout est-il perdu? Une indomptable volonté, l'esprit immuable de la vengeance, une haine immortelle, un courage qui ne sera jamais ployé, conserver cela, n'est-ce pas une victoire?

Ici un laquais annonça d'une voix éclatante MM. de Montrésor et d'Entraigues. Ils saluèrent, parlèrent, dérangèrent les fauteuils, et s'établirent enfin. Les auditeurs en profitèrent pour entamer dix conversations particulières, on n'y entendait guère que des paroles de blâme et des reproches de mauvais goût; quelques hommes d'esprit, engourdis par la routine, s'écriaient qu'ils ne comprenaient pas, que c'était au-dessus de leur intelligence (ne croyant pas dire si vrai), et par cette fausse humilité s'attiraient un compliment, et au poète une

injure : double avantage. Quelques voix prononcèrent même le mot de profanation.

Le poète interrompu mit sa tête dans ses deux mains et ses coudes sur la table pour ne pas entendre tout ce bruit de politesses et de critiques. Trois hommes seuls se rapprochèrent de lui, c'étaient un officier, Poquelin et Corneille; celui-ci dit à l'oreille de Milton :

— Changez de tableaux, je vous le conseille, vos auditeurs ne sont pas à la hauteur de celui-ci.

L'officier serra la main du poète anglais, et lui dit :

— Je vous admire de toute la puissance de mon âme.

L'Anglais étonné le regarda, et vit un visage spirituel, passionné et malade.

Il lui fit un signe de tête, et chercha à se recueillir pour continuer. Sa voix reprit une expression très-douce à l'oreille et un accent paisible; il parlait du bonheur chaste des deux plus belles créatures; il peignit leur nudité majestueuse, la candeur et l'autorité de leur regard, puis leur marche au milieu des tigres et des lions qui se jouaient à leurs pieds; il dit aussi la pureté de leur prière matinale, leurs sourires enchanteurs, les folâtres abandons de leur jeunesse et l'amour de leurs propos si douloureux au prince des démons.

De douces larmes bien involontaires coulaient des yeux de la belle Marion de Lorme, la nature avait saisi son cœur malgré son esprit; la poésie la remplait de pensées graves et religieuses dont l'enivrement des plaisirs l'avait toujours détournée; l'idée de l'amour dans la vertu lui apparut pour la première fois avec toute sa beauté; et elle demeura comme frappée d'une baguette magique et changée en une pâle et belle statue.

Corneille, son jeune ami et l'officier étaient pleins d'une silencieuse admiration qu'ils n'osaient exprimer, car des voix assez élevées couvrirent celle du poète surpris.

— On n'y tient pas, s'écriait Desbarreaux, c'est d'un fade à faire mal au cœur!

— Et quelle absence de gracieux, de galant et de belle flamme! disait froidement Scudéry.

— Ce n'est pas là notre immortel d'Urfé! disait Baro, le continuateur.

— Où est l'*Ariane*, où est l'*Astrée*? s'écriait en gémissant Godeau, l'annotateur.

Toute l'assemblée se soulevait ainsi avec d'obligeantes remarques, mais faites de manière à n'être entendues du poète que comme un murmure dont le sens était incertain pour lui; il comprit pourtant qu'il ne produisait pas d'enthousiasme, et se recueillit avant de toucher une autre corde de sa lyre.

En ce moment on annonça le conseiller de Thou

qui, saluant modestement, se glissa en silence derrière l'auteur, près de Corneille, de Poquelin, et du jeune officier. Milton reprit ses chants.

Il raconta l'arrivée d'un hôte céleste dans les jardins d'Éden, comme une seconde aurore au milieu du jour; secouant les plumes de ses ailes divines, il remplissait les airs d'une odeur ineffable, et venait révéler à l'homme l'histoire des cieus; la révolte de Lucifer revêtu d'une armure de diamants, élevé sur un char brillant comme le soleil gardé par d'éclatants chérubins, et marchant contre l'Éternel. Mais Emmanuel paraît sur le char vivant du Seigneur, et les dix mille tonnerres de sa main droite roulent jusqu'à l'enfer, avec un bruit épouvantable, l'armée maudite confondue sous les immenses décombres du ciel démantelé.

Cette fois, on se leva, et tout fut interrompu, car les scrupules religieux étaient venus se liguer avec le faux goût; on n'entendait que des exclamations qui obligèrent la maîtresse de la maison à se lever aussi pour s'efforcer de les cacher à l'auteur. Ce ne fut pas difficile, car il était tout entier absorbé par la hauteur de ses pensées, son génie n'avait plus rien de commun avec la terre dans ce moment, et quand il rouvrit les yeux sur ceux qui l'entouraient, il trouva près de lui quatre admirateurs dont la voix se fit mieux entendre que celle de l'assemblée.

Corneille lui dit cependant :

— Écoutez-moi. Si vous voulez la gloire présente, ne l'espérez pas d'un aussi bel ouvrage. La poésie pure est sentie par bien peu d'âmes; il faut, pour le vulgaire des hommes, qu'elle s'allie à l'intérêt presque physique du drame. J'avais été tenté de faire un poème de Polyucte, mais je couperai ce sujet, j'en retrancherai les cieus, et ce ne sera qu'une tragédie.

— Que m'importe la gloire du moment? répondit Milton, je ne songe point au succès, je chante parce que je me sens poète, je vais où l'inspiration m'entraîne: ce qu'elle produit est toujours bien. Quand on ne devrait lire ces vers que cent ans après ma mort, je les ferais toujours.

— Ah! moi je les admire avant qu'ils ne soient écrits, dit le jeune officier, j'y vois le Dieu dont j'ai trouvé l'image innée dans mon cœur!

— Qui me parle donc d'une manière si affable? dit le poète.

— Je suis René Descartes, reprit doucement le jeune militaire.

— Quoi, monsieur, s'écria de Thou, seriez-vous assez heureux pour appartenir à l'auteur des *Principes*?

— J'en suis l'auteur, dit-il.

— Vous, monsieur! mais... cependant... pardonnez-moi... mais... n'êtes-vous pas homme d'épée? dit le conseiller rempli d'étonnement.

— Eh, monsieur! qu'a de commun la pensée avec l'habit du corps? Oui, je porte l'épée, et j'étais au siège de la Rochelle; j'aime la profession des armes, parce qu'elle soutient l'âme dans une région d'idées nobles par le sentiment continu du sacrifice de la vie; cependant elle n'occupe pas tout un homme; on ne peut pas y appliquer ses pensées continuellement, la paix les assoupit. D'ailleurs on a aussi à craindre de les voir interrompues par un coup obscur ou un accident ridicule et intempestif, et si l'homme est tué au milieu de l'exécution de son plan, la postérité conserve de lui l'idée qu'il n'en avait pas, ou en avait conçu un mauvais, et c'est désespérant.

De Thou sourit de plaisir en entendant ce langage simple de l'homme supérieur, celui qu'il aimait le mieux après le langage du cœur; il serra la main du jeune sage de la Touraine et l'entraîna dans un cabinet voisin avec Corneille, Milton et Molière, et là ils eurent de ces conversations qui font regarder comme perdu le temps qui les précède et le temps qui doit les suivre.

Il y avait deux heures qu'ils s'enchaînaient de leurs discours, lorsque le bruit de la musique, des guitares et des flûtes qui jouaient des menuets, des sarabandes, des allemandes et les danses espagnoles que la jeune reine avait mises à la mode, le passage continu des groupes de jeunes femmes et leurs éclats de rire, tout annonça qu'un bal commençait. Une très-jeune et belle personne, tenant un grand éventail comme un sceptre, et entourée de dix jeunes gens, entra dans leur petit salon retiré, avec sa cour brillante qu'elle dirigeait comme une reine, et acheva de mettre en déroute les studieux causeurs.

— Adieu, messieurs, dit de Thou, je cède la place à M^{lle} de Lenclos et à ses mousquetaires.

— Vraiment, messieurs, dit la jeune Ninon, vous faisons-nous peur? vous ai-je troublés? vous avez l'air de conspirateurs.

— Nous le sommes peut-être plus que ces messieurs, tout en dansant! dit Olivier d'Entraigues qui lui donnait la main.

— Oh! votre conjuration est contre moi, monsieur le page, répondit Ninon, tout en regardant un autre cheval-léger et en abandonnant à un troisième le bras qui lui restait, tandis que les autres cherchaient à se placer sur le chemin de ses œillades errantes; car elle promenait sur eux ses regards brillants comme la flamme légère que l'on voit courir sur l'extrémité des flambeaux qu'elle allume tour à tour.



De Thou s'esquiva sans que personne songeât à l'arrêter, et descendait le grand escalier, lorsqu'il y vit monter le petit abbé de Gondi, tout rouge, en sueur et essoufflé, qui l'arrêta brusquement avec un air animé et joyeux.

— Eh bien ! eh bien ! où allez-vous donc ? Laissez aller les étrangers et les savants, vous êtes des nôtres. J'arrive un peu tard, mais notre belle Aspasie me pardonnera. Pourquoi donc vous en allez-vous ? est-ce que tout est fini ?

— Mais il paraît que oui ; puisque l'on danse, la lecture est faite.

— La lecture oui, mais les serments ? dit tout bas l'abbé.

— Quels serments ? dit de Thou.

— M. le Grand n'est-il pas venu ?

— Je croyais le voir ; mais je pense qu'il n'est pas venu ou qu'il est parti.

— Non, non, venez avec moi, dit l'étourdi, vous êtes des nôtres, parbleu ! Il est impossible que vous n'en soyez pas, venez.

De Thou, n'osant refuser et avoir l'air de renier ses amis, même pour des parties de plaisir qui lui déplaisaient, le suivit, ouvrit deux cabinets, et descendit un petit escalier dérobé. A chaque pas qu'il faisait, il entendait plus distinctement des voix d'hommes assemblés ; Gondi ouvrit la porte. Un spectacle inattendu s'offrit à ses yeux.

La chambre où il entra, éclairée par un demi-jour mystérieux, semblait l'asile des plus voluptueux rendez-vous ; on voyait d'un côté un lit doré, chargé d'un dais de tapisseries orné de plumes, couvert de dentelles et d'ornements ; tous les meubles chargés de dorures étaient d'une soie grisâtre richement brodée ; des carreaux de velours s'étendaient au pied de chaque fauteuil sur d'épais tapis. De petits miroirs unis l'un à l'autre par des ornements d'argent, simulaient une glace entière, perfection alors inconnue, et multipliaient partout leurs facettes étincelantes. Nul bruit extérieur ne pouvait parvenir dans ce lieu de délices ; mais les gens qu'il rassemblait paraissaient bien éloignés des pensées qu'il pouvait donner. Une foule d'hommes, qu'il reconnut pour des personnages de la cour ou des armées, se pressaient à l'entrée de cette chambre et se répandaient dans un appartement voisin qui paraissait plus vaste ; attentifs, ils dévoraient des yeux le spectacle qu'offrait le premier salon. Là, dix jeunes gens debout et tenant à la main leurs épées nues dont la pointe était abaissée vers la terre, étaient rangés autour d'une table ; leur visage tourné du côté de Cinq-Mars annonçait qu'ils venaient de lui adresser leur serment ; le grand écuyer était seul, devant la cheminée, les bras croisés et l'air profondément absorbé dans ses

réflexions. Debout près de lui, Marion de Lorme, grave, recueillie, semblait lui avoir présenté ces gentilshommes.

Dès que Cinq-Mars aperçut son ami, il se précipita vers la porte qu'il ouvrait, en jetant un regard terrible à Gondi, et saisit de Thou par les deux bras en l'arrêtant sur le dernier degré :

— Que faites-vous ici ? lui dit-il d'une voix étouffée ; qui vous amène ? que me voulez-vous ? vous êtes perdu si vous entrez.

— Que faites-vous vous-même ? que vois-je dans cette maison ?

— Les conséquences de ce que vous savez ; retirez-vous, vous dis-je ; cet air est empoisonné pour tous ceux qui sont ici.

— Il n'est plus temps, on m'a déjà vu ; que dirait-on si je me retirais ? je les découragerais ; vous seriez perdu.

Tout ce dialogue s'était dit à demi voix et précipitamment ; au dernier mot, de Thou, poussant son ami, entra, et d'un pas ferme traversa l'appartement pour aller vers la cheminée.

Cinq-Mars frémissant de colère vint reprendre sa place, baissa la tête, se recueillit, et relevant bientôt un visage plus calme, continua un discours que l'entrée de son ami avait interrompu :

— Soyez donc des nôtres, messieurs, mais il n'est plus besoin de tant de mystères ; souvenez-vous que lorsqu'un esprit ferme embrasse une idée, il doit la suivre dans toutes ses conséquences. Vos courages vont avoir un plus vaste champ que celui d'une intrigue de cour. Remerciez-moi ; en échange d'une conjuration, je vous donne une guerre. M. de Bouillon est parti pour se mettre à la tête de son armée d'Italie ; dans deux jours, et avant le roi, je quitte Paris pour Perpignan ; venez-y tous, les royalistes de l'armée nous y attendent.

Ici, il jeta autour de lui des regards confiants et calmes ; il vit des éclairs de joie et d'enthousiasme dans tous les yeux de ceux qui l'entouraient. Avant de laisser gagner son propre cœur par la contagieuse émotion qui précède les grandes entreprises, il voulut s'assurer d'eux encore, et répéta d'un air grave :

— Oui, la guerre, messieurs, songez-y, une guerre ouverte. La Rochelle et la Navarre se préparent au grand réveil de leurs religionnaires, l'armée d'Italie entrera d'un côté, le frère du roi viendra nous joindre de l'autre ; l'homme sera entouré, vaincu, écrasé. Les parlements marcheront à notre arrière-garde, apportant leur supplication au roi, arme aussi forte que nos épées ; et, après la victoire, nous nous jetterons aux pieds de Louis XIII, notre maître, pour qu'il nous fasse grâce et nous

pardonne de l'avoir délivré d'un ambitieux sanguinaire et de hâter sa résolution.

Ici, regardant autour de lui, il vit encore une assurance croissante dans les regards et l'attitude de ses complices.

— Quoi ! reprit-il, croisant ses bras et contenant encore avec effort sa propre émotion, vous ne reculez pas devant cette résolution qui paraîtrait une révolte à d'autres hommes que vous ? Ne pensez-vous pas que j'aie abusé des pouvoirs que vous m'aviez remis ? J'ai porté loin les choses, mais il est des temps où les rois veulent être servis comme malgré eux. Tout est prévu, vous le savez. Sedan nous ouvrira ses portes, et nous sommes assurés de l'Espagne.

Douze mille hommes de vieilles troupes entreront avec nous jusqu'à Paris. Aucune place pourtant ne sera livrée à l'étranger ; elles auront toutes garnison française, et seront prises au nom du roi.

— Vive le roi ! vive l'Union ! la nouvelle Union, la sainte Ligue ! s'écrièrent tous les jeunes gens de l'assemblée.

— Le voici donc venu, s'écria Cinq-Mars avec enthousiasme, le voici le plus beau jour de ma vie ! O jeunesse, jeunesse, toujours nommée imprévoyante et légère de siècle en siècle ! De quoi l'accusera-t-on aujourd'hui ? Avec un chef de vingt-deux ans, s'est conçue, mûrie, et va s'exécuter la plus vaste, la plus juste, la plus salutaire des entreprises. Ainsi, qu'est-ce qu'une grande vie, sinon une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr ? La jeunesse regarde fixement l'avenir, avec son œil d'aigle ; y trace un large plan, y jette une pierre fondamentale ; et tout ce que peut faire notre existence entière, c'est d'approcher de ce premier dessein. Ah ! quand pourraient naître les grands projets, sinon lorsque le cœur bat fortement dans la poitrine ? L'esprit n'y suffirait pas, il n'est rien qu'un instrument.

Une nouvelle explosion de joie suivait ces paroles, lorsqu'un vieillard à barbe blanche sortit de la foule.

— Allons, dit Gondi à demi voix, voilà le vieux chevalier de Guise qui va radoter et nous refroidir.

En effet, le vieillard, serrant la main de Cinq-Mars, dit lentement et péniblement, après s'être placé près de lui :

— Oui, mon enfant ; et vous, mes enfants, je vois avec joie que mon vieil ami Bassompierre sera délivré par vous, et que vous allez venger le comte de Soissons et le jeune Montmorency... Mais il convient à la jeunesse, tout ardente qu'elle est, d'écouter ceux qui ont beaucoup vu. J'ai vu la Ligue,

mes enfants, et je vous dis que vous ne pourrez pas prendre cette fois, comme on fit alors, le titre de *Sainte Ligue*, *Sainte Union*, de *Protecteurs de saint Pierre et Piliers de l'Église*, parce que je vois que vous comptez sur l'appui des *huguenots* ; vous ne pourrez pas non plus mettre sur votre grand sceau de cire verte un trône vide, puisqu'il est occupé par un roi...

— Vous pouvez dire par deux, interrompit Gondi en riant.

— Il est pourtant d'une grande importance, poursuivait le vieux Guise au milieu de ces jeunes gens en tumulte ; il est d'une grande importance de prendre un nom auquel s'attache le peuple ; celui de *Guerre du bien public* a été pris autrefois, *Prince de la Paix* dernièrement, il faudrait en trouver un....

— Eh bien ! *la Guerre du roi*, dit Cinq-Mars.

— Oui, c'est cela ! *Guerre du roi*, dirent Gondi et tous les jeunes gens.

— Mais, reprit encore le vieux ligueur, il serait essentiel aussi de se faire approuver par la faculté théologique de Sorbonne, qui sanctionna autrefois même les *hauts-gourdiens* et les *sorgueurs*¹, et de remettre en vigueur sa deuxième proposition : qu'il est permis au peuple de désobéir aux magistrats et de les pendre.

— Eh ! chevalier, s'écria Gondi, il ne s'agit plus de cela ; laissez parler M. le Grand ; nous ne pensons pas plus à la Sorbonne à présent qu'à votre saint Jacques Clément.

On rit, et Cinq-Mars reprit :

— J'ai voulu, messieurs, ne rien vous cacher des projets de *Monsieur*, de ceux du duc de Bouillon et des miens, parce qu'il est juste qu'un homme qui joue sa vie sache à quel jeu ; mais je vous ai mis sous les yeux les chances les plus malheureuses, et je ne vous ai pas détaillé nos forces, parce qu'il n'est pas un de vous qui n'en sache le secret. Est-ce à vous, Montrésor et Saint-Thibal, que j'apprendrai les richesses que *Monsieur* met à notre disposition ? Est-ce à vous, Locmaria, de Mouy, que je dirai combien de jeunes gentilshommes ont voulu s'adjoindre à vos compagnies de gens d'armes et de cheval-légers pour combattre les cardinalistes ; combien en Touraine et dans l'Auvergne, où sont les terres de la maison d'Effiat, et d'où vont sortir deux mille seigneurs avec leurs vassaux ? Baron de Beauvau, vous ferai-je redire le zèle et la valeur des cuirassiers que vous donâtes au malheureux comte de Soissons dont la cause était la nôtre, et que vous vîtes assassiné au milieu de son triomphe par celui qu'il avait vaincu

¹ Termes des ligueurs.

avec vous? Dirai-je à ces messieurs la joie du comte-duc ¹ à la nouvelle de nos dispositions, et les lettres du cardinal-infant au duc de Bouillon? Parlerai-je de Paris à l'abbé de Gondi, à d'Entragues, et à vous tous, messieurs, qui voyez tous les jours son malheur, son indignation et son besoin d'éclater? Tandis que tous les royaumes étrangers demandent la paix, que le cardinal de Richelieu détruit toujours par sa mauvaise foi (comme il l'a fait en rompant le traité de Ratisbonne), tous les ordres de l'État gémissent de ses violences et redoutent cette colossale ambition qui ne tend pas à moins qu'aux trônes temporel et même spirituel de la France.

Un murmure approbateur interrompt Cinq-Mars. On se tut un moment, et l'on entendit le son des instruments à vent et le trépignement mesuré du pied des danseurs.

Ce bruit causa un instant de distraction et quelques rires dans les plus jeunes gens de l'assemblée.

Cinq-Mars en profita, et levant les yeux :

— Plaisirs de la jeunesse, s'écria-t-il, amours, musique, danses joyeuses, que ne remplissez-vous seuls nos loisirs! que n'êtes-vous nos seules ambitions! qu'il nous faut de ressentiments pour que nous venions faire entendre nos cris d'indignation à travers les éclats de la joie, nos redoutables confidences dans l'asile des entretiens du cœur, et nos serments de guerre et de mort au milieu de l'enivrement des fêtes et de la vie!

Malheur à celui qui attriste la jeunesse d'un peuple! Quand les rides sillonnent le front de l'adolescent, on peut dire hardiment que le doigt d'un tyran les a creusées. Les autres peines du jeune âge lui donnent le désespoir et non la consternation. Voyez passer en silence, chaque matin, ces étudiants tristes et mornes, dont le front est jauni, dont la démarche est lente et la voix basse; on croirait qu'ils craignent de vivre et de faire un pas vers l'avenir. Qu'y a-t-il donc en France? Un homme de trop.

Oui, continua-t-il, j'ai suivi pendant deux années la marche insidieuse et profonde de son ambition. Ses étranges procédures, ses commissions secrètes, ses assassinats juridiques vous sont connus : princes, pairs, maréchaux, tout a été écrasé par lui; il n'y a pas une famille de France qui ne puisse montrer quelque trace douloureuse de son passage. S'il nous regarde tous comme ennemis de son autorité, c'est qu'il ne veut laisser en France que sa maison, qui ne tenait, il y a vingt ans, qu'un des plus petits fiefs du Poitou.

¹ D'Olivarès, comte-duc de San-Lucar.

Les parlements humiliés n'ont plus de voix; les présidents de Mesme, de Novion, de Bellièvre, vous ont-ils révélé leur courageuse mais inutile résistance pour condamner à mort le duc de la Valette?

Les présidents et conseils des cours souveraines ont été emprisonnés, chassés, interdits, chose inouïe! lorsqu'ils ont parlé pour le roi ou pour le public.

Les premières charges de justice, qui les remplissent? Des hommes infâmes et corrompus qui sucent le sang et l'or du pays. Paris et les villes maritimes taxées; les campagnes ruinées et désolées par les soldats, sergents et gardes du scel; les paysans réduits à la nourriture et à la litière des animaux tués par la peste ou la faim, se sauvant en pays étranger : tel est l'ouvrage de cette nouvelle justice. Il est vrai que ces dignes agents ont fait battre monnaie à l'effigie du cardinal-duc. Voici de ses pièces royales.

Ici le grand écuyer jeta sur le tapis une vingtaine de doublons en or où Richelieu était représenté. Un nouveau murmure de haine pour le cardinal s'éleva dans la salle.

— Et croyez-vous le clergé moins avili et moins mécontent? Non. Les évêques ont été jugés contre les lois de l'État et le respect dû à leurs personnes sacrées. On a vu des corsaires d'Alger commandés par un archevêque. Des gens de néant ont été élevés au cardinalat. Le ministre même, dévorant les choses les plus saintes, s'est fait élire général des ordres de Cîteaux, Cluny, Prémontré, jetant dans les prisons les religieux qui lui refusaient leurs voix. Jésuites, Carmes, Cordeliers, Augustins, Jacobins, ont été forcés d'élire en France des vicaires généraux pour ne plus communiquer à Rome avec leurs propres supérieurs, parce qu'il veut être patriarche en France et chef de l'Église gallicane.

— C'est un schismatique, un monstre! s'écrièrent plusieurs voix.

— Sa marche est donc visible, messieurs; il est prêt à saisir le pouvoir temporel et le spirituel; il s'est cantonné peu à peu contre le roi même dans les plus fortes places de la France; saisi des embouchures des principales rivières, des meilleurs ports de l'Océan, des salines et de toutes les sûretés du royaume; c'est donc le roi qu'il faut délivrer de cette oppression. *Le roi et la paix* sera notre cri. Le reste à la Providence!

Cinq-Mars étonna beaucoup toute l'assemblée et de Thou lui-même par ce discours. Personne ne l'avait entendu jusque-là parler longtemps de suite, même dans les conversations familières, et jamais il n'avait laissé entrevoir, par un seul mot,

la moindre aptitude à connaître les affaires publiques; il avait au contraire affecté une insouciance très-grande aux yeux même de ceux qu'il disposait à servir ses projets, ne leur montrant qu'une indignation vertueuse contre les violences du ministre, mais affectant de ne mettre en avant aucune de ses propres idées, pour ne pas faire voir son ambition personnelle comme but de ses travaux. La confiance qu'on lui témoignait reposait sur sa faveur et sa bravoure. La surprise fut donc assez grande pour causer un moment de silence, il fut bientôt rompu par tous les transports des Français jeunes ou vieux, lorsqu'on leur présente un avenir de combats, quel qu'il soit.

Parmi tous ceux qui vinrent serrer la main du jeune chef de parti, l'abbé de Gondi bondissait comme un chevreau.

— J'ai déjà enrôlé mon régiment, criait-il, j'ai des hommes superbes!

Puis s'adressant à Marion de Lorme :

— Parbleu, mademoiselle, je veux porter vos couleurs, votre ruban gris-de-lin et votre ordre de l'*Allumette*. La devise en est charmante :

Nous ne brûlons que pour brûler les autres!

Et je voudrais que vous pussiez voir tout ce que nous ferons de beau, si par bonheur on en vient aux mains.

La belle Marion, qui l'aimait peu, se mit à parler par-dessus sa tête à de Thou, mortification qui exaspérait toujours le petit abbé; aussi la quitta-t-il brusquement en se redressant et relevant dédaigneusement sa moustache.

Tout à coup un moment de silence subit se fit dans l'assemblée. Un papier roulé avait frappé le plafond et était venu tomber aux pieds de Cinq-Mars. Il le ramassa, et le déploya, après avoir regardé vivement autour de lui; on chercha en vain d'où il pouvait être venu; tous ceux qui s'avançaient n'avaient sur le visage que l'expression de l'étonnement et d'une grande curiosité.

— Voici mon nom mal écrit, dit-il froidement.

A CINQ-MARS,
CENTURIE DE NOSTRADAMUS¹.

Quand *bonnet rouge* passera par la fenêtre,
A *quarante onces* on coupera la tête,
Et tout finira.

Il y a un traitre parmi nous, messieurs, ajouta-

¹ Cette sorte de prédiction en calembours fut publiée trois mois après la conjuration.

t-il en jetant ce papier, mais que nous importe? nous ne sommes pas gens à nous effrayer de ces sanglants jeux de mots.

— Il faut le chercher et le jeter par la fenêtre, dirent les jeunes gens.

Cependant l'assemblée avait éprouvé une sensation fâcheuse. On ne se parlait plus qu'à l'oreille, et chacun regardait son voisin avec méfiance. Quelques personnes se retirèrent, la réunion s'éclaircit. Marion de Lorme ne cessait de dire à chacun qu'elle chasserait ses gens, qui seuls devaient être soupçonnés. Malgré ses efforts, il régna dans cet instant quelque froideur dans la salle. Les premières phrases du discours de Cinq-Mars laissaient aussi de l'incertitude sur les intentions du roi, et cette franchise intempestive avait un peu ébranlé les caractères les moins fermes.

Gondi le fit remarquer à Cinq-Mars.

— Écoutez, lui dit-il tout bas, croyez-moi, j'ai étudié avec soin les conspirations et les assemblées; il y a des choses purement mécaniques qu'il faut savoir, suivez mon avis ici; je suis vraiment devenu assez fort dans cette partie. Il leur faut encore un petit mot, et employez l'esprit de contradiction; cela réussit toujours en France, vous les réchaufferiez ainsi; ayez l'air de ne pas vouloir les retenir malgré eux, ils resteront.

Le grand écuyer trouva la recette bonne, et s'avançant vers ceux qu'il savait les plus engagés, leur dit :

— Du reste, messieurs, je ne veux forcer personne à me suivre; assez de braves nous attendent à Perpignan, et la France entière est de notre opinion. Si quelqu'un veut s'assurer une retraite, qu'il parle, nous lui donnerons les moyens de se mettre dès à présent en sûreté.

Nul ne voulut entendre parler de cette proposition, et le mouvement qu'elle occasionna fit renouveler les serments de haine contre le ministre.

Cinq-Mars continua pourtant à interroger quelques personnes qu'il choisissait bien, car il finit par Montrésor qui cria qu'il se passerait son épée à travers le corps s'il en avait en la seule pensée, et par Gondi qui, se dressant fièrement sur les talons, dit :

— M. le grand écuyer, ma retraite à moi, c'est l'archevêché de Paris et l'île Notre-Dame; j'en ferai une place assez forte pour qu'on ne m'enlève pas.

— La vôtre? dit-il à de Thou.

— A vos côtés, répondit celui-ci doucement en baissant les yeux, ne voulant pas même donner de l'importance à sa résolution par la fermeté du regard.

— Vous le voulez, eh bien ! j'accepte, dit Cinq-Mars, mon sacrifice est plus grand que le vôtre en cela.

Puis se retournant vers l'assemblée :

— Messieurs, dit-il, je vois en vous les derniers hommes de France ; car, après les Montmorency et les Soissons, vous seuls osez encore lever une tête libre et digne de notre vieille franchise. Si Richelieu triomphe, les antiques fondements de la monarchie crouleront avec nous, la cour régnera seule à la place des parlements, antiques barrières et en même temps puissants appuis de l'autorité royale ; mais soyons vainqueurs, et la France nous devra la conservation de ses anciennes mœurs et de ses sûretés. Du reste, messieurs, il serait fâcheux de gâter un bal pour cela, vous entendez la musique ; ces dames vous attendent : allons danser !

— Le cardinal payera les violons, ajouta Gondii.

Les jeunes gens applaudirent en riant, et tous remontèrent vers la salle de danse comme ils auraient été se battre.

CHAPITRE XXI.

LE CONFESSIONNAL.

C'est pour vous, beauté fatale, que je viens dans ce lieu terrible !

Léona, *le Moine.*

Ce sacrilège vœu, tu n'as pu le former.

ALEX. GUILAUD.

C'est le dernier fantôme offert à leur amour.

ANGÉLOT. *Ébroin.*

C'était le lendemain de l'assemblée qui avait eu lieu chez Marion de Lorme. Une neige épaisse couvrait les toits de Paris, et fondait dans ses rues et dans ses larges ruisseaux, où elle s'élevait en monceaux grisâtres, sillonnés par les roues de quelques chariots. Il était huit heures du soir, et la nuit était sombre ; la ville du tumulte était silencieuse à cause de l'épais tapis que l'hiver y avait jeté. Il empêchait d'entendre le bruit des roues sur la pierre et celui des pas du cheval ou de l'homme. Dans une rue étroite, qui serpente autour de la vieille église de Saint-Eustache, un homme, enveloppé dans son manteau, se promenait lentement, et cherchait à distinguer si rien ne paraissait au détour de la place ; souvent il s'asseyait sur l'une des bornes de l'église, se mettant à l'abri de la fonte des neiges sous ces statues horizontales des saints qui sortent du toit de ce temple, et s'allongent presque de toute la largeur de la ruelle, comme des oiseaux de proie qui, prêts à s'abattre, ont reployé

leurs ailes. Souvent ce vieillard, ouvrant son manteau, frappait ses bras contre sa poitrine, en les croisant et les étendant rapidement pour se réchauffer, ou bien soufflait dans ses doigts que garantissaient mal du froid une paire de gants de buffle montant jusqu'au coude. Enfin il aperçut une petite ombre qui se détachait sur la neige et se glissait entre la muraille.

— Ah ! Santa Maria ! quels vilains pays que ceux du Nord ! dit une petite voix en tremblant. Ah ! le *dusé di* Mantoue ! que ze voudrais y être encore, mon vieux Grandchamp !

— Allons ! allons, ne parlez pas si haut, répondit brusquement le vieux domestique ; les murs de Paris ont des oreilles de cardinal, et surtout les églises. Votre maîtresse est-elle entrée ? mon maître l'attendait à la porte.

— Oui, oui, elle est entrée dans l'église.

— Taisez-vous, dit Grandchamp, le son de l'horloge est fêlé, c'est mauvais signe.

— Cette horloge a sonné l'heure du rendez-vous.

— Pour moi elle sonne une agonie. Mais taisez-vous, Laura, voici trois manteaux qui passent.

Ils laissèrent passer trois hommes. Grandchamp les suivit, s'assura du chemin qu'ils prenaient, et revint s'asseoir ; il soupira profondément :

— La neige est froide, Laura, et je suis vieux. M. le Grand aurait bien pu choisir un autre de ses gens pour rester en sentinelle comme je fais, pendant qu'il fait l'amour. C'est bon pour vous de porter des poulets, et des petits rubans, et des portraits et autres fariboles pareilles ; pour moi, on devrait me traiter avec plus de considération, et M. le maréchal n'aurait pas fait cela. Les vieux domestiques font respecter une maison.

— Votre maître est-il arrivé depuis longtemps, *caro amico* ?

— Eh ! *cara ! caro !* laissez-moi tranquille. Il y avait une heure que nous gelions quand vous êtes arrivées toutes les deux ; j'aurais eu le temps de fumer trois pipes turques. Faites votre affaire, et allez voir aux entrées de l'église s'il rôde quelqu'un de suspect ; puisqu'il n'y a que deux vedettes, il faut qu'elles battent le champ.

— Ah ! *Signor Gesù* ! n'avoir personne à qui dire une parole amicale quand il fait si froid ! Et ma pauvre maîtresse ! venir à pied depuis l'hôtel de Nevers. Ah ! *Amore ! qui regna amore !*

— Allons, Italienne, fais volte-face, te dis-je ; que je ne t'entende plus avec ta langue de musique.

— Ah ! Jésus ! la grosse voix, cher Grandchamp, vous étiez bien plus aimable à Chaumont, dans la *Turena*, quand vous me parliez de *miei occhi* noirs.

— Tais-toi, bavarde, encore une fois, ton italien n'est bon qu'aux baladins et aux danseurs de corde, pour amuser les chiens savants.

— Ah! *Italia mia!* Grandchamp, écoutez-moi, et vous entendrez le langage de la divinité. Si vous étiez un galant *uomo*, comme celui qui a fait ceci pour une Laura comme moi...

Et elle se mit à chanter à demi voix :

Lieti fiori e felici, e ben nate erbe
Che Madonna pensando premer sole;
Piaggia ch'ascolti sue dolci parole
E del bel piede alcun vestigio serbe '.

Le vieux soldat était peu accoutumé à la voix d'une jeune fille, et, en général, lorsqu'une femme lui parlait, le ton qu'il prenait en répondant était toujours flottant entre une politesse gauche et la mauvaise humeur. Cependant, cette fois, en faveur de la chanson italienne, il sembla s'attendrir, et retroussa sa moustache, ce qui était chez lui un signe d'embarras et de détresse; il fit entendre même un bruit rauque, assez semblable au rire, et dit :

— C'est assez gentil, mordieu! cela me rappelle le siège de Casal; mais tais-toi, petite; je n'ai pas encore entendu venir l'abbé Quillet; cela m'inquiète; il faut qu'il soit arrivé avant nos deux jeunes gens, et depuis longtemps...

Laura, qui avait peur d'être envoyée seule sur la place de Saint-Eustache, lui dit qu'elle était bien sûre que l'abbé était entré tout à l'heure, et continua :

Ombrose selve, ove percote il sole
Che vi fa co' suoi raggi alte e superbe.

— Hon! dit en grommelant le bonhomme, j'ai les pieds dans la neige et une gouttière dans l'oreille, j'ai le froid sur la tête et la mort dans le cœur, et tu ne me chantes que des violettes, du soleil, des herbes et de l'amour : tais-toi.

En s'enfonçant davantage sous l'ogive du temple, il laissa tomber sa vieille tête et ses cheveux blanchis sur ses deux mains, pensif et immobile. Laura n'osa plus lui parler.

Mais pendant que sa femme de chambre était allée trouver Grandchamp, la jeune et tremblante Marie avait poussé d'une main timide la porte bat-

tante de l'église; elle avait rencontré là Cinq-Mars, debout, déguisé, et attendant avec inquiétude. A peine l'eut-elle reconnu, qu'elle marcha d'un pas précipité dans le temple, tenant son masque de velours sur son visage, et courut se réfugier dans un confessionnal, tandis que Henri refermait avec soin la porte de l'église qu'elle avait franchie. Il s'assura qu'on ne pouvait l'ouvrir du dehors, et vint après elle s'agenouiller, comme d'habitude, dans le lieu de la pénitence. Arrivé une heure avant elle avec son vieux valet, il avait trouvé cette porte ouverte, signe certain et convenu que l'abbé Quillet, son gouverneur, l'attendait à sa place accoutumée. Le soin qu'il avait d'empêcher toute surprise le fit rester lui-même à garder cette entrée jusqu'à l'arrivée de Marie : heureux de voir l'exactitude du bon abbé, il ne voulut pourtant pas quitter son poste pour l'en aller remercier. C'était un second père pour lui, à cela près de l'autorité, et il agissait avec ce bon prêtre sans beaucoup de cérémonie.

La vieille paroisse de Saint-Eustache était obscure; seulement, avec la lampe perpétuelle, brûlaient quatre flambeaux de cire jaune, qui, attachés au-dessus des bénitiers, contre les principaux piliers, jetaient une lueur rouge sur les marbres bleus et noirs de la basilique déserte. La lumière pénétrait à peine dans les niches enfoncées des ailes du pieux bâtiment. Dans l'une de ces chapelles, et la plus sombre, était ce confessionnal dont une grille de fer assez élevée, et doublée de planches épaisses, ne laissait apercevoir que le petit dôme et la croix de bois. Là, s'agenouillèrent de chaque côté Cinq-Mars et Marie de Mantoue; ils ne se voyaient qu'à peine, et trouvèrent que, selon son usage, l'abbé Quillet, assis entre eux, les avait attendus depuis longtemps. Ils pouvaient entrevoir à travers les petits grillages l'ombre de son camail. Henri d'Effiat s'était approché lentement; il venait arrêter et régler, pour ainsi dire, le reste de sa destinée. Ce n'était plus devant son roi qu'il allait paraître, mais devant une souveraine plus puissante, devant celle pour laquelle il avait entrepris son immense ouvrage. Il allait éprouver sa foi, et tremblait.

Il frémit surtout lorsque sa jeune fiancée fut agenouillée en face de lui; il frémit parce qu'il ne put s'empêcher; à l'aspect de cet ange, de sentir tout le bonheur qu'il pourrait perdre; il n'osa parler le premier, et demeura encore un instant à contempler sa tête dans l'ombre, cette jeune tête sur laquelle reposaient toutes ses espérances. Malgré son amour, toutes les fois qu'il la voyait, il ne pouvait se garantir de quelque effroi d'avoir tant entrepris pour une enfant dont la passion n'était

' Rive où Laure égarait ses pas et ses pensées,
Qui de sa voix touchante écoutais les accents;
Fleurs qui de vos parfums lui présentiez l'eucens,
Que ses pieds délicats ont doucement pressées.

PÉTRARQUE, *Trad. de Saint-Geniès.*

qu'un faible reflet de la sienne, et qui n'avait peut-être pas apprécié tous les sacrifices qu'il avait faits; son caractère ployé pour elle aux complaisances d'un courtisan; condamné aux intrigues et aux souffrances de l'ambition; livré aux combinaisons profondes, aux criminelles méditations, aux sombres et violents travaux d'un conspirateur. Jusque-là, dans leurs secrètes et chastes entrevues, elle avait toujours reçu chaque nouvelle de ses progrès dans sa carrière avec les transports de plaisir d'un enfant, mais sans apprécier la fatigue de chacun de ces pas si pesants que l'on fait vers les honneurs, et lui demandant toujours avec naïveté quand il serait connétable enfin, et quand ils se marieraient, comme si elle eût demandé quand il viendrait au carrousel, et si le temps était serein. Jusque-là il avait souri de ces questions et de cette ignorance pardonnables à dix-huit ans, dans une jeune fille née sur un trône et accoutumée à des grandeurs, pour ainsi dire, naturelles et trouvées autour d'elle en venant à la vie; mais à cette heure il fit de plus sérieuses réflexions sur ce caractère, et lorsque, sortant presque de l'assemblée imposante des conspirateurs représentants de tous les ordres du royaume, son oreille, où résonnaient encore les voix mâles qui avaient juré d'entreprendre une vaste guerre, fut frappée des premières paroles de celle pour qui elle était commencée, il craignit, pour la première fois, que cette sorte d'innocence ne fût de la légèreté et ne s'étendit jusqu'au cœur : il résolut de l'approfondir.

— Dieu ! que j'ai peur, Henri ! dit-elle en entrant dans le confessionnal; vous me faites venir, sans gardes, sans carrosse; je tremble toujours d'être vue de mes gens, en sortant de l'hôtel de Nevers. Faudra-t-il donc me cacher encore longtemps comme une coupable? La reine n'a pas été contente lorsque je le lui ai avoué; si elle m'en parle encore, ce sera avec son air sévère que vous connaissez, et qui me fait toujours pleurer : j'ai bien peur.

Elle se tut, et Cinq-Mars ne répondit que par un profond soupir.

— Quoi ! vous ne me parlez pas ? dit-elle.

— Sont-ce bien là toutes vos terreurs ? dit Cinq-Mars avec amertume.

— Dois-je en avoir de plus grandes ? O mon ami ! de quel ton, avec quelle voix me parlez-vous ? êtes-vous fâché parce que je suis venue trop tard ?

— Trop tôt, madame, beaucoup trop tôt, pour les choses que vous devez entendre, car je vous en vois bien éloignée.

Marie, affligée de l'accent sombre et amer de sa voix, se prit à pleurer :

— Hélas ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait, dit-elle,

pour que vous m'appeliez madame, et me traitiez si durement ?

— Ah ! rassurez-vous, reprit Cinq-Mars, mais toujours avec ironie. En effet, vous n'êtes pas coupable; mais je le suis, je suis seul à l'être : ce n'est pas envers vous, mais pour vous.

— Avez-vous donc fait du mal ? avez-vous ordonné la mort de quelqu'un ? Oh ! non, j'en suis bien sûre, vous êtes si bon !

— Eh quoi ! dit Cinq-Mars, n'êtes-vous pour rien dans mes projets ! ai-je mal compris votre pensée lorsque vous me regardiez chez la reine ? ne sais-je plus lire dans vos yeux ? le feu qui les animait était-ce un grand amour pour Richelieu ? cette admiration que vous promettiez à celui qui oserait tout dire au roi, qu'est-elle devenue ? Est-ce un mensonge que tout cela ?

Marie fondait en larmes.

— Vous me parlez toujours d'un air contraint, dit-elle, je ne l'ai pas mérité. Si je ne vous dis rien de cette conjuration effrayante, croyez-vous que je l'oublie ? ne me trouvez-vous pas assez malheureuse ? avez-vous besoin de voir mes pleurs ? les voilà. J'en verse assez en secret, Henri ; croyez que si j'ai évité, dans nos dernières entrevues, ce terrible sujet, c'était de crainte d'en trop apprendre; ai-je une autre pensée que celle de vos dangers ? ne sais-je pas bien que c'est pour moi que vous les courez ? Hélas ! si vous combattez pour moi, n'ai-je pas aussi à soutenir des attaques non moins cruelles ? Plus heureux que moi, vous n'avez à combattre que la haine, tandis que je lutte contre l'amitié; le cardinal vous opposera des hommes et des armes; mais la reine, la douce Anne d'Autriche n'emploie que de tendres conseils, des caresses et quelquefois des larmes.

— Touchante et invincible contrainte, dit Cinq-Mars avec amertume, pour vous faire accepter un trône. Je conçois que vous ayez besoin de quelques efforts contre de telles séductions ! mais avant, madame, il importe de vous délier de vos serments.

— Hélas ! grand Dieu ! qu'y a-t-il donc contre nous ?

— Il y a Dieu sur nous et contre nous, reprit Henri d'une voix sévère, le roi m'a trompé.

L'abbé s'agita dans le confessionnal.

Marie s'écria :

— Voilà ce que je pressentais; voilà le malheur que j'entrevois. Est-ce moi qui l'ai causé ?

— Il m'a trompé en me serrant la main, poursuivit Cinq-Mars, il m'a trahi par le vil Joseph qu'on m'offre de poignarder.

L'abbé fit un mouvement d'horreur qui ouvrit à demi la porte du confessionnal.

— Ah mon père! ne craignez rien, continua Henri d'Effiat, votre élève ne frappera jamais de tels coups. Ils s'entendront au loin, ceux que je prépare, et le grand jour les éclairera; mais il me reste un devoir à remplir, un devoir sacré : voyez votre enfant s'immoler devant vous. Hélas! je n'ai pas vécu longtemps pour le bonheur, je viens le détruire peut-être, par votre main, la même qui l'avait consacré.

Il ouvrit en parlant ainsi le léger grillage qui le séparait de son vieux gouverneur; celui-ci gardant toujours un silence surprenant avança le ca-mail sur son front.

— Rendez, dit Cinq-Mars d'une voix moins ferme, rendez cet anneau nuptial à la duchesse de Mantoue, je ne puis le garder qu'elle ne me le donne une seconde fois, car je ne suis plus le même qu'elle promit d'épouser.

Le prêtre saisit brusquement la bague et la passa au travers des losanges du grillage opposé; cette marque d'indifférence étonna Cinq-Mars.

— Eh! quoi, mon père, dit-il, êtes-vous aussi changé?

Cependant Marie ne pleurait plus; mais, élevant sa voix angélique qui éveilla un faible écho le long des ogives du temple comme le plus doux soupir de l'orgue, elle dit :

— O mon ami! ne soyez plus en colère; je ne vous comprends pas, pouvons-nous rompre ce que Dieu vient d'unir, et pourrais-je vous quitter quand je vous sais malheureux? Si le roi ne vous aime plus, du moins vous êtes assuré qu'il ne voudra pas vous faire du mal, puisqu'il n'en a pas fait au cardinal qu'il n'a jamais aimé. Vous croyez-vous perdu, parce qu'il n'aura pas voulu peut-être se séparer de son vieux serviteur? Eh bien! attendons le retour de son amitié; oubliez ces conspirateurs qui m'effrayent. S'ils n'ont plus d'espoir, j'en remercie Dieu; je n'en tremblerai plus pour vous. Qu'avez-vous donc, mon ami? et pourquoi nous affliger inutilement? La reine nous aime, et nous sommes tous deux bien jeunes, attendons. L'avenir est beau, puisque nous sommes unis et sûrs de nous-mêmes. Racontez-moi ce que le roi vous disait à Chambord? Je vous ai suivi longtemps des yeux. Dieu! que cette partie de chasse fut triste pour moi!

— Il m'a trahi! vous dis-je, répondit Cinq-Mars; et qui l'aurait pu croire, lorsque vous l'avez vu nous serrant la main, passant de son frère à moi et au duc de Bouillon, qu'il se faisait instruire des moindres détails de la conjuration, du jour même où l'on arrêterait Richelieu à Lyon, fixait le lieu de son exil (car ils voulaient sa mort; mais le souvenir de mon père me fit demander sa vie)! Le roi

disait que lui-même dirigerait tout à Perpignan, et cependant Joseph, cet impur espion, sortait du cabinet des Lis! O Marie, vous l'avouerez-je? au moment où je l'ai appris, mon âme a été bouleversée; j'ai douté de tout, et il m'a semblé que le centre du monde chancelait en voyant la vérité quitter le cœur d'un roi. Je voyais s'écrouler tout notre édifice; une heure encore, et la conjuration s'évanouissait : je vous perdais pour toujours; un moyen me restait, je l'ai employé.

— Lequel? dit Marie.

— Le traité d'Espagne était dans ma main, je l'ai signé.

— O ciel! déchirez-le.

— Il est parti.

— Qui le porte?

— Fontrailles.

— Rappelez-le.

— Il doit avoir déjà passé les défilés d'Oloron, dit Cinq-Mars se levant debout. Tout est prêt à Madrid, tout à Sedan; des armées m'attendent, Marie; des armées! et Richelieu est au milieu d'elles! Il chancelle, il ne faut plus qu'un seul coup pour le renverser, et vous êtes à moi pour toujours, à Cinq-Mars triomphant!

— A Cinq-Mars rebelle! dit-elle en gémissant.

— Eh bien! oui! rebelle, mais non plus favori. Rebelle, criminel, digne de l'échafaud, je le sais, s'écria ce jeune homme passionné en retombant à genoux : mais rebelle par amour, rebelle pour vous que mon épée va conquérir enfin tout entière.

— Hélas! l'épée que l'on trempe dans le sang des siens n'est-elle pas un poignard?

— Arrêtez, par pitié, Marie! Que des rois m'abandonnent, que des guerriers me délaissent, j'en serai plus ferme encore; mais je serais vaincu par un mot de vous, et encore une fois le temps de réfléchir est passé pour moi; oui, je suis criminel; et c'est pourquoi j'hésite à me croire encore digne de vous. Abandonnez-moi, Marie, reprenez cet anneau.

— Je ne le puis, dit-elle, car je suis votre femme, quel que vous soyez.

— Vous l'entendez, mon père, dit Cinq-Mars, transporté de bonheur; bénissez cette seconde union, c'est celle du dévouement, plus belle encore que celle de l'amour. Qu'elle soit à moi tant que je vivrai!

Sans répondre, l'abbé ouvrit la porte du confessionnal, sortit brusquement, et fut hors de l'église avant que Cinq-Mars eût le temps de se lever pour le suivre.

— Où allez-vous? qu'avez-vous? s'écria-t-il.

Mais personne ne paraissait et ne se faisait entendre.

— Ne criez pas, au nom du ciel, dit Marie, ou je suis perdue, il a sans doute entendu quelqu'un dans l'église.

Mais troublé et sans lui répondre, d'Effiat, s'élançant sous les arcades et cherchant en vain son gouverneur, courut à une porte qu'il trouva fermée; tirant son épée, il fit le tour du temple, et arrivant à l'entrée que devait garder Grandchamp, il l'appela et écouta.

— Lâchez-le à présent, dit une voix au coin de la rue; et des chevaux partirent au galop.

— Grandchamp, répondras-tu ! cria Cinq-Mars.

— A mon secours, Henri, mon cher enfant ! répondit la voix de l'abbé Quillet.

— Eh ! d'où venez-vous donc ? Vous m'exposez, dit le grand écuyer s'approchant de lui.

Mais il s'aperçut que son pauvre gouverneur, sans chapeau, sous la neige qui tombait, n'était pas en état de lui répondre.

— Ils m'ont arrêté, dépouillé, criait-il, les scélérats, les assassins ! ils m'ont empêché d'appeler, ils m'ont serré les lèvres avec un mouchoir.

A ce bruit, Grandchamp survint enfin se frottant les yeux comme un homme qui se réveille. Laura épouvantée courut dans l'église près de sa maltresse; tous rentrèrent précipitamment pour rassurer Marie, et entourèrent le vieil abbé.

— Les scélérats, ils m'ont attaché les mains comme vous voyez; ils étaient plus de vingt, ils m'ont pris la clef de cette porte de l'église.

— Quoi ! tout à l'heure ! dit Cinq-Mars; et pour quoi nous quittiez-vous ?

— Vous quitter ? il y a plus de deux heures qu'ils me tiennent !

— Deux heures ! s'écria Henri effrayé.

— Ah ! malheureux vieillard que je suis, cria Grandchamp, j'ai dormi pendant le danger de mon maître ! c'est la première fois !

— Vous n'étiez donc pas avec nous dans la confessionnal ? poursuivit Cinq-Mars avec anxiété, tandis que Marie tremblante se pressait contre son bras.

— Eh quoi ! dit l'abbé, n'avez-vous pas vu le scélérat à qui ils ont donné ma clef ?

— Non ! qui ? dirent-ils tous à la fois.

— Le père Joseph, répondit le bon prêtre.

— Fuyez, vous êtes perdu ! s'écria Marie.

CHAPITRE XXII.

L'ORAGE.

Blow, blow, thou winter wind ;
Thou art not so unkind
As man's ingratitude;
Thy tooth is not so keen,
Because thou art not seen,
Altho' thy breath be rude.

Heigh-ho ! sing; heigh-ho ! unto the green holly,
Most friendship is feigning; most loving mere folly.

Souffle, souffle, vent d'orage;
Tu n'es pas si cruel
Que l'ingratitude de l'homme;
Ta dent n'est pas si pénétrante,
Car tu es invisible,
Quoique ton souffle soit rude.

Hé ! ho, hé, chante; hé, ho, hé ! dans le houx vert,
Le plupart des amis sont faux, les amants fous.

SHAKESPEARE.

Au milieu de cette longue et superbe chaîne des Pyrénées qui forme l'isthme crénelé de la Péninsule, au centre de ces pyramides bleues chargées de neiges, de forêts et de gazons, s'ouvre un étroit défilé, un sentier taillé dans le lit desséché d'un torrent perpendiculaire; il circule parmi les rocs, se glisse sous des ponts de neige épaissie, serpente au bord des précipices inondés, pour escalader les montagnes voisines d'Urdoz et d'Oloron, et s'élevant enfin sur leur dos inégal, laboure leur cime nébuleuse; pays nouveau qui a encore ses monts et ses profondeurs, tourne à droite, quitte la France et descend en Espagne. Jamais le fer relevé de la mule n'a laissé sa trace dans ses détours; l'homme peut à peine s'y tenir debout; il lui faut la chaussure de corde qui ne peut pas glisser et le trèfle du bâton ferré qui s'enfonce dans les fentes des rochers.

Dans les beaux mois de l'été, le *pastour*, vêtu de sa cape brune, et le béliet noir à la longue barbe, y conduisent des troupeaux dont la laine traînante balaye le gazon. On n'entend plus dans ces lieux escarpés que le bruit des grosses clochettes que portent les moutons, et dont les tintements inégaux produisent des accords imprévus, des gammes fortuites, qui étonnent le voyageur et réjouissent leur berger sauvage et silencieux. Mais lorsque vient le long mois de septembre, un linceul de neige se déroule de la cime des monts jusqu'à leur base, et ne respecte que ce sentier profondément creusé, quelques gorges ouvertes par des torrents et quelques rocs de granit qui allongent leurs formes bizarres comme les ossements d'un monde enseveli.

C'est alors qu'on voit accourir de légers troupeaux d'isards qui, renversant sur leur dos leurs

cornes recourbées, s'élançant de rochers en rochers, comme si le vent les faisait bondir devant lui, et prennent possession de leur désert aérien : des volées de corbeaux et de corneilles tournent sans cesse dans les gouffres et les puits naturels qu'elles transforment en ténébreux colombiers, tandis que l'ours brun, suivi de sa famille velue qui se joue et se roule autour de lui sur la neige, descend avec lenteur de sa retraite envahie par les frimas. Mais ce ne sont là ni les plus sauvages, ni les plus cruels habitants que ramène l'hiver dans ces montagnes ; le contrebandier rassuré se hasarde jusqu'à se construire une demeure de bois sur la barrière même de la nature et de la politique, et là, des traités inconnus, des échanges occultes se font entre les deux Navarres, au milieu des brouillards et des vents.

Ce fut dans cet étroit sentier, sur le versant¹ de France, qu'environ deux mois après les scènes que nous avons vues se passer à Paris, deux voyageurs, venant d'Espagne, s'arrêtèrent à minuit, fatigués et pleins d'épouvante. On entendait des coups de fusil dans la montagne.

— Les coquins ! comme ils nous ont poursuivis ! dit l'un d'eux ; je n'en puis plus : sans vous, j'étais pris.

— Et vous le serez encore, ainsi que ce damné papier, si vous perdez votre temps en paroles ; voilà un second coup de feu sur le roc de Saint-Pierre-de-l'Aigle ; ils nous croient partis par la côte du Limaçon, mais, en bas, ils s'apercevront du contraire. Descendez. C'est une ronde sans doute qui chasse les contrebandiers. Descendez.

— Eh ! comment ? je n'y vois pas.

— Descendez toujours, et prenez-moi le bras.

— Soutenez-moi, je glisse avec mes bottes, dit le premier voyageur, s'accrochant aux pointes de roc pour s'assurer de la solidité du terrain, avant d'y poser le pied.

— Allez donc, allez donc, lui dit l'autre en le poussant, voilà un de ces drôles qui passe sur notre tête.

En effet, l'ombre d'un homme armé d'un long fusil se dessina sur la neige. Les deux aventuriers se tinrent immobiles. Il passa, ils continuèrent à descendre.

— Ils nous prendront ! dit celui qui soutenait l'autre, nous sommes tournés. Donnez-moi votre diable de parchemin ; je porte l'habit des contrebandiers, et je me ferai passer pour tel en cherchant asile parmi eux ; mais vous n'auriez pas de ressource avec votre habit galonné.

— Vous avez raison, dit son compagnon en s'ar-

rétant sur une pointe de roc ; et, restant suspendu au milieu de la pente, il lui donna un rouleau de bois creux.

Un coup de fusil partit, et une balle vint s'enterrer en sifflant et en frissonnant dans la neige à leurs pieds.

— Averti ! dit le premier. Roulez en bas. Si vous n'êtes pas mort, vous suivrez la route. A gauche du gave est Sainte-Marie ; mais tournez à droite, traversez Oloron, et vous êtes sur le chemin de Pau, et sauvé. Allons, roulez.

En parlant, il poussa son camarade, et, sans daigner le regarder, ne voulant ni monter ni descendre, se mit à suivre horizontalement le flanc du mont, en s'accrochant aux pierres, aux branches, aux plantes même, avec une adresse de chat sauvage, et bientôt se trouva sur une terre solide, devant une petite case de planches à jour, à travers lesquelles on voyait une lumière. L'aventurier tourna tout autour comme un loup affamé autour d'un parc, et, appliquant son œil à l'une des ouvertures, vit des choses qui le décidèrent apparemment, car, sans hésiter, il poussa la porte chancelante, que ne fermait pas même un faible loquet ; la case entière s'ébranla au coup de poing qu'il avait donné ; il vit alors qu'elle était divisée en deux cellules par une cloison. Un grand flambeau de cire jaune éclairait la première ; là, une jeune fille, pâle et d'une effroyable maigreur, était accroupie dans un coin sur la terre humide où coulait la neige fondue sous les planches de la chaumière. Des cheveux noirs, mêlés et couverts de poussière, mais très-longs, tombaient en désordre sur son vêtement de bure brune ; le capuchon rouge des Pyrénées couvrait sa tête et ses épaules ; elle baissait les yeux et filait une petite quenouille attachée à sa ceinture. L'entrée d'un homme ne la troubla pas.

— Hé ! hé ! *la moxa*², lève-toi, et donne-moi à boire ; je suis las, et j'ai soif.

La jeune fille ne répondit pas, et, sans lever les yeux, continua de filer avec application.

— Entends-tu ? dit l'étranger la poussant avec le pied ; va dire au patron que j'ai vu là, qu'un ami vient le voir ; et donne-moi à boire avant. Je coucherai ici.

Elle répondit d'une voix enrouée, en filant toujours :

— Je bois la neige qui fond sur le rocher, ou l'écume verte qui nage sur l'eau des marais ; mais quand j'ai bien filé, on me donne l'eau de la source de fer.

Quand je dors, le lézard froid passe sur mon

¹ Nom du flanc des montagnes dans les Pyrénées.

² La fille.

visage; mais lorsque j'ai bien lavé une mule, on me jette le foin; le foin est chaud, le foin est bon et chaud; je le mets sur mes pieds de marbre.

— Quelle histoire me fais-tu là? dit Jacques; je ne parle pas de toi.

Elle poursuivit :

— On me fait tenir un homme pendant qu'on le tue. Oh! que j'ai eu de sang sur les mains! Que Dieu leur pardonne si cela se peut! Ils m'ont fait tenir sa tête et le baquet rempli d'une eau rouge. O ciel! moi qui étais l'épouse de Dieu! On jette leurs corps dans l'abîme de neige, mais le vautour les trouve; il tapisse son nid avec leurs cheveux. Je te vois à présent plein de vie, je te verrai sanglant, pâle et mort.

L'aventurier, haussant les épaules, se mit à siffler en entrant, et poussa la seconde porte; il trouva l'homme qu'il avait vu par les fentes de la cabane: il portait le *berret*¹ bleu des Basques sur l'oreille, et couvert d'un ample manteau, assis sur un bât de mulet, courbé sur un large brasier de fonte, fumait un cigare et vidait une outre placée à son côté. La lueur de la braise éclairait son visage gras et jaune, ainsi que la chambre où étaient rangées des selles de mulet autour du *brasero*, comme des sièges. Il souleva la tête sans se déranger:

— Ha! ha! c'est toi, Jacques, dit-il, c'est bien toi! quoiqu'il y ait quatre ans que je ne t'aie vu, je te reconnais, tu n'es pas changé, brigand. C'est toujours ta grande face de vaurien; mets-toi là, et buvons un coup.

— Oui, me voilà encore ici; mais comment diable y es-tu, toi? je te croyais juge, Houmain!

— Et moi donc! je te croyais bien capitaine espagnol, Jacques!

— Ah! je l'ai été quelque temps, c'est vrai, et puis prisonnier; mais je m'en suis tiré assez joliment, et j'ai repris l'ancien état, l'état libre, la bonne vieille contrebande.

— Viva! viva! *Jaleo!* s'écria Houmain, nous autres braves nous sommes bons à tout. Ah ça! mais..... tu as donc toujours passé par les autres *ports*²; car je ne t'ai pas revu depuis que j'ai repris le métier?

— Oui, oui, j'ai passé par où tu ne passeras pas, va! dit Jacques.

— Et qu'apportes-tu?

— Une marchandise inconnue; mes mules viendront demain.

¹ Petit bonnet de laine.

² Noms des chemins qui mènent en France dans les Pyrénées.

— Est-ce les ceintures de soie, les cigares ou la laine?

— Tu le sauras plus tard, amigo, dit le spadassin; donne-moi l'outre, j'ai soif.

— Tiens, bois, c'est du vrai Valdepenas! nous sommes si heureux ici, nous autres bandoleros! *¡Jaleo! Jaleo!*³ bois donc, les amis vont venir.

— Quels amis? dit Jacques, laissant retomber l'outre.

— Ne t'inquiète pas, bois toujours! je vais te conter ça! et puis nous chanterons la Tirana⁴ andalouse!

L'aventurier prit l'outre, et fit semblant de boire tranquillement.

— Quelle est donc cette grande diablesse que j'ai vue à ta porte? reprit-il; elle a l'air à moitié morte.

— Non, non, elle n'est que folle, bois toujours, je te conterai ça!

Et prenant à sa ceinture rouge le long poignard dentelé de chaque côté en manière de scie, Houmain s'en servit pour retourner et enflammer la braise, et dit d'un air grave:

— Tu sauras d'abord, si tu ne le sais pas, que là-bas (il montrait le côté de la France) ce vieux loup de Richelieu les mène tambour battant!

— Ha! ha! dit Jacques.

— Oui, on l'appelle *le roi du roi*. Tu sais? Cependant il y a un petit jeune homme qui est à peu près aussi fort que lui, et qu'on appelle M. le Grand. Ce petit bonhomme commande presque toute l'armée de Perpignan dans ce moment-ci; et il y est arrivé il y a un mois; mais le vieux est toujours à Narbonne, et il est bien fin. Pour le roi il est tantôt comme ci, tantôt comme ça (en parlant Houmain retournait sa main sur le dos et du côté de la paume). Oui, entre le zist et le zest; mais en attendant qu'il se décide, moi je suis pour le zist, c'est-à-dire cardinaliste, et j'ai toujours fait les affaires de monseigneur depuis la première qu'il me donna, il y a bientôt trois ans. Je vais te la conter:

Il avait besoin de gens de caractère et d'esprit pour une petite expédition, et me fit chercher pour être lieutenant criminel.

— Ha! ha! c'est un joli poste; on me l'avait dit.

— Oui, c'est un trafic comme le nôtre où l'on vend la corde au lieu du fil; c'est moins honnête, car on tue plus souvent. Mais aussi c'est plus solide, chaque chose a son prix.

— C'est juste, dit Jacques.

— Me voilà donc en robe rouge; je servis à en

³ Exclamation et jurement habituel et intraduisible.

⁴ Sorte de ballade.

donner une jaune en soufre à un beau grand garçon, qui était curé à Loudun, et qui était dans un couvent de nonnes, comme un loup dans la bergerie : aussi il lui en a cuit.

— Ha! ha! ha! c'est fort drôle, s'écria Jacques en riant.

— Bois toujours, continua Houmain. Oui, je t'assure, Jago, que je l'ai vu, après l'affaire, réduit en petits tas noirs comme ce charbon, tiens, ce charbon-là au bout de mon poignard. Ce que c'est que de nous! voilà comme nous serons chez le diable.

— Oh! pas de ces plaisanteries-là, dit l'autre très-gravement; vous savez bien que moi j'ai de la religion.

— Ah! je ne dis pas non. Cela peut être, reprit Houmain du même ton; Richelieu est bien cardinal! Mais enfin n'importe! Tu sauras que, comme j'étais rapporteur, cela me rapporta....

— Ah! de l'esprit; coquin!

— Oui, toujours un peu! je dis donc que cela me rapporta cinq cents piastres, car Armand Duplessis paye bien son monde; il n'y a rien à dire, si ce n'est que l'argent n'est pas à lui; mais nous faisons tous comme cela. Alors, ma foi, j'ai voulu placer cet argent dans notre ancien négoce, et je suis revenu ici. Le métier va bien, heureusement : il y a peine de mort contre nous et la marchandise renchérit.

— Qu'est-ce que je vois là? s'écria Jacques; un éclair dans ce mois-ci!

— Oui, les orages vont commencer, il y en a déjà eu deux. Nous sommes dans le nuage; entends-tu le roulement? mais ce n'est rien, va, bois toujours, il est une heure du matin à peu près; nous achèverons l'outre et la nuit ensemble. Je te disais donc que je fis connaissance avec notre président, un grand drôle, nommé Laubardemont; je ne sais pas si tu le connais.

— Oui, oui, un peu, dit Jacques, c'est un fier avare, mais c'est égal. Parle.

— Eh bien! comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, je lui dis mes petits projets de commerce, et lui recommandai, quand l'occasion des bonnes affaires se présenterait, de penser à son camarade du tribunal. Il n'y a pas manqué, je n'ai pas à me plaindre.

— Ha! ha! dit Jacques; et qu'a-t-il fait?

— D'abord il y a deux ans qu'il m'a amené lui-même en croupe sa nièce que tu as vue là à la porte.

— Sa nièce! dit Jacques se levant, et tu la traites comme une esclave! *Demonio!*

— Bois toujours, continua Houmain en attisant doucement la braise avec son poignard; c'est lui-même qui l'a désiré. Rassieds-toi.

Jacques se rassit.

— Je crois, poursuivit le contrebandier, qu'il n'aurait pas même été fâché de la savoir..... Tu m'entends; il aurait mieux aimé la savoir sous la neige que dessus; mais il ne voulait pas l'y mettre lui-même, parce qu'il est bon parent, comme il le dit.

— Et comme je le sais, dit le nouveau venu; mais, va....

— On conçoit qu'un homme comme lui, qui vit à la cour, n'aime pas à avoir une nièce folle chez lui. C'est tout simple, si j'avais continué aussi mon rôle d'homme de robe, j'en aurais fait autant en pareil cas. Mais ici nous ne représentons pas, comme tu vois, et je l'ai prise pour *criada*¹, elle a montré plus de bons sens que je n'aurais cru, quoiqu'elle n'ait presque jamais dit qu'un seul mot, et qu'elle ait fait la délicate d'abord; à présent elle brosse un mulet comme un garçon; elle a un peu de fièvre depuis quelques jours cependant, mais ça finira de manière ou d'autre. Ah çà! ne va pas dire à Laubardemont qu'elle vit encore; il croirait que c'est par économie que je l'ai gardée pour servante.

— Comment! est-ce qu'il est ici? s'écria Jacques.

— Bois toujours, reprit le flegmatique Houmain qui donnait lui-même un grand exemple de cette leçon, sa phrase favorite, et commençait à fermer à demi les yeux d'un air tendre; c'est, vois-tu, la seconde affaire que j'ai avec ce bon petit Lombard dimon, démon, des monts, comme tu voudras. Je l'aime comme mes yeux, et je veux que nous buvions à sa santé ce petit vin de Jurançon que voici; c'est le vin d'un luron, du feu roi Henri. Que nous sommes heureux ici! L'Espagne dans la main droite, la France dans la gauche, entre l'outre et la bouteille! La bouteille! j'ai quitté tout pour elle!

Et il fit sauter le goulot d'une bouteille de vin blanc. Après en avoir pris de longues gorgées, il continua, tandis que l'étranger le dévorait des yeux.

— Oui, il est ici, et il doit avoir froid aux pieds, car il court la montagne depuis la fin du jour avec des gardes à lui et nos camarades; tu sais, nos *bandoleros*, les vrais *contrabandistas*.

— Eh! pourquoi courent-ils? dit Jacques.

— Ah! voilà le plaisant de l'affaire, reprit l'ivrogne; c'est pour arrêter deux coquins qui veulent apporter ici soixante mille soldats espagnols en papier, dans leur poche; tu ne comprends pas peut-être à demi mot, croquant! Hein? eh bien! c'est pourtant comme je te le dis, dans leur propre poche!

¹ Servante.

— Si, si, je comprends ! dit Jacques en tâtant son poignard dans sa ceinture et regardant la porte.

— Eh bien ! enfant du diable, chantons la Tirana ; prends ta bouteille, jette ton cigare et chante.

A ces mots, l'hôte chancelant se mit à chanter en espagnol, entrecoupant ses chants de rasades qu'il jetait dans son gosier en se renversant, tandis que Jacques, toujours assis, le regardait d'un œil sombre à la lueur du brasier, et méditait ce qu'il allait faire.

Moi qui suis contrebandier et qui n'ai peur de rien, me voilà. Je les défie tous, je veille sur moi-même, et l'on me respecte.

At, at, at, jaleo ! jeunes filles ! jeunes filles ! qui veut m'acheter du fil noir ?

La lueur d'un éclair entra par une petite lucarne et remplit la chambre d'une odeur de soufre ; une effroyable détonation le suivit de près : la cabane trembla, et une poutre tomba en dehors.

— Oh ! hé ! la maison ! cria le buveur ; le diable est chez nous ! les amis ne viennent donc pas ?

— Chantons, dit Jacques en rapprochant le bât sur lequel il était assis, de celui de Houmain.

Celui-ci but pour se raffermir, et reprit :

Jaleo ! jaleo ! mon cheval est fatigué ! et moi je marche en courant près de lui.

Aï ! aï ! la ronde vient et la fusillade s'élève dans la montagne.

Aï ! aï ! aï ! mon petit cheval ! tire-moi de ce danger.

Vive ! vive mon cheval, mon cheval qui a le chanfrein blanc.

Jeunes filles, *jaleo !* jeunes filles, achetez-moi du fil noir.

En achevant, il sentit son siège vaciller, et tomba à la renverse ; Jacques, après s'en être débarrassé ainsi, s'élançait vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit, et son visage se heurta contre la figure pâle et glacée de la folle. Il recula.

— Le juge ! dit-elle en entrant ; et elle tomba étendue sur la terre froide.

— Jacques avait déjà passé un pied par-dessus elle, mais une autre figure apparut, livide et surprise, celle d'un homme de grande taille, couvert d'un manteau ruisselant de neige. Il recula encore, et rit d'horreur et de rage. C'était Laubardemont suivi d'hommes armés ; ils se regardèrent.

— Eh ! eh ! ca....a...ma...ra...ade coquin, dit Houmain se relevant avec peine, serais-tu royaliste, par hasard ?

Mais lorsqu'il vit ces deux hommes qui semblaient pétrifiés l'un par l'autre, il se tut comme

eux, ayant la conscience de son ivresse, et s'approcha en trébuchant pour relever la folle toujours étendue entre le juge et le capitaine. Le premier prit la parole.

— N'êtes-vous pas celui que nous poursuivions tout à l'heure ?

— C'est lui, dirent les gens de sa suite tout d'une voix, l'autre est échappé.

Jacques recula jusqu'aux planches fendues qui fermaient le mur chancelant de la case ; s'enveloppant dans son manteau comme un ours acculé contre un arbre par une meute nombreuse, et voulant faire diversion et s'assurer un moment de réflexion, il répondit avec une voix forte et sombre :

— Le premier qui passera ce brasier et le corps de cette fille est un homme mort !

Et il tira un long poignard de son manteau. En ce moment, Houmain, agenouillé, retourna la tête de la jeune femme ; les yeux en étaient fermés ; il l'approcha du brasier dont la lueur l'éclaira.

— Ah ! grand Dieu ! s'écria Laubardemont s'oublant par effroi, Jeanne encore !

— Soyez tranquille, mon...on...seigneur, dit Houmain en essayant de soulever les longues paupières noires qui retombaient, et la tête qui se renversait comme un lin mouillé ; soi...oyez tranquille ; ne...e vou...ous fâchez pas, elle est bien morte, très-morte.

Jacques posa le pied sur ce corps comme sur une barrière, et se courbant avec un rire féroce sous le visage de Laubardemont, lui dit à demi voix :

— Laisse-moi passer, et je ne te compromettrai pas, courtisan ; je ne te dirai pas qu'elle fut ta nièce et que je suis ton fils...

— Laubardemont se recueillit, regarda ses gens qui se pressaient autour de lui avec des carabines avancées, et leur faisant signe de se retirer à quelques pas, il répondit d'une voix très-basse :

— Livre-moi le traité, et tu passeras.

— Le voilà dans ma ceinture ; mais si l'on y touche, je t'appellerai mon père tout haut. Que dira ton maître ?

— Donne-le-moi, et je te pardonnerai ta vie.

— Laisse-moi passer, et je te pardonnerai de me l'avoir donnée.

— Toujours le même, brigand !

— Oui, assassin.

— Que t'importe un enfant qui conspire ? dit le juge.

— Que t'importe un vieillard qui règne ? répondit l'autre.

— Donne-moi ce papier, j'ai fait serment de l'avoir.

— Laisse-le-moi, j'ai juré de le rapporter.

— Quel peut être ton serment et ton Dieu ? dit Laubardemont.

— Et le tien, reprit Jacques, est-ce le crucifix de fer rouge ?

Mais, se levant entre eux, Houmain, riant et chancelant, dit au juge en lui frappant sur l'épaule.

— Vous êtes bien longtemps à vous expliquer, l'a... ami ; est-ce que vous le connaissiez d'ancienne date ? C'est... est un bon garçon.

— Moi ! non ! s'écria Laubardemont à haute voix, je ne l'ai jamais vu.

Pendant cet instant, Jacques, que protégeaient l'ivrogne et la petitesse de la chambre embarrassée, s'élança avec violence contre les faibles planches qui formaient le mur, d'un coup de talon en jeta deux dehors, et passa par l'espace qu'elles avaient laissé. Tout ce côté de la cabane fut brisé, elle chancela tout entière ; le vent y entra avec violence.

— Eh ! eh ! Demonio ! santo Demonio ! où vas-tu ? s'écria le contrebandier ; tu casses ma maison, et c'est le côté du gave.

Tous s'approchèrent avec précaution, arrachèrent les planches qui restaient, et se penchèrent sur l'abîme. Ils contemplèrent un spectacle étrange : l'orage était dans toute sa force, et c'était un orage des Pyrénées ; d'immenses éclairs partaient ensemble des quatre points de l'horizon, et leurs feux se succédaient si vite, qu'on n'en voyait pas l'intervalle, et qu'ils paraissaient immobiles et durables ; seulement la voûte flamboyante s'éteignait quelquefois tout à coup, puis reprenait ses lueurs constantes. Ce n'était plus la flamme qui semblait étrangère à cette nuit, c'était l'obscurité. L'on eût dit que, dans le ciel naturellement lumineux, il se faisait des éclipses d'un moment, tant les éclairs étaient longs et tant leur absence était rapide. Les pics allongés et les rochers blanchis se détachaient sur ce fond rouge comme des blocs de marbre sur une coupole d'airain brûlant ; et simulants, au milieu des frimas, les prodiges du volcan, les eaux jaillissaient comme des flammes, les neiges s'écoulaient comme une lave éblouissante.

Dans leur amas mouvant se débattait un homme, et ses efforts le faisaient entrer plus avant dans le gouffre tournoyant et liquide ; ses genoux ne se voyaient déjà plus ; en vain il tenait embrassé un énorme glaçon pyramidal et transparent, que les éclairs faisaient briller comme un rocher de cristal ; ce glaçon même fondait par sa base et glissait len-

tement sur la pente du rocher. On entendait sous la nappe de neige le bruit des quartiers de granit qui se heurtaient, en tombant à des profondeurs immenses. Cependant on aurait pu le sauver encore ; l'espace de quatre pieds à peine le séparait de Laubardemont.

— J'enfonce, s'écria-t-il ; tends-moi quelque chose, et tu auras le traité.

— Donne-le-moi, et je te tendrai ce mousquet, dit le juge.

— Le voilà, dit le spadassin, puisque le diable est pour Richelieu ! Et, lâchant d'une main son glissant appui, il jeta un rouleau de bois dans la cabane. Laubardemont y entra, se précipitant sur le traité comme un loup sur sa proie. Jacques avait en vain étendu son bras, on le vit glisser lentement avec le bloc énorme et dégelé qui croulait sur lui, et s'enfoncer sans bruit dans les neiges.

— Malédiction ! tu m'as trompé ! cria-t-il ; mais on ne m'a pas pris le traité..... je te l'ai donné.... entends-tu.... mon père !

Il disparut sous la couche épaisse et blanche de la neige ; on ne vit plus à sa place que cette nappe éblouissante que sillonnait la foudre en s'y éteignant ; on n'entendit plus que les roulements du tonnerre et le sifflement des eaux qui tourbillonnaient contre les rochers, car les hommes groupés autour d'un cadavre et d'un scélérat, dans la cabane à demi brisée, se taisaient, glacés par l'horreur, et craignaient que Dieu ne vînt à diriger la foudre ¹.

CHAPITRE XXIII.

L'ABSENCE.

L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruel !

LA FONTAINE.

Qui de nous n'a trouvé de charme à suivre des yeux les nuages du ciel ? qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu des airs, soit lorsque, roulés en masse par les vents et colorés par le soleil, ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue serait dorée, soit lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et allongés comme des oiseaux de passage ; transparents comme de vastes opales détachées du trésor des cieux, ou bien éblouissants de blancheur comme les neiges des

¹ « Il vécut et mourut avec des brigands. Ne voilà-t-il pas une punition divine dans la famille de ce juge, pour expier en quelque façon la mort cruelle et impi-

toyable de ce pauvre *Grandier*, dont le sang crie vengeance. »

(Patin, lett. 65, du 22 décembre 1651.)

monts que les vents emporteraient sur leurs ailes? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides; rapides moins encore que son imagination, ils ont vu pourtant en un seul jour tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance; ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connaît pas, et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre sans doute, un rocher sauvage, une plaine aride où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie d'un homme, et ne se peigne dans ses souvenirs; car, pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trouver l'infailible naufrage, nous laissons un débris de nous-mêmes sur tous les écueils.

Où vont-ils les nuages bleus et sombres de cet orage des Pyrénées? C'est le vent d'Afrique qui les pousse devant lui avec une haleine enflammée; ils volent, ils roulent sur eux-mêmes en grondant, jettent des éclairs devant eux, comme leurs flambeaux, et laissent pendre à leur suite une longue traînée de pluie comme une robe vaporeuse. Dégagés avec effort des défilés de rochers qui avaient un moment arrêté leur course, ils arrosent, dans le Béarn, le pittoresque patrimoine d'Henri IV; en Guienne, les conquêtes de Charles VII; dans la Saintonge, le Poitou, la Touraine, celles de Charles V et de Philippe-Auguste, et se ralentissant enfin au-dessus du vieux domaine de Hugues-Capet, s'arrêtent en murmurant sur les tours de Saint-Germain.

— Oh ! madame, dit Marie de Mantoue à la reine, voyez-vous quel orage vient du midi?

— Vous regardez souvent de ce côté, ma chère, répondit Anne d'Autriche, appuyée sur le balcon.

— C'est le côté du soleil, madame.

— Et des tempêtes, dit la reine, vous le voyez; croyez-en mon amitié, mon enfant, ces nuages ne peuvent avoir rien vu d'heureux pour vous. J'aimerais mieux vous voir tourner les yeux vers le côté de la Pologne. Regardez à quel beau peuple vous pourriez commander.

En ce moment, pour éviter la pluie qui commençait, le prince Palatin passait rapidement sous les fenêtres de la reine, avec une suite nombreuse de jeunes Polonais à cheval; leurs vestes turques, couvertes de boutons d'émeraudes et de rubis, et les plumes de leurs chevaux les faisaient briller d'un singulier éclat. Ils s'arrêtèrent un moment; et le prince salua deux fois, pendant que le léger animal qu'il montait marchait de côté tournant toujours le front vers les princesses; se cabrant et hennissant, il agitant les crins de son cou, et semblait saluer en mettant sa tête entre ses jambes. Toute sa suite répéta cette même évolution en pas-

sant. La princesse Marie s'était d'abord jetée en arrière, de peur que l'on ne distinguât les larmes de ses yeux; mais ce spectacle brillant et flatteur la fit revenir au balcon, et elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Que le Palatin monte avec grâce ce joli cheval ! il semble n'y pas songer.

La reine sourit :

— Il songe à celle qui serait sa reine demain si elle voulait faire un signe de tête, et laisser tomber sur un trône un regard de ses grands yeux noirs en amende, au lieu d'accueillir toujours ces pauvres étrangers avec ce petit air boudeur, et en faisant la moue comme à présent.

Anne d'Autriche donnait en parlant un petit coup d'éventail sur les lèvres de Marie, qui ne put s'empêcher de sourire aussi : mais à l'instant elle baissa la tête en se le reprochant, et se recueillit pour reprendre sa tristesse qui commençait à lui échapper. Elle eut même besoin de contempler encore les gros nuages qui planaient sur le château.

— Pauvre enfant, continua la reine, tu fais tout ce que tu peux pour être bien fidèle, et te bien maintenir dans la mélancolie de ton roman; tu te fais mal en ne dormant plus, pour pleurer, et en cessant de manger à table; tu passes la nuit à rêver ou à écrire; mais, je t'en avertis, tu ne réussiras à rien, si ce n'est à maigrir, à être moins belle et à n'être pas reine. Ton Cinq-Mars est un petit ambiteux qui s'est perdu.

Voyant Marie cacher sa tête dans son mouchoir pour pleurer encore, Anne d'Autriche rentra un moment dans sa chambre en la laissant au balcon, et feignit de s'occuper à chercher des bijoux dans sa toilette; elle revint bientôt lentement et gravement se remettre à la fenêtre; Marie était plus calme, et regardait tristement la campagne, les collines de l'horizon, et l'orage qui s'étendait peu à peu.

La reine reprit avec un ton plus grave :

— Dieu a eu plus de bonté pour vous que vos imprudences ne le méritaient peut-être, Marie; il vous a sauvée d'un grand péril; vous aviez voulu faire de grands sacrifices, mais heureusement ils ne sont pas accomplis comme vous l'aviez cru. L'innocence vous a sauvée de l'amour; vous êtes comme une personne qui, croyant se donner un poison mortel, n'aurait pris qu'une eau pure et sans danger.

— Hélas ! madame, que voulez-vous me dire ? ne suis-je pas assez malheureuse ?

— Ne m'interrompez pas, dit la reine, vous allez voir avec d'autres yeux votre position présente. Je ne veux point vous accuser d'ingratitude envers le cardinal; j'ai trop de raisons de ne pas

l'aimer! j'ai moi-même vu naitre la conjuration. Cependant vous pourriez, ma chère, vous rappeler qu'il fut le seul en France à vouloir, contre l'avis de la reine-mère et de la cour, la guerre du duché de Mantoue, qu'il arracha à l'Empire et à l'Espagne, et rendit au duc de Nevers, votre père; ici, dans ce château même de Saint-Germain, fut signé le traité qui renversait le duc de Guastalla ¹. Vous étiez bien jeune alors... On a dû vous l'apprendre pourtant. Voici toutefois que par amour uniquement (je veux le croire comme vous), un jeune homme de vingt-deux ans est prêt à le faire assassiner....

— Oh! madame, il en est incapable! je vous jure qu'il l'a refusé.

— Je vous ai priée, Marie, de me laisser parler. Je sais qu'il est généreux et loyal; je veux croire que, contre l'usage de notre temps, il ait assez de modération pour ne pas aller jusque-là, et tuer un vieillard comme a fait le chevalier de Guise. Serait-il le maître de l'empêcher s'il le fait prendre à force ouverte? C'est ce que nous ne pouvons savoir plus que lui! Dieu seul sait l'avenir. Du moins est-il sûr que pour vous il l'attaque, et, pour le renverser, prépare la guerre civile qui éclate peut-être à l'heure même où nous parlons, une guerre sans succès! De quelque manière qu'elle tourne, il ne peut réussir qu'à faire du mal, car Monsieur va abandonner la conjuration.

— Quoi! madame!

— Écoutez-moi, vous dis-je, j'en suis certaine, je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage. Que fera le grand écuyer? le roi, il l'a bien jugé, est allé consulter le cardinal. Le consulter c'est lui céder; mais le traité d'Espagne a été signé: s'il est découvert, que fera seul M. de Cinq-Mars? Ne tremblez pas ainsi, nous le sauverons, nous sauverons ses jours, je vous le promets, il en est temps.... j'espère....

— Ah! madame, vous espérez! je suis perdue, s'écria Marie affaiblie et s'évanouissant à moitié.

— Asseyons-nous, dit la reine. Et se plaçant près de Marie, à l'entrée de la chambre, elle poursuivit :

— Sans doute Monsieur traitera pour tous les conjurés en traitant pour lui; mais l'exil sera leur moindre peine, l'exil perpétuel. Voilà donc la duchesse de Nevers et de Mantoue, la princesse Marie de Gonzague, femme de M. Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, exilé!

— Eh bien! madame, je le suivrai dans l'exil, c'est mon devoir, je suis sa femme... s'écria Marie en sanglotant; je voudrais déjà l'y savoir en sûreté.

— Rêves de dix-huit ans! dit la reine en soutenant Marie. Réveillez-vous, enfant, réveillez-vous, il le faut; je ne veux nier aucune des qualités de M. de Cinq-Mars; il a un grand caractère, un esprit vaste, un grand courage, mais il ne peut plus être rien pour vous, et heureusement vous n'êtes ni sa femme, ni même sa fiancée.

— Je suis à lui, madame, à lui seul....

— Mais sans bénédiction, reprit Anne d'Autriche, sans mariage enfin; aucun prêtre ne l'eût osé; le vôtre même ne l'a pas fait, et me l'a dit. Taisez-vous, ajouta-t-elle, en posant ses deux belles mains sur la bouche de Marie.

Taisez-vous! vous allez me dire que Dieu a entendu vos serments, que vous ne pouvez vivre sans lui, que vos destinées sont inséparables, que la mort seule peut briser votre union! propos de votre âge, délicieuses chimères d'un moment dont vous sourirez un jour, heureuse de ne pas avoir à les pleurer toute votre vie. De toutes ces jeunes femmes si brillantes que vous voyez autour de moi, à la cour, il n'en est pas une qui n'ait eu à votre âge quelque beau songe d'amour comme le vôtre; qui n'ait formé de ces liens que l'on croit indissolubles, et n'ait fait en secret d'éternels serments. Eh bien! ces songes sont évanouis, ces nœuds rompus, ces serments oubliés, et pourtant vous les voyez femmes et mères heureuses; et, entourées des honneurs de leur rang, elles viennent rire et danser tous les soirs.... Je devine encore ce que vous voulez me dire.... Elles n'aimaient pas autant que vous, n'est-ce pas? Eh bien! vous vous trompez, ma chère enfant; elles aimaient autant et ne pleuraient pas moins. Mais c'est ici que je dois vous apprendre à connaître ce grand mystère qui fait votre désespoir, parce que vous ignorez le mal qui vous dévore. Notre existence est double, mon amie : notre vie intérieure, celle de nos sentiments, nous travaille avec violence, tandis que la vie extérieure nous domine malgré nous. On n'est jamais indépendante des hommes, et surtout dans une condition élevée; seule on se croit maîtresse de sa destinée; mais la vue de trois personnes qui surviennent nous rend toutes nos chaînes, en nous rappelant notre rang et notre entourage. Que dis-je! Soyez enfermée et livrée à tout ce que les passions vous feront naitre de résolutions courageuses et extraordinaires, vous suggéreront de sacrifices merveilleux, il suffira d'un laquais qui viendra vous demander vos ordres pour rompre le charme, et vous rappeler votre existence réelle. C'est ce combat entre vos projets et votre position qui vous tue; vous vous en voulez intérieurement, vous vous faites d'amers reproches.

Marie détourna la tête.

— Oui, vous vous croyez bien criminelle. Par-

¹ Le 19 mai 1632.

donnez-vous, Marie; tous les hommes sont des êtres tellement relatifs et dépendants les uns des autres, que je ne sais si les grandes retraites du monde, que nous voyons quelquefois, ne sont pas faites pour le monde même : le désespoir a sa recherche, et la solitude sa coquetterie. On prétend que les plus sombres ermites n'ont pu se retenir de s'informer de ce qu'on disait d'eux. Ce besoin de l'opinion générale est un bien, en ce qu'il combat presque toujours victorieusement ce qu'il y a de déréglé dans notre imagination, et vient à l'aide des devoirs que l'on oublie trop aisément. On éprouve (vous le sentirez, j'espère), en reprenant son sort tel qu'il doit être, après le sacrifice de ce qui détournait de la raison, la satisfaction d'un exilé qui rentre dans sa famille, et d'un malade qui revoit le jour et le soleil après une nuit troublée par le cauchemar. C'est ce sentiment d'un être revenu pour ainsi dire à son état naturel, qui donne le calme que vous voyez dans bien des yeux qui ont eu leurs larmes aussi, car il est peu de femmes qui n'aient connu les vôtres. Vous vous trouveriez parjure en renonçant à Cinq-Mars? Mais rien ne vous lie; vous vous êtes plus qu'acquittée envers lui en refusant, durant plus de deux années, les mains royales qui vous étaient présentées. Et qu'a-t-il fait, après tout, cet amant si passionné? Il s'est élevé pour vous atteindre; mais l'ambition qui vous semble ici avoir aidé l'amour, ne pourrait-elle pas s'être aidée de lui? Ce jeune homme me semble être bien profond, bien calme dans ses ruses politiques, bien indépendant dans ses vastes résolutions, dans ses monstrueuses entreprises, pour que je le croie uniquement occupé de sa tendresse. Si vous n'aviez été qu'un moyen au lieu d'un but, que diriez-vous?

— Je l'aimerais encore, répondit Marie; tant qu'il vivra, je lui appartiendrai, madame.

— Mais, tant que je vivrai, moi, dit la reine avec fermeté, je m'y opposerai.

A ces derniers mots, la pluie et la grêle tombèrent sur le balcon avec violence; la reine en profita pour quitter brusquement la porte et rentrer dans les appartements où la duchesse de Chevreuse, Mazarin, M^{me} de Guimené et le prince Palatin attendaient depuis un moment. La reine marcha au-devant d'eux; Marie se plaça dans l'ombre près d'un rideau, afin qu'on ne vît pas la rougeur de ses yeux. Elle ne voulut point d'abord se mêler à la conversation trop enjouée; cependant quelques mots attirèrent son attention. La reine montrait à la princesse de Guimené des diamants qu'elle venait de recevoir de Paris.

— Quant à cette couronne, elle ne m'appartient pas; le roi a voulu la faire préparer pour la fu-

ture reine de Pologne; on ne sait qui ce sera.

Puis se tournant vers le prince Palatin :

— Nous vous avons vu passer, prince; chez qui donc alliez-vous?

— Chez M^{lle} la duchesse de Rohan, répondit le Polonais.

L'insinuant Mazarin, qui profitait de tout pour chercher à deviner des secrets et se rendre nécessaire par des confidences arrachées, dit en s'approchant de la reine :

— Cela vient à propos quand nous parlions de la couronne de Pologne.

Marie, qui écoutait, ne put soutenir ce mot devant elle, et dit à M^{me} de Guimené, qui était à ses côtés :

— Est-ce que M. de Chabot est roi de Pologne?

La reine entendit ce mot, et se réjouit de ce léger mouvement d'orgueil. Pour en développer le germe, elle affecta une attention approbative pour la conversation qui suivit et qu'elle encourageait.

La princesse de Guimené se récriait :

— Conçoit-on un semblable mariage? On ne peut le lui ôter de la tête; enfin, cette même mademoiselle de Rohan, que nous vîmes toutes si fière, après avoir refusé le comte de Soissons, le duc de Weimar et le duc de Nemours, n'épouser qu'un gentilhomme! cela fait pitié, en vérité! Où allons-nous? on ne sait ce que cela deviendra.

Mazarin ajoutait d'un ton équivoque :

— Eh quoi! est-ce bien vrai? aimer! à la cour! un amour véritable! profond! cela peut-il se croire?

Pendant ceci, la reine continuait à fermer et rouvrir, en jouant, la nouvelle couronne.

— Les diamants ne vont bien qu'aux cheveux noirs, dit-elle; voyons, donnez votre front, Marie...

Mais elle va à ravir, continua-t-elle.

— On la croirait faite pour madame la princesse, dit le cardinal.

— Je donnerais tout mon sang pour qu'elle demeurât sur ce front, dit le prince Palatin.

Marie laissa voir, à travers les larmes qu'elle avait encore sur les joues, un sourire enfantin et involontaire, comme un rayon du soleil à travers la pluie; puis, tout à coup devenant d'une excessive rougeur, elle se sauva en courant dans ses appartements.

On riait. La reine la suivit des yeux, sourit, donna sa main à baiser à l'ambassadeur polonais, et se retira pour écrire une lettre.

CHAPITRE XXIV.

LE TRAVAIL.

Peu d'espérance doivent avoir les pauvres
et menues gens au fait de ce monde, puisque
si grand roy y a tant souffert et travaillé.

PHILIPPE DU COMINENS.

Un soir, devant Perpignan, il se passa une chose inaccoutumée. Il était dix heures, et tout dormait. Les opérations lentes et presque suspendues du siège avaient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols on s'occupait peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne comme en temps de paix; et dans l'armée française tous les esprits étaient travaillés par cette inquiétude secrète qui annonce les grands événements. Cependant tout était calme en apparence; on n'entendait que le bruit des pas mesurés des sentinelles, on ne voyait dans la nuit sombre que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante de leurs fusils; lorsque tout à coup les trompettes des mousquetaires, des cheveu-légers et des gens d'armes sonnèrent presque en même temps le *boute-selle* et à cheval. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et l'on vit les sergents de bataille portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main, pour éveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchaient dans un sombre silence, circulaient dans les rues du camp et venaient prendre leur place de bataille; on entendait le choc des bottes pesantes et le bruit du trot des escadrons, annonçant que la cavalerie faisait les mêmes dispositions. Après une demi-heure de mouvement, les bruits cessèrent, les flambeaux s'éteignirent, et tout rentra dans le calme : seulement l'armée était debout.

Des flambeaux intérieurs faisaient briller comme une étoile l'une des dernières tentes du camp; on distinguait en approchant cette petite pyramide blanche et transparente; sur sa toile se dessinaient deux ombres qui allaient et venaient. Dehors, plusieurs hommes à cheval attendaient. Dedans étaient de Thou et Cinq-Mars.

Le pieux, le sage de Thou était levé, armé, pour la révolte. Les fautes d'un ami sont contagieuses; il avait d'abord combattu ses projets, comme nous l'avons vu; mais l'habitude de les discuter familièrement les lui avait rendus moins odieux; son mépris pour les vices du premier ministre, son indignation de l'asservissement des parlements auxquels tenait sa famille, les noms puissants, et surtout les nobles caractères des personnages qui dirigeaient

l'entreprise, tout avait adouci la première impression que ce projet avait produite sur son cœur généreux. Depuis l'événement fortuit qui l'avait compromis chez Marion de Lorme parmi les conjurés, il se regardait comme lié par l'honneur avec eux, et, plus que tout cela, les dangers de son ami l'entraînaient dans leur tourbillon comme un aimant invincible, et il s'était jeté aveuglément dans cette entreprise, qu'il avait d'abord repoussée. C'est ainsi que les détails d'une pensée coupable réconcilient avec elle.

Le grand écuyer était couvert de sa cuirasse, armé, et chaussé de larges bottes. Un énorme pistolet était posé sur sa table, entre deux flambeaux, avec sa mèche allumée; une montre pesante dans sa boîte de cuivre devant le pistolet. De Thou, couvert d'un manteau noir, se tenait immobile les bras croisés; Cinq-Mars se promenait les bras derrière le dos, regardant de temps à autre l'aiguille trop lente à son gré; il entr'ouvrit sa tente, et regarda le ciel, puis revint :

— Je ne vois pas mon étoile en haut, dit-il, mais n'importe! elle est là, dans mon cœur.

— Le temps est sombre, dit de Thou.

— Dites que le temps s'avance. Il marche, ami, il marche; encore vingt minutes, et tout sera fait. L'armée attend le coup de ce pistolet pour commencer.

De Thou tenait à la main un crucifix d'ivoire et portait ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel.

— Voici l'heure, disait-il, d'accomplir le sacrifice; je ne me repens pas; mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres! J'avais voué mes jours à l'innocence et aux travaux de l'âme, et me voici prêt à commettre le crime et à saisir l'épée.

Mais prenant avec force la main de Cinq-Mars :

— C'est pour vous, c'est pour vous, ajouta-t-il avec l'élan d'un cœur aveuglément dévoué; je m'applaudis de mes erreurs si elles tournent à votre gloire, je ne vois que votre bonheur dans ma faute. Pardonnez-moi un moment de retour vers les idées habituelles de toute ma vie.

Cinq-Mars le regardait fixement, et une larme coulait lentement sur sa joue.

— Vertueux ami, dit-il, puisse votre faute ne retomber que sur ma tête! Mais espérons que Dieu, qui pardonne à ceux qui aiment, sera pour nous, car nous sommes criminels, moi par amour, et vous par amitié.

Mais tout à coup regardant la montre, il prit le long pistolet dans ses mains, et considéra la mèche fumante d'un air farouche. Ses longs cheveux tombaient sur son visage comme la crinière d'un jeune lion.

— Ne te consume pas, s'écria-t-il, brûle lentement ! Tu vas allumer un incendie que toutes les vagues de l'Océan ne sauraient éteindre ; la flamme va bientôt éclairer la moitié d'un monde, il se peut qu'elle aille jusqu'au bois des trônes. Brûle lentement, flamme précieuse ; les vents qui t'agiteront sont violents et redoutables, l'amour et la haine. Conserve-toi, ton explosion va retentir au loin et trouvera des échos dans la chaumière du pauvre et dans le palais du roi. Brûle, brûle, flamme chétive, tu es pour moi le sceptre et la foudre !

De Thou, tenant toujours la petite croix d'ivoire, disait à voix basse :

— Seigneur, pardonnez-nous le sang qui sera versé, nous combattons le méchant et l'impie !

Puis élevant la voix :

— Ami, la cause de la vertu triomphera, dit-il, elle triomphera seule. C'est Dieu qui a permis que le traité coupable ne vous parvint pas ; ce qui faisait le crime est anéanti sans doute : nous combattons sans l'étranger, et peut-être même ne combattons-nous pas ; Dieu changera le cœur du roi.

— Voici l'heure, voici l'heure, dit Cinq-Mars, les yeux attachés sur la montre, avec une sorte de rage joyeuse ; encore quatre minutes, et les cardinaux du camp seront écrasés ; nous marcherons sur Narbonne, il est là...

..... Donnez ce pistolet.

A ces mots, il ouvrit brusquement sa tente et prit la mèche du pistolet.

— Courrier de Paris ! courrier de la cour ! cria une voix au dehors ; et un homme couvert de sueur, haletant de fatigue, se jeta en bas de son cheval, entra et remit une petite lettre à Cinq-Mars :

— De la reine, monseigneur, dit-il.

Cinq-Mars pâlit, et lut :

« MONSIEUR LE MARQUIS DE CINQ-MARS,

» Je vous fais cette lettre pour vous conjurer
» et prier de rendre à ses devoirs notre bien-aimée
» fille adoptive et amie, la princesse Marie de Gonzague, que votre affection détourne seule du trône de Pologne à elle offert. J'ai sondé son âme ; elle est bien jeune encore, et j'ai lieu de croire qu'elle accepterait la couronne avec moins d'effort et de douleur que vous ne le pensez peut-être.

» C'est pour elle que vous avez entrepris une guerre qui va mettre à feu et à sang mon beau et cher royaume de France ; je vous conjure et supplie d'agir en gentilhomme, et de délier noblement la duchesse de Mantoue des promesses

» qu'elle aura pu vous faire. Rendez ainsi le repos à son âme et la paix à notre cher pays.

» La reine, qui se jette à vos pieds s'il le faut.

» ANNE D'AUTRICHE. »

Cinq-Mars remit avec calme le pistolet sur la table ; son premier mouvement avait fait tourner le canon contre lui-même ; cependant il le remit, et, saisissant vite un crayon, écrivit sur le revers de la même lettre.

« MADAME,

» Marie de Gonzague, étant ma femme, ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs.

» CINQ-MARS. »

Et comme s'il n'eût pas voulu se donner un instant de réflexion, la mettant de force dans la main du courrier :

— A cheval ! à cheval ! lui dit-il d'un ton furieux : si tu demeures un instant de plus, tu es mort.

Il le vit partir et rentra.

Seul avec son ami, il resta un instant debout, mais pâle, mais l'œil fixe et regardant la terre comme un insensé. Il se sentit chanceler.

— De Thou ! cria-t-il.

— Que voulez-vous, ami, cher ami ? je suis près de vous ; vous venez d'être grand, bien grand ! sublime !

— De Thou ! cria-t-il encore d'une voix horrible, et il tomba la face contre terre, comme tombe un arbre déraciné.

Les vastes tempêtes prennent différents aspects, selon les climats où elles passent ; celles qui avaient une étendue terrible dans les pays du nord se rassemblent, dit-on, en un seul nuage sous la zone torride, d'autant plus redoutables qu'elles laissent à l'horizon toute sa pureté ; et que les vagues en fureur réfléchissent encore l'azur du ciel en se teignant du sang de l'homme. Il en est de même des grandes passions, elles prennent d'étranges aspects selon nos caractères ; mais qu'elles sont terribles, dans les cœurs vigoureux qui ont conservé leur force sous le voile des formes sociales ! Quand la jeunesse et le désespoir viennent à se réunir, on ne peut dire à quelles fureurs ils se porteront, ou quelle sera leur résignation subite ; on ne sait si le volcan va faire éclater la montagne ou s'il s'éteindra tout à coup dans ses entrailles.

De Thou épouvanté releva son ami ; le sang ruisselait par ses narines et ses oreilles ; il l'aurait cru

mort si des torrents de larmes n'eussent coulé de ses yeux : c'était le seul signe de sa vie ; mais tout à coup il rouvrit ses paupières, regarda autour de lui, et, avec une force de tête extraordinaire, reprit toutes ses pensées et la puissance de sa volonté.

— Je suis en présence des hommes, dit-il, il faut en finir avec eux. Mon ami, il est onze heures et demie ; l'heure du signal est passée : donnez pour moi l'ordre de rentrer dans les quartiers, c'était une fausse alerte que j'expliquerai ce soir même.

De Thou avait déjà senti l'importance de cet ordre ; il sortit et revint sur-le-champ ; il retrouva Cinq-Mars assis, calme et cherchant à faire disparaître le sang de son visage.

— De Thou, dit-il, en le regardant fixement, retirez-vous, vous me gênez.

— Je ne vous quitte pas, répondit celui-ci.

— Fuyez, vous dis-je, les Pyrénées ne sont pas loin. Je ne sais plus parler longtemps, même pour vous ; mais si vous restez avec moi, vous mourrez, je vous en avertis.

— Je reste, dit encore de Thou.

— Que Dieu vous préserve donc, reprit Cinq-Mars, car je n'y pourrai rien, ce moment passé. Je vous laisse ici. Appelez Fontrailles et tous les conjurés, distribuez-leur ces passe-ports, qu'ils s'enfuient sur-le-champ ; dites-leur que tout est manqué, et que je les remercie. Pour vous, encore une fois, fuyez avec eux, je vous le demande ; mais, quoi que vous fassiez, sur votre vie, ne me suivez pas. Je vous jure de ne point me frapper moi-même.

A ces mots, serrant la main de son ami, sans le regarder, il s'élança brusquement hors de sa tente.

Cependant, à quelques lieues de là se tenaient d'autres discours. A Narbonne, dans le même cabinet où nous vîmes autrefois Richelieu régler avec Joseph les intérêts de l'État, étaient encore assis ces deux hommes à peu près les mêmes : le ministre cependant fort vieilli par trois ans de souffrances, et le capucin aussi effrayé du résultat de ses voyages que son maître était tranquille.

Le cardinal, assis dans sa chaise longue et les jambes liées et entourées d'étoffes chaudes et fourrées, tenait sur ses genoux trois jeunes chats qui se roulaient et se culbutaient sur sa robe rouge ; de temps en temps il en prenait un, et le plaçait sur les autres pour perpétuer leurs jeux ; il riait en les regardant ; sur ses pieds était couchée leur mère, comme un énorme manchon et une fourrure vivante.

Joseph, assis près de lui, renouvelait le récit de tout ce qu'il avait entendu dans le confessionnal ; pâlisant encore du danger qu'il avait couru d'être

découvert ou tué par Jacques ; il finit par ces paroles :

— Enfin, monseigneur, je ne puis m'empêcher d'être troublé jusqu'au fond du cœur lorsque je me rappelle les périls qui menaçaient et menacent encore Votre Éminence. Des spadassins s'offraient pour vous poignarder ; je vois en France toute la cour soulevée contre vous, la moitié de l'armée, et deux provinces ; à l'étranger, l'Espagne et l'Autriche prêtes à fournir des troupes ; partout des pièges ou des combats, des poignards ou des canons!....

Le cardinal bailla trois fois sans cesser son jeu, et dit :

— C'est un bien joli animal qu'un chat ! c'est un tigre de salon : quelle souplesse ! quelle finesse extraordinaire ! Voyez ce petit jaune qui fait semblant de dormir pour que l'autre rayé ne prenne pas garde à lui, et tombe sur son frère ; et celui-là comme il le déchire ! Voyez comme il lui enfonce ses griffes dans le côté ! il le tuerait, je crois, il le mangerait, s'il était plus fort ! C'est très-plaisant ! quels jolis animaux !

Il toussa, éternua assez longtemps, puis reprit :

— Messire Joseph, je vous ai fait dire de ne me parler d'affaires qu'après mon souper ; j'ai faim maintenant, et ce n'est pas mon heure ; mon médecin Chicot m'a recommandé la régularité, et j'ai ma douleur au côté. Voici quelle sera ma soirée, ajouta-t-il en regardant l'horloge : à neuf heures nous réglerons les affaires de M. le Grand, à dix je me ferai porter autour du jardin pour prendre l'air au clair de la lune, ensuite je dormirai une heure ou deux ; à minuit le roi viendra, et à quatre heures vous pourrez repasser pour prendre les divers ordres d'arrestations, condamnations ou autres que j'aurai à vous donner pour les provinces, Paris ou les armées de Sa Majesté.

Richelieu dit tout ceci avec le même son de voix et une prononciation uniforme, altérée seulement par l'affaiblissement de sa poitrine et la perte de plusieurs dents.

Il était sept heures du soir ; le capucin se retira. Le cardinal soupa avec la plus grande tranquillité, et, quand l'horloge frappa huit heures et demie, fit appeler Joseph et lui dit lorsqu'il fut assis près de la table :

— Voilà donc tout ce qu'ils ont pu faire contre moi pendant plus de deux années ! Ce sont de pauvres gens en vérité ! Le duc de Bouillon même, que je croyais assez capable, se perd tout à fait dans mon esprit par ce trait ; je l'ai suivi des yeux, et je te le demande, a-t-il fait un pas digne d'un véritable homme d'État ? Le roi, MONSIEUR, et tous les autres n'ont fait que se monter la tête

ensemble contre moi, et ne m'ont seulement pas enlevé un homme! Il n'y a que ce petit Cinq-Mars qui ait de la suite dans les idées; tout ce qu'il a fait était conduit d'une manière surprenante: il faut lui rendre justice, il avait des dispositions; j'en aurais fait mon élève sans la roideur de son caractère; mais il m'a rompu en visière, j'en suis bien fâché pour lui. Je les ai tous laissés nager plus de deux ans en pleine eau; à présent tirons le filet.

— Il en est temps, monseigneur, dit Joseph qui souvent frémissait involontairement en parlant; savez-vous que de Perpignan à Narbonne le trajet est court? savez-vous que si vous avez ici une forte armée, vos troupes du camp sont faibles et incertaines? que cette jeune noblesse est furieuse, et que le roi n'est pas sûr?

Le cardinal regarda l'horloge :

— Il n'est encore que huit heures et demie, mons Joseph : je vous ai déjà dit que je ne m'occuperais de cette affaire qu'à neuf heures. En attendant, comme il faut que justice se fasse, vous allez écrire ce que j'ai à vous dicter, car j'ai la mémoire fort bonne. Il reste encore au monde, je le vois sur mes notes, quatre des juges d'Urbain Grandier : c'était un homme d'un vrai génie que cet Urbain Grandier (ajoutait-il avec méchanceté; Joseph mordit ses lèvres); tous ses autres juges sont morts misérablement, il reste Houmain qui sera pendu comme contrebandier; nous pouvons le laisser tranquille; mais voici cet horrible Lactance qui vit en paix avec Barré et Mignon. Prenez une plume, et écrivez à M. l'évêque de Poitiers :

« MONSIEUR,

» Le bon plaisir de Sa Majesté est que les Pères
» Barré et Mignon soient à l'instant remplacés dans
» leurs cures, et envoyés, dans le plus court délai,
» en la ville de Lyon, ainsi que le Père Lactance,
» capucin, pour y être traduits devant un tribunal
» spécial, comme prévenus de quelques criminels
» les intentions envers l'État. »

Joseph écrivit aussi froidement qu'un Turc fait tomber une tête au geste de son maître.

Le cardinal lui dit, en signant la lettre :

— Je vous ferai savoir comment je veux qu'ils

¹ Voyez les Mémoires de Richelieu. *Collection des Mémoires*, t. XXVIII, p. 189.

A M. de Chavigny.

« MONSIEUR DE CHAVIGNY,

» Encore que je croie que vous n'êtes pas satisfait de moi, et que véritablement vous en ayez sujet, je ne laisse pas de vous prier de travailler à mon accommo-

disparaissent, car il est important d'effacer toutes les traces de cet ancien procès; la Providence m'a bien servi en enlevant tous ces hommes; j'achève son ouvrage. Voici tout ce qu'en saura la postérité.

Et il lut au capucin cette page de ses Mémoires, où il raconte la possession et les sortilèges du magicien ¹.

Pendant sa lente lecture, Joseph ne pouvait s'empêcher de regarder l'horloge.

— Il te tarde d'en venir à M. le Grand, dit enfin le cardinal; eh bien! pour te faire plaisir, passons-y.

Tu crois donc que je n'ai pas mes raisons pour être tranquille? Tu crois que j'ai laissé aller ces pauvres conspirateurs trop loin? Non. Voici de petits papiers qui te rassureraient si tu les connaissais. D'abord, dans ce rouleau de bois creux est le traité avec l'Espagne, saisi à Oloron. Je suis très-satisfait de Laubardemont, c'est un habile homme!

Le feu d'une féroce jalousie brilla sous les épais sourcils de Joseph.

— Ah! dit-il, monseigneur ignore à quel homme il l'a arraché; il est vrai qu'il l'a laissé mourir; et, sous ce rapport, on n'a pas à se plaindre; mais enfin il était l'agent de la conjuration; c'était son fils.

— Dites-vous la vérité? dit le cardinal d'un air sévère; oui, car vous n'oseriez pas mentir avec moi. Comment l'avez-vous su?

— Par les gens de sa suite, monseigneur; voici leurs rapports, ils comparaitront.

Le cardinal examina ces papiers nouveaux et ajouta :

— Donc, nous allons l'employer encore à juger nos conjurés, et ensuite vous en ferez ce que vous voudrez, je vous le donne.

Joseph, joyeux, reprit ses précieuses dénonciations, et continua :

— Son Éminence parle de juger des gens encore armés et à cheval?

— Ils n'y sont pas tous. Lis cette lettre de Monsieur à Chavigny, il demande grâce, il en a assez. Il n'osait même pas s'adresser à moi le premier jour, et n'élevait pas sa prière plus haut que les genoux d'un de mes serviteurs ².

dement avec Son Éminence, et d'attendre cet effet de la véritable affection que vous avez pour moi, qui, je crois, sera encore plus grande que votre colère. Vous sçavez le besoin que j'ai que vous me tiriez de la peine où je suis. Vous l'avez déjà fait deux fois auprès de Son Éminence. Je vous jure que ce sera la dernière fois que je vous donnerai de pareils emplois.

» GASTON D'ORLÉANS. »

Mais le lendemain, il a repris courage et m'a envoyé celle-ci à moi-même¹, et une troisième pour le roi.

Son projet l'étouffait; il n'a pas pu le garder. Mais on ne m'apaise pas à si peu de frais, il faut une confession détaillée, ou bien je le chasserai du royaume. Je le lui ai fait écrire ce matin².

Quant au magnifique et puissant duc de Bouillon, seigneur souverain de Sedan et général en chef des armées d'Italie, il vient d'être saisi par ses officiers, au milieu de ses soldats, et caché dans une botte de paille. Il reste donc encore seulement mes deux jeunes voisins. Ils s'imaginent avoir le camp tout entier à leurs ordres, et il ne leur demeure attaché que les compagnies Rouges; tout le reste étant à Monsiurum n'agira pas, et mes régiments les arrêteront. Cependant j'ai permis qu'on eût l'air de leur obéir. S'ils donnent le signal à onze heures et demie, ils seront arrêtés au premier pas, sinon le roi me les livrera ce soir... N'ouvre pas tes yeux étonnés, il va me les livrer, te dis-je, entre minuit et une heure. Vous voyez que tout s'est fait sans vous, Joseph, nous nous en passons fort bien; et pendant ce temps-là, je ne vois pas que nous ayons reçu de grands services de vous; vous vous négligez.

— Ah, monseigneur! si vous saviez ce qu'il m'a fallu de peines pour découvrir le chemin des messagers du traité! Je ne l'ai su qu'en risquant ma vie entre ces deux jeunes gens...

Ici le cardinal se mit à rire d'un air moqueur du fond de son fauteuil.

— Tu devais être bien ridicule et avoir bien peur dans cette boîte, Joseph; et je pense que c'est la première fois de ta vie que tu aies entendu parler d'amour. Aimes-tu ce langage-là, Père Joseph? et, dis-moi, le comprends-tu bien clairement? Je ne crois pas que tu t'en fasses une idée très-belle.

A Son Éminence le cardinal-duc.

« MON COUSIN,

« Ce mesconnoissant M. le Grand est l'homme du monde le plus coupable de vous avoir dépeu : les grâces qu'il recevoit de Sa Majesté m'ont toujours fait garder de luyet de tous ses artifices, mais c'est pour vous, mon cousin, que je conserve mon estime et mon amitié tout entière... Je suis touché d'un véritable repentir d'avoir encore manqué à la fidélité que je dois au roy, monseigneur, et je prends Dieu à témoin de la sincérité avec laquelle je serai toute ma vie le plus fidèle de vos amis, et avec la mesme passion que je suis,

« MON COUSIN,

« Votre affectionné Cousin,

« GASTON. »

Richelieu, les bras croisés, regardait avec plaisir son capucin interdit, et poursuivait du ton persifleur d'un grand seigneur, qu'il prenait quelquefois, se plaisant à faire passer les plus nobles expressions par les lèvres les plus impures :

— Voyons, Joseph, fais-moi une définition de l'amour selon tes idées. Qu'est-ce que cela peut être? car enfin tu vois que cela existe ailleurs que dans les romans; ce bon jeune homme n'a fait toutes ces petites conjurations que par amour. Tu l'as entendu toi-même, de tes oreilles indignes. Voyons, qu'est-ce que l'amour? moi d'abord je n'en sais rien.

Cet homme fut anéanti et regarda le parquet avec l'œil stupide de quelque animal ignoble. Après avoir cherché longtemps, il répondit enfin d'une voix trépanante et nasillarde :

— Ce doit être quelque fièvre maligne qui égare le cerveau; mais en vérité, monseigneur, je vous avoue que je n'y avais jamais réfléchi jusqu'ici, et j'ai toujours été embarrassé pour parler à une femme; je voudrais qu'on pût les retrancher de la société, car je ne vois pas à quoi elles servent, si ce n'est à faire découvrir des secrets, comme la petite duchesse ou comme Marion de Lorme, que je ne puis trop recommander à Votre Éminence; elle a pensé à tout, et a jeté avec beaucoup d'adresse notre petite prophétie au milieu de ses conspirateurs. Nous n'avons pas manqué le merveilleux³ cette fois, comme pour le siège d'Hesdin, il ne s'agira plus que de trouver une fenêtre par laquelle vous passerez le jour de l'exécution.

— Voilà encore de vos sottises, monsieur, dit le cardinal; vous me rendrez aussi ridicule que vous, si vous continuez; je suis trop fort pour me servir du ciel; que cela ne vous arrive plus. Ne vous occupez que des gens que je vous donne; je

Réponse du cardinal.

« MONSIEUR,

« Puisque Dieu veut que les hommes aient recours à une ingénue et entière confession pour être absous de leurs fautes en ce monde, je vous enseigne le chemin que vous devez tenir pour vous tirer de peine. V. A. a bien commencé, c'est à elle d'achever. C'est tout ce que je puis vous dire. »

³ En 1638, le prince Thomas ayant fait lever le siège d'Hesdin, le cardinal en fut très-peiné. Une religieuse du couvent du Mont-Calvaire avait dit que la victoire serait au roi, et le P. Joseph voulait ainsi que l'on crût que le ciel protégeait le ministère.

(*Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu.*)

vous ai fait votre part tout à l'heure. Quand le grand écuyer sera pris, vous le ferez juger et exécuter à Lyon. Je ne veux plus m'en mêler. Cette affaire est trop petite pour moi, c'est un caillou sous mes pieds, auquel je n'aurais pas dû penser si longtemps.

Joseph se tut; il ne pouvait comprendre cet homme qui, entouré d'ennemis armés, parlait de l'avenir comme d'un présent à sa disposition, et du présent comme d'un passé qu'il ne craignait plus. Il ne savait s'il devait le croire fou ou prophète, inférieur ou supérieur à l'humanité.

Sa surprise redoubla lorsque Chavigny entra précipitamment, et heurtant ses bottes fortes contre le tabouret du cardinal de manière à courir les risques de tomber, s'écria d'un air fort troublé :

— Monseigneur, un de vos domestiques arrive de Perpignan, et il y a vu le camp en rumeur et vos ennemis à cheval...

— Ils mettront pied à terre, monsieur, répondit Richelieu en replaçant son tabouret; vous me paraissez manquer de calme.

— Mais... mais... monseigneur, ne faut-il pas avertir M. de Fabert?

— Laissez-le dormir, et allez vous coucher vous-même, ainsi que Joseph.

— Monseigneur, une autre chose extraordinaire! le roi vient.

— En effet, c'est extraordinaire, dit le ministre en regardant l'horloge, je ne l'attendais que dans deux heures; sortez tous deux.

Bientôt on entendit un bruit de bottes et d'armes, qui annonçait l'arrivée du prince; on ouvrit les deux battants; les gardes du cardinal frappèrent trois fois leurs piques sur le parquet et le roi parut.

Il marchait en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté, de l'autre sur l'épaule de son confesseur, le père Sirmond, qui se retira et le laissa avec le cardinal; celui-ci s'était levé avec la plus grande peine, et ne put faire un pas au-devant du roi, parce que ses jambes malades étaient enveloppées; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'elixir préparé pour le fortifier contre les évanouissements fréquents que lui causait sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde, et seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante :

— Je m'en vais, mon cher cardinal, je sens que je m'en vais à Dieu; je m'affaiblis de jour en jour; ni l'été, ni l'air du midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté, répondit le mi-

nistre; la mort a déjà conquis mes jambes, vous le voyez; mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire, je serai bon pour votre service.

— Et je suis sûr que votre intention était d'ajouter le cœur pour m'aimer, dit le roi.

— Votre Majesté en peut-elle douter? répondit le cardinal en fronçant le sourcil et se mordant les lèvres, par l'impatience que lui donnait ce début.

— Quelquefois j'en doute, reprit le prince; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans; jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulais en secret, et même, si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des dispositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir.

C'était là de cette sorte de franchise propre aux caractères faibles, qui se dédommagent ainsi, en inquiétant leur dominateur, du mal qu'ils n'osent pas lui faire complètement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avait couru un grand danger; mais il vit en même temps le besoin de confesser, pour ainsi dire, toute sa rancune, et, pour faciliter l'explosion de ces importants aveux, il accumula les protestations qu'il croyait les plus propres à impatienter le roi.

— Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai à rien tant que vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parlait dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement; je veux dire le procès d'Urbain Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre.

— N'est-ce que cela, sire? dit Richelieu : sont-ce là mes seules fautes? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devait être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et dégoûtants de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable, à nommer *magie* des crimes dont le nom révolte la pudeur, dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères; ce fut une sainte ruse pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés...

— Assez, c'en est assez, cardinal, dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant, je ne puis en entendre davantage; je vous conçois, ces tableaux m'offenseraient, j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'avait pas dit cela; on m'avait caché ses vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ses crimes?

— Je les eus toutes entre les mains, sire; et quant

à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché; oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation; elle daigna, la première, jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avait alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'intérêt de Votre Majesté! Mais comme ce sacrifice fut fait pour vous, je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule.

— Vous, à la bonne heure; mais moi, dit le prince avec amertume.

— Eh! sire, s'écria le cardinal, le Fils¹ de Dieu lui-même vous en donna l'exemple; c'est sur le modèle de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis; et si les monuments dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur, et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler! Je dirai moi-même la première messe à Saint-Denis quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force.

Ici, le roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid, et le cardinal, jugeant qu'il n'irait pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le roi, il dit froidement :

— Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort?

— Moi! dit le roi, on vous a trompé : j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulais vous en dire quelque chose; mais je n'ai rien ordonné contre vous.

— Ce n'est pas ce que disent les conjurés, sire; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner?

— Je..... voulais vous dire franchement, et entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à Monsieur....

— Ah! sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il vient de m'envoyer pour vous, et il semblerait avoir été coupable envers Votre Majesté même.

¹ En 1639 le roi consulta son conseil sur la supplique de sa mère exilée, pour rentrer en France; Richelieu répondit :

« Qui peut douter qu'il ne soit permis à un prince de se séparer d'une mère pour des considérations importantes... Le Fils de Dieu n'a point fait difficulté de se séparer un temps de sa mère et de la laisser en peine quelques jours. La réponse qu'il fit à sa mère lors-

Le roi étonné lut :

« MONSIEUR,

» Je suis au désespoir d'avoir encore manqué à » la fidélité que je dois à Vostre Majesté, je la sup- » plie, très-humblement, d'agréer que je luy en » demande un million de pardons, avec un com- » pliment de soumission et de repentance.

» Votre très-humble sujet,

» GASTON. »

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Louis; osaient-ils s'armer contre moi-même aussi?

— Aussi! dit tout bas le cardinal se mordant les lèvres, puis il reprit : Oui, sire, aussi; c'est ce que me ferait croire jusqu'à un certain point ce petit rouleau de papiers.

Et il tirait, en parlant, un parchemin roulé, d'un morceau de bois de sureau creux, et le déployait sous les yeux du roi.

— C'est tout simplement un traité avec l'Espagne, auquel, par exemple, je ne crois pas que Votre Majesté ait souscrit. Vous pouvez en voir les vingt articles bien en règle². Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent.

— Les traitres! s'écria Louis agité, il faut les faire saisir; mon frère renonce et se repent; mais faites arrêter le duc de Bouillon...

— Oui, sire.

— Ce sera difficile, au milieu de son armée d'Italie.

— Je réponds de son arrestation sur ma tête, sire; mais ne reste-t-il pas un autre nom?

— Lequel?... quoi?... Cinq-Mars? dit le roi en balbutiant.

— Précisément, sire, dit le cardinal.

— Je le vois bien... mais.... je crois que l'on pourrait....

— Écoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui. Votre favori est à cheval à la tête de son parti; choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant, il n'y a pas de milieu.

qu'elle s'en plaignoit, apprend aux roys que ceux à qui Dieu a commis le soin du bien général d'un royaume doivent toujours le préférer à toutes les obligations particulières. »

(Relation de M. de Fontenailles.)

² Les articles de ce traité sont rapportés en détail dans la Relation de Fontenailles, t. I^{er}.

— Eh ! que voulez-vous donc si je vous favorise ? dit le roi.

— Sa tête et celle de son confident.

— Jamais..... c'est impossible ! reprit le roi avec horreur, et tombant dans la même irrésolution où il était avec Cinq-Mars contre Richelieu. Il est mon ami aussi bien que vous ; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux ? pourquoi cette division ? C'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir, vous et lui, vous me rendez le plus malheureux des hommes !

Louis cachait sa tête dans ses deux mains en parlant, et peut-être versait-il des larmes ; mais l'inflexible ministre le suivait des yeux, comme on regarde sa proie, et sans pitié, sans lui accorder un moment pour respirer, profita au contraire de ce trouble pour parler plus longtemps.

— Est-ce ainsi, disait-il avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandements que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur ? Vous me dites un jour que l'Église vous ordonnait expressément de révéler à votre premier ministre tout ce que vous entendriez contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration, que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore, et c'est lui qui a tout conduit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'État, ressuscite des prétentions écrasées, et rallume enfin la Ligue éteinte par votre père ; car c'est elle, ne vous y trompez pas, c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Êtes-vous prêt au combat ? Où donc est votre massue ?

Le roi anéanti ne répondait pas, et cachait toujours sa tête dans ses mains. Le cardinal inexorable croisa ses bras et poursuivit :

— Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas, et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup ? En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire, et mettre cet immense fardeau de l'État dans la main de ce jeune homme. Vous pensez bien que depuis vingt ans que je connais votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré quelque retraite où, malgré vous-même, je pourrais aller, de ce pas, achever six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce serait un curieux spectacle pour moi que celui d'un tel règne ! Que répon-

drez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'osèrent à Henri IV sur son trône : « Partagez-nous tous les grands gouvernements à titres héréditaires et souveraineté, nous serons contents¹ ? » Vous le ferez, je n'en doute pas, et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu, et ce sera plus heureux peut-être, car pour gouverner l'île de France, qu'ils vous laisseront sans doute, comme domaine originaire, votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers.

En parlant, il poussa, avec colère, la vaste table qui remplissait presque la chambre, et que surchargeaient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre.

— Eh bien ! monsieur, dit-il, je répondrai que je veux régner par moi seul.

— A la bonne heure, dit Richelieu ; mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Richelieu, je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna ; à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent, et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement ; car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix : Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on comptait alors d'empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe ; il en ouvrit un, et le trouva divisé en cases dont le nombre égalait celui des subdivisions de tout le pays auquel il était destiné. Tout était en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermait que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchait que le point juste des relations du moment avec la France. Ce laconisme était à peu près aussi

¹ Mém. de Sully, 1595.

énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvraient la table. Là, tout était confusion; sur des édits de bannissements et d'expropriations des huguenots de la Rochelle, se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient, et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase dans ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots : *Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel.* Plus loin étaient entassées les dénonciations contre les huguenots, les plans de république qu'ils avaient arrêtés; la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef; le sceau de cet État projeté y était joint, représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible qu'il élevait sur son front. A côté était une liste des cardinaux que le pape avait nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvait le marquis de Bédemar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisait en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avait tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet; c'était un secrétaire d'État, nommé Desnoyers; il s'avança en saluant :

— Puis-je parler à Sa Majesté des affaires de Portugal ? dit-il.

— D'Espagne, par conséquent, dit Louis; le Portugal est une province d'Espagne.

— De Portugal, insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant, et il lut :

« Don Juan, par la grâce de Dieu, roi de Portugal, des Algarves, royaumes deçà l'Afrique, seigneur de la Guinée, conquête, navigation et commerce de l'Éthiopie, Arabie, Perse et des Indes... »

— Qu'est-ce que tout cela ? dit le roi ; qui parle donc ainsi ?

— Le duc de Bragance, roi de Portugal, couronné il y a déjà une.... il y a quelque temps, sire, par un homme appelé Pinto. A peine remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée.

— La Catalogne se révolte aussi ? Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc ?

— Au contraire, sire, c'est parce qu'il l'a en-

core. Voici la déclaration des états-généraux catalans à S. M. catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes *sacrileges* et *excommuniées*. Le roi de Portugal....

— Dites le duc de Bragance, reprit Louis ; je ne reconnais pas de révolté.

— Le duc de Bragance donc, sire, dit froidement le conseiller d'État, envoie à la PRINCIPAUTÉ de Catalogne son neveu, D. Ignace de Mascarenas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir. Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan.

— Eh bien ! qu'importe ? dit Louis.

— Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi de.... au duc de Portugal.

— Moi soutenir des rebelles ! vous osez !...

— C'était le projet de Son Éminence, poursuivait le conseiller d'État ; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté catholique à nos huguenots.

— C'est bon, j'y penserai, dit le roi ; laissez-moi.

— Sire, les états-généraux de Catalogne sont pressés; les troupes d'Aragon marchent contre eux..

— Nous verrons... Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'État sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

— Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Gloucester; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu profitable à S. M. britannique. Le parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles 1^{er} demande des secours que la reine ne trouve plus en Hollande.

— Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédents, et, en parcourant les notes du cardinal, il trouva que, sur une première demande du roi d'Angleterre, il avait écrit de sa main :

« Faut réfléchir longtemps et attendre : — les communes sont fortes; — le roi Charles compte sur les Écossais, ils le vendront.

» Faut prendre garde. Il y a là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit *qu'on ne devait jamais frapper les princes qu'à la tête*. REMARQUABLE, ajoutait le cardinal. Puis il avait rayé ce mot, y substituant REDOUTABLE. »

Et plus bas :

« Cet homme domine Fairfax; — il fait l'inspiré; ce sera un grand homme : — secours refusé; — argent perdu. »

Le roi dit alors : Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai.

— Mais, sire, dit Chavigny, les événements sont rapides; si le courrier retarde d'une heure, la perte du roi peut s'avancer d'un an.

— En sont-ils là? demanda Louis.

— Dans le camp des Indépendants, on prêche la république la Bible à la main; dans celui des Royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit.

— Mais un moment de bonheur peut tout sauver!

— Les Stuarts ne sont pas heureux, sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissait beaucoup à penser.

— Laissez-moi, dit le roi d'un ton d'humeur. Le secrétaire d'État sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva, et changeant de place, se courba où plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

— Richelieu! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette; qu'on rappelle le cardinal!

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avait mis sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le cardinal. L'impassable ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

— Vous m'avez rappelé, dit-il; que me voulez-vous?

Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, armée de deux yeux flamboyants, et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal.

— Réglez, dit-il d'une voix faible.

— Mais... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Réglez, répéta le roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu; ce papier porte : « Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa.

— Laissez-moi, par pitié, je meurs, dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique; je ne suis pas sûr de vous; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

— « 1° Quand le roi ira voir le cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes, et quand le cardinal ira chez le roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté. »

De plus :

— « 2° Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. »

— Mes enfants! s'écria Louis, relevant sa tête, vous osez!

— Aimez-vous mieux que je me retire? dit Richelieu.

Le roi signa.

— Est-ce donc fini? dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'était pas fini; une autre douleur lui était réservée. La porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit entrer Cinq-Mars. Ce fut cette fois le cardinal qui trembla.

— Que voulez-vous, monsieur? dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le grand écuyer était d'une pâleur égale à celle du roi; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme regarde un homme qui vient de recevoir sa sentence de mort.

— Vous devez trouver, sire, quelque difficulté

¹ Manuscrits de Pointis, 1643, n° 185.

² Mém. d'Anne d'Autriche, 1642.

à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes à moi, dit Henri d'Effiat avec la voix la plus douce.

— Hélas ! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses ?

— Oui, sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous venez sans doute de me livrer, dit-il en la détachant, et la posant aux pieds du roi qui baissa les yeux sans répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume, parce qu'il n'appartenait déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris :

— Je me rends, parce que je veux mourir, dit-il, mais je ne suis pas vaincu.

Le cardinal serra les poings par fureur ; mais il se contraignit.

— Et quels sont vos complices ? dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement, et entreouvrit les lèvres pour parler...

Le roi baissa la tête et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.

— Je n'en ai point, dit enfin Cinq-Mars, ayant pitié du prince ; et il sortit de l'appartement.

Il s'arrêta dès la première galerie où tous les gentilshommes et Fabert se levèrent en le voyant. Il marcha droit à celui-ci, et lui dit :

— Monsieur, donnez ordre à ces gentilshommes de m'arrêter.

Tous se regardèrent sans oser l'approcher.

— Oui, monsieur, je suis votre prisonnier..... oui, messieurs, je suis sans épée, et, je vous le répète, prisonnier du roi.

— Je ne sais ce que je vois, dit le général, vous êtes deux qui venez vous rendre, et je n'ai l'ordre d'arrêter personne.

— Deux ? dit Cinq-Mars, ce ne peut être que de Thou ; hélas ! à ce dévouement je le devine.

— Eh ! ne t'avais-je pas aussi deviné ? s'écria celui-ci en se montrant et se jetant dans ses bras.

CHAPITRE XXV.

LES PRISONNIERS.

J'ai trouvé dans mon cœur le dessein de mon frère.

PICHAUD. Léonidas.

Mourir ! sans vider mon carquois !

*Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !*

ANDRÉ CADÉINE.

Parmi ces vieux châteaux dont la France se dépouille à regret chaque année, comme des fleurons de sa couronne, il y en avait un d'un aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il semblait une sentinelle formidable placée à l'une

des portes de Lyon, et tenait son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime recourbée sur la route et penchée jusque sur le fleuve, se réunissait jadis, dit-on, à d'autres rochers que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont ; mais le temps, les eaux et la main des hommes, n'ont laissé debout que le vieux amas de granits qui servait de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avaient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisaient leur résidence ; depuis, elle devint une place de guerre, et sous Louis XIII une prison d'État. Une seule tour colossale, où le jour ne pouvait pénétrer que par trois longues meurtrières, dominait l'édifice, et quelques bâtiments irréguliers l'entouraient de leurs épaisses murailles dont les lignes et les angles suivaient les formes de la roche immense et perpendiculaire.

Ce fut là que le cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduire lui-même ses jeunes ennemis. Laissant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Narbonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe, et venant prendre le Rhône presque à son embouchure, comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des dieux ; étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur deux barques à rames dorées et pavoisées de ses armoiries ; couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne.

Souvent le soir, lorsque la chaleur était passée, les deux nacelles étaient dépouillées de leur tente, et l'on voyait, dans l'une, Richelieu pâle et décharné assis sur la poupe ; dans celle qui suivait, les deux jeunes prisonniers, debout, le front calme, appuyés l'un sur l'autre, et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. Jadis, les soldats de César, qui campèrent sur ces mêmes bords, eussent cru voir l'inflexible batelier des enfers, conduisant les ombres amies de Castor et Pollux ; des chrétiens n'eurent pas même l'audace de réfléchir et d'y voir un prêtre menant ses deux ennemis au bourreau : c'était le premier ministre qui passait.

En effet il passa, les laissant en garde à cette ville même où les conjurés avaient proposé de le faire périr. Il aimait à se jouer ainsi en face de la destinée, et à planter un trophée où elle avait voulu mettre sa tombe.

Au milieu d'une nuit du mois d'août, tandis que tout semblait sommeiller dans l'imprenable tour des prisonniers, la porte de leur première chambre

tourna, sans bruit, sur ses gonds, et sur le seuil parut un homme, vêtu d'une robe brune ceinte d'une corde, ses pieds chaussés de sandales, et un paquet de grosses clefs dans la main ; c'était Joseph. Il regarda avec précaution sans avancer, et contempla en silence l'appartement du grand écuyer. D'épais tapis, de larges et splendides tentures voilaient les murs de la prison ; un lit de damas rouge était préparé, mais le captif n'y était pas ; assis près d'une haute cheminée, dans un grand fauteuil, vêtu d'une longue robe grise, de la forme de celle des prêtres, la tête baissée, les yeux fixés sur une petite croix d'or, à la lueur tremblotante d'une lampe, il était absorbé par une méditation si profonde, que le capucin eut le loisir d'approcher jusqu'à lui, et de se placer debout face à face du prisonnier, avant qu'il s'en aperçût. Enfin il leva tout à coup la tête, et s'écria :

— Que viens-tu faire ici ? misérable !

— Jeune homme, vous êtes emporté, répondit d'une voix très-basse le mystérieux visiteur ; deux mois de prison auraient pu vous calmer. Je viens pour vous dire d'importantes choses : écoutez-moi, j'ai beaucoup pensé à vous, et je ne vous hais pas tant que vous croyez. Les moments sont précieux, je vous dirai tout en peu de mots. Dans deux heures, on va venir vous interroger, vous juger et vous mettre à mort avec votre ami ; cela ne peut manquer, parce qu'il faut que tout se termine le même jour.

— Je le sais, dit Cinq-Mars, et j'y compte.

— Eh bien ! je puis encore vous tirer d'affaire, car j'ai beaucoup réfléchi, comme je vous l'ai dit, et je viens vous proposer des choses qui vous seront agréables. Le cardinal n'a pas six mois à vivre, ne faisons pas les mystérieux entre nous, il faut être francs : vous voyez où je vous ai amené pour lui, et vous pouvez juger par là du point où je le conduirai pour vous, si vous voulez ; nous pouvons lui retrancher ces six mois qui lui restent. Le roi vous aime et vous rappellera près de lui avec transport, quand il vous saura vivant ; vous êtes jeune, vous serez longtemps heureux et puissant ; vous me protégerez, vous me ferez cardinal.

L'étonnement rendit muet le jeune prisonnier, qui ne pouvait comprendre un tel langage et semblait avoir de la peine à y descendre de la hauteur de ses méditations. Tout ce qu'il put dire fut :

— Votre bienfaiteur, Richelieu ?

Le capucin sourit et poursuivit tout bas, en se rapprochant de lui :

— Il n'y a point de bienfaits en politique ; il y a des intérêts, et voilà tout. Un homme employé par un ministre ne doit pas être plus reconnaissant qu'un cheval monté par un écuyer ne l'est d'être

préférée aux autres. Mon allure lui a convenu, j'en suis bien aise. A présent, il me convient de le jeter à terre.

Oui, cet homme n'aime que lui-même, il m'a trompé, je le vois bien, en reculant toujours mon élévation ; mais encore une fois j'ai des moyens sûrs de vous faire évader sans bruit ; je peux tout ici. Je ferai mettre à la place des hommes sur lesquels il compte, d'autres hommes qu'il destinait à la mort, et qui sont ici près dans la tour du Nord, la tour des Oubliettes, qui s'avance au-dessus de l'eau. Ses créatures iront remplacer ces gens-là. J'envoie un médecin, un empirique qui m'appartient, au glorieux cardinal que les plus savants de Paris ont abandonné ; si vous vous entendez avec moi, il lui portera un remède universel et éternel.

— Retire-toi, dit Cinq-Mars, retire-toi, religieux infernal ! aucun homme n'est semblable à toi, tu n'es pas un homme ! tu marches d'un pas furtif et silencieux dans les ténèbres, tu traverses les murailles pour présider à des crimes secrets, tu te places entre les cœurs des amants pour les séparer éternellement. Qui es-tu ? tu ressembles à l'âme tourmentée d'un damné.

— Romanesque enfant ! dit Joseph, vous auriez eu de grandes qualités sans vos idées fausses ; il n'y a peut-être ni damnation, ni âme. Si celles des morts revenaient se plaindre, j'en aurais mille autour de moi, et je n'en ai jamais vu, même en songe.

— Monstre ! dit Cinq-Mars à demi voix.

— Voilà encore des mots ! reprit Joseph, il n'y a point de monstre, ni d'homme vertueux. Vous et de Thou, qui vous piquez de ce que vous nommez vertu, vous avez manqué de causer la mort de cent mille hommes peut-être, en masse et au grand jour, pour rien, tandis que Richelieu et moi nous en avons fait périr beaucoup moins en détail et la nuit, pour fonder un grand pouvoir. Quand on veut rester pur, il ne faut point se mêler d'agir sur les hommes ; ou plutôt ce qu'il y a de plus raisonnable est de voir ce qui est et de se dire comme moi : Il est possible que l'âme n'existe pas, nous sommes les fils du hasard ; mais, relativement aux autres hommes, nous avons des passions qu'il faut satisfaire.

— Je respire ! dit Cinq-Mars, il ne croit pas en Dieu !

Joseph poursuivit :

— Or, Richelieu, vous et moi sommes nés ambitieux, il fallait donc tout sacrifier à cette idée.

— Malheureux ! ne me confondez pas avec vous !

— C'est la vérité pure cependant, reprit le capucin, et seulement vous voyez à présent que notre système valait mieux que le vôtre.

— Misérable! c'était par amour...

— Non! non! non! non!... Ce n'est point cela.

Voici encore des mots, vous l'avez cru peut-être vous-même, mais c'était pour vous; je vous ai entendu parler à cette jeune fille, vous ne pensiez qu'à vous-mêmes tous les deux; vous ne vous aimiez ni l'un ni l'autre, elle ne songeait qu'à son rang et vous à votre ambition, c'est pour s'entendre dire qu'on est parfait et se voir adorer qu'on veut être aimé, c'est encore et toujours là le saint égoïsme, mon Dieu!

— Cruel serpent! dit Cinq-Mars, n'était-ce pas assez de nous faire mourir? Pourquoi viens-tu jeter tes venins sur la vie que tu nous ôtes? Quel démon t'a enseigné ton horrible analyse des cœurs?

— La haine de tout ce qui m'est supérieur, dit Joseph avec un rire bas et faux, et le désir de fouler aux pieds tous ceux que je hais, m'ont rendu ambitieux et ingénieux à trouver le côté faible de vos rêves. Il y a un ver qui rampe au cœur de tous ces beaux fruits.

— Grand Dieu! l'entends-tu? s'écria Cinq-Mars se levant et étendant ses bras vers le ciel.

La solitude de sa prison, les pieuses conversations de son ami, et surtout la présence de la mort, qui vient comme la lumière d'un astre inconnu donner d'autres couleurs à tous les objets accoutumés de nos regards, les méditations de l'éternité, et (le dirons-nous) de grands efforts pour changer ses regrets déchirants en espérances immortelles et pour diriger vers Dieu toute cette force d'aimer qui l'avait égaré sur la terre; tout avait fait en lui-même une étrange révolution; et, semblable à ces épis que marit subitement un seul coup de soleil, son âme avait acquis de plus vives lumières, exaltée par l'influence mystérieuse de la mort.

— Grand Dieu! répéta-t-il, si celui-ci et son maître sont des hommes, suis-je un homme aussi? Contemple, contemple deux ambitions réunies, l'une égoïste et sanglante, l'autre dévouée et sans taches; la leur, soufflée par la haine, la nôtre inspirée par l'amour. Regarde, Seigneur, regarde, juge et pardonne. Pardonne, car nous fûmes bien criminels de marcher un seul jour dans la même voie à laquelle on ne donne qu'un nom sur la terre, quel que soit le but où elle conduise.

Joseph l'interrompit durement en frappant du pied:

— Quand vous aurez fini votre prière, dit-il, vous m'apprendrez si vous voulez m'aider, et je vous sauverai à l'instant.

— Jamais, scélérat impur, jamais, dit Henri d'Effiat, je ne m'associerai à toi et à un assassinat. Je l'ai refusé quand j'étais puissant, et sur toi-même.

— Vous avez eu tort, vous seriez maître à présent.

— Eh! quel bonheur aurais-je de mon pouvoir, partagé qu'il serait avec une femme qui ne me comprit pas, m'aima faiblement, et me préféra une couronne? Après son abandon, je n'ai pas voulu devoir l'autorité à la victoire; juge si je la recevrai du crime?

— Inconcevable folie! dit le capucin en riant.

— Tout avec elle, rien sans elle, c'était là toute mon âme.

— C'est par entêtement et par vanité que vous persistez? c'est impossible! reprit Joseph; ce n'est pas dans la nature!

— Toi qui veux nier le dévouement, reprit Cinq-Mars, comprends-tu du moins celui de mon ami?

— Il n'existe pas davantage; et il a voulu vous suivre, parce que....

Ici le capucin, un peu embarrassé, chercha un instant.

— Parce que..... parce que..... il vous a formé, vous êtes son œuvre... il tient à vous par amour-propre d'auteur..... Il était habitué à vous sermoner, et il sent qu'il ne trouverait plus d'élève si docile à l'écouter et à l'applaudir... La coutume constante lui a persuadé que sa vie tenait à la vôtre..... c'est quelque chose comme cela..... il vous accompagne par routine..... D'ailleurs ce n'est pas fini..... nous verrons la suite et l'interrogatoire; il niera sûrement qu'il ait su la conjuration.

— Il ne le niera pas! s'écria impétueusement Cinq-Mars.

— Il la savait donc, vous l'avouez? dit Joseph triomphant; vous n'en aviez pas encore dit si long.

— O ciel! qu'ai-je fait! soupira Cinq-Mars en se cachant la tête.

— Calmez-vous, il est sauvé, malgré cet aveu, si vous acceptez mon offre.

D'Effiat fut quelque temps sans répondre.... Le capucin poursuivit:

— Sauvez votre ami..... La faveur du roi vous attend, et peut-être l'amour égaré un moment.....

— Homme, ou qui que tu sois, si tu as quelque chose en toi de semblable à un cœur, répondit le prisonnier, sauve-le; c'est le plus pur des êtres créés. Mais fais-le emporter loin d'ici pendant son sommeil, car s'il s'éveille, tu ne le pourras pas.

— A quoi me serait-il bon? dit en riant le capucin; c'est vous et votre faveur qu'il me faut.

L'impétueux Cinq-Mars se leva, et saisissant le bras de Joseph qu'il regardait d'un air terrible:

— Je l'abaissais en te priant pour lui: viens,

scélérat, dit-il, en soulevant une tapisserie qui séparait l'appartement de son ami du sien; viens, et doute du dévouement et de l'immortalité des âmes... Compare l'inquiétude de ton triomphe au calme de notre défaite; la bassesse de ton règne à la grandeur de notre captivité, et ta veille sanglante au sommeil du juste.

Une lampe solitaire éclairait de Thou. Ce jeune homme était à genoux encore devant un prie-Dieu surmonté d'un vaste crucifix d'ébène; il semblait s'être endormi en priant; sa tête penchée en arrière était élevée encore vers la croix; ses lèvres pâles souriaient d'un sourire calme et divin, et son corps affaissé reposait sur les tapis et le coussin du siège.

— Jésus! comme il dort, dit le capucin stupéfait, mêlant par oubli à ses affreux propos le nom céleste qu'il prononçait habituellement chaque jour. Puis tout à coup il se retira brusquement en portant la main à ses yeux, comme ébloui par une vision du ciel.

— Brou... brr... brr... dit-il en secouant la tête et se passant la main sur le visage... Tout cela est un enfantillage... cela me gagnerait si j'y pensais... Ces idées-là peuvent être bonnes comme l'opium pour calmer... Mais il ne s'agit pas de cela; dites oui ou non.

— Non..., dit Cinq-Mars, le jetant à la porte par l'épaule, je ne veux point de la vie, et ne me repens pas d'avoir perdu une seconde fois de Thou, car il n'en aurait pas voulu au prix d'un assassinat; et quand il s'est livré à Narbonne, ce n'était pas pour reculer à Lyon.

— Réveillez-le donc, car voici les juges, dit d'une voix aigre et riante le capucin furieux.

En effet, huit juges vêtus de noir et portant de longues barbes vinrent, à la lueur des flambeaux, se ranger en silence à droite et à gauche de la chambre; Laubardemont était à leur tête. Joseph les salua, les fit placer avec des politesses révérencieuses, et leur parla souvent à l'oreille; il semblait faire les honneurs d'une fête. Il regardait Laubardemont d'un air ironique et féroce, et lui dit de s'approcher de l'accusé et de procéder à l'interrogatoire. On annonça que M. le chancelier du parlement avait ordre de ne point paraître, de peur d'être influencé par le souvenir de son ancienne amitié pour le prisonnier. Le vrai motif de son absence fut la honte d'être envoyé par le cardinal pour juger son bienfaiteur. Cinq-Mars l'avait fait conserver dans sa charge lors du procès du duc de la Valette qui l'ébranla dans la faveur du roi. Mais Richelieu voulut positivement que le chancelier vint à Lyon pour cette affaire. On trouve encore dans ses lettres au roi les citations qu'il

mit à l'appui, disant que M. de Marillac fut à Nantes au procès de Chalais; M. de Chateaufort à Toulouse, pour M. de Montmorency; et M. de Bellière à Paris, pour le procès de M. de Biron. Ce magistrat vint, mais ne parut pas, comme on le signifiait.

Il fut convenu que le fauteuil servirait de sellette, et l'on se tut pour écouter la réponse du prisonnier.

Il parla d'une voix douce et calme.

— Dites à M. le chancelier, que j'aurais le droit d'en appeler au parlement de Paris, et de récuser mes juges, parce qu'il y a parmi eux deux de mes ennemis; et à leur tête un de mes amis, M. Séguier lui-même, que j'ai conservé dans sa charge.

Mais je vous épargnerai bien des peines, messieurs, en me reconnaissant coupable de toute la conjuration par moi seul conçue et ordonnée. Ma volonté est de mourir. Je n'ai donc rien à ajouter pour moi; mais, si vous voulez être justes, vous laisserez la vie à celui que le roi même a nommé le plus honnête homme de France, et qui ne meurt que pour moi.

— Qu'on l'introduise, dit Laubardemont.

Deux gardes entrèrent chez de Thou, et l'amènèrent.

Il entra et salua gravement avec un sourire angélique sur les lèvres, et embrassant Cinq-Mars :

— Voici donc enfin le jour de notre gloire, dit-il; nous allons gagner le ciel et le bonheur éternel.

— Nous apprenons, monsieur, dit Laubardemont, nous apprenons par la bouche même de M. de Cinq-Mars que vous avez su la conjuration.

De Thou répondit à l'instant, et sans aucun trouble, toujours avec un demi-sourire, et les yeux baissés :

— Messieurs,

J'ai passé ma vie à étudier les lois humaines, et je sais que le témoignage d'un accusé ne peut condamner l'autre. Je pourrais répéter aussi ce que j'ai déjà dit : que l'on ne m'aurait pas cru si j'avais dénoncé sans preuve le frère du roi. Vous voyez donc que ma vie et ma mort sont entre mes mains. Pourtant, lorsque j'ai bien envisagé l'une et l'autre, j'ai connu clairement, que de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle ne pourrait être que malheureuse après la perte de M. de Cinq-Mars; j'avoue donc et confesse que j'ai su sa conspiration, j'ai fait mon possible pour l'en détourner. Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je ne l'ai pas voulu trahir; c'est pourquoi je me condamne, par les lois qu'a rapportées mon père lui-même, qui me pardonne, j'espère.

À ces mots les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cinq-Mars s'écriait :

— Ami! ami! que je regrette ta mort que j'ai causée! Je t'ai trahi deux fois; mais tu sauras comment.

Mais de Thou l'embrassant et le consolant, répondait en levant les yeux en haut :

— Ah! que nous sommes heureux de finir de la sorte! qu'avons-nous fait qui nous mérite la grâce du martyr et le bonheur de mourir ensemble?

Les juges n'étaient pas préparés à cette douceur, et se regardaient avec surprise.

— Ah! si l'on me donnait seulement une pertuisane, dit une voix enrouée (c'était le vieux Grandchamp qui s'était glissé dans la chambre, et dont les yeux étaient rouges de fureur), je déferais bien monseigneur de tous ces hommes noirs, disait-il.

Deux hallebardiers vinrent se mettre près de lui en silence; il se tut, et pour se consoler se mit à une fenêtre du côté de la rivière, où le soleil ne se montrait pas encore, et il sembla ne plus faire attention à ce qui se passait dans la chambre.

Cependant, Laubardemont, craignant que les juges ne vinssent à s'attendrir, dit à voix haute : Actuellement, d'après l'ordre de M. le cardinal, on va mettre ces deux messieurs à la gêne, c'est-à-dire à la question ordinaire et extraordinaire.

Cinq-Mars rentra dans son caractère par indignation, et croisant les bras, fit, vers Laubardemont et Joseph, deux pas qui les épouvantèrent. Le premier porta involontairement la main à son front.

— Sommes-nous ici à Loudun? s'écria le prisonnier.

Mais de Thou s'approchant lui prit la main et la serra; il se tut et reprit d'un ton calme en regardant les juges :

— Messieurs, ce n'est point à des âmes comme les nôtres que l'on peut arracher des secrets par les souffrances du corps. Nous sommes devenus prisonniers par notre volonté et à l'heure marquée par nous-mêmes; nous vous avons dit seulement ce qu'il vous fallait pour nous faire mourir, vous ne saurez rien de plus, nous avons ce que nous voulions.

— Que faites-vous, ami? interrompit de Thou... Il se trompe, messieurs, nous ne refusons point le martyr que Dieu nous offre, nous le demandons.

— Mais, disait Cinq-Mars, qu'avez-vous besoin de ces tortures infâmes pour conquérir le ciel? vous martyr déjà, martyr volontaire de l'amitié! Messieurs, moi seul je puis avoir d'importants secrets, c'est le chef d'une conjuration qui la connaît; mettez-moi seul à la question, si nous devons être ici traités comme les plus vils malfaiteurs.

— Par charité, messieurs, reprenait de Thou, ne me privez pas des mêmes douleurs que lui; je ne l'ai pas suivi si loin pour l'abandonner à cette heure précieuse, et ne pas faire tous mes efforts pour l'accompagner jusque dans le ciel.

Pendant ce débat, il s'en était engagé un autre entre Laubardemont et Joseph; celui-ci, craignant, que la douleur n'arrachât le récit de son entretien, n'était pas d'avis de donner la question; l'autre, ne trouvant pas son triomphe complété par la mort, l'exigeait impérieusement. Les juges entouraient et écoutaient ces deux ministres secrets du grand ministre; cependant plusieurs choses leur ayant fait soupçonner que le crédit du capucin était plus puissant que celui du juge, ils penchaient pour lui, et se décidèrent à l'humanité quand il finit par ces paroles prononcées à voix basse :

— Je connais leurs secrets; nous n'avons pas besoin de les savoir, parce qu'ils sont inutiles, et qu'ils vont trop haut. M. le Grand n'a à dénoncer que le roi, et l'autre la reine; c'est ce qu'il vaut mieux ignorer. D'ailleurs, ils ne parleraient pas, je les connais, ils se tairaient, l'un par orgueil, l'autre par pitié. Laissons-les, la torture les blessera; ils seront défigurés et ne pourront plus marcher; cela gâtera toute la cérémonie; il faut les conserver pour paraître.

Cette dernière et haute considération prévalut; les juges se retirèrent pour aller délibérer avec le chancelier. En sortant, Joseph dit à Laubardemont :

— Je vous ai laissé assez de plaisir ici; maintenant vous allez avoir encore celui de délibérer, et vous irez interroger trois prévenus, dans la tour du Nord.

C'étaient les trois juges d'Urbain Grandier.

Il dit, rit aux éclats, et sortit le dernier, poussant devant lui le maître des requêtes ébahi.

A peine le sombre tribunal eut-il défilé, que Grandchamp, délivré de ses deux estafiers, se précipita vers son maître, et lui saisissant la main, lui dit :

— Au nom du ciel, venez sur la terrasse, monseigneur, je vous montrerai quelque chose; au nom de votre mère, venez...

Mais la porte s'ouvrit au vieux abbé Quillet presque dans le même instant :

— Mes enfants! mes pauvres enfants! criait le vieillard en pleurant; hélas! pourquoi ne m'a-t-on permis d'entrer qu'aujourd'hui? Cher Henri, votre mère, votre frère, votre sœur sont ici cachés...

— Taisez-vous, M. l'abbé, disait Grandchamp, venez sur la terrasse, monseigneur.

Mais le vieux prêtre retenait son élève en l'embrassant.

— Nous espérons, nous espérons beaucoup la grâce.

— Je la refuserais, dit Cinq-Mars.

— Nous n'espérons que les grâces de Dieu, reprit de Thou.

— Taisez-vous, interrompit encore Grandchamp, les juges reviennent.

En effet, la porte s'ouvrit encore à la sinistre procession, où Joseph et Laubardemont manquaient.

— Messieurs, s'écria le bon abbé, s'adressant aux commissaires, je suis heureux de vous dire que je viens de Paris, que personne ne doute de la grâce de tous les conjurés. J'ai vu, chez Sa Majesté, M^{onsieur} lui-même et le duc de Bouillon rentrés en faveur; j'espère....

— Silence! dit un commissaire élevant un papier qu'il lut :

« La chambre déléguée ¹ : considérant,

» 1^o Que celui qui touche la personne des ministres des princes est regardé par les lois anciennes et *constitutions des empereurs*, comme criminel de lèse-majesté;

» 2^o Que la troisième ordonnance du pieux roi Louis XI porte peine de mort contre quiconque ne révèle pas une conjuration contre l'État,

» A conclu à la mort dans les vingt-quatre heures. »

Les deux amis s'embrassèrent.

— Cruels! dit le vieillard fondant en larmes, pour trouver des armes contre eux, il vous a fallu fouiller dans l'arsenal des tyrans. Pourquoi me laisser entrer dans ce moment...

— Comme confesseur, d'après le choix du Père Joseph. Remerciez-le, car, depuis deux mois, aucun étranger n'a eu permission d'entrer ici, dit le commissaire en sortant avec les juges silencieux.

Dès que la porte fut refermée :

— Sur la terrasse, au nom du ciel! s'écria encore Grandchamp; et y il entraîna son maître et de Thou. Le vieux gouverneur les suivit en boitant.

— Que nous veux-tu dans un moment semblable? dit Cinq-Mars avec une gravité pleine d'indulgence.

— Regardez les chaînes de la ville, dit le fidèle domestique.

Le soleil naissant colorait le ciel depuis un instant à peine. Il paraissait à l'horizon une ligne éclatante et jaune, sur laquelle les montagnes découpaient durement leurs formes d'un bleu foncé; les vagues de la Saône et les chaînes de la ville, tendues d'un bord à l'autre, étaient encore voilées par une légère vapeur qui s'élevait aussi de Lyon,

et dérobaît à l'œil le toit des maisons. Les premiers jets de la lumière matinale ne coloraient encore que les points les plus élevés du magnifique paysage. Dans la cité, les clochers de l'hôtel de ville et de Saint-Nisier; sur les collines environnantes, les monastères des Carmes et de Sainte-Marie, et la forteresse entière de Pierre-Encise, étaient dorés de tous les feux de l'aurore. On entendait le bruit des carillons joyeux des églises, les matines paisibles de la cloche des couvents et des villages. Les murs seuls de la prison étaient silencieux.

— Eh bien! dit Cinq-Mars, que nous faut-il voir? est-ce la beauté des plaines ou la richesse des villes? est-ce la paix de ces villages? Ah! mes amis, il y a partout là des passions et des douleurs comme celles qui nous ont amenés ici.

Le vieil abbé et Grandchamp se penchaient sur le parapet de la terrasse pour regarder du côté de la rivière.

— Le brouillard est trop épais, on ne voit rien encore, dit l'abbé.

— Que notre dernier soleil est lent à paraître! disait de Thou.

— N'apercevez-vous pas en bas, au pied des rochers, sur l'autre rive, une petite maison blanche, entre la porte d'Halincourt et le boulevard Saint-Jean? dit l'abbé.

— Je ne vois rien, répondit Cinq-Mars, qu'un amas de murailles grisâtres.

— Ce maudit brouillard est épais, reprenait Grandchamp toujours penché en avant comme un marin qui s'appuie sur la dernière planche d'une jetée pour apercevoir une voile à l'horizon.

— Chut! dit l'abbé, on parle près de nous.

En effet, un murmure confus, sourd et inexplicable, se faisait entendre dans une petite tourelle adossée à la plate-forme de la terrasse. Comme elle n'était guère plus grande qu'un colombier, les prisonniers l'avaient à peine remarquée jusque-là.

— Vient-on déjà nous chercher? dit Cinq-Mars.

— Bah! bah! répondit Grandchamp, ne vous occupez pas de cela; c'est la tour des Oubliettes. Il y a deux mois que je rôde autour du fort, et j'ai vu tomber du monde de là dans l'eau, au moins une fois par semaine. Pensons à notre affaire: je vois une lumière à la fenêtre là-bas.

Une invincible curiosité entraîna cependant les deux prisonniers à jeter un regard sur la tourelle, malgré l'horreur de leur situation. Elle s'avancait, en effet, en dehors du rocher à pic et au-dessus d'un gouffre rempli d'une eau verte et bouillonnante, sorte de source inutile, qu'un bras égaré de la Saône formait entre les rocs à une profondeur effrayante. On y voyait tourner rapidement la roue

¹ Voyez pièces du procès et rapport de M. de Marca.

d'un moulin abandonné depuis longtemps. On entendit trois fois un craquement semblable à celui d'un pont-levis qui s'abaissait et se relèverait tout à coup comme par un ressort, en frappant contre la pierre des murs, et trois fois on vit quelque chose de noir tomber dans l'eau et la faire rejailir en écume à une grande hauteur.

— Miséricorde! seraient-ce des hommes? s'écria l'abbé en se signant.

— J'ai cru voir des robes brunes qui tourbillonnaient en l'air, dit Grandchamp; ce sont des amis du cardinal.

Un cri horrible partit de la tour avec un jurement impie.

La lourde trappe gémit une quatrième fois. L'eau verte reçut avec bruit un fardeau qui fit crier l'énorme roue de moulin; un de ses larges rayons fut brisé, et un homme embarrassé dans les poutres verroulées, parut hors de l'écume qu'il colorait d'un sang noir, tourna deux fois en criant, et s'engloutit. C'était Laubardemont.

Pénétré d'une profonde horreur, Cinq-Mars recula.

— Il y a une Providence, dit Grandchamp; c'est aujourd'hui le 18 août, et Urbain Grandier l'avait ajourné à trois ans. Allons, allons, le temps est précieux; messieurs, ne restez pas là immobiles, que ce soit lui ou non; je n'en serais pas étonné, car ces coquins-là se mangent eux-mêmes comme les rats. Mais tâchons de leur enlever leur meilleur morceau. Vive Dieu! je vois le signal! nous sommes sauvés, tout est prêt; accourez de ce côté-ci, M. l'abbé. Voilà le mouchoir blanc à la fenêtre; nos amis sont préparés.

L'abbé saisit aussitôt la main de chacun des deux amis, et les entraîna du côté de la terrasse où ils avaient d'abord attaché leurs regards.

— Écoutez-moi tous deux, leur dit-il : apprenez qu'aucun des conjurés n'a voulu de la retraite que vous leur assuriez; ils sont tous accourus à Lyon, travestis et en grand nombre; ils ont versé dans la ville assez d'or pour n'être pas trahis; ils veulent tenter un coup de main pour vous délivrer. Le moment choisi est celui où l'on vous conduira au supplice; le signal sera votre chapeau que vous mettrez sur votre tête quand il faudra commencer.

Le bon abbé, moitié pleurant, moitié souriant par espoir, raconta que, lors de l'arrestation de son élève, il était accouru à Paris; qu'un tel secret enveloppait toutes les actions du cardinal, que personne n'y savait le lieu de la détention du grand écuyer; beaucoup le disaient exilé, et, lorsque l'on avait vu l'accommodement de Monsieur et du duc de Bouillon avec le roi, on n'avait plus douté que la vie des autres ne fût assurée, et l'on avait cessé

de parler de cette affaire qui compromettait peu de personnes, n'ayant pas eu d'exécution. On s'était même, en quelque sorte, réjoui dans Paris de voir la ville de Sedan et son territoire ajoutés au royaume, en échange des lettres d'abolition, accordées à ce prince reconnu innocent, comme Monsieur; que le résultat de tous les arrangements avait fait admirer l'habileté du cardinal et sa clémence envers les conspirateurs, qui, disait-on, avaient voulu sa mort. On faisait même courir le bruit qu'il avait fait évader Cinq-Mars et de Thou, s'occupant généreusement de leur retraite en pays étranger, après les avoir fait arrêter courageusement au milieu du camp de Perpignan.

A cet endroit du récit, Cinq-Mars ne put s'empêcher d'oublier sa résignation, et serrant la main de son ami :

— Arrêter! s'écria-t-il; faut-il renoncer même à l'honneur de nous être livrés volontairement? Faut-il tout sacrifier jusqu'à l'opinion de la postérité?

— C'était encore là une vanité, reprit de Thou en mettant le doigt sur sa bouche; mais chut! écoutons l'abbé jusqu'au bout.

Le gouverneur ne doutant pas que le calme de ces deux jeunes gens ne vint de la joie qu'ils ressentaient de voir leur fuite assurée, et voyant que le soleil avait à peine encore dissipé les vapeurs du matin, se livra sans contrainte à ce plaisir involontaire qu'éprouvent les vieillards en racontant des événements nouveaux, ceux même qui doivent affliger. Il leur dit toutes ses peines infructueuses, pour découvrir la retraite de son élève, ignorée de la cour et de la ville, où l'on n'osait pas même prononcer son nom dans les asiles les plus secrets. Il n'avait appris l'emprisonnement à Pierre-Encise que par la reine elle-même qui avait daigné le faire venir et le charger d'en avertir la maréchale d'Effiat et tous les conjurés, afin qu'ils tentassent un effort désespéré pour délivrer leur jeune chef : Anne d'Autriche avait même osé envoyer beaucoup de gentilshommes d'Auvergne et de Touraine à Lyon pour aider ce dernier coup.

— La bonne reine! dit-il, elle pleurait beaucoup lorsque je la vis, et disait qu'elle donnerait tout ce qu'elle possède pour vous sauver; elle se faisait beaucoup de reproches d'une lettre, je ne sais pas quelle lettre. Elle parlait du salut de la France, mais ne s'expliquait pas. Elle me dit qu'elle vous admirait et vous conjurait de vous sauver, ne fût-ce que par pitié pour elle à qui vous laisseriez des remords éternels.

— N'a-t-elle rien dit de plus? interrompit de Thou, qui soutenait Cinq-Mars palissant.

— Rien de plus, dit le vieillard....

— Et personne ne vous a parlé de moi? reprit le grand écuyer.

— Personne, dit l'abbé.

— Encore si elle m'eût écrit! dit Henri à demi voix.

— Souvenez-vous donc, mon père, que vous êtes envoyé ici comme confesseur, reprit de Thou.

Cependant le vieux Grandchamp, aux genoux de Cinq-Mars, et le tirant par ses habits de l'autre côté de la terrasse, lui criait d'une voix entrecoupée :

— Monseigneur....., mon maître....., mon bon maître....., les voyez-vous? les voilà....., ce sont eux....., ce sont elles..., elles toutes.

— Eh! qui donc, mon vieil ami? disait son maître.

— Qui? grand Dieu! regardez cette fenêtre, ne les reconnaissez-vous pas?... Votre mère, vos sœurs, votre frère.

En effet, le jour entièrement venu lui fit voir dans l'éloignement des femmes qui agitaient des mouchoirs blancs : l'une d'elles, vêtue de noir, étendait ses bras vers la prison, se retirait de la fenêtre comme pour reprendre des forces, puis, soutenue par les autres, reparaissait et ouvrait les bras, ou posait la main sur son cœur.

Cinq-Mars reconnut sa mère et sa famille, et ses forces le quittèrent un moment; il pencha la tête sur le sein de son ami, et pleura.

— Combien de fois me faudra-t-il donc mourir? dit-il.

Puis, répondant du haut de la tour par un geste de sa main à ceux de sa famille :

— Descendons vite, mon père, répondit-il au vieil abbé; vous allez me dire au tribunal de la pénitence et devant Dieu si le reste de ma vie vaut encore que je fasse verser du sang pour la conquérir.

Cependant tout était calme dans la ville de Lyon, lorsqu'au grand étonnement de ses habitants, on vit arriver par toutes ses portes des troupes d'infanterie et de cavalerie que l'on savait campées et cantonnées fort loin de là. Les gardes françaises et suisses, les régiments de Pompadour, les gens d'armes de Maurevert et les carabins de la Roque, tous défilèrent en silence; la cavalerie, portant le mousquet appuyé sur le pommeau de la selle, vint silencieusement se ranger autour du château de Pierre-Encise : l'infanterie forma la haie sur les bords de la Saône, depuis la porte du fort jusqu'à la place des Terreaux. C'était le lieu ordinaire des exécutions.

Rien n'avait transpiré dans la ville sur le nom des prisonniers; les murs inaccessibles de la forteresse ne laissaient rien sortir ni rien pénétrer que dans la nuit, et les cachots profonds avaient quel-

quefois renfermé le père et le fils durant des années entières à quatre pieds l'un de l'autre sans qu'ils s'en doutassent. La surprise fut extrême à cet appareil éclatant, et la foule accourut, ne sachant s'il s'agissait d'une fête ou d'un supplice.

Ce même secret qu'avaient gardé les agents du ministre avait été aussi soigneusement caché par les conjurés, car leur tête en répondait.

Montrésor, Fontrailles, le baron de Beauvau, Olivier d'Entraigues, Gondi, le comte du Lude et l'avocat Fournier, déguisés en soldats, en ouvriers et en baladins, armés de poignards sous leurs habits, avaient jeté et partagé dans la foule plus de cinq cents gentilshommes et domestiques déguisés comme eux; des chevaux étaient préparés sur la route d'Italie, et des barques sur le Rhône avaient été payées d'avance. Le jeune marquis d'Effiat, frère aîné de Cinq-Mars, habillé en chartreux, parcourait la foule, allait et venait sans cesse de la place des Terreaux à la petite maison où sa mère et sa sœur étaient renfermées avec la présidente de Pontac, sœur du malheureux de Thou; il les rassurait, leur donnait un peu d'espérance, et revenait trouver les conjurés et s'assurer que chacun d'eux était disposé à l'action.

Chaque soldat formant la haie avait à son côté un homme prêt à le poignarder.

La foule innombrable entassée derrière la ligne des gardes les poussait en avant, débordait leur alignement, et leur faisait perdre du terrain. Ambrosio, domestique espagnol, qu'avait conservé Cinq-Mars, s'était chargé du capitaine des piquiers, et déguisé en musicien catalan, avait entamé une dispute avec lui, feignant de ne vouloir pas cesser de jouer de la vielle. Chacun était à son poste.

L'abbé de Gondi, Olivier d'Entraigues et le marquis d'Effiat étaient au milieu d'un groupe de poissardes et d'écaillères qui se disputaient et jetaient de grands cris; elles disaient des injures à l'une d'elles, plus jeune et plus timide que ses mâles compagnes. Le frère de Cinq-Mars s'approcha pour écouter leur querelle.

— Eh! pourquoi, disait-elle aux autres, voulez-vous que Jean le Roux, qui est un honnête homme, aille couper la tête à deux chrétiens, parce qu'il est boucher de son état? Tant que je serai sa femme, je ne le souffrirai pas; j'aimerais mieux....

— Eh bien, tu as tort, répondaient ses compagnes : qu'est-ce que cela te fait que la viande qu'il coupe se mange ou ne se mange pas? Il n'en est pas moins vrai que tu aurais cent écus pour faire habiller tes trois enfants à neuf. T'es trop heureuse d'être l'épouse d'un boucher. Profite donc, ma mignonne, de ce que Dieu t'envoie par la grâce de Son Éminence.

— Laissez-moi tranquille, reprenait la première, je ne veux pas accepter. J'ai vu ces beaux jeunes gens à la fenêtre, ils ont l'air doux comme des agneaux.

— Eh bien ! est-ce qu'on ne tue pas tes agneaux et tes veaux ? reprenait la femme le Bon. Qu'il arrive donc du bonheur à une petite femme comme ça ! Quelle pitié ! quand c'est de la part du révérend capucin encore !

— Que la gaieté du peuple est horrible ! s'écria Olivier d'Entraignes étourdiment.

Toutes ces femmes l'entendirent et commencèrent à murmurer contre lui.

— *Du peuple !* disaient-elles, et d'où est donc ce petit maçon avec le plâtre sur ses habits ?

— Ah ! interrompit une autre, tu ne vois pas que c'est quelque gentilhomme déguisé ? regarde ses mains blanches, ça n'a jamais travaillé.

— Oui, oui, c'est quelque petit conspirateur dameret ; j'ai bien envie d'aller chercher M. le chevalier du guet, pour le faire arrêter.

L'abbé de Gondi sentit tout le danger de cette situation, et, se jetant d'un air de colère sur Olivier avec toutes les manières d'un menuisier dont il avait pris le costume et le tablier, il s'écria, en le saisissant au collet :

— Vous avez raison, c'est un petit drôle qui ne travaille jamais ; depuis deux ans que mon père l'a mis en apprentissage, il n'a fait que peigner ses cheveux blonds, pour plaire aux petites filles. Alons, rentre à la maison.

Et lui donnant des coups de latte, il lui fit percer la foule, et revint se placer sur un autre point de la haie ; après avoir tancé le page étourdi, il lui demanda la lettre qu'il disait avoir à remettre à M. de Cinq-Mars, quand il serait évadé. Olivier l'avait depuis deux mois dans sa poche, et la lui donna. C'est d'un prisonnier à un autre, dit-il, car le chevalier de Jars, en sortant de la Bastille, me l'a envoyée de la part d'un de ses compagnons de captivité.

— Ma foi, dit Gondi, il peut y avoir quelque secret important pour notre ami ; je la décachette, vous auriez dû y penser plus tôt.

— Ah ! bah ! c'est du vieux Bassompierre. Lisons.

« MON CHER ENFANT,

» J'apprends du fond de la Bastille où je suis » encore, que vous voulez conspirer contre ce » tyran de Richelieu qui ne cesse d'humilier notre » bonne vieille noblesse et les parlements, et de » saper dans ses fondements l'édifice sur lequel » reposait l'État. J'apprends que les nobles sont » mis à la taille, et condamnés par de petits ju-

» ges, contre les privilèges de leur condition, » forcés à l'arrière-ban contre les pratiques an- » ciennes..... »

— Ah ! le vieux radoteur ! interrompit le page en riant aux éclats.

— Pas si sot que vous croyez ; seulement il est un peu reculé pour notre affaire....

« Je ne puis qu'approuver ce généreux projet ; » et je vous prie de me bailler avis de tout.... »

— Ah ! le vieux langage du dernier règne ! dit Olivier ; il ne sait pas écrire : *me faire expert de toutes choses*, comme on dit à présent.

— Laissez-moi lire, pour Dieu, dit l'abbé ; dans cent ans on se moquera aussi de nos phrases..... Il poursuivit.

« Je puis vous bien conseiller, nonobstant mon » grand aage, en vous racontant ce qui m'advint » en 1560. »

— Ah ! ma foi, je n'ai pas le temps de m'ennuyer à lire tout. Voyons la fin....

« Quand je me rappelle mon dîner chez M^{me} la » maréchale d'Effiat, votre mère, et que je me » demande ce que sont devenus tous les convives, » je m'afflige véritablement : mon pauvre Puy- » Laurens est mort à Vincennes, de chagrin d'être » oublié par M^{onsieur} dans cette prison ; de Lau- » nay, tué en duel, et j'en suis marri ; car, malgré » que je fus mal satisfait de mon arrestation, il y » mit de la courtoisie, et je l'ai toujours tenu pour » un galant homme. Pour moi, me voilà sous clef » jusqu'à la fin de la vie de M. le cardinal ; aussi, » mon enfant, nous étions treize à table ; il ne faut » pas se moquer des vieilles croyances. Remerciez » Dieu de ce que vous êtes le seul à qui il ne soit » pas arrivé malencontre... »

— Encore un à-propos ! dit Olivier en riant de tout son cœur, et cette fois l'abbé de Gondi ne put tenir son sérieux malgré ses efforts.

Ils déchirèrent la lettre inutile, pour ne pas prolonger encore la détention du pauvre maréchal, si elle était trouvée, et se rapprochèrent de la place des Terreaux et de la haie des gardes qu'ils devaient attaquer, lorsque le signal du chapeau serait donné par le jeune prisonnier.

Ils virent avec satisfaction tous leurs amis à leur poste, et prêts à jouer des couteaux, selon leur propre expression. Le peuple, en se pressant autour d'eux, les favorisait sans le vouloir. Il survint près de l'abbé une troupe de jeunes demoiselles vêtues de blanc et voilées ; elles allaient à l'église pour communier, et les religieuses qui les conduisaient, croyant comme tout le peuple que ce cortège était destiné à rendre des honneurs à quelque grand personnage, leur permirent de monter sur de larges pierres de taille accumulées derrière les

soldats. Là elles se groupèrent avec la grâce de cet âge, comme vingt belles statues sur un seul piédestal. On eût dit ces vestales que l'antiquité conviait aux sanglants spectacles des gladiateurs. Elles se parlaient à l'oreille, en regardant autour d'elles, riaient et rougissaient ensemble comme font les enfants.

L'abbé de Gondi vit avec humeur qu'Olivier allait encore oublier son rôle de conspirateur et son costume de maçon pour leur lancer des ceillades, et prendre un maintien trop élégant, et des gestes trop civilisés pour l'état qu'on devait lui supposer : il commençait déjà à s'approcher d'elles, en bouclant ses cheveux avec ses doigts, lorsque Fontrailles et Montrésor survinrent par bonheur sous un habit de soldat suisse; un groupe de gentilshommes déguisés en mariniers les suivait avec des bâtons ferrés à la main; ils avaient une pâleur sur le visage qui n'annonçait rien de bon. On entendit une marche sonnée par des trompettes.

— Restons ici, dit l'un d'eux à sa suite, c'est ici.

L'air sombre et le silence de ces spectateurs contrastaient singulièrement avec les regards enjoués et curieux des jeunes filles et leurs propos enfantins.

— Ah! le beau cortège! criaient-elles: voilà au moins cinq cents hommes avec des cuirasses et des habits rouges, sur de beaux chevaux; ils ont des plumes jaunes sur leurs grands chapeaux. (Ce sont des étrangers, des Catalans, dit un garde français.) Qui conduisent-ils donc? — Ah! voici un beau carrosse doré! mais il n'y a personne dedans. — Ah! je vois trois hommes à pied; où vont-ils?

— A la mort! dit Fontrailles d'une voix sinistre qui fit taire toutes les voix. On n'entendit plus que les pas lents des chevaux qui s'arrêtèrent tout à coup par un de ces retards qui arrivent dans la marche de tous les cortèges. On vit alors un douloureux et singulier spectacle. Un vieillard à la tête tonsurée, marchait avec peine en sanglotant, soutenu par deux jeunes gens d'une figure intéressante et charmante, qui se donnaient une main derrière ses épaules voûtées, tandis que, de l'autre chacun d'eux tenait l'un de ses bras. Celui qui marchait à sa gauche était vêtu de noir; il était grave et baissait les yeux; l'autre, beaucoup plus jeune, était revêtu d'une parure éclatante¹; une sorte de cuirasse de dentelles, nommée alors *pourpoint*, et de larges manches bouffantes et brodées le couvraient du cou à la ceinture, habillement assez semblable au corset des femmes; le reste de

ses vêtements en velours noir brodé de palmes d'argent, des bottines grisâtres, à talons rouges, où s'attachaient des éperons d'or, tout rehaussait la grâce de sa taille élégante et souple. Il saluait à droite et à gauche de la baie avec un sourire mélancolique.

Un vieux domestique, avec des moustaches et une barbe blanche, suivait le front baissé, tenant en main deux chevaux de bataille caparaçonnés.

Les jeunes demoiselles se taisaient, mais elles ne purent retenir leurs sanglots en les voyant.

— C'est donc ce pauvre vieillard qu'on mène à la mort, s'écrièrent-elles, ses enfants le soutiennent.

— A genoux! mesdames, dit une religieuse, et priez pour lui.

— A genoux! cria Gondi, et prions pour que Dieu les sauve.

Tous les conjurés répétèrent: A genoux! à genoux! et donnèrent l'exemple au peuple qui les imita en silence.

— Nous pouvons mieux voir ses mouvements à présent, dit tout bas Gondi à Montrésor; levez-vous; que fait-il?

— Il est arrêté et parle de notre côté, en nous saluant; je crois qu'il nous reconnaît.

Le silence le plus profond régnait sur la foule immense; on eût entendu les ailes du moucheron des fleuves, le souffle du moindre vent ou le passage des grains de poussière qu'il soulève; mais l'air était calme, le soleil brillant, le ciel bleu. Tout le peuple écoutait. On était proche de la place des Terreaux; on entendit des coups de marteau sur les planches, puis la voix de Cinq-Mars.

Un jeune chartreux avança sa tête pâle entre deux gardes; tous les conjurés se levèrent au-dessus du peuple à genoux, chacun d'eux portant la main à sa ceinture ou dans son sein, et serrant de près le soldat qu'il devait poignarder.

— Que fait-il? dit le chartreux; a-t-il son chapeau sur la tête?

— Il jette son chapeau à terre loin de lui, dit paisiblement l'arquebusier qu'il interrogeait.

CHAPITRE XXVI.

LA FÊTE.

On l'entraîne.... triste et paré.

ÉMILE DESCHAMPS, *la Noce d'Elmance*.

Le jour même du cortège sinistre de Lyon, et durant les scènes que nous venons de voir, une fête

¹ Le portrait en pied de M. de Cinq-Mars est conservé dans la galerie du Palais royal, chez M. le duc d'Orléans.

magnifique se donnait à Paris, avec tout le luxe et le mauvais goût du temps. Le puissant cardinal avait voulu remplir à la fois de ses pompes les deux premières villes de France.

Sous le nom d'ouverture du Palais-Cardinal, on annonça cette fête donnée au roi et à toute la cour. Maître de l'empire par la force, il voulut encore l'être des esprits par la séduction, et las de dominer, il espéra plaire. La tragédie de *Mirame* allait être représentée dans une salle construite exprès pour ce grand jour : ce qui éleva les frais de cette soirée, dit Pélisson, à trois cent mille écus.

La garde entière du premier ministre¹ était sous les armes; ses quatre compagnies de mousquetaires et de gens d'armes étaient rangées en haie sur les vastes escaliers et à l'entrée des longues galeries du palais-cardinal². Ce brillant *Pandemonium*, où les péchés mortels ont un temple à chaque étage, n'appartint ce jour-là qu'à l'orgueil qui l'occupait du haut en bas. Sur chaque marche était posté l'un des arquebusiers de la garde du cardinal, tenant une torche à la main et une longue carabine dans l'autre; la foule de ses gentilshommes circulait entre ces candélabres vivants, tandis que dans le grand jardin, entouré d'épais marronniers remplacés aujourd'hui par les arcades, deux compagnies de cheval-légers à cheval, le mousquet au poing, se tenaient prêtes au premier ordre et à la première crainte de leur maître.

Le cardinal, porté et suivi par ses trente-huit pages, vint se placer dans sa loge tendue de pourpre, en face de celle où le roi était couché à demi, derrière des rideaux verts qui le préservaient de l'éclat des flambeaux. Toute la cour était entassée dans les loges, et se leva lorsqu'il parut; la musique commença une ouverture brillante, et l'on ouvrit le parterre à tous les hommes de la ville et de l'armée qui se présentèrent. Trois flots impétueux de spectateurs s'y précipitèrent, et le remplirent en un instant; ils étaient debout et tellement pressés, que le mouvement d'un bras suffisait pour causer sur toute la foule le balancement d'un champ de blé. On vit tel homme dont la tête décrivait ainsi un cercle assez étendu, comme celle d'un compas, sans que ses pieds eussent quitté le point où ils étaient fixés, et on emporta quelques jeunes gens évanouis. Le ministre, contre sa coutume, avança sa tête décharnée de sa tribune, et salua l'assemblée

d'un air qui voulait être gracieux. Cette grimace n'obtint de réponse qu'aux loges; le parterre fut silencieux. Richelieu avait voulu montrer qu'il ne craignait pas le jugement public pour son ouvrage, et avait permis que l'on introduisit sans choix tous ceux qui se présenteraient. Il commençait à s'en repentir, mais trop tard. En effet, cette impartiale assemblée fut aussi froide que la *tragédie-pastorale* l'était elle-même : en vain les *bergères* du théâtre, couvertes de pierreries, exhaussées sur des talons rouges, et portant du bout des doigts des houlettes ornées de rubans, et suspendant des guirlandes de fleurs sur leurs robes que soulevaient les *vertugadins*, se mouraient d'amour en longues tirades, de deux cents vers langoureux; en vain des *amants parfaits* (car c'était le beau idéal de l'époque) se laissaient dépérir de faim dans un antre solitaire, et déploraient leur mort avec emphase, en attachant à leurs cheveux des rubans de la couleur favorite de leur belle; en vain les femmes de la cour donnaient des signes de ravissement; penchées au bord de leurs loges, et tentaient même l'évanouissement le plus flatteur; le morne parterre ne donnait d'autre signe de vie que le balancement perpétuel des têtes noires à longs cheveux. Le cardinal mordait ses lèvres et faisait le distrait pendant le premier acte et le second; le silence avec lequel s'écoulèrent le troisième et le quatrième, fit une telle blessure à son cœur paternel, qu'il se fit soulever à demi hors de son balcon, et, dans cette incommode et ridicule attitude, faisait signe à ses amis de la cour de remarquer les plus beaux endroits, et donnait le signal des applaudissements; on y répondait de quelques loges, mais l'impassible parterre était plus silencieux que jamais; laissant la scène se passer entre le théâtre et les régions supérieures, il s'obstinait à demeurer neutre. Le maître de l'Europe et de la France, jetant alors un regard de feu sur ce petit amas d'hommes qui osaient ne pas admirer son œuvre, sentit dans son cœur le vœu de Néron, et pensa un moment combien il serait heureux qu'il n'y eût là qu'une tête.

Tout à coup cette masse noire et immobile s'anima, et des salves interminables d'applaudissements éclatèrent, au grand étonnement des loges, et surtout du ministre. Il se pencha, saluant avec reconnaissance, mais il s'arrêta en remarquant que les battements des mains interrompaient les

¹ Le roi donna au cardinal, en 1626, une garde de deux cents arquebusiers; en 1632, quatre cents mousquetaires à pied; en 1638, deux compagnies de gens d'armes et de cheval-légers furent formées par lui.

² « Il avait donné au roi, sous réserve d'usufruit durant sa vie, ce palais avec ses dépendances, comme

aussi sa magnifique chapelle de diamants, son grand buffet d'argent ciselé, pesant trois mille marcs, et son grand diamant en forme de cœur, pesant plus de vingt carats : M. de Chavigny accepta cette donation pour le roi. »

(Hist. du P. Joseph.)

acteurs toutes les fois qu'ils voulaient recommencer. Le roi fit ouvrir les rideaux de sa loge, fermés jusque-là, pour voir ce qui excitait tant d'enthousiasme; toute la cour se pencha hors des colonnes. On aperçut alors, dans la foule des spectateurs assis sur le théâtre, un jeune homme humblement vêtu qui venait de se placer avec peine; tous les regards se portaient sur lui. Il en paraissait fort embarrassé, et cherchait à se couvrir de son petit manteau noir trop court : *Le Cid! le Cid!* cria le parterre ne cessant d'applaudir. Corneille effrayé se sauva dans les coulisses, et tout retomba dans le silence.

Le cardinal, hors de lui, fit fermer les rideaux de sa loge, et se fit emporter dans ses galeries.

Ce fut là que s'exécuta une autre scène préparée dès longtemps par les soins de Joseph, qui avait sur ce point endoctriné les gens de sa suite avant de quitter Paris. Le cardinal Mazarin s'écriant qu'il était plus prompt de faire passer Son Éminence par une longue fenêtre vitrée qui ne s'élevait qu'à deux pieds de terre, et conduisait de sa loge aux appartements, la fit ouvrir, et les pages y firent passer le fauteuil. Aussitôt cent voix s'élevèrent pour dire et proclamer l'accomplissement de la grande prophétie de Nostradamus. On se disait à demi voix : *le bonnet rouge*, c'est monseigneur; *quarante onces*, c'était Cinq-Mars; tout *finira*, c'était de Thou : quel heureux coup du ciel! Son Éminence règne sur l'avenir comme sur le présent!

Il s'avancait ainsi sur son trône ambulant dans de longues et resplendissantes galeries, écoutant ce doux murmure d'une flatterie nouvelle; mais insensible à ce bruit des voix qui divinisait son génie, il eût donné tous leurs propos pour un seul mot, un seul geste de ce public immobile et inflexible, quand même ce mot eût été un cri de haine; car on étouffe des clameurs, mais comment se venger du silence? On empêche un peuple de frapper, mais qui l'empêchera d'attendre? Poursuivi par le fantôme importun de l'opinion publique, le sombre ministre ne se crut en sûreté qu'arrivé au fond de son palais, au milieu de sa cour tremblante et flatteuse, dont les adorations lui firent bientôt oublier que quelques hommes avaient osé ne pas l'admirer. Il se fit placer comme un roi au milieu de ses vastes appartements, et regardant autour de lui, se mit à compter attentivement les hommes puissants et soumis qui l'entouraient; il les compta et s'admira. Les chefs de toutes les grandes familles, les princes de l'Église, les présidents de tous les parlements, les gouverneurs des provinces, les maréchaux et les généraux en chef des armées, le nonce, les ambassadeurs de tous les royaumes, les

députés et les sénateurs des républiques, étaient immobiles, soumis et rangés autour de lui, comme attendant ses ordres. Plus un regard qui osât soutenir son regard, plus une parole qui osât s'élever sans sa volonté, plus un projet qu'on osât former dans le repli le plus secret du cœur, plus une pensée qui ne procédât de la sienne. L'Europe muette l'écoutait par représentants. De loin en loin il élevait une voix impérieuse, et jetait une parole satisfaisante au milieu de ce cercle pompeux, comme un denier dans la foule des pauvres. On pouvait alors reconnaître à l'orgueil qui s'allumait dans ses regards, et à la joie de sa contenance, celui des princes sur qui venait de tomber une telle faveur; celui-là se trouvait même transformé tout à coup en un autre homme, et semblait avoir fait un pas subit dans la hiérarchie des pouvoirs, tant on entourait d'adorations inespérées et de soudaines caresses ce fortuné courtisan, dont le cardinal n'apercevait pas même le bonheur obscur. Le frère du roi et le duc de Bouillon étaient debout dans la foule d'où le ministre ne daigna pas les tirer; seulement il affecta de dire qu'il serait bon de démanteler quelques places fortes, parla longuement de la nécessité des pavés et des quais dans les rues de Paris, et dit en deux mots à Turenne qu'on pourrait l'envoyer à l'armée d'Italie, près du prince Thomas, pour chercher son bâton de maréchal.

Tandis que Richelieu ballottait ainsi dans ses mains puissantes les plus grandes et les moindres choses de l'Europe au milieu d'une fête bruyante, dans son magnifique palais, on avertissait la reine au Louvre, que l'heure était venue de se rendre chez le cardinal où le roi l'attendrait après la tragédie. La sérieuse Anne d'Autriche n'assistait à aucun spectacle, mais n'avait pu refuser la fête du premier ministre. Elle était dans son oratoire prête à partir et couverte de perles, sa parure favorite; debout près d'une grande glace avec Marie de Mantoue, elle se plaisait à terminer de sa main la toilette de la jeune duchesse qui, vêtue d'une longue robe rose, contemplait elle-même avec attention, mais un peu d'ennui et un air boudeur, l'ensemble de sa toilette.

La reine considérait son propre ouvrage dans Marie, et plus troublée qu'elle, songeait avec crainte au moment où cesserait cette éphémère tranquillité, malgré la profonde connaissance qu'elle avait du caractère sensible mais léger de Marie. Depuis la conversation de Saint-Germain, depuis la lettre fatale, elle n'avait pas quitté un seul instant la jeune princesse, et avait donné tous ses soins à conduire son esprit dans la voie qu'elle avait tracée d'avance; car le trait le plus prononcé du caractère d'Anne d'Autriche, était une invincible obstina-

tion dans ses calculs, auxquels elle eût voulu soumettre tous les événements et toutes les passions avec une exactitude géométrique ; et c'est sans doute à cet esprit positif et sans mobilité que l'on doit attribuer tous les malheurs de sa régence. La sinistre réponse de Cinq-Mars, son arrestation, son jugement, tout avait été caché à la princesse Marie, dont la faute première, il est vrai, avait été un mouvement d'amour-propre et un instant d'oubli. Cependant la reine était bonne, et s'était amèrement repentie de sa précipitation à écrire de si décisives paroles dont les conséquences avaient été si graves, et tous ses efforts avaient tendu à en atténuer les suites. En envisageant son action dans ses rapports avec le bonheur de la France, elle s'applaudissait d'avoir étouffé ainsi, tout à coup, le germe d'une guerre civile qui eût ébranlé l'État jusque dans ses fondements ; mais lorsqu'elle s'approchait de sa jeune amie et considérait cet être charmant qu'elle brisait dans sa fleur, et qu'un vieillard sur un trône ne dédommagerait pas de la perte qu'elle avait faite pour toujours ; quand elle songeait à l'entier dévouement, à cette totale abnégation de soi-même qu'elle venait de voir dans un jeune homme de vingt-deux ans, d'un si grand caractère et presque maître du royaume, elle plaignait Marie, et admirait du fond de l'âme l'homme qu'elle avait si mal jugé.

Elle aurait voulu du moins faire connaître tout ce qu'il valait à celle qu'il avait tant aimée, et qui ne le savait pas ; mais elle espérait encore en ce moment que tous les conjurés réunis à Lyon parviendraient à le sauver, et, une fois le sachant en pays étranger, elle pourrait alors tout dire à sa chère Marie.

Quant à celle-ci, elle avait d'abord redouté la guerre ; mais entourée des gens de la reine qui n'avaient laissé parvenir jusqu'à elle que les nouvelles dictées par cette princesse, elle avait su ou cru savoir que la conjuration n'avait pas eu d'exécution ; que le roi et le cardinal étaient d'abord revenus à Paris presque ensemble ; que M^{onsieur}, éloigné quelque temps, avait reparu à la cour ; que le duc de Bouillon, moyennant la cession de Sedan, était aussi rentré en grâce, et que si le grand écuyer ne paraissait pas encore, le motif en était la haine plus prononcée du cardinal contre lui, et la grande part qu'il avait dans la conjuration. Mais le simple bon sens et le sentiment naturel de la justice disaient assez que, n'ayant agi que sous les ordres du frère du roi, son pardon devait suivre celui de ce prince. Tout avait donc calmé l'inquiétude première de son cœur, tandis que rien n'avait adouci une sorte de ressentiment orgueilleux qu'elle avait contre Cinq-Mars, assez indifférent pour ne

pas lui faire savoir le lieu de sa retraite, ignoré de la reine même et de toute la cour, tandis qu'elle n'avait songé qu'à lui, disait-elle. Depuis deux mois, d'ailleurs, les bals et les carrousels s'étaient si rapidement succédé, et tant de *devoirs* impérieux l'avaient entraînée, qu'il lui restait à peine, pour s'attrister et se plaindre, le temps de sa toilette où elle était presque seule. Elle commençait bien chaque soir cette réflexion générale sur l'ingratitude et l'inconstance des hommes, pensée profonde et nouvelle, qui ne manque jamais d'occuper la tête d'une jeune personne à l'âge du premier amour ; mais le sommeil ne lui permettait jamais de l'achever, et la fatigue de la danse fermait ses grands yeux noirs avant que ses idées eussent trouvé le temps de se classer dans sa mémoire, et de lui présenter des images bien nettes du passé. Dès son réveil, elle se trouvait entourée des jeunes princesses de la cour, et, à peine en état de paraître, elle était forcée de passer chez la reine, où l'attendaient les éternels mais moins désagréables hommages du prince Palatin ; les Polonais avaient eu le temps d'apprendre à la cour de France cette réserve mystérieuse et ce silence éloquent qui plaisent tant aux femmes, parce qu'ils accroissent l'importance des secrets toujours cachés, et rehaussent les êtres que l'on respecte assez pour ne pas oser même souffrir en leur présence. On regardait Marie comme accordée au roi Uladislas, et elle-même, il faut le confesser, s'était si bien faite à cette idée, que le trône de Pologne, occupé par une autre reine, lui eût paru une chose monstrueuse : elle ne voyait pas avec bonheur le moment d'y monter, mais avait cependant pris possession des hommages qu'on lui rendait d'avance. Aussi, sans se l'avouer à elle-même, exagérât-elle beaucoup les prétendus torts de Cinq-Mars, que la reine lui avait dévoilés à Saint-Germain.

— Vous êtes fraîche comme les roses de ce bouquet, dit la reine ; allons, ma chère enfant, êtes-vous prête ? Quel est ce petit air boudeur ? Venez, que je referme cette boucle d'oreille.... N'aimez-vous pas ces topazes ? Voulez-vous une autre parure.

— Oh ! non, madame, je pense que je ne devrais pas me parer, car personne ne sait mieux que vous combien je suis malheureuse. Les hommes sont bien cruels envers nous !

Je répliquais encore à tout ce que vous m'avez dit, et tout m'est bien prouvé actuellement. Oui, il est bien vrai qu'il ne m'aimait pas ; car, enfin, s'il m'avait aimée, d'abord il eût renoncé à une entreprise qui me faisait tant de peine, comme je le lui avait dit ; je me rappelle même, ce qui est bien plus fort, ajouta-t-elle d'un air important et même solennel, que je lui dis qu'il serait rebelle ; oui,

madame, *rebelle*, je le lui dis à Saint-Eustache. Mais je vois que Votre Majesté avait bien raison; je suis bien malheureuse; il avait plus d'ambition que d'amour. Ici une larme de dépit s'échappa de ses yeux et roula vite et seule sur sa joue comme une perle sur une rose.

Oui, c'est bien certain..... continua-t-elle en attachant ses bracelets; et la plus grande preuve, c'est que depuis deux mois qu'il a renoncé à son entreprise (comme vous m'avez dit que vous l'aviez fait sauver), il aurait bien pu me faire savoir où il s'est retiré. Et moi, pendant ce temps-là, je pleurais, j'implorais toute votre puissance en sa faveur; je mendiais un mot qui m'apprit une de ses actions; je ne pensais qu'à lui; et encore à présent, je refuse tous les jours le trône de Pologne, parce que je veux prouver jusqu'à la fin que je suis constante, que vous-même ne pouvez me faire manquer à mon attachement, bien plus sérieux que le sien, et que nous valons mieux que les hommes; mais du moins je crois que je puis bien aller ce soir à cette fête, puisque ce n'est pas un bal.

— Oui, oui, ma chère enfant, venez vite, dit la reine, voulant faire cesser ce langage enfantin qui l'affligeait, et dont elle avait causé les erreurs ingénues; venez, vous verrez l'union qui règne entre les princes et le cardinal, et nous apprendrons peut-être quelques bonnes nouvelles.

Elles partirent.

Lorsque les deux princesses entrèrent dans les longues galeries du palais-cardinal, elles furent reçues et saluées froidement par le roi et le ministre qui, entourés et pressés par une foule de courtisans silencieux, jouaient aux échecs sur une table étroite et basse. Toutes les femmes qui entrèrent avec la reine, ou après elle, se répandirent dans les appartements, et bientôt une musique fort douce s'éleva dans l'une des salles, comme un accompagnement à mille conversations particulières qui s'engagèrent autour des tables de jeu.

Auprès de la reine passèrent en saluant deux jeunes et nouveaux mariés, l'heureux Chabot et la belle duchesse de Rohan; ils semblaient éviter la foule, et chercher à l'écart le moment de se parler d'eux-mêmes. Tout le monde les accueillait en souriant, et les voyait avec envie: leur félicité se lisait sur le visage des autres autant que sur le leur.

Marie les suivit des yeux: Ils sont heureux pourtant, dit-elle à la reine, se rappelant le blâme que l'on avait voulu jeter sur eux.

Mais, sans lui répondre, Anne d'Autriche, craignant que, dans la foule, un mot inconsidéré ne vint apprendre quelque funeste événement à sa jeune amie, se plaça derrière le roi avec elle. Bientôt Monsieur, le prince Palatin et le duc de Bouil-

lon vinrent lui parler d'un air libre et enjoué. Cependant le second, jetant sur Marie un regard sévère et scrutateur, lui dit: « Mademoiselle la duchesse, vous êtes ce soir d'une beauté et d'une gaieté surprenantes. »

Elle fut interdite de ces paroles et de le voir s'éloigner d'un air sombre; elle parla au duc d'Orléans, qui ne répondit pas, et sembla ne pas entendre. Marie regarda la reine, et crut remarquer de la pâleur et de l'inquiétude sur ses traits. Cependant personne n'osait approcher le ministre, qui méditait lentement ses coups d'échecs; Mazarin seul, appuyé sur le bras de son fauteuil, et, suivant les coups avec une attention servile, faisait des gestes d'admiration toutes les fois que le cardinal avait joué. L'application sembla dissiper un moment le nuage qui couvrait le front du ministre; il venait d'avancer une *tour* qui mettait le roi de Louis XIII dans cette fausse position qu'on nomme *pat*, situation où ce roi d'ébène, sans être attaqué personnellement, ne peut cependant ni reculer ni avancer dans aucun sens. Le cardinal, levant les yeux, regarda son adversaire, et se mit à sourire d'un côté des lèvres seulement, ne pouvant peut-être s'interdire un secret rapprochement. Puis, en voyant les yeux éteints et la figure mourante du prince, il se pencha à l'oreille de Mazarin, et lui dit:

— Je crois, ma foi, qu'il partira avant moi; il est bien changé.

En même temps il lui prit une longue et violente toux; souvent il sentait en lui cette douleur aiguë et persévérante. A cet avertissement sinistre il porta à sa bouche un mouchoir qu'il en retira sanglant; mais, pour le cacher, il le jeta sous la table, et sourit, en regardant sévèrement autour de lui, comme pour défendre l'inquiétude.

Louis XIII, parfaitement insensible, ne fit pas le plus léger mouvement, et rangea ses pièces pour une autre partie avec une main décharnée et tremblante. Ces deux mourants semblaient tirer au sort leur dernière heure.

En cet instant, une horloge sonna minuit. Le roi leva la tête:

— Ha! ha! dit-il, ce matin, à la même heure, M. le Grand a passé un mauvais moment.

Un cri perçant partit auprès de lui; il frémit, et se jeta de l'autre côté, renversant le jeu. Marie de Mantoue, sans connaissance, était dans les bras de la reine; celle-ci, pleurant amèrement, dit à l'oreille du roi:

— Ah! sire, vous avez une hache à deux tranchants.

Elle prodiguait ensuite des soins et des baisers maternels à la jeune princesse, qui, entourée de

toutes les femmes de la cour, ne revint de son évanouissement que pour verser des torrents de larmes. Sitôt qu'elle rouvrit les yeux :

— Hélas ! oui, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche ; ma pauvre enfant, vous êtes reine de Pologne.

Il est arrivé souvent que le même événement qui faisait couler des larmes dans le palais des rois a répandu l'allégresse au dehors ; car le peuple croit toujours que la joie habite avec les fêtes. Il y eut cinq jours de réjouissance pour le retour du ministre¹, et chaque soir, sous les fenêtres du palais-cardinal et sous celles du Louvre, se pressaient les habitants de Paris ; les dernières émeutes les avaient pour ainsi dire mis en goût pour les mouvements publics. Ils couraient d'une rue à l'autre avec une curiosité quelquefois insultante et hostile, tantôt marchant en processions silencieuses, tantôt poussant de longs éclats de rire, ou des huées prolongées dont on ignorait le sens. Des bandes de jeunes hommes se battaient dans les carrefours, et dansaient en rond sur les places publiques, comme pour manifester quelque espérance inconnue de plaisir et quelque joie insensée qui serrait le cœur. Il était remarquable que le silence le plus triste régnait justement dans les lieux que les ordres du ministre avaient préparés pour les réjouissances, et que l'on passait avec dédain devant les façades illuminées de son palais. Si quelques voix s'élevaient, c'était pour lire et relire sans cesse avec ironie les légendes et les inscriptions dont l'idiote flatterie de quelques écrivains obscurs avait entouré les portraits du ministre. L'une de ces images était gardée par des arquebusiers qui ne la garantissaient pas des pierres que lui lançaient de loin des mains inconnues. Elle représentait le cardinal généralissime portant un casque entouré de lauriers¹. On lisait au-dessous :

Grand due ! c'est justement que la France t'honore ;
Ainsi que le dieu Mars dans Paris on t'adore.

Ces belles choses ne persuadaient pas au peuple qu'il fût heureux, et en effet il n'adorait pas plus le cardinal que le dieu Mars ; mais il acceptait ses fêtes à titre de désordre. Tout Paris était en rumeur, et des hommes à longue barbe, portant des torches, des pots remplis de vin, et des verres d'étain qu'ils choquaient à grand bruit, se tenaient sous le bras, et chantaient à l'unisson avec des

voix rudes et grossières, une ancienne ronde de la Ligue :

Reprenons la danse,
Allons, c'est assez :
Le printemps commence ;
Les rois sont passés.

Prenons quelque trêve ;
Nous sommes lassés,
Les rois de la fève
Nous ont harassés.

Allons, Jean du Mayne,
Les rois sont passés²...

Les bandes effrayantes qui hurlaient ces paroles traversèrent les quais et le Pont-Neuf, froissant contre les hautes maisons, qui le couvraient alors, quelques bourgeois paisibles attirés par la curiosité. Deux jeunes gens enveloppés dans des manteaux furent jetés l'un contre l'autre, et se reconnurent à la lueur d'une torche placée au pied de la statue d'Henri IV, nouvellement élevée, sous laquelle ils se trouvaient.

— Quoi ! encore à Paris, monsieur, dit Corneille à Milton, je vous croyais à Londres.

— Entendez-vous ce peuple, monsieur, l'entendez-vous ? quel est ce refrain terrible !

Les rois sont passés !

C'en est rien encore, monsieur ; faites attention à leurs propos.

— Le parlement est mort, disait l'un des hommes, les seigneurs sont morts ; dansons, nous sommes les mattres ; le vieux cardinal s'en va, il n'y a plus que le roi et nous.

— Entendez-vous ce misérable, monsieur ? reprit Corneille ; tout est là, toute notre époque est dans ce mot.

— Eh quoi ! est-ce là l'œuvre de ce ministre que l'on appelle grand parmi vous, et même chez les autres peuples ? Je ne comprends pas cet homme.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, lui répondit Corneille ; mais avant cela écoutez la fin de cette lettre que j'ai reçue aujourd'hui. Approchons-nous de cette lanterne, sous la statue du feu roi. Nous sommes seuls, la foule est passée, écoutez :

« C'est par l'une de ces imprévoyances qui empêchent l'accomplissement des plus généreuses entreprises, que nous n'avons pu sauver MM. de Cinq-Mars et de Thou. Nous eussions dû penser

¹ Cette gravure existe encore.

² Chant des guerres civiles. (Voy. Mém. de la Ligue.)

que, préparés à la mort par de longues méditations, ils refuseraient nos secours; mais cette idée ne vint à aucun de nous; dans la précipitation de nos mesures, nous fîmes encore la faute de nous trop disséminer dans la foule, ce qui nous ôta le moyen de prendre une résolution subite. J'étais placé pour mon malheur près de l'échafaud, et je vis s'avancer, jusqu'au pied, nos malheureux amis que soutenaient le pauvre abbé Quillet, destiné à voir mourir son élève qu'il avait vu naître. Il sanglotait et n'avait que la force de baiser les mains des deux amis. Nous nous avançâmes tous, prêts à nous élancer sur les gardes au signal convenu; mais je vis avec douleur M. de Cinq-Mars jeter son chapeau loin de lui d'un air de dédain. On avait remarqué notre mouvement, et la garde catalane fut doublée autour de l'échafaud. Je ne pouvais plus voir, mais j'entendais pleurer; bientôt parut au-dessus des têtes du peuple le jeune et brillant Cinq-Mars, debout sur les planches à côté du bourreau; il salua gracieusement autour de lui, et s'agenouilla. J'aperçus les deux mains tremblantes du vieux abbé qui élevaient un crucifix devant ses yeux; tout à coup, une voix claire et pure comme celle d'un ange, entonna l'*Ave maris Stella*, répété par le peuple; je reconnus la voix de M. de Thou, qui attendait au pied de l'échafaud; je vis s'élever une hache, je détournai la tête, et je tombai à genoux. Un cri effroyable de tout le peuple m'avertit qu'il n'était plus. J'eus encore la force, heureusement, de penser à son âme et de commencer une prière pour lui; je la mêlais avec la prière que j'entendais prononcer à haute voix au pieux de Thou. Je me relevai et le vis s'élancer sur l'échafaud. Serrant un crucifix d'ivoire sur sa poitrine avec passion, il monta les degrés comme si son âme eût emporté son corps vers le ciel; puis, s'agenouillant, il baisa le sang de Cinq-Mars comme celui d'un martyr, et devint plus martyr encore lui-même. Je ne sais si Dieu voulut lui accorder cette grâce; mais je vis avec horreur le bourreau, effrayé sans doute du premier coup qu'il avait porté, le frapper sur le haut de la tête où le malheureux jeune homme porta la main; le peuple poussa un long gémissement et s'avança en criant contre le bourreau; ce misérable tout troublé lui porta un second coup qui ne fit encore que l'écorcher et l'abattre sur le théâtre où l'exécuteur se roula avec sa victime pour l'achever. On ne vit plus rien alors, et les cris du peuple furent épouvantables. Un événement étrange l'effrayait plus encore que l'horrible spectacle. Le vieux domestique de M. de Cinq-Mars tenait son cheval comme à un convoi funèbre; il s'était arrêté au pied de l'échafaud, et, semblable à un homme paralysé, regarda son maître jusqu'à la fin,

puis tout à coup, comme frappé de la même hache, tomba mort sur le coup qui avait fait tomber la tête.

» Je vous écris à la hâte ces tristes détails à bord d'une galère de Gênes où Fonttrailles, Gondi, d'Entraigues, Beauvau, du Lude et tous les conjurés, sommes retirés. Nous allons en Angleterre attendre que le temps ait délivré la France du tyran que nous n'avons pu détruire. J'abandonne pour toujours le service du lâche prince qui nous a trahis.

» MONTAISON. »

Telle vient d'être, poursuivait Corneille, la fin de ces deux jeunes gens que vous vîtes naguère si puissants. Leur dernier soupir a été celui de l'ancienne monarchie; il ne peut plus régner ici qu'une cour dorénavant; les grands et les sénats sont anéantis¹.

— Et voilà donc ce prétendu grand homme! reprit Milton; qu'a-t-il voulu faire? Il veut donc créer des républiques dans l'avenir, puisqu'il détruit les bases de votre monarchie?

— Ne le cherchez pas si loin, dit Corneille; il n'a voulu que régner jusqu'à la fin de sa vie. Il a travaillé pour le moment et non pour l'avenir; il a continué l'œuvre de Louis XI.

L'Anglais se prit à rire.

— Je croyais, dit-il, je croyais que le vrai génie avait une autre marche. Cet homme a ébranlé ce qu'il devait soutenir, et on l'admire! Je plains votre nation.

— Ne la plaignez pas, s'écria vivement Corneille; un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci, monsieur, est doué d'une immortelle énergie que rien ne peut éteindre; souvent son imagination l'égèrera, mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres mêmes, d'où elle sortira peut-être.

Les deux jeunes et déjà grands hommes se promenaient en parlant ainsi sur cet emplacement qui sépare la statue de Henri IV de la place Dauphine, au milieu de laquelle ils s'arrêtèrent un moment.

— Oui, monsieur, poursuivait Corneille, je vois tous les soirs avec quelle vitesse une pensée généreuse retentit dans les cœurs français, et tous les soirs je me retire heureux de l'avoir vu. La reconnaissance prosternait les pauvres devant cette statue d'un bon roi; qui sait quel autre monument élèverait une autre passion auprès de celui-ci; qui sait

¹ On appelait le parlement *sénat*. Il existe des lettres adressées à *monseigneur de Harlay*, prince du sénat de Paris, et premier juge du royaume.

jusqu'où l'amour de la gloire conduirait notre peuple; qui sait si, au lieu même où nous sommes, ne s'élèvera pas une pyramide arrachée à l'Orient?

— Ce sont les secrets de l'avenir, dit Milton; j'admire, comme vous, votre peuple passionné, mais je le crains pour lui-même. Je le comprends mal aussi, et je ne reconnais pas son esprit, quand je le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du pouvoir est bien puéril, et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose

risible, il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie? Non, non. Lorsqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne voulait que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout entier? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru, et que je vois dominé par cette misérable ambition; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell.



Ces Consultations du Docteur-Noir.



STELLO,

ou

LES DIABLES BLEUS (BLUE DEVILS).



PREMIÈRE CONSULTATION.

**L'analyse est une sonde. Jetée profondément
dans l'Océan, elle épouvante et désespère le
Faible; mais elle rassure et conduit le Fort qui
la tient fermement en main.**

LE DOCTEUR-NOIR.

STELLO.

CHAPITRE PREMIER.

CARACTÈRE DU MALADE.

Stello est né le plus heureusement du monde et protégé par l'étoile du ciel la plus favorable. Tout lui a réussi, dit-on, depuis son enfance. Les grands événements du globe sont toujours arrivés à leur terme de manière à seconder et à dénouer miraculeusement ses événements particuliers, quelque embrouillés et confus qu'ils se trouvassent; aussi ne s'inquiète-t-il jamais lorsque le fil de ses aventures se mêle, se tord et se noue sous les doigts de la Destinée; il est sûr qu'elle prendra la peine de le disposer elle-même dans l'ordre le plus parfait, qu'elle-même y emploiera toute l'adresse de ses mains, à la lueur de l'étoile bienfaisante et infailible. On dit que, dans les plus petites circonstances, cette étoile ne lui manqua jamais, et qu'elle ne dédaigne pas d'influer, pour lui, sur le caprice même des saisons. Le soleil et les nuages lui viennent quand il le faut. Il y a des gens comme cela.

Cependant il se trouve des jours dans l'année où il est saisi d'une sorte de souffrance chagrine que la moindre peine de l'âme peut faire éclater, et dont il sent les approches quelques jours d'avance. C'est alors qu'il redouble de vie et d'activité pour conjurer l'orage, comme font tous les êtres vivants qui pressentent un danger. Tout le monde, alors, est bien vu de lui et bien accueilli; il n'en veut à qui

que ce soit, de quoi que ce soit. Agir contre lui, le tyranniser, le persécuter, le calomnier, c'est lui rendre un vrai service; et, s'il apprend le mal qu'on lui a fait, il a encore sur la bouche un éternel sourire indulgent et miséricordieux. C'est qu'il est heureux comme les aveugles le sont lorsqu'on leur parle; c'est qu'aux approches de sa crise de tristesse et d'affliction, la vie extérieure avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'âme et au corps, lui vaut mieux que la solitude, où il craint que la moindre peine de cœur ne lui donne un de ses funestes accès. La solitude est empoisonnée pour lui, comme l'air de la campagne de Rome. Il le sait, mais s'y abandonne cependant, tout certain qu'il est d'y trouver une sorte de désespoir sans transports, qui est l'absence de l'espérance. — Puisse la femme inconnue qui l'aime ne pas le laisser seul dans ces moments d'angoisse!

Stello était, hier matin, aussi changé en une heure qu'après vingt jours de maladie, les yeux fixes, les lèvres pâles, et la tête abattue sur la poitrine par les coups d'une tristesse impérisable.

Dans cet état, qui précède des douleurs nerveuses auxquelles ne croient jamais les hommes robustes et rubiconds dont les rues sont pleines, il était couché tout habillé sur un canapé, lorsque, par un grand bonheur, la porte de sa chambre s'ouvrit, et il vit entrer le docteur noir.

CHAPITRE II.

SYMPTÔMES.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria Stello en levant la tête, voici un vivant. Et c'est vous, vous qui êtes le médecin des âmes, quand il y en a qui le sont tout au plus du corps, vous qui regardez au fond de tout, quand le reste des hommes ne voit que la forme et la surface ! — Vous n'êtes point un être fantastique, cher docteur ; vous êtes bien réel, un homme créé pour vivre d'ennui et mourir d'ennui un beau jour. Voilà, pardieu, ce que j'aime de vous, c'est que vous êtes aussi triste avec les autres que je le suis étant seul. — Si l'on vous appelle noir dans notre beau quartier de Paris, est-ce pour cela, ou pour l'habit et le gilet noir que vous portez ? — Je ne le sais pas, docteur, mais je vous veux dire ce que je souffre, afin que vous m'en parliez ; car c'est toujours un grand plaisir pour un malade que de parler de soi et d'en faire parler les autres : la moitié de la guérison gît là dedans.

Or, il le faut dire hautement, depuis ce matin j'ai le spleen, et un tel spleen que tout ce que je vois, depuis qu'on m'a laissé seul, m'est en dégoût profond. J'ai le soleil en haine et la pluie en horreur. Le soleil est si pompeux, aux yeux fatigués d'un malade, qu'il semble un insolent parvenu ; et la pluie, ah ! de tous les fléaux qui tombent du ciel, c'est le pire à mon sens. Je crois que je vais aujourd'hui l'accuser de ce que j'éprouve. Quelle forme symbolique pourrais-je donner jamais à cette incroyable souffrance ? — Ah ! j'y entrevois quelque possibilité, grâce à un savant. Honneur soit rendu au bon docteur Gall (pauvre crâne que j'ai connu) ! Il a si bien numéroté toutes les formes de la tête humaine que l'on peut se reconnaître sur cette carte comme sur celle des départements, et que nous ne recevrons pas un coup sur le crâne sans savoir avec précision quelle faculté est menacée dans notre intelligence.

Eh bien ! mon ami, sachez donc qu'à cette heure, où une affliction secrète a tourmenté cruellement mon âme, je sens autour de mes cheveux tous les diables de la migraine qui sont à l'ouvrage sur mon crâne pour le fendre ; ils y font l'œuvre d'Annibal aux Alpes. Vous ne les pouvez voir, vous : plutôt aux docteurs que je fusse de même ! Il y a un farfadet grand comme un moucheron, tout frêle et tout noir, qui tient une scie d'une longueur démesurée, et l'a enfoncée plus d'à moitié sur mon front ; il suit une ligne oblique qui va de la protubérance de l'*idéalité*, n° 19, jusqu'à celle de la *mélodie*, au-dessus de l'œil gauche, n° 32 ; et là, dans l'angle

du sourcil, près de la bosse de l'*ordre*, sont blottis cinq diabolins, entassés l'un sur l'autre comme de petites sangsues, et suspendus à l'extrémité de la scie pour qu'elle s'enfonce plus avant dans ma tête ; deux d'entre eux sont chargés de verser, dans la raie imperceptible qu'y fait leur lame dentelée, une huile bouillante qui flambe comme du punch, et qui n'est pas merveilleusement douce à sentir. Je sens un autre petit démon enragé qui me ferait crier, si ce n'était la continuelle et insupportable habitude de politesse que vous me savez. Celui-ci a élu son domicile, en roi absolu, sur la bosse énorme de la *bienveillance*, tout au sommet du crâne ; il s'est assis, sachant devoir travailler longtemps ; il a une vrille entre ses petits bras, et la fait tourner avec une agilité si surprenante que vous me la verrez tout à l'heure sortir par le menton. Il y a deux gnomes d'une petitesse imperceptible à tous les yeux, même au microscope que vous pourriez supposer tenu par un ciron ; et ces deux-là sont mes plus acharnés et mes plus rudes ennemis : ils ont établi un coin de fer tout au beau milieu de la protubérance dite du *merveilleux* ; l'un tient le coin en attitude perpendiculaire, et s'emploie à l'enfoncer de l'épaule, de la tête et des bras ; l'autre, armé d'un marteau gigantesque, frappe dessus, comme sur une enclume, à tour de bras, à grands efforts de reins, à grand écartèlement des deux jambes, se renversant pour éclater de rire à chaque coup qu'il donne sur le coin impitoyable ; chacun de ces coups fait dans ma cervelle le bruit de cinq cent quatre-vingt-quatorze canons en batterie tirant à la fois sur cinq cent quatre-vingt-quatorze mille hommes qui les chargent au bruit des fusils, des tambours, et des tamtams. A chaque coup, mes yeux se ferment, mes oreilles tremblent, et la plante de mes pieds frémit. — Hélas ! hélas ! mon Dieu, pourquoi avez-vous permis à ces petits monstres de s'attaquer à cette bosse du merveilleux ? C'était la plus grosse sur toute ma tête, et celle qui me fit faire quelques poèmes qui m'élevaient l'âme vers le ciel inconnu, comme aussi toutes mes plus chères et secrètes folies. S'ils la détruisent, que me restera-t-il en ce monde ténébreux ? Cette protubérance toute divine me donna toujours d'ineffables consolations. Elle est comme un petit dôme sous lequel va se blottir mon âme pour se contempler et se connaître, s'il se peut ; pour gémir et pour prier, pour s'éblouir intérieurement avec des tableaux purs comme ceux de Raphaël, au nom d'ange, colorés comme ceux de Rubens, au nom rougissant (miraculeuse rencontre) ! C'était là que mon âme apaisée trouvait mille poétiques illusions dont je traçais de mon mieux le souvenir sur du papier ; et voilà que cet asile est encore attaqué par

ces infernales et invisibles puissances : redoutables enfants du chagrin ! Que vous ai-je fait ? — Laissez-moi, démons glacés et agiles, qui courez sur chacun de mes nerfs en le refroidissant, et glissez sur cette corde, comme d'habiles danseurs ! — Ah ! mon ami, si vous pouviez voir sur ma tête ces impitoyables farfadets, vous concevriez à peine qu'il me soit possible de supporter la vie. Tenez, les voilà tous à présent réunis, amoncelés, accumulés sur la bosse de l'*espérance* ; qu'il y a longtemps qu'ils travaillent et labourent cette montagne, jetant au vent ce qu'ils en arrachent ! Hélas ! mon ami, ils en ont fait une vallée si creuse que vous y logeriez la main tout entière.

En prononçant ces dernières paroles, Stello baissa la tête, et la mit dans ses deux mains. Il se tut, et soupira profondément.

Le docteur demeura aussi froid que peut l'être la statue du czar, en hiver, à Saint-Petersbourg, et dit :

— Vous avez les *diabes bleus*, maladie qui s'appelle en anglais *blue devils*.

CHAPITRE III.

CONSÉQUENCES DES DIABLES BLEUS.

Stello reprit d'une voix basse :

— Il s'agit de me donner de graves conseils, ô le plus froid des docteurs ! Je vous consulte comme j'aurais consulté ma tête hier au soir, quand je l'avais encore ; mais puisqu'elle n'est plus à ma disposition, il ne me reste rien qui me garantisse des mouvements violents de mon cœur ; je le sens affligé, blessé, et tout prêt, par désespoir, à se dévouer pour une opinion politique et à me dicter des écrits dans l'intérêt d'une sublime forme de gouvernement que je vous détaillerai...

— Dieu du ciel et de la terre ! s'écria le docteur noir en se levant tout à coup, voyez jusqu'à quel degré d'extravagance les *diabes bleus* et le désespoir peuvent entraîner un poète !

Puis il se rassit, et remit sa canne entre ses jambes avec une fort grande gravité, et s'en servit pour suivre les lignes du parquet, comme s'il eût géométriquement mesuré ses carrés et ses losanges. Il n'y pensait pas le moins du monde ; mais il attendait que Stello prit la parole. Après cinq minutes d'attente, il s'aperçut que son malade était tombé dans une distraction complète, et il l'en tira, disant ceci :

— Je veux vous conter...

Stello sauta vivement sur son canapé.

— Votre voix m'a fait peur, dit-il ; je me croyais seul...

— Je veux vous conter, poursuivit le docteur, trois petites anecdotes qui vous seront d'excellents remèdes contre la tentation bizarre qui vous vient, de dévouer vos écrits aux fantaisies d'un parti.

— Hélas ! hélas ! soupira Stello, que gagnerons-nous à comprimer ce beau mouvement de mon cœur ? Ne peut-il pas me tirer de l'état lugubre où je suis ?

— Il vous y enfoncera plus avant, dit le docteur.

— Il ne peut que m'en tirer, reprit Stello ; car je crains fortement que le mépris ne m'étouffe un matin.

— Méprisez, mais n'étouffez pas, reprit l'impassible docteur ; s'il est vrai que l'on guérisse par les semblables, comme les poisons par les poisons mêmes, je vous guérirai en rendant plus complet le mal qui vous tient. Écoutez-moi.

— Un moment, s'écria Stello ; faisons nos conditions sur la question que vous allez traiter et la forme que vous comptez prendre.

Je vous déclare d'abord que je suis las d'entendre parler de la guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité*, l'une pareille au dieu Terme et les jambes dans sa gaine, ne pouvant bouger, regardant en pitié l'autre qui porte des ailes à la tête et aux pieds, et voltige, autour d'elle, au bout d'un fil, souffletant sans cesse sa froide et orgueilleuse ennemie. Quel philosophe me dira jamais laquelle des deux est la plus insolente ? Pour moi, je jurerais que la plus bête est la première, et la plus sotte la seconde. — Voyez donc comme notre monde social a bonne grâce à se balancer si mollement entre deux péchés mortels, l'*orgueil*, père de toutes les *aristocraties*, et l'*envie*, mère de toutes les *démocraties* possibles !

Ne m'en parlez donc pas, s'il vous plait ; et quant à la forme, ah ! seigneur, faites que je ne la sente pas, s'il vous est possible, car je suis bien las des airs qu'elle se donne. Pour l'amour de Dieu, prenez donc une forme futile, et contez-moi (si vos contes sont votre remède universel), contez-moi quelque histoire bien douce, bien paisible, qui ne soit ni chaude ni froide ; quelque chose de modeste, de tiède et d'affadissant, comme *le Temple de Gnide*, mon ami ! quelque tableau couleur de rose et gris, avec des guirlandes de mauvais goût ; des guirlandes surtout, oh ! force guirlandes, je vous en supplie ! et une grande quantité de nymphes, je vous en conjure ! de nymphes aux bras arrondis, coupant les ailes à des amours sortis d'une petite cage ! — des cages ! des cages ! des arcs, des carquois, oh ! de jolis petits carquois ! Multipliez les lacs d'amour, les cœurs enflammés et les temples

à colonnes de bois de senteur! — Oh! du musc, s'il se peut, n'épargnez pas le musc du bon temps! O le bon temps! veuillez bien m'en donner, m'en verser dans le sablier pour un quart d'heure, pour dix minutes, pour cinq minutes, s'il ne se peut davantage! S'il fut jamais un bon temps, faites-m'en voir quelques grains, car je suis horriblement las, comme vous le savez, de tout ce que l'on me dit, et de tout ce que l'on m'écrit, et de tout ce que l'on me fait, et de tout ce que je dis, et de ce que j'écris et de ce que je fais, et surtout des énumérations rabelaisiennes, comme j'en viens de faire une, à l'instant même où je parle.

— Cela pourra s'arranger avec ce que j'ai à vous dire, répondit le docteur, en cherchant au plafond, comme s'il eût suivi le vol d'une mouche.

— Hélas! dit Stello, je sais trop que vous prenez lestement votre parti sur l'ennui que vous donnez aux autres. — Et il se tourna le visage contre le mur.

Nonobstant cette parole et cette attitude, le docteur commença avec une honnête confiance en lui-même.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE D'UNE PUCE ENRAGÉE.

C'était à Trianon; mademoiselle de Coulanges était couchée, après dîner, sur un sofa de tapisseries, la tête du côté de la cheminée, et les pieds du côté de la fenêtre, et le roi Louis XV était couché sur un autre sofa, précisément en face d'elle, les pieds du côté de la cheminée, et tournant le dos à la fenêtre: tous deux en grande toilette des pieds à la tête; lui, en talons rouges et bas de soie; elle, en souliers à talons et bas brodés en or; lui, en habit de velours bleu de ciel; elle, en paniers, sous une robe d'étoffe damassée rose; lui, poudré et frisé; elle, frisée et poudrée; lui, tenant un livre à la main et dormant; elle, tenant un livre et bâillant.

(Ici Stello fut honteux d'être couché sur son canapé, et se tint assis.)

Le soleil entrait de toutes parts dans la chambre, car il n'était que trois heures de l'après-midi, et ses larges rayons étaient bleus, parce qu'ils traversaient de grands rideaux de soie de cette couleur. Il y avait quatre fenêtres très-hautes et quatre rayons très-longs; chacun de ces rayons formait comme une échelle de Jacob, dans laquelle tourbillonnaient des grains de poussière dorée, qui ressemblaient à des myriades d'esprits célestes, montant et descendant avec une rapidité incalculable, sans

que le moindre courant d'air se fût sentir dans l'appartement le mieux tapissé et le mieux rembourré qui fût jamais. La plus haute pointe de l'échelle de chaque rayon bleu était appuyée sur les franges du rideau, et la large base tombait sur la cheminée. La cheminée était remplie d'un grand feu, ce grand feu était appuyé sur de gros chenets de cuivre doré, représentant Pygmalion et Ganymède; et Ganymède, Pygmalion, les gros chenets et le grand feu brillaient et étincelaient de flammes toutes rouges dans l'atmosphère céleste des beaux rayons bleus.

Mademoiselle de Coulanges était la plus jolie, la plus faible, la plus tendre et la moins connue des amies intimes du roi. C'était un corps délicieux que mademoiselle de Coulanges. Je ne vous assurerai pas qu'elle ait jamais eu une âme, parce que je n'ai rien vu qui puisse m'autoriser à l'affirmer; et c'était justement pour cela que son maître l'aimait. — A quoi bon, je vous prie, une âme à Trianon? — Pour s'entendre parler de remords, de principes, d'éducation, de religion, d'honneur, de sacrifices, de regrets de familles, de craintes sur l'avenir, de haine du monde, de mépris de soi-même, etc., etc.? Litanies des saintes du Parc-aux-Cerfs, que l'heureux prince savait d'avance, et auxquelles il aurait répondu par le verset suivant, tout couramment. Jamais on ne lui avait dit autre chose en commençant, et il en avait assez, sachant que la fin était toujours la même. Voyez quel fatigant dialogue: — Ah! sire, croyez-vous que Dieu me pardonne jamais? — Eh! ma belle, cela n'est pas douteux: il est si bon! — Et moi, comment pourrai-je me pardonner? — Nous verrons à arranger cela, mon enfant, vous êtes si bonne! — Quel résultat de l'éducation que je reçus à Saint-Cyr! — Toutes vos compagnes ont fait de beaux mariages, ma chère amie. — Ah! ma pauvre mère en mourra! — Elle veut être marquise, elle sera duchesse avec le tabouret. — Ah! sire, que vous êtes généreux! Mais le ciel! — Il n'a jamais fait si beau que ce matin depuis le 1^{er} de juin.

Voilà qui eût été insupportable. Mais avec mademoiselle de Coulanges, rien de semblable, douceur parfaite..... c'était la plus naïve et la plus innocente des pécheresses; elle avait un calme sans pareil, un imperturbable sang-froid dans son bonheur, qui lui semblait tout simplement le plus grand qui fût au monde. Elle ne pensait pas une fois dans la journée, ni à la veille, ni au lendemain; ne s'informait jamais des mattresses qui l'avaient précédée, n'avait pas l'ombre de jalousie, ni de mélancolie; prenait le roi quand il venait, et, le reste du temps, se faisait poudrer, friser et épingle, en racine droite, en frimas et en repentir; se

regardait, se pommadait, se faisait la grimace dans la glace, se tirait la langue, se souriait, se pinçait les lèvres, piquait les doigts de sa femme de chambre, la brûlait avec le fer à papillotes, lui mettait du rouge sur le nez et des mouches sur l'œil; courait dans sa chambre, tournait sur elle-même jusqu'à ce que sa pirouette eût fait gonfler sa robe comme un ballon, et s'asseyait au milieu en riant à se rouler par terre. Quelquefois (les jours d'étude) elle s'exerçait à danser le menuet avec une robe à panier et à longue queue, sans tourner le dos au fauteuil du roi; mais c'était là la plus grave de ses méditations, et le calcul le plus profond de sa vie; et, par impatience, elle déchirait de ses mains la longue robe moirée qui lui avait donné tant de peine à traîner et à faire circuler dans l'appartement. Pour se consoler de ce travail, elle se faisait peindre au pastel, en robe de soie bleue ou rose, avec des pompons à tous les nœuds du corset, des ailes au dos, et un carquois sur l'épaule, un papillon noyé dans la poudre de ses cheveux : on nommait cela Psyché ou Diane chasserresse, et c'était fort de mode.

En ses moments de repos et de langueur, mademoiselle de Coulanges avait des yeux d'une douceur incomparable; ils étaient tous les deux aussi beaux l'un que l'autre, quoi qu'en ait dit M. l'abbé de Voisenon dans des mémoires inédits venus à ma connaissance; monsieur l'abbé n'a pas eu honte de soutenir que l'œil droit était un peu plus haut que l'œil gauche, et il a fait là-dessus deux madrigaux fort malicieux, vertement relevés, il est vrai, par monsieur le Premier-Président. Mais il est temps, dans ce siècle de justice et de bonne foi, de montrer la vérité dans toute sa pureté, et de réparer le mal qu'une basse envie avait fait. Oui, mademoiselle de Coulanges avait deux yeux, et deux yeux parfaitement égaux en douceur; ils étaient fendus en amande, et bordés de paupières blondes très-longues; ces paupières formaient une petite ombre sur ses joues; ses joues étaient roses sans rouge; ses lèvres étaient rouges sans corail; son cou était blanc et bleu, sans bleu et sans blanc; sa taille, faite en guêpe, était à tenir dans la main d'une fille de douze ans, et son corps d'acier n'était presque pas serré, puisqu'il y avait place pour la tige d'un gros bouquet qui s'y tenait tout droit. Ah! mon Dieu, que ses mains étaient blanches et potelées! Ah! que ses bras étaient arrondis jusqu'au coude! ces petits coudes étaient entourés de dentelles pendantes, et son épaule fort serrée par une petite manche collante. Ah! que tout cela était donc joli! Et cependant le roi dormait.

Les deux jolis yeux étaient ouverts tous deux, puis se fermaient longtemps sur le livre. (C'était

les *Mariages Samnites* de M. Marmontel, livre traduit dans toutes les langues, comme l'assure l'auteur.) Les deux beaux yeux se fermaient donc fort longtemps de suite, et puis se rouvraient languissamment en se portant sur la douce lumière bleue de la chambre; les paupières étaient légèrement gonflées et plus légèrement teintes de rose, soit sommeil, soit fatigue d'avoir lu au moins trois pages de suite; car, de larmes, on sait que mademoiselle de Coulanges n'en versa qu'une dans sa vie, ce fut quand sa chatte *Zulmé* reçut un coup de pied de ce brutal M. Dorat de Cubières, vrai dragon, s'il en fut, qui ne mettait jamais de mouches sur ses joues, tant il était soldatesque, et frappait tous les meubles avec son épée d'acier, au lieu de porter une *excuse* à lame de baleine.

CHAPITRE V.

INTERRUPTION.

— Hélas! s'écria douloureusement Stello, d'où vous vient le langage que vous prenez, cher docteur? Vous partez quelquefois du dernier mot de chaque phrase pour grimper à un autre, comme un invalide monte un escalier avec deux jambes de bois.

— D'abord, cela vient de la fadeur du siècle de Louis XV qui allongeait mes paroles malgré moi; ensuite, c'est que j'ai la manie de faire du style pour me mettre bien dans l'esprit de quelques-uns de vos amis.

— Ah! ne vous y fiez pas, dit Stello en soupirant; car il y en a un qui n'est pas précisément le plus sot de tous, qui a dit un soir : « Je ne suis pas toujours de mon opinion. » Parlez donc simplement, ô le plus triste des docteurs! et il pourra se faire que je m'ennuie un peu moins.

Et le docteur reprit en ces termes.

CHAPITRE VI.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE QUE FIT LE DOCTEUR NOIR.

— Tout à coup la bouche de mademoiselle de Coulanges s'entr'ouvrit, et il sortit, de sa poitrine adorable, un cri perçant et flûté qui réveilla Louis XV le bien-aimé.

— O ma déité! qu'avez-vous? s'écria-t-il en étendant vers elle ses deux mains et ses deux manchettes de dentelles.

Les deux jolis pieds de la plus parfaite des matresses tombèrent du sofa, et coururent au bout de

la chambre avec une vitesse bien surprenante, lorsque l'on considère par quels talons ils étaient empêchés.

Le monarque se leva avec dignité, et mit la main sur la garde damasquinée de son épée; il la tira à demi, dans le premier mouvement, et chercha l'ennemi autour de lui. La jolie tête de mademoiselle de Coulanges se trouva renversée sur le jabot du prince, ses cheveux blonds s'y répandirent avec un nuage léger de poudre odoriférante.

— J'ai cru voir, dit sa douce voix...

— Ah! je sais, je sais, ma belle.... dit le roi les larmes aux yeux, tout en souriant avec tendresse, et jouant avec les boucles de la tête languissante et parfumée; je sais ce que vous voulez dire. Vous êtes une petite folle.

— Non vraiment, dit-elle; votre médecin sait bien qu'il y en a qui enragent.

— On le fera venir, dit le roi; mais quand cela serait, voyons.... l'enfant, ajouta-t-il en lui tapant sur la joue comme à une petite fille; quand cela serait, leur croyez-vous la bouche assez grande pour vous mordre?

— Oui, oui, je le crois, et j'en souffre à la mort, dirent les lèvres roses de mademoiselle de Coulanges; et ses deux beaux yeux se mirent en devoir de se lever au ciel et de laisser échapper deux larmes. Il en tomba une de chaque côté : celle de droite coula rapidement du coin de l'œil d'où elle avait jailli, comme Vénus sortant de la mer d'azur; cette jolie larme descendit jusqu'au menton; et s'y arrêta d'elle-même, comme pour se faire voir au coin d'une petite fossette, où elle demeura comme une perle enchâssée dans un coquillage rose. La séduisante larme de gauche eut une marche tout opposée; elle se montra fort timidement, toute petite et un peu allongée; puis elle grossit à vue d'œil, et resta prise dans les cils blonds les plus doux, les plus longs et les plus soyeux qui se soient jamais vus. Le roi bien-aimé les dévora toutes les deux.

Cependant le sein de mademoiselle de Coulanges se gonflait de soupirs, et paraissait devoir se briser sous les efforts de sa voix, qui dit encore ceci :

— J'en ai pris une..... j'en ai pris une avant-hier, et certainement elle était enragée : il fait si chaud cette année!

— Calmez-vous! calmez-vous! ma reine, je chasserai tous mes gens et tous mes ministres, plutôt que de souffrir que vous trouviez encore un de ces monstres dans des appartements royaux.

Les joues bienheureuses de mademoiselle de Coulanges pâlirent tout à coup, son beau front se contracta horriblement, ses doigts potelés prirent quelque chose de brun, gros comme la tête d'une

épingle, et sa bouche vermeille, qui était bleue en ce moment, s'écria :

— Voyez si ce n'est pas une puce!

— O félicité parfaite, s'écria le prince d'un ton tant soit peu moqueur, c'est un grain de tabac! Fassent les dieux qu'il ne soit pas enragé!

Et les bras blancs de mademoiselle de Coulanges se jetèrent au cou du roi. Le roi, fatigué de cette scène violente, se recoucha sur le sofa. Elle s'étendit sur le sien comme une chatte familière, et dit :

— Ah! sire, je t'en prie, fais appeler le docteur, le premier médecin de Votre Majesté.

Et l'on me fit appeler.

CHAPITRE VII.

UN CÂDEAU.

— Où étiez-vous? dit Stello, tournant la tête péniblement, et il la laissa retomber avec pesanteur, un instant après.

— Près du lit d'un poète mourant, répondit le docteur noir avec une impassibilité effrayante. Mais avant de continuer, je dois vous adresser une seule question : Êtes-vous poète? Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement poète.

Stello poussa un profond soupir, et répondit après un moment de recueillement, sur le ton monotone d'une prière du soir, demeurant le front appuyé sur un oreiller, comme s'il eût voulu y ensevelir sa tête entière :

— Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois, à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très-incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance, jusqu'au faite du temple, des éclairs, des splendeurs et des rayons, lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit;

de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée, lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance; et, lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée; je crois comprendre tout à la fois l'éternité, l'espace, les créatures et la destinée; c'est alors que l'illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.

Mais je crois que, lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le poète, alors aussi tarira sa vie; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle, contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie, le dévouement et la pitié.

— Tout cela ne prouve qu'un bon instinct, dit le docteur noir; cependant il n'est pas impossible que vous soyez poète, et je continuerai. — Et il continua.

CHAPITRE VIII.

DEMI-FOLIE.

Oui, j'étais près d'un jeune homme fort singulier. L'archevêque de Paris, M. de Beaumont, m'avait fait prier de venir à son palais, parce que cet inconnu était venu chez lui, tout seul, en chemise et en redingote, lui demander gravement les sacrements. J'allai vite à l'archevêché, où je trouvai en effet un homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure grave et douce, assis, dans ce costume plus que léger, sur un grand fauteuil de velours, où le bon vieil archevêque l'avait fait placer. Monseigneur de Paris était en grand habit ecclésiastique, et en bas violets, parce que ce jour-là même il devait officier pour la Saint-Louis; mais il avait eu la bonté de laisser toutes ses affaires jusqu'au moment du service, pour ne pas quitter ce bizarre visiteur, qui l'intéressait vivement.

Lorsque j'entrai dans la chambre à coucher de M. l'archevêque, il était assis près de ce pauvre jeune homme, et lui tenait la main dans ses deux vieilles mains ridées et tremblotantes. Il le regardait avec une espèce de crainte, et s'attristait de voir que le malade (car il l'était) refusait de rien prendre d'un bon petit déjeuner que deux domestiques avaient servi devant lui. Du plus loin que M. de Beaumont m'aperçut, il me dit d'une voix émue :

— Eh! venez donc! Eh! arrivez donc, bon doc-

teur! Voilà un pauvre enfant qui vient se jeter dans mes bras, *venite ad me!* Il vient comme un oiseau échappé de sa cage, que le froid a pris sur les toits, et qui se jette dans la première fenêtre venue. Le pauvre petit! J'ai demandé pour lui des vêtements. Il est de bons principes du moins, car il est venu me demander les sacrements. Mais il faut que j'entende sa confession auparavant; vous n'ignorez pas cela, docteur; et il ne veut pas parler. Il me met dans un bien grand embarras. Oh! dame! oui! il m'embarrasse beaucoup. Je ne connais pas l'état de son âme. Sa pauvre tête est bien affaiblie. Tout à l'heure il a beaucoup pleuré, le cher enfant! J'ai encore les mains toutes mouillées de ses larmes. Tenez, voyez.

En effet, les mains du bon vieillard étaient encore humides comme un parchemin jaune sur lequel l'eau ne peut pas sécher. Un vieux domestique, qui avait l'air d'un religieux, apporta une robe de séminariste, qu'il passa au malade en le faisant soulever par les gens de l'archevêque, et on nous laissa seuls. Le nouveau venu n'avait nullement résisté à cette toilette. Ses yeux, sans être fermés, étaient voilés et comme recouverts à demi par ses sourcils blonds; ses paupières très-rouges, la fixité de ses prunelles, me parurent de très-mauvais symptômes. Je lui tâtai le pouls, et je ne pus m'empêcher de secouer la tête assez tristement.

A ce signe-là, M. de Beaumont me dit :

— Donnez-moi un verre d'eau. J'ai quatre-vingts ans, moi; cela me fait mal.

— Ce ne sera rien, monseigneur, lui dis-je : seulement il y a dans ce pouls quelque chose qui n'est ni la santé, ni la fièvre de la maladie. C'est la folie, ajoutai-je tout bas.

Je dis au malade :

— Comment vous nommez-vous?

Rien..... Ses yeux demeurèrent fixes et mornes...

— Ne le tourmentez pas, docteur, dit M. de Beaumont; il m'a déjà dit trois fois qu'il s'appelait Nicolas-Joseph-Laurent.

— Mais ce ne sont que des noms de baptême, dis-je.

— N'importe, n'importe, reprit le bon archevêque avec un peu d'impatience, cela suffit à la religion : ce sont les noms de l'âme que les noms de baptême. C'est par ces noms-là que les saints nous connaissent. Cet enfant est bien bon chrétien.

Je l'ai souvent remarqué; entre la pensée et l'œil, il y a un rapport si direct et si immédiat, que l'un agit sur l'autre avec une égale puissance. S'il est vrai qu'une idée arrête le regard, le regard, en se détournant, détourne aussi l'idée. J'en ai fait la preuve auprès des fous.

Je passai les mains sur les yeux fixes de ce jeune homme, et je les lui fermai. Aussitôt la raison lui vint, et il prit la parole.

— Ah ! monseigneur ! dit-il, donnez-moi les sacrements. Ah ! bien vite, monseigneur, avant que mes yeux ne se soient rouverts à la lumière ; car les sacrements seuls peuvent me délivrer de mon ennemi, et l'ennemi qui me possède, c'est une idée que j'ai, et cette idée me reviendra tout à l'heure.

— Mon système est bon, dis-je en souriant.

Il continua.

— Ah ! monseigneur ! Dieu est certainement dans l'hostie... Je ne croyais pas qu'une idée pût devenir dans la tête comme un fer rouge.... Dieu est certainement dans l'hostie, et si vous me la donnez, monseigneur, l'hostie chassera l'idée, et Dieu chassera les philosophes....

— Vous voyez qu'il pense très-bien, me dit tout bas le bon archevêque. Laissons-le dire, pour voir.

Le pauvre garçon continua.

— Si quelque chose peut chasser le raisonnement, c'est la foi, la foi du charbonnier ; si quelque chose peut donner la foi, c'est l'hostie. Oh ! donnez-moi l'hostie, si l'hostie a donné la foi à Pascal. Je serai guéri si vous me la donnez ; monseigneur, tandis que j'ai les yeux fermés, hâtez-vous, donnez-moi l'hostie.

— Savez-vous votre *confiteur* ? dit l'archevêque.

Il n'entendit pas, et poursuivit.

— Oh ! qui m'expliquera la soumission de la raison ! ajouta-t-il avec une voix de tonnerre lorsqu'il prononça les derniers mots.... Saint Augustin a dit : « La raison ne se soumettrait jamais, si elle » ne jugeait qu'elle doit se soumettre. Il est donc » juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle » le doit. » Et moi, Nicolas-Joseph-Laurent, né à Fontenoi-le-Château, de parents pauvres.... j'ajoute que, si elle ne se soumet à son propre jugement, c'est à elle-même qu'elle se soumet, et que, si elle ne se soumet qu'à elle-même, elle ne se soumet donc pas, et continue d'être reine.... Cercle vicieux. Sophisme de saint ! Raisons d'école à rendre le diable fou !... Ah ! d'Alembert ! Joli pédant, que tu me tourmentes !

Il ajouta ceci en se grattant l'épaule. Je crois que cela vient de ce que j'avais laissé un de ses yeux libre. Je le refermai de la main gauche.

— Hélas ! dit-il, monseigneur ! faites que je m'écrie comme Pascal :

Joye !

Certitude, joye, certitude, sentiment, vue.

Joye, joye, joye et pleurs de joye !

Dieu de Jésus-Christ... oubli de tout, hormis Dieu.

Il avait vu le Dieu de Jésus-Christ ce jour-là, depuis dix heures et demie du soir jusques à minuit et demi, le lundi 28 novembre 1684 ; et en conséquence, il était tranquille et sûr de son affaire. Il était bien heureux celui-là... Aïe ! aïe ! aïe ! Voici la Harpe qui me tire les pieds... Que me veux-tu ? On a jeté la Harpe dans le trou du souffleur avec les Barmécides. Tu es mort.

En ce moment, j'ôtai ma main et il ouvrit les yeux.

— Un rat ! cria-t-il... un lapin ! Je jure, sur l'Évangile, que c'est un lapin... C'est Voltaire !... C'est Vol-à-terre !... Oh ! le joli jeu de mots ! N'est-ce pas ? hein ?... mon petit vieux seigneur... il est gentil mon jeu de mots ?... Il n'y a pas un libraire qui veuille me le payer un sou... Je n'ai pas dîné hier, ni la veille... mais je m'en moque, parce que je n'ai pas faim... Mon père est à sa charrue, et je ne voudrais pas lui prendre la main, parce qu'elle est enflée et dure comme du bois. D'ailleurs, il ne sait pas parler français, ce gros paysan en blouse ! Cela fait rougir quand il passe quelqu'un. Où voulez-vous que j'aille lui faire boire son vin ? Entrerai-je au cabaret, moi, s'il vous plait ? Et que dira M. de Buffon, avec ses manchettes et son jabot ?... Un chat... C'est un chat que vous avez sur votre soulier, l'abbé...

M. de Beaumont n'avait pu s'empêcher, malgré son extrême bonté, de sourire quelquefois, les larmes aux yeux. Ici il recula en faisant rouler son fauteuil en arrière, et fut un peu effrayé.

Je pris la tête du jeune homme, je la secouai doucement dans mes mains, comme on roule le sac du jeu de loto, et je laissai mes doigts sur ses paupières baissées. Les numéros sortants furent tous changés. Il soupira profondément et dit, d'un ton aussi calme qu'il s'était montré emporté jusque-là :

— Trois fois malheur à l'insensé qui veut dire ce qu'il pense avant d'avoir assuré le pain de toute sa vie !... Hypocrisie, tu es la raison même ! tu fais que l'on ne blesse personne, et le pauvre a besoin de tout le monde... Dissimulation sainte ! tu es la suprême loi sociale de celui qui est né sans héritage... Tout homme qui possède un champ ou un sac est son maître, son seigneur et son protecteur. Pourquoi le sentiment du bien et du juste s'est-il établi dans mon cœur !... Mon cœur s'est gonflé sans mesure ; des torrents de haine en ont coulé, et se sont fait jour comme une lave. Les méchants ont eu peur, ils ont crié ; ils se sont tous levés contre moi. Comment voulez-vous que je résiste à tous ? moi seul, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai rien au monde qu'une pauvre plume, et qui manque d'encre quelquefois ?

Le bon archevêque n'y tint pas. Il y avait un quart d'heure qu'il tremblait et étendait les bras

vers celui qu'il nommait déjà son enfant; il se leva pesamment de son fauteuil, et vint pour l'embrasser. Moi qui tenais mes doigts sur ses yeux avec une constance inébranlable, je fus pourtant forcé de les ôter, parce que je sentais quelque chose qui les repoussait, comme si les paupières se fussent gonflées. A l'instant où je cessai de les presser, des pleurs abondants se firent jour entre mes doigts, et inondèrent ses joues pâles. Des sanglots faisaient bondir son cœur, les veines du cou étaient grosses et bleues, et il sortait, de sa poitrine, de petites plaintes comme celles d'un enfant dans les bras de sa mère.

— Peste! monseigneur, laissez-le, dis-je à M. de Beaumont : cela va mal. Le voilà qui rougit bien vite, et puis il est tout blanc et le poulx s'en va.... Il est évanoui... Bien! le voilà sans connaissance... Bonsoir...

Le bon prélat se désolait et me gênait beaucoup en voulant toujours m'aider. J'employai tous mes petits moyens pour faire revenir le malade, et cela commençait à réussir lorsqu'on vint me dire qu'une chaise de poste de Versailles m'attendait de la part du roi. J'écrivis ce qui restait à faire, et je sortis.

— Parbleu! dis-je, je parlerai de ce jeune homme-là.

— Vous nous rendrez bien heureux, mon cher docteur; car notre caisse d'aumônes est toute vide. Partez vite, dit M. de Beaumont; je garde ici mon pauvre enfant trouvé.

Et je vis qu'il lui donnait sa bénédiction en tremblotant et en pleurant.

Je me jetai dans la chaise de poste.

CHAPITRE IX.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA PUCE ENRAGÉE.

Lorsque je partis pour Versailles, la nuit était close. J'allais ce qu'on appelle le train du roi, c'est-à-dire le postillon au galop et le cheval de brancard au grand trot. En deux heures je fus à Trianon. Les avenues étaient éclairées et une foule de voitures s'y croisaient. Je crus que je trouverais toute la cour dans les petits appartements; mais c'étaient des gens qui étaient allés s'y casser le nez et s'en revenaient à Paris. Il n'y avait foule qu'en plein air, et je ne trouvai dans la chambre du roi que mademoiselle de Coulanges.

— Eh! le voilà donc enfin, dit-elle en me donnant sa main à baiser. Le roi, qui était le meilleur homme du monde, se promenait dans la chambre en prenant le café dans une petite tasse de porcelaine bleue.

Il se mit à rire de bon cœur en me voyant.

— Jésus-Dieu! docteur, me dit-il, nous n'avons plus besoin de vous. L'alarme a été chaude, mais le danger est passé. Madame, que voici, en a été quitte pour la peur. — Vous savez notre petite manie, ajouta-t-il en s'appuyant sur mon épaule et me parlant à l'oreille tout haut, nous avons peur de la rage, nous la voyons partout! Ah! parbleu! il ferait bon voir un chien dans la maison! je ne sais s'il me sera permis de chasser dorénavant,

— Enfin, dis-je en m'approchant du feu qu'il y avait malgré l'été (bonne coutume à la campagne, soit dit entre parenthèses), enfin, dis-je, à quoi puis-je être bon au roi?

— Madame prétend, dit-il en se balançant d'un talon rouge sur l'autre, qu'il y a des animaux, ma foi, pas plus gros que ça, et il donnait une chiquenaude à un grain de tabac attaché aux dentelles de ses manchettes, qu'il y a des animaux qui..... Allons, madame, dites-le vous-même.

— Mademoiselle de Coulanges s'était blottie comme une chatte sur son sofa, et cachait son front sous l'un de ces petits rabats de soie que l'on posait alors sur le dossier des meubles pour le préserver de la poudre des cheveux. Elle regardait à la dérobée comme un enfant qui a volé une dragée, et qui est bien aise qu'on le sache. Elle était jolie comme tous les amours de Boucher et toutes les têtes de Greuze.

— Ah! sire, dit-elle tout doucement, vous parlez si bien!...

— Mais, madame, en vérité, je ne puis pas dire vos idées en médecine...

— Ah! sire, vous parlez si bien de tout...

— Mais, docteur, aidez-la donc à se confesser, vous voyez bien qu'elle ne s'en tirera jamais.

A dire vrai, j'étais assez embarrassé moi-même, car je ne savais pas ce qu'il voulait dire, et je ne l'ai appris que depuis, en 90.

— Eh bien! mais! comment donc! dis-je en m'approchant de la petite bien-aimée; eh bien! mais! qu'est-ce que c'est donc que ça, madame? Eh bien! donc, qu'est-ce qui nous est arrivé, mademoiselle?.... Nous avons des petites peurs! des petites fantaisies, madame?..... Fantaisies de femme! — Eh! eh! de jeune femme, sire!... Nous connaissons ça!... — Eh bien! donc, qu'est-ce que c'est donc ça?... Comment donc ça se nomme-t-il, ces animaux?... Allons, madame!... Eh bien! donc, est-ce que nous voulons nous trouver mal?...

Enfin, tout ce qu'on dit d'agréable et d'aimable aux jeunes femmes.

Tout d'un coup mademoiselle de Coulanges regarda le roi et moi, je regardai le roi et elle, le roi regarda sa maîtresse et moi, et nous partîmes

ensemble du plus long éclat de rire que j'aie entendu de mes jours. Mais c'est qu'elle étonnait véritablement, et me montrait du doigt; et pour le roi, il en renversa le café sur sa veste d'or.

Quand il eut bien ri : — Ça, me dit-il en me prenant le bras et me faisant asseoir de force sur son sofa, parlons un peu raison, et laissons cette petite folle se moquer de nous tout à son aise. Nous sommes aussi enfants qu'elle. Dites-moi, docteur, comment on vit à Paris depuis huit jours.

Comme il était en bonne humeur, je lui dis :

— Mais je dirai plutôt au roi comme on y meurt. Assez mal à son aise, en vérité, pour peu qu'on soit poète.

— Poète ! dit le roi, et je remarquai qu'il renversait la tête en arrière en fronçant le sourcil, et croisait les jambes avec humeur.

— Poète ! dit mademoiselle de Coulanges, et je remarquai que sa lèvre inférieure faisait la cerise fendue, comme les lèvres de tous les portraits féminins du temps de Louis XIV.

— Bien ! me dis-je, j'en étais sûr. Il ne faut que ce nom dans le monde pour être ridicule ou odieux.

— Mais qui diable veut-il donc dire à présent ? reprit le roi, est-ce que la Harpe est mort ? est-ce qu'il est malade ?...

— Ce n'est pas lui, sire ; au contraire, dis-je, c'est un autre petit poète, tout petit, qui est fort mal, et je ne sais trop si je le sauverai, parce que toutes les fois qu'il est guéri, un accès d'indignation le fait retomber dans un mauvais état.

Je me tus, et ni l'un ni l'autre ne me dit :

— Qu'a-t-il ?

Je repris avec le sang-froid que vous savez :

— L'indignation produit des débordements affreux dans le sang et dans la bile, qui vous inondent un honnête homme intérieurement, de manière à faire frémir.

Profond silence, ni l'un ni l'autre ne frémit.

— Et si le roi, poursuivis-je, s'intéresse avec tant de bonté aux moindres écrivains, que serait-ce s'il connaissait celui que je viens de quitter ?

Long silence, et personne ne me dit : Comment se nomme-t-il ? Ce fut assez malheureux, car je savais son nom de lugubre mémoire, son triste nom, synonyme d'amertume satirique et de désespoir..... Ne me le demandez pas encore..... Écoutez.

Je poursuivis d'un air insouciant pour éviter le ton sollicitateur :

— Si ce n'était pas abuser des bontés du roi, en vérité je me hasarderais jusqu'à lui demander quelques secours... quelque léger secours pour...

— Accablé ! accablé ! nous sommes accablés, monsieur, me dit Louis XV, de demandes de ce

genre pour des faquins qui emploient, à nous attaquer, l'aumône que nous leur faisons.

Puis se rapprochant de moi :

— Ah ! ça, me dit-il, je suis vraiment surpris qu'avec votre usage du monde, vous ne sachiez pas encore que lorsqu'on se tait, c'est qu'on ne veut pas répondre... Vous m'avez forcé dans mes derniers retranchements ; eh bien ! je veux bien vous parler de vos poètes, et vous dire que je ne vois pas la nécessité de me ruiner à soutenir ces petites bonnes gens-là, qui font le lendemain les jolis cœurs à nos dépens. Sitôt qu'ils ont quelques sous, ils se mettent à l'ouvrage pour nous régenter, et font leur possible pour se faire fourrer à la Bastille. Cela donne des airs de Richelieu, n'est-ce pas ?... C'est là ce qu'aiment les beaux-esprits que je trouve bien sots. Tudieu ! je suis las de servir de plastron à ces petites gens. Ils feront bien assez de mal sans que je les y aide... Je ne suis plus bien jeune, et je me suis tiré d'affaire ; je ne sais trop si mon successeur s'en tirera ; au surplus, cela le regarde... Savez-vous, docteur, qu'avec mon air insouciant je suis tout au moins un homme de sens, et je vois bien où l'on nous mène.

Ici le roi se leva et marcha assez vite dans la chambre, secouant son jabot. Vous pensez que je n'étais guère à mon aise, et que je me levai aussi.

— C'est peut-être mon cher frère le roi de Prusse qui s'en est bien trouvé de son bon accueil à vos poètes ? Il a cru me jouer un tour, en accueillant Voltaire comme il l'a fait ; il m'a fait grand plaisir en m'en débarrassant, et il y a gagné des impertinences qui l'ont forcé de faire bâtonner ce petit monsieur-là. — Vraiment, parce qu'ils habillent des *à peu près* philosophiques et des *à peu près* politiques en figures de rhétorique, ils croient pouvoir, en sortant des bancs, monter en chaire et nous prêcher.

Il s'arrêta ici et continua plus gaiement :

— Il n'y a rien de pis qu'un sermon, docteur ; et je m'en laisse faire le moins possible ailleurs qu'à ma chapelle. Que voulez-vous que je fasse pour votre protégé, voyons ! que je le pensionne ?... Qu'arrivera-t-il ?..... Demain il m'appellera *Mars*, à cause de Fontenoy, et nommera *Minerve* cette bonne petite ma'mselle de Coulanges, qui n'y a aucune prétention.

(Je crus qu'elle se fâcherait. Elle ne sourcilla pas. Elle jouait avec son éventail.)

— Dans deux jours, il voudra faire l'homme d'État, et raisonnera sur le gouvernement anglais pour avoir un grand emploi ; il ne l'aura pas et on fera bien. Dans quatre jours, il tournera en ridicule mon père, mon grand-père et tous mes aïeux, jusqu'à saint Louis inclusivement. Il appellera *Socrate*

le roi de Prusse, avec tous ses pages, et me nommera *Sardanapale*, à cause de ces dames qui viennent me voir à Trianon. On lui enverra une lettre de cachet, il sera ravi : le voilà martyr de sa philosophie.

— Ah ! sire, m'écriai-je, celui-là l'est des philosophes...

— C'est la même chose, interrompit le roi; Jean-Jacques n'en fut pas plus mon ami pour être leur ennemi. *Se faire un nom à tout prix*, voilà leur affaire. Tous ces gens-là sont pétris de la même pâte : chacun, pour se faire gros, veut ronger avec ses petites dents un morceau du gâteau de la monarchie; et comme je le leur abandonne, ils en ont bon marché. Ce sont nos ennemis naturels que vos beaux-esprits; il n'y a de bon parmi eux que les musiciens et les danseurs : ceux-là n'offensent personne sur leurs théâtres, et ne chantent ni ne dansent la politique. Aussi je les aime, mais qu'on ne me parle pas des autres.

Comme je voulais insister, et que j'entr'ouvrais la bouche pour répondre, il me prit doucement le bras, moitié riant et moitié sérieusement, et se mit à marcher avec moi en se dandinant à sa manière, du côté de la porte de l'appartement. Il fallut bien suivre.

— Vous aimez donc les vers, docteur ? — je vais vous les dire aussi bien que ceux qui les font, tenez :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions.
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.
Pour avoir eu, trente ans, des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles.
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin,
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres :
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babill' importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

— Vous voyez qu'après tout, la cour n'est pas si bête, ajouta-t-il, quand nous fûmes arrivés au bout de la chambre; vous voyez qu'ils sont plus sots que nous, vos chers poètes, car ils nous donnent des verges pour les fouetter...

Là-dessus le roi m'ouvrit : je passai en saluant.

Il quitta mon bras, il rentra et s'enferma.... J'entendis un grand éclat de rire de mademoiselle de Coulanges.

Je n'ai jamais bien su si cela pouvait s'appeler *être mis à la porte*.

CHAPITRE X.

AMÉLIORATION.

Stello cessa d'appuyer sa tête sur le coussin de son canapé. Il se leva et étendit les bras vers le ciel, rougit subitement, et s'écria avec indignation :

— Eh ! qui vous donnait le droit d'aller ainsi mendier pour lui ? Vous en avait-il prié ? N'avait-il pas souffert en silence jusqu'au moment où la Folie secoua ses grelots dans sa pauvre tête ? S'il avait soutenu pendant toute sa jeunesse l'âpre dignité de son caractère ; s'il avait, pendant une vingtaine d'années, singé l'aisance et la fortune par orgueil, et pour ne rien demander, vous lui auriez fait perdre en une heure toute la fierté de sa vie. C'est une mauvaise action, docteur ; et je ne voudrais pas l'avoir faite pour tous les jours qui me restent encore à subir. Je la mets au rang des plus mauvaises (et il y en a grand nombre) que n'atteignent pas les lois, comme celle de tromper les dernières volontés d'un mourant illustre, et de vendre ou de brûler ses mémoires, quand son dernier regard les a caressés, comme une partie de lui-même qui allait rester sur la terre après lui, quand son dernier souffle les a bénis et consacrés. — Vous avez trahi ce jeune homme lorsque vous avez quêté pour lui l'aumône d'un roi insouciant. — Pauvre enfant ! lorsqu'il avait des lueurs de raison, lorsque ses yeux étaient fermés (selon votre expérience), il pouvait, se sentant mourir, se féliciter de la pudeur de sa pauvreté, s'enorgueillir de ce qu'il ne laissait à aucun homme le droit de dire : *Il s'est abaissé* ; et pendant ce temps-là vous alliciez prostituer ainsi la dignité de son âme ! Voilà, en vérité, une mauvaise action !

Le docteur noir sourit avec une parfaite tranquillité.

— Asseyez-vous, dit-il, je vous trouve déjà mieux ; vous sortez un peu de la contemplation de votre maladie. Lâche habitude de bien des hommes, habitude qui double la puissance du mal. — Eh ! pour quoi ne voulez-vous pas que j'aie été attaqué une fois moi-même d'une maladie bien répandue, *la manie de protéger*. Mais revenons à ma sortie de Trianon.

J'en fus tellement déconcerté que je ne remis

plus les pieds chez l'archevêque, et m'efforçai de ne plus penser au malade que j'avais trouvé dans son palais. — Je parvins en quelques minutes à chasser cette idée par la grande habitude que j'ai de dompter m'a sensibilité.

— Mince victoire, dit Stello en grondant.

— Je me croyais débarrassé de ce fou, lorsqu'un beau soir on me fit appeler pour monter dans un grenier, où me conduisit une vieille portière sourde...

— Que voulez-vous que je lui fasse? dis-je en entrant; c'est un homme mort.

Elle ne me répondit pas, elle me laissa avec le même homme, que je reconnus difficilement.

CHAPITRE XI.

UN GRABAT.

Il était à demi couché, le pauvre malade, sur un lit de sangle placé au milieu d'une chambre vide. Cette chambre était aussi toute noire, et il n'y avait pour l'éclairer qu'une chandelle placée dans un encier, en guise de flambeau, et élevée sur une grande cheminée de pierre. Il était assis dans son lit de mort, sur son matelas mince et enfoncé, les jambes chargées d'une couverture de laine en lambeaux, la tête nue, les cheveux en désordre, le corps droit, la poitrine découverte, et creusée par les convulsions douloureuses de l'agonie. Moi, je vins m'asseoir sur le lit de sangle, parce qu'il n'y avait pas de chaise; j'appuyai mes pieds sur une petite malle de cuir noir, sur laquelle je posai un verre et deux fioles d'une potion, inutile pour le sauver, mais bonne à le faire moins souffrir. Sa figure était très-noble et très-belle; il me regardait fixement, et il avait au-dessus des joues, entre le nez et les yeux, cette contraction nerveuse que nulle convulsion ne peut imiter, que nulle maladie ne donne, qui dit au médecin : Va-t'en ! et qui est comme l'étendard que la mort plante sur sa conquête. — Il serrait dans l'une de ses mains sa plume, sa dernière, sa pauvre plume, bien tachée d'encre, bien pelée, et toute hérissée; dans l'autre main, une croûte bien dure de son dernier morceau de pain. Ses deux jambes se choquaient, et tremblaient de manière à faire craquer le lit mal assuré. J'écoutais avec attention le souffle embarrassé de la respiration du malade, et j'entendis le râle avec son enrouement caverneux; je reconnus la mort à ce bruit, comme un marin expérimenté reconnaît la tempête au petit sifflement du vent qui la précède.

— Tu viendras donc toujours la même avec

tous? dis-je à la Mort, assez bas pour que mes lèvres ne fissent, aux oreilles du mourant, qu'un bourdonnement incertain. Je te reconnais partout à ta voix creuse que tu prêtes au jeune et au vieux. Ah ! comme je te connais, toi et tes terreurs qui n'en sont plus pour moi; je sens la poussière que tes ailes secouent dans l'air, en approchant, j'en respire l'odeur fade, et j'en vois voler la cendre pâle, imperceptible aux yeux des autres hommes. — Te voilà bien, l'inévitable, c'est bien toi; tu viens sauver cet homme de la douleur : prends-le dans tes bras comme un enfant, et emporte-le, sauve-le, je te le donne; sauve-le de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre, jusqu'à ce que nous nous reposions en toi, bienfaisante amie !

C'était elle, je ne me trompais pas; car le malade cessa de souffrir, et jouit tout à coup de ce divin moment de repos qui précède l'éternelle immobilité du corps; ses yeux s'agrandirent et s'étonnèrent, sa bouche se desserra et sourit; il y passa sa langue deux fois, comme pour goûter encore, dans quelque coupe invisible, une dernière goutte du baume de la vie, et dit de cette voix rauque des mourants qui vient des entrailles et semble venir des pieds :

Au banquet de la vie infortuné convive...

— C'était Gilbert, s'écria Stello en frappant des mains.

— Ce n'était plus Gilbert, poursuivit le docteur noir, en souriant d'un seul côté de la bouche; car il ne put en dire davantage : son menton tomba sur sa poitrine, et ses deux mains broyèrent à la fois la croûte de pain et la plume du poète. Le bras droit me resta longtemps dans la main, et j'y cherchais le pouls inutilement; je pris la plume et la posai sur sa bouche : un léger souffle l'agita encore, comme si l'âme l'eût baisée en passant; ensuite rien ne bougea dans le duvet hérissé de la plume. Je présentai sous sa bouche le verre de ma tabatière, qui ne fut pas terni par la moindre vapeur; alors je fermai les yeux du mort et je pris mon chapeau.

CHAPITRE XII.

UNE DISTRACTION.

— Voilà une horrible fin, dit Stello, relevant son front de l'oreiller qui le soutenait, et regardant le docteur avec des yeux troublés... Où donc étaient ses parents?

— Ils labouraient leur champ, et j'en fus charmé... Près du lit de mes mourants, les parents m'ont toujours importuné.

— Eh ! pourquoi cela ? dit Stello....

— Quand une maladie devient un peu longue, les parents jouent le plus médiocre rôle qui se puisse voir. Pendant les huit premiers jours, sentant la mort qui vient, ils pleurent et se tordent les bras; les huit jours suivants, ils s'habituent à la mort de l'homme, calculent ses suites, et spéculent sur elle; les huit jours qui suivent, ils se disent à l'oreille : *Les veilles nous tuent, on prolonge ses souffrances, il serait plus heureux pour tout le monde que cela finît.* Et s'il reste encore quelques jours après, on me regarde de travers. Ma foi, j'aime mieux les garde-malades, elles tâtent bien, à la dérobee, les draps du lit, mais elles ne parlent pas.

— O noir docteur ! soupira Stello, — d'une vérité toujours inexorable !...

— D'ailleurs, Gilbert avait maudit avec justice son père et sa mère, d'abord pour lui avoir donné naissance, ensuite pour lui avoir appris à lire.

— Hélas ! oui, dit Stello, il a écrit ceci :

Malheur à ceux dont je suis né.

Père aveugle et barbare ! impitoyable mère !
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence !
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance !
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ :
Mais vous avez nourri les feux de mon génie.

— Voilà des vers raisonnables, dit le docteur.

— Mauvaises rimes, dit l'autre par habitude.

— Je veux dire qu'il avait raison de se plaindre de savoir lire, parce que du jour où il sut lire il fut poète, et dès lors il appartint à la race toujours maudite par les puissances de la terre..... Quant à moi, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je pris mon chapeau, et j'allais sortir lorsque je trouvai, à la porte, les propriétaires du grabat, qui gémissaient sur la perte d'une clef... Je savais où elle était.

— Ah ! quel mal vous me faites, impitoyable ! n'achevez pas, dit Stello, je sais cette histoire.

— Comme il vous plaira, dit le docteur avec modestie, je ne tiens pas aux descriptions chirurgicales, et ce n'est pas en elles que je puiserai les germes de votre guérison. Je vous dirai donc simplement que je rentrai chez ce pauvre petit Gilbert; je l'ouvris; je pris la clef dans l'œsophage, et je la rendis aux propriétaires.

CHAPITRE XIII.

UNE IDÉE POUR UNE AUTRE.

Lorsque le désespérant docteur eut achevé son histoire, Stello demeura longtemps muet et abattu. Il savait, comme tout le monde, la fin douloureuse de Gilbert; mais, comme tout le monde, il se trouva pénétré de cette sorte d'effroi que nous donne la présence d'un témoin qui raconte. Il voyait et touchait la main qui avait touché et les yeux qui avaient vu. Et, plus le froid conteur était inaccessible aux émotions de son récit, plus Stello en était pénétré jusqu'à la moelle des os. Il éprouvait déjà l'influence de ce rude médecin des âmes, qui, par ses raisonnements précis et ses insinuations préparatrices, l'avait toujours conduit à des conclusions inévitables. Les idées de Stello bouillonnaient dans sa tête et s'agitaient en tous sens, mais elles ne pouvaient réussir à sortir du cercle redoutable où le docteur noir les avait enfermées, comme un magicien. Il s'indignait à l'histoire d'un pareil talent et d'un pareil dédain; mais il hésitait à laisser déborder son imagination, se sentant comprimé d'avance par les arguments de fer de son ami. Les larmes gonflaient ses paupières, et il les retenait en fronçant les sourcils. Une fraternelle pitié remplissait son cœur. En conséquence, il fit ce que trop souvent l'on fait dans le monde, il n'en parla pas, et exprima une idée toute différente.

— Qui vous dit que j'aie pensé à une monarchie absolue et héréditaire, et que ce soit pour elle que j'aie médité quelque sacrifice ? D'ailleurs, pourquoi prendre cet exemple d'un homme oublié ? Combien, dans le même temps, n'eussiez-vous pas trouvé d'écrivains qui furent encouragés, comblés de faveurs, caressés et choyés ?

— A la condition de vendre leur pensée, reprit le docteur; et je n'ai voulu vous parler de Gilbert que parce que cela m'a été une occasion pour vous dévoiler la *pensée-intime* monarchique touchant messieurs les Poètes, et nous convenons bien d'entendre par poètes tous les hommes de la *Muse* ou des *Arts*, comme vous le voudrez. J'ai pris cette pensée secrète sur le fait, comme je viens de vous le raconter, et je vous la transmets fidèlement. J'y ajouterai, si vous voulez bien, l'histoire de Kitty Bell, en cas que votre dévouement politique soit réservé à cette triple machine assez connue sous le nom de *monarchie représentative*. Je fus témoin de cette anecdote en 1770, c'est-à-dire dix ans précisément avant la fin de Gilbert.

— Hélas ! dit Stello, êtes-vous né sans entrailles ?

N'êtes-vous pas saisi d'une affliction interminable en considérant que chaque année dix mille hommes en France, appelés par l'éducation, quittent la table de leur père pour venir demander, à une table supérieure, un pain qu'on leur refuse?

— Eh! à qui parlez-vous? je n'ai cessé de chercher toute ma vie un ouvrier assez habile pour faire une table où il y eût place pour tout le monde! Mais, en cherchant, j'ai vu quelles miettes tombent de la table monarchique: vous les avez goûtées tout à l'heure. J'ai vu aussi celles de la table constitutionnelle, et je vous en veux parler. Ne croyez pas qu'en ce que j'ai dessein de vous conter, il se trouve la plus légère apparence d'un drame, ni la moindre complication de personnages nouant leurs intérêts, tout le long d'une petite ficelle entortillée que dénoue proprement le dernier chapitre ou le cinquième acte: vous ne cessez d'en faire de cette sorte sans moi. Je vous dirai la simple histoire de ma naïve Anglaise Kitty Bell. La voici telle qu'elle s'est passée sous mes yeux.

Il tourna un instant dans ses doigts une grosse tabatière où étaient entrelacés, en losange, les cheveux de je ne sais qui, et commença ainsi:

CHAPITRE XIV.

HISTOIRE DE KITTY BELL.

Kitty Bell était une jeune femme comme il y en a tant en Angleterre, même dans le peuple. Elle avait le visage tendre, pâle et allongé, la taille élevée et mince, avec de grands pieds et quelque chose d'un peu maladroit et décontenancé que je trouvais plein de charme. A son aspect élégant et noble, à son nez aquilin, à ses grands yeux bleus, vous l'eussiez prise pour l'une des belles maîtresses de Louis XIV, dont vous aimez tant les portraits sur émail, plutôt que pour ce qu'elle était, c'est-à-dire une marchande de petits gâteaux. Sa petite boutique était située près du parlement; et quelquefois, en sortant, les membres des deux chambres descendaient de cheval à sa porte, et venaient manger des *buns* ou des *minces-pies* en continuant la discussion sur le bill. C'était devenu une sorte d'habitude par laquelle la boutique s'agrandissait chaque année, et prospérait sous la garde des deux petits enfants de Kitty. Ils avaient huit ans et dix ans, le visage frais et rose, les cheveux blonds, les épaules toutes nues, et un grand tablier blanc devant eux et sur le dos, tombant comme une chasuble.

Le mari de Kitty, *master Bell*, était un des meilleurs selliers de Londres, et si zélé pour son état, pour la confection et le perfectionnement de ses

brides et de ses étriers, qu'il ne mettait presque jamais le pied à la boutique de sa jolie femme, dans la journée. Elle était sérieuse et sage; il le savait, il y comptait, et je crus, en vérité, qu'il n'était pas trompé.

En voyant Kitty, vous eussiez dit la statue de la paix. L'ordre et le repos respiraient en elle, et tous ses gestes en étaient la preuve irrécusable. Elle s'appuyait à son comptoir et penchait sa tête dans une attitude douce, en regardant ses beaux enfants. Elle croisait les bras, attendait les passants avec la plus angélique patience, et les recevait ensuite en se levant avec respect, répondait juste et seulement le mot qu'il fallait, faisait signe à ses garçons, ployait modestement la monnaie dans du papier pour la rendre, et c'était là toute sa journée, à peu de chose près.

J'avais toujours été frappé de la beauté et de la longueur de ses cheveux blonds, d'autant plus qu'en 1770 les femmes anglaises ne mettaient plus, sur leur tête, qu'un léger nuage de poudre, et qu'en 1770 j'étais assez disposé à admirer les beaux cheveux attachés, en large chignon, derrière le cou, et détachés, en longs repentins, devant le cou. J'avais d'ailleurs une foule de comparaisons agréables au service de cette belle et chaste personne. Je parlais assez ridiculement l'anglais, comme nous faisons d'habitude, et je m'installais devant le comptoir, mangeant ses petits gâteaux et la comparant. Je la comparais à Pamela, ensuite à Clarisse, un instant après à Ophélie, quelques heures plus tard à Miranda. Elle me faisait verser du *soda-water*, et me souriait avec un air de douceur et de prévenance, comme s'attendant toujours à quelque saillie extrêmement gaie de la part du *Français*; elle riait même quand j'avais ri. Cela durait une ou deux heures, après quoi elle me disait qu'elle me demandait bien pardon, mais ne comprenait pas l'allemand. N'importe, j'y revenais, sa figure me reposait à voir. Je lui parlais toujours avec confiance, et elle m'écoutait avec la même résignation. D'ailleurs ses enfants m'aimaient pour ma canne à la Tronchin qu'ils sculptaient à coups de couteau; un beau jonc pourtant!

Il m'arriva quelquefois de rester dans un coin de sa boutique à lire le journal, entièrement oublié d'elle et des acheteurs, causeurs, disputeurs, mangeurs et buveurs qui s'y trouvaient; c'était alors que j'exerçais mon métier chéri d'observateur. Voici une des choses que j'observai:

Tous les jours, à l'heure où le brouillard était assez épais pour cacher cette espèce de lanterne sourde que les Anglais prennent pour le soleil, et qui n'est que la caricature du nôtre, comme le nôtre est la parodie du soleil d'Égypte, cette heure,

qui est souvent deux heures après midi; enfin dès que venait l'*entre-chien-et-loup*, entre le jour et les flambeaux, il y avait une ombre qui passait une fois sur le trottoir, devant les vitres de la boutique; Kitty Bell se levait sur-le-champ de son comptoir, l'aîné de ses enfants ouvrait la porte, elle lui donnait quelque chose qu'il courait porter dehors; l'ombre disparaissait, et la mère rentrait chez elle.

— « Ah! Kitty! Kitty! dis-je en moi-même, cette ombre est celle d'un jeune homme, d'un adolescent imberbe! Qu'avez-vous fait, Kitty Bell, que faites-vous, Kitty Bell? Kitty Bell, que ferez-vous? Cette ombre est élancée et leste dans sa démarche. Elle est enveloppée d'un manteau noir qui ne peut réussir à la rendre grossière dans sa forme. Cette ombre porte un chapeau triangulaire dont un des côtés est rabattu sur les yeux, mais on voit deux flammes sous ce large bord, deux flammes comme Prométhée les dut puiser au soleil. »

Je sortis en soupirant, la première fois que je vis ce petit manège, parce que cela me gâtait l'idée que j'avais de ma paisible et vertueuse Kitty; et puis vous savez que jamais un homme ne voit, ou ne croit voir le bonheur d'un autre homme auprès d'une femme sans le trouver haïssable, n'eût-il nulle prétention pour lui-même?.... La seconde fois, je sortis en souriant, je m'applaudissais de ma finesse pour avoir deviné cela, tandis que tous les gros Lords et les longues Ladies sortaient sans avoir rien découvert. La troisième fois je m'y intéressai, et je me sentis un tel désir de recevoir la confidence de ce joli petit secret, que je crois que je serais devenu complice de tous les crimes de la famille d'Agamemnon, si Kitty Bell m'eût dit : Oui, monsieur, c'est cela même.

Mais non, Kitty Bell ne me disait rien. Toujours paisible, toujours placide comme au sortir du prêche, elle ne daignait pas même me regarder avec embarras, comme pour me dire : *Je suis sûr que vous êtes un homme trop bien élevé et trop délicat pour en rien dire; je voudrais bien que vous n'eussiez rien vu; il est bien mal à vous de rester si tard, chaque jour.* Elle ne me regardait pas non plus d'un air de mauvaise humeur et d'autorité, comme pour me dire : *Lisez toujours, ceci ne vous regarde pas.* Une Française impatiente n'y eût pas manqué, comme bien vous savez, mais elle avait trop d'orgueil ou de confiance en elle-même, ou de mépris pour moi; elle se remettait à son comptoir, avec un sourire aussi pur, aussi calme et aussi religieux que si rien ne se fût passé. Je fis de vains efforts pour attirer son attention. J'avais beau me pincer les lèvres, aiguïser mes regards malins, toiser avec importance et gravité, comme un

abbé qui réfléchit sur la confession d'une fille de dix-huit ans, ou un juge qui vient d'interroger un faux-monnayeur; j'avais beau ricaner dans mes dents en marchant vite et me frottant les mains, comme un fin matois qui se rappelle ses petites fredaines, et se réjouit de voir faire certains petits tours où il est expert; j'avais beau m'arrêter tout à coup devant elle, lever les yeux au ciel, laisser tomber mes bras avec abattement, comme un homme qui voit une jeune femme se noyer de gaieté de cœur et se jeter à l'eau du haut du pont; j'avais beau jeter mon journal tout à coup et le chiffonner comme un mouchoir de poche, ainsi que pourrait faire un philanthrope désespéré, renonçant à conduire les hommes au bonheur par la vertu; j'avais beau passer devant elle d'un air de grandeur, marchant sur les talons et baissant les yeux dignement, comme un monarque offensé de la conduite trop leste qu'ont tenue en sa présence un page et une fille d'honneur; j'avais beau courir à la porte vitrée un instant après la disparition de l'ombre, et m'arrêter là, comme un voyageur parisien au bord d'un torrent, arrangeant ses cheveux rares, de manière à ce qu'ils aient l'air dérangés par les zéphirs, et parlant du vague des passions, tandis qu'il ne pense qu'au positif des intérêts; j'avais beau prendre mon parti tout à coup, et marcher vers elle comme un poltron qui fait le brave et qui se lance sur son adversaire, jusqu'à ce qu'étant à portée, il s'arrête, manquant à la fois de pensée, de parole et d'action. — Toutes mes grimaces de réflexion, de pénétration, de confusion, de contrition, de componction, de renonciation, d'abnégation, de méditation, de désolation, de consommation, de résolution, de domination et d'explication; toute ma pantomime enfin vint échouer devant ce doux visage de marbre, dont l'inaltérable sourire et le regard candide et bienfaisant ne me permirent pas de dire une seule parole intelligible.

J'y serais encore (car j'avais résolu de n'en pas avoir le démenti, et je fus toujours persévérant en diable); oui, monsieur, j'y serais encore; j'en jure par ce que vous voudrez (j'en jure sur votre Panthéon deux fois décanonisé par les canons, et d'où sainte Geneviève est allée coucher deux fois dans la rue; ô galant Attila, qu'en dis-tu?). Je jure que j'y serais encore, s'il ne fût arrivé une aventure qui m'éclaira sur l'ombre amoureuse, comme elle vous éclairera vous-même, je le désire, sur l'ombre politique que vous poursuivez depuis une heure.

CHAPITRE XV.

UNE LETTRE ANGLAISE.

Jamais la vénérable ville de Londres n'avait étalé, avec tant de grâce, les charmes de ses vapeurs naturelles et artificielles, et n'avait répandu, avec autant de générosité, les nuages grisâtres de son brouillard, mêlés aux nuages noirâtres de son charbon de terre; jamais le soleil n'avait été aussi mat ni aussi plat que le jour où je me trouvais, plus tôt que de coutume, à la petite boutique de Kitty. Ses deux beaux enfants étaient debout devant la porte de cuivre de la maison. Ils ne jouaient pas, mais se promenaient gravement, les mains derrière le dos, imitant leur père avec un air sérieux, charmant à voir, placé comme il était sur des joues fraîches, sentant encore le lait, bien roses et bien pures, et sortant du berceau. En entrant, je m'amusai un instant à les regarder faire, et puis je portai la vue sur leur mère. Ma foi, je reculai. C'était la même figure; les mêmes traits réguliers et calmes, mais ce n'était plus Kitty Bell, c'était sa statue très-ressemblante. Oui, jamais statue de marbre ne fut aussi décolorée; j'atteste qu'il n'y avait pas sous la peau blanche de sa figure une seule goutte de sang; ses lèvres étaient presque aussi pâles que le reste, et le feu de la vie ne brûlait que le bord de ses grands yeux. Deux lampes l'éclairaient et disputaient le droit de colorer la chambre à la lueur brumeuse et mourante du jour. Ces lampes, placées à droite et à gauche de la tête penchée, lui donnaient quelque chose de funéraire dont je fus frappé. Je m'assis en silence devant le comptoir : elle sourit.

Quelle que soit l'opinion que vous aient donnée sur mon compte, l'inflexibilité de mes raisonnements et la dure analyse de mes observations, je vous assure que je suis très-bon; seulement je ne le dis pas. En 1770 je le laissais voir : cela m'a fait tort, et je m'en suis corrigé.

Je m'approchai donc du comptoir, et je lui pris la main en ami. Elle serra la mienne d'une façon très-cordiale, et je sentis un papier doux et froissé qui roulait entre nos deux mains : c'était une lettre qu'elle me montra tout à coup en étendant le bras d'un air désespéré, comme si elle m'eût montré un de ses enfants mort à ses pieds.

— Elle m'en demanda en anglais si je saurais la lire.

— J'entends l'anglais avec les yeux, lui dis-je en prenant sa lettre du bout du doigt, n'osant pas la tirer à moi et y porter la vue sans sa permission.

Elle comprit mon hésitation et m'en remercia

par un sourire plein d'une inexprimable bonté et d'une tristesse mortelle, qui voulait dire : Lisez, mon ami, je vous le permets, et cela m'importe peu.

Les médecins jouent à présent, dans la société, le rôle des prêtres dans le moyen âge. Ils reçoivent les confidences des ménages troublés, des parentés bouleversées par les fautes et les passions de famille : l'Abbé a cédé la ruelle au Docteur, comme si cette société, en devenant matérialiste, avait jugé que la cure de l'âme devait dépendre désormais de celle du corps.

Comme j'avais guéri les gencives et les ongles des deux enfants, j'avais un droit incontestable à connaître les peines secrètes de leur mère. Cette certitude me donna confiance, et je lus la lettre que voici. Je l'ai prise sur moi comme un des meilleurs remèdes que je puisse apporter à vos dispositions douloureuses. Écoutez :

Le docteur tira lentement de son portefeuille une lettre excessivement jaune, dont les angles et les plis s'ouvraient comme ceux d'une vieille carte géographique, et lut ce qui suit avec l'air d'un homme déterminé à ne pas faire grâce au malade d'une seule parole :

« MY DEAR MADAM,

» *I will only confide to you...* »

— O ciel! s'écria Stello, vous avez un accent français d'une pesanteur insupportable. Traduisez cette lettre, docteur, dans la langue de nos pères, et tâchez que je ne sente pas trop les angoisses, les bégayements et les anicroches des traducteurs, qui font que l'on croit marcher avec eux dans la terre labourée, à la poursuite d'un lièvre, emportant sur ses guêtres dix livres de boue.

— Je ferai de mon mieux pour que l'émotion ne se perde pas en route, dit le docteur noir, plus noir que jamais, et si vous sentez l'émotion en trop grand péril, vous crierez, ou vous sonnerez, ou vous frapperez du pied pour m'avertir.

Il poursuivit ainsi :

« MA CHÈRE MADAME,

» A vous seule je me confierai, à vous, madame, » à vous, Kitty, à vous, beauté paisible et silencieuse qui seule avez fait descendre sur moi le regard ineffable de la pitié. J'ai résolu d'abandonner pour toujours votre maison, et j'ai un moyen sûr de m'acquitter envers vous. Mais je veux déposer en vous le secret de mes misères, de ma tristesse, de mon silence et de mon absence obstinée. Je suis un hôte trop sombre pour vous;

» Il est temps que cela finisse. Écoutez bien ceci.

» J'ai dix-huit ans aujourd'hui. Si l'âme ne se développe, comme je le crois, et ne peut étendre ses ailes qu'après que nos yeux ont vu pendant quatorze ans la lumière du soleil; si, comme je l'ai éprouvé, la mémoire ne commence qu'à près quatorze années à ouvrir ses tables et à en suivre les registres toujours incomplets, je puis dire que mon âme n'a que quatre ans encore depuis qu'elle se connaît, depuis qu'elle agit au dehors, depuis qu'elle a pris son vol. Dès le jour où elle a commencé de fendre l'air du front et de l'aile, elle ne s'est pas posée à terre une fois : si elle s'y abat, ce sera pour y mourir, je le sais. Jamais le sommeil des nuits n'a été une interruption au mouvement de ma pensée; seulement je la sentais flotter et s'égarer dans le tâtonnement aveugle du rêve, mais toujours les ailes déployées, toujours le cou tendu, toujours l'œil ouvert dans les ténébres, toujours élançée vers le but où l'entraînait un mystérieux désir. Aujourd'hui la fatigue accable mon âme, et elle est semblable à celles dont il est dit dans le Livre saint : *Les âmes blessées pousseront leurs cris vers le ciel.*

» Pourquoi ai-je été créé tel que je suis? J'ai fait ce que j'ai dû faire, et les hommes m'ont repoussé comme un ennemi. Si dans la foule il n'y a pas de place pour moi, je m'en irai.

» Voici maintenant ce que j'ai à vous dire :

» On trouvera dans ma chambre, au chevet de mon lit, des papiers et des parchemins confusément entassés. Ils ont l'air vieux et ils sont jeunes : la poussière qui les couvre est factice; c'est moi qui suis le poète de ces poèmes; le moine Rowley, c'est moi. J'ai soufflé sur sa cendre; j'ai reconstruit son squelette; je l'ai revêtu de chair; je l'ai ranimé; je lui ai passé sa robe de prêtre : il a joint les mains et il a chanté.

» Il a chanté comme Ossian. Il a chanté la *Bataille d'Hastings*, la tragédie d'*Ellá*, la ballade de *Charité*, avec laquelle vous endormiez vos enfants; celle de *Sir William Canynge*, qui vous a tant plu; la tragédie de *Goddwyn*, le *Tournoi* et les vieilles *Églogues* du temps de Henri II.

» Ce qu'il m'a fallu de travaux durant quatre ans, pour arriver à parler ce langage du 18^e siècle, dont le moine Rowley est supposé se servir pour traduire le moine Turgot et ses poèmes composés au 10^e siècle, eût rempli les quatre-vingts années de ce moine imaginaire. J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée; j'ai raccourci ma vie et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge; j'ai fait mon cœur plus simple,

» et l'ai baigné dans le bénitier de la foi catholique; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en demi-saxon et demi-franc, et ensuite j'ai placé ma muse religieuse dans sa chaise comme une sainte.

» Parmi ceux qui l'ont vue, quelques-uns ont prié devant, et ont passé outre; beaucoup d'autres ont ri; un grand nombre m'a injurié : tous m'ont foulé aux pieds. J'espérais que l'illusion de ce nom supposé ne serait qu'un voile pour moi; je sens qu'elle m'est un linceul.

» O ma belle amie, sage et douce hospitalière qui m'avez recueilli ! croirez-vous que je n'ai pu réussir à renverser le fantôme de Rowley que j'avais créé de mes mains ? Cette statue de pierre est tombée sur moi et m'a tué ; savez-vous comment ?

» O douce et simple Kitty Bell, savez-vous qu'il existe une race d'hommes au cœur sec et à l'œil myoscopique, armée de pinces et de griffes ? Cette fourmilière se presse, se roule, se rue sur le moindre de tous les livres, le ronge, le perce, le lacère, le traverse plus vite et plus profondément que le ver ennemi des bibliothèques. Nulle émotion n'entraîne cette impérissable famille, nulle inspiration ne l'enlève, nulle clarté ne la réjouit ni l'échauffe ; cette race indestructible et destructive, dont le sang est froid comme celui de la vipère et du crapaud, voit clairement les trois taches du soleil, et n'a jamais remarqué ses rayons ; elle va droit à tous les défauts ; elle pulvulise sans fin dans les blessures mêmes qu'elle a faites, dans le sang et les larmes qu'elle a fait couler ; toujours mordante et jamais mordue, elle est à l'abri des coups par sa ténuité, son abaissement, ses détours subtils et ses sinuosités perfides ; ce qu'elle attaque se sent blessé au cœur comme par les insectes verts et innombrables que la peste d'Asie fait pleuvoir sur son chemin ; ce qu'elle a blessé se dessèche, se dissout intérieurement, et sitôt que l'air le frappe, tombe au premier souffle ou au moindre toucher.

» Épouvantés de voir comment quelques esprits élevés se passaient de main en main les parchemins que j'avais passé les nuits à inventer, comment le moine Rowley paraissait aussi grand qu'Homère à lord Chatam, à lord North, à sir William Draper, au juge Blackston, à quelques autres hommes célèbres, ils se sont hâtés de croire à la réalité de mon poète imaginaire ; j'ai pensé d'abord qu'il me serait facile de me faire reconnaître. J'ai fait des antiquités en un matin plus antiques encore que les premières. On les a reniées sans me rendre hommage des autres.

» D'ailleurs, tout à la fois a été dédaigné, mort et
 » vivant, le poète a été repoussé par les têtes soli-
 » des dont un signe ou un mot décide des destinées
 » de la Grande-Bretagne : le reste n'a pas osé lire.
 » Cela reviendra quand je ne serai plus ; ce mo-
 » ment-là ne peut tarder beaucoup : j'ai fini ma
 » tâche.

« Othello's occupation's gone. »

» Ils ont dit qu'il y avait en moi la patience et
 » l'imagination ; ils ont cru que de ces deux flam-
 » beaux on pouvait souffler l'un et conserver l'autre. — *Ynne heav'n godd's mercie synge!* dis-je
 » avec Rowley. Que Dieu leur remette leurs pé-
 » chés ! ils allaient tout éteindre à la fois ! J'essayai
 » de leur obéir, parce que je n'avais plus de pain
 » et qu'il en fallait envoyer à Bristol pour ma mère,
 » qui est très-vieille, et qui va mourir après moi.
 » J'ai tenté leurs travaux exacts, et je n'ai pu les
 » accomplir ; j'étais semblable à un homme qui
 » passe du grand jour à une caverne obscure, cha-
 » que pas que je faisais était trop grand, et je tom-
 » bais. Ils en ont conclu que je ne savais pas mar-
 » cher. Ils m'ont déclaré incapable de choses utiles ;
 » j'ai dit : *Vous avez raison*, et je me suis retiré.

» Aujourd'hui que me voici hors de chez moi
 » (je devrais dire de chez vous) plus tôt que de
 » coutume, j'avais projeté d'attendre M. Beckford,
 » que l'on dit bienfaisant, et qui m'a fait annon-
 » cer sa visite ; mais je n'ai pas le courage de voir
 » en face un protecteur. Si ce courage me revient,
 » je rentrerai chez moi. Tout le matin j'ai rôdé
 » sur le bord de la Tamise. Nous voici en novem-
 » bre, au temps des grands brouillards ; celui d'au-
 » jourd'hui s'étend devant les fenêtres comme un
 » drap blanc. J'ai passé dix fois devant votre porte,
 » je vous ai regardée sans être aperçu de vous, et
 » j'ai demeuré le front appuyé sur les vitres comme
 » un mendiant. J'ai senti le froid tomber sur moi
 » et couler sur mes membres ; j'ai espéré que la
 » mort me prendrait ainsi, comme elle a pris d'au-
 » tres pauvres, sous mes yeux ; mais mon corps
 » faible est doué pourtant d'une insurmontable
 » vitalité. Je vous ai bien considérée pour la der-
 » nière fois, et sans vouloir vous parler, de crainte
 » de voir une larme dans vos beaux yeux ; j'ai cette
 » faiblesse encore de penser que je reculerais de-
 » vant ma résolution, si je vous voyais pleurer.

» Je vous laisse tous mes livres, tous mes par-
 » chemins et tous mes papiers, et je vous demande
 » en échange le pain de ma mère, vous n'aurez pas
 » longtemps à le lui envoyer.

» Voici la première page qu'il me soit arrivé
 » d'écrire avec tranquillité. On ne sait pas assez

» quelle paix intérieure est donnée à celui qui a
 » résolu de se reposer pour toujours. On dirait que
 » l'éternité se fait sentir d'avance, et qu'elle est
 » pareille à ces belles contrées de l'Orient dont on
 » respire l'air embaumé, longtemps avant d'en
 » avoir touché le sol.

» THOMAS CHATTERTON. »

CHAPITRE XVI

OÙ LE DRAKE

est interrompu par l'érudition, d'une manière déplorable aux
 yeux de quelques dignes lecteurs.

Lorsque j'eus achevé de lire cette longue lettre,
 qui me fatigua beaucoup la vue et l'entendement,
 à cause de la finesse de l'écriture et de la quantité
 d's muets et d'y que Chatterton y avait entassés
 par habitude d'écrire le vieil anglais, je la rendis
 à la sérieuse Kitty. Elle était restée appuyée sur
 son comptoir ; son cou long et flexible laissait aller,
 sur l'épaule, sa tête rêveuse, et ses deux coudes,
 appuyés sur le marbre blanc, s'y réfléchissaient,
 ainsi que tout son buste charmant. Elle ressem-
 blait à une petite gravure de Sophie Western, la
 patiente maîtresse de Tom Jones, gravure que j'ai
 vue autrefois à Douvres, chez....

— Ah ! vous allez encore la comparer, interrom-
 pit Stello ; qu'ai-je besoin que vous me fassiez un
 portrait en miniature de tous vos personnages ?
 Une esquisse suffit, croyez-moi, à ceux qui ont un
 peu d'imagination ; un seul trait, docteur, quand
 il est juste, me vaut mieux que tant de détails, et,
 si je vous laisse faire, vous me direz de quelle ma-
 nufacture était la soie qui servit à nouer la rosette
 de ses souliers : pernicieuse habitude de narration
 qui gagne d'une manière effrayante.

— Là ! là ! s'écria le docteur noir, avec autant
 d'indignation qu'il put forcer son visage impassible
 à en indiquer, sitôt que je veux devenir sensi-
 ble, vous m'arrêtez tout court ; ma foi, vogue la
 galère ! vive Démocrite ! Habituellement j'aime
 mieux qu'on ne rie ni ne pleure, et qu'on voie froi-
 dement la vie comme un jeu d'échecs ; mais s'il
 faut choisir d'Héraclite ou de Démocrite pour par-
 ler aux hommes d'eux-mêmes, j'aime mieux le der-
 nier, comme plus dédaigneux. C'est vraiment par
 trop estimer la vie que la pleurer : les *larmoyeurs*
 et les *haisseurs* la prennent trop à cœur. C'est ce
 que vous faites, dont bien me fâche. L'espèce hu-
 maine, qui est incapable de rien faire de bien ou de
 mal, devrait moins vous agiter par son spectacle

monotone. Permettez donc que je poursuive à ma manière.

— Vous me poursuivez en effet, soupira Stello d'un ton de victime.

L'autre poursuivit fort à son aise :

— Kitty Bell reprit la lettre, tourna languissamment sa tête vers la rue, la secoua deux fois, et me dit :

— *He is gone!*

— Assez, assez! La pauvre petite! s'écria Stello. Oh! assez! N'ajoutez rien à cela. Je la vois tout entière dans ce seul mot : *Il est parti!* Ah! silencieuse Anglaise, c'est bien tout ce que vous avez dû dire! Oui, je vous entends, vous lui aviez donné un asile, vous ne lui faisiez jamais sentir qu'il était chez vous; vous lisiez respectueusement ses vers, et vous ne vous permettiez jamais un compliment audacieux, vous ne lui laissiez voir qu'ils étaient beaux à vos yeux que par votre soin à les apprendre à vos enfants avec leur prière du soir. Peut-être hasardiez-vous un timide trait de crayon en marge des adieux de Birtha à son ami, une croix, presque imperceptible et facile à effacer, au-dessus du vers qui renferme la tombe du roi Harold; et si une de vos larmes a enlevé une lettre du précieux manuscrit, vous avez cru sincèrement y avoir fait une tache, et vous avez cherché à la faire disparaître. Et *il est parti!* Pauvre Kitty! L'ingrat, *he is gone!*

— Bien! très-bien! dit le docteur, il n'y a qu'à vous lâcher la bride; vous m'épargnez bien des paroles inutiles, et vous devinez très-juste. Mais qu'avais-je besoin de vous donner d'aussi inutiles détails sur Chatterton? Vous connaissez aussi bien que moi ses ouvrages.

— C'est assez ma coutume, reprit Stello nonchalamment, de me laisser instruire avec résignation sur les choses que je sais le mieux, afin de voir si on les sait de la même manière que moi; car il y a diverses manières de savoir les choses.

— Vous avez raison, dit le docteur; et si vous faisiez plus de cas de cette idée, au lieu de la laisser s'évaporer, comme au dehors d'un flacon débouché, vous diriez que c'est un spectacle curieux que de voir et mesurer le peu de chaque connaissance que contient chaque cerveau : l'un renferme d'une Science le pied seulement, et n'en a jamais aperçu le corps; l'autre cerveau contient d'elle une main tronquée; un troisième la garde, l'adore, la tourne, la retourne en lui-même, la montre et la démontre quelquefois dans l'état précisément du fameux torse, sans la tête, les bras et les jambes; de sorte que, tout admirable qu'elle est, sa pauvre Science n'a ni but, ni action, ni progrès; les plus nombreux sont ceux qui n'en conservent que la peau, la surface de la peau, la plus mince pelli-

cule imaginable, et passent pour avoir le tout en eux bien complet. Ce sont là les plus fiers. Mais, quant à ceux qui, de chaque chose dont ils parleraient, posséderaient le tout, intérieur et extérieur, corps et âme, ensemble et détail, ayant tout cela également présent à la pensée pour en faire usage sur-le-champ, comme un ouvrier de tous ses outils, lorsque vous les rencontrerez, vous me ferez plaisir de me donner leur carte de visite, afin que je passe chez eux leur rendre mes devoirs très-humbles. Depuis que je voyage, étudiant les sommités intellectuelles de tous les pays, je n'ai pas trouvé l'espèce que je viens de vous décrire.

Moi-même, monsieur, je vous avoue que je suis fort éloigné de savoir si complètement ce que je dis, mais je le sais toujours plus complètement que ceux à qui je parle ne me comprennent et même ne m'écoutent. Et remarquez, s'il vous plaît, que la pauvre humanité a cela d'excellent, que la médiocrité des masses exige fort peu des médiocrités d'un ordre supérieur, par lesquelles elle se laisse complaisamment et fort plaisamment instruire.

Ainsi, monsieur, nous raisonnions sur Chatterton, j'allais vous faire, avec une grande assurance, une dissertation scientifique sur le vieil anglais, sur son mélange de saxon et de normand, sur ses *e* muets, ses *y*, et la richesse de ses rimes en *aie* et en *ynge*. J'allais pousser des gémissements pleins de gravité, d'importance et de méthode sur la perte irréparable des vieux mots si naïfs et si expressifs de *emburled*, au lieu de *armed*, de *deslavatie* pour *unfaithfulness*, de *acrool* pour *faintly*; et des mots harmonieux de *myndbruch* pour *firmness of mind*, *mysterk* pour *mystic*, *ystorvoen* pour *dead*. Certainement, traduisant si facilement l'anglais de l'an 1449 en anglais de 1832, il n'y a pas une chaire de bois de sapin tachée d'encre, d'où je ne me fusse montré très-imposant à vos yeux. Dans ce fauteuil même, malgré sa propreté, j'aurais pu encore vous jeter dans un de ces agréables étonnements qui font que l'on se dit : *C'est un puits de science*; lorsque je me suis aperçu fort à propos que vous connaissiez votre Chatterton, ce qui n'arrive pas souvent à Londres (ville où l'on voit pourtant beaucoup d'Anglais, me disait un voyageur très-considéré à Paris); me voici donc retombé dans l'état fâcheux d'un homme forcé de causer au lieu de prêcher, et par-ci par-là d'écouter! Écouter! ô la triste et inusitée condition pour un docteur!

Stello sourit pour la première fois depuis bien longtemps.

— Je ne suis pas fatigant à écouter, dit-il lentement, je suis trop vite fatigué de parler...

— Fâcheuse disposition, interrompit l'autre, en la bonne ville de Paris où celui-là est déclaré éloquent, qui, le dos à la cheminée, ou les mains sur la tribune, dévide pour une heure et demie de syllabes sonores; à la condition toutefois qu'elles ne signifient rien qui n'ait été lu ou entendu quelque part.

— Oui, continua Stello les yeux attachés au plafond comme un homme qui se souvient, et dont le souvenir devient plus clair et plus pur de moments en moments; oui, je me sens ému à la mémoire de ces œuvres naïves et puissantes que créa le génie primitif et méconnu de *Chatterton*, mort à dix-huit ans! Cela ne devrait faire qu'un nom, comme *Charlemagne*, tant cela est beau, étrange, unique et grand.

O triste, ô douloureux, ô profond et noir docteur! si vous pouvez vous émouvoir, ne sera-ce pas en vous rappelant le début simple et antique de la bataille d'Hastings? Avoir ainsi dépouillé l'homme moderne! S'être fait par sa propre puissance moine du dixième siècle! Un moine bien pieux et bien sauvage, vieux Saxon révolté contre son joug normand, qui ne connaît que deux puissances au monde, le Christ et la mer. A elles, il adresse son poème, et s'écrie :

« O Christ! quelle douleur pour moi que de dire
» combien de nobles comtes et de valeureux che-
» valiers sont bravement tombés en combattant
» pour le roi Harold dans la plaine d'Hastings! »

« O mer! mer féconde et bienfaisante! Comment,
» avec ton intelligence puissante, n'as-tu pas sou-
» levé le flux de tes eaux contre les chevaliers du
» duc Wylliam. »

— Oh! que ce duc Guillaume leur a fait d'impression! interrompit le docteur. Saint-Valery est un joli petit port de mer, sale et embourbé; j'y ai vu de jolis bocages verdoyants, dignes des bergers du Lignon; j'ai vu de petites maisons blanches, mais pas une pierre où il soit écrit : *Guillaume est parti d'ici pour Hastings*.

— « De ce duc Wylliam, continua Stello en dé-
» clamant pompeusement, dont les lâches flèches
» ont tué tant de comtes et arrosé les champs d'une
» large pluie de sang! »

— C'est un peu bien homérique, grommela le docteur.

Πάλλας δ' ἔφθιμους ψυχὰς ἀπὸ προΐαψεν.

Autrement :

« The souls of many chiefs untimely slain. »

— Que le jeune Harold est donc beau dans sa

force et sa rudesse! continuait l'Enthousiasme de Stello :

Kynge Harold he in ayre majestic raysd, etc. Guillaume le voit, et s'avance en chantant l'air de Roland...

— Très-exact! très-historique! murmurait sourdement la Science du docteur; car Malmsbury dit positivement que Guillaume commença l'engagement par le chant de Roland :

Tunc cantilenâ Rolandi inchoatâ, ut martium viri exemplum pugnatores accenderet.

Et Warton, dans ses Dissertations, dit que les Huns chargeaient en criant : *Hiu, hiu!* C'était l'usage barbare.

Et Jean de Wace, donc, ne dit-il pas de Taillefer le Normand :

« Taillifer, qui moult bien chantout,
» Sorr un cheval qui tost allout,
» Devant le duc allout chantant
» De Karlemagne et de Rollant,
» Et de Olivier et des vassals
» Qui moururent à Roncevaux. »

— Et les deux races se mesurent, disait Stello avec ardeur, en même temps que le docteur récitait avec lenteur et satisfaction ses citations; la flèche normande heurte la cotte de maille saxonne. C'est le sire de *Châtillon* qui attaque le *earl Aldhelme*; le sire de *Torcy* tue *Hengist*. La France inonde la vieille Ile saxonne; la face de l'Ile est renouvelée, sa langue changée; et il ne reste que, dans quelques vieux couvents, quelques vieux moines, comme Turgot et, depuis, Rowley, pour gémir et prier auprès des statues de pierre des saints rois saxons, qui portent chacun une petite église dans leur main.

— Et quelle érudition! s'écria le docteur. Il a fallu joindre les lectures françaises aux traditions saxonnes. Que d'historiens depuis Hue de Longueville jusqu'au sire de Saint-Valery! le vidame de Patay, le seigneur de Picquigny, Guillaume des Moulins, que Stowe appelle *Moulinous*, et le prétendu Rowley du *Mouline*; et le bon sire de Sanceaux, et le vaillant sénéchal de Torcy, et le sire de Tancarville, et tous nos vieux faiseurs de chroniques et d'histoires mal rimées, balladées et versiculées! C'est le monde d'Ivanhoe.

— Ah! soupirait Stello, qu'il est rare qu'une si simple et si magnifique création que celle de la bataille d'Hastings vienne du même poète que ces chants élégiaques qui la suivent; quel poète anglais écrivit rien de semblable à cette ballade de charité si naïvement intitulée : *An excellente balade of charitie?* comme l'honnête *Francisco de Leefdael*

imprimait la *famosa comedia de Lope de Vega Carpio*; rien de naïf comme le dialogue de l'abbé de Saint-Godwyn et de son pauvre; que le début est simple et beau! Que j'ai toujours aimé cette tempête qui saisit la mer dans son calme! quelles couleurs nettes et justes! quel large tableau, tel que, depuis, l'Angleterre n'en a pas eu de meilleurs en ses poétiques galeries.

— Voyez :

« C'est le mois de la Vierge. Le soleil était rayonnant au milieu du jour, l'air calme et mort, le ciel tout bleu. Et voilà qu'il se leva sur la mer un amas de nuages de la couleur du sable, qui s'avancèrent dans un ordre effrayant, et se roulerent au-dessus des bois en cachant le front éclatant du soleil. La noire tempête s'enflait et s'étendait à titre d'aile.... »

Et n'aimez-vous pas (qui ne l'aimerait!) à remplir vos oreilles de cette sauvage harmonie des vieux vers?

« The sun was gleeming in the middle of daie,
 « Deadde still the aire, and eke the welken blue,
 « When from the sea ariseth in drear arraie
 « A hepe of cloudes of sable sullen hue,
 « The which full fast unto the woodlande drewe
 « Hiltring attener the sunnis feteive face,
 « And the blacke tempeste swolne and gatherd up apace. »

Le docteur n'écoutait pas.

— Je soupçonne fort, dit-il, cet abbé de Saint-Godwyn de n'être autre chose que *sir Ralph de Bellomont*, grand partisan des Lancastres, et il est visible que Rowley est Yorkiste.

— O damné commentateur! vous m'éveillez! s'écria Stello, sorti des délices de son rêve poétique.

— C'était bien mon intention, dit le docteur noir, afin qu'il me fût permis de passer du livre à l'homme, et de quitter la nomenclature de ses ouvrages pour celle de ses événements, qui furent très-peu compliqués, mais qui valent la peine que j'en achève le récit.

— Récitez donc, dit Stello avec humeur.

Et il se ferma les yeux avec les deux mains, comme ayant pris la ferme résolution de penser à autre chose, résolution qu'il ne put mettre à exécution, comme on le pourra voir si l'on se condamne à lire le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII.

SUITE DE L'HISTOIRE DE KITTY BELL.

UN BIENFAITEUR.

— Je disais donc, reprit le plus glacé des docteurs, que Kitty m'avait regardé languissamment.

Ce regard douloureux peignait si bien la situation de son âme, que je dus me contenter de sa céleste expression, pour explication générale et complète de tout ce que je voulais savoir de cette situation mystérieuse que j'avais tant cherché à deviner. La démonstration en fut plus claire encore un moment après; car tandis que je travaillais les nerfs de mon visage pour leur donner, les tirant en long et en large, cet air de commisération sentimentale que chacun aime à trouver dans son semblable,

— Il se croit le semblable de la belle Kitty, murmura Stello.

— Tandis que j'apitoyais mon visage, on entendit rouler avec fracas un carrosse lourd et doré qui s'arrêta devant la boutique toute vitrée où Kitty était éternellement renfermée comme un fruit rare dans une serre chaude. Les laquais portaient des torches devant les chevaux et derrière la voiture; nécessaire précaution, car il était deux heures après-midi, à l'horloge de Saint-Paul....

— *The Lord-mayor! Lord-mayor!* s'écria tout à coup Kitty, en frappant ses mains l'une contre l'autre, avec une joie qui fit devenir ses joues enflammées et ses yeux brillants de mille douces lumières; et, par un instinct maternel et inexplicable, elle courut embrasser ses enfants, elle qui avait une joie d'amante! — Les femmes ont des mouvements inspirés on ne sait d'où!

C'était en effet le carrosse du lord-maire, le très-honorable monsieur Beckford, *roi de Londres*, élu parmi les soixante-douze corporations des marchands et artisans de la ville, qui ont à leur tête les douze corps des orfèvres, poissonniers, tanneurs, etc., dont il est le chef suprême. Vous savez que jadis le lord-maire était si puissant, qu'il alarmait les rois, et se mettait à la tête de toutes les révolutions, comme Froissard le dit en parlant des *Londriens* ou *vilains de Londres*. M. Beckford n'était nullement révolutionnaire en 1770; il ne faisait nullement trembler le roi, mais c'était un digne *gentleman*, exerçant sa juridiction avec gravité et politesse, ayant son palais et ses grands dîners, où quelquefois le roi était invité, et où le lord-maire buvait prodigieusement sans perdre un instant son admirable sang-froid. Tous les soirs, après dîner, il se levait de table le premier, vers huit heures du soir, allait lui-même ouvrir la grande porte de la salle à manger aux femmes qu'il avait reçues; ensuite se rasseyait avec tous les hommes, et demeuraient à boire jusqu'à minuit. Tous les vins du globe circulaient autour de la table, et passaient de main en main, emplissant, pour une seconde, des verres de toutes les dimensions, que M. Beckford vidait le premier avec une égale indifférence. Il parlait des affaires

publiques avec le vieux lord Chatam, le duc de Grafton, le comte de Mansfield, aussi à son aise, après la trentième bouteille qu'avant la première, et son esprit, strict, droit, bref, sec et lourd, ne subissait aucune altération dans la soirée. Il se défendait avec bon sens et modération des satiriques accusations de Junius, ce redoutable inconnu qui eut le courage ou la faiblesse de laisser éternellement anonyme un des livres les plus spirituels et les plus mordants de la langue anglaise, comme fut laissé le second Évangile, l'imitation de J.-C.

— Et que m'importent à moi les trois ou quatre syllabes d'un nom? soupira Stello. Le Laocoon et la Vénus de Milo sont anonymes, et leurs statuaires ont cru leurs noms immortels, en cognant leur bloc avec un petit marteau. Le nom d'Homère, ce nom de demi-dieu, vient d'être rayé du monde par un monsieur grec. Gloire! rêve d'une ombre! a dit Pindare, s'il a existé, car on n'est sûr de personne à présent.

— Je suis sûr de M. Beckford, reprit le docteur, car j'ai vu, dis-je, sa grosse et rouge personne en ce jour-là que j'en oublierai jamais. Le brave homme était d'une haute taille, avait le nez gros et rouge, tombant sur un menton rouge et gros. Il a existé celui-là! personne n'a existé plus fort que lui. Il avait un ventre paresseux, dédaigneux et gourmand, longuement emmaillotté dans une veste de brocard d'or; des joues orgueilleuses, satisfaites, opulentes, paternelles, pendantes largement sur la cravate; des jambes solides, monumentales et gouteuses qui le portaient noblement d'un pas prudent, mais ferme et honorable; une queue poudrée, enfermée dans une grande bourse qui couvrait ses rondes et larges épaules dignes de porter, comme un monde, la charge de *lord-mayor*.

Tout cet homme descendit de voiture lentement et péniblement.

Tandis qu'il descendait, Kitty Bell me dit, en huit mots anglais, que M. Chatterton n'avait été si désespéré que parce que cet homme, son dernier espoir, n'était pas venu, malgré sa promesse.

— Tout cela en huit mots? dit Stello, la *belle langue que la langue turque!*

Elle ajouta en quatre mots (et pas un de plus), continua le docteur, qu'elle ne doutait pas que M. Chatterton ne revint avec le lord-maire.

En effet, tandis que deux laquais tenaient de chaque côté du marchepied une grosse torche résineuse, qui ajoutait aux charmes du brouillard ceux d'une vapeur noire et d'une détestable odeur; et que M. Beckford faisait son entrée dans la boutique, l'ombre de tous les jours, l'ombre pâle, aux yeux bruns, se glissa le long des vitres et entra à sa suite. Je vis et contemplai avidement Chatterton.

Oui, dix-huit ans. Tout au plus dix-huit! Des cheveux bruns tombant sans poudre sur les oreilles, le profil d'un jeune Lacédémonien, un front haut et large, des yeux fixes, creux et perçants, un menton relevé sous des lèvres épaisses auxquelles le sourire ne semblait pas avoir été possible. Il s'avança d'un pas régulier, le chapeau sous le bras, et attacha ses yeux de flamme sur la figure de Kitty; elle cacha sa belle tête dans ses deux mains. Le costume de Chatterton était entièrement noir de la tête aux pieds; son habit serré et boutonné jusqu'à la cravate lui donnait, tout ensemble, l'air militaire et ecclésiastique; il me sembla parfaitement fait et d'une taille élancée. Les deux petits enfants coururent se prendre à ses mains et à ses jambes, comme accoutumés à sa bonté. Il s'avança en jouant avec leurs cheveux, sans les regarder. Il salua gravement M. Beckford qui lui tendit la main et la lui secoua vigoureusement, de manière à arracher le bras avec l'omoplate..... Ils se toisèrent tous deux avec surprise.

Kitty Bell dit à Chatterton, du fond de son comptoir, et d'une voix toute timide, qu'elle n'espérait plus le voir. Il ne répondit pas, soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il ne voulût pas entendre.

Quelques personnes, femmes et hommes, étaient entrées dans la boutique, mangeaient et causaient indifféremment. Elles se rapprochèrent ensuite et firent cercle, lorsque M. Beckford prit la parole avec l'accent rude des gros hommes rouges, et le ton fulminant d'un protecteur. Les voix se turent par degré, et, comme vous dites entre poètes, les éléments semblèrent attentifs, et même le feu jeta partout des lueurs éclatantes qui sortaient des lampes ranimées par Kitty Bell, heureuse jusqu'aux larmes de voir pour la première fois un homme puissant tendre la main à Chatterton. On n'entendait plus que le bruit que faisaient les dents de quelques petites anglaises fourrées, qui sortaient timidement leurs mains de leurs manchons, pour prendre sur le comptoir des macarons, des *crack-nells* et des *plum-buns* qu'elles croquaient.

M. Beckford dit donc à peu près ceci :

« Je ne suis pas lord-maire pour rien, mon enfant; je sais bien ce que c'est que les pauvres jeunes gens, mon garçon. Vous êtes venu m'apporter vos vers hier, et je vous les rapporte aujourd'hui, mon fils : les voilà. J'espère que je suis prompt, hein? Et je viens moi-même voir comment vous êtes logé et vous faire une petite proposition qui ne vous déplaira pas. — Commencez par me reprendre tout cela. »

Ici l'honorable M. Beckford prit des mains d'un laquais plusieurs manuscrits de Chatterton, et les lui remit en s'asseyant lourdement et s'étalant avec

ampleur. — Chatterton prit ses parchemins et ses papiers avec gravité, et les mit sous son bras, regardant le gros lord-maire avec ses yeux de feu.

— Il n'y a personne, continua le généreux M. Beckford, à qui il ne soit arrivé, comme à vous, de vérailler dans sa jeunesse. Eh! eh! — cela plait aux jolies femmes. — Eh! eh! — c'est de votre âge, mon beau garçon. — Les *young ladies* aiment cela. — N'est-il pas vrai, la belle?...

Et il allongea le bras pour toucher le menton de Kitty Bell par-dessus le comptoir. Kitty se rejeta jusqu'au fond de son fauteuil, et regarda Chatterton avec épouvante, comme si elle se fût attendue à une explosion de colère de sa part, car vous savez ce que l'on a écrit du caractère de ce jeune homme!

He was violent and impetuous to a strange degree.

— « J'ai fait comme vous dans mon printemps, dit fièrement le gros M. Beckford, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens. Mais j'avais la raison assez avancée, même à votre âge, pour ne donner aux Muses que le temps perdu, et mon été n'était pas encore venu, que déjà j'étais tout aux affaires; mon automne les a vues mûrir dans mes mains, et mon hiver en recueille aujourd'hui les fruits savoureux. »

Ici l'élégant M. Beckford ne put s'empêcher de regarder autour de lui, pour lire dans les yeux des personnes qui l'entouraient la satisfaction excitée par la facilité de son élocution et la fraîcheur de ses images.

Les affaires mûrissant dans l'automne de sa vie, paraient faire, sur deux ministres, un quaker noir et un lord rouge qui se trouvaient là, une impression aussi profonde que celle que produisent à notre tribune de l'an 1832 les discours des bons petits vieux généraux *del signor Buonaparte*, lorsqu'ils nous demandent, en phrases de collège et d'*humanités*, nos enfants et nos petits-enfants, pour en faire de grands corps d'armée, et pour nous montrer comment, parce qu'on s'est occupé durant dix-sept ans du débit des vins et de la tenue des livres, on saurait bien encore perdre sa petite bataille, comme on faisait en l'absence du grand maître.

L'honnête M. Beckford, ayant ainsi séduit les assistants par sa bonhomie mêlée de dignité et de bonne façon, poursuivit sur un ton plus grave :

— « J'ai parlé de vous, mon ami, et je veux vous tirer d'où vous êtes. On ne s'est jamais adressé en vain au lord-maire depuis un an; je sais que vous n'avez rien pu faire au monde que vos maudits vers, qui sont d'un anglais inintelligible, et qui,

en supposant qu'on le comprit, ne sont pas très-beaux; je suis franc, moi, et je vous parle en père, voyez-vous; — et quand même ils seraient très-beaux, — à quoi bon? je vous le demande; à quoi bon?

Chatterton ne bougeait non plus qu'une statue. Le silence des sept ou huit assistants était profond et discret; mais il y avait dans leurs regards une approbation marquée de la conclusion du lord-maire, et ils se disaient du sourire : A quoi bon?

Le bienfaisant visiteur continua :

— Un bon Anglais, qui veut être utile à son pays, doit prendre une carrière qui le mette dans une ligne honnête et profitable. Voyons, enfant, répondez-moi. — Quelle idée vous faites-vous de nos devoirs? — Et il se renversa de façon doctorale.

J'entendis la voix creuse et douce de Chatterton, qui fit cette singulière réponse en saccadant ses paroles et s'arrêtant à chaque phrase :

« L'Angleterre est un vaisseau. Notre Ile en a la forme; la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir la main aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire. »

Cela fit sensation. On s'approcha sans trop comprendre et sans savoir si l'on devait se moquer ou applaudir, situation accoutumée du vulgaire.

Well! very-well! cria le gros Beckford, c'est bien, mon enfant! c'est noblement représenter notre bienheureuse patrie! *Rule Britannia!* chanta-t-il en fredonnant l'air national. Mais, mon garçon, je vous prends par vos paroles. Que diable peut faire le poète dans la manœuvre?

Chatterton resta dans sa première immobilité. C'était celle d'un homme absorbé par un travail intérieur qui ne cesse jamais et qui lui fait voir des ombres sur ses pas. Il leva seulement les yeux au plafond, et dit :

— Le poète cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur.

Je me levai et courus, malgré moi, lui serrer la main. Je me sentais du penchant pour cette jeune tête montée, exaltée et en extase comme est toujours la vôtre.

Le Beckford eut de l'humeur.

— Imagination! dit-il....



— Imagination ! Célestes vérités ! pouviez-vous répondre, dit Stello.

— Je sais mon Polyeucte comme vous, reprit le docteur, mais je n'y songeais guère en ce moment.

— Imagination, dit M. Beckford, toujours l'imagination au lieu du bon sens et du jugement. Pour être poète à la façon lyrique et somnambule dont vous l'êtes, il faudrait vivre sous le ciel de Grèce, marcher avec des sandales, une chlamyde et les jambes nues, et faire danser les pierres avec le psaltérion. Mais avec des bottes crottées, un chapeau à trois cornes, un habit et une veste, il ne faut guère espérer se faire suivre, dans les rues, par le moindre caillou, et exercer le plus petit pontificat, ou la plus légère direction morale sur ses concitoyens.

La poésie est à nos yeux une étude de style assez intéressante à observer, et faite quelquefois par des gens d'esprit; mais qui la prend au sérieux? quel que sot ! Outre cela, j'ai retenu ceci de Ben-Johnson, et je vous le donne comme certain; savoir : que la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour mattresses, mais jamais pour femmes. Vous avez essayé de tout ce que pouvait donner la vôtre, quittez-la, mon garçon, croyez-moi, mon petit ami. D'un autre côté, nous vous avons essayé dans des emplois de finance et d'administration où vous ne valez rien. Lisez ceci, acceptez l'offre que je vous fais, et vous vous en trouverez bien, avec de bons compagnons autour de vous. Lisez ceci et réfléchissez-y mûrement, cela en vaut la peine.

Ici, remettant un petit billet à ce sauvage enfant, le lord-maire se leva majestueusement.

— C'est, dit-il en se retirant au milieu des saluts et des hommages, c'est qu'il s'agit de quatre cents livres sterling par an.

Kitty Bell se leva et salua comme si elle eût été prête à lui baiser la main à genoux. Toute l'assistance suivit jusqu'à la porte le digne magistrat qui souriait et se retournait, prêt à sortir avec l'air benin d'un évêque qui va confirmer des petites filles; il s'attendait à se voir suivi de Chatterton, mais il n'eut que le temps d'apercevoir le mouvement violent de son protégé. — Chatterton avait jeté les yeux sur le billet; tout à coup il prit ses manuscrits, les lança sur le feu de charbon de terre qui brûlait dans la cheminée à hauteur des genoux, comme une grande fournaise, et disparut de la chambre.

M. Beckford sourit avec satisfaction, et saluant de la portière de sa voiture : — Je vois avec plaisir, cria-t-il, que je l'ai corrigé; — il renonce à sa poésie. — Et ses chevaux partirent.

C'est à la vie, me dis-je, qu'il renonce. — Je me

sentis serrer la main avec une force surnaturelle.

— C'était Kitty Bell, qui, les yeux baissés et n'ayant l'air, aux yeux de tous, que de passer près de moi, m'entraînait vers une petite porte vitrée, au fond de la boutique; porte qu'à Chatterton avait ouverte pour sortir.

— On parlait bruyamment de la bienfaisance du lord-maire; on allait, on venait. On ne la vit pas. Je la suivis.

CHAPITRE XVIII.

UN ESCALIER.

Saint Socrate, priez pour nous! disait Érasme le savant. J'ai fait souventes fois cette prière en ma vie, continua le docteur, mais jamais si ardemment, vous m'en pouvez croire, qu'au moment où je me trouvais seul avec cette jeune femme dont j'entendais à peine le langage, qui ne comprenait pas le mien, et dont la situation n'était pas claire à mes yeux plus que la parole à mes oreilles.

Elle ferma vite la petite porte par laquelle nous étions arrivés au bas d'un long escalier; et là, elle s'arrêta tout court, comme si les jambes lui eussent manqué au moment de monter. Elle se retint un instant à la rampe, ensuite elle se laissa aller assise sur les marches, et, quittant ma main qui la voulait retenir, me fit signe de passer seul.

— *Vite! vite! allez!* me dit-elle en français, à ma grande surprise; je vis que la crainte de parler mal avait, jusqu'alors, arrêté cette timide personne.

Elle était glacée d'effroi; les veines de son front étaient gonflées, ses yeux étaient ouverts démesurément, elle frissonnait et essayait en vain de se lever, ses genoux se choquaient. C'était une autre femme que sa frayeur me découvrait. Elle tendait sa belle tête en haut, pour écouter ce qui arrivait, et paraissait sentir une horreur secrète qui l'attachait à la place où elle était tombée. J'en frémis moi-même, et la quittai brusquement pour monter. Je ne savais vraiment où j'allais; mais j'allais comme une balle qu'on a lancée violemment.

Hélas! me disais-je en gravissant au hasard l'étroit escalier, hélas! quel sera l'Esprit révélateur qui daignera jamais descendre du ciel, pour apprendre aux sages à quels signes ils peuvent deviner les vrais sentiments d'une femme quelconque pour l'homme qui la domine secrètement? Au premier abord, on sent bien quelle est la puissance qui pèse sur son âme, mais qui devinera jamais jusqu'à quel degré cette femme est possédée? Qui osera interpréter hardiment ses actions, et qui pourra,

dès le premier coup d'œil, savoir le secours qu'il convient d'apporter à ses douleurs? Chère Kitty, me disais-je (car en ce moment je me sentais pour elle l'amour qu'avait pour Phèdre sa nourrice, son excellente nourrice, dont le sein frémissait des passions dévorantes de la fille qu'elle avait allaitée), chère Kitty, pensai-je, que ne m'avez-vous dit : *Il est mon amant!* J'aurais pu nouer avec lui une utile et conciliante amitié, j'aurais pu parvenir à sonder les plaies inconnues de son cœur; j'aurais..... Mais ne sais-je pas que les sophismes et les arguments sont inutiles où le regard d'une femme aimée n'a pas réussi. Mais comment l'aime-t-elle? Est-elle plus à lui qu'il n'est à elle? N'est-ce pas le contraire? Où en suis-je? Et même, je pourrais dire aussi : où suis-je?

En effet, j'étais au dernier étage de l'escalier assez négligemment éclairé, et je ne savais de quel côté tourner, lorsqu'une porte d'appartement s'ouvrit brusquement. Mon regard plongea dans une petite chambre, dont le parquet était entièrement couvert de papiers déchirés en mille pièces. J'avoue que la quantité en était telle, les morceaux en étaient si petits, cela supposait la destruction d'un si énorme travail, que j'y attachai longtemps les yeux avant de les reposer sur Chatterton, qui m'ouvrait la porte.

Lorsque je le regardai, je le pris vite, dans mes bras, par le milieu du corps, et il était temps, car il allait tomber, et se balançait comme un mât coupé par le pied. — Il était devant sa porte, je l'appuyai contre cette porte, et je le retins ainsi debout, comme on soutiendrait une momie dans sa boîte. — Vous eussiez été épouvanté de cette figure. — La douce expression du sommeil était paisiblement étendue sur ses traits, mais c'était l'expression d'un sommeil de mille ans, d'un sommeil sans rêve, où le cœur ne bat plus, d'un sommeil imposé par l'excès du mal. Les yeux étaient encore entr'ouverts, mais flottants au point de ne pouvoir saisir aucun objet pour s'y arrêter, la bouche était béante et la respiration forte, égale et lente, soulevant la poitrine, comme dans un cauchemar.

Il secoua la tête, et sourit un moment, comme pour me faire entendre qu'il était inutile de m'occuper de lui. — Comme je le soutenais toujours très-ferme par les épaules, il poussa, du pied, une petite fiole qui roula jusqu'au bas de l'escalier, sans doute jusqu'aux dernières marches où Kitty s'était assise, car je l'entendis jeter un cri, et monter en tremblant. — Il la devina. — Il me fit signe de l'éloigner, et s'endormit debout sur mon épaule, comme un homme pris de vin.

Je me penchai, sans le quitter, au bord de l'es-

calier, J'étais saisi d'un effroi qui me faisait dresser les cheveux sur la tête. J'avais l'air d'un assassin.

J'aperçus la jeune femme qui se traînait, pour monter les degrés, en s'accrochant à la rampe, comme n'ayant gardé de force que dans les mains, pour se hisser jusqu'à nous. — Heureusement elle avait encore deux étages à gravir avant que de le rencontrer.

Je fis un mouvement pour porter dans la chambre mon terrible fardeau. Chatterton s'éveilla encore à demi. — Il fallait que ce jeune homme eût une force prodigieuse, car il avait bu soixante grains d'opium. — Il s'éveilla encore à demi, et employa, le croiriez-vous? — employa le dernier souffle de sa voix à me dire ceci :

Monsieur..... *you*..... médecin..... achetez-moi mon corps, et payez ma dette.

Je lui serrai les deux mains pour consentir. — Alors il n'eut plus qu'un mouvement. Ce fut le dernier. Malgré moi, il s'élança vers l'escalier, s'y jeta sur les deux genoux, tendit les bras vers Kitty, poussa un long cri, et tomba mort le front en avant.

Je lui soulevai la tête. Il n'y a rien à faire, me dis-je. — A l'autre.

J'eus le temps d'arrêter la pauvre Kitty, mais elle avait vu. — Je lui pris le bras et la forçai de s'asseoir sur les marches de l'escalier. — Elle obéit, et resta accroupie comme une folle avec les yeux ouverts. Elle tremblait de tout le corps.

Je ne sais, monsieur, si vous avez le secret de faire des phrases dans ces cas-là; pour moi, qui passe ma vie à contempler ces scènes de deuil, j'y suis muet.

Pendant qu'elle voyait devant elle fixement et sans pleurer, — je retournais dans mes mains la fiole qu'elle avait apportée dans la sienne; elle, alors, la regardant de travers, semblait dire comme Juliette : L'ingrat! avoir tout bu! ne pas me laisser une goutte amie!

Nous restions ainsi l'un à côté de l'autre assis et pétrifiés, l'un consterné, l'autre frappée à mort; aucun n'osant souffler le mot, et ne le pouvant.

Tout d'un coup une voix sonore, rude et pleine, cria d'en bas :

— *Come, mistress Bell!*

A cet appel, Kitty se leva comme par un ressort : c'était la voix de son mari. Le tonnerre eût été moins fort d'éclat, et ne lui eût pas causé, même en tombant, une plus violente et plus électrique commotion. Tout le sang se porta aux joues, elle baissa les yeux, et resta un instant debout pour se remettre.

— *Come, mistress Bell!*

Répéta la terrible voix.

Ce second coup la mit en marche, comme l'autre l'avait mise sur ses pieds. Elle descendit avec lenteur, droite, docile, avec l'air insensible, sourd et aveugle d'une ombre qui revient. Je la soutins jusqu'en bas ; elle rentra dans sa boutique, se plaça les yeux baissés à son comptoir, tira une petite bible de sa poche, l'ouvrit, commença une page et resta sans connaissance, évanouie dans son fauteuil.

Son mari se mit à gronder, des femmes à l'entourer, les enfants à crier, les chiens à aboyer.

— Et vous ? s'écria Stello en se levant avec chagrin.

— Moi ? je donnai à monsieur Bell trois guinées, qu'il reçut avec plaisir et sang-froid en les comptant bien.

— C'est, lui dis-je, le loyer de la chambre de M. Chatterton, qui est mort.

— Oh ! dit-il avec l'air satisfait.

— Le corps est à moi, dis-je, je le ferai prendre.

— Oh ! me dit-il avec un air de contentement.

Il était bien à moi, car cet étonnant Chatterton avait eu le sang-froid de laisser sur sa table un billet qui portait à peu près ceci :

— « Je vends mon corps au docteur (le nom en blanc), à la condition de payer à M. Bell six mois de loyer de ma chambre, montant à la somme de trois guinées. Je désire qu'il ne reproche pas à ses enfants les gâteaux qu'ils m'apportaient chaque jour, et qui, depuis un mois, ont seuls soutenu ma vie. »

Ici le docteur se laissa couler dans la bergère sur laquelle il était placé, et il s'y enfonça jusqu'à ce qu'il se trouvât assis sur le dos et même sur les épaules.

— Là ! dit-il avec un air de satisfaction et de soulagement, comme ayant fini son histoire.

— Mais Kitty Bell ? Kitty ? que devint-elle, dit Stello, en cherchant à lire dans les yeux froids du docteur noir ?

— Ma foi, dit celui-ci, si ce n'est la douleur, le calomel des médecins anglais dut lui faire bien du mal..... car, n'ayant pas été appelé, je vins, quelques jours après, visiter les gâteaux de sa boutique. Il y avait là ses deux beaux enfants qui jouaient et chantaient en habit noir. Je m'en allai en frappant la porte de manière à la briser.

— Et le corps du poète ?

— Rien n'y toucha que le linceul et la bière. Rassurez-vous.

— Et ses poèmes ?

— Il fallut dix-huit mois de patience pour réunir, coller et traduire les morceaux de ceux qu'il

avait déchirés dans sa fureur. Quant à ceux que le charbon de terre avait brûlés, c'était la fin de la bataille d'Hastings dont on n'a que deux chants.

— Vous m'avez écrasé la poitrine avec cette histoire, dit Stello en retombant assis.

Tous deux restèrent en face l'un de l'autre pendant trois heures quarante-quatre minutes, tristes et silencieux comme Job et ses amis. Après quoi Stello s'écria comme en continuant :

— Mais que lui offrait donc M. Beckford dans son petit billet ?

— Ha ! à propos, dit le docteur noir, comme en s'éveillant en sursaut.....

C'était une place de premier valet de chambre chez lui.

CHAPITRE XIX.

TRISTESSE ET PITIÉ.

Pendant les longs récits et les plus longs silences du docteur noir, la nuit était venue. Une haute lampe éclairait une partie de la chambre de Stello ; car cette chambre était si grande, que la lueur n'en pouvait atteindre les angles ni le haut plafond. Des rideaux épais et longs, un antique ameublement, des armes jetées sur des livres, une énorme table couverte d'un tapis qui en cachait les pieds, et sur cette table deux tasses de thé ; tout cela était sombre, et brillait par intervalle de la flamme rouge d'un large feu, ou bien se laissait dessiner à demi, et par reflets, sous la lueur jaunâtre de la lampe. Les rayons de cette lampe tombaient d'aplomb sur la figure impassible du docteur noir, et sur le large front de Stello, qui reluisait comme un crâne d'ivoire poli. Le docteur attachait sur ce front un œil fixe, dont la paupière ne s'abaissait jamais. Il semblait y suivre en silence le passage de ses idées et la lutte qu'elles avaient à livrer aux idées de l'homme dont il avait entrepris la guérison, comme un général contemplerait, d'une hauteur, l'attaque de son corps d'armée montant à la brèche, et le combat intérieur qui lui resterait contre la garnison, au milieu de la forteresse à demi conquise.

Stello se leva brusquement et se mit à marcher à grands pas d'un bout à l'autre de la chambre. Il avait passé sa main droite sous ses habits, comme pour contenir ou pour déchirer son cœur. On n'entendait que le bruit de ses talons qui frappaient sourdement sur le tapis, et le sifflement monotone d'une grande bouilloire d'argent placée sur la table, source inépuisable d'eau chaude et de délices pour les deux causeurs nocturnes. Stello laissait

échapper, en marchant vite, des exclamations douloureuses, des hésitations pénibles, des juréments étouffés, des imprécations violentes, autant que ces signes se pouvaient manifester dans un homme à qui l'usage du grand monde avait donné la retenue comme une seconde nature.

Il s'arrêta tout d'un coup et toucha de ses deux mains les mains du docteur. — Vous l'avez donc vu aussi? s'écria-t-il. — Vous avez vu et tenu dans vos bras le malheureux jeune homme qui s'était dit : *Désespère et meurs!* comme souvent vous me l'avez entendu crier la nuit. — Mais j'aurais honte d'avoir pu gémir, j'aurais honte d'avoir souffert, s'il n'était vrai que les tortures que l'on se donne par les passions égalent celles que l'on reçoit par le malheur. — Oui, cela s'est dû passer ainsi; oui, je vois chaque jour des hommes semblables à ce Beckford, qui est miraculeusement incarné d'âge en âge sous la peau blafarde des plaideurs d'affaires publiques.

O cérémonieux complimenteurs, lents paraphraseurs de banalités sententieuses! fabricateurs légers de cette chaîne lourde et croissante, pompeusement appelée Code, dont vous forgez les quarante mille anneaux qui s'entrelacent au hasard, sans suite, le plus souvent inégaux comme les grains du chapelet, et ne remontant jamais à l'immuable anneau d'or d'un religieux principe! — ô membres rachitiques des corps politiques, impolitiques plutôt! fibres détendues des assemblées, dont la pensée flasque, vacillante, multiple, égarée, corrompue, effarée, sautillante, colérique, engourdie, évaporée, émerillonnée, et toujours et sempiternellement commune et vulgaire; dont la pensée, dis-je, ne vaut pas, pour l'unité et l'accord des raisonnements, la simple et sérieuse pensée d'un Fellah jugeant sa famille, au désert, selon son cœur! n'est-ce pas assez pour vous d'être glorieusement employés à charger de tout votre poids le bât, le double bât du maître, que le pauvre âne appelle son ennemi *en bon français!* faut-il encore que vous ayez hérité du dédain monarchique, moins sa grâce héréditaire et plus votre grossièreté électorale?

Oui, noir et trop véridique docteur! oui, ils sont ainsi. — Ce qu'il faut au poète, dit l'un, c'est trois cents francs et un grenier! La misère est leur muse, dit un autre. — Bravo! — Courage! — Ce rossignol a une belle voix! crevez-lui les yeux, il chantera mieux encore! l'expérience en a été faite. Ils ont raison. Vive Dieu!

Triple divinité du ciel! que t'ont-ils donc fait ces poètes que tu créas les premiers des hommes, pour que les derniers des hommes les renient et les repoussent ainsi!

Stello parlait à peu près de la sorte en marchant. Le docteur tournait la pomme de sa canne sous son menton et souriait.

— Où se sont envolés vos *diabes bleus*? dit-il.

Le malade s'arrêta, il ferma les yeux et sourit aussi, mais ne répondit pas, comme s'il n'eût pas voulu donner au docteur le plaisir d'avouer sa maladie vaincue.

Paris était plongé dans le silence du sommeil, et l'on n'entendait au dehors que la voix rouillée d'une horloge sonnait lourdement les trois quarts d'une heure très-avancée au delà de minuit. Stello s'arrêta tout à coup au milieu de l'appartement, écoutant le marteau dont le bruit parut lui plaire; il passa ses doigts dans ses cheveux comme pour s'imposer les mains à lui-même et calmer sa tête. On aurait pu dire, en l'examinant bien, qu'il ressassait intérieurement les rênes de son âme, et que sa volonté redevenait assez forte pour contenir la violence de ses sentiments désespérés. — Ses yeux se rouvrirent, s'arrêtèrent fixement sur les yeux du docteur, et il se mit à parler avec tristesse, mais avec fermeté :

— Les heures de la nuit, quand elles sonnent, sont pour moi comme les voix douces de quelques tendres amies, qui m'appellent et me disent, l'une après l'autre : *Qu'as-tu?*

Jamais je ne les entends avec indifférence quand je me trouve seul, à cette place où vous êtes, dans ce dur fauteuil où vous voilà. — Ce sont les heures des Esprits, des Esprits légers qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes, et les font étinceler de clartés plus vives.

Je sens que je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent; elles me disent que tout ce que j'aime est endormi, qu'à présent il ne peut arriver malheur à qui m'inquiète. Il me semble alors que je suis seul chargé de veiller, et qu'il m'est permis de prendre sur ma vie ce que je voudrai du sommeil. — Certes, cette part m'appartient, je la dévore avec joie, et je n'en dois pas compte à des yeux fermés. — Ces heures m'ont fait du bien. Il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel. Peut-être que le temps, invisible comme l'air, et qui se pèse et se mesure comme lui, comme lui aussi apporte aux hommes des influences inévitables. Il y a des heures néfastes. Telle est pour moi celle de l'aube humide, tant célébrée, qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui, parce qu'elle éveille tous les cris de la foule, pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré. Dans ce moment, si vous voyez revenir la vie dans mes regards, elle y revient par des larmes. Mais c'est

la vie enfin, et c'est le calme adoré des heures noires qui me la rend.

Ah ! je sens en mon âme une ineffable pitié pour ces glorieux pauvres dont vous avez vu l'agonie, et rien ne m'arrête dans ma tendresse pour ces morts bien-aimés.

J'en vois, hélas ! d'aussi malheureux qui prennent de diverses sortes leur destinée amère. Il y en a en qui le chagrin devient bouffonnerie et grosse gaieté ; ce sont les plus tristes à mes yeux. Il y en a d'autres à qui le désespoir tourne sur le cœur. Il les rend méchants. Eh ! sont-ils bien coupables de l'être ?

En vérité, je vous le dis : l'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. — Quiconque y est traité comme Gilbert et Chatterton, qu'il frappe, qu'il frappe partout ! — Je sens pour lui (s'attaquerait-il à moi-même) l'attendrissement d'une mère pour son fils, atteint injustement dans son berceau d'une maladie douloureuse et incurable :

— Frappe-moi ! mon fils, dit-elle, mords-moi ! pauvre innocent ! tu n'as rien fait de mal, pour mériter de tant souffrir ! — Mords mon sein, cela te soulagera ! — mords, enfant, cela fait du bien !

Le docteur sourit dans un calme profond, mais ses yeux devenaient plus sombres et plus sévères de moment en moment, et avec son inflexibilité de marbre, il répondit :

— Que m'importe, s'il vous plaît, de voir à découvert que votre cœur a d'inépuisables sources de miséricorde et d'indulgence, et que votre esprit, venant à son aide, jette incessamment sur toute sorte de criminels autant d'intérêt que Godwyn en répandit sur l'assassin Falkland ? — Que m'importe cet instinct de tendresse angélique auquel vous vous livrez tout d'abord, à tout sujet ? Suis-je une femme, en qui l'émotion puisse dérouter la pensée ?

Remettez-vous, monsieur, les larmes troublent la vue.

Stello revint s'asseoir brusquement, baissa les yeux, puis les releva pour regarder son homme de travers.

— Suivez à présent, reprit le docteur, le cours de l'idée qui nous a conduits jusqu'où nous sommes arrivés. Suivez-la, s'il vous plaît, comme on suit un fleuve à travers ses sinuosités. Vous verrez que nous n'avons fait encore qu'un chemin très-court. Nous avons trouvé sur les bords une monarchie et un gouvernement représentatif, chacun avec leur poète historiquement maltraité et dédaigneusement livré à misère et à mort, et il ne m'a point échappé que vous espériez, en vous voyant transporté à la seconde forme du pouvoir, y trouver les grands du

moment plus intelligents et comprenant mieux les grands de l'avenir. Votre espoir a été déçu, mais pas assez complètement pour vous empêcher, en ce moment même, de concevoir une vague espérance qu'une forme de pouvoir plus populaire encore serait tout naturellement, par ses exemples, le correctif des deux autres. Je vois rouler dans vos yeux toute l'histoire des républiques, avec ses magnanimités de collège. Épargnez-m'en les citations, je vous en supplie, car à mes yeux l'antiquité tout entière est *hors la loi* philosophique à cause de l'esclavage qu'elle aimait tant ; et puisque je me suis fait conteur aujourd'hui, contre ma coutume, laissez-moi dire paisiblement une troisième et dernière aventure que j'ai toujours eue sur le cœur depuis le jour où j'en fus témoin. Ne soupirez pas si profondément, comme si votre poitrine voulait repousser l'air même que frappe ma voix. — Vous savez bien que cette voix est inévitable pour vous. N'êtes-vous pas fait à ses paroles ? Si Dieu nous a mis la tête plus haut que le cœur, c'est pour qu'elle le domine.

Stello courba son front avec la résignation d'un condamné qui entend la lecture de son arrêt.

— Et tout cela, s'écria-t-il, pour avoir eu, un jour de *diablos bleus*, la mauvaise pensée de me mêler de politique ! comme si cette idée, jetée au vent avec les mille paroles d'angoisse qu'arrache la maladie, valait la peine d'être combattue avec un tel acharnement ! comme si ce n'était un regard fugitif, un coup d'œil de détresse, comme celui que jette le matelot submergé, sur tous les points du rivage, ou celui....

— Poésie ! poésie ! ce n'est point cela ! interrompit le docteur, en frappant sa canne avec une force et une pesanteur de marteau. Vous essayez de vous tromper vous-même. Cette idée, vous ne la laissez pas sortir au hasard ; cette idée vous préoccupait depuis longtemps ; cette idée, vous l'aimez, vous la contemplez, vous la caressez avec un attachement secret. Elle est, à votre insu, établie profondément en vous, sans que vous en sentiez les racines, plus qu'on ne sent celles d'une dent. L'orgueil et l'ambition de l'universalité d'esprit l'ont fait germer et grandir en vous, comme dans bien d'autres que je n'ai pas guéris. Seulement vous n'osiez pas vous avouer sa présence, et vous vouliez l'éprouver sur moi, en la montrant comme par hasard, négligemment et sans prétention.

— Oh ! funeste penchant que nous avons tous à sortir de notre voie et des conditions de notre être ! — D'où vient cela, sinon de l'envie qu'a tout enfant de s'essayer au jeu des autres, ne doutant pas de ses forces et se croyant tout possible ? — D'où

vient cela, sinon de la peine qu'ont les âmes les plus libres à se détacher complètement de ce qu'aime le profane vulgaire ? — D'où vient cela, sinon d'un moment de faiblesse, où l'esprit est las de se contempler, de se replier sur lui-même, de vivre de sa propre essence et de s'en nourrir pleinement et glorieusement dans sa solitude ? Il cède à l'attraction des choses extérieures ; il se quitte lui-même, cesse de se sentir, et s'abandonne au souffle grossier des événements communs.

— Il faut, vous dis-je, que j'achève de vous relever de cet abattement, mais par degrés et en vous contraignant à suivre, malgré ses fatigues, le chemin fangeux de la vie réelle et publique, dans lequel, ce soir, nous avons été forcés de poser le pied.

Ce fut, cette fois, avec une sombre résolution d'entendre, toute semblable aux forces que rassemble un homme qui va se poignarder, que Stello s'écria :

— Parlez, monsieur.

Et le docteur noir parla ainsi qu'il suit, dans le silence d'une nuit froide et sinistre.

CHAPITRE XX.

UNE HISTOIRE DE LA TERREUR.

— Quatre-vingt-quatorze sonnait à l'horloge du dix-huitième siècle, quatre-vingt-quatorze, dont chaque minute fut sanglante et enflammée. L'an de terreur frappait horriblement et lentement au gré de la terre et du ciel qui l'écoutaient en silence.

— On aurait dit qu'une puissance insaisissable comme un fantôme passait et repassait parmi les hommes, tant leurs visages étaient pâles, leurs yeux égarés, leurs têtes ramassées entre leurs épaules reployées, comme pour les cacher et les défendre. — Cependant un caractère de grandeur et de gravité sombre était empreint sur tous ces fronts menacés et jusque sur la face des enfants ; c'était comme ce masque sublime que nous met la mort. Alors les hommes s'écartaient les uns des autres ou s'abordaient brusquement comme des combattants. Leur salut ressemblait à une attaque, leur bonjour à une injure, leur sourire à une convulsion, leur habillement aux haillons d'un mendiant, leur coiffure à une guenille trempée dans le sang, leurs réunions à des émeutes, leurs familles à des repaires d'animaux mauvais et défilants, leur éloquence aux cris des halles, leurs amours aux orgies bohémiennes, leurs cérémonies publiques à de vieilles tragédies romaines manquées, sur des tréteaux de province ; leurs guerres à des migra-

tions de peuples sauvages et misérables, les noms du temps à des parodies poissardes.

Mais tout cela était grand, parce que, dans la cohue républicaine, si tout homme jouait au pouvoir, tout homme du moins jetait sa tête au jeu.

Pour cela seul je vous parlerai des hommes de ce temps-là plus gravement que je n'ai fait des autres. Si mon premier langage était scintillant et musqué comme l'épée de bal et la poudre ; si le second était pédantesque et prolongé comme la peruque et la queue d'un aldermann, je sens que ma parole doit être ici forte et brève comme le coup d'une hache qui sort fumante d'une tête tranchée.

Au temps dont je veux parler, la démocratie régnait. Les décemvirs, dont le premier fut Robespierre, allaient achever leur règne de trois mois. Ils avaient fauché, autour d'eux, toutes les idées contraires à celle de la terreur. Sur l'échafaud des Girondins ils avaient abattu les idées d'*amour pur de la liberté*, sur celui des Hébertistes les idées du *culte de la raison unies à l'obscénité montagnarde et républicaniste* ; sur l'échafaud de Danton ils avaient tranché la dernière pensée de *modération* ; restait donc LA TERREUR. Elle donna son nom à l'époque.

Le comité de salut public marchait librement sur sa grande route, l'élargissant avec la guillotine. Robespierre et Saint-Just menaient la machine roulante ; l'un la trainait en jouant le grand prêtre, l'autre la poussait en jouant le prophète *apocalyptique*.

Comme la Mort, fille de Satan, l'épouvante lui-même, la Terreur, leur fille, s'était retournée contre eux et les pressait de son aiguillon. Oui, c'étaient leurs effrois de chaque nuit qui faisaient leurs horreurs de chaque jour.

Tout à l'heure, monsieur, je vous prendrai par la main et je vous ferai descendre, avec moi, dans les ténèbres de leur cœur ; je tiendrai devant vos yeux le flambeau dont les yeux faibles détestent la lumière, l'inexorable flambeau de Machiavel, et dans ces cœurs troublés, vous verrez clairement et distinctement naître et mourir des sentiments immondes, nés, à mon sens, de leur situation dans les événements et de la faiblesse de leur organisation incomplète, plus que d'une aveugle perversité dont leurs noms porteront toujours la honte et resteront les synonymes.

Ici Stello regarda le docteur noir avec l'expression d'une grande surprise. L'autre continua :

— C'est une doctrine qui m'est particulière, monsieur, qu'il n'y a ni héros, ni monstre. — Les enfants seuls doivent se servir de ces mots-là. — Vous êtes surpris de me voir ici de votre avis, c'est

que j'y suis arrivé par le raisonnement lucide, comme vous par le sentiment aveugle. Cette différence seule est entre nous, que votre cœur vous inspire, pour ceux que les hommes qualifient de monstres, une profonde pitié, et ma tête me donne pour eux un profond mépris. C'est un mépris glacial, pareil à celui du passant qui écrase la limace. Car s'il n'y a de monstres qu'aux cabinets anatomiques, toujours y a-t-il de si misérables créatures, tellement livrées et si brutalement, à des instincts obscurs et bas, tellement poussées, sous le vent de leur sottise, par le vent de la sottise d'autrui, tellement enivrées, étourdies et abruties du sentiment faux de leur propre valeur et de leurs droits établis on ne sait sur quoi, que je ne me sens ni rire ni larmes pour eux, mais seulement le dégoût qu'inspire le spectacle d'une nature manquée.

Les Terroristes sont de ces gens qui souvent m'ont fait ainsi détourner la vue, mais aujourd'hui je l'y ramène, pour vous, cette vue attentive et patiente que rien ne détournera de leurs cadavres jusqu'à ce que nous y ayons tout observé, jusqu'aux os du squelette.

Il n'y a pas d'année où l'on n'ait fait autant de théories sur ces hommes qu'on n'en fait en un jour dans cette année, parce qu'il n'y a pas d'époque où plus grand nombre ait nourri plus d'espérances et amassé plus de probabilités de leur ressembler et de les imiter.

C'est en effet une chose toute commode aux médiocrités qu'un temps de révolution. Alors que le beuglement de la voix étouffe l'expression pure de la pensée, que la hauteur de la taille est plus prisee que la grandeur du caractère, que la harangue sur la borne fait taire l'éloquence à la tribune, que l'injure des feuilles publiques voile momentanément la sagesse durable des livres; quand un scandale de la rue fait une petite gloire et un petit nom; quand les ambitieux centenaires feignent, pour les piper, d'écouter les écoliers imberbes qui les endoctrinent; quand l'enfant se guinde sur le bout du pied pour prêcher les hommes; quand les grands noms sont secoués pêle-mêle dans des sacs de boue, et tirés à la loterie populaire par la main des pamphletiers; quand les vieilles hontes de famille redeviennent des espèces d'honneur, hérédité chère à bien des capacités connues; quand les taches de sang font auréole au front, sur ma foi, c'est un bon temps.

A quelle médiocrité, s'il vous plait, serait-il défendu de prendre un grain luisant de cette grappe du pouvoir politique, fruit réputé si plein de richesse et de gloire? Quelle petite coterie ne peut devenir club? quel club, assemblée? quelle assem-

blée, comices? quels comices, sénat? et quel sénat ne peut régner? Et ont-ils régné sans qu'un homme y régnât? Et qu'a-t-il fallu? — Oser! — Ah! le beau mot que voilà! Quoi! c'est là tout? On! tout! Ceux qui l'ont fait, l'ont dit. Courage donc, vides cerveaux, criez et courez! — Aussi font-ils.

Mais l'habitude des synthèses a été prise dès longtemps par eux sur les bancs; on en a pour tout; on les attelle à tout; le sonnet à la sienne. Quand on veut user des morts, on peut bien leur prêter son système, chacun s'en fait un bon ou mauvais; selle à tous chevaux, il faut qu'elle aille. Monterez-vous le comité de salut public? Qu'il endosse la selle.

On a cru les membres de ce comité farouche dévoués profondément aux intérêts du peuple et tout sacrifiant aux progrès de l'humanité, tout jusqu'à leur sensibilité naturelle, tout jusqu'à l'avenir de leur nom qu'ils vouaient sciemment à l'exécration. — Système de l'année, à son usage.

Il est vrai qu'on les a presque dits aussi hydrophobes. — On les a peints comme décidés à raser de la surface de la terre toutes les têtes dont les yeux avaient vu la monarchie, et gouvernant tout exprès pour se donner la joie d'égorger. — Système de trembleurs surannés.

On leur a construit un projet édifiant d'adoucissement successif dans leur pouvoir, de confiance dans le règne de la vertu, de conviction dans la moralité de leurs crimes. — Système d'honnêtes enfants, qui n'ont que du blanc et du noir devant les yeux, nerèvent qu'anges ou démons, et ne savent pas quel incroyable nombre de masques hypocrites de toute forme, de toute couleur, de toute taille, peut cacher les traits des hommes qui ont passé l'âge des passions dévouées, et se sont livrés sans réserve aux passions égoïstes.

Il s'en trouve qui, plus forts, font à ces gens l'honneur de leur supposer une doctrine religieuse. Ils disent :

S'ils étaient Athées ou Matérialistes, peu leur importait; un meurtre impuni ne faisait qu'écraser, selon leur foi, une chose agissante.

S'ils étaient Panthéistes, peu leur importait-il, puisqu'ils ne faisaient qu'une transformation, selon leur foi.

Reste donc le cas fort douteux où ils eussent été Chrétiens sincères, et alors la damnation était réservée pour eux-mêmes, et le salut et l'indulgence pour la victime. A ce compte, il y aurait encore dévouement et service rendu à ses ennemis.

O paradoxes! que j'aime à vous voir sauter dans le cerceau!

— Et vous, que dites-vous? interrompit Stello, passionnément attentif.

— Et moi, je vais chercher à suivre pas à pas les chemins de l'opinion publique relativement à eux.

La mort est pour les hommes le plus attachant spectacle, parce qu'elle est le plus effrayant des mystères. Or, comme il est vrai qu'un sanglant dénouement suffit à illustrer quelque médiocre drame, à faire excuser ses défauts, et vanter ses moindres beautés, de même l'histoire d'un homme public est illustrée aux yeux du vulgaire par les coups qu'il a portés et le grand nombre de morts qu'il a données, au point d'imprimer pour toujours je ne sais quel lâche respect de son nom. Dès lors, ce qu'il a osé faire d'atroce est attribué à quelque faculté surnaturelle qu'il posséda. Ayant fait peur à tant de gens, cela suppose une sorte de courage pour ceux qui ne savent pas combien de fois ce fut une lâcheté. Son nom une fois devenu synonyme d'Ogre, on lui sait gré de tout ce qui sort un peu des habitudes du bourreau. Si l'on trouve dans son histoire qu'il a souri à un petit enfant, et qu'il a mis des bas de soie, cela devient trait de bonté et d'urbanité. En général le paradoxe nous plaît fort. Il heurte l'idée reçue, et rien n'appelle mieux l'attention sur le parleur ou l'écrivain. — De là les apologies paradoxales des grands tueurs de gens. — La peur, éternelle reine des masses, ayant grossi, vous dis-je, ces personnages à tous les yeux, met tellement en lumière leurs moindres actes, qu'il serait malheureux de n'y pas voir reluire quelque chose de passable. Dans l'un, ce fut tel plaidoyer hypocrite, en l'autre telle ébauche de système, tous deux donnant un faux air d'orateur et de législateur; informes ouvrages où le style, empreint de la sécheresse et de la brusquerie du combat qui les enfantait, singe la concision et la fermeté du génie. Mais ces hommes gorgés de pouvoir et soulés de sang, dans leur inconcevable orgie politique, étaient médiocres et étroits dans leurs conceptions, médiocres et faux dans leurs œuvres, médiocres et bas dans leurs actions. — Ils n'eurent quelques moments d'éclat que par une sorte d'énergie fiévreuse, une rage de nerfs qui leur venait de leurs craintes d'équilibristes sur la corde, et surtout du sentiment qui avait comme remplacé leur âme, je veux dire *l'émotion continue de l'assassinat*.

Cette émotion, monsieur, poursuivit le docteur en se croisant les jambes et prenant une prise de tabac plus à son aise, *l'émotion de l'assassinat* tient de la colère, de la peur et du spleen tout à la fois. Lorsqu'un suicide s'est manqué, si vous ne lui liez les mains, il redouble (tout médecin le sait). Il en est de même de l'assassin, il croit se défaire d'un vengeur de son premier meurtre par un second, d'un vengeur du second dans le troisième, et ainsi

de suite pour sa vie entière, s'il garde le pouvoir (cette chose divine et sainte à jamais!). Il opère alors sur une nation comme sur un corps qu'il croit gangrené; il coupe, il taille, il charpente. Il poursuit la tache noire, et cette tache, c'est son ombre, c'est le mépris et la haine qu'on a de lui : il la trouve partout. Dans son chagrin mélancolique et dans sa rage, il s'épuise à remplir une sorte de tonneau de sang, percé par le fond, et c'est aussi là son enfer.

Voilà la maladie qu'avaient ces pauvres gens dont nous parlons, assez aimables du reste.

Je les ai, je crois, bien connus, comme vous allez voir par ce que je vous raconterai, et je ne haïssais pas leur conversation ; elle était originale, il y avait du bon et du curieux surtout. Il faut qu'un homme voie un peu de tout pour bien savoir la vie vers la fin de la sienne ; science bien utile au moment de s'en aller.

Toujours est-il que je les ai vus souvent et bien examinés, qu'ils n'avaient point le pied fourchu; qu'ils n'avaient point de tête de tigre, de hyène et de loup, comme l'ont assuré d'illustres écrivains; ils se coiffaient, se rasaient, s'habillaient et déjeunaient. Il y en avait dont les femmes disaient : *Qu'il est bien!* Il y en avait plus encore dont on n'eût rien dit, s'ils n'eussent rien été; et les plus laids ont ici d'honnêtes grammairiens et de polis diplomates qui les surpassent en airs féroces, et dont on dit : *Laidetur spirituelle!* — Idées ! idées en l'air ! phrases de livres que toutes ces ressemblances animales. Les hommes sont partout et toujours de simples et faibles créatures plus ou moins ballotées et contrefaites par leur destinée. Seulement les plus forts ou les meilleurs se redressent contre elle et la façonnent à leur gré, au lieu de se laisser pétrir par sa main capricieuse.

Les Terroristes se laissèrent platement entraîner à l'instinct absurde de la cruauté et aux nécessités dégoûtantes de leur position. Cela leur advint à cause de leur médiocrité, comme j'ai dit.

Remarquez bien que, dans l'histoire du monde, tout homme régnant qui a manqué de grandeur personnelle a été forcé d'y suppléer en plaçant à sa droite le bourreau comme ange gardien. Les pauvres triumvirs dont nous parlons avaient profondément au cœur la conscience de leur dégradation morale. Chacun d'eux avait glissé dans une route meilleure, et chacun d'eux était quelque chose de manqué, l'un avocat mauvais et plat, l'autre demi-philosophe, l'autre cul-de-jatte, en-vieux de tout homme debout et entier.

Intelligences confuses et mérites avortés de corps et d'âme, chacun d'eux savait donc quel était le mépris public pour lui, et ces rois honteux, crai-

gnant les regards, faisaient luire la bache pour les éblouir et les abaisser à terre.

Jusqu'au jour où ils avaient établi leur autorité triumvirale et décenvirale, leur ouvrage n'avait été qu'une critique continuelle, calomniatrice, hypocrite et toujours féroce des pouvoirs ou des influences précédentes. Dénonciateurs, accusateurs, destructeurs infatigables, ils avaient renversé la Montagne sur la Plaine, les Danton sur les Hébert, les Desmoulins sur les Vergniaud, en présentant toujours à la multitude régnante la Méduse des conspirations, dont toute multitude est épouvantée, la croyant cachée dans son sang et dans ses veines. Ainsi, selon leur dire, ils avaient tiré du corps social une sueur abondante, une sueur de sang; mais lorsqu'il fallut le mettre debout et le faire marcher, ils succombèrent à l'essai. Impuissants organisateurs, étourdis, pétrifiés par la solitude où ils se trouvèrent tout à coup, ils ne surent que recommencer à se combattre dans leur petit troupeau souverain. Tout haletants du combat, ils s'essayaient à griffonner quelque bout de système dont ils n'entrevoyaient même pas l'application probable; puis ils retournaient à la tâche plus facile de la monstrueuse saignée. Les trois mois de leur puissance souveraine fut pour eux comme le rêve d'une nuit de malade. Ils n'eurent pas la force d'y prendre le temps de penser. Et d'ailleurs la pensée, la pensée calme, saine, forte et pénétrante, comme je la conçois, est une chose dont ils n'étaient plus dignes. Elle ne descend pas dans l'homme qui a horreur de soi.

Ce qui leur restait d'idées pour leur usage dans la conversation, vous l'allez entendre, comme j'en eus moi-même l'occasion. L'ensemble de leur vie et les jugements qu'on en porte ne sont pas d'ailleurs ce qui m'occupe, mais toujours l'idée première de notre conversation, leurs dispositions envers les Poètes et tous les artistes de leur temps. Je les prends pour dernier exemple, et comme, après tout, ils furent la dernière expression du pouvoir Républicain Démocratique, ils me seront un type excellent.

Je ne puis que gémir, avec les Républicains sincères et loyaux, du tort que ces hommes-là ont fait au beau nom latin de la *chose publique*, je conçois leur haine pour ces malheureux (âmes qui n'eurent pas une heure de paix), pour ces malheureux qui souillèrent aux yeux des nations leur forme gouvernementale favorite; mais en cherchant un peu, ne pourront-ils garder la *chose* avec un autre nom? La langue est souple. J'en gémiss, mais je n'y fus pour rien, je vous jure; je m'en lave les mains, lavez vos noms.

CHAPITRE XXI.

UN BON CANONNIER.

Il me souvient fort bien que, le 5 thermidor an II de la République, ou 1794, ce qui m'est totalement indifférent, j'étais assis, absolument seul, près de ma fenêtre, qui donnait sur la place de la Révolution, et je tournais dans mes doigts la tabatière que j'ai là, quand on vint sonner à ma porte assez violemment, vers huit heures du matin.

J'avais alors pour domestique un grand flandrin, de fort douce et paisible humeur, qui avait été un terrible canonnier pendant dix ans, et qu'une blessure au pied avait mis hors de combat. Comme je n'entendis pas ouvrir, je me levai pour voir dans l'antichambre ce que faisait mon soldat. Il dormait, les jambes sur le poêle.

La longueur démesurée de ses jambes maigres ne m'avait jamais frappé aussi vivement que ce jour-là. Je savais qu'il n'avait pas moins de cinq pieds neuf pouces quand il était debout; mais je n'en avais accusé que sa taille et non ses prodigieuses jambes, qui se développaient en ce moment dans toute leur étendue, depuis le marbre du poêle jusqu'à la chaise de paille, d'où le reste de son corps et, en outre, sa tête maigre et longue s'élevaient, pour retomber en avant, en forme de cerceau, sur ses bras croisés. — J'oubliai entièrement la sonnette, pour contempler cette innocente et heureuse créature dans son attitude accoutumée, oui, accoutumée; car, depuis que les laquais dorment dans les antichambres, et cela date de la création des antichambres et des laquais, jamais homme ne s'endormit avec une quiétude plus parfaite, ne sommeilla avec une absence plus complète de rêves et de cauchemars, et ne fut réveillé avec une égalité d'humeur aussi grande. Blaireau faisait toujours mon admiration, et le noble caractère de son sommeil était pour moi une source éternelle de curieuses observations. Ce digne homme avait dormi partout pendant dix ans, et jamais il n'avait trouvé qu'un lit fût meilleur ou plus mauvais qu'un autre. Quelquefois seulement, en été, il trouvait sa chambre trop chaude, descendait dans la cour, mettait un pavé sous sa tête et dormait. Il ne s'enrhumait jamais, et la pluie ne le réveillait pas. Lorsqu'il était debout, il avait l'air d'un peuplier prêt à tomber. Sa longue taille était voûtée, et les os de sa poitrine touchaient à l'os de son dos. Sa figure était jaune et sa peau luisante comme un parchemin. Aucune altération ne s'y pouvait remarquer en aucune occasion, sinon un sourire de paysan, à la fois niais, fin et doux. Il avait brûlé

beaucoup de poudre depuis dix ans, à tout ce qu'il y avait eu d'affaires à Paris, mais jamais il ne s'était tourmenté beaucoup du point où frappait le boulet. Il servait son canon en artiste consommé, et, malgré les changements de gouvernement, qu'il ne comprenait guère, il avait conservé un dicton des anciens de son régiment, et ne cessait de dire : *Quand j'ai bien servi ma pièce, le roi n'est pas mon maître*. Il était excellent pointeur, et devenu chef de pièce depuis quelques mois, quand il fut réformé pour une large entaille qu'il avait reçue au pied, de l'explosion d'un caisson sauté par maladresse au Champ-de-Mars. Rien ne l'avait plus profondément affligé que cette réforme, et ses camarades, qui l'aimaient beaucoup et en avaient souvent besoin, l'employaient toujours à Paris et le consultaient dans les occasions importantes. Le service de son artillerie s'accommodait assez avec le mien; car, étant rarement chez moi, j'avais rarement besoin de lui, et souvent, lorsque j'en avais besoin, je me servais moi-même de peur de l'éveiller. Le citoyen Blaireau avait donc pris, depuis deux ans, l'habitude de sortir sans m'en demander permission, mais ne manquait pourtant jamais à ce qu'il nommait *l'appel du soir*, c'est-à-dire le moment où je rentrais chez moi, à minuit ou deux heures du matin. En effet je l'y trouvais toujours endormi devant mon feu. Quelquefois il me protégeait, lorsqu'il y avait revue, ou combat, ou révolution dans la Révolution. En ma qualité de curieux, j'allais à pied par les rues, en habit noir, comme me voici, et la canne à la main, comme me voilà. Alors je cherchais de loin les canonniers (il en faut toujours un peu en révolution), et quand je les avais trouvés, j'étais sûr d'apercevoir, au-dessus de leurs chapeaux et de leurs pompons, la tête longue de mon paisible Blaireau, qui avait repris l'uniforme, et me cherchait de loin avec ses yeux endormis. Il souriait en m'apercevant, et disait à tout le monde de laisser passer un citoyen de ses amis. Il me prenait sous le bras; il me montrait tout ce qu'il y avait à voir, me nommait tous ceux qui avaient, comme on disait, gagné à la *loterie de sainte Guilotine*, et, le soir, nous n'en parlions pas : c'était un arrangement tacite. Il recevait ses gages, de ma main, à la fin du mois, et refusait ses appointements de canonnier de Paris. Il me servait pour son repos et servait la nation pour l'honneur. Il ne prenait les armes qu'en grand seigneur; cela l'arrangeait fort, et moi aussi.

Tandis que je contemplais mon domestique... (ici je dois m'interrompre et vous dire que c'est pour être compris de vous que j'ai dit *domestique*; car, en l'an II, cela s'appelait un *associé*); tandis que je le contemplais dans son sommeil, la son-

nette allait toujours son train, et battait le plafond avec une vigueur inusitée. Blaireau n'en dormait que mieux. Voyant cela, je pris le parti d'aller ouvrir ma porte.

— Vous êtes peut-être au fond un excellent homme? dit Stello.

— On est toujours bon maître quand on n'est pas le maître, répondit le docteur noir. J'ouvris ma porte.

CHAPITRE XXII.

D'UN HONNÊTE VIEILLARD.

Je trouvai devant moi deux envoyés d'espèces différentes : un vieillard et un enfant. Le vieux était poudré assez proprement; il portait un habit de livrée où la place des galons se voyait encore; il m'ôta son chapeau avec beaucoup de respect, mais en même temps il jeta les yeux avec défiance autour de lui, regarda derrière moi si personne ne me suivait, et se tint à l'écart sans entrer, comme pour laisser passer avant lui le jeune garçon qui était arrivé en même temps et qui secouait encore le cordon de la sonnette par son pied de biche. Il sonnait sur la mesure de *la Marseillaise*, qu'il sifflait (vous savez l'air probablement en 1832, où nous sommes); il continua de siffler en me regardant effrontément, et de sonner jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la dernière mesure. J'attendis patiemment et je lui donnai deux sous en lui disant :

— Recommence-moi ce refrain-là! mon enfant.

Il recommença sans se déconcerter; il avait fort bien compris l'ironie de mon présent, mais il tenait à me montrer qu'il me bravait. Il était fort joli de figure, portait sur l'oreille un petit bonnet rouge tout neuf, et le reste de son habillement déguenillé à faire soulever le cœur : les pieds nus, les bras nus, et tout à fait digne du nom de sans-culotte.

— Le citoyen Robespierre est malade, me dit-il d'un ton de voix clair et très-impérieux, en fronçant ses petits sourcils blonds. « Faut venir à deux heures le voir. »

En même temps il jeta de toute sa force ma pièce de deux sous contre une des vitres du carré, la mit en morceaux et descendit l'escalier à cloche-pied en sifflant : *Ça ira*.

— Que demandez-vous? dis-je au vieux domestique, et, comme je vis que celui-là avait besoin d'être rassuré, je lui pris le bras, par le coude, et le fis entrer dans l'antichambre.

Le bonhomme referma la porte de l'escalier avec de grandes précautions, regarda autour de lui en-

core une fois, s'avança en rasant la muraille et me dit à voix basse :

— C'est que..... monsieur, c'est que madame la duchesse est souffrante aujourd'hui...

— Laquelle? lui dis-je, voyons, parlez plus vite et plus haut. Je ne vous ai pas encore vu.

Le pauvre homme parut un peu effrayé de ma brusquerie, et, de même qu'il avait été déconcerté par la présence du petit garçon, il le fut complètement par la mienne; ses vieilles joues pâles rougirent sur leurs pommettes; il fut obligé de s'asseoir, et ses genoux tremblaient un peu.

— C'est madame de Saint-Aignan, me dit-il timidement et le plus bas qu'il put.

— Eh bien! lui dis-je, du courage, je l'ai déjà soignée. J'irai la voir ce matin à la maison Lazare. Soyez tranquille, mon ami. La traite-t-on un peu mieux?

— Toujours de même, dit-il en soupirant; il y a quelqu'un là qui lui donne un peu de fermeté, mais j'ai bien des raisons de craindre pour cette personne-là, et alors certainement madame succombera. Oui, telle que je la connais, elle succombera, elle n'en reviendra pas.

— Bah! bah! mon brave homme, les femmes facilement abattues se relèvent aisément. Je sais des idées pour soutenir bien des faibles. J'irai lui parler ce matin.

Le bonhomme voulait bien m'en dire plus long, mais je le pris par la main et lui dis : Tenez, mon ami, réveillez-moi mon domestique, si vous le pouvez, et dites-lui qu'il me faut un chapeau pour sortir.

J'allais le laisser dans l'antichambre et je ne prenaï plus garde à lui, lorsqu'en ouvrant la porte de mon cabinet, je m'aperçus qu'il me suivait, et il entra avec moi. Il avait en entrant jeté un long regard de terreur sur Blaireau, qui n'avait garde de s'éveiller.

— Eh bien! lui dis-je, êtes-vous fou?

— Non, monsieur, je suis *suspect*, me dit-il.

— Ah! c'est différent. C'est une position assez triste, mais respectable, repris-je. J'aurais dû vous deviner à cet amour de se déguiser en domestique, qui vous tient tous. C'est une monomanie. — Eh bien, monsieur, j'ai là une grande armoire vide, s'il peut vous être agréable d'y entrer.

J'ouvris les deux battants de l'armoire et le saluai comme lorsqu'on fait à quelqu'un les honneurs d'une chambre à coucher.

— Je crains, ajoutai-je, que vous ne soyez pas commodément; pourtant j'y ai déjà logé six personnes l'une après l'autre.

C'était, ma foi, vrai.

Mon bonhomme prit, lorsqu'il fut seul avec moi,

un air tout différent de sa première façon d'être. — Il se grandit et se mit à son aise; je vis un beau vieillard, moins voûté, plus digne, mais toujours pâle. Sur mes assurances qu'il ne risquait rien et pouvait parler, il osa s'asseoir et respirer.

— Monsieur, me dit-il en baissant les yeux, pour se remettre et s'efforcer de reprendre la dignité de son rang; monsieur, je veux sur-le-champ vous mettre au fait de ma personne et de ma visite. Je suis monsieur de Chénier. — J'ai deux fils qui, malheureusement, ont assez mal tourné; ils ont tous deux donné dans la révolution. L'un est Représentant, j'en gémirai toute ma vie, c'est le plus mauvais; l'aîné est en prison, c'est le meilleur. Il est un peu dégrisé, monsieur, dans ce moment-ci, et je ne sais vraiment pas plus que lui pourquoi on me l'a coffré, ce pauvre garçon, car il a fait des écrits bien révolutionnaires, et qui ont dû plaire à tous ces buveurs de sang....

— Monsieur, lui-je, je vous demanderai la permission de vous rappeler qu'il y a un de ces buveurs qui m'attend à déjeuner.

— Je le sais, monsieur, mais je croyais que c'était seulement en qualité de docteur, profession pour laquelle j'ai la plus haute vénération; car après les médecins de l'âme, qui sont les prêtres et tous les ecclésiastiques, généralement parlant, car je ne veux excepter aucun des ordres monastiques, certainement les médecins du corps.....

— Doivent arriver à temps pour le sauver, interrompis-je encore en lui secouant le bras pour le réveiller du radotage qui commençait à l'assoupir; je connais messieurs vos fils.....

— Pour abrégé, monsieur, la seule chose qui me console, me dit-il, c'est que l'aîné, le prisonnier, l'officier, n'est pas poète comme celui de Charles IX, et par conséquent lorsque je l'aurai tiré d'affaires, comme j'espère, avec votre aide, si vous voulez bien le permettre, il n'attirera pas les yeux sur lui par une publicité d'auteur.

— Bien jugé, dis-je, prenant mon parti d'écouter.

— N'est-ce pas, monsieur? continua cet excellent homme. André a de l'esprit du reste, et c'est lui qui a rédigé la lettre de Louis XVI à la convention. Si je me suis travesti, c'est par égard pour vous, qui fréquentez tous ces coquins-là, et pour ne pas vous compromettre.

— L'indépendance de caractère et le désintéressement ne peuvent jamais être compromis, dis-je en passant; allez toujours.

— Mort-Dieu! monsieur, reprit-il avec une certaine vieille chaleur militaire, savez-vous qu'il serait affreux de compromettre un galant homme comme vous, à qui l'on vient demander un service?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous offrir....., re-

pris-je en montrant mon armoire avec galanterie.

— Ce n'est point là ce qu'il me faut, me dit-il; je ne prétends point me cacher; je veux me montrer, au contraire, plus que jamais. Nous sommes dans un temps où il faut se remuer; à tout âge il faut se remuer, et je ne crains pas pour ma vieille tête. Mon pauvre André m'inquiète, monsieur; je ne puis supporter qu'il reste à cette effroyable maison de Saint-Lazare.

— Il faut qu'il reste en prison, dis-je rudement, c'est ce qu'il a de mieux à faire.

— J'irai...

— Gardez-vous d'aller.

— Je parlerai...

— Gardez-vous de parler.

Le pauvre homme se tut tout à coup et joignit les mains, entre ses deux genoux, avec une tristesse et une résignation capables d'attendrir les plus durs des hommes. Il me regardait comme un criminel à la question regardait son juge dans quelque bienheureuse époque organique. Son vieux front nu se couvrit de rides, comme une mer paisible se couvre de vagues, et ces vagues prirent cours d'abord du bas en haut par étonnement, puis du haut en bas par affliction.

— Je vois bien, me dit-il, que madame de Saint-Aignan s'est trompée; je ne vous en veux point, parce que, dans ces temps mauvais, chacun suit sa route, mais je vous demande seulement le secret, et je ne vous importunerai plus, citoyen.

Ce dernier mot me toucha plus que tout le reste, par l'effort que fit le bon vieillard pour le prononcer. Sa bouche sembla jurer, et jamais, depuis sa création, le mot de *citoyen* n'eut un pareil son. La première syllabe siffla longtemps, et les deux autres murmurèrent rapidement comme le coassement d'une grenouille qui barbote dans un marais. Il y avait un mépris, une douleur suffocante, un désespoir si vrai dans ce *citoyen*, que vous en eussiez frissonné, surtout si vous eussiez vu ce bon vieillard se lever péniblement en appuyant ses deux mains à veines bleues sur ses deux genoux, pour réussir à s'enlever du fauteuil. Je l'arrêtai au moment où il allait arriver à se tenir debout, et je le remplaçai doucement sur le coussin.

— Madame de Saint-Aignan ne vous a point trompé, lui dis-je; vous êtes devant un homme sûr, monsieur. Je n'ai jamais trahi les soupirs de personne, et j'en ai reçu beaucoup, surtout des derniers soupirs, depuis quelque temps...

Ma dureté le fit tressaillir.

— Je connais mieux que vous la position des prisonniers, et surtout de celui qui vous doit la vie, et à qui vous pouvez l'ôter si vous continuez à vous remuer, comme vous dites. Souvenez-vous, mon-

sieur, que dans les tremblements de terre il faut rester en place et immobile.

Il ne répondit que par un demi-salut de résignation et de politesse réservée, et je sentis que j'avais perdu sa confiance par ma rudesse. Ses yeux étaient plus que baissés et presque fermés quand je continuai à lui recommander un silence profond et une retraite absolue. Je lui disais (le plus poliment possible cependant) que tous les âges ont leur étourderie, toutes les passions leurs imprudences, et que l'amour paternel est presque une passion.

J'ajoutai qu'il devait penser, sans attendre de moi de plus grands détails, que je ne m'avançais pas à ce point auprès de lui, dans une circonstance aussi grave, sans être certain du danger qu'il y aurait à faire la plus légère démarche; que je ne pouvais lui dire pourquoi, mais qu'enfin il me pouvait croire; que personne n'était plus avant que moi dans la confiance des chefs actuels de l'État, que j'avais souvent profité des moments favorables de leur intimité pour soustraire quelques têtes humaines à leurs griffes et les faire glisser entre les ongles; que cependant, dans cette occasion, une des plus intéressantes qui se fût offerte, puisqu'il s'agissait de son fils aîné, intime ami d'une femme que j'avais vue naître et que je regardais comme mon enfant, je déclarais formellement qu'il fallait demeurer muet et laisser faire la destinée, comme un pilote sans boussole et sans étoiles laisse faire le vent quelquefois. — Non ! il est dit qu'il existera toujours des caractères tellement polis, usés, énervés et débilités par la civilisation, qu'ils se referment, pour le froissement d'un mot, comme des sensitives. Moi, j'ai parfois le toucher rude. — A présent j'avais beau parler, il consentait à tout ce que je conseillais, il tombait d'accord avec moi de tout ce que je disais; mais je sentais sa politesse à fleur d'eau et un roc au fond. — C'était l'entêtement des vieillards, ce misérable instinct d'une volonté myope qui surnage en nous, quand toutes nos facultés sont englouties par le temps, comme un mauvais mât au-dessus d'un vaisseau submergé.

CHAPITRE XXIII.

SUR LES HIÉROGLYPHES D'UN BON CANONNIER.

Je passe aussi rapidement d'une idée à l'autre, que l'œil de la lumière à l'ombre. Sitôt que je vis mon discours inutile, je me tus. M. de Chénier se leva, et je le reconduisis en silence jusqu'à la porte de l'escalier. Là seulement je ne pus m'empêcher de lui prendre la main et de la lui serrer cordialement. Le pauvre vieillard ! il en fut ému. Il se

retourna et ajouta d'une voix douce (mais quoi de plus entêté que la douceur!) : Je suis bien peiné de vous avoir importuné de ma demande.

— Et moi, lui dis-je, de voir que vous ne voulez pas me comprendre, et que vous prenez un bon conseil pour une défaite. Vous y réfléchirez, j'espère.

Il me salua profondément et sortit. Je revins me préparer à partir, en haussant les épaules. Un grand corps me ferma le passage de mon cabinet : c'était mon canonnier, c'était Blaireau, réveillé aussi bien qu'il était en lui. Vous croyez peut-être qu'il pensait à me servir, — point; à ouvrir les portes, — pas le moins du monde; — à s'excuser, — encore moins! Il avait ôté une manche de son habit de canonnier de Paris, et il s'amusa gravement à terminer, de la main droite, avec une aiguille, un dessin symbolique sur son bras gauche. Il se piquait jusqu'au sang, semait de la poudre dans les piqûres, l'enflammait, et se trouvait *tatoué* pour toujours. C'est un vieil usage des soldats, comme vous le savez mieux que moi. Je ne pus m'empêcher de perdre encore trois minutes à considérer cet original. — Je lui pris le bras : il se dérangea peu, et me l'abandonna avec complaisance et une satisfaction secrète. Il se regardait le bras avec douceur et vanité.

— Eh! mon garçon, m'écriai-je, ton bras est un almanach de la cour et un calendrier républicain.

Il se frotta le menton avec un rire de finesse : c'était son geste favori, et il cracha loin de lui, en mettant sa main devant sa bouche par politesse. Cela remplaçait chez lui tous les discours inutiles : c'était son signe de consentement ou d'embarras, de réflexion ou de détresse, manie de corps de garde, tic de régiment. Je contemplai sans opposition ce bras héroïque et sentimental. — La dernière inscription qu'il y avait faite était un bonnet phrygien, placé sur un cœur, et autour : *Indivisibilité ou la mort*.

— Je vois bien, lui dis-je, que tu n'es pas Fédéraliste comme les Girondins.

Il se gratta la tête. — Non, non, me dit-il, ni la citoyenne Rose non plus.

Et il me montrait finement la petite rose dessinée avec soin, à côté du cœur, sous le bonnet.

— Ah! ah! je vois pourquoi tu boites si longtemps, lui dis-je; mais je ne te dénoncerai pas à ton capitaine.

— Ah! dame! me dit-il, pour être canonnier, on n'est pas de pierre, et Rose est fille d'une dame tricoteuse, et son père est géolier à Lazare. — Fameux emploi! ajouta-t-il avec orgueil.

J'eus l'air de ne pas entendre ce renseignement,

dont je fis mon profit : il avait l'air aussi de me donner cet avis par mégarde. Nous nous entendions ainsi parfaitement, toujours selon notre arrangement tacite.

Je continuais à examiner ses hiéroglyphes de caserne avec l'attention d'un peintre en miniature. Immédiatement au-dessus du cœur républicain et amoureux, on voyait peint en bleu un grand sabre, tenu par un petit blaireau debout, ou, comme on eût dit en langage héraldique, un blaireau rampant, et au-dessus, en gros caractères : *Honneur à Blaireau, le bourreau des crânes!*

Je levai vite la tête, comme on ferait pour voir si un portrait est ressemblant.

— Ceci, c'est toi, n'est-ce pas? Ceci n'est plus pour la politique, mais pour la gloire?

Un léger sourire rida la longue figure jaune de mon canonnier, et il me dit paisiblement :

— Oui, oui, c'est moi. Les crânes sont les six maîtres d'armes à qui j'ai fait passer l'arme à gauche.

— Cela veut dire tuer, n'est-ce pas?

— Nous disons ça comme ça, reprit-il avec la même innocence.

En effet cet homme primitif, habile sans le savoir, à la manière des héros d'Otafti, avait gravé sur son bras jaune, au bout du sabre du blaireau, six fleurets renversés, qui semblaient l'adorer.

Je voulais passer outre et remonter au-dessus du coude; mais je vis qu'il faisait quelque difficulté de relever sa manche.

— Oh! ça! me dit-il, c'est quand j'étais recrue : ça ne compte plus à présent.

Je compris sa pudeur, en apercevant une fleur de lis colossale, et au-dessus : *Vivent les Bourbons et Sainte-Barbe; amour éternel à Madeleine!*

— Porte toujours des manches longues, mon enfant, lui dis-je, pour garder ta tête. Je te conseille aussi de n'ouvrir que des bras bien couverts à la citoyenne Rose.

— Bah! bah! reprit-il d'un air de niaiserie affectée, pourvu que son père m'ouvre les verrous, quelquefois, entre les heures de guichet, c'est tout ce qu'il faut pour...

Je l'interrompis afin de n'être pas forcé de le questionner.

— Allons, lui dis-je, en lui frappant sur le bras, tu es un prudent garçon, tu n'as rien fait de mal depuis que je t'ai mis ici; tu ne commenceras pas à présent. Accompagne-moi ce matin où je vais : j'aurai peut-être besoin de toi. Tu me suivras de loin dans le chemin, et tu n'entreras dans les maisons que si cela te plait. Que je te retrouve du moins dans la rue.

Il s'habilla en bâillant encore deux ou trois fois,

se frotta les yeux et me laissa sortir avant lui, tout disposé à me suivre, son chapeau à trois cornes sur l'oreille, et tenant en main une baguette blanche aussi longue que lui.

CHAPITRE XXIV.

LA MAISON LAZARE.

Saint-Lazare est une vieille maison couleur de boue. Ce fut jadis un prieuré. Je crois ne me tromper guère en disant qu'on n'acheva de le bâtir qu'en 1463, à la place de l'ancien monastère de Saint-Laurent dont parle Grégoire de Tours, comme vous le savez parfaitement, au sixième livre de son Histoire, chapitre neuvième. Les rois de France y faisaient halte deux fois : à leur entrée à Paris, ils s'y reposaient ; à leur sortie, on les y déposait en les portant à Saint-Denis. En face le prieuré était, à cet effet, un petit hôtel dont il ne reste pas pierre sur pierre, et qui se nommait le logis du roi. Le prieuré devint caserne, prison d'État, et maison de correction, et pour les moines, les soldats, les *conspirateurs* et les filles, on a tour à tour agrandi, élargi, barricadé et verrouillé ce bâtiment sale, où tout était alors d'un aspect gris, maussade et maladif. Il me fallut quelque temps pour me rendre de la place de la Révolution à la rue du Faubourg Saint-Denis, où est située cette prison. Je la reconnus de loin à une sorte de guenille bleue et rouge toute mouillée de pluie, attachée à un grand bâton noir planté au-dessus de la porte. Sur un marbre noir, en grosses lettres blanches, était gravée l'inscription générale de tous les monuments, l'inscription qui me semblait l'épithaphe de la nation :

Unité, Indivisibilité de la République, Égalité,
Fraternité ou la Mort.

Devant la porte du corps de garde infect, des sans-culottes, assis sur des bancs de chêne, aiguisaient leurs piques dans le ruisseau, jouaient à la drogue, chantaient la carmagnole, et étaient la lanterne d'un réverbère pour la remplacer par un homme qu'on voyait amené du haut du faubourg par des poissardes qui hurlaient le *Ca ira* !

On me connaissait, on avait besoin de moi, j'entrerais. Je frappai à une porte épaisse, placée à droite sous la voûte. La porte s'ouvrit à moitié comme d'elle-même, et comme j'hésitais, attendant qu'elle s'ouvrit tout à fait, la voix du geôlier me cria : Allez donc ! entrez donc ! — Et dès que j'eus mis les pieds dans l'intérieur, je sentis le froissement de la

porte sur mes talons, et je l'entendis se refermer violemment comme pour toujours, de tout le poids de ses ais massifs, de ses clous épais, de ses garnitures de fer et de ses verrous.

Le geôlier riait dans les trois dents qui lui restaient. Ce vieux coquin était accroupi dans un grand fauteuil de cuir noir, de ceux qu'on nomme à crémaillère, parce qu'ils ont, de chaque côté, des crans de fer qui soutiennent le dossier et mesurent sa courbe, lorsqu'il se renverse pour servir de lit. Là dormait et veillait, sans se déranger jamais, l'immobile portier. Sa figure ridée, jaune, ironique, s'avancait au-dessus de ses genoux, et s'y appuyait par le menton. Ses deux jambes passaient à droite et à gauche, par-dessus les deux bras du fauteuil, pour se délasser d'être assis à la manière accoutumée, et il tenait de la main droite ses clefs, de la gauche la serrure de la porte massive. Il l'ouvrait et la fermait comme par ressort et sans fatigue. — Je vis derrière son fauteuil une jeune fille debout, les mains dans les poches de son petit tablier. Elle était toute ronde, grasse et fraîche, un petit nez retroussé, des lèvres d'enfant, de grosses hanches, des bras blancs, et une propreté rare en cette maison. Robe d'étoffe rouge relevée dans les poches, et bonnet blanc orné d'une grande cocarde tricolore. —

Je l'avais déjà remarquée en passant, mais jamais avec attention. Cette fois, tout rempli des demi-confidences de mon canonnier Blaureau, je reconnus sa bonne amie Rose avec ce sentiment inné qui fait qu'on se dit, sans se tromper, d'un inconnu que l'on désirait voir : C'est lui.

Cette belle fille avait un air de bonté et de prescience tout à la fois, qui faisait, à la voir là, l'effet de redoubler la tristesse du lieu, pour lequel elle ne semblait pas faite. Toute cette fraîche personne sentait si bien le grand air de la campagne, le village, le thym et le serpolet, que je mets en fait qu'elle devait arracher un soupir à chaque prisonnier, par sa présence, en leur rappelant les plaines et les blés.

— C'est une cruauté, dis-je en m'arrêtant, une cruauté véritable que de montrer cette enfant-là aux détenus.

Elle ne comprit pas plus que si j'eusse parlé grec, et je ne prétendais pas être compris. Elle fit de grands yeux, montra les plus belles dents du monde, et cela sans sourire, en ouvrant ses lèvres, qui s'épanouirent comme un œillet que l'on presse du doigt.

Le père grogna. Mais il avait la goutte, et il ne me dit rien. J'entrai dans les corridors en tâtant la pierre, avec ma canne, devant mes pieds, parce que alors les larges et longues avenues humides

étaient sombres et mal éclairées, en plein jour, par des réverbères rouges et infects.

Aujourd'hui que tout devient propre et poli, si vous alliez visiter Saint-Lazare, vous verriez une belle infirmerie, des cellules neuves et bien rangées, des murs blanchis, des carreaux lavés, de la lumière, de l'air, de l'ordre partout. Les geôliers, les guichetiers, les porte-clefs d'aujourd'hui se nomment directeurs, conducteurs, correcteurs, surveillants; portent uniforme bleu à boutons d'argent; parlent d'une voix douce, et ne connaissent que par oui-dire leurs anciens noms, qu'ils trouvent *ridicules*.

Mais en 1794, cette noire *Maison Lazare* ressemblait à une grande cage d'animaux féroces. Il n'existait là que le vieux bâtiment gris qu'on y voit encore; bloc énorme et carré. Quatre étages de prisonniers gémissaient et hurlaient l'un sur l'autre. Au dehors, on voyait aux fenêtres, des grilles, des barreaux énormes, formant, en largeur, des anneaux, en hauteur, des piques de fer, et entretenant de si près la lance et la chaîne, que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors mal éclairés divisaient chaque étage, coupés eux-mêmes par quarante portes, de loges dignes d'enfermer des loups, et souvent pénétrées aussi d'une odeur de tanière; de lourdes grilles de fer, massives et noires, au bout de chaque corridor et à toutes les portes des loges, de petites ouvertures carrées et grillées que l'on nomme *guichets*, et que les geôliers ouvrent en dehors pour surprendre et surveiller le prisonnier à toute heure.

Je traversai, en entrant, la grande cour vide où l'on rangeait d'ordinaire les terribles chariots destinés à emporter des charges de victimes. Je grimpai sur le perron à demi détruit par lequel elles descendaient pour monter dans leur dernière voiture.

Je passai un lieu abominable, humide et sinistre, usé par le frottement des pieds, brisé et marqué sur les murs, comme s'il s'y passait chaque jour quelque combat. Une sorte d'auge pleine d'eau, d'une mauvaise odeur, en était le seul meuble. Je ne sais ce qu'on y faisait, mais ce lieu se nommait et se nomme encore le *Casse-Gueule*.

J'arrivai au préau, large et laide cour enchâssée dans de hautes murailles; le soleil y jette quelquefois un rayon triste, du haut d'un toit. Une énorme fontaine de pierre est au milieu; quatre rangées d'arbres autour. Au fond, tout au fond, un Christ blanc sur une croix rouge, rouge d'un rouge de sang.

Deux femmes étaient au pied de ce grand Christ, l'une très-jeune, et l'autre très-âgée. La plus jeune priait à deux genoux, à deux mains, la tête bais-

sée, et fondant en larmes; elle ressemblait tant à la belle princesse de Lamballe que je détournai la tête. Ce souvenir m'était odieux.

La plus âgée arrosait deux vignes qui poussaient lentement au pied de la croix. Les vignes y sont encore. Que de gouttes et de larmes ont arrosé leurs grappes, rouges et blanches comme le sang et les pleurs!

Un guichetier lavait son linge, en chantant, dans la fontaine du milieu. J'entrai dans les corridors, et, à la douzième loge du rez-de-chaussée, je m'arrêtai. Un porte-clefs vint, me toisa, me reconnut, mit sa patte grossière sur la main plus élégante du verrou, et l'ouvrit. — J'étais chez madame la duchesse de Saint-Aignan.

CHAPITRE XXV.

- UNE JEUNE MÈRE.

Comme le porte-clefs avait ouvert brusquement la porte, j'entendis un petit cri de femme, et je vis que madame de Saint-Aignan était surprise et honteuse de l'être. Pour moi, je ne fus étonné que d'une chose à laquelle je ne pouvais m'accoutumer: c'était la grâce parfaite et la noblesse de son maintien, son calme, sa résignation douce, sa patience d'ange et sa timidité imposante. Elle se faisait obéir, les yeux baissés, par un ascendant que je n'ai vu qu'à elle. Cette fois, elle était déconcertée de notre entrée, mais elle s'en tira à merveille, et voici comment.

Sa cellule était petite et brûlante, exposée au midi, et thermidor était, je vous assure, tout aussi chaud que l'eût été juillet à sa place. Madame de Saint-Aignan n'avait d'autre moyen de se garantir du soleil, qui tombait d'aplomb dans sa pauvre petite chambre, que de suspendre à la fenêtre un grand châle, le seul, je pense, qu'on lui eût laissé. Sa robe très-simple était fort décollée, ses bras étaient nus, ainsi que tout ce que laisserait voir une robe de bal, mais rien de plus que cela. C'était peu pour moi, mais beaucoup trop pour elle. Elle se leva en disant: Eh! mon Dieu! — et croisa ses deux bras sur sa poitrine, comme une baigneuse surprise l'aurait pu faire. Tout rougit en elle, depuis le front jusqu'au bout des doigts, et ses yeux se mouillèrent un instant.

Ce fut une impression très-passagère. Elle se remit bientôt en voyant que j'étais seul; et, jetant sur ses épaules une sorte de peignoir blanc, elle s'assit sur le bord de son lit pour m'offrir une chaise de paille, le seul meuble de sa prison. — Je m'aperçus alors qu'un de ses pieds était nu, et qu'elle

tenait à la main un petit bas de soie noir et brodé à jour.

— Bon Dieu! dis-je; si vous m'aviez fait dire un mot de plus...

— La pauvre reine en a fait autant! dit-elle vivement, elle sourit avec une assurance et une dignité charmantes, en levant ses grands yeux sur moi; mais bientôt sa bouche reprit une expression grave, et je remarquai sur son noble visage une altération profonde et nouvelle, ajoutée à sa mélancolie accoutumée.

— Asseyez-vous! asseyez-vous! me dit-elle en parlant vite, d'une voix altérée et avec une prononciation saccadée. Depuis que ma grossesse a été déclarée, grâce à vous, et je vous en dois.....

— C'est bon, c'est bon, dis-je en interrompant à mon tour, par aversion pour les phrases.

— J'ai un sursis, continua-t-elle; mais il va, dit-on, arriver des chariots aujourd'hui, et ils ne partiront pas vides pour le tribunal révolutionnaire.

Ici ses yeux s'attachèrent à la fenêtre, et me parurent un peu égarés.

— Les chariots, les terribles chariots! dit-elle. Leurs roues ébranlent tous les murs de Saint-Lazare! Le bruit de leurs roues m'ébranle tous les nerfs. Comme ils sont légers et bruyants quand ils roulent sous la voûte en entrant, et comme ils sont lents et lourds en sortant avec leur charge! — Hélas! ils vont venir se remplir d'hommes, de femmes et d'enfants aujourd'hui, à ce que j'ai entendu dire. C'est Rose qui l'a dit dans la cour, sous ma fenêtre, en chantant. La bonne Rose a une voix qui fait du bien à tous les prisonniers. Cette pauvre petite!

Elle se remit un peu, se tut un moment, passa sa main sur ses yeux qui s'attendrissaient, et reprenant son air noble et confiant :

— Ce que je voulais vous demander, me dit-elle, en appuyant légèrement le bout de ses doigts sur la manche de mon habit noir, c'est un moyen de préserver de l'influence de mes peines et de mes souffrances, l'enfant que je porte dans mon sein. J'ai peur pour lui....

Elle rougit, mais elle continua malgré la pudeur et la soumit à entendre ce qu'elle voulait me dire.

Elle s'animait en parlant.

— Vous autres hommes, et vous, tout docteur que vous êtes, vous ne savez pas ce que c'est que cette fierté et cette crainte que ressent une femme dans cet état. Il est vrai que je n'ai vu aucune femme pousser aussi loin que moi ces terreurs.

Elle leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu! quel effroi divin! quel étonnement toujours nouveau! Sentir un autre cœur battre dans mon cœur, une âme angélique se mouvoir dans

mon âme troublée, et y vivre d'une vie mystérieuse qui ne lui sera jamais comptée, excepté par moi qui la partage! Penser que tout ce qui est agitation pour moi est peut-être souffrance pour cette créature vivante et invisible, que mes craintes peuvent lui être des douleurs, mes douleurs des angoisses, mes angoisses la mort! — Quand j'y pense, je n'ose plus remuer ni respirer. J'ai peur de mes idées, je me reproche d'aimer comme de haïr, de crainte d'être émue. — Je me vénère, je me crains comme si j'étais une sainte. — Voilà mon état.

Elle avait l'air d'un ange en parlant ainsi, et elle pressait ses deux bras croisés sur sa ceinture, qui commençait à peine à s'élargir depuis deux mois.

— Donnez-moi une idée qui me reste toujours présente, là, dans l'esprit, poursuivit-elle en me regardant fixement, et qui m'empêche de faire mal à mon fils.

Ainsi, comme toutes les jeunes mères que j'ai connues, elle disait d'avance *mon fils*, par un désir inexplicable et une préférence instinctive. Cela me fit sourire malgré moi.

— Vous avez pitié de moi, dit-elle, je le vois bien, allez! — Vous savez que rien ne peut cuirasser notre pauvre cœur au point de l'empêcher de bondir, de faire tressaillir tout notre être et de marquer au front nos enfants, pour le moindre de nos désirs.

— Cependant, poursuivit-elle en laissant tomber sa belle tête, avec abandon, sur sa poitrine, il est de mon devoir d'amener mon enfant jusqu'au jour de sa naissance, qui sera la veille de ma mort. — On ne me laisse sur la terre que pour cela, je ne suis bonne qu'à cela, je ne suis rien que la frêle coquille qui le conserve, et qui sera brisée après qu'il aura vu le jour. Je ne suis pas autre chose! pas autre chose, monsieur! — Croyez-vous..... (et elle me prit la main), croyez-vous qu'on me laisse au moins quelques bonnes heures, pour le regarder quand il sera né? — S'ils vont me tuer tout de suite, ce sera bien cruel, n'est-ce pas? — Eh bien! si j'ai seulement le temps de l'entendre crier et de l'embrasser tout un jour, je leur pardonnerai, je crois, tant je désire ce moment-là.

Je ne pouvais que lui serrer les mains, je les baisai avec un respect religieux et sans rien dire, crainte de l'interrompre.

Elle se prit à sourire avec toute la grâce d'une jolie femme de vingt-quatre ans, et ses larmes parurent joyeuses un moment.

— Il me semble toujours que vous savez tout, vous. Il me semble qu'il n'y a qu'à dire : pourquoi? et que vous allez répondre, vous. — Pourquoi, dites-moi, une femme est-elle tellement mère qu'elle est moins toute autre chose? moins amie, moins

filles, moins épouse même, et moins vaine, moins délicate, peut-être moins pensante? Qu'un enfant qui n'est rien soit tout! — Que ceux qui vivent soient moins que lui! c'est injuste, et cela est. Pourquoi cela est-il? — Je me le reproche.

— Calmez-vous! calmez-vous! lui dis-je, vous avez un peu de fièvre, vous parlez vite et haut. Calmez-vous!

— Eh! mon Dieu! cria-t-elle, celui-là, je ne le nourrirai pas!

En disant cela, elle me tourna le dos tout d'un coup et se jeta la figure sur son petit lit, pour y pleurer quelque temps, sans se contraindre devant moi : son cœur débordait.

Je regardais avec attention cette douleur si franche qui ne cherchait point à se cacher, et j'admira l'oubli total où elle était de la perte de ses biens, de son rang, des recherches délicates de la vie. Je retrouvais en elle ce qu'à cette époque j'eus souvent occasion d'observer, c'est que ceux qui perdent le plus sont toujours aussi ceux qui se plaignent le moins.

L'habitude du grand monde et d'une continuelle aisance élève l'esprit au-dessus du luxe que l'on voit tous les jours, et ne plus le voir est à peine une privation. Une éducation élégante donne le dédain des souffrances physiques, et ennoblit, par un doux sourire de pitié, les soins minutieux et misérables de la vie; apprend à ne compter pour quelque chose que les peines de l'âme, à voir sans surprise une chute mesurée d'avance par l'instruction, les méditations religieuses, et même toutes les conversations des familles et des salons, et surtout à se mettre au-dessus de la puissance des événements par le sentiment de ce qu'on vaut.

Madame de Saint-Aignan avait, je vous assure, autant de dignité en cachant sa tête sur la couverture de laine de son lit de sangle, que je lui en avais vu lorsqu'elle appuyait son front sur ses meubles de soie. La dignité devient à la longue une qualité qui passe dans le sang, et de là dans tous les gestes qu'elle ennoblit. Il ne serait venu à la pensée de personne de trouver ridicule ce que je vis mieux que jamais en ce moment, c'est-à-dire le joli petit pied nu, que j'ai dit, croisé sur l'autre que chaussait un bas de soie noir. Je n'y pense même à présent que parce qu'il y a des traits caractéristiques dans tous les tableaux de ma vie, qui ne s'effacent jamais de ma mémoire. Malgré moi, je la revois ainsi. Je la peindrais dans cette attitude.

Comme on ne pleure guère une journée de suite, je regardai mes deux montres, je vis à l'une dix heures et demie, à l'autre onze heures précises; je pris le terme moyen, et jugeai qu'il devait être dix heures trois quarts. J'avais du temps, et je me

mis à considérer la chambre et particulièrement ma chaise de paille.

CHAPITRE XXVI.

UNE CHAISE DE PAILLE.

Comme j'étais placé de côté sur cette chaise, ayant le dossier sous mon bras gauche, je ne pus m'empêcher de le considérer. Ce dossier, fort large, était devenu noir et luisant, non à force d'être bruni et ciré, mais par la quantité de mains qui s'y étaient posées, qui l'avaient frotté dans les crispations de leur désespoir; par la quantité de pleurs qui avaient humecté le bois, et par les morsures de la dent même des prisonniers. Des entailles profondes, de petites coches, des marques d'ongles sillonnaient ce dos de chaise. Des noms, des croix, des lignes, des signes, des chiffres, y étaient gravés au couteau, au canif, au clou, au verre, au ressort de montre, à l'aiguille, à l'épingle.

Ma foi! je devins si attentif à les examiner, que j'en oubliai presque ma pauvre petite prisonnière. Elle pleurait toujours, moi je n'avais rien à lui dire, si ce n'est : Vous avez raison de pleurer; car lui prouver qu'elle avait tort m'eût été impossible, et pour m'attendrir avec elle, il aurait fallu pleurer encore plus fort. Non! ma foi!

Je la laissai donc continuer, et je continuai, moi, la lecture de ma chaise.

C'étaient des noms, charmants quelquefois, quelquefois bizarres, rarement communs, toujours accompagnés d'un sentiment ou d'une idée. De tous ceux qui avaient écrit là, pas un n'avait en ce moment sa tête sur ses épaules. C'était un sinistre *album* que cette planche. Les voyageurs qui s'y étaient inscrits étaient tous au seul port où nous soyons sûrs d'arriver, et tous parlaient de leur traversée avec mépris et sans beaucoup de regrets, sans espoir non plus d'une vie meilleure, ou, seulement, d'une vie nouvelle, ou d'une autre vie où l'on se sente vivre. Ils paraissaient s'en peu soucier. Aucune foi dans leurs inscriptions, aucun athéisme non plus; mais quelques élans de passions, de passions cachées, secrètes, profondes, indiquées vaguement par le prisonnier présent au prisonnier à venir, dernier legs du mort au mourant.

Quand la foi est morte au cœur d'une nation vieillie, ses cimetières (et ceci en était un) ont l'aspect d'une décoration païenne. Tel est votre *Père-Lachaise*. Amenez-y un Indou de Calcutta, et demandez-lui : — Quel est ce peuple dont les morts ont sur leur poussière des petits jardins remplis de petites urnes, de colonnes d'ordre dorique ou co-

rinthien, de petites arcades de fantaisie à mettre sur la cheminée comme pendules curieuses; le tout bien badigeonné, marbré, doré, enjolivé, vernissé; avec des grillages tout autour, pareils aux cages des serins et des perroquets; et, sur la pierre, des phrases semi-françaises de sensiblerie *Riccobonienne*, tirées des romans qui font sangloter les portières et dépérir toutes les brodeuses?

L'Indou sera embarrassé; il ne verra ni pagode de Brahma, ni statues de Wishnou aux trois têtes, aux jambes croisées et aux sept bras; il cherchera le *Lingam*, et ne le trouvera pas; il cherchera le turban de Mahomet, et ne le trouvera pas; il cherchera la Junon des morts, et ne la trouvera pas; il cherchera la Croix, et ne la trouvera pas, ou la démêlant avec peine à quelques détours d'allées, enfouie dans des bosquets, et houleuse comme une violette, il comprendra bien que les chrétiens font exception dans ce grand peuple; il se grattera la tête en la balançant, et jouant avec ses boucles d'oreilles en les faisant tourner rapidement comme un jongleur. Et, voyant des noces bourgeoises courir, en riant, dans les chemins sablés, et danser sous les fleurs et sur des fleurs des morts; remarquant l'urne qui domine le tombeau; n'ayant vu que rarement : *Priez pour lui, priez pour son âme*. Il vous répondra : « Très-certainement ce peuple brûle ses morts et enferme leurs cendres dans ces urnes. Ce peuple croit qu'après la mort du corps, tout est dit pour l'homme. Ce peuple a coutume de se réjouir de la mort de ses pères, et de rire sur leurs cadavres, parce qu'il hérite enfin de leurs biens, ou parce qu'il les félicite d'être délivrés du travail et de la souffrance.

» Puisse Siwa aux boucles dorées et au col d'azur, adoré de tous les lecteurs du Vêda, me préserver de vivre parmi ce peuple qui, pareil à la fleur *dou-rouy*, a, comme elle, deux faces trompeuses ! »

Le dossier de la chaise qui m'occupait et m'occupe encore, était tout pareil à nos cimetières. Une idée religieuse pour mille indifférentes, une croix sur mille urnes.

J'y lus :

Mourir? — Dormir.

ROUGEOT-DE-MONTCAIR, garde du corps.

Il avait rapporté, me dis-je, la moitié d'une idée d'Hamlet. C'est toujours penser.

Frailty thy name is woman!

J.-F. GAUTHIER.

A quelle femme pensait celui-là? me demandai-je.

C'est bien le moment de se plaindre de leur fragilité. — Eh! pourquoi pas? me dis-je ensuite en lisant sur la liste des prisonniers, sur le mur : — *Âgé de vingt-six ans, ex-page du tyran*. — Pauvre jeune page, une jalousie d'amour le suivait à Saint-Lazare! Ce fut peut-être le plus heureux des prisonniers. Il ne pensait pas à lui-même. Oh! le bel âge où l'on rêve amour sous le couteau!

Plus bas et entouré de festons et de lacs d'amours, un nom d'imbécile :

Ici a gémé dans les fers Agricola-Adorable Franconville, de la section Brutus; bon patriote, ennemi du négociantisme, ex-huissier, ami du sans-culottisme. Il ira au néant avec un républicanisme sans tache.

Je détournai un moment la tête à demi pour voir si ma douce prisonnière était un peu remise de son trouble; mais comme j'entendais toujours ses pleurs, je ne voulus pas les voir, décidé à ne pas l'interroger de peur de redoublement; il me parut d'ailleurs qu'elle m'avait oublié, et je continuai.

Une petite écriture de femme bien fine et déliée :

Dieu protège le roi Louis XVII et mes pauvres parents.

MARIE DE SAINT-CHAMANS, âgée de quinze ans.

Pauvre enfant! j'ai retrouvé hier son nom, et vous le montrerai, sur une liste annotée de la main de Robespierre; il y a en marge :

Beaucoup prononcée en fanatisme et contre la liberté, quoique très-jeune.

Quoique très-jeune! il avait eu un moment de pudeur, le galant homme!

En réfléchissant, je me retournai. Madame de Saint-Aignan, entièrement et toujours abandonnée à son chagrin, pleurait encore. Il est vrai que trois minutes m'avaient suffi, comme vous pensez bien, pour lire, et lire lentement, ce qu'il me faut bien plus de temps pour me rappeler et vous raconter.

Je trouvai pourtant qu'il y avait une sorte d'obstination ou de timidité à conserver cette attitude aussi longtemps. Quelquefois on ne sait par quel chemin revenir d'un éclat de douleur, surtout en présence des caractères puissants et contenus, qu'on appelle froids, parce qu'ils renferment des pensées et des sensations hors de la mesure commune, et qui ne tiendraient pas dans les dialogues ordinaires. Quelquefois aussi on ne veut pas en revenir, à moins que l'interlocuteur ne fasse quelque question sentimentale. Moi, cela m'embarrasse. Je me retournai encore comme pour suivre l'histoire de ma chaise et de ceux qui y avaient veillé, pleuré, blasphémé, prié ou dormi.

CHAPITRE XXVII.

UNE FEMME EST TOUJOURS UN ENFANT.

J'eus le temps de lire encore ceci qui vous fera battre le cœur :

Souffre, au cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure si je meurs.

Point de signature, et plus bas :

J'ai vu, sur d'autres yeux qu'amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
Et du miel le plus doux que sa bouche respire,
Un autre s'enivrer.

Comme j'approchais minutieusement les yeux de l'écriture, y portant aussi la main, je sentis sur mon épaule une main qui n'était point pesante. Je me retournai : c'était la gracieuse prisonnière, le visage encore humide, les joues moites, les lèvres humectées, mais ne pleurant plus. Elle venait à moi, et je sentis, à je ne sais quoi, que c'était pour s'arracher du cœur quelque chose de difficile à dire que je n'y avais pas voulu prendre.

Il y avait dans ses regards et sa tête penchée quelque chose de suppliant qui disait tout bas : — Mais interrogez-moi donc !

— Eh bien ! quoi ? lui dis-je tout haut en détournant la tête seulement.

— N'effacez pas cette écriture-là, dit-elle d'une voix douce et presque musicale, en se penchant tout à fait sur mon épaule. Il était dans cette cellule : on l'a transféré dans une autre chambre, dans l'autre cour. M. de Chénier est tout à fait de nos amis, et je suis bien aise de conserver ce souvenir de lui, pendant le temps qui me reste.

Je me retournai et je vis une sorte de sourire effleurer sa bouche sérieuse. — Que pourraient vouloir dire ces derniers vers ? continua-t-elle. On ne sait vraiment pas quelle jalousie ils expriment.

— Ne furent-ils pas écrits avant qu'on ne vous eût séparée de M. le duc de Saint-Aignan ? dis-je avec indifférence. — Depuis un mois en effet, son mari avait été transféré dans le corps de logis le plus éloigné d'elle.

Elle sourit sans rougir.

— Ou bien, poursuivis-je sans le remarquer, seraient-ils faits pour mademoiselle de Coigny ?

Elle rougit sans sourire cette fois, et retira ses bras de mon épaule avec un peu de dépit. Elle fit un tour dans la chambre.

— Qui peut, dit-elle, vous faire soupçonner

cela ? Il est vrai que cette petite est bien coquette, mais c'est un enfant. Et, poursuivit-elle avec un air de fierté, je ne sais pas comment on peut penser qu'un homme d'esprit comme M. de Chénier soit occupé d'elle à ce point-là.

— Ah ! jeune femme, pensai-je en l'écoutant, je sais bien ce que tu veux que l'on te dise ; mais j'attendrai, fais encore un pas vers moi.

Voyant ma froideur, elle prit un grand air, et vint à moi comme une reine.

— J'ai une très-haute idée de vous, monsieur, me dit-elle, et je veux vous le prouver, en vous confiant cette boîte, qui renferme un médaillon précieux. Il est question, dit-on, de fouiller une seconde fois les prisons. Nous fouiller, c'est nous dépouiller. Jusqu'à ce que cette inquiétude soit passée, soyez assez bon pour garder ceci. Je vous le redemanderai quand je me croirai en sûreté pour tout, hormis pour la vie, dont je ne parle pas.

— Bien entendu, dis-je.

— Vous êtes franc, au moins, dit-elle en riant, malgré qu'elle en eût ; mais vous vous adressez bien, et je vous remercie de me connaître assez de courage pour qu'on puisse me parler gaiement de ma mort.

Elle prit, sous son chevet, une petite boîte de maroquin violet, dans laquelle un ressort ouvert me fit entrevoir une peinture. Je pris la boîte, et, en la serrant avec le pouce, je la refermai à dessein. Je baissais les yeux, je faisais la moue, je balançais la tête d'un air de président ; enfin j'avais l'air doctoral et discret d'un homme qui, par délicatesse, ne veut même pas savoir ce qu'il se charge de conserver en dépôt. — Je l'attendais là.

— Mon Dieu, dit-elle, que n'ouvrez-vous cette boîte ? je vous le permets.

— Eh ! madame la duchesse, lui dis-je, croyez bien que la nature du dépôt ne peut influer sur ma discrétion et ma fidélité. Je ne veux pas savoir ce que renferme la boîte.

Elle prit un autre ton un peu bref, absolu et vif.

— Ah ça ! je ne veux point que vous pensiez que ce soit un mystère : c'est la chose la plus simple du monde. Vous savez que M. de Saint-Aignan, à vingt-sept ans, est à peu près du même âge que M. de Chénier. Vous avez pu remarquer qu'ils ont beaucoup d'attachement l'un pour l'autre. M. de Chénier s'est fait peindre ici : il nous a fait promettre de conserver ce souvenir, si nous lui survivions : c'est un quine à la loterie ; mais enfin nous avons promis, et j'ai voulu garder moi-même ce portrait, qui certainement serait celui d'un grand homme, si on connaissait les choses qu'il m'a lues.

— Quoi donc ? dis-je d'un air surpris.

Elle fut bien aise de mon étonnement, et prit, à

son tour, un air de discrétion, en se reculant un peu.

— Il n'y a que moi, absolument que moi qui aie la confiance de ses idées, dit-elle, et j'ai donné ma parole de n'en rien révéler à qui que ce soit, même à vous. Ce sont des choses d'un ordre très-élevé : il se plaît à en causer avec moi.

— Et quelle autre femme pourrait l'entendre ! dis-je en courtisan véritable ; car depuis longtemps une autre femme et M. de Pange m'en avaient donné des fragments.

Elle me tendit la main : c'était tout ce qu'elle voulait. Je baisai le bout effilé de ses doigts blancs, et je ne pus empêcher mes lèvres de dire sur sa main, en l'effleurant : Hélas ! madame, ne dédaignez pas mademoiselle de Coigny, car une femme est toujours un enfant.

CHAPITRE XXVIII.

LE RÉFECTOIRE.

On m'avait enfermé, selon l'usage, avec la gracieuse prisonnière ; comme je tenais encore sa main, les verrous s'ouvrirent, un guichetier cria : Bérenger, femme Aignan ! — Allons ! Hé ! au réfectoire ! Ho ! Hé !

— Voilà, me dit-elle avec une voix bien douce et un sourire très-fin, voilà mes gens qui m'annoncent que je suis servie.

Je lui donnai le bras, et nous entrâmes dans une grande salle au rez-de-chaussée, en baissant la tête pour passer les portes basses et les guichets.

Une table large et longue, sans linge, chargée de couverts de plomb, de verres d'étain, de cruches de grès, d'assiettes de faïence bleue ; des bancs de bois de chêne noir, luisant, usé, rocailleux et sentant le goudron ; des pains ronds entassés dans des paniers ; des piliers grossièrement taillés, posant leurs pieds lourds sur des dalles fendues, et supportant de leur tête informe un plancher enfumé ; autour de la salle, des murs couleur de suie, hérissés de piques mal montées et de fusils rouillés ; tout cela éclairé par quatre gros réverbères à fumée noire, et rempli d'un air de cave humide qui faisait tousser en entrant : voilà ce que je trouvais.

Je fermai les yeux un instant pour mieux voir ensuite. Ma résignée prisonnière en fit autant. Nous vîmes, en les ouvrant, un cercle de quelques personnes qui s'entretenaient à l'écart. Leur voix douce et leur ton poli et réservé me firent deviner des gens bien élevés. Ils me saluèrent de leur place et se levèrent quand ils aperçurent la duchesse de Saint-Aignan. Nous passâmes plus loin.

A l'autre bout de la table était un autre groupe

plus nombreux, plus jeune, plus vif, tout remuant, bruyant et riant ; un groupe pareil à un grand quadrille de la cour en négligé, le lendemain du bal. C'étaient des jeunes personnes assises à droite et à gauche de leur grande tante ; c'étaient des jeunes gens chuchotant, se parlant à l'oreille, se montrant du doigt avec ironie ou jalousie ; on entendait des demi-rires, des chansonnettes, des airs de danse, des glissades, des pas, des claquements de doigts remplaçant castagnettes et triangles ; on s'était formé en cercle, on regardait quelque chose qui se passait au milieu du groupe nombreux. Ce quelque chose causait d'abord un moment d'attente et de silence, puis un éclat bruyant de blâme ou d'enthousiasme, des applaudissements ou des murmures de mécontentement, comme après une scène bonne ou mauvaise. Une tête s'élevait tout à coup, et tout à coup on ne la voyait plus.

— C'est quelque jeu innocent, dis-je en faisant lentement le tour de la grande table longue et carrée.

Madame de Saint-Aignan s'arrêta, s'appuya sur la table, et quitta mon bras pour presser sa ceinture de l'autre main, son geste accoutumé.

— Eh ! mon Dieu ! n'approchons pas ! c'est encore leur horrible jeu, me dit-elle ; je les avais tant priés de ne plus recommencer ! Mais les conçoit-on ? C'est d'une dureté inouïe ! — Allez voir cela, je reste ici.

Je la laissai s'asseoir sur le banc et j'allai voir.

Cela ne me déplut pas tant qu'à elle, moi. J'admirai au contraire ce jeu de prison, comparable aux exercices des gladiateurs. Oui, monsieur, sans prendre les choses aussi pesamment et gravement que l'antiquité, la France a autant de philosophie quelquefois. Nous sommes latinistes de père en fils pendant notre première jeunesse, et nous ne cessons de faire des stations et d'adorer devant les mêmes images où ont prié nos pères. Nous avons tous, à l'école, crié miracle sur cette étude de *mourir avec grâce* que faisaient les esclaves du peuple romain. Eh bien ! monsieur, j'en vis faire là tout autant, sans prétention, sans appareil, en riant, en plaisantant, en disant mille mots moqueurs, aux esclaves du peuple souverain.

— A vous, madame de Périgord, dit un jeune homme en habit de soie bleu rayé de blanc, voyons comment vous monterez.

— Et ce que vous montrerez, dit un autre.

— A l'amende, cria-t-on, voilà qui est trop libre et de mauvais ton.

— Mauvais ton tant qu'il vous plaira, dit l'accusé, mais le jeu n'est pas fait pour autre chose que pour voir laquelle de ces dames montera le plus décemment.

— Quel enfantillage! dit une femme fort agré-
able, d'environ trente ans; moi, je ne monterai pas
si la chaise n'est pas mieux placée.

— Oh! oh! c'est une honte, madame de Péri-
gord! dit une femme; la liste de nos noms porte
Sabine Vériville devant le vôtre; montez en Sabine,
voyons!

— Je n'en ai pas le costume, fort heureusement.

— Mais où mettre le pied? dit la jeune femme
embarrassée.

On rit. Chacun s'avança, chacun se baissa, cha-
cun gesticula, montra, décrivit :

— Il y a une planche ici. — Non, là. — Haute
de trois pieds. — De deux seulement. — Pas plus
haute que la chaise. — Moins haute. — Vous vous
trompez. — Qui vivra verra! — Au contraire, qui
mourra verra.

Nouveau rire.

— Vous gêtez le jeu, dit un homme grave, sé-
rieusement dérangé et lorgnant les pieds de la jeune
femme.

— Voyons. Faisons bien les conditions, reprit
madame de Périgord, au milieu du cercle. Il s'agit
de monter sur la machine.

— Sur le théâtre, interrompit une femme.

— Enfin, sur ce que vous voudrez, continua-t-
elle, sans laisser sa robe s'élever à plus de deux
pouces au-dessus de la cheville du pied. — M'y
voilà.

En effet, elle avait volé sur la chaise, où elle
resta debout.

On applaudit.

— Et puis après? dit-elle gaiement.

— Après? Cela ne vous regarde plus, dit l'un.

— Après? La bascule, dit un gros guichetier en
riant.

— Après? N'allez pas haranguer le peuple, dit
une chanoinesse de quatre-vingts ans; il n'y a rien
qui soit de plus mauvais goût.

— Et plus inutile, dis-je.

M. de Loiserolles lui offrit la main pour des-
cendre de la chaise; le marquis d'Usson, M. de
Micault, conseiller au parlement de Dijon, les deux
jeunes Trudaine, le bon M. de Vergennes, qui avait
alors soixante-seize ans, s'avancèrent aussi pour
l'aider. Elle ne donna la main à personne, et sauta,
comme pour descendre de voiture, aussi décem-
ment, aussi gracieusement, aussi simplement.

— Ah! — ah! nous allons voir à présent, s'é-
cria-t-on de tous côtés.

Une jeune, très-jeune personne s'avançait avec
l'élégance d'une fille d'Athènes, pour aller au mi-
lieu du cercle; elle dansa en marchant, à la ma-
nière des enfants; puis s'en aperçut, s'efforça d'aller
tranquillement et marcha en dansant, en se soule-

vant sur les pieds, comme un oiseau qui sent ses
ailes. Ses cheveux noirs en bandeaux, rejetés en
arrière en couronne, tressés avec une chaîne d'or.
lui donnaient l'air de la plus jeune des muses : c'é-
tait une mode grecque, qui commençait à rem-
placer la poudre. Sa taille aurait pu, je crois, avoir
pour ceinture le bracelet de bien des femmes. Sa
tête petite, penchée en avant avec grâce, comme
celles des gazelles et des cygnes, sa poitrine faible
et ses épaules un peu courbées, à la manière des
jeunes personnes qui grandissent, ses bras minces
et longs, tout lui donnait l'aspect élégant et inté-
ressant à la fois. Son profil régulier, sa bouche sé-
rieuse, ses yeux tout noirs, ses sourcils sévères et
arqués, comme ceux des Circassiennes, avaient
quelque chose de déterminé et d'original qui éton-
nait et charmait la vue. C'était mademoiselle de
Coigny; c'était elle que j'avais vue priant Dieu dans
le préau.

Elle avait l'air de penser avec plaisir à tout ce
qu'elle faisait, et non à ceux qui la regardaient
faire. Elle s'avança avec les étincelles de la joie
dans les yeux. J'aime cela à cet âge de seize à dix-
sept ans; c'est la meilleure innocence possible.
Cette joie, pour ainsi dire innée, électrisait les vis-
ages fatigués des prisonniers. C'était bien la jeune
captive qui ne veut pas mourir encore. Son air di-
sait :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux :

et :

L'illusion féconde habite dans mon sein.

Elle allait monter.

— Oh! pas vous! pas vous! dit un jeune homme
en habit gris, que je n'avais pas remarqué et qui
sortit de la foule. Ne montez pas, vous! je vous en
suple.

Elle s'arrêta, fit un petit mouvement des épau-
les, comme un enfant qui boude, et mit ses doigts
sur sa bouche avec embarras. Elle regrettait sa
chaise et la regardait de côté.

En ce moment-là quelqu'un dit : Mais madame
de Saint-Aignan est là. Aussitôt, avec une vive
présence d'esprit et une délicatesse de très-bonne
grâce, on enleva la chaise, on rompit le cercle et
l'on forma une petite contredanse, pour lui cacher
cette singulière répétition du drame de la place de
la Révolution.

Les femmes allèrent la saluer et l'entourèrent de
manière à lui cacher ce jeu qu'elle haïssait, et qui
pouvait la frapper dangereusement. C'étaient les
égards, les attentions que la jeune duchesse eût

reçus à Versailles. Le bon langage ne s'oublie pas. En fermant les yeux, rien n'était changé : c'était un salon.

Je remarquai, à travers ces groupes, la figure pâle, un peu usée, triste et passionnée de ce jeune homme qui errait silencieusement à travers tout le monde, la tête basse et les bras croisés. Il avait quitté sur-le-champ mademoiselle de Coigny, et marchait à grands pas, rôdant autour des piliers et lançant sur les murailles et les barreaux de fer les regards d'un lion enfermé. Il y avait dans son costume, dans cet habit gris taillé en uniforme, dans ce col noir et ce gilet croisé, un air d'officier. Costume et visage, cheveux noirs et plats, yeux noirs, tout était très-ressemblant. C'était le portrait que j'avais sur moi, c'était André de Chénier. Je ne l'avais pas encore vu.

Madame de Saint-Aignan nous rapprocha l'un de l'autre. Elle l'appela, il vint s'asseoir près d'elle, il lui prit la main avec vitesse, la baisa sans rien dire et se mit à regarder partout avec agitation. De ce moment aussi elle ne nous répondit plus, et suivit ses yeux avec inquiétude.

Nous formions un petit groupe dans l'ombre, au milieu de la foule qui parlait, marchait et bruissait doucement. On s'éloigna de nous peu à peu, et je remarquai que mademoiselle de Coigny nous évitait. Nous étions assis tous trois sur le banc de bois de chêne, tournant le dos à la table et nous y appuyant. Madame de Saint-Aignan, entre nous deux, se reculait, comme pour nous laisser causer, parce qu'elle ne voulait pas lui parler la première. Lui, qui ne voulait pas non plus lui parler de choses indifférentes, s'avança vers moi, par-devant elle. Je vis que je lui rendrais service en prenant la parole.

— N'est-ce pas un adoucissement à la prison que cette réunion au réfectoire ?

— Cela réjouit, comme vous voyez, tous les prisonniers, excepté moi, dit-il avec tristesse; je m'en défie, j'y sens quelque chose de funeste, cela ressemble au repas libre des martyrs.

Je baissai la tête. J'étais de son avis et ne voulais pas le dire.

— Allons, ne m'effrayez pas, lui dit madame de Saint-Aignan, j'ai assez de raisons de chagrins et de craintes : que je ne vous entende pas dire d'imprudences.

Et se penchant à mon oreille, elle ajouta à demi voix :

— Il y a ici des espions partout; empêchez-le de se compromettre; je ne puis en venir à bout, il me fait trembler pour lui tous les jours, par ses accès de mauvaise humeur.

Je levai les yeux au ciel involontairement et

sans répondre. Il y eut un moment de silence entre nous trois. Pauvre jeune femme, pensais-je, qu'elles sont donc belles et riantes ces illusions dorées dont nous escorte la jeunesse, puisque tu les vois, à tes côtés, dans cette triste maison, d'où l'on enlève chaque jour sous tes yeux une *sournée* de malheureux.

André Chénier (puisque son nom est demeuré ainsi façonné par la voix publique, et ce qu'elle fait est immuable) me regarda et pencha la tête de côté avec pitié et attendrissement. Je compris ce geste, et il vit que je le comprenais. — Entre gens qui sentent, rien de superflu comme les paroles. — Je suis certain qu'il eût signé la traduction que je fis intérieurement de ce signe.

— Pauvre petite, voulait-il dire, qui croit que je peux encore me compromettre !

Pour ne pas sortir brusquement de la conversation, madame de Saint-Aignan, je pris le parti de rester dans les idées tracées, mais de les rendre générales.

— J'ai toujours pensé, dis-je à André Chénier, que les poètes avaient des révélations de l'avenir.

D'abord son œil brilla et sympathisa avec le mien; mais ce ne fut qu'un éclair; il me regarda ensuite avec défiance.

— Pensez-vous ce que vous dites-là ? me dit-il ; moi, je ne sais jamais si les gens du monde parlent sérieusement ou non, car le mal français, c'est le persiflage.

— Je ne suis point seulement un homme du monde, lui dis-je, et je parle toujours sérieusement.

— Eh bien ! reprit-il, je vous avoue naïvement que j'y crois. Il est rare que ma première impression, mon premier coup d'œil, mon premier pressentiment, m'aient trompé.

— Ainsi, interrompit madame de Saint-Aignan en s'efforçant de sourire, et pour tourner court sur-le-champ, ainsi vous avez deviné que mademoiselle de Coigny se ferait mal au pied en montant sur la chaise ?

Je fus surpris moi-même de cette promptitude d'un coup d'œil féminin, qui percerait les murailles, quand un peu de jalousie l'anime.

Un salon avec ses rivalités, ses coteries, ses lectures, ses futilités, ses prétentions, ses grâces et ses défauts, son élévation et ses petitesesses, ses aversions et ses inclinations, s'était formé dans cette prison, comme sur un marais dont l'eau est verdâtre et croupie, se forme lentement une petite île de fleurs que le moindre vent submergera.

André Chénier me sembla seul sentir cette situation qui ne frappait pas les autres détenus. La plus grande partie des hommes s'accoutume à l'oubli du

péril, et y prend position comme les habitants du Vésuve dans des cabanes de lave. Ces prisonniers s'étourdissaient sur le sort de leurs compagnons enlevés successivement; peut-être étaient-ils relâchés, peut-être absous par le tribunal révolutionnaire; peut-être étaient-ils mieux à la Conciergerie; puis ils avaient pris la mort en plaisanterie, par bravade d'abord, ensuite par habitude; puis, n'y pensant plus, s'étaient mis à penser à autre chose et à recommencer la vie, et leur vie élégante, avec son langage, ses qualités et ses défauts.

— Ah! j'espérais bien, dit André Chénier, avec un ton grave, et prenant dans ses deux mains l'une des mains de madame de Saint-Aignan, j'espérais bien que nous vous avions caché ce cruel jeu. Je craignais qu'il ne se prolongeât, c'était là mon inquiétude. Et cette belle enfant...

— Enfant, si vous voulez, dit la duchesse en retirant sa main vivement, elle a sur votre esprit plus d'influence que vous ne le croyez vous-même, elle vous fait dire mille imprudences avec son étourderie, et elle est d'une coquetterie qui serait bien effrayante pour sa mère, si elle la voyait; tenez, regardez-la seulement avec tous ces hommes.

En effet, mademoiselle de Coigny passait devant nous, étourdiment, entre deux hommes à qui elle donnait le bras, et qui riaient de ses propos; d'autres la suivaient ou la précédaient en marchant à reculons. Elle allait en glissant et en regardant ses pieds, s'avancait en cadence, et comme pour se préparer à danser, et dit, en passant, à M. de Trudaine, comme une suite de conversation :

— Puisque il n'y a plus que les femmes qui sachent tuer avant de mourir, je trouve très-naturel que les hommes meurent très-humblement, comme vous allez tous faire un de ces jours...

André Chénier continuait de parler, mais comme il rougit et se mordit les lèvres, je vis qu'il avait entendu, et que la jeune captive savait se venger sûrement d'une conversation qu'elle trouvait trop intime.

Et pourtant, avec une délicatesse de femme, madame de Saint-Aignan lui parlait haut, de peur qu'il n'entendît, de peur qu'il ne prit le reproche pour lui, de peur qu'il ne fût piqué d'honneur et ne se laissât emporter à d'imprudents propos.

Je voyais s'approcher de nous de mauvaises figures qui rôdaient derrière les piliers; je voulus couper court à tout ce petit manège qui me donnait de l'humeur à moi qui venais du dehors et voyais mieux qu'eux tous l'ensemble de leur situation.

— J'ai vu monsieur votre père ce matin, dis-je brusquement à Chénier. — Il recula d'étonnement.

— Monsieur, me dit-il, je l'ai vu aussi à dix heures.

— Il sortait de chez moi, m'écriai-je; que vous a-t-il dit?

— Quoi, dit André Chénier en se levant, c'est monsieur qui....

Le reste fut dit à l'oreille de sa belle voisine.

Jedevinaï quelles préventions ce pauvre homme avait données à son fils contre moi.

Tout à coup André se leva, marcha vivement, revint, et, se plaçant debout devant madame de Saint-Aignan et moi, croisa les bras et dit d'une voix haute et violente :

— Puisque vous connaissez ces misérables qui nous déciment, citoyen, vous pouvez leur répéter, de ma part, tout ce qui m'a fait arrêter et conduire ici, tout ce que j'ai dit dans le *Journal de Paris*, et ce que j'ai crié aux oreilles de ces bêtes déguenillées, qui venaient arrêter mon ami chez lui. Vous pouvez leur dire ce que j'ai écrit là, là...

— Au nom du ciel! ne continuez pas, dit la jeune femme, arrêtant son bras. Il tira, malgré elle, un papier de sa poche, et le montra en frappant dessus.

— Qu'ils sont des *bourreaux barbouilleurs de lois*; que, puisqu'il est écrit que jamais une épée n'étincellera dans mes mains, il me reste ma plume, mon cher trésor; que si je vis un jour encore, ce sera pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice, qui viendra bientôt, pour hâter le triple fouet déjà levé sur ces triumvirs, et que je vous ai dit cela au milieu de mille autres moutons comme moi, qui, pendus aux crocs sanglants du charnier populaire, seront servis au peuple-roi!

Aux éclats de sa voix, les prisonniers s'étaient rassemblés autour de lui comme, autour du bétail, les moutons du troupeau malheureux auquel il les comparait. Un incroyable changement s'était fait en lui. Il me parut avoir grandi tout à coup, l'indignation avait doublé ses yeux et ses regards; il était beau.

Je me tournai du côté de M. de Lagarde, officier aux gardes françaises. — Le sang est trop ardent aux veines de cette famille, dis-je; je ne puis réussir à l'empêcher de couler.

En même temps, je me levai en haussant les épaules, et me retirai à quelques pas.

Le mot de *réussir* l'avait sans doute frappé, car il se tut sur-le-champ et s'appuya contre un pilier, en se mordant les lèvres. Madame de Saint-Aignan n'avait cessé de le regarder comme on regarderait une éruption de l'Etna, sans rien dire et sans tenter de s'y opposer.

Un de ses amis, M. de Roquelaure, qui avait été colonel du régiment de Beauce, vint lui taper sur l'épaule.

— Eh bien! lui dit-il, tu te fâches encore contre cette canaille régnante. Il vaut mieux siffler ces

mauvais acteurs, jusqu'à ce que le rideau tombe sur nous d'abord et sur eux ensuite.

Là-dessus il fit une pirouette et se mit à table, en fredonnant : *La vie est un voyage*.

Une crecelle bruyante annonça le moment du déjeuner. Une sorte de poissarde, qu'on nommait, je crois, la femme Semé, vint s'établir au milieu de la table, pour en faire les honneurs : c'était la femelle de l'animal appelé géblier, accroupi à la porte d'entrée.

Les prisonniers de cette partie du bâtiment se mirent à table : ils étaient cinquante environ. Saint-Lazare en contenait sept cents. Dès qu'ils furent assis, leur ton changea. Ils s'entre-regardèrent et devinrent tristes. Leurs figures, éclairées par les quatre gros réverbères rouges et enfumés, avaient des reflets lugubres comme ceux des mineurs dans leurs souterrains, ou des damnés dans leurs cavernes. La rougeur était noire, la pâleur était enflammée, la fraîcheur était bleuâtre, les yeux flamboyaient. Les conversations devinrent particulières et à demi voix.

Debout, derrière ces convives, s'étaient rangés des guichetiers, des porte-clefs, des agents de police et des sans-culottes amateurs, qui venaient jouir du spectacle. Quelques *dames* de la Halle, portant et traînant leurs enfants, avaient eu le privilège d'assister à cette fête d'un goût tout démocratique. J'eus la révélation de leur entrée par une odeur de poisson qui se répandit et empêcha quelques femmes de manger devant ces princesses du ruisseau et de l'égout.

Ces gracieux spectateurs avaient à la fois l'air farouche et hébété : ils semblaient s'être attendus à autre chose qu'à ces conversations paisibles, à ces *aparté* décents, que les gens bien élevés ont à table, partout et en tout temps. Comme on ne leur montrait pas le poing, ils ne savaient que dire. Ils gardèrent un silence idiot, et quelques-uns se cachèrent en reconnaissant, à cette table, ceux dont ils avaient servi et volé les cuisiniers.

Mademoiselle de Coigny s'était fait un rempart de cinq ou six jeunes gens qui s'étaient placés en cercle autour d'elle, pour la garantir du souffle de ces harengères, et prenant un bouillon debout, comme elle aurait pu faire au bal, elle se moquait de la galerie avec son air accoutumé d'insouciance et de hauteur.

Madame de Saint-Aignan ne déjeunait pas, elle grondait André Chénier, et je vis qu'elle me montrait à plusieurs reprises, comme pour lui dire qu'il avait fait une sortie fort déplacée avec un de ses amis. Il fronçait le sourcil et baissait la tête avec un air de douceur et de condescendance. Elle me fit signe d'approcher; je revins.

— Voici M. de Chénier, me dit-elle, qui prétend que la douceur et le silence de tous ces jacobins sont de mauvais symptômes. Empêchez-le donc de tomber dans ses accès de colère.

Ses yeux étaient suppliants; je voyais qu'elle voulait nous rapprocher. André Chénier l'y aida avec grâce et me dit le premier avec assez d'enjouement :

— Vous avez vu l'Angleterre, monsieur; si vous y retournez jamais et que vous rencontriez Edmund Burke, vous pouvez bien l'assurer que je me repens de l'avoir critiqué, car il avait bien raison de nous prédire le règne des portefaix. Cette commission vous est, j'espère, moins désagréable que l'autre? — Que voulez-vous? la prison n'adoucit pas le caractère.

Il me tendait la main, et à la manière dont je la serrai, il me sentit son ami.

En ce moment même, un bruit pesant, rauque et sourd fit trembler les plats et les verres, trembler les vitres et trembler les femmes. Tout se tut. C'était le roulement des chariots. Leur son était connu, comme celui du tonnerre l'est de toute oreille qui l'a une fois entendu; leur son n'était pas celui des roues ordinaires, il avait quelque chose du grincement des chaînes rouillées et du bruit de la dernière pelletée de terre sur nos bières. Leur son me fit mal à la plante des pieds.

— Hé! mangez donc, les citoyennes! dit la grossière voix de la femme Semé.

Ni mouvement ni réponse. — Nos bras étaient restés dans la position où les avait saisis ce roulement fatal. Nous ressemblions à ces familles étouffées de Pompéïa et d'Herculanum, que l'on trouva dans l'attitude où la mort les avait surprises.

La Semé avait beau redoubler d'assiettes, de fourchettes et de couteaux, rien ne remuait, tant était grand l'étonnement de cette cruauté. — Leur avoir donné un jour de réunion à table, leur avoir permis des embrassements et des épanchements de quelques heures, leur avoir laissé oublier la tristesse, les misères d'une prison solitaire, leur avoir laissé goûter la confiance, savourer l'amitié, l'esprit et même un peu d'amour, et tout cela pour faire voir et entendre à tous la mort de chacun! — Oh! c'était trop! c'était vraiment là un jeu de hyènes affamées ou de jacobins hydrophobes.

Les grandes portes du réfectoire s'ouvrirent avec bruit et vomirent trois commissaires en habits sales et longs, en bottes à revers, en écharpe rouge, suivis d'une nouvelle troupe de bandits à bonnets rouges, armés de longues piques. Ils se ruèrent en avant, avec des cris de joie, en battant des mains, comme pour l'ouverture d'un grand spectacle. Ce qu'ils virent les arrêta tout court, et les égorgés

déconcertèrent encore les égorgeurs par leur contenance; car leur surprise ne dura qu'un instant, et l'excès du mépris leur vint donner à tous une force nouvelle. Ils se sentirent tellement au-dessus de leurs ennemis, qu'ils en eurent presque de la joie, et tous les regards se portèrent avec fermeté et curiosité même sur celui des commissaires qui s'avança, un papier à la main, pour faire une lecture. C'était un appel nominal. Dès qu'un nom était prononcé, deux hommes s'avançaient et enlevaient de sa place le prisonnier désigné. Il était remis aux gendarmes, à cheval au dehors, et on le chargeait sur un des chariots. L'accusation était d'avoir conspiré, dans la prison, contre le peuple, et d'avoir projeté l'assassinat des représentants et des membres du salut public. La première personne accusée fut une femme de quatre-vingts ans, l'abbesse de Montmartre, madame de Montmorency; elle se leva avec peine, et quand elle fut debout, salua avec un sourire paisible tous les convives. Les plus proches lui baisèrent la main. Personne ne pleura, car, à cette époque, la vue du sang rendait les yeux secs. — Elle sortit en disant : Mon Dieu ! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Un morne silence régnait dans la salle.

On entendit au dehors des huées féroces qui annoncèrent qu'elle paraissait devant la foule, et des pierres vinrent frapper les fenêtres et les murs, lancées sans doute contre la première prisonnière. Au milieu de ce bruit, je distinguai même l'explosion d'une arme à feu. Quelquefois la gendarmerie était obligée de résister pour conserver aux prisonniers vingt-quatre heures de vie.

L'appel continua. Le deuxième nom fut celui d'un jeune homme de vingt-trois ans, M. de Coattarel, autant que je puis me souvenir de son nom, lequel était accusé d'avoir un fils émigré qui portait les armes contre la patrie. L'accusé n'était même pas marié. Il éclata de rire à cette lecture, serra la main à ses amis et partit. — Mêmes cris au dehors.

Même silence à la table sinistre d'où l'on arrachait les assistants un à un ; ils attendaient à leur poste comme des soldats attendent le boulet. Chaque fois qu'un prisonnier partait, on enlevait son couverci, et ceux qui restaient s'approchaient de leurs nouveaux voisins en souriant amèrement.

André Chénier était resté debout près de madame de Saint-Aignan et j'étais près d'eux. Comme il arrive que sur un navire menacé du naufrage, l'équipage se presse spontanément autour de l'homme qu'on sait le plus puissant en génie et en fermeté, les prisonniers s'étaient d'eux-mêmes groupés autour de ce jeune homme. Il restait les bras croisés et les yeux élevés au ciel, comme pour se

demander s'il était possible que le ciel souffrit de telles choses à moins que le ciel ne fût vide.

Mademoiselle de Coigny voyait, à chaque appel, se retirer un de ses gardiens, et peu à peu elle se trouva presque seule à l'autre bout de la salle. Alors elle vint, en suivant le bord de la table qui devenait déserte, et s'appuyant sur ce bord, elle arriva jusqu'où nous étions, et s'assit à notre ombre, comme une pauvre enfant délaissée qu'elle était. Son noble visage avait conservé sa fierté, mais la nature succombait en elle, et ses faibles bras tremblaient comme ses jambes sous elle. La bonne madame de Saint-Aignan lui tendit la main. Elle vint se jeter dans ses bras et fondit en larmes malgré elle.

La voix rude et impitoyable du commissaire continuait son appel. Cet homme prolongeait le supplice par son affectation à prononcer lentement et à suspendre longtemps les noms de baptême, syllabe par syllabe, puis il laissait tout à coup tomber le nom de famille comme une hache sur le cou.

Il accompagnait le passage du prisonnier d'un jurement qui était le signal des huées prolongées. — Il était rouge de vin et ne me parut pas solide sur ses jambes.

Pendant que cet homme lisait, je remarquai une tête de femme qui s'avançait à sa droite, dans la foule, et presque sous son bras, et fort au-dessus de cette tête, une longue figure d'homme qui lisait facilement d'en haut. C'était Rose d'un côté, et de l'autre mon canonnier Blaireau. Rose me paraissait curieuse et joyeuse comme les commères de la halle qui lui donnaient le bras. Je la détestai profondément. Pour Blaireau, il avait son air de somnolence ordinaire, et son habit de canonnier me parut lui valoir une grande considération parmi les gens à pique et à bonnet qui l'environnaient. La liste que tenait le commissaire était composée de plusieurs papiers mal griffonnés, et que ce digne agent ne savait pas mieux lire qu'on n'avait su les écrire. Blaireau s'avança avec zèle comme pour l'aider et lui prit par égard son chapeau, qui le gênait. Je crus m'apercevoir qu'en même temps Rose ramassait quelque papier par terre, mais le mouvement fut si prompt et l'ombre était si noire dans cette partie du réfectoire, que je ne fus pas sûr de ce que j'avais vu.

La lecture continuait. Les hommes, les femmes, les enfants même se levaient et passaient comme des ombres. La table était presque vide et devenait énorme et sinistre par tous les convives absents. Trente-cinq venaient de passer. Les quinze qui restaient, disséminés un à un, deux à deux, avec huit ou dix places entre eux, ressemblaient à des arbres

oubliés dans l'abattis d'une forêt. Tout à coup le commissaire se tut. Il était au bout de sa liste, on respirait. Je poussai, pour ma part, un soupir de soulagement.

André Chénier dit : Continuez donc, je suis là.

Le commissaire le regarda d'un œil hébété. Il chercha dans son chapeau, dans ses poches, à sa ceinture, et ne trouvant rien, dit qu'on appelât l'huissier du tribunal révolutionnaire. Cet huissier vint. Nous étions en suspens. L'huissier était un homme pâle et triste comme les cochers de corbillard. Je vais compter le troupeau, dit-il au commissaire, si tu n'as pas toute la *fournée*, tant pis pour toi.

— Ah ! dit le commissaire troublé, il y a encore Beauvilliers Saint-Aignan, ex-duc, âgé de vingt-sept ans...

Il allait répéter tout le signalement, lorsque l'autre l'interrompit en lui disant qu'il se trompait de logement et qu'il avait trop bu. En effet, il avait confondu dans son *recrutement des ombres* le second bâtiment avec le premier, où la jeune femme avait été laissée seule depuis un mois. Là-dessus ils sortirent, l'un en menaçant, l'autre en chancelant. La cohue poissarde les suivit. La joie retentit au dehors, et éclata par des coups de pierre et de bâton.

Les portes refermées, je regardai la salle déserte et je vis que madame de Saint-Aignan ne quittait pas l'attitude qu'elle avait prise pendant la dernière lecture : ses bras appuyés sur la table, sa tête sur ses bras. — Mademoiselle de Coigny releva et ouvrit ses yeux humides, comme une belle nymphe qui sort des eaux. André Chénier me dit tout bas, en désignant la jeune duchesse :

— J'espère qu'elle n'a pas entendu le nom de son mari; ne lui parlons pas, laissons-la pleurer.

— Vous voyez, lui dis-je, que monsieur votre frère, qu'on accuse d'indifférence, se conduit bien en ne remuant pas. Vous avez été arrêté sans mandat, il le sait, il se tait; il fait bien; votre nom n'est sur aucune liste; si on le prononçait, ce serait l'y faire écrire. C'est un temps à passer; votre frère le sait.

— Oh ! mon frère ! dit-il, et il secoua longtemps la tête en la baissant avec un air de doute et de tristesse. Je vis pour la seule fois une larme rouler entre les cils de ses yeux et y mourir.

Il sortit de là brusquement.

— Mon père n'est pas si prudent, dit-il avec ironie, il s'expose, lui. Il est allé ce matin lui-même chez Robespierre demander ma liberté.

— Ah ! grand Dieu ! m'écriai-je en frappant des mains, je m'en doutais.

Je pris vivement mon chapeau. Il me saisit le bras.

— Restez donc, cria-t-il, elle est sans connaissance.

En effet, madame de Saint-Aignan était évanouie.

Mademoiselle de Coigny s'empressa. Deux femmes qui restaient encore vinrent les aider. La geôlière même s'en mêla pour un louis que je lui glissai. Elle commençait à revenir. Le temps pressait, je partis sans dire adieu à personne, et laissant tout le monde mécontent de moi, comme cela m'arrive partout et toujours. Le dernier mot que j'entendis fut celui de mademoiselle de Coigny, qui dit d'un air de pitié forcée et un peu maligne, à la petite baronne de Soyecourt :

— Ce pauvre M. de Chénier ! que je le plains d'être si dévoué à une femme mariée et si profondément attachée à son mari et à ses devoirs !

CHAPITRE XXIX.

LE CAISSON.

Je marchais, je courais dans la rue du faubourg Saint-Denis, emporté par la crainte d'arriver trop tard et un peu par la pente de la rue. Je faisais passer et repasser devant mes yeux les tableaux qu'ils venaient de voir. Je les repassais en mon âme, je les résumais, je les plaçais entre le point de vue et le point de distance. Je commençais sur eux ce travail d'optique philosophique auquel je soumetts toute la vie. J'allais vite, ma tête et ma canne en avant. Les verres de mon optique étaient arrangés. Mon idée générale enveloppait de toutes parts les objets que je venais de voir et que j'y rangeais avec un ordre sévère. Je construisais intérieurement un admirable système sur les voies de la Providence, qui avait réservé ce poëte pour un temps meilleur et avait voulu que sa mission sur la terre fût entièrement accomplie; que son cœur ne fût pas déchiré par la mort de l'une de ces faibles femmes toutes deux enivrées de sa poésie, éclairées de sa lumière, animées par son souffle, émues par sa voix, dominées par son regard, et dont l'une était aimée, dont l'autre le serait peut-être un jour. Je sentais que c'était beaucoup d'avoir gagné une journée dans ces temps de meurtre, et je calculais les chances de renversement du triumvirat et du comité de salut public. Je lui comptais peu de jours de vie, et je pensais bien pouvoir faire durer mes trois chers prisonniers plus que cette bande gouvernante. De quoi s'agissait-il ? de les faire oublier. Nous étions au 8 thermidor. Je réussirais bien à occuper, d'autre chose que d'eux, mon second malade Robespierre, quand

je devrais lui faire croire qu'il était plus mal encore, pour le ramener à lui-même. Il s'agissait pour tout cela d'arriver à temps.

Je cherchais inutilement une voiture des yeux. Il y en avait peu dans les rues cette année-là. Malheur à qui eût osé s'y faire rouler sur le pavé brûlant de l'an II de la République ! Cependant j'entendis derrière moi le bruit de deux chevaux et de quatre roues qui me suivaient et s'arrêtèrent. Je me retournai et je vis planer au-dessus de ma tête la bénigne figure de Blaireau. — O figure endormie, figure longue, figure simple, figure dandinante, figure désœuvrée, figure jaune ! Que me veux-tu ? m'écriai-je.

— Pardon, si je vous dérange, me dit-il en ricanant, mais j'ai là un petit papier pour vous. C'est la citoyenne Rose qui l'a trouvé, comme ça, sous son pied.

Et il s'amusait, en parlant, à frotter son grand soulier dans le ruisseau.

Je pris le papier avec humeur et je lus avec joie et avec l'épouvante si grande du danger passé :

« Suite :

C.-L.-S. Soyecourt, âgée de trente ans, née à Paris, ex-baronne, veuve d'Inisdal, rue du Petit-Vaugirard.

F.-C.-L. Maillé, âgé de dix-sept ans, fils de l'ex-vicomte.

André Chénier, âgé de trente et un ans, né à Constantinople, homme de lettres, rue de Cléry.

Créquy de Montmorency, âgé de soixante ans, né à Chitzlemburg, en Allemagne, ex-noble.

M. Béranger, âgée de vingt-quatre ans, femme Beauvilliers-Saint-Aignan, rue de Grenelle-Saint-Germain.

L.-J. Dervilly, quarante-trois ans, épicier, rue Mouffetard.

F. Coigny, seize ans et huit mois, fille de l'ex-noble du nom, rue de l'Université.

C.-J. Dorival, ex-ermite. »

Et vingt autres noms encore. Je ne continuai pas : c'était le reste de la liste ; c'était la liste perdue, la liste que l'imbécile commissaire avait cherchée dans son chapeau d'ivrogne.

Je la déchirai, je la broyai, et la mis en mille pièces entre mes doigts, et je mangeai les pièces entre mes dents. Ensuite, regardant mon grand canonnier, je lui serrai la main avec.... oui, ma foi, je puis le dire, oui vraiment, avec.... attendrissement.

— Bah ! dit Stello en se frottant les yeux.

— Oui, avec attendrissement. Et lui, il se grattait la tête comme un grand niais désœuvré, et me dit en ayant l'air de s'éveiller :

— C'est drôle ! Il paraît que l'huissier, le grand

pâle, s'est fâché contre le commissaire, le gros rouge, et l'a mis dans sa charrette, à la place des autres détenus. C'est drôle !

— Un mort supplémentaire ! c'est juste, dis-je. Où vas-tu ?

— Ah ! je conduis ce caisson-là au Champ-de-Mars.

— Tu me mèneras bien, dis-je, rue Saint-Honoré ?

— Ah ! mon Dieu ! montez ! Qu'est-ce que ça me fait ? aujourd'hui le roi n'est pas....

C'était son mot ; mais il ne l'acheva pas et se mordit la bouche.

Le soldat du train attendait son camarade. Le camarade Blaireau retourna, en boitant, au caisson, en ôta la poussière avec la manche de son habit, commença par monter et se placer dessus à cheval, me tendit la main, me mit derrière lui, en croupe sur le caisson, et nous partîmes au galop.

J'arrivai en dix minutes rue Saint-Honoré, chez mon Robespierre, et je ne comprends pas encore comment il s'est fait que je n'y sois pas arrivé écartelé.

CHAPITRE XXX.

LA MAISON DE M. DE ROBESPIERRE, AVOCAT EN PARLEMENT.

Dans cette maison grise où j'allais entrer, maison d'un menuisier nommé Duplay, autant qu'il m'en souvient, maison très-simple d'apparence, que l'ex-avocat en parlement occupait depuis longtemps, et qu'on peut voir encore, je crois, rien ne faisait deviner la demeure du maître passager de la France, si ce n'était l'abandon même dans lequel elle semblait être. Tous les volets en étaient fermés du haut en bas. La porte cochère fermée, les persiennes de tous les étages fermées. On n'entendait sortir aucune voix de cette maison. Elle semblait aveugle et muette.

Des groupes de femmes, causant devant les portes, comme toujours à Paris en temps de troubles, se montraient de loin cette maison et se parlaient à l'oreille. De temps à autre, la porte s'ouvrait pour laisser sortir un gendarme, un sans-culotte ou un espion (souvent femelle). Alors les groupes se séparaient et les parleurs rentraient vite chez eux. Les voitures faisaient un demi-cercle et passaient au pas devant la porte. On avait jeté de la paille sur le pavé. On eût dit que la peste y était.

Aussitôt que j'eus posé la main sur le marteau, la porte fut ouverte et le portier accourut avec frayeur, craignant que son marteau n'eût retombé trop lourdement. Il referma la porte lentement et

avec précaution. Je lui demandai sur-le-champ s'il n'était pas venu un vieillard de telle et telle façon, décrivant M. de Chénier de mon mieux. Le portier prit une figure de marbre, avec une promptitude de comédien. Il secoua la tête négativement.

— Je n'ai pas vu ça, me dit-il.

J'insistai; je lui dis: Souvenez-vous bien de tous ceux qui sont venus ce matin. — Je le pressai, je l'interrogeai, je le retournai en tout sens.

— Je n'ai pas vu ça.

Voilà tout ce que j'en pus tirer. Un petit garçon déguenillé se cachait derrière lui et s'amusait à jeter des cailloux sur mes bas de soie. Je reconnus celui qu'on m'avait envoyé, à son air méchant. Je montai chez l'*incorruptible* par un escalier assez obscur. Les clefs étaient sur toutes les portes, on allait de chambre en chambre sans trouver personne. Dans la quatrième seulement, deux nègres assis et deux secrétaires écrivant éternellement sans lever la tête. Je jetai un coup d'œil, en passant, sur leurs tables. Il y avait là terriblement de listes nominales. Cela me fit mal à la plante des pieds, comme la vue du sang et le bruit des chariots.

Je fus introduit en silence, après avoir marché silencieusement sur un tapis silencieux aussi, quoique fort usé.

La chambre était éclairée par un jour blafard et triste. Elle donnait sur la cour, et de grands rideaux d'un vert sombre en atténuaient encore la lumière, en assourdisaient l'air, en épaississaient les murailles. Le reflet du mur de la cour, frappé de soleil, éclairait seul cette grande chambre. Sur un fauteuil de cuir vert, devant un grand bureau d'acajou, mon second malade de la journée était assis, tenant un journal anglais d'une main, de l'autre faisant fondre le sucre dans une tasse de camomille, avec une petite cuiller d'argent.

Vous pouvez très-bien vous représenter Robespierre. On voit beaucoup d'hommes de bureau qui lui ressemblent, et aucun grand caractère de visage n'apportait l'émotion avec sa présence. Il avait trente-cinq ans, la figure écrasée entre le front et le menton, comme si deux mains eussent voulu les rapprocher de force au-dessus du nez. Ce visage était d'une pâleur de papier, mate et comme plâtrée. La grêle de la petite-vérole y était profondément empreinte. Le sang ni la bile n'y circulaient. Ses yeux petits, mornes, éteints, ne regardaient jamais en face, et un clignotement perpétuel et déplaisant les rapetissait encore, quand par hasard ses lunettes vertes ne les cachaient pas entièrement. Sa bouche était contractée convulsivement par une sorte de grimace souriante, pincée et ridée, qui le fit comparer par Mirabeau à *un chat qui a bu du*

vinaigre. Sa chevelure était pimpante, pompeuse et prétentieuse. Ses doigts, ses épaules, son cou étaient continuellement et involontairement crispés, secoués et tordus, lorsque de petites convulsions nerveuses et irritées venaient le saisir. Il était habillé dès le matin, et je ne le surpris jamais en négligé. Ce jour-là un habit de soie jaune rayé de blanc, une veste à fleurs, un jabot, des bas de soie blancs, des souliers à boucles, lui donnaient un air fort galant.

Il se leva avec sa politesse accoutumée, et fit deux pas vers moi, en ôtant ses lunettes vertes, qu'il posa gravement sur sa table. Il me salua en homme comme il faut, s'assit encore et me tendit la main.

Moi, je ne la pris pas comme d'un ami, mais comme d'un malade, et, relevant ses manchettes, je lui tâtai le pouls.

— De la fièvre, dis-je.

— Cela n'est pas impossible, dit-il en pinçant les lèvres, et il se leva brusquement; il fit deux tours dans la chambre avec un pas ferme et vif, en se frottant les mains; puis il dit: Bah! et s'assit.

— Mettez-vous là, dit-il, citoyen, et écoutez cela. N'est-ce pas étrange?

A chaque mot il me regardait par-dessus ses lunettes vertes.

— N'est-ce pas singulier? qu'en pensez-vous? Ce petit duc d'York qui me fait insulter dans ses papiers!

Il frappait de la main sur la gazette anglaise et ses longues colonnes.

— Voici une fausse colère, me dis-je; mettons-nous en garde.

— Les tyrans, poursuivit-il d'une voix aigre et crierde, les tyrans ne peuvent supposer la liberté nulle part. C'est une chose humiliante pour l'humanité. Voyez cette expression répétée à chaque page. Quelle affectation!

Et il jeta devant moi la gazette.

— Voyez, continua-t-il en me montrant du doigt l'endroit indiqué; voyez: *Robespierre's army*, *Robespierre's troops*. Comme si j'avais des armées! comme si j'étais roi, moi! comme si la France était Robespierre! comme si tout venait de moi et retournait à moi! *Les troupes de Robespierre!* Quelle injustice! quelle calomnie! — Hein?

Puis reprenant sa tasse de camomille et relevant ses lunettes vertes pour m'observer en dessous:

— J'espère qu'ici on ne se sert jamais de ces incroyables expressions? Vous ne les avez jamais entendues, n'est-ce pas? — Cela se dit-il dans la rue? — Non! C'est Pitt lui-même qui dicte cette opinion injurieuse pour moi! — Qui me fait donner le nom

de dictateur en France? Les contre-révolutionnaires, les anciens Dantonistes et les Hébertistes qui restent encore à la convention. Les fripons comme L'Hermina, que je dénoncerai à la tribune, des valets de Georges d'Angleterre, des conspirateurs qui veulent me faire haïr par le peuple, parce qu'ils savent la pureté de mon civisme, et que je dénonce leurs vices tous les jours; des Verrès, des Catilina qui n'ont cessé d'attaquer le gouvernement républicain, comme Desmoulins, Ronsin et Chaumette. — Ces animaux immondes qu'on nomme des rois sont bien insolents de vouloir me mettre une couronne sur la tête! Est-ce pour qu'elle tombe comme la leur un jour? Il est dur qu'ils soient obéis ici par de faux républicains, par des voleurs qui me font des crimes de mes vertus. — Il y a six semaines que je suis malade, vous le savez bien, et que je ne parais plus au comité de salut public. Où donc est ma dictature? N'importe! La coalition qui me poursuit la voit partout, je suis un surveillant trop incommode et trop intègre. Cette coalition a commencé dès le moment de la naissance du gouvernement. Elle réunit tous les fripons et les scélérats. Elle a osé faire publier dans les rues que j'étais arrêté. Tué! oui, mais arrêté? Je ne le serai pas. — Cette coalition a dit toutes les absurdités; que Saint-Just voulait sauver l'aristocratie, parce qu'il est né noble. — Eh! qu'importe comment il est né, s'il vit et meurt avec les bons principes? N'est-ce pas lui qui a proposé et fait passer à la Convention le décret du bannissement des ex-nobles en les déclarant ennemis irréconciliables de la Révolution? Cette coalition a voulu ridiculiser la fête de l'Être suprême et l'histoire de Catherine Théos. — Cette coalition contre moi seul m'accuse de toutes les morts, ressuscite tous les stratagèmes des Brissotins; ce que j'ai dit le jour de la fête valait cependant mieux que les doctrines de Chaumette et de Fouché, n'est-ce pas?

Je fis un signe de tête, il continua :

— Je veux, moi, qu'on ôte des tombeaux leur maxime impie, que la mort est un sommeil, pour y graver : *La mort est le commencement de l'immortalité.*

Je vis dans ces phrases le prélude d'un discours prochain. Il en essayait les accords sur moi dans la conversation, à la façon de bien des discoureurs de ma connaissance.

Il sourit avec satisfaction, et but sa tasse. Il la remplaça sur son bureau avec un air d'orateur à la tribune, et comme je n'avais pas répondu à son idée, il y revint par un autre chemin, parce qu'il lui fallait absolument réponse et flatterie.

— Je sais que vous êtes de mon avis, citoyen, quoique vous ayez bien des choses des hommes

d'autrefois; mais vous êtes pur, c'est beaucoup. Je suis bien sûr au moins que vous n'aimeriez pas plus que moi le despotisme militaire, et si l'on ne m'écoute pas, vous le verrez arriver; il prendra les rênes de la Révolution si je les laisse flotter, et renversera la représentation avilie.

— Ceci me paraît très-juste, citoyen, répondis-je. En effet, ce n'était pas si mal, et c'était prophétique.

Il fit encore son sourire de chat.

— Vous aimeriez encore mieux mon despotisme à moi, j'en suis sûr? hein?

Je dis en grimaçant aussi.... : Eh!.... mais!.... avec tout le vague qu'on peut mettre dans ces mots flottants.

— Ce serait, continua-t-il, celui d'un citoyen, d'un homme votre égal, qui y serait arrivé par la route de la vertu, et n'a jamais eu qu'une crainte, celle d'être souillé par le voisinage impur des hommes pervers qui s'introduisent parmi les sincères amis de l'humanité.

Il caressait, de la langue et des lèvres, cette jolie petite longue phrase, comme un miel délicieux.

— Vous avez, dis-je, beaucoup moins de voisins à présent, n'est-ce pas? On ne vous conçoit guère? Il se pinça les lèvres et plaça ses lunettes vertes droit sur les yeux pour cacher le regard.

— Parce que je vis dans la retraite, dit-il, depuis quelque temps. Mais je n'en suis pas moins calomnié.

Tout en parlant, il prit un crayon et griffonna quelque chose sur un papier. J'ai appris, cinq jours après, que ce papier était une liste de guillotine, et ce quelque chose mon nom.

Il sourit et se pencha en arrière :

— Hélas! oui, calomnié, poursuivit-il; car, à parler sans plaisanterie, je n'aime que l'égalité, comme vous le savez, et vous devez le voir plus que jamais à l'indignation que m'inspirent ces papiers, émanés des arsenaux de la tyrannie.

Il froissa et froula, avec un air tragique, ses grands journaux anglais; mais je remarquai bien qu'il se gardait de les déchirer.

— Ah! Maximilien, me dis-je, tu les reliras seul plus d'une fois et tu baiseras ardemment ces mots superbes et magiques pour toi : *Les troupes de Robespierre!*

Après sa petite comédie et la mienne, il se leva et marcha dans sa chambre en agitant convulsivement ses doigts, ses épaules et son cou.

Je me levai et marchai à côté de lui.

— Je voudrais vous donner ceci à lire avant de vous parler de ma santé, dit-il, et en causer avec vous. Vous connaissez mon amitié pour l'auteur.

C'est un projet de Saint-Just. Vous verrez. Je l'attends ce matin, nous en causerons. Il doit être arrivé à Paris à présent, ajouta-t-il en tirant sa montre; je vais le savoir. Asseyez-vous et lisez ceci. Je reviendrai.

Il me donna un gros cahier, chargé d'une écriture hardie et hâtée, et sortit brusquement comme s'il se fût enfui. Je tenais le cahier, mais je regardais la porte par laquelle il était sorti, et je réfléchissais à lui. Je le connaissais de longue date. Aujourd'hui je le voyais étrangement inquiet. Il allait entreprendre quelque chose ou craignait quelque entreprise. J'entrevis, dans la chambre où il passait, des figures d'agents secrets que j'avais vues plusieurs fois à ma suite, et je remarquai un bruit de pas comme de gens qui montaient et descendaient sans cesse, depuis mon arrivée. Les voix étaient très-basses. J'essayai d'entendre, mais vainement, et je renonçai à écouter. J'avoue que j'étais plus près de la crainte que de la confiance. Je voulus sortir de la chambre par où j'étais entré; mais soit méprise, soit précaution, on avait fermé la porte sur moi, j'étais enfermé.

Quand une chose est décidée je n'y pense plus. Je m'assis et je parcourus ce brouillon avec lequel Robespierre m'avait laissé en tête à tête.

CHAPITRE XXXI.

UN LÉGISLATEUR.

Ce n'étaient rien moins, monsieur, que des institutions immuables, éternelles, qu'il s'agissait de donner à la France, et lestement préparées pour elle par le citoyen Saint-Just, âgé de vingt-six ans.

Je lus d'abord avec distraction, puis les idées me montèrent aux yeux, et je fus stupéfait de ce que je voyais.

(O naïf massacreur ! ô candide bourreau, m'écriai-je involontairement, que tu es un charmant enfant ! eh ! d'où viens-tu, beau berger ? serait-ce pas de l'Arcadie ! de quels rochers descendent tes chèvres, ô Alexis !)

Et en parlant ainsi je lisais :

« On laisse les enfants à la nature.

« Les enfants sont vêtus de toile en toutes les saisons.

« Ils sont nourris en commun et ne vivent que de racines, de fruits, de légumes et de laitage.

« Les hommes qui auront vécu sans reproche, porteront une écharpe blanche à soixante ans.

« L'homme et la femme qui s'aiment sont époux.

« S'ils n'ont point d'enfants, ils peuvent tenir leur engagement secret.

« Tout homme âgé de vingt et un ans est tenu de déclarer dans le temple quels sont ses amis.

« Les amis porteront le deuil l'un de l'autre.

« Les amis creusent la tombe l'un de l'autre.

« Les amis sont placés les uns près des autres dans les combats.

« Celui qui dit qu'il ne croit pas à l'amitié, ou qui n'a pas d'amis, est banni.

« Un homme convaincu d'ingratitude est banni.»
(Quelles émigrations, dis-je !)

« Si un homme commet un crime, ses amis sont bannis.

« Les meurtriers sont vêtus de noir toute leur vie, et seront mis à mort s'ils quittent cet habit. »

Ame innocente et douce, m'écriai-je, que nous sommes ingrats de l'accuser ! Tes pensées sont pures comme une goutte de rosée sur une feuille de rose, et nous nous plaignons pour quelques charretées d'hommes que tu envoies au couteau chaque jour à la même heure. Et tu ne les vois seulement pas, ni ne les touches, bon jeune homme ! Tu écris seulement leurs noms sur du papier ! — moins que cela, tu vois une liste et tu signes ! — moins que cela encore, tu ne la lis pas, et tu signes.

Ensuite je ris longtemps et beaucoup, du rire joyeux que vous savez, en parcourant ces institutions dites Républicaines, et que vous pourrez lire quand vous voudrez, ces lois de l'âge d'or auxquelles ce béat cruel voulait ployer de force notre âge d'airain. Robe d'enfant dans laquelle il voulait faire tenir cette Nation grande et vieillie. Pour l'y fourrer, il coupait la tête et les bras.

Lisez cela, vous le pourrez plus à votre aise que je ne le pouvais dans la chambre de Robespierre, et si vous pensez, avec votre habituelle pitié, que ce jeune homme était à plaindre, en vérité, vous me trouverez de votre avis cette fois, car la folie est la plus grande des infortunes.

Hélas ! il y a des folies sombres et sérieuses, qui ne jettent les hommes dans aucun discours insensé, qui ne les sortent guère du ton accoutumé du langage des autres, qui laissent la vue claire, libre et précise de tout, hors celle d'un point sombre et fatal. Ces folies sont froides, ces folies sont posées et réfléchies, elles singent le sens commun à s'y méprendre, elles effrayent et imposent, elles ne sont pas facilement découvertes, leur masque est épais, mais elles sont.

Et que faut-il pour les donner ? Un rien, un petit déplacement imprévu dans la position d'un rêveur trop précoce.

Prenez au hasard, au fond d'un collège, quelque grand jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, tout plein de ses Spartiates et de ses Romains, délayés dans de vieilles phrases, tout roide de son

droit ancien et de son droit moderne ; ne connaissant du monde actuel et de ses mœurs que ses camarades et leurs mœurs ; bien irrité de voir passer des voitures où il ne monte pas ; méprisant les femmes parce qu'il ne connaît que les plus viles, et confondant les faiblesses de l'amour tendre et élégant avec les dévergondages crapuleux de la rue ; jugeant tout un corps d'après un membre, tout un sexe d'après un être, et s'étudiant à former dans sa tête quelque synthèse universelle, bonne à faire de lui un sage profond pour toute sa vie ; prenez-le dans ce moment, et faites-lui cadeau d'une petite guillotine, en lui disant :

— Mon petit ami, voici un instrument au moyen duquel vous vous ferez obéir de toute la nation ; il ne s'agit que de tirer cela et de pousser ceci. C'est bien simple.

Après avoir un peu réfléchi, il prendra d'une main son papier d'écolier et de l'autre le joujou, et voyant qu'en effet on a peur, il tirera et poussera jusqu'à ce qu'on l'écrase lui et sa mécanique.

Et à peine s'il sera un méchant homme. — Non ; il sera même à la rigueur un homme vertueux. Mais c'est qu'il aura tant lu dans de beaux livres : *Juste sévérité, salutaire massacre*, et : *De vos plus chers parents saintement homicides* ; et ; *Périssse l'univers plutôt qu'un principe* ! et surtout : *La vertu expiatrice de l'effusion du sang* ; idée monstrueuse, fille de la crainte ; que, ma foi, il croit en sa vertu, il croit en lui, et tout en répétant en lui-même : *Justum et tenacem propositi virum*, il arrive à l'impassibilité des douleurs d'autrui, il prend cette impassibilité pour grandeur et courage, et..... il exécute.

Tout le malheur sera dans le tour de roue de la Fortune qui l'aura mis en haut, et lui aura trop tôt donné cette chose fatale entre toutes : LE POUVOIR.

CHAPITRE XXXII.

DE LA SUBSTITUTION DES SOUFFRANCES EXPIATOIRES.

Ici le docteur noir s'interrompt, et reprit après un moment de stupeur et de réflexion :

— Un des mots que ma bouche vient de prononcer m'a tout à coup arrêté, monsieur, et me force de contempler avec effroi deux pensées extrêmes qui viennent de se toucher et de s'unir devant moi, sur mes pas.

En ce temps-là même dont je parle, au temps du vertueux Saint-Just (car il était, dit-on, sans vices, sinon sans crimes), vivait et écrivait un autre homme vertueux, implacable adversaire de la Révolution. Cet autre Esprit sombre, Esprit

falsificateur, je ne dis pas faux, car il avait conscience du vrai ; cet Esprit obstiné, impitoyable, audacieux et subtil ; armé comme le sphinx, jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, de sophismes métaphysiques et énigmatiques, cuirassé de dogmes de fer, empanaché d'oracles nébuleux et foudroyants ; cet autre Esprit grondait comme un orage prophétique et menaçant, et tournait autour de la France. Il avait nom Joseph de Maistre.

Or, parmi beaucoup de livres sur l'avenir de la France, deviné phase par phase ; sur le gouvernement temporel de la Providence, sur le principe générateur des constitutions, sur le pape, sur les décrets de la justice divine et sur l'inquisition ; voulant démontrer, sonder, dévoiler aux yeux des hommes les sinistres fondations qu'il donnait (problème éternel !) à l'autorité de l'homme sur l'homme, voici en substance ce qu'il écrivait :

« La chair est coupable, maudite, ennemie de Dieu. — Le sang est un fluide vivant. — Le ciel ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent peut payer pour le coupable. — Les anciens croyaient que les dieux accouraient partout où le sang coulait sur les autels ; les premiers docteurs chrétiens crurent que les anges accouraient partout où coulait le sang de la véritable victime. — L'effusion du sang est expiatrice. Ces vérités sont innées. — La Croix atteste le SALUT PAR LE SANG. »

« Et depuis, Origène a dit justement qu'il y avait deux Rédemptions, celle du Christ qui racheta l'univers, et les *Rédemptions diminuées* qui rachètent par leur sang celui des nations. Ce sacrifice sanglant de quelques hommes pour tous se perpétuera jusqu'à la fin du monde. Et les nations pourront se racheter éternellement par la substitution des souffrances expiatoires. »

C'était ainsi qu'un homme doué d'une des plus hardies et des plus trompeuses imaginations philosophiques qui jamais aient fasciné l'Europe, était arrivé à rattacher au pied même de la Croix le premier anneau d'une chaîne effrayante et interminable de sophismes ambitieux et impies, qu'il semblait adorer consciencieusement, et qu'il avait fini peut-être par regarder du fond du cœur comme les rayons d'une sainte vérité. C'était à genoux, sans doute, et en se frappant la poitrine, qu'il s'écriait :

« La terre, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, jusqu'à l'extinction du mal ! — Le bourreau est la pierre angulaire de la société, sa mission est sacrée. — L'inquisition est bonne, douce et conservatrice.

« La bulle *in cœna Domini* est de source di-

» vine; c'est elle qui excommunie les hérétiques,
 » et les appelants aux futurs conciles. Eh! pour-
 » quoi un concile, grand Dieu! quand le pilori
 » suffit?

» Le sentiment de la terreur d'une puissance irri-
 » tée a toujours subsisté.

» La guerre est divine, elle doit régner éternel-
 » lement, pour purger le monde.—Les races sau-
 » vages sont dévouées et frappées d'anathème. J'i-
 » gnore leur crime, ô Seigneur, mais puisqu'elles
 » sont malheureuses et insensées, elles sont crimi-
 » nelles et justement punies de quelque faute d'un
 » ancien chef. Les Européens au siècle de Colomb
 » eurent raison de ne pas les compter dans l'espèce
 » humaine, comme leurs semblables.

» La terre est un autel qui doit être éternellement
 » imbibé de sang. »

O pieux Impie! qu'avez-vous fait!

Jusqu'à cet Esprit falsificateur, l'idée de la Ré-
 demption de la race coupable s'était arrêtée au
 Calvaire. Là Dieu immolé par Dieu avait lui-même
 crié: *Tout est consommé.*

N'était-ce pas assez du sang divin pour le salut de
 la chair humaine?

Non.—L'orgueil humain sera éternellement tour-
 menté du désir de trouver au pouvoir temporel ab-
 solu une base incontestable, et il est dit que toujours
 les sophistes tourbillonneront autour de ce pro-
 blème et s'y viendront brûler les ailes. Qu'ils soient
 tous absous, excepté ceux qui osent toucher à la
 vie! La vie, le feu sacré, le feu trois fois saint, que
 le Créateur lui seul a droit de reprendre! Droit ter-
 rible de la peine sinistre, que je conteste même à
 la justice!

Non.—Il a fallu à l'impitoyable sophistiqueur
 souffler, comme un alchimiste patient, sur la pous-
 sière des premiers livres, sur les cendres des pre-
 miers docteurs, sur la poudre des bûchers indiens
 et des repas anthropophages, pour en faire sortir
 l'étincelle incendiaire de sa fatale idée.—Il lui a
 fallu trouver et écrire en relief les paroles de cet
 Origène qui fut un Abeillard volontaire; première
 immolation et premier sophisme, dont il crut dé-
 couvrir aussi le principe dans l'Évangile. Cet obscur
 et paradoxal Origène, docteur en l'an 190 de J.-C.,
 dont les *principes* à demi platoniciens furent loués
 depuis sa mort par six saints (parmi eux saint Atha-
 nase et saint Chrysostôme) et condamnés par trois
 saints, un empereur et un pape (parmi eux saint Jé-
 rôme et Justinien).—Il a fallu que le cerveau de l'un
 des derniers catholiques fouillât bien avant dans le
 crâne de l'un des premiers chrétiens, pour en tirer
 cette fatale théorie de la *réversibilité* et du *salut*
par le sang. Et cela pour replâtrer l'édifice déman-
 telé de l'Église romaine et l'organisation démembrée

du moyen âge. Et cela tandis que l'inutilité du sang
 pour la fondation des systèmes et des pouvoirs se
 démontrait tous les jours en place publique de Paris!
 Et cela tandis qu'avec les mêmes axiomes *quelques*
scélérats, lui-même l'écrivait, *renversaient quelques*
scélérats, en disant aussi l'Éternel, la Vertu, la
 Terreur!

Armez de couteaux aussi tranchants ces deux
Autorités, et dites-moi laquelle imbibera l'autel
 avec le plus large arrosoir de sang?

Et prévoyait-il, le prophète orthodoxe, que de
 son temps même croîtrait et se multiplierait à l'in-
 fini la monstrueuse famille de ses Sophismes, et que,
 parmi les petits de cette tigresse race, il s'en trou-
 verait dont le cri serait celui-ci:

« Si la *substitution des souffrances expiatoires*
 » est juste, ce n'est pas assez, pour le salut des
 » peuples, des substitutions et des dévouements vo-
 » lontaires et très-rares. L'innocent immolé pour
 » le coupable sauve sa nation; donc il est juste et
 » bon qu'il soit immolé par elle et pour elle; et
 » lorsque cela fut, cela fut bien. »

Entendez-vous le cri de la bête carnassière sous
 la voix de l'homme?—Voyez-vous par quelles
 courbes, partis de deux points opposés, ces purs
 idéologues sont arrivés d'en bas et d'en haut, à un
 même point où ils se touchent: à l'échafaud?—
 Voyez-vous comme ils honorent et caressent le
 Meurtre?—Que le Meurtre est beau, que le Meurtre
 est bon, qu'il est facile et commode, pourvu qu'il
 soit bien interprété! Comme le Meurtre peut deve-
 nir joli en des bouches bien faites et quelque peu
 meublées de paroles impudentes et d'arguties phi-
 losophiques! Savez-vous s'il se naturalise moins sur
 ces langues parleuses que sur celles qui lèchent le
 sang? Pour moi je ne le sais.

Demandez-le (si cela s'évoque) aux massacreurs
 de tous les temps. Qu'ils viennent de l'Orient et de
 l'Occident! Venez en haillons, venez en soutane,
 venez en cuirasse, venez, tueurs d'un homme et
 tueurs de cent mille; depuis la Saint-Barthélemy
 jusqu'aux Septembrisades, de Jacques Clément et
 de Ravillac à Louvel, de Des-Adrets et Montluc
 à Marat et Schneider; venez, vous trouverez ici des
 amis, mais je n'en serai pas.

Ici le docteur noir rit longtemps; puis il soupira
 en se recueillant, et reprit:

— Ah! monsieur, c'est ici surtout qu'il faut,
 comme vous, prendre en pitié.

Dans cette violente passion de tout rattacher, à
 tout prix, à une cause, à une *synthèse*, de laquelle
 on descend à tout, et par laquelle tout s'explique,
 je vois encore l'extrême faiblesse des hommes qui,
 pareils à des enfants qui vont dans l'ombre, se sen-
 tent tout saisis de frayeur, parce qu'ils ne voient

pas le fond de l'abîme que ni Dieu-créateur ni Dieu-sauveur n'ont voulu nous faire connaître. Ainsi je trouve que ceux-là mêmes qui se croient les plus forts, en construisant le plus de systèmes, sont les plus faibles et les plus effrayés de l'*analyse*, dont ils ne peuvent supporter la vue, parce qu'elle s'arrête à des effets certains, et ne contemple qu'à travers l'ombre dont le ciel a voulu l'envelopper la Cause..... la Cause pour toujours incertaine.

Or, je vous le dis, ce n'est que dans l'Analyse que les esprits justes, les seuls dignes d'estime, ont puisé et puiseront jamais les idées durables, les idées qui frappent par le sentiment de bien-être que donne la rare et pure présence du vrai.

L'Analyse est la destinée de l'éternelle ignorante, l'Âme humaine.

L'Analyse est une sonde. Jetée profondément dans l'Océan, elle épouvante et désespère le Faible; mais elle rassure et conduit le Fort, qui la tient fermement en main.

Ici le docteur noir passant les doigts sur son front et ses yeux, comme pour oublier, effacer, ou suspendre ses méditations intérieures, reprit ainsi le fil de son récit :

CHAPITRE XXXIII.

LA PROMENADE CROISÉE.

J'avais fini par m'amuser des *institutions* de Saint-Just, au point d'oublier totalement le lieu où j'étais. Je me plongeai avec délices dans une distraction complète, ayant dès longtemps fait l'abnégation totale d'une vie qui fut toujours triste. Tout à coup la porte par laquelle j'étais entré s'ouvrit encore. Un homme de trente ans environ, d'une belle figure, d'une taille haute, l'air militaire et orgueilleux, entra sans beaucoup de cérémonie. Ses bottes à l'écuyère, ses éperons, sa cravache, son large gilet ouvert, sa cravate noire dénouée, l'auraient fait prendre pour un jeune général.

— Ah! tu ne sais donc pas si l'on peut lui parler, dit-il, en continuant de s'adresser au nègre qui lui avait ouvert la porte; dis-lui que c'est l'auteur de *Caius Gracchus* et de *Timoléon*.

Le nègre sortit, ne répondit rien, et l'enferma avec moi. L'ancien officier de dragons en fut quitte pour sa faufaronnade, et entra jusqu'à la cheminée en frappant du talon.

— Y a-t-il longtemps que tu attends, citoyen ? me dit-il. J'espère que comme représentant, le

citoyen Robespierre me recevra bientôt et m'expédiera avant les autres. Je n'ai qu'un mot à lui dire, moi.

Il se retourna et arrangea ses cheveux devant la glace. — Je ne suis pas un solliciteur, moi. — Moi, je dis tout haut ce que je pense, et sous le régime des tyrans Bourbons, comme sous celui-ci, je n'ai pas fait mystère de mes opinions, moi.

Je posai mes papiers sur la table et je le regardai avec un air de surprise qui lui en donna un peu à lui-même.

— Je n'aurais pas cru, lui dis-je, sans me déranger, que vous vinssiez ici pour votre plaisir.

Il quitta tout d'un coup son air de matador, et se mit dans un fauteuil près de moi.

— Ah çà ! franchement ! me dit-il à voix basse, êtes-vous appelé comme je le suis, je ne sais pourquoi ?

Je remarquai en cette occasion ce qui arrivait souvent alors, c'est que le tutoiement était une sorte de langage de comédie qu'on récitait comme un rôle, et que l'on quittait pour parler sérieusement.

— Oui, lui dis-je, je suis appelé, mais comme les médecins le sont souvent ; cela m'inquiète peu, pour moi du moins, ajoutai-je en appuyant sur ces derniers mots.

— Ah ! pour vous ! me dit-il en époussetant ses bottes avec sa cravache. Puis il se leva et marcha dans la chambre en toussant avec un peu de mauvaise humeur.

Il revint.

— Savez-vous s'il est en affaire ? me dit-il.

— Je le suppose, répondis-je, citoyen Chénier. Il me prit la main impétueusement.

— Ça, me dit-il, vous ne m'avez pas l'air d'un espion. Qu'est-ce que l'on me veut ici ? Si vous savez quelque chose, dites-le-moi.

J'étais sur les épines ; je sentais qu'on allait entrer, que peut-être on voyait, que certainement on écoutait. La Terreur était dans l'air, partout, surtout dans cette chambre. Je me levai et marchai, pour qu'au moins on entendît de longs silences, et que la conversation ne parût pas suivie. Il me comprit et marcha dans la chambre dans le sens opposé. Nous allions d'un pas mesuré, comme deux soldats en faction qui se croisent ; chacun de nous prit, aux yeux de l'autre, l'air de réfléchir en lui-même, et disait un mot en passant, l'autre répondait en repassant.

Je me frottai les mains.

— Il se pourrait, dis-je assez bas, en ne faisant semblant de rien et en allant de la porte à la cheminée, qu'on nous eût réunis à dessein. Et très-haut : — Joli appartement !

Il revint de la cheminée à la porte, et, en me rencontrant au milieu, dit :

— Je le crois; puis, en levant la tête : — Cela donne sur la cour.

Je passai.

— J'ai vu votre père et votre frère ce matin, dis-je; et en criant : — Quel beau temps il fait !

Il repassa.

— Je le savais, mon père et moi nous ne nous voyons plus, et j'espère qu'André ne sera pas longtemps là. — Un ciel magnifique !

Je croisai encore.

— Tallien, dis-je, Courtois, Barras, Clauzel, sont de bons citoyens, et avec enthousiasme : — C'est un beau sujet que Timoléon.

Il me croisa en revenant.

— Et Barras, Collot-d'Herbois, Loseau, Bourdon, Barrère, Boissy-d'Anglas..... — J'aimais encore mieux mon Fénélon.

Je hâtai la marche.

— Ceci peut durer encore quelques jours. — On dit les vers bien beaux.

Il vint à grands pas et me coudoya.

— Les triumvirs ne passeront pas quatre jours. — Je l'ai lu chez la citoyenne Vestris.

Cette fois je lui serrai la main en traversant.

— Gardez-vous de nommer votre frère, on n'y pense pas. — On dit le dénoûment bien beau.

A la dernière passe, il me reprit chaudement la main.

— Il n'est sur aucune liste; je ne le nommerai pas. Il faut faire le mort. Le 9, je l'irai délivrer de ma main. — Je crains qu'il ne soit trop prévu...

Ce fut la dernière traversée. On ouvrit, nous étions aux deux bouts de la chambre.

CHAPITRE XXXIV.

UN PETIT DIVERTISSEMENT.

Robespierre entra, il tenait Saint-Just par la main; celui-ci, vêtu d'une redingote poudreuse, pâle et défait, arrivant à Paris. Robespierre jeta sur nous deux un coup d'œil rapide sous ses lunettes, et la distance où il nous vit l'un de l'autre me parut lui plaire. Il sourit en pinçant les lèvres.

— Citoyens, voici un voyageur de votre connaissance, dit-il.

Nous nous saluâmes tous trois, Joseph Chénier en fronçant le sourcil, Saint-Just avec un signe de tête brusque et hautain, moi gravement comme un moine.

Saint-Just s'assit à côté de Robespierre; celui-ci sur son fauteuil de cuir, devant son bureau; nous,

en face. Il y eut un long silence. Je regardais les trois personnages tour à tour. Chénier se renversait et se balançait avec un air de fierté, mais un peu d'embaras, sur sa chaise, comme rêvant à mille choses étrangères; Saint-Just, l'air parfaitement calme, penchait sur l'épaule sa belle tête mélancolique, régulière et douce, chargée de cheveux châtaines flottants et bouclés; ses grands yeux s'élevaient au ciel, et il soupirait. Il avait l'air d'un jeune saint. — Les persécuteurs prennent souvent des manières de victimes. — Robespierre nous regardait comme un chat ferait trois souris qu'il a prises.

— Voilà, dit Robespierre d'un air de fête, notre ami Saint-Just qui revient de l'armée. Il y a écrasé la trahison, il en fera autant ici.

C'est une surprise, on ne l'attendait pas, n'est-ce pas, Chénier ?

Et il le regarda de côté, comme pour jouir de sa contrainte.

— Tu m'as fait demander, citoyen, dit Marie-Joseph Chénier avec humeur, si c'est pour affaire, dépêchons-nous, on m'attend à la Convention.

— Je voulais, dit Robespierre d'un air empressé, en me désignant, te faire rencontrer avec cet excellent homme, qui porte tant d'intérêt à ta famille.

J'étais pris. Marie-Joseph et moi nous nous regardâmes, et nous nous révélâmes toutes nos craintes par ce coup d'œil. Je voulus rompre les chiens.

— Ma foi, dis-je, j'aime les lettres, moi, et Fénélon...

— Ah! à propos, interrompit Robespierre, je te fais compliment, Chénier, du succès de ton *Timoléon*. — Tu ne connais pas cela, toi? dit-il à Saint-Just avec ironie.

Celui-ci sourit d'un air de mépris, et se mit à secouer la poussière de ses bottes avec le pan de sa longue redingote, sans daigner répondre.

— Bah! bah! dit Joseph Chénier en me regardant, c'est trop peu de chose pour lui.

Il voulait dire cela avec indifférence, mais le sang d'auteur lui monta aux joues.

Saint-Just, aussi parfaitement calme qu'à l'ordinaire, leva les yeux sur Chénier et le contempla comme avec admiration.

— Un membre de la Convention qui s'amuse à cela, en l'an II de la République, me paraît un prodige, dit-il.

— Ma foi, quand on n'a pas la haute main dans les affaires, dit Joseph Chénier, c'est encore ce qu'on peut faire de mieux pour la nation.

Saint-Just haussa les épaules.

Robespierre tira sa montre, comme attendant quelque chose, et dit d'un air pédant :

— Tu sais, citoyen Chénier, mon opinion sur les écrivains. Je t'excepte, parce que je connais tes vertus républicaines; mais, en général, je les regarde comme les plus dangereux ennemis de la patrie. Il faut une volonté *une*. Nous en sommes là. Il la faut républicaine, et pour cela il ne faut que des écrivains républicains, le reste corrompt le peuple. — Il faut le rallier, ce peuple, et vaincre les bourgeois de qui viennent nos dangers intérieurs. Il faut que le peuple s'allie à la Convention et elle à lui; que les Sans-culottés soient payés et *tolérés*, et restent dans les villes. Qui s'oppose à mes vues? Les écrivains, les faiseurs de vers qui font du dédain rimé, qui crient : *O mon âme! fuyons dans les déserts*; ces gens-là découragent. La Convention doit traiter tous ceux qui ne sont pas utiles à la République comme des contre-révolutionnaires.

— C'est bien sévère, dit Marie-Joseph assez effrayé, mais plus piqué encore.

— Oh! je ne parle pas pour toi, poursuivait Robespierre d'un ton mielleux et radouci, toi, tu as été guerrier, tu es législateur, et quand tu ne sais que faire, poète.

— Pas du tout! pas du tout! dit Joseph, singulièrement vexé, je suis au contraire né poète, et j'ai perdu mon temps à l'armée et à l'assemblée nationale.

J'avoue que, malgré la gravité de la situation, je ne pus m'empêcher de sourire de son embarras.

Son frère aurait pu parler ainsi, mais Joseph, à mon avis, se trompait un peu sur lui-même; aussi l'incorruptible, qui était au fond de mon avis, poursuivit pour le tourmenter.

— Allons! allons! dit-il avec une galanterie fausse et fade, allons, tu es trop modeste, tu refuses deux couronnes de laurier pour une de roses-pompons.

— Mais il me semblait que tu aimais ces fleurs-là toi-même autrefois, citoyen, dit Chénier, j'ai lu de toi des couplets fort agréables sur une coupe et un festin. Il y avait :

O Dieux, que vois-je, mes amis?
Un crime trop notoire.
O malheur affreux!
O scandale honteux!
J'ose le dire à peine;
Pour vous j'en rougis,
Pour moi j'en gémis,
Ma coupe n'est pas pleine.

Et puis un certain madrigal où il y avait :

Garde toujours ta modestie;
Sur le pouvoir de tes appas

Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

C'était joli! Et nous avons aussi deux discours sur la peine de mort, l'un contre, l'autre pour, et puis un éloge de Gresset où il y avait cette belle phrase, que je me rappelle encore tout entière :

— Oh lisez le *Vert-vert*, vous qui aspirez au mérite de badiner et d'écrire avec grâce; lisez-le, vous qui ne cherchez que l'amusement, et vous connaîtrez de nouvelles sources de plaisirs. Oui, tant que la langue française subsistera, le *Vert-vert* trouvera des admirateurs. Grâce au pouvoir du génie, les aventures d'un perroquet occuperont encore nos derniers neveux. Une foule de héros est restée plongée dans un éternel oubli, parce qu'elle n'a point trouvé une plume digne de célébrer ses exploits; mais toi, heureux *Vert-vert*, ta gloire passera à la postérité la plus reculée. O Gresset, tu fus le plus grand des poètes! — Répandons des fleurs, etc., etc.

C'était fort agréable.

J'ai encore cela chez moi, imprimé sous le nom de *M. de Robespierre, avocat en parlement*.

L'homme n'était pas commode à persifler. Il fit de sa face de chat une face de tigre, et crispa les ongles.

Saint-Just ennuyé, et voulant l'interrompre, lui prit le bras. — A quelle heure t'attend-on aux Jacobins?

— Plus tard, dit Robespierre avec humeur, laisse-moi, je m'amuse.

Le rire dont il accompagna ce mot fit claquer ses dents :

— J'attends quelqu'un, ajouta-t-il. — Mais toi, Saint-Just, que fais-tu des poètes?

— Je te l'ai lu, dit Saint-Just, ils ont un dixième chapitre de mes institutions.

— Eh bien! qu'y font-ils?

Saint-Just fit une moue de mépris, et regarda autour de lui à ses pieds, comme s'il eût cherché une épingle perdue sur le tapis.

— Mais..., dit-il..., des hymnes qu'on leur commandera le premier jour de chaque mois, en l'honneur de l'Éternel; et des bons citoyens, comme le voulait Platon. Le 1^{er} de germinal, ils célébreront la nature et le peuple; en floréal, l'amour et les époux; en prairial, la victoire; en messidor, l'adoption; en thermidor, la jeunesse; en fructidor, le bonheur; en vendémiaire, la vieillesse; en brumaire, l'âme immortelle; en frimaire, la sagesse; en nivôse, la patrie; en pluviôse, le travail; et en ventôse, les amis.

Robespierre applaudit : C'est parfaitement réglé, dit-il.

— Et : l'inspiration ou la mort ? dit Joseph Chénier en riant.

Saint-Just se leva gravement.

— Eh ! pourquoi pas, dit-il, si leurs vertus patriotiques ne les enflamment pas ? Il n'y a que deux principes : la Vertu ou la Terreur.

Ensuite il baissa la tête, et demeura, tranquillement le dos à la cheminée, comme ayant tout dit, et convaincu dans sa conscience qu'il savait toutes choses. Son calme était parfait, sa voix inaltérable, et sa physionomie candide, extatique et régulière.

— Voilà l'homme que j'appellerais un Poète, dit Robespierre en le montrant ; il voit en grand, lui, il ne s'amuse pas à des formes de style plus ou moins habiles ; il jette des mots comme des éclairs dans les ténèbres de l'avenir. Et il sent que la destinée des hommes secondaires qui s'occupent du détail des idées est de mettre en œuvre les nôtres ; que nulle race n'est plus dangereuse pour la liberté, plus ennemie de l'égalité, que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse et contraire à l'unité qui doit tout régir.

Après sa phrase, il nous regarda. — Nous nous regardions. — Nous étions stupéfaits. Saint-Just approuvait du geste, et caressait ces opinions jalouses et dominatrices, opinions que se feront toujours les Pouvoirs qui s'acquièrent par l'action et le mouvement, pour tâcher de dompter ces puissances mystérieuses et indépendantes, qui ne se forment que par la méditation qui produit leurs œuvres, et l'admiration qu'elles excitent.

Les parvenus, favoris de la Fortune, seront éternellement irrités comme Aman, contre ces sévères Mardochees qui viennent s'asseoir, couverts de cendre, sur les degrés de leurs palais, refusant seuls de les adorer, et les forçant parfois de descendre de leur cheval et de tenir en main la bride du leur.

Joseph Chénier ne savait comment revenir de l'étonnement où il était d'entendre de pareilles choses. Enfin le caractère emporté de sa famille prit le dessus.

— Au fait, me dit-il, j'ai connu aussi dans ma vie des poètes à qui il ne manquait pour l'être qu'une chose, c'était la Poésie.

Robespierre cassa une plume dans ses doigts et prit un journal, comme n'ayant pas entendu.

Saint-Just, qui était au fond assez naïf et tout d'une pièce, comme un écolier non dégrossi, prit la chose au sérieux, et il se mit à parler de lui-même avec une satisfaction sans bornes et une innocence qui m'affligeait pour lui :

— Le citoyen Chénier a raison, dit-il en regardant fixement le mur devant lui, sans voir autre

chose que son idée ; je sens bien que j'étais poète, moi, quand j'ai dit :

— *Les grands hommes ne meurent point dans leur lit.* — Et — *Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau.*

— Et — *Je méprise la poussière qui me compose, et qui vous parle.* — Et — *La société n'est pas l'ouvrage de l'homme.* — Et — *Le bien même est souvent un moyen d'intrigue, soyons ingrats, si nous voulons sauver la patrie.*

— Ce sont, dis-je, belles maximes et paradoxes plus ou moins Spartiates et plus ou moins connus, mais non de la Poésie.

Saint-Just me tourna le dos brusquement et avec humeur.

Nous nous tîmes tous quatre.

La conversation en était arrivée à ce point où l'on ne pouvait plus ajouter un mot qui ne fût un coup, et Marie-Joseph et moi n'étions pas les plus accoutumés à frapper.

Nous sortîmes d'embarras d'une manière imprévue, car tout à coup Robespierre prit une petite clochette sur son bureau et sonna vivement. Un nègre entra et introduisit un homme âgé qui, à peine laissé dans la chambre, resta saisi d'étonnement et d'effroi.

— Voici encore quelqu'un de votre connaissance, dit Robespierre, je vous ai préparé à tous une petite entrevue.

C'était M. de Chénier en présence de son fils. Le père frémis de tout mon corps. Le père recula. Le fils baissa les yeux, puis me regarda. Robespierre riait, Saint-Just le regardait pour deviner.

Ce fut le vieillard qui rompit le silence le premier. Tout dépendait de lui, et personne ne pouvait plus le faire taire ou le faire parler. Nous attendîmes, comme on attend un coup de hache.

Il s'avança avec dignité vers son fils :

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu, monsieur, dit-il ; je vous fais l'honneur de croire que vous venez pour le même motif que moi.

Ce Marie-Joseph Chénier si hautain, si grand, si fort, si farouche, était ployé en deux par la contrainte et la douleur.

— Mon père, dit-il lentement et pesant sur chaque syllabe, mon Dieu, mon père ! avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez dire ?

Le père ouvrit la bouche, le fils se hâta de parler haut pour étouffer sa voix.

— Je sais... je devine... à peu près... à peu de chose près l'affaire...

Et se tournant vers Robespierre en souriant :

— Affaire bien légère, futile en vérité...

Et à son père :

— Dont vous voulez parler. Mais je crois que

vous auriez pu me la remettre entre les mains. Je suis député... moi... Je sais...

— Monsieur, je sais ce que vous êtes, dit M. de Chénier...

— Non, en vérité, dit Joseph en s'approchant, vous n'en savez rien, absolument rien. Il y a longtemps, citoyens, qu'il n'a voulu me voir, mon pauvre père. Il ne sait seulement pas ce qui se passe dans la République. Je suis sûr que ce qu'il vient vous dire, il n'en est pas même bien certain.

Et il lui marcha sur le pied. Mais le vieillard se recula de lui.

— C'est votre devoir, monsieur, que je veux remplir moi-même, puisque vous ne le faites pas.

— Oh ! Dieu du ciel et de la terre ! s'écria Marie-Joseph, au supplice.

— Ne sont-ils pas curieux tous les deux ? dit Robespierre à Saint-Just, d'une voix aigre et en jouissant horriblement. Qu'ont-ils donc à crier tant ?

— J'ai, dit le vieux père, en s'avançant vers Robespierre, j'ai le désespoir dans le cœur en voyant...

Je me levai pour l'arrêter par le bras.

— Citoyen, dit Joseph Chénier à Robespierre, permets-moi de te parler en particulier, ou d'emmener mon père, d'ici, un moment. Je le crois malade et un peu troublé.

— Impie ! dit le vieillard, veux-tu être aussi mauvais fils que mauvais...

— Monsieur, dis-je en lui coupant la parole, il était inutile de me consulter ce matin.

— Non, non ! dit Robespierre avec sa voix aiguë et son incroyable sang-froid ; non, ma foi, je ne veux pas que ton père me quitte, Chénier ! Je lui ai donné audience ; il faut bien que j'écoute. — Et pourquoi donc veux-tu qu'il s'en aille ? — Que crains-tu qu'il m'apprenne ? — Ne sais-je pas à peu près tout ce qui se passe, et même tes ordonnances du matin, docteur !

— C'est fini ! dis-je en retombant accablé sur ma chaise.

Marie-Joseph, par un dernier effort, s'avança hardiment et se plaça de force entre son père et Robespierre :

— Après tout, dit-il à celui-ci, nous sommes égaux, nous sommes frères, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, je puis te dire, citoyen, des choses que tout autre qu'un représentant à la Convention nationale n'aurait pas le droit de te dire, n'est-ce pas ? — Eh bien ! je te dis que mon bon père que voici, mon bon vieux père, qui me déteste à présent, parce que je suis député, va te conter quelque affaire de famille bien au-dessous de tes graves oc-

cupations, vois-tu, citoyen Robespierre ! Tu as de grandes affaires, toi ; tu es seul, tu marches seul, toutes ces choses d'intérieur, ces petites brouilleries, tu les ignores, heureusement pour toi. Tu ne dois pas t'en occuper.

Et il le prenait par les deux mains.

— Non, je ne veux pas absolument que tu l'écoutes, vois-tu ; je ne veux pas. Et en faisant le rieur : — Mais c'est que ce sont des niaiseries, de vraies niaiseries qu'il va te dire.

Et en bavardant plus bas :

— Quelque plainte de ma conduite passée, de vieilles, vieilles idées monarchiques qu'il a. Je ne sais quoi, moi. Écoutes, mon ami, toi, notre grand citoyen, notre maître — oui, je le pense franchement, notre maître ! — va, va à tes affaires, à l'assemblée où l'on t'écoute — ou plutôt, tiens, renvoie-nous. — Oui, tiens, franchement, mets-nous à la porte ; nous sommes de trop.

Messieurs, nous sommes indiscrets, partons. Il prenait son chapeau, pâle et haletant, couvert de sueur, tremblant :

— Allons, docteur ; allons, mon père, j'ai à vous parler. Nous sommes indiscrets. — Et Saint-Just donc, qui arrive de si loin pour le voir ! de l'armée du Nord ! N'est-il pas vrai, Saint-Just ?

Il allait, il venait, il avait les larmes aux yeux, il prenait Robespierre par le bras, son père par les épaules, il était fou.

Robespierre se leva, et avec un air de bonté perfide, tendit la main au vieillard, par-devant son fils. — Le père crut tout sauvé ; nous sentîmes tout perdu. M. de Chénier s'attendrit de ce seul geste, comme font les vieillards faibles.

— Oh ! vous êtes bon ! s'écria-t-il. C'est un système que vous avez, n'est-ce pas ? c'est un système qui fait qu'on vous croit mauvais. Rendez-moi mon fils aîné, monsieur de Robespierre ! Rendez-le-moi, je vous en conjure ; il est à Saint-Lazare. C'est bien le meilleur des deux, allez ; vous ne le connaissez pas ! il vous admire beaucoup, et il admire tous ces messieurs aussi ; il m'en parle souvent. Il n'est point exagéré du tout, du tout, quoi qu'on ait pu vous dire. Celui-ci a eu peur de se compromettre, et ne vous a pas parlé ; mais moi, qui suis père, monsieur, et qui suis bien vieux, je n'ai pas peur. D'ailleurs vous êtes un homme comme il faut, il ne s'agit que de voir votre air et vos manières ; et avec un homme comme vous on s'entend toujours, n'est-ce pas ?

Puis à son fils :

Ne me faites point de signes ! ne m'interrompez pas ! vous m'importunez ! laissez monsieur agir selon son cœur, il s'entend un peu mieux que vous en gouvernement, peut-être ! — Vous avez toujours

été jaloux d'André, dès votre enfance. Laissez-moi, ne me parlez pas.

Le malheureux frère! il n'aurait pas parlé, il était muet de douleur, et moi aussi.

— Ah! dit Robespierre en s'asseyant et ôtant ses lunettes paisiblement et avec soulagement. Voilà donc leur grande affaire! Dis donc, Saint-Just! ne s'imaginaient-ils pas que j'ignorais l'emprisonnement du petit frère? Ces gens-là me croient fou, en vérité. Seulement il est bien vrai que je ne me serais pas occupé de lui de quelques jours.

Eh bien! ajouta-t-il en prenant sa plume et griffonnant, on va faire passer l'affaire de ton fils.

— Voilà! dis-je en étouffant.

— Comment! passer? dit le père interdit.

— Oui, citoyen, dit Saint-Just en lui expliquant froidement la chose, passer au tribunal révolutionnaire où il pourra se défendre.

— Et André? dit M. de Chénier.

— Lui? répondit Saint-Just, à la Conciergerie.

— Mais il n'y avait pas de mandat d'arrêt contre André, dit son père.

— Eh bien, il dira cela au tribunal, reprit Robespierre, tant mieux pour lui. —

Et en parlant il écrivait toujours.

— Mais à quoi bon l'y envoyer? disait le pauvre vieillard.

— Pour qu'il se justifie, répondait aussi froidement Robespierre, écrivant toujours.

— Mais l'écouterait-on? dit Marie-Joseph.

Robespierre mit ses lunettes et le regarda fixement; ses yeux luisaient sous leurs yeux verts, comme ceux des hibous.

— Soupçonnes-tu l'intégrité du tribunal révolutionnaire? dit-il!

Marie-Joseph baissa la tête, et dit : Non! — En soupirant profondément.

Saint-Just dit gravement :

— Le tribunal absout quelquefois.

— Quelquefois! dit le père tremblant et debout.

— Dis donc, Saint-Just, reprit Robespierre, en recommençant à écrire; sais-tu que c'est aussi un poète, celui-là? Justement nous parlions d'eux, et ils parlent de nous; tiens, voilà une gentillesse de sa façon. C'est tout nouveau, n'est-il pas vrai, docteur? Dis donc, Saint-Just, il nous appelle *bourreaux, barbouilleurs de lois*.

— Rien que cela, dit Saint-Just, en prenant le papier, que je ne reconnus que trop, et qu'il avait fait dérober par ses merveilleux espions.

Tout à coup Robespierre tira sa montre, se leva brusquement, et dit : *Deux heures!*

Il nous salua et courut à la porte de sa chambre, par laquelle il était entré avec Saint-Just. Il l'ouvrit, entra le premier et à demi dans l'autre appar-

tement, où j'aperçus des hommes, et, laissant sa main sur la clef, comme avec une sorte de crainte, et prêt à nous fermer la porte au nez, dit d'une voix aigre, fausse et ferme :

— Ceci est seulement pour vous faire voir que je sais tout ce qui se passe, assez promptement. Puis, se tournant vers Saint-Just, qui le suivait paisiblement, avec un sourire ineffable de douceur :

— Dis donc, Saint-Just, je crois que je m'entends aussi bien que les poètes à composer des scènes de famille?

— Attends! Maximilien! cria Marie-Joseph, en lui montrant le poing et s'en allant par la porte opposée, qui, cette fois, s'ouvrit d'elle-même, je vais à la Convention avec Tallien!

— Et moi, aux Jacobins, dit Robespierre avec sécheresse et orgueil.

— Avec Saint-Just, ajouta Saint-Just d'une voix terrible.

En suivant Marie-Joseph pour sortir de la tanière :

— Reprenez votre second fils, dis-je au père; car vous venez de tuer l'aîné.

Et nous sortîmes, sans oser nous retourner pour le voir.

CHAPITRE XXXV.

UN SOIR D'ÉTÉ.

Ma première action fut de cacher Joseph Chénier. Personne alors, malgré la terreur, ne refusait son toit à une tête menacée. Je trouvai vingt maisons. J'en choisis une pour Marie-Joseph. Il s'y laissa conduire en pleurant comme un enfant. Caché le jour, il courait la nuit chez tous les représentants, ses amis, pour leur donner du courage. Il était navré de douleur, il ne parlait plus que pour hâter le renversement de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon. Il ne vivait plus que de cette idée. Je m'y livrai comme lui, comme lui je me cachai. J'étais partout excepté chez moi. Quand Joseph Chénier se rendait à la Convention, il entrait et sortait entouré d'amis et de représentants auxquels on n'osait toucher. Une fois dehors on le faisait disparaître, et la troupe même des espions de Robespierre, la plus subtile volée de sauterelles qui jamais se soit abattue sur Paris comme une plaie, ne put trouver sa trace. La tête d'André Chénier dépendait d'une question de temps. — Il s'agissait de savoir ce qui mûrirait le plus vite, ou la colère de Robespierre, ou la colère des conjurés. Dès la première nuit qui suivit cette triste scène, du 5 au 6 thermidor, nous visitâmes tous ceux

qu'on nomma depuis *thermidoriens*, tous, depuis Tallien jusqu'à Barras, depuis Lecointre jusqu'à Vadier. Nous les unissions d'intention sans les rassembler. — Chacun était décidé, mais tous ne l'étaient pas.

Je revins triste. Voici le résultat de ce que j'avais vu.

La République était minée et contre-minée. La mine de Robespierre parlait de l'hôtel de ville; la contre-mine de Tallien des Tuileries. Le jour où les mineurs se rencontreraient serait le jour de l'explosion. Mais il y avait unité du côté de Robespierre, désunion dans les Conventionnels qui attendaient son attaque. Nos efforts pour les presser de commencer n'aboutirent cette nuit et la nuit suivante, du 6 au 7, qu'à des conférences timides et partielles. Les Jacobins étaient prêts dès longtemps. La Convention voulait attendre les premiers coups. Le 7, quand le jour vint, on en était là.

Paris sentait la terre remuer sous lui. L'événement futur se respirait dans l'air des carrefours, comme il arrive toujours ici. Les places étaient encombrées de parleurs. Les portes étaient béantes. Les fenêtres questionnaient les rues.

Nous n'avions rien pu savoir de Saint-Lazare. Je m'y étais montré. On m'avait fermé la porte avec fureur, et presque arrêté. J'avais perdu la journée en recherches vaines. Vers dix heures du soir des groupes couraient les places publiques. Des hommes agités jetaient une nouvelle dans les rassemblements et s'enfuyaient. On disait : Les Sections vont prendre les armes ! — On conspire à la Convention. — Les Jacobins conspirent. — La Commune suspend les décrets de la Convention. — Les canonniers viennent de passer.

On criait :

— Grande pétition des Jacobins à la Convention, en faveur du peuple.

Quelquefois toute une rue courait et s'enfuyait sans savoir pourquoi, comme balayée par le vent. Alors les enfants tombaient, les femmes criaient, les volets des boutiques se fermaient, et puis le silence régnait pour un peu de temps, jusqu'à ce qu'un nouveau tumulte vint tout remuer.

Le soleil était voilé comme par un commencement d'orage. La chaleur était étouffante. Je rôdai autour de ma maison de la place de la Révolution, et pensant tout d'un coup qu'après deux nuits, ce serait là qu'on me chercherait le moins, je passai l'arcade, et j'entrai. Toutes les portes étaient ouvertes; les portiers dans les rues. Je montai, j'entrai seul; je trouvai tout comme je l'avais laissé : mes livres épars et un peu poudreux, mes fenêtres ouvertes. Je me reposai un moment près de la fenêtre qui donnait sur la place.

Tout en réfléchissant, je regardais d'en haut ces Tuileries éternellement régnantes et tristes, avec leurs marronniers verts, et la longue maison sur la longue terrasse des Feuillants; les arbres des Champs-Élysées, tout blancs de poussière, la place toute noire de têtes d'hommes; et au milieu, l'une devant l'autre, deux choses de bois peint : la statue de la Liberté et la Guillotine.

Cette soirée était pesante. Plus le soleil se cachait derrière les arbres, et sous le nuage lourd et bleu, en se couchant, plus il lançait des rayons obliques et coupés sur les bonnets rouges et les chapeaux noirs; leurs tristes qui donnaient à cette foule agitée l'aspect d'une mer sombre tachetée par des flaques de sang. Les voix confuses n'arrivaient plus à la hauteur de mes fenêtres, les plus voisines du toit, que comme la voix des vagues de l'Océan; et le roulement lointain du tonnerre ajoutait à cette sombre illusion. Les murmures prirent tout d'un coup un accroissement prodigieux, et je vis toutes les têtes et les bras se tourner vers les boulevards, que je ne pouvais apercevoir. Quelque chose qui venait de là excitait les cris et les huées, le mouvement et la lutte. Je me penchai inutilement, rien ne paraissait, et les cris ne cessaient pas. Un désir invincible de voir me fit oublier ma situation; je voulus sortir, mais j'entendis sur l'escalier une querelle qui me fit bientôt fermer la porte. Des hommes voulaient monter, et le portier, convaincu de mon absence, leur montrait, par ses clefs doubles, que je n'habitais plus la maison. Deux voix nouvelles survinrent et dirent que c'était vrai; qu'on avait tout retourné il y avait une heure. J'étais arrivé à temps. On descendait avec grand regret. A leurs imprécations, je reconnus de quelle part étaient venus ces hommes. Force me fut de retourner tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi.

Le grand bruit croissait de minute en minute, et un bruit supérieur s'approchait de la place, comme le bruit des canons au milieu de la fusillade. Un flot immense de peuple armé de piques enfonça la vaste mer du peuple désarmé de la place, et je vis enfin la cause de ce tumulte sinistre.

C'était une charrette, mais une charrette peinte de rouge, et chargée de plus de quatre-vingts corps vivants. Ils étaient tous debout, pressés l'un contre l'autre. Toutes les tailles, tous les âges étaient liés en faisceau. Tous avaient la tête découverte, et l'on voyait des cheveux blancs, des têtes sans cheveux, de petites têtes blondes à hauteur de ceinture, des robes blanches, des habits de paysans, d'officiers, de prêtres, de bourgeois; j'aperçus même deux femmes qui portaient leur enfant à la mamelle et nourrissaient jusqu'à la fin, comme pour léguer

à leur fils tout leur lait, tout leur sang et toute leur vie qu'on allait prendre. Je vous l'ai dit, cela s'appelait une *fournée*.

La charge était si pesante que trois chevaux ne pouvaient la traîner. D'ailleurs, et c'était la cause du bruit, à chaque pas on arrêtait la voiture, et le peuple jetait de grands cris. Les chevaux reculaient l'un sur l'autre, et la charrette était comme assiégée. Alors, par-dessus leurs gardes, les condamnés tendaient les bras à leurs amis.

On eût dit une nacelle surchargée qui va faire naufrage, et que, du bord, on veut sauver. A chaque essai des gendarmes et des Sans-culottes pour marcher en avant, le peuple jetait un cri immense, et refoulait le cortège avec toutes ses poitrines et toutes ses épaules, et interposant devant l'arrêt son tardif et terrible *veto*, il criait d'une voix longue, confuse, croissante, qui venait à la fois de la Seine, des ponts, des quais, des avenues, des arbres, des bornes et des parés : non ! non ! non !

A chacune de ces grandes marées d'hommes, la charrette se balançait sur ses roues comme un vaisseau sur ses ancres, et elle était presque soulevée avec toute sa charge. J'espérais toujours la voir renverser. Le cœur me battait violemment, j'étais tout entier hors de ma fenêtre, enivré, étourdi par la grandeur du spectacle. Je ne respirais pas. J'avais toute l'âme et toute la vie dans les yeux.

Dans l'exaltation où m'élevait cette grande vue, il me semblait que le ciel et la terre y étaient acteurs. De temps à autre venait, du nuage, un petit éclair, comme un signal. La face noire des Tuileries devenait rouge et sanglante, les deux grands carrés d'arbres se renversaient en arrière comme ayant horreur ; alors le peuple gémissait, et après sa grande voix, celle du nuage reprenait et roulait tristement.

L'ombre commençait à s'étendre, celle de l'orage avant celle de la nuit. Une poussière sèche volait au-dessus des têtes, et cachait souvent à mes yeux tout le tableau. Cependant je ne pouvais arracher ma vue de cette charrette ballottée. Je lui tendais les bras d'en haut, je jetais des cris inattendus, j'invoquais le peuple ! Je lui disais : Courage ! et ensuite je regardais si le ciel ne ferait pas quelque chose.

Je m'écriai : Encore trois jours ! encore trois jours ! ô Providence ! ô Destin ! ô Puissances à jamais inconnues ! ô vous le Dieu ! vous les Esprits ! vous les Maîtres ! les Éternels ! si vous entendez ! arrêtez-les pour trois jours encore !

La charrette allait toujours pas à pas, lentement, heurtée, arrêtée, mais hélas ! en avant ! Les troupes s'accroissaient autour d'elle. Entre la Guillotine

et la Liberté, des baïonnettes luisaient en masse. Là, semblait être le port où la chaloupe était attendue. Le peuple, las du sang, le peuple irrité murmurait davantage, mais il agissait moins qu'en commençant. Jetremblai, mes dents se choquèrent.

Avec mes yeux j'avais vu l'ensemble du grand tableau, pour voir le détail, je pris une *longue-vue*. La charrette était déjà éloignée de moi, en avant. J'y reconnus pourtant un homme en habit gris, les mains derrière le dos. Je ne sais si elles étaient attachées. Je ne doutai pas que ce ne fût André Chénier. La voiture s'arrêta encore. On se battait. Je vis un homme en bonnet rouge monter sur les planches de la guillotine et arranger un panier.

Ma vue se troublait : je quittai ma lunette pour essuyer le verre et mes yeux.

L'aspect général de la place changeait à mesure que la lutte changeait de terrain. Chaque pas que les chevaux gagnaient semblait au peuple une défaite qu'il éprouvait. Les cris étaient moins furieux et plus douloureux. La foule s'accroissait pourtant, et empêchait la marche, plus que jamais, par le nombre plus que par la résistance.

Je repris la longue-vue, et je revis les malheureux embarqués qui dominaient, de tout le corps, les têtes de la multitude. J'aurais pu les compter en ce moment. Les femmes m'étaient inconnues. J'y distinguai de pauvres paysannes, mais non les femmes que je craignais d'y voir. Les hommes, je les avais vus à Saint-Lazare. André causait en regardant le soleil couchant. Mon âme s'unit à la sienne, et tandis que mon œil suivait de loin le mouvement de ses lèvres, ma bouche disait tout haut ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.

Tout à coup un mouvement violent, qu'il fit, me força de quitter ma lunette et de regarder toute la place, où je n'entendais plus de cris.

Le mouvement de la multitude était devenu rétrograde tout à coup.

Les quais si remplis, si encombrés, se vidaient. Les masses se coupaient en groupes, les groupes en familles, les familles en individus. Aux extrémités de la place, on courait, pour s'enfuir, dans une grande poussière. Les femmes couvraient leurs têtes et leurs enfants de leurs robes. La colère était éteinte... il pleuvait.

Qui connaît Paris comprendra ceci. Moi, je l'ai vu. Depuis, encore, je l'ai revu dans des circonstances graves et grandes.

Aux cris tumultueux, aux juréments, aux longues vociférations, succédèrent des murmures plaintifs, qui semblaient un sinistre adieu, de lentes et rares exclamations, dont les notes prolongées, basses et descendantes, exprimaient l'abandon de la résistance et gémissaient sur leur faiblesse. La nation humiliée ployait le dos, et roulait par troupeaux, entre une fausse statue, une Liberté, qui n'était que l'image d'une image, et un réel Échafaud teint de son meilleur sang.

Ceux qui se pressaient voulaient voir ou voulaient s'enfuir. Nul ne voulait rien empêcher. Les bourgeois saisirent le moment. La mer était calme, et leur hideuse barque arriva à bon port. La Guillotine leva son bras.

En ce moment plus aucune voix, plus aucun mouvement sur toute l'étendue de la place. Le bruit clair et monotone d'une large pluie était le seul qui se fit entendre, comme celui d'un immense arrosoir. Les larges rayons d'eau s'étendaient devant mes yeux et sillonnaient l'espace. Mes jambes tremblaient : il me fut nécessaire d'être à genoux.

Là je regardais et j'écoutais sans respirer. La pluie était encore assez transparente pour que ma lunette me fit apercevoir la couleur du vêtement qui s'élevait entre les poteaux. Je voyais aussi un jour blanc entre le bras et le billot, et, quand une ombre comblait cet intervalle, je fermais les yeux. Un grand cri des spectateurs m'avertissait de les rouvrir.

Trente-deux fois je baissai la tête ainsi, disant tout haut une prière de désespéré, que nulle oreille humaine n'entendra jamais, et que moi seul j'ai pu concevoir.

Après le trente-troisième cri, je vis l'habit gris tout debout. Cette fois je résolus d'honorer le courage de son génie, en ayant le courage de voir toute sa mort, je me levai.

La tête roula, et ce qu'il avait là s'enfuit avec le sang.

CHAPITRE XXXVI.

UN TOUR DE ROUE.

Ici le docteur noir fut quelque temps sans pouvoir continuer. Tout à coup il se leva et dit ce qui suit, en marchant vivement dans la chambre de Stello :

— Une rage incroyable me saisit alors; je sortis violemment de ma chambre en criant sur l'escalier : Les bourreaux! les scélérats! livrez-moi si vous voulez! venez me chercher! me voilà! — et j'allongeais

ma tête, comme la présentant au couteau. J'étais dans le délire.

Eh! que faisais-je? — Je ne trouvai sur les marches de l'escalier que deux petits enfants, ceux du portier. Leur innocente présence m'arrêta. Ils se tenaient par la main, et tout effrayés de me voir, se serraient contre la muraille pour me laisser passer comme un fou que j'étais. Je m'arrêtai et je me demandai où j'allais et comment cette mort transportait ainsi celui qui avait tant vu mourir. — Je redevins à l'instant maître de moi, et, me repentant profondément d'avoir été assez insensé pour espérer pendant un quart d'heure de ma vie, je redevins l'impassible spectateur des choses, que je fus toujours. — J'interrogeai ces enfants sur mon canonnier; il était venu depuis le 5 thermidor, tous les matins à huit heures : il avait brossé mes habits et dormi près du poêle. Ensuite, ne me voyant pas venir, il était parti sans questionner personne. — Je demandai aux enfants où était leur père. Il était allé sur la place, voir la cérémonie. Moi, je l'avais trop bien vue.

Je descendis plus lentement, et pour satisfaire le désir violent qui me restait, celui de voir comment se conduirait la destinée, et si elle aurait l'audace d'ajouter le triomphe général de Robespierre à ce triomphe partiel. Je n'en aurais pas été surpris.

La foule était si grande encore et si attentive sur la place, que je sortis sans être vu, par ma grande porte ouverte et vide. Là, je me mis à marcher, les yeux baissés, sans sentir la pluie. La nuit ne tarda pas à venir, je marchais toujours en pensant. Partout j'entendis à mes oreilles les cris populaires, le roulement lointain de l'orage, le bruissement régulier de la pluie. Partout je croyais voir la Statue et l'Échafaud se regardant tristement par-dessus les têtes vivantes et les têtes coupées. J'avais la fièvre. — Continuellement j'étais arrêté dans les rues par des troupes qui passaient, par des hommes qui couraient en foule. Je m'arrêtais, je laissais passer, et mes yeux baissés ne pouvaient regarder que le pavé luisant, glissant et lavé par la pluie. Je voyais mes pieds marcher, et je ne savais pas où ils allaient. Je réfléchissais sagement, je raisonnais logiquement, je voyais nettement et j'agissais en insensé. L'air avait été rafraîchi, la pluie avait séché dans les rues et sur moi, sans que je m'en fusse aperçu. Je suivais les quais, je passais les ponts, je les repassais, cherchant à marcher seul sans être coudoyé, et je ne pouvais y réussir. J'avais du peuple à côté de moi, du peuple devant, du peuple derrière, du peuple dans la tête, du peuple partout : c'était insupportable. On me croisait, on me poussait, on me serrait. Je m'arrê-

tais alors, et m'asseyais sur une borne ou une barrière; je continuais à réfléchir. Tous les traits du tableau me revenaient plus colorés devant les yeux; je revoyais les Tuileries rouges, la place houleuse et noire, le gros nuage, et la grande Statue et la grande Guillotine se regardant. Alors je parlais de nouveau; le peuple me reprenait, me heurtait et me roulait encore. Je le fuyais machinalement, mais sans être importuné; au contraire, la foule berce et endort. J'aurais voulu qu'elle s'occupât de moi, pour être délivré par l'extérieur de l'intérieur de moi-même. La moitié de la nuit se passa ainsi dans un vagabondage de fou. Enfin, comme je m'étais assis sur le parapet d'un quai, et que l'on m'y pressait encore, je levai les yeux et regardai autour de moi et devant moi. J'étais devant l'hôtel de ville, je le reconnus à ce cadran lumineux éteint depuis, rallumé nouvellement tel qu'on le voit, et qui, tout rouge alors, ressemblait de loin à une large lune de sang, sur laquelle des heures magiques étaient marquées. Le cadran disait minuit et vingt minutes, je crus rêver. Ce qui m'étonna surtout, fut de voir très-réellement autour de moi une quantité d'hommes assemblés. Sur la Grève, sur les quais, partout on allait sans savoir où. Devant l'hôtel de ville surtout, on regardait une grande fenêtre éclairée. C'était celle du conseil de la Commune. Sur les marches du vieux palais était rangé un bataillon épais d'hommes en bonnets rouges, armés de piques, et chantant la Marseillaise. Le reste du peuple était dans la stupeur et parlait à voix basse.

Je pris la sinistre résolution d'aller chez Joseph Chénier. J'arrivai bientôt à une étroite rue de l'île Saint-Louis, où il s'était réfugié. Une vieille femme, notre confidente, qui m'ouvrit en tremblant, après m'avoir fait longtemps attendre, me dit « qu'il » dormait, qu'il était bien content de sa journée, » qu'il avait reçu dix Représentants sans oser sortir, que demain on allait attaquer Robespierre, » et que le 9 il irait avec moi délivrer M. André; » qu'il prenait des forces. »

L'éveiller pour lui dire : Ton frère est mort, tu arriveras trop tard. Tu crieras : Mon frère ! et l'on ne te répondra pas ; tu diras : Je voulais le sauver, — et l'on ne te croira jamais, ni pendant ta vie, ni après ta mort ! Et tous les jours on te criera : Çaïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

L'éveiller pour lui dire cela ? — Oh ! non !

— Qu'il prenne des forces, dis-je, il en aura besoin demain.

Et je recommençai dans la rue ma nocturne marche, résolu de ne pas rentrer chez moi que l'événement ne fût accompli. Je passai la nuit à rôder de l'hôtel de ville au Palais-National, des Tuile-

ries à l'hôtel de ville. Tout Paris semblait aussi bivaquer.

Le jour du 8 thermidor se leva bientôt et très-brillant. Ce fut un bien long jour que celui-là. Je vis du dehors le combat intérieur du grand corps de la République. Au Palais-National, contre l'ordinaire, le silence était sur la place et le bruit dans le château. Le peuple attendit encore son arrêt tout le jour, mais vainement. Les partis se formaient. La Commune enrôlait des Sections entières de la garde nationale. Les Jacobins étaient ardents à pérorer dans les groupes.

On portait des armes ; on les entendait essayer par des explosions inquiétantes. La nuit revint, et l'on apprit seulement que Robespierre était plus fort que jamais, et qu'il avait frappé d'un discours puissant ses ennemis de la Convention. — Quoi ! il ne tomberait pas ! quoi ! il vivrait, il tuerait, il régnerait ! — Qui aurait eu, cette autre nuit, un toit, un lit, un sommeil ? — Personne autour de moi ne s'en souvint, et moi je ne quittai pas la place. J'y vécus, j'y pris racine.

Il arriva enfin le second jour, le jour de crise, et mes yeux fatigués le saluèrent de loin. La Dispute foudroyante hurla tout le jour encore dans le palais qu'elle faisait trembler. Quand un cri, quand un mot s'envolait au dehors, il bouleversait Paris, et tout changeait de face. — Les délégués étaient jetés sur le tapis, et les têtes aussi. — Quelquefois un des pâles joueurs venait respirer et s'essuyer le front à une fenêtre ; alors le peuple lui demandait avec anxiété qui avait gagné la partie où il était joué lui-même.

Tout à coup on apprend avec la fin du jour et de la séance, on apprend qu'un cri étrange, inattendu, imprévu, a été jeté : *A bas le tyran !* et que Robespierre est en prison. La guerre commence aussitôt. Chacun court à son poste. Les tambours roulent, les armes brillent, les cris s'élèvent. — L'hôtel de ville gémit avec son tocsin et semble appeler son maître. — Les Tuileries se hérissent de fer. Robespierre reconquis règne en son palais, l'Assemblée dans le sien. Toute la nuit la Commune et la Convention appellent à leur secours et mutuellement s'excommunient.

Le peuple était flottant entre ces deux puissances. Les citoyens erraient par les rues, s'appelant, s'interrogeant, se trompant et craignant de se perdre eux-mêmes et la nation ; beaucoup demeuraient en place ; et, frappant le pavé de la crosse de leurs fusils, s'y appuyaient le menton en attendant le jour et la vérité.

Il était minuit. J'étais sur la place du Carrousel, lorsque dix pièces de canon y arrivèrent. A la lueur des mèches allumées et de quelques torches, je vis

que les officiers plaçaient leurs pièces avec indifférence sur la place, comme en un parc d'artillerie, les unes braquées contre le Louvre, les autres vers la rivière. Ils n'avaient, dans les ordres qu'ils donnaient, aucune intention décidée. Ils s'arrêtèrent et descendirent de cheval, ne sachant guère à la disposition de qui ils venaient se mettre. Les canonniers se couchèrent à terre. Comme je m'approchais d'eux, j'en remarquai un, le plus fatigué peut-être, mais à coup sûr le plus grand de tous, qui s'était établi commodément sur l'affût de sa pièce, et commençait à ronfler déjà. Je le secouai par le bras : c'était mon paisible canonnier ; c'était Blaireau.

Il se gratta la tête un moment avec un peu d'embarras, me regarda sous le nez, puis, me reconnaissant, se releva de toute son étendue assez languissamment. Ses camarades, habitués à le vénérer comme chef de pièce, vinrent pour l'aider à quelque manœuvre. Il allongea un peu ses bras et ses jambes pour les dégourdir, et leur dit :

— Oh ! restez, restez, allez, ce n'est rien ; c'est le citoyen que voilà, qui vient boire un peu la goutte avec moi. Hein ?

Les camarades recouchés ou éloignés :

— Eh bien ! dis-je, mon grand Blaireau, qu'est-ce donc qui arrive aujourd'hui ?

Il prit la mèche de son canon et s'amusa à y allumer sa pipe.

— Oh ! c'est pas grand'chose, me dit-il.

— Diable ! dis-je.

Il huma sa pipe avec bruit et la mit en train.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu non ! pas la peine de faire attention à ça !

Il tourna la tête par-dessus ses hautes épaules pour regarder d'un air de mépris le Palais-National des Tuileries, avec toutes ses fenêtres éclairées.

— C'est, me dit-il, un tas d'avocats qui se chaillaient là-bas ! Et c'est tout.

— Ah ! ça ne te fait pas d'autre effet, à toi ? lui dis-je en prenant un ton cavalier, et voulant lui frapper sur l'épaule, mais n'y arrivant pas.

— Pas davantage, me dit Blaireau avec un air de supériorité incontestable.

Je m'assis sur son affût et je rentrai en moi-même. J'avais honte de mon peu de philosophie à côté de lui.

Cependant j'avais peine à ne pas faire attention à ce que je voyais. Le Carrousel se chargeait de bataillons qui venaient se serrer en masse devant les Tuileries, et se reconnaissaient avec précaution. C'était la Section de la Montagne, celle de Guillaume-Tell, celles des Gardes-Françaises et

de la Fontaine-Grenelle qui se rangeaient autour de la Convention. Était-ce pour la cerner ou la défendre ?

Comme je me faisais cette question, des chevaux accoururent. Ils enflammaient le pavé de leurs pieds. Ils vinrent droit aux canonniers.

Un gros homme, qu'on distinguait mal à la lueur des torches, et qui beuglait d'une étrange façon, avançait tous les autres. Il brandissait un grand sabre courbe et criait de loin :

— Citoyens canonniers ! à vos pièces ! — Je suis le général Henriot. Criez vive Robespierre, mes enfants ! Les traitres sont là ! enfants ! brûlez-leur un peu la moustache ! Hein ! faudra voir s'ils feront aller les bons enfants comme ils voudront. Hein ! c'est que je suis là, moi. — Hein ! vous me connaissez bien, mes fils ! pas vrai ?

Pas un mot de réponse. Il chancelait sur son cheval, et se renversant en arrière, soutenait son gros corps sur les rênes, et faisait cabrer le pauvre animal, qui n'en pouvait plus.

— Eh ben ! où sont donc les officiers ici ? Mille dieux ! continuait-il. Vive la nation ! Dieu de Dieu ! et Robespierre ! les amis ! — Allons ! nous sommes des Sans-culottes et de bons garçons, qui ne nous mouchons pas du pied, n'est-ce pas ? — Vous me connaissez bien ? — Hein ! vous savez, canonniers, que je n'ai pas froid aux yeux, moi ! — Tournez-moi vos pièces sur cette baraque, où sont tous les filous et les gredins de la Convention.

Un officier s'approcha et lui dit : Salut ! — Va te coucher ! Je n'en suis pas. — Ni vu ni connu, — tu m'ennuies.

Un second dit au premier :

— Mais, dis donc, toi, on ne sait pas, au fait, s'il n'est pas général, ce vieil ivrogne.

— Ah ! bah ! qu'est-ce que ça me fait ? dit le premier. Et il s'assit.

Henriot écumait. — Je te fendrai le crâne comme un melon, si tu n'obéis pas, mille tonnerres !

— Oh ! pas de ça, Lisette ! reprit l'officier en lui montrant le bout d'un écouvillon. Tiens-toi tranquille, s'il vous plaît, citoyen.

Les espèces d'aides de camp qui suivaient Henriot s'efforçaient inutilement d'enlever les officiers et de les décider : ils les écoutaient beaucoup moins encore que leur gros buveur de général.

Le vin, le sang, la colère, étranglaient l'ignoble Henriot. Il criait, il jurait Dieu, il maugréait, il hurlait ; il se frappait la poitrine ; il descendait de cheval et se jetait par terre ; il remontait et perdait son chapeau à grandes plumes. Il courait de la droite à la gauche et embarrassait les pieds du cheval dans les affûts. Les canonniers le regardaient sans se déranger, et riaient. Les citoyens armés

venaient le regarder avec des chandelles et des torches, et riaient.

Henriot recevait de grossières injures et rendait des imprecations de cabaretier soulé.

— Oh ! le gros sanglier, — sanglier sans défenses ! — Oh ! oh ! qu'est-ce qu'il nous veut, le porc empanaché ?

Il criait : A moi les bons Sans-culottes ! à moi les solides à trois poils ! que j'extermine toute cette enragée canaille de Tallien ! Fendons la gorge à Boissy-d'Anglas ; éventrons Collot-d'Herbois ; coupons le sifflet de Merlin-Thionville ; faisons un hachis de Conventionnels sur le Billaud-Vareannes, mes enfants !

— Allons ! dit l'adjudant-major des canonniers, commence par faire demi-tour, vieux fou. En v'là assez. C'est assez d' parade comm' ça. Tu ne passeras pas.

En même temps il donna un coup de pommeau de sabre dans le nez du cheval d'Henriot. Le pauvre animal se mit à courir dans la place du Carrousel, emportant son gros maître, dont le sabre et le chapeau traînaient à terre, renversant sur son chemin des soldats pris par le dos, des femmes qui étaient venues accompagner les Sections, et de pauvres petits garçons, accourus pour regarder, comme tout le monde.

L'ivrogne revint encore à la charge, et avec un peu plus de bon sens (le froid sur la tête et le galop l'avaient un peu dégrisé), dit à un autre officier :

— Songe bien, citoyen, que l'ordre de faire feu sur la Convention, c'est de la Commune que je te l'apporte, et de la part de Robespierre, Saint-Just et Couthon. J'ai le commandement sur toute la garnison. Tu l'entends, citoyen ?

L'autre ôta son chapeau. Mais il répondit avec un sang-froid parfait :

— Donne-moi un ordre par écrit, citoyen. Croistu que je serai assez bête pour faire feu sans preuve d'ordre ! — Oui ! pas mal ! — Je ne suis pas au service d'hier, va ! pour me faire guillotiner demain. — Donne-moi un ordre signé, et je brûle le Palais-National et la Convention comme un paquet d'allumettes.

Là-dessus il retroussa sa moustache et tourna le dos.

— Autrement, ajouta-t-il, ordonne le feu toi-même aux artilleurs, et je ne soufflerai pas.

Henriot le prit au mot. Il vint droit à Blaireau.

— Canonnier, dit-il, je te connais.

Blaireau ouvrit de grands yeux hébétés et dit :

— Tiens ! il me connaît !

— Je t'ordonne de tourner ta pièce sur le mur, là-bas, et de faire feu.

Blaireau bailla. Puis il se mit à l'ouvrage, et d'un tour de bras la pièce fut braquée. Il ploya ses grands genoux, et, en pointeur expérimenté, ajusta le canon, mettant en ligne les deux points de mire vis-à-vis la plus grande fenêtre allumée du château.

Henriot triomphait.

Blaireau se redressa de toute sa hauteur, et dit à ses quatre camarades qui se tenaient à leur poste pour servir la pièce, deux à droite, deux à gauche :

— Ce n'est pas tout à fait ça, mes petits amis. — Un petit tour de roue encore !

Moi, je regardai cette roue du canon qui tournait en avant, puis retournait en arrière, et je crus voir la roue mythologique de la Fortune. Oui, c'était elle... C'était elle-même, réalisée, en vérité.

A cette roue était suspendu le destin du monde. Si elle allait en avant et pointait la pièce, Robespierre était vainqueur. En ce moment même, les Conventionnels avaient appris l'arrivée d'Henriot ; en ce moment même, ils s'asseyaient pour mourir sur leurs chaises curules. Le peuple des tribunes s'était enfui et le racontait autour de nous. Si le canon faisait feu, l'Assemblée se séparait, et les Sections réunies passaient au joug de la Commune. La terreur s'affermissait, puis s'adoucissait, puis restait... restait un Richard III, ou un Cromwell, ou, après un Octave... Qui sait ?

Je ne respirais pas, je regardais, je ne voulais rien dire.

Si j'avais dit un mot à Blaireau, si j'avais mis un grain de sable, le souffle d'un geste sous la roue, je l'aurais fait reculer. Mais non, je n'osai le faire, je voulais voir ce que le destin seul enfante-rait.

Il y avait un petit trottoir usé, devant la pièce, les quatre servants ne pouvaient poser également les roues, qui glissaient toujours en arrière.

Blaireau recula et se croisa les bras en artiste découragé et mécontent. Il fit la moue.

Il se tourna vers un officier d'artillerie :

— Lieutenant ! — C'est trop jeune tout ça ! — C'est trop jeune, ces servants-là, ça ne sait pas manier sa pièce. Tant que vous me donnerez ça, n'y a pas moyen d'aller ! — N'y a pas de plaisir !

Le lieutenant répondit avec humeur :

— Je ne te dis pas de faire feu, moi ; je ne dis rien.

— Ah ben ! c'est différent, dit Blaireau en baillant. Ah ben ! ni moi non plus, je ne suis plus du jeu. Bonsoir.

En même temps il donna un coup de pied à sa pièce, la fit rouler en travers, et se coucha dessus.

Henriot tira son sabre, qu'on lui avait ramassé.

— Feras-tu feu ! dit-il.

Blaireau fumait, et tenant à la main sa mèche éteinte, répondit :

— Ma chandelle est morte ! va te coucher !

Henriot, suffoqué de rage, lui donna un coup de sabre à fendre un mur, mais c'était un revers d'ivrogne, si mal appliqué qu'il ne fit qu'effleurer la manche de l'habit et à peine la peau, à ce que je jugeai.

C'en fut assez pour décider l'affaire contre Henriot. Les canonniers furieux firent pleuvoir sur son cheval une grêle de coups de poing, de pied, d'é-couvillon, et le malencontreux général, couvert de boue, ballotté par son coursier comme un sac de blé sur un âne, fut emporté vers le Louvre, pour arriver, comme vous savez, à l'hôtel de ville, où Coffinhal le jacobin le jeta par la fenêtre sur un tas de fumier, son lit naturel.

En ce moment même arrivent les commissaires de la Convention, ils crient de loin que Robespierre, Saint-Just, Couthon, Henriot sont mis *hors la loi*. Les Sections répondent à ce mot magique par des cris de joie. Le Carrousel s'illumine subitement. Chaque fusil porte un flambeau. *Vive la liberté ! Vive la Convention ! A bas les tyrans !* sont les cris de la foule armée. Tout marche à l'hôtel de ville, et tout le peuple se soumet ou se disperse au cri magique qui fut l'*interdit* républicain : *Hors la loi !*

La Convention, assiégée, fit une sortie et vint des Tuileries assiéger la Commune à l'hôtel de ville. Je ne la suivis pas : je ne doutais pas de sa victoire. Je ne vis pas Robespierre se casser le menton au lieu de la cervelle, et recevoir l'injure comme il eût reçu l'hommage, avec orgueil et en silence. Il avait attendu la soumission de Paris, au lieu d'envoyer et d'aller la conquérir comme la Convention. Il avait été lâche. Tout était dit pour lui. Je ne vis pas son frère se jeter sur les baïonnettes par le balcon de l'hôtel de ville, Lebas se casser la tête, et Saint-Just aller à la guillotine comme il y avait envoyé, les bras croisés, les yeux et les pensées au ciel comme le grand Inquisiteur de la Liberté.

Ils étaient vaincus, peu m'importait le reste.

Je restai sur la même place, et, prenant les mains longues et ignorantes de mon canonnier naïf, je lui fis cette petite allocution :

— O Blaireau ! ton nom ne tiendra pas la moindre place dans l'histoire, et tu t'en soucies peu, pourvu que tu dormes le jour et la nuit et que ce ne soit pas loin de Rose. Tu es trop simple et trop modeste, Blaireau, car je te jure que de tous les hommes appelés *grands* par les conteurs d'his-

toire, il y en a peu qui aient fait des choses aussi grandes que celles que tu viens de faire. Tu as retranché du monde un règne et une ère Démocratique ; tu as fait reculer la Révolution d'un pas, tu as blessé à mort la République. Voilà ce que tu as fait, ô grand Blaireau ! — D'autres hommes vont gouverner, qui seront félicités de ton œuvre, et qu'un souffle de toi aurait pu disperser comme la fumée de ta pipe solennelle. On écrira beaucoup et longtemps, et peut-être toujours, sur le 9 thermidor, et jamais on ne pensera à te rapporter l'hommage d'adoration qui t'est dû tout aussi justement qu'à tous les hommes d'action qui pensent si peu et qui savent si peu comment ce qu'ils ont fait s'est fait, et qui sont bien loin de ta modestie et de ta candeur philosophiques. Qu'il ne soit pas dit qu'on ne t'ait pas rendu hommage : c'est toi, ô Blaireau ! qui es véritablement l'homme de la destinée.

Cela dit, je m'inclinai avec un respect réel et plein d'humiliation, après avoir vu ainsi tout au fond de la source des plus grands événements politiques du monde.

Blaireau pensa, je ne sais pourquoi, que je me moquais de lui. Il retira sa main des miennes très-doucement, par respect, et se gratta la tête :

— Si c'était, dit ce grand homme, un effet de votre bonté de regarder un peu mon bras gauche, seulement pour voir.

— C'est juste, dis-je.

Il ôta sa manche, et je pris une torche.

— Remercie Henriot, mon fils, lui dis-je, il t'a défait des plus dangereux de tes hiéroglyphes. Les fleurs de lis, les Bourbons et Madeleine sont enlevés avec l'épiderme, et après-demain tu seras guéri et marié si tu veux.

Je lui serrai le bras avec mon mouchoir, je l'emmenai chez moi, et ce qui fut dit fut fait.

De longtemps encore je ne pus dormir, car le serpent était écrasé, mais il avait dévoré le cygne de la France.

Vous connaissez trop votre monde pour que je cherche à vous persuader que mademoiselle de Coigny s'empoisonna et que madame de Saint-Aignan se poignarda. Si la douleur fut un poison pour elles, ce fut un poison lent. Le 9 thermidor les fit sortir de prison. Mademoiselle de Coigny se réfugia dans le mariage, mais bien des choses m'ont porté à croire qu'elle ne se trouva pas très-bien de ce lieu d'asile. — Pour madame de Saint-Aignan, une mélancolie douce et affectueuse, mais un peu sauvage, et l'éducation de trois beaux enfants, remplirent

toute sa vie et son veuvage, dans la solitude du château de Saint-Aignan. Un an environ après sa prison, une femme vint me demander de sa part *un portrait*. Elle avait attendu la fin du deuil de son mari pour me faire reprendre ce trésor. — Elle désirait ne pas me voir. — Je donnai la précieuse boîte de maroquin violet, et je ne la revis pas. — Tout cela était très-bien, très-pur, très-délicat. — J'ai respecté ses volontés, et je respecterai toujours son souvenir charmant, car elle n'est plus.

Jamais aucun voyage ne lui fit quitter ce portrait, m'a-t-on dit; jamais elle ne consentit à le laisser copier : peut-être l'a-t-elle brisé en mourant; peut-être est-il resté dans un tiroir de secrétaire du vieux château, où les petits-enfants de la belle duchesse l'auront toujours pris pour un grand-oncle : c'est la destinée des portraits. Ils ne font battre qu'un seul cœur, et, quand ce cœur ne bat plus, il faut les effacer.

CHAPITRE XXXVII.

DE L'OSTRACISME PERPÉTUEL.

Les dernières paroles du docteur noir résonnaient encore dans la grande chambre de Stello, lorsque celui-ci s'écria, en levant les deux bras au-dessus de sa tête :

— Oui, cela dut se passer ainsi !

— Mes histoires, dit rudement le conteur satirique, sont, comme toutes les paroles des hommes, à moitié vraies.

— Oui, cela dut se passer ainsi, poursuivit Stello; oui, je l'atteste par tout ce que j'ai souffert en écoutant. Comme l'on sent la ressemblance du portrait d'un inconnu ou d'un mort, je sens la ressemblance des vôtres. Oui, les passions et leurs intérêts les firent parler de la sorte. Donc, des trois formes de Pouvoir possibles, la première nous craint, la seconde nous dédaigne comme inutiles, la troisième nous hait et nous nivelle comme supériorités aristocratiques. Sommes-nous donc les ilotes éternels des sociétés ?

— Ilotes ou dieux, dit le docteur, la Multitude, tout en vous portant dans ses bras, vous regarde de travers comme tous ses enfants, et de temps en temps vous jette à terre et vous foule aux pieds. C'est une mauvaise mère.

Gloire éternelle à l'homme d'Athènes.... — Oh ! Pourquoi ne sait-on pas son nom ? Pourquoi le sublime anonyme qui créa la *Vénus de Milo* ne lui a-t-il pas réservé la moitié de son bloc de marbre ? Pourquoi ne l'a-t-on pas écrit en lettres d'or, ce nom grossier sans doute, en tête des *Hommes*

illustres de Plutarque ? — Gloire à l'homme d'Athènes.... — Je ne cesserai de le vénérer et de le considérer comme le type éternel, le magnifique représentant du Peuple de toutes les nations et de tous les siècles. Je ne cesserai de penser à lui toutes les fois que je verrai des hommes assemblés pour juger quelque chose ou quelqu'un, ou seulement des hommes réunis qui se parleront d'une œuvre ou d'une action illustre, ou seulement des hommes qui prononceront un nom célèbre, comme la multitude les prononce d'ordinaire, avec un accent indéfinissable; c'est un accent pincé, roide, jaloux et hostile. On dirait que le nom sort de la bouche avec explosion, malgré celui qui le prononce, contraint par un charme magique, une puissance secrète qui en arrache les syllabes importunes. Lorsqu'il passe, la bouche grimace, les lèvres flottent vaguement entre le sourire du mépris, et la contraction d'un examen profond et sérieux. Il y a bonheur si, dans ce combat, le nom, en passant, n'est pas estropié, ou suivi d'une rude et flétrissante épithète. Ainsi lorsqu'on a goûté par complaisance une liqueur amère, si les lèvres la jettent loin d'elles, il est rare que ce mouvement ne soit pas suivi d'un souffle et d'une expression de dégoût.

O Multitude ! Multitude sans nom ! vous êtes née ennemie des noms ! — Considérez ce que vous faites lorsque vous vous assemblez au théâtre. Le fond de vos sentiments est le désir secret de la chute et la crainte du succès. Vous venez comme malgré vous, vous voudriez ne pas être charmée. Il faut que le poète vous dompte par son interprète, l'acteur. Alors vous vous soumettez, non sans murmure et sans une longue suite de reproches sourds et obstinés. Car proclamer un succès, un nom, c'est, pour chacun, mettre ce nom au-dessus du sien, lui reconnaître une supériorité qui offense celui qui s'y soumet. Et jamais, je l'affirme, vous ne vous y soumettriez, ô fière Multitude, si vous ne sentiez en même temps (heureuse consolation) que vous faites acte de protection. Votre position de juge, qui verse l'or à pleines mains, vous soutient un peu dans le cruel effort que vous vous faites en signant par des applaudissements l'aveu d'une supériorité. Mais partout où ce dédommagement secret ne vous est pas donné, à peine avez-vous fait une gloire, vous la trouvez trop haute et vous la minez sourdement, vous la rognez par le pied et la tête jusqu'à ce qu'elle retombe à votre niveau.

Votre unique passion est l'égalité, ô Multitude, et tant que vous serez, vous vous sentirez poussée par le besoin simultané d'un *ostracisme perpétuel*.

Gloire à l'homme d'Athènes.... Eh ! mon Dieu, me faut-il donc ne pas savoir comment il fut ap-

pelé! — Lui qui exprima avec une immortelle naïveté vos sentiments innés :

— Pourquoi le bannis-tu?

— Je suis fatigué, dit-il, d'entendre louer son nom.

CHAPITRE XXXVIII.

LE CIEL D'HOMÈRE.

Ilotes ou dieux, répéta le docteur noir, vous souvient-il en outre d'un certain Platon, qui nommait les Poètes imitateurs de fantômes et les chassait de sa République? Mais aussi il les nommait divins. Platon aurait eu raison de les adorer, en les éloignant des affaires; mais l'embarras où il est pour conclure (ce qu'il ne fait pas), et pour unir son adoration à son bannissement, montre à quelles pauvretés ou à quelles injustices est conduit un esprit rigoureux et logicien sévère, lorsqu'il veut tout soumettre à une règle universelle. Platon veut l'utilité de tous dans chacun; mais voilà que tout à coup il trouve en son chemin des inutiles sublimes comme Homère, et il n'en sait que faire. Tous les hommes de l'art le gênent : il leur applique son équerre, et il ne peut les mesurer : cela le désole. Il les range tous, Poètes, Peintres, Sculpteurs, Musiciens, dans la catégorie des imitateurs; déclare que tout art n'est qu'un badinage d'enfants, que les arts s'adressent à la plus faible partie de l'âme, celle qui est susceptible d'illusions, la *partie peureuse*, qui s'attendrit sur les misères humaines; que les arts sont déraisonnables, *lâches, timides, contraires à la raison*; que, pour plaire à la multitude confuse, les Poètes s'attachent à peindre des caractères passionnés, plus aisés à saisir par leur variété; qu'ils corrompraient l'esprit des plus sages, si on ne les condamnait; qu'ils feraient régner le plaisir et la douleur dans l'État, à la place des lois et la raison. Il dit encore qu'Homère, s'il eût été en état d'instruire et de perfectionner les hommes, et non un inutile chanteur, comme il était, incapable même, ajoute-t-il, d'empêcher Créophile, son ami, d'être gourmand (ô niaiserie antique!), on ne l'eût pas laissé mendier pieds nus, mais on l'eût estimé, honoré et servi autant que Protagoras d'Abdère et Prodicus de Cie, sages philosophes, portés en triomphe partout.

— Dieu tout-puissant ! s'écria Stello, qu'est-ce, je vous prie à présent, pour nous autres, que les honorables Protagoras et Prodicus, tandis que tout vieillard, tout homme et tout enfant adore, en pleurant, le divin Homère?

— Ah ! ah ! reprit le docteur, les yeux animés par un triomphe désespérant, vous voyez donc qu'il

n'y a pas plus de pitié pour les Poètes parmi les philosophes que parmi les hommes du Pouvoir. Ils se tiennent tous la main, en foulant les arts sous les pieds.

— Oui, je le sens, dit Stello, pâle et agité; mais quelle en est donc la cause impérissable?

— Leur sentiment est l'envie, dit l'inflexible docteur, leur idée (prétexte indestructible) est l'inutilité des arts à l'état social.

La pantomime de tous, en face du poète, est un sourire protecteur et dédaigneux; mais tous sentent, au fond du cœur, quelque chose, comme la présence d'un Dieu Supérieur.

Et en cela ils sont encore bien au-dessus des hommes vulgaires, qui, ne sentant qu'à demi cette supériorité, éprouvent seulement près des Poètes cette gêne que leur causerait aussi le voisinage d'une grande passion, qu'ils ne comprendraient pas. Ils ont la gêne que sentirait un fat ou un froid pédant, transporté subitement à côté de Paul, au moment du départ de Virginie; de Werther, au moment où il va saisir ses pistolets; à côté de Roméo, quand il vient de boire le poison; de Desgrieux, quand il suit pieds nus la charrette des filles perdues. Cet indifférent les croira fous indubitablement; mais il sentira pourtant quelque chose de grand et de respectable dans ces hommes voués à une émotion profonde, et il se taira en s'éloignant, se croyant supérieur à eux, parce qu'il n'est pas ému.

— Juste ! ô juste ! dit Stello dans sa poitrine et s'enfonçant de plus en plus dans son fauteuil, comme pour se dérober au son de voix dur et puissant qui le poursuivait.

— Pour en revenir à Platon, il y avait aussi rivalité de divinité entre Homère et lui. Une jalouse humeur animait cet esprit vaste et justement immortel, mais positif comme tous ceux qui n'appuient leur domination intellectuelle que sur le développement infini du jugement et repoussent l'imagination.

Sa conviction était profonde, parce qu'il la puisait dans le sentiment des facultés de son être, auxquelles chacun veut toujours mesurer les autres. Platon avait un esprit exact, géométrique et raisonneur, tel que depuis l'eut Pascal, et tous deux repoussèrent durement la poésie, qu'ils ne sentaient pas. Mais je ne poursuis que Platon, parce qu'il ne sort pas de notre sujet de conversation, ayant eu de gigantesques prétentions de législateur et d'homme d'État.

Je crois me souvenir, monsieur, qu'il dit à peu près ceci :

« La faculté qui juge tout, selon la mesure et le calcul, est ce qu'il y a de plus excellent dans l'âme; donc l'autre faculté qui lui est opposée est une

des choses les plus frivoles qui soient en nous. »

— Et cet honnête homme part de là pour traiter Homère du haut en bas ; il le met sur la sellette et lui dit d'un air de rhéteur, vers le livre sixième de sa République :

« Mon cher Homère, s'il n'est pas vrai que vous soyez un ouvrier éloigné de trois degrés de la vérité, incapable de faire autre chose que des fantômes de vertu (car il tient à ses fantômes) ; si vous êtes un ouvrier du second ordre, capable de connaître ce qui peut rendre meilleurs ou pires les États et les particuliers, dites-nous quelle ville vous doit la réforme de son gouvernement, comme Lacédémone en est redevable à Lyncurque, l'Italie et la Sicile à Charondas, Athènes à Solon ? Quelle guerre avez-vous conduite ou conseillée ? Quelle utile découverte, quelle invention bonne à la perfection des arts ou aux besoins de la vie ont signalé votre nom ? »

Et continuant ainsi avec son complaisant Glaucon, qui répond sans cesse : *Fort bien, — voici ce qui est vrai, — vous avez raison, —* à peu près sur le ton que prend un petit séminariste répondant à son abbé dans une conférence, voilà mon philosophe qui chasse par les épaules le mendiant divin hors de sa République (fantastique, heureusement pour l'humanité).

A ce familier discours, le bon Homère ne répondit rien, par la raison qu'il dormait, non de ce petit sommeil (*dormitas*) qu'un autre osa lui reprocher pour s'amuser à poser des règles aussi, mais du sommeil qui pèse cette nuit sur les yeux de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier.

Ici Stello poussa un profond soupir et cacha sa tête dans ses mains.

— Cependant, poursuivit le docteur noir, supposons que nous tenions ici entre nous deux le divin Platon, ne pourrions-nous, s'il vous plaît, le conduire au musée Charles X (pardon de la liberté grande, je ne lui sais pas d'autre nom), sous le plafond sublime qui représente le règne, que dis-je ? le ciel d'Homère ? Nous lui montrerions ce vieux pauvre, assis sur un trône d'or, avec son bâton de mendiant et d'aveugle entre les jambes, ses pieds fatigués, poudreux et meurtris, mais à ses pieds ses deux filles (deux déesses), l'Iliade et l'Odyssee. Une foule d'hommes couronnés le contemple et l'adore, mais debout, selon qu'il sied aux génies. Ces hommes sont les plus grands dont les noms aient été conservés, les Poètes, et si j'avais dit les plus malheureux, ce seraient eux aussi. Ils forment, de son temps au nôtre, une chaîne, presque sans interruption, de glorieux exilés, de courageux persécutés, de penseurs affolés par la misère, de guerriers inspirés au camp, de marins sauvant leur lyre de

l'Océan et non des cachots, hommes remplis d'amour et rangés autour du premier et du plus misérable, comme pour lui demander compte de tant de haine qui les rend immobiles d'étonnement.

Agrandissons ce plafond sublime dans notre pensée, haussons et élargissons cette coupole, jusqu'à ce qu'elle contienne tous les infortunés que la poésie ou l'imagination frappa d'une réprobation universelle. Ah ! le firmament, en un beau jour d'août, n'y suffirait pas ; non le firmament d'azur et d'or, tel qu'on le voit au Caire, pur de toute légère et imperceptible vapeur, ne serait pas une toile assez large pour servir de fond à leurs portraits.

Levez les yeux à ce plafond et figurez-vous y voir monter ces fantômes mélancoliques : Torquato Tasso, les yeux brûlés de pleurs, couvert de hail-
lons, dédaigné même de Montaigne (ah ! philosophe, qu'as-tu fait là !), et réduit à n'y plus voir, non par cécité, mais.... Ah ! je ne le dirai pas en français, que la langue des Italiens soit tachée de ce cri de misère qu'il a jeté :

Non avendo candella per iscriversi i suoi versi.

Milton aveugle, jetant à un libraire son *Paradis perdu* pour dix livres sterling ; — Camoëns, recevant l'aumône à l'hôpital des mains de ce sublime esclave qui mendiait pour lui, sans le quitter ; — Cervantès, tendant la main, de son lit de misère et de mort ; — Lesage, en cheveux blancs, suivi de sa femme et de ses filles, allant demander un asile, pour mourir, à un pauvre chanoine, son fils ; — Corneille, manquant de tout, même de bouillon, dit Racine au roi, au grand roi ! — Dryden, à soixante-et-dix ans, mourant de misère et cherchant dans l'astrologie une vaine consolation aux injustices humaines ; — Spencer, errant à pied à travers l'Irlande, moins pauvre et moins désolée que lui, et mourant avec *la Reine des fées* dans sa tête, *Rosalinda* dans son cœur, et pas un morceau de pain sur les lèvres. — Que je voudrais pouvoir m'arrêter là !...

Vondel, ce vieux Shakespeare de la Hollande, mort de faim à quatre-vingt-dix ans, et dont le corps fut porté par quatorze poètes misérables et pieds nus ; — Samuel Royer, qui fut trouvé mort de froid dans un grenier ; — Buttler, qui fit *Hudibras* et mourut de misère ; — Floyer Sydenham et Rushworth, chargés de chaînes comme des forçats ; — J.-J. Rousseau, qui se tua pour ne pas vivre d'aumônes ; — Mafilâtre, que *la faim mit au tombeau*, dit Gilbert, à l'hôpital...

Et tous ceux encore dont les noms sont écrits dans le ciel de chaque nation et sur les registres de ses hôpitaux.

Supposez que Platon s'avance seul au milieu de tous, et lise à la céleste famille cette feuille de la *République* que je vous ai citée. Pensez-vous qu'Homère ne puisse pas lui dire du haut de son trône :

— Mon cher Platon, il est vrai que le pauvre Homère et, comme lui, tous les infortunés immortels qui l'entourent, ne sont rien que des imitateurs de la nature; il est vrai qu'ils ne sont pas tourneurs parce qu'ils font la description d'un lit, ni médecins parce qu'ils racontent une guérison; il est vrai que, par une couche de mots et d'expressions figurées, soutenus de mesure, de nombre et d'harmonie, ils simulent la science qu'ils décrivent; il est bien vrai qu'ils ne font ainsi que présenter aux yeux des mortels un miroir de la vie, et que, trompant leurs regards, ils s'adressent à la partie de l'âme qui est susceptible d'illusion; mais, ô divin Platon, votre faiblesse est grande, lorsque vous croyez la plus faible cette partie de notre âme qui s'élève et qui s'élève, pour lui préférer celle qui pèse et qui mesure. L'Imagination, avec ses élus, est aussi supérieure au Jugement seul avec ses orateurs, que les dieux de l'Olympe aux demi-dieux. Le don du ciel le plus précieux, c'est le plus rare. — Or, ne voyez-vous pas qu'un siècle fait naître trois Poètes, pour une foule de logiciens et de sophistes très-sensés et très-habiles? — L'Imagination contient en elle-même le Jugement et la Mémoire, sans lesquels elle ne serait pas. — Qui entraîne les hommes, si ce n'est l'émotion? Qui enfante l'émotion, si ce n'est l'art? Et qui enseigne l'art, si ce n'est Dieu lui-même? Car le Poète n'a pas de maître, et toutes les sciences sont apprises, hors la sienne. — Vous me demandez quelles institutions, quelles lois, quelles doctrines j'ai données aux villes? Aucune aux nations, mais une éternelle au monde. — Je ne suis d'aucune ville, mais de l'univers. — Vos doctrines, vos lois, vos institutions ont été bonnes pour un âge et un peuple, et sont mortes avec eux, tandis que les œuvres de l'art céleste restent debout pour toujours à mesure qu'elles s'élèvent, et toutes portent les malheureux mortels à la loi impérissable de l'Amour et de la Pitié.

Stello joignit les mains malgré lui, comme pour prier. Le docteur se tut un moment et bientôt continua ainsi :

CHAPITRE XXXIX.

DU MENSONGE SOCIAL.

— Et cette dignité calme de l'antique Homère, de cet homme symbole de la destinée des poètes,

cette dignité n'est autre chose que le sentiment continu de sa mission que doit avoir toujours en lui l'homme qui se sent une Muse au fond du cœur. — Ce n'est pas pour rien que cette Muse y est venue; elle sait ce qu'elle doit faire, et le Poète ne le sait pas d'avance. Ce n'est qu'au moment de l'inspiration qu'il l'apprend. — Sa mission est de produire des œuvres, et seulement lorsqu'il entend la voix secrète. Il doit l'attendre. Que nulle influence étrangère ne lui dicte ses paroles, elles seraient périssables. — Qu'il ne craigne pas l'inutilité de son œuvre, si elle est belle, elle sera utile par cela seul, puisqu'elle aura uni les hommes dans un sentiment commun d'adoration et de contemplation pour elle et la pensée qu'elle représente.

Le sentiment d'indignation que j'ai excité en vous a été trop vif, monsieur, pour me permettre de douter que vous n'ayez bien senti qu'il y a et qu'il y aura toujours antipathie entre l'homme du Pouvoir et l'homme de l'Art; mais outre la raison d'envie et le prétexte d'utilité, ne reste-t-il encore pas une autre cause plus secrète à dévoiler? ne l'apercevez-vous pas dans les craintes continuelles où vit tout homme qui a une autorité, de perdre cette autorité chérie et précieuse qui est devenue son âme?

— Hélas! j'entrevois, à peu près, ce que vous m'allez dire encore, dit Stello; n'est-ce pas la crainte de la vérité?

— Vous y voilà, dit le docteur avec joie.

Comme le Pouvoir est une science de convention, selon les temps, et que tout ordre social est basé sur un mensonge plus ou moins ridicule, tandis qu'au contraire les beautés de tout art ne sont possibles que dérivant de la vérité la plus intime, vous comprenez que le Pouvoir, quel qu'il soit, trouve une continuelle opposition dans toute œuvre ainsi créée. De là ses efforts éternels pour comprimer ou séduire.

— Hélas! dit Stello, à quelle odieuse et continuelle résistance le Pouvoir condamne le Poète! Ce Pouvoir ne peut-il se ranger lui-même à la vérité?

— Il ne le peut, vous dis-je! s'écria violemment le docteur, en frappant sa canne à terre. Et mes trois exemples politiques ne prouvent point que le Pouvoir ait tort d'agir ainsi, mais seulement que son essence est contraire à la vôtre, et qu'il ne peut faire autrement que de chercher à détruire ce qui le gêne.

— Mais, dit Stello avec un air de pénétration (essayant de se retrancher quelque part, comme un tirailleur chargé en plaine par un gros escadron), mais si nous arrivions à créer un Pouvoir qui ne fût pas une fiction, ne serions-nous pas d'accord?

— Oui certes, mais est-il jamais sorti et sortira-t-il jamais des deux points uniques sur lesquels il puisse s'appuyer, *hérédité* et *capacité*, qui vous déplaissent si fort, et auxquels il faut revenir. Et si votre pouvoir favori règne par l'Hérédité de la Propriété, vous commencerez, monsieur, par me trouver une réponse à ce petit raisonnement connu sur la Propriété :

— *C'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.*

Et sur l'Hérédité, à ceci :

— *On ne choisit pas, pour gouverner un vaisseau dans la tempête, celui des voyageurs qui est de meilleure maison.*

Et, en cas que ce soit la Capacité qui vous séduise, vous me trouverez, s'il vous plaît, une forte réponse à ce petit mot :

— *Qui cédera la place à l'autre ? — Je suis aussi habile que lui.* — QUI DÉCIDERÀ ENTRE NOUS ?

Vous me trouverez facilement ces réponses, je vous donne du temps — un siècle, par exemple.

— Ah ! dit Stello consterné, deux siècles n'y suffiraient pas.

— Ah ! j'oubliais, poursuivit le docteur noir; ensuite il ne vous restera plus qu'une bagatelle, ce sera d'anéantir au cœur de tout homme né de la femme cet instinct effrayant :

Notre ennemi, c'est notre maître.

Pour moi, je ne puis souffrir naturellement aucune autorité.

— Ma foi, ni moi, dit Stello emporté par la vérité, fût-ce l'innocent pouvoir d'un garde champêtre.....

— Et de quoi s'affligerait-on si tout ordre social est mauvais et s'il doit l'être toujours ? Il est évident que Dieu n'a pas voulu que cela fût autrement. Il ne tenait qu'à lui de nous indiquer, en quelques mots, une forme de gouvernement parfaite, dans le temps où il a daigné habiter parmi nous. Avouez que le genre humain a manqué là une bien bonne occasion !

— Quel rire désespéré ! dit Stello.

— Et il ne la retrouvera plus, continua l'autre; il faut en prendre son parti, en dépit de ce beau cri que répètent en chœur tous les législateurs. A mesure qu'ils ont fait une constitution écrite avec de l'encre, ils s'écrient :

En voilà pour toujours !

Allons, comme vous n'êtes pas de ces gens innombrables pour qui la politique n'est autre chose qu'un chiffre, on peut vous parler; allons, dites-le hautement, ajouta le docteur se couchant dans son fauteuil à sa façon, de quel paradoxe êtes-vous amoureux maintenant, s'il vous plaît ?

Stello se tut.

— A votre place, j'aimerais une créature du Seigneur plutôt qu'un argument, quelque beau qu'il fût.

Stello baissa les yeux.

— A quel mensonge social nécessaire voulez-vous vous dévouer ? — car nous avouons qu'il en faut un pour qu'il y ait société. — Auquel, voyons ? sera-ce au moins absurde ? lequel est-ce ?

— Je ne le sais, en vérité, dit la victime du raisonneur.

— Quand pourrai-je vous dire, continua l'imperturbable, ce que je sens venir sur mes lèvres, toutes les fois que je rencontre un homme caparaçonné d'un pouvoir : *Comment va votre mensonge ce matin ? — se soutient-il ?*

— Mais ne peut-on soutenir un pouvoir sans y participer, et au milieu d'une guerre civile, ne pourrais-je pas choisir ?...

— Eh ! qui vous dit le contraire, interrompit le docteur avec humeur; il s'agit bien de cela ! — Je parle de vos pensées et de vos travaux, par lesquels seulement vous existez à mes yeux. Que me font vos actions !

Qu'importe, dans les moments de crise, que vous soyez brûlé avec votre maison, ou tué dans un carrefour, ou *trois fois tué, trois fois enterré et trois fois ressuscité*, comme signalait le capitaine normand François Séville, au temps de Charles IX ?

Faites le jeu qui vous plaira. Mettez, si vous voulez, l'*hérédité* dans le carrosse et la *capacité* sur le siège, pour voir à les accorder.

— Peut-être, dit Stello.

— Jusqu'à ce que le cocher essaye de verser le maître et d'entrer dans la voiture, ce ne serait pas mal, continuait le docteur.

Oh ! nul doute, monsieur, qu'il ne vaille autant choisir en temps de lutttes, que se laisser balloter comme un numéro dans le sac d'un grand loto. Mais l'intelligence n'y est presque pour rien, car vous voyez que, par le raisonnement appliqué au choix du pouvoir qu'on veut s'imposer, on n'arrive qu'à des négations, quand on est de bonne foi. Mais dans les circonstances dont nous parlons, suivez votre cœur ou votre instinct. Soyez (passez-moi l'expression) bête comme un drapeau.

— O profanateur ! s'écria Stello.

— Plaisantez-vous ? dit le docteur : le plus grand des profanateurs, c'est le temps; il a usé vos drapeaux jusqu'au bois.

Lorsque le drapeau blanc de la Vendée marchait au vent contre le drapeau tricolore de la Convention, tous deux étaient loyalement l'expression d'une idée; l'un voulait dire bien nettement MONARCHIE, HÉRÉDITÉ, CATHOLICISME; l'autre, RÉPUBLIQUE, ÉGALITÉ, RAISON HUMAINE; leurs plis de soie

claquaient dans l'air au-dessus des épées, comme au-dessus des canons se faisaient entendre les chants enthousiastes des voix mâles, sortis de cœurs bien convaincus. HENRI IV, LA MARSEILLAISE se heurtaient dans l'air comme les faux et les balonnets sur la terre. C'étaient là des drapeaux !

O temps de dégoût et de pâleur, tu n'en as plus ! Naguère le blanc signifiait *charte*, aujourd'hui le tricolore veut dire *charte*. Le blanc était devenu un peu rouge et bleu, le tricolore est devenu un peu blanc. Leur nuance est insaisissable. Trois petits articles d'écriture en font, je crois, la différence. Otez donc la flamme, et portez ces articles au bout du bâton.

Dans notre siècle, je vous le dis, l'uniforme sera un jour ridicule comme la guerre est passée. Le soldat sera déshabillé comme le médecin l'a été par Molière, et ce sera peut-être un bien. Tout sera rangé sous un habit noir comme le mien. Les révoltes n'auront pas d'étendard. Demandez à Lyon.

En attendant, allez comme vous voudrez dans les actions, qui m'occupent peu.

Obéissez à vos affections, vos habitudes, vos relations sociales, votre naissance..... Que sais-je, moi ? — Soyez décidé par le ruban qu'une femme vous donnera, et soutenez le petit mensonge social qui lui plaira. Puis récitez-lui les vers d'un grand poète :

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit *au hasard* la meilleure ou la pire;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.

Au hasard ! Il fut de mon avis, et ne dit pas la plus sensée. Qui eut raison des Guelfes ou des Gibelins, à votre sens ? Ne serait-ce pas la *Divina Comedia* ?

Amusez donc votre cœur, votre bras, tout votre corps avec ce jeu d'accidents. Ni moi, ni la philosophie, ni le bon sens, n'avons rien à faire là.

C'est pure affaire de *sentiment et puissance de fait, d'intérêt et de relations*.

Je désire seulement, pour le bien que je vous souhaite, que vous ne soyez pas né de cette caste de Parias, jadis Brahmes, que l'on nommait Noblesse, et que l'on a flétrie d'autres noms, classe toujours dévouée à la France, et lui donnant ses plus belles gloires, achetant de son sang le plus pur le droit de la défendre, en se dévouant de ses biens pièce à pièce, et de père en fils : grande famille pipée, trompée, sapée par ses plus grands rois, sortis d'elle ; hachée par quelques-uns, les servant sans cesse, et leur parlant haut et franc ; traquée, exilée, plus que décimée et toujours dé-

vouée, tantôt au prince qui la ruine, ou la renie, ou l'abandonne, tantôt au peuple qui la méconnaît et la massacre ; entre ce marteau et cette enclume, toujours pure et toujours frappée, comme un fer rougi au feu ; entre cette hache et ce billot, toujours saignante et souriante comme les martyrs ; race aujourd'hui rayée du livre de vie, et regardée de côté, comme la race juive. Je désire que vous n'en soyez pas.

Mais que dis-je ! qui que vous soyez d'ailleurs, vous n'avez nul besoin de vous mêler de votre parti. Les partis ont soin d'enrégimenter un homme malgré lui, selon sa naissance, sa position, ses antécédents, de si bonne sorte qu'il n'y peut rien, quand il crierait du haut des toits, et signerait de son sang qu'il ne pense pas tout ce que pensent les compagnons qu'on lui suppose et qu'on lui assigne. — Ainsi, en cas de bouleversement, j'excepte absolument les partis de notre consultation, et là-dessus je vous abandonne au vent qui soufflera.

Stello se leva, comme on fait quand on veut se montrer tout entier, avec une secrète satisfaction de soi-même, et il jeta même un regard sur une glace où son ombre se réfléchissait :

— Me connaissez-vous bien vous-même ? dit-il avec assurance. Savez-vous ? (et qui le sait, excepté moi ?) savez-vous quelles sont les études de mes nuits ?

Pourquoi, si elle est ainsi traitée, ne pas dépouiller la poésie et la jeter à terre comme un manteau usé ?

Qui vous dit que je n'ai pas étudié, analysé, suivi, pulsation par pulsation, veine par veine, nerf par nerf, toutes les parties de l'organisation morale de l'homme, comme vous de son être matériel ; que je n'ai pas pesé dans une balance de fer machiavélique les passions de l'homme naturel et les intérêts de l'homme civilisé ? Leurs orgueils insensés, leurs joies égoïstes, leurs espérances vaines, leurs faussetés étudiées, leurs malveillances déguisées, leurs jalousies honteuses, leurs avarices fastueuses, leurs amours singés, leurs haines amicales ?

O désirs humains ! craintes humaines ! vagues éternelles, vagues agitées d'un océan qui ne change pas, vous êtes seulement comprimées quelquefois par des courants hardis qui vous emportent, des vents violents qui vous soulèvent, ou des rochers immuables qui vous brisent !

— Et, dit le docteur en souriant, vous aimeriez à vous croire courant, vent ou rocher ?

— Et vous pensez que...

— Que vous ne devez jeter que des œuvres dans cet océan ?

Il faut bien plus de génie pour résumer tout ce

qu'on sait de la vie dans une œuvre d'art, que pour jeter cette semence sur la terre, toujours remuée, des événements politiques. Il est plus difficile d'organiser tel petit livre que tel gros gouvernement. — Le Pouvoir n'a plus, depuis longtemps, ni la force ni la grâce. — Ses jours de grandeur et de fête ne sont plus. On cherche mieux que lui. Le tenir en main, cela s'est toujours pu réduire à l'action de *manier des idiots et des circonstances*, et ces circonstances et ces idiots ballottés ensemble amènent des chances imprévues et nécessaires, auxquelles les plus grands ont confessé qu'ils devaient la plus belle partie de leur renommée. Mais à qui la doit le Poète, si ce n'est à lui-même? La hauteur, la profondeur et l'étendue de son œuvre et de sa renommée future sont égales aux trois dimensions de son cerveau. Il est par lui-même, il est lui-même, et son œuvre est lui.

Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier, d'une toile, d'un marbre, d'un son, des choses impérissables.

Ah ! s'il arrive qu'un jour vous ne sentiez plus se mouvoir en vous la première et la plus rare des facultés, l'IMAGINATION ; si le chagrin ou l'âge la dessèchent dans votre tête comme l'amande au fond du noyau ; si il ne vous reste plus que Jugement et Mémoire ; lorsque vous vous sentirez le courage de démentir cent fois par an vos actions publiques par vos paroles publiques, vos paroles par les actions, vos actions l'une par l'autre, et l'une par l'autre vos paroles, comme tous les hommes politiques ; alors faites comme tant d'autres bien à plaindre, désertez le ciel d'Homère, il vous restera encore plus qu'il ne faudra pour la politique et l'action, à vous qui descendrez d'en haut. Mais jusque-là, laissez aller d'un vol libre et solitaire l'Imagination qui peut être en vous. — Les œuvres immortelles sont faites pour duper la mort, en faisant survivre nos idées à notre corps. — Écrivez-en de telles si vous pouvez, et soyez sûr que s'il s'y rencontre une idée ou seulement une parole utile au progrès civilisateur, que vous ayez laissée tomber comme une plume de votre aile, il se trouvera assez d'hommes pour la ramasser, l'exploiter, la mettre en œuvre jusqu'à satiété. Laissez-les faire. L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées.

Stello, debout encore, regarda le docteur noir avec recueillement, sourit enfin, et tendant la main à son sévère ami :

— Je me rends, dit-il, écrivez votre ordonnance.

Le docteur prit un papier.

— Il est bien rare, dit-il tout en griffonnant, que le sens commun donne une ordonnance qui soit suivie.

— Je suivrai la vôtre comme une loi immuable et éternelle, dit Stello, non sans étouffer un soupir, et il s'assit, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, avec un sentiment profond de désespoir, et la conviction d'un vide nouveau rencontré sous ses pas ; mais en écoutant l'ordonnance, il lui sembla qu'un brouillard épais s'était dissipé devant ses yeux, et que l'étoile infailible lui montrait le seul chemin qu'il eût à suivre.

Voici ce que le docteur noir écrivait, motivant chaque point de son ordonnance, usage fort louable et assez rare.

CHAPITRE XL.

ORDONNANCE DU DOCTEUR NOIR.

— SÉPARER LA VIE POÉTIQUE DE LA VIE POLITIQUE.
Et pour y parvenir :

I. Laisser à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire le droit d'être, à chaque heure de chaque jour, honni dans la rue, trompé dans le palais, combattu sourdement, miné longuement, battu promptement et chassé violemment,

Parce que l'attaquer ou le flatter avec la triple puissance des arts, ce serait avilir son œuvre et l'empêcher de ce qu'il y a de fragile et de passager dans les événements du jour. Il convient de laisser cette tâche à la critique du matin, qui est morte le soir, ou à celle du soir, qui est morte le matin. — Laisser à tous les Césars la place publique, et les laisser jouer leur rôle et passer, tant qu'ils ne troubleront ni les travaux de vos nuits ni le repos de vos jours. — Plaiguez-les de toute votre pitié, s'ils ont été forcés de se mettre au front cette couronne césarienne, qui n'a plus de feuilles et déchire la tête. Plaiguez-les encore, s'ils l'ont désirée ; leur réveil en est plus cruel après un long et beau rêve. Plaiguez-les, s'ils sont pervertis par le Pouvoir ; car il n'est rien que ne puisse fausser cette antique et peut-être nécessaire fausseté, d'où viennent tant de maux. — Regardez cette lumière s'éteindre, et veillez : heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure !

II. SEUL ET LIBRE, ACCOMPLIR SA MISSION. Suivre les conditions de son être, dégagé de l'influence des associations, même les plus belles,

Parce que la solitude seule est la source des inspirations.

LA SOLITUDE EST SAINTE.

Toutes les Associations ont tous les défauts des couvents.

Elles tendent à classer et diriger les intelligences,

et fondent peu à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse.

Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Écoles, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination, par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

L'imagination ne vit que d'émotions spontanées et particulières à l'organisation et aux penchants de chacun.

La République des lettres est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés, et souvent inconnus les uns aux autres.

Les Poètes et les Artistes ont seuls, parmi tous les hommes, le bonheur de pouvoir accomplir leur mission dans la solitude. Qu'ils jouissent de ce bonheur, de ne pas être confondus dans une société qui se presse autour de la moindre célébrité, se l'approprie, l'enserme, l'englobe, l'éteint et lui dit : nous.

Oui, l'imagination du Poète est inconstante autant que celle d'une créature de quinze ans, recevant les premières impressions de l'amour. L'imagination du Poète ne peut être conduite, puisqu'elle n'est pas enseignée. Otez-lui ses ailes et vous la ferez mourir.

La mission du Poète ou de l'Artiste est de produire, et tout ce qu'il produit est utile, si cela est admiré.

Un Poète donne sa mesure par son œuvre, un homme attaché au Pouvoir ne la peut donner que par les fonctions qu'il remplit. Bonheur pour le premier, malheur pour l'autre; car s'il se fait un progrès dans les deux têtes, l'un s'élance tout à coup en avant par une œuvre, l'autre est forcé de suivre la lente progression des occasions de la vie et les pas graduels de sa carrière.

SEUL ET LIBRE, SUIVRE SA VOCATION.

III. Éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active,

Parce que l'homme découragé tombe souvent, par paresse de penser, dans le désir d'agir et de se mêler aux intérêts communs, voyant comme ils lui sont inférieurs, et combien il semble facile d'y prendre son ascendant. C'est ainsi qu'il sort de sa route, et, s'il en sort souvent, il la perd pour toujours.

La Neutralité du penseur solitaire est une NEUTRALITÉ ARMÉE qui s'éveille au besoin.

Il met un doigt sur la balance et l'emporte.

Il dit le mot qu'il faut dire et la lumière se fait.

Il dit ce mot de loin en loin, et tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail et ne pense plus à ce qu'il a fait.

IV. Avoir toujours présentes à la pensée les images, choisies entre mille, de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier,

Parce que ces trois jeunes ombres étant sans cesse devant vous, chacune d'elles gardera l'une des routes politiques où vous pourriez égarer vos pieds. L'un des trois fantômes adorables vous montrera sa clef, l'autre sa fiole de poison, et l'autre sa guilotine. Ils vous crieront ceci :

— Le Poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom. Le Poète, apôtre de la vérité toujours jeune, cause un éternel ombrage à l'homme du Pouvoir, apôtre d'une vieille fiction, parce que l'un a l'inspiration, l'autre seulement l'attention ou l'aptitude d'esprit; parce que le Poète laissera une œuvre où sera écrit le jugement des actions publiques et de leurs acteurs; parce qu'au moment même où ces acteurs disparaissent pour toujours à la mort, l'auteur commence une longue vie. Suivez votre vocation. Votre royaume n'est pas de ce monde, sur lequel vos yeux sont ouverts, mais de celui qui sera quand vos yeux seront fermés.

L'ESPÉRANCE EST LA PLUS GRANDE DE NOS FOLIES.

Eh! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère?

D'un monde où de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et le verra mourir?

Puis ces fantômes douloureux cesseront de parler et uniront leurs voix en chœur comme en un hymne sacré; car la Raison parle, mais l'Amour chante.

Et vous entendrez encore ceci

SUR LES HIRONDELLES.

— Voyez ce que font les hirondelles, oiseaux de passage aussi bien que nous. Elles disent aux hommes : *Protégez-nous, mais ne nous touchez pas.*

Et les hommes ont pour elles, comme pour nous, un respect superstitieux.

Les hirondelles choisissent leur asile dans le marbre d'un palais ou dans le chaume d'une cabane, mais l'homme du palais ni l'homme de la cabane n'oseraient toucher à leur nid, parce qu'ils perdraient pour toujours l'oiseau qui porte bonheur à leur habitation, comme nous aux terres des peuples qui nous vénèrent.

Les hirondelles ne posent qu'un moment leurs pieds sur la terre, et nagent dans le ciel toute leur vie, aussi aisément que les dauphins dans la mer.

Et si elles voient la terre, c'est du haut du firma-

ment qu'elles la voient, et les arbres et les montagnes, et les villes et les monuments ne sont pas plus élevés à leurs yeux que les plaines et les ruisseaux, comme aux regards célestes du Poète tout ce qui est de la terre se confond en un seul globe éclairé par un rayon d'en haut...

— Les écouter, et si vous êtes inspiré, faire un livre.

Ne pas espérer qu'un grand œuvre soit contemplé, qu'un livre soit lu, comme ils ont été faits.

Si votre livre est écrit dans la solitude, l'étude et le recueillement, je souhaite qu'il soit lu dans le recueillement, l'étude et la solitude; mais soyez à peu près certain qu'il le sera à la promenade, au café, en calèche, entre les causeries, les disputes, les verres, les yeux et les éclats de rires, ou pas du tout.

Et s'il est original, Dieu vous puisse garder des pâles imitateurs, troupe nuisible et innombrable de singes salissants et maladroits.

Et après tout cela vous aurez mis au jour quelque volume qui, pareil à toutes les œuvres des hommes, lesquelles n'ont jamais exprimé qu'une question et un soupir, pourra se résumer infailliblement par les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur :

POURQUOI ? ET HÉLAS !

CHAPITRE LXI.

EFFET DE LA CONSULTATION.

Stello crut un moment avoir entendu la sagesse

même. — Quelle folie ! — Il lui semblait que le cauchemar s'était enfui; il courut involontairement à la fenêtre pour voir briller son étoile à laquelle il croyait. Il jeta un grand cri.

Le jour était venu. L'aube pâle et humide avait chassé du ciel toutes les belles étoiles; il n'y en avait plus qu'une qui s'évanouissait à l'horizon. Avec ces lueurs sacrées, Stello sentit s'enfuir ses pensées. Les bruits odieux du jour commençaient à se faire entendre.

Il suivit des yeux le dernier des beaux yeux de la nuit, et lorsqu'il se fut entièrement fermé, Stello pâlit, tomba, et le docteur noir le laissa plongé dans un sommeil pesant et douloureux.

CHAPITRE XLII.

FIN.

Telle fut la première consultation du docteur noir.

Stello suivra-t-il l'ordonnance ? je ne le sais pas. Quel est ce Stello ? quel est ce docteur noir ? je ne le sais guère.

Stello ne ressemble-t-il pas à quelque chose comme le *sentiment* ; le docteur à quelque chose de pareil au *raisonnement* ?

Ce que je crois, c'est que si mon cœur et ma tête avaient entre eux agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé.

Paris, janvier 1832.

POÈMES.

PRÉFACE.

(MAI 1899.)



Nous réunissons ici, pour la première fois, des poèmes qui furent composés et publiés de temps à autre, çà et là, à travers la vie errante et militaire de l'auteur. Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres, qui ont été jugés sévèrement par lui-même et retranchés de l'élite de ses œuvres.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France tou-

tes celles de ce genre, dans lesquelles presque toujours une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date : cette date peut être à la fois un titre pour tous, et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.



PRÉFACE.

(1^{er} JUILLET 1829.)

Ces poèmes viennent d'être réimprimés, et voilà qu'on les imprime encore peu de jours après. Lorsqu'ils parurent il y a neuf ans, ils furent presque inaperçus du public.

Tout cela devait être. Les choses se sont bien passées. De part et d'autre on peut être content. Chaque idée a son heure.

C'est bien peu de chose qu'un livre comme celui-ci; mais s'il platt aujourd'hui, c'est qu'alors il étonna; c'est peut-être qu'il prévenait un désir de l'esprit général, et qu'en le prévenant il acheva de le développer; c'est qu'une goutte d'eau est remarquée lorsqu'elle jaillit au delà d'une mer ou d'un torrent, une étincelle lorsqu'elle dépasse les flammes d'un grand foyer.

Si ce n'était appliquer de trop vastes idées à un humble sujet, on pourrait dire encore que la marche de l'humanité dans la région des pensées ressemble à celle d'une grande armée dans le désert. D'abord la multitude s'avance et n'aperçoit ni ses éclaireurs perdus en avant d'elle, au delà de l'horizon, ni les traînards qu'elle sème en arrière sur sa route; elle sent bien le besoin du mouvement,

mais elle en ignore le terme; chaque nouvel aspect, elle croit l'avoir découvert; elle prend possession de l'espace; et quoiqu'elle ne porte sa vue qu'à une étendue très-bornée, elle marche incessamment dans des régions sans bornes; elle s'aperçoit qu'on l'a précédée seulement lorsqu'elle trouve l'empreinte des pas sur le sable, et un nom d'homme gravé sur quelque pierre; alors elle s'arrête un moment pour lire ce nom, et continue sa marche avec plus d'assurance. Elle dépasse bientôt les traces du devancier, mais ne les efface jamais. Que ce pas ait été rencontré à une grande ou courte distance, sur la montagne ou dans la vallée, qu'il ait fait découvrir un grand fleuve ou un humble puits, une vaste contrée ou une petite plante, une pyramide ou le bracelet d'une momie, on en tient compte à l'homme qui l'osa faire. Ce faible pas peut suffire à créer une haute renommée, tant la destinée de chacun dépend de tous.

Dans cette rapide et continuelle traversée vers l'infini, aller en avant de la foule c'est la gloire, aller avec elle c'est la vie, rester en arrière c'est la mort même.

LIVRE ANTIQUE.



ANTIQUITÉS BIBLIQUE ET HOMÉRIQUE.

POÈMES.

MOÏSE.

A M. Victor Hugo.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga que des figuiers entourent,
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis, vers le haut du mont il reprend son chemin.



Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,

Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et lorsque du grand mont il atteignit le faite,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.



Et debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?

J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise ;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
Le mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très-grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà.
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;

La terre alors chancelle, et le soleil hésite ;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

❖

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priaient sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs aveuglant les regards
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avavançait pensif, et pâlisant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

LA FILLE DE JEPHTÉ.

Et de là vient la coutume qui s'est toujours observée
depuis en Israël,
Que toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois
l'année, pour pleurer la fille de Jephthé de Galaad,
pendant quatre jours.

Juges, ch. ix, v. 40.

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :

— Jephthé de Galaad a ravagé trois villes ;
Abel ! la flamme a lui sur tes vignes fertiles !
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons !
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons !

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnait du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,

Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephté triompha;

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille
Venaient; il entrevoit le chœur religieux,
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore;
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le Kinnor léger,
Et les sons argentins du Nebel étranger.

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée, à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israël, ma couronne s'apprête
» La première à parer les cheveux de sa tête;
» C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
» N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son cou leur pieuse caresse :
« Mon père, embrassez-moi ! D'où naissent vos regards ?
» Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

» Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice ;
» J'offrais pour vous hier la naissante génisse ;
» Qui peut vous affliger ? le Seigneur n'a-t-il pas
» Renversé les cités au seul bruit de vos pas ? »

— « C'est vous, hélas ! c'est vous, ma fille bien-aimée ? »
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée;
« Faut-il que ce soit vous ? ô douleurs des douleurs !
» Que vos embrassements feront couler de pleurs !

» Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance,
» En échange du crime il vous faut l'innocence.
» C'est la vapeur du sang qui plait au Dieu jaloux !
» Je lui dois une hostie, ô ma fille ! et c'est vous ! »

— « Moi ? » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « O si votre serment
» Dispose de mes jours, permettez seulement

» Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
» J'aie, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
» Pour la dernière fois, errante en liberté,
» Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !

» Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
» Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses;
» Vous n'avez pas béni sa venue, et mes pleurs
» Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs;

» Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
» Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
» Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
» Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes.
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Écrit en 1820.

LA FEMME ADULTÈRE.

L'adultère attend le soir et se dit : Aucun œil ne me
verra; et il se cache le visage, car la lumière est
pour lui comme la mort.

Job, ch. xxiv, v. 16-17.

I

» Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe,
» L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre

» Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.
» J'ai placé sur mon front et l'or et le lapis.
» Venez, mon bien-aimé, m'enivrer de délices
» Jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices :

» Aujourd'hui que l'époux n'est plus dans la cité,
 » Au nocturne bonheur soyez donc invité ;
 » Il est allé bien loin. » — C'était ainsi, dans l'ombre,
 Sur les toits aplanis et sous l'oranger sombre,
 Qu'une femme parlait, et son bras abaissé
 Montrait la porte étroite à l'amant empressé.
 Il a franchi le seuil où le cèdre s'entr'ouvre,
 Et qu'un verrou secret rapidement recouvre ;
 Puis ces mots ont frappé le cyprès des lambris :
 « Voilà ces yeux si purs dont mes yeux sont épris !
 » Votre front est semblable au lis de la vallée,
 » De vos lèvres toujours la rose est exhalée ;
 » Que votre voix est douce, et douces vos amours !
 » O quittez ces colliers et ces brillants atours ! »
 — « Non, ma main veut tarir cette humide rosée
 » Que l'air sur vos cheveux a longtemps déposée :
 » C'est pour moi que ce front s'est glacé sous la nuit ! »
 — « Mais ce cœur est brûlant, et l'amour l'a conduit !
 » Me voici devant vous ! ô belle entre les belles !
 » Qu'importent les dangers ! que sont les nuits cruelles
 » Quand du palmier d'amour le fruit va se cueillir,
 » Quand sous mes doigts tremblants je le sens tressaillir ! »
 — « Oui... Mais d'où vient ce cri, puis ces pas sur la pier—
 — C'est un des fils d'Aaron qui sonne la prière. [re ? »
 » Eh quoi ! vous pâlissez ! Que le fût du baiser
 » Consomme nos amours qu'il peut seul apaiser,
 » Qu'il vienne remplacer cette crainte farouche,
 » Et fermer au refus la pourpre de ta bouche... »
 On n'entendit plus rien, et les feux abrégés
 Dans les lampes d'airain moururent négligés.

II

Quand le soleil levant embrasa la campagne
 Et les verts oliviers de la sainte montagne,
 A cette heure paisible où les chameaux poudreux
 Apportent du désert leur tribut aux Hébreux ;
 Tandis que de sa tente ouvrant la blanche toile,
 Le pasteur qui de l'aube a vu pâlir l'étoile
 Appelle sa famille au lever solennel,
 Et salue, en ses chants, le jour et l'Éternel ;
 Le séducteur, content du succès de son crime,
 Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.
 Seule, elle reste assise, et son front sans couleur
 Du remords qui s'approche a déjà la pâleur ;
 Elle veut retenir cette nuit, sa complice,
 Et la première aurore et son premier supplice :
 Elle vit tout ensemble et la faute et le lieu,
 S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu.
 Elle joignit les mains, immobile et muette,
 Ses yeux toujours fixés sur la porte secrète ;
 Et semblable à la mort, seulement quelques pleurs
 Montraient encor sa vie en montrant ses douleurs.
 Telle Sodome a vu cette femme imprudente
 Frappée au jour où Dieu versa la pluie ardente,
 Et brûlant d'un seul feu deux peuples détestés,
 Éteignit leurs palais dans des flots empestés :
 Elle voulut, bravant la céleste défense,
 Voir une fois encor les lieux de son enfance,
 Ou peut-être, écoutant un cœur ambitieux,
 Surprendre d'un regard le grand secret des cieux ;

Mais son pied tout à coup, à la fuite inhabile,
 Se fixe ; elle pâlit sous un sel immobile,
 Et le juste vieillard, en marchant vers Ségor,
 N'entendit plus ses pas qu'il écoutait encor.



Tel est le front glacé de la Juive infidèle.
 Mais quel est cet enfant qui paraît auprès d'elle ?
 Il voit des pleurs, il pleure, et, d'un geste incertain,
 Demande, comme hier, le baiser du matin.
 Sur ses pieds chancelants il s'avance, et timide
 De sa mère ose enfin presser la joue humide :
 Qu'un baiser serait doux ! elle veut l'essayer ;
 Mais l'époux, dans le fils, la revient effrayer,
 Devant ce lit, ces murs et ces voûtes sacrées,
 Du secret conjugal encore pénétrées,
 Où vient de retentir un amour criminel.
 Hélas ! elle rougit de l'amour maternel,
 Et tremble de poser, dans cette chambre austère,
 Sur une bouche pure, une lèvre adultère.
 Elle voulut parler, mais les sons de sa voix,
 Sourds et demi-formés, moururent à la fois,
 Et sa parole éteinte et vaine fut suivie
 D'un soupir qui sembla le dernier de sa vie.
 Elle repousse alors son enfant étonné ;
 Tant la honte a rempli son cœur désordonné !
 Elle entr'ouvre le seuil, mais là, tombe abattue,
 Telle que de sa base une blanche statue.

III

Ce jour-là son époux, en se réjouissant,
 Revenait du désert. Le lin éblouissant
 Recouvrait des fardeaux, fruits de son opulence ;
 Guidés nonchalamment par le fer d'une lance,
 Fléchissaient, sous ces dons, et l'onagre rayé,
 Et l'indolent chameau, par son guide effrayé ;
 Et douze serviteurs, suivant l'étroite voie,
 Courbaient leurs fronts brûlés sous la pourpre et la soie ;
 Et le maître disait : Maintenant Séphora
 Cherche dans l'horizon si l'époux reviendra ;
 Elle pleure, elle dit : « Il est bien loin encore !
 » Des feux du jour pourtant le désert se colore ;
 » Et son amour peut-être invente mon trépas ! »
 Mais elle va courir au-devant de mes pas ;
 Et je dirai : « Tenez, livrez-vous à la joie !
 » Ces présents sont pour vous, et la pourpre et la soie.
 » Et le moelleux tapis, et l'ambre précieux,
 » Et l'acier des miroirs que souhaitaient vos yeux. »
 Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte
 Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

IV

Tout Juda cependant aux fêtes introduit,
 Vers le temple, en courant, se pressait à grand bruit :
 Les vieillards, les enfants, les femmes affligées,
 Dans les longs repentirs et les larmes plongées,
 Et celles que frappait un mal secret et lent,
 Et l'aveugle aux longs cris, et le boiteux tremblant,

Et le lépreux impur, le dégoût de la terre,
Tous de leurs maux guéris racontant le mystère,
Aux pieds de leur Sauveur l'adoraient prosternés.
Lui, né dans les douleurs, roi des infortunés,
D'une féconde main prodiguait les miracles,
Et de sa voix sortait une source d'oracles :
De la vie avec l'homme il partageait l'ennui,
Venait trouver le pauvre et s'égalait à lui.
Quelques hommes formés à sa divine école,
Nés simples et grossiers, mais forts de sa parole,
Le suivaient lentement, et son front sérieux
Portait les feux divins en bandeau glorieux.

❦

Par ses cheveux épars une femme entraînée,
Qu'entoure avec clameurs la foule déchaînée,
Paraît : ses yeux brûlants au ciel sont dirigés,
Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.
Devant le Fils de l'Homme on l'amène en tumulte;
Puis, provoquant l'erreur et méditant l'insulte,

Les Scribes assemblés s'avancent, et l'un d'eux :
« Maître, dit-il, jugez de ce péché hideux ;
» Cette femme adultère est coupable et surprise :
» Que doit faire Israël de la loi de Moïse ? »
Et l'épouse infidèle attendait, et ses yeux
Semblaient chercher encor quelqu'autre dans ces lieux ;
Et, la pierre à la main, la foule sanguinaire
S'appelait, la montrait : « C'est la femme adultère !
» Lapidez-la : déjà le séducteur est mort ! »
Et la femme pleura. — Mais le juge d'abord :
« Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre
» S'il se croit sans péché, qu'il jette la première. »
Il dit, et s'écartant des mobiles Hébreux,
Apaisés par ces mots et déjà moins nombreux,
Son doigt mystérieux, sur l'arène légère,
Écrivait une langue aux hommes étrangère,
En caractères saints dans le ciel retracés....
Quand il se releva, tous s'étaient dispersés.

Écrit en 1819.

LE BAIN.

FRAGMENT D'UN POÈME DE SUZANNE.

.....
.....
C'était près d'une source à l'onde pure et sombre.
Le large sycomore y répandait son ombre :
Là, Suzanne, cachée aux cieus déjà brûlants,
Suspend sa rêverie et ses pas indolents ;
Sur une jeune enfant, que son amour protège,
S'appuie, et sa voix douce appelle le cortège
Des filles de Juda, de Gad et de Ruben,
Qui doivent la servir et la descendre au bain ;
Et toutes à l'envi, rivales attentives,
Détachent sa parure entre leurs mains actives.
L'une ôte la tiare où brille le saphir
Dans l'éclat arrondi de l'or poli d'Ophir ;
Aux cheveux parfumés dérobe leurs longs voiles,
Et la gaze brodée en tremblantes étoiles ;
La perle, sur son front enlacée en bandeau,
Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau ;
Les colliers de rubis, et, par des bandelettes,

L'ambre au cou suspendu dans l'or des cassolettes.
L'autre fait succéder les tapis préparés
Aux cothurnes étroits dont ses pieds sont parés ;
Et, puisant l'eau du bain, d'avance elle en arrose
Leurs doigts encore empreints de santal et de rose.
Puis, tandis que Suzanne enlève lentement
Les anneaux de ses mains, son plus cher ornement,
Libres des nœuds dorés dont sa poitrine est ceinte,
Dégagés des lacets, le manteau d'Hyacinthe,
Et le lin pur et blanc comme la fleur de lis,
Jusqu'à ses chastes pieds laissent couler leurs plis.
Qu'elle fut belle alors ! Une rougeur errante
Anima de son teint la blancheur transparente ;
Car, sous l'arbre où du jour vient s'éteindre l'ardeur,
Un œil accoutumé blesse encor sa pudeur ;
Mais, soutenue enfin par une esclave noire,
Dans un cristal liquide on croirait que l'ivoire
Se plonge, quand son corps, sous l'eau même éclairé,
Du ruisseau pur et frais touche le fond doré.

❦

LE SOMNAMBULE.

A M. Soumet,

AUTEUR DE CLYTEMNESTRE ET DE SAÛL.

Ο' ραδί πληγὰς τάσδε, καρδίας σθέν,
 Εὐδουσα γὰρ ὄρην ἑμμασιν λαμπρύνεται,
 Ε'ν ἡμέρα δὲ μιδὲ ἀπρόσκοπος ἑρότων.

Δισχύλος.

Voyez, en esprit, ces blessures : l'esprit, quand
 on dort, a des yeux, et quand on veille il est aveugle.

ESCHYLE.

« Déjà, mon jeune époux ? Quoi ! l'aube paraît-elle ?
 Non, la lumière, au fond de l'albâtre, étincelle
 Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux ;
 La nuit règne profonde et noire dans les cieux.
 Vois, la clepsydre encor n'a pas versé trois heures ;
 Dors près de ta Néra, sous nos chastes demeures ;
 Viens, dors près de mon sein. » Mais lui, furtif et lent,
 Descend du lit d'ivoire et d'or étincelant.
 Il va, d'un pied prudent, chercher la lampe errante,
 Dont il garde les feux dans sa main transparente,
 Son corps blanc est sans voile, il marche pas à pas,
 L'œil ouvert immobile en murmurant tout bas :

« — Je la vois la parjure..., interrompez vos fêtes,
 Aux Mânes un autel..., des cyprès sur vos têtes...
 Ouvrez, ouvrez la tombe... Allons... Qui descendra ? »
 Cependant à genoux et tremblante, Néra,
 Ses blonds cheveux épars, se traîne. — « Arrête, écoute ;
 Arrête, ami ; les Dieux te poursuivent, sans doute ;
 Au nom de la pitié tourne tes yeux sur moi :
 Vois, c'est moi, ton épouse en larmes devant toi ;
 Mais tu fuis ; par tes cris ma voix est étouffée !
 Phœbé, pardonne-lui ; pardonne-lui, Morphée. »

« — J'irai..., je frapperai..., le glaive est dans ma main ;
 Tous les deux... Pollion... c'est un jeune Romain...
 Il ne résiste pas. Dieux ! qu'il est faible encore !

D'un blond duvet sa joue à peine se décore,
 L'amour a couronné ce luxe éblouissant...
 Écartez ce manteau, je ne vois pas le sang. »

Mais elle : « O mon amant ! compagnon de ma vie !
 Des foyers maternels si ton char m'a ravie
 Tremblante, mais complice, et si nos vœux sacrés
 Ont fait luire à l'Hymen des feux prématurés,
 Par cette sainte amour nouvellement jurée,
 Par l'antique Vesta, par l'immortelle Rhée
 Dont j'embrasse l'autel, jamais nulle autre ardeur
 De mes pieux serments n'altère la candeur ;
 Non, jamais Pénélope à l'aiguille pudique,
 Plus chaste n'a vécu sous la foi domestique.
 Pollion, quel est-il ? » — « Je tiens tes longs cheveux...
 Je dédaigne les pleurs et tes tardifs aveux.
 Corinne, tu mourras... » — « Ce n'est pas moi ! ma mère,
 Il ne m'a point aimée ! ô ta sainte colère
 A, comme un Dieu vengeur, poursuivi nos amours !
 Que n'ai-je cru ma mère, et ses prudents discours !
 Je ne détourne plus ta sacrilège épée ;
 Tiens, frappe, j'ai vécu, puisque tu m'as trompée.
 ...Ah, cruel !... mon sang coule... Ah ! reçois mes adieux ;
 Puissest-tu ne jamais t'éveiller ! » — « Justes Dieux ! »

Écrit en 1819.

LA DRYADE.

IDYLLE DANS LE GOUT DE THÉOCRITE.

Πρώτον μὲν οὐκ ἤ τῇδε προσεύω θεῶν
 Τὴν πρωτόμαντιν Γαίαν...
 Σέβω δὲ Νύμφας....

Αἰσχύλος.

Honorons d'abord la Terre, qui, la première entre les
 dieux, rendit ici ses oracles....
 J'adore aussi les Nymphes.

ESCHYLE.

Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines ?
 Jadis il s'anima de paroles divines ;
 Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu,
 Et la Dryade aussi, comme l'arbre, a vécu :
 (Car, tu le sais, berger, ces déesses fragiles,
 Envieuses des jeux et des danses agiles,
 Sous l'écorce d'un bois où les fixa le sort,
 Reçoivent avec lui la naissance et la mort.)
 Celle dont la présence enflamma ces bocages,
 Répondait aux pasteurs du sein des verts feuillages,
 Et, par des bruits secrets, mélodieux et sourds,
 Donnait le prix du chant, ou jugeait les amours.
 Bathylle aux blonds cheveux, Ménalque aux noires tresses-
 Un jour lui racontaient leurs rivales tendresses. [ses,
 L'un paraît son front blanc de myrte et de lotus ;
 L'autre, ses cheveux bruns de pampres revêtus,
 Offrait à la Dryade une coupe d'argile ;
 Et les roseaux chantants enchaînés par Bathylle,
 Ainsi que le dieu Pan l'enseignait aux mortels,
 S'agitaient, suspendus aux verdoyants autels.
 J'entendis leur prière, et de leur simple histoire
 Les Muses et le temps m'ont laissé la mémoire.

MÉNALQUE.

O déesse propice ! Écoute, écoute-moi !
 Les Faunes, les Sylvains dansent autour de toi,
 Quand Bacchus a reçu leur bruyant sacrifice ;
 Ombrage mes amours, ô déesse propice !

BATHYLLE.

Dryade du vieux chêne, écoute mes vœux !
 Les vierges, le matin, dénouant leurs cheveux,
 Quand du brûlant amour la saison est prochaine,
 T'adorent ; je t'adore, ô Dryade du chêne !

MÉNALQUE.

Que Liber protecteur, père des longs festins,
 Entoure de ses dons tes champêtres destins,
 Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse
 Serpente autour de toi, fraîche et voluptueuse.

BATHYLLE.

Que Vénus te protège et t'épargne ses maux,
 Qu'elle anime, au printemps, tes superbes rameaux.
 Et si de quelque amour, pour nous mystérieuse,
 Le charme te liait à quelque jeune yeuse,
 Que ses bras délicats et ses feuillages verts
 A tes bras amoureux se mêlent dans les airs.

MÉNALQUE.

Ida ! j'adore Ida, la légère bacchante :
 Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthé,
 Sur le tigre, attaché par une griffe d'or,
 Roulent abandonnés ; sa bouche rit encor
 En chantant Évoë ; sa démarche chancelle ;
 Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
 S'élançant, et son œil, de feux étincelant,
 Brille comme Phébus sous le signe brûlant.

BATHYLLE.

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle
 Que l'heure du matin à nos désirs révèle !
 Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,
 Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,
 Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,
 Qu'un rayon chaste et doux sous son long voile inonde.

MÉNALQUE.

Si le fier léopard, que les jeunes Sylvains,
 Attachent rugissant au char du dieu des vins,
 Voit amener au loin l'inquiète tigresse
 Que les Faunes, troublés par la joyeuse ivresse,
 N'ont pas su dérober à ses regards brûlants,
 Il s'arrête, il s'agite, et de ses cris roulants
 Les bois sont ébranlés ; de sa gueule béante,
 L'écume coule en flots sur une langue ardente ;
 Furieux, il bondit, il brise ses liens,
 Et le collier d'ivoire et les jougs phrygiens :
 Il part, et, dans les champs qu'écrasent ses caresses,
 Prodigue à ses amours de fougueuses tendresses.
 Ainsi, quand tu descends des cimes de nos bois,

Ida ! lorsque j'entends ta voix, ta jeune voix
Annoncer par des chants la fête bacchanale,
Je laisse les troupeaux, la bêche matinale,
Et la vigne et la gerbe où mes jours sont liés :
Je pars, je cours, je tombe et je brûle à tes pieds.

BATHYLLE.

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,
Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux :
Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige ;
Et sûre du printemps, alors, et de l'amour,
Par des cris triomphants célèbre leur retour.
Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
Venez ! dit-elle ; allons ! paraissez, il est temps !
Car voici la chaleur, et voici le printemps.
Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère !
Fouler de tes pieds nus la riante fougère,
J'appelle, autour de moi, les pâtres nonchalants
A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents ;
Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
Venez ! ô venez voir comme Glycère est belle !

MÉNALQUE.

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
Seule je la surpris au fond du bois sacré :
Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,

Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres ;
Lascive, elle dormait sur le thyrsé brisé ;
Une molle sueur, sur son front épuisé,
Brillait comme la perle en gouttes transparentes,
Et ses mains, autour d'elle, et sous le lin errantes,
Touchant la coupe vide, et son sein tour à tour,
Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

BATHYLLE.

Je vous adjure ici, Nymphes de la Sicile,
Dont les doigts, sous des fleurs, guident l'onde docile ;
Vous reçûtes ses dons, alors que, sous nos bois,
Rougissante, elle vint pour la première fois.
Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée
L'amphore, œuvre divine aux fêtes destinée,
Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,
Et la pêche au duvet de pourpre coloré :
Des pasteurs empressés l'attention jalouse
L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse ;
Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur ;
Elle fut toute aux dieux et toute à la pudeur.

Ici, je vis rouler la coupe aux flancs d'argile ;
Le chêne ému tremblait, la flûte de Bathylle
Brilla d'un feu divin ; la Dryade un moment,
Joyeuse, fit entendre un doux frémissement,
Doux comme les échos dont la voix incertaine
Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

Écrit en 1815.

SYMÉTHA.

ÉLÉGIE.

A Pichald,

AUTEUR DE LÉONIDAS ET DE GUILLAUME TELL.

« Navire aux larges flancs, de guirlandes ornés,
Aux dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés !
O qu'Éole, du moins, soit facile à tes voiles !
Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles !
Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonnier,
Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :
Je vais mourir, hélas ! Syméthà s'est fiée
Aux flots profonds ; l'Attique est par elle oubliée.
Insensée ! elle fuit nos bords mélodieux,
Et les bois odorants, berceaux des demi-dieux,
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
Et, sous les marbres frais, les saintes Théories.
Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,
Invoquer Athénée, en répétant son nom ;

Et, d'une main timide, à nos rites fidèle,
Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle,
Consacrer ou le voile, ou le vase d'argent,
Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
O vierge de Lesbos ! que ton île abhorrée
S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée,
Avant que ton navire ait pu toucher ses bords !
Qu'y vas-tu faire ? hélas ! quel palais, quels trésors
Te vaudront notre amour ! Vierge, qu'y vas-tu faire ?
N'es-tu pas Lesbienne, à Lesbos étrangère ?
Athènes a vu longtemps s'accroître ta beauté !
Et depuis que trois fois t'éclaira son été,
Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère ;
Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,

Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
Sont nés athéniens ; c'est ici, sous nos bois,
Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes ;
Pour toi, mon seuil joyeux s'est revêtu de roses.

• Tu pars ; et cependant m'as-tu toujours haï,
Symétha ? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi,
Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille,
La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille :
Je l'ai vu ton sourire aussi beau que le jour ;
Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève.
C'en est fait, et mes pieds déjà sont chez les morts ;
Va, que Vénus, du moins, t'épargne les remords :
Lie un nouvel hymen ! va ; pour moi, je succombe ;

Un jour, d'un pied ingrat, tu fouleras ma tombe,
Si le destin vengeur te ramène en ces lieux,
Ornés du monument de tes cruels adieux. »

— Dans le port de Pyrée, un jour, fut entendue
Cette plainte innocente, et cependant perdue ;
Car la vierge enfantine, auprès des matelots,
Admirait, et la rame, et l'écume des flots ;
Puis, sur la haute poupe, accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée,
Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
Et riait de leur chute et les suivait longtemps ;
Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphyre,
Qui, d'une aile invisible, avait ému sa lyre.

Écrit en 1815.

LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE.

FRAGMENT D'UN POÈME.

Une Esclave d'Égypte, au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir ;
Pour nouer ses cheveux, une Vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit leur double tresse ;
Sa tunique est livrée aux Femmes de Milet,
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit, puis les Filles latines,
Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,

Et sous les plis épais de la pourpre onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine,
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.

Le 20 mai 1817.

LE DÉLUGE.

MYSTÈRE.

A M. Emile Deschamps.

Sera-t-il dit que vous fassiez mourir le juste avec
le méchant ? GENÈVE.

I

La Terre était riante et dans sa fleur première ;
Le jour avait encor cette même lumière

Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture

S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
 Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
 La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
 Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
 Et des fleuves aux mers le cours était réglé
 Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
 Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
 Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
 Et la perle habitait son palais de cristal :
 Chaque trésor restait dans l'élément natal,
 Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
 Et la beauté du Monde attestait son enfance ;
 Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
 Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.



Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
 Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures ;
 Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ;
 Le prince était sans joie ainsi que le sujet ;
 Trente religions avaient eu leurs prophètes,
 Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défail-
 Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli ; [tes,
 Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,
 Chantait languissamment ses grandeurs effacées :
 La mort régnait déjà dans les âmes glacées.
 Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs ;
 D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.
 Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
 Au sein d'une mortelle on vit le fils de l'Ange¹.
 Le crime universel s'élevait jusqu'aux Cieux.
 Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.



Et cependant, un jour, au sommet solitaire
 Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,
 Apparut une vierge et près d'elle un pasteur :
 Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple impos-
 Leur langage était doux, leurs mains étaient unies [teur,
 Comme au jour fortuné des unions bénies ;
 Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
 Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus ;
 Et, sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
 Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
 Tant les traits primitifs et leur simple beauté
 Avaient sur leur visage empreint de majesté.



Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
 La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme,
 C'était l'heure où la nuit laisse le ciel au jour :
 Les constellations pâlissaient tour à tour ;
 Et, jetant à la Terre un regard triste encore,
 Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore,

¹ Les enfants de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu.

Gen., ch. vi, v. 2.

Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
 Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux.
 Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
 S'éleva sur les bois comme un vaste incendie ;
 Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement,
 Salua son retour par un gémissement.
 Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
 Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;
 Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les Cieux
 Luisait incessamment l'éclair silencieux.
 Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
 S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;
 Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
 Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres
 Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;
 Mais si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
 Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
 Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !
 Et des fleuves lointains les faibles apparences
 Ressemblaient au dessin par le vent effacé
 Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
 Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
 Osèrent un moment prononcer tour à tour
 Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

« — Comme la Terre est belle en sa rondeur immense !
 La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence ?
 La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs ?
 Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,
 Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
 On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
 Élèvent leur encens, étalent leur beauté,
 Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.

« Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs fantômes,
 Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
 Qui devaient, sans manquer au moment attendu,
 Annoncer l'agonie à l'Univers perdu.
 Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
 Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne,
 Viens, ô ma bien-aimée ! et fermant tes beaux yeux,
 Qu'épouvante l'aspect du désordre des Cieux,
 Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
 Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête ;
 Je te dirai l'instant où le Ciel sourira,
 Et durant le péril ma voix te parlera. »



La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde.
 Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde :
 Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air ;
 Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.

Le pasteur poursuivait d'une voix solennelle :
 « Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle !
 Formes de l'horizon, ombrages des forêts,

Antres de la montagne embaumés et secrets ;
 Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,
 Arbres, rochers connus, aspects de la patrie !
 Adieu ! Tout va finir, tout doit être effacé,
 Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,
 Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
 Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
 Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;
 Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
 Ta Terre va mourir sous des eaux éternelles,
 Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
 Toujours succédera dans l'univers sans bruits,
 Au silence des jours le silence des nuits.
 L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
 N'entendra plus la voix et la parole humaine ;
 Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
 Le stérile rayon remontera vers lui.
 O pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles ?
 Comment ai-je connu le secret des étoiles ?
 Science du désert, annales des pasteurs !
 Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
 Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère,
 Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la Terre ;
 Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
 Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
 Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
 Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace.

» Mais un Ange a paru dans la nuit sans sommeil :
 Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,
 Il pleurait, et disait dans sa douleur amère :
 » Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère !
 » J'ai failli, je l'aimais, Dieu punit cet amour,
 » Elle fut enlevée en te laissant au jour ;
 » Le nom d'Emmanuel, que la Terre te donne,
 » C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne ;
 » Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
 » Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
 » Tiens toujours tes regards plus haut que sur la Terre ;
 » La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère,
 » Ne t'en étonne pas, n'y porte pas tes yeux ;
 » La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.
 » Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine ;
 » Qui créa sans amour fera périr sans haine ;
 » Sois seul, si Dieu m'entend, je viens. » Il m'a quitté,
 Avec combien de pleurs, hélas ! l'ai-je écouté !
 J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme. »

Sara lui dit : « Ton âme est semblable à mon âme,
 Car un mortel m'a dit : « Venez sur Gelboé,
 » Je me nomme Japhet et mon père est Noé.
 » Devenez mon épouse et vous serez sa fille ;
 » Tout va périr demain, si ce n'est ma famille. »
 Et moi je l'ai quitté sans avoir répondu,
 De peur qu'Emmanuel n'eût longtemps attendu. »

Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble :
 « Ah ! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble ! »
 Le tonnerre grondait ; et tous deux à genoux
 S'écrièrent alors : « O Seigneur ! jugez-nous. »

II

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
 Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
 Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
 Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,
 L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
 Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
 De la plaine inondée envahissant le fond,
 Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
 Apportant avec lui comme de grands trophées
 Les débris inconnus des villes étouffées,
 Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
 Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
 Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
 Les membres arrachés au cadavre du Monde.



Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
 Sur ces bords étrangers tout à coup survenus ;
 Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ;
 Les ours noyés, flottants sur les glaçons du pôle,
 Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi ;
 Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
 S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
 Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
 En vain des larges flots repoussant les premiers,
 Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;
 Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
 Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
 Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
 Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
 La plus féroce même oubliait sa nature,
 Les animaux n'osaient ni ramper ni courir ;
 Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
 En vain, fuyant aux Cieux l'eau sur ses rocs venue,
 L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
 Le péril confondit tous les êtres tremblants.
 L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
 Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre,
 Se disputaient longtemps les restes de la Terre,
 Mais pendant leurs combats, les flots non ralentis
 Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
 Alors un ennemi plus terrible que l'onde
 Vint achever partout la défaite du Monde ;
 La faim de tous les cœurs chassa les passions ;
 Les malheureux, vivants après leurs nations,
 N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
 L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
 On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
 L'œil affamé du fort sur le faible arrêté ;
 Des femmes, à grands cris insultant la nature,
 Y réclamaient du sort leur humaine pâture ;
 L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
 Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant ;
 Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
 L'amour survivait seul à la bonté bannie ;

Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels
Et que persécutait la haine des mortels,
S'offraient d'eux-même à l'onde avec un front tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.



Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas,
Pour sauver ses enfants l'Ange ne venait pas ;
En vain le cherchaient-ils, les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.



Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement,
Les cités n'étaient plus ; rien ne vivait, et l'onde
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front ;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.
Là, parurent encore un moment deux mortels,
L'un la honte d'un trône et l'autre des autels :
L'un se tenant aux bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.
Dans l'immense tombeau, s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé ;
Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes,
Les mourants et leurs Dieux, les spectres immortels,
Et la race embaumée et le Sphinx des autels,
Et ce roi fut jeté sur les sombres momies
Qui dans leurs lits flottants se heurtaient endormies.
Expirant, il gémit de voir à son côté
Passer ces demi-dieux sans immortalité,
Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
Sous les palais profonds de leur tombe éternelle ;
Il eut le temps encor de penser une fois
Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
Car la postérité mourait avec leur gloire.



L'arche de Dieu passa comme un palais errant.
Le voyant assiégé par les flots du courant,
Le dernier des enfants de la famille élue
Lui tendit en secret sa main irrésolue,
Mais d'un dernier effort : « Va-t'en, lui cria-t-il,
De ton lâche salut je refuse l'exil ;
Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde,
Construire tes cités sur le tombeau du monde ;
Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.
Moins coupables que ceux qui descendront de toi,
Pour étonner tes fils sous ces plaines humides,

Mes géants¹ glorieux laissent les pyramides ;
Et sur le haut des monts leurs vastes ossements.
De ces rivaux du Ciel terribles monuments,
Trouvés dans les débris de la Terre inondée,
Viendront humilier ta race dégradée.
Il disait, s'essayant par le geste et la voix
A l'air impérieux des hommes qui sont rois,
Quand roulé sur la pierre et touché par la foudre,
Sur sa tombe immobile il fut réduit en poudre.



Mais sur le mont Arar l'Ange ne venait pas ;
L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
Et ses flots rugissant vers le mont solitaire
Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.



Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ;
Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
Voulut en vain y rendre un combat impuissant ;
A l'élément vainqueur il céda le cratère,
Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III

Rien ne se voyait plus, pas même des débris ;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
Et les rayons du jour dévoilant leur trésor
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée ;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.



Tout s'était englouti sous les flots triomphants,
Déplorable spectacle ! excepté deux enfants.
Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore.
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin ;
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
Mélait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant
Fit tomber un rayon sur son front innocent,
Par la beauté du jour un moment abusée,

¹ Or il y avait des géants sur la terre. Car depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants fameux et puissants dans le siècle.

Gen., ch. vi, v. 4.

Comme un lis abattu, secouant la rosée,
 Elle entr'ouvrit les yeux et dit : « Emmanuel !
 Avons-nous obtenu la clémence du Ciel ?
 J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
 Elle porte un rameau ; Dieu nous a-t-il fait grâce ?
 — La colombe est passée et ne vient pas à nous.
 — Emmanuel ! la mer a touché mes genoux.
 — Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
 — Vois-tu l'eau sur nos pieds ? — Vois le ciel sur nos têtes.
 — Ton père ne vient pas, nous serons donc punis ?
 — Sans doute après la mort nous serons réunis.

— Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes !
 — Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles ! »

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
 Longtemps sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
 Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;
 Mais quand il eut perdu sa force avec la vie,
 Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
 Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Écrit à Oleron, dans les Pyrénées, en 1823.

ÉLOA,

OU LA SOEUR DES ANGES.

MYSTÈRE.

C'est le serpent, dit-elle ; je l'ai écouté, et il m'a
 trompée.

CHATELAIN.

CHANT PREMIER.

NAISSANCE.

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
 Où le Médiateur sauvait ses habitants.
 Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
 Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;
 A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
 Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
 Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
 Ou du Samaritain disait la parabole,
 La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
 Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ;
 Et de là poursuivant sa paisible conquête,
 De la Chananéenne écoutait la requête,
 A la fille sans guide enseignait ses chemins,
 Puis aux petits enfants il imposait les mains.
 L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
 Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
 Et tous lui consacrant des larmes pour adieu,
 Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
 Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
 Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
 Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
 Pour accomplir, en tout, ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
 Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée ;
 Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,

Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
 Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
 Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
 Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
 Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
 C'était Marthe et Marie ; or, Marie était celle
 Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle,
 Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : Il dort.
 Et lui-même en voyant le linceul et le mort,
 Il pleura. Larme sainte à l'amitié donnée,
 Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
 Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
 Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
 Et comme une merveille, au Ciel même étonnante,
 Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
 De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
 Émut et fit briller l'ineffable présent ;
 Et l'Esprit-Saint sur elle épanchant sa puissance,
 Donna l'âme et la vie à la divine essence.
 Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
 Se change en un feu pur, éclatant de vermeil,
 On vit alors du sein de l'urne éblouissante,
 S'élever une forme et blanche et grandissante,
 Une voix s'entendit qui disait : Éloa !
 Et l'Ange apparaissant répondit : Me voilà.

⊙

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
 Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple.

Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
 Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
 Ses cheveux partagés comme des gerbes blondes,
 Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
 Comme on voit la Comète errante dans les cieus
 Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux;
 Une rose, aux lueurs de l'aube matinale,
 N'a pas de son teint frais la rougeur virginale;
 Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
 D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur;
 Ses ailes sont d'argent; sous une pâle robe,
 Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
 Et son sein agité, mais à peine aperçu,
 Soulève les contours du céleste tissu.
 C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante;
 Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
 Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
 Unit sa pure essence en de saintes amours :
 L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la terre,
 Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
 Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
 N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.



Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
 Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,
 Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
 Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
 Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
 Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
 Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
 Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
 Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
 Et les Vierges ses sœurs s'unissant en cortège,
 Comme autour de la lune on voit les feux du soir,
 Se tenant par la main coururent pour la voir.
 Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture;
 Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la nature,
 Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
 Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.



- « Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
- » Heureux le monde offert à ses pas secourables,
- » Quand elle aura passé parmi les malheureux,
- » L'esprit consolateur se répandra sur eux.
- » Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande ?
- » Naîtra-t-il d'autres Cieus afin qu'elle y commande ? »



Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
 Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
 Des langages humains défiant l'indigence,
 L'Éternité se voile à notre intelligence,
 Et pour nous faire entendre un de ses courts instants,
 Il faut chercher pour eux un nom parmi les temps.)
 Un jour les habitants de l'immortel empire,
 Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.

- Éloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :
- Un Ange peut tomber : le plus beau de nous tous
- N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
- On le nommait *celui qui porte la lumière* ;
- Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
- Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;
- La terre consacrait sa beauté sans égale,
- Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
- Diamant radieux que, sur son front vermeil,
- Parmi ses cheveux d'or, a posé le Soleil.
- Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
- Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
- Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
- Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieus ;
- La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
- Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;
- Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits ;
- Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
- Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
- Nul Ange n'osera vous conter son histoire,
- Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »
- Et que l'on crut qu'Éloa le maudirait ; mais non,
 L'effroi n'altéra point son paisible visage ;
 Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
 Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
 Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;
 La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
 Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée ;
 Elle apprit à rêver, et son front innocent
 De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;
 Une larme brillait auprès de sa paupière.
 Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !



Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
 Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;
 Mais au sein des banquets, parmi la multitude,
 Un homme qui gémit trouve la solitude ;
 Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
 Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
 Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges,
 Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges !
 Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
 Étoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
 Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
 Délices du Nebel, senteurs du Cinnamome,
 Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums.
 Pour un Ange attristé devenaient importuns ;
 Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
 Car rien n'y répondait à son âme attendrie ;
 Et soit lorsque Dieu même, appelant les esprits,
 Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
 Et montrait dans les Cieus, foyer de la naissance,
 Les profondeurs sans nom de sa triple puissance ;
 Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
 Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
 Et répétaient au Ciel chaque nouveau mystère,
 Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
 La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
 La famille au désert, le salut des bergers :

Éloa s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

❖

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.
Il est dans le Ciel même une pure fontaine ;
Une eau bouillante y court sur un sable vermeil.
Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil
Tel que le plus aimé des amants de la terre
N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,
Pas même pour revoir dormant auprès de lui
La beauté dont la tête a son bras pour appui.
Mais en vain Éloa s'abreuvait de son onde,
Sa douleur inquiète en était plus profonde ;
Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.
Les Vierges quelquefois pour connaître sa peine,
Formant une prière inentendue et vaine,
L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie,
Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie ;
Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
Éloa répondait une seule parole :
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
» On dit qu'il en est un... » Mais détournant leurs pas,
Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

❖

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
Regarde autour de soi la céleste compagne,
Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

❖

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son nid de fleurs l'éclatant Colibri ;
Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...
Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès,
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher

A. DE VIGNY.

L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

❖

L'Éther a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue ;
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;
Et lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs esprits, enfants de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière,
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
Du rire des Démones l'inextinguible offense ;
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre,
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux,
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même en lui prêtant une oreille attendrie
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans ténueurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues,
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

21

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

❶

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la Vierge Éloa se reposait sans peur;
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi qu'en ses routes nouvelles,
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine;
Le captif souriait, marchait seul et sans chaîne;
Le criminel rentrait au temple de la loi;
Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie;
Et surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s'unissaient aux autels.

CHANT DEUXIÈME.

SÉDUCTION.

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où dans le jour on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'enviraient les cheveux d'une Reine.
Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
La Vierge en se penchant croyait voir d'autres Cieux.
Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre,
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus,
Tels que des froids marais les éclairs onduleux;
Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore;
Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,
Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe éolienne.
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel,
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel,
Et ces feux réunis furent comme l'aurore

D'un jour inespéré qui semblait près d'éclorre.
A sa lueur de rose un nuage embaumé
Montait en longs détours dans un air enflammé,
Puis lentement forma sa couche d'ambrosie,
Pareille à ces divans où dort la molle Asie.
Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement.

❷

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse,
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse,
Et chasse un daim léger que son cor étonna,
Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
Franchit les rocs moussus, dans les gouffres s'élance,
Pour passer le torrent aux arbres se balance,
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins
Jusqu'à la neige encor vierge des pas humains.
Mais bientôt s'égarant au milieu des nuages,
Il cherche les sentiers voilés par les orages;
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
S'il a vu dans la nue, et ses vagues réseaux,
Passer le plaid léger d'une Écossaise errante,
Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux
Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux,
Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,
Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse;
Il cherche alors comment Ossian la nomma,
Et, debout sur sa roche, appelle Évir-Coma.

❸

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine,
Et des enchantements, non moins délicieux,
De la Vierge céleste occupèrent les yeux.

Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main, d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas.
Son front est inquiet, mais son regard s'abaisse,
Soit que sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés

Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde;
Élevant lentement sa voix douce et profonde,
Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

❊

« D'où viens-tu, belle Archange ? où vas-tu ? quelle voie
« Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?
« Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
« Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil,
« Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
« Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale;
« Partager la rosée aux calices des fleurs,
« Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs ?
« Tes soins ne sont-ils pas de surveiller des âmes,
« Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes;
« De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
« Et de leur apporter un fils dans un baiser ?
« Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
« Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
« Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
« Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant ?
« Ah ! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
« Conduiras mes païens sous les eaux du baptême,
« Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
« Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant.
« Je suis un exilé que tu cherchais peut-être,
« Mais s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux, ton
« C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé, [maître;
« Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
« Chaste beauté ! viens-tu me combattre ou m'absoudre ?
« Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
« Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
« Tu viens aussi d'en haut, belle Ange, contre moi. »

❊

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente,
A ces douces lueurs, au magique appareil
De cet Ange si doux à ses frères pareil,
L'habitant des Cieux, de son aile voilée,
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
Autant que la colombe en deux jours de voyage,
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la Sultane envoie une lettre d'amour :
Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée ;
Et dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
L'ennemi séducteur continua tout bas :

❊

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.

« Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme
« Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
« Dans les liens des corps, attrait mystérieux,
« Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
« C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
« La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges;
« Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
« Je suis le Roi secret des secrètes amours.
« J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
« Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
« Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
« Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
« J'ai pris au Créateur sa faible créature;
« Nous avons, malgré lui, partagé la nature;
« Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
« Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil;
« Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
« La volupté des soirs et les biens du mystère.

❊

« Es-tu venue, avec quelques Anges des Cieux,
« Admire de mes nuits le cours délicieux ?
« As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles
« Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

« Sitôt que balancé sous le pâle horizon
« Le Soleil rougissant a quitté le gazon,
« Innombrables esprits, nous volons dans les ombres
« En secouant dans l'air nos chevelures sombres :
« L'odorante rosée alors jusqu'au matin
« Pleut sur les orangers, les lilas et le thym.
« La nature, attentive aux lois de mon empire,
« M'accueille avec amour, m'écoute et me respire;
« Je redeviens son âme, et pour mes doux projets
« Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
« Convive accoutumé de ma nocturne fête,
« Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
« Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
« S'élance le premier l'éloquent rossignol;
« Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
« De mon heure chérie annonce la venue;
« Il vante mon approche aux pâles aliziers,
« Il la redit encore aux humides rosiers;
« Héraut harmonieux, partout il me proclame;
« Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de
« Le vermisseau reluit; son front de diamant [flamme.
« Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
« Et lutte de clartés avec le météore
« Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
« L'étoile des marais, que détache ma main,
« Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

❊

« Dédaignant le remords et sa triste chimère,
« Si la Vierge a quitté la couche de sa mère,
« Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas,
« Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.
« Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage
« Chercher comme une coupe un profond coquillage,

- » L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus
- » Jette aux bords sablonneux la Conque-de-Vénus.
- » Des Esprits lui font voir de merveilleuses choses,
- » Sous des bosquets remplis de la senteur des roses;
- » Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,
- » Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,
- » Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,
- » Et dont le sein modeste a des amours comme elle.
- » Le silence la suit; tout dort profondément;
- » L'ombre écoute un mystère avec recueillement.
- » Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie
- » Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
- » Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
- » Qui des bocages sourds animent le repos;
- » Au fond de l'orme épais dont l'abri les accueille,
- » L'oiseau réveillé chante et bruit sous la feuille.
- » L'hymne de voluplé fait tressaillir les airs,
- » Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
- » Et sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
- » La colombe de nuit languissamment roucoule.



- » La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfacteur;
- » Ce méchant qu'on accuse est un consolateur
- » Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
- » Le sauve, par l'amour, des chagrins de son être,
- » Et dans le mal commun lui-même enseveli,
- » Lui donne un peu de charme, et quelquefois l'oublie.»

Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante
La rougeur colora la joue adolescente,
Et luttant par trois fois contre un regard impur,
Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

CHANT TROISIÈME.

CHUTE.

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis! Pudeur, d'où venez-vous?

Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence :
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
Au charme des vertus votre charme est égal,
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal.

D'un chaste vêtement votre sein se décore ;
Ève avant le serpent n'en avait pas encore ;
Et si le voile pur orne votre maintien,
C'est un voile toujours, et le crime a le sien.
Tout vous trouble ; un regard blesse votre paupière ;
Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
Sous ce pouvoir nouveau la Vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait ;
Déjà presque soumise au joug de l'esprit sombre,

Elle descend, remonte et redescend dans l'ombre.
Telle on voit la perdrix voltiger et planer
Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
Car tout son nid l'attend, si son vol se hasarde,
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...
Et c'est le chien d'arrêt, qui, sombre surveillant,
La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.



O des instants d'amour ineffable délire !
Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre.
Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,
Explique le désir par lui-même inspiré,
Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,
Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,
Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur,
Prononce les serments qu'elle fait dans son cœur ;
Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
De la Vierge timide expliquait la pensée.
Éloa, sans parler, disait : Je suis à toi ;
Et l'Ange ténébreux dit tout haut : Sois à moi !



- » Sois à moi, sois ma sœur ; je t'appartiens moi-même,
- » Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime ;
- » Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air
- » Je me mêlais, voilé comme un Soleil d'hiver.
- » Je revis une fois l'ineffable contrée,
- » Des peuples lumineux la patrie azurée,
- » Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
- » Où la crainte toujours siège parmi des Dieux.
- » Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
- » Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile ;
- » Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
- » Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
- » Le Dieu qui du bonheur connaît seul le mystère,
- » Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.
- » Enfin, par ta présence habile à me charmer,
- » Il me fut révélé que je pouvais aimer.



- » Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
- » Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
- » Soit que ton origine, aussi douce que toi,
- » T'ait fait une patrie un peu plus près de moi,
- » Je ne sais, mais, depuis l'heure qui te vit naître,
- » Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître ;
- » J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers,
- » Je te cherchais partout, dans un souffle des airs,
- » Dans un rayon tombé du disque de la lune,
- » Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
- » Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,
- » Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier ;
- » Des parfums de ton vol je respirais la trace ;
- » En vain j'interrogeai les globes de l'espace ;
- » Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,
- » Je voilai leurs rayons pour attirer tes yeux,
- » J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
- » Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.

» Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas.
 » Je revins à la Terre, et je glissai mes pas,
 » Sous les abris de l'homme, où tu reçus naissance.
 » Je croyais t'y trouver, protégeant l'innocence,
 » Au berceau balancé d'un enfant endormi,
 » Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami ;
 » Ou bien, comme un rideau développant ton aile,
 » Et gardant contre moi, timide sentinelle,
 » Le sommeil de la Vierge aux côtés de sa sœur,
 » Qui, rêvant sur son sein, le presse avec douceur.
 » Mais seul je retournai sous ma belle demeure,
 » J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure
 » Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,
 » Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. »

⊗

Il disait ; et bientôt, comme une jeune Reine
 Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,
 Et fait à ses sujets un geste gracieux,
 Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,
 Éloa, soulevant le voile de sa tête,
 Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
 Descend plus près de lui, se penche, et mollement
 Contemple avec orgueil son immortel amant.
 Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
 Pour la première fois se soulève et soupire ;
 Son bras, comme un lis blanc sur le lac suspendu,
 S'approche sans effroi lentement étendu ;
 Sa bouche parfumée en s'ouvrant semble éclore
 Comme la jeune rose aux faveurs de l'aurore,
 Quand le matin lui verse une fraîche liqueur,
 Et qu'un rayon du jour entre jusqu'à son cœur.
 Elle parle, et sa voix dans un beau son rassemble
 Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble ;
 Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,
 Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois,
 Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
 Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,
 Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux,
 Ou fait gémir les joncs de la fuite des eaux :

⊗

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute ;
 » Car sitôt que des Cieux une âme prend la route,
 » Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
 » Lui donner en entrant l'éternelle beauté.
 » Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte ?
 » Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte ?
 » Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?
 » Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ? »

⊗

Le trouble des regards, grâce de la décence,
 Accompagnait ces mots forts comme l'innocence ;
 Ils tombaient de sa bouche aussi doux, aussi purs
 Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs ;
 Et comme, tout nourris de l'essence première,
 Les Anges ont au cœur des sources de lumière,
 Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour,

Et son sein et ses bras répandirent le jour :
 Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
 L'Archange s'en effraye, et sous ses cheveux sombres
 Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis ;
 Il pense qu'à la fin des Temps évanouis,
 Il lui faudra de même envisager son maître,
 Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être ;
 Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
 Après avoir tenté Jésus dans le désert.
 Il tremble ; sur son cœur où l'enfer recommence,
 Comme un sombre manteau jette son aile immense,
 Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

⊗

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
 L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
 Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;
 Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
 Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
 Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
 Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
 Dans un fluide d'or il nage puissamment,
 Et parmi les rayons se balance un moment :
 Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
 Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
 Son aile se dépouille, et son royal manteau
 Vole comme un duvet qu'arrache le couteau ;
 Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
 Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
 Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
 Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

⊗

Tel retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
 L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
 Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
 « — Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
 » De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !
 » Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
 » Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
 » Simplicité du cœur ! à qui j'ai dit adieu,
 » Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore,
 » Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;
 » Mais dans mon sein fiétri tu ne reviendras pas !
 » Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
 » Et de moi-même à moi si grande est la distance
 » Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;
 » Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
 » Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

« Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes !
 » Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
 » Prier à deux genoux devant l'antique loi,
 » Et ne pensais jamais au delà de la foi ?
 » L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête ;
 » Et des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
 » Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé ! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé,
 Il avait oublié son art et sa victime,

Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
« Si je vous connaissais, ô larmes des humains ! »



Ah ! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
Si la céleste main qu'elle eût osé lui tendre
L'eût saisi repentant, docile à remonter....,
Qui sait ? le mal peut-être eût cessé d'exister.
Mais sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux,
Plus forte elle parut se souvenir des Cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées ;
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les Cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,
Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du Ciel qu'il destine à son temple ;
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange ;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change.
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête ; un soupir augmente ses alarmes.
Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé ;
Ses cheveux dénoués sont épars ; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Éloa vient et pleure ; ils se parlent ainsi :



Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître !
— J'aimerais mieux rester, mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,

Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire ? hélas ! dites, faut-il rester ?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous ? — Le plus beau, c'est nous-mêmes.
Viens. — M'exiler du Ciel ? — Qu'importe, si tu m'aimes ?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
À présenter son sein pour y cacher des larmes.
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai ;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
Pour s'empresdre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unissons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux ?



En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des Anges :
« Gloire dans l'Univers, dans les temps, à celui
« Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui ! »
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ces Cieux qu'elle ne voyait plus.



Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes :



Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui l'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu !
Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux, du moins, es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »

Écrit, en 1823, dans les Vosges.



LIVRE MODERNE.

POÈMES.

DOLORIDA.

Yo amo mas a tu amor que a tu vida.

PROV. ESPAGNOL.

J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces rayons solitaires ?
Le gaze et le cristal sont leur pâle prison,
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre ;
Une aurore imprévue à minuit semble naître
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant,
Car sa flamme est auprès de celle de la terre
Ce qu'est l'amour céleste à l'amour adultère.
Comme un fleuve de lait lentement répandu,
Inondant le tapis dans la chambre étendu,
L'astre mystérieux présente à l'œil des pièges.
Il éclaire en montant le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La Madone d'argent, sous des roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

❊

O ! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier ;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et languie la romance ;
Jamais, dans nulle église, on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux ;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre,
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant, de loin, l'adroît Toréador.

Mais, ô vous, qu'en secret nulle œillade attentive
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,
Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
Le frapper, au retour, de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ces pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule ?

❊

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin,
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'Amour ose enlever d'une main idolâtre.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,
Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent le compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc celui que sa douleur attend ?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
A peine chaque jour l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans amour ; son amour cependant
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme !
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme,
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant

Qui, las de ses jouets, les brise, triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile,
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

❊

Trois heures cependant ont lentement sonné ;
La voix du temps est triste au cœur abandonné ;
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,
Et la lampe luttait ; sa flamme sans puissance
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la vie encor jette un regard errant.
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre ;
Un grand froid la saisit ; mais les fortes douleurs
Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
Elle reste immobile, et, sous un air paisible,
Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

❊

Que le silence est long ! Mais on entend des pas ;
Sa porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas !
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure ;
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse ;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
Tombé sur ses genoux, il parle à demi voix :

❊

« — Je viens te dire adieu ; je me meurs, tu le vois,
Dolorida, je meurs ! une flamme inconnue,
Errante, est de mon sang jusqu'au cœur parvenue.
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci ;
Je suis tombé trois fois en revenant ici.
Mais je voulais te voir ; mais, quand l'ardente fièvre
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,
J'ai dit : Je vais mourir ; que la fin de mes jours
Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours.
Alors, je suis parti, ne demandant qu'une heure
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?

— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée ;
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée ;
Viens toucher sur mon front cette froide sueur ;
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.
Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !
Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !

— La mort n'est que la mort, et n'est pas la vengeance.

— O Dieux, si jeune encor ! tout son cœur endurci !
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
Et si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée ;
L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi ;
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.
Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps, [mes.
Je fus bien criminel, mais, hélas ! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances ?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs ;
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs ;
Car je ne sais quel mal circule dans mes veines ;
Mais je t'appelais seule avec des plaintes vaines,
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
O parle ! mon cœur fuit ; quitte ce dur langage ;
Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?

— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé !

Écrit, en 1833, dans les Pyrénées.

LA PRISON.

XVII^e SIÈCLE.

• Oh ! ne vous jouez plus d'un vieillard et d'un prêtre;
 » Étranger dans ces lieux, comment le reconnaître ?
 » Depuis une heure au moins cet importun bandeau
 » Presse mes yeux souffrants de son épais fardeau.
 » Soin stérile et cruel ! car de ces édifices
 » Ils n'ont jamais tenté les sombres artifices.
 » Soldats ! vous outragez le ministre et le Dieu,
 » Dieu même que mes mains apportent dans ce lieu. »
 Il parle; mais en vain sa crainte les prononce;
 Ces mots et d'autres cris se taisent sans réponse.
 On l'entraîne toujours en des détours savants :
 Tantôt crie à ses pieds le bois des ponts mouvants;
 Tantôt sa voix s'éteint à de courts intervalles,
 Tantôt fait retentir l'écho des vastes salles;
 Dans l'escalier tournant on dirige ses pas :
 Il monte à la prison que lui seul ne voit pas;
 Et les bras étendus, le vieux prêtre timide
 Tâte les murs épais du corridor humide.
 On s'arrête; il entend le bruit des pieds mourir;
 Sous de bruyantes clefs des gonds de fer s'ouvrir.
 Il descend trois degrés sur la pierre glissante;
 Et, privé du secours de sa vue impuissante,
 La chaleur l'avertit qu'on éclaire ces lieux;
 Enfin, de leur bandeau on délivre ses yeux.
 Dans un étroit cachot dont les torches funèbres
 Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
 Un vieillard expirant attendait ses secours.
 Du moins ce fut ainsi qu'en un brusque discours
 Ses sombres conducteurs le lui firent entendre.
 Un instant, en silence, on le pria d'attendre.
 • Mon prince, dit quelqu'un, le saint homme est venu.
 • — Eh ! que m'importe à moi ! » soupira l'inconnu.
 Cependant vers le lit que deux lourdes tentures
 Voilent du luxe ancien de leurs pâles peintures,
 Le prêtre s'avança lentement, et, sans voir
 Le malade caché, se mit à son devoir.

LE PRÊTRE.

Écoutez-moi, mon fils.

LE MOURANT.

Hélas ! malgré ma haine,
 J'écoute votre voix, c'est une voix humaine :
 J'étais né pour l'entendre, et je ne sais pourquoi
 Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attraits pour moi.
 Jamais je ne connus cette rare parole
 Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console;
 Et les chants maternels qui charment vos berceaux,
 N'ont jamais résonné sous mes tristes arceaux;

Et pourtant, lorsqu'un mot m'arriva moins sévère,
 Il ne fut pas perdu pour mon cœur solitaire.
 Mais puisque vous m'aimez, ô vieillard inconnu !
 Pourquoi jusqu'à ce jour n'êtes-vous pas venu ?

LE PRÊTRE.

O qui que vous soyez ! vous que tant de mystère
 Avant le temps prescrit sépara de la terre,
 Vous n'aurez plus de fers dans l'asile des morts;
 Si vous avez failli, rappelez les remords,
 Versez-les dans le sein du Dieu qui vous écoute,
 Ma main du repentir vous montrera la route;
 Entrevoyez le Ciel par vos maux acheté :
 Je suis prêtre, et vous porte ici la liberté.
 De la confession j'accomplis l'œuvre sainte,
 Le tribunal divin siège dans cette enceinte.
 Répondez, le pardon déjà vous est offert;
 Dieu même...

LE MOURANT.

Il est un Dieu ! j'ai pourtant bien souffert !

LE PRÊTRE.

Vous avez moins souffert qu'il ne l'a fait lui-même.
 Votre dernier soupir sera-t-il un blasphème ?
 Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs,
 Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs ?
 O mon fils ! c'est pour nous, tout ingrats que nous sommes,
 Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes.
 A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT.

J'étais peut-être roi.

LE PRÊTRE.

Le Sauveur était Dieu;
 Mais, sans nous élever jusqu'à ce divin Maître,
 Si j'osais, après lui, nommer encor le prêtre,
 Je vous dirais : Et moi, pour combattre l'enfer,
 J'ai resserré mon sein dans un corset de fer,
 Mon corps a revêtu l'inflexible cilice
 Où chacun de mes pas trouve un nouveau supplice.
 Au cloître est un pavé que, durant quarante ans,
 Ont usé, chaque jour, mes genoux pénitents,
 Et c'est encor trop peu que de tant de souffrance
 Pour acheter du Ciel l'ineffable espérance.
 Au creuset douloureux il faut être épuré
 Pour conquérir son rang dans le séjour sacré.
 Le temps nous presse : au nom de vos douleurs passées,
 Dites-moi vos erreurs pour les voir effacées;
 Et devant cette Croix, où Dieu monta pour nous,

Souhaitez avec moi de tomber à genoux. »

— Sur le front du vieux moine une rougeur légère
Fit naître une ardeur à son âge étrangère;
Les pleurs qu'il retenait coulèrent un moment,
Au chevet du captif il tomba pesamment;
Et ses mains présentaient le crucifix d'ébène,
Et tremblaient en l'offrant, et le tenaient à peine.
Pour le cœur du chrétien demandant des remords,
Il murmurait tout bas la prière des morts;
Et sur le lit, sa tête, avec douleur penchée,
Cherchait du prisonnier la figure cachée.
Un flambeau la révèle entière : ce n'est pas
Un front décoloré par un prochain trépas,
Ce n'est pas l'agonie et son dernier ravage;
Ce qu'il voit est sans traits, et sans vie, et sans âge :
Un fantôme immobile à ses yeux est offert,
Et les feux ont relui sur un masque de fer.



Plein d'horreur, à l'aspect de ce sombre mystère,
Le prêtre se souvint que, dans le monastère,
Une fois, en tremblant, on se parla tout bas
D'un prisonnier d'État que l'on ne nommait pas;
Qu'on racontait de lui des choses merveilleuses,
De berceau dérobé, de craintes orgueilleuses,
De royale naissance, et de droits arrachés,
Et de ses jours captifs sous un masque cachés.
Quelques pères disaient qu'à sa descente en France,
De secouer ses fers il conçut l'espérance;
Qu'aux geôliers un instant il s'était dérobé,
Et, quoiqu'entre leurs mains aisément retombé,
L'on avait vu ses traits; et qu'une Provençale,
Arrivée au couvent de Saint-François de Sale
Pour y prendre le voile, avait dit, en pleurant,
Qu'elle prenait la Vierge et son Fils pour garant
Que le Masque de Fer avait vécu sans crime,
Et que son jugement était illégitime;
Qu'il tenait des discours pleins de grâce et de foi,
Qu'il était jeune et beau, qu'il ressemblait au roi,
Qu'il avait dans la voix une douceur étrange,
Et que c'était un prince, ou que c'était un ange.
Il se souvint encor qu'un vieux Bénédictin
S'étant acheminé vers la tour, un matin,
Pour rendre un vase d'or tombé sur son passage,
N'était pas revenu de ce triste voyage :
Sur quoi l'abbé du lieu pour toujours défendit
Les entretiens touchant le prisonnier maudit :
« Cet homme de l'enfer était une imposture;
» Le ciel avait puni la coupable lecture
» Des mystères gravés sur le vase indiscret. »
Le temps fit oublier ce dangereux secret.



Le prêtre regardait le malheureux célèbre;
Mais ce cachot, tout plein d'un appareil funèbre,
Et cette mort voilée, et ces longs cheveux blancs,
Nés captifs et jetés sur des membres tremblants,
L'arrêtèrent longtemps en un sombre silence.
Il va parler, enfin; mais tandis qu'il balance,
L'agonisant du lit se soulève et lui dit :

Vieillard, vous abaissez votre front interdit,
Je n'entends plus le bruit de vos conseils frivoles,
L'aspect de mon malheur arrête vos paroles.
Oui, regardez-moi bien, et puis dites après
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts :
Des péchés tant proscrits où toujours l'on succombe,
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe;
Seul, toujours seul, par l'âge et la douleur vaincu,
Je meurs tout chargé d'ans, et je n'ai pas vécu.
Du récit de mes maux vous êtes bien avide :
Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,
Où, stérile de jours, le temps dort effacé ?
Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé;
J'ai tenté d'en avoir; dans mes longues journées,
Je traçais sur les murs mes lugubres années;
Mais je ne pus les suivre en leur douloureux cours :
Les murs étaient remplis, et je vivais toujours.
Tout me devint alors obscurité profonde;
Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde ?
Que m'importaient des temps où je ne comptais pas ?
L'heure que j'invoquais, c'est l'heure du trépas.
Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie
De l'homme qui toujours tint la mienne asservie,
J'hésiterais, je crois, à le frapper des maux
Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos;
Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse
Saisit mon cœur oisif d'une vague tendresse,
J'appelais le bonheur, et ces êtres amis
Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.
Mes larmes ont rouillé mon masque de torture,
J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture,
Je déchirais mon sein par mes gémissements,
J'effrayais mes geôliers de mes longs hurlements;
Des nuits, par mes soupirs, je mesurais l'espace;
Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,
Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,
Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas.
Ici tomba sa voix. Comme après le tonnerre
De tristes sons encore épouvantent la terre,
Et, dans l'antré sauvage où l'effroi l'a placé,
Retiennent, en grondant, le voyageur glacé,
Longtemps on entendit ses larmes retenues
Suivre encore une fois des routes bien connues;
Les sanglots murmuraient dans ce cœur expirant.
Le vieux prêtre toujours priait en soupirant,
Lorsqu'un des noirs geôliers se pencha pour lui dire
Qu'il fallait se hâter, qu'il craignait le délire.
Un nouveau zèle alors ralluma ses discours :
« O mon fils ! criait-il, votre vie eut son cours,
» Heureux, trois fois heureux celui que Dieu corrige !
» Gardons de repousser les peines qu'il inflige :
» Voici l'heure où vos maux vous seront précieux;
» Il vous a préparé lui-même pour les Cieux.
» Oubliez votre corps, ne pensez qu'à votre âme;
» Dieu lui-même l'a dit : L'homme né de la femme'
» Ne vit que peu de temps, et c'est dans les douleurs.
» Ce monde n'est que vide et ne vaut pas des pleurs.
» Qu'aisément de ses biens notre âme est assouvie !
» Me voilà, comme vous, au bout de cette vie :

' Job, chap. XIV, v. 1.

» J'ai passé bien des jours, et ma mémoire en deuil
 » De leur peu de bonheur n'est plus que le cercueil.
 » C'est à moi d'envier votre longue souffrance,
 » Qui d'un monde plus beau vous donne l'espérance;
 » Les Anges à vos pas ouvriront le saint lieu;
 » Pourvu que vous disiez un mot à votre Dieu,
 » Il sera satisfait. » Ainsi, dans sa parole,
 Mêlant les saints propos du livre qui console,
 Le vieux prêtre engageait le mourant à prier,
 Mais en vain : tout à coup on l'entendit crier,
 D'une voix qu'animait la fièvre du délire,
 Ces rêves du passé : Mais enfin je respire.
 O bords de la Provence ! ô lointain horizon !
 Sable jaune où des eaux murmure le doux son !
 Ma prison s'est ouverte : ô que la mer est grande !
 Est-il vrai qu'un vaisseau jusque là-bas se rende ?
 Dieu ! qu'on doit être heureux parmi les matelots !
 Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots !
 La terre vient, nos pieds à marcher se disposent,
 Sur nos mâts arrêtés les voiles se reposent.
 Ah ! j'ai fui les soldats ; en vain ils m'ont cherché ;
 Je suis libre, je cours, le masque est arraché ;
 De l'air dans mes cheveux j'ai senti le passage,
 Et le soleil un jour éclaira mon visage.
 — O pourquoi fuyez-vous ? restez sur vos gazon,
 Vierges ! continuez vos pas et vos chansons :
 Pourquoi vous retirer aux cabanes prochaines ?
 Le monde autant que moi déteste donc les chaînes ?
 Une seule s'arrête et m'attend sans terreur :
 Quoi ! du Masque de Fer elle n'a pas horreur !
 Non, j'ai vu la pitié sur ses lèvres si belles,
 Et de ses yeux en pleurs les douces étincelles.
 Soldats ! que voulez-vous ? quel lugubre appareil !
 J'ai mes droits à l'amour et ma part du soleil ;
 Laissez-nous fuir ensemble. O voyez-la ! c'est elle
 Avec qui je veux vivre, elle est là qui m'appelle ;
 Je ne fais pas le mal ; allez, dites au Roi
 Qu'aucun homme jamais ne se plaindra de moi ;
 Que je serai content si, près de ma compagne,
 Je puis errer toujours de montagne en montagne,
 Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs ;
 Que je ne chercherai ni parents ni vengeurs ;
 Et si l'on me demande où j'ai passé ma vie,
 Je saurai déguiser ma liberté ravie ;
 J'inventerai des jours où je vous cacherai :
 Ah ! laissez-moi le Ciel, je vous pardonnerai.
 Non..., toujours des cachots... Je suis né votre proie...
 Mais je vois mon tombeau, je m'y couche avec joie,
 Car vous ne m'aurez plus, et je n'entendrai plus
 Les verrous se fermer sur l'éternel reclus.
 Que me veut donc cet homme avec ses habits sombres ?
 Captifs morts dans ces murs, est-ce une de vos ombres ?
 Il pleure. Ah ! malheureux ! est-ce ta liberté ?

LE PRÊTRE.

Non, mon fils, c'est sur vous ; voici l'éternité.

LE MOURANT.

A moi ! je n'en veux pas, j'y trouverais des chaînes.

LE PRÊTRE.

Non, vous n'y trouverez que des faveurs prochaines.
 Un mot de repentir, un mot de votre foi,
 Le Seigneur vous pardonne.

LE MOURANT.

O prêtre ! laissez-moi !

LE PRÊTRE.

Dites : Je crois en Dieu. La mort vous est ravie.

LE MOURANT.

Laissez en paix ma mort, on y laisse ma vie.
 — Et d'un dernier effort l'esclave délirant,
 Au mur de la prison brise son bras mourant.
 « Mon Dieu ! venez vous-même au secours de cette âme ! »
 Dit le prêtre, animé d'une pieuse flamme.
 Au fond d'un vase d'or, ses doigts saints ont cherché
 Le pain mystérieux où Dieu même est caché ;
 Tout se prosterne alors en un morne silence,
 La clarté d'un flambeau sur le lit se balance ;
 Le chevet sur deux bras s'avance supporté,
 Mais en vain : le captif était en liberté.

❦

Resté seul au cachot, durant la nuit entière,
 Le vieux religieux récita la prière ;
 Auprès du lit funèbre il fut toujours assis.
 Quelques larmes, souvent, de ses yeux obscurcis,
 Interrompant sa voix, tombaient sur le saint livre ;
 Et, lorsque la douleur l'empêchait de poursuivre,
 Sa main jetait alors l'eau du rameau béni
 Sur celui qui du Ciel peut-être était banni.
 Et puis, sans se lasser, il reprenait encore,
 De sa voix qui tremblait dans la prison sonore,
 Le dernier chant de paix ; il disait : « O Seigneur ! »
 « Ne brisez pas mon âme avec votre fureur ;
 « Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie ». »
 Il ajoutait aussi : « Quand le méchant m'épie,
 « Me ferez-vous tomber, Seigneur, entre ses mains ? »
 « C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins ;
 « Ne me châtiez point, car mon crime est son crime.
 « J'ai crié vers le Ciel du plus profond abîme ». »
 « O mon Dieu ! tirez-moi du milieu des méchants ! »
 Lorsqu'un rayon du jour eut mis fin à ses chants,
 Il entendit monter vers les noires retraites,
 Et des voix résonner dans ces voûtes secrètes,
 Un moment lui restait, il eût voulu du moins
 Voir le mort qu'il pleurait, sans ces cruels témoins ;
 Il s'approche, en tremblant, de ce fils du mystère
 Qui vivait et mourait étranger à la terre ;
 Mais le Masque de Fer soulevait le linceul,
 Et la captivité le suivit au cercueil.

¹ Ps. XXXVII, v. 1. — ² Ps. XXVII, v. 5. — ³ Ps. XXXVI, v. 3a. —⁴ De Profundis...

Écrit, en 1821, à Vincennes.

MADAME DE SOUBISE.

CONTE DU XVI^e SIÈCLE.

A M. Antoni Deschamps.

Le 24 du mesme mois s'exploita l'exécution tant
soudaitée, qui déliura la chrestienté d'un nombre
de pestes, au moyen desquelles le diable se faisoit
fort de la destruire, attendu que deux ou trois qui
en reschappèrent font encore tant de mal. Ce tour
apporta merveilleux alliegement et soulas à l'Eglise.

La vraye et entiere histoire des troubles,
par le Frère de Laval.

I

« Arquebusiers! chargez ma coulevrine!
Les lansquenets passent! sur leur poitrine
Je vois enfin la croix rouge, la croix
Double et tracée avec du sang, je crois!
Il est trop tard; le bourdon Notre-Dame
Ne m'avait donc éveillé qu'à demi?
Nous avons bu trop longtemps, sur mon âme!
Mais nous buvions à saint Barthélemy.

II

Donnez une épée
Et la mieux trempée,
Et mes pistolets,
Et mes chapelets.
Déjà le jour brille
Sur le Louvre noir;
On va tout savoir:
— Dites à ma fille
De venir tout voir. »

III

Le Baron parle ainsi par la fenêtre;
C'est bien sa voix qu'on ne peut méconnaître;
Courez, Varlets, Échansons, Écuyers,
Suisses, Piqueux, Page, Arbalétriers!
Voici venir madame Marie-Anne;
Elle descend l'escalier de la tour:
Jusqu'au pavé baissez la pertuisane,
Et que chacun la salue à son tour.

IV

Une haquenée
Est seule amenée,
Tant elle a d'effroi
Du noir palefroi.
Mais son père monte
Le beau destrier;
Ferme à l'étrier:
— « N'avez-vous pas honte,
• Dit-il, de crier? »

V

« Vous descendez des hauts barons, ma mie,
Dans ma lignée on note d'infamie
Femme qui pleure, et ce, par la raison,
Qu'il en peut naitre un lâche en ma maison.
Levez la tête et baissez votre voile:
Partons. Varlets, faites sonner le cor,
Sous ce brouillard la Seine me dévoile
Ses flots rougis... Je veux voir plus encor.

VI

La voyez-vous croître
La tour du vieux cloître?
Et le grand mur noir
Du royal manoir?
Entrons dans le Louvre;
Vous tremblez, je croi,
Au son du beffroi?
La fenêtre s'ouvre,
Saluez le Roi. »

VII

Le vieux Baron, en signant sa poitrine,
Va visiter la reine Catherine ;
Sa fille reste, et dans la cour s'assied,
Mais sur un corps elle heurte son pied :
— « Je vis encor, je vis encor, madame ;
Arrêtez-vous et donnez-moi la main ;
En me sauvant vous sauverez mon âme ;
Car j'entendrai la messe dès demain. »

VIII

— « Huguenot profane,
Lui dit Marie-Anne,
Sur ton corselet
Mets mon chapelet.
Tu prieras la Vierge,
Je prierai le Roi :
Prends ce palefroi,
Surtout prends un clerge,
Et viens avec moi. »

IX

Marie ordonne à tout son équipage
De l'emporter dans le manteau d'un page,
Lui fait ôter ses baudriers trop lourds,
Jette sur lui sa cape de velours,
Attache un voile avec une relique
Sur sa blessure, et dit, sans s'émouvoir :
« Ce gentilhomme est un bon catholique,
Et dans l'église il vous le fera voir. »

X

Murs de Saint-Eustache !
Quel peuple s'attache
À vos escaliers,
À vos noirs piliers ;
Trainant sur la claie
Des morts sans cercueil,
La fureur dans l'œil,
Et formant la haie
De l'autel au seuil ?

XI

Dieu fasse grâce à l'année où nous sommes !
Ce sont vraiment des femmes et des hommes ;
Leur foule entonne un *Te Deum* en chœur,
Et dans le sang trempe et dévore un cœur,
Cœur d'Amiral arraché dans la rue,
Cœur gaugrené du schisme de Calvin.

On boit, on mange, on rit ; la foule accrue
Se l'offre et dit : C'est le pain et le vin.

XII

Un moine qui masque
Son front sous un casque,
Lit au maître-autel
Le livre immortel ;
Il chante au pupitre,
Et sa main trois fois,
En faisant la croix,
Jette sur l'épître
Le sang de ses doigts.

XIII

« Place ! dit-il ; tenons notre promesse
D'épargner ceux qui viennent à la messe.
Place ! je vois arriver deux enfants,
Ne tuez pas encor, je le défends ;
Tant qu'ils sont là, je les ai sous ma garde.
Saint Paul a dit : Le temple est fait pour tous ;
Chacun son lot, le dedans me regarde,
Mais, une fois dehors, ils sont à vous. »

XIV

— « Je viens sans mon père,
Mais en vous j'espère
(Dit Anne deux fois
D'une faible voix) ;
Il est chez la Reine.
Moi, j'accours ici
Demander merci
Pour ce capitaine
Qui vous prie aussi. »

XV.

Le blessé dit : « Il n'est plus temps, madame,
Mon corps n'est pas sauvé, mais bien mon âme,
Si vous voulez ; donnez-moi votre main,
Et je mourrai catholique et romain ;
Épousez-moi, je suis duc de Soubise ;
Vous n'aurez pas à vous en repentir :
C'est pour un jour. Hélas ! dans votre église
Je suis entré, mais pour n'en plus sortir.

XVI

« Je sens fuir mon âme !
Êtes-vous ma femme ? »
— « Hélas ! dit-elle, oui, »
Se baissant vers lui.

Un mot les marie.
Ses yeux, par l'effort
D'un dernier transport,
Regardent Marie,
Puis il tombe mort.

XVII

Ce fut ainsi qu'Anne devint duchesse ;

Elle donna le fief et sa richesse
A l'ordre saint des frères de Jésus,
Et leur légua ses propres biens en sus.
Un faible corps qu'un esprit troublé ronge,
Résiste un peu, mais ne vit pas longtemps :
Dans le couvent des Nones en Saintonge,
Elle mourut vierge et veuve à vingt ans.

Écrit à la Brèche, en Beauce. Mai 1828.

LA NEIGE.

CONTÉ.

I

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher !



Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protège,
Le Roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne ;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours
L'Empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule ?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule ?
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que les plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
Qui dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés.

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes ;
— Éginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma qui tombe dans les siens.

II

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs debout sur ses larges degrés
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée ;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux, joignant les mains, à genoux sur la pierre.
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants tremblaient, en abaissant leur front
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde. —
Bénissant en secret sa chevelure blonde,
Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête ;
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'Empereur souriait en versant une larme

Qui donnait à ses traits un ineffable charme ;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très-douce il dit : Bénissez-les.



Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

1820.

LE COR.

CONTÉ.

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazon !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?

A. DE VIGNY.

Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui,
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
— Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrents. —
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
» Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
» Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

« — Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci ! cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;

22

Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu,
» Suspendez votre marche, il ne faut tenter Dieu.
» Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
» Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du Cor. —
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
» Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
» Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
» Du nain vert Obéron qui parle avec sa fée. »

Et l'Empereur poursuit, mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.

Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe
Le Cor éclate et meurt, renalt et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car si Roland
» Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
» Arrière ! chevaliers, repassons la montagne ! [gne ! »
» Tremble encor sous nos pieds, sois trompeur de l'Espa-

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
» — J'y vois deux chevaliers ; l'un mort, l'autre expirant.
» Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
» Le plus fort, dans sa main, élève un Cor d'ivoire,
» Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois !

Écrit à Pau, en 1825.

LE BAL.

A M. Jules Lafont,

AUTEUR DU PARRICIDE, DE MARIA, DES MEXICAINS, ETC.

La harpe tremble encore et la flûte soupire,
Car la Walse bondit dans son sphérique empire ;
Des couples passagers éblouissent les yeux,
Volent entrelacés en cercle gracieux,
Suspendent des repos balancés en mesure,
Aux reflets d'une glace admirent leur parure,
Repartent ; puis, troublés par leur groupe riant,
Dans leurs tours moins adroits se heurtent en criant.
La danseuse, enivrée aux transports de la fête,
Sème et foule en passant les bouquets de sa tête,
Au bras qui la soutient se livre, et, pâlisant,
Tourne, les yeux baissés sur un sein frémissant.

Courez, jeunes beautés, formez la double danse :
Entendez-vous l'archet du bal joyeux,
Jeunes beautés ? Bientôt la légère cadence
Toutes va, tout à coup, vous mêler à mes yeux.

Dancez, et couronnez de fleurs vos fronts d'albâtre ;
Liez au blanc muguet l'hyacinthe bleuâtre,
Et que vos pas moelleux, délices d'un amant,
Sur le chêne poli glissent légèrement ;
Dancez, car dès demain vos mères exigeantes
A vos jeunes travaux vous diront négligentes ;
L'aiguille détestée aura fui de vos doigts,
Ou, de la mélodie interrompant les lois,
Sur l'instrument mobile, harmonieux ivoire,
Vos mains auront perdu la touche blanche et noire ;
Demain, sous l'humble habit du jour laborieux,
Un livre, sans plaisir, fatiguera vos yeux... ;
Ils chercheront en vain, sur la feuille indocile,
De ses simples discours le sens clair et facile ;
Loin du papier noirci, votre esprit égaré,
Partant, seul et léger, vers le Bal adoré,
Laissera de vos yeux l'indécise prune

Recommencer vingt fois une page éternelle.
Prolongez, s'il se peut, oh ! prolongez la nuit,
Qui d'un pas diligent plus que vos pas s'enfuit !



Le signal est donné, l'archet frémit encore !
Élancez-vous, liez ces pas nouveaux
Que l'Anglais inventa, nœuds chers à Terpsichore,
Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux.



Danse ; un soir encore usez de votre vie :
L'étincelante nuit d'un long jour est suivie,
A l'orchestre brillant le silence fatal
Succède, et les dégoûts aux doux propos du Bal.
Ah ! reculez le jour, où, surveillantes mères,
Vous saurez du berceau les angoisses amères :
Car dès que de l'enfant le cri s'est élevé,
Adieu, plaisir, long voile à demi relevé,
Et parure éclatante, et beaux joyaux des fêtes ;
Et le soir, en passant, les riantes conquêtes,
Sous les ormes, le soir, aux heures de l'amour,
Quand les feux suspendus ont rallumé le jour.
Mais, aux yeux maternels, les veilles inquiètes
Ne manquèrent jamais, ni les peines muettes
Que dédaigne l'époux, que l'enfant méconnaît,
Et dont le souvenir dans les songes renait.
Ainsi, toute au berceau qui la tient asservie,
La mère avec ses pleurs voit s'écouler sa vie.
Rappelez les plaisirs, ils fuiront votre voix,

Et leurs chaînes de fleurs se rompent sous vos doigts.



Ensemble, à pas légers, traversez la carrière ;
Que votre main touche une heureuse main,
Et que vos pieds savants à leur place première
Reviennent, balancés dans leur double chemin.



Danse : un jour, hélas ! ô reines éphémères !
De votre jeune empire auront fui les chimères ;
Rien n'occupera plus vos cœurs désenchantés,
Que des rêves d'amour bien vite épouvantés,
Et le regret lointain de vos fraîches années
Qu'un souffle a fait mourir, en moins de temps fanées
Que la rose et l'œillet, l'honneur de votre front ;
Et, du temps indompté, lorsque viendra l'affront,
Quelles seront alors vos tardives alarmes ?
Un teint, déjà flétri, pâlera sous les larmes,
Les larmes, à présent doux trésor des amours,
Les larmes, contre l'âge inutile secours :
Car les ans maladifs, avec un doigt de glace,
Des chagrins dans vos cœurs auront marqué la place,
La morose vieillesse... O légères beautés !
Dansez, multipliez vos pas précipités,
Et dans les blanches mains les mains entrelacées,
Et les regards de feu, les guirlandes froissées,
Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,
Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.

Paris, 1818.

LE TRAPPISTE !

C'était une des nuits qui des feux de l'Espagne
Par des froids bienfaisants consolent la campagne :
L'ombre était transparente, et le lac argenté
Brillait à l'horizon sous un voile enchanté ;
Une lune immobile éclairait les vallées,
Où des citronniers verts serpentent les allées ;
Des milliers de soleils, sans offenser les yeux,
Tels qu'une poudre d'or semaient l'azur des cieus,

Et les monts inclinés, verdoyante ceinture
Qu'en cercles inégaux enchaîna la nature,
De leurs dômes en fleurs étalaient la beauté,
Revêtus d'un manteau bleuâtre et velouté.
Mais aucun n'égalait dans sa magnificence
Le Mont-Serrat paré de toute sa puissance :
Quand des nuages blancs sur son dos arrondi
Roulaient leurs flots chassés par le vent du midi,

On a proposé au roi de profiter du temps pour quitter Madrid avec une escorte sûre ; mais l'infortuné prince n'a pu se résoudre à suivre ce conseil.

Le bruit s'étant répandu parmi les gardes que le roi était emmené hors du palais, prisonnier des coriàs, l'ardeur de cette troupe fidèle ne pouvait plus se contenir. Elle résolut de pénétrer jusqu'au palais et de mettre le roi en liberté. Après une charge meurtrière, ils parvinrent sur la place du palais. Ils attendaient impatiemment des ordres ; nul ordre ne fut donné de l'inté-

rieur ! Figures-vous le palais du roi entouré de ses malheureux gardes, dix pièces de canons braquées contre les portes et les fenêtres, et dix mille personnes, tant miliciens que bandits, poussant des cris épouvantables... Ils ont combattu... Le nombre des gardes échappés (vers l'armée de la foi) est d'environ trois cents... Le roi a paru au balcon et a salué le peuple.

Journal des Débats, 15 juillet 1822.

Les brisant de son front, comme un nageur habile,
Le géant semblait fuir sous ce rideau mobile;
Tantôt un pilon noir, seul dans le firmament,
Tel qu'un fantôme énorme, arrivait lentement :
Tantôt un bois riant, sur une roche agreste,
S'éclairait suspendu comme une Ile céleste.
Puis enfin, des vapeurs délivrant ses contours,
Comme une forteresse au milieu de ses tours,
Sortait le pic immense : il semblait à ses plaines
Des vents frais de la nuit partager les haleines,
Et l'orage indécis, murmurant à ses pieds,
Pendait encor d'en haut sur les monts effrayés.



En spectacles pompeux la nature est féconde ;
Mais l'homme a des pensers bien plus grand que le monde.
Quelquefois tout un peuple endormi dans ses maux
S'éveille, et, saisissant le glaive des hameaux,
Maudissant la révolte impure et tortueuse,
Élève tout à coup sa voix majestueuse :
Il redemande à Dieu ses autels profanés,
Il rappelle à grands cris ses rois emprisonnés ;
Comme un tigre, il arrache, il emporte sa chaîne ;
Il se lève, il grandit, il s'étend comme un chêne,
Et de ses mille bras il couvre en liberté
Les sillons paternels du sol qui l'a porté.
Ainsi, terre indocile, à ton Roi seul constante,
Vendée, où la chaumière est encore une tente,
Ainsi de ton Bocage aux détours meurtriers
Sortirent en priant les paysans guerriers :
Ainsi, se relevant, l'infatigable Espagne
Fait sortir des héros du creux de la montagne.



Sur des rochers, non loin de ces antres sacrés
Où Pélagé appela les Goths désespérés,
D'où sort toujours la gloire, et qui gardent encore,
Hélas ! les os français mêlés à ceux du More,
Au-dessus de la nue, au-dessus des torrents,
Viennent de s'assembler les montagnards errants,
La pourpre du réseau dont leur front s'environne
Forme autour des cheveux une mâle couronne,
Et la corde légère, avec des nœuds puissants,
S'est tressée en sandale à leurs pieds bondissants.
Le silence est profond dans la foule attentive ;
Car la hache pesante, avec la flamme active,
D'un chêne que cent ans n'ont pas su protéger
Ont fait pour leur prière un autel passager.



Là, ce chef dont le nom sème au loin l'épouvante
Dépose devant Dieu son oraison fervente ;
Triomphateur sans pompe, il va d'une humble voix
Chanter le *Te Deum* sous le dôme des bois.
Est-ce un guerrier farouche ? est-ce un pieux apôtre ?
Sous la robe de l'un il a les traits de l'autre :
Il est prêtre, et pourtant promptement irrité ;
Il est soldat aussi, mais plein d'austérité ;

Son front est triste et pâle, et son œil intrépide,
Son bras frappe et bénit, son langage est rapide ;
Il passe dans la foule et ne s'y mêle pas ;
Un pain noir et grossier compose ses repas ;
Il parle, on obéit ; on tremble s'il commande,
Et nul sur son destin ne tente une demande.
Le Trappiste est son nom : ce terrible inconnu,
Sorti jadis du monde, au monde est revenu ;
Car, soulevant l'oubli dont ces couvents funèbres
A leurs moines muets imposent les ténèbres,
Il reparut au jour, dans une main la croix,
Dans l'autre secouant, au nom des anciens Rois,
Ce fouet dont Jésus-Christ, de son bras pacifique,
Du haut des longs degrés du Temple magnifique
Renversa les vendeurs qui souillaient le saint mur,
Dans les débris épars de leur trafic impur.
Soit que la main de Dieu le couvre ou se retire,
Le condamne à la gloire ou l'élève au martyre,
S'il vit, il reviendra, sans plainte et sans orgueil,
D'un bras sanglant encore achever son cercueil,
Et reprendre, courbé, l'agriculture austère
Dont il s'est trop longtemps reposé dans la guerre.
Tel un mort, évoqué par de magiques voix,
Envoyé du sépulcre, apparaît pour les Rois,
Marche, prédit, menace, et retourne à sa tombe,
Dont la pierre éternelle en gémissant retombe.



Parmi ces montagnards, ces robustes bergers,
Aventuriers hardis, chasseurs aux pieds légers,
Qui rangent sous sa loi leur troupe volontaire,
Nul n'a voulu savoir ce qu'il a voulu taire.
Dieu l'inspire et l'envoie, il le dit : c'est assez,
Pourvu que leurs combats leur soient toujours laissés.
Joyeux, ils voyaient donc, sanctifiant leur gloire,
Ce prêtre offrir à Dieu leur première victoire.
Pour lui, couvert de l'aube et de l'étoile orné,
Devant l'autel agreste il s'était retourné.
Déjà, soldat du Christ, près d'entrer dans la lice,
Il remplissait son cœur des baumes du calice.
Mais des soupirs, des bruits s'élevaient : un grand cri
L'interrompt ; il s'étonne, et lui-même attendri,
Voit un jeune inconnu, dont la tête est sanglante,
Trainant jusqu'à l'autel sa marche faible et lente,
Montrant un fer brisé qui soutenait sa main,
Qui défendit sa fuite et fraya son chemin.
C'est un de ces guerriers dont la constante veille
Fait qu'en ses palais d'or la royauté sommeille.
Il tombe ; mais il parle, et sa tremblante voix
S'efforce à ce discours entrecoupé trois fois :
« Pour qui donc cet autel au milieu des ténèbres ?
N'y chantez pas, ou bien dites des chants funèbres.
Quel Espagnol ne sait les hymnes du trépas ?
Les nouveaux noms des morts ne vous manqueront pas :
J'apporte sur vos monts de sanglantes nouvelles !
— Quoi ! le Roi n'est-il plus ? disaient les voix fidèles.
— Pleurez. — Il est donc mort ? — Pleurez, il est vivant ! »
Et le jeune martyr, sur un bras se levant,
Tel qu'un gladiateur dont la paupière errante
Cherche le sol qui tourne et fuit sa main mourante :

« Nos combats sont finis, dit-il, en un seul jour ;
 Les taureaux ont quitté le cirque, et sans retour,
 Puisque le spectateur à qui s'offrait la lutte
 N'a pas daigné lui-même applaudir à leur chute.
 Pour vous, si vous savez les secrets du devoir,
 Parlez, je vais mourir avant de les savoir.
 Mais si vous rencontrez, non loin de ces montagnes,
 Des soldats qui vont vite à travers les campagnes,
 Qui portent sous leurs bras des fusils renversés,
 Et passent en silence et leurs fronts abaissés,
 Ne les engagez pas à cesser leur retraite ;
 Ils vous refuseraient en secouant la tête :
 Car ils ont tous besoin, mon père, ainsi que moi,
 De retremper leur âme aux sources de la Foi.
 Nul ne sait s'il succombe ou fidèle ou parjure,
 Et si le dévouement ne fut pas une injure.
 Vous, habitant sacré du mont silencieux,
 Instruit des saintes morts que préférèrent les Cieux,
 Jugez-nous et parlez... Vous savez quelle proie
 Le peuple osa vouloir dans sa féroce joie ?
 Vous le savez, un Roi ne porte pas des fers
 Sans que leur bruit s'entende au bout de l'univers.
 Nous qui pensions encore, avant l'heure où nous som-
 Qu'un serment prononcé devait lier les hommes, [mes,
 Partant avec le jour, qui se levait sur nous
 Brillant, mais dont le soir n'est pas venu pour tous,
 Au palais, dont le peuple envahissait les portes,
 En silence, à grands pas, marchaient nos trois cohortes :
 Quand le balcon royal à nos yeux vint s'offrir,
 Nous l'avons salué, car nous venions mourir.
 Mais comme à notre voix il n'y paraît personne,
 Aux cris des révoltés, à leur tocsin qui sonne,
 A leur joie insultante, à leur nombre croissant,
 Nous croyons le Roi mort, parce qu'il est absent ;
 Et, gémissant alors sur de fausses alarmes,
 Accusant nos retards, nous répandions des larmes.
 Mais un bruit les arrête, et, passé dans nos rangs,
 Fait presque de leur mort repentir nos mourants.
 Nous n'osons plus frapper, de peur qu'un plomb fidèle
 N'aille blesser le Roi dans la foule rebelle.
 Déjà, le fer levé, s'avancent ses amis,
 Par nos bourreaux sanglants à nous tuer admis,
 Nous recevons leurs coups longtemps avant d'y croire,
 Et notre étonnement nous ôte la victoire :
 En retirant vers vous nos rangs irrésolus, [plus. »
 Nous combattons toujours, mais nous ne pleurons

❦

Il se tut. Il régna de montagne en montagne
 Un bruit sourd qui semblait un soupir de l'Espagne.
 Le Trappiste incliné mit la main sur ses yeux.
 On ne sait s'il pleura ; car, tranquille et pieux,
 Levant son front creusé par les rides antiques,
 Sa voix grave apaisa les bataillons rustiques :
 Comme au vent du midi la neige au loin se fond,
 La rumeur s'éteignit dans un calme profond.

La lune alors plus belle écartait un nuage,
 Et du moine héroïque éclairait le visage ;
 Troublé sur ses sommets et dans sa profondeur,
 Le mont de tous ces bruits déployait la grandeur ;
 Aux mots entrecoupés du vainqueur catholique
 Se mêlaient d'un torrent la voix mélancolique,
 Le froissement léger des mêlèzes touffus,
 D'un combat éloigné les coups longs et confus,
 Et des loups affamés les hurlements funèbres,
 Et le cri des vautours volant dans les ténèbres :

❦

« Frères, il faut mourir : qu'importe le moment ?
 Et si de notre mort le fatal instrument
 Est cette main des Rois qui, jadis salutaire,
 Touchait pour les guérir les peuples de la terre ;
 Quand même, nous brisant sous notre propre effort,
 L'arche que nous portons nous donnerait la mort ;
 Quand même par nous seuls la couronne sauvée
 Écraserait un jour ceux qui l'ont relevée,
 Seriez-vous étonnés ? et vos fidèles bras
 Seraient-ils moins ardents à servir les ingrats ?
 Vous seriez-vous flattés qu'on trouvât sur la terre
 La palme réservée au martyr volontaire ?
 Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous :
 Interrogez vos cœurs, voyez autour de vous ;
 Rappelez vos liens, vos premières années,
 Et d'un juste coup d'œil sondez nos destinées.
 Amis, frères, amants, qui vous a donc appris
 Qu'un dévouement jamais dût recevoir son prix ?
 Beaucoup semaient le bien d'une main vigilante,
 Qui n'ont pu récolter qu'une moisson sanglante.
 Si la couche est trompeuse et le foyer pervers,
 Qu'avez-vous attendu des Rois de l'univers ?
 O faiblesse mortelle ! ô misère profonde !
 Lepoids d'un grand service est trop lourd pour le monde.
 On s'immole plutôt qu'on n'est reconnaissant,
 D'un élan généreux tant l'attrait est puissant,
 Et tant est fugitif le souvenir des hommes !
 Plaignons notre nature et le siècle où nous sommes !
 Gémissons en secret sur les fronts couronnés,
 Mais servons-les pour Dieu qui nous les a donnés.
 Notre cause est sacrée, et dans les cœurs subsiste.
 En vain les Rois s'en vont ; la Royauté résiste,
 Son principe est en haut, en haut est son appui ;
 Car tout vient du Seigneur, et tout retourne à lui.
 Dieu seul est juste, enfants ; sans lui tout est mensonge.
 Sans lui le mourant dit : « La vertu n'est qu'un songe. »
 Nous allons le prier, et pour le prince absent,
 Et pour tous les martyrs dont coule encor le sang.
 Je donne cette nuit à vos dernières larmes :
 Demain nous chercherons, à la pointe des armes,
 Pour le Roi la couronne, et des tombeaux pour nous. »

AMEN, dit l'assemblée en tombant à genoux.

En 1822, à Courbevoie.



LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE,

ou

LA PLAINTÉ DU CAPITAINE.

I

Qu'elle était belle ma Frégate,
 Lorsqu'elle voguait sous le vent !
 Elle avait, au soleil levant,
 Toutes les couleurs de l'agate ;
 Ses voiles luisaient le matin
 Comme des ballons de satin ;
 Sa quille mince, longue et plate,
 Portait deux bandes d'écarlate
 Sur vingt-quatre canons eachés ;
 Ses mâts, en arrière penchés,
 Paraissaient à demi couchés.
 Dix fois plus vive qu'un pirate,
 En cent jours du Havre à Surate
 Elle nous emporta souvent.
 — Qu'elle était belle ma Frégate,
 Lorsqu'elle voguait sous le vent !

II

Brest vante son beau port, et cette rate insigne
 Où peuvent manœuvrer cinq cents vaisseaux de ligne ;
 Boulogne, sa cité haute et double ; et Calais,
 Sa citadelle assise en mer comme un palais ;
 Dieppe a son vieux château soutenu par la Dune,
 Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
 Et ses vaisseaux d'ivoire habilement sculptés ;
 Cherbourg a ses fanaux de bien loin consultés ;
 Saint-Malo dans son port tranquillement regarde
 Mille rochers debout qui lui servent de garde ;
 Lorient, dans sa rade au mouillage inégal,
 Reçoit la poudre d'or des Noirs du Sénégal ;
 Bordeaux, de ses longs quais parés de maisons neuves,
 Porte à la mer ses vins sur l'eau de deux grands fleuves ;
 Toute ville à Marseille aurait droit d'envier
 Sa ceinture de fruits d'orange et d'olivier ;
 D'or et de fer Bayonne en tout temps fut prodigue :
 Toulon a ses beaux forts, la Rochelle a sa digue :
 Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer, —
 Mais le Havre a lancé LA SÉRIEUSE en mer.

LA TRAVERSÉE.

III

Quand la belle SÉRIEUSE
 Pour l'Égypte appareilla,
 Sa figure gracieuse
 Avant le jour s'éveilla ;
 A la lueur des étoiles,
 Elle déploya ses voiles,
 Leurs cordages et leurs toiles,
 Comme de larges réseaux,
 Avec ce long bruit qui tremble,
 Qui se prolonge, et ressemble
 Au bruit des ailes qu'ensemble
 Ouvre une troupe d'oiseaux.

IV

Dès que l'ancre dégagée
 Revient par son câble à bord,
 La proue alors est changée,
 Selon l'aiguille et le nord.
 LA SÉRIEUSE l'observe,
 Elle passe la réserve,
 Et puis marche de conserve
 Avec le grand ORIENT :
 Sa voilure toute blanche,
 Comme un sein gonflé se penche ;
 Chaque mât, comme une branche,
 Touche la vague en pliant.

V

Avec sa démarche lesté
 Elle glisse et prend le vent,
 Laisse à l'arrière L'ALCESTE,
 Et marche seule à l'avant.
 Par son pavillon conduite,
 L'escadre n'est à sa suite
 Que lorsque, arrêtant sa fuite,

Elle veut l'attendre enfin ;
 Mais de bons marins pourvue,
 Aussitôt qu'elle est en vue,
 Par sa manœuvre imprévue
 Elle part comme un dauphin.

VI

Comme un dauphin elle saute,
 Elle plonge comme lui
 Dans la mer profonde et haute,
 Où le feu Saint-Elme a lui.
 Le feu serpente avec grâce ;
 Du gouvernail qu'il embrase
 Il marque longtemps la trace,
 Et l'on dirait un éclair,
 Qui, n'ayant pu nous atteindre,
 Dans les vagues va s'éteindre,
 Mais ne cesse de les teindre
 Du prisme enflammé de l'air.

VII

Ainsi qu'une forêt sombre
 La flotte venait après,
 Et de loin s'étendait l'ombre
 De ses immenses agrès.
 En voyant LE SPARTIATE,
 LE FRANKLIN et sa frégate,
 Le bleu, le blanc, l'écarlate,
 De cent mâts nationaux,
 L'armée en convoi, remise
 Comme en garde à L'ANTÉMIK,
 Nous nous dimes : C'est Venise
 Qui s'avance sur les eaux.

VIII

Quel plaisir d'aller si vite,
 Et de voir son pavillon,
 Loin des terres qu'il évite,
 Tracer un noble sillon !
 Au large on voit mieux le monde,
 Et sa tête énorme et ronde
 Qui se balance et qui gronde
 Comme éprouvant un affront,
 Parce que l'homme se joue
 De sa force, et que la proue,
 Ainsi qu'une lourde roue,
 Fend sa route sur son front.

IX

Quel plaisir ! et quel spectacle,
 Que l'élément triste et froid
 Ouvert ainsi sans obstacle
 Par un bois de chêne étroit !

Sur la plaine humide et sombre,
 La nuit, reluisaient dans l'ombre
 Des insectes en grand nombre,
 De merveilleux vermiseaux,
 Troupe brillante et frivole,
 Comme un feu follet qui vole,
 Ornant chaque banderole
 Et chaque mât des vaisseaux.

X

Et surtout LA SÉRIEUSE
 Était belle nuit et jour ;
 La mer, douce et curieuse,
 La portait avec amour,
 Comme un vieux lion abaisse
 Sa longue crinière épaisse,
 Et, sans l'agiter, y laisse
 Se jouer le lionceau ;
 Comme sur sa tête agile
 Une fempe tient l'argile,
 Ou le jonc souple et fragile
 D'un mystérieux berceau.

XI

Moi de sa poupe hautaine
 Je ne m'absentais jamais,
 Car, étant son capitaine,
 Comme un enfant je l'aimais :
 J'aurais moins aimé peut-être
 L'enfant que j'aurais vu naître ;
 De son cœur on n'est pas maître.
 Moi je suis un vrai marin,
 Ma naissance est un mystère,
 Sans famille, et solitaire,
 Je ne connais pas la terre,
 Et la vois avec chagrin.

XII

Mon banc de quart est mon trône,
 J'y règne plus que les Rois ;
 Sainte Barbe est ma patronne ;
 Mon sceptre est mon porte-voix,
 Ma couronne est ma cocarde ;
 Mes officiers sont ma garde ;
 A tous les vents je hasarde
 Mon peuple de matelots,
 Sans que personne demande
 A quel bord je veux qu'il tende,
 Et pourquoi je lui commande
 D'être plus fort que les flots.

XIII

Voilà toute la famille
 Qu'en mon temps il me fallait ;

Ma frégate était ma fille :
 Va ! lui disais-je ; — elle allait,
 S'élançait dans la carrière,
 Laisant l'écueil en arrière,
 Comme un cheval sa barrière ;
 Et l'on m'a dit qu'une fois
 (Quand je pris terre en Sicile)
 Sa marche fut moins facile,
 Elle parut indocile
 Aux ordres d'une autre voix.

XIV

On l'aurait crue animée !
 Toute l'Égypte la prit,
 Si blanche et si bien formée,
 Pour un gracieux esprit
 Des Français compatriote,
 Lorsqu'en avant de la flotte
 Dont elle était le pilote,
 Doublant une vieille tour¹,
 Elle entra sans avarie
 Aux cris : Vive la Patrie !
 Dans le port d'Alexandrie,
 Qu'on appelle Abou-Mandour.

LE REPOS.

XV

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
 Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
 Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
 Qui se laissait au vent balancer à demi.
 Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
 Se cache dans la plume au soleil essuyée ;
 Son poitrail est lavé par le flot transparent,
 Comme un écueil où l'eau se joue en expirant ;
 Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume,
 Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume ;
 Une aile est son coussin, l'autre est son éventail ;
 Il dort, et de son pied le large gouvernail
 Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
 Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse
 De feuilles et de joncs, et d'herbages errants,
 Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT.

XVI

Ainsi près d'Aboukir reposait ma Frégate ;
 A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
 On voyait de bien loin son corset d'écarlate
 Se mirer dans les eaux.

¹ La Tour des Arabes, près d'Alexandrie.

Ses canots l'entouraient à leur place assignée.
 Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
 Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
 Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
 Qui chancelent à bord ainsi que des enfants ;
 Ils marchaient sur le sol, prenant des Pyramides,
 Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
 Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or ;
 Un vaste soleil rouge annonça la journée
 Du quinze thermidor.

LA SÉRIEUSE alors s'ébranla sur sa quille :
 Quand venait un combat, c'était toujours ainsi ;
 Je le reconnus bien, et je lui dis : Ma fille,
 Je te comprends, merci.

J'avais une lunette exercée aux étoiles ;
 Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
 — Une, deux, trois — je vis treize et quatorze voiles ;
 Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise ;
 LA SÉRIEUSE à l'ancre, immobile s'offrant,
 Reçut le rude abord sans en être surprise,
 Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée ;
 Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
 Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
 Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord combattre une frégate !
 Est-ce l'art d'un marin ? le trait d'un amiral ?
 Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
 N'eût pas agi si mal !

N'importe ! elle bondit dans son repos troublée,
 Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
 Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
 Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
 Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
 S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands
 Le coin du bûcheron. [ormes

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
 L'entourait ; mais, le corps brûlé, noir, écharpé,
 Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
 Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
 Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit ;
 Et lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume
 On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
 Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait ;

On tirait en aveugle à travers le nuage.
Toute la mer brûlait.

Mais quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux flottaient dématés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre;
Mais ma Frégate, hélas !

Elle ne voulait plus obéir à son maître ;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard ;
Sans gouvernail, sans mâts, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art !

Engloutie à demi, son large pont à peine
S'affaissant par degrés se montrait sur les flots ;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon ;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort,
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

LA SÉRÉNEUSE alors semblait à l'agonie,
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement ;

Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux ; mais bientôt l'étouffant :
Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je ;
Adieu donc, mon enfant.

Elle plongea d'abord sa poupe et puis sa proue,
Mon pavillon noyé se montrait en dessous ;
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue.
Et la mer vint sur nous.

XVII

Hélas ! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on ;
Et me voici sur un ponton ;—
J'aimerais presque autant la terre !
Cependant je respire ici .
L'odeur de la vague et des brises.
Vous êtes marins, Dieu merci !
Nous causons de combats, de prises ;
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords de la mer.
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent :
— Qu'elle était belle ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent !

A Dieppe, 1828.

PARIS¹.ÉLÉVATION XI^o.

— Prends ma main, Voyageur, et montons sur la tour.—
Regarde tout en bas, et regarde alentour.
Regarde jusqu'au bout à l'horizon, regarde
Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent
Qui pompe, du regard, ce qu'il suit en rampant.
Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,
D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant,
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent.
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse !

¹ Ce poème, sorte de rêve symbolique, est détaché d'un recueil, incomplet encore, intitulé : *Élévations*. Le temps emporte si vite les événements, les impressions, les pressentiments qu'ils font naître, qu'il peut être bon de

« — Je vois un cercle noir, si large et si profond
» Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
» Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,
» Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
» Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
» Impose à la matière en tout travail humain.
» Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
» L'un sur l'autre entassés, sans ordre ni sans nombre,
» Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux,
» — Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux.

donner sa date à la moindre chose, quoique cette feuille soit du nombre de celles que le vent emporte, sans qu'on les ait vues passer.

» Brillants sur cet abîme où l'air pénètre à peine
 » Comme des diamants incrustés dans l'ébène.
 » — Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours
 » Comme dans un buisson la coulèuvre aux cent tours.
 » Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
 » De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,
 » De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets;
 » Des formes de remparts, de jardins, de forêts,
 » De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
 » D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades.
 » Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,
 » Se courbe, se replie, ou se creuse, ou s'étend.
 » — Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve.
 » La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.
 » En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
 » Que Dieu même a posé le centre du compas?
 » Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.
 » Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise? »
 — Oui, c'est bien une Roue; et c'est la main de Dieu
 Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.
 Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
 On la nomme PARIS, le pivot de la France.
 Quand la vivante Roue hésite dans ses tours,
 Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours.
 Les rayons effrayés disent au cercle : Arrête.
 Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
 S'enchaîne dans la sienne et tourne sous sa loi.
 L'un le redit à l'autre; et l'impassible roi,
 Paris l'axe immortel, Paris l'axe du monde,
 Puise ses mouvements dans sa vigueur profonde,
 Les impose de force, et n'en reçoit aucun.
 Les communique à tous, les imprime à chacun,
 Il se meut : tout s'ébranle, et tournoie, et circule;
 Le cœur du ressort bat; et pousse la bascule;
 L'aiguille tremble et court à grands pas, le levier
 Monte et baisse, en sa ligne, et n'ose dévier.
 Tous marchent leur chemin, et chacun d'eux écoute
 Le pas régulateur qui leur creuse la route.
 Il leur faut écouter et suivre; il le faut bien :
 Car, lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,
 Qu'un rouge isola son mouvement diurne,
 Dans le bruit du travail demeura taciturne,
 Et brisa, par orgueil, sa chaîne et son ressort,
 Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.
 Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,
 Et le moyeu divin tournerait sans la Roue;
 Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,
 Seul il irait, lui seul ne s'arrêterait pas,
 Et tu verrais la force et l'union ravie
 Aux rayons qui partaient de son centre de vie.
 — C'est donc bien, Voyageur, une Roue en effet.
 Le vertige parfois est prophétique. — Il fait
 Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière.
 C'est la Fournaise aussi que tu vois. — Sa lumière
 Teint de rouge les bords du ciel noir et profond;
 C'est un feu sous un dôme obscur, large et sans fond.
 Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
 Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,
 Parce que l'homme y dort; là veillent des esprits
 Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
 La nuit leur lampe brûle, et le jour elle fume,

Le jour elle a fumé, le soir elle s'allume,
 Et toujours et sans cesse alimente les feux
 De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
 Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
 Est du globe endormi la céleste auréole.
 Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit;
 Il désespère, il pleure; il espère, il sourit;
 Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
 Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,
 Et dont l'humanité, demandant son décret,
 Tous les mille ans rejette et cherche le secret.
 Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée.
 L'un soutient en pleurant la croix dépossédée,
 S'assied près du sépulcre, et seul, comme un banni,
 Il se frappe, en disant : *Lamma Sabacthani*;
 Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
 La couronne d'épine et la lance et l'éponge,
 Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :
 « Reparaîs, roi des juifs, ainsi qu'il est prédit;
 Viens, ressuscite encor aux yeux du seul apôtre.
 L'Église meurt : renaîs dans sa cendre et la nôtre,
 Règne, et sur les débris des schismes expiés
 Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. » [homme,
 — Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier
 Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome.
 Le cadavre adoré de ses clous immortels
 Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels;
 Rien. — Il n'ouvrira pas son oreille endormie
 Aux lamentations du nouveau Jérémie,
 Et le laissera seul, mais d'une habile main,
 Retremper la tière en l'alliage humain.
 — Liberté! crie un autre, et soudain la tristesse
 Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse,
 Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
 Il ne peut rien construire où tout est abattu.
 N'importe! Autour de lui des travailleurs sans nombre,
 Aveugles inquiets, cherchent à travers l'ombre
 Je ne sais quel chemin qu'ils ne connaissent pas,
 Régulant et mesurant, sans règle et sans compas,
 L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
 Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.
 Et comme il est écrit que chacun porte en soi
 Le mal qui le tuera, regarde en bas, et voi.
 Derrière eux s'est groupée une famille forte
 Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,
 Écrase les débris qu'a faits la Liberté,
 Y roule le niveau qu'on nomme Égalité,
 Et veut les mettre en cendre, afin que, pour sa tête,
 L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête :
 Et c'est un temple. Un temple immense, universel,
 Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
 Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,
 Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
 Mais son amour de tous, son abaégation
 De lui, de l'héritage et de la nation;
 Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
 L'union est son but et le travail son rôle,
 Et selon celui-là, qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.
 — Ainsi tout est osé! Tu vois? Pas de statue,
 D'homme, de roi, de dieu qui ne soit abattue,

Mutilée à la pierre et rayée au couteau,
 Démembrée à la hache et broyée au marteau !
 Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise
 Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
 Tout brûle, craque, fume et coule; tout cela
 Se tord, s'unit, se fond, tombe là, sort de là;
 Cela siffle et murmure ou gémit; cela crie,
 Cela chante, cela sonne, se parle et prie;
 Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
 Éclate en pluie ardente ou serpente en éclair.
 Œuvre, ouvriers, tout brûle ! au feu tout se féconde !
 Salamandres partout ! — Enfer ! Eden du monde !
 Paris ! principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !
 Je ne sais si c'est mal, tout cela ; mais c'est beau !
 Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme
 Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme,
 Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera,
 Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
 Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
 Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée ;
 Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi
 Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
 Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
 Ou de son avenir sera comme l'étoile,
 Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin
 Guidera la famille humaine vers sa fin ;
 Mais que peut-être aussi brûlant, pareil au glaive,
 Dont le feu dessèche les pleurs dans les yeux d'Ève,
 Il ira labourant le globe comme un champ,
 Et semant la douleur du levant au couchant ;
 Rasant l'œuvre de l'homme et des temps, comme l'herbe
 Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
 En laissant le Désert qui suit son large cours,
 Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.
 Peut-être que, partout où se verra sa flamme,
 Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme,
 Que rois et nations, se jetant à genoux,
 Aux rochers ébranlés criront : « Écrasez-nous ;
 • Car voilà que Paris encore nous envoie
 • Une perdition qui brise notre voie ! »
 — Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ?
 Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?
 Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
 Sous la main ouvrière et le marteau sonore ;
 Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
 Dans le jeu des ressorts et du travail savant,
 Et voilà que déjà l'impatient esclave
 Se meut dans la Fournaise et, sous les flots de lave,
 Il nous montre une tête énorme, et des regards
 Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards.

⊙

— Je cessai de parler, car, dans le grand silence,
 Le sourd mugissement du centre de la France
 Monta jusqu'à la tour où nous étions placés,
 Apporté par le vent des nuages glacés.
 — Comme l'illusion de la raison se joue !
 Je crus sentir mes pieds tourner avec la roue,
 Et le feu du brasier qui montait vers les cieux,
 M'éblouit tellement que je fermai les yeux.

⊙

« Ah ! dit le Voyageur, la hauteur où nous sommes
 • De corps et d'âme, est trop pour la force des hommes.
 • La tête à ses faux pas comme le pied les siens ;
 • Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,
 • Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre -
 • Contempler votre ville et son double mystère.
 • Mais je crains bien pour elle et pour vous : car voilà
 • Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là
 • Au plus haut point du ciel où ne sauraient atteindre
 • Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre ;
 • Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
 • Qu'annoncèrent jadis les prophètes Hébreux. [ble
 • *Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit... — Il me sem-*
 • *La voir. — ... apparaîtra sur la cité... — Je tremble*
 • *Que ce ne soit Paris. — ... dont les enfants auront*
 • *Effacé Jésus-Christ du cœur, comme du front, ... —*
 • Vous l'avez fait. — ... alors que la ville, enivrée
 • *D'elle-même, aux plaisirs du sang sera livrée, ... —*
 • Qu'en pensez-vous ? — ... alors l'Ange la rayera
 • *Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera.* »

Je souris tristement : — Il se peut bien, lui dis-je,
 Que cela nous arrive avec ou sans prodige ;
 Le ciel est noir sur nous : mais il faudrait alors
 Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
 Et je n'en connais pas. Si la force divine
 Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
 Elle est ici. — Le ciel la révere. — Et sur nous
 L'ange exterminateur frapperait à genoux,
 Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
 Tremblerait de commettre un second déicide.
 Mais abaissons nos yeux, et n'allons pas chercher
 Si ce que nous voyons est nuage ou rocher ;
 Descendons, et quittons cette imposante cime,
 D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.
 — Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
 Que deux points seulement, la souffrance et la mort.
 Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
 Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles.
 Si celles de Paris un jour sur ton chemin
 Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
 Et, voyant à la place une rase campagne,
 Dis : Le volcan a fait éclater sa montagne !
 Pense au triple labeur que je t'ai révélé,
 Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
 Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
 Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,
 Que la foule admirait et blâmait à moitié,
 Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié,
 Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
 Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
 Et qui, par dévotement, sans détourner les yeux,
 Burent jusqu'à la lie un calice odieux.
 — Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte,
 Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
 Puis, levant seul ta voix dans le désert, sans bruit,
 Tu crias : *Pour longtemps le monde est dans la nuit !*

Écrit le 16 janvier 1831, à Paris.

LE BATEAU.

Viens sur la mer, jeune fille,
 Sois sans effroi ;
 Viens sans trésor, sans famille,
 Seule avec moi.
 Mon bateau sur les eaux brille,
 Voi ses mâts, voi
 Ses pavillons et sa quille.
 — Ce n'est rien qu'une coquille,
 Mais j'y suis roi.

Pour l'esclave on fit la terre,
 O ma beauté !
 Mais pour l'homme libre, austère,
 L'immensité.
 Les flots savent un mystère
 De volupté ;
 Leur soupir involontaire
 Veut dire : amour solitaire,
 Et liberté.

LES AMANTS DE MONTMORENCY.

I

Étaient-ils malheureux, esprits qui le savez !
 Dans les trois derniers jours qu'ils s'étaient réservés,
 Vous les vîtes partir tous deux, l'un jeune et grave,
 L'autre joyeuse et jeune. Insouciant esclave,
 Suspendue au bras droit de son rêveur amant,
 Comme à l'autel un vase attaché mollement,
 Balancée, en marchant, sur sa flexible épaule,
 Comme la harpe juive à la branche du saule.
 Riant, les yeux en l'air et la main dans sa main,
 Elle allait en comptant les arbres du chemin,
 Pour cueillir une fleur demeurait en arrière,
 Puis revenait à lui, courant dans la poussière,
 L'arrêtait par l'habit pour l'embrasser, posait
 Un œillet sur sa tête, et chantait et jasant
 Sur les passants nombreux, sur la riche vallée
 Comme un large tapis à ses pieds étalée ;
 Beau tapis de velours chatoyant et changeant,
 Semé de cloches d'or et de maisons d'argent,
 Tous pareils aux jouets qu'aux enfants on achète
 Et qu'au hasard pour eux par la chambre l'on jette.
 Ainsi, pour lui complaire, on avait sous ses pieds
 Répandu des bijoux brillants, multipliés,
 En forme de troupeaux, de village aux toits roses
 Ou bleus, d'arbres rangés, de fleurs sous l'onde écloses,

De murs blancs, de bosquets bien noirs, de lacs bien
 Et de chênes tordus par la poitrine ouverts ; [verts,
 Elle voyait ainsi tout préparé pour elle :
 Enfant, elle jouait en marchant, toute belle,
 Toute blonde, amoureuse et fière ; et c'est ainsi
 Qu'ils allèrent à pied jusqu'à Montmorency.

II

Ils passèrent deux jours d'amour et d'harmonie,
 De chants et de baisers, de voix, de lèvres unies,
 De regards confondus, de soupirs bienheureux,
 Qui furent deux moments et deux siècles pour eux.
 La nuit on entendait leurs chants, dans la journée
 Leur sommeil ; tant leur âme était abandonnée
 Aux caprices divins du désir ! Leurs repas
 Étaient rares, distraits ; ils ne les voyaient pas.
 Ils allaient, ils allaient au hasard et sans heures,
 Passant des champs aux bois et des bois aux demeures,
 Se regardant toujours, laissant les airs chantés
 Mourir, et tout d'un coup restaient comme enchantés ;
 L'extase avait fini par éblouir leur âme,
 Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme.
 Troublés, ils chancelaient, et le troisième soir
 Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir

Que les feux mutuels de leurs yeux. La nature
 Était vainement sa confuse peinture
 Autour du front aimé, derrière les cheveux
 Que leurs yeux noirs voyaient tracés dans leurs yeux
 Ils tombèrent assis sous des arbres; peut-être [bleus.
 Ils ne le savaient pas. Le soleil allait naître
 Ou s'éteindre... Ils voyaient seulement que le jour
 Était pâle et l'air doux, et le monde en amour...
 Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
 D'une musique vague au bruit des mers pareille,
 Et formant des propos tendres, légers, confus,
 Que tous deux entendaient et qu'on n'entendra plus.
 Le vent léger disait de la voix la plus douce :
 « Quand l'amour m'a troublé, je gémis sous la mousse. »
 Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
 « Secouons dans les airs le parfum séduisant
 » Du soir, car le parfum est le secret langage
 » Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »
 Le soleil incliné sur les monts dit encor :
 « Par mes flots de lumière et par mes gerbes d'or
 » Je réponds en élans aux élans de votre âme;
 » Pour exprimer l'amour mon langage est la flamme. »
 Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs,
 Autant que les rayons de suaves ardeurs;
 Et l'on eût dit des voix timides et flûtées
 Qui sortaient à la fois des feuilles veloutées;
 Et, comme un seul accord d'accents harmonieux,
 Tout semblait s'élever en chœur jusques aux cieux;
 Et ces voix s'éloignaient en rasant les campagnes,
 Dans les enfoncements magiques des montagnes,
 Et la terre sous eux palpitait mollement,
 Comme les flots des mers ou le cœur d'un amant;
 Et tout ce qui vivait, par un hymne suprême
 Accompagnait leurs voix qui se disaient : « Je t'aime. »

III

Or, c'était pour mourir qu'ils étaient venus là.
 Lequel des deux enfants le premier en parla ?

Comment dans leurs baisers vint la mort? Quelle balle
 Traversa les deux cœurs d'une atteinte inégale
 Mais sûre? Quels adieux leurs lèvres s'unissant
 Laisèrent s'écouler avec l'âme et le sang?
 Qui le saurait? Heureux celui dont l'agonie
 Fut dans les bras chéris avant l'autre finie!
 Heureux si nul des deux ne s'est plaint de souffrir!
 Si nul des deux n'a dit : « *Qu'on a peine à mourir!* »
 Si nul des deux n'a fait, pour se lever et vivre,
 Quelque effort en fuyant celui qu'il devait suivre;
 Et, reniant sa mort, par le mal égaré,
 N'a repoussé du bras l'homicide adoré!
 Heureux l'homme surtout s'il a rendu son âme
 Sans avoir entendu ces angoisses de femme,
 Ces longs pleurs, ces sanglots, ces cris perçants et doux
 Qu'on apaise en ses bras ou sur ses deux genoux
 Pour un chagrin; mais qui, si la mort les arrache,
 Font que l'on tord ses bras, qu'on blasphème, qu'on cache
 Dans ses mains son front pâle et son cœur plein de fiel,
 Et qu'on se prend du sang pour le jeter au ciel. —
 Mais qui saura leur fin? —

Sur les pauvres murailles
 D'une auberge où depuis l'on fit leurs funérailles,
 Auberge où pour une heure ils vinrent se poser,
 Ployant l'aile à l'abri pour toujours reposer,
 Sur un vieux papier jaune, ordinaire tenture,
 Nous avons vu des vers d'une double écriture,
 Des vers de fou, sans rime et sans mesure. — Un mot
 Qui n'avait pas de suite était tout seul en haut;
 Demande sans réponse, énigme inextricable,
 Question sur la mort. — Trois noms sur une table,
 Profondément gravés au couteau. — C'était d'eux
 Tout ce qui demeurerait... et le récit joyeux
 D'une fille au bras rouge. « Ils n'avaient, disait-elle,
 Rien oublié. » La bonne eut quelque bagatelle
 Qu'elle montre aux passants en contant le *trépas*.
 — Et Dieu? — Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas!

LE

MORE DE VENISE,

OTHELLO.

TRAGÉDIE

TRADUITE DE SHAKSPEARE EN VERS FRANÇAIS.

Come high or low.

SHAKSPEARE.

Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire ? Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

MOLIÈRE.



LETTRE

A LORD*** EARL OF***

SUR LA SOIRÉE DU 24 OCTOBRE 1820,

ET SUR UN SYSTÈME DRAMATIQUE.

Vous avez grand tort de vous imaginer que la France s'occupe de moi, elle qui se souvient à peine aujourd'hui de la conquête de l'empereur Nicolas sur l'empire vermoulu des Turcs; laquelle conquête est d'hier. J'ai eu *ma soirée*, mon cher Lord, et voilà tout. Une soirée décide de l'existence ou de l'anéantissement d'une tragédie, elle est même, je vous assure, toute sa vie, car examinez de près cette question, et vous verrez que si, une heure avant, elle n'était pas du tout, une heure après, elle n'est presque pas. Voici comment :

Une tragédie est une pensée qui se métamorphose tout à coup en *machine* : mécanique aussi compliquée que feu la *machine* de Marly, de royale mémoire, dont vous avez vu quelques soliveaux noirs, flottant sur la boue. Cette mécanique se monte à grands frais de temps, d'idées, de paroles, de gestes, de cartons peints, de toiles et d'étoffes brodées. Une grande multitude vient la voir. *La soirée* venue, on tire un ressort et la *machine* remue toute seule pendant environ quatre heures, les paroles volent, les gestes se font, les cartons s'avancent et se retirent, les toiles se lèvent et s'abaissent, les étoffes se déploient, les idées deviennent ce qu'elles peuvent au milieu de tout cela ;

et si, par fortune, rien ne se détraque, au bout des quatre heures, la même personne tire le même ressort et la *machine* s'arrête. Chacun s'en va, tout est dit. Le lendemain, la *multitude* diminue justement de moitié et la *machine* commence à s'engourdir. On change une petite roue, un levier, elle roule encore un certain nombre de fois, après lesquelles les frottements usent les rouages qui se désunissent un peu et commencent à crier sur les gonds. Après un autre nombre de soirs, la *machine* ayant toujours diminué de *qualité*, et la *multitude* de *quantité*, le mouvement cesse tout à coup dans la solitude.

Voilà à peu près la destinée de toutes les idées réduites en mécaniques à ressorts dramatiques, et nommées communément *tragédies*, *comédies*, *dramas*, *opéras*, etc., etc., et il n'y a pas à Paris un étudiant qui ne vous puisse dire, à deux jours près, combien de fois celle-ci ou celle-là pourra se mouvoir et opérer de suite, l'une cent fois, c'est dit-on, le maximum, l'autre six, une autre plus, une autre moins.

On ne peut donc le nier : faire jouer une tragédie, n'est autre chose que préparer *une soirée*, et le véritable titre doit être la date de la représenta-

tion. Ainsi, d'après ce principe, au lieu de *as you like it*, comme écrivit Shakspeare un jour, j'aurais mis, dans l'embarras du choix, en tête de sa comédie : 6 *january* 1600. Et le *More de Venise* ne doit pas se nommer autrement pour moi que le 24 octobre 1829.

Aujourd'hui le bruit est fini, c'est un feu d'artifice éteint. Je ne vous cacherai pas que lorsque cette idée m'a frappé comme un trait de lumière, j'ai trouvé les préparatifs de ces sortes de soirées *un peu bien longs*, comme dit souvent notre grand Molière. Par exemple pour m'arranger un 24 octobre, il m'a fallu quitter à mon grand regret, une histoire ou l'histoire (ce qui vous plaira), dans le genre de Cinq-Mars, que je préparais pour m'amuser moi-même, si je puis, ou amuser les petits enfants. Cette interruption m'a coûté. Mais il le fallait. J'avais quelque chose de pressé à dire au public, et la *machine* dont je vous ai parlé est la voie la plus prompte. C'est vraiment une manière excellente de s'adresser à trois mille hommes assemblés, sans qu'ils puissent, en aucune façon, éviter d'entendre ce que l'on a à leur dire. Un lecteur a bien des ressources contre vous, comme par exemple, de jeter le livre au feu ou par la fenêtre; on ne connaît aucun moyen de répression contre cet acte d'indignation; mais contre le spectateur, on est bien plus fort; une fois entré, il est pris comme dans une souricière, et il est bien difficile qu'il sorte s'il a des voisins brusques et que le bruit dérange. Il y a telle place où il ne peut tirer son mouchoir. Dans cet état de contraction, d'étouffement et de suffocation, il faut qu'il écoute. La soirée finie, trois mille intelligences ont été remplies de vos idées. N'est-ce pas là une invention merveilleuse?

Or, voici le fonds de ce que j'avais à dire aux intelligences, le 24 octobre 1829.

» Une simple question est à résoudre. La voici :

» *La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — Dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — Dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — Dans son exécution, un style familier, comique, tragique, et parfois épique ?*

» Pour résoudre cette triple question, une tragédie inventée serait insuffisante, parce que dans une première représentation, le public cherchant toujours à porter son examen sur l'action, marche à la découverte, et, ignorant l'en-

» semble de l'œuvre, ne comprend pas ce qui motive les variations du style.

» Une fable neuve ne serait pas une autorité capable de consacrer une exécution neuve comme elle, et succomberait nécessairement sous une double critique; des essais honorables l'ont prouvé.

» Une œuvre nouvelle prouverait seulement que j'ai inventé une tragédie bonne ou mauvaise; mais les contestations s'élèveraient infailliblement pour savoir si elle est un exemple satisfaisant du système à établir, et ces contestations seraient interminables, pour nous; le seul arbitre étant la postérité.

» Or, la postérité a prononcé sur la tombe de Shakspeare les paroles qui font le grand homme; donc une de ses œuvres faite dans le système auquel j'ai foi est le seul exemple suffisant.

» Ne m'attachant, pour cette première fois, qu'à la question du style, j'ai voulu choisir une position consacrée par plusieurs siècles et chez tous les peuples.

» Je la donne, non comme un modèle pour notre temps, mais comme la représentation d'un monument étranger, élevé autrefois par la main la plus puissante qui ait jamais créé pour la scène, et selon le système que je crois convenable à notre époque; à cela près des différences que les progrès de l'esprit général ont apportées dans la philosophie et les sciences de notre âge, dans quelques usages de la scène et dans la chaseté du discours.

» Écoutez ce soir le langage que je pense devoir être celui de la tragédie moderne; dans lequel chaque personnage parlera selon son caractère, et dans l'art comme dans la vie, passera de la simplicité habituelle à l'exaltation passionnée; du *récitatif* au *chant*. »

Voilà quel fut le sens de cette entreprise très-désintéressée de ma part, malgré le succès; car il est possible qu'après avoir touché, essayé et bien examiné avec un prélude de Shakspeare, cet orgue aux cent voix qu'on appelle théâtre, je ne me décide jamais à le prendre pour faire entendre mes idées. L'art de la scène appartient trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poète; outre cela, c'est l'art le plus étroit qui existe, déjà trop borné pour les développements philosophiques à cause de l'impatience d'une assemblée et du temps qu'elle ne veut pas dépasser, il est encore resserré par des entraves de tout genre. Les plus pesantes sont celles de la censure théâtrale, qui empêche toujours d'approfondir les deux caractères sur lesquels repose toute la civilisation moderne, le *prêtre* et le *roi*, on ne peut plus que

les ébaucher, chose indigne de tout homme sérieux qui se sent le besoin de voir jusqu'au fond de tout ce qu'il regarde. Je ne compte pas les innombrables et obscures résistances qu'il faut vaincre pour arriver à un résultat passager. Cette modeste *traduction*, annoncée comme telle et aussi inoffensive que le furent toujours mes écrits, en a éprouvé de si grandes et de si imprévues que je suis encore à me demander quel miracle la fit réussir. Cependant la *soirée* du 24 octobre l'a consacrée. Qu'une douzaine d'autres soirs aient suivi celui-là, qu'il en vienne d'autres encore, peu importe; d'après ce que je vous ai dit ce sont comme vous voyez des soirs de luxe. Puisque une tragédie dans son succès a la conformation d'une syrène, *desinit in pisces mulier formosa superne*, que sa queue de poisson commence à s'amoindrir à la ceinture ou au-dessus ou au-dessous, la différence est peu importante; il s'agit de savoir si elle surnagera toujours, et si après avoir plongé, comme c'est la coutume, elle reparaitra souvent sur l'eau. Comme ceci est de l'avenir et ne touche que moi et non les questions générales, je n'en ai rien à dire.

Parlons du public.

Que justice lui soit enfin rendue, il a montré hautement qu'il lui fallait entendre et voir la *vérité* pour laquelle combattent aujourd'hui tous les hommes forts dans tous les arts. Je ne sais ce que c'est que *public*, si ce n'est majorité, et elle a voulu ce que nous voulons. Quelque chose me disait que son heure était venue, il y a longtemps que j'attends qu'elle sonne ¹. La Routine a reculé cette fois, la Routine, mal qui souvent afflige notre pays, la Routine, chose contraire à l'art parce qu'il vit de mouvement, et elle d'immobilité. Il n'y a pas de peuple chez lequel aujourd'hui les coutumes de la littérature et des arts enchaînent et clouent à la même place plus de gens que chez nous que vous croyez si légers. Oui, la grande France est quelquefois négligente, et en toute chose sommeille souvent; cela est heureux pour le repos du monde, car lorsqu'elle s'éveille elle l'envahit ou l'embrace de ses lumières, mais le reste du temps elle reçoit trop souvent la direction, en politique des plus nuls, en intelligence des plus communs. De temps à autre le public dans sa majorité saine et active sent bien qu'il faut marcher, et désire des hommes qui avancent; mais presque toujours

une foule d'esprits *infirmes* et paresseux qui se donnent la main, forment une chaîne qui l'arrête et l'enveloppe; leur galvanismesoporifques s'étend, l'engourdit, il se recouche avec eux et se rendort pour longtemps. Ces malades (bonnes gens d'ailleurs) aiment à entendre aujourd'hui ce qu'ils entendaient hier, mêmes idées, mêmes expressions, mêmes sons; tout ce qui est nouveau leur semble ridicule, tout ce qui est inusité, barbare, *tout leur est Aquilon*. Débiles et souffreteux, accoutumés à des tisannes douces et tièdes, ils ne peuvent supporter le vin généreux; ce sont eux que j'ai cherché à guérir, car ils me font peine à voir si pâles et si chancelants. Quelquefois je leur ai fait bien du mal, au point de les faire crier, mais moyennant quelques adoucissements, à leur usage, ils se trouvent à présent dans un bien meilleur état de santé; je vous donnerai de leurs nouvelles de temps en temps.

Laissons de côté cette puérile question des représentations dont je vous ai parlé légèrement comme d'une chose assez légère en elle-même. Nous pouvons quelquefois sourire en parlant des hommes, jamais en traitant des idées. Parlons des systèmes en général, et en particulier de ce système de réforme dramatique.

Il est incroyable qu'à force de dénaturer les mots, on en soit venu à prendre quelquefois ce mot système en mauvaise part. *Système* (*συστημα*), signifie par sa racine, si j'ai bonne mémoire du grec, *ordre*, enchaînement de principes et de conséquences composant une doctrine, un dogme. Tout homme qui a des idées et ne les enchaîne pas dans un système entier, est un homme incomplet; il ne produira rien que de vague; s'il fait quelque chose de passable, ce sera au hasard, et comme par bouffées; il marchera toujours à tâtons dans le brouillard. Voyez au contraire, une pensée neuve germer dans une tête fortement organisée, elle s'y multiplie et se coordonne d'une manière admirable, en un seul instant, tant la chaleur et le travail continu d'un esprit vigoureux la fait rapidement mûrir; hardiment fécondée elle enfante à son tour des générations non interrompues de pensées qui lui ressemblent et dépendent uniquement d'elle. Tout involontaire qu'est l'inspiration du poète, cependant elle l'entraîne souvent à son insu, et sans qu'il puisse s'en rendre compte, dans une succession d'idées qui forment un entier sys-

¹ En 1824, j'imprimai quelque chose de ces mêmes doctrines que je viens de mettre à exécution dans la *muse française*. Ce fut à propos d'une honorable tentative de M. de Sorsum, poète et savant qui a trop peu vécu, et traduisit plusieurs tragédies de Shakspeare en

prose, vers blancs et vers rimés. Système qui n'est pas le mien, et que je crois à jamais impraticable dans notre langue, mais dont je me hâtai de faire connaître l'entreprise avec l'estime que j'ai pour tout esprit qui fait un pas et tente un chemin.

tème, une ordonnance parfaite sans laquelle il ne serait rien, sans laquelle il ne serait pas. Ainsi je pense que tel homme qui vous paraît tout instinctif, est incapable d'écrire une théorie sur ses propres œuvres dès que l'enivrement de l'enthousiasme est apaisé; cet homme même fit-il serment qu'il n'a pas de système, est plus dépendant du sien que tout autre homme, précisément parce qu'il ne se connaît pas, n'a pas analysé le système qui l'entraîne et n'est pas libre de le démolir pour en construire un second supérieur au premier.

L'histoire du monde n'est que celle de plusieurs systèmes en action, et chacun de ces systèmes étant réduit à son idée première, on pourrait réduire cette histoire elle-même à une vingtaine d'idées tout au plus. Pas un grand homme n'a surgi, homme de pensée, ou homme d'action qui n'ait créé et mis en œuvre un système; avec cette différence que *le penseur* est bien supérieur à l'autre en ce qu'il vit dans les idées, règne par les idées, les présente toutes nues, pures des souillures de la vie, libres de ses accidents, et ne leur devant rien; tandis que l'autre, capitaine ou législateur, jeté dans un océan de circonstances, élevé par une vague, précipité par l'autre, entraîné par un courant dont il cherche à profiter, change vingt fois de route, de projets et de plans, oubliant le principe qu'il a voulu mettre au jour, et faisant souvent céder sa conviction à sa fortune.

Le mot justifié, redescendons pour l'appliquer aux deux systèmes dramatiques qui occupent quelques esprits, l'un par son agonie, l'autre par sa naissance.

Je veux suivre avec vous le même ordre que j'ai établi tout à l'heure et parler d'abord de la composition des œuvres.

Grâce au ciel, le vieux trépied des unités sur lequel s'asseyait Melpomène, assez gauchement quelquefois, n'a plus aujourd'hui que la seule base solide que l'on ne puisse lui ôter : l'unité d'intérêt dans l'action. On sourit de pitié quand on lit dans un de nos grands écrivains : *Le spectateur n'est que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures*. Car autant eût valu dire : Le lecteur ne met que quatre heures à lire tel poème ou tel roman, il ne faut donc pas que son action dure plus de quatre heures. Cette phrase résume toutes les erreurs qui naquirent de la première. Mais il ne suffit pas de s'être affranchi de ces entraves pesantes, il faut encore effacer l'esprit étroit qui les a créées.

Venez, et qu'un sang pur par mes mains épanché
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

Considérez d'abord, que dans le système qui vient de s'éteindre, toute tragédie était une catastrophe et un dénouement d'une action déjà mûre au lever du rideau, qui ne tenait plus qu'à un fil et n'avait plus qu'à tomber. De là est venu ce défaut qui vous frappe ainsi que tous les étrangers dans les tragédies françaises; cette parcimonie de scènes et de développements, ces faux retardements, et puis tout à coup cette hâte d'en finir, mêlée à cette crainte que l'on sent presque partout de manquer d'étoffe pour remplir le cadre de cinq actes. Loin de diminuer mon estime pour tous les hommes qui ont suivi ce système, cette considération l'augmente; car il a fallu, à chaque tragédie, une sorte de tour d'adresse prodigieux, et une foule de ruses pour déguiser la misère à laquelle ils se condamnaient; c'était chercher à employer et à étendre pour se couvrir le dernier lambeau d'une pourpre gaspillée et perdue.

Ce ne sera pas ainsi qu'à l'avenir procédera le poète dramatique. D'abord il prendra dans sa large main beaucoup de temps, et y fera mouvoir des existences entières; il créera l'homme, non comme *espèce*, mais comme *individu*; seul moyen d'intéresser à l'humanité; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie et jettera seulement dans leurs cœurs ces germes de passions par où se préparent les grands événements; puis lorsque l'heure en sera venue et seulement alors, sans que l'on sente que son doigt la hâte; il montrera la destinée enveloppant ses victimes dans des nœuds aussi larges, aussi multipliés, aussi inextricables que ceux où se tordent Laocoon et ses deux fils. Alors bien loin de trouver des personnages trop petits pour l'espace, il gémera, il s'écriera qu'ils manquent d'air et de place; car l'art sera tout semblable à la vie et dans la vie une action principale entraîne autour d'elle un tourbillon de faits nécessaires et innombrables. Alors le créateur trouvera dans ses personnages assez de têtes pour répandre toutes ses idées, assez de cœurs à faire battre de tous ses sentiments, et partout on sentira son âme entière agitant la masse. *Mens agit molem*.

Je suis juste, tout était bien en harmonie dans l'ex-système de tragédie; mais tout était d'accord aussi dans le système féodal et théocratique, et pourtant, il fut. Pour exécuter une longue catastrophe qui n'avait de corps que parce qu'elle était enflée, il fallait substituer des rôles aux caractères, des abstractions de passions personnifiées à des hommes; or, la nature n'a jamais produit une famille d'hommes, une maison entière, dans le sens des anciens (*domus*) où père et enfants, maître et serviteurs se soient trouvés également sensibles, agités au même degré par le même évé-

ment, s'y jetant à corps perdu, prenant au sérieux et de bonne foi toutes les surprises et les pièges les plus grossiers, et en éprouvant une satisfaction solennelle, une douleur solennelle, ou une fureur solennelle; conservant précieusement le sentiment unique qui les anime depuis la première phase de l'événement jusqu'à son accomplissement, sans permettre à leur imagination de s'en écarter d'un pas, et s'occupant enfin d'une affaire unique, celle de commencer un dénouement et de le retarder sans pourtant cesser d'en parler.

Donc il fallait, dans des vestibules qui ne menaient à rien, des personnages n'allant nulle part, parlant de peu de chose, avec des idées indécises et des paroles vagues, un peu agités par des sentiments mitigés, des passions paisibles, et arrivant ainsi à une mort gracieuse ou à un soupir faux. O vaine fantasmagorie! ombres d'hommes dans une ombre de nature! vides royaumes!..... *Inania regna!*

Aussi n'est-ce qu'à force de génie ou de talent que les premiers de chaque époque sont parvenus à jeter de grandes lueurs dans ces ombres, à arrêter de belles formes dans ce chaos; leurs œuvres furent de magnifiques exceptions, on les prit pour des règles. Le reste est tombé dans l'ornière commune de cette fausse route.

Il n'est pourtant pas impossible qu'il se trouve encore des hommes qui parlent bien cette langue morte. Dans le quinzième siècle on écrivait des discours en latin qui étaient fort estimés.

Pour moi je crois qu'il ne serait pas difficile de prouver que la puissance qui nous retint si longtemps dans ce monde de convention, que la muse de cette tragédie secondaire fût la Politesse. Oui, ce fut elle certainement. Elle seule était capable de bannir à la fois les caractères vrais, comme grossiers, le langage simple, comme trivial, l'idéalité de la philosophie et des passions, comme extravagance, la poésie, comme bizarrerie.

La Politesse, quoique fille de la cour, fut et sera toujours *niveloise*, elle efface et aplanit tout; *ni trop haut ni trop bas* est sa devise. Elle n'entend pas la Nature qui crie de toutes parts au génie comme Macbeth : *Viens haut ou bas. — Come high or low!*

L'homme est exalté ou simple; autrement il est faux. Le poète saura donc à l'avenir que montrer l'homme tel qu'il est, c'est déjà émouvoir. En vérité, je n'ai nul besoin de toucher dès l'abord le *fil* toujours pressenti d'une action pour m'intéresser à un caractère tracé avec vérité; on m'a déjà ému si l'on m'a présenté l'image d'une vraie créature de Dieu. Je l'aime parce qu'elle *est*, et que je la reconnais à sa marche, à son langage, à tout son air,

pour un être vivant jeté sur le monde, ainsi que moi, comme pâture à la destinée; mais que cet être *soit*, ou sinon je romps avec lui. Qu'il ne veuille pas paraître ce que la muse de la Politesse, dans son langage faussement noble, a nommé un *héros*. Qu'il ne soit pas plus qu'un homme, car autrement il serait beaucoup moins; qu'il agisse selon un cœur mortel, et non selon la représentation imaginaire d'un personnage mal imaginé; car c'est alors que le poète mérite véritablement le nom d'*imitateur de fantômes* que lui donne Platon en le chassant de sa république.

C'est dans le détail du style, surtout, que vous pourrez juger la manière de l'école polie dont on s'ennuie si parfaitement aujourd'hui. — Je ne crois pas qu'un étranger puisse facilement arriver à comprendre à quel degré de faux étaient parvenus quelques *versificateurs pour la scène*, je ne veux pas dire poètes. Pour vous en donner quelques exemples entre cent mille, quand on voulait dire des espions, on disait :

Ces mortels dont l'État gage la vigilance.

Vous sentez qu'une extrême politesse envers la corporation des espions a pu seule donner naissance à une périphrase aussi élégante, et que tous ceux de ces *mortels* qui, d'aventure, se trouvaient alors dans la salle en étaient assurément reconnaissants. Style naturel d'ailleurs; car ne concevez-vous pas facilement qu'un roi, Bonaparte par exemple, au lieu de dire simplement : Fouché, vous enverrez demain cent espions au Carrousel où je passe la revue, dise : *Seigneur, vous enverrez cent mortels dont l'État gage la vigilance*. Voilà qui est *noble, poli et harmonieux*.

Des écrivains, hommes de talent pour la plupart, et celui qui m'est tombé sous la main en était, ont été aussi entraînés dans ce défaut par le désir d'atteindre ce qu'on nomme harmonie, séduits par l'exemple d'un grand maître qui ne traita que des sujets antiques où la phrase grecque et latine était de mise. En voulant conserver ils ont falsifié, forcés par les progrès qui les entraînaient malgré eux, à traiter des sujets modernes, ils y ont employé le langage imité de l'Antique (et pas même antique tout à fait); de là est sorti ce style dont chaque mot est un anachronisme; où des Chinois, des Turcs, et des sauvages de l'Amérique parlent à chaque vers de l'hyménée et de ses flambeaux.

Cette harmonie qu'on cherchait est faite, je pense, pour le poème et non pour le drame. Le poète lyrique peut psalmodier ses vers, je crois

même qu'il le doit, enlevé par son inspiration. C'est à lui qu'on peut appliquer ceci :

Les vers sont enfants de la lyre,
Il faut les chanter, non les lire.

Mais un drame ne présentera jamais aux peuples que des personnages réunis pour se parler de leurs affaires, ils doivent donc parler. Que l'on fasse pour eux ce *récitatif* simple et franc dont Molière est le plus beau modèle dans notre langue; lorsque la passion et le malheur viendront animer leur cœur, élever leurs pensées, que le vers s'élève un moment jusqu'à ces mouvements sublimes de la passion qui semblent un *chant*, tant ils emportent nos âmes hors de nous-mêmes.

Chaque homme dans sa conversation habituelle, n'a-t-il pas ses formules favorites, ses mots coutumiers nés de son éducation, de sa profession, de ses goûts, appris en famille, inspirés par ses amours et ses aversions naturelles, par son tempérament bilieux, sanguin ou nerveux; dictés par un esprit passionné ou froid, calculateur ou candide? n'a-t-il pas des comparaisons de prédilection et tout un vocabulaire journalier auquel un ami le reconnaît, sans entendre sa voix, à la tournure seule d'une phrase qu'on lui redirait? Faut-il donc toujours que chaque personnage se serve des mêmes mots, des mêmes images, que tous les autres emploient aussi? Non, il doit être concis ou diffus, négligé ou calculé, prodigue ou avare d'ornements, selon son caractère, son âge, ses penchants. Molière ne manqua jamais à donner ces touches fermes et franches qu'apprend l'observation attentive des hommes, et Shakspeare ne livre pas un proverbe, un juron, au hasard; — mais ni l'un ni l'autre de ces grands hommes n'eût pu encadrer le langage vrai dans le *vers épique* de notre tragédie; ou s'ils avaient adopté ce vers par malheur, il leur eût fallu déguiser le *mot simple* sous le manteau de la périphrase ou le masque du mot antique. — C'est un cercle vicieux d'où nulle puissance ne les eût fait sortir. — Nous en avons un exemple irrécusable. L'auteur d'Esther qui est la source la plus pure du style dramatique-épique, eut à écrire en 1672 une tragédie dont l'action était de 1638; il sentit que les noms modernes de l'Orient ne pouvaient entrer dans son alexandrin harmonieusement tourné à l'antique; que fit-il? il prit son parti avec un sens admirablement juste, et ne concevant pas la possibilité de changer le vers, dans ce qu'il nomme *poème-dramatique*, il changea le vocabulaire entier de ses turcs, et se jeta dans je ne sais quelle vague antiquité, Bagdad devint Babylone, Stamboul n'osa même pas être Constantinople et fut Bysance, et le nom du *scha*

Abbas, qui assiégeait Bagdad alors, disparut devant ceux d'Osmin et d'Osman. Cela devait être.

Il y a plus. Après vous avoir donné tout à l'heure un exemple des ridicules erreurs où ses imitateurs furent entraînés, je vais défendre celui qui la commit. Je pense qu'il lui était impossible de dire un mot rude et vrai, avec le style qu'il avait employé, ce mot eût fait là l'effet d'un jurement dans la bouche d'une jeune fille qui chante une romance plaintive. Il ne l'aurait pu dire qu'en commençant à faire entendre l'*expression simple* dès le premier vers. Mais lorsqu'on a dit pendant cinq actes : *reine* au lieu de *votre majesté*, *hymen* pour *mariage*, *immoler* en place d'*assassiner*, et mille autres gentilleses pareilles, comment proférer un mot tel qu'*espion*, il faut bien dire un *mortel* et je ne sais quoi de long et de doux à la suite.

L'auteur d'Athalie le sentit si bien, que, dans les *Plaideurs*, il rompit à tout propos le vers en faveur du *mot vrai*, *moderne*, presque toujours trop long pour son cadre, et impossible à raccourcir. Le nom antique n'était pas comme le nom moderne précédé d'un autre nom ou d'une qualification qui tient à lui, comme les plumes à l'oiseau; jamais un page n'annoncera avec un seul vers alexandrin, *madame la duchesse de Montmorency*, et s'il annonce *Montmorency*, on le chassera très-certainement. Le poète d'Esther dit en pareil cas :

Madame la comtesse

De Pimbesche.

De même dans des locutions familières qu'il ne veut pas interrompre ni contourner, ce qui serait les défigurer, il dit :

Puis donc qu'on nous permet de *prendre*
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre.

N'en doutez pas, si un écrivain aussi parfait eût été forcé de mettre sur la scène tragique un sujet tout moderne, il eût employé le *mot simple* et eût rompu le balancement régulier et monotone du vers alexandrin, par l'enjambement d'un vers sur l'autre; il eût dédaigné l'hémistiche et, peut-être même (ce que nous n'osons pas), réintégré l'hiatus comme Molière, lorsqu'il dit : *Voici d'abord le cerf donné aux chiens*; ou abrégé une syllabe comme ici : *je me trouve en un fort à l'écart, à la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar*.

Je regrette fort, mon ami, que la fantaisie ne lui en ait pas pris vers 1670, il m'eût épargné bien des attaques obscures, signées ou non signées (anonymes dans les deux cas). Il eût évité d'incroyables travaux aux pauvres poètes qui l'ont suivi.

Croiriez-vous par exemple, vous Anglais ! vous qui savez quels mots se disent dans les tragédies de Shakspeare, que la muse tragique française ou Melpomène a été 98 ans avant de se décider à dire tout haut : *un mouchoir*, elle qui disait *chien* et *éponge*, très-franchement. Voici les degrés par lesquels elle a passé avec une pruderie et un embarras assez plaisants.

Dans l'an de l'Hégire 1147 qui correspond à l'an du Christ 1752, Melpomène, lors del'*hyménée* d'une vertueusedame turque qui ne se nommait pas Zahra et qui avait un air de famille avec Desdemona, eut besoin de son mouchoir, et n'osant jamais le tirer de sa poche à paniers, prit un billet à la place. En 1792, Melpomène eut encore besoin de ce même mouchoir pour l'*hyménée* d'une citoyenne qui se disait Vénitienne et cousine de Desdemona, ayant d'ailleurs une syllabe de son nom, la syllabe *mo*, car elle se nommait Hedelmone, nom qui rime commodément (je ne dirai pas à aumône et anémone, ce serait exact et difficile), mais à soupçonne, donne, ordonne, etc. Cette fois donc, il y a de cela trente-sept ans, Melpomène fut sur le point de prendre ce mouchoir, mais soit que, au temps du directoire exécutif, il fût trop hardi de paraître avec un mouchoir, soit au contraire qu'il fallût plus de luxe, elle ne s'y prit pas à deux fois, et mit un bandeau de diamants qu'elle voulut garder, même au lit, de crainte d'être vue en négligé. En 1820 la tragédie française, ayant renoncé franchement à son sobriquet de Melpomène, et traduisant de l'allemand, eut encore affaire d'un mouchoir pour le testament d'une reine d'Écosse ; ma foi, elle s'enhardit, prit le mouchoir, *lui-même* ! dans sa main, en pleine assemblée, fronça le sourcil et l'appela hautement et bravement *tissu* et *don*, c'était un grand pas.

Enfin en 1829, grâce à Shakspeare, elle a dit le grand mot, à l'épouvante et évanouissement des faibles qui jetèrent ce jour-là des cris longs et douloureux, mais à la satisfaction du public qui, en grande majorité, a coutume de nommer un mouchoir : *mouchoir*. Le mot a fait son entrée ; ridicule triomphe ! Nous faudra-t-il toujours un siècle par mot vrai introduit sur la scène ?

Enfin, on rit de cette pruderie. — Dieu soit loué ! le poète pourra suivre son inspiration aussi librement que dans la prose, et parcourir sans obstacle l'échelle entière de ses idées sans craindre de sentir les degrés manquer sous lui. Nous ne sommes pas assez heureux pour mêler dans la même scène la prose aux vers blancs et aux vers rimés ; vous avez en Angleterre ces trois octaves à parcourir et elles ont entre elles une harmonie qui ne peut s'établir en français. Il fallait pour les tra-

duire détendre le vers Alexandrin jusqu'à la négligence la plus familière (le récitatif), puis le remonter jusqu'au lyrisme le plus haut (le chant), c'est ce que j'ai tenté. La prose, lorsqu'elle traduit les passages épiques, a un défaut bien grand, et visible surtout sur la scène, c'est de paraître tout à coup boursoufflée, guindée et mélodramatique, tandis que le vers, plus élastique, se ploie à toutes les formes, lorsqu'il vole on ne s'en étonne pas, car lorsqu'il *marche*, on *sente qu'il a des ailes*.

Vous êtes un peu plus jeune que moi et beaucoup plus timide. — N'ayez pas de ce que vous appelez mon nom, plus de soins que je n'en ai moi-même. Je ne suis point honteux d'avoir traduit une fois en passant, quoique j'aie souffert un peu de la gêne que je m'imposais ; après tout, que l'œuvre reste et c'est un diamant de plus au trésor français, diamant brut si l'on veut, il a son prix. Ne nous donnât-il qu'un portrait d'Yago ; cet Yago que l'on avait ôté d'entre Othello et Desdemona. Autant eût valu retrancher le serpent de la Genèse.

Notre époque est une époque de renaissance et de réhabilitation tout à la fois ; je ne dirai jamais cependant que la loi nouvelle doive être impérissable, elle passera avec nous, peut-être avant nous, et sera remplacée par une meilleure ; il doit suffire à un nom d'homme de marquer un degré du progrès. Plus la civilisation avance et plus l'on doit se résigner à voir les idées que l'on sème, comme un grain fécond, s'élever, mûrir, jaunir et tomber promptement, pour faire place à une moisson nouvelle, plus forte et plus abondante, sous les yeux même du premier cultivateur. Ce désintéressement philosophique a manqué malheureusement à beaucoup des hommes qui nous restent des deux générations qui précèdent la nôtre, comme pour réaliser le mot infâme d'un écrivain de leur siècle, ils ont voulu voir *dans leurs fils, leurs ennemis, et dans leurs petits-fils, les ennemis de leurs fils* ; à ce titre du moins nous aurions eu droit à leur tendresse ; mais non, pas même cela ; ces vieux enfants se sont irrités de voir sûr de jeunes fronts la gravité qu'eux-mêmes devraient avoir ; ils ont cherché à comprimer les mâles rejetons qui les remplacent, les uns ont voulu les étouffer sous le plâtre des derniers siècles, les autres les faucher avec le sabre de l'empire ; peine inutile, la pépinière a grandi, la forêt pousse de tous côtés des arbres de toute forme, dont les branches noueuses, les jets vigoureux, les larges feuilles ensevelissent dans l'ombre quelques troncs rachitiques et mourants, qui auraient pu vivre encore, s'ils s'étaient appuyés, au lieu de s'isoler.

Qu'est-il arrivé? les jeunes gens se sont levés contre leurs devanciers injustes, ils ont compté les cheveux blancs des vieillards et, dans leur impatience, ils ont dressé des tables mortuaires pour se consoler mutuellement par une espérance impie. J'ai gémi de cette cruauté, mais pourquoi les avoir persécutés? étaient-ils responsables de cette loi qui les pousse en avant avec le genre humain tout entier?

Loin de détruire les grandes réputations, je dis que l'on doit savoir gré à chacun *de son œuvre, selon son temps*; la meilleure preuve que j'en puisse donner est ce travail ingrat que j'ai fait, nouvel hommage à une ancienne gloire non européenne mais universelle, car dans le même temps où l'on jouait le *More de Venise* à Paris, il se jouait à Londres, à Vienne et aux États-Unis. Lorsqu'on a fait *fausse route*, il faut bien revenir sur ses pas pour se remettre en bon chemin. Il n'existait sur la scène tragique d'autre vers que le vers *poli*, et sujet aux anachronismes dont je vous ai parlé. Il m'a donc fallu reprendre dans notre arsenal l'arme rouillée des anciens poètes français, pour armer dignement l'ancien Shakespeare. Corneille, l'immortel Corneille avait donné au Cid cette véritable épée moderne d'Othello, *dont la lame Espagnole est dans l'Ebre trempée. Ebro's temper!* pourquoi ne s'en est-il servi qu'un jour!

Je n'ai rien fait cette fois qu'une œuvre de forme. Il fallait refaire l'instrument (le style), et l'essayer en public avant de jouer un air de son invention. Si j'avais connu une histoire plus racontée, plus lue, plus représentée, plus chantée, plus dansée, plus coupée, plus enjolivée, plus gâtée que celle du *More de Venise*, je l'aurais choisie précisément pour que l'attention se portât sans distraction sur un seul point, l'exécution.

Vous, Mylord, gardez-vous de lire ma traduction, vous la trouveriez aussi imparfaite que je le fais moi-même. Car j'ai encore cette vérité à vous dire, qu'il n'y a pas au monde une seule bonne traduction pour celui qui sait la langue originale, si ce mot est entendu comme reproduction du modèle, comme translation littérale de chaque mot, chaque vers, chaque phrase, en mots, vers, phrases d'une autre langue. Toute traduction est faite pour ceux qui n'entendent pas la langue mère et n'est faite que pour eux, c'est ce que la critique perd de vue trop souvent. Si le traducteur n'était interprète, il serait inutile. Une traduction ne peut qu'être à l'original ce qu'est le portrait à la nature vivante. Et quel jeune homme pouvant regarder sa maîtresse daignerait jeter les yeux sur son image? mais dans l'absence ou la mort l'image satisfait. C'est ici même chose. En vain on répète le même

chant dans sa langue, c'est un autre instrument, il a donc un autre son et un autre toucher, d'autres modulations, d'autres accords, dont il faut se servir pour rendre l'harmonie étrangère et la naturaliser, mais une chose y manque toujours, l'union intime de la pensée d'un homme avec sa langue maternelle.

J'ai donc cherché à rendre l'esprit, non la lettre. Cela n'a pas été compris par tout le monde, je l'avais prévu; pour les uns, ceux qui ignorent l'anglais, j'ai été trop littéral, pour les autres, ceux qui le savent, je ne l'ai pas été assez. Ainsi ce bronze fait à l'image de la grande statue d'Othello, vient d'être pressé, battu, tordu par la critique entre l'enclume anglaise et le marteau français. Sous la forme d'un livre, le *More* va sans doute être encore attaqué. Mais: *Parve sine me, liber, ibis in urbem*. Je ne le saurai guère plus que vous. De loin en loin on me raconte qu'un pamphlétaire a griffonné, qu'un bouffon a chanté, qu'un censeur incurable a péroré contre moi. Je ne m'en occupe pas autrement, et je ne sais ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils sont.

Je n'ai fait là que vous présenter une vue de cette tentative littéraire. Le système entier sera mieux expliqué par des œuvres que par des théories. En poésie, en philosophie, en action, qu'est-ce que système, que manière, que genre, que ton, que style? ces questions ne sont résolues que par un mot, et toujours ce mot est un nom d'homme. La tête de chacun est un moule où se modèle toute une masse d'idées. Cette tête une fois cassée par la mort, ne cherchez plus à recomposer un ensemble pareil. Il est détruit pour toujours.

Un imitateur de Shakspeare serait aussi faux dans notre temps que le sont les imitateurs de l'auteur d'Athalie.

Encore une fois nous marchons, et quoique Shakspeare ait atteint le plus haut degré peut-être où puisse parvenir la tragédie moderne, il l'a atteint selon son temps; ce qui est poésie et observation de moraliste est aussi beau en lui, que jamais il l'eût été, parce que l'inspiration ne fait pas de progrès, et que la nature des individus ne change pas, mais ce qui est philosophie divine ou humaine doit correspondre au besoin de la société où vit le poète; or, les sociétés avancent.

Aujourd'hui le mouvement est tellement rapide, qu'un homme de trente ans a vu deux siècles contraires de dix ans chacun, l'un tout en action extérieure, guerroyant, conquérant, rude, fort et glorieux; mais sans vie, et comme glacé à l'intérieur, presque sans progrès de poésie, de philosophie et d'arts, ou n'y laissant apercevoir qu'un mouvement de transition; l'autre, immobile et

languissant au dehors, mesquin et indécis en action, sans vouloir, sans éclat dans ses faits; mais agité, dévoré intérieurement par un prodigieux travail intellectuel, une fermentation presque sans exemple dans l'histoire, et portant en lui comme une fournaise ardente où se refondent, s'élaborent, se coulent, et se coordonnent toutes les pensées, dans toutes leurs formes, tous leurs moules et tous leurs ordres divers; le premier tout semblable à un corps; le second à un esprit. Comment de ce double spectacle ne sortirait-il pas comme une race d'idées toute nouvelle? qui peut s'étonner de tout ce qui se fait, à moins d'avoir, comme Jérusalem, *des yeux pour ne point voir*? Pour n'appliquer ceci qu'à l'art dramatique, je pense donc, qu'à l'avenir cet art sera plus difficile que jamais pour la France, précisément parce qu'il est affranchi des plus pesantes règles. C'était autrefois une sorte de mérite que d'avoir produit quelque chose malgré elles, et les avoir suivies, pouvait faire une réputation. Mais à présent ce sera d'un autre point de vue que l'on considérera la tragédie inventée, il lui faudra d'autant plus de beautés naturelles qu'elle aura moins de grâces de convention. C'est par la même raison qu'un cheval faible et ruiné peut avoir au manège une souplesse fort élégante, sous les selles de velours, les cocardes, les nœuds, les bridons dorés, et les tresses des écuyers; il exécute des voltes et des demi-voltes savantes, il fait des soubresauts qui lui donnent un air de force, et il prend un galop mesuré qui singe la vitesse; mais lancez-le nu et au grand air dans une plaine d'Alsace ou de Pologne, et jugez-le à côté d'un étalon sauvage et vous verrez ce qu'il saura faire.

La liberté, donnant tout à la fois, multiplie à l'infini les difficultés du choix et ôte tous les points d'appui. C'est peut-être pour ce motif que l'Angleterre depuis Shakspeare compte un très-petit nombre de *tragédies* et pas un *théâtre* digne du système de ce grand homme¹, tandis que nous comptons une quantité d'écrivains du second ordre qui ont donné leur *théâtre*, collection très-supportable dans le système racinien.

J'ai appuyé sur cette remarque, parce que je prévois que lorsque les exemples viendront, la critique s'armera d'eux et de leur sort à la représentation, pour combattre la règle et le système entier; sans savoir gré des nouvelles difficultés et de l'échelle bien plus grande sur laquelle on mesurera les œuvres futures. En effet, il ne faudra

pas moins qu'ajouter à tout ce que Shakspeare eut de poésie et d'observation, le résumé ou les sommités de ce que notre temps a de philosophie, et de ce que notre société a de sciences acquises. Les tentatives seront nombreuses et bardies, et tout en sera honorable; la chute sera sans honte, parce que, dans ce monde nouveau, l'auteur et le public ont leur éducation à faire ensemble et l'un par l'autre. — J'espère qu'après tout ce que je viens de vous dire, vous ne me répéterez plus le reproche que vous faisiez à moi et à mes amis, dans votre dernière lettre, d'un zèle d'innovation trop ardent.

Vous vous rappelez cette grande et vieille horloge que je vous fis remarquer souvent? Eh bien! que ce souvenir me serve à vous expliquer ma pensée; elle est pour moi la fidèle image de l'état des sociétés en tout temps.

Son grand cadran dont les chiffres romains sont pareils à des colonnes, est éternellement parcouru par trois aiguilles. L'une, bien grosse, bien large, bien forte, dont la tête ressemble à un fer de lance, et le corps à un faisceau d'armes, s'avance si lentement que l'on pourrait nier son mouvement; l'œil le plus sûr, le plus fixe, le plus persévérant ne peut saisir, en elle, le moindre symptôme de mobilité, on la croit scellée, vissée, incrustée à sa place pour l'éternité, et pourtant au bout d'une grande heure elle aura décrit la douzième partie du cadran. Cette aiguille ne vous représente-t-elle pas la foule des peuples dont l'avancement s'accomplit sans secousse et par un entraînement continu, mais imperceptible?

L'autre aiguille plus déliée, marche assez vite pour qu'avec une médiocre attention, on puisse saisir son mouvement; celle-ci fait en cinq minutes le chemin que fait la première en une heure, et donne la proportion exacte des pas que fait la masse des gens éclairés au delà de la foule qui les suit.

Mais au-dessus de ces deux aiguilles, il s'en trouve une bien autrement agile et dont l'œil suit difficilement les bonds, elle a vu soixante fois l'espace avant que la seconde y marche et que la troisième s'y traîne.

Jamais, non, jamais je n'ai considéré cette aiguille des secondes, cette flèche si vive, si inquiète, si hardie et si émue à la fois, qui s'élance en avant et frémit comme du sentiment de son audace ou du plaisir de sa conquête sur le temps; jamais je

¹ La seule chose dont je ressente quelque orgueil dans cette entreprise est d'avoir fait entendre sur la scène le nom du *grand Shakspeare*, et donné ainsi occasion à un public français de montrer hautement qu'il

sait bien que les langues ne sont que des instruments, que les idées sont universelles, que le génie appartient à l'humanité entière, et que sa gloire doit avoir pour théâtre le monde entier.

ne l'ai considérée sans penser que le poète a toujours eu et doit avoir cette marche prompte au-devant des siècles et au delà de l'esprit général de sa nation, au delà même de sa partie la plus éclairée.

Et ce balancier pesant qui les régit par un mouvement invariable, ne verrions-nous pas en lui, si

nous suivions cette idée, un symbole parfait de cette inflexible *loi du progrès* dont la marche emporte sans cesse avec elle les trois degrés de l'esprit humain qui lui sont indifférents, et ne servent, après tout, qu'à marquer successivement ses pas vers un but, hélas ! inconnu ?



LE

**MORE DE VENISE,
OTHELLO.**

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.

BRABANTIO, sénateur, père de Desdemona.

OTHELLO, le More.

CASSIO, son lieutenant.

YAGO, son enseigne.

LODOVICO, parent de Brabantio, envoyé du Sénat.

RODRIGO, jeune gentilhomme Vénitien.

MONTANO, gouverneur de Chypre pour Venise avant l'arrivée d'Othello.

DESDEMONA, fille de Brabantio, femme d'Othello.

EMILIA, femme d'Yago, suivante de Desdemona.

UN HÉRAUT.

SÉNATEURS.

OFFICIERS de Venise et de Chypre.

Matelots, soldats de Venise ; femmes de la suite de Desdemona, peuple de Venise et de Chypre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise.

La scène représente au fond le Rialto, à gauche le balcon du palais de Brabantio, à droite, en face, l'hôtel du *Sagittaire*, auberge de Venise.

RODRIGO, YAGO, *couverts de leurs manteaux à la vénitienne.*

RODRIGO.

Ne m'en parlez jamais. — Je trouve surprenant
Qu'après notre amitié vous veniez maintenant
Montrer de tout cela si grande connaissance :
Comment ! de leur amour vous saviez la naissance,
Tandis que, chaque jour, vous acceptiez mes dons,
Et de ma bourse enfin teniez les deux cordons ?

YAGO.

Eh ! pardieu ! tâchez donc d'écouter, pour entendre !
Si jamais j'accusai le More d'être tendre,
Maudissez-moi.

RODRIGO.

J'ai cru que vous le détestiez.

YAGO.

C'est vrai. — N'en croyez pas mes feintes amitiés.
Je n'oublierai jamais son injure ; elle est telle,
Que j'en garde en mon âme une haine mortelle.
J'ai vu trois sénateurs en vain le supplier
Pour mon avancement, sans le faire plier,
Toujours dans son orgueil ferme comme une roche.
Je puis dire pourtant, sans craindre de reproche,
Qu'être fait lieutenant n'était pas trop pour moi ;
Et je ne me sens pas au-dessous de l'emploi.

* Je n'ai pas hésité à rétablir cette scène que j'ai vue maladroitement supprimée en partie par les acteurs anglais (du second ordre, il est vrai). Elle est d'une absolue nécessité, puisqu'elle donne la clef des deux motifs de haine d'Yago. J'ai rencontré quelques personnes qui les trouvaient trop légers pour provoquer de telles vengeances. Elles oubliaient qu'Yago est le

Mais il a répondu par des phrases fardées,
De termes de bataille horriblement bardées ;
Bref, il a repoussé mes trois sots protecteurs
Avec tous ses propos stériles et flatteurs.
J'ai choisi, disait-il ; et quel était son homme ?
Le Florentin Cassio, qu'à Venise on renomme
Pour un galant musqué, mais qui ne saurait pas
Manœuvrer l'escadron pendant cinquante pas ;
Habile à discuter en paix la théorie,
Mais inutile en guerre à servir la patrie ;
Voilà le choix du More. Et moi qui, sous ses yeux,
Combattis ou dans Rhode, ou dans Chypre, en cent lieux
Ottomans ou Chrétiens, en Europe, en Afrique,
Partout où l'envoya la noble république,
Je me vois rejeté dans le honteux honneur
D'enseigne, pour servir le moresque seigneur.

RODRIGO.

Ma foi, je quitterais l'armée à votre place.

YAGO.

Ne disons rien, plus tard je briserai la glace.
Je veux servir encor, non pour lui, mais pour moi.
Maître ou valet, chacun nait classé malgré soi.
Mais dans ce monde il est deux espèces d'esclaves :
Les uns rampants, soumis, amants de leurs entraves,
Usent leur corps, leur âme et leur temps tour à tour,
Humblement satisfaits du pain de chaque jour.
Aussi, quand ils sont vieux, par une main auguste,
Ils sont chassés. Fouettez ces gens-là. C'est bien juste.
Mais d'autres plus soumis, en apparence encor,
Dérober à leur maître et le pouvoir et l'or,
Et sous ses pieds, creusant leur lente et sourde mine,
Pour s'élever plus haut montent sur sa ruine :
Ceux-là seuls ont de l'âme, et je suis de ceux-là.

type du méchant, et qu'il ne le serait plus s'il n'avait fait beaucoup de mal qu'en retour d'un mal aussi grand. Il est indispensable que cette scène soit conservée entière, et je ne cessai de m'élever contre la détestable coutume des coupures. Rien n'est inutile dans une œuvre sortie d'une tête bien faite.

RODRIGO.

Elle a pu l'écouter! — Un More! qui parla
Avec sa lèvre épaisse, en lui faisant la moue.
— Goût dépravé!

YAGO.

Tandis que de vous on se joue!
C'est bien mal! — Mais il faut pour nous vengertous deux
Faire persécuter ce séducteur hideux;
Empoisonnons sa joie; éveillons la famille
Du bon vieux sénateur à qui l'on prend la fille;
Troublons le premier soir de ce More adoré,
Et que tout son bonheur en soit décoloré.

RODRIGO.

C'est bon. — Je crirai tant, que la ville accourue
Croira trouver le feu brûlant dans chaque rue.

YAGO, *montrant un balcon.*

Son père dort là-haut.

RODRIGO.

Tant mieux. — Au feu! seigneur!
Très-noble Brabantio! — Levez-vous! — Au voleur!
A votre coffre-fort!

YAGO.

AUX verroux! à la grille!

RODRIGO.

On a pris votre argent!

YAGO.

On a pris votre fille!

BRABANTIO, *à la fenêtre.*

Eh bien! qu'arrive-t-il?

RODRIGO.

Comptez bien, s'il vous plait,
Tout votre monde est-il chez vous au grand complet?

YAGO.

Et votre porte, hier, l'a-t-on barricadée?

RODRIGO.

Est-ce par le balcon qu'elle s'est évadée?

BRABANTIO.

Qui?

RODRIGO.

Je le vis hier qui rodait alentour?

YAGO.

La colombe est en proie au vieux et noir vautour.

RODRIGO.

Seigneur, faites sonner les cloches, car j'espère
Qu'avant demain matin, nous vous saurons grand-père.

YAGO.

Un cheval africain, c'est un bel animal;
Mais en faire son gendre!

RODRIGO.

Au moins, c'est un cheval

Arabe.

BRABANTIO.

Êtes-vous fous?

¹ Je ne pense pas que personne regrette les expressions par trop énergiques dont se sert Yago dans cette scène, et particulièrement celles de cette phrase qui commence par :

I am one, Sir, that comes to tell you, etc.

et que je n'achève pas, par respect pour quelques femmes qui savent l'anglais. Le grand acteur que vous regardez comme celui de l'Angleterre qui

RODRIGO.

Honnête et pacifique.

Je....

BRABANTIO.

Vous êtes un drôle!

YAGO.

Et vous un magnifique

Seigneur!

BRABANTIO.

Les insolents!

RODRIGO.

Seigneur, je prends sur moi
De payer le procès aux mains des gens de loi,
S'il est vrai qu'à présent votre fille est chez elle.
Visitez la maison, sa chambre et sa ruelle,
Appelez-la partout et vous verrez.

BRABANTIO.

Mes gens!

De la lumière!

(*Il rentre chez lui et éveille toute la maison.*)

SCÈNE II

YAGO, RODRIGO, *seuls.*

YAGO.

Allons; des soins très-exigeants
M'appellent. Vous serez lors de notre rencontre
Témoin du père, et moi je serai témoin contre;
Mais je quitte ce lieu. L'air m'en devient malsain,
Car s'il me voit ici, je manque à mon dessein.
L'heure n'est pas venue; et mon rôle est encore
De paraître en tout point créature du More.
Paraître seulement, car ma foi! je le hais
Dix fois plus que l'enfer, où peut-être je vais.
Le bonhomme à présent, ne voudra plus se taire,
Tâchez de l'attirer, là même, au Sagittaire.
J'y conduis l'amiral. Adieu.

SCÈNE III.

BRABANTIO *reparaît sur la place, suivi de domestiques portant des torches.*

RODRIGO.

Me voilà bien!

Il me laisse!

BRABANTIO.

Ah! seigneur, je reste sans soutien
Dans ma vieillesse! hélas! l'honneur de ma famille!

s'est élevé le plus haut par l'étude profonde des rôles de Shakspeare, M. Yong, qui est en possession de l'admiration de vos compatriotes, m'a dit que dans ce rôle d'Yago, il retranchait habituellement les paroles trop libres. Son esprit étendu et juste a senti que ce n'était pas dans ces mots, que nous ne tolérons plus dans *Molière*, que résidait le génie des grands poètes, ce n'est que lorsque la situation les exige impérieusement qu'il les faut conserver. J'en donnerai quelques exemples dans la suite de la tragédie.

(*A Rodrigo.*) (*A part.*)
Comment l'avez-vous vue? O malheureuse fille!

(*A Rodrigo.*) (*A part.*)
C'était avec le More? O qui voudra jamais
(*A Rodrigo.*)

Être père! A qui donc se fier désormais?

(*A ses gens.*) (*A Rodrigo.*)
Des flambeaux. Se sont-ils mariés sans obstacle?
En êtes-vous certain?

RODRIGO.

Oui.

BRABANTIO.

C'est donc un miracle?

Il faut qu'il ait usé d'un philtre pour toucher
Ce cœur si fier, qu'en vain je vous vis rechercher,
(*A ses gens.*)

Rodrigo! Plût au ciel! — Avertissez mon frère.
— Qu'elle vous eût choisi! — Croyez-vous nécessaire
D'emmener une escorte?

RODRIGO.

Oui. L'homme, voyez-vous,

Est puissant.

BRABANTIO.

Eh bien! donc, venez. Conduisez-nous!

SCÈNE IV.

Même décoration.

OTHELLO *entre avec calme et gravité. Des ser-
viteurs portent des flambeaux devant lui. YAGO le
suit.*

YAGO.

Quoique dans les hasards du noble état des armes,
Il m'ait fallu tuer sans en verser des larmes,
Cependant je l'avoue, un meurtre médité,
M'inspire de l'horreur et m'aurait bien coûté.
J'hésite quelquefois pour ma propre défense;
Mais il a tellement prolongé son offense,
Que je fus bien tenté de lui piquer les flancs.

OTHELLO, *avec calme.*

Cela vaut mieux ainsi.

YAGO.

Les discours insolents

De ce vieux sénateur contre votre fortune
Et vous, me laisseront une longue rancune;
J'ai, ma foi, vu l'instant où mon sang révolté
N'était plus contenu par ce peu de bonté
Que vous me connaissez. Mais, je vous en supplie,
Quelle est, dites-le-moi, l'union qui vous lie?

Est-ce un bon mariage? il le faut, car les loix
Seraient pour le vieillard, on estime sa voix,
Et toujours au conseil d'abord on l'interroge;
Il balance à lui seul le sénat et le Doge,
Et peut vous ruiner par ses hardis propos.

OTHELLO.

Laissez-le s'agiter pour troubler mon repos.
Mes services rendus dans mainte et mainte affaire
Parleront bien plus haut que sa voix ne peut faire.
Un jour je publierai dans la noble cité,
Si l'on met quelque prix à cette vanité,
Que des rois d'Orient ont fondé ma famille;
Qu'ainsi d'un sénateur je puis aimer la fille,
Sans la faire rougir de moi, car je naquis
L'égal au moins du rang que mon bras m'a conquis.
D'ailleurs pour les trésors que, dit-on, sous son onde
Au Doge son époux, garde la mer profonde,
Je n'aurais pas changé mon sort libre et sans frein,
Si ce n'était l'amour qui fond ce cœur d'airain.
Mais, vois quels sont ces feux, ces hommes sur la place.

SCÈNE V.

CASSIO, *et quelques officiers, paraissent dans l'éloi-
gnement au milieu de plusieurs flambeaux.*

YAGO.

C'est le père et les siens, retirez-vous, de grâce!

OTHELLO.

Non, il faut qu'on me trouve en public, et je doi
A l'honneur, à mon rang, de ne pas fuir la loi. —
Regarde, est-ce bien lui?

YAGO.

Par Janus, je me trompe!
C'est Cassio qui vers nous s'avance en grande pompe.

CASSIO.

Mon général! le Doge au palais vous attend.

OTHELLO.

A quelle heure, Cassio?

CASSIO.

Général, à l'instant.

Chypre va vous donner d'importantes affaires,
Car douze messagers viennent de nos galères;
On craint d'apprendre d'eux quelque combat fatal
Et tous les conseillers sont au palais ducal.

OTHELLO.

Venez donc, mes amis, ma rencontre opportune
Seconde mon devoir. — J'en bénis la fortune.

CASSIO.

Je vois des messagers qui vous cherchent aussi.

¹ Shakespeare affectionne ces propos passionnés interrompus par l'action dont on est occupé vivement. Ils sont dans la nature et se renouvellent chaque jour autour de nous; j'ai tâché d'en conserver fidèlement le mouvement; il n'y en avait pas d'exemple dans notre tragédie. J'en ferai remarquer plusieurs dans celle-ci. C'est encore un des avantages inappréciables de l'usage des enjambements, à l'aide seul desquels on peut exprimer ce désordre.

² By Janus, I Think, no.

Sans affirmer que Shakespeare ait pensé à faire jurer Yago par le dieu au double visage, comme l'assure Le Tourneur, je vois du moins là dedans une grande fidélité de couleur locale que j'ai précieusement conservée; les Italiens jurent encore aujourd'hui par les dieux du paganisme: par Baccho, etc.

SCÈNE VI.

BRABANTIO ET RODRIGO paraissent avec des magis-
trats et un grand nombre de serviteurs armés qui
les éclairent.

YAGO.

C'est bien lui cette fois, général, le voici.

OTHELLO, leur crie.

Arrêtez; restez-là!

RODRIGO.

Bah! quelques pas encore.

Si vous le permettez. Monseigneur, c'est le More.

BRABANTIO.

Tombes sur lui, le traître! et main-forte à la loi.

(Les deux partis mettent l'épée à la main.)

YAGO.

Ah! Rodrigo, c'est vous? eh bien! de vous à moi!

OTHELLO.

Tout beau, messieurs, rentrez vos brillantes épées;
Du brouillard de la nuit, elles seront trempées,
Cela peut les ternir. — Seigneur, vos cheveux blancs
Commandent mieux ici que ces moyens sanglants.

BRABANTIO.

Qu'as-tu fait de ma fille! ô ravisseur infâme?
Par quel enchantement as-tu troublé son âme?
Dis-nous quel maléfice et quel secret poison
Ont à ta destinée enchaîné sa raison?
Car j'en appelle à tous, j'appelle en témoignage
L'univers. Qui croirait qu'un pareil mariage
Eût jamais engagé le cœur de mon enfant
Si jeune et si jolie, heureuse et triomphant
De la séduction des nobles de Venise;
Qu'à moins d'un sortilège, elle se fût éprise
D'un barbare, et qu'elle eût sur son sein profané
Pressé le sein hideux d'un monstre basané?
— Moi je viens t'arrêter, comme exerçant dans l'ombre
Un art proscriit, jetant un charme impur et sombre,
Corrompant l'innocence, auteur d'un attentat
De magie, et dès lors en horreur à l'État.

OTHELLO, calme et souriant.

Allons, je le veux bien; même je le demande
Qu'on m'arrête! où faut-il, seigneur, que je me rende?

BRABANTIO.

En prison, jusqu'au jour que les lois ont prescrit
Où l'on pourra t'en voir sortir mort ou proscrit.

OTHELLO.

Je consens de grand cœur à tout; mais que ferai-je?
Le Doge et le sénat m'attendent; ce cortège
Vient à moi de leur part.

BRABANTIO.

Un conseil dans la nuit?

Eh bien donc, qu'à l'instant le More y soit traduit.
Le sénat doit m'entendre, et ma cause est sa cause.

¹ C'était la première fois que sur la scène française se faisaient des changements à vue au milieu d'un acte de tragédie; avec quelque perfection qu'ils aient été exécutés, j'ai regretté d'être forcé de les introduire. Quoique ce soit une liberté de plus apportée au théâtre, il est vrai de dire qu'ils refroidissent l'intérêt en ralentissant le mouvement de la scène. Je crois qu'il faut employer ce moyen avec ménagement, et le conserver pour les rares occasions où il en résulte une beauté comme celle du mort de Ju-

Il n'est point d'attentat que tout esclave n'ose,
S'il aboutit ce païen!

OTHELLO.

J'y serai le premier,
Venez-y donc, conduit par votre prisonnier.
(Yago prend le bras de Rodrigo et sort avec lui.)

SCÈNE VII¹.

La scène change. Le théâtre représente les grands appartements du sénat de Venise, le Doge est sur son trône. Des secrétaires sont devant lui, à une table bordée de lumières, autour de laquelle les Sénateurs sont assis, plusieurs officiers se tiennent à quelque distance.

LE DOGE, feuilletant des lettres.

Je ne vois rien de sûr dans ces grandes nouvelles.

PREMIER SÉNATEUR, feuilletant les lettres qu'il a reçues.

Les lettres de chacun s'accordent mal entre elles;
On ne m'annonce ici que cent galères.

LE DOGE, feuilletant aussi ses lettres.

Moi,

Je lis deux cents.

SECOND SÉNATEUR.

Et nous, un immense convoi,
Que la flotte ottomane à toute voile escorte.

LE DOGE.

Chypre est le but où tend l'escadre de la Porte;
C'est évident.

UN OFFICIER.

Seigneur, encore un messenger.

LE MATELOT.

Magnifiques Seigneurs, on voit se diriger
Trente voiles vers Rhode; et Montano m'envoie
Dire que Chypre aussi va devenir leur proie,
S'il n'est pas secouru.

LE DOGE.

Nous y saurons pourvoir.

Qu'on cherche Marc-Luchèse, et qu'on fasse savoir
Au conseil s'il se trouve à présent à Venise.

PREMIER SÉNATEUR.

On le dit à Florence.

LE DOGE.

Écrivez l'entreprise
De ses vieux ennemis à ce brave officier.

(On entend quelque rumeur aux portes.)

PREMIER SÉNATEUR.

C'est un bon général, mais voici le premier.

SCÈNE VIII².

BRABANTIO ET OTHELLO entrent au sénat. CASSIO,
RODRIGO, YAGO, DES OFFICIERS ET UNE SUITE.

LE DOGE.

Brave Othello, les Turcs sont en armes. — Venise

liette à Vérone, et du calme de Roméo, qui, à Mantoue, se livre à des rêves de bonheur.

² Note pour la scène. — Othello entre le premier à gauche de la scène, suivi de Cassio et d'Yago; il salue le doge assis au fond de la scène et passe à droite avec Cassio. Yago reste à gauche près de Rodrigo. Brabantio se jette sur son siège de sénateur resté vide à gauche.

Vous confira la flotte en ce moment de crise.

(*A Brabantio.*)

— Je ne vous voyais pas, seigneur, asseyez-vous;
Vos conseils sont toujours nécessaires pour nous.

BRABANTIO.

Et les vôtres pour moi. — Puissé-je trouver grâce
Devant votre grandeur; ni les soins de ma place,
Ni l'intérêt public ne m'ont fait fuir mon lit;
Je viens pour dénoncer un énorme délit
Commis contre moi seul; mais si dur, mais si grave,
Que mon chagrin m'absorbe, et que j'en suis esclave,
Au point de dédaigner les dangers de l'État.

LE DOGE.

Qu'arrive-t-il?

BRABANTIO.

Ma fille...

LE DOGE.

Est-ce un assassinat?

BRABANTIO.

Elle est morte pour moi, ravie à moi, séduite
Par des philtres secrets; car enfin sa conduite
Ne se peut concevoir autrement.

LE DOGE.

Nous jurons

Que l'homme, quel qu'il soit, quand nous le jugerons,
Serait-il notre fils, recevra la sentence
De votre propre main, qui tiendra la balance,
Et qui désignera, sur le livre sanglant,
La plus sévère loi pour son crime insolent.

BRABANTIO, *se levant.*

Merçi, Doge, voilà cet homme; c'est le More.

TOUS LES SÉNATEURS, *se levant.*

Lui! le More!

BRABANTIO.

Lui-même.

LE DOGE.

Il faut le dire encore,

Nous devons le juger. (*A Othello.*) Nous vous estimons
Général; cependant, que lui répondrez-vous? [tous,

OTHELLO, *il salue avec respect et parle avec calme.*

Très-graves, très-puissants seigneurs, mes nobles mal-
Réservez la rigueur de vos lois pour les traîtres. [tous,
Moi, que j'aie enlevé la fille du vieillard,
C'est vrai. — Je vous dis là mon offense, sans fard,
Sans voile. — Il est aussi très-vrai qu'elle est ma femme;
Voilà tout. — Je suis rude, et je n'ai pas dans l'âme,
Des paroles de paix; je suis né dans les camps;
Et depuis que ces bras frappent... j'avais sept ans,
Sous la tente mes nuits se passèrent entières,
Hormis pendant le cours des neuf lunes dernières.
Aussi, dans l'univers n'ayant qu'un intérêt,
J'aurais bien peu de chose à dire qui n'eût trait
A des combats, des faits de bravoure à la guerre. —
En faisant mon récit, je ne l'ornerai guère;
Mais pourtant vous saurez par quel philtre puissant
(Comme il dit) j'ai régné sur ce cœur innocent.

BRABANTIO.

Hélas! c'est une enfant si douce et si timide,
Seigneurs, qu'un mouvement, qu'un geste trop rapide,
Que le moindre sourire à son âge échappé,
La couvre de rougeur. — Et me croire trompé?

A. DE VIGNY.

Croire que, sans l'effort d'une puissance occulte,
Elle ait payé mes soins paternels par l'insulte?
C'est impossible!

OTHELLO.

Eh bien! seigneurs, permettez-nous

De la faire paraître un instant devant vous.

Son père jugera lui-même s'il s'abuse :

Je me livre à la mort si son aveu m'accuse.

LE DOGE.

Que Desdemona vienne elle-même au palais.

Que plusieurs officiers partent.

OTHELLO.

Conduisez-les,

Yago, vous connaissez sa nouvelle demeure;

Dites-lui qu'au sénat il faut venir sur l'heure.

(*Le Doge fait un geste, et des officiers vont la
chercher. Yago sort avec eux après avoir fait un
signe d'intelligence à Rodrigo qui s'évade et le
suit.*)

En l'attendant, seigneurs, aussi sincèrement
Que l'on confesse au Ciel un secret sentiment,
Je vais vous exposer comment la jeune femme
A reçu mon amour et m'a livré son âme.

LE DOGE.

Parlez. —

OTHELLO.

Son père alors m'aimait, très-souvent
M'invitait; nous parlions de ma vie, en suivant
Par année et par jour, les sièges, les batailles,
Les désastres sur mer, les vastes funérailles
Où je m'étais trouvé; je parcourais les temps
De mes plus grands périls, et ces rudes instants
Où la mort en passant nous effleure la tête;
Je lui disais comment je devins la conquête
D'un barbare ennemi, comment je fus vendu,
Racheté, voyageur dans un pays perdu;
Je disais le caprice et la fureur des ondes,
Les détours souterrains des cavernes profondes,
Et l'ennui du désert, et l'orgueil de ces monts
Qui suspendent au ciel les neiges de leurs fronts¹;
Cannibales, Indiens, dangers, science ou gloire,
Il le voulut, ainsi je contai mon histoire.
Parfois Desdemona, d'un air triste et touché,
Venait entre nous deux, s'asseoir, le front penché,
Quittait l'appartement pour un ordre, une affaire,
Et puis elle rentrait et restait sans rien faire,
Et d'une oreille avide écoutait mes propos.
Je l'avais remarqué. Dans un jour de repos,
Elle se trouvait seule et me fit la prière
De lui redire encor l'histoire toute entière.
Je voyais en parlant des larmes dans ses yeux,
Et lorsque je me tus, les élevant aux cieux,
Elle rougit, et dit : Que ce voyage étrange
Était touchant! et puis ajouta : Qu'en échange
D'un tel récit, son cœur donnerait de l'amour
Si quelqu'un en faisait un pareil quelque jour.
Je pus à cet aveu parler sans crime extrême.
Pour mes périls passés elle m'aima; de même,

¹ On voyait de découvrir alors le nouveau monde.

Je l'aimai quand je vis qu'elle en avait pitié.
A toute ma magie on est initié.
Seigneurs, consultez-la, je la vois qui s'avance.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; DESDEMONA *entre vêtue de blanc et voilée à demi*. YAGO *l'accompagne suivi des officiers du sénat*.

LE DOGE, à Brabantio.

Je l'avoue, et l'avoué peut-être vous offense,
Je crois qu'à ce discours si digne d'intérêt,
Sans m'irriter ma fille aussi s'attendrait.

BRABANTIO.

Écoutez-la parler, je vous prie, elle-même;
Et si sa voix confesse au sénat qu'elle l'aime,
Plus de reproche ensuite à l'homme, sur ma foi
Je renonce à ma plainte.

(A sa fille.)

Approchez; dites-moi

Lequel de nous a droit à votre obéissance?

DESDEMONA.

Je vois ici, mon père, une double puissance;
Mon éducation et ma vie ont été
Votre bien jusqu'ici, mais à la vérité,
Je n'avais d'autre nom encor que votre fille:
Je suis femme à présent, et dans votre famille
J'amène mon mari. Vous le voyez. Autant
Ma mère vous montra jadis de dévouement,
Autant j'en dois au More, à mon seigneur et maître.

BRABANTIO.

Que Dieu soit avec vous! J'ai fini. Donnez l'être
A de pareils enfants. Mieux vaut les adopter!
More, approche. Je vais, non sans la regretter,
Te donner celle-ci, que, de toute mon âme
J'aurais voulu sauver et ne pas voir ta femme.
Heureux de rester seul.

(A sa fille.)

Je sens trop tard le prix

Des rigueurs, ton départ me l'a trop bien appris!
Aux affaires d'État, seigneur!...

LE DOGE.

C'est une injure

Qui peut se pardonner.

BRABANTIO *s'assied en grommelant*.

Seigneur, je vous conjure,

Aux affaires d'État. Verriez-vous d'un bon œil
Le Turc vous prendre Chypre? Hélas! un noble orgueil
Souffre d'un froid avis donné dans la misère;
Les conseils ne sont pas moins pesants pour un père
Que ne l'est sa douleur. Les consolations,
Les maximes qu'on jette à nos affections,

Appareil à tout mal, baume à toute blessure,
N'ont jamais du chagrin adouci la morsure;
Que le cœur brisé saigne et guérisse en repos,
Et non par des discours, mots nuls, vides propos!
Aux affaires d'État!

LE DOGE.

Une importante place

Peut nous être enlevée et le Turc la menace;
C'est ce qui nous occupe. Othello, vous savez
Que Chypre a des remparts faibles, mal préservés,
Sans vaisseaux. A l'armer que tout votre art s'applique.
L'île a de bons chefs, mais l'opinion publique,
Souveraine maîtresse en ces événements,
Vous a nommé d'après nos communs sentiments.

OTHELLO.

Magnifiques seigneurs, depuis longues années,
L'habitude qui peut tout sur nos destinées,
M'a fait trouver partout, dans les camps et sur mer,
Un sommeil de soldat, aussi dur que le fer.
A votre ordre je sens l'ardeur de ma jeunesse.
Renaissent les travaux! Que le péril renaisse!
J'entreprends votre guerre et ne demande rien
Qu'un sort digne du rang de ma femme et du mien.

LE DOGE.

Elle peut, s'il vous plaît, demeurer chez son père.

BRABANTIO.

Je ne veux pas.

OTHELLO.

Ni moi.

DESDEMONA.

Ni moi, seigneur. J'espère

Obtenir de vous tous la faveur de choisir.
Je ne goûterais pas le pénible loisir
D'habiter chez mon père et dans une demeure
Où d'amers souvenirs renaitraient à toute heure.
Les orages du sort que j'ai couru chercher
Ont bien assez prouvé qu'Othello m'était cher.
Mais qu'ai-je aimé dans lui? sa grandeur valeureuse,
Sa gloire; aussi, seigneurs, je serai moins heureuse
Si l'on doit me ravir l'aspect victorieux
Des honneurs dont l'éclat est l'amour de mes yeux;
Étant vouée à lui, je le suis à la guerre;
Je me sens courageuse autant qu'il me rend fière,
Et rester, c'est languir dans un pesant ennui;
Seigneurs, permettez-moi de partir avec lui.

OTHELLO.

Allez aux voix, seigneurs, sur sa simple demande
Je viens m'y joindre afin que le sénat s'y rende;
Non dans un intérêt d'amour, mais pour montrer
Que dans tous ses desirs, son mari veut entrer.
Je n'en suis pas moins tout aux ordres de Venise.

LE DOGE.

Elle vous charge seul d'une vaste entreprise;

¹ She lov'd me for the dangers I had pass'd
And I lov'd her, that she did pity them.

J'ai tâché de conserver à ce récit le caractère de grandeur et de simplicité si touchant dans l'original; et là où se trouve le *chant*, selon mon système, j'ai cherché à être aussi littéral que possible; quelquefois, comme le verront ceux qui savent également bien les deux langues, j'ai réussi à mettre le mot sous le mot. Car, en les cherchant avec soin, on trouve d'éton-

nantes et fraternelles analogies entre la langue anglaise et la nôtre, qui fut entée par Guillaume le Conquérant sur le vieux saxon. Le vieil anglais conserve l'a muet du français dans une foule de mots, et la première édition de Shakspeare, sur laquelle j'ai fait ce travail, est remplie d'expressions de notre ancien langage; en les remettant en usage on pourrait, *en prose*, traduire l'ancien anglais mot à mot. Il y aurait encore là-dessus tout un système à construire; et quoique ce soit ma manie ordinaire, je m'en absten-

Que Desdemona reste ou s'embarque avec vous,
Décidez-le et partez ; il est urgent pour nous
Que ce soit cette nuit.

DESDEMONA.
Cette nuit ?

LE DOGE.

Oui.

OTHELLO.

N'importe ! —

Que votre volonté sur notre amour l'emporte,
Je pars. Un officier plein d'honneur et de foi,
Yago l'amènera quelques jours après moi.

LE DOGE.

Je suis content.

(*A Brabantio.*)

Pour vous, seigneur, veuillez m'entendre,
Vous pouvez, sans faiblesse, à tant d'amour vous rendre,
Car si la vertu seule est belle, en vérité
Rien n'est à votre fils comparable en beauté.

(*Il se lève pour sortir avec le sénat.*)

BRABANTIO.

More, veille sur elle avec un œil sévère,
Elle te peut tromper, ayant trompé son père.

(*Il sort avec tous les sénateurs.*)

OTHELLO.

J'engagerais ma vie à l'instant sur sa foi.

(*A Desdemona.*)

Viens, je n'ai plus qu'une heure à passer avec toi.

SCÈNE X.

RODRIGO ET YAGO restent seuls.

RODRIGO.

Yago !

YAGO.

Quoi ?

RODRIGO.

Savez-vous le coup que je médite ?

YAGO.

D'aller au lit dormir ?

RODRIGO.

Mon âme soit maudite,

Si je ne vais demain me noyer ?

YAGO.

Croyez-moi :

Vous serez moins aimable ensuite ; mais pourquoi
Vous noyer ?

RODRIGO.

C'est que vivre est une maladie,
Dont le seul médecin est une main hardie.

YAGO.

O lâche ! Sur ce monde et sous ces larges cieux,
Depuis cinq fois sept ans je promène mes yeux,
Et je n'ai pas encor résolu ce problème
De trouver un mortel qui sût s'aimer soi-même.
Si jamais une femme a causé mon trépas,
J'approuve de grand cœur qu'on ne m'enterre pas.

RODRIGO.

Que faire ! je rougis d'être épris de la sorte ;
Mais j'ai beau l'exciter, ma vertu n'est pas forte.

YAGO.

La vertu ! mot oisieux. C'est de soi qu'on dépend,
Comme un sillon du grain que la main y répand.
Nous récoltons ainsi l'orge pure et l'ivraie.
Écoutez, Rodrigo, ma morale est la vraie.

Ce que vous appelez amour n'existe pas ;
C'est un bouillonnement du sang impur et bas
Qui nous emporterait jusques à la démence,
Sans la volonté. — Là, notre règne commence.
Soyons hommes. — Devant une femme ployer !
S'arracher les cheveux et pleurer ! se noyer !
Ce sont de jeunes chats aveugles que l'on noie.
Mais vous ! levez la tête ; allons, que je vous voie
Agir en gentilhomme. Emportez de l'argent,
Embarquez-vous ; un temps de guerre est exigeant,
Je le répète encor : de l'argent dans la bourse,
Avant peu vous verrez se tarir dans sa source
Leur grande passion. Un violent début
Se ralentit ; bientôt vous atteindrez le but.
Mais de l'argent. — L'amour d'un More est très-frivole
Et sa flamme brûlante au bout d'un mois s'envole.
Pour sa femme, elle est jeune ; elle devra changer,
Elle le doit. Un fou peut donc seul s'affliger.
Vous voulez vous damner ? du moins allez au diable
Plus gaiement que par eau. L'enfer est supportable,
Quand on a fait son coup. — Mais de l'argent. — Allez,
Dés honorez, trompez, désolerez, accablez
Le noir hideux. Je vois que tout dans cette proie
Sera bonheur pour vous, pour moi vengeance et joie ;
Mais cherchez de l'argent. Donnez-moi votre main,
Jurez-moi de vivre.

RODRIGO.

Oui.

YAGO.

De partir.

RODRIGO.

Oui.

YAGO.

Demain.

RODRIGO.

Oui, je vendrai mes biens ; j'y vais.

YAGO.

Plus de noyade !

RODRIGO.

Non ; à demain.

YAGO.

Surtout de l'argent, camarade !

(*Rodrigo sort.*)

SCÈNE XI.

YAGO.

C'est ainsi que je prends dans mon vaste filet
La dupe qui m'écoute et l'emporte où me plaît.

Et ne serais-je pas coupable et sans excuse,
Si je perdais mon temps, sans employer la ruse
Et sans le fasciner par quelque adroit conseil,
A bavarder une heure avec un sot pareil ?
Je hais le More. On dit partout que, sans scrupule,
Il m'a stigmatisé d'un affront ridicule :
J'ignore si c'est vrai, mais pour ce fait obscur
J'agirai comme si j'en avais été sûr.

Son estime, je l'ai ; c'est un grand point. La place
De Cassio me convient ; double sujet d'audace !
Il faut la conquérir ; mais comment ? — Quoi ! comment ?
Je suppose à sa femme un secret sentiment,
Certaine privauté par moi souvent surprise,
Entre elle et ce Cassio dont je la dis éprise.
J'ai conçu mon projet ; qu'il mûrisse ce fruit
Aux flammes de l'enfer, aux ombres de la nuit !....



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La nuit.

Un port de mer dans l'île de Chypre. Une plate-forme. On découvre la mer et le port. A gauche de la scène un promontoire et la citadelle, à droite un corps de garde. Un violent orage gronde et agite les flots. Le peuple de Chypre est groupé sur le rivage avec les matelots.

MONTANO ET DEUX OFFICIERS.

MONTANO.

De la pointe du cap, que voyez-vous en mer ?

PREMIER OFFICIER.

Rien encor ; — rien. Je vois les vagues écumer
Et s'élever si haut, si haut, qu'entre les nues
Et ces eaux qui me sont depuis longtemps connues,
Je ne puis signaler une voile.

MONTANO¹.

Je crois

Que jamais vents du nord si fougueux et si froids
Ne vinrent ébranler nos remparts ; si la terre
De ce vaste ouragan est ainsi tributaire,
Quels flancs de bois tiendront sur nos bords dangereux
Quand des montagnes d'eau s'iront briser sur eux ?
Que va-t-il arriver ?

¹ Note pour la scène. — Si les théâtres où l'on jouera ceci n'ont pas de décors assez parfaits pour exécuter de point en point cette description et montrer une mer furieuse, il sera mieux de faire cette coupure.

MONTANO.

Je crois

Que jamais vents du nord si fougueux et si froids
N'ont sur nous déchainé les orages du pôle.

SECOND OFFICIER.

Voyez, l'onde a brisé les trois chaînes du môle.

SECOND OFFICIER.

Que l'escadre Ottomane

Va se perdre. Voyez ce nuage qui plane
Et ce peuple de flots qui semble l'assiéger ;
Avancez ; voyez-vous ces lames se plonger
Dans un immense abîme et bientôt, dans leur course
Escalader au ciel les sept flammes de l'ourse,
Redescendre et soudain se relever encor
Pour éteindre l'éclat de ces étoiles d'or,
Immobiles gardiens placés autour du pôle.
Voyez ; l'onde a brisé les trois chaînes du Môle.
C'est un temps sans exemple !

MONTANO.

Oui, les Turcs ont péri

S'ils n'ont pas su trouver quelque rade à l'abri.

TROISIÈME OFFICIER, qui entre.

Des nouvelles ! seigneur ! la campagne est finie,
La tempête effrénée, à nos armes unie,
A renversé les Turcs, leurs vaisseaux, leurs projets ;
Janissaires, visirs, et princes et sujets,
Ils sont tous dans la mer avec leur entreprise ;
Et nous l'avons appris d'un vaisseau de Venise.

MONTANO.

Dites-vous vrai ?

TROISIÈME OFFICIER.

Tenez, on peut le voir d'ici

Ce beau navire ! à l'ancre ; en rade, le voici !
Bâtiment de Vérone assez fort ; il débarque
Un équipage armé dans lequel on remarque
Michel Cassio, qu'on dit être le lieutenant
D'Othello qui lui-même est en mer maintenant ;
Car si nous en croyons ce qu'on ajoute encore,
Chypre pour gouverneur aura l'illustre More.

MONTANO.

Tant mieux, il en est digne.

TROISIÈME OFFICIER.

Ah ! ce même officier
Qui du malheur des Turcs triomphe le premier,
Parait triste et rêveur, se tourmente et répète
Qu'Othello reste en mer en proie à la tempête.

MONTANO.

Que le ciel le préserve et lui soit en appui !
Je le connais, je l'aime, ayant servi sous lui ;
Car c'est en vrai soldat qu'il commande ses hommes.
Mais avançons plus loin sur la plage où nous sommes :
Peut-être les marins du navire ont raison ;
Cherchons à voir ce brave au bout de l'horizon.

PREMIER OFFICIER.

La voile peut paraître aux lueurs de l'aurore.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CASSIO, *qui vient de débarquer.*

CASSIO.

Grâce au noble officier qui parle ainsi du More !
Puisse-t-il échapper au choc des éléments !
Notre métier, messieurs, a de cruels moments.
Je l'ai perdu sur mer.

MONTANO.

A-t-il un bon navire ?

CASSIO.

Vous avez des récifs où le meilleur chavire ;
Mais le sien est très-bon, son pilote est savant,
Et dans les eaux de Chypre a navigué souvent ;
Aussi, j'espère encore.

DES VOIX *dehors.*

Une voile ! une voile !

CASSIO.

J'ai peut-être bien fait de croire à son étoile.

PREMIER OFFICIER.

La ville est désertée, et tous les habitants
Signalent à grands cris la voile en même temps ;
On dit qu'elle a déjà doublé la grande roche ;
Le canon va tirer bientôt à son approche.

CASSIO.

Il me semble d'avance y voir le gouverneur !
On tire !

(Le canon tire.)

PREMIER OFFICIER.

Entendez-vous, c'est la salve d'honneur.
J'y cours.

(L'officier sort.)

SCÈNE III.

CASSIO, MONTANO.

MONTANO.

Mais, dites-moi, vient-il seul, sans sa femme ?
On le dit marié.

CASSIO.

Sans doute, et sur mon âme
Il a conquis un ange, au-dessus mille fois

Des portraits, des récits ; vous les trouveriez froids
En la voyant ; elle est parfaite en toute chose ;
De toutes les vertus sa vertu se compose ;

(A l'officier qui revient.)

Il l'amène avec lui dans Chypre. Eh bien ! sait-on
Qui vient de prendre terre ?

L'OFFICIER.

Un officier, son nom

Est Yago ; son métier, marin ; son grade, enseigne.

CASSIO.

Il ne mérite pas, celui-là, qu'on le plaigne,
Il est toujours heureux ! — Ainsi tous les dangers,
Les tempêtes, les flots, les écueils étrangers
Et les sables couverts, dont l'embûche puissante
Épie à son passage une nef innocente,
Tous enchantés, séduits, émus par la beauté,
Ont laissé dans leur sein passer en sûreté
Desdemona.

MONTANO.

Qui donc ?

CASSIO.

Hé ! c'est la souveraine

De ce grand général, car il la traite en reine.
Yago l'a sous sa garde, et fait bien son devoir.
Leur arrivée ici devance notre espoir ;
Sept jours de traversée avec un tel orage !

(Se tournant vers la croix du port.)

Grand Dieu ! préserve encore Othello de sa rage,
Donne à sa voile un peu de ton souffle puissant.

SCÈNE IV.

Le canot du navire aborde, il en descend : DESDEMONA, EMILIA, YAGO, RODRIGO, DES FEMMES ET DES SERVITEURS.

CASSIO.

Voici Desdemona. Voyez. Elle descend ;
Habitants, fléchissez le genou devant elle.
Noble dame, salut ! la faveur immortelle
A votre jeune vie a donné du secours,
Puisse-t-elle de même assurer tout son cours !

DESDEMONA.

Merci, brave Cassio ! mais ne pourrais-je apprendre
Quand mon prince et seigneur à Chypre doit se rendre ?

CASSIO.

Il vient, madame, il vient, bientôt vous le verrez.

DESDEMONA.

Hélas ! je crains pourtant... vous fûtes séparés,
Quel jour ?

CASSIO.

Depuis hier par ce terrible orage ;
Mais il semble à présent calmé. Prenez courage,
Le canon...

*(Le canon tire.)*LES VOIX, *au loin.*

Un navire, un navire !

(On entend le canon longtemps.)

PREMIER OFFICIER.

A présent

C'est encore un ami qui salue en passant
Et fait les trois signaux devant la citadelle.

CASSIO.

Voyez-le pour madame, et revenez près d'elle.

(*A Yago.*) (*L'officier sort.*)

Cher Enseigne, soyez notre convive ici,

(*A Emilia.*)

Et bien venu de tous; et vous, madame, aussi,
Souffrez ce libre accueil d'un marin.

(*Il lui donne la main.*)

YAGO, brusquement.

Sur mon âme

Vous pouvez librement causer avec ma femme,
Vous en aurez assez, comme moi, dans un jour.
CASSIO, à Desdemona qui fait un geste d'étonnement.
C'est un soldat meilleur sur la mer qu'à la cour;
Il faut lui pardonner.

EMILIA, en riant, à Yago.

Sans qu'on vous interroge

Vous vous chargez bientôt de faire mon éloge.

(*Elle suit Desdemona qui fait quelques pas vers
le port en donnant la main à Cassio.*)

YAGO, seul sur le devant de la scène et les observant.

Il lui prend les mains. Bon! et lui parle bas! Bien,
Le papillon s'attrape au plus faible lien,
Dans celui-ci, Cassio, je te prends avec elle!
C'est cela. Parle-lui, souris bien à ta belle.
Tu seras dégradé pour ces fadaïses-là.
Un baiser sur tes doigts, bien, bravo! c'est cela!
Pour que ta main le rende à sa main qu'elle touche,
Puissent tous ces baisers empoisonner ta bouche!

(*On entend une trompette.*)

Voici le More. Ha! ha! sa trompette!

CASSIO.

Allons tous,

C'est lui-même!

DESDEMONA.

O bonheur!

CASSIO.

Il s'avance vers nous.

DESDEMONA.

Je veux que ce soit moi qu'il trouve la première.
Le voici, je le vois.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, OTHELLO entre avec sa suite et
embrasse Desdemona.

OTHELLO.

O ma belle guerrière!

DESDEMONA.

Mon Othello!

OTHELLO.

Ma femme! ô ma jeune beauté!
O délice et repos de mon cœur tourmenté!
Que le son de ta voix est doux à mon oreille!
Aux sifflements des airs que la mort se réveille,
Que ma barque se livre encore aux flots puissants,

Si mon jour doit venir, qu'il vienne, j'y consens;
Car jamais, quel que soit ton cours, ô destinée!
Une telle heure encor ne me sera donnée.

DESDEMONA.

Puisse-t-elle renaitre, et puissent nos amours
S'accroître encore avec le nombre de vos jours.

YAGO, à part.

Charmant duo! la harpe au théorbe s'accorde!
Mais de leurs instruments, je briserai la corde.

OTHELLO.

Venez donc, allons voir la citadelle; amis,
A d'autres temps pour nous les combats sont remis,
Les Turcs sont détruits.

(*A Desdemona.*)

Vous, croyez, ma bien-aimée,
Que Chypre est un pays dont vous serez charmée;
Les habitants sont bons et m'aimaient autrefois:
Ils vont idolâtrer la beauté de mon choix...
Mais je parle toujours... Dans mes yeux, ils vont lire
Que l'excès du bonheur me cause un vrai délire;
Entrons...

(*Othello et Desdemona se dirigent avec leur suite
vers la citadelle. Les habitants se retirent; il ne
reste qu'une sentinelle devant le corps de garde,
placé à droite de la scène. La citadelle est en
face à gauche.*)

SCÈNE VI.

YAGO, RODRIGO.

YAGO.

Vous êtes brave. Écoutez-moi, mon cher,
Il faut venir au port, cette nuit, me chercher,
Et sur Desdemona vous en saurez de belles;
Vous, jeune débutant qui croyez aux rebelles,
Que direz-vous si tout vous prouve maintenant
Qu'elle est, sans le cacher, folle du lieutenant.

RODRIGO.

De Cassio? je ne puis croire cela!

YAGO.

Silence!

Laissez-vous éclairer. On sait la violence,
Sans borne, avec laquelle Othello fut aimé;
Le cœur de cette femme en un jour fut charmé,
Charmé de quoi? d'un conte à dormir, d'une histoire
De voyages, qu'elle eut la sottise de croire.
Pour ces fables en l'air, pensez-vous bonnement
Que la Desdemona l'aime éternellement?
Point du tout, pour la belle il faut tout autre chose;
Un bonheur plus réel, moins froid, qui se compose
De mieux que d'admirer le teint d'un homme noir.
Quel plaisir pensez-vous que l'on éprouve à voir
Le diable? Ah! croyez-moi, quand de l'adolescence
L'amour dans une femme usa l'effervescence,
Pour rendre quelque flamme à la satiété,
Il faudrait des rapports dans l'âge et la beauté,
Dans les goûts enfantins qu'elle conserve encore,
Et c'est là justement tout ce qui manque au More.
Cherchons donc qui pourrait lui donner tout cela,

Cassio; car tout exprès le ciel l'a placé là
 Pour attraper au vol cette bonne fortune.
 Adresse, or, il a tout, de conscience aucune!
 Ou bien pour les dehors, juste ce qu'il en faut
 Pour mettre, par son air, les jaloux en défaut.
 Beau, jeune et délié, tendre, plaisant et leste,
 Rusé comme un démon, méchant comme la peste;
 Aussi la belle en tient et le connaît à fond.

RODRIGO.

Oh! que dites-vous là? tout Venise répond
 De sa haute vertu.

YAGO.

Vertu? fausse monnaie!
 Ils n'ont pas comme moi mis le doigt sur la plaie.
 N'avez-vous donc pas vu tout à l'heure sa main
 Dans celle de Cassio?

RODRIGO.

Oui.

YAGO.

C'était le chemin
 D'un bonheur rapproché, mystérieux prélude
 A la conclusion que personne n'élude,
 Dénoûment bien certain, qu'on pourrait se charger
 De prévenir. — Laissez Yago vous diriger.
 L'entreprise à présent peut être décisive,
 Et Cassio répondra de tout, quoi qu'il arrive.
 Je vous ai fait venir (et ce n'est pas pour rien)
 De Venise, et je veux vous amener à bien.
 Veillez toute la nuit; voici votre consigne.
 Sitôt que vous verrez ma main faire ce signe,
 Quand nous rencontrerons Cassio, suivez ses pas,
 Tâchez de l'irriter, il ne vous connaît pas;
 Discipline ou rang, tout peut être votre texte;
 Il vous en fournira lui-même le prétexte.
 A se mettre en colère il ne sera pas lent.

RODRIGO.

Bien! soit! c'est bon! c'est dit!

YAGO.

Il est né violent :
 S'il vous frappe, aussitôt j'exciterai dans l'île
 Une émeute à troubler tout le port et la ville :
 Il voudra l'apaiser, il y succombera.
 Dès lors le seul rival pour vous disparaîtra.
 C'est le bon moyen.

RODRIGO.

Moi, je trouve la pensée
 Excellente, très-sûre, et l'action aisée.

YAGO.

Je vous la garantis. Dans un moment, venez
 Me rejoindre au château, les ordres sont donnés
 Pour le débarquement.

RODRIGO.

Que je vous remercie!

Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

YAGO, seul.

Va-t'en rêver à ton amour transi!
 Fat ridicule. Et nous, rêvons à nos projets!
 Oui! qu'elle aime Cassio! Tous les mauvais sujets
 Étant leurs favoris, je le croirais sans peine.
 Le More, quoiqu'il soit l'objet seul de ma haine,
 Possède une âme noble, aimante; il se pourrait
 Qu'il fût un mari tel, au fond, qu'il le paraît.
 Eh bien! j'aime la belle aussi; mais ma tendresse
 N'est pas comme la leur, car ce qui m'intéresse,
 Ce qui m'entraîne, moi, c'est l'attrait seul du mal,
 Le besoin de punir ce monstre oriental,
 Que je soupçonne fort d'avoir séduit ma femme.
 Cette pensée horrible empoisonne mon âme,
 Me dessèche le cœur, me dévore le sein;
 Rien ne peut me guérir, à moins que mon dessein
 Ne s'accomplisse : il faut que de lui je me venge
 Sur sa femme, et je veux que ce soit par l'échange.
 Il marchera de pair avec Yago, sinon
 Je le rendrai jaloux à perdre la raison.
 Afin que le gibier cède à notre poursuite,
 Employons Rodrigo que je mène à ma suite;
 C'est un traqueur ardent qui battra bien le bois.
 Bientôt, Michel Cassio, vous êtes aux abois,
 Et le More abusé me donne votre place.
 Conduisant ses fureurs avec un front de glace,
 Je l'amène à chercher, récompenser, chérir
 Celui qui le rendra triste au point d'en mourir,
 Au point de déchirer ses entrailles de More.
 (Ridant son front.)
 Tout est ici; mais tout est bien confus encore.
 Pensons. Que mon projet, médité sagement,
 Ne se dévoile pas avant le dénoûment.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

Entre un Héraut, tenant une proclamation; le peuple le suit en traversant la scène de la citadelle au corps de garde. En même temps Othello, suivi de ses officiers, sort du château et va donner ses ordres sur la rive, et disparaît un moment derrière le corps de garde; après la proclamation, il revient.

LE HÉRAUT lit.

D'après le bon plaisir d'Othello, toute l'île,
 Les forts et le château, les remparts et la ville
 Seront illuminés, on placera des feux
 Sur chaque toit. Ce soir on permet tous les jeux.
 Chacun peut prolonger la fête en sa demeure
 Depuis ce moment-ci jusqu'à la douzième heure.
 Le noble général sait et vous fait savoir
 Le naufrage des Turcs. Il s'attend à vous voir
 Célébrer dignement cette grande journée,
 Ce coup du ciel par où la guerre est terminée;
 Son mariage ajoute au bonheur général.
 Que Dieu défende Chypre et le noble amiral!
 (Acclamation. Il sort suivi du peuple.)

SCÈNE IX.

Une place ornée gothique devant la citadelle.

OTHELLO, *passant au fond du théâtre, suivi d'un officier et rentrant dans la citadelle.*

Le repos de la nuit, cher Cassio, vous regarde ;
Allez placer vous-même et surveiller la garde.
Donnons aux habitants l'exemple rigoureux
De l'ordre le plus strict, pour l'escadre et pour eux.

CASSIO.

Général, mon enseigne a déjà sa consigne,
C'est Yago.

OTHELLO.

Qu'il vous aide à tout, il en est digne ;
Bonsoir. Demain matin venez à mon réveil.
(Il entre dans la citadelle.)

SCÈNE X.

CASSIO, YAGO *qui entre.*

CASSIO.

Allons, Yago, voici le coucher du soleil.
Au corps de garde !

YAGO.

Oh ! oh ! Lieutenant, pas encore ;
Je ne suis pas pressé comme l'illustre More ;
Desdemona l'attend et l'on peut concevoir
Que sans peine, avant l'heure, il nous quitte ce soir.

CASSIO.

Oui certe. Elle me semble une femme accomplie.

YAGO.

J'en suis sûr, lieutenant, vous la trouvez jolie ?

CASSIO, *avec froideur.*

Très-bien !

YAGO.

Vous aimeriez une Desdemona,
N'est-ce pas ? Quel âir tendre, ardent ! Quel œil elle a !
CASSIO, *avec réserve.*

Un œil tendre, et pourtant un regard très-modeste.

YAGO.

Allons, c'est bien ! qu'ils soient heureux là-haut. Du reste
J'ai deux flacons de vin, avec deux bons amis
Qui nous empêcheront de rester endormis.
Si vous voulez...

CASSIO.

Non, pas ce soir. Je le confesse,
Ma tête à ce jeu-là n'apporte que faiblesse,
Et, depuis que je sers, j'ai toujours regretté
Qu'un plaisir moins bruyant ne pût être inventé.

YAGO.

Un verre seulement pour leur être agréable,
Et puis, si vous voulez, vous quitterez la table.

CASSIO.

Non, pour un verre seul d'un vin très-affaibli
Je suis déjà troublé. Je mettrais en oubli

Mes devoirs. J'en craindrais quelque funeste suite.

YAGO.

Vous, soldat ! d'un enfant aurez-vous la conduite ?
Dans un soir de plaisir ?...

CASSIO.

Eh bien ! où sont-ils ?

YAGO.

Là.

CASSIO.

Allons-y donc ! Pourtant je n'aime pas cela.
(Il entre au corps de garde.)

YAGO, *seul.*

Si je puis l'amener à se verser rasade
Il ne tardera pas à faire une algarade.
Rodrigo, d'autre part, que l'amour rend plus sot
Qu'il ne fut en naissant, va s'enivrer bientôt,
Car je l'ai laissé là buvant à sa maîtresse.
J'ai tant fait circuler la bouteille traitresse
Que trois braves de Chypre au cœur fier et hautain
Sont de garde et se vont battre jusqu'au matin.
Maintenant au milieu du troupeau sans vergogne
Je vais lancer Cassio comme un cinquième ivrogne ;
Ils reviennent, s'ils font tout ce que j'ai rêvé,
Ma barque voguera seule, et je suis sauvé.

SCÈNE XI.

YAGO, *rentrent CASSIO ET MONTANO AVEC D'AUTRES OFFICIERS, sortant du corps de garde.*

CASSIO.

Par le ciel ! ils m'ont tous versé de larges pintes !

MONTANO.

Bien peu, foi de soldat ; lieutenant, pas de plaintes.

YAGO.

Holà ! du vin ! chantons ! apportez-moi du vin !

(Il chante en versant à boire à Cassio, et lui passe un verre plein, il le reçoit d'un homme placé à sa gauche.)

Le bon Étienne
Que Dieu soutienne
Fut un grand roi,
Un bien digne homme,
Plus économe
Que toi ni moi,
Son manteau jaune
Coûtait par an
Un sou tournoi ;
Toi, petit page
De bas étage
Qui fais tapage,
Le vaux-tu, toi ?
Ta vieille veste
Est plus modeste
Qu'un habit leste,
Mets-la, crois-moi.
Fuis comme peste
L'orgueil funeste,
Sois doux et preste,
Sers, verse et boi.

CASSIO.

Par la terre et le ciel! c'est un couplet divin.

YAGO, *riant*.

Vous êtes bien poli. Ce fut en Angleterre
Que je l'appris; ce peuple a le vrai caractère
Du solide buveur.

CASSIO.

Répétez-le. Non, non!

Qui fait ceci devient la honte de son nom.

Le Ciel domine tout; les hommes et les femmes
Seront jugés ensemble, et vous verrez des âmes
Qui monteront au Ciel, d'autres qui descendront.

(*Yago lui fait passer des verres pleins sans qu'il
s'en aperçoive.*)

YAGO.

C'est une vérité.

CASSIO.

Sans vouloir faire affront

A mes chefs, je serai sauvé.

YAGO.

J'ai l'espérance

De l'être aussi.

CASSIO.

C'est bon, soit; mais la lieutenante
Passe avant vous, ainsi n'en parlons plus. Que Dieu
Pardonne nos péchés. Je ne vais qu'en bon lieu.
Parbleu, ne croyez pas, messieurs, que je sois ivre;
(*En montrant Montano.*)
Ceci c'est mon enseigne; et d'ailleurs je sais vivre,
Je marche bien!

(Les officiers rient.)

TOUS *rient*.

Très-bien.

CASSIO.

Je ne chancelle pas.

TOUS *rient*.

Non, non!

CASSIO.

J'irais tout droit pendant cinquante pas.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MONTANO, YAGO.

YAGO, à Montano.

(Montrant Cassio qui s'en va.)

Eh bien! cet officier a bonne renommée.
Ce serait un César pour guider une armée.
Mais voilà son défaut, qui malheureusement
Balance ses vertus non moins exactement
Que la nuit fait le jour dans le temps du solstice.
Cela fait pitié. Mais aux yeux de la justice
Il est fâcheux de voir cette lie à sa merci.

MONTANO.

C'est un très-grand malheur! Est-il souvent ainsi?

YAGO.

De son sommeil, hélas! c'est toujours le prélude,
Et le joug est si fort de sa triste habitude
Qu'il ne pourrait dormir par nos travaux lassé
Si par l'ivresse encor son lit n'était bercé.

MONTANO.

Il faut en prévenir le général.

YAGO, apercevant Rodrigo qui entre, court au-
devant de lui et lui dit tout bas:

De grâce,

Suivez Cassio, courez, vous le voyez qui passe.

MONTANO, poursuivant sans avoir entendu Yago
parler à Rodrigo.

Avertir Othello serait notre devoir.

YAGO.

Ce ne sera pas moi! J'aime mieux ne rien voir.

Cet officier m'est cher et je crois que ma tâche

Est de le conseiller. Mais que de bruit!

(On entend crier: Au secours! au secours! et un
cliquetis d'épées.)

SCÈNE XIII.

Entre CASSIO, poursuivant RODRIGO.

CASSIO.

Toi, lâche!

Toi, brigand!

MONTANO.

Qu'est-ce donc?

CASSIO.

Un drôle, sans façon!

Venir sur mon devoir me faire la leçon?

Je veux l'assommer!

RODRIGO.

Vous?

CASSIO, à Montano qui le retient.

Laissez-moi le poursuivre.

MONTANO.

Non.

CASSIO.

Laissez-moi, vous dis-je.

MONTANO.

Allez. Vous êtes ivre.

CASSIO. Il attaque Montano, ils se battent.

Ivre?

YAGO, qui a tout observé à part, dit tout bas à Rodrigo.

Sortez, courez, qu'on sonne le tocsin;

Appelez au secours, criez à l'assassin;

Parcourez toute l'île et répandez l'alarme.

(Rodrigo sort.)

(Haut.)

Eh quoi, cher lieutenant, ensanglanter son arme!

Ici? Cher Montano! messieurs! séparez-vous!

Au secours!

(On entend la cloche.)

Le tocsin! Grands Dieux! où sommes-nous!

La ville se réveille!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, OTHELLO entre avec sa suite.

OTHELLO.

Eh! qu'est-ce donc?

MONTANO, continuant à se battre avec Cassio.

Qu'il meure!

Mon sang coule. Brigand! Je suis blessé.

OTHELLO.

Demeure,

Sur ta vie!

YAGO, avec affectation.

Arrêtez, Montano, lieutenant,

Vos devoirs, votre honneur.

OTHELLO.

Désordre surprenant!

Infâme! sommes-nous des Turcs? Quoi! des querelles
Comme on n'en voit jamais parmi les infidèles!
De par la sainte Croix! séparez-vous, ou bien
Qui croisera le fer rencontrera le mien.
La ville à ce tocsin d'épouvante est glacée,
Faites taire au plus tôt cette cloche insensée.
Que l'on m'explique tout. Yago, plein de douleur,
Consterné, dites-moi votre tort ou le leur;
Au nom de l'amitié, parlez-moi, je l'exige.

YAGO.

Hélas! je ne sais rien, seigneur, c'est un prodige!
Ils sont restés unis jusques à ce moment
Comme une fiancée avec son jeune amant,
Dans la salle de garde et dans celle où nous sommes;
Puis tout à coup j'ai vu se battre ces deux hommes,
J'en ignore la cause encore, mais je sais
Que j'ai cru voir deux fous l'un sur l'autre élançés.

OTHELLO.

Cassio! vous oublier ainsi!

CASSIO.

Faites-moi grâce!

Je ne saurais parler.

OTHELLO.

Ce silence me lasse.

Vous, digne Montano que l'on dit juste et bon,
Vous dont personne ici ne prononce le nom
Sans y joindre un éloge et dont la vie est pure,
Comment avez-vous pu perdre toute mesure
Et mériter le nom de batailleur de nuit?

MONTANO, soutenu par deux soldats.

Noble Othello, je suis blessé; je suis réduit
A garder, malgré moi, le plus profond silence.
Parler me fait souffrir. Lorsque la violence
Vient assaillir un homme et le frapper, il doit
Défendre sa personne et certe en a le droit.

OTHELLO, avec une colère croissante.

Ah! par le ciel, mon sang se révolte et s'enflamme
Au point que la fureur va gouverner mon âme!
Si je lève le bras, le plus fier de vous trois
Pourra bien se sentir écrasé de son poids;
Je veux de tout ce bruit connaître l'origine:
J'en punirai l'auteur, je jure sa ruine
Fussions-nous tous les deux sortis du même sein.
Quoi! réveiller aux cris de meurtre et d'assassin
Une place de guerre agitée, une ville
Toute craintive et prête à l'émeute civile,
Au poste de la garde! au fort! c'est monstrueux!

¹ *Are we turn'd Turks?*

Voici le mot vrai et simple, le trait de localité et de circonstance. Othello ne doit pas perdre une occasion d'insinuer à Chypre le mépris des Turcs.

Yago, qui commença? nommez-le. Je le veux.

MONTANO.

Si par quelque amitié vous altérez la chose,
Vous n'êtes pas soldat.

YAGO.

Mon général, je n'ose

M'expliquer. Je voudrais dire la vérité,
Vous me serrez de près. Mais d'un autre côté
Je ne voudrais pas nuire à Cassio. Je préfère
Qu'on me rende muet. Pourtant voici l'affaire.
Comme avec Montano je causais: Au secours!
Crie un homme en fuyant devant Cassio. Je cours
Pour empêcher ses cris; mais il allait plus vite
Et m'échappe; arrivant de ma vaine poursuite,
Je vois l'épée en main ce digne cavalier
Résistant à Cassio sans rompre et sans plier,
Et Cassio le poussait en jurant (car il jure
A m'étonner.) Je crois que quelque grave injure
L'irritait. Montano pourtant n'avait voulu
Qu'apaiser notre ami qu'il de coups l'a moulé.
C'est tout ce que je sais. Mais l'homme le plus sage
Est homme, général. Pour un geste, un outrage...

OTHELLO.

Yago, votre bon cœur et votre honnêteté
Veulent tout adoucir, mais tout est arrêté.

(A Cassio.)

Je t'aimais bien, Cassio, cependant pour l'exemple
Tu ne resteras pas mon officier. Contemple
Ton œuvre. Il n'a fallu que ce bruit alarmant
Pour tout faire accourir.

DESDEMONA, avec ses femmes sortant de la citadelle.

Mon ami, quel tourment!

Qu'est-il donc arrivé?

OTHELLO.

Tout est fini, ma chère,

(A Montano.)

Calmez-vous. Vous, seigneur, une seule prière,
Permettez que chez moi l'on vous fasse guérir.

(A Yago.)

Emmenez-le. Pour vous il faudra parcourir
La ville et les remparts en rassurant la foule.
(A Desdemona.)

Chaque jour d'un soldat de la sorte s'écoule.
Tu vois, le soir la paix et la guerre au réveil.

(Il rentre avec Desdemona et la suite.)

SCÈNE XV.

YAGO, CASSIO appuyé sur son épée.

YAGO.

Quoi! seriez-vous blessé?

CASSIO.

Oui, mais un coup pareil
Est trop fort pour guérir par une main humaine!
Une profonde plaie, une incurable peine
M'accable.

YAGO.

Est-il possible? Ah! plaise au Ciel que non!
Ce n'est pas sérieux?

CASSIO.

Ma réputation !

Ma réputation ! cette part immortelle
De moi-même, et la part autrefois la plus belle,
Finir en un instant, et dans une action !
J'ai perdu pour toujours ma réputation.

YAGO.

J'ai cru que vous aviez au corps quelque blessure !
C'est là qu'une douleur est réelle et bien sûre.
La réputation n'est qu'un mot surborneur,
Souvent acquis sans droit, perdu sans déshonneur.
Au reste, on ne vous a rien ôté de la vôtre.
Cette rigueur du More, il l'aurait pour tout autre ;
Rigueur de discipline, et non d'inimitié,
Où le ressentiment n'entre pas pour moitié.
Il faudrait l'implorer.

CASSIO, avec violence.

Implorer l'infamie !

Plutôt que de tromper sa justice, endormie
Sur mes vices hideux une seconde fois.
Va, Cassio, mauvais chef, mauvais soldat, va, bois,
Divague, jure et fais le rodomont, bavarde,
Avec l'ombre qui passe, en mots de corps de garde !
O vil esprit du vin ! si tu n'as pas de nom
Qui te désigne encor, je t'appelle démon.

YAGO.

Qui poursuiviez-vous donc ?

CASSIO.

Je ne sais.

YAGO.

Votre vue

Ne l'a pas distingué ?

CASSIO.

Non ; l'attaque imprévue,
La querelle, et puis rien. Tout le reste à demi
Se peint dans ma mémoire. Ah ! honteux ennemi !
Que l'homme dans lui-même introduit avec joie,
Afin que sa raison en devienne la proie.

YAGO.

Eh ! vous voilà très-bien ! Comment avez-vous fait ?

CASSIO.

Le démon de l'ivresse amplement satisfait,
A celui de la rage abandonne mon âme ;
Car il est dit qu'en moi quelque faiblesse infâme
Prend la place de l'autre et me fait mépriser.

YAGO.

Allons, cher lieutenant, c'est trop moraliser !
Mieux nous vaudrait songer à vous tirer d'affaire.
Le général auquel il est urgent de plaire,
C'est la femme du More. Il adore à présent
Ses grâces, son esprit, et son cœur bienfaisant ;
Allez lui confier librement votre peine ;
Je serai bien trompé si l'entreprise est vaine,
Et si sa main ne sait renouer entre vous
Les liens d'amitié brisés par son époux.

CASSIO.

Votre conseil est bon.

YAGO.

Et dicté par mon zèle

Pour vous.

CASSIO.

Je le vois bien.

YAGO.

Vous trouverez en elle
Une femme qui croit manquer à son devoir
Si sa bonté ne fait plus qu'on ne peut prévoir.

CASSIO.

Eh bien ! je m'y résous, et, dans la matinée,
J'irai demain. Ce coup règle ma destinée,
J'en suis bien sûr.

YAGO.

Allez. Je prends congé de vous

Pour cette ronde.

CASSIO.

Honnête Yago ! Séparons-nous.

SCÈNE XVI.

YAGO, seul.

(Les mains derrière le dos. Satisfait de lui.)

Eh bien ! qui pourra dire à présent que je joue
Le rôle d'un trompeur ; voilà que je renoue
Une vieille amitié, rien n'est plus franc, plus vrai
Que mes conseils, sinon ceux que je donnerai ;
Rien ne s'accorde mieux avec ce que je pense,
C'est une ruse au moins qu'un franc avis compense ;
Car Desdemona seule a ce pouvoir entier
Qu'il faut pour obtenir grâce à cet officier.
Elle enjole le More avec des fariboles ;
De la rédemption abjurer les symboles,
Renoncer au baptême, au signe de la croix,
Il ferait tout pour elle. Elle a sur lui ces droits
Que sur un vieux soldat prend une jeune femme :
J'ai parlé franchement. — Enfer ! lorsqu'une trame
Aux forges des démons se rougit et se tord,
D'une forme céleste ils la couvrent d'abord,
Je le fais maintenant. Que ce jeune homme honnête
Avec la jeune belle obtienne un tête-à-tête,
Dans l'oreille du More un soupçon les perdra ;
Elle voudra la grâce, et, plus elle voudra,
Plus Othello sera jaloux de l'épouse.
Ainsi, faible alouette au miroir engourdie,
Elle prendra son aile à mon piège, et la glu
Dont je veux me servir, ce sera sa vertu.

SCÈNE XVII.

YAGO, RODRIGO.

YAGO.

Qu'avez-vous, Rodrigo ?

RODRIGO.

J'ai, qu'enfin je me lasse
De courir le pays comme un chien à la chasse,
Ma bourse est presque vide et j'ai reçu des coups,
Je crois bien qu'à Venise et cela grâce à vous,
Je retournerai pauvre et plein d'expérience.

YAGO.

Les pauvres gens sont ceux qui vont sans patience

A travers champs. Voyons, tout ne va-t-il pas bien,
Chaque chose à son jour? Suis-je magicien?
Il faut toujours du temps, lorsque l'esprit opère.
Cassio vous a frappé, c'est vrai, mais je l'espère
Il reçoit à son tour un coup assez profond?
Les hommes tels que moi savent bien ce qu'ils font.
Nous agissons toujours par des causes majeures.
Mais comme le plaisir a fait passer les heures!
La nuit est toute sombre. — Adieu.

RODRIGO.

Non.—Dès ce soir,

Il faudra s'expliquer.

YAGO.

Comme le ciel est noir.

L'orage recommence.

RODRIGO.

Il faut...

YAGO.

Pas de querelle.

RODRIGO.

Compter...

YAGO.

Le général!...

RODRIGO.

L'argent...

YAGO.

La sentinelle!...

Si vous faites du bruit on va nous arrêter.

RODRIGO.

Pardieu! je ne veux pas cette nuit vous quitter!

(Il poursuit Yago.)

¹ Au dernier monologue d'Yago, j'ai substitué pour la scène cette sortie plus vive, et qui convient mieux peut-être au besoin d'action qu'éprouve

toujours un parterre français. Cependant j'ai mal fait, et c'est un mauvais exemple. Ce second acte finit froidement, il est vrai, mais cette fin concourt à prouver combien Yago est maître des événements; c'est un fil de sa trame, qu'il est bon de laisser suivre au spectateur. Toutes les fois qu'un grand acteur croira que, dans le public qui l'écouterait, domineront les esprits patients, attentifs, qui savent suivre une sorte de combinaison, il fera bien de revenir à la première version. Ces petites scènes chaudes, dont on fait trop de cas ici, se trouvent tous les soirs au Vaudeville, et sont faciles à écrire au crayon sur le genou, pendant une répétition. En général, ce qu'il y a de mieux à faire, pour montrer ce que fut Shakspeare, c'est de prendre Shakspeare.

Voici sa version : Two things are to be done, etc., etc.

Mais comme le plaisir a fait passer les heures,
La nuit est toute sombre. Allez vite, et bientôt
Je vous dirai le reste. Adieu.

(Rodrigo sort.)

SCÈNE XVIII.

YAGO.

Va, jeune sot.

Deux choses à conduire à présent. Que ma femme
Prépare sa maîtresse, et pour Cassio l'entame;
Moi, j'emmène le More et le ramène après,
Pour les prendre tous deux quelque part, ici près.
C'est mon chemin. Marchons, et point de négligence.
Mon travail sans repos aura sa récompense.

Note pour la scène. — Malgré l'indication qui se trouve à la scène IX, on peut jouer le second acte entier avec les premiers décors. Cela se fait ainsi à la comédie française, et ne choque nullement le bon sens si l'on a soin que le corps de garde se trouve en face de la citadelle. La droite s'entend comme la droite de l'acteur, gauche du spectateur.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le palais.

DESDEMONA, CASSIO, EMILIA.

DESDEMONA.

Soyez-en sûr, Cassio, malgré votre imprudence,
Il vous aime, il ignore une froide vengeance,
Il est bon et loyal ; il reviendra vers vous.
Il en a le désir peut-être autant que nous.

CASSIO.

Mais sa sévérité, madame, se prolonge,
Le temps s'écoulera sans qu'à ma grâce il songe.

DESDEMONA.

Ne le redoutez pas. Nous obtiendrons merci.
Devant Emilia, je vous le jure ici,
A moins qu'il ne me cède et qu'il ne s'adoucisse,
Ne vous tende la main en vous rendant justice,
Mon Othello, seigneur, n'aura plus de repos,
Je le tourmenterai pour vous à tout propos.
Je veux que votre nom lui soit inévitable,
Je le répéterai le jour, le soir, à table,
Jusques à l'irriter. Je serai sans pitié.
Je ne promets jamais en vain mon amitié.
Je m'engage avec vous. C'est une œuvre de femme
Certaine. Reprenez la gâté de votre âme.
Je vous réponds de lui.

EMILIA.

J'aperçois monseigneur.

DESDEMONA.

Voulez-vous lui parler ?

CASSIO.

Madame, j'aurais peur
De gâter votre ouvrage encor par ma présence.

DESDEMONA.

Eh bien ! prenez conseil de votre prévoyance.

SCÈNE II.

DESDEMONA, EMILIA, OTHELLO, YAGO.

YAGO, *entrant avec Othello qui lit des papiers.*
Ah ! ceci me déplaît.

OTHELLO.

Que dis-tu là ?

YAGO.

Moi ? rien.

Ai-je parlé ? vraiment je ne le sais pas bien.

OTHELLO.

N'est-ce pas ce Cassio qui sort de chez ma femme ?

YAGO.

Oh non ! seigneur ! ayant encouru votre blâme,
Ayant à réparer beaucoup, son intérêt
Ne serait pas de fuir ; sans doute il resterait.

OTHELLO.

Je crois que c'était lui cependant.

DESDEMONA, *rentrant avec Emilia.*

Tout à l'heure,

Mon ami, j'ai conduit hors de votre demeure
Un suppliant bien triste et dont le repentir
M'a touchée à tel point qu'il m'a fait consentir
A demander sa grâce. Une femme étrangère
Obtiendrait à l'instant cette faveur légère,
Rien qu'en disant son nom. Je le fais. Maintenant
Il faut me l'accorder, c'est ce bon lieutenant
Cassio ; nous allons voir par là si votre femme
A quelque autorité, comme on croit, sur votre âme ;
Si ce qu'on dit est vrai, vous le rappellerez.
C'est un homme d'honneur dont les sens égarés
Ont un moment peut-être altéré la prudence ;
Mais moi qui viens d'avoir ici sa confiance,
J'atteste qu'il vous aime et mérite un pardon ;
Allons, mon chevalier, octroyez-moi ce don ;

Rappelez-le.

OTHELLO.

Quelle est, dites-moi, la personne
Qui sort d'ici ?

DESDEMONA.

C'est lui.

OTHELLO.

Lui ?

DESDEMONA.

Cela vous étonne ?

C'est lui-même ; il venait, mais hélas ! si chagrin ,
Si honteux qu'il faudrait vraiment un cœur d'airain
Pour lui garder encor la plus légère haine.
Il me faisait pitié ! j'ai souffert de sa peine ;
Allons, mon bien-aimé, rappelle Cassio.

OTHELLO.

Non ,

Pas encor, le moment pour cela n'est pas bon.

DESDEMONA.

Mais sera-ce bientôt ?

OTHELLO.

Dès que j'en serai maître ;

Pour vous, mais à présent cela ne pourrait être.

DESDEMONA.

Ce sera donc ce soir au souper ?

OTHELLO.

Pas ce soir.

DESDEMONA.

Demain donc au dîner ?

OTHELLO.

Non ; vous venez de voir

Qu'au festin général la garnison m'invite.

DESDEMONA.

Ah ! si ce n'est demain que ce soit donc bien vite !

Demain soir, ou mardi matin, ou vers midi ,
Ou mardi soir, ou bien, au plus tard, mercredi ,
Dès le matin ! fixons le moment, je t'en prie,
Mais qu'il ne passe pas trois jours, ni ne varie.
Dis, quand reviendra-t-il ? je cherche vainement
En moi, quelle promesse ou quel consentement
Je pourrais refuser à tes moindres instances.
Quoi, pas un mot encor ? Si longtemps tu balances ?
Pour ce même Cassio qui venait autrefois
Chez mon père avec vous, et vous prêtait sa voix ,
Vous excusait toujours et le forçait d'entendre
Comme moi les raisons qui pouvaient vous défendre ;
Car vous n'étiez pas sûr encor de mon amour,
Et l'on plaidait pour vous ; aujourd'hui c'est mon tour.
Pourtant à votre place...

OTHELLO.

Assez, je t'en supplie ,

A tes moindres désirs ma volonté se plie ;
Qu'il revienne aujourd'hui, quand il voudra.

Why then, to-morrow night ; or Tuesday morn ;
Or Tuesday noon, or night ; or Wednesday morn ;
I pray thee, name the time ; but let it not
Exceed three days.

Ces instances si naïves, si pressantes, si naturelles, d'une jeune femme
qui veut être obéie et marque d'avance l'heure et le jour de son triomphe,

DESDEMONA.

Mais quoi !

Ce n'est point un bienfait que j'accepte pour moi
Ni pour lui, c'est agir selon votre avantage ;
Comme si je venais, en voyant un orage ,
Vous prier de rester, ou bien vous avertir
De prendre une fourrure et de vous mieux vêtir.
Oh ! lorsqu'il me faudra quelque réelle preuve
Qui fasse en vous briller l'amour par une épreuve ,
Je l'inventerai grande, et plus digne de nous ,
Périlleuse, peut-être, et difficile à vous ;
Je veux que cela soit vraiment un sacrifice.

OTHELLO.

Il n'est, pour t'obéir, rien que je n'accomplisse ;
Mais souffre qu'à mon tour je demande merci ,
Et, pour un peu de temps, laisse-moi seul ici.

DESDEMONA.

Comment vous refuser ! vous m'avez apaisée ,
Et toute obéissance à présent m'est aisée.
Mais songez à Cassio, souvent j'y reviendrai ,
J'en parlerai toujours.

OTHELLO.

Va, va, j'y penserai.

DESDEMONA.

Eh bien, adieu !

OTHELLO.

Bientôt je te rejoins moi-même.

SCÈNE III.

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO.

Me saisisse l'enfer s'il n'est vrai que je t'aime ,
Créature adorable ! et que si ton amour,
Dans mon cœur embrasé, pouvait s'éteindre un jour,
Le chaos en prendrait la place.

YAGO.

Eh bien ! ne puis-je

Vous parler ?

OTHELLO.

Que veux-tu ?

YAGO.

Quelque chose m'afflige ,
M'occupe malgré moi ; lorsqu'à Desdemona ,
Vous demandiez ce cœur, qu'enfin on vous donna ,
Cassio sut vos amours ?

OTHELLO.

Oui, depuis leur naissance ;

Jusqu'à notre union, il en eut connaissance.

Mais pourquoi demander ces détails ?

avec une sorte de fierté enfantine, composent un trait de nature adorable, à
mon sens, et qui se renouvelle chaque jour dans les familles. Je l'ai gardé
religieusement et rendu mot pour mot. Lorsque, dans l'intérêt de l'art, on a
bien voulu se faire traducteur une fois en passant, on a du moins cet avan-
tage inappréciable de pouvoir parler franchement des beautés que l'ouvrage
renferme.

La faiblesse de quelques infortunés, dont j'ai signalé la maladie, a été

YAGO.

Oh ! sans but !

Mais je ne savais pas qu'alors il la connaît.

OTHELLO.

Beaucoup, et très-souvent l'entretien le plus tendre
L'admit en tiers ; il put nous voir et nous entendre.

YAGO.

Vraiment ?

OTHELLO.

Vraiment, doit-on douter de sa vertu ?

YAGO.

La vertu de Cassio ?

OTHELLO.

Mais ! oui ! qu'en penses-tu ?

YAGO.

Ce que j'en pense ?

OTHELLO.

Oui ! oui ! j'ai dit ce que tu penses !

Par le ciel ! quel secret, quelles noires offenses,
Quel soupçon monstrueux dans son cœur est entré !
Si hideux qu'il ne puisse au jour être montré.
Il hésite ! il se fait l'écho de mes paroles.
Tes réponses, Yago, ne sont jamais frivoles ;
Je te connais. Dis-moi le soupçon qui te prit
A l'instant sur Cassio, qu'avais-tu dans l'esprit
En me disant : *Ceci me déplaît*. Quelle chose
Te déplaisait ? ton front se ride et se compose :
Si tu m'es attaché, qu'enferme-t-il, dis-moi ?

YAGO.

Je vous aime beaucoup, monseigneur.

OTHELLO.

Je le crois,

Et c'est une raison de craindre davantage.
Ces silences fréquents qui coupent ton langage,
Ces soupçons retenus ou formés à demi
Ne m'étonneraient pas venant d'un ennemi ;
Mais en toi, ce combat des cris et du silence,
C'est l'indignation qui se fait violence.

YAGO.

Plût à Dieu que toujours les hommes fussent tels
Qu'ils semblent ! ou du moins puissent tous les mortels
Paraltre avec des traits qui découvrent leurs âmes !

OTHELLO.

Et quels sont, dis-le donc, ces hommes que tu blâmes ?

YAGO.

Ah ! ce n'est point Cassio, je le crois plein d'honneur.

OTHELLO.

Que cache tout cela ? parle-moi.

YAGO.

Non, seigneur,

Excusez-moi. Malgré ma grande obéissance,
Sur la face du globe il n'est pas de puissance
Faite pour me forcer d'exprimer hautement
Les motifs inconnus d'un secret sentiment.

elle, que la grâce inexprimable de mademoiselle Mars, la douceur et la pureté de sa voix, son abandon familier et pourtant de si bonne compagnie, dans cette scène, la chasteté de sa coquetterie bienfaisante et vertueuse, la beauté de ses attitudes modestes et caressantes ; rien n'a pu, durant ces quatre vers, retenir l'attention fugitive de leurs cerveaux débiles, frappés vulgairement du rapport qu'il y a entre mardi et mercredi, et trop égarés

De la discrétion rompre ainsi les entraves !

On ne l'exige pas même de ses esclaves !

Et d'ailleurs qui vous dit que ce vague soupçon

Soit légitime et juste en aucune façon ?

Hélas ! dans quel palais n'entre une chose impure !

Et quel homme, à ce point, de lui-même s'assure

Qu'il puisse dans son cœur toujours se dégager

Des pensées hasardeuses qui viennent l'assiéger ?

C'est, je vous l'avouerai, mon vice et ma faiblesse

De soupçonner le mal quand le dehors me blesse,

Et j'invente des torts. Tenez, de bonne foi

Je vous en avertis, méfiez-vous de moi.

Il ne serait pas bon, pour mon bien, pour le vôtre,

D'en parler plus longtemps ; ménageons l'un et l'autre ;

Mon honneur, mon état, tout serait engagé

Si mon secret par vous devenait partagé.

OTHELLO.

Quoi ! rien ?

YAGO.

Non, croyez-moi, seigneur, pour une femme
Le premier des trésors, la richesse de l'âme,
C'est l'honneur.

OTHELLO.

Je saurai ta pensée. Il le faut !

YAGO.

Ah ! gardez-vous, seigneur, d'un énorme défaut,

La jalousie. Hélas ! c'est un monstre qui ronge

Le cœur infortuné dans lequel il se plonge.

Tel mari sans amour, bien certain de son sort,

Près de son infidèle en souriant s'endort,

Mais quel tourment d'enfer ! quel chagrin empoisonne

Celui dont l'âme ardente idolâtre et soupçonne !

OTHELLO, à part.

Malheur !

YAGO.

Qu'à ce fléau jamais ne soient soumis,
Je l'en conjure, ô ciel ! les cœurs de mes amis !

OTHELLO.

Que veut dire ceci ? me croirais-tu l'envie

D'user dans les soupçons ma pensée et ma vie,

Et de suivre les pas d'une femme, inconstants

Comme les pas légers de la lune et du temps ?

Non ! Le doute pour moi vaudrait la certitude.

Si jamais je m'attache à cette vile étude

De chimères d'enfant, de rêves d'écolier,

Je livre mes deux bras à qui veut les lier.

Je ne serai jamais mécontent qu'on m'apprenne

Que ma femme aime encor ce que son âge entraîne,

La danse et les concerts, le monde et sa gaité,

Qu'elle aime les bijoux, parle avec liberté,

Que des grâces du chant sa voix est le modèle,...

Où règne la vertu, tout est pur autour d'elle.

Je ne veux même pas qu'un secret sentiment

De ce que mon aspect donne d'éloignement

pour pouvoir pénétrer sérieusement et fortement dans la profondeur des caractères et des situations. La voix d'un peuple est toujours rude, et les accents de tant de mépris, que cela me faisait pitié. Les pauvres gens ne méritaient pas tant de rigueur ; il faut songer qu'ils ont été, dès leur naissance, emmaillottés et bercés dans le faux. De là leur infirmité.

M'intimide et me cause aucune inquiétude,
De mes traits africains elle avait l'habitude,
Peut-être en me plaignant elle m'en aime mieux.
Enfin c'est au grand jour que m'ont choisi ses yeux.
Non ! je veux voir avant de me livrer au doute :
Lorsque j'aurai douté, je veux, quoi qu'il m'en coûte,
La preuve ; et si je l'ai, dès l'instant, sans retour,
Meure ma jalousie, ou meure mon amour.

YAGO.

Eh bien ! je suis ravi de vous trouver si sage ;
Car si j'avais reçu pour vous quelque message
D'un ami dévoué propre à vous avertir,
Je l'aurais refusé ; mais j'y peux consentir,
Vous saurez tout bientôt. En attendant cette heure,
Écoutez mon avis. Fermez votre demeure
A double clef, veillez sur votre femme ici ;
Sans trop d'empchement, ni trop peu de souci,
Observez ce Cassio. Moi je n'ai point de preuve,
Mais je ne puis souffrir que de peine on abreuve
Un cœur noble, en dehors, ennemi du soupçon ;
Veuillez donc, profitez, seigneur, de la leçon.
Tout le monde le sait, nos belles de Venise
N'ont que cette vertu qui souvent s'humanise,
Et laissent sans rougir voir au ciel tous les jours
Des choses que la terre ignorera toujours.

OTHELLO.

Est-ce là ta pensée ?

YAGO.

Oui, quand je me rappelle
Que son père autrefois fut abusé par elle,
Et que chacun eût dit tous vos pas superflus
Au moment où son cœur vous chérissait le plus.

OTHELLO.

Il a raison...

YAGO.

Allez ! celle qui dès cet âge
Put soutenir longtemps un pareil personnage,
Aveugler son vieux père au point !.. j'en ris encor,
Qu'il crut à la magie... Ah ! pardon ! cet essor
D'une franchise extrême et d'une amitié tendre
Pourrait vous fatiguer...

OTHELLO.

Non, non ; j'aime à l'entendre.

YAGO.

Tout ceci, je le vois, a troublé vos esprits.

OTHELLO.

Point du tout ! A cela je n'attache aucun prix.

YAGO.

Ne donnez à ces mots en l'air nulle étendue !
J'aime Cassio beaucoup.

OTHELLO.

Précaution perdue !

Je n'y veux plus penser.

YAGO.

Je ne veux nullement....

Mais vous êtes ému.

OTHELLO.

Non. Je crois seulement
Et toujours que ma femme est vertueuse.

A. DE VIGNY.

YAGO.

Ivresse,

Que donne le bonheur ! ô paix enchanteresse !
Le ciel vous la conserve. Adieu.

OTHELLO.

Si tu savais
Quelque chose de plus.... Alors bon ou mauvais,
J'espère qu'à l'instant tu viendrais me le dire,
Ta femme observerait aussi...

YAGO.

Je me retire.

(*Il salue et sort.*)

OTHELLO, seul.

Cœur probe ! il a parlé parce que j'ai prié !
Trois fois maudit le jour où je fus marié !

YAGO, rentrant.

Seigneur, ma mission fatale est accomplie,
Mais je voudrais encore et... je vous en supplie,
Que cette affaire là fût oubliée.... Il faut
Que le temps en découvre ou cache le défaut.
Si, par exemple, on voit que Desdemona tienne
A replacer Cassio, que sa voix le soutienne,
Vous importune et prie, on pourra mieux juger.
Alors mon sentiment même pourra changer.
Mais qu'elle ait jusque-là liberté tout entière.

OTHELLO.

Va, je sais ménager cette âme tendre et fière,
Adieu.

YAGO.

Seigneur, enfin je prends congé de vous.

SCÈNE IV.

OTHELLO, seul.

Examinons ceci maintenant. Calmouons-nous.
Cet homme est plein d'honneur et plein d'expérience,
Cela donne un grand poids à tant de défiance.
— Si je la trouve ingrate et rebelle à ma voix,
Moi, je la chasserai seule dès cette fois,
Comme l'oiseau léger qu'on voulait faire vivre,
Et qu'en ouvrant la main à tous les vents on livre.
— Tout est possible, hélas ! Il ne faut que me voir,
Tout pourrait s'expliquer par un mot : je suis noir !
Je n'ai pas les regards, les manières civiles,
Les séduisants propos d'un élégant des villes.
Je commence à pencher vers le déclin des ans ;
Mais ma vieillesse encor reculera longtemps.
— Non. Je dois la haïr ! Allons ! Elle est perdue !
Je suis trahi ! Douleur ! je vois ton étendue !
Fatalité maudite ! Il est donc arrêté
Que toujours nous serons maîtres de la beauté,
Jamais de ses désirs. Ainsi les grandes âmes
Seront plutôt en butte aux trahisons des femmes
Qu'un vulgaire toujours préféré. C'est un sort
Qu'on ne peut fuir, réglé, certain comme la mort.
Oui, la fatalité nous connaît dès l'enfance
Et saisit au berceau notre âme sans défense.
(*Apercevant Desdemona.*)
Desdemona, tu viens ! J'en atteste tes yeux,

Si ton cœur est impur, n'en croyons plus les cieux,
Ils se seraient trompés dans leur plus bel ouvrage.
Non, de le croire encor je n'ai plus le courage.

SCÈNE V.

OTHELLO, DESDEMONA ET EMILIA entrent.

DESDEMONA, *s'appuyant sur son épaule.*

Eh bien ! cher Othello ! ne viendrez-vous donc pas ?
Tout dans la citadelle est prêt pour le repas.
Pour répondre aux festins, aux fêtes de la ville,
Nous allons recevoir tous les nobles de l'île.
On vous attend.

OTHELLO, *après l'avoir considérée un moment sans parler.*

J'ai tort ; vous seule avez raison.

DESDEMONA.

Qu'avez-vous ? voulez-vous rester à la maison ?
Votre voix est faible.

OTHELLO.

Oui. C'est mon cœur ! c'est ma tête !

Je souffre !

DESDEMONA.

Eh bien ! venez, n'allons pas à leur fête.
Vous avez trop veillé. Tenez, mettez cela,
Attachez ce mouchoir.

OTHELLO, *repoussant et faisant tomber le mouchoir.*

Non. Le mal n'est pas là.

Laissez-le fermenter ou se guérir lui-même,
Et venez.

DESDEMONA.

Je m'afflige autant que je vous aime.

SCÈNE VI.

EMILIA seule, ramassant le mouchoir.

Ah ! je l'ai donc trouvé ! le voilà ce mouchoir
Que mon bizarre époux voulait en son pouvoir.
Quel désir enfantin ! Ce gage de tendresse,
Le premier que le More offrit à sa maîtresse,
Est précieux pour elle, et cent fois dans un jour
Je la vois le baiser et lui parler d'amour.
Mais Yago, que veut-il, et que peut-il en faire ?
Je ne sais ! Mais au moins si j'arrive à lui plaire,
A dissiper un peu son effrayant souci,
J'en bénirai le Ciel.....

SCÈNE VII.

EMILIA, YAGO.

YAGO.

Que faites-vous ici ?

EMILIA.

Ah ! ne me grondez pas, j'ai pour vous quelque chose.

YAGO.

Chose bien belle et rare, à ce que je suppose ?
Vous, peut-être ?

EMILIA.

Ah ! méchant ! si vous aviez ceci !
Ce mouchoir précieux, me diriez-vous merci ?

YAGO.

Quoi ? quel mouchoir ?

EMILIA.

Celui dont fit présent le More,
Qu'hier, que ce matin, vous désiriez encore.

YAGO.

Eh bien ! tu l'as pris ?

EMILIA.

Non, mais j'ai su le trouver.

YAGO.

Donne-le-moi,

(*Il lui arrache le mouchoir.*)

EMILIA.

Pourquoi ?

YAGO.

J'ai dessein d'éprouver
Quelque chose demain.

EMILIA.

Rien qui nous intéresse,
Je crois ; rendez-le-moi, car ma pauvre maîtresse
En perdra la raison.

YAGO.

Qu'on ne soupçonne pas
Que je l'ai. Laissez-moi ; vous suivez tous mes pas.
J'ai besoin d'être seul, allez, je vous en prie.

(*Emilia sort.*)

SCÈNE VIII.

YAGO.

Oui, l'esprit du plus faible au gré du fort varie.
Une ombre, un mot léger, bagatelles pour nous,
Sont des textes sacrés aux regards d'un jaloux.
Que, trouvé chez Cassio, ceci soit un nuage
Aux autres ajouté pour accroître l'orage.
Mes poisons ont atteint le More. — Les soupçons,
A les analyser, sont vraiment des poisons.
D'abord sur tout notre être ils produisent à peine
Quelque faible dégoût ; bientôt un peu de haine ;
Et puis leur action pénètre jusqu'au sang,
L'irrite, le travaille avec un feu puissant ;
Comme cent lourds marteaux qui tombent sur l'enclume,
Ils frappent sur le cœur, et le volcan s'allume.
La preuve, la voilà qui vient..... c'est Othello.

(*Il regarde dans la galerie Othello qui s'avance lentement.*)

Va, déchire ton cœur, va, ni le feu, ni l'eau,
Les boissons de pavots, d'opium, de mandragore,
Ne pourront te guérir et te donner encore
Ce paisible sommeil que tu goûtas hier.

SCÈNE IX.

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO, *se croyant seul et rêvant.*

Envers moi ! moi ! perfide ! A qui donc se fier !

YAGO.

Quoi ! vous pensez encor que de vous on se joue ?

OTHELLO.

Va-t'en, fuis ! va ! tu m'as attaché sur la roue !
J'en atteste mes maux, il vaut mieux, je le crois,
Être toujours trompé que de craindre une fois.

YAGO.

Comment ?

OTHELLO.

De ce malheur quel sentiment avais-je,
Aucun. Si l'ignorance est un vrai privilège,
Ce fut alors. Hier quel mal ai-je éprouvé ?
J'avais le cœur léger, libre et n'ai pas trouvé
Les baisers de Cassio sur ses lèvres ; l'empreinte
En était invisible et j'ai dormi sans crainte.

YAGO.

Vous m'affigez vraiment, je le dis devant Dieu.

OTHELLO, *poursuivant sans l'entendre.*

J'étais heureux hier. Et maintenant, adieu,
A tout jamais, adieu le repos de mon âme !
Adieu joie et bonheur détruits par une femme ;
Adieu beaux bataillons aux panaches flottants ;
Adieu guerre, adieu toi dont les jeux éclatants
Font de l'ambition une vertu sublime !
Adieu donc le coursier que la trompette anime,
Et ses hennissements et les bruits du tambour,
L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour !
Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire !
Et vous, nobles canons qui tonnez la victoire
Et qui semblez la voix formidable d'un Dieu.

(*Avec un sourire amer.*)

Ma tâche est terminée ! A tout jamais, adieu !

YAGO.

Est-il possible, hélas ! que...

OTHELLO, *avec une fureur subite.*

Misérable, écoute !

Je ne souffrirai plus ni faux-fuyant ni doute ;
Tu prétends que ma femme a profané son lit !
Songe bien qu'il me faut la preuve du délit,
Ou, par la dignité de mon âme, je jure
Que si tu ne pouvais me prouver son parjure,
Il vaudrait mieux pour toi, malheureux, être né
Sans pain et sur les mers du nord abandonné.

YAGO, *effrayé d'être saisi au collet.*

En êtes-vous donc là ?

OTHELLO.

Fais-moi voir tout son crime

Comme je vois le jour, ou bien si ta victime...

YAGO.

Seigneur !

OTHELLO.

Si ta victime est ma Desdemona,
Si l'esprit délié que le ciel te donna

Te sert à méditer ma mort et ma torture,
Si tu mens ; assassine, offense la nature,
Étouffe les remords et renonce à prier,
Qu'on entende les cieus et la terre crier
A l'aspect des horreurs par toi seul inventées ;
Qu'à cette calomnie elles soient ajoutées ;
Pour ta damnation que tout soit réuni,
Va ; tu n'en seras pas plus ni plus tôt puni.
(*Après l'avoir saisi et tenu, il le lâche brusquement
et tombe abattu sur un siège.*)

YAGO.

Ciel ! grâce ! qu'ai-je fait ? avez-vous votre tête ?
Ah ! reprenez ma charge ! oui, ma retraite est prête.
Malheureux que je fus de m'attacher à lui,
Pour me voir accuser de mensonge aujourd'hui !
O des hommes du temps perversité profonde !
Jette les yeux sur moi, vois ma disgrâce, ô monde !
Vois l'honneur et le bien, le dévouement perdus
Avec la calomnie et le mal confondus ;
Monde ! vois le danger d'être honnête, et contemple
Quelle grande leçon dans un si grand exemple !

(*A Othello.*)

Seigneur, je vous rends grâce et j'en veux profiter,
Puisqu'un attachement si vrai peut susciter
Des outrages pareils ; acceptez ma retraite,
Je pars.

(*Il veut sortir.*)

OTHELLO.

Non, reste ici. Tu devrais être honnête !

YAGO.

Je devrais fuir l'honneur, source des embarras,
Vertu des insensés qui produit les ingrats !

OTHELLO.

Eh bien ! je ne sais plus juger de toi ni d'elle,
Je la crois vertueuse et la crois infidèle.
Je veux ou l'adorer ou lui donner la mort ;
Cent fois en un instant elle a raison ou tort ;
Qu'elle soit criminelle ou que tu sois coupable,
De choisir entre vous je me sens incapable.
Ses traits si beaux, si purs ! depuis nos entretiens
M'apparaissent déjà plus hideux que les miens.
— Ah ! s'il est des poisons destinés aux infâmes,
Des couteaux, des lacets, des poignards ou des flammes,
Je veux me satisfaire.

YAGO.

Hélas ! faut-il, seigneur,

Poursuivre un entretien fâcheux pour votre honneur ?
Le faut-il ?

OTHELLO.

Oui. — Je veux des preuves de ta bouche.

YAGO.

Eh bien ! puisqu'engagé dans tout ce qui vous touche,
Entraîné par mon cœur et mon zèle insensé
Jusqu'au point que voilà je me suis avancé,
Je vais poursuivre encor, ce rôle m'humilie ;
Mais il faut vous servir, vous sauver, je l'oublie.
— Vous le savez, il est des hommes si pervers,
Si délaissés de Dieu, que leurs projets divers
(Sitôt que le sommeil a chassé le mensonge)
S'échappent de leur bouche ouverte par un songe ;
Tel est Cassio. Dans l'ombre, hier, je l'entendis

S'écrier en dormant : O que je la maudis,
Tendre Desdemona, la triste destinée
Qui malgré nos amours au More t'a donnée ;
Au moins, pour le garder, cachons notre bonheur...

OTHELLO.

Délire monstrueux !

YAGO.

Ce n'était que l'erreur

D'un songe.

OTHELLO.

Mais ce songe impur comme leur âme
Était le souvenir d'une journée infâme.

YAGO.

Peut-être.

OTHELLO.

Elle mourra de ma main.

YAGO.

Un moment.

Rien n'est bien sûr encor. — Dites-moi seulement :
Ne viltez-vous jamais entre ses mains pudiques,
Un mouchoir jaune, orné de fleurs asiatiques ?

OTHELLO.

Oui, mon premier présent fut un mouchoir pareil.

YAGO.

Moi, je n'en sais rien, mais... je sais qu'à son réveil
Cassio s'en est hier essuyé le visage.

OTHELLO.

Si c'était celui-là !...

YAGO.

Pour ma part je le gage.

Et contre elle, ma foi, cela dépose fort.

OTHELLO.

Que ne peut-on donner cent mille fois la mort !
Une seule est bien peu, trop peu pour qu'elle lave
Le crime infâme et bas de ce traître. — O l'esclave
N'a-t-il donc qu'une vie à perdre sous mes coups ! —
Tout est vrai, je le vois, tout s'explique pour nous.
Yago, regarde-moi ? — C'est ainsi que s'exhale
De cet amour d'enfant la démence fatale ;
Il est bien loin de moi. — Levez-vous à présent,
Haine, vengeance, horreur d'un amour malfaisant ;
Dédain juste et profond, légitimes colères,
Venez gonfler mon cœur du poison des vipères.

YAGO.

Seigneur ! contenez-vous !

OTHELLO.

Du sang ! du sang ! du sang !

YAGO.

Parlez plus bas. J'entends vos cris en frémissant,
Calmez-vous, écoutez, patience, vous dis-je,
Votre cœur peut changer...

OTHELLO.

Non... à moins d'un prodige !...

Do not rise yet !

Witness, ye ever-burning lights above !

Ye elements, etc.

Cette prière, d'un damné profanateur, est en vers dans Shakespeare, ainsi que tous les monologues d'Yago, tandis que souvent, dans les mêmes scènes on lui parle en prose, et lui-même parle en prose à Rodrigo dans les scènes

A moins que de l'Euxin les courants remontés,
N'arrêtent tout à coup leurs flots précipités ;
Car c'est ainsi, vois-tu, qu'à la fois élancées
Roulent en se heurtant mes sanglantes pensées.
Dans ce débordement, pour eux, point de recours,
Rien n'en peut ralentir l'inexorable cours,
Que la vengeance. Yago, vaste et profond abîme,
Où s'iront engloutir ma colère et leur crime.

(*Se jetant à genoux et élevant la main au ciel.*)

Oui, je l'atteste encore, oui, j'en fais le serment
Par l'immuable éclat des feux du firmament.

YAGO, *se précipitant à genoux à côté d'Othello.*

Ne vous relevez pas. — Flambeaux inextinguibles,
De nos jours tourmentés guides purs et paisibles.
Astres, Feux, Éléments, je vous atteste aussi,
Soyez tous les témoins que je lui voue ici
Mon cœur, mon bras, mon âme, et qu'à ses pieds je jure
De sacrifier tout, pour venger son injure.

OTHELLO.

Eh bien ! qu'avant trois jours Cassio meure par toi.

YAGO.

C'est mon ami. — N'importe il n'est plus rien pour moi ;
Ce sera fait demain ; mais sauvons votre femme.

OTHELLO.

L'exterminer, Yago, l'exterminer l'infâme,
L'exterminer ! — Suis-moi, je veux sortir et voir
De quelle arme pour eux il faudra me pourvoir.
De ce vil séducteur choisissons le supplice !
Quel instrument de mort convient à sa complice ?
Qu'en penses-tu ? — Suis-moi, sois à moi, désormais ;
Je te fais lieutenant.

YAGO.

Tout à vous pour jamais.

SCÈNE X.

DESDEMONA, EMILIA.

DESDEMONA.

Où donc ai-je perdu ce mouchoir ?

EMILIA.

Eh ! madame ?

Je ne sais.

DESDEMONA.

S'il n'avait une grande et belle âme
Étrangère aux soupçons vulgaires et jaloux,
Ce motif seul pourrait troubler mon noble époux.

EMILIA.

N'est-il pas jaloux ?

DESDEMONA.

Lui ! — Le pur soleil d'Asie,
A du cœur d'Othello chassé la jalousie,

familiales. C'est là qu'est bien démontrée la différence du *récitatif au chant*. Dans cette prière, dans les adieux d'Othello à la guerre, et partout où l'exaltation de l'âme élève le personnage, j'ai cherché à élever aussi le style. Dans ces morceaux, plus d'enjambements, de césures rompues ; les vers marchent à plus grands pas, ce me semble, dans ma poésie ; dans celle de Shakespeare ils volent.

Comme de l'horizon il chasse les vapeurs,
Les orages pesants et les brouillards trompeurs.
Pourtant j'aimerais mieux perdre mille cruzades¹,
Que ce mouchoir donné du temps des sérénades.

EMILIA.

Il vient.

DESDEMONA.

Tant mieux, Cassio toujours est exilé;
Je ne le quitte plus qu'il ne soit rappelé,
Et que notre projet enfin ne réussisse.
Bonjour, seigneur.

SCÈNE XI.

DESDEMONA, OTHELLO, EMILIA.

OTHELLO.

(*A part.*)

Bonjour, notre dame. (O supplice !
Moi, dissimuler ! moi !) Votre main, s'il vous plaît.
(*Il lui prend la main et l'examine.*)
Elle est douce,... elle est blanche aussi comme du lait,
Madame.

DESDEMONA.

Elle n'a pas encor des tristes craintes,
Des chagrins, ni de l'âge éprouvé les atteintes.

OTHELLO.

— Ah ! brûlante et moelleuse ! — On m'a dit quelquefois
Comment cela s'explique : Un cœur trop bon. Je crois
Qu'il vous faut à présent quelques jours de retraite,
Jeûnes, privations, liberté moins parfaite.
Quelque rusé démon vous mène en bon chemin !
Vous avez là, madame, une loyale main.

DESDEMONA.

Vous ne vous trompez point, seigneur, car ce fut elle
Qui vous donna mon cœur.

OTHELLO.

Ha ! ha ! façon nouvelle !
C'était le cœur jadis dont on faisait présent ;
Mais on ne donne plus que la main à présent.

DESDEMONA.

Je ne vous comprends pas ; mais parlons, je vous prie,
De votre promesse.

OTHELLO.

Ah ! quelle plaisanterie !

Qu'ai-je promis ?

DESDEMONA.

Cassio va venir pour vous voir.

OTHELLO.

Je souffre. Prêtez-moi, mon amie, un mouchoir.

DESDEMONA.

Voici le mien, seigneur.

I had rather have lost my purse
Full of cruzadoes.

¹ La cruzade était une monnaie en usage du temps de Shakspeare ; elle était d'or, et pesait en monnaie anglaise *two penny-weights six grains*, ou *nine shillings*. Un almanach anglais de l'an 1586 marque les différents poids

OTHELLO.

Non, je voudrais, ma chère,
Celui qu'en vous quittant je vous donnai naguère.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO.

Cela m'étonne fort.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas toujours.

OTHELLO.

Non ?

DESDEMONA.

Non.

OTHELLO.

Vous avez tort,
Madame ; ce mouchoir, c'est d'une Égyptienne
Que le tenait ma mère. Une magicienne
Si profonde en savoir que sa plume eût écrit
Tous les pensers secrets qui passent dans l'esprit.
Ma mère, avec ce don, eut l'assurance d'elle
Que son mari toujours serait bon et fidèle,
Que de plaire toujours elle aurait le secret
Tant que ce talisman chez elle resterait.
Ma mère en expirant me l'a laissé, madame,
M'a dit de le donner à mon tour à ma femme :
Je l'ai fait. Prenez soin du mouchoir précieux
Comme de la prunelle ardente de vos yeux² ;
Le perdre ou le donner serait une infortune
Comme pour vous, madame, il n'en peut être aucune.

DESDEMONA.

Serait-il possible ?

OTHELLO.

Oui. Ce mouchoir a reçu
De magiques pouvoirs glissés dans son tissu.
Celle qui le broda, prêtresse surannée,
Avait vu deux cents fois naître et mourir l'année.
La soie en est sacrée, et filée en un lieu
Que dédie au soleil l'adorateur du feu ;
La brillante couleur de sa trame est formée
Des teintes que produit la momie embaumée.

DESDEMONA.

Est-il vrai ?

OTHELLO.

Oui, très-vrai. Prenez-y garde, ou...

DESDEMONA.

Moi !

Je voudrais bien jamais ne l'avoir vu.

OTHELLO, avec emportement.

Pourquoi ?

DESDEMONA.

Ah ! ne me parlez pas si brusquement.

OTHELLO.

Qu'importe !

Est-il perdu ? comment ? parlez ? de quelle sorte ?

de cette monnaie, frappée et marquée d'une croix sous les rois Emmanuel et Jean, son fils.

I did so : and take heed oft
Make it a darling like your precious eye,
To lose or give't away, were such perdition
As nothing else could match.

Par quel accident ?

DESDEMONA.

Dieu !

OTHELLO.

Qu'avez-vous répondu ?

DESDEMONA.

Moi ? que je me trompais ! Non, il n'est pas perdu ;
Mais quand il le serait ?...

OTHELLO.

Ha !...

DESDEMONA.

Non, je l'ai, vous dis-je.

OTHELLO.

Allez donc le chercher.

DESDEMONA.

Oui, seigneur, je m'oblige

A vous le présenter, mais pas en ce moment ;
Non, je ne le veux pas, seigneur. Je crois vraiment
Que c'est de votre part une légère ruse
Pour me faire oublier mon projet ; une excuse
Pour ne pas accorder la grâce qu'il me faut ;
Cassio ne fut trouvé qu'une fois en défaut.
(*Elle s'approche d'Othello, qui recule avec dédain.*)

OTHELLO.

Montrez-moi ce mouchoir, j'augure mal...

DESDEMONA.

Venise

N'a pas un officier dont tout le monde dise
Tant de bien.

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDEMONA, *se rapprochant.*

De grâce, parlez-moi

De Cassio.

OTHELLO, *l'évitant encore.*

Le mouchoir !

DESDEMONA.

Il a fondé sur toi,

Sur toi seul, Othello, l'espoir de sa fortune ;

Vos périls sont égaux, votre vie est commune.

OTHELLO, *avec fureur.*

Le mouchoir !

DESDEMONA.

Ah ! vraiment, le ton dont vous parlez
Mériterait de moi des reproches.

OTHELLO.

Allez !

(*Il la repousse du bras et sort.*)

SCÈNE XII.

DESDEMONA, EMILIA.

EMILIA.

Sans doute il est jaloux ; mais qui peut lui déplaire ?

DESDEMONA.

Jamais je ne l'ai vu transporté de colère ;
Il m'épouvante. Hélas ! quel charme a ce mouchoir ?
Comment l'ai-je perdu ? que ne puis-je l'avoir ?
Que je suis malheureuse !

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

EMILIA, *seule.*

Ah ! coupable contrainte !

Je n'écouterai plus ma faiblesse et ma crainte ;
Je cours... je leur dirai que mon mari... mais quoi !...
Ce caprice du More est frivole, je croi.
Ce courroux d'un moment s'attache à peu de chose,
Et même il vient peut-être aussi d'une autre cause.
Yago, si je disais ce mouchoir dans sa main,
S'irriterait encore... attendons à demain.
(*Elle sort.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une galerie du palais.

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO.

Yago, procure-moi du poison pour ce soir :

(Avec amour.)

Je ne l'entendrai pas, c'est assez de la voir !
Je crains que sa douceur désarme ma vengeance.
Je ne lui dirai pas un mot.

YAGO.

Point d'indulgence !

Renoncez au poison, l'étouffer est plus prompt.
Sous ces mêmes rideaux complices de l'affront.

OTHELLO.

Oui, cette mort est juste. Eh bien ! je m'y décide.

YAGO.

Quant à Cassio, sur moi, je prendrai l'homicide.
Je m'en charge ; il ne va qu'où mon doigt le conduit !
Et vous en saurez plus ce soir même à minuit.

(On entend une trompette.)

OTHELLO.

Qu'entends-je là ?

YAGO.

Je vois le plumet et la toge
Qui distingue à Venise un envoyé du doge.
Ha ! c'est Lodovico, votre femme avec lui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LODOVICO, DESDEMONA, *suite*.

LODOVICO, à Othello.

Le doge et le sénat dont vous êtes l'appui

Vous offrent leurs saluts.

(Il présente un paquet de lettres à Othello.)

OTHELLO.

Avec respect je baise

Leurs ordres souverains.

(Il baise les lettres et les lit.)

LODOVICO.

J'attendrai qu'il vous plaise

De répondre à cela. Pendant qu'il lit, venez,
Ma cousine, en entrant nous fûmes étonnés
De ne pas rencontrer Cassio sur la jetée.

DESDEMONA.

Quelque division entre eux deux excitée
A semé la tristesse et le deuil parmi nous,
Mais vous l'apaiserez aisément.

OTHELLO, l'entendant.

Croyez-vous ?

DESDEMONA.

Quoi ! seigneur ?

OTHELLO, lisant.

Partez donc sans tarder davantage.

LODOVICO.

Il ne vous parlait pas, mais lisait ce message.
Et n'est-il plus entre eux nul accommodement ?

DESDEMONA.

Hélas ! je le voudrais, quant à moi, seulement
Par l'amitié que j'ai pour Cassio.

OTHELLO, à part.

Feux ! tonnerre !

DESDEMONA.

Seigneur ?

OTHELLO.

Avez-vous bien votre sens ordinaire ?

On ne le croirait pas.

DESDEMONA.

Monseigneur, pourquoi non ?

OTHELLO, avec fureur.

Pourquoi?...

DESDEMONA.

Mais, oui, pourquoi?

OTHELLO.

Va, perfide, démon.

Il la frappe avec les papiers qu'il tient à la main.

DESDEMONA.

Avais-je mérité ce traitement infâme!

(Elle pleure.)

LODOVICO.

Seigneur, si je disais ce qu'a souffert madame,
Personne dans Venise entière n'y croirait.

OTHELLO.

Sortez.

LODOVICO.

Elle est en pleurs. Qu'un regard d'intérêt
Fasse oublier ceci, Dites une parole
Qui calme son chagrin, seigneur, et la console.
J'admire sa douceur.

OTHELLO, à Desdemona.

(A Lodovico.)

Revenez. La voilà.

Que lui voulez-vous?

LODOVICO.

Moi?

OTHELLO.

Oui, vous, regardez-la,

(Avec ironie.)

Vous aimez la beauté que la douceur décore;
Elle sait s'en aller, puis revenir encore,

(A Desdemona, avec colère.)

Elle pleure ou sourit, elle est douce. — Oui, pleurez,
Pleurez, — elle dira tout ce que vous voudrez,
(Il rit en parlant.)

(A Desdemona.)

Elle est douce, oui! très-douce. — O perfidie infâme!

(A lui-même.) *(A Desdemona.)*

On m'appelle à Venise. — Allez, sortez, madame.

(A Lodovico.) *(A Desdemona.)*

Seigneur, j'obéirai.... — Je vous dis de sortir. —

(A Lodovico.) *(Elle sort.)*

Aux ordres du sénat, seigneur, sans repentir;
Et je compte me rendre à Venise au plus vite.
A souper avec moi ce soir je vous invite.

Veillez me pardonner quelque distraction,
Soyez le bienvenu.

(En sortant.)

— Grand Dieu! corruption!

Corruption!

(Il suit Desdemona.)

SCÈNE III.

YAGO, LODOVICO.

LODOVICO, le regardant se retirer.

Eh! quoi! c'est là ce noble More

Que dans tous ses revers la république implore,
Qu'illustre le sénat, qu'une commune voix
Appelle à décider des combats et des lois?

Est-ce donc là cette âme et ce grand caractère
Qu'on vit aux passions s'offrir toujours austère;
Et ce ferme courage où venaient se briser
Tous les coups du destin qu'il savait maltriser?
Est-ce donc Othello?

YAGO, soupirant d'un air hypocrite.

Moi, je ne sais qu'en dire.

LODOVICO.

Sur lui-même autrefois il avait tant d'empire!
On croirait aujourd'hui son esprit dérangé.
Est-ce bien Othello?

YAGO.

Certe il est bien changé!

LODOVICO.

Frapper sa femme!

YAGO.

Hélas! je voudrais, je vous jure,
Qu'il ne lui fit jamais de plus sanglante injure!

LODOVICO.

Les lettres du sénat, seigneur, assurément,
Ne le jetteraient pas dans cet emportement?

YAGO.

Hélas! je ferais mal de dire ce qu'on pense
Et tout ce que j'ai vu. Mais j'observe en silence;
Ayez bien l'œil sûr lui. Moi, je suis alarmé.

LODOVICO.

J'ai regret à présent de l'avoir tant aimé.

(Ils sortent en parlant avec chaleur et plus bas.)

SCÈNE IV.

OTHELLO, EMILIA.

OTHELLO, sombre, mais calme, et d'un air scrutateur.

Vous n'avez donc rien vu qui témoignât contre elle?

EMILIA.

Rien.

OTHELLO.

Ni regard douteux, ni parole infidèle?

EMILIA.

Je n'ai rien entendu, ni rien soupçonné.

OTHELLO.

Mais

Vous les vîtes souvent se parler bas?

EMILIA.

Jamais.

OTHELLO.

Jamais ils n'ont paru désirer votre absence?

EMILIA.

Jamais. J'attesterai cent fois son innocence.
Si quelqu'autre pensée abuse vos esprits,
Chassez-la. Si quelqu'un, seigneur, vous a surpris
Par ce zèle trompeur qui blesse en voulant plaire,
Puisse le juste Ciel accabler pour salaire
Ce perfide inconnu, cet infâme imposteur,
De la punition du serpent tentateur.
Je jure sur ma vie encor qu'elle est fidèle,
Nulle femme ne fut sage si ce n'est elle,
Nul mari ne doit être heureux si ce n'est vous.

OTHELLO.

Allez et dites-lui de venir près de nous.

(*Emilia sort.*)

SCÈNE V.

OTHELLO *seul, regardant aller Emilia.*

C'est une femme adroite et dont le témoignage
Est nul. Eh ! pourrait-elle en dire davantage ?
Elle soutient son rôle effronté ; son maintien
Cache un cœur plein de crime et d'infamie... Eh bien !
Ce soir on la verra, que le Ciel lui pardonne !
A genoux, priant Dieu devant une Madone.
Je l'ai vue une fois.

SCÈNE VI.

OTHELLO, DESDEMONA, EMILIA.

DESDEMONA.

Seigneur, que voulez-vous ?

OTHELLO, *ironiquement.*

Venez, ma bien-aimée, allons, regardez-nous !

DESDEMONA.

Vous voulez voir... ?

OTHELLO, *durement.*

Vos yeux ; je veux les voir en face ;

Regardez-moi !

DESDEMONA.

Seigneur, vous m'effrayez ! De grâce,
Quel horrible projet vous saisit ?

OTHELLO, *à Emilia, avec une ironie cruelle.*

Deux amants

Ont besoin d'être seuls en de pareils moments,
Vous le savez, je crois, depuis longtemps, madame.
Quand on vient, vous frappez pour avertir ma femme,
N'est-il pas vrai ? Sortez, vite, allez, laissez-nous !

(*Emilia sort.*)

(*Othello reste longtemps la main sur la clef, qu'il
a tournée deux fois, et regarde Desdemona avec
des yeux terribles.*)

DESDEMONA, *à genoux.*

A vos genoux, seigneur, seigneur, à vos genoux,
Je demande en tremblant ce qui peut vous déplaire.
Au fond de vos discours je vois votre colère ;
Mais cependant, seigneur, je ne la comprends pas.

OTHELLO, *d'un ton féroce.*

Quelle es-tu ?

DESDEMONA.

Votre femme, attachée à vos pas
Comme une esclave ; oui, oui, votre fidèle femme.

OTHELLO.

Viens me jurer cela ! Jure, et damne ton âme,
Car en voyant tes traits célestes, je le croi,
L'enfer hésiterait à s'emparer de toi.
Viens donc pour te damner, et, par un double crime,
Dis que tu t'es conduite en femme légitime,
Fidèle à son serment.

DESDEMONA.

Le ciel le sait, seigneur.

OTHELLO.

Le ciel sait que l'enfer est moins noir que ton cœur.

DESDEMONA.

Moi ! qu'ai-je fait, seigneur, et par qui condamnée ?
Envers qui criminelle ? O fatale journée !

OTHELLO, *s'appuyant contre le mur, puis tombant
sur un fauteuil.*

Ah ! Desdemona ! va loin de moi !

DESDEMONA.

Vous pleurez !

Et pourquoi pleurez-vous ? qu'ai-je fait ? Vous croirez ;
Oui, vous croirez peut-être, hélas ! que c'est mon père
Qui vous fait rappeler ; il n'en est rien, j'espère :
Mais ne m'accusez pas ; s'il vous poursuit ainsi.
Je ne dois plus le voir, et je le perds aussi.

OTHELLO, *parlant sans la regarder.*

Si le ciel me frappant d'une plaie inconnue,
D'une grêle de maux chargeant ma tête nue,
Eût fait pleuvoir sur moi chagrins et pauvreté,
M'enlevant à la fois l'honneur, la liberté,
L'espoir lui-même... alors, dans mon expérience,
Dans ma raison, j'aurais cherché la patience...
Mais en butte au mépris railleur, qui toujours là
Vous désigne du doigt... Eh bien ! encor cela,
Oui, cela même encore, en frémissant de rage,
De l'endurer longtemps j'aurais eu le courage.
Mais l'asile adoré, le tabernacle d'or
Où j'avais de mon cœur déposé le trésor,
La source où je puisais et rapportais ma vie,
M'en arracher moi-même et me la voir ravie,
Ou bien la conserver lorsque son flot d'azur
Est tout empoisonné comme un marais impur !
Lequel de vous, Esprits de gloire et de lumière,
Lequel de vous, quittant sa pureté première,
Et, comme je le fais, s'armant d'un cœur de fer,
N'en deviendrait plus dur et plus noir que l'enfer ?

DESDEMONA.

Du moins, vous me croyez vertueuse ?

OTHELLO, *se levant et la contemplant avec une mélancolie profonde.*

O misère !

Comment t'es-tu flétrie ! ô toi, fleur solitaire !
O fleur si belle à voir et dont le pur encens
A ton approche seule enivrait tous les sens.
Je voudrais que le ciel ne t'eût jamais fait naître !

DESDEMONA.

Hélas ! j'ai donc fait mal sans le savoir peut-être ?

OTHELLO.

Ce que vous avez fait ? ô femme sans honneur !
Il faudrait pour le dire être aussi sans pudeur !
Le jour en le voyant se détourne de honte,
Et votre ange effrayé vous maudit et remonte.

DESDEMONA.

Ah ! vous m'injuriez, seigneur, et par quel nom !

OTHELLO.

Eh ! quoi ! n'êtes-vous pas une adultère ?

DESDEMONA.

Non !

Comme je suis chrétienne !

(Elle retombe à genoux en élevant les mains au ciel.)

OTHELLO.

Est-il vrai ?

DESDEMONA, toujours à genoux.

Sur mon âme !

Sur mon salut ! si c'est être une honnête femme

Que chérir ses devoirs et les accomplir tous.

OTHELLO, ironiquement.

Vraiment ?

DESDEMONA, effrayée.

Hélas ! Seigneur, que Dieu veuille sur nous !

OTHELLO, avec le plus profond mépris en la relevant.

Pardon ! je me trompais, et ma vue abusée

M'avait montré dans vous cette femme rusée,

Courtisane à Venise et fille sans raison,

Qui, pour suivre Othello, déserta sa maison.

(A Emilia qui rentre.)

Vous dont la mission est honnête et secrète,

Recevez cet argent et soyez bien discrète.

(Il lui jette une bourse, rit amèrement en regardant Desdemona à demi évanouie, et Emilia interdite, puis il sort.)

SCÈNE VII.

EMILIA, DESDEMONA.

EMILIA.

Qu'a donc rêvé cet homme ? et que dit-il de nous ?

Dieu ! que vous êtes pâle ! ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous ?

DESDEMONA.

Moi, je crois que j'ai fait un songe.

EMILIA.

Sa colère,

D'où vient-elle ?

DESDEMONA.

Quoi donc ?

EMILIA.

Qui vient de lui déplaire ?

DESDEMONA.

A qui ?

EMILIA.

Qui ?.. Monseigneur !.. J'entendais en entrant...

DESDEMONA. *(Elle fonde en larmes et pleure longtemps.)*

Ah ! tais-toi... Je ne puis répondre qu'en pleurant.

Ce soir tu placeras sur mon lit, déployée,

La robe que j'avais quand je fus mariée.

N'y manque pas, et cours appeler ton époux.

Qu'il vienne me parler.

(Emilia sort.)

DESDEMONA, seule, en pleurant.

Dieu nous a jugés tous.

J'avais bien mérité les dédains qu'une fille

Attire sur sa tête en fuyant sa famille ;

Mais ce reproche amer, ce honteux souvenir,

Était-ce d'Othello qu'il aurait dû venir ?

Non. Me calomnier, soupçonner, méconnaître,
 Pour tout autre que lui serait juste peut-être,
 Oui, bien juste. Mais lui ! Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait
 Qui me charge à ses yeux d'un aussi grand forfait ?

SCÈNE VIII.

YAGO, EMILIA, DESDEMONA.

YAGO.

Qu'ordonnez-vous, madame, et qu'avez-vous ?

DESDEMONA.

Que sais-je ?

Le maître d'un enfant réprimande et protège,

Il adoucit sa voix, il caresse en grondant ;

Car s'il veut le punir, il l'aime cependant :

Othello devait faire ainsi, car dans l'enfance

On n'est pas plus que moi sans force et sans défense.

YAGO.

Qu'a-t-il fait ?

EMILIA.

Ce cœur pur dont il était épris

Il vient de l'accabler d'outrage et de mépris,

Il oublie et son rang et celui de sa femme

Au point de la traiter de perfide et d'infâme.

YAGO.

Que Dieu nous soit en aide ! et d'où vient sa fureur ?

DESDEMONA.

Dieu le sait !

EMILIA.

Plaise au ciel que je sois dans l'erreur,

Mais je le jurerais, c'est quelque traître encore

Qui par ambition vient d'abuser le More,

Quelque flatteur adroit qui s'attache à ses pas ;

Je consens à mourir si tout cela n'est pas.

YAGO.

Est-il homme pareil au monde ? est-ce possible ?

DESDEMONA.

Que Dieu lui pardonne !

EMILIA.

Ah ! moi je suis moins sensible !

Pour un tel scélérat j'aurais un cœur de fer,

Et le voudrais passant du gibet à l'enfer !

(A Yago.)

Si je le connaissais ! c'est le même peut-être

Qui vous fit voir aussi dans l'amiral un traître,
 Quand vous le soupçonniez de jeter l'œil sur moi.

— Que ne peut-on livrer aux verges de la loi

Ces scélérats obscurs qui vont troubler vos âmes

En jetant des soupçons sur l'honneur de vos femmes !

Qui voit-on chez madame, et qui lui fait la cour ?

En quel lieu, dans quel temps s'est formé cet amour ?

YAGO.

Ne vous emportez pas ainsi, femme imprudente !

DESDEMONA.

Cher Yago, le chagrin d'Othello m'épouvante.

Je crois perdre son cœur et ne sais pas comment ;

Allez, et dites-lui que dans aucun moment

Son amour n'a cessé de suivre ma pensée.

Que même de ses torts je ne suis point blessée,
Que je l'aime et toujours l'aimai ; que malgré lui
Sa femme était encor son esclave aujourd'hui ;
Qu'il me verra sans cesse obéissante et douce,
Jusques dans le divorce où cet éclat nous pousse,
Et que sa dureté peut détruire en un jour
Ma vie et ne peut rien jamais sur mon amour.

YAGO.

Calmez-vous, ce sont là les chagrins ordinaires
Que jette en nos cerveaux le trouble des affaires.
C'est Venise qu'il gronde en vous, cela n'est rien,
L'ambassadeur attend. Rentrez, tout ira bien.

(Il reconduit Desdemona jusqu'à la porte de la galerie, qui se trouve à droite de la scène ; au moment où il revient seul, il se trouve nez à nez avec Rodrigo.)

SCÈNE IX.

RODRIGO, YAGO.

YAGO.

Ah ! vous voilà ?

RODRIGO.

Moi-même. Il faut, sans plus se taire,
De vos façons d'agir m'expliquer le mystère.
Vous me trompez.

YAGO, *effrontément*.

La preuve ?

RODRIGO.

Elle est simple à donner,
Vous n'avez pas le droit de vous en étonner,
Quand pour Desdemona que vous disiez rebelle
J'ai mangé tout mon bien. Pour fléchir notre belle,
Or, bijoux, diamants, rubis, colliers, parfums,
Des dons qu'il vous fallait je n'épargnais aucuns,
Enfin j'en ai versé dans votre main fatale
Assez pour acheter l'honneur d'une vestale ;
Vous me les avez dit reçus, mais en retour
Moi je n'obtiens jamais un seul regard d'amour.

YAGO.

Fort bien ! poursuivez !

RODRIGO.

Oui ! oui ! je veux bien poursuivre,
Et je viens pour cela ! je ne prétends pas vivre
En étourdi, jouet de votre trahison,
Et de vous, aujourd'hui, je me ferai raison.

YAGO.

Vous avez dit ?

RODRIGO.

J'ai dit, et j'agirai peut-être.

YAGO.

Eh bien ! je vois en vous un cœur ferme, mon maître !
Touchez-là ! c'est parler ; j'ai suivi tous ses pas,
Tous dans votre intérêt.

RODRIGO.

Je ne m'en doutais pas !

YAGO.

Il y paraissait peu, je l'avoue, et vos doutes
Prouvent un esprit fin. Mais de toutes les routes,

La plus sûre parfois est la plus longue. Ami,
Je n'ai pas adopté votre cause à demi ;
Et si dès cette nuit vous n'enlevez sa femme,
Tenez-moi pour un fourbe et qu'on m'arrache l'âme.

RODRIGO.

Quoi donc ! ai-je vraiment quelque lueur d'espoir ?...

YAGO.

Des ordres sont venus de Venise, et ce soir
Cassio doit remplacer Othello.

RODRIGO.

Ma surprise

Est bien grande. Il va donc retourner à Venise ?

YAGO.

Bien plus loin, en Afrique, à moins que son séjour
Ne soit, par un bon coup, prolongé plus d'un jour.
A moins que votre main diligente et jalouse
N'y veille, il vous prendra sa jeune et belle épouse.
Écartons ce Cassio.

RODRIGO.

Mais comment l'écarter ?

YAGO.

Comment ? rien de plus simple, en lui faisant sauter
Ce reste de cerveau qui fait jaser sa tête.

RODRIGO.

Je dois faire cela ?

YAGO.

Toute l'affaire est prête.

Après souper, ce soir, je vais vous l'envoyer ;
Entre une heure et minuit nous irons l'épier
Au détour de la rue, et, prenant votre belle,
Vous pousserez la botte ; alors, s'il est rebelle,
Je vous seconderai ; je serai sur vos pas.

RODRIGO.

Cher Yago, c'est fort bien, mais je ne voudrais pas
Assassiner un homme.

YAGO.

Eh, mon Dieu ! pour une heure

Venez en conférer dans ma propre demeure,
Et je vous montrerai si bien l'arrêt du sort
Sur le front de Cassio, que vous voudrez sa mort.

RODRIGO.

Mais pourtant...

YAGO.

Taisez-vous...

RODRIGO.

Un ami...

YAGO.

Que m'importe

Le souper va finir. — Allons, ouvrez la porte,
Sortez, vous restez là tout ébahi !

RODRIGO.

Mais quoi !

N'avais-je pas le droit de demander pourquoi ?

YAGO.

Vous le saurez, je vais vous ôter tout vestige
De scrupule...

RODRIGO.

Et comment ?...

YAGO.

A l'action, vous dis-je.

(Ils sortent à gauche de la scène ; Othello entre du côté opposé.)

SCÈNE X.

OTHELLO, avec DESDEMONA, EMILIA, reconduisent
LODOVICO, envoyé du Sénat.

LODOVICO.

Seigneur, de m'honorer vous prenez trop de soin;
Vous me rendez confus; ne venez pas plus loin.

OTHELLO, d'une voix sombre.

L'air me fera du bien!

LODOVICO.

Madame, je souhaite

Que la nuit vous soit douce et calme. Je m'apprête
A vous quitter.

DESDEMONA, à Lodovico.

Je suis heureuse de l'honneur

Que vous nous avez fait.

OTHELLO, soupirant.

Desdemona!

DESDEMONA.

Seigneur!

OTHELLO.

Retirez-vous, allez. Couchez-vous tout de suite¹.

Je reviens à l'instant. Renvoyez votre suite.

N'y manquez pas!

DESDEMONA.

Seigneur, j'obéirai.

OTHELLO, à Lodovico.

Passez.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

DESDEMONA, EMILIA.

La scène change et représente un cabinet de toilette de Desdemona.

(Pendant cette scène, Desdemona doit peu à peu
se déshabiller.)

EMILIA.

Comment vous trouvez-vous? Ses discours moins glacés,
Moins durs que ce matin, sont d'un meilleur augure.

DESDEMONA.

Le cœur ne se lit pas toujours sur la figure.

Il m'a dit qu'il fallait (cela va t'effrayer)

Rentrer chez moi, l'attendre, et puis te renvoyer.

EMILIA.

Quoi! me renvoyer!

DESDEMONA.

Oui! Comme il est en colère,

Ce n'est pas à présent qu'il faudrait lui déplaire.

Donne mes vêtements. Adieu. C'est convenu.

EMILIA.

Je voudrais que jamais vous ne l'eussiez connu!

¹ Get you to bed on the instant. I will be
Return'd forthwith. Dismiss your attendant there.

Ceci est traduit littéralement et toute cette scène est évidemment faite pour
qu'on entende Othello donner cet ordre.

DESDEMONA.

Je ne le voudrais pas, moi; car vraiment je l'aime
Jusqu'en son humeur brusque et dans ses dédains même.
Ils ont (délace-moi vite, je serai mieux)
Du charme pour mon cœur, de la grâce à mes yeux.

EMILIA.

Tout votre habit de noce est sur le lit.

DESDEMONA.

N'importe!...

Mon père! hélas! j'ai fui le seuil de votre porte,
Mon bon père! Ah! combien nos cœurs sont insensés!
— Je veux qu'en ces habits mes restes soient placés.
Si je meurs avant toi, tu le feras, j'espère,
Dans mes robes de noce. — O mon père! ô mon père!
(Elle pleure.)

EMILIA.

Madame, au nom du ciel, ne dites pas cela.

DESDEMONA.

(Elle fait arranger lentement ses cheveux devant
une glace; pendant ce temps Emilia s'arrête,
lorsqu'elle rêve et chante.)

Ma mère avait près d'elle une esclave, et voilà
Que, malgré moi, j'y pense; elle était Africaine;
On la nommait Joel; une éternelle peine
L'accablait; son amant, devenu fou, je crois,
L'avait abandonnée; il semble que sa voix,
Comme je l'entendais, frappe encor mon oreille;
Elle chanta longtemps une chanson bien vieille,
Une chanson de saule et de fatal amour;
Elle mourut très-jeune, et jusqu'au dernier jour
Elle redit cet air, dont les vers et l'histoire
Ne peuvent aujourd'hui sortir de ma mémoire.
Peu s'en faut que mon front ne tombe malgré moi,
Comme le sien tombait en chantant. Hâte-toi,
Je t'en prie, à mes yeux la lampe se dérobe.

EMILIA.

Irai-je pour la nuit chercher une autre robe?

DESDEMONA.

Non, détache ces nœuds seulement. — J'ai trouvé
Lodovico fort bien, son langage élevé,
Gracieux.

EMILIA, cherchant à la distraire.

J'ai connu dans Venise une dame
Qui brûlait tellement de devenir sa femme,
Que, pour en obtenir un instant de pitié,
Elle eût fait un voyage en Palestine à pied.

DESDEMONA, rêveuse, récite ou chante des vers.
Emilia n'ose lui parler.

La pauvre enfant était assise
Sous un sycomore penché.
Son front sur ses genoux caché,
Sa main sur son cœur, qui se brise.

Chantez le saule, chantez tous,
Le saule pleure comme nous.

EMILIA.

Je voudrais cette nuit rester auprès de vous.

² She had a song of willow...

DESDEMONA *poursuit sans l'écouter.*

Le ruisseau frais, au pied de l'arbre,
Coulait près d'elle en murmurant.
Elle parlait en soupirant.
Ses pleurs auraient usé le marbre.

Il va rentrer bientôt ; dépêche-toi ! *Chantez*
Le saule vert, le saule... Il revient ; écoutez.

Que nul d'entre vous ne le blâme !
Mieux que vous, je connais son âme.
L'aime et j'approuve ses dédains !...

Non. Ce n'est pas ainsi que ce couplet commence,
Et je ne puis jamais achever la romance.
Qui frappe donc ? Écoute ! Entends-tu ?

EMILIA.

C'est le vent.

DESDEMONA.

Ah ! c'est vrai. Bonne nuit. Va-t'en. Mon Dieu, souvent
Mes yeux me font bien mal. Brûlants comme une flamme,
Cela présage-t-il des pleurs ?

EMILIA.

Eh ! non, madame.

DESDEMONA.

On me l'a toujours dit. — Ah ! ces hommes ! — crois-tu,
Dis-le-moi, que parfois des femmes sans vertu,
Sans honneur, aient osé trahir la foi jurée ?...

EMILIA, *souriant.*

Mais, madame...

DESDEMONA.

Crois-tu qu'à ce point égarée,
Tu voudrais pour un monde entier y consentir ?

EMILIA, *cherchant.*

Pour un monde, madame, un monde, sans mentir,
Ne voudriez-vous pas ?

DESDEMONA.

Non ! Par cette lumière

Du ciel !

EMILIA.

Par la lumière ? Ah ! je suis la première
A dire non aussi, mais la nuit !

DESDEMONA.

Quoi ! vraiment !

Oh ! non ! je ne veux pas l'écouter, elle ment.

EMILIA.

Bah ! votre opinion de ce péché se fonde
Sur l'avis général établi dans le monde ;
Mais s'il était à moi ce monde, on en ferait
Bien vite, une vertu qu'on y respecterait.

DESDEMONA.

Et moi je ne crois pas que ces femmes existent.

EMILIA.

Eh ! madame, entre nous, s'il en est qui résistent,
C'est...

DESDEMONA.

Bonne nuit, va-t'en, il est bien tard, adieu.

(*Emilia sort.*)

Tous les jours de ma vie, inspirez-moi, grand Dieu !
Le mépris que je sens pour ces propos infâmes,
Et faites qu'en plaignant l'erreur des autres femmes
Et dédaignant toujours leur exemple fatal,
Je me corrige encore en présence du mal.

(*Elle prend un chapelet et son livre de prières, le
lit, rêve, et puis elle sort et passe dans sa cham-
bre à coucher.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue écartée et sombre de Chypre. — Il est nuit.

YAGO ET RODRIGO.

YAGO.

Place-toi, mon ami, derrière la muraille.
Tire-moi bravement ta lame de bataille.
Cassio va revenir. L'épée au poing ! C'est bien.
Plonge-la dans son cœur. Sois ferme ! ne crains rien ;
Je serai là. Ce coup sauve ou perd notre affaire ;
Songes-y. Prends bien garde à ce que tu vas faire.

RODRIGO.

Mais tiens-toi près de moi : je peux manquer mon coup.

YAGO.

Es-tu content ? Je suis sous ton bras.

RODRIGO, à part.

Pas beaucoup !

Il m'a bien donné là des raisons excellentes ;
Mais je hais tout ceci. Ces actions sanglantes.....
Bah ! qu'importe ! Après tout ce n'est qu'un homme mort.
Je ferai ce qu'il veut, mais je crois que j'ai tort.

(Il va à son poste.)

YAGO, sur le devant de la scène.

J'ai tant envenimé sa récente blessure,
Que le voilà parti. Mon entreprise est sûre.
A présent, que Cassio meure ou le tue, ou bien !
Qu'ils meurent tous les deux, cela ne me fait rien.

Now ; whether he kill Cassio
Or Cassio him, or each do kill the other,
Every way makes my gain.

Voici le dernier des sombres monologues d'Yago, caractère puissant qui est posé là comme la clef de la voûte et la base de l'édifice. Je ne puis relier

Si Rodrigo survit à l'affaire, il est homme
A venir réclamer les bijoux et la somme
Dont je l'ai dépouillé : cela ne sera pas.
D'autre part, si Cassio se dérobe au trépas,
Je demeure éclipsé par l'éclat de sa vie.
Le More et lui pourront s'entendre. Oh ! mon envie
De le voir disparaître est juste, et je prétends
Ne pas l'attendre au coin des bornes plus longtemps.
J'entends quelqu'un ; c'est lui.

RODRIGO, au coin de la rue.

(Il s'élançe de son poste, et porte une botte à Cassio.)

C'est lui ! c'est lui ! meurs, traître !

CASSIO.

Ma foi, sans mon manteau, c'était fait. Ah ! mon maître,
C'est moi qui vais percer le tien.

(Il tire son épée et frappe Rodrigo.)

RODRIGO.

Ah ! je suis mort !

(Yago frappe Cassio à la jambe et s'en va.)

CASSIO.

Au meurtre !

(Yago achève Rodrigo.)

RODRIGO, mourant, à Yago.

Scélérat !

OTHELLO traverse la scène dans la nuit, enveloppé
d'un manteau.

Cassio se meurt. Le sort

Pas à pas s'accomplit. Yago tient sa promesse.

Il a frappé l'amant, je marche à la maîtresse.

ce rôle sans me rappeler la justesse avec laquelle M. Perrier est entré dans la pensée intime du personnage, la souplesse et la vigueur de son jeu, et sa variété savante. Il était digne de la grande tâche qu'il a accomplie en créant sur notre scène ce caractère qui semble le type des Tartufts, des Méphistophélès, des Figaros, des Bégarras et des Don Juan, rôle qui rassemble tous ces traits dans la création de Shakespeare.

Femme, ton bien-aimé t'attend, et ton destin
Est de l'aller trouver avant demain matin.
En entendant ces cris, j'ai honte qu'elle vive !
Fidèle Yago, j'y vais ! Attends, femme, j'arrive.
Ton sang bientôt versé par mon bras satisfait
Va couler sur ce lit qu'a souillé ton forfait.
(*Il sort à grands pas, marchant vers son palais et
mettant la main sur son poignard.*)

LODOVICO entre de l'autre côté avec ses gens sans
flambeaux.

J'entends gémir deux voix. Mais la nuit est bien sombre.
Avancez prudemment et lentement dans l'ombre ;
Ce pourrait être un piège. Approchons, j'aperçois
Un homme armé qui tient une lampe, je crois.
YAGO, *accourant à demi déshabillé, avec une lampe.*
Qui va là ? répondez. Quel blessé nous appelle ?
Quoi ! c'est vous, lieutenant ? Était-ce une querelle ?

CASSIO.

Ce sont des assassins ; l'un d'eux est mort ici.

YAGO.

Les autres, où sont-ils ? Je crois que les voici.
(*Il crie à Lodovico.*)

N'approchez pas de moi. Nommez-vous ? parlez vite.

LODOVICO.

Jugez chacun de nous, seigneur, par sa conduite.
Nous restons à deux pas.

YAGO.

Excusez-moi, seigneur !

Noble Lodovico ; mais dans un tel malheur,
Au milieu des brigands, de tous on se méfie.
C'est notre ami Cassio, déjà presque sans vie.
Si vous pouviez m'aider à l'emporter chez moi.

CASSIO, *qu'on transporte.*

Merci, mon brave Yago.

YAGO, *à part.*

Je veillerai sur toi !

Car c'est dans cette nuit où va gronder l'orage,
Que ma barque doit vaincre ou subir le naufrage !

(*Ils entrent dans une maison.*)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher. — Desdemona endormie sur son lit, à moitié
déshabillée, en robe blanche, nu-pieds, ses cheveux noirs épars.

OTHELLO *entre tenant dans sa main gauche une
lampe, dans la droite une épée.*

C'est la cause, ô mon âme ! et vous la connaissez !
La cause, qui m'amène au meurtre ! c'est assez !
Étoiles qu'on adore en votre chaste empire,
La cause, sous vos yeux je n'oserais la dire !
Je ne verserai pas son sang, et mon dessein

It is the cause, it is the cause, my soul.

Ce brusque début doit être conçu comme la suite d'une profonde réflexion
intérieure dont l'expression s'échappe de ses lèvres dans la violence de son

Ne me conduira pas à déchirer ce sein
Si beau, que l'on croit voir, à la lampe bleuâtre,
Sur un tombeau de marbre une image d'albâtre.

(*Il pose son épée et sa lampe sur une table.*)

Cependant, il faut bien qu'elle meure, il le faut,
Car elle trahirait d'autres hommes bientôt.
— Éteignons ce flambeau, puis éteignons sa vie.
— Si la flamme une fois, par ma main, l'est ravie,
J'ai, pour la ranimer, le temps du repentir,

(*En regardant Desdemona.*)

Lampe ardente ! mais toi qui vas t'anéantir,
Ouvrage le plus beau qu'ait formé la nature !
Où retrouver encor, divine créature,
Ce feu qui te donna la vie, et qu'autrefois
Dieu pour chacun de nous n'alluma qu'une fois ?
Le destin l'a voulu ; lorsqu'une main profane
Vient de cueillir la rose, il faut qu'elle se fane ;
Mais celle-ci, du moins, je veux la respirer

(*Il l'embrasse.*)

O souffle pur, qui vient encor de m'attirer !
— Ta lèvre de parfums et de baumes trempée
Forcerait la Justice à briser son épée !
Encore ce baiser ! — le dernier ! — infernal !
Jamais on n'en aura donné de plus fatal.

(*Il fond en larmes.*)

Il faut que je pleure ! ah ! c'est que ma fureur même
Est le courroux du ciel qui frappe ce qu'il aime.
Elle s'éveille !

DESDEMONA.

On vient ! Othello ! c'est donc vous ?

OTHELLO.

Oui, Desdemona, moi.

DESDEMONA.

Monseigneur, allons-nous

Dormir ?

OTHELLO, *assis et sans la regarder, parlant douce-
ment.*

Avez-vous fait ce soir votre prière,

Desdemona ?

DESDEMONA.

Oui.

OTHELLO.

Bien ! Dans votre vie entière

Si vous vous rappelez un crime pour lequel
Vous n'avez pas encor l'indulgence du ciel,
Implorez-la sur l'heure.

DESDEMONA.

Hé ! que voulez-vous dire,

Monseigneur ?

OTHELLO.

Allons, vite, allons, je me retire,

(*Il marche à grands pas dans la chambre.*)

Je reste à quelques pas de vous en attendant.
— Préparez-vous ! Ma cause est juste, et cependant
Le ciel remet parfois même une faute infâme,
Et je ne voudrais pas tuer aussi votre âme.

désespoir. Le désordre de ces premières paroles sera mieux expliqué par
tout homme dont le cœur a été blessé que par les commentaires de Johnson
et de Steevens qui ajoutent froidement des paroles de rechange en marge de
ce monologue pour lui servir de préface.

DESDEMONA.

Quoi ! vous parlez de crime et de tuer aussi.

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Que le ciel me sauve !

OTHELLO.

Amen ! qu'il soit ainsi !

Je le désire.

DESDEMONA.

Au moins, ce n'est pas moi, j'espère,
Que vous tûrez ?

OTHELLO.

Espère !

DESDEMONA.

Hélas ! votre colère
Est à craindre toujours, seigneur, lorsque vos yeux
Roulent comme à présent, sombres et soucieux.
Je n'ai fait aucun mal ; personne n'a de plainte
Contre moi ; je ne vois aucun sujet de crainte,
Et cependant j'ai peur.

OTHELLO.

Pense à tes péchés,

DESDEMONA.

Moi ?

Le seul est mon amour pour vous, seigneur.

OTHELLO.

Tais-toi.

Pour ce crime tu meurs.

DESDEMONA.

C'est contre la justice.

Tuer pour trop aimer ! Punir d'un sacrifice !
Ah ! pourquoi mordez-vous vos lèvres en parlant ?
Vous tremblez, agité d'un effort violent ;
Ces présages sont tous sinistres, mais je pense
Ne pas être l'objet de votre violence.

OTHELLO.

Reste en repos, écoute.

DESDEMONA, assise sur le bord de son lit.

Eh bien ! j'écoute en paix.

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Que le ciel me sauve !

OTHELLO.

Amen, qu'il soit ainsi !

Je le désire.

A la scène on dit : Ah ! qu'il en soit ainsi !

Mais l'anglais porte : Amen.

J'espère qu'il viendra un temps où l'on osera dire à la scène cette parole
sacramentelle que Shakespeare n'a pas mise sans intention dans la bouche du
More. Othello est un chrétien fervent comme l'annoncent beaucoup de traits
dans toute la tragédie ; dans cette scène il se regarde comme n'étant plus
que l'exécuteur de son invariable résolution, depuis ce vers :

Yet she must die, else sh'ill betray more men.

Il faut bien qu'elle meure, il le faut,

Car elle trahirait d'autres hommes bientôt.

De ce moment il est devenu à son propres yeux un pontife, un sacrifica-
teur qui ne doit plus à la victime que le temps d'une prière. Othello a dans
son cœur des trésors de foi et d'amour ; l'une lui fait dire : *Je ne voudrais
pas tuer aussi votre âme ; I would not kill thy soul* ; l'autre : Que son cour-

OTHELLO.

Ce mouchoir qui te fut si cher et que j'aimais,
Tu viens de le donner à Cassio.

DESDEMONA.

Sur mon âme,

Cela n'est pas. Qu'il vienne, et devant votre femme
Interrogez-le donc.

OTHELLO.

N'ajoute pas le tort

Du parjure au péché, près de ton lit de mort !

DESDEMONA. *Elle s'est levée un moment et retombe
sur le lit.*

Je n'y suis pas encor pour mourir ?

OTHELLO.

Tout à l'heure.

En vain tu n'iras tout ; fais un serment, ou pleure,
Tu n'étoufferas pas tout ce que maintenant
Je nourris dans le fond du cœur en frissonnant.
Tu vas mourir !

DESDEMONA.

Dieu juste ! ayez pitié !... Vous-même,

Ayez pitié de moi. Ce Cassio, je ne l'aime
Que de cette amitié bienveillante pour tous,
Qui ne peut exciter aucun soupçon jaloux.

Je ne vous offensai jamais par mon langage,
J'ai pris pitié de lui, mais jamais aucun gage...

OTHELLO.

Oh ! par le ciel ! j'ai vu ce mouchoir dans ses mains.
Femme, ô femme parjure entre tous les humains !
Ce mot seul rend mon cœur de fer. Mon sacrifice
De ta vie, à présent je le nomme justice.
J'ai vu le mouchoir.

DESDEMONA.

Vous ? Il l'avait donc trouvé ?

Qu'il vienne, et par lui-même il vous sera prouvé.

OTHELLO.

Il a déclaré...

DESDEMONA.

Quoi ?

roux est le courroux du ciel, qui frappe ce qu'il aime ; This sorrow's
heavenly ; it strikes, where it doth love.

Il est tellement pénétré de sa foi et convaincu que son crime l'a damné,
qu'on l'entendra se réjouir de ce que Desdemona s'est damnée aussi par un
mensonge, quoique ce mensonge soit un dernier soupir d'amour pour lui-
même. Souvent il a fait serment par la *Sainte-Croix*, tout en lui est fervent
religieux, cette flamme veille en lui aussi ardente que son amour. Tous ces
traits préparent assez un public attentif et réfléchi, digne de l'œuvre qu'il
écoute, à entendre sortir comme un dernier vœu, ce mot qui termine toute
prière, et par lequel un chrétien s'unit aux prières d'un autre ; dernière
parole qu'il accorde à la criminelle, il ne croit plus pouvoir pardonner dans
ce monde, mais il veut bien prier Dieu d'absoudre dans l'autre.

Malgré ces réflexions, je crois que pour leur sûreté personnelle les acteurs
feront bien de dire pendant trois ou quatre ans encore :

— Ah ! qu'il en soit ainsi !

Je le désire.

M. Joanny dit le vers de cette manière, et tout ce qu'il a été possible de
tenter dans cette nouvelle route l'a été par lui dans ce rôle d'Othello. Outre
son beau talent, son âge, son organe, sa profonde sensibilité, et tout jusqu'à
ses blessures, ses habitudes et ses souvenirs de guerre, contribuaient à l'iden-
tifier avec le personnage du *More*. Je l'avais pressenti, le public a confirmé
mes jugements par ses applaudissements.

OTHELLO.

Qu'il t'avait possédée.

DESDEMONA.

Il ne le dira pas !

OTHELLO.

Non, sa bouche est fermée;

Yago s'en est chargé.

DESDEMONA.

Ma crainte explique tout :

Il est mort !

OTHELLO.

Il est mort ! Quand son ange debout

Aurait multiplié cent fois son existence,

Cent fois on l'aurait vu tomber sous ma vengeance.

DESDEMONA.

Hélas ! il est trahi, je suis perdue !

OTHELLO.

O dieux !

L'effrontée ! elle vient le pleurer sous mes yeux !

DESDEMONA.

O ! ne me tuez pas, bannissez-moi !

OTHELLO.

L'infâme !

A bas, prostituée !

DESDEMONA.

O ! la nuit pour mon âme !

Et tuez-moi demain.

OTHELLO.

Non. Si vous résistez...

DESDEMONA.

Une heure, seulement.

OTHELLO.

Point de grâce !

DESDEMONA.

Arrêtez !

Seulement pour le temps de dire une prière.

OTHELLO.

Il est trop tard !

(Il l'étouffe avec un oreiller.)

SCÈNE III 2.

EMILIA, *du dehors.*

Seigneur ! Seigneur ! la ville entière
Est en rumeur.

OTHELLO.

Qui vient ici ? j'entends des pas.

Est-elle morte ? Non, non, la mort ne vient pas.

Moi, je suis né cruel, mais, l'action finie,
J'ai toujours eu pitié d'une longue agonie;
Je ne veux pas laisser durer votre douleur,
Non, non.

(Il la poignarde sans la regarder.)

¹ He will not say so.

Ici l'admirable actrice s'est levée avec une indignation vertueuse, et son attitude, sublime et gracieuse à la fois, réunissait les traits de la Muse et de l'Éuméïde. Dans cette scène elle a montré qu'elle était aussi tragédienne; elle y a égalé tout ce qui fut jamais grand dans la tragédie, parce que son

A. DE VIGNY.

EMILIA, *en dehors.*

Ouvrez ! ouvrez ! Monseigneur ! Monseigneur !

OTHELLO.

Oui ! — C'est Emilia qui frappe à cette porte,

(Regardant Desdemona.)

Pour la mort de Cassio. — Tout à l'heure. — Elle est morte,

Froide ! ô ! mon enfant ! froide ! immobile ! — Ah ! je crois

Qu'elle respire encor. — Non. — Tout vient à la fois !

Que faire ? On va parler à la femme du More.

Ma femme ! — Quelle femme ? Ai-je une femme encore ?

O funeste pensée ! Il me semble à présent

Que les astres devraient, dans ce jour malfaisant,

S'éclipser dans le Ciel, s'enfoncer dans l'abîme.

(Il ferme les rideaux et ouvre à Emilia.)

EMILIA.

Seigneur !

OTHELLO.

Qu'arrive-t-il ?

EMILIA.

Seigneur, un double crime :

Cassio puis Rodrigo sont assassinés.

DESDEMONA, *sous les rideaux.*

Ha !

EMILIA.

Quel est ce cri ?

OTHELLO.

Quel cri ?

EMILIA.

Dieu ! c'est Desdemona !

DESDEMONA.

Tuée injustement... innocente, et je l'aime.

EMILIA.

Qui vous a fait mourir ?

DESDEMONA, *en expirant.*

Personne, c'est moi-même,

Recommende mon âme à mon Othello.

OTHELLO.

Quoi !

Elle vient d'affirmer que ce n'était pas moi !

EMILIA.

Oui, je l'avoue.

OTHELLO.

Eh bien ! elle a dit un mensonge,

Dont le poids éternel dans les enfers la plonge !

C'est moi qui l'ai tuée.

EMILIA.

Où Ciel ! tant de bonté

Double votre injustice et votre cruauté.

OTHELLO.

Elle tournait au mal ; c'était une adultère.

EMILIA.

Vous la calomniez !

OTHELLO.

Non ! Perfide et légère

Comme l'onde.

talent n'a pas de bornes dans l'expression du vrai et n'est incapable que de rendre le faux.

² Il était important de montrer que tout n'est pas fini après la mort de l'héroïne, et que le dénouement d'une tragédie peut être l'accomplissement d'un caractère et d'une haute vue morale et non la fin d'une petite aventure.

EMILIA.

Elle était un ange de candeur !

OTHELLO.

Une femme perdue.

EMILIA.

Un trésor de pudeur !

OTHELLO.

Ton mari me l'a dit.

EMILIA.

Il a dit cela d'elle ?

Mon mari ?

OTHELLO.

Ton mari.

EMILIA.

Qu'elle était infidèle ?

OTHELLO.

C'est un homme d'honneur qui déteste et maudit
Le vice et le dénonce.

EMILIA.

O ciel ! il vous l'a dit ?

Mon mari !

OTHELLO.

Ton mari, femme.

EMILIA.

O Dieu ! ma maîtresse,

Ton amour fut joué par la scélératesse.

OTHELLO.

Il a tout découvert lui-même habilement,
L'honnête Yago sut tout et m'a tout dit.

EMILIA.

Il ment.

De son indigne choix elle était trop éprise.

Ah ! ma colère enfin surmonte ma surprise !

(Othello lève son épée.)

Va, je ne te crains pas, homme ou monstre fatal !

Car tu n'as pas en toi, pour me faire du mal,

La moitié de l'honneur qui me rend intrépide.

Je te dénoncerai ! More insensé, stupide !

Quand je devrais aussi succomber sous tes coups,

Je te ferai connaître ! assassin ! vil jaloux !

Sanguinaire jouet d'une envieuse adresse !

A mon secours ! le More a tué ma maîtresse !

(Elle frappe aux portes.)

SCÈNE IV.

LODOVICO, MONTANO, YAGO entrent.

EMILIA.

Vous voilà donc, Yago ! soyez le bienvenu !

De tous les meurtriers vous semblez fort connu !

Dans ses assassinats chacun d'entre eux vous nomme.

Démentez celui-là, si vous êtes un homme.

Avez-vous dit sa femme infidèle ? parlez,

Parlez, mon cœur est plein.

YAGO.

J'ai dit, si vous voulez,

Tout ce que je pensais, mais rien, je vous assure,
Qu'il n'ait vu par lui-même.

EMILIA.

Eh bien ! moi, je le jure,

C'est un mensonge infâme, exécration, odieux !

Il faut bien que je parle, elle est là sous vos yeux,
Seigneurs, et sur ce lit, assassinée !

TOUS.

O crime !

EMILIA.

De vos rapports, Yago, ma maîtresse est victime ;

C'est vous ! la vérité va paraître à son tour.

YAGO. *Il met la main sur son épée.*
Prenez garde, madame !

EMILIA.

Elle verra le jour,

Que le Ciel, les démons, tous les hommes ensemble

(A Othello.)

S'élèvent contre moi, je parlerai. Rassemble

Tous les faits, cruel More, et juge le premier.

Il conduisait ta main, aveugle meurtrier !

Et je suis bien trompée ou dans un but perfide

Il me prit ce mouchoir dont il était avide,

Et que...

OTHELLO, *absorbé jusque-là dans son désespoir,*
se lève.

Parle.

YAGO.

Tais-toi.

EMILIA *vient se mettre en fuyant Yago sous la*
protection d'Othello.

Gardez ce réprouvé,

Seigneurs.

OTHELLO.

Parle, te dis-je.

EMILIA.

Et que j'avais trouvé,

Yago voulut l'avoir, il paraissait lui plaire ;

Cassio ne l'eut jamais.

OTHELLO.

Que fait donc le tonnerre !

(On s'éloigne de lui avec méfiance.)

N'ayez pas peur de moi, seigneurs, je suis armé,

Mais personne à présent n'en doit être alarmé.

J'ai vu le temps où ma main droite et cette épée,

Dont la lame espagnole est dans l'Èbre trempée,

Se seraient bien fait jour au travers de vous tous ;

Mais qui peut du destin surmonter les grands coups ?

— Je suis au terme enfin du long pèlerinage,

C'est le dernier écueil de mon dernier voyage,

Une femme pourrait me désarmer. — Pourquoi

La bravoure à l'honneur survivrait-elle en moi ?

(A Desdemona.)

Ah ! pauvre enfant ! jouet d'une étoile fatale !

Froide comme une tombe et comme un linceul pâle !

Calme au sein de la mort, comme était ta vertu !

Vois-tu ton assassin qui pleure ! le vois-tu ?

(Il se roule sur les pieds de Desdemona.)

EMILIA.

Oui, rugis à présent, roule-toi, pour qu'on voie

Ce qu'un tigre africain sait faire de sa proie.

(Elle se jette sur le corps de Desdemona, et y reste
à pleurer jusqu'à la fin de l'acte.)

LODOVICO, *montrant Yago.*
Gardez ce scélérat.

OTHELLO *se relève.*

Laissez-moi lui parler ;
Est-ce un homme ? oh ! non, non, sa main doit vous brû-
Je regarde ses pieds. Sa vie est une fable ! [1er.]
Mais si c'est un démon, il est invulnérable.

(*Il le blesse.*)

YAGO.

Mon sang coule, messieurs, mais je ne suis pas mort.

OTHELLO.

Tant mieux ; pouvoir mourir est un bienfait du sort,
Et vivre est un malheur ; je souhaite qu'il vive.

LODOVICO.

Désarmez Othello ; que cet homme nous suive,
On va l'interroger.

OTHELLO, *avec une profonde tristesse.*

Seigneur, un seul moment !

A ce monstre pour moi demandez seulement
Dans quel but il ourdit son infernale trame,
Et pourquoi ses filets ont enlacé mon âme ?

YAGO.

Ne me demandez rien ; ce qu'on sait, on le sait,
Je ne dis plus un mot.

(*Il sort, emmené par les gardes.*)

LODOVICO.

Si le bourreau cessait

De lui briser le corps, j'aiderais la torture
Dont il sera bientôt la hideuse pâture.
Qu'il sorte ! allez !

CASSIO, *qui est entré avec Lodovico, et s'est tenu
jusque-là à l'écart, entre appuyé sur deux sol-
dats et blessé à la jambe.*

Hélas ! que vous avais-je fait,

Mon général ?

OTHELLO.

Ami ! nulle offense, en effet.
Et j'avais ordonné... votre main et ma grâce...
Pardonnez-moi.

(*Cassio lui baise les mains en sanglotant.*)

CASSIO.

Seigneur, est-il rien que n'efface
Tant de malheur.

LODOVICO, *à Othello.*

O vous ! vous ! si grand et si doux
Autrefois ! à présent que dira-t-on de vous ?

OTHELLO.

Tout ce que vous voudrez ! Écrivez tout au doge,
Ou partez pour Venise, et s'il vous interroge,
Dites : C'est par honneur qu'il lui perça le sein.
Nommez-moi hardiment : honorable assassin !
Dans ma vie on verra des crimes, non des vices.
A l'État j'ai rendu peut-être des services,
N'en parlons plus jamais : racontez seulement
Que je n'aimai que trop cette femme, et, comment
Dans un piège infernal lentement enlacée,
Jusqu'à l'assassinat mon âme fut poussée.
Racontez qu'un soldat, qui ne pleura jamais,
Vous a montré des yeux vaincus, et, désormais,
Versant des larmes, plus que les palmiers d'Asie
De leurs flancs parfumés ne versent d'ambrosie.

(*Il cherche à tirer son poignard sans être vu.*)

Parlez ainsi de moi ; puis racontez encor
Que dans Alep un jour, dérochant un trésor,
Un Turc au turban vert profanait une église,
Insultait un chrétien, le More de Venise
L'arrêta ; vainement il demanda merci,
Il le prit à la gorge, en le frappant ainsi *.

(*Il se poignarde et tombe à la renverse.*)

* An honorable murderer.

* J'ai recomposé et resserré ce dénouement tout entier depuis la scène III ;
il m'a fallu rassembler des traits épers, en ajouter quelques-uns et retran-
cher de trop lentes explications, parce que c'est aujourd'hui, pour la France

surtout, une nécessité que la dernière émotion soit la plus vive et la plus
profonde. J'ai tâché seulement de ne perdre aucun des grands traits de
Shakspeare.

DOCUMENTS

ET

VARIANTES.

J'ai traduit cette tragédie sur un exemplaire in-folio de la première édition complète des œuvres de Shakespeare. Elle fut publiée en 1623, après sa mort, par deux acteurs, camarades du grand homme. Jusque-là on n'avait imprimé que quelques livres informes, et sans distribution d'actes ni de scènes. *John Hemmings* et *Henri Condell* firent paraître ce livre, précédé d'une préface naïve, adressée à tous les lecteurs, dans un style et une orthographe qui correspondent au langage de Rabelais, et où se trouve ceci : *His minde ' and hand went together : and what he thought he uttered with that easinesse that we have scarce received from him a blot in his papers.*

Reads him therefore and againe, and againe and if then you doe not like him, surely you are in some manifest danger, not to understand him.

Leur livre parut sous ce titre :

M. William Shakespeare's, comedies, histories, and tragedies.

Warburton, Johnston, Steevens, sir J. Reynolds et Théobald dans leurs commentaires *scholastiques* qui ne sont guère que des disputes de mots, ne cessent de confronter cette édition avec un in-quarto du même temps, que je n'ai pu me procurer.

On voit que Shakespeare ne regardait ses *pièces* (plays) *historiques* ni comme comédies, ni comme tragédies. Toutes sont nommées histoires, comme Henry VIII qui s'intitule : *The famous history of Henry the eight.*

Othello porte le titre de *The Moore of Venice* que j'ai voulu lui rendre.

Le rôle de *Bianca* fut supprimé dès le temps de Shakespeare comme ici celui de l'infante, du Cid. Il n'est pourtant pas inutile dans ses deux scènes, en ce qu'il contribue à éloigner du spectateur l'idée que Cassio soit aucunement attaché à Desdemona. Je l'ai retranché plutôt à cause des propos trop libres qu'il m'eût fallu supprimer, et qui en sont le caractère, que pour sacrifier à l'usage, car je trouve coupables les Anglais qui, pour je ne sais quelles pauvres considérations de théâtre, se sont crus en droit de mettre de côté des scènes capitales, telle que celle qui termine le quatrième acte; scène qu'en France un imitateur osa déplacer. Cette scène est à mon sens le résultat d'une des plus savantes combinaisons de Shakespeare. Il a voulu laisser s'éteindre doucement le quatrième acte dans le sentiment d'une rêverie molle, vague et douloureuse; préparation habile à un cinquième acte qui est le complément terrible et double des deux actions confondues. L'une, intrigue secondaire et obscure, vient aboutir à un assassinat dans la rue; l'autre, d'une nature élevée, élégante, éclate par un débat d'amour et de jalousie, dans la chambre nuptiale d'un palais. Double et savant tableau que la main d'un grand peintre pouvait seule tracer, et dont il n'appartient à personne de déranger la composition.

Ce quatrième acte semble avoir été le plastron des

¹ Son esprit et sa main allaient ensemble, et, ce qu'il pensa, il l'exprima avec telle aisance, que nous avons à peine trouvé une rature dans ses pa-

piers. — Lisez-le donc encore et encore, et, si vous ne l'aimes pas, assurément vous êtes dans quelque manifeste danger de ne pas le comprendre.

arrangeurs et commentateurs qui, le traitant comme le fameux torse antique, lui ont ôté la tête et les jambes.

Cependant les premières scènes sont tellement utiles au développement des caractères principaux et au bon sens de l'intrigue, que je les ai traduites et les ajoute ici,

non sans espoir que lorsque sera apaisée la première surprise d'un spectacle inusité, lorsque seront éteintes les résistances que l'on oppose encore à la réforme du théâtre, on sentira la nécessité de les rendre à la scène; nécessité que je vais tâcher de démontrer.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

OTHELLO, YAGO.

YAGO.¹

Seigneur, y pensez-vous encore ?

OTHELLO.

Si j'y pense !

YAGO.

Bah ! donner un baiser en secret, en silence !

OTHELLO.

Baiser furtif !

YAGO.

Ou bien s'enfermer dans la nuit
Seule, avec un amant, sans péché, ni sans bruit.

OTHELLO.

Quoi, seuls et sans péché, c'est tenter la nature
Qui, dès lors, livre au mal sa faible créature.

YAGO.

C'est peu de chose encor ! mais donner un mouchoir.

OTHELLO.

Donner !... je l'oubliais...² ceci devient plus noir...
Ce souvenir sur moi retombe et m'importune
Comme vient un corbeau, prophète d'infortune,
Sur un château désert tristement se poser.

YAGO.

J'ai vu des gens tout dire, et d'autres tout oser ;
Il en est qui, vainqueurs, ne savent pas se taire,
Et vont, à tout venant, raconter sans mystère
Les faveurs qu'à la longue, ils doivent à l'ennui.

OTHELLO.

Par l'enfer et le ciel ! aurait-il parlé ?...

YAGO.

Lui ?

Il n'a ma foi rien dit qu'au besoin il ne nie.

OTHELLO.

Eh ! de quoi parlait-il ?

¹ Yago craint qu'Othello ne se souvienne plus de ses calomnies et ne cherche à s'en distraire, il les lui remet sous les yeux, en ayant l'air, comme c'est sa tactique, de leur chercher des excuses.

² Il est bien beau, à mon avis, qu'Othello ait oublié cette circonstance,

YAGO.

D'une faute impunie.

OTHELLO.

Quoi ?

YAGO.

De ce qu'il a fait, je ne le sais pas moi ;
Il dit avoir été reçu.....

OTHELLO.

Que dit-il ? quoi ?...

YAGO.

Dans son lit : — tout ce que..... vous voudrez.

OTHELLO, *hors de lui.*

Avec elle !

Dans son lit ! — scélérat ! le mouchoir ! — pêle-mêle !
Les étrangler !.. l'aveu ! non.... d'abord le mouchoir !
J'en frissonne du haut en bas !... le désespoir,
Si tout n'était réel, pour des paroles vaines,
Ferait-il bouillonner tant de feu dans mes veines ?
Quoi ! sa joue et ses yeux !... confesse-toi... je veux
Le mouchoir ! — ses beaux yeux ! ses lèvres ! — des vœux !
O démon !

(*Il tombe à la renverse sans connaissance.*)

YAGO, *étendant la main sur sa victime.*

Opérez, mes poisons, sur son âme !
Voilà comment on voit plus d'une honnête femme
Perdre pour un soupçon le cœur de son époux.
Allons, seigneur, allons.

SCÈNE II.

OTHELLO, YAGO, CASSIO.

CASSIO, *arrivant.*

Général, qu'avez-vous ?

légers en apparence, et qu'il faut lui rappeler souvent. Cela diminue beaucoup le reproche que l'on a fait à Shakespeare d'avoir construit toute l'intrigue sur un fondement aussi peu solide que le mouchoir perdu. La suppression de ces premières scènes a surtout donné naissance à cette critique.

YAGO.

Laissez-le, ce n'est là qu'une attaque imprévue
Qui vient souvent troubler sa raison et sa vue,
C'est l'épilepsie.

CASSIO.

Ah ! secourons-le !

YAGO.

Laissez,

Je reste auprès de lui, laissez-nous, c'est assez.
Autrement vous verriez l'écume dans sa bouche,
Il devient furieux aussitôt qu'on le touche.
Regardez !... il s'agite. Allez, dans un instant,
J'irai pour vous parler d'un fait très-important.

(Cassio sort.)

Comment vous trouvez-vous, général ?

SCÈNE III.

OTHELLO, YAGO.

OTHELLO.

Que dit-elle ?

YAGO.

Soyez homme ! seigneur. La savoir infidèle
Vaut mieux que vivre en paix sans s'en être douté,
Et dormir chaque nuit paisible à son côté.
Vous êtes plus heureux ainsi. La circonstance
Vient vous trouver ; le sort vous sert avec constance.
Tandis que vous étiez (chose indigne de nous)
Renversé dans mes bras, le front sur mes genoux,
Cassio même est venu. J'ai déguisé la cause
De ce triste accident, prétextant autre chose ;
Mais il va revenir. Cachez-vous, s'il vous plaît,
Dans cet enfoncement. Et de là, s'il parlait,
S'il se laissait aller à l'insultant sourire
Qui d'un amant heureux trahit toujours l'empire,
Vous verriez tout vous-même. Oui, je vais sous vos yeux
L'amener à conter dans quel temps, en quels lieux,
Il fut avec faveur traité par votre femme.
Mais de votre fureur contenez bien la flamme,
Ou je serais forcé de croire que vos sens
Sont livrés au pouvoir des esprits malfaisants.

OTHELLO.

Écoute, amène-le, j'y consens, où nous sommes ;
Je veux être, entends-tu ? le plus prudent des hommes,
Mais le plus sanguinaire aussi.

YAGO.

C'est juste. Allez.

Et vous entendrez tout, de là, si vous voulez.

(Othello se retire et s'enfonce sous la voûte.)

Maintenant sur Bianca j'interrogerai l'autre ;
C'est une aventurière à qui ce bon apôtre
A dérangé l'esprit et qu'il traîne après lui.
Il rit quand on en parle, et, je vais aujourd'hui
Me servir de son nom. Othello dans ce rire
Verra tous les aveux qu'il rêve en son délire,
Et chaque mot ainsi, va leur être fatal.

(A Cassio qui entre.)

Comment vous portez-vous, lieutenant ?

SCÈNE IV.

(Othello est placé de façon à tout voir, mais ne peut entendre que lorsqu'on élève la voix.)

YAGO, CASSIO.

CASSIO.

Au plus mal,

Triste et dépossédé peut-être pour la vie
De la charge qu'hier le More m'a ravie,
Et dont vous me donnez encore le surnom,
Je ne sais trop pourquoi.

YAGO, très-haut.

Qu'elle vous plaise ou non,

(Plus bas.)

Voyez Deademona souvent. Si cette grâce
Dépendait de Bianca, dont la faveur vous lasse,
Vous seriez satisfait bientôt.

CASSIO, riant.

La pauvre enfant !

OTHELLO, à part.

Comme il sourit déjà.

YAGO, haut.

Soyez donc triomphant,

Car je ne vis jamais plus amoureuse femme.

CASSIO, riant.

Oui, je crois qu'elle m'aime ! Ah ! c'est une bonne âme !

OTHELLO, à part.

Il a l'air de nier, mais faiblement. — Maudit !
Tu souris.

YAGO.

Parlez-moi.

OTHELLO, à part.

Yago, presse. Bien dit,

Bien dit.

YAGO, plus bas.

Elle se vante à tout propos dans l'île
Que vous l'épouserez.

CASSIO.

Je quitterais la ville,

Plutôt. Ha ! ha ! ha ! ha !

OTHELLO, à part.

Tu triomphes, Romain !

CASSIO.

Grâce, pour ma raison ! Moi, lui donner la main !
Vous me croyez donc fou !

OTHELLO, à part.

Ris, après ta victoire !

Yago m'a fait un signe ; il commence l'histoire,
Sans doute.

CASSIO.

L'autre jour elle est venue à moi
Réclamer, en public, des preuves de ma foi,
Sur le bord de la mer. J'en rougis, quand j'y pense.
Elle vient se jeter à mon col, s'y balance.....

(Il fait le geste de se suspendre au col d'Yago.)

OTHELLO, à part.

Il décrit ses plaisirs sans doute et leurs propos.

— Quand verrai-je les chiens qui rongeront leurs os !

CASSIO, *poursuivant.*

Elle était en fureur, en larmes, et la cause
Était ce beau mouchoir, voyez, pas autre chose ;
Elle l'avait trouvé dans mon logis hier,
Disait-elle.

(*Il tire le mouchoir de sa poche.*)

OTHELLO, *à part.*

Voilà mon mouchoir. Qu'il est fier,

Le traître !

CASSIO.

J'en ai peur, je me cache et l'évite,
Et pour cela, mon cher, je m'esquive au plus vite.

YAGO.

Adieu.

(*Là, Othello sort de sa retraite, et s'écrie : De quelle
mort le tuerai-je ?*)

On comprend à présent qu'à la fin du cinquième acte Othello s'écrie : *J'ai vu le mouchoir*. Autrement, il faut deviner et sous-entendre que par quelque accident, dont personne n'a parlé, il a vu le mouchoir. Tout le monde a le droit de lui crier de sa place : Non, vous ne l'avez pas vu, et si vous l'avez vu seulement dans les mains de Cassio, cela ne suffit pas encore pour tuer votre femme ; il faut que vous ayez l'assurance que Cassio l'a reçu comme témoignage de l'amour de Desdemona ; si cela est, il faut que nous le sachions, ou bien nous trouverons que vous êtes un bourreau, au lieu de cet homme sage, qui a dit :

— Je veux voir avant de me livrer au doute.

Lorsque j'aurai douté, je veux, quoi qu'il m'en coûte,

La preuve ; et, si je l'ai, dès l'instant, sans retour,
Meure ma jalouse, ou meure mon amour.

Eh bien ! Shakspeare a prévu, dans ce quatrième acte, comme on le voit, toutes ces objections, que l'on a répétées souvent contre lui, et qu'il serait juste de faire au cinquième acte. Il diminue ainsi la férocité de l'assassinat, et le noble More peut dire avec conviction :

Le sacrifice

De ta vie à présent je le nomme justice.

Il ne sort pas de son caractère légèrement, et pour une bagatelle.

Cela jetterait de la confusion dans l'intrigue pour des yeux attentifs, mais, fort heureusement, ceux de la multitude ne le sont pas assez, et dans un dialogue rapide, l'étourdissement la saisit au point de l'empêcher de faire des objections. C'est là le côté infirme de l'art de la scène ; il est malheureux que l'action puisse emporter au point d'interdire la réflexion. Quoi qu'il en soit, on voit ce qu'il résulte de cette malheureuse coutume qui s'est établie depuis longtemps de laisser corriger les grands hommes par les petits ; ceux-ci leur ôtent tout simplement le bon sens.

Il me reste à répéter ce que tout le monde sait, que Shakspeare puise dans l'*Hecatomylthi* de Giraldi Cithio la fable du *More de Venise*. Quiconque la lira, ou en italien, dans les *Cento Novelle*, ou en anglais, dans le *Shakspeare illustrated*, et la comparera à l'œuvre de Shakspeare, verra comment le génie dit à la matière : Lève-toi et marche.

LA
MARÉCHALE
D'ANCRE.

LA

MARÉCHALE

D'ANCRE.

AVANT-PROPOS.

La minorité de Louis XIII finit comme elle avait commencé : par un assassinat. Concini et la Galigai régnèrent entre ces deux crimes. Le second m'a semblé être l'expiation du premier; et pour le faire voir à tous les yeux, j'ai ramené au même lieu le pistolet de Vitry et le couteau de Ravailiac, instruments de l'élévation et de la chute du maréchal d'Ancre, pensant que, si l'art est une fable, il doit être une fable philosophique.

Il me suffira d'indiquer ici les ressorts cachés par lesquels se meut tout l'ouvrage. Les spectateurs et les lecteurs attentifs sauront en suivre le jeu, et ceux qui les ont découverts me sauront gré de n'avoir pas laissé ces ressorts à nu dans le corps du drame.

Au centre du cercle que décrit cette composition, un regard sûr peut entrevoir la Destinée, contre laquelle nous luttons toujours, mais qui l'emporte sur nous dès que le caractère s'affaiblit ou s'altère, et qui, d'un pas très-sûr, nous mène à ses fins mystérieuses, et souvent à l'expiation, par des voies impossibles à prévoir. Autour de cette idée : le pouvoir souverain dans les mains d'une femme; l'incapacité d'une cour à manier les affaires publiques; la cruauté polie des favoris; les be-

soins et les afflictions des peuples sous leurs règnes. Ensuite les tortures du remords politique; puis celles de l'adultère frappé, au milieu de ses joies, des mêmes peines qu'il donnait sans scrupule; et après tout, la pitié que tous méritent.

J'ai beaucoup à me louer de tous les acteurs de l'Odéon. J'avais tenté de donner un caractère à chacun des personnages de ce tableau d'histoire. Plus le tableau était vaste, moins ses détails multipliés devaient tenir de place; il fallait donc que, pour concourir à l'ensemble, chaque acteur fît le sacrifice de l'étendue de son rôle. Cela s'est fait avec un accord et un esprit bien rares et qui méritent beaucoup d'éloges. J'ignore, du reste, entièrement l'art de rédiger ce procès-verbal de la représentation que l'on joint souvent à l'impression. Apprendre au public ce qu'il a applaudi, me semble au moins inutile. Tous les soirs il distribue lui-même largement une noble récompense aux mieux faisants du tournoi. Chaque élan d'inspiration est reçu par un élan d'enthousiasme. Cela vaut mieux que les louanges d'un auteur qui court le risque de vanter les rôles en louant ceux qui les ont représentés.

Juillet 1831.

LA
MARÉCHALE
D'ANCRE.

PERSONNAGES.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.
CONCINI.
BORGIA.
ISABELLA.
PICARD.
SAMUEL.
DE LUYNES.
FIESQUE.
THÉMINES.
DÉAGEANT.
MADAME DE ROUVRES.
MADAME DE MORET.

LE PRINCE DE CONDÉ.
VITRY.
MONGLAT.
CRÉQUI.
D'ANVILLE.
LE COMTE DE LA PÈNE.
DE THIENNES.
PREMIER LAQUAIS DE CONCINI.
DEUXIÈME LAQUAIS.
PREMIER GENTILHOMME DE CONCINI.
PREMIER OFFICIER.

CARACTÈRES.

LA MARÉCHALE D'ANCRE. — Femme d'un caractère ferme et mâle, mère tendre et amie dévouée; calculée et dissimulée à la façon des Médicis, dont elle est l'élève; manières nobles, mais un peu hypocrites; teint du Midi sans couleurs; gestes brusques parfois, mais composés habituellement.

CONCINI. — Parvenu insolent; incertain dans les affaires, mais brave l'épée à la main. Voluptueux et astucieux Italien, il regarde et observe longtemps avec précaution avant de parler; il croit voir des pièges partout, et sa démarche est indécise et hautaine comme sa conduite; son œil fin, impudent et cauteleux.

« Jamais, dit un historien du temps, esclaves ne furent tant serfs de leurs maîtres qu'il l'estoit de ses voluptez; jamais esclave tant fugitif de son maître qu'il l'estoit des lois et de la justice. — Il estoit grand et droit, et bien proportionné de son corps; mais depuis quelque temps l'appréhension qu'il avoit le rendoit plus pâle de visage, plus hagard en ses yeux, et plus triste en son teint basané. »

BORGIA. — Montagnard brusque et bon. Vindictif et animé par la *vendetta*, comme par une seconde âme; conduit par elle comme par la destinée. Caractère vigoureux, triste et profondément sensible. Haïssant et aimant avec violence. Sauvage par nature, et civilisé comme malgré lui par la cour et la politesse de son temps.

Silencieux, morose et rude de gestes et attitudes. Teint presque africain. Costume noir. Épée et poignard d'acier bronzé.

ISABELLA MONTI. — Jeune Italienne naïve et passionnée. Ignorante, dévote, sauvage, amoureuse et jalouse. Passant de l'immobilité à des mouvements violents et emportés. Costume corse, élégant et simple.

FIESQUE. — Blanc, blond, frais, rose, de joyeuse humeur et de vie heureuse. L'air ouvert, franc, étourdi.

L'allure légère et gracieuse, le nez au vent, le poing sur la hanche, les gants à la main, l'acan ne haute. — Bon et spirituel garçon.

— Habit de courtisan recherché. Attitude de raffiné d'honneur. — Rubans et nœuds galants de couleurs tendres. Une aiguillette zinzolin jaune et noire, comme tous les gentilshommes du parti de Concini.

SAMUEL MONTALTO. — Riche et avare, humble et faux. — Juif de cour. Pas trop sale au dehors, beaucoup en dessous. — Beau chapeau et cheveux gras.

DÉAGEANT. — L'histoire dit qu'il trompait le roi, la reine-mère et la maréchale par de fausses confidences.

Magistrat-courtisan à la figure pâle, au sourire continu, à l'œil fixe. Il marche en saluant, et salue presque en rampant. Il ne regarde jamais en face, et prend de grands airs quand il est le plus fort.

— Habit du parlement.

PICARD. — Homme de bon sens et de bon bras. — Gros et gras, franc du collier, probe et brusque. Superstitieux par éducation, mais se méfiant un peu de son penchant à croire les bruits merveilleux. — Habitudes de respect pour les seigneurs. Énergie de la ligue et des guerres de Paris.

— Habits simples et propres des bourgeois armés du temps.

M. DE LUYNES. — Très-jeune et très-blond. Favori ambitieux et cruel; froid, poli et roide en ses manières. Empesé dans ses attitudes; ayant cet aplomb imperturbable de l'homme qui se sent le maître du maître et sait le secret de son pouvoir.

MAD. DE ROUVRES. — Femme de la cour, importante, égoïste et fausse.

MAD. DE MORET. Femme de la cour, élégante, insouciant, hautain et égoïste.

M. DE THÉMINES. — Quarante-cinq ans. Grave et froid

personnage qui sait la cour parfaitement. Ironique dans ses politesses, et ayant toujours une arrière-pensée.

LE PRINCE DE CONDÉ (Henri II de Bourbon). Il avait alors trente ans. Chef des mécontents. Manières nobles et un peu hautaines. Il est placé comme Louis XIII, dans l'histoire : nul entre deux grands hommes. Son père fut le fameux Condé protestant, compagnon d'armes de Coligny, tué à Jarnac ; son fils fut le grand Condé. — Ce qui le particularise le mieux est l'amour du vieux Henri IV pour sa jeune femme, qu'il mit en croupe derrière lui, et emmena hors de France.

LE BARON DE VITRY. — Homme de guerre et de cour, déterminé et sans scrupules. Un de ces hommes qui se jettent à corps perdu dans le crime, sans penser qu'il y ait au monde une conscience et un remords. — Allure cavalière d'un matador.

CRÉQUI. — Avantageux et joueur.

MONGLAT. — Rieur impertinent.

D'ANVILLE. — Insouciant.

DE THIENNES. — Un des basanés à mille francs de Concini.

LE COMTE DE LA PÈNE. — Enfant délicat, élégant et mélancolique.

ACTE PREMIER.

Une galerie du Louvre. — Des seigneurs et gentilshommes jouent autour d'une table de trictrac, à gauche de la scène ¹. — Au fond de la galerie passent des groupes de gens de la cour qui vont chez la reine-mère.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARÉCHAL DE THÉMINES, FIESQUE, CRÉQUI,
MONGLAT, D'ANVILLE, SAMUEL, BORGIA.

CRÉQUI, *au jeu*.

M. de Thémines a encore perdu!

FIESQUE, *à Samuel*.

Eh! te voilà, vieux mécréant! Que viens-tu faire au Louvre, Samuel?

SAMUEL MONTALTO, *bas*.

Vendre et acheter, si j'en trouve l'occasion. Mais, mon gentilhomme, ne me nommez pas Samuel ici, je vous prie. J'ai pris un nom de chrétien; je m'appelle Montalto à Paris.

FIESQUE.

Est-ce que tu fais toujours de la fausse monnaie, l'ami? Serais-tu toujours alchimiste, nécromancien, et physicien dans ton vieux laboratoire? Ou as-tu peur d'être pendu seulement comme usurier?

SAMUEL.

Usurier! je ne le suis plus: je prête gratis à présent.

¹ Ces mots: droite et gauche de la scène doivent s'entendre de la droite et la gauche des acteurs.

A. DE VIGNY.

FIESQUE.

Si tu prêtes gratis, tu fais bien de venir au jeu ce soir; tu trouveras des amis à obliger. Pour moi, je ne te demanderai qu'un conseil. (*Il le tire à part, à droite de la scène.*) Regarde ce Corse au teint jaune, à la moustache noire, à l'œil sombre.

SAMUEL.

C'est Michaël Borgia.

FIESQUE.

Lui-même. On dit qu'il cache, dans un coin de Paris, la plus jolie fille dont le soleil d'Italie ait jamais cuivré les joues.

SAMUEL, *à part*.

Bon! en voilà déjà deux qui savent qu'elle est ici. Le maréchal d'Ancre a voulu me l'acheter hier. (*Haut.*) Monsieur de Fiesque, je ne voudrais pas, pour mille pistoles, répéter ce que vous venez de dire. Borgia est jaloux et violent. Jamais le grand Salomon n'eut autant de portes et de rideaux que ce Corse silencieux, pour cacher sa Sunamite aux yeux noirs. Je vois cette femme tous les jours, moi; mais c'est parce que je suis vieux.

FIESQUE.

Et moi aussi, moi qui suis jeune, pardieu! je l'ai vue, et j'en suis épris, Samuel. Je sais où elle demeure.

SAMUEL.

Chut ! Vous me feriez poignarder par lui. Où croyez-vous donc qu'elle demeure ?

FIESQUE.

Chez toi, mécréant ! Et le maréchal d'Ancre rôdait avec moi le jour où je la vis.

SAMUEL.

Mais taisez-vous donc : Borgia vous a entendu.

THÉMINES.

Eh bien ! mettez-vous au jeu, monsieur de Borgia ?

BORGIA.

Non, monsieur, non.

THÉMINES.

Vous êtes distrait ?

BORGIA.

Oui.

THÉMINES, à l'un de ses fils, vers lequel il se penche en arrière du trictrac.

Ce n'est pas peu de chose que de mettre la main sur un prince du sang ; mais il me faut de l'argent. Suivez bien le coup, mon fils ; et, si je perds, allez dire à M. de Bassompierre qu'il peut compter sur moi. Que mettez-vous au jeu, Borgia ?

BORGIA.

Rien. Je ne joue jamais.

THÉMINES.

C'est mal. Il faut que les jeunes gens aiment le jeu pour se mettre bien en cour ici. Allons ! Monglat a mis au jeu cinq mille ducats. Allons !

BORGIA. Il passe du côté de Samuel avec méfiance.

J'ai jeté d'autres dés.

MONGLAT, à demi voix à Thémènes.

Eh ! monsieur de Thémènes, ne comptons pas sur un pauvre Corse pour le jeu. C'est encore un de ces Italiens que Concini nous a amenés et qui n'ont que la cape et l'épée.

FIESQUE poursuit, frappant sur l'épaule de Samuel.

Samuel, mon ami, il faut que je la voie demain.

BORGIA, tournant autour d'eux.

De quoi lui parle-t-il ?

FIESQUE.

Et tu me garderas le secret ?

SAMUEL.

Ma mémoire en est pleine, et fermée comme mon coffre-fort. Tout peut y entrer et y tenir, mais rien n'en sort. Je garderai donc votre secret ; mais vous ne la verrez pas.

BORGIA. Il s'approche pour entendre.

Depuis un mois à Paris, suis-je déjà épié par ces rusés jeunes gens ?

SAMUEL.

Vous croyez l'aimer ?

FIESQUE.

J'en suis, parbleu, bien sûr !

BORGIA, à Samuel, très-bas.

Si tu lui réponds, tu es mort. (Il se retire.)

FIESQUE, n'ayant rien remarqué.

Tu commenceras par prendre pour elle ce beau diamant monté autrefois par Benvenuto Cellini. (Samuel prend le diamant, fait signe qu'il consent, et s'éloigne.)

FIESQUE, les suivant.

Ensuite, tu m'attendras à ton cinquième étage... (Samuel se retire encore.) Et puis tu lui feras la leçon... Mais réponds donc. (Samuel lui fait un signe de silence en mettant la main sur la bouche, et sort.) Mais prends bien garde que madame la maréchale n'en apprenne rien ; je suis trop en faveur à présent pour risquer de me brouiller avec elle ; entends-tu bien ? — Elle a des espions ; les connais-tu ? (Samuel se retire en faisant signe qu'il les connaît.) Eh bien ! coquin ! répondras-tu ?

(Samuel s'évade, et Borgia se trouve nez à nez avec Fiesque.)

BORGIA.

Je vous répondrai, moi, monsieur.

FIESQUE.

A quelle question, monsieur ?

BORGIA.

A toutes, monsieur.

FIESQUE.

Eh bien ! voyons pour votre propre compte. Qui êtes-vous ?

BORGIA.

Ce que je vous souhaite d'être : un homme.

FIESQUE.

Homme, soit ; mais gentilhomme, tout au plus.

BORGIA.

Noble comme le roi. J'ai mes preuves.

FIESQUE, lui tournant le dos.

Ma foi ! il faut que je les voie avant de croiser le fer. N'êtes-vous pas un des serviteurs à mille francs du maréchal ? Quelle est votre place parmi ses amis ? la dernière ?

BORGIA.

La première parmi ses ennemis et les vôtres.

FIESQUE.

Eh bien ! soit. Je vous verrai mieux demain. J'ai assez du son de votre voix.

BORGIA.

Demain c'est trop tard. Sortons tous deux.

FIESQUE.

Écoutez. Vous arrivez à la cour d'aujourd'hui ? Je le veux bien : ce sera un bon début, qui vous fera honneur. Mais je veux parler un peu, pour ne pas sortir sur-le-champ. Ensuite je suis à vous... malgré la pluie. Ne nous faisons pas remarquer ; c'est ridicule. Attendons qu'on entre pour sortir.

MONGLAT, à Fiesque.

Voilà un beau coup. Je bats votre coin et je marque six points. (*En se renversant du trictrac où il joue.*) Eh bien ! Fiesque, encore une affaire, demain ?

FIESQUE.

Ah ! celle-là ne vaut pas qu'on en parle. (*Il va suivre le jeu de Monglat, en s'appuyant sur sa chaise.*)

MONGLAT.

Vas-tu seul ? — Bezet ?

FIESQUE.

Seul. — Marque donc deux points. — Oh ! quel temps il fait ! — M. le prince vient-il ce soir au Louvre ?

MONGLAT.

Il va venir. J'ai gagné le point.

THÉMINES.

M. le prince va venir. J'ai perdu. (*A son fils placé derrière lui.*) Allez dire à M. Bassompierre que madame la maréchale peut me regarder comme son serviteur. (*Il se lève ; les gentilshommes se groupent autour de lui.*) Deux mots à vous tous, messieurs de l'aiguillette rouge et noire. Nous sommes ici plus de gentilshommes qu'il n'en faut pour un coup de main ; et je crois qu'aujourd'hui la marquise d'Ancre décidera la reine à une entreprise très-hardie. Nous avons là deux compagnies des gardes françaises et les Suisses du faubourg Saint-Honoré.

CRÉQUI.

Ma foi ! je suis tout à vous, marquis ; et je serai ravi de voir comment se comportera mon frère aîné qui est tout aux Condés. Quand faudra-t-il croiser l'épée ?

THÉMINES.

Quand je mettrai la main sur la mienne ; et cela ne m'arrivera qu'après l'ordre de la reine : vous le savez, monsieur de Monglat ?

MONGLAT.

Je sais aussi qu'elle ne le donnera pas qu'elle n'ait reçu ses ordres elle-même, de madame la maréchale d'Ancre.

CRÉQUI.

Savez-vous que la tête de cette femme est la plus forte du royaume ?

FIESQUE.

Mais... oui, oui... nous le savons !

MONGLAT.

Et peut-être son cœur...

THÉMINES.

Oh ! quant à cela, elle est brave comme un homme, mais elle n'a pas l'âme tendre d'une femme, elle est incapable de ce que nous nommons belle passion.

CRÉQUI.

Eh ! Fiesque, qu'en dis-tu ?

FIESQUE.

Parbleu ! ne fais pas l'esprit pénétrant, Créqui. Je suis bien aise de pouvoir le déclarer ici, devant tout le monde : il n'est point vrai qu'elle m'ait aimé. Je ne prendrai pas des airs d'important, et j'avoue que je lui ai fait la cour pendant six longs mois. Vous m'avez tous cru plus heureux que je n'étais, car je fus seulement le moins mal reçu. Par exemple, j'y ai gagné de l'avoir pour amie, et de la connaître mieux que personne. Très-heureux de m'être retiré sans trop de honte comme Beaufort, sans gaucherie comme Coigny, et sans bruit et disgrâce comme Lachesnaye.

MONGLAT.

Il est de fait que nous la voyons mal, messieurs, et de trop loin.

FIESQUE.

Eh ! franchement, qu'en pensez-vous, vous Monglat ?

MONGLAT.

Je la crois superstitieuse et faible, car elle consulte les cartes.

FIESQUE.

Et vous, Créqui ?

CRÉQUI.

Moi ! je la crois presque fée ; car elle a fait de Coëncini un marquis, d'un fils de notaire un premier gentilhomme, d'un homme qui ne savait pas se tenir à cheval un grand écuyer, d'un poltron un maréchal de France, et de nous, qui n'aimons guère cet homme, ses partisans.

FIESQUE.

Et vous, D'Anville ?

D'ANVILLE.

Moi, je la crois bonne et généreuse, et je crois que, si les femmes de la cour la détestent, c'est parce qu'elle était une femme de rien. Si elle était née Montmorency, elles lui trouvaient toutes les qualités qu'elles refusent à Léonora Galigai.

FIESQUE.

Et vous, monsieur de Thémises ?

THÉMINES.

Puisque, avant de nous dire votre avis, vous voulez le nôtre, je m'avoue de l'opinion de D'Anville. Un pays entier, le nôtre surtout, est sujet à se tromper dans ses jugements, lorsque le pouvoir élève un personnage sur son piédestal chancelant. Le pouvoir est toujours détesté ; et la haine qu'on a pour l'habit, cet habit la communique comme une peste à l'homme qui le porte. Qu'il soit ce qu'il vaudra ou pourra être de bon, n'importe : il est puissant ? il gêne, il pèse sur toutes les têtes, il

fatigue tous les yeux.... La Galigaï était femme de la reine, la Galigaï est marquise, la Galigaï est maréchale de France : c'est assez pour qu'on la dise méchante, mensongère, ambitieuse, avare, orgueilleuse et cruelle. Moi, je la crois bonne, sincère, modérée, généreuse, modeste et bienfaisante; quoique ce ne soit, après tout, qu'une parvenue.

FIESQUE.

Parvenue, si l'on veut; elle est parvenue bien haut, et l'on ne fait pas de si grandes choses sans avoir de la grandeur en soi. Un esprit commun n'arriverait pas là. Ne vous étonnez pas de son indifférence; en vérité, cela vient de ce qu'elle n'a rien rencontré de digne d'elle. Son regard triste et sa bouche dédaigneuse nous le disent assez.

BORGIA, à part, sombre et écoutant avec avidité.

Dis-tu vrai, léger Français? dis-tu vrai?

FIESQUE.

De vous tous qui portez ses couleurs, messieurs, et de tous les gentilshommes de la cour, il n'y en a pas un qu'elle ne connaisse et n'ait jugé en moins de temps qu'il n'en met à composer son visage et à friser sa moustache et sa barbe. Son coup d'œil est sûr, ses idées sont nettes et précises; mais malgré son air imposant, je l'ai souvent surprise ensevelie dans une tristesse douce et tendre qui lui allait fort bien. Lequel de vous s'est imaginé qu'elle fût déjà morte pour l'amour? Celui-là s'est bien trompé.... Moi, je ne suis pas suspect; car, foi d'honnête homme! j'ai été longtemps à ne pas croire au cœur; mais elle en a un, et un cœur de veuve, affligé, souffrant et tout prêt à s'attendrir... Ce qui prouve le plus en sa faveur, c'est que son mari l'ennuie prodigieusement. Elle le traîne à sa suite avec son ambition, ses honneurs et tout son fatras de dignités, comme elle traîne péniblement la queue de ses longues robes dorées. Oh! moi, c'est une femme que j'aurais bien aimée; mais elle n'a pas voulu. Depuis ce temps-là, je ne suis plus à la cour qu'un observateur : j'ai quitté le champ clos, je regarde les combats galants, et je compte les blessés. Elle en fait partie.

Tous.

Qui donc aime-t-elle? nommez-le!

BORGIA, à part.

Effronté jeune homme! tu lui ôtes son voile!

FIESQUE.

Ah! messieurs, quel dommage qu'elle n'aime aucun de nous! ce serait bien la plus fidèle maîtresse et la plus passionnée du monde. Sa grandeur l'attriste et ne l'éblouit pas du tout. Elle aime à se retirer pour penser.

BORGIA, à part.

Plût à Dieu! plût à Dieu!

FIESQUE.

Mais nul de nous ne lui tournera la tête; j'y mettrais en gage tout mon sang et mes os qui sont encore à moi, et dans cent ans appartiendront à tout le monde. Pour moi, j'y renonce, et laisse la place. En trois tête-à-tête je me suis effrayé de mon néant. On ne plaît pas à ces femmes-là, voyez-vous? par des sérénades et des promenades, des billets et des ballets, des compliments et des diamants, des cornets et des sonnets; tout cela doucereux, langoureux, amoureux, et rimant deux à deux, selon la ridicule mode des faiseurs de vers, dont elle fait des gorges chaudes. Ce n'est pas non plus par grands coups de hardiesse et de bras, coups de dague et d'estoc et de stylet, coups de tête folle et de cerveau diabolique à se jeter à l'eau pour ramasser un gant, à tuer un cheval de mille ducats parce qu'il ne s'arrête pas en la voyant, à se poignarder ou à peu près si elle boude, à provoquer tous ceux qui la regardent en face... Non, non, non, cent fois non. Elle a autour d'elle tous les galants chevaliers qui savent ce manège.

MONGLAT.

Vous allez voir qu'il lui faut un diseur de bonne aventure.

CERQUI.

Qui cherche avec elle dans le tarot la carte du soleil¹ et le victorieux valet de cœur.

FIESQUE.

Non. Il faut à cette sorte de femme un de ces traits héroïques ou l'une de ces grandes actions de dévouement qui sont pour elle comme un philtre amoureux, portant en lui plus de substances enivrantes et délirantes qu'une longue fidélité n'en peut infuser dans un débile cerveau féminin. Faute de quoi! messieurs! ne vous déplaie... (*il salue en riant*) elle aime tout bonnement... son mari.

Tous, riant.

Bah! bah! Ah! ah!

BORGIA, à part.

Que le premier venu ait le droit de la regarder en face et de parler d'elle ainsi! n'est-ce pas de quoi indigner?

THÉMINES.

Trêve de raillerie, messieurs; toujours est-il que nous portons ses couleurs et la servirons à qui mieux mieux, en bons amis, sinon en amants. Mais voyons sainement la situation politique de la maréchale d'Ancre. La reine-mère est bien reine, et gouvernée par la maréchale; mais le roi Louis sera bientôt Louis XIII, il a seize ans passés, sa majorité approche. M. de Luynes le presse de s'affranchir de sa mère. Le jeune Louis est doux, mais

¹ C'est le neuf de cœur dans le tarot.

rusé; il déteste l'insolent maréchal d'Ancre; au premier jour il le jettera par terre. Le maréchal a été si loin en affaires, que la guerre civile est allumée par tout le royaume à présent. Le peuple le hait pour cela et il a raison; le peuple aime le prince de Condé qui est devenu, vous en conviendrez, le seul chef des mécontents; il vient hardiment à la cour, et Paris est à lui tout à fait. Je vois donc la maréchale placée entre le peuple et le jeune roi. Rude position, dont elle aura peine à se tirer. Je dis la maréchale, car elle est, ma foi! bien la reine de la régente Marie de Médicis. Or je ne lui vois qu'un parti à prendre, et le bruit court fort qu'elle le prendra. N'allez pas vous récrier! C'est celui d'arrêter le prince de Condé!

TOUS.

Quoi! M. le Prince? le premier prince du sang?

THÉMINES.

Lui-même; car sans cela elle est écrasée, ainsi que la reine-mère, entre le parti du roi et celui du peuple.

MONGIAT.

Sans cela, monsieur? dites à cause de cela. C'est un mauvais conseil à lui donner.

FIESQUE.

Non, le conseil est bon.

CHÂQUI.

C'est le pire de tous.

D'ANVILLE.

Elle n'a pas d'autre parti à prendre.

Tous les gentilshommes se querellent.

Non, vous dis-je. — Si fait. — C'est une folie. — C'est le plus prudent. — Vous êtes trop jeune. — Vous trop vieux.

THÉMINES.

Silence, messieurs! Voici la maréchale qui sort de chez la reine avec son mari, plus gonflé de sa faveur que je ne le vis jamais. Éloignons-nous un peu, et n'ayons pas l'air de les observer: vous savez qu'elle n'aime pas cela. Elle marche bien vite; elle a l'air bien préoccupée.

(Les gentilshommes s'éloignent, et se groupent au fond du théâtre; quelques-uns se mettent au jeu de trictrac.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CONCINI, LA MARÉCHALE D'ANCRE; *suite*.

(Deux pages portent la queue de sa robe; ils ont l'aiguillette rouge et noire et l'habit rouge et noir, tirée de Concini.)

BORGIA.

Ah! la voilà donc... Je la revois enfin après un temps si long!

FIESQUE.

Sortons à présent: l'entrée de la maréchale nous cachera.

BORGIA.

Un moment! oh! un moment! La voilà! elle approche! Comment l'absence et l'infidélité ne détruisent-elles pas la beauté? c'est une chose injuste!

FIESQUE.

Venez vite: la pluie a cessé, et je n'ai pas envie de me faire mouiller pour vous, si elle tombe encore.

BORGIA.

Pourquoi pas? l'eau lavera votre sang.

FIESQUE.

Ou le vôtre, beau sire: nous l'allons voir.

BORGIA.

Allons donc, et que je revienne sur-le-champ.

FIESQUE.

Qui vivra, reviendra. Venez.

(Ils sortent en se prenant sous le bras.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté FIESQUE et BORGIA*.

LA MARÉCHALE, à quelques gentilshommes qui se sont levés.

Ah! messieurs, ne vous levez pas, ne quittez pas le jeu; une distraction peut faire que le sort change de côté. J'ai, d'ailleurs, à parler encore à monsieur le maréchal d'Ancre. *(Elle le prend à part dans une embrasure de la fenêtre sur le devant de la scène.)*

Je vous en prie, ne partez pas aujourd'hui.

CONCINI.

Il faut que j'aille en Picardie d'abord, et ensuite à mon gouvernement de Normandie, Léonora, et je vous laisse près de la reine pour achever les mécontents. Vous êtes toujours aussi puissante sur la reine-mère. Elle n'oublie pas que je la fis régente de France par mes bons conseils.

LA MARÉCHALE.

Non, elle ne l'oublie pas. Parlez. *(A part.)* Encore de l'ambition!

CONCINI.

Je voudrais acheter au duc de Wittemberg la souveraineté du comté de Montbelliard; ne pourriez-vous en dire un mot à la reine?

LA MARÉCHALE, *avec douceur*.

Encore cette prétention? Ne nous arrêterons-nous pas?

CONCINI, *lui prenant la main.*

Oui. Encore celle-ci, Léonora...

LA MARÉCHALE.

N'a-t-elle pas fait assez, monsieur ? vous êtes son premier écuyer, premier gentilhomme de la chambre, maréchal de France, marquis d'Ancre, vicomte de La Pène et baron de Lusigny. (*Très-bas.*) N'est-ce pas assez pour Concini ?

CONCINI.

Non ; encore ceci, Léonora ; fais encore ceci pour moi.

LA MARÉCHALE.

La reine se lassera. M. de Luynes anime chaque jour le jeune roi contre nous ; prenez garde, prenez garde.

CONCINI.

Fais encore ceci pour nos enfants.

LA MARÉCHALE, *tout à coup.*

Je le veux bien. Mais les bagatelles vous occupent plus que les grandes choses. Ah ! monsieur ! les Français ont en haine les parvenus étrangers. Occupez-vous des intrigues des mécontents : moi, je ne puis les suivre ; je passe ma vie avec la reine-mère, ma bonne maîtresse. C'est à vous qu'il appartient de savoir ce qui se passe au dehors et de m'en instruire.

CONCINI.

Ils n'oseront rien contre moi : je les surveille. Ne vous occupez pas d'eux et faites seulement près de la reine ce que je vous demande.

LA MARÉCHALE.

En vérité, monsieur, tout est contre nous aujourd'hui, sur la terre et dans le ciel.

CONCINI.

Êtes-vous encore superstitieuse comme dans votre enfance, Léonora ? Iriez-vous encore consulter la fiole de saint Janvier ?

LA MARÉCHALE, *avec un peu d'embarras.*

Peut-être. Pourquoi non ? J'ai tiré trois fois les cartes, qui annoncent un retour inquiétant. Il y a des signes, monsieur, que les meilleurs chrétiens ne peuvent révoquer en doute et qui ne sont pas contre la foi. C'est aujourd'hui le treizième du mois, et j'ai vu, depuis que je suis levée, bien des présages d'assez mauvais augure. Je ne m'en laisserai pas intimider ; mais je pense qu'il vaut mieux ne rien entreprendre aujourd'hui.

CONCINI.

Et, pourtant, il faut arrêter le prince de Condé, qui va venir au Louvre. Demain il pourrait être trop tard ; je serai parti ; vous serez seule à Paris. Les mécontents sont bien forts ; Mayenne brûle la Picardie, Bonillon fortifie Sedan, et Paris s'inquiète.

LA MARÉCHALE.

Oui ; mais si nous attaquons le prince de Condé, le peuple l'en aimera mieux.

CONCINI.

Il faut le faire arrêter.

LA MARÉCHALE.

Un autre jour.

CONCINI.

Il faut obtenir du moins un ordre positif.

LA MARÉCHALE.

De la reine ?

CONCINI.

Oui, de la reine.

LA MARÉCHALE, *montrant un parchemin.*

Le voici : j'ai d'avance tout pouvoir pour vous et pour moi.

CONCINI.

Eh bien ! tenez, c'est un coup bien hardi ; mais il peut nous sauver.

LA MARÉCHALE.

Hélas ! hélas !

CONCINI.

Quel chagrin vous fait soupirer ?

LA MARÉCHALE.

L'Italie, l'Italie, la paix, le repos, Florence, l'obscurité, l'oubli.

CONCINI.

Au milieu de nos grandeurs, dire cela !

LA MARÉCHALE.

Et me charger d'une telle entreprise ! aujourd'hui vendredi, le jour de la mort du roi et de la mort de Dieu !

CONCINI.

Encore cela, pour assurer la grandeur future de nos enfants.

LA MARÉCHALE.

Ah ! pour eux, pour eux seuls, risquons tout, je le veux bien. Mon Dieu ! la reine elle-même perd de son autorité ; on l'envahit de toutes parts. Il me semble quelquefois qu'on se lasse de nous en France.

CONCINI.

Non. Je vois tout mieux que vous, au dehors. Vous faites trop de bien dans Paris ; vos profusions trahissent nos richesses, et feraient croire que nous avons peur.

LA MARÉCHALE.

Il y a tant de malheureux !

CONCINI.

Vous les rendrez heureux quand les mécontents seront arrêtés.

LA MARÉCHALE.

Eh bien ! donc, partez dès ce moment même, et laissez-moi agir. Je vais tout voir de près et me faire homme aujourd'hui. Ceci du moins est grand

et digne de nous. Mais plus de petites demandes, de petits fiefs, de petites principautés... Promettez-le-moi... Vous êtes assez riche... Plus de tout cela... c'est ignoble.

(*En ce moment un gentilhomme remet un papier à Concini avec mystère.*)

CONCINI.

Ce sera la dernière fois... je vous le promets... Vous voilà brave à présent, je vous reconnais : et vous hésitez tout à l'heure ?

LA MARÉCHALE.

C'était Léonora Galigai qui tremblait : la maréchale d'Ancre n'hésitera jamais.

CONCINI.

Je vous reconnais : votre tête est forte, mon amie.

LA MARÉCHALE.

Et mon cœur faible. Je suis mère, et c'est par là que les femmes sont craintives ou héroïques, inférieures ou supérieures à vous. — Dites une fois votre volonté, Concini ; cette fois seulement. Sera-ce aujourd'hui ?

CONCINI.

Je ne déciderai rien : faites-le arrêter, ou laissez-lui quitter Paris ; je m'en rapporte à vous et serai content, quelque chose que vous fassiez.

LA MARÉCHALE.

Allez donc, et quittons-nous, puisqu'en ce malheureux royaume je suis toujours condamnée à vouloir.

CONCINI, *allant vers M. de Thémènes.*

M. de Thémènes et vous tous, messieurs, je vous dis adieu pour huit jours, et vous recommande madame la maréchale d'Ancre. (*Revenant à la maréchale.*) Est-il vrai que Michaël Borgia soit revenu de Florence ?

LA MARÉCHALE, *portant la main à son cœur.*

(*A part.*) Je sentais cela, ici. (*Haut.*) Je ne l'avais pas ouï-dire, mais je n'en serais pas surprise. Que vous importe ?

CONCINI.

Un ennemi mortel et un ennemi corse.

LA MARÉCHALE.

Que vous importe ? s'il vous hait, vous êtes maréchal de France.

CONCINI.

Mais nous étions rivaux ; avant votre mariage il vous aimait.

LA MARÉCHALE, *avec orgueil.*

Que vous importe ? S'il m'aime, je suis la marquise d'Ancre.

CONCINI, *lui baisant la main.*

Oui, oui ! et une noble et sévère épouse. Adieu !

LA MARÉCHALE, *à part, et se détournant tandis qu'il baise sa main.*

Mais bien affligée. Adieu ! (*A part.*) Quel départ et quel retour ! Ma destinée devient douteuse et sombre.

(*En passant, changeant tout à coup de visage, et parlant avec gaieté et confiance à Thémènes.*)

Monsieur de Thémènes, Bassompierre et monsieur votre fils prétendent que je dois compter sur vous ; je vais revenir au Louvre tout à l'heure, et vous dire ce qu'il est bon de faire pour le service de Sa Majesté.

(*Les deux pages prennent le bas de sa robe.*)

THÉMINES, *en saluant profondément.*

Je vous obéirai comme à elle-même, madame.

(*Elle sort avec Concini.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté LA MARÉCHALE et CONCINI.*
MONGLAT *entre.*

THÉMINES.

C'est vraiment une femme admirable. Tenons-nous sur nos gardes, messieurs, sans avoir l'air d'y penser, et remettons-nous au jeu. Mais où diantre est donc allé Fiesque ?

MONGLAT, *arrivant.*

Pardieu ! je me suis beaucoup diverti à le suivre. Il s'est pris de querelle avec le Corse sauvage auquel vous parliez tout à l'heure, et comme je craignais un peu le stylet du pays et la *vindetta*, je les ai regardés faire. L'homme s'est, ma foi, battu comme nous ; tout en glissant sur le pavé dans un coin de rue, Fiesque a reçu une égratignure au bras, et revient en riant comme un fou, et l'autre triste comme un mort. Les voilà qui montent l'escalier du Louvre.

THÉMINES.

Il convient, messieurs, de n'y pas faire attention. Jetez les dés, et fermons les yeux sur leur petite affaire, comme chacun de nous désirerait que l'on fit pour lui. La reine n'aime pas les duels.

CRÉQUI.

Nous ne la servons guère selon son goût.

MONGLAT.

Je suis tout disposé à ne point parler à ce nouveau venu de Florence. Nous en avons assez ici depuis quelque temps, de ces basanés, dont la cour est infestée par les Médicis.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BORGIA et FIESQUE entrent, et se promènent un moment ensemble.

FIESQUE, *lui frappant sur l'épaule.*

Ma foi, Michaël di Borgia, pour un Corse, vous êtes un brave garçon de ne m'avoir fait qu'une boutonnière à la manche de mon habit.

BORGIA, *froid et distrait.*

C'est bon ! n'en parlons plus, monsieur ; et quittons-nous.

FIESQUE, *le suivant.*

Je vous suis, parbleu ! tout dévoué, car j'avais glissé dans la boue et j'étais tout découvert de l'épée.

BORGIA.

Cela se peut. Quittez-moi, s'il vous plait.

(*Il s'éloigne.*)

FIESQUE.

Je vous promets, foi de gentilhomme ! de ne pas chercher à voir votre femme, ou sœur, ou maîtresse, je ne sais.

BORGIA, *les bras croisés, frappant de sa main sur son coude.*

C'est bien ! mais quittez-moi.

FIESQUE.

Non, jamais ! Et tout Italien que vous êtes, je vous aime beaucoup, parce que vous haïssez Concini. Si je le sers, c'est par amour pour sa femme.

BORGIA, *sombre.*

Par amour !

FIESQUE.

Et vous l'aimeriez peut-être aussi, mon ami, si vous la connaissiez.

BORGIA, *frappant du pied.*

Quittez-moi ! ou recommençons l'affaire.

FIESQUE.

Pardieu ! non, mon brave. Je te dis que je t'aime ; et si tu veux dégalner, l'occasion va venir, car voici M. le prince.

(*Borgia s'éloigne, et se retire avec humeur contre une colonne.*)

SCÈNE VI.

LE PRINCE DE CONDÉ, et sa suite, de vingt gentilshommes, traversent la galerie du Louvre pour se rendre chez la reine-mère.

LE PRINCE DE CONDÉ regarde autour de lui avec un peu d'inquiétude en traversant la salle.

Vous avez bien du monde ici, monsieur de Thémynes ?

THÉMINES, *saluant profondément.*

Ce n'est jamais assez pour monseigneur.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Si tous ces gentilshommes sont mes amis, à la bonne heure ; mais autrement...

THÉMINES, *saluant encore plus bas.*

Autrement, je dirais : ce n'est jamais assez contre monseigneur.

LE PRINCE DE CONDÉ, *passant la porte, et souriant.*

Allons ! allons, Thémynes ! vous êtes devenu courtisan, de partisan que vous étiez.

THÉMINES, *saluant plus bas.*

Toujours le vôtre, monseigneur.

BORGIA, *à part, entre les dents.*

Un baiser, Judas ! un baiser !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LUYNES, DÉAGEANT et le garde des sceaux DUVAIR. Tous, vêtus de noir, passent, et se groupent dans un coin, MONTALTO rôde seul avec un air humble, distrait et désœuvré.

THÉMINES, *à Fiesque.*

Voici Luynes et les siens qui viennent nous observer.

LUYNES, *à Déageant.*

Mon cher conseiller ! laissons tout faire devant nous. Les Condé et les Concini sont en présence, qu'ils se dévorent mutuellement ; nous écraserons plus tard le vainqueur avec le nom du roi. A présent, nous sommes neutres : Elle veut m'attaquer avec des intérêts, je l'attaquerai avec des passions.

THÉMINES.

Ils sont bien gênants pour la maréchale qui vient à nous. Comment va-t-elle les recevoir ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARÉCHALE, *suite.*

DÉAGEANT, *à Luynes, dans un coin de la scène.*

Si elle fait arrêter le prince de Condé, elle est perdue. Il est trop aimé du peuple de Paris, pour que cela ne soulève pas une émeute. (*A part.*) Cependant son coup peut réussir. Faisons-lui la cour.

(*Il va saluer bien bas la maréchale, et lui dit :*)

Madame ! voici le jour de la fermeté. Ne faiblissez pas devant les factieux. Vous avez l'oreille de la reine, mais il faut de la vigueur. M. de Luynes est perdu, si vous arrêtez M. le prince.

LA MARÉCHALE, *l'observant.*

Pensez-vous cela, monsieur le conseiller ? pensez-vous cela ?

DÉAGRANT.

De cœur et d'âme, madame. (*Il salue et se retirant près de M. de Luynes, il lui dit :*) Vous avez l'oreille du roi, c'est beaucoup. Mais ayez de la fermeté surtout. De la fermeté ! au nom de Dieu, de la fermeté !

LA MARÉCHALE. *Elle s'arrête en voyant Luynes, et d'un coup d'œil le toise lui et les siens. Puis tout à coup prend son parti et marche droit à lui. Ses pages la quittent et restent en arrière.*

(*Avec tristesse.*) Monsieur de Luynes, le roi a mal reçu mon mari ; que vous ai-je fait ?

LUYNES, *avec hauteur.*

Mais, madame, sais-je rien de ce qui se passe ?

LA MARÉCHALE.

Vous me répondrez du roi, monsieur ; prenez-y garde.

LUYNES.

Le roi est mon maître et le vôtre, madame.

LA MARÉCHALE.

Et la reine est sa mère, monsieur.

LUYNES.

Sa mère est sa sujette.

LA MARÉCHALE.

Sujette ?... Pas encore. (*Luynes se retire à droite de la scène, avec ses partisans, remarquables par leurs plumes blanches. Elle lui tourne le dos et va à Thémises, très-bas et tristement.*) Écoutez-moi, Thémises. M. le prince va sortir de chez la reine. J'ai à lui parler, avant tout, vous m'entendez, avant tout ! Regardez-moi bien, et si je laisse tomber ce gant, vous arrêterez M. le prince. Voici l'ordre de la reine et le brevet de maréchal de France pour vous. Je suis bien malheureuse de tout cela, mon ami, bien malheureuse...

THÉMINES.

Je suis capitaine des gardes et je sais mon devoir. Je vous obéirai aveuglément, madame, bien affligé pour vous de cette nécessité.

LA MARÉCHALE.

Des ménagements ! du respect ! C'est le premier prince du sang.

THÉMINES.

Eh ! madame ! soyez en assurance qu'il ira à la Bastille en marchant sur des tapis. Je n'ai fait autre chose toute ma vie qu'arrêter des princes sans leur faire le moindre mal. Rassurez-vous, j'ai la main légère.

LA MARÉCHALE, *en avant.*

Il est donc là ! près de moi, dans la foule, ce Borgia à qui j'ai préféré Concini. C'est le seul homme qui m'ait aimée du fond du cœur, je le

crois ; c'est le seul que j'aie aimé jamais, et je l'ai sacrifié cruellement. Il ne s'approche pas. Est-ce parce qu'il ne l'ose pas, ou ne le veut pas ? J'aimerais mieux des reproches. Comment l'aborder ? Quel prétexte prendre pour l'encourager ? (*À un gentilhomme, très-haut.*) Ah ! messieurs, toujours le jeu ! l'amour du jeu !

(*Elle va à leur groupe.*)

BORGIA.

Pas un regard ! Elle me voit et ne me reconnaît pas. Légèreté ! légèreté ! Le pouvoir l'enivre. Elle a tout oublié. Quand saura-t-elle que je suis marié ? Quand croira-t-elle que je suis heureux, pour qu'elle souffre à son tour ?... Bah ! elle ne sait plus mon nom ! (*À Monglat.*) Monsieur, dites-moi, je vous prie, dans quel salon est la reine ?

(*Il cause bas avec lui.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE DE CONDÉ, *sortant peu accompagné. Il va à la maréchale, qui le salue profondément. Elle l'observe pour voir à sa contenance s'il est disposé à se réconcilier avec elle. Le prince voit son salut, la regarde froidement, et se tourne vers LE BARON DE VITRY.*

LE PRINCE DE CONDÉ, *avec impertinence.*

Dis-moi, Vitry : que diantre fait-elle ici ?

VITRY.

Elle est bien à sa place, à la porte et au corps de garde.

LA MARÉCHALE *ôte son gant avec colère. Thémises l'observe et se prépare.*

(*À part.*) J'ai là votre destinée, monsieur le prince ; elle tient à peu de chose ! Et vous me bravez. Au moment d'agir, j'ai peur. (*Le prince de Condé parle en riant et la montre au doigt.*) Ah ! faible raison ! Voyons si le sort est pour lui. (*Elle tire furtivement un jeu de cartes de sa poche.*) Ceci veut dire retard ; parlons-lui. (*Elle s'avance vers le prince, et le salue encore profondément.*) Monsieur le prince compte-t-il quitter la cour dès aujourd'hui ?

LE PRINCE DE CONDÉ, *avec insolence et un grand air.*

Ah ! madame la marquise de... comment donc ? de Galigai, je crois. Je ne vous voyais, ma foi ! pas.

LA MARÉCHALE.

L'accent français est rude au nom des pauvres Italiennes, monseigneur. (*Elle regarde encore ses cartes à la dérobee.*) Succès ! succès !

(*Elle serre précipitamment son jeu, et plus libre et confiante, elle s'avance.*)

LE PRINCE DE CONDÉ.

Les noms nouveaux échappent à notre mémoire.

LA MARÉCHALE.

Comme la fortune à nos mains, monseigneur.

(Elle laisse tomber le gant de ses mains.)

(Aussitôt on ferme toutes les portes du Louvre. Les gentilshommes tirent leurs épées, et le capitaine des gardes, Thémènes, s'avance vers le prince.)

LE PRINCE DE CONDÉ.

Qu'est-ce à dire, messieurs ? est-ce ici le coup de Jarnac ?

THÉMINES, *saluant très-bas*.

Monseigneur, c'est seulement le coup du roi. Sa Majesté est avertie que vous écoutez de mauvais conseils contre son service, et m'a ordonné de m'assurer de votre personne.

LE PRINCE DE CONDÉ, *mettant la main à l'épée*.

N'ai-je ici aucun ami ?

THÉMINES, *saluant*.

Monseigneur n'a ici que d'humbles serviteurs, et j'ose lui présenter mes deux fils qui auront l'honneur de garder sa noble épée.

CONDÉ *se retourne, et, se voyant entouré des gentilshommes de Concini, il remet son épée aux deux fils de Thémènes, qui, tous deux, s'avancent en saluant deux fois à chaque pas qu'ils font en avant*.

La voici, monsieur. Le feu roi l'a mesurée et pesée; il la connaissait bien; elle est sans tache.

THÉMINES, *saluant*.

Et je remercie monsieur le prince de ne m'avoir pas exposé à tacher la mienne.

BORGIA, *à part*.

En Corse, c'est le coup de stylet; ici le coup de chapeau.

VITRY *ouvre à plusieurs gentilshommes qui sortent de chez la reine l'épée à la main*.

Vive M. le prince !

LES GENTILSHOMMES DE CONCINI.

Vive le maréchal d'Ancre !

THÉMINES, *allant aux gentilshommes de Condé*.

Au nom de la reine, messieurs, bas les armes !

(Il déploie l'ordre de la reine. Tous remettent l'épée au fourreau, et le prince de Condé, haussant les épaules, suit les deux fils de Thémènes. Tandis que le groupe des gentilshommes du prince croise l'épée, la maréchale, effrayée, court derrière Borgia, se mettre à l'abri; il tire un poignard de la main gauche, et de la droite il prend la main de la maréchale. Les gens de Condé se rendent sur-le-champ.)

THÉMINES.

Ne craignez plus rien, madame; ces messieurs entendent raison, et votre coup d'État a réussi.

BORGIA *se retourne lentement. Lui et la maréchale se regardent en souriant*.

Eh bien ! Léonora, est-ce vous ?

LA MARÉCHALE, *confuse de se trouver la main dans celle de Borgia*.

Ah ! Michaël, venez me voir demain.

(Plusieurs des courtisans viennent saluer Borgia, voyant que la maréchale lui a parlé.)

ACTE DEUXIÈME.

Le laboratoire du juif Samuel. — Le juif est assis à sa table et compte des pièces d'or. Isabella joue de la guitare en regardant à la fenêtre, d'où l'on voit les murs d'une église et des toits de Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMUEL, ISABELLA.

SAMUEL.

Dix mille florins de monsieur le prince. Dix mille de Concini. Dix mille de monsieur de Luynes. Les trois partis m'ont donné juste autant l'un que l'autre et m'ont autant maltraité. Il est impossible que je me décide pour aucun des trois, en conscience... Vingt-trois... trente-six...

ISABELLA, *fredonnant à la fenêtre.*

Michaëlo mio, mio Michaëlo, o, o, o, o.

SAMUEL.

Dame Isabella, vous m'empêchez de compter.

ISABELLA, *sans se retourner.*

Signor Samuel, vous m'empêchez de chanter.
(*Elle fait plus de bruit avec sa guitare.*)

SAMUEL.

M. de Borgia ne veut pas que vous sortiez de votre chambre.

ISABELLA, *avec vivacité.*

Moi, j'aime cette fenêtre. Je ne vois de ma chambre que des cheminées noires et des toits rouges.

SAMUEL.

Et par celle-ci, des manteaux rouges et des cha-

peaux noirs, n'est-ce pas? (*Isabella se lève tout à coup et va vers lui, faisant un geste menaçant de sa guitare. Le juif met ses deux mains devant son visage, de peur d'être battu.*) Ah! ne vous emportez pas comme vous faites toujours.

ISABELLA, *immobile, lui parlant vite en le regardant fixement.*

M'as-tu vu sortir depuis six mois une seule fois?

SAMUEL.

Non, non, pas une seule fois.

ISABELLA.

Sais-je le nom d'une seule rue de Paris, même de la tienne où je suis enfermée?

SAMUEL.

Non, vous ne le savez pas.

ISABELLA.

M'as-tu vue par cette fenêtre recevoir ou jeter un seul billet?

SAMUEL.

Pas un seul. (*A part.*) Elle est si haute, la fenêtre!

ISABELLA.

M'as-tu vu sourire à un homme, seulement des yeux?

SAMUEL.

Jamais, jamais.

ISABELLA.

Fais-je autre chose qu'attendre, et attendre encore ?

SAMUEL.

C'est vrai ! c'est vrai !

ISABELLA.

Ai-je un autre nom à la mémoire et sur la bouche que celui de Michaël ? dis.

SAMUEL.

Pas un autre nom.

ISABELLA.

M'as-tu entendue me plaindre de lui ?

SAMUEL.

Jamais, signora, jamais.

ISABELLA.

Eh bien donc ! juif, je te jure par celui que tes pareils ont fait mourir et n'ont pas empêché de ressusciter, que si tu te plains de moi à Michaël je te ferai savoir ce que c'est qu'une femme d'Alacio.

SAMUEL.

Ce ne sont là que des bagatelles ; une fenêtre, un salut : plaisanteries.

ISABELLA.

Pauvre juif, tu ne connais ni lui ni moi ; le plus léger reproche de lui peut me faire mourir, et pour la moindre faute il me tuerait.

SAMUEL.

Vous croyez ?

ISABELLA.

J'en suis sûre, j'en suis fière, et j'en ferais autant. (*On frappe.*) Adieu. Je vais dans ma chambre, parce que je le veux, mais non parce que tu me le dis.

(*Elle entre dans sa chambre.*)

SAMUEL.

Cette méchante race italienne me rendra fou si elle ne me fait pendre.

SCÈNE II.

SAMUEL, PICARD, serrurier.

PICARD.

Bonjour, juif.

SAMUEL, lui tendant la main.

Bonjour, maître Picard.

PICARD, mettant les mains derrière son dos.

Pas de mains, pas de mains ; je suis chrétien, et bon chrétien, je m'en flatte.

SAMUEL.

Ah ! c'est bon ! c'est bon ! je ne veux pas vous humilier, vous abaisser jusqu'à moi, maître Picard.

PICARD.

Je ne dis pas que je me trouve humilié de vous donner la main ; mais moi je ne suis pas comme nos grands seigneurs sans religion, je ne vous donnerai pas la main.

SAMUEL.

Et que voulez-vous de moi aujourd'hui, maître Picard qui ne me donnez pas la main ?

PICARD.

Je voudrais savoir si notre ami M. de Borgia, ce gentilhomme qui demeure ici, ne viendra pas bientôt.

SAMUEL.

Devait-il venir sitôt ?

PICARD.

Il devait m'attendre ; mais il a oublié l'heure.

SAMUEL.

Quelle heure ?

PICARD.

N'importe, nous irons sans lui.

SAMUEL.

Où ?

PICARD.

A une œuvre qu'il sait ; ne vous a-t-il pas parlé d'Isaac ?

SAMUEL, lui imposant silence.

Ah !... Taisez-vous... Allez-y sur-le-champ.... Il demeure dans la première maison du Pont-au-Change. Il a six mille piques de la ligue dans ses caves... Allez... voici mon billet pour lui.

PICARD.

Juif, cela ne me suffit pas. Il faut que tu me répondes du Corse.

SAMUEL.

Je n'en puis répondre ; je le connais à peine. Et je ne sais d'où vous le connaissez. Il loge ici depuis un mois, et vient de Florence avec sa femme.

PICARD.

Voilà ce qui m'est arrivé, et comment je le connais. Je montais ma garde bourgeoise avec mes ouvriers serruriers à la porte Bussy. Je parlais à M. le prévôt des marchands et à MM. les échevins, qui me connaissent bien et depuis longtemps. — Je lui dis (c'est à M. le prévôt) ; je lui dis : Soyez tranquille. Parce que, voyez-vous, il m'avait dit avant : Faites bonne garde ; on en veut à M. le prince ; les Italiens sont enragés ; ce Concini perdra le roi et le royaume. Je lui réponds : Je le crois comme vous, monsieur le Prévôt. Lui, il soupire ; car c'est un brave homme, voyez-vous, et non pas un juif comme Concini. Ce que je dis, ce n'est pas pour vous affliger ; mais à Paris nous disons cela des voleurs. Je lui réponds : Je le crois comme vous. Comme je disais cela, passe un carrosse. Je le vois venir avec des écuyers et huit che-

vaux, et huit de relais courant derrière, et la livrée zinzolin ¹ jaune et noire. Je dis aux bourgeois et aux ouvriers : Mes enfants, c'est un grand seigneur. Je ne l'offensais pas, n'est-ce pas ? Il n'y a que le roi qui doive aller en poste ; mais c'est égal, puisque la reine le veut bien. Le carrosse veut passer pour aller à Lesigny ; moi, je ne veux pas, et je dis : Montrez vos piques et vos mousquets aux chevaux ! Les chevaux s'arrêtent. Concini met, comme ça, la tête à la portière avec ses cheveux noirs comme jais ! Je dis : Le mot de passe. — Je suis le maréchal d'Ancre. — Je dis : Le mot de passe. — Il me dit : Coquin ! — Je lui dis : Monsieur le maréchal, le mot de passe ! — M. le prévôt le reconnaît et me dit : Laissez-le passer. — Je dis : C'est bon. — Il passe. — Le soir, je marchais les bras croisés, comme ça, hors de la barrière, quand deux hommes... deux valets, rouges et noirs, zinzolin toujours, me prennent, l'un à droite, l'autre à gauche, et me frappent à coups d'épée.... (*Douloureusement.*) J'aurais mieux aimé la pointe ! Je ne criais pas, car la garde bourgeoise serait venue à moi, et m'aurait vu battre. Ces valets m'auraient, ma foi ! tué, comme ils y allaient... Je commençais à n'y plus voir. Passe un homme tout noir : visage noir, manteau noir, habit noir. C'était le Corse. Il avait dans sa manche le stylet du pays ; il les jette tous deux par terre. Je lui dis : Merci. Il me dit : J'aurais voulu que ce fût leur maître, je le cherche. Je lui dis : Nous le chercherons ensemble. Et voilà tout. Il me quitte. On prend les deux valets. Ils n'étaient que blessés. M. le prévôt les a fait pendre. Le Corse m'a dit de venir ici ; et me voilà.

SAMUEL.

Il est sorti. Votre billet est toujours sûr pour les armes ? On n'a rien saisi chez vous, maître Picard ?

PICARD.

Sois tranquille. Je suis bon pour la somme con-

venue : le double, comme c'est toujours avec Samuel, et je t'amène quelqu'un qui répondra et signera avec moi, et qui voulait s'entendre aussi avec le Corse.

SAMUEL.

Qui est-ce ? qui est-ce ?

PICARD.

Un magistrat que je ne veux pas nommer.

SAMUEL.

Où est-il ?

PICARD.

Sur l'escalier.

SAMUEL.

Il ne fallait pas le laisser là... Il peut rencontrer tant de personnes qui viennent ici pour prêt pour emprunt !... (*A la porte.*) Entrez, entrez... monsieur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DÉAGEANT.

DÉAGEANT, à voix basse et douce.

Le bon Samuel vous a-t-il fourni les armes qu'il faut ?

PICARD, brusquement.

Oui, oui.

DÉAGEANT, bas, à Samuel.

Voici un ordre de M. de Luynes de vous donner quatre fois la somme si vous me livrez passage dans tous les coins de votre maison. C'est au nom de M. de Luynes, bon Samuel, que je vous le dis : vous serez jugé et condamné comme propageant le judaïsme, si vous ne faites ce que je veux.

SAMUEL, avec résignation.

Je ferai ce que vous voulez, monsieur le conseiller au Parlement.

DÉAGEANT.

Je connais tous ceux qui viennent dans votre maison, et je veux les entendre parler. Je sais comment est construit ce bâtiment et tout ce que vous y cachez. Il me faut conduire dans tous ses détours. Au nom du roi ! Lisez cet ordre.

SAMUEL, après l'avoir lu.

Il est précis. J'obéirai. Venez.

DÉAGEANT.

Pas encore ; j'ai à parler à cet honnête homme, maître Picard. Je suis assuré de votre discrétion, n'est-il pas vrai ?

SAMUEL.

Aussi assuré que je le serais du bûcher, si j'y manquais, seigneur conseiller. Si un chrétien parlait à un juif sans le menacer, il se croirait damné.

Sur les couleurs de Concini.

Zinzolin jaune et noir est la couleur funeste
D'un flaque Florentin, du royaume la peste,
Le jaune est l'or du roy, voilé en mille endroits ;
Le rouge zinzolin est le sang qui souspire,
Et le noir est le deuil qu'ont tous les bons Français
De voir par un faquin renversé notre empire.

(Le courrier Picard, en 1615.)

PICARD.

Allons, juif! laisse-nous un moment, et garde ta porte. Nous avons à causer. (*Samuel sort.*)

SCÈNE IV.

DÉAGEANT, PICARD.

PICARD.

Vous aviez à me parler, monsieur le conseiller?

DÉAGEANT.

Maitre Picard, vous avez été insulté.

PICARD.

Peut-être.

DÉAGEANT.

Battu même.

PICARD.

C'est bon! c'est bon!

DÉAGEANT.

Oh! battu: c'est le mot. Honteusement battu!

PICARD.

Eh bien?

DÉAGEANT, *s'asseyant.*

Avouez que Concini est un mauvais garnement.

PICARD.

Cela se peut.

DÉAGEANT.

Un traltre qui nous livre à l'Espagnol.

PICARD.

Ceci, je n'en sais rien.

DÉAGEANT.

Un concussionnaire, un voleur qui, par les intrigues de sa femme, a dépouillé toutes nos provinces. Un insolent qui en Picardie a fait graver son nom et ses armes sur les canons du roi.

PICARD.

Croyez-vous?

DÉAGEANT.

Un effronté qui porte sur son chapeau le panache de héron noir que portait le feu roi Henri.

PICARD, *après avoir réfléchi longtemps.*

Peu de chose. Peu de chose.

DÉAGEANT.

Et sa femme, la Galigaï, est fort soupçonnée de magie. Elle consulte Cosme Ruger, abbé de Saint-Mahé, qui est un athéiste, et Mathieu de Monthenay. Elle sacrifie des coqs blancs dans l'église.

PICARD, *après un moment de silence, et avoir considéré longtemps Déageant, lui frappe pesamment sur l'épaule.*

Çà, M. le conseiller, vous me croyez par trop simple, et vous avez chanté d'un ton trop bas. Vous vous êtes mépris. Il y a bien quelques gens qui vous croiront, mais je n'en suis pas. Et sur

cela, je suis bien aise de vous dire mon idée. M'est avis qu'une nation est toute pareille à un tonneau de vin; en haut est la mousse, comme qui dirait la cour; en bas est la lie, comme qui dirait la populace paresseuse, ignorante et mendiante. Mais entre la lie et la mousse, est le bon vin, le vin généreux, comme qui dirait le peuple ou les honnêtes gens. Ce peuple-là ne se met pas en colère pour peu de chose et aime bien savoir pourquoi il y est. Vous désirez être défait de Concini; et moi aussi, parce qu'il entretient le roi et le pays dans la guerre civile dont nous avons bien assez et qu'il nous traite en esclaves, ce que le feu roi n'aimait pas. Mais ce que vous me dites de lui me frappe bien peu; et de sa femme, je le nie. Elle fait du bien partout de sa main et de sa bourse, malgré son mari et à son insu. Nous l'aimons. Il y a six mille piques qui s'apprentent à entourer sa maison. J'y ajouterai la mienne; mais si je vous avais entendu plus tôt, vous m'auriez fait réfléchir plus longtemps. Je vais voir la garde bourgeoise et mes amis, et leur parler un peu avant le soir. Moi, je ne veux pas que l'on agisse sans bien savoir pourquoi; et après avoir agi, je ne veux pas qu'on soit méchant. Voilà.

DÉAGEANT.

Mais ne vous a-t-on pas dit que M. de Luynes a ordre du roi de le faire arrêter?

PICARD.

Que M. de Luynes fasse ce qu'il lui plaira, cela nous inquiète peu. On m'attend... Je vais voir ce que j'aurai à faire. Adieu.

(*Il lui tourne le dos et sort.*)

SCÈNE V.

DÉAGEANT, SAMUEL.

DÉAGEANT, *après être resté un peu interdit.*

Que m'importe, pourvu qu'il me serve! Encore une passion excitée contre les Concini! (*A Samuel qui rentre.*) Où cours-tu si vite?

SAMUEL.

Gagnez la rue par cette porte. Voici deux valets de Concini.

DÉAGEANT.

Gagner la rue? Non, pardieu! Je reste chez toi tout aujourd'hui samedi.

SAMUEL.

Samedi! jour de sabbat!

DÉAGEANT.

Et j'y dois tout surveiller à l'intérieur, comme M. le prévôt de l'île au dehors.

SAMUEL.

Eh bien, donc! au lieu de descendre l'escalier,

montez-le : passez par ce corridor, et j'irai vous retrouver. (*A part.*) Puisse-t-il s'y casser bras et jambes.

(*Déageant sort.*)

SCÈNE VI.

SAMUEL, DEUX LAQUAIS.

PREMIER LAQUAIS. *Il se tourne en saluant à droite et à gauche à mesure qu'ils parlent.*

M. le maréchal d'Ancre veut vous parler seul.

SECOND LAQUAIS.

Il demande s'il y a sûreté pour lui.

PREMIER LAQUAIS.

Vous répondrez de tout sur votre tête.

SECOND LAQUAIS.

Nous avons vingt hommes dans les rues environnantes.

PREMIER LAQUAIS.

On mettra le feu à votre maison, s'il arrive à monseigneur le moindre accident.

SAMUEL.

Messieurs, je suis tout à fait à vos ordres. Que monseigneur vienne sur-le-champ, s'il lui plait. Je ne résisterai jamais à ses volontés, si clairement exprimées. Votre langage n'a rien d'obscur, et quant à sa sûreté, vous y pourvoyez parfaitement. (*Ils sortent. A part.*) Il y aura du sang bientôt. Tout ceci ne peut tourner autrement. Voici l'heure où le Corse rentre chez lui; il rencontrera l'aveugle Concini, qui ne vient pas sans quelque dessein d'ambition ou de débauche. Que m'importe, après tout, la vie de ces Nazaréens ! j'ai tous leurs secrets et les garde tous, parce que tous ces hommes sont à craindre. Mais que suis-je pour eux ? une bourse et non un homme.

SCÈNE VII.

SAMUEL, CONCINI.

CONCINI, agité.

Es-tu seul, Samuel ?

SAMUEL.

Eh ! monseigneur, si je suis seul ! je suis vieux, je suis faible et je suis à vos gages. Rassurez-vous. Que faut-il à votre grandeur ?

CONCINI *regarde tout autour de la chambre et va en examiner tous les coins.*

Où donne cette cloison ?

(*Il frappe dessus.*)

SAMUEL.

De mon laboratoire dans mon comptoir, monseigneur.

CONCINI, *bas avec joie.*

Tu sais que nous avons fait arrêter le prince de Condé, hier ?

SAMUEL.

Je ne sais rien de ce qui se passe au dehors ; mais je félicite monseigneur du grand coup qu'il vient de frapper.

CONCINI, *avec peur.*

Oh ! ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi qui l'ai fait ! C'est ma femme. Tout le monde le sait. Je suis censé en Picardie, aujourd'hui. (*Frappant la cloison.*) Mais c'est une tapisserie et non du bois : on peut entendre parler.

SAMUEL.

Mais il n'y a là personne. Voyez. (*Il ouvre la porte que recouvre une tapisserie.*)

CONCINI, *s'asseyant avec orgueil.*

Tous mes ennemis sont vaincus, les mécontents sont battus ; Mayenne ne peut plus se défendre à Soissons. Me voici le maître !

SAMUEL.

Monseigneur est le plus heureux des hommes.

CONCINI, *mystérieusement avec inquiétude.*

Oui. As-tu du contre-poison ?

SAMUEL.

Pour vous ?

CONCINI.

Peut-être ! Je voyage ; j'ai des ennemis beaucoup ; des gens beaucoup ; et des parents beaucoup.

SAMUEL.

Des parents ?

CONCINI.

Qui me détestent. Mais si tu n'as pas cet antidote, n'en parlons plus ; c'était une fantaisie. A propos, je viens loger chez toi.

SAMUEL.

Chez moi ! loger ! vous ! (*A part.*) Je suis perdu.

CONCINI.

Oui, moi. J'ai laissé partir mes équipages pour la Picardie ; mais mon carrosse va sans moi en poste.

SAMUEL, *à part.*

En poste ! quelle dépense ! le roi seul va ainsi.

CONCINI.

J'ai laissé régler à ma femme quelques petites affaires, qu'elle entend aussi bien que moi...

SAMUEL, *à part.*

Lâche chrétien ! qui laisse à une femme tous les dangers, et garde tous les plaisirs !

CONCINI.

... Et je reste quelques jours ici pour me reposer du gouvernement, avec la jeune femme que tu sais, coquin !

SAMUEL.

L'y voilà.

CONCINI.

J'ai toujours le cœur italien, vois-tu ? Et j'aime à enrichir les femmes de mon pays. Celle-ci est bien jolie... Je l'ai vue dix fois à sa fenêtre. Est-elle fille, femme ou veuve ?

SAMUEL.

Femme.

CONCINI.

(*D'un air insouciant.*) Et de quel homme ? (*A part.*) Voyons s'il mentira.

SAMUEL.

D'un gentilhomme de Corse, arrivé depuis un mois à Paris.

CONCINI, *jouant avec sa bourse.*

Son nom ?

SAMUEL.

Il est pauvre et jaloux.

CONCINI.

De l'or dans les deux cas. Son nom ?

SAMUEL *tombe à genoux.*

Il est sauvage et rude comme le fer.

CONCINI, *montrant la porte où sont ses gens.*

On fait fondre et ployer le fer. Son nom ?

SAMUEL.

Monseigneur, je suis poignardé si je parle.

CONCINI.

Et pendu si tu te tais. Or j'ai l'avance sur lui. Donne-moi la préférence pour obéir. Tu me connais.

SAMUEL.

Et je le connais aussi. Monseigneur, si jamais j'ai mis quelque habileté à faire passer dans tous les pays de l'Europe, les trésors que vous m'aviez confiés ; si j'ai su vous faire acheter aux moindres prix les plus beaux châteaux seigneuriaux de ce pays ; épargnez-moi l'horreur de prononcer ce nom.

CONCINI, *lui passant sa canne sur la tête.*

Allons ! allons ! c'est Borgia.

SAMUEL.

Ce n'est toujours pas moi qui vous l'ai dit ; n'est-il pas vrai ?

CONCINI.

Je ne rends point de faux témoignage, Samuel.

« J'ai vu, par l'étonnement et les scrupules de quelques personnes, que ce point d'histoire était bien peu connu. En effet, les pièces relatives au procès de la Galigai et à l'assassinat de Concini sont devenues très-rare. Je les ai entre les mains ; et, comme je l'ai dit, une seconde édition en contiendra les principaux passages. Il n'y a pas une de ces pièces qui ne renferme cette charge, ou ne rappelle ce grand attentat. » Ravallac, » dit l'un de ces livres que je copie, pour mettre le sageur Concino sur le théâtre tue le dit Henry de deux

Lève-toi, et écoute. (*Gravement.*) Celui qui m'a appris ce nom est celui qui jette les hommes pélemêle sur ce monde. Depuis que Concini et Borgia y sont, Borgia heurte Concini. Mon père a tué le sien, et du même coup en a été tué. Nos mères nous prirent encore dans les langes, et en s'injuriant accoutumèrent nos petits bras à se frapper. A quinze ans, nous nous sommes battus à coups de couteau, deux fois : A Florence, nous avons aimé tous deux Léonora Galigai. Je le fis passer pour mort pendant une absence, et j'épousai sa Léonora, qui depuis a fait ma fortune. Il me hait, et je le hais. Dans les montagnes de Corse, les hommes de sa famille laisseront croître leur barbe jusqu'à ce qu'ils aient éteint ma famille ; et s'il vient ici, c'est pour ce que nous appelons la vindetta.

SAMUEL.

Non, monseigneur, non ! Il n'annonce aucune haine contre qui que ce soit.... et...

CONCINI.

Ton appartement est-il sûr ?...

SAMUEL.

Ah ! monseigneur, jamais le sage Hiram de la tribu de Nephtalie, ne bâtit dans le Temple plus de portes secrètes et silencieuses que j'en ai fait pratiquer ici depuis vingt ans. Rien de ce qu'on fait n'est vu, rien de ce qu'on dit n'est entendu dans ma sainte et grave maison.

CONCINI, *vite et bas.*

C'est pour cela que je veux l'habiter. Mais écoute, et tais-toi. Je sais que Borgia a dans les mains une lettre que j'écrivis à quelqu'un, peu de jours avant le.... Va voir si personne ne peut entendre (*Le juif montre, en ouvrant les portes, qu'il n'y a là personne.*) Avant le quatorze mai 1610. Tu te le rappelles ?

SAMUEL.

Un vendredi ?

CONCINI.

Oui, un vendredi. Il me faut cette lettre à tout prix... entends-tu ? à tout prix !

SAMUEL.

Quoi ! voudriez-vous vous défaire de l'homme ?

» coups de couteau, empesché dans son carrosse à lire
» une lettre par le sieur d'Espéron, et en plain délice
» de voir la resjouissance de son peuple au couronnement de la royne. Ce grand prince mort, son fils,
» jeune de dix ans, est élevé sur le throsne, auquel Concino oste peu à peu ses plus confidens,..... s'empare
» des places les plus fortes et des ports de mer pour y recevoir l'Hespagnol, avec lequel il cabalise, et rompt
» toutes les alliances du feu roy, etc. » Ici ses projets sont longuement développés. Je trouve partout la

CONCINI.

Non, cela m'empêcherait de savoir où est ma lettre. Mais être aimé de la femme.... ou, sinon aimé, du moins préféré... ou quelque chose de semblable... Je connais mes Italiennes... Il y a peu d'amants qui ne trouvent le secret du mari sur le chevet où ils l'ont laissé, et je rattraperai gaiement ma lettre.

SAMUEL.

C'est impossible, monseigneur.

CONCINI.

Eh quoi! n'est-elle pas sa femme?

SAMUEL.

Oui.

CONCINI.

Seule?

SAMUEL.

Oui.

CONCINI.

Pauvre?

SAMUEL.

Oui.

CONCINI.

N'est-il pas sombre et méchant?

SAMUEL.

Oui.

CONCINI, étonné et naïvement.

Eh bien?

SAMUEL.

Mais elle l'aime.

CONCINI.

Bah! il faudra donc le tuer?

SAMUEL.

Probablement.

CONCINI.

Mais es-tu sûr qu'elle l'aime?

(On frappe trois coups à la porte.)

SAMUEL.

Le voici. Ah! monseigneur, pour tout l'or du tabernacle, je ne voudrais pas qu'il vous trouvât ici; consentez à rester un moment dans ce cabinet, où vous pourriez loger deux mois sans être vu. Entrez, entrez, et vous verrez ce que sont ces singuliers jeunes gens.

CONCINI, écoutant.

Oh! c'est toi, montagnard, c'est bien toi! — Je

preuve que la voix publique chargeait les Concini de ce crime. Quelquefois c'étaient des vers tels que ceux-ci que l'on jetait sur leur chemin :

Rauillac au Maréchal d'Ancre :

Ha! truen! ha! maraud! ladis plus gueux que moy.
Comment n'es-tu pas mort, ainsi que moy, en Greue?
Par tes susions j'ay massacré ce roy,
Dont toute la grandeur de la France releue.

Je donnerai d'autres notes encore là-dessus. Ce n'est

A. DE VIGNY.

reconnaitrais son pas entre mille. (Il entre dans le cabinet.) Ouvre-lui quand tu voudras. Je veux voir le loup dans sa tanière.

SCÈNE VIII.

SAMUEL, BORGIA. Il entre et referme la porte au verrou avec soin.

BORGIA.

Qu'a fait Isabella?

SAMUEL.

Rien ou peu de chose : elle a chanté.

BORGIA.

Qui a-t-elle vu?

SAMUEL.

Personne.

BORGIA, le regardant avec méfiance.

Personne?

SAMUEL.

Personne.

BORGIA.

Dites, je vous prie, à Isabella que je suis rentré.
(Samuel sort.)

SCÈNE IX.

BORGIA, seul.

Eh! comment aurais-je été si inflexible? comment n'aurais-je pas tenté de l'avertir? Y a-t-il un homme qui ne l'eût prise en pitié après l'avoir vue? Si elle eût été seule ou peu accompagnée, je lui disais tout et je l'emmenais. Où l'aurais-je conduite? Ici peut-être! Oui, ici, plutôt que de la laisser ainsi dormir sur un volcan. Penser que ce soir des hommes armés entreraient dans ce tranquille palais, qu'ils jetteraient dans la terreur ces femmes timides et gracieuses, c'est une insupportable idée. Voilà ce qui arrive quand on veut se venger : on va, on va, on va, et puis on se repent. J'ai été trop loin! (Il se promène.) Léonora m'oublie; je prends par dépit la première main qui se trouve : j'épouse

pas qu'à mon sens (et je l'ai dit ailleurs) il soit bien nécessaire qu'une œuvre d'art ait toujours, pour autorité, un parchemin par crime et un in-folio par passion; ce n'est pas non plus que j'aie la moindre crainte d'avoir calomnié Concino Concini : il n'était pas à cela près d'un coup de couteau, et je ne sais pas d'ancienne famille qui, en ce temps, n'ait eu son assassin; mais j'ai dit un mot de cela pour faire savoir que cette pensée d'une expiation inévitable qui remplit le drame, qui en corrobore la fable, et à laquelle j'ai fait céder quelquefois l'histoire, avait cependant une base plus solide qu'on ne l'a pu croire.

Isabella, et je me crois heureux. Bah! la vengeance de Corse est née avec moi; elle me parle toujours à l'oreille. Elle me dit : Concini l'a épousée! Concini triomphe! l'assassin Concini est aimé plus que toi! Concini est presque roi d'un grand royaume. Va, pars; renverse-le. Je pars, me voilà, je vais frapper. Suis-je satisfait? Bah! et elle que j'ai vue! et elle qui est devenue plus belle cent fois qu'elle n'était! et elle que je ne hais plus! la laisserai-je attachée à celui que l'on veut renverser? Je veux lui parler en secret; elle doit m'entendre. Nous serons donc seuls, pensais-je. Bah! elle me reçoit au milieu de vingt personnes, au milieu d'une cour empesée et frivole. J'ai bien fait de sortir de son hôtel brusquement et sans parler, sans saluer. Les Français en ont ri : ils rient de tout; ils riraient de leur damnation! — Oh! si seulement cette voix grave et tendre m'eût dit : Michaël, je me souviens de notre amour! si elle se fût repentie! N'importe; qu'elle vive heureuse et puissante! je renonce aux complots : je l'ai vue! je ne la verrai plus. Règne, règne, heureux Concini. La cour seule d'un roi de seize ans ne te détrônerait pas; règne donc, ô favori! Je te laisse la place. Je ne veux plus me venger, même de toi. J'ai revu Léonora : tout est fini..... Oui, oui, c'est là ce qui convient. La force contre un homme; mais, pour toute femme, pitié!.....

SCÈNE X.

BORGIA, ISABELLA.

ISABELLA, *vivement, et lui sautant au cou.*

Bonjour, enfin, bonjour. Il est bien tard. Qu'avez-vous donc fait?

BORGIA, *se détournant.*

J'ai perdu mon temps.

ISABELLA.

Est-ce pour cela que vous ne voulez pas m'embrasser?

BORGIA.

Je ne suis pas bien portant.

ISABELLA.

Vous êtes allé hors de Paris, hier. Pourquoi cela?

BORGIA.

Pour voir une terre et un château.

ISABELLA.

Et le soir vous êtes allé au Louvre? As-tu vu la reine? Quel âge a-t-elle?

BORGIA, *se détournant.*

Quarante-trois ans.

ISABELLA.

Ressemble-t-elle au prince Cosmo? Irai-je bientôt aussi au Louvre? Et le roi, l'as-tu vu? Quel âge a-t-il?

BORGIA, *assis, frappant du pied.*

Seize ans.

ISABELLA, *s'appuyant sur son épaule.*

Ah! pauvre enfant! déjà roi! Qu'il doit être joli à voir! La reine porte-t-elle des perles?

BORGIA.

Nous allons bientôt retourner à Florence.

ISABELLA.

A Florence! Et pourquoi cela?

BORGIA.

Parce que Paris est dangereux pour vous.

ISABELLA.

Dangereux! je ne connais de Paris que ma chambre et de Parisiens que le vieux juif.

BORGIA.

N'avez-vous parlé à personne de vous et de moi?

ISABELLA.

A personne au monde. J'ai dormi et j'ai chanté. Seule, toute seule. Je m'ennuyais.

BORGIA.

Eh bien! nous partirons, parce que vous vous ennuyez, seule, ici.

ISABELLA.

Non, non, je ne m'ennuie pas. J'aime la France. Restons, je vois passer tant de monde. Que tu es inconstant! Pourquoi vouloir partir? Et tes projets d'ambition? et cette grande dame que tu devais voir? ces hauts emplois que tu devais demander? Plus rien de tout cela! — Est-elle jolie?

BORGIA, *la repoussant.*

Ne me parlez jamais d'elle, ni de ces puérilités.

ISABELLA, *boudant.*

Je n'irai donc pas à la cour de la reine?

BORGIA.

Une cour pleine de corruption! Il faut partir.

ISABELLA.

Ah! que je voudrais te voir grand écuyer du roi! BORGIA se lève en colère, et se promène dans la chambre, oubliant Isabella.

(*Très-haut.*) Orgueil! orgueil! C'est là leur péché mortel! c'est ce qui l'a rendue insensée! Dix dames d'atours, des grands seigneurs, des pages pour tenir sa robe. Pour m'humilier, m'éblouir! Orgueil! orgueil! C'est ce qui la rend folle, folle et aveugle! Comment la sauver?

ISABELLA, *étonnée.*

Il ne me faut pas de pages, ni de dames!

BORGIA *s'arrête et passe la main dans ses cheveux.*

Ai-je dit cela? C'est alors moi qui suis fou, c'est l'air de la cour que j'ai respiré.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SAMUEL.

SAMUEL.

Un page, de livrée rouge et noire, vous apporte ceci.

BORGIA *lit.*

Puisque vous le voulez : A quatre heures. Seule. Sous votre garde! (Avec transport.) Oh! sous la garde des esprits célestes... Léonora! ton étoile a voulu ton salut... Je te préserverai... Je vais à toi... (*A Isabella, brusquement.*) Vous resterez en France. — Je n'ai rien juré contre toi, Léonora : j'ai soulevé ces hommes contre le vil Concini seulement, (*A Isabella, plus doucement.*) Vous irez à la cour. — Je ne lui parlerai pas du temps passé... Point d'attendrissement... ce serait de la faiblesse... Rien de tout cela, rien... Non, non, point de cela. (*A Isabella.*) Vous verrez la reine, le roi, les pages et tout le reste. — Ce serait lâcheté que de demander grâce à une femme... Si elle oublie, j'oublie aussi, moi... Mais je la préserverai... Oui, j'en ai la puissance... Je la sauverai, ou j'y demeurerai. (*A Isabella.*) Je reviendrai cette nuit très-tard... (*A lui-même.*) Et qu'est-ce que le plaisir de la vengeance à côté des ineffables joies de l'amour?... D'ailleurs... (*Il sort en parlant toujours, et en prononçant des mots inintelligibles; il suit le page avec distraction; il court, et s'enfuit en enfouissant son chapeau à larges bords sur sa tête, jusqu'aux yeux.*)

SCÈNE XII.

ISABELLA, SAMUEL.

ISABELLA.

Qu'a-t-il dit là, bon Samuel? Il a parlé français si vite que je ne l'ai pas compris.

SAMUEL.

Il a parlé en français, en effet. Mais voulez-vous entendre chanter dans votre langue italienne? Il y a là un de mes amis, un pauvre musicien que je loge, et qui sait des airs de votre pays. C'est un Florentin.

ISABELLA, *regardant la porte que Borgia a ouverte.*

Chanter? Non. Oh! je ne veux pas entendre chanter à présent. Chanter? Oh! non! bon Samuel. Non, certainement. Ne voyez-vous pas qu'il est égaré? Qu'a-t-il donc dit en partant? Je ne puis savoir ce qu'il a dit. Jamais il n'a parlé si vite, ni si haut! Plus tard, j'entendrai chanter, Samuel. Cette nuit, à dix heures; j'aurai dormi un peu. Ce soir! Dis-le à ton ami, Samuel, à ce soir... (*Elle se retire lentement.*) A ce soir... (*Un signe de tête. Ce soir... (Elle pleure, et sort.)*)

SCÈNE XIII.

SAMUEL, CONCINI.

CONCINI *sort du cabinet et serre la main à Samuel.*

Elle est charmante! Son mari la néglige. A ce soir ma musique avec elle; je l'interrogerai sur la lettre (*à part*), et un peu aussi sur la grande dame. (*Haut, à Samuel.*) Pourquoi est-il sorti si précipitamment? (*Il sort en interrogeant le vieux Samuel.*)

ACTE TROISIÈME.

La chambre à coucher de la maréchale.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE ROUVRES et MADAME DE MORET, *dames de la maréchale. (L'une arrange une cassette et l'autre une tapisserie.)*

MAD. DE ROUVRES.

Mais en vérité, madame de Moret, vous n'y pensez pas.

MAD. DE MORET.

Quand madame d'Ancré veut recevoir cet homme ici, voulez-vous que je l'en empêche ? Je suis bien décidée à ne prendre sur ma conscience que mes péchés.

MAD. DE ROUVRES.

Et quel est donc cet homme ?

MAD. DE MORET.

Que sais-je ? un pauvre Italien ruiné, qui vient demander la charité. Ne croyez pas qu'il soit digne de la moindre attention de la part de la marquise.

MAD. DE ROUVRES.

Voici quelque chose qui mérite bien plus d'attention. Voyez ces hommes armés qui rôdent devant les portes, sur le quai. Voyez combien ils sont, combien avec des manteaux, combien avec des épées !

MAD. DE MORET.

Je sais si bien ce qui se prépare que j'ai envoyé hors du Louvre les deux cassettes de mes bijoux.

MAD. DE ROUVRES.

Et pourquoi n'avertissez-vous pas madame la marquise ?

MAD. DE MORET.

Tout le peuple est contre le maréchal d'Ancré.

MAD. DE ROUVRES.

Il faudrait le lui faire savoir.

MAD. DE MORET.

Le roi va renverser sa mère et Concini.

MAD. DE ROUVRES.

La maréchale ne s'en doute pas : que ne parlez-vous ?

MAD. DE MORET.

Ah ! depuis quelques jours je sais des choses, par le petit abbé de Gondi qui se fourre partout ! Je sais des choses !

MAD. DE ROUVRES.

Et pourquoi ne pas les dire ?

MAD. DE MORET.

Eh ! mon Dieu ! que ne le faites-vous vous-même, vous qui lui êtes attachée depuis six ans ?

MAD. DE ROUVRES.

Et vous, madame, qu'elle a comblée des faveurs de la cour !

MAD. DE MORET.

Vous dont le mari est grand-veneur.

MAD. DE ROUVRES.

Vous dont le frère est gouverneur du Béarn.

MAD. DE MORET.

Tenez.... Il est si difficile de dire crûment ces choses-là !

MAD. DE ROUVRES.

Eh bien ! je l'avoue, je pense comme vous. Tout ce que l'on peut faire, c'est de mettre sa famille en sûreté : j'ai envoyé la mienne dans mes terres.

MAD. DE MORET.

Comment donc, mais c'est un devoir ! le seul devoir même d'une mère de famille.

MAD. DE ROUVRES.

En effet, quand j'y réfléchis, de quelques mots qu'on se serve pour dire : « Madame la maréchale » d'Ancre, vos affaires sont perdues, le parti des » mécontents triomphe, vous avez contre vous le » roi et le peuple, votre mari va être arrêté de- » main ou après, » cela veut toujours dire : « Ma- » dame la maréchale, vous êtes sans esprit, sans » prévoyance ; votre mari est un sot important ; et » tout ce que je vous dis, vous devriez le savoir » mieux que moi. » Tout cela est fort désagréable à dire en face.

MAD. DE MORET.

Comment donc ! très-certainement. — Et cela convient-il à des femmes ?

MAD. DE ROUVRES.

Fi donc ! cela serait grossier. Ce qu'on nomme franchise est du dernier mauvais ton.

MAD. DE MORET.

Que vous avez l'esprit juste, madame de Rouvres ! ah ! que vous voyez bien ! (*Elle lui serre la main.*) Et d'ailleurs, si le mal qu'on lui annoncerait n'arrivait pas ?

MAD. DE ROUVRES.

Encore ! encore cela ! Oui.

MAD. DE MORET.

On serait bien vue après une belle prédiction bien sinistre !

MAD. DE ROUVRES.

Et bien venue pour demander des grâces !

MAD. DE MORET.

Oui, n'est-ce pas ? Et présentez-vous ensuite devant une femme de son caractère ?

MAD. DE ROUVRES.

C'est impossible.

MAD. DE MORET.

Impossible en vérité.

MAD. DE ROUVRES.

Ah ! vous êtes charmante.

MAD. DE MORET, *l'embrassant.*

Personne ne comprend mieux que vous le grand monde.

MAD. DE ROUVRES.

N'est-ce pas son aventurier qui vient ?

MAD. DE MORET.

Non, c'est elle. (*Allant au-devant de la maréchale.*) Ah ! madame, la belle journée qu'il fait aujourd'hui ! — Faut-il recevoir les gens qui se présenteront ? — Ne sortez-vous pas ? j'ai vu atteler vos chevaux.

SCÈNE II.

LES DEUX DAMES, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE.

Non, non, madame de Moret, je ne sors pas ce matin, et vous n'introduirez, s'il vous plait, que la personne que j'ai désignée à madame de Rouvres. (*A part.*) O mon cœur, mon cœur, renferme toutes les larmes quand elles devraient te suffoquer ! Soyezassez bonnes pour me donner ce métier et la tapisserie. Je veux travailler. (*Elle s'établit à broder.*) Monsieur d'Ancre doit être près d'Amiens aujourd'hui.

MAD. DE MORET.

Ah ! sans nul doute, madame : le temps est si beau ! et tout ce qu'il fait lui réussit.

MAD. DE ROUVRES.

Il est né sous la plus heureuse étoile !

LA MARÉCHALE.

Est-ce que vous croyez aux étoiles ? Vous... superstitieuse !

MAD. DE ROUVRES.

A la vôtre, madame.

LA MARÉCHALE.

Oh ! flatteuse, flatteuse, taisez-vous. (*Elle lui donne la main.*) Eh bien ! moi aussi, je crois un peu à la prédestination. Laissez-moi y penser ; voulez-vous ? Adieu, adieu.

MAD. DE MORET.

Voici, je crois, ce gentilhomme italien, monsieur de....

LA MARÉCHALE.

N'importe le nom.... n'importe.... Allez, mes amies, allez.... (*Avec doute.*) Mes amies !...

SCÈNE III.

MADAME DE MORET rentre et soulève la portière tapissée pour introduire BORGIA. Les dames se retirent. Il entre sans saluer, le chapeau à la main, et se place debout devant LA MARÉCHALE, qui n'ose lui parler.

BORGIA.

C'est moi.

LA MARÉCHALE, *travaillant vite, avec une agitation nerveuse.*

Je suis vraiment heureuse de vous revoir, monsieur de Borgia. Je vous assure que je n'ai rien oublié de notre enfance et que tous mes anciens amis sont présents à ma pensée. Les familles de Scali et d'Adimari habitent-elles toujours Florence ?

BORGIA.

Le temps va vite, madame : nous en avons bien peu pour nous parler ainsi...

LA MARÉCHALE, *toujours les yeux baissés.*

Mais... puis-je vous parler d'une autre manière ? puis-je vous parler comme avant mon mariage ? C'est le temps qui nous a séparés, c'est la destinée, c'est...

BORGIA.

Non, ce n'est pas tout cela, madame. Regardez-moi.

LA MARÉCHALE.

C'est la nécessité d'obéir à madame Marie de Médicis. Concini me trompa, et publia votre mort. Ce fut presque la mienne ; et à présent ce qui nous sépare, c'est l'habitude même de la séparation ; c'est la différence de nos positions, c'est...

BORGIA.

Regardez-moi. Si vous me regardiez une fois seulement, vous diriez autre chose et autrement. *(Il lui prend la main avec tristesse et douceur.)*

LA MARÉCHALE. *Elle tombe le front sur sa main.*

Eh bien ! eh bien ! Michaël, pardonnez-moi, si c'est là ce qu'il vous faut, pardonnez-moi.

BORGIA, *avec ironie.*

Vos serments, Léonora, étaient des serments passionnés, savez-vous ? je ne les ai point oubliés, moi. Les champs, les fleuves, la mer, les églises, les croix, les madones, tout à Florence, tout dans nos montagnes en était témoin. Vous les disiez avec des pleurs, vous les écriviez avec du sang. Tout cela s'efface, tout cela tient peu... Ah ! ah ! *(Il rit amèrement)* que sent-on, s'il vous plaît, dans son cœur lorsqu'on trahit un serment ? Que croyez-vous, madame, qu'il devienne dans le ciel lorsqu'il y fut accepté ?

LA MARÉCHALE.

Grâce ! grâce !

BORGIA.

C'est qu'alors nous étions heureux, brûlants et purs comme le ciel italien. On nous crut frère et sœur en voyant notre amitié, et l'on ne cessa de le croire qu'en voyant notre amour. Mais à présent...

LA MARÉCHALE.

Oh ! pas davantage, pas davantage. Vous me faites bien mal.

BORGIA.

Et à présent, au lieu d'être la pauvre et bien-aimée Galigai, vous êtes la femme d'un vil favori.

LA MARÉCHALE, *se levant avec fierté.*

Ah ! cela n'est pas ! Concini est votre ennemi ; il n'est pas noble à vous d'en parler ainsi.

BORGIA.

Je puis en parler ainsi, car il est triomphant et tout-puissant. Asseyez-vous : je n'ai pas tout dit. Répondez-moi vite, car nous avons bien peu de temps à nous parler. Il me faut savoir si vous avez mérité les malheurs qui vous viendront.

LA MARÉCHALE.

Quels malheurs ? qui me menace ? Que voulez-vous dire ?

BORGIA, *élevant les bras au ciel.*

Eh quoi ! ne le savez-vous pas ?

LA MARÉCHALE.

Non, en vérité, je ne le sais pas.

BORGIA.

Ne savez-vous pas ce que fait Paris depuis deux jours ?

LA MARÉCHALE.

Non, je ne le sais pas.

BORGIA.

O pitié ! pitié ! éternelle pitié ! De la haine, vous n'en méritez point.

LA MARÉCHALE.

Mais que voulez-vous dire ?

BORGIA.

Le pouvoir et la richesse sont deux murailles impénétrables à tous les bruits. Malheur à ceux qui s'y renferment.

LA MARÉCHALE.

Borgia, chaque regard et chaque mot de vous me remplit d'effroi.

BORGIA.

Vous et lui ! lui et vous ! puisque vous êtes unis ! ne sentez-vous pas la terre qui tremble sous vos pas ? Votre fortune est trop haute, madame : elle va crouler.

LA MARÉCHALE.

Et pourtant tout nous a réussi.

BORGIA.

Pour votre malheur.

LA MARÉCHALE.

Le peuple de Paris ne m'aime-t-il pas ?

BORGIA.

Il ne vous connaît pas.

LA MARÉCHALE.

J'ai fait tant de bien !

BORGIA.

Il ne le sait pas.

LA MARÉCHALE.

J'ai donné tant d'argent !

BORGIA.

Il ne l'a pas reçu.

LA MARÉCHALE.

On m'a dit qu'il détestait Luynes et les mécontents.

BORGIA.

Eh ! Paris est à eux. Qui vous a dit de telles choses ?

LA MARÉCHALE.

Qui ? le maréchal de Thémynes, M. de Conti, M. de Monglat, le conseiller Déageant, l'évêque de Luçon, tous les gens de la cour.

BORGIA.

Ils ont tous traité d'avance avec M. de Luynes et le prince de Condé, vos ennemis. Le marché est passé.

LA MARÉCHALE.

Quel marché ?

BORGIA.

Votre tête, Louis XIII maître absolu, sa mère exilée.

LA MARÉCHALE, *stupéfaite*.

Est-ce un rêve que ceci ?

BORGIA.

Non, c'est un réveil.

LA MARÉCHALE.

Hélas ! ils m'ont donc aveuglée !

BORGIA.

Hélas ! ils vous ont traitée en reine ! — Quoi ! Concini n'a rien prévu ? Comment donc la sauver ? (*Se promenant avec agitation.*) Ah ! maudite à jamais l'étiquette empesée qui sépare du monde tous les grands ; maudite soit la politesse criminelle qui peint, sur les plus nobles visages, le souple consentement du flatteur ! On parle, vous n'entendez pas ; on écrit, vous ne lisez pas ! Vous ne voyez rien ! vous ne savez rien ! Vos lambris dorés sont des grilles !

LA MARÉCHALE.

Calmez-vous ! calmez-vous !

BORGIA.

Et votre reine tombe avec vous ! et vous êtes aveugle, et vous aveuglez les autres ! (*Revenant à elle avec colère.*) Eh ! de quoi se mêlait une faible femme ? aller se charger des destinées d'un grand royaume ! Tout ce qu'une main d'épée peut faire,

une main de fuseau l'entreprendre ! Il n'y a que les femmes d'Europe qui soient telles. Les chrétiens se trompent... Au sérail... au sérail.

LA MARÉCHALE.

Du mépris, Michaël ?

BORGIA, *avec désespoir*.

Non, du désespoir... Tu vas mourir bientôt.

LA MARÉCHALE, *avec calme, après avoir réfléchi*.

En vérité, vous vous méprenez. Je sais cela mieux que vous ; tout est calme, tranquille, et l'avenir est sûr pour nous.

BORGIA.

L'avenir a deux heures à vous donner, tout au plus.

LA MARÉCHALE.

Et comment l'avez-vous appris ?

BORGIA.

Répondez, répondez ! Le mal que Concini a fait, en êtes-vous complice ?

LA MARÉCHALE.

Le mal ?

BORGIA.

Ses exactions en Picardie, ses rapines partout, ses violences dans Paris, qui en soulèvent tout le peuple contre lui....

LA MARÉCHALE.

Mais le peuple de Paris ne se mêle de rien ; tout se passe entre le maréchal d'Ancre, le prince de Condé et M. de Luynes. J'ai fait arrêter M. le prince : tout est fini.

BORGIA.

L'intérieur du palais est tout ce que vous voyez. Mais, répondez-moi, qu'avez-vous fait de mal dans tout ce mal ? Dites-moi quelque chose qui puisse vous excuser ; je veux vous sauver. Enfin, le crime du vendredi, l'avez-vous su ?

LA MARÉCHALE.

Ce jour-là fut toujours malheureux pour moi.

BORGIA.

Et la rue de la Ferronnerie ?

LA MARÉCHALE.

Quoi ?

BORGIA.

Un roi si bon qu'il avait fait aimer le pouvoir absolu !

LA MARÉCHALE, *tremblante*.

Eh bien ?

BORGIA.

Henri Quatre...

LA MARÉCHALE.

Eh bien ?

BORGIA.

C'est Concini qui l'a fait tuer ; c'est pour cela qu'il mourra.

LA MARÉCHALE.

Prétexte ! cela n'est pas.

BORGIA.

J'en ai la preuve. Je l'apporte.

LA MARÉCHALE.

Et pourquoi, grand Dieu ! l'apporter ?

BORGIA.

Afin qu'il tombe. Je veux sa mort, je veux sa mort; parce qu'il m'a ôté la vie en m'ôtant ta main. J'aime tous ses ennemis et je hais tous ses amis. J'ai épousé toutes les haines qu'il a soulevées, j'ai adopté toutes les vengeances, justes ou non, les premières venues. Mais vous, je veux vous sauver, parce que vous vous êtes souvenue de moi. Cela m'a touché.

LA MARÉCHALE.

Et moi, je ne le veux pas. Vous voulez tuer le père de mes enfants. Si vous aviez tenu à nos souvenirs, auriez-vous poursuivi cette vengeance ? C'est Luynes qui vous a suscité. Vous revenez à moi le stylet à la main.

BORGIA.

Le stylet ! Concini s'en est servi plus que moi ; peut-être ne le saviez-vous pas ?

LA MARÉCHALE.

Nommez-le ambitieux, perfide ; vous en avez le droit : il nous a trompés tous les deux. Mais ne le dites pas assassin : je n'y crois pas. C'est par haine que vous êtes venu ici, non par amour.

BORGIA.

Pour tous les deux.

LA MARÉCHALE.

Eh bien ! quelle preuve enfin avez-vous contre lui ?

BORGIA.

Il a écrit à l'homme.

LA MARÉCHALE.

A quel homme ?

BORGIA.

A Ravaillac. Et il y a au bas de sa lettre une écriture de femme. Pas la vôtre, grâce au ciel !

LA MARÉCHALE.

Oh ! horrible à entendre ! horrible à penser !

BORGIA.

Que vous importent ces secrets d'État ? Vous les ignorez, n'est-ce pas ?

LA MARÉCHALE.

Oh ! profondément.

BORGIA.

Votre hôtel sera entouré tout à l'heure par le peuple armé. Préparez-vous à me suivre.

LA MARÉCHALE.

Sauverez-vous mon mari ?

BORGIA.

Je n'en sais rien. Mais qu'importe ? il est loin de Paris, en sûreté.

LA MARÉCHALE.

Comment le savez-vous ? Sur qui avez-vous autorité ? Qu'êtes-vous venu faire en France ?

BORGIA.

Je vous le dis, le tuer, si je le rencontre jamais ; sinon, les autres le laisseront échapper.

LA MARÉCHALE.

Oh ! par pitié, faites cela ! ce sera plus digne de vous. N'usez jamais de ces lettres.

BORGIA.

Avouez donc que ce Concini est un infâme, et je serai content.

LA MARÉCHALE, *baisant les yeux.*

Il est mon mari.

BORGIA, *sombre.*

Oh ! que je vous entende parler de lui comme je fais, et je suis vengé, et je suis satisfait.

LA MARÉCHALE.

Il est mon mari.

BORGIA.

Dites seulement que vous ne l'avez jamais aimé ; seulement cela, et je rends ces lettres à vous ou à lui.

LA MARÉCHALE.

Lui rendrez-vous ces lettres ?

BORGIA.

Cela ne le sauvera que du roi, mais je le ferai ; je vous les rendrai à vous-même.

LA MARÉCHALE, elle s'approche de la porte, et l'ouvre pour ne plus être seule avec Borgia, et fait un geste pour appeler madame de Rouvres ; puis revient, et tire de son sein un portrait.

Voilà ma réponse, Michaël : c'est votre portrait.

BORGIA.

Quoi ! vous l'aviez gardé !

LA MARÉCHALE.

C'était pour vous pleurer. Maintenant, par pitié, ne m'en parlez pas ! Je vous le rendrais. Madame de Rouvres, amenez mes enfants ! (*Madame de Rouvres paraît et sort à l'instant. La maréchale se rassied, et prend la main à Borgia.*) Asseyez-vous près de moi ; calmons-nous. Ne me parlez pas, je vous en supplie, pendant un instant. Vous m'avez troublée jusqu'au fond du cœur : c'est une grande faiblesse à moi ; mais vous apparaissez ici avec des souvenirs d'amour et des cris de haine ; les uns m'effrayent pour moi, les autres pour ma famille. Écoutez, je ne suis plus à moi ; je suis épouse, je suis mère ; je suis amie d'une grande reine et comme gouvernante d'un grand royaume. J'ai besoin de toute ma force. Oh ! par grâce, ne me l'ôtez pas en un jour. Dites vrai, dites tout. Je ne vous demande pas le nom des conjurés, mais seulement ce qu'ils doivent faire. Puisqu'enfin vous aviez voulu me sauver, que ne les avez-vous arrêtés ?

BORGIA.

Je le pouvais pour quelques heures, et je l'ai fait. C'est le temps que nous pardons ainsi.

LA MARÉCHALE.

En sommes-nous donc là? Eh bien! ne pensez plus à me sauver; car il est trop tard. — Voici mes deux enfants; prenez-les tous deux en pitié.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE ROUVRES *entre tenant une jeune fille dans son bras droit, et conduisant par la main le comte de La Pène, jeune garçon de dix ans, portant l'épée au côté, avec plusieurs ordres au cou. La maréchale va au-devant d'eux, prend sa fille dans ses bras, et son fils par la main.*

LA MARÉCHALE.

Laissez-les-moi, madame de Rouvres; je vous les rendrai quand on me les aura rendus à moi-même : je ne sais pas quel jour; ce jour-là est écrit là-haut. Ce que je dis ne vous surprend-il pas?

MAD. DE ROUVRES.

Je ne dois pas empêcher madame la marquise de faire une chose que je crois prudente.

LA MARÉCHALE.

Prudente, madame! Vous craignez donc quelque chose? Vous n'en parliez pas.

MAD. DE ROUVRES.

Il y a des temps, madame, des situations qui rendent plus circonspecte que l'on ne voudrait l'être. J'aimais trop vos enfants pour les quitter sans peine; mais je crois qu'il est sage de les éloigner.

LA MARÉCHALE, *pâlissant et émue, considère attentivement le visage de madame de Rouvres.*

Voilà qui m'étonne beaucoup. Allons, c'est bien, rentrez, madame, rentrez. (*A ses enfants, froidement.*) Embrassez-la..., dites-lui adieu.

LE COMTE DE LA PÈNE, *avec méfiance.*

Adieu, madame, adieu. Je vous remercie des bontés que vous avez eues pour nous. (*Madame de Rouvres sort la tête baissée.*)

LA MARÉCHALE.

Ah! cette femme m'a fait trembler avec son air contraint et forcé. Tout ce que vous dites est vrai, je le sens; je sens qu'un grand malheur m'enveloppe; je vous connais, d'ailleurs, vous êtes du sang des Borgia. Si c'est vous qui avez résolu ce qui doit arriver, je sais que cela ne peut pas changer; vos colères italiennes sont inaltérables. Vous et Concini vous nourrissez une haine dont j'ai été la cause bien innocente. Mais n'importe : si votre

parti est pris, le mien l'est aussi. Comme il y a eu quelque chose de généreux à venir vous-même ici dire : Je vais vous perdre et j'ai conspiré avec vos ennemis, moi je vous dis : Vous êtes dans mes mains; je pourrais vous faire arrêter. Mais vous vous êtes souvenu de votre amour pour m'avertir : je m'en souviendrai pour me confier à vous. — Voici les otages que je vous donne.

BORGIA.

Quoi! les enfants de...

LA MARÉCHALE.

Oui, les enfants de Concini. Et si vous êtes un galant homme, vous les sauvez. Donnez-moi votre main, promettez-moi leur vie. Après moi et leur père, après vous-même, qu'on les donne à M. de Fiesque. Voilà ce que je veux; si je suis en péril de mort, vous le savez mieux que moi. Je n'y veux plus penser. Acceptez-les; nous voilà tous dans vos mains.

BORGIA.

Eh! ne voyez-vous pas bien qu'après tout je suis venu pour vous revoir et vous sauver?...

LA MARÉCHALE.

On vient. Si l'on m'apporte la mort, songez que c'est en comptant sur votre parole que je l'aurai reçue.

(*Elle pose sur la table le portrait de Borgia qu'elle avait ôté de son sein.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; FIESQUE, D'ANVILLE, THÉMINES. *Un page soulève la portière tapissée, et introduit ces gentilshommes.)*

LA MARÉCHALE, *elle s'assied entre ses deux enfants, et caresse la tête de l'aîné avec distraction.*

Eh bien! messieurs, vous avez un air riant qui rassurerait les plus timides. Que nous apprendrez-vous?

FIESQUE.

Ah! madame, les plus plaisantes choses du monde! M. l'évêque de Luçon est arrivé ce soir même à Paris, on ne sait pourquoi, et la reine lui a dit : M. de Richelieu, c'est signe de bonheur que de vous voir chez soi. Je n'ai jamais tant ri, en vérité, madame : sa figure était plaisante.

D'ANVILLE.

Et il a salué en se mordant les lèvres, n'est-il pas vrai, monsieur de Thémènes?

THÉMINES.

Ma foi! il y avait là de quoi faire réfléchir.

FIESQUE.

On ne parlait que de cela chez madame la princesse de Conti.

LA MARÉCHALE, *à Borgia, qui reste sombre et appuyé sur le fauteuil.*

Vous voyez de quoi l'on s'occupe. N'avais-je pas raison d'être tranquille?

BORGIA, *à demi voix.*

S'ils ne sont pas fous, c'est moi qui le suis!

LA MARÉCHALE.

Et de quoi parle-t-on dans Paris, monsieur le maréchal?

THÉMINES.

Du nouveau connétable, madame; on se demande quand M. le marquis d'Ancre reviendra pour en recevoir l'épée fleurdelisée. On s'assemble pour en parler devant votre hôtel.

LA MARÉCHALE, *à Borgia.*

C'est donc à cela que tout se réduit?

BORGIA, *à demi voix.*

Ces vieux enfants... comme ils dansent légèrement sur une corde qui les soutient! Tous frappés de vertige, sur mon âme!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; CRÉQUI, MONGLAT, et quelques gentilshommes de Concini. Monglat salue précipitamment; il est un peu agité.

LA MARÉCHALE.

Dit-on quelque chose aujourd'hui, messieurs? *(Après la réponse de Créqui elle parle bas à Fiesque.)*

CRÉQUI.

On parle beaucoup du nouveau président au Parlement, madame. *(Bas, à Thémines.)* Ah ça! il paraît qu'elle ne se doute de rien. Le roi va exiler la reine-mère.

THÉMINES, *bas.*

Elle est d'une tranquillité surprenante. Je crois bien qu'elle sait ce qui arrive, mais qu'elle nous cache ses impressions. Elle est aux premières loges pour voir, et elle sait bien des choses que nous ignorons.

MONGLAT.

On dit que monsieur de Bouillon fait quelques tentatives. *(Bas, à Thémines.)* Mais à quoi songe-t-elle? Savez-vous que le peuple s'assemble sous les fenêtres et que mes chevaux ont eu peine à passer?

THÉMINES, *à demi voix.*

Oh! vous pensez bien qu'on a pris des précautions. Autrement son sang-froid serait inexplicable.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE ROUVRES et MADAME DE MORET. On entend des cris sourds; une rumeur prolongée.

BORGIA, *à la maréchale, à ce bruit.*

L'entendez-vous? l'entendez-vous? c'est la grande voix du peuple.

MAD. DE MORET.

Ah! madame la reine est arrêtée chez elle.

MAD. DE ROUVRES.

Et le roi a donné ordre de faire murer toutes ses portes.

MAD. DE MORET.

Excepté une que gardent les mousquetaires.

LA MARÉCHALE, *se levant.*

C'est par celle-là que j'entrerai.

BORGIA.

Cherchez-en une pour sortir, madame.

LA MARÉCHALE.

Je vais près de la reine : elle est trahie.

THÉMINES.

Il serait plus prudent de demeurer ici, madame.

LA MARÉCHALE.

Allez, mesdames, allez toutes les deux chez la reine, de ma part. Passez par mes appartements, et dites-lui que tous les amis du maréchal d'Ancre lui sont dévoués. Revenez sur-le-champ me répondre. On a profité de l'absence de mon mari. *(Elles sortent.)* Ne le remplacerez-vous pas, messieurs?

FIESQUE.

Je vais le premier, madame, savoir ce que signifie cet ordre du roi. C'est cet intrigant de Luyne qui l'aura suggéré. *(Il sort.)*

LA MARÉCHALE.

Que je vous remercie! Allez et revenez vite, monsieur. Monsieur de Thémines, si vous m'aimez, allez assembler nos gentilshommes, etc..

BORGIA.

Il n'a pas le temps, madame. Retirez-vous.

THÉMINES, *montrant Borgia.*

Savez-vous bien qui vous recevez, madame? Cet homme a été vu partout. Il joue deux rôles, je vous en préviens. *(Il sort.)*

(Rumeurs du peuple.)

LA MARÉCHALE.

Revenez sur-le-champ, je vous répondrai.

BORGIA.

Eh! ils n'ont pas su vous conseiller : ils ne sau-

ront pas vous défendre. Allez tous saluer Louis XIII, messieurs; vous êtes libres.

MONGLAT.

Vous êtes bien libre ici vous-même, mon petit Corse.

BORGIA.

Plût à Dieu que libre aussi fût mon bras... (*A la maréchale.*) Près de moi, près de moi, c'est la seule place pour vous.

CRÉQUI.

Où cet homme prend-il ses familiarités?

LA MARÉCHALE.

Allez, Créqui, allez, puisque personne ne retourne ici... Bon Dieu, je ne sais ce qui leur arrive... Personne, personne ne revient, ni de chez la reine, ni de la ville... Les fait-on périr à mesure, ou m'abandonnent-ils l'un après l'autre?

CRÉQUI.

Le peuple crie... Je vais m'informer...

MONGLAT.

On n'entend rien distinctement... Je vais voir!...

(*Ils s'éloignent, et sortent.*)

BORGIA.

Près de moi, près de moi, ou vous êtes perdue.

LA MARÉCHALE.

Non, je veux me montrer, je veux voir et être vue. Ouvrez, ouvrez cette fenêtre. (*Elle l'ouvre; une grêle de balles brise la fenêtre.*)

BORGIA.

Imprudente! (*Il l'entraîne hors du balcon.*)

LA MARÉCHALE.

(*Elle revient, mais pâle, froide et grave, regardant Borgia et les gentilshommes. Elle remarque une balle de plomb.*)

(*Avec ironie.*) Des balles, messieurs! On me traite en homme et en homme de guerre. C'est un honneur auquel je ne m'attendais pas. (*Avec effusion, à Borgia.*) Ah! vous aviez raison. Prenez mes enfants et partez. Que la bonté céleste vous accompagne. O mes enfants, mes consolations! Embrassez-moi! vite! vite! embrassez-moi!

LES ENFANTS.

O madame ma mère, madame! madame!

BORGIA.

On vient...

LA MARÉCHALE, avec hauteur.

Qui?... Eh bien! que me veut-on? C'est vous, M. le conseiller? — Qu'y a-t-il? Le favori renverse la favorite aujourd'hui; c'était hier le contraire. Voilà tout.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; DÉAGEANT, suivi de gardes du corps.

DÉAGEANT.

Vous êtes arrêtée, madame, et je vais vous conduire d'ici à la Bastille.

BORGIA, à Déageant.

La voici... prenez-la... Une prison est plus sûre pour elle. Les échelles sont placées au balcon. (*Il ouvre la porte des appartements.*) Allez, messieurs! je vous la livre, moi. Allez... emmenez-la.

LA MARÉCHALE, embrassant ses enfants.

Adieu! adieu! Oh! sauvez-les, monsieur; sauvez-les. Otez-les-moi, et sauvez-les, Borgia!

DÉAGEANT prend le portrait sur la table, et dit:

Mettez ceci à part: rien n'est indifférent dans cette affaire.

(*Les gardes emmènent la maréchale avec précipitation. Les gentilshommes de Concini se retirent après avoir essayé de concerter une résistance d'un moment, sans réussir à s'entendre.*)

SCÈNE IX.

BORGIA, PICARD, puis le PEUPLE.

LE PEUPLE EN DEHORS.

Concini! Concini! Mort à Concini!

BORGIA, allant au balcon.

Picard, où es-tu?

PICARD.

Ouvrez-moi! me voici.

BORGIA. *Il ouvre; un flot d'hommes armés entre par la fenêtre.*

Concini est parti. Sa femme est arrêtée. Tout est à vous, excepté ceci. (*Il enveloppe la petite fille dans son manteau, et, prenant le jeune garçon par la main, traverse la foule et sort.*)

PICARD.

Ne versons pas une goutte de sang, et ne prenez pas une pièce d'or.

HOMMES DU PEUPLE.

Mettez le feu à leur palais.

PICARD. *Il hausse les épaules en les voyant fuir.*

Et qu'y gagnerons-nous?

(*Le peuple commence le pillage.*)

ACTE QUATRIÈME.

La chambre du juif; la même qu'au deuxième acte.

(Concini est assis sur une chaise longue, et à demi couché. Isabella, debout à quelque distance, le regarde avec défiance, et reste comme prête à s'échapper par la porte qu'elle tient entr'ouverte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CONCINI, ISABELLA.

CONCINI, *continuant une querelle galante.*

Non, non, vous n'en saurez rien, tant que cette porte ne sera point fermée, et tant que vous conserverez avec moi ce petit air boudeur qui fait peine à voir.

ISABELLA.

Mais vous me direz cela, et vous ne me parlerez plus d'amour.

CONCINI.

D'amitié seulement; je vous le promets, foi de Florentin.

ISABELLA *ferme la porte presque entièrement.*

Est-ce que le juif m'a laissée seule avec vous?

CONCINI.

Non pas! il compte ses ducats et ses florins quelque part, près d'ici. Laissons-le faire, et comptons chaque minute des heures de la nuit, par une note de la guitare et de la voix. Chantons et parlons.

ISABELLA.

Si je ne savais qu'on doit craindre tous les hom-

mes, j'aimerais à vous entendre; car je suis lasse de ne voir personne.

CONCINI.

J'étais bien plus las d'attendre dix heures pour vous voir dans cette sombre maison. Savez-vous qu'à la cour vous éclipseriez toutes les femmes; auprès des Italiennes, les Françaises paraissent des ombres pâles.

ISABELLA.

N'y a-t-il pas d'Italienne à la cour?

CONCINI.

Oh! il y en a bien quelques-unes à la suite de la reine, mais ce n'est pas la peine d'en parler. Écoutez cet air.

ISABELLA.

Point d'italien. Cela me fait trop de peine... cela me saisit tout le cœur... Quand vous parlez français, je suis plus tranquille.

CONCINI, *ironiquement.*

Et comme je veux votre tranquillité surtout, je parlerai français; mais je ne sais chanter qu'en italien, c'est à cela que je gagne ma vie tous les soirs.

ISABELLA.

Tous les soirs, dans les rues? Ah! povero!

CONCINI.

Mais ce qui me rapporte le plus, c'est de tirer les horoscopes et de dire la bonne aventure.

ISABELLA.

Vraiment ! vous savez dire l'avenir ?

CONCINI.

Et même je sais aussi les secrets du présent.

ISABELLA.

Faut-il vous croire ?

CONCINI.

Eh ! sans cela, comment aurais-je deviné que votre mari a une lettre qu'il cache si soigneusement ?

ISABELLA.

C'est vrai ! Et ne saurai-je pas sa conduite, que vous devinez si bien, dites-vous ?

CONCINI, l'interrompant.

Tenez ! il y a un air qui me vaut toujours quelque chose de bon, un air qui m'a toujours porté bonheur.

ISABELLA.

Répondez-moi ! répondez-moi plutôt !

CONCINI.

Me direz-vous où le signor Borgia met cette lettre ?

ISABELLA.

Mais pourquoi donc y tenir tant ?

CONCINI.

C'est une lettre de femme, d'une femme qu'il aimait. Voici la vérité.

ISABELLA.

Lui ! vraiment ! lui ! Il ne m'en a jamais rien dit.

CONCINI.

La belle raison pour que cela ne soit pas ! Vous seriez sa dernière confidente. *(Avec gaieté.)* Venez donc ici ; que l'on vous parle.

ISABELLA, reculant.

Non ! non !

CONCINI, grattant les cordes de la guitare indifféremment.

Je gagerais qu'il a grand soin de cette lettre.

ISABELLA.

Oui ; il la serre toujours dans un portefeuille noir.

CONCINI joue un prélude.

Tenez, voici le commencement de cet air.

ISABELLA.

Mais quelle était cette femme ? était-elle de Florence ?

CONCINI.

Je ne puis pas vous crier son nom d'ici, on m'entendrait par les fenêtres : venez vous asseoir près de moi. Oh ! le beau temps ! Voyez, ne dirait-on pas Florence ? Je crois sentir les oranges.

ISABELLA.

Mais pourquoi le ciel est-il tout rouge là-bas ?

CONCINI.

Ah ! c'est vrai. C'est du côté du Louvre. Bah ! c'est un feu de joie. *(A part.)* Pour mon départ peut-être !

ISABELLA.

On dirait que l'on entend crier.

CONCINI.

Je n'entends rien.

ISABELLA.

Non, plus rien.

CONCINI.

Ce sont les Français qui s'amuse.

ISABELLA.

Chantez donc votre air favori. *(Concini commence l'air. Elle ne lui laisse pas faire deux mesures.)* Et quelle était cette femme que Borgia aimait ? Je gage que c'était celle qu'il va voir souvent à présent.

CONCINI.

Peut-être bien ; et pour le savoir, il faut me donner la lettre.

ISABELLA.

Je la trouverai et je vous la donnerai ; mais il l'a toujours sur lui.

CONCINI, à part.

Je le poignarderai et je l'aurai. Double bien !

ISABELLA.

N'est-ce pas une très-belle femme ?

CONCINI.

Peut-être ! Quelle est celle que vous soupçonnez, voyons ?

ISABELLA.

Oh ! c'est un secret. Elle se nommait autrefois Galigai : c'est tout ce que je sais.

CONCINI, laissant tomber sa guitare sur ses pieds, mais sans la lâcher tout à fait.

Elle a voulu le revoir ! Ah ! Borgia ! nous nous sommes croisés, je le mérite bien.

ISABELLA ferme la porte et vient près de lui.

Eh bien ! vous ne la connaissez pas, n'est-il pas vrai ?

CONCINI, avec humeur.

Va-t-il chez elle ?

ISABELLA.

Oh ! certainement, il va chez elle. Et je ne sais qu'en penser. Quand je lui demande pourquoi il va la voir, il me répond que c'est pour une importante affaire d'État. Quand je lui demande si elle est jolie, il ne répond pas. Au reste, je crois bien qu'elle n'est ni aimable ni belle ; et il m'aime tant !

CONCINI.

Eh ! femme ! elle est belle et très-belle ; ils s'aimaient, et elle l'aime.

ISABELLA.

Elle l'aime ? Elle est belle ? Ils s'aimaient autrefois ?

CONCINI.

Oui, oui, vous dis-je : elle trompe Concini son mari, et Borgia trompe sa femme. Concini se vengera, j'en réponds, car Concini est un homme très-cruel. Mais, vous, ne vous vengerez-vous pas, Italienne?...

ISABELLA, *sans l'écouter.*

C'était donc avant mon mariage qu'ils s'aimaient? Et pourquoi m'a-t-il épousée, s'il l'aimait? Oh! voilà qui confond d'étonnement.

CONCINI.

Concini, lorsqu'il le saura, la punira bien cruellement. Concini, certainement, la fera mourir.

ISABELLA.

Certainement, il fera bien. Cette femme le mérite... Mais pourquoi m'a-t-il épousée, puisqu'il l'aimait?

CONCINI.

A quelle heure va-t-il la voir?

ISABELLA.

Qui vous a dit qu'ils s'étaient aimés? répondez-moi, par pitié.

CONCINI.

Ce que je demande est plus important; dites tout ce que vous savez.

ISABELLA.

Oh! pourquoi êtes-vous venu me surprendre mes secrets et me glisser les vôtres? Que vous ai-je fait?

CONCINI, *avec insolence.*

Eh! pardieu! la belle, vous n'avez rien fait que m'inspirer ce que tout honnête homme ressent pour une fille bien tournée. Mais à présent, trêve de jolis propos. La femme dont vous parlez m'intéresse plus que vous. Des détails, donnez-moi des détails sur elle.

ISABELLA.

Ah! vous me faites peur! Quel homme êtes-vous?... aussi méchant, j'en suis sûre, que ce vil Concini.

CONCINI.

Vous ne vous trompez guère, aussi méchant, en vérité. Et si bien, qu'il n'est pas sûr de me désobéir. Borgia reçoit-il des billets?

ISABELLA.

Un seul ce matin. Un qui l'a fait sortir.

CONCINI, *lui prenant le bras avec violence.*

Eh! comment ne saviez-vous pas ce que ce pouvait être, imprudente! Ah! pour une Italienne, vous êtes bien peu jalouse!

ISABELLA.

Je n'avais pas encore pensé à l'être.

CONCINI.

Songez donc, songez à cela. Il est aux genoux d'une autre femme, il lui parle d'amour en la tuoyant.

ISABELLA.

Hélas! est-ce possible!

CONCINI.

Et cette femme est charmante, voyez-vous?.... Elle est imposante... Elle est superbe, elle a des yeux d'une grande beauté; son esprit est plein de force, de grâce et de passion.

ISABELLA, *chancelant.*

Ah! voulez-vous me faire mourir?

CONCINI.

C'est un crime étrange que l'adultère. Je le trouvais bien léger tout à l'heure, et monstrueux à présent. Le parjure est vraiment la plaie de la société... Dire que ni vous ni moi ne pouvons les empêcher de s'aimer, quand nous les ferions mourir... Savez-vous bien qu'il se rit de vous, dans ce moment? Voilà ce qui est affreux à penser.

ISABELLA.

Oh! oui. Cela me semble inévitable.

CONCINI.

Et soyez bien sûre que, si l'un d'eux porte quelque anneau conjugal, quelque bijoux précieux, quelque signe d'un amour légitime, il en fait à l'autre le sacrifice en le donnant ou en le brisant à ses pieds. C'est presque toujours ainsi que cela se passe.

ISABELLA.

Quoi! vous le croyez! Je pense bien qu'en effet il faut que cela soit ainsi. Soutenez-moi un peu, mes genoux sont bien fatigués.

CONCINI.

Si vous m'aidez, je vous vengerais.

ISABELLA.

Comment? comment?

CONCINI.

Sur tous les deux.

ISABELLA.

Sur elle, surtout... Mais lui...

CONCINI.

Eh bien! lui?

ISABELLA, *tombant, dans un fauteuil, évanouie.*

Ah! j'ai le cœur brisé... Vous m'avez tuée... Laissez-moi...

CONCINI.

Voilà comme elles sont toutes et comme nous sommes tous... Quand elle venait à moi tout à l'heure, comme fascinée par l'enchantement de mes flatteries, aurais-je pu croire qu'une bagatelle la rendrait aussi pareille à une morte qu'elle l'était à une joyeuse enfant? et moi-même, quand je lui parlais d'amour, de volupté, de musique, par fantaisie, par désœuvrement, m'essayant de nouveau à mes folies de vingt ans, me trouvant peu coupable et riant de ma faute, je ne me croyais, ma foi, pas assez sot pour sentir un violent chagrin de

ce qu'on me rend la pareille. On dirait que l'affliction est une chose matérielle. Je l'ai là, là sur le cœur comme une masse de plomb. Elle m'opprime, elle m'étouffe. — Une idée certainement ne ferait pas tout ce mal, une idée que d'autres idées combattent et anéantissent... Ah ! cela me brûle. J'ai beau raisonner. Le raisonnement est un faux ami qui fait semblant de nous secourir et ne donne rien. — Quand je me répéterais mille fois : La maréchale d'Ancre ne te prive, par cette faiblesse, ni de tes grandeurs, ni de tes richesses, ni de tes plaisirs, ni même, peut-être, de son amour ; n'importe ! je perds pour toujours la confiance aveugle qui est pour le sommeil de l'homme le plus doux oreiller ; je perds ce qu'on a de bonheur à rentrer chez soi et à s'asseoir, en souriant à sa famille. — On a beau se jouer de l'ordre ; c'est un jeu auquel on se blesse soi-même. Ce plaisir fatal semble un hochet lorsqu'on attaque, c'est un poignard quand on est atteint. — Si Borgia rentrait en ce moment ; s'il te voyait ainsi, jeune et simple femme, abattue par un mot, et moi frappé du même coup ; serait-il orgueilleux de son triomphe, ou honteux du mien ? Lequel sent-on le mieux, du mal qu'on fait ou de celui que l'on reçoit ? Ah ! la perte est plus vivement sentie que la conquête. L'une donne plus de douleur que l'autre de volupté. *(Il touche Isabella.)* Elle est froide. Mais son cœur bat. Elle est évanouie..... C'est un sommeil. Le sommeil est un oubli... Plus heureuse que moi. — Va, plus heureuse ! Il est chez moi, et je demeure chez lui... Courons, j'ai le poignard de Florence pour l'homme de Corse... Arrière l'incognito : je suis Concini, maréchal de France !
(Il prend son manteau, et sort avec fureur, en enfonçant sur sa tête un chapeau à larges bords.)

SCÈNE II.

ISABELLA, évanouie ; SAMUEL, DÉAGEANT,
GARDÉS.

DÉAGEANT.

Laisse-le aller, juif. Ses pages, ses domestiques et ta maison, tout va être cerné. Sa femme a été arrêtée à six heures par moi-même, ainsi que la régente. Tu n'as plus d'autre parti à prendre que de servir le roi ou d'être pendu.

SAMUEL.

Je vous préfère encore à la corde.

DÉAGEANT.

Eh bien ! laisse-nous enlever paisiblement cette jeune femme. Elle aura une vengeance à exercer

contre la Galigai. C'est un instrument précieux. Je vais l'employer sur-le-champ, dans le procès que l'on va faire. *(A des exempts.)* Portez-la au Palais-de-Justice dans une chaise. Pendant ce temps, il faut retenir chez toi ce basané Concini pour une heure encore, afin de me donner le temps d'envoyer les mousquetaires. Il le faut, sur ta vie ! Multiplie les embarras et les prétextes.

SAMUEL.

Reposez-vous sur moi. Je l'entends qui se heurte à toutes les marches et qui appelle à toutes les portes ; je vais le rejoindre et l'arrêter.

(Il sort de son côté, et Déageant de l'autre.)

SCÈNE III.

La scène change.

(Le théâtre représente un appartement grillé de la Bastille, où la maréchale est prisonnière. Sa lampe est allumée sur une table chargée de livres épars.)

DÉAGEANT, UN CONSEILLER.

DÉAGEANT se frotte les mains.

Le procès marche très-bien. M. de Luynes était fort content, n'est-il pas vrai ?

LE CONSEILLER.

En effet, son froid visage s'est fort éclairci.

DÉAGEANT, riant avec un air de triomphe.

Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est que (entre nous ! de vous à moi), c'est que les biens de la maréchale lui sont donnés par le roi après sa mort, et ce n'est pas peu de chose.

LE CONSEILLER.

Une fortune égale à celle de la reine-mère.

DÉAGEANT.

Savez-vous que cette chambre de la Bastille est celle où elle enferma le prince de Condé ? Je l'ai voulu ainsi, moi : j'aime la justice du talion. — Eh bien ! vous voyez que cette petite Isabella dépose avec une colère et une sincérité toutes particulières !

LE CONSEILLER.

Je crains qu'elle soutienne mal sa résolution. Quand elle pleure, elle s'affaiblit.

DÉAGEANT.

La Galigai est déjà reconnue sorcière par tous les juges sans qu'elle s'en doute le moins du monde. Voici en outre la preuve que nous cherchions. Regardez bien : voici ce livre que je voulais vous faire examiner, à vous homme érudit en langages

orientaux. Je vais le déposer au greffe comme un livre de sorcellerie et de divination.

LE CONSEILLER.

Mais elle a toujours passé pour assez pieuse; voici chez elle une image de la Vierge.

DÉAGEANT.

Oh! cela ne prouve rien.

LE CONSEILLER.

Et savez-vous bien que ce livre est l'ancien Testament de Moïse?

DÉAGEANT.

N'importe, n'importe. L'hébreu est toujours cabalistique. Ah! bon Dieu! j'espérais ne pas la rencontrer, et la voilà qui vient droit à nous. Pas moyen de l'éviter.

SCÈNE IV.

DÉAGEANT, LA MARÉCHALE. *Elle marche avec agitation, suivie de deux femmes.*

LA MARÉCHALE, *vivement.*

Sommes-nous en Espagne? est-ce l'inquisition, monsieur? On entre jusque dans ma chambre; on ouvre mes lettres; on lit mes papiers. On me fait un procès, je ne sais lequel. La chambre ardente siège à ma porte; on y pèse ma vie et ma mort; et je ne puis jeter un seul mot dans la balance? Et je n'ai pas le droit seulement d'y paraître? Ah! c'est trop! c'est trop! Depuis ce matin que je suis arrêtée, vous avez fait de grands pas, messieurs, et vous avez mené vite les événements, si j'en suis déjà à de tels actes de votre justice. On m'a dit tout à l'heure des choses si monstrueuses et si inconcevables, que je n'y puis croire. Il y a, dit-on, des témoins de mes grands crimes. Eh bien! allez, monsieur, allez dire à la cour que je demande à être confrontée avec eux. On m'accordera, j'espère, cette faveur.

DÉAGEANT.

Madame, si M. de Luynes....

LA MARÉCHALE.

Je sais, monsieur, je sais que le favori est maître, et vous son conseiller, comme vous l'étiez hier de la favorite en ma personne. Épargnez vos excuses pour vous et pour moi. Allez, et faites ce que je vous demande, s'il n'est pas trop tard.

DÉAGEANT, *d'un air hypocrite.*

Je le veux bien, madame; mais, en cela, je prends beaucoup sur moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté DÉAGEANT.*

LA MARÉCHALE, *à ses femmes.*

Ne ménagez rien pour avoir des nouvelles de mes enfants, de M. le maréchal d'Ancre et de la reine. Faites parler les gardiens, les soldats; ceux qui m'ont servie, si vous en reconnaissez. Prenez des prétextes, donnez de l'or. En voici. Distribuez ces florins. *(Elle leur donne deux bourses.)* Retournez à ceux qui vous ont dit ce qu'on faisait à la chambre ardente. Je vous tiendrai compte de votre fidélité, si je survis à cette prison. Vous m'avez suivie, vous, et de plus grandes dames m'ont abandonnée. Allez, et sachez surtout si M. Borgia a réussi à sauver mes enfants. *(Elles sortent.)* — *(La maréchale s'assied.)*

SCÈNE VI.

LA MARÉCHALE, *seule.*

Ah! je sens que je suis perdue; j'ai eu beau lutter, le destin a été le plus fort. Ah! je sens que je suis perdue! perdue!

SCÈNE VII.

LA MARÉCHALE, DÉAGEANT, *douze PRÉSIDENTS et CONSEILLERS au Parlement, les DEUX FILS de M. de Thémînes, quelques gentilshommes, membres de la commission secrète.*

DÉAGEANT.

Madame, M. de Luynes, nommé par le roi pour présider la chambre ardente, a consenti à nous envoyer près de vous pour la confrontation par vous désirée. La cour vous fait signifier en somme que les chefs d'accusation contre vous sont ceux qui suivent. — Il convient que vous les entendiez debout. — La cour vous fait une grâce en vous les lisant; vous ne deviez les connaître qu'après l'arrêt. *(La maréchale, qui allait s'asseoir, se lève.)* — « Sophar Léonora Galigai, née à Fiorenzoli, près » de Florence, du menuisier Peponelli; vous êtes » accusée du crime de lèse-majesté au premier chef » et de trahison, comme ayant eu des intelligences » secrètes en Savoie, en Espagne, où vous vous » serviez de l'ambassadeur du grand-duc près du

» duc de Lermes; avec Spinola en Flandre, et l'archevêque de Mayence en Allemagne, comme il appert par les chiffres secrets de vos correspondances. D'avoir usurpé l'autorité du jeune roi Louis treizième, notre maître; empêché le cours de la justice; commis d'énormes déprédations et gouverné l'esprit de la reine..... Comment? » Par...

LA MARÉCHALE, *avec impatience.*

Par l'ascendant d'un esprit fort sur le plus faible.

DÉAGEANT.

« ... Par des conjurations magiques; car il appert, par les déclarations de dix témoins, et entre autres de Samuel Montalto, juif, et Isabella Monti, ici présente, que ladite dame Léonora Galigaï aurait consulté des magiciens, astrologues, judiciaires, entretenus à ses frais, sur la durée des jours sacrés de Sa Majesté le roi Louis treizième, et aurait professé la religion judaïque. » A ces causes.. »

LA MARÉCHALE, *interrompant.*

Et que ne m'avez-vous fait empoisonner ou étrangler dans la Bastille? cela valait mieux, messieurs : vous auriez sauvé la virginité des lois. — Où sont les preuves, où sont les témoins de cet extravagant procès? La chose en vaut la peine, messieurs; car, si j'ai bonne mémoire des coutumes, ce dont vous m'accusez là mérite le feu. Regardez-y à deux fois avant de déshonorer le Parlement; c'est tout ce que je puis vous dire. Quel coupable politique a-t-on tué jamais, sans l'avoir regretté un an après? J'ai vu un jour le feu roi Henri pleurer M. le maréchal de Biron. Bientôt il en serait de même de moi. Qu'est-ce que votre bourreau? un assassin de sang-froid, qui n'a pas l'excuse de la fureur. Il ôte au coupable le temps du repentir et du remords; souvent il donne ce remords au juge, messieurs, et toujours à la nation le spectacle et le goût du sang. — (*Ici les juges l'entourent avec une curiosité insolente comme pour la voir se justifier et pour jouir de son abaissement.*) Eh! qu'ai-je donc fait, moi? Mes actes politiques sont ceux de la régente et du roi; mes sortilèges sont les craintives erreurs d'une faible femme jetée sans guide au sommet du pouvoir. Et qui de vous connaît une étoile qui dirige l'autorité sans faillir dans la tourmente des affaires humaines? Que celui-là se montre, et je m'inclinerai devant lui! Quels sont les noms de mes juges? (*Ici les juges s'éloignent peu à peu. Poursuivis par ses regards, ils se cachent les uns derrière les autres.*) Qui vois-je, autour de moi, dans ceux-ci? des courtisans qui m'ont flattée, et qui furent mes dociles créatures. Allez! c'est une honte, que des hommes, après avoir si longtemps obéi à une

A. DE VIGNY.

femme, se viennent réunir pour la perdre. Il fallait, messieurs, avoir hier le courage de me déplaire par de rudes conseils, ou le courage de m'excuser aujourd'hui. (*Les désignant du doigt.*) Répondez, monsieur de Bellièvre, vous qui m'avez conseillé le procès de Prouville, me jugerez-vous? — Et vous, monsieur de Mesmes, qui vous êtes courbé si bas pour ramasser votre charge de président tombée de mes mains, me jugerez-vous? — Et vous, vous, monsieur de Bullion, qui m'avez conseillé des ordonnances pour lever des impôts en Picardie sans lettres royales, serez-vous mon juge? J'en dirais autant à M. de Thémynes, que j'ai fait maréchal de France; et à vous-même, Déageant, président de mes juges; et à vous tous que je désigne tour à tour du doigt, et que ce doigt intimide comme au jour du jugement. Vous craignez que je ne vous dénonce l'un à l'autre, à mesure que je vous montre. (*Ici les juges sont groupés loin d'elle contre les murailles, honteux, consternés.*) Le bruit de votre nom vous fait peur : car vous savez que je vous connais; j'étais la confidente de vos bassesses, et tous vos secrets d'ambition sont rassemblés dans ma mémoire. Allez! faites tomber cette tête, et brûlez-la, pour réduire en cendres les archives honteuses de la cour! (*Elle retombe assise.*)

DÉAGEANT.

Les insultes sont vaines, madame, et vous oubliez que vous avez à répondre aux témoins, et surtout à celui-ci.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLA.

ISABELLA. *Elle court regarder, avec une curiosité insolente, la maréchale, qui la contemple avec surprise.*

(*A part.*) Comme elle est belle! (*Haut.*) Tout ce que j'ai écrit, je le dis : cette femme est une magicienne.

LA MARÉCHALE.

(*A part.*) Mon Dieu! il me semble que ceci est un rêve et qu'ils me parlent tous dans la fièvre. (*Haut.*) Je n'ai jamais vu cette jeune femme, et je ne sais d'où on la fait surgir contre moi : c'est une sanglante jonglerie.

ISABELLA.

Ce que j'ai dit, je le jure : elle est magicienne.

LA MARÉCHALE.

Je demande qu'on la fasse venir ici... ici..., devant moi et près de moi, et que là, les yeux fixés sur les miens, elle ose répéter ce que vous lui faites dire.

DÉAGANT, à *Isabella*.

Approchez-vous de l'accusée.

LA MARÉCHALE, avec bonté et protection.

Venez, venez, mademoiselle; d'où vous a-t-on tirée? par quelles promesses vous a-t-on portée à ce crime que vous faites de perdre par une fausse dénonciation une femme que vous ne connaissiez pas et qui ne vous a jamais vue? Voyons! que vous a-t-on donné pour cela? Il faut que vous soyez bien malheureuse ou bien méchante! Osez-vous soutenir ce que vous avez dit?

ISABELLA, s'efforçant de la braver.

Oui, je le répète et je l'affirme: je l'ai vue percer d'aiguilles une image du roi.

LA MARÉCHALE s'approche d'elle en roulant son fau-tueil, et lui prend une main en la regardant en face, de près.

(Avec le ton du reproche.) Oh! oh! — Voici quelque chose de monstrueux! Si j'avais à croire aux prodiges, ce serait en vous voyant. (Elle l'observe.) Elle est toute jeune encore. J'ai l'habitude d'observer et je sais les traces que laissent le crime et le vice sur les visages; je n'en vois pas une sur celui-ci: simplicité et innocence, c'est tout ce que j'y peux lire; mais en même temps l'empreinte d'une immuable résolution et d'une obstination aveugle. Cette résolution ne vient pas de vous, mademoiselle; il n'est pas naturel de faire tant de mal à votre âge; on vous a suggéré cela contre moi. Que vous ai-je fait? dites-le hautement. Nous ne nous sommes jamais vuës, et vous venez pour me faire mourir!

ISABELLA, avec fureur et frappant du pied.

Ah! j'ai dit la vérité!

LA MARÉCHALE se lève.

Non, non! Dieu n'a pas créé de femme semblable. Si ce n'est quelque passion qui l'agite, c'est un démon qui la tourmente... Jurez-le sur cette croix! (Elle prend une croix sur la table.)

ISABELLA.

Je l'ai juré par le Christ.

LA MARÉCHALE, vivement et comme ayant fait une découverte.

Elle est Italienne... Jurez-le sur cette image de la Vierge!

ISABELLA, hésitant.

Sur la Madone?... Laissez-moi me retirer pour écrire le reste; je ne puis plus parler.

LA MARÉCHALE.

J'étais sûre qu'elle ne l'oserait pas!... (Vite et avec une faiblesse croissante.) Je demande, messieurs, qu'elle reste seule avec moi; je vous en supplie, messieurs, ordonnez cela... Je ne le demanderais pas s'il ne sagissait que de moi; mais je ne suis pas seule au monde, enfin. Le mal qu'on me veut

faire, on le fera à mon mari, à mes deux pauvres enfants (si jeunes, mon Dieu!), à tous mes parents, à tous les gentilshommes mes domestiques, à tous les paysans de mes terres, tous gens qui vivent de ma vie et qui mourront de ma mort... Laissez-moi donc me défendre moi-même et toute seule jusqu'à la fin. (On hésite.) Oh! soyez tranquilles, cela servira peu, je le sens bien: il ne m'échappe pas que je suis condamnée d'avance... Vous savez bien tous que je dis vrai, d'ailleurs; si vous ne dites pas oui, c'est que vous avez peur de vous compromettre... Mais, je ne le demande pas, messieurs, ô mon Dieu! non... Ne dites rien pour moi. Peut-être y en a-t-il quelques-uns parmi vous que j'ai offensés? je ne veux point de grâce; mais seulement laissez-moi parler à cette femme... Je sais si bien qu'elle n'a rien de commun avec moi!... Il y a conscience de me refuser cela!

DÉAGANT.

(A part.) C'est sans conséquence: elle ne fera que s'enfermer davantage... (Haut.) Cette liberté vous est laissée, madame, mais pour peu d'instant. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LA MARÉCHALE, assise, ISABELLA, debout et résolue. Long silence. Elles se toisent mutuellement.

LA MARÉCHALE.

A présent que nous voilà seules, savez-vous bien ce que vous avez fait?... Vous avez causé ma mort!.. Et quelle mort! le savez-vous? la plus effroyable de toutes!... Dans quelques heures j'aurai la chemise de soufre et je serai jetée dans un bûcher!... Trop heureuse si la fumée m'étouffe avant que la flamme ne me brûle!... Voilà ce que vous venez de faire, le saviez-vous? (Isabella se détourne à moitié, en silence.) Vous n'osez pas répondre?... Eh bien! à présent, il n'y a personne ici, dites-moi ce que je vous ai fait, là. Si vous avez eu à vous plaindre de moi, en vérité je ne l'ai pas su. C'est là le malheur des pauvres femmes qu'on nomme de grandes dames. — Vous ne me répondez pas, parce que je devrais me souvenir de vous par moi-même? — C'est bien là votre idée, n'est-il pas vrai? Oh! je vous comprends!... vous avez raison; mais je dis qu'il faut nous plaindre. On voit tant de monde! (Avec crainte.) — D'ailleurs, ne croyez pas que je vous aie oubliée: je me souviens fort bien de vous; très-bien, très-bien!.. Vous êtes venue deux fois... le matin... Mettez-moi un peu sur la voie, seulement, et je vais vous dire votre

nom.... Vous souriez!... Je me trompe, peut-être? — Mais, dans tous les cas, mademoiselle, je ne vous ai pas offensée au point que vous me soyez une ennemie si acharnée..... Si vous êtes de Florence, vous devez savoir que j'ai toujours été bonne pour les Italiennes, autant que je l'ai pu. Mais que voulez-vous? à la cour de France on se méfie de nous beaucoup... Il faut des précautions pour demander... Si l'on me fait grâce je m'y emploierai. Nous sommes des sœurs, toutes les Italiennes!.. (*En souriant.*) — D'où êtes-vous?.. Que voulez-vous ici?... Il y aurait peut-être encore des moyens d'arriver.... Causons.... Approchez-vous.... Causons. — Toujours aussi froide! (*Elle se lève.*) Mon Dieu! qu'il faut que je l'aie offensée!.. On ne sait ce que l'on fait quand on a peur de mourir!.. (*Avec orgueil, tout à coup.*) Ah ça! mademoiselle, n'allez pas croire, au moins, que ce soit pour moi que je vous aie priée ainsi?... C'est pour mes enfants!... C'est parce que je sais qu'ils seront poursuivis, emprisonnés, déchus de leurs possessions et de leur rang, comme fils d'une femme décapitée; ils mendieront peut-être leur pain en pays étranger... Et leur père?... ce qu'il deviendra?.... ce qu'il est devenu?...

ISABELLA, *avec aigreur, vivement.*

Ah! je le sais, moi, madame...

LA MARÉCHALE.

Vous?... Oh! si vous êtes bonne, dites-moi cela, mon enfant!...

ISABELLA, *froidement et durement.*

Une femme aussi inquiète de son mari serait bien malheureuse si elle l'aimait. Qu'en pensez-vous, madame?

LA MARÉCHALE.

Quand une femme n'aurait pour le chef de sa famille qu'une douce et respectueuse amitié seulement, ce serait déjà une grande douleur, croyez-moi.

ISABELLA, *avec une passion triste et profonde.*

Quelle doit être donc la douleur d'une femme qui aime son mari comme on aime son Sauveur, son Dieu?... Une femme qui ne connaît de toutes les créatures que lui seul; de toute la terre, que la maison où elle est cachée par lui, qui ne sait rien que ce qu'il dit, qui ne veut rien que l'attendre et l'aimer, qui ne pleure que lorsqu'il souffre, qui ne sourit que lorsqu'il est content... Une femme qui l'aime ainsi et qui l'a perdu, que doit-elle donc souffrir, dites-le-moi?

LA MARÉCHALE.

Que me veut votre regard fixe, et de qui prétendez-vous parler?...

ISABELLA.

Il est parti bien sombre et bien froid; elle a

pleuré. On vient lui dire (je suppose), on vient lui dire : « Il aime une autre femme!... » que souffrira-t-elle?

LA MARÉCHALE.

Une torture affreuse! la mienne!

ISABELLA.

La mienne? — Attendez. — On vient lui dire : « Il est à ses genoux! cette femme est charmante! » elle est imposante et superbe! » (*Elle regarde la maréchale plus fixement.*)

LA MARÉCHALE.

De qui parle-t-elle?

ISABELLA, *poursuivant.*

On lui dit : « Tous les deux se rient de vous : » c'est presque toujours ainsi que cela se passe. » Quand on lui dit cela, que devient-elle?... Quand on me dit cela?

LA MARÉCHALE.

A vous?

ISABELLA, *se remettant tout à coup, et devenant froide et sévère.*

Eh bien! oui, à moi! Je le tiens d'un chanteur italien nommé Concini.

LA MARÉCHALE, *se levant.*

Où est-il? où vous a-t-il parlé?

ISABELLA.

A mes pieds, à genoux, là!

LA MARÉCHALE.

Ah! c'est une fille perdue!

ISABELLA, *levant les bras au ciel, avec désespoir.*

Oh! oui, perdue!

LA MARÉCHALE.

Un mot seulement, et sortez ensuite. M. le maréchal d'Ancre est-il en péril de sa vie?

ISABELLA.

S'il est caché chez quelque femme mariée, ne mérite-t-il pas que le mari de cette femme aille le tuer?

LA MARÉCHALE.

Vous l'accusez là d'un double crime!

ISABELLA.

En parlerez-vous, vous qui séduisez le mari d'une autre femme?

LA MARÉCHALE, *se levant.*

Qui? moi! moi! Que voulez-vous dire? Vous a-t-on payée aussi pour m'insulter?

ISABELLA.

Et Michaël Borgia, qu'en dites-vous?

LA MARÉCHALE.

Quoi! il était marié? — Oh! quelle honte! oh! quelle fausseté! Lui marié!

ISABELLA.

Vous l'aimez donc, et vous l'avouez?

LA MARÉCHALE, *d'une voix entre coupée et avec dédain.*

Je ne m'en souviens pas; et vous voyez que je le connaissais mal, car j'ignorais....

ISABELLA.

Que j'étais sa femme?...

LA MARÉCHALE, *avec mépris.*

Vous?...

ISABELLA.

Vous vous en souviendrez, à présent.

(*Elle veut sortir.*)

LA MARÉCHALE, *l'arrêtant par le bras.*

Ah! vous ne me quitterez pas ainsi! Vous avez pu me dénoncer faussement; vous ou une autre, il fallait un faux témoin, peu m'importe : mais vous n'avez pas le droit de me croire humiliée devant vous. Je jure que....

ISABELLA.

Tenez. Jurez par son portrait trouvé chez vous!

(*Elle lui montre le portrait de Borgia, et sort violemment.*)

SCÈNE X.

LA MARÉCHALE, *seule.*

(*Elle tombe sur son fauteuil en pleurant.*) Ah! voilà le dernier coup... Trahie de tous côtés. Toujours trahie. Hélas! avec une existence entière... une existence sévère, toute de sacrifices et de vertu, ayez un moment de pitié!... O mon Dieu!... Ayez un sourire ou une larme pour un souvenir bien peu coupable, et c'est assez pour tout perdre à jamais! (*Elle se lève et se promène.*) Quelle humiliation! ô Seigneur, quelle humiliation! Certainement, cette femme (une femme de rien!) aura droit de me dédaigner. Et penser que l'homme qui nous aime le plus se fait si peu scrupule de nous tromper? Et pourquoi? pour arracher à une pauvre femme l'aveu qu'elle ne l'a pas oublié, l'aveu qu'elle est faible, qu'elle est femme! Ah! Michaël! Michaël! c'est bien mal! (*Elle pleure et tombe à genoux, elle crie.*) Ah! prenez ma vie, prenez toute ma vie, vous m'avez déshonorée! Mais... ces pauvres enfants! mes pauvres enfants! mes enfants adorés! qu'ont-ils fait? Où sont-ils, mon Dieu! dites-le-moi! (*Elle demeure à genoux par terre devant le fauteuil.*)

SCÈNE XI.

LA MARÉCHALE, DEUX HUISSIERS.

UN HUISSIER.

M. le président et M. de Luynes vont venir. (*Ils se retirent.*)

SCÈNE XII.

LA MARÉCHALE, *seule.*

(*Elle se lève.*)

Voilà mon ennemi! Eh bien! qu'il vienne! qu'il vienne! il ne me verra pas pleurer. Que servirait cette faiblesse? A lui donner orgueil et joie! Ni l'un ni l'autre, M. de Luynes, ni l'un ni l'autre! J'ai eu mon coup d'État hier : vous, le vôtre aujourd'hui. Mais je serai vengée. — Ah! courtisans! vous avez mêlé le peuple à nos affaires; il vous mènera loin.

SCÈNE XIII.

LA MARÉCHALE, LUYNES, VITRY, DÉAGEANT;
trois GENTILSHOMMES, deux CONSEILLERS au Parlement.

LA MARÉCHALE *va au-devant de lui d'un air assuré et calme.*

(*Vite.*) Ah! bonjour, M. de Luynes. Comment donc! vous venez visiter une pauvre prisonnière comme moi? Vous vous mettez mal en cour, je vous en avertis.

LUYNES, *à part.*

Elle me brave. Il n'en faut rien voir, c'est mieux. (*Haut.*) Oui, madame. Le roi veut savoir si l'on a pour vous tous les égards convenables.

LA MARÉCHALE, *faisant la révérence.*

Je n'ai à me plaindre de personne, messieurs; personne ne m'a fait de bruit, car j'ai été seule jusqu'ici. Que dit-on de nouveau au Louvre?

LUYNES.

Oh!... peu de chose! Seulement la reine-mère est envoyée à Blois.

LA MARÉCHALE.

Envoyée? Hier elle y envoyait.

LUYNES.

C'est le train des choses, madame.

LA MARÉCHALE.

Des choses d'aujourd'hui, monsieur.

LUYNES, *bas, à Déageant.*

Vous ferez disparaître cette femme corse pour toujours.

DÉAGEANT.

C'est fait.

LA MARÉCHALE, *s'asseyant.*

Que je ne vous gêne en rien, monsieur : je vais lire.

LUYNES, *saluant.*

Ah! madame! mille pardons! Je prendrais congé de vous si je n'avais à vous annoncer.....

LA MARÉCHALE.

Est-ce la prise d'Amiens?

LUYNES.

... Que le parlement...

LA MARÉCHALE.

Eh bien ! qu'a-t-il fait, ce pauvre parlement ?

LUYNES.

... A nommé.....

LA MARÉCHALE, avec dédain.

Eh bien ! a nommé.... quoi ? quelque commission secrète et soumise, n'est-ce pas ?

LUYNES.

... M. de Bullion, M. de Mesmes....

LA MARÉCHALE.

Ah ! bon Dieu ! taisez-vous. On n'entend que ces noms-là quand on veut faire condamner quelqu'un... C'est d'un ennui...

LUYNES, à Vitry.

Vous verrez qu'elle ne me laissera pas lui dire son arrêt.

LA MARÉCHALE.

M. l'évêque de Luçon les a-t-il harangues ? leur a-t-il dit encore : *La justice doit être obéissante, et en lèse-majesté les conjectures sont des preuves ?*

LUYNES, à Vitry.

Allez sur-le-champ arrêter son mari, mort ou vif.

VITRY.

Mort.

(*Il sort avec un des gentilshommes.*)

LUYNES.

Enfin, madame, il faut que vous sachiez...

LA MARÉCHALE, avec hauteur.

C'est bon, c'est bon ! j'en sais assez. A propos ! (*Gaiement, et tirant ses cartes de sa poche.*) J'ai perdu la partie. Je vous fait cadeau de mon jeu de cartes magiques ; vous êtes meilleur joueur que moi. — Cependant vous avez triché, prenez garde à vous ; le destin est plus fort que tout le monde. (*Gravement, et l'amenant en avant.*) Ah çà ! venez ici maintenant, et cessons de donner la comédie. (*À Luynes, gravement.*) Écoutez, monsieur de Luynes, je sais vivre ; je sais mon monde. Vous êtes bien avec le roi, et moi avec la reine. Le roi l'emporte, vous me renversez, c'est tout simple. Vous me faites condamner... probablement à mort.

LUYNES, saluant profondément.

Oh ! madame ! pouvez-vous penser que le plus humble de vos serviteurs...

LA MARÉCHALE.

Trêve de compliments, monsieur, je vous sais par cœur ; mais entre gens comme nous, on se rend quelques services. Laissez-moi voir mes enfants, et j'avouerai tout ce que messieurs du parlement auront fait.

LUYNES, après avoir réfléchi, dit avec une rage concentrée.

(*Bas.*) Ah ! pardieu ! nous verrons si tu conserveras jusqu'au bout cet insolent sang-froid. Tu vas retrouver ta famille. Jg le veux bien. — (*Haut.*) Eh bien ! madame, ayez la bonté d'accepter mon bras, et je vais vous conduire où sont vos enfants. Vous deviez changer de demeure de toute manière.

LA MARÉCHALE.

Et je vous tiendrai parole. Allons ! Mon carrosse est-il en bas ? (*Brusquement.*) Je n'ai pas besoin de votre bras, monsieur.

LUYNES.

Demandez les pages et les gens de madame ; et qu'on appelle les deux docteurs en Sorbonne pour l'escorter. (*À Déageant.*) Il y a peu d'hommes comme elle. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

LUYNES, DÉAGEANT.

LUYNES, tirant violemment Déageant par le bras, aussitôt qu'elle est hors de sa chambre.

Ici, président.

DÉAGEANT, troublé.

Monsieur, où la faites-vous conduire ?

LUYNES, avec fureur.

Sur la place du Châtelet, l'Italienne ! au bûcher, l'insolente ! au bûcher ! Je voudrais déjà m'y chauffer les mains.

DÉAGEANT.

Quelles rues prendra le carrosse ?

LUYNES vivement, et avec l'explosion d'une rage longtemps contenue.

On passera... — Écoutez bien ceci, président, parce que c'est ma volonté. — On tournera par la rue de la Ferronnerie... Pas de réflexions, je le veux... Par l'étroite rue de la Ferronnerie... C'est là que sont logés ses enfants ; c'est là que s'était blottie toute cette venimeuse couvée de serpents italiens que j'écrase enfin du pied. J'ordonne que l'escorte et la voiture s'y arrêtent. — ... Pas un mot, je vous prie... Et qu'elle mette là pied à terre. C'est l'ordre du roi, monsieur. (*Impérieusement.*) Eh bien ! que voulez-vous me dire ? voyons. (*Il le regarde en face.*) Qu'elle peut rencontrer Concini, et Vitry, et la bataille. Eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse ? Si c'est sa destinée, je n'y peux rien, moi. Elle est sorcière, elle devait le prévoir. Et puis, après tout, quand elle marcherait un peu dans le sang... Bah ! le feu purifie tout.

(*Ils sortent vite, Luynes traînant Déageant, qui le suit frappé d'effroi.*)

ACTE CINQUIÈME.

La rue de la Ferronnerie. La borne sur laquelle fut assassiné Henri IV est au coin de la maison du juif. — Nuit profonde. — Des gentilshommes et des gens du maréchal d'Ancre se promènent de long en large. — Un domestique est couché sur un banc de pierre, un autre est debout appuyé sur une borne. Ce sont les mêmes qu'on a vus venir chez le juif au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE THIENNES *et quatre autres Gentilshommes de Concini; Domestiques italiens.*

PREMIER DOMESTIQUE.

Depuis ce matin à onze heures, monseigneur le maréchal est chez ce juif, et il est bientôt minuit.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

On dit que cela ne va pas bien chez nous pendant ce temps-là.

DE THIENNES.

Malgré ses ordres, il faudra pourtant entrer chez Samuel pour avertir M. le marquis d'Ancre!.... A quelle heure ce passant vous a-t-il dit que la maréchale avait été arrêtée?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

A quatre heures de l'après-dîner environ.

DE THIENNES.

Voici un jour plus désastreux pour elle que ne le fut hier, pour le prince de Condé, ce vendredi qu'elle craignait tant. Et le ciel est aussi noir qu'il était beau il y a deux heures. Tirez vos épées, réunissez-vous en cercle auprès de la porte : voici des hommes qui marchent à pas de loup... Ce sont peut-être des gens du roi. — Qui vive?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; FIESQUE, MONGLAT, CRÉQUI, *l'épée et le poignard en main.*

FIESQUE, *le bras enveloppé d'une écharpe.*

Concino.

DE THIENNES *répond.*

Concini! Approchez. (*Portant au visage de Fiesque une lanterne sourde.*) Ah! c'est vous, M. de Fiesque..... C'est une nuit à ne pas se laisser aborder.

FIESQUE.

Vous faites, pardieu! bien : j'ai été abordé moi, et j'ai laissé une main à l'abordage. Tout est perdu. — Sauve qui peut!

LES QUATRE GENTILSHOMMES.

Qu'y a-t-il? — Quoi donc? — Qu'arrive-t-il cette nuit?

FIESQUE.

Nuit sombre s'il en fut jamais! La reine est arrêtée.

DE THIENNES.

La reine-mère!

FIESQUE.

Par Luynes et sur l'ordre du roi.

LE PREMIER DES GENTILSHOMMES DE CONCINI.

Et la maréchale?

FIESQUE.

A la Bastille, jugée et condamnée au feu en une heure, selon les us du parlement.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Est-il possible? Et sur quel crime?

FIESQUE.

Ils ont appelé cela magie pour ne compromettre personne de trop élevé. Gardez-vous bien : les troupes du roi rôdent par toutes les rues. J'ai été blessé sur la porte de l'hôtel d'Ancre où ils ont mis le feu.

QUATRIÈME GENTILHOMME.

Le feu! — C'était ce que nous voyions au commencement de la nuit.

FIESQUE.

Monglat et moi nous quittons Paris : je vous conseille à tous d'en faire autant. Que faites-vous ici?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Ma foi! à dire vrai, nous gardons les manteaux.

MONGLAT.

Vous ferez mieux de vous en envelopper pour vous cacher.

CRÉQUI.

Allons, Fiesque, voilà tes gens qui amènent trois chevaux. Haut le pied! Partons!

DE THIENNES.

Et le maréchal, vous l'abandonnez? Que savez-vous s'il n'est pas dans Paris, quelque part?

FIESQUE.

Monsieur, nous avons servi la maréchale jusqu'au dernier moment : mais moi qui ne reçois pas les mille francs de Concini, je ne lui dois rien et suis bien son serviteur.

MONGLAT.

S'il est quelque part, ce n'est pas en bon lieu, et nous ne l'y chercherons pas. C'est un insolent parvenu. Adieu.

FIESQUE.

C'est un spoliateur. Adieu.

CRÉQUI.

C'est un avare. Adieu.

DE THIENNES.

Ma foi! moi, j'ai vécu de son pain dans sa maison. Je reste à Paris.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; D'ANVILLE, armé; FIESQUE, CRÉQUI et MONGLAT s'arrêtent.

FIESQUE.

C'est D'Anville! Il est blessé.

D'ANVILLE.

Ils ont tué mon cheval, et m'ont jeté à terre. Je viens vous annoncer une triste nouvelle.

FIESQUE.

Si tu en trouves de plus sombres que celles que nous savons, c'est toi que nous croirons magicien.

D'ANVILLE.

La pauvre maréchale va passer par ici dans quelques heures, pour aller au bûcher! Je le tiens d'un conseiller au Parlement.

FIESQUE.

Dans quelques heures! ils vont vite. Ça, messieurs, si nous l'enlevions? Restons.

MONGLAT.

Tope!

CRÉQUI.

J'en suis.

D'ANVILLE.

Ma foi! c'est dit.

LES GENTILSHOMMES ITALIENS.

Ah! voilà qui est parler!

PREMIER GENTILHOMME, à part.

Si ce n'était la crainte de les décourager, j'entrerais avertir le maréchal.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

N'en faites rien, ils s'en iraient tous.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; PICARD, suivi de bourgeois et d'ouvriers tenant des lanternes et des piques.

PREMIER GENTILHOMME.

Qui vive?

PICARD.

Garde bourgeoise! (*Il s'approche, tenant une lanterne et un portefeuille.*) (*A M. de Thiennes. Il salue.*) Ah! monsieur de Thiennes, je vous reconnais. Vous êtes à M. le maréchal d'Ancre, et je m'adresse à vous pour cela.

DE THIENNES.

Qu'avez-vous à faire à lui?

PICARD.

Je vous prie de lui rendre ce portefeuille qu'il a laissé tomber. Voici ce qu'il contient. Tenez. — Des bons sur tous les marchands de l'Europe. — Tenez. Cent mille livres sur Benedetto de Florence. Cent mille sur le sieur Feydeau. Six, sept, huit, neuf cent mille livres. — Et il sortait avec cela sur lui, dans sa poche! — Comme ça! — Comme on y jette un doublon. — Neuf cent mille livres! — J'aurais travaillé neuf cents ans avant de les gagner. Et il en a peut-être neuf fois, vingt fois autant, s'il a

pris seulement la fortune de tous ceux qu'il a fait pendre. — Toutefois, voici le portefeuille. Si vous savez où est Concini, vous lui rendrez ça !

M. DE THIENNES.

Je lui dirai votre nom, Picard. Brave homme, vraiment. Brave homme.

PICARD.

Je n'ai que faire qu'on le sache, M. de Thiennes; bien sûr je n'en ai que faire. — J'ai pris la pique à regret, parce que je sens bien que l'on n'y peut attacher un de vos drapeaux sans s'en repentir, et qu'après tout c'est toujours au cœur de la France qu'on en pousse le fer. — Qu'ai-je gagné à tout ceci, moi? — Les gens de guerre sont logés dans ma maison, au Châtelet, où l'on va brûler la pauvre Galigai. — Ma fille se meurt de l'effroi de cette nuit, et mon fils aîné a été tué dans la rue. — J'en ai assez et mes bons voisins aussi. Allez! la vieille ville de Paris est bien mécontente de vos querelles : nous n'y mettrons plus la main, s'il nous est loisible, que pour vous faire taire tous. — Adieu, mes seigneurs, adieu.

(*Il sort suivi des bourgeois et ouvriers.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* PICARD *et sa troupe.*

FIESQUE.

Tout cela va mal; mais, ma foi! tâchons d'enlever le carrosse de la maréchale, et nous galoperons avec elle sur la grande route de Sedan. Le vin est tiré : il faut...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; VITRY, D'ORNANO, PERSAN, DU HALLIER, BARONVILLE, *et autres* GENTILS-HOMMES *et* MOUSQUETAIRES DU ROI. — *Chaque mousquetaire applique le pistolet sur la poitrine des gens de Concini, qui n'ont pas le temps de tirer l'épée.*

VITRY, *saisissant Fiesque, lui mettant le pistolet sur la joue.*

... Le boire. Mais à la santé du roi, monsieur. Pas un cri où vous êtes morts. Nous sommes trois cents et vous êtes dix.

FIESQUE, *après avoir examiné la troupe des mousquetaires.*

Il n'y a rien à dire à cela. Il ne faut que compter, au fait. (*On les emmène sans résistance.*)

VITRY.

Entourez cette maison. Concini est encore chez le juif. Il n'a pas osé sortir. Attendons-le, messieurs, et cachez vos hommes dans les boutiques et les rues voisines. Je vous appellerai. Sortons vite. En embuscade. J'entends remuer à la porte de Samuel.

SCÈNE VII.

CONCINI, *seul. Il ouvre la porte avec précaution, et tâte dans l'obscurité.*

Coulanges, Benedetto! Borgelli!..... Personne. C'est étrange! Voilà comme mes lâches à mille francs par an servent leur maître. — Attendons-les. J'ai cru que je ne sortirais jamais des chicanes de ce maudit juif. Il a pesé, je crois, chacun de mes mille ducats, et me faisait un procès à chacun. Ah! sans l'incognito, je l'aurais étrillé de bonne sorte! Borgelli! Comment ne m'ont-ils pas attendu?

SCÈNE VIII.

CONCINI, PEUPLE.

Un parti de vingt hommes sort de la rue de la Ferronnerie, en criant : Mort à Concini! Vive Borgia! Mort aux basanés!

SCÈNE IX.

CONCINI, *seul.*

Encore Borgia! Où suis-je? Ai-je entendu cela? S'ils osent jeter ces cris dans Paris, ne dois-je pas croire qu'ils sont aussi forts que moi? Quoi! mes gentilshommes ne les ont pas combattus? Quoi! ces voix sinistres se prolongent sans obstacles le long des rues, sans qu'une voix contraire s'élève!

SCÈNE X.

CONCINI, PEUPLE.

Un parti traverse l'extrémité de la rue Saint-Honoré en criant : Vive M. de Luynes! vive le roi! vive M. le prince! Mort aux Toscans! aux Florentins! Vive Borgia! vive Picard! vive Borgia! Concini n'est pas dans la rue de la Ferronnerie. — Au Châtelet! — Au Châtelet!

SCÈNE XI.

CONCINI, seul.

Je n'entends plus rien ! Encore si l'on se battait ! mais non ! les cris s'éloignent ; ils s'éteignent par degrés ! — Tout se tait, tout est calme, calme comme si j'étais mort, ou comme s'il ne restait plus qu'à me trouver et à me tuer. Est-ce donc un rêve ? — Et qui me cherche ? N'ai-je pas hier écrasé les mécontents ? C'est quelque troupe de leurs partisans. Mais qui les mène ? ce Borgia ! Ah ! pourquoi est-il encore au monde ? Lui aventureux, imprudent, brave jusqu'à la folie ! Qu'il soit encore vivant, et qu'il vive pour me heurter partout ! Ah ! j'ai du malheur ! Mais je suis encore le maréchal d'Ancre ! Riche et puissant ? Non, je me sens renversé et jugé. Je me sens étranger, toujours étranger, parvenu étranger. Je sens comme une condamnation invisible qui pèse sur ma tête. Si je rentre là, le juif me livrera ; si je passe dans les rues, je serai arrêté. Ce banc de pierre peut me cacher. Cette borne est assez haute. (*Il l'examine, et recule avec effroi.*) Ah ! cette borne est celle de Ravaillac. Oui ! je la reconnais dans l'ombre. Ce fut là qu'il posa le pied. Elle est de niveau avec la ceinture d'un homme, le cœur d'un roi. C'est donc sur cette pierre que j'ai bâti ma fortune, et c'est peut-être sur elle qu'elle va s'écrouler. — N'importe. Si je n'avais pas fait cela, je n'étais rien en passant sur la terre, et j'ai été quelque chose, et l'avenir saura mon nom. Par la mort d'un roi, j'ai fait une reine, et cette reine m'a couronné. — Ravaillac, tu as été discret au jugement, c'est bien ; sur la roue, c'est beau. — Il a dû monter là. Un pied sur la borne, l'autre dans le carrosse. (*Ici Borgia arrive, portant un des deux enfants de Concini, et conduisant l'autre.*) Non, sur ce banc... La main sur le poignard... Ainsi...

SCÈNE XII.

CONCINI, BORGIA, LES ENFANTS.

BORGIA.

Pauvres enfants, entrez chez moi : vous serez en sûreté plus que dans ces deux maisons où l'on nous a poursuivis.

LE COMTE DE LA PÈNE.

Ah ! monsieur, il y a là un homme debout.

BORGIA, dirigeant la lanterne que tient l'enfant sur la figure de Concini.

Concini !

CONCINI.

Borgia !

(*Chacun d'eux lève son poignard et chacun d'eux saisit du bras gauche le bras droit de son ennemi. Ils demeurent immobiles à se contempler. Les deux enfants se sauvent dans les rues et disparaissent.*)

BORGIA.

Éternel ennemi, je t'ai manqué.

CONCINI.

Laisse libre mon bras droit, et je quitterai le tien.

BORGIA.

Et qui me répondra de toi ?

CONCINI.

Ces enfants que tu m'enlèves.

BORGIA.

Je les sauve. Ton palais brûle. Ta femme est arrêtée. Ta fortune est renversée, insensé parvenu.

CONCINI.

Oh ! lâche-moi, et battons-nous.

BORGIA, le poussant.

Reculer donc, et tire ton épée.

CONCINI tire l'épée.

Commençons.

BORGIA.

Éloigne tes enfants qui nous troubleraient.

CONCINI.

Ils se sont enfuis.

BORGIA.

On n'y voit plus... Prends ces lettres, assassins... J'ai promis de te les rendre. (*Il donne à Concini le portefeuille noir sous les épées croisées.*)

CONCINI.

Je les aurais prises sur ton corps.

BORGIA.

J'ai rempli ma promesse. En garde à présent, ravisseur.

CONCINI.

Lâche séducteur, défends-toi.

BORGIA.

La nuit est noire... Mais je sens à ma haine que c'est toi. Affermis ton pied contre le mur, tu ne reculeras pas.

CONCINI.

Je voudrais sceller le tien dans le pavé, pour être sûr de toi.

BORGIA.

Convenons que le premier blessé avertira l'autre.

CONCINI.

Oui, car on ne verrait pas le sang... Je te le jure par la soif que j'ai du tien. Mais que ce ne soit pas pour cesser l'affaire.

BORGIA.

Non, mais pour nous remettre en état de continuer.

CONCINI.

De continuer jusqu'à ne plus pouvoir lever l'épée.

BORGIA.

Jusqu'à la mort de l'un des deux.

CONCINI.

Es-tu en face de moi?

BORGIA.

Oui. Pare ce coup, misérable. (*Il porte une botte.*) Es-tu blessé?

CONCINI.

Non... A toi cette botte.

BORGIA.

Tu ne m'as pas touché.

CONCINI.

Quoi! pas encore? Ah! si je pouvais voir ton visage détesté! (*Ils continuent avec acharnement sans se toucher : tous deux se reposent en même temps.*)

BORGIA.

As-tu donc mis une cuirasse, Concini?

CONCINI.

J'en avais une, mais je l'ai oubliée chez ta femme, dans sa chambre.

BORGIA.

Tu mens. (*Il le charge de son épée, tous deux s'enferment, et se blessent en même temps.*)

CONCINI.

Je ne sens plus le fer. T'ai-je blessé?

BORGIA, s'appuyant sur son épée, et serrant sa poitrine d'un mouchoir.

Non. — Re commençons. — Eh bien?

CONCINI, serrant sa cuisse d'un mouchoir.

Attendez, monsieur, je suis à vous.

(*Il tombe sur la borne.*)

BORGIA tombe à genoux.

N'êtes-vous pas blessé vous-même?

CONCINI.

Non, non. Mais je me repose. Avancez, vous, et nous verrons.

BORGIA, essayant de se lever et ne pouvant se soutenir.

Je me suis heurté le pied contre une pierre. Attendez.

CONCINI.

Ah! vous êtes blessé!

BORGIA.

Non, te dis-je. Non. C'est toi-même qui l'es. Ta voix est altérée.

CONCINI, sentant son épée.

Ma lame a une odeur de sang.

BORGIA, tâtant son épée.

La mienne est mouillée.

CONCINI.

Va, si tu n'étais pas frappé, tu serais déjà venu m'achever.

BORGIA, avec joie.

Achever? — Tu es donc blessé?

CONCINI, avec désespoir.

Eh! sans cela, n'irais-je pas te traverser le corps vingt fois? D'ailleurs, tu l'es autant que moi pour le moins.

BORGIA.

Il faut bien que cela soit, car je ne resterais pas à cette place.

CONCINI, avec désespoir.

N'en finirons-nous jamais?

BORGIA, avec rage.

Tous deux blessés et vivants tous deux!

CONCINI.

Que me sert ton sang s'il en reste?

BORGIA.

Si je pouvais aller à toi!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; VITRY, suivi de gardes qui marchent doucement. Il tient le jeune comte de la Pène par la main, l'enfant tient sa sœur.

VITRY, le pistolet à la main.

Eh bien! mon bel enfant, lequel est votre père?

LE COMTE DE LA PÈNE.

Défendez-le, monsieur; c'est celui qui est appuyé sur la borne.

VITRY, haut.

Rangez-vous, et restez dans cette porte. — A moi la maison du roi!

(*Les gardes viennent avec des lanternes et des flambeaux.*)

Je vous arrête, monsieur. Votre épée.

CONCINI, le frappant.

La voici.

(*Vitry lui tire un coup de pistolet, Du Hallier, d'Ornano et Persan tirent chacun le leur; Concini tombe.*)

CONCINI, tombant, à Borgia avec un rire amer.

Assassin! ils t'ont aidé. (*Il meurt sur la borne.*)

BORGIA.

Noû, ils m'ont volé ta mort. (*Il expire.*)

VITRY, gaiement.

Morts! tous deux! Voilà une affaire menée assez vertement!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD et ses compagnons.

VITRY, à Picard.

On n'a pas besoin de vous !

PICARD, s'écartant, suivi de ses compagnons.

Pauvre Concini ! Je le plains à présent.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, un OFFICIER.

L'OFFICIER.

M. de Luynes avec une escorte.

VITRY.

Arrêtez-le. Qu'on ne vienne pas nous déranger, cobricu ! nous sommes en affaires.

L'OFFICIER.

Ma foi ! le voici.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LUYNES, puis LA MARÉCHALE¹.

LUYNES.

Bonjour, maréchal !

VITRY.

Merci ! c'est bon ! cela se peut ! Mais vous gâtez tout ; voyez.

¹ Au milieu d'un fatras d'injures grossières, que je n'oserais réimprimer par pudeur, et dont on accabla le vaincu après sa mort, entre un libelle intitulé : *Dialogue entre la Galigaya et Misoquin, esprit follet qui lui amène son mari*, et la *Complainte du gibet de Montfaucon*, et le *Stéjan français*, et mille autres cris d'une haine que la mort de Concini, que son corps déterré, pendu, déchiré, que son cœur arraché, rôti, vendu et mangé, n'avaient pu assouvir, j'ai trouvé, avec attendrissement, un soupir de pitié que quelque âme honnête de ce temps osa exhiler. — C'est un petit livre de six pages, caché au milieu de toutes ces impuretés comme une petite fleur dans un marécage. Il s'appelle : *Souspire et regrets du fils du marquis d'Ancre sur la mort de son père et exécution de sa mère*. Là, plus de sanglante ironie ; ce sont des larmes, rien que des larmes, et les larmes d'un pauvre petit enfant qui s'écrie : « O Florence ! tu devais bien plutôt retenir » ce mien père, que de l'envoyer à la France, pour, » après tant d'honneurs, être la curée de la fureur d'un » peuple. — O mère ! Ame, principe de ma vie, fal- » lait-il que vos cendres fussent ainsi dissipées ? O es-

LUYNES, à la maréchale.

Ah ! bon Dieu ! madame, il faudrait retourner. Otez les flambeaux. Il n'y a personne ici.

LA MARÉCHALE.

Personne, dites-vous ? personne ! monsieur : et voilà mes deux enfants ! Ah ! venez tous deux. Les voilà ! eux. Ce sont eux. Avec qui êtes-vous ? Qui a soin de vous ? Ils ont pâli tous deux. (*Elle se met à genoux, à les considérer.*) Et savez-vous bien qu'on a mis en prison votre pauvre mère ? Mais savez-vous bien cela ? Elle a beaucoup pleuré, allez ! Elle a eu bien du chagrin. — Embrassez-moi de vos deux bras. — Bien du chagrin de ne pas vous voir. M'aimez-vous toujours ? — Je vous laisserai à M. de Fiesque, vous savez ? ce bon gentilhomme qui vous porte sur ses genoux. — Embrassez-moi donc bien. — Vous l'aimerez beaucoup, n'est-ce pas ? Si votre père ne revient pas, je vous prie de dire à M. de Borgia qu'après lui, je vous laisse à Fiesque, un homme de bien s'il en fût. — Car, voyez-vous, je vous quitte. — Oh ! embrassez-moi bien. — Encore. — Comme cela. — Je vous quitte pour bien longtemps, bien longtemps ! — Ne pleurez pas. — Et moi qui dis cela, je pleure moi-même comme un enfant. — Allons ! allons, eh bien ! qu'est-ce que nous avons ? — Mais vous ne me répondez pas, mon fils ? — Que vous avez l'air effrayé ! — Qui écouteriez-vous, monsieur, si ce n'est votre pauvre mère, enfant ! ta pauvre bonne mère qui va mourir ! Sais-tu ?

LE COMTE DE LA PÈNE, montrant les corps.

Regardez ! regardez ! Là et là !

LA MARÉCHALE.

Où, mon enfant ? Je ne vois rien.

« trange mémoire ! — N'entendrais-je point quelque » cri de compassion ?.... O mère, de moi seul chérie, » deviez-vous m'allaiter du lait de tant de gran- » deurs ? De qui tirerais-je secours ?... » Et plus loin : » « Je recours à vous, Dieu immortel, et par votre grâce » trouverai celle du roy... » Et pour fléchir ce roy : » « C'est une grande gloire que de pardonner à ses enne- » mis, et si César n'eût pardonné aux vaincus, à qui » eût-il commandé ?... » Et puis il se rappelle ce bon Fiesque, et parle de lui aux cendres de sa mère : « Et » vous, ô maternelles cendres ! pouvez-vous vous souve- » nir des derniers mots que vous dit un notable sei- » gneur lors de votre sortie du Louvre pour estre con- » duite en la Bastille,... vous luy donnastes ces der- » nières paroles : FIESQUE, FIESQUE NON BISOGNA PARLAR » DEL PASSATO. Ainsi, finit l'enfant, quelquefois se trouve » le secours d'où il n'est espéré. »

Fiesque se souvint de ce passé dont elle ne voulait pas parler ; il soutint, il secourut le petit comte de la Pène durant une prison de cinq ans, à laquelle on condamna ce pauvre orphelin, et l'aïda à rassembler, à Florence, les débris de l'immense fortune de son père.

LE COMTE DE LA PÈNE.

Je les ai vus se battre, là! là! Venez.

(*Il la tire par la main.*)

LA MARÉCHALE.

Pas si vite! — Arrête, enfant. — J'en devine plus que tu ne m'en diras. (*Elle s'arrête la main sur son cœur.*) Dieu! — Le maréchal... Concini. — Le maréchal d'Ancre.

LUYNES, avec une douleur affectée et une profonde révérence.

Nous avons tout fait pour éviter ces grands malheurs, madame. Mais c'est une rencontre...

LA MARÉCHALE.

Vous m'aviez ménagé ce spectacle, lâche ennemi d'une femme, qui n'avez jamais regardé en face cet homme hardi! — Que vous paye-t-on sa tête et la mienne? — Vous m'avez amenée (et c'est bien digne de vous), vous m'avez amenée pour me briser le cœur avant de le jeter au feu. Et cela, pour vous venger de ma hauteur et de votre bassesse. — Quoi donc! il me fallait voir, voir tout cela! Vous l'avez voulu? eh bien! — examinez si j'en mourrai tout de suite! — Regardez bien. — Je vais souffrir la mort autant de fois qu'il me faudra. — Vous êtes un excellent bourreau, M. de Luynes! — Mais ne me perdez pas de vue! ne perdez pas une de vos joies! — Par exemple! Tout pourra me tuer, mais rien ne me surprendra venant de vous! — (*A un garde.*) Le flambeau, donnez-le-moi. — Ne me cachez rien. — On m'a amenée pour tout voir. — Borgia! ô Dieu! — Toi, Michaël! toi aussi. (*Elle prend sa main, et la laisse retomber avec un sentiment triste et jaloux.*) — Sa femme le pleurera. — Moi, je veux mourir! — (*A un garde.*) Soutenez-moi, je vous prie. (*Elle s'appuie sur son épaule.*) — (*A son fils. Elle le prend par la main, le conduit sur le devant de la scène, le presse dans ses bras en le baisant au front.*) Venez ici. — Regardez bien cet homme, derrière nous, celui qui est seul! (*L'enfant veut se retourner; elle le retient.*) — Non! non! — Ne retournez que la tête, doucement, et tâchez qu'on ne vous

C'est ce qui m'a fait aimer le caractère de Fiesque, et le tracer ainsi, à demi amoureux de la marquise d'Ancre et tout à fait son ami.

Mais cette prière, qui l'a pu écrire? Point de nom d'auteur : le pauvre homme eût été pistoleté, comme on disait. Je m'imagine que ce fut quelque bon vieil abbé, précepteur de l'enfant et domestique du père. — Grâces soient rendues au moins à l'honnête « Abraham Saugrain! en sa boutique, rue Saint-Jacques, au-dessus de Saint Benoist. » Brave juif! tu osas imprimer, en 1617, la petite prière dont je me trouve si heureux en l'an 1831!

remarque pas. — Vous l'avez vu? (*L'enfant fait signe que oui, en attachant ses yeux sur ceux de sa mère.*) — Cet homme s'appelle de Luynes. — Vous me suivrez au bûcher tout à l'heure, et vous vous souviendrez toujours de ce que vous aurez vu, pour nous venger tous sur lui seul. — Allons! dites : oui, fermement! sur le corps de votre père! (*Elle s'approche du corps qui est à demi appuyé sur la borne, et porte la main de son fils sur la tête de Concini.*) — Touchez-le, et dites : oui!

LE COMTE DE LA PÈNE, étendant la main, et d'une voix résolue.

Oui, madame.

LA MARÉCHALE.

(*Plus bas.*) Et, comme j'aurai fini par un mensonge, vous prierez pour moi. — (*A haute voix.*) Je me confesse criminelle de lèse-majesté divine et humaine, et coupable de magie.

LUYNES, avec un triomphe féroce et bas.

Brûlée!

(*Il fait défiler la maréchale, suivie de ses deux enfants; elle passe en détournant les yeux devant le corps de Concini, étendu à droite de la scène, sur la borne de Ravallac.*)

SCÈNE XVII.

VITRY, PICARD, GENTILSHOMMES, PEUPLE.

VITRY, se découvrant, et parlant aux gentilshommes et mousquetaires.

Messieurs, allons faire notre cour à Sa Majesté le roi Louis treizième.

(*Il part avec les gentilshommes.*)

SCÈNE XVIII.

PICARD, PEUPLE.

PICARD, aux ouvriers qui se regardent et restent autour du corps de Borgia.

Et nous?

Le jour même du jugement de la maréchale d'Ancre, la jeune reine (Anne d'Autriche) envoya des confitures au petit comte de la Pène, et le fit venir dans ses appartements. Chemin faisant, des soldats lui volèrent son chapeau et son manteau; le pauvre enfant arriva tout humilié, le cœur gros, et refusa de manger. La petite reine, comme on la nommait, avait ouï dire qu'il dansait bien, il fallut qu'il dansât devant elle à l'instant. Il obéit, et, en dansant, fondit en larmes. Ce fut un vrai martyr.

Il mourut de la peste, à Florence, en 1631.

CHATTERTON.

DERNIÈRE NUIT DE TRAVAIL,

DU 29 AU 30 JUIN 1834.

Ceci est la question.

Je viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits. Les bruits de chaque jour l'interrompaient à peine, et, sans s'arrêter, les paroles ont coulé dans le moule qu'avait creusé ma pensée.

A présent que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées, et dans un recueillement aussi saint que la prière, je le considère avec tristesse, et je me demande s'il sera inutile, ou s'il sera écouté des hommes. — Mon âme s'effraye pour eux en considérant combien il faut de temps à la plus simple idée d'un seul pour pénétrer dans les cœurs de tous.

Déjà, depuis deux années, j'ai dit par la bouche de *Stello* ce que je vais répéter bientôt par celle de *Chatterton*, et quel bien ai-je fait? Beaucoup ont lu ce livre et l'ont aimé comme livre, mais peu de cœurs, hélas! en ont été changés.

Les étrangers ont bien voulu en traduire les mots par les mots de leur langue, et leurs pays m'ont ainsi prêté l'oreille. Parmi les hommes qui m'ont écouté, les uns ont applaudi la composition des trois drames suspendus à un même principe, comme trois tableaux à un même support; les autres ont approuvé la manière dont se nouent les arguments aux preuves, les règles aux exemples, les corollaires aux propositions; quelques-uns se sont attachés particulièrement à considérer les

pages où se pressent les idées laconiques, serrées comme les combattants d'une épaisse phalange; d'autres ont souri à la vue des couleurs chatoyantes ou sombres du style; mais les cœurs ont-ils été attendris? — Rien ne me le prouve. L'endurcissement ne s'amollit point tout à coup par un livre. Il fallait Dieu lui-même pour ce prodige. Le plus grand nombre a dit en jetant ce livre : Cette idée pouvait en effet se défendre. Voilà qui est un assez bon plaidoyer! — Mais la cause, ô grand Dieu! la cause pendante à votre tribunal, ils n'y ont plus pensé!

La cause? c'est le martyr perpétuel et la perpétuelle immolation du Poète. — La cause? c'est le droit qu'il aurait de vivre. — La cause? c'est le pain qu'on ne lui donne pas. — La cause? c'est la mort qu'il est forcé de se donner.

D'où vient ce qui se passe? Vous ne cessez de vanter l'intelligence, et vous tuez les plus intelligents. Vous les tuez, en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. — On croirait, à vous voir en faire si bon marché, que c'est une chose commune qu'un Poète? — Songez donc que lorsqu'une nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un, et n'en aura jamais. D'où vient donc ce qui se passe? Pourquoi tant d'astres éteints dès qu'ils commencent à poindre? C'est

que vous ne savez pas ce que c'est qu'un Poète, et vous n'y pensez pas.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir, Jérusalem !

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux et la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées.

L'homme habile aux choses de la vie et toujours apprécié, se voit, parmi nous, à chaque pas. Il est convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empêche que sa vie ne soit prudente et compassée comme ses travaux. Il a l'esprit libre, frais et dispos, toujours présent et prêt à la riposte. Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature, et rédige la littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans l'autre la dissertation sentencieuse. Il sait le nombre de paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. — Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent ; il les respire de loin comme de vagues odeurs des fleurs inconnues. Il sait la place du mot ou du sentiment, et les chiffrerait au besoin. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique. Il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style ; il sait façonner tout dans un goût vulgaire et joli, et peut tout ciseler avec agrément, jusqu'à l'éloquence de la passion. — C'est l'Homme de lettres.

Cet homme est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue ; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller ; c'est l'aimable roi du moment, tel que le dix-huitième siècle en a tant couronné. — Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière ; il la voit toute d'un coup d'œil ; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pen-

sée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infailible, son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues ; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle, et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir ; il tient un peuple dans sa main, et l'opinion qu'on a de lui le tient dans le respect de lui-même, et l'oblige à surveiller sa vie. — C'est le grand et véritable Écrivain.

Celui-là n'est pas malheureux ; il a ce qu'il a voulu avoir ; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises ; et quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. — Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde à de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il y vient pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. — L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède par-dessus tout. Puissamment construite, son âme retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant ; mais l'imagination emporte ces facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc elle part, au plus petit souffle elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme ! — Dès lors plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur

quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées; ses enthousiasmes excessifs l'égareront; ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même, et s'y enferme comme en un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée, se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère, et laisse échapper ces laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade, et ne sait où il va; il s'égaré trois jours, sans savoir où il s'est traîné, comme fit jadis celui qu'aime le mieux la France; il a besoin de *ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. — C'est le Poète. — Celui-là est retranché dès qu'il se montre : toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui!

Pardonnez-lui et sauvez-le. Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car à lui seul il ne saura trouver que la mort! — C'est dans la première jeunesse qu'il sent sa force naître, qu'il pressent l'avenir de son génie, qu'il étreint d'un amour immense l'humanité et la nature, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse.

Il crie à la multitude : C'est à vous que je parle, faites que je vive! Et la multitude ne l'entend pas; elle répond : Je ne te comprends point! Et elle a raison.

Car son langage choisi n'est aimé que d'un petit nombre d'hommes, choisi lui-même. Il leur crie : Écoutez-moi, et faites que je vive! Mais les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme; la plupart sont distraits et indifférents, tous sont impuissants à faire le bien. Ils

répondent : Nous ne pouvons rien! Et ils ont raison.

— Il crie au pouvoir : Écoutez-moi, et faites que je ne meure pas! Mais le pouvoir déclare qu'il ne protège que les intérêts positifs, et qu'il est étranger à l'intelligence, dont il a ombrage; et cela hautement déclaré et imprimé, il répond : Que ferais-je de vous? Et il a raison. Tout le monde a raison contre lui. Et lui, a-t-il tort? — Que faut-il qu'il fasse? — Je ne sais; mais voici ce qu'il peut faire.

Il peut, s'il a de la force, se faire soldat, et passer sa vie sous les armes; une vie agitée, grossière, où l'activité physique *tuera* l'activité morale. Il peut, s'il en a la patience, se condamner aux travaux du chiffre, où le calcul *tuera* l'illusion. Il peut encore, si son cœur ne se soulève pas trop violemment, courber et amoindrir sa pensée, et cesser de chanter pour écrire. Il peut être Homme de lettres, ou mieux encore; si la philosophie vient à son aide, et s'il peut se dompter, il deviendra utile et grand Écrivain; mais à la longue, le jugement aura *tué* l'imagination, et avec elle, hélas! le vrai Poème qu'elle portait dans son sein.

Dans tous les cas il *tuera* une partie de lui-même; mais pour ces demi-suicides, pour ces immenses résignations, il faut encore une force rare. Si elle ne lui a pas été donnée, cette force, ou si les occasions de l'employer ne se trouvent pas sur sa route, et lui manquent, même pour s'immoler; si, plongé dans cette lente destruction de lui-même, il ne s'y peut tenir, quel parti prendre?

Celui que prit Chatterton. Se tuer tout entier; il reste peu à faire.

Le voilà donc criminel! criminel devant Dieu et les hommes. Car LE SUICIDE EST UN CRIME RELIGIEUX ET SOCIAL. Qui veut le nier? qui pense à dire autre chose? — C'est ma conviction, comme c'est, je crois, celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu. — Le devoir et la raison le disent. Il ne s'agit que de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir.

Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette; mais le malheur est que personne n'oserait ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur. Songez à ceci! la raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver; elle persuade, elle impose quand le cours ordinaire des jours n'est que peu troublé; mais le désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnements, et qui commence par tuer la pensée d'un seul coup. Le désespoir n'est pas une idée; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une te-

naïlle, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

Est-ce lui qui est coupable, dites-le-moi? ou bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout?

Examinons ceci; on peut trouver que c'en est la peine.

Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle; alors il s'effraye et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme, et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons; mais la douleur est excessive, il se retire. On rit. Il fait lentement le tour du cercle et cherche partout un passage impossible. Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin, il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais.

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable, et ces enfants sont bons et innocents.

Quand un homme meurt de cette manière, est-il donc suicide? C'est la société qui le jette dans le brasier.

Je le répète, la religion et la raison, idées sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord, et l'homme ensuite : la faim, par exemple. — J'espère être assez positif. Ceci n'est pas de l'idéologie.

Il me sera donc permis peut-être de dire timidement qu'il serait bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir.

Je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire. Je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales, de faire que Werther et Saint-Preux n'aiment ni Charlotte ni Julie d'Étanges; je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré, roué et blasé, quitte la vie par dégoût de lui-même et des autres. Il y a, je le sais, mille idées de désolation auxquelles on ne peut rien. — Raison de plus, ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose.

L'infirmité de l'inspiration est peut-être ridicule et malséante; je le veux. Mais on pourrait ne pas laisser mourir cette sorte de malades. Ils sont toujours peu nombreux, et je ne puis me refuser à croire qu'ils ont quelque valeur, puisque l'humanité est unanime sur leur grandeur, et les déclare immortels sur quelques vers; quand ils sont morts, il est vrai.

Je sais bien que la rareté même de ces hommes inspirés et malheureux semblera prouver contre ce que j'ai écrit. — Sans doute, l'ébauche impar-

faite que j'ai tentée de ces natures divines ne peut retracer que quelques traits des grandes figures du passé. On dira que les symptômes du génie se montrent sans enfantement, ou ne produisent que des œuvres avortées; que tout homme jeune et rêveur n'est pas Poète pour cela; que des essais ne sont pas des preuves; que quelques vers ne donnent pas des droits. — Et qu'en savons-nous? Qui donc nous donne à nous-mêmes le droit d'étouffer le gland, en disant qu'il ne sera pas chêne?

Je dis, moi, que quelques vers suffiraient à les faire reconnaître de leur vivant, si l'on savait y regarder. Qui ne dit à présent qu'il eût donné tout au moins une pension alimentaire à André Chénier sur l'ode de *la Jeune Captive* seulement, et l'eût déclaré poète sur les trente vers de *Myrto*? Mais je suis assuré que, durant sa vie (et il n'y a pas longtemps de cela), on ne pensait pas ainsi; car il disait:

Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité.

Jean La Fontaine a gravé pour vous, d'avance, sur sa pierre, avec son insouciance désespérée :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

Mais sans *ce fonds*, qu'eût-il fait? à quoi, s'il vous plaît, *était-il bon*? Il vous le dit : à dormir et ne rien faire. Il fût infailliblement mort de faim.

Les beaux vers, il faut dire le mot, sont une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or, la multitude seule multiplie le salaire; et, dans les plus belles des nations, la multitude ne cesse qu'à la longue d'être *commune* dans ses goûts et d'aimer ce qui est *commun*. Elle ne peut arriver qu'après une lente instruction donnée par les esprits d'élite; et, en attendant, elle écrase sous tous ses pieds les talents naissants, dont elle n'entend même pas les cris de détresse.

Eh ! n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paye le travail? Eh quoi ! les nations manquent-elles à ce point de superflu? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle? Cesserons-nous de leur dire : Désespère et meurs; *despair and die*? — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social; c'est à lui

qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie; le PAIN et le TEMPS.

Voilà le sentiment et le vœu qui m'a fait écrire ce drame; je ne descendrai pas de cette question à celle de la forme d'art que j'ai créée. La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi, durant un jour entier, à la durée des règles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve; elle revêt, en naissant, la seule armure qui lui convienne, et qui doive dans l'avenir être sa forme durable : l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces; l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle parait belle à tous, on se hâte de calquer sa forme, et de prendre sa mesure; les rhéteurs notent ses dimensions, pour qu'à l'avenir on en taille de semblables. Soin puéril ! — Il n'y a ni maître ni école en Poésie; le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelquefois.

Puisse cette forme ne pas être renversée par l'assemblée qui la jugera dans six mois ! avec elle périrait un plaidoyer en faveur de quelques infortunés inconnus; mais je crois trop pour craindre beaucoup. — Je crois surtout à l'avenir et au besoin universel de choses sérieuses; maintenant que l'amusement des yeux par des surprises enfantines fait sourire tout le monde au milieu même de ses grandes aventures, c'est, ce me semble, le temps du drame de la Pensée.

Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme

devait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. L'action matérielle est assez peu de chose pourtant. Je ne crois pas que personne la réduise à une plus simple expression que moi-même je ne le vais faire : — c'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir; elle arrive, et le tue. — Mais ici l'action morale est tout. L'action est dans cette âme livrée à de noires tempêtes; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente, cherchant en vain à retarder le naufrage, et luttent contre un ciel et une mer si terribles que le bien est impuissant, et entraîné lui-même dans le désastre inévitable.

J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence qui les y contraint. Peut-on frapper trop fort sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si difficile à fixer ? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes ?

Le Poète était tout pour moi; Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et je viens d'écarter à dessein des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère.

Toi que tes compatriotes appellent aujourd'hui : *merveilleux enfant* ! que tu aies été juste ou non, tu as été malheureux; j'en suis certain, et cela me suffit. — Ame désolée, pauvre âme de dix-huit ans ! pardonne-moi de prendre pour symbole le nom que tu portais sur la terre, et de tenter le bien en ton nom.

Écrit du 29 au 30 juin 1834.

CHATTERTON.

PERSONNAGES.

CHATTERTON.
UN QUAKER.
KITTY BELL.
JOHN BELL.
LORD BECKFORD (LORD-MAIRE DE LONDRES).
LORD TALBOT.
LORD LAUDERDALE.
LORD KINGSTON.
UN GROOM.

UN OUVRIER.
RACHEL, FILLE DE KITTY BELL, AGÉE DE SIX ANS.
SON FRÈRE, JEUNE GARÇON DE QUATRE ANS.
TROIS JEUNES LORDS.
DOUZE OUVRIERS DE LA FABRIQUE DE JOHN BELL.
DOMESTIQUE DU LORD-MAIRE.
DOMESTIQUES DE JOHN BELL.
UN GROOM.

CARACTÈRES ET COSTUMES

DES ROLES PRINCIPAUX.

ÉPOQUE 1770. — LA SCÈNE EST A LONDRES.

CHATTERTON.

CARACTÈRE.

Jeune homme de dix-huit ans, pâle, énergique de visage, faible de corps, épuisé de veilles et de pensées, simple et élégant à la fois dans ses manières, timide et tendre devant Kitty Bell, amical et bon avec le Quaker, fier avec les autres, et sur la défensive avec tout le monde; grave et passionné dans l'accent et le langage.

COSTUME.

Habit noir, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns, sans poudre, tombant un peu en désordre; l'air à la fois militaire et ecclésiastique.

KITTY BELL.

CARACTÈRE.

Jeune femme de vingt-deux ans environ, mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit; la réserve qu'elle s'impose en devient plus grande; tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup.

COSTUME.

Chapeau de velours noir, de ceux qu'on nomme à la Paméla; robe longue, de soie grise; rubans noirs, longs cheveux bouclés dont les repentirs flottent sur le sein.

LE QUAKER.

CARACTÈRE.

Vieillard de quatre-vingts ans, sain et robuste de corps et d'âme, énergique et chaleureux dans son accent, d'une bonté paternelle pour ceux qui l'entourent, les surveillant en silence, et les dirigeant sans vouloir les heurter; humoriste et misanthropique lorsqu'il voit les vices de la société, irrité contre elle et indulgent pour chaque homme en particulier, il ne se sert de son esprit mordant que lorsque l'indignation l'emporte; son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite; ami de la maison et attentif à l'accomplissement de tous les devoirs et au maintien de l'ordre et de la paix, chacun en secret l'avoue pour directeur de son âme et de sa vie.

COSTUME.

Habit, veste, culotte, bas couleur noisette ou brun clair, grand chapeau rond à larges bords, cheveux blancs aplatis et tombants.

JOHN BELL.

CARACTÈRE.

Homme de quarante-cinq à cinquante ans, vigoureux, rouge de visage, gonflé d'ale, de porter et de roast-beef, étalant dans sa démarche l'aplomb de sa richesse; le regard soupçonneux, dominateur, avare et jaloux, brusque dans ses manières, et faisant sentir le maître à chaque geste et à chaque mot.

COSTUME.

Cheveux plats sans poudre, large et simple habit brun.

LORD BECKFORD.

CARACTÈRE.

Vieillard riche, important, figure de protecteur sot; les joues orgueilleuses, satisfaites, pendantes sur une cravate brodée; un pas ferme et imposant. Rempli d'estime pour la richesse et de mépris pour la pauvreté.

COSTUME.

Collier de lord-maire au cou; habit riche, veste de brocard, grande canne à pomme d'or.

LORD TALBOT.

CARACTÈRE.

Fat et bon garçon à la fois, joyeux compagnon, étourdi et vif de manières, ennemi de toute application, et heureux surtout d'être délivré de tout spectacle triste et de toute affaire sérieuse.

COSTUME.

Habit de chasse rouge, ceinture de chamois, culotte de peau, cheveux à grosse queue légèrement poudrés, casquette noire vernie.

NOTA. — Les personnages sont placés sur le théâtre dans l'ordre de l'inscription de leurs noms en tête de chaque scène, et il est entendu que les termes de droite et de gauche s'appliquent au spectateur.

ACTE PREMIER.

La scène représente un vaste appartement ; arrière-boutique opulente et confortable de la maison de John Bell. A gauche du spectateur, une cheminée pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une grande porte vitrée : à travers les petits carreaux on aperçoit une riche boutique ; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton. — Le Quaker lit dans un coin de la chambre, à gauche du spectateur. A droite est assise Kitty Bell ; à ses pieds un enfant assis sur un tabouret ; une jeune fille debout à côté d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE QUAKER, KITTY, RACHEL.

KITTY, à sa fille qui montre un livre à son frère.

Il me semble que j'entends parler monsieur ; ne faites pas de bruit, enfants.

(Au Quaker.)

Ne pensez-vous pas qu'il arrive quelque chose ?

(Le Quaker hausse les épaules.)

Mon Dieu ! votre père est en colère ! certainement, il est fort en colère ; je l'entends bien au son de sa voix. — Ne jouez pas, je vous en prie, Rachel.

(Elle laisse tomber son ouvrage, et écoute.)

Il me semble qu'il s'apaise, n'est-ce pas, monsieur ?

(Le Quaker fait signe que oui, et continue sa lecture.)

N'essayez pas ce petit collier, Rachel ; ce sont des vanités du monde que nous ne devons pas même toucher. — Mais qui donc vous a donné ce livre-là ? C'est une bible ; qui vous l'a donnée, s'il

vous plait ? Je suis sûre que c'est le jeune monsieur qui demeure ici depuis trois mois.

RACHEL.

Oui, maman.

KITTY.

Oh ! mon Dieu ! qu'a-t-elle fait là ! — Je vous ai défendu de rien accepter, ma fille, et rien surtout de ce pauvre jeune homme. — Quand donc l'avez-vous vu, mon enfant ? Je sais que vous êtes allée ce matin, avec votre frère, l'embrasser dans sa chambre. Pourquoi êtes-vous entrés chez lui, mes enfants ? C'est bien mal !

(Elle les embrasse.)

Je suis certaine qu'il écrivait encore, car depuis hier au soir sa lampe brûlait toujours.

RACHEL.

Oui, et il pleurait.

KITTY.

Il pleurait ! Allons, taisez-vous ! ne parlez de cela à personne ; vous irez rendre ce livre à M. Tom quand il vous appellera ; mais ne le dérangez jamais, et ne recevez de lui aucun présent. Vous

voyez que depuis trois mois qu'il loge ici, je ne lui ai même pas parlé une fois, et vous avez accepté quelque chose, un livre. Ce n'est pas bien. — Allez..., allez embrasser le bon quaker. — Allez, c'est bien le meilleur ami que Dieu nous ait donné.

(Les enfants courent s'asseoir sur les genoux du Quaker.)

LE QUAKER.

Venez sur mes genoux tous deux, et écoutez-moi bien. — Vous allez dire à votre bonne petite mère que son cœur est simple, pur et véritablement chrétien, mais qu'elle est plus enfant que vous dans sa conduite, qu'elle n'a pas assez réfléchi à ce qu'elle vient de vous ordonner, et que je la prie de considérer que rendre à un malheureux le cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère.

KITTY BELL *s'élançe de sa place.*

Oh ! il a raison ! il a mille fois raison. — Donnez, donnez-moi ce livre, Rachel. — Il faut le garder, ma fille ! le garder toute ta vie. — Ta mère s'est trompée. — Notre ami a toujours raison.

LE QUAKER, *ému et lui baisant la main.*

Ah ! Kitty Bell ! Kitty Bell ! âme simple et tourmentée ! — Ne dis point cela de moi. — Il n'y a pas de sagesse humaine. — Tu le vois bien, si j'avais raison au fond, j'ai eu tort dans la forme. — Devais-je avertir les enfants de l'erreur légère de leur mère ? — Il n'y a pas, ô Kitty Bell, il n'y a pas si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux, un des soupirs de ton âme tendre et modeste.

(On entend une voix tonnante.)

KITTY BELL, *effrayée.*

Oh ! mon Dieu ! encore une colère. — La voix de leur père me répond là.

(Montrant son cœur.)

Je ne puis plus respirer. — Cette voix me brise le cœur. — Que lui a-t-on fait ? Encore une colère comme hier au soir.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

J'ai besoin d'être assise. — N'est-ce pas comme un orage qui vient ? et tous les orages tombent sur mon pauvre cœur.

LE QUAKER.

Ah ! je sais ce qui monte à la tête de votre seigneur et maître ; c'est une querelle avec les ouvriers de sa fabrique. — Ils viennent de lui envoyer, de Norton à Londres, une députation pour demander la grâce d'un de leurs compagnons. Les pauvres gens ont fait bien vainement une liene à pied ! — Retirez-vous tous les trois..... vous êtes inutiles ici. — Cet homme-là vous tuera...

c'est une espèce de vautour qui écrase sa couvée.
(Kitty Bell sort, la main sur son cœur, en s'appuyant sur la tête de son fils, qu'elle emmène avec Rachel.)

SCÈNE II.

LE QUAKER, JOHN BELL, UN GROUPE D'OUVRIERS.

LE QUAKER *seul, regardant arriver John Bell.*

Le voilà en fureur... Voilà l'homme riche, le spéculateur heureux ; voilà l'égoïste par excellence, le juste selon la loi.

JOHN BELL. *Vingt ouvriers le suivent en silence et s'arrêtent contre la porte.*

(Aux ouvriers avec colère.)

Non, non, non ! — Vous travaillerez davantage, voilà tout.

UN OUVRIER, *à ses camarades.*

Et vous gagnerez moins, voilà tout.

JOHN BELL.

Si je savais qui a répondu cela, je le chasserais sur-le-champ comme l'autre.

LE QUAKER.

Bien dit, John Bell ! tu es beau précisément comme un monarque au milieu de ses sujets.

JOHN BELL.

Comme vous êtes quaker, je ne vous écoute pas, vous ; mais si je savais lequel de ceux-là vient de parler ! Ah !... l'homme sans foi que celui qui a dit cette parole ! Ne m'avez-vous pas tous vu compagnon parmi vous ? Comment suis-je arrivé au bien-être que l'on me voit ? Ai-je acheté tout d'un coup toutes les maisons de Norton avec sa fabrique ? Si j'en suis le seul maître à présent, n'ai-je pas donné l'exemple du travail et de l'économie ? N'est-ce pas en plaçant les produits de ma journée que j'ai nourri mon année ? Me suis-je montré paresseux ou prodigue dans ma conduite ? — Que chacun agisse ainsi, et il deviendra aussi riche que moi. Les machines diminuent votre salaire, mais elles augmentent le mien ; j'en suis très-fâché pour vous, mais très-content pour moi. Si les machines vous appartenaient, je trouverais très-bon que leur production vous appartînt ; mais j'ai acheté les mécaniques avec l'argent que mes bras ont gagné : faites de même, soyez laborieux, et surtout économes. — Rappelez-vous bien ce sage proverbe de nos pères : *Gardons bien les sous, les schellings se gardent eux-mêmes.* Et à présent, qu'on ne me parle plus de Tobie ; il est chassé pour toujours. Retirez-vous sans rien dire, parce que le premier qui parlera sera chassé comme lui de la fabrique,

et n'aura ni pain, ni logement, ni travail dans le village.

(*Ils sortent.*)

LE QUAKER.

Courage, ami ! je n'ai jamais entendu au parlement un raisonnement plus sain que le tien.

JOHN BELL *revient encore irrité et s'essuyant le visage.*

Et vous, ne profitez pas de ce que vous êtes quaker pour troubler tout partout où vous êtes. — Vous parlez rarement, mais vous devriez ne parler jamais. — Vous jetez au milieu des actions des paroles qui sont comme des coups de couteau.

LE QUAKER.

Ce n'est que du bon sens, maître John ; et quand les hommes sont fous, cela leur fait mal à la tête. Mais je n'en ai pas de remords ; l'impression d'un mot vrai ne dure pas plus que le temps de le dire ; c'est l'affaire d'un moment.

JOHN BELL.

Ce n'est pas là mon idée : vous savez que j'aime assez à raisonner avec vous sur la politique ; mais vous mesurez tout à votre toise, et vous avez tort. La secte de vos quakers est déjà une exception dans la chrétienté, et vous êtes vous-même une exception parmi les quakers. — Vous avez partagé tous vos biens entre vos neveux ; vous ne possédez plus rien qu'une chétive subsistance, et vous achevez votre vie dans l'immobilité et la méditation. — Cela vous convient, je le veux ; mais ce que je ne veux pas, c'est que, dans ma maison, vous veniez, en public, autoriser mes inférieurs à l'insolence.

LE QUAKER.

Eh ! que te fait, je te prie, leur insolence ? Le bêlement de tes moutons t'a-t-il jamais empêché de les tondre et de les manger ? — Y a-t-il un seul de ces hommes dont tu ne puisses vendre le lit ?... Y a-t-il dans le bourg de Norton une seule famille qui n'envoie ses petits garçons et ses filles tousser et pâlir en travaillant tes laines ? Quelle maison ne t'appartient et n'est chèrement louée par toi ? Quelle minute de leur existence ne t'est donnée ? Quelle goutte de sueur ne te rapporte un schelling ? La terre de Norton, avec les maisons et les familles, est portée dans ta main comme le globe dans la main de Charlemagne. — Tu es le baron absolu de ta fabrique féodale.

JOHN BELL.

C'est vrai, mais c'est juste. — La terre est à moi, parce que je l'ai achetée ; les maisons, parce que je les ai bâties ; les habitants, parce que je les loge ; et leur travail, parce que je le paye. Je suis juste selon la loi.

LE QUAKER.

Ta loi est-elle selon Dieu ?

JOHN BELL.

Si vous n'étiez quaker, vous seriez pendu pour parler ainsi.

LE QUAKER.

Je me pendrais moi-même plutôt que de parler autrement, car j'ai pour toi une amitié véritable.

JOHN BELL.

S'il n'était vrai, docteur, que vous êtes mon ami depuis vingt ans, et que vous avez sauvé un de mes enfants, je ne vous reverrais jamais.

LE QUAKER.

Tant pis, car je ne te sauverais plus toi-même, quand tu es plus aveuglé par la folie jalouse des spéculateurs que les enfants par la faiblesse de leur âge. — Je désire que tu ne chasses pas ce malheureux ouvrier. — Je ne te le demande pas, parce que je n'ai jamais rien demandé à personne, mais je te le conseille.

JOHN BELL.

Ce qui est fait est fait. — Que n'agissent-ils tous comme moi ? — Que tout travaille et serve dans leur famille. — Ne fais-je pas travailler ma femme, moi ? — Jamais on ne la voit, mais elle est ici tout le jour ; et tout en baissant les yeux, elle s'en sert pour travailler beaucoup. — Malgré mes ateliers et mes fabriques aux environs de Londres, je veux qu'elle continue à diriger du fond de ses appartements cette maison de plaisance, où viennent les lords, au retour du parlement, de la chasse ou de Hyde-Park. Cela me fait de bonnes relations que j'utilise plus tard. — Tobie était un ouvrier habile, mais sans prévoyance. — Un calculateur véritable ne laisse rien subsister d'inutile autour de lui. — Tout doit rapporter, les choses animées et inanimées. — La terre est féconde, l'argent est aussi fertile, et le temps rapporte l'argent. — Or, les femmes ont des années comme nous, donc c'est perdre un bon revenu que laisser passer ce temps sans emploi. — Tobie a laissé sa femme et ses filles dans la paresse ; c'est un malheur très-grand pour lui, mais je n'en suis pas responsable.

LE QUAKER.

Il s'est rompu le bras dans une de tes machines.

JOHN BELL.

Oui, et même il a rompu la machine.

LE QUAKER.

Et je suis sûr que dans ton cœur tu regrettes plus le ressort de fer que le ressort de chair et de sang : va, ton cœur est d'acier comme tes mécaniques. — La société deviendra comme ton cœur, elle aura pour Dieu un lingot d'or et pour empereur un usurier juif. — Mais ce n'est pas ta faute, tu agis fort bien selon ce que tu as trouvé autour de toi en venant sur la terre ; je ne t'en veux pas

du tout, tu as été conséquent, c'est une qualité rare. — Seulement, si tu ne veux pas me laisser parler, laisse-moi lire.

(Il reprend son livre et se retourne dans son fauteuil.)

JOHN BELL ouvre la porte de sa femme avec force.

Mistress Bell! venez ici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, KITTY BELL.

KITTY BELL, avec effroi, tenant ses enfants par la main. Ils se cachent dans la robe de leur mère par crainte de leur père.

Me voici.

JOHN BELL.

Les comptes de la journée d'hier, s'il vous plaît? — Ce jeune homme qui loge là-haut n'a-t-il pas d'autre nom que Tom? ou Thomas?..... J'espère qu'il en sortira bientôt.

KITTY BELL.

(Elle va prendre un registre sur une table, et le lui apporte.)

Il n'a écrit que ce nom-là sur nos registres en loutant cette petite chambre. — Voici mes comptes du jour avec ceux des derniers mois.

JOHN BELL. *Il lit les comptes sur le registre.*

Catherine! vous n'êtes plus aussi exacte.

(Il s'interrompt et la regarde en face avec un air de défiance.)

Il veille toute la nuit ce Tom? — C'est bien étrange. — Il a l'air fort misérable.

(Revenant au registre, qu'il parcourt des yeux.)

Vous n'êtes plus aussi exacte.

KITTY BELL.

Mon Dieu! pour quelle raison me dire cela?

JOHN BELL.

Ne la soupçonnez-vous pas, mistress Bell?

KITTY BELL.

Serait-ce parce que les chiffres sont mal disposés?

JOHN BELL.

La plus sincère met de la finesse partout. Ne pouvez-vous pas répondre droit et regarder en face?

KITTY BELL.

Mais enfin que trouvez-vous là qui vous fâche?

JOHN BELL.

C'est ce que je ne trouve pas qui me fâche, et dont l'absence m'étonne....

KITTY BELL, avec embarras.

Mais il n'y a qu'à voir, je ne sais pas bien.

JOHN BELL.

Il manque là cinq ou six guinées; à la première vue, j'en suis sûr.

KITTY BELL.

Voulez-vous m'expliquer comment...?

JOHN BELL, la prenant par le bras.

Passer dans votre chambre, s'il vous plaît, vous serez moins distraite. — Les enfants sont désœuvrés, je n'aime pas cela. — Ma maison n'est plus si bien tenue. Rachel est trop décolletée : je n'aime pas tout cela.

(Rachel court se jeter entre les jambes du Quaker.)

(A Kitty Bell, qui est entrée dans sa chambre à coucher avant lui.)

Me voici, me voici; recommencez cette colonne et multipliez par sept...

SCÈNE IV.

LE QUAKER, RACHEL.

RACHEL.

J'ai peur.

LE QUAKER.

De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie d'esclave. Peur de ton père, peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance.

(Ici on voit Chatterton sortir de sa chambre et descendre lentement l'escalier. — Il s'arrête et regarde le vieillard et l'enfant.)

— Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme; oublie jusque-là, et après, oublie encore, si tu peux. Joue toujours et ne réfléchis jamais. Viens sur mon genou. — Là. — Tu pleures? tu caches ta tête dans ma poitrine. Regarde, regarde, voilà ton ami qui vient.

SCÈNE V.

LE QUAKER, RACHEL, CHATTERTON.

CHATTERTON, après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui, donne la main au Quaker.

Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER.

Pas assez comme ami, et pas assez comme médecin. Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle. — Combien de temps espères-tu vivre ainsi?

CHATTERTON.

Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici?

LE QUAKER.

Ta vie n'est-elle donc utile à personne ?

CHATTERTON.

Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

LE QUAKER.

Crois-tu fermement ce que tu dis ?

CHATTERTON.

Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne.

(*Il sourit avec amertume.*)

LE QUAKER.

Quel âge as-tu donc ? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté est vieux comme le mien.

CHATTERTON.

J'aurai demain dix-huit ans.

LE QUAKER.

Pauvre enfant !

CHATTERTON.

Pauvre ? oui. — Enfant ? — Non... j'ai vécu mille ans.

LE QUAKER.

Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle, c'est l'infortune.

CHATTERTON.

Je suis donc bien savant !... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

LE QUAKER.

Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont partagés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cette enfant-là.

CHATTERTON, *avec un élan violent.*

La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER.

Qu'entends-tu par là ?

CHATTERTON, *embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre :*

Voulons-nous faire peur à cette enfant ? et si près de l'oreille de sa mère ?

LE QUAKER.

Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande !

CHATTERTON, *s'appuyant sur le fauteuil où le Quaker est assis.*

Vous me grondez toujours ; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra. Pour moi,

j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter en tout mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent ? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On m'a trahi de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes, en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à moi-même. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps ainsi les choses. N'avait-elle pas son but en me créant ? Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature ? Est-ce à moi de démentir Dieu ?

LE QUAKER.

En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

CHATTERTON.

Eh ! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres ? Qui peut juger entre eux et moi ? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps ? et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié ? Eh ! grand Dieu ! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres ? Pythagore est-il le dieu du monde ? Dois-je dire à l'inspiration ardente : Ne viens pas, tu es inutile ?

LE QUAKER.

Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

CHATTERTON. *Il s'assied.*

Bon Quaker, dans votre société fraternelle et spiritualiste, a-t-on pitié de ceux que tourmente la passion de la pensée ? Je le crois ; je vous vois indulgent pour moi, sévère pour tout le monde ; cela me calme un peu.

(*Ici Rachel va s'asseoir sur les genoux de Chatterton.*)

En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici : on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi, et je vois de beaux enfants sur mes genoux.

LE QUAKER.

Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses, où l'on ne voit pas l'agitation des papistes, adorateurs d'images, où l'on n'entend pas les chants puérils des protestants. Je t'aime, parce que je devine que le monde te hait. Une âme contemplative est à charge

à tous les désœuvrés remuants qui couvrent la terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié ! — Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi ; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

CHATTERTON, *avec chaleur.*

Eh ! cependant, n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux nuit et jour ; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales, quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable ; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne d'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher ?

(Ici Rachel quitte Chatterton ; elle va s'asseoir sur un tabouret aux pieds du Quaker, et regarde des gravures.)

Si vous saviez mes travaux !... J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître ; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge : j'ai fait mon cœur plus simple ; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en vers à demi saxons et francs ; et ensuite, cette muse du dixième siècle, cette muse religieuse, je l'ai placée dans une chaise comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

LE QUAKER.

Oui, ils aiment assez à faire vivre les morts et mourir les vivants.

CHATTERTON.

Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre ; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts ; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé ! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse ? — Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon esprit, qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps.

Hélas ! mon ami ! autre douleur ! autre humiliation ! — Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes

travaux de la mer ou de l'armée ; trop faible même pour la moins fatigante industrie.

(Il se lève avec une agitation involontaire.)

Et, d'ailleurs, eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi ; la Fée malfaisante, trouvée sans doute dans mon berceau, la distraction, la Poésie ! — Elle se met partout ; elle me donne et m'ôte tout ; elle charme et détruit toute chose pour moi ; elle m'a sauvé... elle m'a perdu !

LE QUAKER.

Et à présent que fais-tu donc ?

CHATTERTON.

Que sais-je ?... j'écris. — Pourquoi ? je n'en sais rien..... Parce qu'il le faut.

(Il tombe assis, et n'écoute plus la réponse du Quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.)

LE QUAKER.

La maladie est incurable !

CHATTERTON.

La mienne ?

QUAKER.

Non, celle de l'humanité. — Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent : Sois un autre homme que celui que tu es ; — moi, selon ma tête, je les ai en mépris, parce qu'ils veulent dire : *Retire-toi de notre soleil ; il n'y a pas de place pour toi.*

Les guérira qui pourra. J'espère peu en moi ; mais, du moins, je les poursuivrai.

CHATTERTON, *continuant de parler à Rachel, à qui il a parlé bas pendant la réponse du Quaker.*

Et vous ne l'avez plus votre bible ? où est donc votre maman ?

LE QUAKER, *se levant.*

Veux-tu sortir avec moi ?

CHATTERTON, *à Rachel.*

Qu'avez-vous fait de la bible, miss Rachel ?

LE QUAKER.

N'entends-tu pas le maître qui gronde ? Écoute !

JOHN BELL, *dans la coulisse.*

Je ne le veux pas. — Cela ne se peut pas ainsi. — Non, non, madame.

LE QUAKER, *à Chatterton, en prenant son chapeau et sa canne à la hâte.*

Tu as les yeux rouges ; il faut prendre l'air. Viens, la fraîche matinée te guérira de ta nuit brûlante.

CHATTERTON, *regardant venir Kitty Bell.*

Certainement cette jeune femme est fort malheureuse.

LE QUAKER.

Cela ne regarde personne. Je voudrais que personne ne fût ici quand elle sortira. Donne la clef

de ta chambre, donne. — Elle la trouvera tout à l'heure. Il y a des choses d'intérieur qu'il ne faut pas avoir l'air d'apercevoir. — Sortons. — La voilà.

CHATTERTON.

Ah ! comme elle pleure !

Vous avez raison... je ne pourrais pas voir cela. — Sortons.

SCÈNE VI.

KITTY *entre en pleurant, suivie de JOHN BELL.*

KITTY, *à Rachel, en la faisant entrer dans la chambre d'où elle sort.*

Allez avec votre frère, Rachel, et laissez-moi ici.

(*À son mari.*)

Je vous le demande mille fois, n'exigez pas que je vous dise pourquoi ce peu d'argent vous manque ; six guinées, est-ce quelque chose pour vous ? Considérez bien, monsieur, que j'aurais pu vous les cacher dix fois en altérant mes calculs. Mais je ne ferais pas un mensonge, même pour sauver mes enfants, et j'ai préféré vous demander la permission de garder le silence là-dessus, ne pouvant ni vous dire la vérité, ni mentir, sans faire une méchante action.

JOHN BELL.

Depuis que le ministre a mis votre main dans la mienne, vous ne m'avez pas résisté de cette manière.

KITTY BELL.

Il faut donc que le motif en soit sacré. *

JOHN BELL.

Ou coupable, madame.

KITTY BELL, *avec indignation.*

Vous ne le croyez pas !

JOHN BELL.

Peut-être.

KITTY BELL.

Ayez pitié de moi ! vous me tuez par de telles scènes.

JOHN BELL.

Bah ! vous êtes plus forte que vous ne le croyez.

KITTY BELL.

Ah ! n'y comptez pas trop... Au nom de nos pauvres enfants !

JOHN BELL.

Où je vois un mystère, je vois une faute.

KITTY BELL.

Et si vous n'y trouviez qu'une bonne action ? quel regret pour vous !

JOHN BELL.

Si c'est une bonne action, pourquoi vous être cachée ?

KITTY BELL.

Pourquoi, John Bell ? parce que votre cœur s'est endurci, et que vous m'auriez empêchée d'agir selon le mien. Et cependant, qui donne au pauvre prête au Seigneur.

JOHN BELL.

Vous feriez mieux de prêter à intérêts sur de bons gages.

KITTY BELL.

Dieu vous pardonne vos sentiments et vos paroles !

JOHN BELL, *marchant dans la chambre à grands pas.*

Depuis quelque temps vous lisez trop ; je n'aime pas cette manie dans une femme... Voulez-vous être une *bas-bleue* ?

KITTY BELL.

Oh ! mon ami ! en viendrez-vous jusqu'à me dire des choses méchantes, parce que, pour la première fois, je ne vous obéis pas sans restrictions ? — Je ne suis qu'une femme simple et faible ; je ne sais rien que mes devoirs de chrétienne.

JOHN BELL.

Les savoir pour ne pas les remplir, c'est une profanation.

KITTY BELL.

Accordez-moi quelques semaines de silence seulement sur ces comptes, et le premier mot qui sortira de ma bouche sera le pardon que je vous demanderai pour avoir tardé à vous dire la vérité. Le second sera le récit exact de ce que j'ai fait.

JOHN BELL.

Je désire que vous n'ayez rien à dissimuler.

KITTY BELL.

Dieu le sait ! il n'y a pas une minute de ma vie dont le souvenir puisse me faire rougir.

JOHN BELL.

Et cependant jusqu'ici vous ne m'aviez rien caché.

KITTY BELL.

Souvent la terreur nous apprend à mentir.

JOHN BELL.

Vous savez donc faire un mensonge ?

KITTY BELL.

Si je le savais, vous prierais-je de ne pas m'interroger ? — Vous êtes un juge impitoyable.

JOHN BELL.

Impitoyable ! Vous me rendrez compte de cet argent.

KITTY BELL.

Eh bien ! je vous demande jusqu'à demain pour cela.

JOHN BELL.

Soit; jusqu'à demain je n'en parlerai plus.

KITTY BELL *lui baise la main.*

Ah! je vous retrouve.— Vous êtes bon.— Soyez-le toujours.

JOHN BELL.

C'est bien! c'est bien! songez à demain.

*(Il sort.)*KITTY BELL, *seule.*Pourquoi, lorsque j'ai touché la main de mon mari, me suis-je reproché d'avoir gardé ce livre?
— La conscience ne peut pas avoir tort.*(Elle rêve.)*

Je le rendrai.

(Elle sort à pas lents.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE QUAKER, CHATTERTON.

CHATTERTON *entre vite et comme en se sauvant.*
Enfin nous voilà au port.

LE QUAKER.

Ami, est-ce un accès de folie qui t'a pris?

CHATTERTON.

Je sais très-bien ce que je fais.

LE QUAKER.

Mais pourquoi rentrer ainsi tout à coup?

CHATTERTON, *agité.*

Croyez-vous qu'il m'ait vu?

LE QUAKER.

Il n'a pas détourné son cheval, et je ne l'ai pas vu tourner la tête une fois. Ses deux grooms l'ont suivi au grand trot. Mais pourquoi l'éviter, ce jeune homme?

CHATTERTON.

Vous êtes sûr qu'il ne m'a pas reconnu?

LE QUAKER.

Si le serment n'était un usage impie, je pourrais le jurer.

CHATTERTON.

Je respire. — C'est que savez-vous bien qu'il est de mes amis? C'est lord Talbot.

LE QUAKER.

Eh bien! qu'importe? — Un ami n'est guère plus méchant qu'un autre homme.

CHATTERTON, *marchant à grands pas, avec humeur.*

Il ne pouvait rien m'arriver de pis que de le voir. Mon asile était violé, ma paix était troublée, mon nom était connu ici.

A. DE VIGNY.

LE QUAKER.

Le grand malheur!

CHATTERTON.

Le savez-vous, mon nom, pour en juger?

LE QUAKER.

Il y a quelque chose de bien puéril dans ta crainte. Tu n'es que sauvage, et tu seras pris pour un criminel si tu continues.

CHATTERTON.

Oh mon Dieu! pourquoi suis-je sorti avec vous? Je suis certain qu'il m'a vu.

LE QUAKER.

Je l'ai vu souvent venir ici après ses parties de chasse.

CHATTERTON.

Lui?

LE QUAKER.

Oui lui, avec de jeunes lords de ses amis.

CHATTERTON.

Il est écrit que je ne pourrai poser ma tête nulle part. Toujours des amis!

LE QUAKER.

Il faut être bien malheureux pour en venir à dire cela.

CHATTERTON, *avec humeur.*

Vous n'avez jamais marché aussi lentement qu'aujourd'hui.

LE QUAKER.

Prends-toi à moi de ton désespoir. Pauvre enfant! rien n'a pu t'occuper dans cette promenade. La nature est morte devant tes yeux.

CHATTERTON.

Croyez-vous que mistress Bell soit très-pieuse? Il me semble lui avoir vu une bible dans les mains.

LE QUAKER, *brusquement.*

Je n'ai point vu cela. C'est une femme qui aime ses devoirs et qui craint Dieu. Mais je n'ai pas vu qu'elle eût aucun livre dans les mains.

(*A part.*)

Où va-t-il se prendre ! à quoi ose-t-il penser ? J'aime mieux qu'il se noie que de s'attacher à cette branche.

— C'est une jeune femme très-froide, qui n'est émue que pour ses enfants, quand ils sont malades. Je la connais depuis sa naissance.

CHATTERTON.

Je gagerais cent livres sterling que cette rencontre de lord Talbot me portera malheur.

LE QUAKER.

Comment serait-ce possible ?

CHATTERTON.

Je ne sais comment cela se fera, mais vous verrez si cela manque. — Si cette jeune femme aimait un homme, il ferait mieux de se faire sauter la cervelle que de la séduire. Ce serait affreux, n'est-ce pas ?

LE QUAKER.

N'y aura-t-il jamais une de tes idées qui ne tourne au désespoir ?

CHATTERTON.

Je sens autour de moi quelque malheur inévitable. J'y suis tout accoutumé. Je ne résiste plus. Vous verrez cela ; c'est un curieux spectacle. — Je me reposais ici, mais mon ennemie ne m'y laissera pas.

LE QUAKER.

Quelle ennemie ?

CHATTERTON.

Nommex-la comme vous voudrez, la fortune, la destinée ; que sais-je, moi ?

LE QUAKER.

Tu t'écarter de ta religion.

CHATTERTON *va à lui et lui prend la main.*

Vous avez peur que je ne fasse du mal ici ? — Ne craignez rien. Je suis inoffensif comme les enfants. Docteur, vous avez vu quelquefois des pestiférés ou des lépreux ? Votre premier désir était de les écarter de l'habitation des hommes. — Écartez-moi, repoussez-moi, ou bien laissez-moi seul ; je me séparerai moi-même plutôt que de donner à personne la contagion de mon infortune.

(*Cris et coups de fouet d'une partie de chasse finie.*)

Tenez, voilà comme on dépiste le sanglier solitaire !

SCÈNE II.

CHATTERTON, LE QUAKER, JOHN BELL,
KITTY BELL.

JOHN BELL, *à sa femme.*

Vous avez mal fait, Kitty, de ne pas me dire que c'était un personnage de considération.

(*Un domestique apporte un thé.*)

KITTY BELL.

En est-il ainsi ? En vérité je ne le savais pas.

JOHN BELL.

De très-grande considération. Lord Talbot m'a fait dire que c'était son ami, et un homme distingué qui ne veut pas être connu.

KITTY BELL.

Hélas ! il n'est donc plus malheureux ! — j'en suis bien aise. Mais je ne lui parlerai pas, je m'en vais.

JOHN BELL.

Restez, restez. Invitez-le à prendre le thé avec le docteur en famille ; cela fera plaisir à lord Talbot.

(*Il va s'asseoir à droite près de la table à thé.*)

LE QUAKER, *à Chatterton qui fait un mouvement pour se retirer chez lui.*

Non, non, ne t'en va pas, on parle de toi.

KITTY BELL, *au Quaker.*

Mon ami, voulez-vous avoir la bonté de lui demander s'il veut déjeuner avec mon mari et mes enfants ?

LE QUAKER.

Vous avez tort de l'inviter, il ne peut pas souffrir les invitations.

KITTY BELL.

Mais c'est mon mari qui le veut.

LE QUAKER, *à Chatterton.*

Sa volonté est souveraine. — Madame invite son hôte à déjeuner, et désire qu'il prenne le thé en famille ce matin.....

(*A part.*)

Il ne faut pas accepter ; c'est par ordre de son mari qu'elle fait cette démarche, mais cela lui déplaît.

JOHN BELL *assis, lisant le journal, s'adresse à Kitty.*

L'a-t-on invité ?

KITTY BELL.

Le docteur lui en parle.

CHATTERTON, *au Quaker.*

Je suis forcé de me retirer chez moi.

LE QUAKER, *à Kitty.*

Il est forcé de se retirer chez lui.

KITTY BELL, *à John Bell.*

Monsieur est forcé de se retirer chez lui.

JOHN BELL.

C'est de l'orgueil : il croit nous honorer trop.
(*Il tourne le dos et se remet à lire.*)

CHATTERTON, au Quaker.

Je n'aurais pas accepté; c'était par pitié qu'on m'invitait.

(*Il va vers sa chambre, le Quaker le suit et le retient.*)

(*Ici un domestique amène les enfants et les fait asseoir à table. Le Quaker s'assied au fond, Kitty Bell à droite, John Bell à gauche tournant le dos à la chambre, les enfants près de leur mère.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LORD TALBOT, LORD LAUDERDALE, LORD KINGSTON, ET TROIS JEUNES LORDS en habit de chasse.

LORD TALBOT, un peu ivre.

Où est-il? où est-il? Le voilà mon camarade! mon ami! Que diable fais-tu ici? Tu nous as quittés? Tu ne veux plus de nous? c'est donc fini? Parce que tu es illustre à présent, tu nous dédaignes. Moi, je n'ai rien appris de bon à Oxford, si ce n'est à boxer, j'en conviens, mais cela ne m'empêche pas d'être ton ami. — Messieurs, voilà mon bon ami...

CHATTERTON, voulant l'interrompre.

Mylord...

LORD TALBOT.

Mon ami Chatterton.

CHATTERTON, sérieusement, lui pressant la main.

Georges, Georges! toujours indiscret!

LORD TALBOT.

Est-ce que cela te fait de la peine? — L'auteur des poèmes qui font tant de bruit! Le voilà! Messieurs, j'ai été à l'université avec lui. — Ma foi, je ne me serais pas douté de ce talent-là. Ah! le surnois, comme il m'a attrapé! — Mon cher, voilà lord Lauderdale et lord Kingston qui savent par cœur ton poème d'Harold. Ah! si tu veux souper avec nous, tu seras content d'eux sur mon honneur. Ils disent les vers comme Garrick. — La chasse au renard ne t'amuse pas; sans cela je t'aurais prêté Rebecca, que ton père m'a vendue. Mais tu sais que nous venons toujours souper ici, après la chasse. Ainsi, à ce soir. Ah! pardieu! nous nous amuserons. — Mais tu es en deuil! Ah diable!

CHATTERTON, avec tristesse.

Oui, de mon père.

LORD TALBOT.

Ah! il était bien vieux aussi. Que veux-tu? Te voilà héritier.

CHATTERTON, amèrement.

Oui. De tout ce qui lui restait.

LORD TALBOT.

Ma foi! si tu dépenses aussi noblement ton argent qu'à Oxford, cela te fera honneur; cependant tu étais déjà bien sauvage. Eh bien! je deviens comme toi à présent, en vérité. J'ai le spleen, mais ce n'est que pour une heure ou deux. — Ah! mistress Bell, vous êtes une puritaine. Touchez là, vous ne m'avez pas donné la main aujourd'hui. Je dis que vous êtes une puritaine, sans cela je vous recommanderais mon ami.

JOHN BELL.

Répondez donc à mylord, Kitty! Mylord, votre seigneurie sait comme elle est timide.

(*A Kitty.*)

Montrez de bonnes dispositions pour son ami.

KITTY BELL.

Votre seigneurie ne doit pas douter de l'intérêt que mon mari prend aux personnes qui veulent bien loger chez lui.

JOHN BELL.

Elle est si sauvage, mylord, qu'elle ne lui a pas adressé la parole une fois, le croiriez-vous? pas une fois depuis trois mois qu'il loge ici!

LORD TALBOT.

Oh! maitre John Bell, c'est une timidité dont il faut la corriger. Ce n'est pas bien. Allons, Chatterton, que diable, corrige-la, toi aussi, corrige-la.

LE QUAKER, sans se lever.

Jeune homme, depuis cinq minutes que tu es ici, tu n'as pas dit un mot qui ne fût de trop.

LORD TALBOT.

Qu'est-ce que c'est que ça? Quel est cet animal sauvage?

JOHN BELL.

Pardon, mylord, c'est un quaker.

(*Rires joyeux.*)

LORD TALBOT.

C'est vrai. Oh! quel bonheur! un quaker!

(*Le lorgnant.*)

Mes amis, c'est un gibier que nous n'avions pas fait lever encore.

(*Éclats de rire des Lords.*)

CHATTERTON va vite à lord Talbot.

(*A demi voix.*)

Georges, tout cela est bien léger; mon caractère ne s'y prête pas... Tu sais cela, souviens-toi de Primerose-Hill!... J'aurai à te parler à ton retour de la chasse.

LORD TALBOT, consterné.

Ah! si tu veux jouer encore du pistolet, comme tu voudras! Mais je croyais t'avoir fait plaisir, moi. Est-ce que je t'ai affligé? Ma foi, nous avons bu un peu sec ce matin. — Qu'est-ce que j'ai donc dit,

moi ? J'ai voulu te mettre bien avec eux tous. Tu viens ici pour la petite femme, hein ? J'ai vu ça, moi.

CHATTERTON.

Ciel et terre ! Mylord, pas un mot de plus.

LORD TALBOT.

Allons ! il est de mauvaise humeur ce matin. Mistress Bell, ne lui donnez pas de thé vert, il me tuerait ce soir, en vérité.

KITTY BELL, *à part*.

Mon Dieu ! comme il me parle effrontément ! — LORD LAUDERDALE vient serrer la main à Chatterton.

Pardieu ! je suis bien aise de vous connaître ; vos vers m'ont fort divertì.

CHATTERTON.

Diverti, mylord ?

LORD LAUDERDALE.

Oui vraiment, et je suis charmé de vous voir installé ici ; vous avez été plus adroit que Talbot, vous me ferez gagner mon pari.

LORD KINGSTON.

Oui, oui ; il a beau jeter ses guinées chez le mari, il n'aura pas la petite Catherine, comment ? Kitty...

CHATTERTON.

Oui, mylord, Kitty, c'est son nom en abrégé.

KITTY, *à part*.

Encore ! Ces jeunes gens me montrent au doigt, et devant lui !

LORD KINGSTON.

Je crois bien qu'elle aurait eu un faible pour lui, mais vous l'avez, ma foi, supplanté. Au surplus, Georges est un bon garçon et ne vous en voudra pas. — Vous me paraissez souffrant.

CHATTERTON.

Surtout en ce moment, mylord.

LORD TALBOT.

Assez, messieurs, assez ; n'allez pas trop loin.

(*Deux grooms entrent à la fois.*)

UN GROOM.

Les chevaux de mylord sont prêts.

LORD TALBOT, *frappant sur l'épaule de John Bell*.

Mon bon John Bell, il n'y a de bons vins de France et d'Espagne que dans la maison de votre petite dévote de femme. Nous voulons les boire tous en rentrant, et tenez-moi pour un maladroit, si je ne vous rapporte dix renards pour lui faire des fourrures. — Venez donc nous voir partir. — Passez, Lauderdale, passez donc. A ce soir tous, si Rebecca ne me casse pas le col.

JOHN BELL.

Monsieur Chatterton, je suis vraiment heureux de faire connaissance avec vous.

(*Il lui serre la main à lui casser l'épaule.*)

Toute ma maison est à votre service.

(*A Kitty qui allait se retirer.*)

Mais, Catherine, causez donc un peu avec ce jeune homme. Il faut lui louer un appartement plus beau et plus cher.

KITTY BELL.

Mes enfants m'attendent.

JOHN BELL.

Restez, restez ; soyez polie : je le veux absolument.

CHATTERTON, *au Quaker*.

Sortons d'ici. Voir sa dernière retraite envahie, son unique repos troublé, sa douce obscurité trahie ; voir pénétrer dans sa nuit de si grossières clartés ! O supplique ! — Sortons d'ici. — Vous l'avez-je dit ?

JOHN BELL.

J'ai besoin de vous, docteur ; laissez monsieur avec ma femme ; je vous veux absolument, j'ai à vous parler. Je vous raccommodeurai avec sa seigneurie.

LE QUAKER.

Je ne sors pas d'ici.

(*Tous sortent.*)

(*Il reste assis au milieu de la scène. Kitty et Chatterton debout, les yeux baissés, et interdits.*)

SCÈNE IV.

CHATTERTON, LE QUAKER, KITTY BELL.

LE QUAKER, *à Kitty Bell*.

(*Il prend la main gauche de Chatterton et met sa main sur le cœur de ce jeune homme.*)

Les cœurs jeunes, simples et primitifs, ne savent pas encore étouffer les vives indignations que donne la vue des hommes. — Mon enfant, mon pauvre enfant, la solitude devient un amour bien dangereux. A vivre dans cette atmosphère, on ne peut plus supporter le moindre souffle étranger. La vie est une tempête, mon ami ; il faut s'accoutumer à tenir la mer. — N'est-ce pas une pitié, mistress Bell, qu'à son âge il ait besoin du port ? Je vais vous laisser lui parler et le gronder.

KITTY BELL, *troublée*.

Non, mon ami, restez, je vous prie. John Bell serait fâché de ne plus vous trouver. Et d'ailleurs, ne tarde-t-il pas à monsieur de rejoindre ses amis d'enfance ? Je suis surprise qu'il ne les ait pas suivis.

LE QUAKER.

Leur bruit t'a importunée bien vivement, ma chère fille ?

KITTY BELL.

Ah ! leur bruit et leurs intentions ! monsieur n'est-il pas dans leurs secrets ?

CHATTERTON, *à part.*

Elle les a entendus ! elle est affligée ! Ce n'est plus la même femme.

KITTY BELL, *au Quaker, avec une émotion mal contenue.*

Je n'ai pas vécu encore assez solitaire, mon ami ; je le sens bien.

LE QUAKER, *à Kitty Bell.*

Ne sois pas trop sensible à des folies.

KITTY BELL.

Voici un livre que j'ai trouvé dans les mains de ma fille. Demandez à monsieur s'il ne lui appartient pas.

CHATTERTON.

En effet, il était à moi ; et à présent, je serais bien aise qu'il revint dans mes mains.

KITTY BELL, *à part.*

Il a l'air d'y attacher du prix. O mon Dieu ! je n'oserais plus le rendre à présent ni le garder.

LE QUAKER, *à part.*

Ah ! la voilà bien embarrassée.

(*Il met la bible dans sa poche, après avoir examiné à droite et à gauche leur embarras.*)

(*À Chatterton.*)

Tais-toi, je t'en prie ; elle est prête à pleurer.

KITTY BELL, *se remettant.*

Monsieur a des amis bien gais et sans doute aussi très-bons.

LE QUAKER.

Ah ! ne les lui reprochons point ; il ne les cherchait pas.

KITTY BELL.

Je sais bien que monsieur Chatterton ne les attendait pas ici.

CHATTERTON.

La présence d'un ennemi mortel ne m'eût pas fait tant de mal ; croyez-le bien, madame.

KITTY BELL.

Ils ont l'air de connaître si bien monsieur Chatterton ; et nous, nous le connaissons si peu !

LE QUAKER, *à demi voix à Chatterton.*

Ah ! les misérables ! ils l'ont blessée au cœur.

CHATTERTON, *au Quaker.*

Et moi, monsieur !

KITTY BELL.

Monsieur Chatterton sait leur conduite comme ils savent ses projets. Mais sa retraite ici, comment l'ont-ils interprétée !

LE QUAKER *se lève.*

Que le ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs, et qu'on appelle les hommes aimables ! Voilà bien du mal en un moment.

CHATTERTON, *faisant asseoir le Quaker.*

Au nom de Dieu ! ne sortez pas que je ne sache

ce qu'elle a contre moi. Cela me trouble affreusement.

KITTY BELL.

Monsieur Bell m'a chargée d'offrir à monsieur Chatterton une chambre plus convenable.

CHATTERTON.

Ah ! rien ne convient mieux que la mienne à mes projets.

KITTY BELL.

Mais quand on ne parle pas de ses projets, on peut inspirer, à la longue, plus de crainte que l'on n'inspirait d'abord d'intérêt, et je...

CHATTERTON.

Et ?...

KITTY BELL.

Il me semble...

LE QUAKER.

Que veux-tu dire ?

KITTY BELL.

Que ces jeunes lords ont en quelque sorte le droit d'être surpris que leur ami les ait quittés pour cacher son nom et sa vie dans une famille aussi simple que la nôtre.

LE QUAKER, *à Chatterton.*

Rassure-toi, ami ; elle veut dire que tu n'avais pas l'air, en arrivant, d'être le riche compagnon de ces riches petits lords.

CHATTERTON, *avec gravité.*

Si l'on m'avait demandé ici ma fortune, mon nom et l'histoire de ma vie, je n'y serais pas entré... Si quelqu'un me les demandait aujourd'hui, j'en sortirais.

LE QUAKER.

Un silence qui vient de l'orgueil peut être mal compris ; tu le vois.

CHATTERTON *va pour répondre, puis y renonce et s'écrie.*

Une torture de plus dans un martyr, qu'importe !

(*Il se retire en fuyant.*)

KITTY BELL, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! pourquoi s'est-il enfui de la sorte ? Les premières paroles que je lui adresse lui causent du chagrin !... mais en suis-je responsable ? aussi !... Pourquoi est-il venu ici ?... je n'y comprends plus rien ! je veux le savoir !... Toute ma famille est troublée pour lui et par lui ! Que leur ai-je fait à tous ? Pourquoi l'avez-vous amené ici et non ailleurs, vous ? — Je n'aurais jamais dû me montrer, et je voudrais ne les avoir jamais vus.

LE QUAKER, *avec impatience et chagrin.*

Mais c'était à moi seul qu'il fallait dire cela. Je ne m'offense ni ne me désole, moi. Mais à lui, quelle faute ?

KITTY BELL.

Mais, mon ami, les avez-vous entendus, ces jeunes gens? — O mon Dieu! comment se fait-il qu'ils aient la puissance de troubler ainsi une vie que le Sauveur même eût bénie? — Dites, vous qui êtes un homme, vous qui n'êtes point de ces méchants désœuvrés, vous qui êtes grave et bon, vous qui pensez qu'il y a une âme et un Dieu; dites, mon ami, comment donc doit vivre une femme? Où donc faut-il se cacher? Je me taisais, je baissais les yeux, j'avais étendu sur moi la solitude comme un voile, et ils l'ont déchiré. Je me croyais ignorée, et j'étais connue comme une de leurs femmes; respectée, et j'étais l'objet d'un pari. A quoi donc m'ont servi mes deux enfants, toujours à mes côtés, comme des anges gardiens? A quoi m'a servi la gravité de ma retraite? Quelle femme sera honorée, grand Dieu! si je n'ai pu l'être, et s'il suffit aux jeunes gens de la voir passer dans la rue, pour s'emparer de son nom, et s'en jouer comme d'une balle qu'ils se jettent l'un à l'autre?

(La voix lui manque. Elle pleure.)

Oh! mon ami, mon ami! obtenez qu'ils ne reviennent jamais dans ma maison.

LE QUAKER.

Qui donc?

KITTY BELL.

Mais eux... eux tous... tout le monde.

LE QUAKER.

Comment?

KITTY BELL.

Et lui aussi;... oui lui.

(Elle fond en larmes.)

LE QUAKER.

Mais tu veux donc le tuer? Après tout, qu'a-t-il fait?

KITTY, avec agitation.

Oh! mon Dieu! moi, le tuer! — moi qui voudrais... Oh! Seigneur! mon Dieu! Vous que je prie sans cesse, vous savez si j'ai voulu le tuer? mais je vous parle et je ne sais si vous m'entendez. Je vous ouvre mon cœur et vous ne me dites pas que vous y lisez. — Et si votre regard y a lu, comment savoir si vous n'êtes pas mécontent? Ah! mon ami... J'ai là quelque chose que je voudrais dire... Ah! si mon père vivait encore!

(Elle prend la main du Quaker.)

Oui, il y a des moments où je voudrais être catholique, à cause de leur confession. Enfin! Ce n'est autre chose que la confiance; mais la confiance divinisée... j'en aurais besoin!

LE QUAKER.

Ma fille, si ta conscience et la contemplation ne

te soutiennent pas assez, que ne viens-tu donc à moi?

KITTY BELL.

Eh bien! expliquez-moi le trouble où me jette ce jeune homme! Les pleurs que m'arrache, malgré moi, sa vue, oui! sa seule vue!

LE QUAKER.

Oh! femme! faible femme! au nom de Dieu, cache tes larmes, car le voilà.

KITTY BELL.

Oh! Dieu! son visage est renversé!

CHATTERTON, rentrant comme un fou, sans chapeau.

Il traverse la chambre et marche en parlant sans voir personne.

.... Et d'ailleurs, et d'ailleurs, ils ne possèdent pas plus leurs richesses que je ne possède cette chambre. — Le monde n'est qu'un mot. — On peut perdre ou gagner le monde sur parole, en un quart d'heure! Nous ne possédons tous que nos six pieds, c'est le vieux Will qui l'a dit. — Je vous rendrai votre chambre, quand vous voudrez; j'en veux une encore plus petite. Pourtant, je voulais attendre encore le succès d'une certaine lettre. Mais n'en parlons plus.

(Il se jette dans un fauteuil.)

LE QUAKER se lève et va à lui, lui prenant la tête.

(A demi voix.)

Tais-toi, ami, tais-toi, arrête. — Calme, calme ta tête brûlante. Laisse passer en silence tes emportements, et n'épouvante pas cette jeune femme qui t'est étrangère.

CHATTERTON se lève vivement sur le mot : étrangère, et dit avec une ironie frémissante.

Il n'y a personne sur la terre à présent qui ne me soit étranger. Devant tout le monde je dois saluer et me taire. Quand je parle, c'est une hardiesse bien inconvenante, et dont je dois demander humblement pardon... Je ne voulais qu'un peu de repos dans cette maison, le temps d'achever, de coudre l'une à l'autre quelques pages que j'adois; à peu près comme un menuisier doit à l'ébéniste quelques planches péniblement passées au rabot. — Je suis ouvrier en livres, voilà tout. — Je n'ai pas besoin d'un plus grand atelier que le mien, et M. Bell s'est trop attendri de l'amitié de lord Talbot pour moi. Lord Talbot, on peut l'aimer ici, cela se conçoit. — Mais son amitié pour moi, ce n'est rien. Cela repose sur une ancienne idée que je lui ôterai d'un mot; sur un vieux chiffre que je rayerai de sa tête, et que mon père a emporté dans le pli de son linceul; un chiffre assez considérable; ma foi, et qui me valait beaucoup de révérences et de serrements de main. — Mais tout cela est fini, je suis ouvrier en livres. — Adieu, madame,

adieu, monsieur. Ha! ha! — Je perds bien du temps! A l'ouvrage, à l'ouvrage!

(*Il monte à grands pas l'escalier de sa chambre, et s'y enferme.*)

SCÈNE V.

LE QUAKER, KITTY BELL, *consternés.*

LE QUAKER.

Tu es remplie d'épouvante, Kitty?

KITTY BELL.

C'est vrai.

LE QUAKER.

Et moi aussi.

KITTY BELL.

Vous aussi? — Vous si fort, vous que rien n'a jamais ému devant moi? — Mon Dieu! qu'y a-t-il donc ici que je ne puis comprendre? Ce jeune homme nous a tous trompés; il s'est glissé ici comme un pauvre, et il est riche! Ces jeunes gens ne lui ont-ils pas parlé comme à leur égal? Qu'est-il venu faire ici? qu'a-t-il voulu en se faisant plaindre? Pourtant, ce qu'il dit a l'air vrai, et lui a l'air bien malheureux.

LE QUAKER.

Il serait bon que ce jeune homme mourût.

KITTY BELL.

Mourir! pourquoi?

LE QUAKER.

Parce que mieux vaut la mort que la folie.

KITTY BELL.

Et vous croyez... ah! le cœur me manque.

(*Elle tombe assise.*)

LE QUAKER.

Que la plus forte raison ne tiendrait pas à ce qu'il souffre. — Je dois te dire toute ma pensée, Kitty Bell, et il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant, tu as fait, sans le vouloir, beaucoup de mal autour de toi.

KITTY BELL.

Puissances du ciel! est-ce possible?

LE QUAKER.

Écoute, écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas? Eh bien! sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi, inspiré par la plus belle vertu qui siège à la droite de Dieu, la pitié. — Ce jeune homme dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la poésie, comme dans une serre brûlante, a conservé le cœur naïf d'un enfant. Il n'a

plus de famille, et, sans se l'avouer, il en cherche une; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui, et peut-être s'est habitué à s'inspirer de ta vue et de ta grâce maternelle. La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur, que le sommeil sous la blanche tubéreuse; ce n'est pas ta faute, si, repoussé de tous côtés, il s'est cru heureux d'un accueil bienveillant; mais enfin cette existence de sympathie silencieuse et profonde est devenue la sienne. — Te crois-tu bien le droit de la lui ôter?

KITTY BELL.

Hélas! croyez-vous donc qu'il ne nous ait pas trompés?

LE QUAKER.

Lovelace avait plus de dix-huit ans, Kitty. Et ne lis-tu pas sur le front de Chatterton la timidité de la misère? Moi, je l'ai sondée, elle est profonde.

KITTY BELL.

Oh! mon Dieu! quel mal a dû lui faire ce que j'ai dit tout à l'heure!

LE QUAKER.

Je le crois, madame.

KITTY BELL.

Madame? — Ah! ne vous fâchez pas. Si vous saviez ce que j'ai fait et ce que j'allais faire!

LE QUAKER.

Je veux bien le savoir.

KITTY BELL.

Je me suis cachée de mon mari, pour quelques sommes que j'ai données pour monsieur Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment même j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune homme. Oh! que je vous remercie de m'avoir épargné cette mauvaise action. Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas?

LE QUAKER.

Il en aurait fait un, lui, plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse, maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau, et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort: c'est l'obstiné suicide.

KITTY BELL.

Oh! que le Seigneur lui pardonne! serait-ce vrai?

(*Elle se cache la tête pour pleurer.*)

LE QUAKER.

Je dis obstiné, parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

KITTY BELL.

En est-il là ? En êtes-vous sûr ? Dites-moi vrai ! dites-moi tout. Je ne veux pas qu'il meure ! — Qu'a-t-il fait ? que veut-il ? Un homme si jeune ! une âme céleste ! la bonté des anges ! la candeur des enfants ! une âme tout éclatante de pureté, tomber ainsi dans le crime des crimes, celui que Christ hésiterait lui-même à pardonner. Non, cela ne sera pas, il ne se tuera pas. Que lui faut-il ? est-ce de l'argent ? Eh bien ! j'en aurai. — Nous en trouverons bien quelque part pour lui. Tenez, tenez, voilà des bijoux, que jamais je n'ai daigné porter, prenez-les, vendez tout. — Se tuer ? Là, devant moi, et mes enfants ! — Vendez, vendez, je dirai ce que je pourrai. Je recommencerai à me cacher ; enfin je ferai mon crime aussi, moi ; je mentirai : voilà tout.

LE QUAKER.

Tes mains ! tes mains ! ma fille, que je les adore.

(*Il baise ses deux mains réunies.*)

Tes fautes sont innocentes, et, pour cacher ton mensonge miséricordieux, les saintes tes sœurs étendraient leurs voiles ; mais garde tes bijoux, c'est un homme à mourir vingt fois devant un or qu'il n'aurait pas gagné ou tenu de sa famille. J'essayerais bien inutilement de lutter contre sa faute unique, vice presque vertueux, noble imper-

fection, péché sublime : l'orgueil de la pauvreté.

KITTY BELL.

Mais n'a-t-il pas parlé d'une lettre qu'il aurait écrite à quelqu'un dont il attendrait du secours ?

LE QUAKER.

Ah ! c'est vrai ! Cela était échappé à mon esprit, mais ton cœur avait entendu. Oui, voilà une ancre de miséricorde. Je m'y appuierai avec lui.

(*Il veut sortir.*)

KITTY BELL.

Mais... que voulait-il dire en parlant de lord Talbot : *On peut l'aimer ici, cela se conçoit.*

LE QUAKER.

Ne songe point à ce mot-là ! Un esprit absorbé comme le sien dans ses travaux et ses peines, est inaccessible aux petitessees d'un dépit jaloux, et plus encore aux vaines fatuités de ces coureurs d'aventures. Que voudrait dire cela ? Il faudrait donc supposer qu'il regarde ce Talbot comme essayant ses séductions près de Kitty Bell et avec succès, et supposer que Chatterton se croit le droit d'en être jaloux ; supposer que ce charme d'intimité serait devenu en lui une passion ?... Si cela était...

KITTY BELL.

Oh ! ne me dites plus rien... laissez-moi m'enfuir. (*Elle se sauve en fermant ses oreilles, et il la poursuit de sa voix.*)

LE QUAKER.

Si cela était. Ma foi ! j'aimerais mieux le laisser mourir.

ACTE TROISIÈME.

La chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu, un lit misérable et en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHATTERTON.

(Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.)

Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon ! de saluer et de serrer la main ! toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme, et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'invoque, et dans le fantôme de ceux que j'invente ! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre ; le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les divertir ou leur faire pitié ; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie ! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir ! S'il a des bles-

sures, tant mieux ! il a plus de prix ; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher !

(Il se lève.)

Lève-toi, créature de Dieu, faite à son image, et admire-toi encore dans cette condition !

(Il rit et se rassied.)

(Une vieille horloge sonne une demi-heure : deux coups.)

— Non, non !

L'heure t'avertit ; assieds-toi, et travaille, malheureux ! Tu perds ton temps en réfléchissant ; tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien ? un pauvre !

Chaque minute de recueillement est un vol que tu te fais ; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée, grand Dieu ! ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling ; la pensée n'a pas cours sur la place.

O loin de moi ! — Loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé ! Mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre ! Détourne-toi ! détourne-toi ! car à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu ; et si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu ! oui, perdu ! sans espoir ! — Arrêté ! jugé ! condamné ! jeté en prison !

Oh ! dégradation ! oh ! honteux travail !

(Il écrit.)

Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien ! ne puis-je cesser d'avoir cette idée ?

(Long silence.)

J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil. De l'orgueil de quoi ? je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas ? Je crois que c'est pour les femmes. Nous posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles te prennent pour un trône, ô Publicité ! vile Publicité, toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien ! par le Ciel, elles ont raison. Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh ! si elle m'eût aimé !

(Il s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.)

Écris donc, malheureux, évoque donc ta volonté ! — Pourquoi est-elle si faible ? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête ! — Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi ! — Jusqu'ici je l'avais toujours vu partir avant son maître, il lui fallait un frein, et cette nuit c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah ! ah ! l'immortel ! Ah ! ah ! le rude maître du corps ! Esprit superbe, seriez-vous palarysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée ? suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre ?

(Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.)

L'épais brouillard ! il est tendu au dehors de ma fenêtre comme un rideau blanc, ou comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit de sa mort.

(L'horloge sonne trois quarts.)

Encore ! le temps me presse ; et rien n'est écrit !

(Il lit.)

Harold ! Harold !... ô Christ ! Harold... le duc Guillaume...

Eh ! que me fait cet Harold, je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela.

(Il déchire le manuscrit en parlant. — Un peu de délire le prend.)

J'ai fait le catholique ; j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappeur n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dor-

ment, moi j'en ai un où je travaille pour de l'argent.

(Il porte la main à sa tête.)

Où vais-je ? où vais-je ? Le mot entraîne l'idée malgré elle.... O Ciel ! la folie ne marche-t-elle pas ainsi ? Voilà qui peut épouvanter le plus brave..... Allons ! calme-toi. — Je relisais ceci..... Oui !..... Ce poème-là n'est pas assez beau !..... Écrit trop vite ! — Écrit pour vivre ! — O supplice ! La bataille d'Ilastings !..... — Les vieux Saxons !.... Les jeunes Normands !.... Me suis-je intéressé à cela ? non. Et pourquoi donc en as-tu parlé ? — Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois. — Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son ancre, la Foi, son calice, la Charité, ses pauvres enfants ; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au Poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi ! moi qui sens cela, je ne lui répondrais pas ! Si ! par le Ciel ! je lui répondrai. Je frapperai du fouet les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémie-Milles et Warton.

Ah ! misérable ! Mais.... c'est la Satire ? tu deviens méchant.

(Il pleure longtemps avec désolation.)

Écris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père.

(Il s'arrête.)

(Il prend une tabatière sur sa table.)

Le voilà mon père ! — Vous voilà ! Bon vieux marin ! Franc capitaine de haut-bord, vous dormiez la nuit, vous, et le jour vous vous battiez ! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc ? s'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent je ne l'ai plus, et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais vous qui étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre, et que vous n'en aviez pas à me laisser ; pourquoi m'avez-vous créé ?

(Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.)

Ah ! pardon, pardon, mon père ! mon vieux père en cheveux blancs ! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux ! — C'est ma faute ! j'ai cru être

poète ! C'est ma faute ; mais je vous assure que votre nom n'ira pas en prison ! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium ! si j'ai par trop faim..... Je ne mangerai pas, je boirai.

(Il fonde en larmes sur la tabatière où est le portrait.)

Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor !

(Cachant l'opium.)

Et pourquoi ? Ne suis-je donc pas libre ? plus libre que jamais ? — Caton n'a pas caché son épée. Reste comme tu es, Romain, et regarde en face.

(Il pose l'opium au milieu de sa table.)

SCÈNE II.

CHATTERTON, LE QUAKER.

LE QUAKER, *jetant les yeux sur la fiole.*

Ab !

CHATTERTON.

Eh bien ?

LE QUAKER.

Je connais cette liqueur. — Il y a là au moins soixante grains d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation qui te plairait d'abord assez comme poète, et puis un peu de délire, et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien longtemps seul, Chatterton.

(Le Quaker pose le flacon sur la table, Chatterton le reprend à la dérobée.)

CHATTERTON.

Etsi je veux rester seul pour toujours, n'en ai-je pas le droit ?

LE QUAKER.

(Il s'assied sur le lit ; Chatterton reste debout, les yeux fixes et hagards.)

Les païens disaient cela.

CHATTERTON.

Qu'on me donne une heure de bonheur, et je redeviendrai un excellent chrétien. Ce que... ce que vous craignez, les Stoïciens l'appelaient : *sortie raisonnable*.

LE QUAKER.

C'est vrai ; et ils disaient même que les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait bien en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami, que la fortune change souvent et peut beaucoup, et que si elle peut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

CHATTERTON.

Mais aussi elle ne peut rien contre un mort. Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.

LE QUAKER.

Tu as bien raison ; mais seulement c'est un peu poltron. — S'aller cacher sous une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

CHATTERTON.

Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués ?

LE QUAKER.

Quand ce ne serait que Néron.

CHATTERTON.

Aussi sa lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches, et c'est le seul nom d'empereur populaire en Italie.

LE QUAKER.

Cela fait bien l'éloge de la popularité. — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivre ton projet, parce que cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trouvera d'assez impies pour égayer le public par d'agréables bouffonneries sur le récit de ta mort, et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux ; tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de cet os vide de la gloire que vous rongez. C'est généreux.

CHATTERTON.

Vous me donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

LE QUAKER, *à part.*

Cette corde vibre encore. Voyons ce que j'en tirerai.

(A Chatterton.)

On sait d'autant mieux ton nom, que tu l'as voulu cacher.

CHATTERTON.

Vraiment ? Je suis bien aise de savoir cela. — Eh bien ! on le prononcera plus librement après moi.

LE QUAKER, *à part.*

Toutes les routes le ramènent à son idée fixe.

(Haut.)

Mais il m'avait semblé ce matin que tu espérais quelque chose d'une lettre ?

CHATTERTON.

Oui, j'avais écrit au lord-maire, monsieur Beckford, qui a connu mon père assez intimement. On m'avait souvent offert sa protection, je l'avais toujours refusée parce que je n'aime pas être protégé. — Je comptais sur des idées pour vivre. Quelle folie ! — Hier elles m'ont manqué toutes ; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.

LE QUAKER.

Monsieur Beckford passe pour le plus honnête homme et l'un des plus éclairés de Londres. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu renoncé depuis ?

CHATTERTON.

Il m'a suffi depuis de la vue d'un homme.

LE QUAKER.

Essaye de la vue d'un sage après celle d'un fou.
— Que t'importe ?

CHATTERTON.

Eh ! pourquoi ces retards ? Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés, le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix. Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma chair : le remords de s'être inutilement abaissé ? — Je veux *sortir raisonnablement*. J'y suis forcé.

LE QUAKER se lève.

Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire. Écoute ! Chatterton, je suis très-vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la république universelle de Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton ! Chatterton ! Tu peux perdre ton âme, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. — Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que ton infortune vient d'attirer comme les Écossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira ; et cela, comme toi, sans être en état de grâce et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton ! Chatterton ! Tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas ; tu seras jugé selon tes malheurs et ton désespoir et tu peux espérer miséricorde, mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

CHATTERTON.

Mon Dieu ! mon ami, mon père, que voulez-vous dire.... ? serait-ce donc.... ? levez-vous... vous me faites honte... serait-ce.... ?

LE QUAKER.

Grâce ! car si tu meurs, elle mourra...

CHATTERTON.

Mais qui donc ?

LE QUAKER.

Parce qu'elle est faible de corps et d'âme, forte de cœur seulement.

CHATTERTON.

Nommez-la ! aurais-je osé croire... ?

LE QUAKER. *Il se relève.*

Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux ! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide ; ce sera moi qui te tuerai.

CHATTERTON.

Est-ce donc... ?

LE QUAKER.

Oui, la femme de mon vieil ami, de ton hôte..... la mère des beaux enfants.

CHATTERTON.

Kitty Bell !

LE QUAKER.

Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore ?

CHATTERTON, *tombant dans les bras du Quaker.*

Hélas ! je ne puis donc plus vivre ni mourir ?

LE QUAKER, *fortement.*

Il faut vivre, te taire et prier Dieu !

SCÈNE III.

(L'arrière-boutique.)

KITTY BELL, LE QUAKER.

KITTY sort seule de sa chambre et regarde dans la salle.

Personne ! — Venez, mes enfants !

— Il ne faut jamais se cacher, si ce n'est pour faire le bien.

Allez vite chez lui ! portez-lui...

(Au Quaker.)

Je reviens, mon ami, je reviens vous écouter.

(A ses enfants.)

Portez-lui tous vos fruits. — Ne dites pas que je vous envoie, et montez sans faire de bruit. — Bien ! bien !

(Les deux enfants, portant un panier, montent doucement l'escalier et entrent dans la chambre de Chatterton.)

(Quand ils sont en haut.)

Eh bien ! mon ami, vous croyez donc que le bon lord-maire lui fera du bien. Oh ! mon ami, je consentirai à tout ce que vous voudrez me conseiller !

LE QUAKER.

Oui, il sera nécessaire que dans peu de temps il aille habiter une autre maison, peut-être même hors de Londres.

KITTY BELL.

Soit à jamais bénie la maison où il sera heureux, puisqu'il ne peut l'être dans la mienne ! Mais qu'il vive, ce sera assez pour moi.

LE QUAKER.

Je ne lui parlerai pas à présent de cette résolution ; je l'y préparerai par degrés.

KITTY BELL, *avant pour que le Quaker n'y consente.*

Si vous voulez, je lui en parlerai, moi.

LE QUAKER.

Pas encore : ce serait trop tôt.

KITTY BELL.

Mais si, comme vous le dites, ce n'est pour lui qu'une habitude à rompre.

LE QUAKER.

Sans doute... il est fort sauvage. — Les auteurs n'aiment que leurs manuscrits... Il ne tient à personne, il n'aime personne... Cependant ce serait trop tôt.

KITTY BELL.

Pourquoi donc trop tôt, si vous pensez que sa présence soit si fatale?

LE QUAKER.

Oui, je le pense, je ne me rétracte pas.

KITTY BELL.

Cependant, si cela est nécessaire, je suis prête à le lui dire à présent ici.

LE QUAKER.

Non, non, ce serait tout perdre.

KITTY BELL, *satisfaites*.

Alors, mon ami, convenez-en, s'il reste ici, je ne puis pas le maltraiter, il faut bien que l'on tâche de le rendre moins malheureux. J'ai envoyé mes enfants pour le distraire; et ils ont voulu absolument lui porter leur goûter, leurs fruits, que sais-je? Est-ce un grand crime à moi, mon ami? en est-ce un à mes enfants?

LE QUAKER, *s'asseyant, se détourne pour essuyer une larme*.

KITTY BELL.

On dit donc qu'il a fait de bien beaux livres? Les avez-vous lus, ses livres?

LE QUAKER, *avec une insouciance affectée*.

Oui, c'est un beau génie.

KITTY BELL.

Et si jeune! est-ce possible? — Ah! vous ne voulez pas me répondre, et vous avez tort, car jamais j'en oublie un mot de vous. Ce matin, par exemple, ici même, ne m'avez-vous pas dit que *rendre à un malheureux un cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère*? — Aussi, je suis bien sûre que vous ne lui avez pas rendu sa bible? — N'est-il pas vrai? avouez-le.

LE QUAKER *lui donne sa bible lentement, en la lui faisant attendre*.

Tiens, mon enfant, comme c'est moi qui te la donne, tu peux la garder.

KITTY BELL. *Elle s'assied à ses pieds à la manière des enfants qui demandent une grâce*.

Oh! mon ami, mon père, votre bonté à quelquefois un air méchant, mais c'est toujours la bonté la meilleure. Vous êtes au-dessus de nous tous par votre prudence; vous pourriez voir à nos pieds tous nos petits orages que vous méprisez, et cependant,

sans en être atteint, vous y prenez part; vous en souffrez par indulgence, et puis vous laissez tomber quelques mots, et les nuages se dissipent, et nous vous rendons grâces, et les larmes s'effacent, et nous sourions, parce que vous l'avez permis.

LE QUAKER *l'embrasse sur le front*.

Mon enfant! ma chère enfant! avec toi, du moins, je suis sûr de n'en avoir pas de regret.

(*On parle.*)

— On vient!... Pourvu que ce ne soit pas un de ses amis. — Ah! c'est ce Talbot, j'en étais sûr.

(*On entend le cor de chasse.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LORD TALBOT, JOHN BELL.

LORD TALBOT.

Oui, oui, je vais les aller joindre tous, qu'ils se réjouissent! moi, je n'ai plus le cœur à leur joie. J'ai assez d'eux, laissez-les souper sans moi. Je me suis assez amusé à les voir se ruiner pour essayer à vouloir me suivre; à présent ce jeu-là m'ennuie. M. Bell, j'ai à vous parler. — Vous ne m'aviez pas dit les chagrins et la pauvreté de mon ami, de Chatterton.

JOHN BELL, *à Kitty Bell*.

Mistress Bell, votre absence est nécessaire... pour un instant.

(*Kitty Bell se retire lentement dans sa chambre.*)

Mais, mylord, ses chagrins, je ne les vois pas; et quant à sa pauvreté, je sais qu'il ne doit rien ici.

LORD TALBOT.

Oh ciel! comment fait-il? Oh! si vous saviez! et vous aussi, bon Quaker, si vous saviez ce que l'on vient de m'apprendre! D'abord ses beaux poèmes ne lui ont pas donné un morceau de pain. — Ceci est tout simple; ce sont des poèmes, et ils sont beaux : c'est le cours naturel des choses. Ensuite, une espèce d'érudit, un misérable, inconnu et méchant, vient de publier (Dieu fasse qu'il l'ignore!) une atroce calomnie. Il a prétendu prouver qu'Harold et tous ses poèmes n'étaient pas de lui. Mais moi, j'attesterai le contraire, moi qui l'ai vu les inventer à mes côtés; là, encore enfant. Je l'attesterai, je l'imprimerai, et je signerai Talbot.

LE QUAKER.

C'est bien, jeune homme.

LORD TALBOT.

Mais ce n'est pas tout. N'avez-vous pas vu rôder chez vous un nommé Skirner?

JOHN BELL.

Oui, oui, je sais; un riche propriétaire de plusieurs maisons dans la Cité.

LORD TALBOT.

C'est cela.

JOHN BELL.

Il est venu hier.

LORD TALBOT.

Eh bien ! il le cherche pour le faire arrêter, lui, trois fois millionnaire, pour quelque pauvre loyer qu'il lui doit. Et Chatterton..... — Oh ! voilà qui est horrible à penser. — Je voudrais, tant cela fait honte au pays, je voudrais pouvoir le dire si bas que l'air ne pût l'entendre. — Approchez tous deux. — Chatterton, pour sortir de chez lui, a promis par écrit et signé..... — Oh ! je l'ai lu..... — Il a signé que tel jour (et ce jour approche) il payerait sa dette, et que, s'il mourait dans l'intervalle, il vendait à l'école de chirurgie... on n'ose pas dire cela... son corps pour la payer ; et le millionnaire a reçu l'écrit !

LE QUAKER.

O misère ! misère sublime !

LORD TALBOT.

Il n'y faut pas songer ; je donnerai tout à son insu ; mais sa tranquillité, la comprenez-vous ?

LE QUAKER.

Et sa fierté, ne la comprends-tu pas ? toi, ami !

LORD TALBOT.

Eh ! monsieur, je le connaissais avant vous, je veux le voir. — Je sais comment il faut lui parler. Il faut le forcer de s'occuper de son avenir... et, d'ailleurs, j'ai quelque chose à réparer.

JOHN BELL.

Diable ! diable ! voilà une méchante affaire ; à le voir si bien avec vous, mylord, j'ai cru que c'était un vrai gentleman, moi ; mais tout cela pourra faire chez moi une esclandre. Tenez, franchement, je désire que ce jeune homme soit averti par vous qu'il ne peut demeurer plus d'un mois ici, mylord.

LORD TALBOT.

N'en parlons plus, monsieur ; j'espère, s'il a la bonté d'y venir, que ma maison le dédommagera de la vôtre.

KITTY BELL *revient timidement.*

Avant que sa seigneurie ne se retire, j'aurais voulu lui demander quelque chose, avec la permission de M. Bell.

JOHN BELL, *se promenant brusquement au fond de la chambre.*

Vous n'avez pas besoin de ma permission. Dites ce qui vous plaira.

KITTY BELL.

Mylord connaît-il M. Beckford, le lord-maire de Londres ?

LORD TALBOT.

Pardieu, madame, je crois même que nous sommes un peu parents ; je le vois toutes les fois que je crois qu'il ne m'ennuiera pas, c'est-à-dire une fois par an. — Il me dit toujours que j'ai des dettes, et pour mon usage je le trouve sot ; mais en général on l'estime.

KITTY BELL.

Monsieur le docteur m'a dit qu'il était plein de sagesse et de bienfaisance.

LORD TALBOT.

A vrai dire, et à parler sérieusement, c'est le plus honnête homme des trois royaumes. Si vous désirez de lui quelque chose... j'irai le voir ce soir même.

KITTY BELL.

Il y a, je crois, ici quelqu'un qui aura affaire à lui, et...

(Ici Chatterton descend de sa chambre avec les deux enfants.)

JOHN BELL.

Que voulez-vous dire ? Êtes-vous folle ?

KITTY BELL, *saluant.*

Rien que ce qui vous plaira.

LORD TALBOT.

Mais laissez-la parler, au moins.

LE QUAKER.

La seule ressource qui reste à Chatterton, c'est cette protection.

LORD TALBOT.

Est-ce pour lui ? j'y cours.

JOHN BELL, *à sa femme.*

Comment donc savez-vous si bien ses affaires ?

LE QUAKER.

Je les lui ai apprises, moi.

JOHN BELL, *à Kitty.*

Si jamais.... !

KITTY BELL.

Oh ! ne vous emportez pas, monsieur, nous ne sommes pas seuls.

JOHN BELL.

Ne parlez plus de ce jeune homme.

(Ici Chatterton, qui a remis les deux enfants entre les mains de leur mère, revient vers la cheminée.)

KITTY BELL.

Comme vous l'ordonnerez.

JOHN BELL.

Mylord, voici votre ami, vous saurez de lui-même ses sentiments.

SCÈNE V.

CHATTERTON, LORD TALBOT, LE QUAKER,
JOHN BELL, KITTY BELL.

(Chatterton a l'air calme et presque heureux. Il jette sur un fauteuil quelques manuscrits.)

LORD TALBOT.

Tom, je reviens pour vous rendre un service; me le permettez-vous?

CHATTERTON, *avec la douceur d'un enfant dans la voix, et ne cessant de regarder Kitty Bell pendant toute la scène.*

Je suis résigné, Georges, à tout ce que l'on voudra, à presque tout.

LORD TALBOT.

Vous avez donc une mauvaise affaire avec ce fripon de Skirner? il veut vous faire arrêter demain?

CHATTERTON.

Je ne le savais pas, mais il a raison.

JOHN BELL, *au Quaker.*

Mylord est trop bon pour lui; voyez son air de hauteur...

LORD TALBOT.

A-t-il raison?

CHATTERTON.

Il a raison selon la loi. C'était hier que je devais le payer, ce devait être avec le prix d'un manuscrit inachevé, j'avais signé cette promesse; si j'ai eu du chagrin, si l'inspiration ne s'est pas présentée à l'heure dite, cela ne le regarde pas.

Oui, je ne devais pas compter à ce point sur mes forces et dater l'arrivée d'une muse et son départ comme on calcul la course d'un cheval. — J'ai manqué de respect à mon âme immortelle, je l'ai louée à l'heure et vendue. — C'est moi qui ai tort, je mérite ce qui en arrivera.

LE QUAKER, *à Kitty.*

Je gagerais qu'il leur semble fou! c'est trop beau pour eux.

LORD TALBOT, *en riant, un peu piqué.*

Ah ça! c'est de peur d'être de mon avis que vous le défendez.

JOHN BELL.

C'est bien vrai, c'est pour contredire.

CHATTERTON.

Non... je pense à présent que tout le monde a raison, excepté les Poètes. La Poésie est une maladie du cerveau. Je ne parle plus de moi, je suis guéri.

LE QUAKER, *à Kitty.*

Je n'aime pas qu'il dise cela.

CHATTERTON.

Je n'écirai plus un vers de ma vie, je vous le jure; quelque chose qui arrive, je n'en écrirai plus un seul.

LE QUAKER, *ne le quittant pas des yeux.*

Hum! il retombe.

LORD TALBOT.

Est-il vrai que vous comptiez sur M. Beckford, mon vieux cousin? je suis surpris que vous n'ayez pas compté sur moi plutôt.

CHATTERTON.

Le lord-maire est à mes yeux le gouvernement, et le gouvernement est l'Angleterre, mylord : c'est sur l'Angleterre que je compte.

LORD TALBOT.

Malgré cela, je lui dirai ce que vous voudrez.

JOHN BELL.

Il ne le mérite guère.

LE QUAKER.

Bien! voilà une rivalité de protections. Le vieux lord voudra mieux protéger que le jeune. Nous y gagnerons peut-être.

(On entend un roulement sur le pavé.)

KITTY BELL.

Il me semble que j'entends une voiture.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE LORD-MAIRE.

(Les jeunes Lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse, pour voir le lord-maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie. On annonce le Lord-maire.)

KITTY BELL.

Il vient lui-même, le lord-maire, pour monsieur Chatterton! Rachel! mes enfants! quel bonheur! embrassez-moi.

(Elle court à eux et les baise avec transport.)

JOHN BELL.

Les femmes ont des accès de folie inexplicables!

LE QUAKER, *à part.*

La mère donne à ses enfants un baiser d'amante sans le savoir.

M. BECKFORD, *parlant haut.*

Ah! ah! voici, je crois, tous ceux que je cherchais réunis. Ah! John Bell, mon féal ami, il fait bon vivre chez vous, ce me semble! car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison. — Mais c'est de leur âge.

JOHN BELL.

Mylord, votre seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. BECKFORD.

Oui, pardieu, Bell, mon ami; c'est la seconde fois que j'y viens... ah! les jolis enfants que voilà!.. Oui, c'est la seconde fois; car la première ce fut pour vous complimenter sur le bel établissement de vos manufactures, et aujourd'hui je trouve cette maison nouvelle plus belle que jamais : c'est votre petite femme qui l'administre, c'est très-bien. — Mon cousin Talbot, vous ne dites rien! je vous ai dérangé, Georges, vous étiez en fête avec vos amis, n'est-ce pas? Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin, mais c'est de votre âge.

LORD TALBOT.

Ne vous occupez pas de moi, mon cher lord.

LORD LAUDERDALE.

C'est ce que nous lui disons tous les jours, mylord.

M. BECKFORD.

Et vous aussi, Lauderdale, et vous, Kingston? toujours avec lui? toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire? Vous ferez tous une mauvaise fin; mais je ne vous en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même?

CHATTERTON.

C'est moi, mylord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD.

Ah! c'est vous, mon cher? venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton? vous vous êtes amusé à faire des vers, mon petit ami, c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé! hé! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens.

CHATTERTON.

Je n'en doute pas, mylord.

M. BECKFORD.

Mais je ne donnais aux muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Jonson : que la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maitresses, mais jamais pour femmes.

(Lauderdale, Kingston et les lords rient.)

LAUDERDALE.

Bravo, mylord! c'est bien vrai!

LE QUAKER.

Il veut le tuer à petit feu.

CHATTERTON.

Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, mylord.

M. BECKFORD.

Votre histoire est celle de mille jeunes gens; vous n'avez rien pu faire de vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons? — Un bon anglais doit-il être utile au pays? — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes?

CHATTERTON, à part.

Pour elle! pour elle! je boirai le calice jusqu'à la lie. — Je crois les comprendre, mylord; — l'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes, sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD.

Pas mal! pas mal! quoiqu'il fasse encore de la Poésie; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre?

(Un moment d'attente.)

CHATTERTON.

Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

LORD TALBOT.

Qu'en dites-vous, mylord? lui donnez-vous tort? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD.

Imagination! mon cher! ou folie, c'est la même chose; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et....

LORD TALBOT.

Mylord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

M. BECKFORD.

Oh! vous vous y intéressez, Georges? eh bien! vous serez content; j'ai fait quelque chose pour

votre protégé, malgré les recherches de Bale... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le Magisterial est un bien bon écrit; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant; que diable! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam, il n'était pas frère du roi; votre père et vous, n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vérité. C'est un commencement, vous ne me quittez pas et je vous surveillerai de près.

CHATTERTON; *il hésite un moment, puis après avoir regardé Kitty.*

Je consens à tout, mylord.

LORD LAUDERDALE.

Que mylord est bon!

JOHN BELL.

Voulez-vous accepter le premier toast, mylord?

KITTY BELL, à sa fille.

Allez lui baiser la main.

LE QUAKER, serrant la main à Chatterton.

Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT.

J'étais sûr de mon gros cousin, Tom. — Allons, j'ai tant fait qu'il est à bon port.

M. BECKFORD.

John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

LORD TALBOT.

Parbleu, tout ira, jusqu'au Quaker. — Ma foi, mylord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille; allons, — n'y pensons plus.

JOHN BELL.

Nous allons tous conduire mylord.

(*A Kitty Bell.*)

— Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux.

(*Elle va vers sa chambre.*)

CHATTERTON, au Quaker.

N'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez?

(*Tout haut à lord Beckford.*)

Mylord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. BECKFORD.

Bien, bien, il se corrige de la Poésie, c'est bien.

(*Ils sortent.*)

JOHN BELL revient à sa femme brusquement.

Mais rentrez donc chez vous, et souvenez-vous que je vous attends.

(*Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment, et regarde Chatterton avec inquiétude.*)

A. DE VIGNY.

KITTY BELL, à part.

Pourquoi veut-il rester seul, mon Dieu!

SCÈNE VII.

CHATTERTON seul, se promenant.

Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses? Ah! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière, je les reconnais là! — Sera cette place? quelque emploi de commis? tant mieux, cela est honorable! Je pourrai vivre, sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le Quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle! Kitty Bell, je ne la tperai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire? j'en doute: ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent; et pour être si aimante, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne lui eût pas dit. Le Quaker y eût veillé, il pense à tout. Et à présent pourquoi vivre? pour qui?... — pour qu'elle vive, c'est assez... allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci...

(*Il lit le journal.*)

« Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... » Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine du dixième siècle, nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... signé... Bale!... » Bale? Qu'est-ce que cela? que lui ai-je fait? — De quel égoût sort ce serpent?

Quoi! mon nom est étouffé, ma gloire éteinte, mon honneur perdu! — Voilà le juge!... Et le bienfaiteur!... voyons, qu'offre-t-il...

(*Il décachette la lettre, lit... et s'écrit avec indignation.*)

Une place de premier valet de chambre dans sa maison!...

Ah!... pays damné! terre du dédain! sois maudite à jamais!

(*Prenant la fiole d'opium.*)

O mon âme, je t'avais vendue! je te rachète avec ceci.

(*Il boit l'opium.*)

— Skirner sera payé! — Libre de tous! égal à

tous à présent! — Salut, première heure de repos que j'ai goûtée! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut! — Adieu humiliation, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu! O quel bonheur, je vous dis adieu! — Si l'on savait! si l'on savait ce bonheur que j'ai..., on n'hésiterait pas si longtemps! — O mort, Ange de délivrance, que ta paix est douce! j'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, Ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre.

(*Il jette au feu tous ses papiers.*)

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi!

(*Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses Poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.*)

SCÈNE VIII.

CHATTERTON, KITTY BELL.

(*Kitty Bell sort lentement de sa chambre, s'arrête, observe Chatterton, et va se placer entre la cheminée et lui. — Il cesse tout à coup de déchirer ses papiers.*)

KITTY BELL, à part.

Que fait-il donc? je n'oserai jamais lui parler! Que brûle-t-il? cette flamme me fait peur, et son visage éclairé par elle est lugubre.

(*A Chatterton.*)

N'allez-vous pas rejoindre mylord?

CHATTERTON *laisse tomber ses papiers; tout son corps frémit.*

Déjà! — Ah! c'est vous! — Ah! madame! à genoux! par pitié! oubliez-moi.

KITTY BELL.

Eh! mon Dieu! pourquoi cela? qu'avez-vous fait?

CHATTERTON.

Je vais partir. — Adieu! — Tenez, madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus longtemps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là; franchement ils n'aiment rien; ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous.

KITTY BELL.

Mon Dieu! pourquoi dites-vous : j'ai été?

CHATTERTON.

Parce que je ne veux plus être Poète; vous le voyez, j'ai déchiré tout. — Ce que je serai ne vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu! — Écoutez-moi!... Vous avez une famille charmante! aimez-vous vos enfants?

KITTY BELL.

Plus que ma vie assurément.

CHATTERTON.

Aimez donc votre vie pour ceux à qui vous l'avez donnée.

KITTY BELL.

Hélas! ce n'est que pour eux que je l'aime.

CHATTERTON.

Eh! quoi de plus beau dans le monde, ô Kitty Bell! Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine charité.

KITTY BELL.

Ils me quitteront un jour.

CHATTERTON.

Rien ne vaut cela pour vous! — C'est là le vrai dans la vie! Voilà un amour sans trouble et sans peur. En eux est le sang de votre sang, l'âme de votre âme : aimez-les, madame, uniquement et pardessus tout. Promettez-le-moi!

KITTY BELL.

Mon Dieu! vos yeux sont pleins de larmes, et vous souriez.

CHATTERTON.

Puissent vos beaux yeux ne jamais pleurer et vos lèvres sourire sans cesse! O Kitty! ne laissez entrer en vous aucun chagrin étranger à votre paisible famille.

KITTY BELL.

Hélas! cela dépend-il de nous?

CHATTERTON.

Oui! oui!... Il y a des idées avec lesquelles on peut fermer son cœur. — Demandez-en au Quaker, il vous en donnera. — Je n'ai pas le temps, moi; laissez-moi sortir.

(*Il marche vers sa chambre.*)

KITTY BELL.

Mon Dieu! comme vous souffrez!

CHATTERTON.

Au contraire. — Je suis guéri. — Seulement j'ai la tête brûlante. Ah! bonté! bonté! tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

KITTY BELL.

De quelle bonté parlez-vous? Est-ce de la vôtre?

CHATTERTON.

Les femmes sont dupes de leur bonté. C'est par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-haut? J'en suis certain. Que faites-vous ici?

KITTY BELL, *émue profondément, et l'air hagard.*

A présent, quand toute la terre m'attendrait, j'y resterais.

CHATTERTON.

Tout à l'heure, je vous suivrai. — Adieu! adieu!

KITTY BELL, *l'arrêtant.*

Vous ne viendrez pas.

CHATTERTON.

J'irai. — J'irai.

KITTY BELL.

Oh! vous ne voulez pas venir.

CHATTERTON.

Madame! cette maison est à vous, mais cette heure m'appartient.

KITTY BELL.

Qu'en voulez-vous faire?

CHATTERTON.

Laissez-moi, Kitty. Les hommes ont des moments où ils ne peuvent plus se courber à votre taille et s'adoucir la voix pour vous. Kitty Bell, laissez-moi.

KITTY BELL.

Jamais je ne serai heureuse, si je vous laisse ainsi, monsieur.

CHATTERTON.

Venez-vous pour ma punition? Quel mauvais génie vous envoie?

KITTY BELL.

Une épouvante inexplicable.

CHATTERTON.

Vous serez plus épouvantée, si vous restez.

KITTY BELL.

Avez-vous de mauvais desseins, grand Dieu?

CHATTERTON.

Ne vous en ai-je pas dit assez? Comment êtes-vous là?

KITTY BELL.

Eh! comment n'y serais-je plus?

CHATTERTON.

Parce que je vous aime, Kitty.

KITTY BELL.

Ah! monsieur, si vous me le dites, c'est que vous voulez mourir.

CHATTERTON.

J'en ai le droit, de mourir. — Je le jure devant vous, et je le soutiendrai devant Dieu!

KITTY BELL.

Et moi, je vous jure que c'est un crime; ne le commettez pas.

CHATTERTON.

Il le faut, Kitty, je suis condamné.

KITTY BELL.

Attendez seulement un jour pour penser à votre âme.

CHATTERTON.

Il n'y a rien que je n'aie pensé, Kitty.

KITTY BELL.

Une heure seulement pour prier.

CHATTERTON.

Je ne peux plus prier.

KITTY BELL.

Et moi! je vous prie pour moi-même. Cela me tuera.

CHATTERTON.

Je vous ai avertie! il n'est plus temps.

KITTY BELL.

Et si je vous aime, moi!

CHATTERTON.

Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait de mourir; c'est pour cela que Dieu peut me pardonner.

KITTY BELL.

Qu'avez-vous donc fait?

CHATTERTON.

Il n'est plus temps, Kitty; c'est un mort qui vous parle.

KITTY BELL, *à genoux, les mains au ciel.*

Puissances du ciel! grâce pour lui.

CHATTERTON.

Allez-vous-en... Adieu!

KITTY BELL, *tombant.*

Je ne le puis plus...

CHATTERTON.

Eh bien donc! prie pour moi sur la terre et dans le ciel.

(Il la baise au front et remonte l'escalier en chancelant; il ouvre sa porte et tombe dans sa chambre.)

KITTY BELL.

Ha! — Grand Dieu!

(Elle trouve la fiole.)

Qu'est-ce que cela? — Mon Dieu! pardonnez-lui.

SCÈNE IX.

KITTY BELL, LE QUAKER.

LE QUAKER, *accourant.*

Vous êtes perdue... Que faites-vous ici?

KITTY BELL, *renversée sur les marches de l'escalier.*

Montez vite! montez, monsieur, il va mourir; sauvez-le... s'il est temps.

LE QUAKER, *en montant à grands pas, à Kitty Bell.*

Reste, reste, mon enfant, ne me suis pas.

(Il entre chez Chatterton, et s'enferme avec lui.

On devine des soupirs de Chatterton et des paroles d'encouragement du Quaker. Kitty

Bell monte à demi évanouie en s'accrochant à la rampe de chaque marche ; elle fait effort pour tirer à elle la porte, qui résiste et s'ouvre enfin. On voit Chatterton mourant et tombé sur le bras du Quaker. Elle crie, glisse à demi morte sur la rampe de l'escalier, et tombe sur la dernière marche.)

(On entend John Bell appeler de la salle voisine.)

JOHN BELL.

Mistress Bell !

(Kitty se lève tout à coup comme par ressort.)

JOHN BELL, une seconde fois.

Mistress Bell !

(Elle se met en marche et vient s'asseoir lisant sa bible et balbutiant tout bas des paroles qu'on n'entend pas. Ses enfants accourent et s'attachent à sa robe.)

LE QUAKER, du haut de l'escalier.

L'a-t-elle vu mourir ? l'a-t-elle vu ?

(Il va près d'elle.)

Ma fille ! ma fille !

JOHN BELL, entrant violemment, et montant deux marches de l'escalier.

Que fait-elle ici ? Où est ce jeune homme ? Ma volonté est qu'on l'emmène !

LE QUAKER.

Dites qu'en l'emporte, il est mort.

JOHN BELL.

Mort !

LE QUAKER.

Oui, mort à dix-huit ans ! Vous l'avez tous si bien reçu, étonnez-vous qu'il soit parti !

JOHN BELL.

Mais...

LE QUAKER.

Arrêtez, monsieur, c'est assez d'effroi pour une femme.

(Il la regarde et la voit mourante.)

Monsieur, emmenez ses enfants ! Vite, qu'ils ne la voient pas.

(Il arrache les enfants des pieds de Kitty, les passe à John Bell, et prend leur mère dans ses bras. John Bell les prend à part et reste stupéfait. Kitty Bell meurt dans les bras du Quaker.)

JOHN BELL, avec épouvante.

Eh bien ! eh bien ! Kitty ! Kitty ! qu'avez-vous ?

(Il s'arrête en voyant le Quaker s'agenouiller.)

LE QUAKER, à genoux.

Oh ! dans ton sein ! dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs.

SUR

LES REPRÉSENTATIONS

DU

DRAME,

JOUR LE 12 FÉVRIER 1855.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de parler du succès de ce drame ; il a été au delà des espérances les plus exagérées de ceux qui voulaient bien le souhaiter. Malgré la conscience qu'on ne peut s'empêcher d'avoir de ce qu'il y a de passager dans l'éclat du théâtre, il y a aussi quelque chose de grand, de grave et presque religieux dans cette alliance contractée avec l'assemblée dont on est entendu, et c'est une solennelle récompense des fatigues de l'esprit. — Aussi serait-il injuste de ne pas nommer les interprètes à qui l'on a confié ses idées, dans un livre qui sera plus durable que les représentations du drame qu'il renferme. Pour moi, j'ai toujours pensé que l'on ne saurait rendre trop hautement justice aux acteurs, eux dont l'art difficile s'unit à celui du poète dramatique, et complète son œuvre. — Ils parlent, ils combattent pour lui, et offrent leur poitrine aux coups qu'il va recevoir, peut-être ; ils vont à la conquête de la gloire solide qu'il conserve, et n'ont pour eux que celle d'un moment. Séparés du monde, qui leur est bien sévère, leurs travaux sont perpétuels, et leur triomphe va peu au delà de leur existence. Comment ne pas constater le souvenir des efforts qu'ils font tous, et ne pas écrire ce que signerait chacun de ces spectateurs qui les applaudissent avec ivresse ?

Jamais aucune pièce de théâtre ne fut mieux jouée, je crois, que ne l'a été celle-ci, et le mérite en est grand ; car, derrière le drame écrit, il y a comme un second drame que l'écriture n'atteint pas, et que n'expriment pas les paroles. Ce drame repose dans le mystérieux amour de Chatterton et de Kitty Bell ; cet

amour qui se devine toujours et ne se dit jamais ; cet amour de deux êtres si purs qu'ils n'oseront jamais se parler, ni rester seuls qu'au moment de la mort ; amour qui n'a pour expression que de timides regards, pour message qu'une Bible, pour messagers que deux enfants, pour caresses que la trace des lèvres et des larmes que ces fronts innocents portent de la jeune mère au jeune poète ; amour que le Quaker repousse toujours d'une main tremblante et gronde d'une voix attendrie. Ces rigueurs paternelles, ces tendresses voilées ont été exprimées et nuancées avec une perfection rare et un goût exquis. Assez d'autres se chargeront de juger et de critiquer les acteurs ; moi je me plais à dire ce qu'ils avaient à vaincre, et en quoi ils ont réussi.

L'onction et la sérénité d'une vie sainte et courageuse, la douce gravité du Quaker, la profondeur de sa prudence, la chaleur passionnée de ses sympathies et de ses prières, tout ce qu'il y a de sacré et de puissant dans son intervention paternelle, a été parfaitement exprimé par le talent savant et expérimenté de M. Joanny. Ses cheveux blancs, son aspect vénérable et bon, ajoutaient à son habileté consommée la naïveté d'une réalisation complète.

Un homme très-jeune encore, M. Geffroy, a accepté et hardiment abordé les difficultés sans nombre d'un rôle qui, à lui seul, est la pièce entière. Il a dignement porté ce fardeau, regardé comme pesant par les plus savants acteurs. Avec une haute intelligence il a fait comprendre la fierté de Chatterton dans sa lutte perpétuelle, opposée à la candeur juvénile de son carac-

lère; la profondeur de ses douleurs et de ses travaux, en contraste avec la douceur paisible de ses penchants; son accablement, chaque fois que le rocher qu'il roule retombe sur lui pour l'écraser; sa dernière indignation et sa résolution subite de mourir, et par-dessus tous ces traits, exprimés avec un talent souple, fort, et plein d'avenir, l'élévation de sa joie lorsqu'enfin il a délivré son âme et la sent libre de retourner dans sa véritable patrie.

Entre ces deux personnages s'est montrée, dans toute la pureté idéale de sa forme, Kitty Bell, l'une des rêveries de Stello. On savait quelle tragédienne on allait revoir dans madame Dorval; mais avait-on prévu cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir? Je ne le crois pas. Sans cesse elle fait naître le souvenir des vierges maternelles de Raphaël et des plus beaux tableaux de la Charité; sans effort elle est posée comme elles; comme elles aussi, elle porte, elle emmène, elle assied ses enfants, qui ne semblent jamais pouvoir être séparés de leur gracieuse mère; offrant ainsi aux peintres des groupes dignes de leur étude, et qui ne semblent pas étudiés. Ici sa voix est tendre jusque dans la douleur et le désespoir; sa parole lente et mélancolique est celle de l'abandon et de la pitié; ses gestes, ceux de la dévotion bienfaisante; ses regards ne cessent de demander grâce au ciel pour l'infortune; ses mains sont toujours prêtes à se croiser pour la prière; on sent que les élans de son cœur, contenus par le devoir, lui vont être mortels aussitôt que l'amour et la terreur l'auront vaincue. Rien n'est innocent et doux comme ses ruses et ses coquetteries naïves pour obtenir que le Quaker lui parle de Chatterton. Elle est bonne et modeste jusqu'à ce qu'elle soit surprenante d'énergie, de tragique gran-

deur et d'inspirations imprévues, quand l'effroi fait enfin sortir au dehors tout le cœur d'une femme et d'une amante. Elle est poétique dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour, et dans son ensemble qu'elle paraît avoir composé avec prédilection, montrant enfin sur la scène française le talent le plus accompli dont le théâtre se puisse enorgueillir.

Ainsi ont été représentés les trois grands caractères sur lesquels repose le drame. Trois autres personnages, dont les premiers sont les victimes, ont été rendus avec une rare vérité. John Bell est bien l'égoïste, le calculateur bourru; bas avec les grands, insolent avec les petits. Le lord-maire est bien le protecteur empesté, sot, confiant en lui-même, et ces deux rôles sont largement joués. Lord Talbot, bruyant, insupportable et obligeant sans bonté, a été représenté avec élégance ainsi que ses amis importuns.

J'avais désiré et j'ai obtenu que cet ensemble offrit l'aspect sévère et simple d'un tableau flamand, et j'ai pu ainsi faire sortir quelques vérités morales du sein d'une famille grave et honnête; agiter une question sociale, et en faire découler les idées de ces lèvres qui doivent les trouver sans effort, les faisant naître du sentiment profond de leur position dans la vie.

Cette porte est ouverte à présent, et le peuple le plus impatient, a écouté les plus longs développements philosophiques et lyriques.

Essayons à l'avenir de tirer la scène du dédain où sa futilité l'ensevelirait infailliblement en peu de temps. Les hommes sérieux et les familles honorables qui s'en éloignent, pourront revenir à cette tribune et à cette chaire, si l'on y trouve des pensées et des sentiments dignes de graves réflexions.

CHATTERTON.

Je ne peux me résoudre à quitter une idée sans l'avoir épuisée. J'aurais des remords involontaires d'abandonner ce nom de Chatterton dont je me suis fait une arme, sans dire hautement tout ce qui sert à l'honorer et tout ce qui atteste la puissance de ce jeune et profond esprit.

La société ne veut jamais avoir tort. Sitôt qu'elle a fait une victime elle l'accuse et cherche à la déshonorer pour n'avoir plus de remords. Cela est plus facile que de s'amender. Il y a tant de cœurs qui se sentent soulagés en se persuadant qu'un malheureux était un infâme; cela dit, on pense à autre chose.

Chatterton venait d'expirer depuis peu de jours lorsque parurent à la fois un poème burlesque et un pamphlet sur sa mort. — Chose plaisante apparemment, comme chacun sait. — Les bouffons et les diffamateurs sont de tous les temps, mais d'ordinaire ils ne suivent un homme que jusqu'à son cimetière et ne vont pas plus loin. Chatterton a conservé les siens au delà. On ne sait plus leurs noms, même en Angleterre, il est vrai; c'est une justice qui se fait partout : mais leurs libelles se sont conservés, et quand on a voulu écrire sur Chatterton, on a trop souvent copié le pamphlet au lieu de l'histoire.

Il m'avait semblé qu'on pouvait avoir plus de pitié de

la gloire d'un enfant. Après tout, sa vie n'a de criminel que sa mort, crime commis contre lui-même, et je ne vois d'incontestable, d'authentique et de prouvé que le prodige de ses travaux.

Laissons à l'Angleterre le regret de son malheur, et le regret, plus grand peut-être, de la persécution de ses cendres. Ne partageons pas avec elle cette faute dont elle s'est déjà repentie¹ et mesurons le poète à son œuvre.

A l'école de charité de Bristol, fondée par Edward Colston, écuyer, se trouve un enfant taciturne et insouciant en apparence, qui, un jour, sort de son silence, et lit une satire qu'il vient d'écrire en vers. Ce jour-là, il venait d'avoir onze ans et demi. Cette tendre voix jette son premier cri, et c'est l'indignation qui le lui arrache, à la vue d'un prêtre qui a changé de religion pour de l'argent.

Un humble *assistant*, ou sous-maître de l'école, nommé Thomas Philipps, l'écoute et l'encourage. Il part, il est poète, il écrit. Il fait des élégies, des poèmes, une prophétie lyrique, un poème héroïque² et satirique, un chant dans le goût d'Ossian³. A quatorze ans il a imprimé trois volumes. Il étudie, il examine tout⁴, astronomie, physique, musique, chirurgie, et surtout les antiquités saxonnes. Il s'arrête là et s'y attache. Il invente Rowley; il se fait une langue du quin-

¹ Warton, parlant de Chatterton, l'appelle *prodigy of genius*, et récemment un poète, un homme de bien, Woodsworth a dit :

I thought of Chatterton, *the marvellous boy*,
The sleepless soul that perished in his pride...
Of him who walked in glory and in joy,
Following his plough, along the mountain side.
By our own spirits we are defied;
We poets in our youth begin in gladness,
But thereof comes in the end despondency and madness.
WOODSWORTH, Resolution and independence.
Stanza, 7th.

² The Consulad.

³ Gorthmund.

⁴ Un de ses compagnons de collège écrit ceci :

In the course of that year, 1764, wherein I frequently saw and conversed with Chatterton, the eccentricity of his mind seems to have been singularly displayed. One day he might be found busily employed in the study of heraldry and English antiquities, both of which are numbered amongst the most favourite of his pursuits; the next discovered him deeply engaged, confounded and perplexed, amidst the subtleties of metaphysical disquisition, or lost and bewildered in the abstruse labyrinth of mathematical researches; and these in an instant again neglected and thrown aside to make room for astronomy and music. Even physic was not without a charm to allure his imagination, and he would talk of Galen, Hippocrates, and Paracelsus, with all the confidence and familiarity of a modern empirick.

zième siècle, et quelle langue ! une langue poétique, forte, pleine, exacte, concise, riche, harmonieuse, colorée, enflammée, nuancée à l'infini ; retentissante comme un clairon, fraîche et énergique comme un hautbois, avec quelque chose de sauvage et d'agreste qui rappelle la montagne et la cornemuse du pâtre saxon. Or, avec cette langue savante, voici ce qu'il a fait en trois ans et demi, car il n'avait pas tout à fait dix-huit ans le jour de sa mort.

La bataille d'Hastings, poème épique en deux chants. *Ælla*, tragédie épique. *Goddwyn*, tragédie. Le Tournoi, poème. La mort de sire Charles Baudouin, poème. Les Métamorphoses Anglaises. La Ballade de Charité. Trois poèmes intitulés : Vers à Lydgate. Le Chant à *Ælla*. La réponse de Lydgate. Trois Églogues. *Élinoure* et *Juga*, poème. Deux Poèmes sur l'église de Notre-Dame. L'Épithaphe de Robert Caninge, et son histoire, c'est-à-dire un ensemble de plus de quatre mille vers. Et ce qu'il a fallu joindre de savoir à l'inspiration, donnera à quiconque l'étudiera sérieusement un étonnement qui tient de l'épouvante. Pic de la Mirandole, ce savant presque fabuleux, fut moins précoce et moins grand. On le sent, Chatterton, s'il ne fût mort de son désespoir, fût mort de ses travaux.

Qu'il me soit permis de donner ici quelques fragments de ses poèmes pour faire mieux apprécier l'immensité de ses recherches savantes et la vigueur précoce de son talent.

Le plus important des poèmes de Chatterton est la bataille d'Hastings. Sa forme est homérique, et l'on trouve même à chaque pas des vers grecs traduits en vieux vers anglais. Rowley est censé traduire Turgot¹.

« Turgot, né à Bristol de parents saxons, et moine de l'église de Duresme. » — Turgot est l'Homère de cette Iliade. Il s'écrit :

« *Y, tho' a Saxon, yet the truth will tell.* »

Et il rend justice à la bravoure fatale des conquérants normands. Ce caractère donne une sauvage grandeur à tout le poème. Je ne citerai ici que le début des deux chants interrompus en 1770 par la mort de Chatterton. Je joindrai seulement ici au texte la traduction, en anglais moderne, des mots qui ont vieilli jusqu'à devenir presque inintelligibles.

BATTLE OF HASTINGS.

N° 1. DÉBUT DU PREMIER CHANT.

(Il a 564 vers.)

O Chryste, it is a grief for me to telle
How manie a nobil erle and valurous knyghte

In fyghtynge for kynge Harrold noblie fell,
Al sleyn in Hastings feeld in bloudie fyghte.
O sea ! our teeming donore¹, han thy floude,
Han anie fructuous entendement²,
Thou wouldst have rose and sank wyth thyde of bloude,
Before Duke Wyllyam's knyghtes han hither went ;
Whose cowart arrows manie erles sleyn,
And brued³ the feeld wyth bloude as season rayne.

And of his knyghtes did eke full manie die,
All passyng hie, of mickle myghte ech one,
Whose poygnant arrowes, typp'd with destynie,
Caus'd manie wydowes to make myckle mone.

Lordynges, avaunt, that chycken-harted are,
From out of hearynge quicklie now departe ;
Full well I wote⁴, to synge of bloudie warre
Will greeve your tenderlie and maiden harte.
Go, do the weaklie womman inn mann's geare⁵,
And scound⁶ your mansion if grymm war come there.

Soone as the erlie maten belle was toide,
And sonne was come to byd us all good daie,
Bothe armies on the feeld, both brave and bolde,
Prepar'd for fyghte, in champyon arraie.
As when two bulles, destynde for Hocktide fyghte,
Are yoked bie the necke within a sparre⁷,
Theie rend the erthe, and travellyrs affryghte,
Lackynge to gage the sportive bloudie warre ;
So lacked Harroldes menne to come to blowes,
The Normans lacked for to wiede their bowes.

Kynge Harrold, turnynge to hys leegemen⁸, spake :
My merrie men, be not caste downe in mynde :
Your onlie lode⁹ for aye to mar or make
Before you sunne has donde his welke¹⁰, you'll fynde.
Your lovyng wife, who erst dyd rid the londe
Of Lurdane¹¹, and the treasure that you han,
Wyll falle into the Normanne robber's honde
Unlesse with honde and harte you plaie the manne.

Cheer up youre hartes, chase sorrowe farre awaie,
Godde and seyncte Cuthbert be the worde to daie.

And thenne Duke Wyllyam to his knyghtes did saie :
My merrie menne, be bravelle everiche¹² ;
Gif I do gayn the honore of the daie,
Ech one of you I will make myckle riche.
Beer you in mynde, we for a kyngdomm fyghte ;
Lordshipes and honores ech one shall possesse ;
Be this the worde to daie, God and my Ryghte ;
Ne doubt but God will oure true cause blesse.

The clarions¹³ then sounded sharpe and shrille ;
Deathdoeynge blades were out intent to kille.

And brave Kyng Harrold had nowe donde his saie¹⁴ ;
He threwe wythe myghte amayne¹⁵ hys shorte horse-
The noise it made the duke to turn awaie, [spear :
And hytt his Knyghte, de Beque, upon the ear,
His cristede¹⁶ beaver dyd him smalle aboude¹⁷ ;
The cruel spear went thorough all his hede ;
The purpel bloude camé goushyng to the grounde,
And at Duke Wyllyam's feet he tumbled deade :

So fell the myghtie tower of Standrip, whenne

¹ Targotus, horn of Samson's parents in Eriston Towne, a monk of the church of Duresme.

² Prolific breafactress. ³ Useful meaning. ⁴ Embued. ⁵ Know. ⁶ Dress.

⁷ Abscond from, quit. ⁸ Bar, enclosure. ⁹ Subjects. ¹⁰ Fraier, honour.

¹¹ Finished his course. ¹² Lord Dames. ¹³ Every one. ¹⁴ Trumpets. ¹⁵ Put on his military coat. ¹⁶ Great force. ¹⁷ Crested helmet. ¹⁸ Benefit, or service.

It felte the furie of the Danish menne.

O Affem, son of Cuthbert, holie sayncte,
Come ayde thy freend, and shewe Duke Wyllyam's payne;
Take up thy pencyl, all hys features paincte;
Thy coloryng excells a synger strayne.

Duke Wyllyam sawe hys freende sleyn piteouslie,
Hys lovyng freende whome he muche honored,
For he han lov'd hym from puerilitie¹
And theie together bothe han bin ybred :

O! in Duke Wyllyam's harte it raisde a flame,
To whiche the rage of emptie wolves is tame.

On peut se faire une idée de ce qu'il a fallu de pénétration, d'aptitude, de savoir, pour écrire ainsi environ quatre mille vers, et se reporter avec une justesse de langage si parfaite à l'époque où la langue française allait envahir la langue saxonne et se mêlait avec elle. De cette union est né l'anglais moderne; et nous avons dans Jean de Wace (roman de Rou) de vieux vers où semble se former cette alliance :

Quand la bataille fut mostré
La nuit avant le di quité
Furent Engleis forment hastie
Mult riant et mult enveisie;
Tote nuit mangierent et burent
Mult le veiller demeuer :
Treper et saillir et chanter
Lublie cris et waisseil
Lestcome et drinke hell
Drinc hindrewart and drinc to me
Drinc helf and drinc to me.

C'est aussi la relation du débarquement de Guillaume le Conquérant, et Chatterton s'en est peut-être inspiré.

Nº 2. DÉBUT DU SECOND CHANT.

(Il a 730 vers.)

Oh truth ! immortal daughter of the skies,
Too lyttle known to wryters of these daies,
Teach me, fayre sainte ! thy passyng worthe to pryze,
To blame a friend and give a foeman prayse.
The sickle moone, bedeckt wythe sylver rays,
Leadynge a traine of starres of feeble lyghte,
With look adigne² the worlde belowe surveies,
The world, that wotted³ not it could be nyghte;
Wyth armour dyd⁴, with human gore ydeyd⁵,
She sees Kyng Harold stande, fayre Englands curse and
With ale and vernage⁶ drunk hissouldiers lay; [pryde.
Here was an hynde, anie an erlie spredde;
Sad keepynge of their leaders natal daie !
This even in drinke, too morrow with the dead !

¹ Childhood. ² Of dignity. ³ Knew. ⁴ It should be spelt dyght, clothed or prepared. ⁵ Dyed. ⁶ A sort of wine. ⁷ Romping, or country dances. ⁸ Unseemly, disagreeable. ⁹ Dressed. ¹⁰ Wrapped. ¹¹ Rays. ¹² Hidden, secret.

Thro, everie troope disorder reer'd her hedde;
Dancyng and heideigne;⁷ was the onlie theme;
Sad dome was theires, who lefte this easie bedde,
And wak'd in torments from so sweet a dream.

LES MÉTAMORPHOSES ANGLAISES.

Les métamorphoses anglaises de Chatterton peuvent être regardées comme une imitation d'Ovide, un poème mythologique. On peut remarquer qu'il n'a point choqué la vraisemblance en les attribuant à Rowley, son moine idéal du XV^e siècle; car je vois qu'il y avait une traduction française des métamorphoses d'Ovide dans la bibliothèque du duc Humphrey, et une autre écrite par un ecclésiastique normand en 1467.

Ce poème est fondé sur une partie de l'histoire de Geoffroi de Monmouth, qui décrit le débarquement de *Brutus*, le partage de son royaume, l'histoire de sa mort, et la fin de son fils aîné *Locrine*, dans la guerre que fit contre lui *Guendolen*, sa femme: la vengeance qu'il tira d'*Elstride*, sa maîtresse, et de sa sœur *Sabrina*, en les faisant noyer dans la *Severne*, et l'ordre qu'il donna que cette rivière portât son nom. Les principaux faits sont pris dans cette histoire. Il y avait eu aussi en Angleterre une tragédie sur ce sujet, intitulée *Locrine*, qui, pendant quelque temps, fut attribuée à Shakspeare, mais rayée depuis de ses œuvres.

Voici le commencement de ce poème.

ENGLISH METAMORPHOSIS,

BIE T. ROWLEIE.

BOOK I.

Whanne Scythyanes, salvage as the wolves theie chac-
Peynted in horrowe⁸ formes bie nature dyghte⁹, [cie
Heckled¹⁰ yn beastskyns, slepte uponne the vas
And wyth the'morneyng rouzed the wolfe to fyghte,
Swefte as descendeynge lemes¹¹ of roddie lyghte
Plonged to the hulsiard¹² bedde of lavyngge¹³ seas,
Gerd¹⁴ the blacke mountayn. Okes yndrybblets¹⁵ twigh-
And ranne yn thoghte alonge the azure mees, [te¹⁶,
Whose eyne dyd feerie sheene, like blue-hayred¹⁷ defa,
That dreerie hange upon Dover's emblaunched¹⁸ clefs.

Un mois avant sa mort Chatterton envoya la ballade qui suit à l'éditeur du journal appelé *Town and Country Magazine*. Cesont les derniers vers qu'il ait écrits, et c'est pour cela que je les ai choisis. Outre une rare perfection de style et de rythme, j'y trouve le jeune poète mieux

¹³ Washing. ¹⁴ Broke, rent, struck. ¹⁵ Small pieces. ¹⁶ Pulled, rent. ¹⁷ Vapours meteors, rather spectres. ¹⁸ White.

représenté que dans des œuvres plus imposantes ; j'y vois une morale pure et toute fraternelle, enveloppée dans une composition simple, qui rappelle la parabole du Samaritain ; une satire très-fine, amenée sans effort, et ne dépassant jamais les idées et les expressions du siècle où elle semble écrite ; et, au fond de tout cela, le sentiment sourd, profond, désolant, inexorable, d'une misère sans espérance, et que la Charité même ne saurait consoler.

AN EXCELENTE BALADE OF CHARITIE,

AS WRITTEN BY THE GODDE PRIESTE

THOMAS ROWLEY, 1464.

In virgyne the sweltre sun gan sheene,
And hotte upon the mees did caste his raie;
The appe rodded from its palie greene,
And the mole peare did bende the leafy sprae;
The peede chelandri sung the livelong daie :
"T was nowe the pride, the manhode of the yeaere,
And eke the grounde was dighte in its mose defte aumere.
The sun was glemeing in the midde of daie;
Deadde still the aire, and eke the welken blue,
When from the sea arist in drear arraie
A hepe of cloudes of sable sullen hue,
The which full fast unto the woodlande drewe,
Hiltring attenes the sunnis feteve face,
And the blacke tempeste swolne and gathered up apace.

Beneathe an holme, faste by a pathwaie side,
Which dide unto seyncte Godwyne's covent lede,
A happless pilgrim moneynge did abide,
Pore in his viewe, ungente in his weede,
Longe brefful of the miseries of neede.
Where from the hail-stone coulede thel almer fle?
He had no housen there, ne anie covent nie.

Look in his glommed face, his sprighte there scanne;
Howe woe-be-gone, how withered, forwynd, deade!
Haste to thie church-glebe-house, ashrewed manne!
Haste to thie kiste, thie onlie dortoure bedde.
Cale, as the claie whiche will gre on thie hedde,
Is Charitie and Love aminge highe elves;
Knightis and Barrons live for pleasure and themselves.

The gathered storme is rype; the bigge drops falle;
The forswat meadowes smethe, and drenche the raine;
The comyng ghashtness do the cattle pall,
And the full flockes are dryvynge ore the plaine;
Dashde from the cloudes the waters flott againe;
The welkin opes; the yellow levynne flies;
And the hot fierie smothe in the wide lowings dies.

Liste! now the thunder's rattling clymmynge sound
Cheves slowlie on, and then embollen clangs,
Shake the hie spyre, and lofft, dispended, drown'd,
Still on the gallard eare of terroure hanges;
The windes are up; the lofty elmen swanges;
Again the levynne and the thunder pourses,
And the full cloudes are braste attenes in stonen showers.
Spurreynge his palfrie oere the watrie plaine,

The Abbote of Seyncte Godwynes convente came;
His chapournette was drented with the reine,
And his penete gyrdle met with mickie shame;
He aynewarde tolde his bederoll at the same;
The storme encreasen, and he drew aside,
With the mist almes craver neere to the holme to bide.
His cope was alle of Lyncolne clothe so fyne,
With a gold button fasten 'd neere his chynne;
His autremete was edged with golden twynne,
And his shoone pyke a loverds mighte have binne;
Full well it shewn he thoughten coste no sinne;
The trammels of the palfry please his sighte,
For the horse-millanare his head with roses dighte.
An almes, sir prieste! the droppynge pilgrim saide,
O! let me waite within your covente dore,
Till the sunne sheneth hie above our heade,
And the loude tempeste of the aire is oer;
Helpless and ould am I, alas! and poor;
No house, ne friend, ne moneie in my pouche;
All yatte I call my owne is this my silver crouche.

Varlet, replyd the Abbatte, cease your dinne;
This is no season almes and prayes to give;
Mie porter never lets in faitour in;
None touche mie rynges who not in honour live.
And now the sonne with the blacke cloudes did stryve,
And shettyng on the grounde his glarrie raie, [awaie.
The Abbatte spurrd his steede, and eftsoones roadde

Once moe the skie was blacke, the thounder rolde;
Faste reynynge oer the plaine a prieste was seen;
Ne dight full proude, ne buttoned in golde;
His cope and jape were graie, and eke were clene;
A Limitoure he was of order seene;
And from the pathwaie side then turned hee,
Where the pore almer laie binethe the holmen tree.
An almes, sir priest! the droppynge pilgrim saide,
For sweete Seyncte Marie and your ordre sake.
The Limitoure then loosen'd his pouche threade,
And did thereoute a groate of silver take;
The mister pilgrim dyd for halline shake.
Here take this silver, it maie eathe thie care;
We are Goddes stewards all, nete of oure owne we bare.

But ah! unhailie pilgrim, lerne of me,
Scathe anie give a rentrolle to their Lorde.
Here take my semecope, thou arte bare I see;
'Tis thynne; the Seynctes will give me mie rewarde.
He left the pilgrim, and his waie aborde.
Virgynne and hallie Seyncte, who sitte yn gloure,
Or give the mittee will, or give the gode man power.

L'EXCELLENTE BALLADE DE CHARITÉ

COMME ELLE FUT ÉCRITE PAR LE BON PRÊTRE

THOMAS ROWLEY.

1464.

C'était le mois de la vierge, lorsque le soleil lançait ses rayons dévorants et les faisait briller sur les prairies échauffées. La pomme quittait son vert pâle et rougis-

sait, et la molle poire faisait plier la branche touffue. Le chardonneret chantait tout le long du jour; c'était alors la gloire et la virilité de l'année, et la terre était vêtue de sa plus belle parure de gazon. Le soleil était rayonnant au milieu du jour, l'air calme et mort, le ciel tout bleu. Et voilà qu'il se lève sur la mer un amas de nuages d'une couleur noire, qui s'avancent au-dessus des bois en cachant le front éclatant du soleil. La noir tempête s'enfle, et s'étend à tire d'aile.

Sous un chêne planté près du chemin qui conduit au couvent de Saint-Godwin, s'est arrêté un triste pèlerin, pauvre d'aspect, pauvre d'habits, depuis longtemps plein de misères et de besoins. Où pourra-t-il s'enfuir et se mettre à l'abri de la grêle? Il n'y a près de là ni maison ni couvent.

Sa figure pâle atteste les craintes de son âme, il est misérable, désolé, à demi mort. Il s'avance vers le dernier lit du dortoir, vers la fosse, aussi froid que la terre qui couvrira sa tête. La charité et l'amour se trouvent-ils parmi les puissants du monde, les chevaliers et les barons, qui vivent pour le plaisir et pour eux-mêmes?

La tempête qui se préparait est mûre; de larges gouttes tombent déjà; les prairies brûlées boivent la pluie avec ardeur et remplissent l'air de vapeurs. L'orage prochain effraye les troupeaux, qui s'enfuient dans la plaine. La pluie tombe par torrents des nuages. Le ciel s'ouvre; le jaune éclair brille, et les vapeurs enflammées vont mourir au loin.

Écoutez! à présent résonne le roulement du tonnerre: il s'avance lentement et semble s'accroître, il ébranle le clocher, dont l'aiguille se balance là-bas, puis il diminue et se perd tout à fait. Cependant l'oreille effrayée l'écoute encore. Les vents se lèvent tous; l'orme baisse la tête; l'éclair brille de nouveau, et le tonnerre éclate; les nuages gonflés s'ouvrent et lancent à la fois une grêle de pierres.

Monté sur son palefroi, l'abbé de Saint-Godwin se dirige vers le couvent, à travers la plaine humide et ruisselante. Son petit chaperon est percé par la pluie, et sa ceinture peinte est très-endommagée. Il dit son chapelet à rebours, ce qui montre son déplaisir; l'orage s'accroît; il cherche un abri près du chêne où le malheureux s'était réfugié. Son manteau est du plus beau drap de Lyncolne, attaché sous le menton par un bouton d'or; sa robe blanche ornée de franges d'or, ses souliers relevés comme ceux d'un seigneur, montrent bien qu'il ne considère pas la richesse comme un péché. Les beaux harnois lui plaisent, ainsi que les ornements de la tête de son cheval.

— La charité, seigneur prêtre! dit le malheureux pèlerin épuisé; permettez-moi d'entrer dans votre couvent jusqu'à ce que le soleil vienne luire sur nos têtes, et que la bruyante tempête de l'air soit passée. Je suis vieux, pauvre et sans secours; je n'ai ni maison, ni ami, ni bourse; tout mon bien est ce crucifix d'argent.

— Tais-toi, misérable! dit l'abbé, ce n'est pas le temps de demander l'aumône ou des prières: mon portier ne laisse jamais entrer les vagabonds; je ne reçois que celui qui vit honorablement.

Le soleil en ce moment luttait contre les sombres nuages, et lançait un de ses rayons les plus brillants; l'abbé pique son coursier et disparaît bientôt.

Encore une fois le ciel se couvre des lourdes nuées; le tonnerre gronde. On voit un prêtre qui traverse la plaine: l'habillement de celui-là n'avait rien de brillant, et n'avait point de bouton d'or; son capuchon et son petit manteau étaient gris, mais très-propres; c'était un moine des ordres mendiants. Se détournant du grand chemin, il se dirige vers le chêne où le pauvre s'est abrité.

— La charité, sire prêtre! dit le pèlerin exténué, pour l'amour de sainte Marie et celui de votre ordre. Le moine alors détache sa bourse et en tire un *groat*¹ d'argent. Le pauvre pèlerin tremble de joie.

— Tiens, prends cet argent; il pourra te soulager, malheureux pèlerin; nous ne sommes tous que les intendants du Ciel, et nous n'avons rien qui nous appartienne réellement.

Mais apprends de moi que nous rendons bien rarement un compte fidèle à notre Seigneur. Allons, prends mon manteau; tu es presque nu, à ce que je vois; il est à toi. Les saints sauront bien m'en dédommager.

Il quitte le pèlerin et poursuit son chemin. — O vierge, et vous tous saints qui vivez en gloire, donnez la bonne volonté au riche ou la subsistance au pauvre.

Il faut se garder de juger Chatterton sur cette ballade, et cette ballade sur une imparfaite traduction. Mais ce sera en étudiant toutes ses œuvres, qui méritent un travail spécial et complet, que l'on appréciera la beauté simple des conceptions, la fraîcheur et la vérité des couleurs, et la finesse de l'exécution, où rien n'est négligé dans la science du détail, et où brillent toutes les richesses du rythme et de la rime. On verra, en apprenant ce langage renouvelé, de quelle force de tête était doué le jeune Anglais, et quelle devait être l'infortune qui a brisé de si hautes facultés.

J'ai vu dans une ancienne église, en Normandie, une pierre tumulaire, posée en expiation, par ordre du pape Léon X, sur le corps d'un jeune homme mis à mort par erreur. Moins durable sans doute que cette pierre, puisse ce drame être, pour la mémoire du jeune poète, un livre expiatoire! Puisse-t-on surtout, dans notre France, avoir une pitié qui ne soit pas stérile pour les hommes dont la destinée ressemble à celle de Chatterton, mort à dix-huit ans.

Mars 1835.

¹ Quatre pence.



TABLE DES MATIÈRES.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.

LIVRE PREMIER.

I. Pourquoi j'ai rassemblé ces souvenirs.	Pag. 7
II. Sur le caractère général des armées.	10
III. De la servitude du soldat et de son caractère individuel.	11
IV. De la rencontre que je fis un jour sur la grande route.	15
V. Histoire du cachet rouge.	15
VI. Comment je continuai ma route.	22

LIVRE DEUXIÈME.

I. Sur la responsabilité.	25
II. Les scrupules d'honneur d'un soldat.	27
III. Sur l'amour du danger.	29
IV. Le concert de famille.	30
V. Histoire de l'adjudant. Les enfants de Montreuil et le tailleur de pierres.	32
VI. Un soupir.	33

VII. La dame rose.	35
VIII. La position du premier rang.	34
IX. Une séance.	36
X. Une belle soirée.	37
XI. Fin de l'histoire de l'adjudant.	40
XII. Le réveil.	ib.
XIII. Un dessin au crayon.	42

LIVRE TROISIÈME.

I. Que de fois nous vîmes.	44
II. Une nuit mémorable.	45
III. Malte.	48
IV. Simple lettre.	49
V. Le dialogue inconnu.	51
VI. Un homme de mer.	56
VII. Réception.	64
VIII. Le corps de garde russe.	65
IX. Une bille.	69
X. Conclusion.	71

CINQ-MARS.

I. Les adieux.	77	XI. Les méprises.	129
II. La rue.	85	XII. La veillée.	133
III. Le bon prêtre.	89	XIII. L'Espagnol.	139
IV. Le procès.	94	XIV. L'émeute.	143
V. Le martyr.	98	XV. L'alcôve.	149
VI. Le songe.	102	XVI. La confusion.	155
VII. Le cabinet.	105	XVII. La toilette.	158
VIII. L'entrevue.	114	XVIII. Le secret.	163
IX. Le siège.	119	XIX. La partie de chasse.	166
X. Les récompenses.	124	XX. La lecture.	170

XXI. Le confessionnal.	184	XXIV. Le travail.	197
XXII. L'orage.	188	XXV. Les prisonniers.	207
XIII. L'absence.	193	XXVI. La fête.	216

STELLO.

PREMIÈRE CONSULTATION.

I. Caractère du malade.	227	XXI. Un bon canonier.	258
II. Symptômes.	228	XXII. D'un honnête vieillard.	259
III. Conséquences des diables bleus.	229	XXIII. Sur les hiéroglyphes d'un bon canonier.	261
IV. Histoire d'une puce enragée.	230	XIV. La maison Lazare.	263
V. Interruption.	231	XXV. Une jeune mère.	264
VI. Continuation de l'histoire que fit le docteur noir.	<i>ib.</i>	XXVI. Une chaise de paille.	266
VII. Un crédo.	232	XXVII. Une femme est toujours un enfant.	268
VIII. Demi-folie.	233	XXVIII. Le réfectoire.	269
IX. Suite de l'histoire de la puce enragée.	235	XXIX. Le caisson.	275
X. Amélioration.	237	XXX. La maison de M. de Robespierre, avocat en parlement.	276
XI. Un grabat.	238	XXXI. Un législateur.	279
XII. Une distraction.	<i>ib.</i>	XXXII. De la substitution des souffrances expiatoires.	280
XIII. Une idée pour une autre.	239	XXXIII. La promenade croisée.	282
XIV. Histoire de Kitty Bell.	240	XXXIV. Un petit divertissement.	283
XV. Une lettre anglaise.	242	XXXV. Un soir d'été.	287
XVI. Où le drame est interrompu par l'érudition, d'une manière déplorable aux yeux de quelques dignes lecteurs.	244	XXXVI. Un tour de roue.	290
XVII. Suite de l'histoire de Kitty Bell. Un bienfaiteur.	247	XXXVII. De l'ostracisme perpétuel.	293
XVIII. Un escalier.	250	XXXVIII. Le ciel d'Homère.	296
XIX. Tristesse et pitié.	252	XXXIX. Du mensonge social.	298
XX. Une histoire de la terreur.	255	XL. Ordonnance du docteur noir.	301
		XLI. Effet de la consultation.	303
		XLII. Fin.	<i>ib.</i>

POÈMES.

Préface (mai 1829.)	307	Le déluge, mystère. A M. Émile Deschamps.	319
Préface (1 ^{er} juillet 1829.)	308	Éloa, ou la sœur des anges. Mystère.	323

LIVRE ANTIQUE.

ANTIQUITÉS BIBLIQUE ET HOMÉRIQUE.

Moïse, à M. Victor Hugo.	311
La fille de Jephthé.	312
La femme adultère.	313
Le bain. Fragment d'un poème de Suzanne.	315
Le somnambule. A M. Soumet, auteur de Clytemnestre et Saul.	316
La dryade, idylle dans le goût de Théocrite.	317
Syméthas, élégie. A Pichald, auteur de Léonidas et de Guillaume Tell.	318
Le bain d'une dame romaine. Fragment d'un poème.	319

LIVRE MODERNE.

Dolorida.	333
La prison. XVII ^e siècle.	335
Madame de Soubise. Conte du XVI ^e siècle. A M. Antoni Deschamps.	338
La neige. Conte.	340
Le cor. Conte.	341
Le bal. A M. Jules Lefèvre, auteur du Parricide, de Maria, des Mexicains, etc.	343
Le trappiste.	345
La frégate <i>la Sériouse</i> , ou la plainte du capitaine.	346
Paris. Élévation XI ^e	349
Le bateau.	352
Les amants de Montmorency.	<i>ib.</i>

LE MORE DE VENISE, OTHELLO.

Lettre à lord*** Earl Of*** sur la soirée du 24 octobre 1839, et sur un système dramatique. . .	337	Le More de Venise, Othello.	367
		Documents et variantes.	409

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

Avant-propos.	415	La maréchale d'Ancre.	417
-----------------------	-----	-------------------------------	-----

CHATTERTON.

Dernière nuit de travail, du 29 au 30 juin 1834. .	467	Sur les représentations du drame.	505
Chatterton.	473	Sur les œuvres de Chatterton.	507

FIN DE LA TABLE.

66670944

4.500



